LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DEUXIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1895

34547
8/4/96.

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1895

HF
20
R47
1912
cop. 1

CAUSERIE SUR LE TONKIN

Une femme grande et belle, à la figure ouverte, respirant la jeunesse et la force. Elle est couronnée de lauriers; ses yeux regardent en haut un ciel radieux. D'une main, elle s'appuie sur un soc de charrue, et, de l'autre, elle tient une balance. Sur sa longue robe tranchent les trois couleurs de notre drapeau. Autour d'elle le paysage est riant. Au loin, derrière elle, des Français que des Annamites suivent, les uns chargés de paniers de terre, les autres armés de coupe-coupe, mettent en fuite la Fièvre qui abandonne ses repaires, les mares aujourd'hui comblées, les forêts malsaines abattues.

Telle est l'allégorie que j'ai sans cesse présente à l'esprit depuis que je suis de retour au Tonkin : celle de la force colonisatrice.

Cette force préside à la seconde conquête du pays, à celle dont je suis heureux de constater les rapides progrès à chaque nouveau voyage que je fais; j'entends la conquête pacifique, la prise de possession du sol par l'agriculture rationnelle et par l'industrie, c'est-à-dire par la science, le développement des voies de communication, l'essor pris par le commerce grâce aux facilités qui lui sont données, le contact devenu plus

intime du Français avec l'indigène, qui reçoit nos idées, en comprend une partie, et s'assimile ainsi peu à peu, dans la mesure du possible.

* *

Pendant ce séjour-ci, je n'ai pu voir tout ce que j'aurais voulu. Occupé à préparer un long voyage en Chine, j'ai eu la plus grande partie de mon temps pris. C'est ainsi que j'ai dû renoncer à retourner à Hong-kay, à visiter les cultures de M. Thoné à la Croix-Cuvelier, les travaux de M. Duchemin, qui, avec un capital rapidement trouvé en France, est en train de créer une ferme sur la rivière Claire; les plantations des frères Guillaume à Kécheu, dont j'ai parlé dans mon livre sur le Tonkin. Les Guillaume sont des colons de la première heure. En allant du petit au grand, sans chercher à trop vouloir embrasser du premier coup, ils sont arrivés maintenant à avoir une plantation de cent quarante-cinq mille cafés, en belle venue, quelques-uns datant de sept ans et ayant échappé durant cette période à toute maladie. Je n'ai pu revoir les prairies où les Gobert élèvent des bestiaux, etc.

Si court cependant qu'ait été mon séjour au Tonkin, le temps que j'ai passé à Haïphong et à Hanoï m'a permis, grâce aux renseignements qui m'ont été donnés et que j'ai pu joindre à ce que j'ai vu, de constater un progrès sensible depuis 1892 dans le développement de la colonie. Je ne parle ici que du Delta et de certains territoires militaires sur lesquels j'aurai à revenir.

Je me figure l'étonnement, le saisissement qu'éprouverait un des hommes de Garnier ou de Rivière, un des soldats de 1884, en revenant maintenant, après une période de dix ans, à Hanoï. Il verrait les mares entre la Concession et la rue Paul-Bert, presque toutes comblées ou sur le point de l'être; la rue toute transformée, éclairée le soir comme la rue Royale par des lampes à arc; le tour du petit lac dégagé, celui-ci réfléchissant la nuit les lumières électriques en longs fuseaux blancs; plus loin, le Jardin zoologique, sillonné de belles allées qui contournent le monticule de la musique. C'est dans ce jardin que s'est tenu cette année ce congrès agricole qui a bien

réussi, et où les produits des Annamites se pressaient à côté des nôtres.

Auprès du pittoresque, l'utile : voici, tout autour du petit lac, les entreprises de menuiserie, où l'on fabrique ces jolis meubles en bois de rose qui pourraient rivaliser avec les meubles d'Europe; les scieries à vapeur. Ici nous voyons la cheminée de l'usine électrique, et là celle de la grande filature de M. Bourgoing-Meiffre. On commencera à y travailler après le tèt. Quelle belle place à prendre pour nos filés sur les marchés mêmes du Tonkin et sur ceux de Chine, et comme il serait aisé d'arriver peu à peu à supplanter dans ces régions les produits de Bombay!

Le temps me manque pour m'étendre sur le développement d'Hanoï: il ne m'est toutefois pas permis d'omettre la mention du splendide hôpital, si bien bâti et aménagé, qui porte le nom de M. de Lanessan.

*
* *

En dehors des villes, j'ai eu occasion de visiter trois entreprises. Chacune peut intéresser le lecteur à un point de vue différent. Il verra successivement le missionnaire, le colon et le soldat mener à bien, à force de persévérance, de volonté et de suite dans les idées, des œuvres, dont chacune est difficile pour des raisons différentes, et arriver tous à des résultats surprenants.

La première entreprise se trouve en réalité située en Annam: on me pardonnera de l'avoir rattachée au Tonkin. Bien que placés de fait sous des régimes différents, les deux pays ont de telles affinités sous le rapport de la population, des mœurs, de la manière d'être, qu'on peut les considérer comme inséparables; ils sont forcément appelés dans l'avenir à former une unité indissoluble.

Environ trois heures de marche depuis Tourane vous mènent au pied d'un col d'une cinquantaine de mètres, s'échancrant au milieu d'une chaîne dont certains sommets atteignent douze cents mètres; de l'autre côté de ce col de Lochoa, une immense cuvette, qui semble de tous côtés entourée de collines, renferme la chrétienté de Phutuang et quelques

villages non convertis. Païens et chrétiens reconnaissent l'autorité du Père Maillard qui, depuis onze ans, habite la contrée. L'histoire de la chrétienté serait intéressante à faire; on verrait la culture du thé commencée au XVIIIe siècle, puis abandonnée, reprise en 1865, et subissant après le départ du Père Chamaison un temps d'arrêt. Arrive le Père Maillard; il voit ses efforts paralysés au début par la guerre de 1885; l'insurrection se prolongeant deux ans met à feu et à sang toutes les régions qui entourent la chrétienté. Celle-ci, grâce à l'énergie et au courage du Père Maillard, qui n'oublie pas que la robe du missionnaire peut cacher la cuirasse du soldat, sort de la crise à peu près indemne, et alors les travaux agricoles sont repris avec succès. A la fin de 1894, on compte environ deux millions et demi de plants de thé, cultivés dans une zone de vingt-cinq kilomètres de longueur sur environ douze de large. Il va sans dire que dans cette zone tous les terrains ne sont pas employés. L'arbuste vient bien, n'exigeant que fort peu de soin et, jusqu'à présent, exempt de toute maladie. Après avoir donné aux indigènes l'idée de cultiver le thé, après leur avoir montré l'avantage qu'ils auraient à développer cette culture (et cette œuvre de persuasion ne s'est pas faite sans difficultés), il reste maintenant au missionnaire encore quelque chose à montrer à ses fidèles; et, dans ce travail nouveau, deux Français le secondent.

MM. Lombard et Leroy sont en train de créer un établissement dans la vallée de Phutuang. J'ai eu le plaisir d'être leur hôte. Leur but est de louer les jardins des indigènes, de garder toute la récolte, de faire des avances de fonds permettant de nouveaux défrichements et une nouvelle extension de la culture. Ils apprendront aux cultivateurs à récolter la feuille d'une manière plus avantageuse que celle qui est actuellement en usage. Les Annamites, en effet, au lieu d'enlever seulement les petites feuilles, et de permettre à l'arbre de s'étendre, cassent les branches latérales et le laissent monter. Le plant grandit, mais, s'il gagne en bois, ce qui est indifférent au propriétaire, il perd en feuillage, c'est-à-dire en produit utilisable. A la culture rationnelle, les Français ajouteront une bonne préparation. Ils ont déjà installé une machine à rouler les feuilles, des fours pour les chauffer, et des claies sur lesquelles on les

laisse fermenter. Le Père Maillard procède à la façon chinoise : M. Leroy a étudié la culture et le traitement du thé à Java.

Ce travail doit produire un bon résultat. Le thé de Phutuang, déjà médaillé cette année à Lyon, pourra être transporté aisément au port de Tourane. Une route est commencée, qui permettra aux charrettes de le descendre jusqu'à Kiloa, d'où il gagnera la côte en sampan.

Rappelons ici que le thé rapporte généralement sept à huit cents francs par hectare, que sa culture demande moins de soin que celle du café, et que la plante est plus robuste. Les terrains favorables à la culture du thé abondent aussi bien aux environs de Phutuang que dans le Binh-dinh, au-dessus de Quin-hong, et généralement dans toutes les vallées qui versent leurs eaux à la côte d'Annam. Une exploitation de thé pouvant se développer d'année en année ne demande pas de trop grandes connaissances techniques, et, si l'on veut aller progressivement, on peut partir d'un capital minime. Voilà, pour les Français désireux de s'établir en Indo-Chine et ne disposant que de modestes ressources, un champ ouvert à leur activité, une culture aisée et appelée à être rémunératrice. Puissent-ils en profiter !

La deuxième entreprise visitée est celle des charbonnages de Kébao. Depuis trois années, bien des changements s'y sont produits ; la ville des ingénieurs et des travailleurs s'est déplacée, et maintenant le principal centre se trouve dans l'est, à Port-Wallut, sur la belle rade de Tien-Yen. Un quai a été construit sur une longueur de soixante mètres. Il doit s'étendre à cent. La construction a été difficile. Des caissons à air étaient immergés, dans lesquels on travaillait ; puis ils furent remplis de pierres et servirent alors de piliers à des voûtes (celles-ci au nombre de quatre). Le dessous fut enfin comblé. Actuellement, les bateaux trouvent six mètres cinquante d'eau à quai aux plus basses mers. Un navire anglais, jaugeant quatre mille cinq cents tonnes, est venu, huit jours avant mon passage, débarquer mille huit cents tonnes de brai.

Sur cet appontement fonctionnent deux grues à vapeur, capables d'enlever chacune dix tonnes ; derrière celles-ci, les voies d'un chemin de fer dont les wagons portent des caissons de quatre à cinq tonnes.

Plus loin, en contournant le promontoire, on arrive à une des merveilles, à l'un des tours de force les plus extraordinaires qui aient été accomplis à Kébao. Les ingénieurs qui nous montrent le travail ont le droit d'en être fiers, et il est facile de se rendre compte des efforts, des labeurs ardents qu'il a fallu pendant des jours et des nuits, pour installer et mettre en marche, en treize mois, l'usine à briquettes.

En réalité, l'ensemble des constructions comprend trois usines superposées à flanc de coteau, depuis le bord de la mer jusqu'à la cote 41. A ce niveau arrivent directement les trains de charbon de l'intérieur. Ceux-ci communiquent avec les voies du quai par un plan incliné, sur lequel les wagons sont ensuite montés par l'action d'une machine mue hydraulique-ment.

La disposition à flanc de coteau permet, après une série de classements successifs fort simples, de descendre le menu charbon trié à l'étage inférieur, où il est transformé en briquettes. On met ainsi à profit pour la plus grande partie du travail la force de la pesanteur. On n'a à faire monter que le brai dans deux wagonnets sur un plan incliné, et l'eau des lavoirs par l'action d'une pompe.

Les wagons sont maintenant déchargés à bras d'homme. Un culbutant permettra de faire la besogne plus rapidement. Cinq cents tonnes peuvent être amenées et déchargées par jour. En France, le chiffre ne s'élève guère au-dessus de six cents.

Si nous commençons la visite par l'étage supérieur, nous voyons le charbon se partager d'abord mécaniquement en trois catégories. Tandis que l'une descend immédiatement au-dessous du crible, les deux autres sont emportées à droite et à gauche par une toile métallique sans fin. Des femmes rangées des deux côtés font un tri à la main. A l'étage moyen, de nouveaux tris sont faits automatiquement par des cribles recouverts de morceaux de feldspath et se mouvant sous l'eau dans des auges. Enfin, à l'étage inférieur, sont confectionnées les briquettes. Le mélange de charbon menu, de braise, de goudron et d'une faible proportion de charbon japonais, qui augmente les éléments volatils du tout, est élevé par une chaîne Gall à godets et amené dans les machines, où il se

trouve comprimé dans une sorte de tuyau métallique rectangulaire. La matière est poussée horizontalement en avant par un piston et, à mesure qu'elle sort, elle est coupée à la main par un ouvrier. Celui-ci sera dans la suite remplacé par une machine. Voilà, en deux mots, comment fonctionne cette usine où ont été introduits les derniers perfectionnements, apportés de nos houillères d'Europe.

Le principe du fonctionnement est assurément plus facile à saisir que la mise en marche ne l'a été à établir. Les difficultés de l'établissement ont en effet été de toutes sortes. Elles sont d'abord venues du terrain lui-même. Il a fallu couper dans la montagne. La base ne fut pas assez solide. On dut édifier des murs de quinze mètres de haut sur quatre de large. Ceux-ci s'affaissèrent : on les recommença, et ils furent appuyés par des soutènements permettant de ne pas attendre qu'ils fussent secs pour commencer les travaux. Les machines à vapeur installées, il fallut un personnel d'ouvriers. Dans les premiers temps, les Chinois se faisaient prendre aux rubans sans fin, plusieurs furent blessés. Ce n'est qu'au bout d'un mois qu'une bonne escouade de travailleurs fut formée.

Port-Wallut emploie environ quinze cents ouvriers, et Kébao, autant. Le plus grand nombre est chinois, recruté du côté de Mongkay. Les Annamites n'osèrent pas venir, au commencement, par crainte ; ensuite ils restèrent défiants, à cause de la présence des Chinois. La paye est en moyenne de vingt-cinq sous. Certains ouvriers, qui surveillent une machine ou dirigent une escouade, reçoivent cinquante sous. Le personnel français se compose d'une soixantaine d'hommes. L'anse qui s'ouvre au pied de l'usine à briquettes est traversée par une petite digue à sec à marée basse. Elle porte les tuyaux d'adduction de l'eau prise sur la colline en face, grâce à un barrage établi à la cote 230. L'espace entre cette digue et le fond de l'anse doit être comblé et occupé par un village plus propre et plus régulièrement bâti que l'amas des paillottes qui abritent maintenant les familles chinoises.

Entre l'usine et les maisons des ingénieurs, le voyageur passe devant le magasin de la Coopérative. Les Français de l'île ont organisé une Société par actions pour l'alimentation, avec un gérant, supprimant ainsi les intermédiaires.

Ils ont des bœufs et des moutons qu'ils nourrissent dans l'île, et des jardins potagers. Des essais de café sont même faits. On compte déjà cinq mille plants.

Nous restons deux jours à Kébao ; le premier ayant été consacré à la visite des établissements de Port-Wallut, nous employons le second à une excursion en chemin de fer dans l'île jusqu'au puits de Lanessan, creusé à cent trente-huit mètres de profondeur. Le temps ne nous favorise guère. Et ce n'est que pendant l'après-midi que, le voile de brume se déchirant, nous avons une belle vue sur la splendide rade de Tien-Yen. On sait que les grands navires y trouvent abri par des fonds de neuf à onze mètres.

La discussion engagée au sujet du meilleur port du Tonkin n'est pas close. Actuellement, les Haïphonnais l'emportent avec trois projets dont le principal est fondé sur des dragages. Si l'on y donne suite, les dragages seront sans cesse à recommencer. C'est ce qui arrive dans certains grands ports qui s'ensablent continuellement, comme Port-Saïd. Reste à savoir si Haïphong vaut la peine qu'on y fasse des travaux assez importants pour que des navires d'un certain tonnage puissent y venir toujours. Et il est peu probable que les plus gros vaisseaux y puissent remonter, quelques dépenses qu'on y fasse.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que la création d'un port à Haïphong puisse empêcher d'en établir un autre ailleurs, en eau profonde ; et il serait peut-être important que la marine militaire pût trouver une rade avec du charbon à portée. La défense de celle de Tien-Yen, telle que l'avait conçue l'amiral Fournier, serait facile. J'en ai parlé dans une autre étude.

***

Nous nous sommes trouvés à Kébao le 1er janvier. Aucune étrenne ne pouvait être plus agréable à l'ardent partisan que je suis de l'expansion coloniale que le spectacle qu'il m'a été donné de voir dans l'île française. Je n'ai pas quitté Kébao sans un sentiment d'orgueil, inspiré par l'œuvre accomplie si vite, — et au prix de combien de sacrifices ! — par nos com-

patriotes. Je suis convaincu qu'après de nouveaux essais qu'on est en droit d'attendre de leur énergie et de leur persévérance, ils arriveront à produire des briquettes de qualité suffisante pour prendre bonne place sur les marchés de l'Extrême Orient.

Les travaux gigantesques auxquels ils se sont attachés pendant ces dernières années, les difficultés inouïes qu'ils ont dû vaincre ont eu pour premier résultat d'entamer singulièrement leur budget. Il serait profondément regrettable et pour eux-mêmes, et pour le Tonkin, et pour la colonisation française en général, que, faute du capital nécessaire, ils échouassent au port. S'ils avaient la douleur imméritée, la singulière amertume de ne pas voir couronner leurs efforts, le résultat final ne serait pas perdu, mais d'autres récolteraient le fruit de leurs travaux. Et puis la crise qui pourrait se produire sur les charbonnages du Tonkin apporterait un retard bien fâcheux au développement de notre essai colonial. Elle retarderait la venue, dans nos riches possessions d'Indo-Chine des capitaux français, déjà si timorés. Et n'y aurait-il pas de quoi décourager beaucoup de colons, même des plus tenaces? Un Américain, établi sur la côte de Chine, me disait: « Quand nous nous attelons à une entreprise, la première fois souvent nous échouons; la seconde, cela commence à marcher; mais ce n'est qu'à la troisième reprise que l'affaire entre en pleine prospérité. » Paroles peut-être vraies, mais point rassurantes à coup sûr. Qui, en effet, aura l'énergie et l'audace de commencer, de mettre l'affaire sur pied, en un mot d'être *le premier*, au risque de dépenser ses efforts et sa peine pour les autres? Quelle souffrance, quelles tortures morales peuvent égaler celles du laboureur qui voit le voisin faire à ses dépens la récolte du champ qu'il a arrosé de sa sueur!

Un pareil sort sera épargné, je le souhaite, à Kébao: les créateurs de cet établissement méritent une destinée meilleure.

*
* *

Avant de quitter le Tonkin, j'ai tenu à visiter Langson, que je ne connaissais pas encore. Cette excursion m'a montré la troisième des grandes entreprises dont je parlais. Ici l'œuvre

coloniale apparaît sous trois aspects bien différents : la construction du chemin de fer nous fera admirer le travail des ingénieurs dans la transformation et le développement de Langson ; nous verrons le fruit d'une organisation et d'une administration bien comprises ; enfin, en étudiant la manière dont sont assurées la sécurité du chemin de fer et la défense de la frontière, nous apprécierons le rôle de l'armée et le concours qu'elle peut donner à la colonisation.

C'est le 12 janvier au matin qu'en compagnie du colonel Galliéni, de quelques officiers et de M. Végins, je quitte en wagon la gare de Phu-lang-Thuong. Après avoir traversé une plaine qui commence à être cultivée jusqu'à Kep, la ligne s'engage au milieu d'une série de monticules herbeux qui forment les contreforts des grandes chaînes ; à notre gauche se dressent des falaises en calcaire, de même formation que celles de la baie d'Along, et qui vont rejoindre le massif hérissé du Kaï-kinh.

Les souvenirs abondent ; voici les places où furent enlevés Chesnay, Fritz, Vézian. Ici le train fut arrêté ; là furent tués les capitaines Bonneau et Charpentier. Bac-Lé est célèbre par le guet-apens qui décima la colonne de Dugenne. Ainsi se déroulent devant nous les phases de la conquête du Tonkin les plus pénibles et les plus sanglantes. Et l'on éprouve un indicible étonnement à se trouver en chemin de fer, à entendre les vieilles murailles grises redire le sifflet des locomotives, elles qui, jusqu'alors, ne savaient que répercuter le grondement du canon.

En voyant le terrain où il n'y a pas de découvert, où derrière un mamelon s'en trouve immédiatement un autre, on comprend les difficultés que les troupes ont dû trouver à y faire campagne et les surprises continuelles auxquelles elles étaient exposées.

Aujourd'hui, le chemin de fer est formidablement gardé ; de distance en distance, des blockhaus, simples paillottes autrefois, aujourd'hui bonnes et solides constructions de fer et de briques : Saïgon, Robinson, Bac-Lé et Than-Maï, marché important. Ces postes échelonnent des hommes sur les sommets qui s'avancent en promontoires aux coudes de la ligne. Les miliciens, abrités sous de petites paillottes que surmonte le

drapeau tricolore, sont placés de manière à se voir d'une éminence à l'autre. Le chemin de fer est ainsi gardé à vue.

Au-dessus de Lang-Thuong, la ligne n'est pas encore livrée à l'exploitation. L'amabilité de M. Vézian nous permit néanmoins de continuer le trajet sur un wagonnet découvert.

A partir d'ici, les travaux ont été considérables. On n'a pas creusé de tunnel ; pour atteindre le col d'où l'on débouche sur le plateau de Langson, la ligne remonte une vallée dont elle suit les courbes. Elle s'appuie sur de gros remblais ; pour les établir, il a fallu trancher certaines collines presque jusqu'au sommet. Si l'on veut se rendre un compte exact de l'étendue des difficultés que les ingénieurs ont eu à vaincre, on doit songer au peu de ressources trouvées dans ces régions fort malsaines. Les coolies ont été recrutés dans le bas, et plus de trois mille ont succombé à la besogne. On peut dire sans rhétorique que le chemin de fer s'appuie sur un lit d'ossements. C'est ainsi que souvent la civilisation élève son édifice sur des ruines. Mais les morts d'hier font vivre les hommes de demain. C'est l'œuvre du Progrès, œuvre grande et sainte, à laquelle ont travaillé ceux qui ont construit le chemin de fer de Langson.

Je ne reparlerai pas de ce que j'ai dit dans un livre sur la construction du chemin de fer. Inutile de revenir sur les gaspillages financiers et les pertes de temps. Ces fautes sont imputables à l'État plus qu'aux entrepreneurs ; elles viennent de la mauvaise organisation d'en haut, de la gabegie et des désordres des entreprises coloniales, du refus systématique d'écouter les hommes compétents, et aussi de l'extrême timidité de nos capitaux, qui nous réduit pour des affaires françaises, garanties par l'État, à recourir à l'argent anglais.

La vérité est que des hommes qui croient à la nécessité d'une expansion coloniale pour la France ont reconnu avec raison qu'en pays conquis la première chose à faire, c'était les voies de communication, et qu'un chemin de fer qui finit à la longue par rapporter est préférable à une route qui coûte toujours. Mais, pour atteindre le but proposé, ils n'ont pas pris les choses de face ; ils ont biaisé. Ils pensaient sans doute qu'il ne fallait pas se heurter à l'hostilité des gens qui désapprouvent systématiquement tout ce qui vient du gouverne-

ment, alors même que le bien de la patrie y apparaît clairement. En effet, ces gens qui ne savent que démolir sans jamais pouvoir édifier auraient eu beau jeu à montrer à l'opinion publique les difficultés du présent, en lui cachant les profits de l'avenir. C'est pourquoi tant de temps a été perdu pour la construction des chemins de fer.

Aujourd'hui le bon sens a pris le dessus; les idées coloniales ont conquis le droit à l'existence. Le chemin de fer de Langson est fait, bien fait; c'est une œuvre utile et dont l'achèvement marque dans l'histoire de nos colonies une date importante.

Les députés qui s'étonneraient de la note à payer, et trouveraient grave la différence entre les dépenses prévues par le sous-secrétaire d'État aux colonies et le solde actuel, n'ont, pour éviter le retour d'un pareil état de choses, qu'à examiner les affaires coloniales, à les analyser minutieusement, à les disséquer jusque dans les plus secrètes parties. Une fois bien instruits, ils imposeront au gouvernement par leurs votes la nécessité d'une organisation. Ils lui indiqueront la ligne unique et invariable à suivre dans les pays d'outre-mer. C'est à une ligne de conduite suivie sans défaillance à travers les temps et les partis, que les Anglais doivent leurs succès dans leurs colonies. Salisbury, Churchill, Gladstone avaient des idées différentes: mais, lorsqu'ils tournaient leurs regards vers les pays de la « Plus Grande Bretagne », plus de divergences, tous d'accord. En Afrique, en Asie, les Anglais sont nos rivaux; notre énergie vaut leur énergie, nos efforts leurs efforts. Il nous manque l'esprit de suite. Prenons à nos rivaux ce qu'ils ont de bon. Ainsi faisaient les Romains pour combattre leurs ennemis. Ainsi donnerons-nous à notre empire colonial la grandeur et la prospérité que méritent nos sacrifices.

*
* *

Le col franchi, un dernier tournant de la ligne nous fait déboucher sur la plaine de Langson. De grands rochers gris surgissent par places, entourés d'une foule de petites roches de moindre taille et qui semblent avoir été semées par les grands, — tel un vieux chêne voit ses glands tomber, germer dans le

sol, et remonter autour de lui en petits rejetons qu'il domine de toute sa hauteur.

Voici Langson, avec sa gare, ses maisons blanches, ses constructions en train : les demeures de briques des Chinois, en partie bâties, se substituent aux misérables cañhas de bambous que, peu à peu, on détruit. Voici la Résidence et la Trésorerie presque achevées, l'école pour les Muongs, où, en même temps que la langue française, on leur apprend des métiers pratiques tels que ceux de charpentier, de maçon, etc.

Partout on construit, et il suffirait à un voyageur de revenir au bout de quelques mois pour trouver la ville transformée.

La démolition de la citadelle a donné de l'espace pour les nouveaux bâtiments. Derrière la ville elle-même s'étendent les terrains des casernes et des hôpitaux. Au delà de ceux-ci, sur un monticule terminé en terrasse comme un tronc de cône, au milieu de grands arbres, s'élève le réduit de la citadelle occupé par des légionnaires. Plus loin et plus haut, pareils à des aigles perchés à la cime des montagnes, les forts Négrier et Brière de l'Isle dominent la ville et enveloppent de leurs rayons toute la plaine.

Langson n'est pas seule à se transformer; les campagnes environnantes se peuplent. A l'exception de la région de Caobang, le territoire est débarrassé des pirates. Aux bandes remuantes et dangereuses se substituent de paisibles cultivateurs qui forment des villages. Le système employé pour encourager leurs efforts et les fixer est celui des avances de buffles et d'argent. Le résultat est bon ; les prêts sont régulièrement rendus.

*
* *

Le colonel Galliéni est en droit de répéter au sujet de Langson le mot d'Épaminondas sur Leuctres et Mantinée : Langson est bien sa fille. Création d'une ville française, transformation et développement de la ville indigène, établissement de centres commerciaux, expulsion des pirates, repeuplement du territoire, autant d'œuvres utiles dont tout le mérite revient à l'initiative et à la volonté du brillant vainqueur de Samory. Militaire et administrateur à la fois, sachant s'entourer de

bons collaborateurs, le colonel Galliéni a les mêmes principes que le colonel Pennequin. Il ne se cache même pas pour dire que plus d'une fois il s'est inspiré des admirables instructions laissées à son départ par le commandant du 4e territoire. Plus heureux que ce dernier, le colonel Galliéni a été soutenu : avec des hommes et de l'argent, on lui a laissé les coudées franches : nous voyons maintenant comment il a su profiter de sa liberté d'action.

Peu de gens connaissent aussi bien que le colonel Galliéni l'Afrique française. Ses campagnes au Soudan et au Sénégal sont admirées de tous. J'étais donc particulièrement curieux de savoir l'opinion de mon hôte sur la valeur de nos possessions de la côte occidentale d'Afrique, comparées à celles de l'Asie française. Comme je n'ai pas voulu faire une *interview*, je ne reproduirai pas ici la réponse du colonel. Elle est identique à celle que j'ai recueillie de la bouche de bon nombre d'autres officiers qui ont séjourné au Soudan et au Tonkin. Il me suffira de dire qu'elle ferait assurément plus de plaisir aux Asiatiques qu'aux Africains. Il serait bon que le public connût bien, en France, l'avis d'hommes aussi expérimentés, aussi désintéressés que le colonel Galliéni. Peut-être alors, sans abandonner nos intérêts en Afrique, reconnaîtrait-on pourtant que notre vieille Asie a droit à une part d'emballement au moins égale à celle que provoquent chez nous les questions africaines.

* *

Une excursion à Langson serait incomplète, si elle n'était suivie d'une promenade jusqu'à la frontière de Chine. En une heure et demie de cheval, après avoir traversé la rivière de Nacham, l'important marché de Ki-lua, et des coteaux couverts de plantations de badiane, nous arrivons à Dong-dong. Depuis que j'ai quitté Phu-lang-Thuong, je marche d'étonnement en étonnement. Ici, l'objet de mon admiration est le nouveau casernement.

Reportez-vous par la pensée une dizaine d'années en arrière : rappelez-vous les colonnes pénibles des généraux Négrier et Brière de l'Isle, nos soldats avançant difficilement dans cette contrée peu peuplée, sauvage, hérissée de montagnes, arra-

chant pied à pied le terrain aux Chinois solidement établis, et les chassant de fort en fort, de hauteur en hauteur, jusqu'à la porte de Chine. Faites-vous une idée de ce que pouvait être cette région, éloignée de plus de deux cents kilomètres de la capitale, dont elle est séparée par un océan de montagnes. Songez à la difficulté des communications et des transports. Ces souvenirs présents à l'esprit, regardez maintenant. Ne jureriez-vous pas qu'une fée est venue ici frapper le sol de sa baguette? Et n'avons-nous tous pas le droit d'être fiers du changement? Pour ma part, je n'en puis croire mes yeux : sur un plateau commandant la plaine se dresse une superbe caserne de pierre, presque entièrement achevée. Le bâtiment aux épaisses murailles mesure quatre-vingts mètres de long sur une trentaine de large. Il doit abriter une compagnie de légionnaires. Un autre corps de logis sera élevé pour les officiers. Enfin, une troisième annexe, plus éloignée, logera les tirailleurs indigènes. Des casernements semblables sont commencés à Nacham; le chemin de fer doit être prolongé de Langson jusqu'à ce point.

Il est bien évident que ces grandioses établissements militaires n'ont pas échappé à la critique. On leur a reproché d'avoir coûté deux millions, d'avoir été inscrits au chapitre des dépenses du chemin de fer de Langson, ce qui fait que les frais de leur construction ont été grevés de vingt pour cent au profit d'entrepreneurs, lesquels n'ont eu qu'à se croiser les bras et à toucher la commission. On a trouvé les dépenses trop fortes dans un territoire, alors que les autres ne recevaient aucune subvention. Que n'a-t-on pas dit encore! Il est tellement plus facile de dénigrer que de produire!

A tous ces reproches plus ou moins justifiés, certainement inutiles, je me contenterai de répondre qu'on a construit cher, parce qu'on ne pouvait construire à bon marché; qu'on a pris l'argent où on le trouvait; que, si l'on n'eût caché la dépense derrière les intérêts du chemin de fer, on n'aurait rien fait.

Si enfin les autres territoires n'ont pas été aussi favorisés, c'est que l'argent réparti entre plusieurs n'aurait donné que peu de résultats dans chacun, et que, pour bien faire, il fallait commencer par un côté.

A mon avis, il était nécessaire, il était urgent d'affirmer à la Chine, par la création d'établissements grands et solides, notre intention d'asseoir notre puissance à sa frontière, d'une manière durable et digne d'une nation telle que la France. Voilà le motif qui suffirait à lui seul pour justifier les travaux faits à Dong-dong et à Nacham, si l'on ne voulait invoquer les intérêts d'ordre purement militaire et stratégique : à savoir la protection du territoire, et l'organisation de la défense pour l'éventualité de difficultés futures avec la Chine.

*
* *

A trois kilomètres de Dong-dong, la porte de Chine se trouve encaissée au fond d'un ravin et se relie au sommet des falaises calcaires par un mur qui court presque vertical. Derrière celui-ci apparaissent en notre honneur une série de drapeaux rouges. Sur les hauteurs, de petits postes chinois, pareils à des chèvres qui sur la pointe d'un rocher ont juste assez d'espace pour poser leurs pattes, se cramponnent je ne sais comment.

En regardant du côté français, on aperçoit sur la droite une colline surmontée d'un fortin en construction. Notre frontière est ainsi garnie d'une série de petits blockhaus, faisant chacun vis-à-vis à des postes chinois. Par ce système, nous rendons impossible, sur cette partie de la frontière, la pénétration de bandes. Mais, pour que la répression de la piraterie soit complète, il faut beaucoup de monde. En comptant les fusils distribués à des villageois, le deuxième territoire renferme vingt-deux mille hommes armés. De l'avis même de son chef, un nouveau régiment de tirailleurs indigènes serait nécessaire, si l'on y veut assurer définitivement la tranquillité.

En revenant de la porte de Chine, je m'arrête un peu avant Dong-dong pour prendre une vue de la plaine. Tandis que je mets mon appareil au point, mon regard est frappé par un petit panier d'osier se balançant à une branche qui sert de cadre à mon paysage. Ce panier renferme une tête de pirate.

Voilà bien dans ce tableau l'image du Tonkin : pays fertile, plaines riches, travaux extraordinaires, grande dépense d'énergie, fortune, prospérité... Mais dans le paysage, un point noir : le pirate : l'éternel destructeur.

Ce que depuis trois ans j'ai essayé de redire le plus souven que je l'ai pu, non dans le désir de critiquer tel gouverneur général, ou de chercher un prétexte absurde d'opposition, mais afin d'éclairer nos compatriotes, je le répète encore ici : le Tonkin n'est pas encore pacifié.

Il est certain que la piraterie a disparu presque complètement du Delta et a beaucoup diminué dans des territoires formidablement armés comme le deuxième. De ce fait s'est-elle trouvée absolument réduite? Non point. Ce qui diminuait ici augmentait là.

Pareille à ces annélides dont le corps repousse sans cesse tant qu'on n'a pas touché à la tête, la piraterie, tronquée dans un territoire, réapparaissait dans l'autre.

« Il n'y a pas de pirates », mot d'ordre venu d'en haut, et qui fait sourire quiconque, au Tonkin, veut regarder et bien voir. Tandis que je redescends de Langson, deux individus armés sont mis en wagon entre des soldats. On va les juger, et probablement les décapiter. « Ce sont, m'est-il répondu par un fonctionnaire, des voleurs. »

A une des stations, un garde-milice vient annoncer qu'une troupe d'une quinzaine de pirates armés a été signalée dans le pays. L'avis du garde est vertement relevé par son chef civil : « Il ne faut voir dans ces gens que les partisans *insoumis* d'un chef *soumis*. »

Plus loin, un capitaine prévient que des pirates se réunissent aux environs : « Ce capitaine se trompe; il voit la piraterie partout. »

Donc, il n'y a pas de pirates, je le veux bien, c'est entendu. Si une question de nom vous gêne, changeons la dénomination. Accordez-moi au moins l'existence de voleurs, « de quelques *boys* armés de mauvais fusils », comme je l'entends dire dédaigneusement.

C'est par précaution contre ces voleurs, qu'une escorte nous est donnée jusqu'à Dong, et que des régiments étaient mis sur pied lors du voyage de M. de Lanessan à Langson.

Voleurs, alors, ceux qui enlevèrent madame Chaillet après avoir massacré son mari, et acceptèrent soixante mille piastres du gouvernement; voleurs, ceux qui détinrent M. Chesnay (coût : dix mille piastres payées par le protectorat); voleurs,

ceux qui empêchent toute circulation autour de Caobang; qui menacent Tuyen-Quan; voleurs enfin, ceux qui détruisent une colonne sur la rive droite du fleuve Rouge, et, pendant notre séjour à Hanoï, y renvoient blessés trois braves officiers : le commandant Gouttenègre, le capitaine Pironneau et le lieutenant de La Bollandière.

Dans les territoires militaires, la pacification est en progrès d'un côté, en recul de l'autre : un plus et un moins, résultat égale zéro.

A Lao-Kay, on est bien moins tranquille qu'il y a quatre ans. Le commandant m'avoue qu'il serait maintenant très imprudent d'y tenter les excursions qu'on faisait jadis aisément. Il en est de même à Mongkay. Sur la droite du Sangaï, un chancelier attaché à la Commission de délimitation voit ses bagages volés, et ce n'est que par miracle qu'il échappe à la mort.

Nous-mêmes, pendant que j'écris ces lignes, apprenons, par une lettre de Lao-Kay, qu'un gros de « voleurs » s'était mis en route pour nous arrêter et nous rançonner auprès de Bac-Sat. La rançon aurait même été fixée à dix mille piastres par tête. C'est maigre, et j'aime à croire que notre correspondant s'est trompé sur le chiffre. C'est au bon vent qui nous a permis de filer très vite que nous avons dû d'échapper à cette bande.

A Mungtzi, il est notoire que des Chinois sont recrutés pour aller « voler » sur notre frontière.

Les faits qui prouvent amplement l'existence de la piraterie — rétablissons le mot — abondent. Pour en remplir des pages, je n'aurais qu'à consulter les journaux du Tonkin. Le lecteur voudra bien, et pour lui et pour moi, me dispenser de ce travail, aussi fastidieux qu'inutile.

*
* *

Pourquoi, me dira-t-on, le Tonkin n'est-il pas pacifié? A ce sujet, mon nouveau séjour n'a pas modifié l'opinion que m'avaient laissée les deux autres :

1° La vérité est cachée en France. Qu'on me permette de citer un fait à l'appui de cette affirmation. Il y a, je crois,

trois ans, j'ai publié un premier article sur la piraterie au Tonkin : j'y parlais de l'invasion chinoise. Quelque temps après, M. le gouverneur général communiquait en France une dépêche du colonel Servières qui semblait contredire les renseignements que j'avais fournis, et que je tenais pourtant de bonne source. Je sais à présent que la dépêche du colonel n'était pas d'un bout à l'autre aussi optimiste qu'on l'eût voulu en haut lieu, et qu'une partie seulement en avait été communiquée au public. Il est aisé de tirer ce qu'on veut de textes tronqués. Mais ce n'est pas faire preuve de bonne foi.

2° Les territoires militaires n'ont pas un effectif suffisant. Les chefs de bandes déclarés soumis conservent leurs hommes, et reçoivent des appointements qu'envieraient les mandarins de tout temps dévoués à notre cause. Nous avons formé ainsi de petits États dans l'État, où les roitelets que nous avons créés, s'ils n'exercent plus d'hostilités ouvertes, reçoivent leurs anciens compagnons encore révoltés avec leur butin, hommes et argent. Voilà, au milieu d'un pays qui est le nôtre, des foyers d'infection qu'on devrait détruire. Les situations de Larthamki, de Baki, et celle plus récente qu'on vient de faire au Detham, nuisent à notre prestige et à notre sécurité. Pour réduire ces chefs, nous ne sommes pas en nombre, car il serait très dangereux de dégarnir un territoire au profit d'un autre.

3° Nous suivons à l'égard de la Chine une politique déplorable.

J'ai déjà dit, et je maintiens, que des réguliers chinois viennent souvent, avec la connivence — si ce n'est l'encouragement — des mandarins du Céleste Empire, grossir les bandes de nos pirates. Ici les preuves ne manquent pas.

Des faits analogues se passent sur les frontières de Sibérie. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg y répond par l'application de la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent. Village sibérien brûlé, village chinois détruit ; officier tué, mandarin décapité. Le système des représailles donne de bons résultats : ce sont des châtiments locaux que comprennent les provinces chinoises éloignées de Pékin, et qui n'auraient jamais pour conséquences, comme nous paraissons le craindre, la déclaration d'une guerre.

Chez nous, on semble se complaire à considérer la Chine comme une puissance avec laquelle on puisse traiter d'égale à égale. On en fait une nation civilisée, exempte de fourberie. On se fie à ses promesses, on croit à sa bonne foi, on semble prendre à la lettre les rapports des mandarins qu'elle envoie dans le Kouang-Si et dans le Kouang-Toung, avec mission de rechercher la part que les populations de ces provinces prennent à la piraterie au Tonkin. Lorsque de bons banquiers du Céleste Empire avancent, sur la rançon à recevoir du Protectorat, des fonds à la bande qui a pris madame Chaillet, la chose paraît toute naturelle.

A la frontière, nous sommes sans cesse insultés; les affaires qui pourraient avoir une suite sont étouffées : il faut éviter les difficultés. Je pourrais citer du côté de Lang-Tchéou des offenses graves reçues de la Chine, non suivies d'une réparation suffisante.

Lorsque la cour de Pékin réclame notre intervention dans le canton de Tulang pour réprimer la piraterie, nos officiers reçoivent l'ordre d'aller défaire l'œuvre de leurs prédécesseurs. Et, chassant les bandes du canton où nous les avions reléguées, nous les rejetons sur le territoire du fleuve Rouge qui était pacifié. Ce résultat, pour aider les Chinois.

On se demande avec étonnement comment ils osent solliciter notre concours contre leurs pirates.

Pour excuser la prudence et la réserve — je n'ose pas dire la naïveté — dont nous faisons preuve dans nos rapports avec la Chine, on parle de sa puissance formidable, de son « armée », de ses trois cents millions d'habitants. Devant le public ignorant est agité le spectre de l'Invasion Jaune... Mon Dieu ! que les mandarins à qui nous avons affaire, obséquieux devant nous, doivent rire et faire des gorges chaudes quand nous avons le dos tourné ! Pour nous mettre les points sur les *i*, il a fallu l'intervention d'un peuple d'Asie moins crédule, moins naïf que nous, connaissant jusque dans ses recoins le cœur de ses cousins. Quelle leçon les Japonais ont donnée à l'Europe étonnée ! Quel bel hommage à la mémoire de l'amiral Courbet ! Quel éclatant témoignage au bon sens de Jules Ferry, qui disait à la tribune : « La Chine est une quantité négligeable » ! Et quel camouflet aussi pour ce ministre de France qui, de

Chine, nous conseillait un traité désavantageux, mais dont, selon lui, l'acceptation était nécessaire, parce que les armées chinoises se mettaient en marche !

Les erreurs du passé n'étaient pas reconnues par beaucoup de gens en France. Ceux qui, ayant séjourné ou longtemps voyagé en Chine, signalaient à leur retour la faiblesse de notre politique en face de la cour de Pékin, étaient traités d'exaltés, de fous, parfois de farceurs. On attendait une preuve de leur assertion. La preuve, le Japon l'a donnée. Puisse-t-elle servir d'enseignement à notre politique dans l'avenir !

*
* *

Phutuang, Kébao, Langson, trois types d'entreprises coloniales, choisis comme exemples parmi tant d'autres; spectacles consolants. Tandis que les journaux venus de France nous entretiennent de scandales, de calomnies, de chantages, de désertions incompréhensibles, de discussions oisives et de luttes stériles, il est réconfortant pour un Français de voir au loin ses compatriotes porter haut le drapeau de leur pays. Les hommes qui trouvent dans leur foi en l'avenir de la France la confiance nécessaire pour mener à bien, à travers des difficultés inouïes, l'œuvre à laquelle ils se sont attachés, ne donnent-ils pas le plus éclatant démenti aux socialistes, assez aveugles pour nier l'idée de patrie?

*
* *

Au développement agricole, industriel, administratif du Tonkin, M. de Lanessan a sa bonne part de mérite. Il est certain qu'il a imprimé à notre colonie un mouvement qu'elle ne connaissait pas encore. On est entré dans la période des affaires. Les regrets exprimés par la majorité des colons au départ du gouverneur général ont donc été sincères.

Il est fâcheux que sa politique ait pu encourir des reproches fort graves. Les principaux griefs dirigés contre le système de M. de Lanessan peuvent être rangés en trois catégories :

1° Il n'a pas pu, ou su prendre les mesures nécessaires à la réduction de la piraterie :

2° Il a suivi, à l'égard des mandarins, une politique qui pouvait réussir pour un temps, mais qui était dangereuse pour l'avenir, créant ainsi en Annam une situation fort difficile et qui ne manquera pas de susciter de nombreux embarras à ses successeurs ;

3° Dans la distribution des travaux aux colons et dans la protection de ceux-ci, il a souvent agi d'une manière arbitraire, contraire à la bonne administration et à la justice. Je sais bien que, dans les pays qui commencent, il faut une certaine liberté d'agir. Comme le faisait remarquer M. le vicomte de Vogüé à propos de Madagascar, si l'on reste dans les limites administratives strictes, on ne peut rien pour les colons.

Néanmoins, on ne comprendra pas, par exemple, pourquoi M. de Lanessan a donné la concession des achats d'opium au Yunnan à un commerçant plutôt qu'à d'autres, qui avaient autant de mérites à faire valoir ; pourquoi il a permis à ce colon de toucher une commission de dix pour cent sur tout opium acheté à la frontière par la douane. Le bénéficiaire se trouve ainsi amené à faire payer le plus cher possible la marchandise à l'État. Il eût été bien plus simple au Protectorat d'accorder purement et simplement une pension pour services rendus, au lieu de prendre ce procédé détourné et préjudiciable de la commission.

On se demandera pourquoi un employé des douanes, Carrère, pris par les pirates, reste neuf mois captif — je ne sais s'il est relâché, il était encore prisonnier lorsque j'ai quitté le Tonkin — au lieu qu'un colon enlevé, Chesnay, est racheté dix mille piastres par le Protectorat et délivré. Ce dernier doit à son enlèvement la bonne fortune de conclure avec le chef pirate un marché de bois, dont on peut supposer que la rançon, payée par le Protectorat, fera les premiers frais. — Deux poids et deux mesures.

Perdant dans les commissions, les rançons, les soumissions, le Protectorat perd encore plus qu'il ne devrait dans presque tous les marchés. Il arrive fréquemment que l'adjudicataire ou le bénéficiaire d'une entreprise ne soit pas celui qui la fera. La construction d'un pont est concédée tant ; celui qui a obtenu la concession, préférant toucher simplement la différence

des deux sommes sans avoir rien à faire, repasse pour un prix inférieur le travail à un second personnage. On peut s'estimer heureux quand le second ne joue pas à son tour le rôle d'intermédiaire. Il est aisé de se rendre ainsi compte des charges trop lourdes que s'impose bénévolement le Protectorat.

Le colon est en droit de compter sur l'aide du gouvernement; il peut réclamer la liberté d'action, l'absence de toute entrave, de taquineries mesquines, d'embarras administratifs. Mais il ne doit pas s'attendre à être assimilé à un fonctionnaire. L'État a bien assez de titulaires à nourrir pour ne pas chercher à en créer de nouveaux non inscrits sur les rôles. Au colon de se souvenir de la sentence qui semble avoir été faite pour lui : « Aide-toi, le Ciel t'aidera... » — en admettant ici que le Ciel soit le Protectorat.

***

A mon arrivée au Tonkin, j'apprenais le rappel brusque, décidé comme le congé d'un serviteur à qui on n'accorderait même pas ses huit jours, de M. le gouverneur général. Un mois auparavant, je l'avais vu à Saïgon, débarquant en triomphateur, encore fier de la réception, inconnue à tout autre gouverneur, que lui avaient faite les Anglais à Singapour. M. de Lanessan tombe victime de sa politique. Il voulait sincèrement édifier en Indo-Chine, mais il oubliait qu'à Paris, pendant des années, il n'avait cherché qu'à démolir. On s'est chargé de raviver ses souvenirs. Lui qui, alors qu'il était encore au milieu de la pente, attaquait sans cesse, il s'est étonné, une fois au faîte, d'être attaqué à son tour. Il lui fallut se créer, s'acheter rapidement de puissantes amitiés, appuis parfois, chaînes souvent. Ancien député et ancien journaliste, il connaissait ses collègues et ses confrères, et redoutait la parole des premiers, la plume des seconds. Les vices de notre administration coloniale — il les connaît, ses livres l'ont prouvé — l'ont empêché d'accomplir toutes les réformes que, critique, il déclarait nécessaires. Disposant de pouvoirs très étendus, il n'était pas libre.

M. de Lanessan est tombé. D'autres gouverneurs se succéderont en Indo-Chine. Des hommes de valeur (il n'en manque

Dieu merci! pas en France) la gouverneront encore. Tant que le régime parlementaire ne sera pas modifié chez nous, aucun n'aura le moyen de faire une œuvre vraiment utile et de longue haleine.

Vous devez le savoir, monsieur de Lanessan; vous auriez pu faire beaucoup pour nos colonies, sous un chef qui, se sachant au-dessus de tous, n'eût pas eu peur de laisser grandir un homme de valeur, lorsqu'il travaille pour le pays. Vous ne pouviez rien sous un pouvoir défiant et jaloux.

Mais, heureusement pour nos colonies, la politique dont M. de Lanessan a été une des victimes fournit aux incrédules une preuve éclatante de la vitalité du Tonkin. Un pays qui trouve en lui-même la force suffisante pour se développer, malgré les coups et les contre-coups dont il est sans cesse atteint, a conquis le droit d'exister. Un jour viendra où personne ne regrettera les sacrifices que fait aujourd'hui la vieille France, pour créer là-bas une France d'Orient.

HENRI-PH. D'ORLÉANS.

Tali-fou, 1895.

DE L'ARTISTE

DANS

LA SOCIÉTÉ MODERNE[1]

L'extension prodigieuse que la vie moderne a donnée aux relations sociales a eu sur l'existence et les œuvres de l'artiste une influence considérable et, si je ne me trompe, plutôt funeste que salutaire

Jadis, — et ce jadis n'est pas encore si loin de nous, — un artiste, non moins qu'un savant, était, et à juste titre, considéré comme appartenant à l'une des grandes corporations d'ouvriers de la pensée ; on voyait en lui une sorte de reclus dont la cellule était inviolable et sacrée ; on se faisait scrupule de l'arracher au silence et au recueillement sans lesquels il est bien difficile, sinon impossible, de concevoir et de produire des œuvres robustes, victorieuses du temps, ce juge redoutable qui « n'épargne pas ce qui se fait sans lui ».

1. Dans les *Mémoires d'un artiste* (voir la *Revue* des 1er juin, 1er juillet et 1er août 1895), on a suivi les débuts de Gounod ; en attendant la publication de sa correspondance, on trouvera dans ce petit morceau, tracés d'une main spirituelle et généreuse, un tableau de l'artiste « arrivé » — du « maître » — et de son existence quotidienne au milieu du monde, une peinture aussi de sa vie intérieure et de son régime idéal.

Aujourd'hui, l'artiste ne s'appartient plus : il est à tout le monde : il est plus qu'une cible, il est une proie. Sa vie personnelle et productive est presque tout entière absorbée, confisquée, gaspillée par les prétendues obligations de la vie sociale qui l'étouffent peu à peu dans le réseau de ces devoirs factices et stériles dont se composent tant d'existences dépourvues d'un but sérieux et d'un mobile supérieur. En un mot, il est dévoré par le monde.

Or, qu'est-ce que le monde? C'est la collection des gens qui ont peur de s'ennuyer, et qui ne songent à sortir d'eux-mêmes que par crainte de se trouver en face d'eux-mêmes.

Lorsqu'on se prend à faire le décompte des heures prélevées sur le travail d'un artiste par la quantité toujours croissante des menues réquisitions qui se disputent et s'arrachent l'emploi de ses journées, on se demande par quel supplément d'activité, par quel effort de concentration, il peut trouver le temps d'accomplir son premier devoir, celui de faire honneur à la carrière qu'il a choisie et à laquelle appartiennent le meilleur de ses forces et le plus pur de ses facultés.

Il faut bien l'avouer, en faisant tomber devant l'artiste des barrières qu'une indifférence dédaigneuse, plus encore peut-être qu'une discrétion intelligente, avait longtemps élevées devant lui, la société moderne lui a causé un préjudice que ne saurait compenser aucun des attraits dont elle dispose.

Molière, qui a sondé d'un regard si profond et dessiné d'une main si ferme tous les travers de la vie humaine, adressait, sous ce rapport, au grand ministre Colbert, des réflexions pleines de la plus haute sagesse et de la plus saine philosophie :

> L'étude et la visite ont leurs talents à part.
> Qui se donne à la cour se dérobe à son art ;
> Un esprit partagé rarement s'y consomme,
> Et les emplois de feu demandent tout un homme.

Qu'on imagine ce qui peut sortir d'un esprit incessamment écartelé par des soirées mondaines, par des dîners en ville, par des convocations perpétuelles à des réunions de toute sorte, par l'assaut d'une correspondance dont l'importunité ne lui laisse pas un instant de répit et dont les coupables ne songent

guère à se dire : « Mais voilà un homme à qui je vole son temps, sa pensée, sa vie » ; enfin par ces mille petites tyrannies dont est faite la grande tyrannie de l'indiscrétion publique !

Et les visiteurs, cette foule d'inoccupés et de curieux qui assiègent votre porte du matin au soir ! On me dira : « C'est votre faute : vous n'avez qu'à fermer votre porte. » A merveille : mais alors, voici venir les lettres de recommandation, auxquelles il est souvent fort difficile de refuser le service qu'elles vous demandent ; en présence de quoi, on se résigne !... et voilà le visiteur introduit.

— Pardon, monsieur, je vous dérange !...

— Mais... oui, monsieur.

— Alors, excusez-moi ; je me retire : je reviendrai une autre fois...

— Oh ! non !...

— Mais... quand peut-on vous voir sans vous déranger ?

— Monsieur, on me dérange toujours, quand j'y suis.

— Vraiment ? vous êtes donc toujours très occupé ?

— Toujours, quand on ne me dérange pas.

— Oh ! que je suis donc fâché !... Mais je ne vous prendrai que quelques minutes...

— Mon Dieu, monsieur, c'est plus qu'il n'en faut pour décapiter un homme, voire même une idée ; mais enfin puisque vous voilà, parlez.

C'est ainsi que les choses se passent journellement. Et je ne prends ici que l'artiste en général. Mais il y a une certaine catégorie d'artistes qui est, sous ce rapport, tout à fait privilégiée : j'en puis parler en connaissance de cause : c'est celle des musiciens.

Le peintre, le statuaire, abritent aisément leur journée de travail sous une consigne implacable : la séance du modèle : et encore peuvent-ils, à la rigueur, continuer à tenir le pinceau ou l'ébauchoir en présence des visiteurs. Mais le musicien !... Oh ! le musicien, c'est bien différent. Comme il peut travailler pendant le jour, on lui prend ses soirées pour l'amusement des salons ; et comme il peut travailler le soir, on lui dépense, on lui émiette ses journées sans le moindre scrupule. D'ail-

leurs, c'est si facile, la composition musicale! cela n'exige aucun travail! cela vient tout seul, d'inspiration.

On ne se figure pas le nombre incalculable des sollicitations indiscrètes auxquelles un musicien est quotidiennement en butte. Tout ce qu'il y a de jeunes pianistes, violonistes, vocalistes, compositeurs, rimeurs (lyriques ou non lyriques), de professeurs, d'inventeurs de méthodes, théories, systèmes quelconques, de fondateurs de périodiques qui vous persécutent de leurs offres d'abonnement, — sans compter les demandes d'autographes, de photographies, les envois d'albums et d'éventails, et mille autres choses encore, — tout cela constitue cette épouvantable obsession qui fait du musicien une sorte de *propriété nationale* ouverte au public à toute heure du jour.

En un mot, ce n'est plus notre maison qui est dans la rue, c'est la rue qui traverse notre maison : la vie est livrée en pâture aux oisifs, aux curieux, aux ennuyés, et jusqu'aux *reporters* de tout genre qui pénètrent dans nos intérieurs pour initier le public, non seulement à l'intimité de nos entretiens confidentiels, mais encore à la couleur de nos robes de chambre ou de nos vestons de travail.

Eh bien! cela est mauvais et malsain. Cette précieuse et délicate pudeur de conscience, qui ne s'entretient que par le recueillement, se décolore et se fane, chaque jour davantage, au contact de cette perpétuelle cohue, d'où l'on ne rapporte plus qu'une activité superficielle, haletante, fiévreuse, qui s'agite convulsivement sur les ruines d'un équilibre à jamais rompu. Adieu les heures de calme, de lumineuse sérénité qui seules permettent de voir et d'entendre au fond de soi-même; peu à peu délaissé pour l'agitation du dehors, le sanctuaire auguste de l'émotion et de la pensée n'est bientôt plus qu'un cachot sombre et sourd, dans lequel on meurt d'ennui faute d'y pouvoir vivre de silence.

Si, du moins, le temps qu'on donne était toujours utilement donné! Si on ne se dépensait que pour des êtres capables! Si on n'encourageait que des êtres courageux! Mais que de peines perdues! Que de conversations creuses! Que de non-valeurs qui flottent à la surface de cet océan de relations sans y apporter rien, sans en retirer rien!

En somme, la plaie véritable, la plaie par excellence, ce sont les gens qui *s'ennuient*, et qui, de peur que le temps ne les tue, viennent tuer celui des autres.

S'ennuyer! Être son propre ennui! S'ingénier, par tous les moyens imaginables, à s'enfuir de soi-même! Y a-t-il, au monde, un dénûment comparable à celui-là, et quelle compensation à ce qu'on leur donne peut-on attendre des gens qui s'ennuient?

Il y a une quantité d'opinions courantes dont on se donne rarement la peine de vérifier le contenu et qui forment le vaste patrimoine des absurdités admises. L'une d'elles consiste à croire, ou plutôt à persuader que la sympathie et la protection du monde sont nécessaires pour *arriver*.

Il faut vraiment avoir bien peu ressenti la vivifiante atmosphère d'une fidèle conviction pour céder à une illusion pareille ou pour y demeurer.

La protection du monde! Mais elle n'est pas seulement incertaine; elle est ce qu'il y a de plus inconstant, de plus versatile; et ce qui est encore plus assuré, c'est qu'il ne l'offre, d'ordinaire, qu'à ceux qui n'en ont plus besoin, à l'exemple de ces courtisans qui, dans un opéra célèbre, accablent de leurs offres de services un jeune seigneur devenu en un instant l'objet de faveurs royales.

Ah! quand l'*existence* a pris la place de la *vie*, doit-on s'étonner que le *paraître* prenne la place de l'*être*, et le *savoir-faire* celle du *savoir*?

Dès que le Dieu caché, le Dieu dont le règne est au-dedans de nous, dès que Celui-là est absent, il faut bien se fabriquer des idoles. De là, tant d'artistes préoccupés de se répandre, de se montrer partout, de s'appuyer sur ce bâton fragile de la réclame dont les débris jonchent la pénible route de tant d'âmes sans ferveur et de tant d'ambitions vulgaires.

Il n'y a qu'une protection dont il faille se mettre en peine, parce que c'est la seule qui en vaille la peine, c'est celle de l'absolue sincérité en face de soi-même; c'est de placer l'œuvre extérieure sous la garde de l'œuvre vécue, la parole sous la garde de la pensée. Peu importe, après cela, le conflit des jugements pour ou contre. Les œuvres ne commu-

niquent que la somme de chaleur qui les a fait éclore et qu'elles conservent toujours ; mais il faut le temps d'allumer son feu et de l'entretenir. C'est pour cela qu'un compositeur illustre avait mis sur sa porte cette inscription significative : « Ceux qui viennent me voir me font honneur, ceux qui ne viennent pas me font plaisir. » En d'autres termes : Je n'y suis jamais.

Voici une autre banalité, également accueillie avec faveur, et dont le cliché fournit un tirage considérable :

— Vous vous tuerez ! vous travaillez trop ! il faut vous reposer : venez donc nous voir ; cela vous fera du bien, cela vous distraira !...

Cela me distraira ! Hé ! c'est justement ce dont je me plains et ce dont on ne se charge que trop !... *Se distraire*, à un moment donné, librement choisi, à la bonne heure ; mais *être distrait*, à contre-temps, c'est être désorienté, déraciné.

Le travail, une fatigue ! le travail, un danger ! Ah ! qu'il faut peu le connaître pour lui faire une pareille injure ! Non, le travail n'a ni cette ingratitude ni cette cruauté ; il rend au centuple les forces qu'on lui consacre, et, au rebours des opérations financières, c'est ici le revenu qui rapporte le capital.

S'il est au monde un travailleur occupé sans relâche, — et Dieu sait de combien de façons, — c'est assurément le cœur : de la régularité permanente de ses battements dépend celle de notre respiration, ainsi que la circulation de ce sang qui charrie et distribue à chaque organe, avec un discernement si merveilleux, les divers éléments nécessaires à l'entretien de leurs fonctions ; et tout ce magnifique ensemble se déroule jusque pendant notre sommeil, sans un moment de trêve.

Que dirait le cœur, si on lui conseillait, à lui aussi, de ne pas travailler tant que cela, de prendre un peu de repos, de se distraire, enfin ?

Or le travail est à la vie de l'esprit ce que le cœur est à la vie du corps ; c'est la nutrition, la circulation et la respiration de l'intelligence.

Comme toutes les espèces de gymnastique, il n'est une fatigue que pour ceux qui n'y sont point exercés. On a présenté le travail comme un châtiment et une peine ; il est une

béatitude et une santé. Voyez une terre cultivée et fertile auprès d'une terre en friche, et dites si l'aspect de la joie et du bonheur n'est pas du côté de la culture et de l'abondance.

Non, ce n'est pas le travail qui tue, c'est la stérilité : la fécondité, voilà la jeunesse et la vie.

Je ne voudrais pas, cependant, que l'on me crût tellement quinteux, chagrin, misanthrope, que de considérer l'artiste comme une sorte de loup-garou. Assurément, et je le reconnais sans peine, en élargissant ainsi le cercle des relations, la société moderne a multiplié pour l'artiste les occasions de contact entre les différentes classes sociales et de rencontres souvent charmantes, parfois même fort utiles. Mais, encore un coup, qu'est-ce que cela, au prix de ces heures de tranquillité délicieuse, j'allais dire d'espérance divine, pendant lesquelles on attend — et d'une attente moins qu'on ne croit sujette à déception — la visite d'une émotion vraie ou d'une vérité émouvante? Qu'est-ce que tout l'éclat du dehors comparé à la lumière intime, sereine et chaude de ce cher Idéal qu'on poursuit toujours sans jamais l'atteindre, mais qui nous attire jusqu'à nous faire croire que c'est lui qui nous aime, bien plus encore que nous ne l'aimons? Dès lors, ne devine-t-on pas quelle épreuve on inflige à un malheureux qu'on fait sortir d'un temple pour le conduire dans un palais, fût-il cent fois plus brillant que ceux des Mille et une Nuits?...

Chacun se rappelle le mot célèbre d'un de nos plus grands poètes :

> Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Il ne s'agit pas, en effet, que tous les verres soient de même grandeur ; l'essentiel est qu'ils soient toujours pleins. Un nain, tout couvert d'or, se trouverait aussi bien partagé qu'un géant, si, pour tous deux, le bonheur suprême consistait à être tout couvert d'or. C'est l'ingénieuse comparaison imaginée par saint François de Sales au sujet des élus, pour expliquer l'égalité du bonheur dans l'inégalité de la gloire ; comparaison si fine et si juste qu'on peut l'appliquer à tous les degrés de la vie et à toutes les formes de la perfection.

Il n'est pas donné à chacun d'être un de ces fleuves majes-

tueux dont les eaux répandent partout la fertilité sur leur passage ; mais le plus humble ruisseau, si l'onde en est pure et limpide, reflète le ciel aussi bien que les plus vastes rivières et que les profondeurs de l'Océan.

« Je le conduirai dans la solitude, et là je parlerai à son cœur », dit un prophète hébreu.

L'excellent auteur de l'*Imitation* exprime ainsi la même pensée : « L'habitude de la retraite en augmente le charme. »

— Enfin, dit-on encore avec un air gracieux, que voulez-vous ? ce sont les inconvénients de la célébrité !...

Autre formule dont il serait grand temps de faire justice : car, en conscience, être dévoré parce qu'on n'est plus ignoré, voilà qui est un bénéfice médiocrement enviable.

On ne saurait assez le redire : ce n'est pas la *personne* de l'artiste qui appartient au monde ; ce sont ses *œuvres :* or, point d'œuvres fortes, homogènes, durables, avec un travail constamment interrompu et morcelé. Que le monde se pénètre donc de ce dernier conseil adressé par Molière à l'illustre ministre de qui je parlais tout à l'heure :

> Souffre que, dans leur art, s'avançant chaque jour,
> Par leurs ouvrages seuls ils te fassent la cour.

Une trop large part accordée aux relations sociales expose encore l'artiste à un autre danger duquel il n'est peut-être pas inutile de dire deux mots.

A force d'entendre bourdonner autour de lui tant d'opinions diverses, d'éloges, de critiques, d'engouements pour telles productions en vogue, l'artiste en arrive insensiblement à douter de lui, de sa nature, des dictées de son émotion personnelle, qui lui indiquait la route à suivre, et il finit par se sentir dans un dédale inextricable ; la voix de son guide intérieur disparaît dans le bruit de ce tourbillon, et c'est aux caprices d'une faveur inconstante comme la mode qu'il mendie vainement le point d'appui qu'elle ne peut donner. On dit : « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. » Cela dépend du métal et de la fonte de la cloche, qui, lorsqu'elle est parfaite, donne une admirable série de vibrations

harmoniques. Mais entendre à la fois toutes les cloches, quelle horrible cacophonie !

Lorsque, par un de ces temps d'orage qui rendent la respiration pénible et oppressée, nous disons qu'il fait lourd, nous employons un terme inexact; il fait, au contraire, trop léger: ce que nous appelons pesanteur n'est qu'une raréfaction, un déficit de la quantité d'air dont nous avons besoin pour respirer librement.

Il en est de même de l'atmosphère intellectuelle. Le savant, l'artiste, le poète et bien d'autres encore ont, eux aussi, leur atmosphère spéciale, et, par conséquent, leurs conditions spéciales de respiration et d'asphyxie : gardons-nous de les enlever à l'élément qui les fait vivre, et de les étouffer sous ce que Joseph de Maistre a si justement appelé « l'horrible poids du rien ».

Oh ! je le sais et je le confesse; l'artiste est un être à part, singulier, anormal, bizarre, fantasque ; c'est un original. D'accord. S'il en fait souffrir, il en souffre aussi, et souvent beaucoup plus qu'on ne croit. Mais, après tout, c'est peut-être à ce qu'il est qu'il faut s'en prendre de ce qui lui manque, comme, peut-être aussi, est-ce un peu à ce qui lui manque qu'il doit ce qu'il vaut. Prenons-le donc pour ce qu'il est, laissons-le être tel qu'il est; c'est le seul moyen de le laisser *devenir* tout ce qu'il *peut être*.

CH. GOUNOD.

LES GRAINS DE BLÉ

DU

SARCOPHAGE

Le 16 septembre 1840, à l'Institut littéraire et scientifique de Londres, dans une conférence sur les antiquités égyptiennes, M. Pettigrew a montré des grains de blé trouvés par sir G. Wilkinson, dans un tombeau de Thèbes, où ils avaient dû rester trente siècles. Ils étaient placés dans un vase hermétiquement fermé. M. Pettigrew, en ayant semé douze, avait obtenu une plante qui atteignait cinq pieds et dont les graines étaient parfaitement mûres. (*Times*, 21 septembre 1840.)

A MONSIEUR JACQUES RAMBERT

Paris, 28 mai 189..., trois heures du matin.

Vos paroles de ce soir, mon cher Jacques, m'ont touché à ces places du cœur... ah ! comment dirai-je ?... Vous savez ces endroits de la peau où l'on a des entailles et des éraflures oubliées un moment et qui, sous une étreinte affectueuse, prennent une importance atroce, concentrent soudain notre vitalité dans une sensation de brûlure et de déchirement ?...

Vous devinez qu'en moi quelque chose saigne et crie ; et, comme vous êtes encore à l'âge où l'âme se répand sans effort, vous pensez qu'à vous raconter ma douleur je l'atténuerais. Vous m'avez prié de vous dire ce qui m'a désenchanté : vous me réservez, sans doute, ces panacées d'optimisme que l'on a toujours prêtes pour des cas pareils : on les offre à des gens qui se tordent dans un supplice intolérable, alors qu'on est soi-même au repos dans la joie... Cher enfant ! j'ai toujours constaté qu'en formulant son mal on l'augmente. Puis, selon

moi, nul n'a le droit de conter l'aventure de son âme tant qu'il lui reste à vivre des heures où son être intérieur a des chances de se transformer entièrement : ne peut-il pas sourire un jour de ce qui a failli le tuer? Cependant votre amitié m'a été si précieuse, vous avez si bien réalisé pour moi le type du jeune frère que j'aurais tant souhaité !... Celui-là m'aurait sauvé, sans doute !... Je me décide à faire pour vous ce récit de moi-même que je n'ai jamais fait à personne, fût-ce à moi-même.

Il y a encore une autre raison pour que je transgresse la loi de silence que je m'étais imposée... Mais je vous dirai cette raison-là quand je vous aurai tout dit.

Étrange, en vérité, ce que la vie inscrit sur l'âme humaine pour en faire cette illisible page qu'elle devient si vite! Que de surcharges, de ratures, quel enchevêtrement de parenthèses qui brouillent tout !... Et ce texte, griffonné par tant de mains si différentes, que d'absurdités il raconterait, — s'il était déchiffrable !

Oui, ma torture maîtresse aura été l'impuissance à me comprendre. Tout s'est passé en moi sans que j'aie rien consenti, sans que j'aie deviné même la cause de mes émotions.

Il m'a toujours paru que j'étais habité par une âme étrangère, une âme hautaine et volontaire, qui dictait en saccades des impressions à ma sensibilité, sans donner ses raisons. De là un malaise, une équivoque perpétuelle, où je n'éprouvais rien qui ne devînt une inquiétude, une douleur, — même quand le réactif des circonstances aurait dû produire en moi de la joie... J'ai empoisonné les sources de mes précaires jouissances par un besoin de remonter à leur cause; je découvrais toujours qu'elles étaient faites pour rendre heureux un individu différent de celui que je me sentais être, — ou que je croyais me sentir... car, enfin, que sais-je de moi?

I

Ma vie de souvenirs commence dans un coin de province voisin de Paris, une ville abandonnée, endormie, après avoir

été l'un des tumultueux séjours qu'aimait la cour du second Empire en automne. Mes parents étaient morts. On m'avait confié à un vieux chanoine, mon oncle : il vivait retiré dans une vieille maison, au milieu d'un vieux jardin qui s'adossait à une église vieille aussi, très vieille... Tout a été vieux autour de mon enfance. Et quand je la revois, de ce point de la vie où je suis venu, elle m'apparaît non pas, comme c'est l'ordinaire, à ce que j'ai entendu dire, éclairée par une lumière plus vive et plus chaude, mais roulée dans la ouate grise et amortissante d'une brume.

La maison avait des recoins noirs, des corridors où l'obscurité amassait ses velours sombres, de bizarres petites fenêtres d'où tombaient des jours étroits qui semblaient malades. Elle était orientée d'une façon singulière : toute la partie où l'on vivait n'était jamais pénétrée que par les derniers rayons du soleil couchant aux derniers jours de l'automne. Toute une moitié du jardin restait à l'ombre toujours, tant les murs étaient hauts, tant la grande église gothique fermait bien l'horizon.

J'ai rêvé des rêves indicibles sous les tilleuls taillés des allées muettes. Il y en avait une où des bancs de pierre cadavéreux s'appuyaient, de distance en distance, au tronc des arbres. Il faisait toujours noir là, et une fraîcheur humide, pénétrante, qui, en été, lorsqu'on y venait aux heures de brûlant soleil, donnait l'impression d'entrer dans le passé... A la fin de septembre, quand les feuilles commençaient à tomber, l'allée prenait un air de résignation muette, comme si tout le bonheur humain l'avait traversée un moment, puis en était parti pour ne plus revenir ; les feuilles mortes faisaient sous mes pieds un bruit particulier que je n'ai pas entendu ailleurs : — non pas leur habituel froufrou ironique, un peu crissant et gai, non, c'était un son amorti, étouffé, un craquement morne et triste, si triste...

Au bout de cette allée, il y avait une dame de plâtre qui dansait, avec un geste las de ses deux bras qu'elle semblait souffrir de garder éternellement levés. On avait mis un petit toit de zinc au-dessus d'elle pour la préserver des averses ; mais il y avait très longtemps de cela, sans doute : le zinc s'était usé, et la pluie, pénétrant par deux trous, tombait sur

la figure de la danseuse un peu renversée en arrière : elle avait à la longue, marqué deux traînées de moisissure le long de ses joues et sur sa poitrine. Il semblait qu'elle pleurât des larmes noires, la pauvre statue. Elle me faisait peur et peine. Je l'aimais pourtant, et, à l'automne, je mettais souvent sur son piédestal des violettes que j'allais cueillir dans la grande pelouse délaissée où se dressaient des arbres fruitiers aux branches ployantes.

Ces violettes étaient les seules fleurs du jardin. Elles avaient un parfum curieusement subtil. On eût dit qu'en ce lieu de silence elles avaient mission de parler de choses mystérieuses qu'elles seules savaient : de choses d'un passé lointain, doux et sombre, dont la légende leur était confiée et que racontait leur parfum sourd, frais et véhément. Je me souviens d'avoir songé souvent, bien souvent, les tenant serrées en touffe contre mon visage : elles avaient quelque chose à me dire, quelque chose que moi seul pouvais entendre, quelque chose que toujours j'étais sur le point de comprendre et que je ne comprenais jamais... Je crois que maintenant j'ai compris... Ce qu'elles disaient, les fleurs en deuil nées sous l'ombre de l'église gothique, en ce coin de passé à l'abandon, c'est que la vie est une lutte inutile et que la seule heure clémente est celle où finalement, comme s'évaporaient leurs senteurs mélancoliques dans l'atmosphère fraîchissante, l'âme s'enfuit du corps lassé...

Quel charme obscur et peu à peu maîtrisant, ce retour aux sensations d'autrefois ! Il me semble que je ne sais quoi s'est rompu dans mon cœur, qu'il saigne en moi délicieusement, et qu'ainsi ma vie va s'épuiser dans une défaillance exquise... Oh ! les heures mystérieuses du grand jardin solitaire !

Il me semblait triste, surtout l'été. De l'autre côté du mur, — du côté où frappait le soleil de midi, — il y avait un pensionnat de jeunes filles, et pendant les récréations j'entendais les éclats de leur gaieté folâtre. Oh ! combien l'explosion de ces voix aigrelettes et le passage de ces rires effilés assombrissaient encore le jardin immobile où rien ne semblait vivre !... Et plus le soleil était clair, plus les voix étaient joyeuses, plus augmentait en moi la sensation de solitude et d'ombre qui me refroidissait le cœur.

Dans la vieille maison où les étoffes avaient des pâleurs souffrantes et les meubles des airs d'évanouissement, mon vieil oncle avait cloîtré sa vie, parlant à peine, lisant beaucoup, méditant parfois avec des regards effrayants qui se perdaient en des visions impossibles à deviner. J'ai su, depuis, bien des choses de sa vie, qui m'ont fait trouver le secret de son énigmatique figure. Ce prêtre était l'un de ces ambitieux qui ne peuvent guère, en des temps comme les nôtres, parvenir à trouver place dans le monde pour leur âme géante. Trop de hardiesse lui avait aliéné les bonnes volontés puissantes grâce auxquelles on arrive haut dans l'Église. Après de furieux soulèvements de colère à se sentir muré dans son canonicat, il avait, par un effort surhumain, dompté ses haines et ses rancœurs pour en faire une sorte de sainteté sombre et passionnée où s'usaient, comme en de farouches macérations, les énergies excessives de son âme. A son lit de mort, il m'a confié sa longue agonie de pensée. Il est parti inapaisé, mais, en somme, savourant la joie cruelle d'avoir meublé son être intime de bûchers fumants, d'appareils de supplice, où, jusqu'à sa dernière heure, avaient brûlé perpétuellement et saigné tous ses désirs, toutes ses chimères. Il avait été le Torquemada de lui-même, ce vieux prêtre terrible et silencieux.

Sa mystérieuse torture ajoutait une ombre, incomprise mais vivement ressentie, à l'ombre des choses autour de moi. Peut-être est-ce en partie pour avoir respiré une atmosphère trop chargée de mystère que je suis resté toujours dans cette inquiétude où s'est usé le meilleur de mon être : c'est elle, aujourd'hui, qui me fait si totalement dénué de force pour résister davantage...

La fenêtre est ouverte. Il fait une adorable nuit. Je viens d'aller m'accouder sur ce décor de comédie shakespearienne : le parc Monceau. Des senteurs d'azalées circulent dans la tiédeur de l'air. Je me suis demandé pourquoi je vous écrivais toutes ces choses, mon cher enfant, à quoi il pourrait vous servir d'avoir lu dans mon âme malade et irrésolue, dans mon âme folle d'une extraordinaire folie, d'une folie mortelle... Mais à quoi bon aussi toutes mes hésitations? j'ai besoin maintenant d'aller jusqu'au bout de mes souvenirs, de vider mon cœur avant de le contraindre à se taire — enfin !

J'avais douze ans à peine lorsque advint le seul incident qui dût briser la monotonie de ma jeunesse. Mon oncle reçut, un jour, pendant le déjeuner, certaine lettre qu'il relut deux fois avant de la poser sur la table avec les autres. Il demeura pensif, un moment, avec plus de douceur que d'habitude en ses yeux d'un noir de charbon ; puis, relevant la tête :

— Madame Berthe, dit-il à la gouvernante qui surveillait nos repas de ses yeux atones, madame la comtesse de Rimond m'écrit que sa fille, madame de Villereuse, est souffrante, que les médecins lui ordonnent le repos dans un endroit tranquille. Elle me charge de lui trouver un appartement pour passer l'été et une partie de l'automne. Je vais répondre à madame de Rimond de l'envoyer ici. Vous lui préparerez une chambre, vous prendrez quelqu'un pour la servir... Je compte que vous aurez pour elle toutes les attentions. C'est une personne que j'aime beaucoup.

Après ce discours, le plus long peut-être que je lui eusse entendu prononcer, le chanoine dit ses grâces, se leva et sortit de la salle à manger. Cette expression de douceur, qui avait détendu le bronze de son masque, était déjà dissipée.

Madame de Villereuse arriva le surlendemain. Il faisait presque nuit. L'après-midi avait été orageux : la pluie cessait tout juste, et le ciel gardait une fureur tragique et superbe, coupé de barres d'un rouge angoissant. Nous étions, madame Berthe et moi, à la grande porte, par laquelle on pénétrait de la rue dans la cour. A l'instant où l'omnibus de la gare s'arrêta, mon cœur battit horriblement, par grandes secousses qui me troublaient la vue. J'étais timide, ne voyant jamais personne, et l'idée de saluer cette dame me bouleversait. Elle descendit. Le chanoine, averti de son arrivée, sortit de la maison, vint à sa rencontre, et lui prit la main d'un geste très doux en disant des mots de bienvenue ; elle y répondit d'une voix un peu sourde, d'une voix veloutée dont le charme était si particulier qu'on eût voulu ne pas s'en distraire en suivant le sens des paroles.

Était-elle jolie ? belle ?... Je pourrais le dire, apparemment, si l'âme étrangère qui me mène voulait bien une fois seulement avouer ses mobiles : mais elle s'est tue là-dessus comme sur tout le reste. J'ai entendu répéter que madame de Villereuse

était admirable. Elle l'était donc, sans doute. Pour moi, c'était autre chose que de la beauté qui rayonnait en elle. Jamais je n'ai rien vu d'aussi blanc que son visage... Pourtant il y a des figurines d'extrême orient dont le jade pâle et presque transparent m'a rappelé cette clarté douce, cette immatérielle, cette incompréhensible blancheur. Elle avait des prunelles vert et or où des regrets nageaient avec des songes, et une masse de cheveux mouvante, souple, traversée de grandes vagues, des cheveux d'un blond pâle, d'un blond triste, qui semblait un métal finement poudré de cendres.

Pendant qu'elle parlait au chanoine, avec un sourire dont l'effort ne pouvait monter des lèvres jusqu'aux yeux, je la regardais, saisi d'épouvante comme si, dans cette frêle créature, il y avait eu pour moi quelque danger secret. Chose bizarre, nous étions tous placés de telle façon que nos figures s'obscurcissaient dans le contre-jour ; la sienne seule était frappée violemment de lumière, de la lumière désespérée, sinistre, qui jaillissait des nuages atrocement rouges... C'est ainsi que je la vis pour la première fois, son visage de jade illuminé par le grand reflet d'un crépuscule d'orage, semblable à un incendie silencieux.

Je m'étais reculé derrière la gouvernante. Mon oncle, préoccupé, distrait, ne songea pas à me chercher du regard. Madame de Villereuse entra dans la maison sans m'avoir vu Quand sa haute silhouette eut disparu, je demeurai immobile, contemplant toujours la place où elle avait brillé, jusqu'à ce qu'il me fallût laisser passer des hommes chargés de malles et de paquets.

Alors, moi aussi je rentrai dans la maison, et, avec des allures sinueuses de malfaiteur, je me glissai dans la bibliothèque, séparée du salon par une large baie, que remplissait une glace sans tain. Je vis mon oncle assis dans un grand vieux fauteuil dont la soie rose avait des coupures sèches, comme faites avec un rasoir. Madame de Villereuse était auprès de lui, assise presque à ses pieds, sur un tabouret ; il tenait sa main et lui parlait doucement.

Elle avait enlevé son chapeau, et la masse énorme de ses cheveux m'étonna. Je lui trouvai le visage plus petit et le cou plus mince, sur des épaules très tombantes. Elle regardait

le vieux prêtre. Quoique je la visse mal, — car il faisait presque nuit dans le grand salon, — il me parut qu'elle avait une expression de misère infinie : je sentis une colère d'enfant battu, en me disant que mon oncle avait sans doute fait de la peine à cette dame si pâle et qui semblait si bonne.

J'aurais voulu distinguer leurs paroles : mais, par la porte entr'ouverte, je n'entendais qu'un murmure confus : ils parlaient presque bas. Longtemps, bien longtemps, ils restèrent ainsi. Je comprimais mon souffle dans ma poitrine au point d'en être étouffé, tant je craignais qu'il ne décelât mon espionnage. Je me sentais coupable d'être là, j'aurais voulu m'en aller, mais je ne pouvais pas. Il me semblait que j'étais retenu par deux fortes mains posées sur mes épaules.

La nuit était venue tout à fait ; je ne voyais plus que des formes vagues. Seul, le visage de madame de Villereuse, effleuré d'un reflet tardif, apparaissait encore à mes yeux comme les fleurs d'un bouquet blanc tachant les ténèbres d'un peu de pâleur.

Elle se leva enfin, et, quoiqu'il fût impossible de me voir, j'eus un instinctif mouvement qui me rapprocha de la porte entr'ouverte. Elle marcha vers une fenêtre et regarda le jardin, une minute, en silence ; puis elle parla, et, cette fois, comme nous étions plus près l'un de l'autre, j'entendis ces paroles :

— Pardonner !... vous avez raison, mon père, il faut pardonner. Mais oublier... est-ce possible ? La joie s'oublie, sans doute, mais qui donc peut oublier une souffrance ?

Et le chanoine répondit d'une voix mate qui me fit frissonner, traversant le mystère de l'ombre :

— Dieu nous a donné, mon enfant, la consolation de mourir. C'est une grande douceur que la mort, après qu'on a bien lutté et qu'à force de souffrir on a tué en soi tout désir de vivre.

Ces paroles sont demeurées dans ma pensée avec une telle netteté qu'en vous écrivant, mon cher Jacques, je les entends sonner à côté de moi !...

Elle avait dit : « Qui donc peut oublier une souffrance ? » Il avait répondu : « C'est une grande douceur de mourir... » Ils parlaient ma destinée, ce vieux prêtre farouche et torturé, cette jeune femme brisée par sa chute du haut de quelque rêve !...

La porte du salon s'ouvrit : quelqu'un entra, tenant une lampe. A ce moment, je sentis que mes jambes devenaient molles ; j'étranglais... Je voulus me sauver : je ne pouvais pas, et je glissais à terre contre le mur, pris d'une sorte de délire étrange où mes notions des choses se brouillaient, où j'étais envahi par tant de douleur que je pensais mourir ainsi, sans pouvoir même crier au secours.

C'est ce jour-là que, pour la première fois, l'âme étrangère s'est révélée à moi, en moi, ce jour-là que j'ai commencé à subir l'inexprimable inquiétude d'un être exposé toujours à sentir et à agir sans deviner la raison de ses émotions et de ses actes...

Au dîner, mon oncle me présenta à madame de Villereuse. Elle me sourit et m'adressa quelques mots, avec sa voix de velours. Je ne pus rien répondre. J'avais des larmes au bord des yeux ; j'éprouvais une telle agitation nerveuse que j'entendais à peine ce qu'elle me disait.

— Il est très timide, fit-elle au bout d'un moment.

Puis elle cessa de s'occuper de moi jusqu'à la fin du repas.

Peu à peu, dans le silence et la quasi immobilité où je m'étais clos, je retrouvai le calme. Et alors, comme j'aurais voulu qu'elle daignât me parler encore ! Je me sentais prêt à lui répondre, et je désirais lui confier toutes les choses qui m'intéressaient... J'aurais souhaité savoir si elle comptait rester longtemps. Je me demandais si elle avait des enfants... un fils peut-être... de mon âge... et si elle l'aimait bien, si elle l'embrassait souvent. Je songeais combien cela devait être bon d'avoir une mère comme celle-là, avec des yeux si tendres et si tristes et ces beaux cheveux qui semblaient en soie. Ses mains aussi m'attiraient : elles étaient longues, souples, un peu maigres ; on y voyait le bleu des veines dans la pâleur rose de la peau... Si elle avait un fils, souffrait-il souvent, comme moi, de ces maux de tête affreux qui battent dans les tempes, tirent les yeux et brûlent horriblement ? Il devait être bien content, lorsqu'elle lui tenait le front avec ces mains-là !... Je les imaginais si fraîches et si douces !... Peut-être, après le dîner, voudrait-elle se promener dans le jardin... Est-ce que je pourrais marcher à côté d'elle, la mener dans l'allée des tilleuls, lui montrer la danseuse de plâtre, lui ra-

conter les livres que je lisais, le rêve que j'avais fait d'être marin, pour la joie d'exister sur la grande mer que j'adorais sans la connaître?... Non seulement il me semblait que ma vie allait changer parce que cette dame était venue dans la maison, mais, pour la première fois, j'examinais cette vie que j'avais jusque-là subie passivement, comme tous les enfants. Le désir de connaître son opinion sur tout ce que je faisais m'amenait à songer à tout cela autrement qu'avant son arrivée. Trouverait-elle que c'était assez, pour un garçon de mon âge, de travailler huit heures par jour? Son fils — je m'acharnais à l'existence hypothétique de ce fils au point d'en faire une réalité — travaillait-il plus que moi? était-il plus fort en latin? savait-il, comme moi, les dates de tous les conciles?... Il viendrait peut-être aussi, un peu plus tard, et nous irions tous les trois faire de grandes promenades dans la forêt. Je les conduirais aux endroits que j'aimais le mieux: on emporterait à goûter: elle s'assiérait à l'ombre, et nous viendrions près d'elle manger des prunes et du pain en lui disant tout ce que nous aurions vu dans nos courses à travers les taillis... Et puis, elle devait aimer les églises : on aime toujours les églises quand on a l'air triste. Elle viendrait dans la chapelle où j'allais chaque soir, elle ferait sa prière à côté de moi, et je lui dirais comme j'avais du chagrin quelquefois sans savoir pourquoi; sans doute, elle saurait, elle, et elle me raconterait des histoires...

— As-tu bien travaillé aujourd'hui, Hubert? demanda tout à coup mon oncle en se tournant vers moi.

Elle aussi me regarda, et la suffocation qui m'avait jeté à terre, éperdu, dans la bibliothèque, me reprit, tellement violente qu'il me fut impossible d'articuler un mot. Avec un effort terrible, je me levai.

— Qu'as-tu? es-tu malade? fit encore le chanoine.

Je bredouillai rapidement :

— Oui... un peu... Pardon!

Et je sortis, à pas maladroits, tandis que le chanoine reprenait d'une voix distraite :

— Il a des migraines très fréquentes...

En courant presque, je m'enfuis au fond de l'allée, sous les tilleuls, où transparaissait dans la nuit la blancheur de la dan-

sense éplorée, comme deux heures plus tôt, la blancheur de son visage, à elle, dans l'obscurité du salon. Et je me laissai tomber contre le piédestal où j'appuyai ma tête en sanglotant...

Ah ! comme je me souviens de cette soirée ! Comme tout ce qui se passait en moi s'explique aujourd'hui clairement !... Obscur phénomène, premier symptôme d'incubation, pareil au frissonnement du corps sain où vient de pénétrer un virus qui va faire son occulte besogne, germer lentement pour devenir la maladie terrible et, finalement, mortelle.

J'ai su, l'année dernière seulement, l'histoire de cette femme. — Une banale histoire de tendresse méconnue, de mari pervers et tourmenteur, pareille à toutes celles dont le monde cause et rit dans les salons. — Elle était venue chez mon oncle tout de suite après la séparation qui lui avait rendu une liberté précaire, la laissant à la solitude et au désespoir. Elle avait une fille, dont la justice avait accordé la garde au père six mois sur douze. Cette consolation même lui était enlevée de pouvoir consacrer toute sa vie à cette enfant qu'elle devait reconquérir et dont il fallait détruire les préventions chaque fois qu'elle lui revenait... J'ai su aussi que cette femme, brisée par trop de douleur, était l'une des plus exquises et pénétrantes intelligences : au temps très court où elle se croyait heureuse parce qu'elle se croyait aimée, elle était l'une de ces créatures dont la scintillante et ingénieuse pensée étonne les cerveaux les plus difficiles à surprendre. Autour d'elle il y avait eu toutes les admirations, et aussi de l'amour. Elle avait, durant quelques années, régné sur Paris, qu'elle dominait par la richesse, l'esprit et la beauté. Mais, sans doute, elle avait mis tout d'elle-même dans cet amour qui fut trahi : une fois son rêve brisé, elle ne s'était trouvé aucune force pour rebâtir sur les ruines. Elle devait finir sa vie dans l'ombre, sans accepter les pitiés ni les passions qui s'offraient, ne voulant plus rien puisqu'elle jugeait avoir tout perdu...

Le lendemain de cette arrivée qui m'avait si profondément bouleversé, je me réveillai de très bonne humeur, avec une faim aiguë et un débordement d'activité. Ma première pensée fut que la belle dame si blanche était dans la maison, que

j'allais la voir; et je me sentis un immense courage, une décision de lui parler, d'être bien gentil, de me donner toutes les peines du monde pour elle. Ce fut une grande désillusion, de m'apercevoir qu'il pleuvait. On n'irait pas au jardin : ce n'était pas encore ce jour-là que je pourrais montrer mon amie la danseuse de plâtre à madame de Villereuse. Je m'habillai en me dépêchant bien fort, et cependant ma toilette prit un temps plus long que de coutume. Une cravate neuve, que je tenais à mettre, fit quelques difficultés lorsqu'il s'agit de la nouer. Mes ongles dessinaient des formes singulières et des crans inattendus : je m'en apercevais pour la première fois, avec une extrême humiliation; afin de leur donner un aspect sympathique, j'arrivai à les tailler jusqu'au vif, et ce résultat me laissa plein de doutes.

Enfin je descendis... Au milieu de l'escalier, quelque chose d'inconnu et d'étrange m'arrêta. C'étaient les sons larges et cependant un peu nasillards d'un harmonium. Je savais bien qu'il y en avait un au salon, mais je n'avais entendu personne en jouer, jamais. Une incroyable émotion me saisit. Il me parut que la vieille maison changeait d'aspect et changeait d'âme : de l'autre côté de la porte que je contemplais avec stupeur, ce n'était pas le grand salon morne que j'allais trouver, mais une église où flotteraient des souffles d'aromates, où planeraient les mystères sacrés.

Ce trouble m'oppressait au point que je mis près d'un quart d'heure à descendre l'escalier, à m'approcher de cette porte. Quant à l'ouvrir, cela me semblait d'une telle impossibilité que je finis par y renoncer. Pourtant je voulais voir; et l'idée me revint du poste d'observation où je m'étais réfugié la veille, derrière la glace sans tain. De nouveau je me glissai dans la bibliothèque, et j'avançai la tête avec une prudence infinie.

Madame de Villereuse était assise devant le petit harmonium; elle jouait, le visage levé, les yeux ardents et tristes. Bien souvent depuis je l'ai entendu, ce morceau dont les moindres modulations sont imprimées dans mon souvenir, comme les inflexions des deux voix qui, la veille, avaient dit ces deux phrases... C'était un psaume de Mendelssohn, un air de foi, surtout un air de tendresse. Et la lente mélodie, en

déroulant ses spirales, me prenait le cœur, tout comme une main qui se serait posée sur lui.

La musicienne était vêtue de blanc, sa taille étroite serrée d'un ruban noir. Elle était moins pâle que la veille, les yeux plus brillants. Elle avait la bouche entr'ouverte, pour respirer profondément, et la lumière se posait sur la blancheur nette de son front par un effleurement doux, comme elle fait sur les matières très lisses, très pures et très claires.

Tout à coup, de ses lèvres décloses, un son délicat, une blancheur aussi, monta. Elle chantait.

Sa voix était lumineuse comme une lame de cristal. Elle ne ressemblait à aucune de celles que j'avais entendues jusque-là dans les églises. Elle me donnait envie de pleurer ; en même temps, elle me faisait sentir que j'étais heureux, sans savoir pourquoi, heureux comme je ne l'avais jamais été.

Quand le chant s'arrêta, ce fut comme si une grande clarté venait de s'éteindre, une grande chaleur de se changer en froid. Je redevins triste ainsi qu'aux jours d'été, quand le pensionnat voisin agitait ses joies les plus retentissantes. Le désir d'entendre encore cette musique me prit avec tant de force que j'oubliai ma timidité, mes angoisses, et me précipitai dans le salon, les joues toutes chaudes et le cœur sautant.

— Oh ! madame, chantez encore !

J'avais dit cette phrase très vite et très haut. Maintenant je restais planté sur mes pieds, terrifié de mon audace, ne comprenant plus ce qui m'avait poussé à proférer ces mots : ils me paraissaient à présent sortis d'une autre bouche que la mienne.

Madame de Villereuse se leva, souriante, vint à moi et me tendit la main.

— Bonjour, monsieur Hubert, fit-elle doucement. Comment va votre tête, ce matin ?

— Mieux, madame, je vous remercie...

Je regardais sa main que j'avais prise gauchement, cette main qui faisait chanter le pauvre petit harmonium. Puis je relevai la tête pour regarder ses lèvres d'où était sortie la voix adorable, et je dis :

— Voulez-vous chanter encore ?... C'était si joli !... Je voudrais tant que vous chantiez encore !

Elle répondit :

— Je veux bien.

Elle se rassit. Je m'étais mis tout près d'elle, sur un coussin ; et, pendant qu'elle chantait, je reprenais mes songes de la veille avec plus de précision. Je me figurais qu'elle était ma mère, — une mère dont j'aurais été privé depuis longtemps et que je retrouvais, à côté de qui j'allais pouvoir rester, et qui chanterait pour moi, toujours, comme elle faisait en ce moment.

Lorsqu'elle eut fini, elle me demanda si j'aimais la musique. Telle était cette chimère de maternité que je n'éprouvai plus aucune gêne à lui parler comme un fils. Une heure durant, je demeurai là, lui racontant mes histoires de gamin, répondant à ses douces questions, le cœur épanoui dans une tiédeur exquise, et, pour la première fois, cessant de ressentir cette bizarre nostalgie qui me faisait tant de mal sans que je pusse la comprendre : apparemment, c'était l'angoisse immatérielle des enfants sans mère.

Au bout de cette heure-là, elle savait tout de moi : le point exact où en étaient mes études, la terreur que m'inspirait le regard du chanoine, mes plans d'avenir, et combien j'aimais à regarder le soleil couchant briser ses flèches de feu aux vitraux de la vieille église. Elle savait que l'été me rendait triste et que je connaissais le canton de la forêt où il y avait le plus d'écureuils. Même je lui avais parlé de la danseuse en plâtre, et elle avait promis de venir la voir aussitôt que la pluie s'arrêterait un peu.

D'elle, je savais qu'elle avait une fille, toute petite, bien plus petite que moi ; et cela m'avait fait de la peine de lui voir un air de soudaine tendresse en prononçant le nom de l'enfant. Quels efforts de sagesse et d'obéissance je me sentais prêt à faire pour qu'elle m'appelât « chéri », avec la même voix qu'elle avait prise pour appeler « chérie » sa fillette !

J'étais si enhardi que je finis par lui demander :

— Est-ce que vous ne voulez pas que je sois votre petit garçon ? Je n'ai pas eu de maman, moi, comme les autres enfants... rien que mon oncle qui ne parle jamais.

Elle posa la main sur ma tête avec un geste de câlinerie grave :

— Oui, répondit-elle, c'est convenu. Vous serez mon petit garçon, mon gentil petit garçon.

Je ne trouvai plus rien à dire. Je me sentais si bien, avec sa longue main fraîche ainsi posée sur ma tête ! Je ne pensais plus. C'était en moi comme le délicieux ralentissement de vie qui précède les grands sommeils, où toute agitation, toute douleur s'apaise...

Madame de Villereuse passa trois mois avec nous dans la vieille maison et tint sa parole de m'être une mère. Elle avait des tendresses, des gâteries de la voix et du geste, qui m'emplissaient d'un incroyable bonheur. Nous demeurions ensemble presque tout le jour. Elle était venue avec moi dans tous les endroits que j'aimais : elle me faisait réciter mes leçons, restait auprès de moi à faire de délicats ouvrages de femme pendant que j'écrivais mes devoirs ; et j'étais heureux, si heureux, de relever les yeux de temps en temps sur son visage pâle ! Si j'avais le front brûlé de migraine, elle me laissait m'asseoir à ses pieds, poser ma tête sur ses genoux, et elle promenait sous mes cheveux la glissante caresse de ses doigts frais... Ah ! cette main qui semblait frôler mes pensées de son geste doux !...

Puis, un matin d'octobre, elle partit. — Je n'avais pas cru, en vérité, que cette minute pourrait venir. Je savais la date irrévocablement fixée de son retour à Paris, mais j'avais imaginé qu'il adviendrait je ne sais quoi pour empêcher de s'accomplir cette chose terrible...

La douleur de ce jour-là est restée en moi toujours vivante. Je la ressens, à l'heure qu'il est, aussi précise et cruelle et impossible à supporter qu'au moment où elle commença de me crever le cœur, il y a vingt-cinq ans...

Nous avions fait dans l'après-midi une dernière promenade en forêt. Il y avait des rouilles ardentes aux cimes des arbres et des frissons dans l'air. Le soleil agonisant versait sa lamentation d'automne sur le paysage. Et moi, j'étais misérable à tel point que je n'avais même pas la force nerveuse nécessaire pour pleurer... Je restais accroché à son bras, pesant sur elle, me faisant traîner, ne répondant rien à ses encourageantes paroles qui promettaient son retour, qui m'affirmaient le con-

sentement obtenu de mon oncle pour un voyage à Paris au printemps prochain... Elle m'en décrivait les amusements avec une tendresse qui s'efforçait d'être gaie. Que m'importait l'avenir? Elle partait!... Et tout ce que je trouvais, c'était, de temps en temps, le mot délicieux dont elle m'avait permis de l'appeler :

— Maman...

Rien d'autre!... Ah! que j'ai souffert, ce jour-là... puis après... et toujours!... Ah! que je souffre!...

Elle ne partait que le soir, à dix heures. J'eus le temps d'aller avec elle en pèlerinage sous les tilleuls, où pleuvaient les feuilles rousses. Et quelle secousse au cœur, en arrivant près de la danseuse de plâtre!... Une de ses mains s'était détachée et gisait dans l'allée, affreusement triste à voir avec son mouvement contourné, — pauvre petite chose puérile qui semblait morte.

Cette main brisée acheva d'émouvoir mes nerfs tendus par le chagrin. Je la ramassai avec une brusquerie farouche et me mis à pleurer : de grands sanglots rauques me rompaient la poitrine.

Madame de Villereuse passa son bras autour de mes épaules, me fit asseoir à côté d'elle sur un des bancs de la triste allée ; puis elle appuya ma tête contre son corsage, et, les lèvres tout près de mon front, elle parla longtemps, longtemps, s'interrompant parfois pour m'embrasser avec douceur... Et, loin de se calmer, ma peine augmentait, s'exaspérait; je ne comprenais plus pourquoi je souffrais si fort; j'avais oublié qu'elle allait partir, j'avais tout oublié... Je n'entendais pas les mots qu'elle me disait ; sa voix m'arrivait comme de loin, atténuée par des obstacles. Toutes mes facultés étaient concentrées pour attendre l'effleurement de ses lèvres : à chaque retour de la maternelle caresse, il se faisait en ma poitrine comme un soulèvement de mon cœur soudain grossi, et je me sentais le désir fou d'aller heurter ce front, où se posait sa bouche, contre le mur voisin, pour l'écraser.

Ensuite elle m'emmena dans l'église et me fit agenouiller à côté d'elle, dans l'ombre que perçait un rayon scintillant de soleil, dardé par un vitrail vert: et je répétais tout bas, entre les hoquets d'un souffle convulsif :

— Mon Dieu, faites-moi mourir! mon Dieu, faites-moi mourir!...

La journée s'acheva, cependant. Après le dîner madame de Villereuse chanta, pour la dernière fois. Puis on vint dire que la voiture attendait. Encore un baiser sur mon front, et ce fut tout : elle était partie.

II

Je suis persuadé que si chacun des hommes regardait au fond du passé avec une lucidité parfaite, il trouverait toute l'explication de sa vie dans sa première grande douleur d'enfant. Ce qui doit nous briser à la fin était en principe dans ce qui nous donna le premier choc. Mais, par une erreur singulière, nous jugeons que nous avons dû moins souffrir, à l'aube de la vie, ne comprenant pas les causes de notre souffrance.

Je n'essaierai pas de vous dire quelles heures j'ai passées après le départ de l'être charmant qui m'avait si maternellement appris la tendresse. Au reste, vous trouverez, sans doute, que je me suis attardé bien longuement parmi ces souvenirs enfantins. Je n'ai pu me soustraire à leur invasion. Il faut excuser les gens qui n'ont pas coutume de parler d'eux-mêmes, s'ils le font avec trop de complaisance, lorsqu'une fois ils s'abandonnent.

De douze à quatorze ans, j'ai été malade de tristesse, de découragement et de silence. Dans les premiers temps de notre séparation, j'écrivais à madame de Villereuse: elle me répondait fort exactement. Mais je lui écrivais des lettres d'enfant, naturellement sottes; elle me répondait comme à un enfant : rien ne restait, dans ses phrases un peu apprêtées, du charme apaisant et fort d'un geste, d'un regard, où elle était elle-même tout entière. — Je ne sais si vous comprendrez bien ma pensée. C'était son être *réel* qui se répandait en moi quand je vivais avec elle, à ses côtés. Son geste, son sourire, son accent, n'étaient pas combinés pour s'adresser à mes douze ans : ils étaient *elle*. Au contraire, ce qu'elle m'é-

crivait n'était pas *elle*, mais *pour moi*, et à cause de cela même ne pouvait me pénétrer. — Peu à peu mes lettres devinrent plus rares : je ne savais plus quoi dire : elle me paraissait éloignée, à peine visible dans un brouillard. Puis je n'écrivis plus, quand j'appris qu'elle était partie pour un pays étranger où elle devait vivre désormais. Il me sembla qu'elle m'avait trahi, déserté. Alors je m'installai dans cette solitude d'âme d'où je ne suis plus sorti.

A quatorze ans, ma langueur nerveuse aboutit, un beau jour, à une fièvre typhoïde dont je faillis mourir et qui me laissa, pour des mois, épuisé. On m'envoya vers cet Océan dont j'avais tant rêvé.

C'était un petit port étriqué, avec trop de falaises et une plage encombrée. La mer me fut une déception, comme toutes choses depuis, et je renonçai à ma vocation de marin. Seulement, l'air salé, brusque et frais, me donna des forces et une allégresse physique jusque-là ignorées. Quand je revins à la vieille maison où finissait de vivre le tragique chanoine, il me parut que j'y étouffais. Je demandai à être mis au collège pour ne pas rester entre ces murailles qui m'étaient devenues insupportables, et les horreurs mesquines de la « boîte » furent pour moi comme une délivrance.

De quatorze à vingt ans, j'ai occupé toute ma puissance vitale à des études forcenées qui m'ont amorti le cœur : elles ont développé chez moi le goût de comprendre, auquel je suis redevable des seules heures calmes que j'aie vécues.

Puis, ce fut le service militaire, où se fait la totale initiation des jeunes hommes à la brutalité. Puis l'entrée dans le monde, avec de l'argent, nulle entrave familiale, et cet excès de liberté dont il faut mésuser, à moins qu'on ne soit naturellement avare de sa propre substance ; et le cas est peu fréquent.

Quelle vie stupide j'ai menée alors ! — moi comme les autres, du reste. — Une vie qui semble se passer dans la rue et dont chaque démarche, chaque geste, est consacré exclusivement à produire une impression donnée sur l'opinion de gens que l'on méprise, où l'on use tout son temps à être poli envers des êtres qu'on accepterait avec joie de ne revoir jamais, où l'on exerce toute son âme à tirer un semblant d'amour de femmes que

l'on désire à peine, où l'on se démène pour amuser des indifférents, où l'on reste inerte devant les sympathies, où les plaisirs sont des corvées épuisantes et sans gaieté; terrible vie qui fausse l'âme au point de la rendre inapte aux grandes émotions purifiantes, où les sensations se renouvellent jusqu'à produire l'anémie morale, où tout effort vers le mieux, le plus haut, le plus profond, est absolument impossible. La même journée contient des velléités passionnelles, des préoccupations de snobisme, des impressions d'art extrêmement diverses et toutes à fleur de peau, des causeries où l'on touche à tout par chiquenaudes destructives, des heures malsaines brûlées autour d'une table de jeu, des visites où l'on égorge des amis avec des attitudes correctes, et des soirées où l'on regarde les femmes comme sur un marché d'esclaves et où l'on coudoie les hommes avec une grossièreté de rustre... Ah! oui, une stupide vie, dont le but invariable est de faire, le plus possible et le plus vite possible, les choses que font les autres, comme si l'on était harcelé par la crainte d'être dissemblable, de trancher par une originalité trop voyante sur le gris banal de la masse mondaine.

J'ai fait, moi aussi, les choses que tout le monde fait et qui ennuient tout le monde. Mais, de bonne foi, je crois en avoir été plus ennuyé que personne. Je ne puis vous exprimer assez de quelle amertume j'ai été pénétré toujours. Ce n'est pas seulement après la joie que j'ai souffert, c'est pendant la joie...

Je me souviens de ma première maîtresse... Une fille qui, de temps à autre, avec des engagements dérisoires, jouait des rôles presque dénués de texte, mais compliqués de toilette, dans les pièces mondaines. Elle était très grande, très blanche, très blonde, elle avait des yeux verdâtres et une allure de souple élégance : en effet, son cou long et fin, ses épaules tombantes et sa taille très mince, lui permettaient des attitudes hautaines, assez rares dans son milieu. Ses camarades l'appelaient « la Duchesse » et lui trouvaient l'air distingué.

Pauvre fille! elle était prétentieuse et sotte. Mais quoi! elles sont toutes ainsi, n'est-ce pas? et ce n'est point la raison qui me la fit haïr si terriblement... Je ne vous dirai pas cette

raison : je ne l'ai jamais sue. Encore une dictée de l'âme forte à ma volonté faible !... Vous ne pourrez, apparemment, retenir un mouvement de gaieté moqueuse, à connaître l'impression que me laissa ma première heure d'amour. J'en rirais moi-même aujourd'hui, si je pouvais rire de quelque chose. C'était un trouble singulier, une inquiétude pareille, sans doute, en sa véhémence, à l'anxiété du prêtre qui a violé son vœu. Je me sentais avili, sali, désillusionné surtout horriblement, et non pas tant, suivez-moi bien, désillusionné de la joie amoureuse que de moi-même. Je me trouvais différent de ce que j'avais cru être ; il me semblait que les baisers de cette fille avaient effacé de moi quelque trace légère et sacrée qui devait me protéger l'âme.

Je demeurai assez longtemps sans avoir le courage de retourner chez Lise d'Herlay : ainsi se nommait, dans les fastes de « la noce », ma première conquête. En vérité, c'en était une : elle s'était éprise de ma gaucherie farouche, par des motifs impossibles à deviner, comme le sont toujours les motifs de l'amour. Elle fit des choses ridicules pour me reprendre : je la trouvais à ma porte, en fiacre, la nuit, quand je rentrais chez moi ; elle m'écrivait chaque jour des lettres humbles et folles, où les participes s'en allaient devant eux avec des témérités suprêmes : elle menaça du suicide, même elle but quelque chose qui lui fit mal à l'estomac pendant huit jours... Et je revins chez elle, triste et humilié; je pris la lâche habitude des sensations qui n'atteignent pas le cœur, et je commençai de m'user à ces simulacres de l'amour, comme je m'usais, d'autre part, aux simulacres de sympathie et d' « intellectualité » qui font l'ornement de la vie mondaine.

Comment pourrait-on garder la faculté d'être vraiment ému par une œuvre intense et grave, lorsque chaque jour on émiette son attention à des œuvres multiples et superficielles et qu'on les juge avec ces grandes paroles qui devraient se réserver pour les mouvements profonds de l'âme ? Comment pourrait-on garder la faculté de ressentir un véritable amour, lorsque chaque jour on dépense sa force et sa pensée en des parodies d'amour, où l'on répète ces mots qui semblent condenser toute l'énergie du cœur? Lorsqu'on a dit : « Je t'aime »

à beaucoup de filles que l'on paye, à beaucoup de femmes desquelles on doute et que l'on mésestime, à quoi peut-on reconnaître en soi-même une passion vraie d'un désir vif ?...

Mais qu'importent ces choses ! Ne me trouvez-vous pas très ridicule, cher ami, d'ainsi épiloguer sur mes plates aventures de jeunesse? Et vous qui êtes un homme équilibré, un homme sain, un vivant, qu'allez-vous démêler dans mes misères intimes ?

Pendant des années, chacune de mes actions m'a meurtri le cœur, en vérité, comme font les actions d'autrui lorsqu'elles vous sont hostiles. J'ai souffert de ne pas faire ce que je voulais ; et quand je m'interrogeais pour savoir ce que je voulais, rien en moi ne répondait. Non, je n'ai rien compris, jamais !... ou, du moins, je viens seulement de comprendre...

Après Lise, j'eus d'autres maîtresses, prises presque au hasard, dans tous les milieux sociaux. Certaines étaient humbles, d'autres hautaines. Il y en eut de vicieuses et de passionnées. Beaucoup me trompèrent ; mais la trahison ne m'apportait jamais une désillusion, et, en somme, elle m'était moins navrante que l'amour lui-même... J'ai gardé deux ans une drôle de fillette, perverse, un peu poitrinaire, et qui me charmait parfois à cause de son extrême pâleur et de la mélancolie qui passait, à de certaines heures, dans ses prunelles. Elle avait pour amants tous ceux de mes amis qui voulaient d'elle. Je le savais et cela m'était égal, infiniment égal. Sa vileté, au contraire, me la rendait presque chère : elle me paraissait plus rapprochée de ma vileté à moi. Car, voyez-vous, mon ami, je suis un être bien ridicule : jamais je n'ai pu me consoler de ne pas aimer les femmes auxquelles je disais : « Je t'aime ». Le sentiment de toujours mentir m'a fait me mépriser beaucoup moi-même. Et puis encore je sentais, obscurément mais indiscutablement, que toutes mes actions étaient criminelles envers *quelque chose*... Quelle chose? J'ai mis bien, bien longtemps, avant de le savoir.

L'existence monotone, écœurante et vide que je viens de vous dire, a duré quinze ans. Plusieurs fois j'ai tenté de m'y soustraire, de m'intéresser violemment à des œuvres et à des idées, de m'en aller me retrouver moi-même en d'autres

milieux, en des contrées lointaines. Mais il était trop tard. Les œuvres d'art ont aiguisé ma singulière nostalgie au point de me devenir intolérables. Les pays où j'ai traîné mon atonie m'ont offert des occasions de continuer l'insipide vie d'aventures sans émotions qui m'a détruit si totalement. De plus en plus s'est embrouillée mon énigme intérieure: de plus en plus s'est exagéré l'odieux malaise d'être habité par la mystérieuse âme étrangère et de ne savoir jamais le pourquoi de ce que je ressentais.

J'avais trente-deux ans lorsque mon oncle, le vieux chanoine, mourut. Nous nous étions peu vus dans les derniers temps de sa vie. La silencieuse maison, le jardin lamentable, l'église gothique, m'étaient alors antipathiques à tel point qu'à peine pouvais-je demeurer quelques jours en ce lieu où j'avais commencé d'être triste.

Les dernières heures du prêtre furent tragiques et belles. Je vous ai dit qu'il m'avait conté ses souffrances d'ambitieux déçu, de passionné chrétien condamné à laisser faire, à laisser passer, dans une inaction atroce pour son grand cœur et pour son véritable génie. Mais aussi, et surtout, il m'épouvanta par la déclaration des joies qu'il avait trouvées, pendant ces vingt dernières années, à se punir d'avoir trop rêvé. Il mourut d'une maladie inexplicable, pleinement lucide jusqu'à l'instant où, brusquement, au milieu d'une phrase, sa respiration s'arrêta en un hoquet léger.

C'était encore la fin d'un jour orageux; le ciel était barré de pourpres tragiques. Lorsque j'eus moi-même enseveli le vieillard, je descendis au jardin. J'étais oppressé terriblement, brisé de fatigue pour avoir veillé les trois dernières nuits. J'avais le cerveau vide, habité seulement par l'inquiétude vague d'un danger mal défini.

Les feuilles étaient trempées de pluie. La terre exhalait un fort parfum d'après l'orage. Mais ce ciel barré de rouge était terrible! Ah! quelle angoisse gonflait ma poitrine!

Je voulus penser avec recueillement à la pauvre grande âme qui venait de s'enfuir. Je ne pouvais pas. Il y avait dans ma tête un bourdonnement indistinct d'idées prêtes à naître et qui pourtant demeuraient embryonnaires comme si quelque arrêt de la vie eût suspendu le travail de mon cerveau... Len-

tement je marchais, sans bien savoir où allaient mes pas mal sûrs. Tout à coup, stridentes, tumultueuses, jaillirent en joyeuses explosions des voix jeunes. Fraîches et violentes gaietés : le pensionnat de petites filles de l'autre côté du mur!

Les jours avaient passé, fades et rapides. Les petites filles qui jouaient et criaient à cette même place, vingt ans plus tôt, étaient parties pour apprendre ce mystère de douleur : la vie. Il en était venu d'autres, dont les voix étaient pareilles aux voix des fillettes d'autrefois : elles redisaient probablement les mêmes paroles.

Je levai la tête. Devant moi la danseuse de plâtre érigeait sa pauvre forme tachée de mousses; ses bras, lassés de leur geste gracieux et puéril, s'étaient brisés enfin et achevaient de s'effriter dans l'humidité du sol; les larmes noires avaient creusé les joues; l'affreuse lèpre du temps rongeait le corps. Elle élevait la muette lamentation de sa mort lente sous la voûte obscure des tilleuls... Et tout à coup, pendant que montaient en fusées les rires des petites filles, et que je regardais les larmes de la pluie glisser des feuilles sur la terre sombre, je sentis les vagues idées qui palpitaient au fond de moi s'animer avec une violence presque atroce, et tous les souvenirs endormis, évanouis, des temps lointains se mirent à clamer dans mon cœur.

Madame de Villereuse!... C'était à elle que j'avais *besoin* de penser depuis que j'étais revenu dans la vieille maison!... Elle ressuscitait devant moi, avec son adorable grâce mélancolique, les secrets douloureux de ses beaux yeux vert et or, et la courbure lassée de son col si mince sur ses épaules tombantes. Je croyais respirer le fugitif parfum de ses longues mains pâles promenées sur mon front fiévreux.

Un moment, je *sentis* qu'elle était là, tout près de moi, derrière moi, et qu'en me retournant j'allais voir son sourire... L'horloge de l'église sonna six coups très lents, de sa vieille voix fêlée. Un horrible tressaillement courut par tout mon être, et je m'arrêtai comme au bord d'un inexplicable désespoir... Brusquement, je me retournai... Il n'y avait personne... Les pensionnaires étaient rentrées. Le silence, de nouveau, s'étendait sur le jardin solitaire; et la danseuse mu-

tilée et funèbre commençait à se voiler des ombres de la nuit, qui venait si vite sous les tilleuls.

Quand je rentrai dans la maison, longtemps, très longtemps après que cette hallucination bizarre se fut dissipée, je la trouvai pleine des allées et venues souples et ouatées de prêtres dont les robes noires se mêlaient à l'obscurité des couloirs et semblaient l'augmenter. Des faces inconnues, où s'allumait pour une seconde la vie d'un regard, s'inclinaient devant moi, silencieusement : il y avait contre les murs des frôlements très légers qui inquiétaient. Des lumières faibles et rares faisaient la nuit des pièces plus équivoque. J'allai vers la chambre du mort avec des palpitations qui m'étouffaient. La porte poussée, mes yeux me firent soudainement mal jusqu'au fond de ma tête. Après les ténèbres du corridor, c'était un brasillement rouge de cierges : un buisson ardent autour du lit; sur tous les meubles, des fleurs de feu en gerbes à peine mouvantes au très imperceptible flottement de l'air; et l'humble lit étroit du vieux prêtre était magnifié par l'apothéose de ces clartés. Sa tête, enfoncée dans l'oreiller profondément, s'était, en ces deux heures, creusée au point de devenir méconnaissable; la sereine expression de ses traits, comme un voile posé sur son visage au moment dernier, avait disparu, et le retirement de la bouche en ses angles, le pincement des narines, l'incroyable évidement des tempes et la saillie des arcades sourcilières sous lesquelles les yeux clos s'étaient comme enfuis, exprimaient un amer et violent sarcasme... J'entendis alors en moi la voix dominatrice de l'âme étrangère : elle m'expliquait en rudes paroles que, sans doute, *maintenant* le mort *savait* : c'était le chimérique effort de sa sainteté que raillait ainsi l'effroyable ironie de son masque... Alors j'éprouvai le besoin véhément de m'arracher à la maison funèbre, aux souvenirs lamentables, à tout ce qui remontait en moi des découragements du passé. L'existence que je méprisais, qui m'écœurait, m'apparut tout autre: il me sembla que j'en avais méconnu les ivresses et les douceurs exquises. Je revis des formes de femmes souriantes, et j'aurais voulu baiser leur sourire, leur dire que je les adorais, que je comprenais enfin la nécessité de vivre la vie...

Je demeurai jusqu'au matin dans la chambre de mon oncle,

en proie à cette cruelle fièvre. Puis, quand les fenêtres se teintèrent au gris brouillé de l'aube, je retombai dans le calme affreux d'une incroyable tristesse.

Il me paraissait que j'avais tendrement aimé ce vieillard silencieux, que sa mort me laissait dans une solitude nouvelle, et que cette solitude, rien ne viendrait plus l'animer...

Après l'enterrement, je restai encore deux jours dans la maison des souvenirs. Il me fallait régler quelques affaires et détruire certains papiers, suivant les recommandations du chanoine. Je remuais de nombreuses lettres, soigneusement classées dans un secrétaire ancien, quand l'aspect d'un certain paquet arrêta le geste automatique dont j'envoyais à la flamme de la cheminée les paperasses jaunissantes. Où donc avais-je vu cette écriture? Je dénouai le paquet et je dépliai l'une des lettres : ma respiration fut coupée d'une secousse au cœur, semblable à celle qui m'avait si profondément ébranlé au fond de l'allée des tilleuls. La lettre était signée Jeanne de Villereuse. Je la lus, puis une autre après elle, une autre encore... Je les lus toutes.

C'étaient, séparées par d'assez longs intervalles, les confessions d'une âme adorable et navrée. Certaines semblaient jeter des cris de désespoir dans le silence de la pièce ; et toute la vie torturée de cette femme, que rien n'avait consolée, se déroula devant moi, me pénétrant d'une sympathie étrange, me noyant le cœur d'une douleur fraternelle, me faisant ressentir, avec une acuité nouvelle, mes propres dégoûts et rendant plus lourd encore mon ennui de vivre.

Après que j'eus fini, je demeurai très longtemps à songer à *elle*. Sa personnalité se dégageait de mes souvenirs enfantins. Je la concevais dans sa réalité propre; et cette âme de passion et de désespoir régnait sur ma pensée d'une façon obsédante et douce. Ma pitié d'elle se mêlait de pitié pour moi-même, comme si la ruine de sa vie avait eu pour conséquence directe l'avortement de la mienne. Il me semblait que la destinée nous faisait à tous les deux le même tort, et que le malheur avait su nous atteindre ensemble.

Un irrésistible besoin de la revoir m'emplit soudainement. Il me semblait qu'elle tenait le secret de mon avenir en ses mains, — ses chères mains pâles où transparaissait le bleu des

veines, — et qu'elle me le révélerait ; qu'en la retrouvant je me retrouverais aussi, qu'elle effacerait de moi les souillures de ma lâche et médiocre vie, qu'elle me dirait le chemin vers le port où je pourrais enfin abriter mon âme.

Je revins à Paris, décidé à la rechercher immédiatement. Sa dernière lettre, datée d'un mois avant le jour où je l'avais lue, disait le projet de rentrer en France et d'y vivre désormais. Cependant y était-elle revenue? Où la découvrir?

Je m'informai d'elle, partout, avec des précautions minutieuses, avec une crainte puérile de la compromettre en livrant le secret de mon émotion. C'est alors que j'appris les détails de sa séparation, rafraîchis dans la mémoire des mondains par la mort récente de M. de Villereuse : les circonstances un peu scandaleuses de cette mort égayaient les conversations.

Mais ce qu'était devenue sa femme, aucun de ceux que je questionnai ne put me le dire.

J'avais repris mes habitudes imbéciles, avec plus d'ennui de moi et de toutes choses que jamais. La hantise de l'idée fixe — retrouver cette femme — pesait sans trêve sur mon esprit, se glissait, pour ainsi parler, entre ma vie et moi. Les impressions du dehors m'arrivaient amorties, affadies. Les gens que je frôlais y perdaient leur réalité au point de me causer parfois des troubles intellectuels qui devenaient visibles et attiraient sur moi l'ironie des observateurs de salon.

Cela dura plusieurs années. On dit volontiers de moi que je suis un excentrique, un maniaque. C'est à cause de cela, sans doute, que votre bonne âme affectueuse est venue vers la mienne. Vous avez senti qu'il y avait une cause secrète, peut-être cruelle, pour me faire si souvent absent de la gaieté qui m'entoure, si peu adapté aux superficielles délicatesses de ce monde où je vis comme tant d'autres... Votre amitié, cher enfant, m'a été très douce. Elle est même la seule douceur que j'ai trouvée dans cette galopade vers la Sensation qui nous mène tous, bride abattue, vers la Mort. Je vous remercie de m'avoir été la raison de croire qu'on peut n'être pas entièrement seul...

Mais il faut finir. Ma fenêtre se teinte à la pâleur de l'aube, comme les fenêtres dans la chambre mortuaire du vieux cha-

noine... Et je suis calme comme alors, désespéré comme alors... et cette chambre est aussi une chambre mortuaire.

III

Il y a un mois, une aventure singulière m'arriva *pour que je fusse mené où je devais aller.*

Un soir, j'entrai le premier chez ma cousine d'Aulnay où j'étais invité à dîner. Une gaieté particulière scintillait dans ses beaux yeux de créole.

— Ah ! mon cher Hubert, s'écria-t-elle, comme c'est bien que nous puissions un peu causer avant que tous ces gens arrivent !

Et comme je m'informais du secret qu'elle pouvait avoir à me confier, elle se mit à rire de son rire gamin.

— Tu ne t'en douterais pas ! reprit-elle. Je vais te raconter cela. J'ai beaucoup réfléchi sur toi depuis quelque temps : tes airs ténébreux m'inquiètent ; et puis tu as mauvaise mine ; enfin tu expires d'ennui, cela se voit. Sais-tu ce qu'il te faut? le mariage, mon cher... comme aux jeunes filles nerveuses !

Je protestai, je me dépensai en banalités sottes, m'efforçant de répondre à sa gaieté. Elle m'interrompit, brusque et charmante.

— Tais-toi ! ne dis rien ! D'abord, je suis décidée : et puis je t'ai trouvé une femme. Ainsi la lutte est inutile !... Oui, mon garçon, justement ce qu'il te faut : veuve, vingt-neuf ans, jolie comme un ange, riche, beaucoup d'esprit, gaie comme tout... Pas d'objections ! tu vas dîner à côté d'elle et devenir fou d'amour avant la fin de la soirée.

Il arriva quelqu'un pour m'éviter la peine d'un refus définitif. En quelques minutes, le salon fut plein et j'eus à causer avec des gens presque intimes.

Tout à coup je sentis sur mon épaule un léger coup d'éventail. Je me retournai : ma cousine était derrière moi.

— Viens, me dit-elle : je vais te présenter à madame Harvey-Deslandres, à qui tu donneras le bras pour aller à table.

Elle ajouta, plus bas, pendant que je la suivais à travers les groupes :

— Ne fais pas cette tête-là ! prends un air de fiancé joyeux. Voyons, sois gentil !...

Deux causeurs qui se tenaient debout s'écartèrent, et je me trouvai en face d'une jeune femme à laquelle madame d'Aulnay me désigna :

— Le comte de Rocheluc, mon cousin, qui aura l'honneur de te donner le bras... Un peu grognon par tempérament, je t'en préviens, mais tu viendras à bout de le faire rire, ce n'est pas douteux.

Elle s'éloigna, nous laissant face à face.

Ma gentille cousine avait raison, Madame Harvey-Deslandres était infiniment jolie. Blanche, au point que le satin blanc de sa robe semblait se dorer contre le jade éblouissant de sa poitrine, elle avait le col long, les épaules tombantes, une masse énorme de cheveux blond cendré... Je ne sais pourquoi, mon admiration fut gênée par ce fait qu'elle avait les yeux noirs, des yeux ardents et hardis, dont l'excès de vitalité s'accordait mal avec la hauteur sereine de son attitude et le dessin de son masque tranquille et pur.

Je dis quelques paroles vagues; je les ai oubliées: je n'en avais même pas conscience en les prononçant. Cette jeune femme me troublait indiciblement. Je ne sais quoi dans son aspect me faisait mal, et cependant j'éprouvais un intense besoin de la regarder.

On annonça le dîner. Elle se leva d'un souple mouvement, et prit mon bras en silence. Je sentais, avec une angoisse nerveuse, que je ne pourrais pas parler : bien qu'il me soit très indifférent, à l'ordinaire, d'être trouvé gauche, ennuyeux ou impoli par les femmes à côté de qui j'ai l'occasion de dîner, cette idée me serrait le cœur. J'étais gêné par la certitude que nous avions d'importantes choses à nous dire tous les deux ; j'étais poussé par je ne sais quelle hâte et paralysé par une totale impuissance.

Lorsqu'elle fut assise à côté de moi, devant les buissons d'hortensias bleus qui fleurissaient la soie bleue du « chemin de table », elle ôta ses gants d'un geste paisible: et je restai absorbé dans la contemplation de ses longues mains d'une pâleur rosée, où les veines mettaient sous la nacre un peu d'azur.

Elles m'hypnotisaient, en vérité, ces mains si proches. Leur vue créait en moi une agitation confuse, pareille à ce qu'on éprouve dans les cauchemars lorsqu'on est *certain* de voir advenir quelque chose de formidable.

Tout à coup la jeune femme se tourna vers moi, et, avec un sourire un peu moqueur :

— Vous vous appelez Hubert, n'est-ce pas? dit-elle.

Je répondis :

— Oui, madame.

Je ne comprenais pas pourquoi ce fait, si peu extraordinaire, qu'elle sût mon petit nom, me bouleversait à ce point.

— C'est cela, c'est bien vous... J'ai entendu souvent parler de vous, reprit-elle avec le même sourire.

— Par ma cousine?

— Non, par ma mère.

Comment ai-je retenu le cri qui monta subitement à ma bouche?... C'est le bienfait des habitudes mondaines que l'on puisse prendre un air décemment stupide aux moments où l'on croit bien que l'on va s'évanouir d'émotion.

— Votre mère? fis-je avec un sourire contraint.

— Oui... Ma mère se nomme madame de Villereuse. Elle vous a connu chez votre oncle, à Compiègne, quand vous étiez un petit garçon. Elle m'a raconté, dans le temps, une foule d'histoires sur vous : j'avais fini par rêver de vous, et j'ai eu beaucoup de chagrin, pendant tout un été, de ne pas vous connaître... C'est une bonne affaire, que cette gaucherie de la destinée soit enfin réparée.

Elle continua de causer gaiement, avec une taquinerie gentille et coquette. Évidemment, madame d'Aulnay lui avait dit ses projets et elle voulait me plaire. Je n'écoutais presque presque pas ses paroles. Une idée seule me martelait le cerveau : j'allais revoir madame de Villereuse!... Et je cherchais par quel moyen je pourrais obtenir de sa fille qu'elle me dît si elle vivait à Paris, où elle demeurait, si j'avais des chances d'être reçu par elle,..

Jamais je n'aurais trouvé le courage de formuler les questions nécessaires. Madame Harvey-Deslandres m'épargna tout effort en m'apprenant d'elle-même que sa mère vivait très retirée, qu'elle avait passé les vingt-cinq ans de notre séparation à

Florence, d'où elle était revenue à Paris depuis peu; qu'elle habitait rue de Lille et que, bien certainement, elle serait charmée de me revoir. Elle m'offrit de lui annoncer ma visite pour le lendemain et j'acceptai en tâchant de dissimuler sous des remercîments froids l'angoisse presque intolérable dont je souffrais.

— Eh bien ! me dit ma cousine après le dîner en m'offrant du café, il me semble que ça marche. Elle est gentille, hein ? ma petite veuve.

Je répondis : « Charmante ! » et je m'éloignai sous un prétexte quelconque.

Une demi-heure plus tard, j'étais dans la rue, marchant vite, comme si le temps avait manqué pour me permettre d'arriver où j'allais.

C'était bien près cependant : — sur un trottoir de la rue de Lille, en face de la maison où demeurait cette femme dont l'apparition avait, une seconde, illuminé mon enfance obscure. Et immobile, les yeux rivés aux fenêtres closes, je croyais la revoir, telle que je l'avais vue pour la première fois, avec sa face blanche comme un jade, frappée par la lueur sanglante du ciel orageux...

De ce vivant souvenir, qui longtemps avait dormi en moi et maintenant s'était réveillé avec une irrésistible véhémence, ma pensée rapprochait l'autre figure, celle de la jeune femme à côté de qui je venais de dîner et dont la beauté m'apparaissait comme une copie d'élève négligent d'après l'œuvre d'un maître.

Ah ! quelle étrange nuit j'ai passé là sous ces fenêtres closes ! Comme elle était différente de la nuit où nous sommes !... Quel espoir mettait en moi la certitude de revoir cette femme, presque une inconnue, cette femme à qui pendant vingt ans je n'avais pas songé... au moins le croyais-je.

Et quelle journée que celle du lendemain !... En mon exaltation même, je me rendais compte de son étrange absurdité : le moi conscient essayait de se reconnaître dans l'afflux des sensations folles. Mais *l'autre âme*, l'âme étrangère, parlait si haut que ma pauvre conscience démontée, défaillante, était obligée de se taire et de cesser tout effort.

Enfin, ce fut l'heure où je pouvais me présenter chez madame de Villereuse ; la journée finissait.

Quand j'appuyai sur le timbre électrique, à la porte de son appartement, et que j'entendis battre la claire sonnerie, je devins tout à coup d'un calme extraordinaire, et je sentis quelque chose en moi jurer que c'était bien ma destinée en face de quoi j'allais me trouver brusquement.

Je fus introduit dans un salon où tout avait l'aspect assourdi que prennent les choses dans les cloîtres, aucun espoir ne passant là pour les faire vibrer. J'avais donné mon nom au valet de pied : j'attendais, seul, glacé par une atmosphère de tombe qui semblait émaner de la pièce entière et dont la sensation me montait du cœur à la tête comme un poison froid.

Une porte bâilla, presque sans bruit : une femme parut. Je m'avançai vers elle avec la rapidité que l'on met à ses mouvements si l'on sent qu'une minute d'attente, une seule, ôterait la force de les accomplir.

Elle m'avait tendu la main, souriante :

— Comme je suis heureuse de vous revoir, monsieur Hubert !

Et je reconnaissais là ce sourire qui de la bouche ne pouvait monter jusqu'aux yeux, et cette voix étrange que j'aurais voulu écouter pour elle-même, sans comprendre ses paroles.

Je restais immobile devant madame de Villereuse, incapable de dire un mot, troublé par deux sensations en bataille au fond de mon être secret.

Il me semblait tour à tour — avec des alternatives à peine séparées par des secondes — que j'étais l'enfant d'autrefois, le gauche et triste mioche qui rêvassait aux pieds de la danseuse de plâtre, ou bien, au contraire, un vieillard usé par une trop longue vie, dont l'énergie était morte et la pensée presque éteinte.

Et *elle !...* Elle que je regardais avec des yeux déments, était-ce la femme du temps lointain, ou la femme réelle qui *devait* se trouver en face de moi et dont je tenais encore la main — cette main où la fine ossature se sentait sous la peau fraîche... d'une funèbre fraîcheur.

Je pus enfin parler. J'expliquai mon émotion par les souvenirs douloureux qu'évoquait en moi cette rencontre. Elle répondit quelques douces paroles de sympathie, des mots caressants que je croyais sentir entrer en moi, non par mes

oreilles, mais par ma poitrine, à cette place où la douleur et la joie font un mal semblable.

Au bout de peu d'instants, la lutte des deux illusions était interrompue dans ma pensée. L'une avait vaincu. Je redevenais l'enfant de jadis ; un puéril besoin de tendresse et de pitié me soulevait le cœur. Toute ma vie d'homme s'était détachée de ma conscience : je me sentais petit, faible et singulièrement heureux. — Heureux comme je l'avais été vingt-cinq ans plus tôt, quand elle avait dit qu'elle voulait bien m'accepter pour son petit garçon.

L'émotion où baignait mon cœur était si pénétrante que mon habitude d'examen, ma maladie d'analyse, arrivaient à s'y dissoudre. Je me souviens d'avoir été traversé, comme par un cinglement d'éclair, aussi vite éteint qu'allumé, de cette idée que je ne pouvais pas, en ce moment-là, me constater comme c'était mon ordinaire ; et j'en éprouvai un surcroît de bien-être pareil à celui qu'on éprouve, étant très las, lorsqu'on dort à demi en sachant que bientôt l'on va dormir tout à fait.

Ce délicieux état durait depuis un quart d'heure environ, quand la porte du salon s'ouvrit derrière moi. J'entendis au bruissement de soie, puis une voix joyeuse :

— Bonjour, mère ! c'est encore moi... Tiens ! ton petit garçon est déjà là ?... Ce que je vais être jalouse !

C'était madame Harvey-Deslandres. Elle me jeta un gentil signe de tête et un sourire ; elle embrassa longuement madame de Villereuse, et se mit à parler très vite, très haut, gardant un bras enlacé au cou de sa mère.

Une lampe, toute proche, les éclairait violemment...

Je restais immobile, silencieux. J'avais soudainement froid, si froid que mes mains tremblaient. Quelque chose d'inexplicable venait de se passer en moi. Je les regardais toutes les deux avec une stupeur impossible à dire... Ma pensée était devenue d'une clarté presque intolérable, et elle allait vite, si vite...

Quelle illusion folle venais-je donc de subir ? Comment, depuis son entrée dans ce salon, n'avais-je pas *vu* madame de Villereuse ?... Mais la voyais-je bien en ce moment ? Était-ce *elle* qui était là, debout, enlacée dans les bras de cette jeune femme qui lui ressemblait... qui lui ressemblait !...

Personne pourtant n'avait apporté de nouvelles lumières dans cette pièce. Pourquoi maintenant y faisait-il si clair, si insupportablement clair?...

Je regardais madame de Villereuse et la souple masse de ses cheveux : ils étaient blancs, tout blancs... Je regardais son visage où des rides, profondes comme des cicatrices, marquaient le long travail de la douleur. Je regardais les coins abaissés de sa bouche qui semblaient avoir tremblé au spasme des sanglots durant des siècles. Je regardais l'amaigrissement de sa silhouette, la courbure lasse de ses épaules, et le reflet d'ambre qui fonçait le ton de jade de ses joues... Je regardais ses yeux, ses yeux vert et or, qui s'étaient fanés en un gris triste.

C'était une vieille femme!...

Le souvenir monta dans ma pensée, d'un jour où j'avais demandé à mon oncle quel âge avait notre amie. Il m'avait répondu : « Trente ans, je crois... » Il y avait vingt-cinq ans que ce jour-là était devenu le passé.

C'était une vieille femme!... Comment n'avais-je pas songé à cela avant de la revoir? Comment ne m'en étais-je pas aperçu en la revoyant? Qu'est-ce qui me le faisait connaître en cette minute, avec une si odieuse cruauté?

Qui pourrait vous expliquer ces choses, mon cher ami?... Non pas l'être hésitant qui vous écrit. L'*autre*, sans doute... L'autre âme, l'étrangère, celle à qui je vais bientôt rendre sa liberté pour qu'elle aille continuer en de nouveaux êtres sa dictature barbare et implacable...

J'étais repris maintenant par cette sensation d'être devenu vieux, très vieux, si vieux qu'il ne me restait plus rien à faire dans l'existence.

En ce réveil de mon jugement, je savais si bien la folie de mes impresssions que je trouvai, dans la terreur de les laisser percevoir, la force de les dissimuler. Pendant près d'une heure je restai là, causant avec les deux femmes, racontant des choses de ma vie, écoutant des choses de la leur, dédoublé au point de paraître calme et naturel.

Enfin je pris congé, emportant une invitation à revenir bientôt et souvent. Madame Harvey-Deslandres m'accompagna jusqu'à l'antichambre; et comme j'allais sortir, elle dit :

— Vous l'avez trouvée bien changée, n'est-ce pas, ma pauvre maman ?... Est-ce que vous l'auriez reconnue ailleurs qu'ici ?

Je répondis, avec un rire nerveux dont la sonorité me fit peur :

— Reconnue ?... Oui, reconnue, sans doute... n'importe où ! toujours !

Et, avec une brusquerie impossible à maîtriser, je dis un adieu trop rapide et je m'en fuis.

Rentré chez moi, les portes closes, étendu sur un divan, la tête enfouie dans un coussin, je concentrai toute mon énergie en cette volonté de comprendre ce qui m'advenait et quelle était enfin la singulière démence où je vivais depuis vingt-quatre heures. J'examinai mes émotions avec un soin cruel, je pénétrai au fond de moi-même. Et enfin, *je compris !*

Les heures si lointaines où m'était apparue cette femme en sa jeunesse radieuse, avaient déposé dans mon âme, attristée et sombre déjà, un germe secret de puissante tendresse. Et toute ma vie avait été troublée par cette chose occulte, par cette chose qui était en moi sans que je l'eusse jamais su. Le vide, où mes heures avaient passé lourdes et lentes, inquiètes et douloureuses, c'était *son* absence. La pâleur que j'avais cru aimer au visage de mes maîtresses, c'était sa pâleur. C'était la suprême élégance de son allure dont j'avais recherché l'apparence dans les gestes des femmes que je croyais désirer. Si toutes m'avaient lassé bien vite, c'est que pas une n'était *elle*. Si rien dans l'amour, rien dans l'amitié, ne m'avait empli le cœur, c'est que la grâce de son exquise pitié, le charme divin de son âme n'étaient nulle part qu'en elle. A travers les années, j'avais aimé sourdement cette femme à laquelle, la veille encore, il me semblait que jamais je n'avais songé pendant plus de vingt ans. Mon mal de vivre, c'était le mal d'*elle*. Et maintenant...

Je serrai plus fort la soie du coussin contre mon visage, comme si je pouvais arrêter ainsi ma pensée, l'empêcher de formuler les paroles que je ne *voulais* pas entendre.

Et maintenant...

Maintenant, le germe secret avait brisé sa cellule, l'amour en puissance venait de prendre vie au contact imprévu de

cette retrouvée... de cette vieille femme aux cheveux de soie blanche, à la bouche épuisée, au regard amorti et navré...

Je vous le disais bien, mon ami, vous ne pouvez me comprendre. Qui donc me comprendrait? J'ai trente-sept ans, madame de Villereuse en a cinquante-cinq. N'y a-t-il pas de quoi faire sourire tout le monde?... oui, même *elle* sans doute, si elle savait... Mais elle ne saura pas.

J'ai espéré, un moment, que cette folie pourrait se calmer, que peut-être mon âme arriverait à vaincre ce délire, que cet amour dément viendrait à se transposer, que j'aimerais ce reflet d'*elle*, — sa fille... Souvent, souvent, depuis six mois, je suis retourné dans le salon claustral et j'ai passé de longues heures entre ces deux femmes.

Le délire de mon âme, la démence de mon amour, se sont exaspérés. J'ai souffert, mon ami, de telles tortures que je suis étonné de n'en être pas mort.

Vous imaginez-vous l'état d'un homme qui subit cette aventure : devant le cadavre d'une femme, il s'aperçoit tout à coup qu'il aimait follement cette femme; il doit vivre toujours à côté de son cadavre!

Telle a été mon existence depuis le jour où j'ai retrouvé madame de Villereuse.

Ce qui, d'ordinaire, fait le supplice de l'amour, c'est de désirer sans obtenir. Ce qui me torturait, moi, c'était de ne *pouvoir* désirer. Comprenez-vous? comprenez-vous?... La raison humaine ne saurait résister à de pareilles affres. La mienne a été vaincue.

Chaque fois que je touchais sa main pâle, chaque fois qu'elle me disait de sa voix inoubliable ces paroles dont elle seule sait l'émouvant secret, j'ai connu l'angoisse que cela doit être de sentir en soi des aspirations vers un crime et de ne pouvoir pas *vouloir* ce crime.

Puis j'ai achevé de perdre toute force contre moi-même dans la perpétuelle oscillation qui me fait, lorsque nous sommes seuls, retrouver la vision du passé, où mon cœur se berce de chimères maladives, où la réalité s'abolit, — vision dissipée aussitôt qu'apparaît le fantôme de sa jeunesse : sa fille!

J'ai cessé d'avoir la notion précise des choses. Toutes mes

sensations se sont troublées. Je suis devenu fou... Car c'est bien cela que je suis, que j'ai été... jusqu'à l'incident qui devait clore cette lamentable histoire tout simplement, avec une banalité d'aventure sentimentale...

Hier donc, j'avais un peu devancé l'heure de ma visite accoutumée rue de Lille. Madame de Villereuse n'était pas rentrée. Sa fille l'attendait, seule dans le salon.

Depuis quelque temps déjà, il m'avait semblé qu'il se glissait un obstacle entre moi et cette joyeuse et charmante créature. Elle était parfois un peu agressive, et je voyais passer, dans ses beaux yeux ardents et hardis, comme des flammes de brève colère. Je m'étais demandé si elle n'avait pas quelque jalousie de l'amitié que sa mère semblait me témoigner.

Cette pensée ajoutait encore du trouble à mon trouble essentiel. Et comme, ce jour-là, j'étais dans une misère encore plus grande que de coutume, le besoin me vint de m'expliquer avec elle, d'implorer sa sympathie, de chercher à ôter de son esprit toute prévention contre moi.

Je commençai à lui parler, d'abord avec calme, bientôt avec une émotion incoercible qui faisait chevroter ma voix... Elle fut quelque temps à m'écouter en silence, ne répondant rien à mes questions. Aucun mouvement de sa physionomie n'avait montré qu'elle éprouvât une impression quelconque de mes paroles, quand soudain elle éclata en durs sanglots, la figure cachée dans ses mains.

J'allai vers elle, pris d'une peur subite et violente. C'est si affreux les larmes, les pauvres larmes des femmes !... Je lui saisis les poignets, m'efforçant de voir son visage, et je répétai presque bas, tout contre elle :

— Vous ai-je fait de la peine ? Pardonnez-moi, je vous en supplie... Mais qu'avez-vous ?

Un moment, ses bras raidis résistèrent à mon geste amical. Puis je les sentis fléchir; elle abandonna ses mains dans les miennes, découvrant son beau visage où de grosses larmes roulaient, et, d'une voix rompue, saccadée, d'un souffle bref, elle dit :

— Je vous aime.

Ah ! l'horrible minute !... Plus horrible que toutes celles où j'avais cru goûter l'horreur suprême !...

Elle m'aimait !

J'avais laissé aller ses mains, avec un frisson nerveux, et, d'instinct, je m'étais un peu reculé. Elle me regardait de ses yeux merveilleux: elle attendait qu'une parole lui livrât mon âme... Moi aussi, je la regardais, épouvanté de l'abîme qui s'enfonçait devant moi, si près... car, mon ami, je crois que j'ai compris seulement alors quelle véhémente, quelle redoutable et mortelle puissance était mon amour pour l'autre femme, pour la vieille femme brisée, que j'avais vue un soir avec des reflets de pourpre sur son visage blanc comme un jade... Oui, c'est en recevant le choc de son amour, à celle-ci, rayonnante de beauté, de jeunesse, de vie, c'est en éprouvant pour elle l'éloignement mêlé d'un peu d'horreur qui me faisait frissonner la peau, c'est alors seulement que je pénétrai jusqu'au fond de mon secret le plus intime. En cette minute, je sus que je ne pouvais plus vivre.

Elle s'écria, blessée de mon silence :

— Vous ne m'aimez pas, vous... Oh ! je l'avais bien senti !

Et il y eut de la colère dans la douleur de son regard.

Je m'approchai de nouveau, je pris sa main qui pendait, et, avec une voix qui me parut venir déjà de l'autre côté du fleuve mystérieux, je répondis :

— Pardonnez-moi... Je suis très troublé, je ne pourrais vous dire ce qu'il faut dire... Demain... je vous écrirai.

Je m'inclinai sur sa main, — si pareille à l'autre adorable main qui m'avait autrefois frôlé le front de sa décevante caresse, — et je la baisai avec un sentiment singulier : ce n'était pas elle que je baisais dans la réalité, mais le symbole de l'autre ; et lorsqu'elles se rencontreraient, ces deux mains, quelque chose de mon secret serait communiqué à l'Absente pour qui j'allais mourir...

Car, vous l'avez compris, cher ami, je vais me tuer.

Chaque homme porte en soi la faculté d'un certain rêve. Lorsqu'il est accompli, que l'âme a usé toutes ses forces, il faut aller vers le repos. Mon rêve, à moi, aura été l'*Impossible*. Il m'aura brisé le cœur. Je n'ai plus l'âge où l'on peut croire

que la vie est un éternel recommencement. Un tel amour n'est effacé par aucun amour. Et je sens la folie, la vraie, qui me bat le cerveau de son bélier formidable...

Il faut partir.

Le jour est venu, frissonnant et rose. Il y a des bruits ailés dans le grand jardin, et un souffle si frais d'aurore passe sur mon front... Que c'est beau, la vie!... que c'est mauvais, la vie!... Comme j'ai aimé cette femme, à travers vingt-cinq années d'inconscience! Comme j'aime mon rêve, incompréhensible pour tous !

Mon revolver est prêt, armé. Il y a une paix suprême autour de moi. Dans un instant, tout sera fini. Mon âme sera évaporée, comme le parfum des violettes d'automne, dans le vieux jardin, à l'ombre de l'église gothique...

Je viens de songer à la statue de plâtre, misérable et mutilée. Comme elle a ressemblé à mon absurde destinée, la laide et triste et médiocre et banale chose qu'était cette statue !... Mais de quelle beauté inattendue le temps l'avait douée en la mordant de ses acides puissants ! Ainsi aura fait de mon âme cet amour meurtrier et si cher, oh! si cher !...

Adieu, mon ami. J'ai eu pour vous une amitié vraie. Pensez à moi, voulez-vous ?

HUBERT.

P.-S. — N'est-ce pas étrange que rien ne puisse se perdre, ni la semence qui semble desséchée, ni le germe d'amour enfoui longtemps aux profondeurs d'une pauvre âme, close comme un cercueil !... Adieu... tout à fait, maintenant...

J. RICARD.

J.-J. WEISS

CHRONIQUEUR DE THÉATRE

I

J.-J. Weiss avait dit adieu aux lettres depuis longtemps, lorsqu'il leur revint au commencement de 1883. La politique avait pris, avait dévoré vingt-trois années de sa vie. Parmi ceux qui savent reconnaître et estimer à leur juste prix les vrais talents, ce fut une joie de voir l'écrivain rendu à ses premières études. De cette ardente mêlée des partis au fort de laquelle il avait si longtemps combattu, il n'emportait aucune fatigue, aucun ralentissement d'essor ni de verve; il était arrivé à cet âge qui, chez les natures douées richement, est celui de la pleine et entière maturité. Allait-il se donner comme jadis à la meilleure littérature de journal et de revue. ou consacrer ses loisirs à quelque entreprise de longue haleine, à l'enfantement de quelques beaux livres, tels qu'à cette heure on n'en fait plus guère? Le vaste champ de la critique, celui de l'histoire littéraire, celui de l'histoire, lui étaient également ouverts, et parmi tous les sujets qui s'offraient à lui, neufs encore ou non épuisés, il n'avait que l'embarras de choisir.

Mais quoi! y a-t-il des loisirs, des loisirs véritables. où manquent à la fois situation et fortune? Après de tardives

élévations, bientôt suivies de chutes soudaines, après avoir été, sous l'Empire finissant, secrétaire général du ministère des Beaux-Arts, puis, sous la République, conseiller d'État quelque temps, jusqu'à destitution et complète disgrâce, enfin directeur des affaires politiques au département des Affaires étrangères pour quelques jours à peine, précipité de ce dernier poste, avec Gambetta, par la plus inattendue des bourrasques parlementaires, il n'était plus rien; il se trouvait, après ce dernier revers, aussi peu assuré du lendemain, ou moins encore, qu'à son entrée dans la vie au sortir de l'École normale. Les vainqueurs du 26 janvier 1883 se fussent honorés en lui réservant, à l'écart du champ de bataille, quelque emploi digne de lui et riche de loisirs. Mais, dans l'ivresse du triomphe, les partis songent-ils à ménager de justes dédommagements aux plus distingués, aux plus intéressants des vaincus?

Il se résignait donc, ou plutôt, d'un cœur vaillant, se décidait à reprendre son métier de journaliste, en dehors, cette fois et désormais, de l'arène politique, lorsque la chronique théâtrale du *Journal des Débats* lui fut offerte avec le plus flatteur empressement par une direction intelligente.

Il accepta sans hésiter, et peu de jours après l'effondrement du « grand ministère », celui qui tout à l'heure, de son cabinet du quai d'Orsay, adressait aux ambassadeurs de la République française des notes ou instructions diplomatiques rédigées de sa plume la plus habile, fit, au rez-de-chaussée de la célèbre feuille, son début dans la profession de *lundiste*.

On se rappelle encore avec quel éclat de talent et de succès il s'en empara. Du premier coup, il y déployait à l'aise les qualités d'esprit, de goût, de verve qu'elle commande: il en portait allègrement, et d'un facile entrain, les assiduités laborieuses et les servitudes.

Il regrettait cependant de ne pouvoir, dans sa critique hebdomadaire, garder aux grands classiques de la scène, à Corneille, à Racine, à Molière, aux chefs-d'œuvre consacrés, sujets inépuisables d'étude et d'enseignement, la place qu'il eût aimé à leur donner. La chronique théâtrale du lundi est essentiellement vouée à l'actualité, et ne s'y dérobe pas comme il lui plaît: elle se doit surtout et avant tout à l'examen

des nouveautés que chaque semaine voit éclore sur nos théâtres si nombreux et si divers, ou à de fréquents retours vers ces œuvres plus ou moins contemporaines, qui, bien qu'applaudies et en possession de la scène, n'y règnent pas sans conteste et demeurent encore *sub judice*. C'est à certains jours seulement que l'événement d'une reprise, ou le début, dans quelque grand rôle, d'un talent d'acteur naissant ou déjà célèbre, procure au critique de journal l'occasion ou lui apporte le devoir de payer, lui aussi, après tant d'autres, aux maîtres immortels un tribut d'admiration raisonnée. Avec quelle vivacité d'empressement J.-J. Weiss saisissait ces bonnes fortunes, trop rarement offertes, et quels trésors de pénétrante intelligence, de haute expérience humaine, d'émotion sincère, d'enthousiasme jeune et communicatif, il y répandait, on l'a pu voir encore, il n'y a pas si longtemps, par les comptes rendus de certaines soirées classiques de la Comédie-Française ou de l'Odéon, précieusement recueillis en deux volumes[1] et qu'on a sûrement regretté de ne pas retrouver plus nombreux !

On pouvait croire que tout était dit sur *Polyeucte*, si souvent étudié, commenté, célébré ! La manière dont J.-J. Weiss en parle, à son tour, dans cet incomparable feuilleton du 6 octobre 1884 (improvisé au lendemain du second centenaire de Corneille), nous en donne, n'est-il pas vrai? comme un sentiment nouveau[2]. Avait-on jamais soutenu de raisons aussi profondes et aussi fortes l'opinion des connaisseurs, qui met *Polyeucte* à son rang, à son vrai rang dans l'œuvre du poète, c'est-à-dire au premier? Avait-on jamais marqué de touches aussi vives la forte économie du drame, la fidélité, la réalité historique du tableau de mœurs, surtout la beauté idéale et vraie des caractères, et, par-dessus tout, l'originalité, la complexité délicate, la grandeur héroïque, le charme divin du rôle de Pauline ?

Un autre jour, tout heureux d'une reprise, longtemps attendue, de *Bérénice*, et encore tout ému de ses ravissements de la veille, il s'attachait, dans une rapide et lumineuse

1. *Autour de la Comédie-Française; A propos de théâtre.*

2. *Autour de la Comédie-Française*, ch. XVIII.

analyse du pur chef-d'œuvre[1], à en montrer non seulement la merveilleuse structure et la poésie enchanteresse, mais aussi et surtout le pathétique puissant, l'intérêt, quoi qu'on ait pu dire, véritablement tragique, et faisait définitivement justice de cette vieille critique superficielle qui s'obstine à ne voir dans ce drame de passion et d'héroïque sacrifice, qu'une touchante et un peu longue élégie en cinq actes. Inutile de rappeler ces inoubliables pages sur *Esther*, et, à propos d'*Esther*, sur *Athalie*[2] : elles font si bien comprendre à quelles conditions et par quels dons le génie de Racine a pu s'élever, dans ses deux tragédies saintes, à la perfection de cette espèce de drame si difficile à implanter sur la scène moderne, et de quelle sublimité, de quelle pureté, de quelle douceur de sentiments chrétiens, sous une enveloppe biblique, se composent la beauté religieuse et l'universel et bienfaisant attrait de l'une et de l'autre !

Et tout à côté, quelques échappées dans un sujet tout différent, quelques articles ou bouts d'articles sur le théâtre de Molière *(Amphitryon, le Bourgeois gentilhomme)*, sur celui de Regnard *(les Ménechmes, le Légataire)*, ont offert une égale originalité d'impressions, la même sagacité et nouveauté d'aperçus, les mêmes grâces piquantes de langage.

C'est avec une irrécusable supériorité qu'il a fait ses preuves dans cette sorte de critique rétrospective et toujours féconde. Et dans celle, moins commode en un sens, ou autrement difficile, qui s'exerce, à ses risques et périls, sur les productions du jour, ou de la veille, ou des époques récentes, qui a mission et devoir de *juge*, de qui l'on attend des avis concluants ou des arrêts motivés, à qui il appartient d'éclairer la justice incertaine, souvent partiale et aveugle du public, il s'est placé par l'intégrité et la fermeté de sa raison, par la délicatesse vigilante de son goût, par l'indépendance de son esprit, au rang des maîtres. Il a déployé là le savoir, le talent et le courage d'un critique *militant*, tel qu'on n'en voit plus guère à cette heure, surtout dans la presse quotidienne;

1. *A propos de théâtre*, ch. xv.

2. Voir encore, sur l'action dans *Britannicus*, la page qui commence ainsi : « La meilleure tragédie de Racine est toujours pour moi celle qu'on joue... » (*Autour de la Comédie-Française*, ch. xi.)

armé de principes, de principes essentiels, et classique de doctrine; mais sans résistance aux nouveautés légitimes, sans dogmatisme jaloux et intransigeant; très sincère, volontiers décisif, mais gardant toujours, même dans ses plus grandes et plus magistrales sévérités, la mesure et le ton d'un galant homme, et la leste allure, les vives et libres saillies d'un esprit ailé.

L'idée réfléchie qu'il se faisait des droits et du premier devoir de la critique, ses fermes convictions à cet égard, s'étaient hautement manifestées dans quelques-uns de ses écrits antérieurs : — relisez ses considérations sur *les Mœurs et le Théâtre en 1865*, publiées à cette date dans la *Revue des Deux Mondes*. — Il s'y plaignait sans détour de voir Messieurs les critiques du temps présent, particulièrement ceux qui traitent dans le journal des choses du théâtre, et non pas les moins instruits de ceux-là, ni les moins accrédités, éluder trop souvent, comme périlleux, ou délaisser, comme pédantesque et suranné, le rôle d'aristarque, se dérober, soit à dessein, soit par suite d'entraînements divers, à leur fonction propre, essentielle, au devoir de juger et de mettre à leur place les talents vrais ou prétendus, d'après les lumières d'un goût clairvoyant et probe, appuyé d'un certain nombre de principes et de règles trop nécessaires pour être vraiment oppressives et incommodes à d'autres qu'aux médiocres ou aux impuissants.

« Faut-il répéter, disait-il, qu'il y a un art du théâtre avec ses règles propres? Oui, sans doute, et nous sommes un peu confus d'avoir à énoncer avec autant de solennité une proposition aussi ingénue; mais les bonnes traditions comme les bonnes études ont été, dans ces derniers temps, si généralement négligées ou abandonnées, qu'on a presque l'air de soutenir un paradoxe quand on parle de règles quelconques. Personne ne croit plus aux *règles*, et la critique y croit moins que personne. La critique a prodigieusement étendu, de nos jours, son domaine : elle se confond volontiers elle-même avec l'histoire, la philosophie et la morale, et nous ne songerions point à l'en blâmer, si elle n'oubliait trop, sur les sommets nouveaux où elle plane, sa première fonction, bien modeste, mais bien utile, qui a été d'apprécier le mérite littéraire des ouvrages de l'esprit, d'en montrer les défauts, d'en signaler les qualités, de chercher à maintenir les saines méthodes de composition et de style. Non seulement la critique

dédaigne de remplir son ancien office, mais encore elle désavoue et renie les principes élémentaires sur lesquels il était fondé. Il s'est formé et développé deux écoles de critique, la première trop exclusivement historique, la seconde purement mécanique et dynamique, qui sont venues aboutir toutes deux par des chemins divers à l'indifférence en matière de goût. La première n'étudie dans un auteur que ses passions et ses instincts; à ce titre elle admet comme excellent tout ce qui a du relief, et elle fait autant de cas des grossièretés de Shakespeare que de ses beautés. La seconde se contente de dégager dans une œuvre la quantité de talent et d'esprit qu'elle contient, comme le chimiste dégage la quantité d'alcool répandue dans une liqueur généreuse. Le talent une fois mesuré et l'esprit une fois décomposé en ses divers éléments, l'une et l'autre école jugent futile de se demander jusqu'à quel point est légitime l'emploi qui a été fait de ce talent et de cet esprit[1]. C'est qu'il n'existe point pour ces observateurs empiriques un type de perfection relatif à chaque art, et dont il faut faire effort pour se rapprocher le plus possible. N'est-il pas évident néanmoins, pour revenir au sujet particulier qui nous occupe, que le théâtre a des lois? N'est-ce pas là un fait confirmé par l'expérience elle-même?

» Pourrait-on soutenir, par exemple, que *Phèdre* n'est pas une pièce mieux composée que *Hamlet*? Si l'on transporte *Hamlet* devant un public anglais, sans rien changer à la pièce, telle que l'auteur l'a écrite, si le lendemain on donne *Phèdre* au même public, si, d'ailleurs, les deux ouvrages sont interprétés avec un art égal, y a-t-il un Anglais au monde, malgré toutes les raisons tirées de la race et du climat, malgré la supériorité du génie de Shakespeare sur celui de Racine, qui refusera de convenir qu'il a commencé par assister à un spectacle où les sensations sublimes étaient mêlées d'une insurmontable fatigue causée par le choc de contrastes trop brusques, et qu'il a ressenti le lendemain le plaisir aisé et sans mélange d'un spectacle constamment pathétique. D'où vient cela, si ce n'est que l'une des deux pièces a été constamment accommodée aux nécessités de la scène, et que l'autre est restée à l'état brut? Qu'est-ce qu'observer les nécessités de la scène, si ce n'est pratiquer des règles et reconnaître un art? »

Et ailleurs, dans le même dessein, et pour en venir avec un redoublement d'évidence à la même conclusion, il mettait à côté et en regard de *Phèdre*, non plus l'*Hamlet* de Shakes-

1. J. J. Weiss paraît bien ici viser, derrière ces deux groupes, d'une part Taine, de l'autre Sainte-Beuve, sinon comme chefs d'école de tout point responsables, du moins comme ayant engagé par leur méthode et leurs exemples la critique littéraire dans ces voies nouvelles.

peare, mais l'*Othello*, et les considérant, les scrutant tour à tour, triomphait à montrer que des deux parts, en dépit de tant d'extrêmes différences, soit de procédés de composition, soit de cadre et de durée, entre les deux chefs-d'œuvre, — sous la forme très épurée et fortement concentrée où l'un se resserre, comme sous la multiplicité d'incidents et la réalité de peinture que se permet l'autre, — les sources réelles de l'intérêt, les conditions fondamentales de l'émotion dramatique se retrouvent exactement les mêmes : unité d'action, unité non factice, mais intime et substantielle d'une action où, de près ou de loin, tout concourt à l'événement tragique qui la termine; enchaînement de situations non fortuites, naissant toutes, ou presque toutes, du mouvement même et du conflit des passions mises en scène : naturel et profondeur de celles-ci ; vérité vivante et typique à la fois, consistance et fidélité à eux-mêmes des caractères à travers l'ondoyante succession et le contraste de leurs états divers, etc. ; enfin tout ce qui imprime nécessairement à une œuvre de théâtre, tragédie classique ou drame shakespearien, vie intense et durée[1].

Les auteurs contemporains ou récents de pièces applaudies, auxquels, tout en constatant leur heureuse fortune, il ne laissait pas de dire les vérités que sa conscience et son goût lui dictaient, eussent été mal venus à s'abriter contre lui du mot célèbre de Molière, trop souvent appliqué à pareil usage, de Molière croisant le fer sur la scène même avec les censeurs de l'*École des femmes :* « Je voudrais bien savoir si la grande règle des règles n'est pas de plaire! » Mot de bon sens, vérité non douteuse, pourvu toutefois qu'on ne la prenne pas trop à la lettre, et qu'on ne veuille pas l'ériger en absolue maxime sur les ruines de toute poétique. Aussi n'y souscrivait-il que moyennant d'avisées restrictions, tout prêt à y contredire ouvertement, si l'on s'en autorisait pour mettre hors de cause l'auteur qui réussit, et si l'on prétendait faire de l'applaudissement le critérium souverain de la valeur des œuvres. Il maintenait imperturbablement en face du succès, même signalé, même retentissant, mais fragile, ou sujet à de légitimes réserves, le droit de la critique, le droit inaliénable

1. *Revue bleue* du 2 décembre 1882 : *le Drame dans Victor Hugo.*

de la critique sérieuse. D'autant plus résolu à l'exercer tête haute, qu'en étudiant, comme il était attentif à le faire, de sa stalle d'orchestre, la composition du public, il le trouvait à l'ordinaire, et même dans nos grands théâtres, bien mélangé, plus qu'autrefois, par l'inévitable effet de nouvelles et diverses causes, plus *foule*, d'autant moins compétent, moins difficile sur la qualité de son plaisir, moins capable d'intelligents suffrages.

« Peut-on se dissimuler, — disait-il dans une de ces pages où la franchise du moraliste observateur se joint à la verve de l'écrivain, — peut-on se dissimuler que le mouvement inusité des affaires, les spéculations hardies, les coups du sort plus fréquents au lendemain d'une révolution, ont porté au premier rang de la société un flot nouveau de bourgeoisie dont la fortune a été prompte, dont l'éducation sera lente, qui a voulu néanmoins, par droit de fortune, se donner les jouissances de l'esprit avant d'avoir l'esprit cultivé ; que les chemins de fer, influant d'une façon bizarre sur l'état intellectuel de la société comme sur son état économique, versent chaque jour dans Paris, juge souverain des questions d'art, une masse mobile, mais serrée, de provinciaux affairés, à peine munis d'un peu d'orthographe et de latin, n'ayant fait que des lectures sans choix, qui s'établissent ici pour une saison avec leurs femmes, leurs enfants et leurs petits-enfants, admirent, l'après-midi, les boulevards et les restaurants en vogue, veulent, le soir, admirer les théâtres, et y forment une portion notable des spectateurs ; que, de la sorte, les décisions suprêmes en matière de littérature sont soumises à un public sans expérience, pour qui tout est prodige et nouveauté, qui est pressé, qui ne demande qu'à être ému d'une façon quelconque du roman nouveau, qui se divertit au pas de course dans des salles de spectacle devenues succursales de la Bourse... Que conclure de faits si évidents ? une vérité bien simple : c'est que cette monnaie d'applaudissements, qui est le signe sensible du succès, n'a comme toutes les monnaies qu'une valeur variable. Le succès ressemble aux présents que se font les amants, dont la prodigalité ne constitue pas le prix. De même qu'il fut un bon vieux temps

> Qui sans grand art et soin se démenait ;
> Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
> C'était donner toute la terre ronde,

— de même il est des époques où un jardin dévasté en l'honneur de madame Ristori ne vaut peut-être pas la simple fleur tombant jadis pour Rachel de la main délicate d'un amoureux de vingt ans, qui ne

lisait pas *Bérénice* pour la première fois le jour de la représentation. La critique digne de ce nom n'a pas autre chose à se dire. Elle est vis-à-vis du succès dans la situation du roseau pensant. Le succès l'accable : mais, tout accablée qu'elle en soit, elle ne perd ni le droit ni la force de juger[1].

On ne pouvait parler pour elle d'un ton plus fier, ni formuler en son nom une revendication plus légitime.

On s'est plaint, il est vrai, et nous n'avons garde de nous en taire, on s'est plaint que, cédant aux impatiences ou aux scrupules d'un goût trop difficile, J.-J. Weiss, en plus d'une occasion, ait fait un usage bien rigoureux, et trop dédaigneusement contraire au sentiment public, de ce droit dont il se montrait si justement jaloux. On lui a reproché des réserves excessives, et même des sévérités ou duretés d'appréciation, équivalant à un déni de justice, envers des renommées contemporaines, dont quelques-unes sont déjà presque de la gloire. On lui a demandé compte aussi de certaines admirations inattendues, trop particulières, dit-on, et personnelles pour n'être pas suspectes de parti pris ou de caprice. On a dit, on répétait encore tout récemment que ce même J.-J. Weiss qui, par sa conception théorique du théâtre, et par l'esprit général de son esthétique, se rangeait presque parmi les *doctrinaires* de lettres, sous le drapeau de la *critique de principes*, à l'opposite de la *critique d'impressions*, ne s'est pas, en fait, gardé de celle-ci, comme on l'aurait pu croire; que maintes fois, sans le vouloir, il y a lui-même payé tribut, trop vif esprit et trop mobile, trop ardente et primesautière nature, pour tenir constamment une voie tracée, et mettre régulièrement ses exemples d'accord avec ses principes.

On lui conteste ainsi, on lui retire l'autorité, l'essentielle qualité sans laquelle il n'y a pas, en critique, de maîtrise; on ne veut que lui laisser comme une assez belle part, l'éclat, le prestige, les séductions d'un esprit original et d'un talent rare.

Nous ne prétendons pas lui attribuer la justice absolue d'un juge infaillible : — quel est le critique, même parmi les

1. *Revue contemporaine*, août 1858 (étude sur les premières comédies d'Alexandre Dumas fils).

mieux doués et les plus honnêtes, opérant sur les œuvres du jour ou d'hier, à qui puisse être raisonnablement accordée une telle clairvoyance, une telle sûreté d'examen? Seule la postérité, souvent tardive, a compétence et pouvoir pour faire le triage définitif et pour distribuer irrévocablement les places et les rangs. Ceux-là même qui, par la sagacité d'un heureux instinct, ou à force d'attentive et pénétrante étude, savent le mieux entrevoir ou pressentir ses arrêts, doivent s'attendre à ce qu'une bonne part de leurs opinions ou de leurs sentences soit revisée, corrigée ou refaite par ce juge suprême. L'œuvre critique de J.-J. Weiss, éminente à coup sûr, ne saurait échapper à cette commune loi. Qu'on veuille bien, d'ailleurs, ne pas confondre avec ce qu'on y pourrait relever de jugements plus ou moins réformables ceux plus sûrs et d'une équité non douteuse que peut compromettre, à première vue, mais ne doit pas faire méconnaître, l'entrain d'une rédaction trop vive.

Pour ne pas s'y tromper, il faut, en esprit de justice, faire la part de la verve de l'écrivain, d'une verve qui, par sa chaleur, son éclat, son brio, ses originales soudainetés et boutades, donne parfois à de très bonnes vérités une apparence de passion et de fantaisie: celle aussi d'un naturel enjouement d'esprit, qui se plaît aux exagérations piquantes; et encore d'un tempérament de journaliste, excité par une vie guerroyante de tant d'années dans l'arène politique, et gardant de ses longs combats une humeur quelque peu batailleuse et taquine. De là, ces spirituelles outrances d'expression, ces mots à la fois caractéristiques et exorbitants de déplaisir ou d'admiration, qui partent comme des fusées, mais d'un fonds d'étude et de raison, et dont, à l'ordinaire, il n'est pas malaisé de rabattre à qui sait lire. De là, ce tour de paradoxe, cet air d'excentricité et de défi donné à des appréciations fort saines, à des thèses très sensées, ou à des nouveautés d'opinion dignes d'un sérieux accueil. Il ne faut souvent que tourner la page ou jeter en arrière un rapide coup d'œil pour réduire à leur juste valeur ces provocantes, étincelantes, amusantes saillies; ce qui les suit, intelligemment rapproché de ce qui les précédait, répare la nuance un moment altérée, rétablit la limite franchie et remet les choses au point. Nos concessions

ne sauraient aller plus loin sans retirer l'hommage sincère que tout à l'heure nous rendions à un solide et charmant génie et sans nous mentir à nous-même.

II

En fait, que lui a-t-on surtout objecté ou reproché? Envers qui et sur quelles œuvres l'a-t-on accusé et l'accuse-t-on de s'être montré censeur rigide, étroit, ou, à l'inverse, juge d'une bienveillance illimitée, excessif et trop complaisant approbateur?

Il est vrai qu'en mainte page il avoue, avec la plus entière franchise, ne pas admirer le théâtre de Victor Hugo, même en s'arrêtant à ceux de ses drames qui ont été le plus souvent remis à la scène, et dont la vogue ne semble pas épuisée. Etait-ce incorrigible parti pris, aveugle résistance d'un obstiné classique aux révélations d'un art nouveau? Pas le moins du monde. On a vu tout à l'heure, par ce rapprochement d'un sens profond entre la *Phèdre* de Racine et l'*Othello* de Shakespeare, que son goût raisonné, sa préférence, son faible, si l'on veut, pour la vieille tragédie, pour celle dont Boileau a tracé le code, n'avait rien d'exclusif. Il acceptait parfaitement le *drame*, le drame avec toutes les libertés qu'il comporte, mais aussi avec toutes les obligations dont elles ne sauraient l'affranchir. Dans ce plus large cadre, il voulait trouver autre chose encore que des chocs de passion retentissants, que de surprenants coups de théâtre, que de terrifiants dénouements, autre chose que de beaux vers, des rimes sonores, des tirades d'une éloquente poésie, et des effets artistement combinés de mise en scène et de costume. Il y voulait avant tout ce que le poète de théâtre doit surtout au spectateur : un tableau de la vie, où se rencontrent et luttent des êtres faits comme nous, semblables à nous, en qui chacun de nous puisse, à première vue, se reconnaître, à quelque distance que les mettent de nous leur condition, leurs vertus ou leurs crimes, leurs aventures tragiques ou fortunées; des hommes enfin, des figures vraies. De toutes les lois auxquelles il jugeait le théâtre absolument soumis, celle-là est, à coup sûr, la première et la plus im-

périeuse, et c'est précisément à celle-là que le grand poète révolutionnaire lui paraissait le moins fidèle. Il s'expliquait ainsi à lui-même l'impression de froideur persistante que lui laissaient, en dépit de tous leurs éblouissements et de tous leurs prestiges, les plus renommés de ces drames, et qu'il avouait sans détour.

Que les vieux tenants du romantisme aient protesté avec indignation contre l'insulte faite à leur dieu : soit! Les plus avisés d'entre eux, cependant, se bornent à tenir ferme pour *Hernani*, *Ruy Blas*, *Marion Delorme*, pour les deux premiers surtout, qui, revenus à la scène après mainte éclipse, ont l'air de s'y acclimater, et, même à cette heure, ne cessent pas, paraît-il, de faire d'assez belles recettes.

De quel poids un tel argument peut-il être en un pareil débat? Par où ces deux ouvrages, à les regarder de près, se distinguent-ils des autres drames sortis de la même main? Nous offrent-ils un fond de vérité plus grand? De bonne foi, vivent-ils, existent-ils, ces personnages prétendus shakespeariens, étrangement conçus ou capricieusement développés, inconsistants, fantasques, sujets à plus de désaccords avec eux-mêmes et de contradictions que les défaillances de la volonté ou les orages du cœur n'en expliquent et n'en justifient, et dont le rôle se déroule en ligne tellement brisée que l'auteur semble avoir systématiquement rejeté comme un joug importun l'antique précepte d'Horace et de Boileau, l'éternelle loi dont nul ne saurait impunément s'affranchir :

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

Qu'est-ce que ce Hernani, ce conspirateur bandit, cet *outlaw* espagnol, que pousse une haine héréditaire, qui, dans l'ombre, s'attache avec l'ardeur d'une furie vengeresse aux pas de don Carlos, qui veut sans cesse le tuer, le tient, ici et là, au bout de son poignard, et jamais ne le tue, et toujours le laisse aller sans aucune bonne raison; non moins surprenant, quand proscrit, fugitif, traqué sous un déguisement et toujours affamé de vengeance, il jette lui-même le masque, par un désespoir d'amour aussi injuste qu'insensé et s'obstine à livrer lui-même sa tête à qui veut la prendre?... Que dire de ce vénérable seigneur, loyal, hospitalier, magnanime, type

d'honneur et de vertu, dont un dépit, une douleur, si l'on veut, de vieillard amoureux, fait un monstre, et qui, abusant d'un pacte baroque, vient, comme un noir démon, substituer au dénouement heureux le dénouement atroce par la plus imprévue et la plus satanique des vengeances?... Et ce Charles-Quint, roi d'Espagne, qui, en 1519, au temps même où il attend des nouvelles de la diète de Francfort réunie pour l'élection d'un empereur, se livre aux ébats d'une jeunesse à la don Juan, fait le guet sous les balcons, pénètre en séducteur dans les maisons honnêtes, se cache dans une armoire, enlève à main armée la beauté qu'il poursuit, à la barbe d'un des vieux et plus respectables grands d'Espagne, oncle de la dame et de son futur époux!... Il était vraiment temps de dire la vérité au public sur ces fantoches, et mieux qu'on ne l'avait pu faire à l'origine[1].

Et cet autre, ce Ruy Blas! Quel étonnant composé! Comment suivre dans ses incarnations variées et ses volte-faces ce bizarre mortel, laquais, poète, amant d'une reine, patriote, grand homme d'État, qui, des hauteurs où une noire intrigue et son propre vol l'ont porté, se laisse précipiter avec une docilité inconcevable, et, dans son effondrement, ne s'avise qu'à la dernière extrémité du coup d'épée qui sauve à grand'peine du pire des scandales et du plus affreux destin celle qu'il adore? Regardés de près, analysés de sang-froid, ces excentriques personnages perdent corps et substance, et semblent moins figures de drame que de fantasmagorie. Sous la main du redoutable anatomiste qui sépare

1. Au surplus, depuis peu, la jeune école, qui se lève, de critiques éveillés et indépendants, ne s'en fait pas faute. Le brillant successeur de J.-J. Weiss aux *Débats*, M. Jules Lemaître, au lendemain d'un anniversaire du poète célébré par le Théâtre-Français avec représentation gratuite et apothéose, écrivait : « Si miraculeusement versifié qu'il soit, et quelque plaisir qu'il nous donne à la lecture, ce n'est pas le théâtre de Victor Hugo qui peut justifier ces honneurs extraordinaires. Dès qu'on essaye de les réaliser sur la scène, de donner un corps à ces froides et éclatantes chimères, ces drames sonnent si faux, que c'est une douleur de les entendre. Ou plutôt, tranchons le mot, ils ennuient. » (*Les Contemporains*, t. III, 1889.) — M. Emile Faguet n'en juge pas autrement et se prononce dans le même sens d'une façon moins irrévérencieuse. (*Études sur le* XIXe *siècle*, 1887.) — M. Ernest Dupuy, admirateur fervent, lui, de Victor Hugo, reconnaît que ses drames sont « trop imprégnés de lyrisme » pour ne pas « perdre beaucoup à être représentés »; il avoue sa préférence pour le *Théâtre en liberté*, — *Torquemada*, *la Forêt mouillée*, *Gallus*, etc., — destiné à la lecture, et où le poète, en conséquence, a pu produire, sans se heurter aux mêmes écueils, sa puissante fantaisie. (*Victor Hugo, l'homme et le poète*, 1887.)

les éléments hétérogènes dont ils sont formés, et met à nu leurs antinomies, ils ne tiennent pas. — Voyez en particulier le feuilleton, le plaisant et magistral feuilleton du 19 novembre 1883 sur une reprise de *Ruy Blas*! — Cependant, aux clartés du lustre, l'audace confiante et juvénile avec laquelle ils sont jetés sur la scène, la vie factice qui les anime, la fière désinvolture de leur langage, le relief de leurs attitudes, la soudaineté même des péripéties, le romanesque étrange, souvent féerique des situations, l'éclat de l'appareil théâtral, occupent, saisissent une assistance en grande partie formée comme toujours, et plus que jamais aujourd'hui, de spectateurs impressionnables, fort accommodants au fond, beaucoup plus naïfs qu'ils ne croient l'être, prompts à s'intéresser à ce qui vivement les étonne. Ceux que plus de culture et quelque dose d'esprit critique mettent sur leurs gardes, et les délicats, et les connaisseurs, — il en reste encore, — épars dans la salle, demeurent froids, même aux endroits les plus acclamés, mais non pas insensibles à tout ce qui, dans le mouvement et la qualité du style, révèle un rare tempérament de poète; ils prennent plaisir au jaillissement des vers bien frappés, à l'escrime éblouissante du dialogue, à l'envolée lyrique des meilleures tirades, plaisir tout littéraire, plaisir de tête, où *l'émotion*, celle dont il s'agit, l'émotion dramatique, n'a point de part. Interrogez-les, et s'ils ont le courage de leur opinion, ils en conviendront aussi franchement que le faisait pour son compte notre critique.

« Pour moi, disait-il, je vois sans une larme expirer Doña Sol et Hernani; j'entends sans terreur ni trouble le *De Profundis* que chantent les moines sur Gennaro et sur les jeunes fous ses amis. Enfin, tous les effets de ce théâtre glissent sur moi sans m'entamer. C'est peut-être une infirmité de mon esprit; en tout cas, elle est profonde, elle est incurable... Victor Hugo possède à un haut degré le don des accessoires et de l'appareil du drame; il ne possède pas le don du drame même... Ses drames sont avant tout des spectacles [1]. »

Les fervents admirateurs du poète que blessent ou désolent ces aveux, ces arrêts, ne sauraient équitablement en incriminer la bonne foi, ni méconnaître l'honnête impartialité du

1. *Autour de la Comédie-Française*, p. 270. — *Le Théâtre et les mœurs*, p. 73.

critique. Personne, en effet, n'a plus volontiers que lui reconnu, proclamé la royauté du même génie en d'autres et vastes régions du domaine poétique. Nul n'a mis en plus haute place le maître inspiré, souverain, du chant lyrique, c'est-à-dire de la poésie par excellence, sous ses formes les plus diverses, religieuse, philosophique, personnelle et à demi élégiaque, guerrière, nationale, l'audacieux et heureux régénérateur de notre langue poétique appauvrie, l'inventeur sans égal de rythmes nouveaux, ni salué d'un plus joyeux étonnement la muse d'Archiloque, tout à coup réveillée dans les strophes vengeresses des *Châtiments*. Personne n'a mieux senti et mieux signalé dans les plus vivants récits de la *Légende des Siècles* le génie de la chanson héroïque et du romancero, ou, pour mieux dire, la puissance de l'inspiration épique.

Non content de glorifier en Victor Hugo le poète, J.-J. Weiss s'est attaché, dans une étude attentive et sympathique de *l'homme*, à démêler, à saisir, à travers les différentes époques de sa longue carrière et les diverses oscillations de sa pensée, la persistance intime d'un même esprit, les impulsions de plus en plus agissantes d'une même foi, enfin, quoi qu'on ait pu dire, l'unité, oui, l'unité d'une fière et noble vie[1]. Tout compte fait des deux parts, il l'a jugé grand, et ne l'a trouvé surfait ni par l'espèce de culte rendu à sa vieillesse ni par les honneurs extraordinaires, sans exemple, dont le deuil public a entouré ses funérailles. Il ne s'est pas montré surpris, comme d'autres l'ont été, de voir le cercueil du poète citoyen triomphalement promené de l'Arc de l'Étoile, sa dernière station funèbre, aux caveaux du Panthéon : il demandait seulement que, dans cette ovation suprême, ce qu'il appelait « le droit des Tiers » fut « réservé », c'est-à-dire que la France voulût bien, par la pensée, associer pour une part, à tant d'honneur, la glorieuse pléïade de génies dont Victor Hugo disparaissait le dernier[2]. Comment donc l'*hugolâtrie* la plus exigeante, la plus jalouse, pourrait-elle suspecter d'antipathie malveillante et de dénigrement prémédité la sentence qu'on vient de voir rendue contre la dramaturgie du poète ?

1. *A propos de Théâtre*, ch. XX.

2. *A propos de Théâtre*, ch. XX.

Il est vrai que l'auteur de cet arrêt s'est prononcé d'une manière assez différente sur l'œuvre de cet autre père du théâtre romantique, contemporain de Hugo, et, durant quelque temps, son rival. Il est vrai qu'il s'est intéressé avec une faveur marquée aux reprises de quelques drames de Dumas père. *Antony*, remis après de longues années à la scène, lui a paru très digne d'en reprendre possession. *Henri III et sa cour* a trouvé grâce, non point à titre d'exhumation curieuse, mais pour sa valeur propre, devant l'inexorable censeur de *Hernani* et de *Ruy Blas*. On s'en est étonné, quelques-uns même s'en sont plaints, comme d'une regrettable inconséquence. Pourquoi, a-t-on dit, une telle divergence d'appréciations sur des œuvres écloses à la même heure, nées du même souffle régnant, et qui ont entre elles tant de rapports d'esprit et d'origine? Pourquoi cette sévérité froide d'un côté, cet accueil bienveillant, chaleureux même, de l'autre?

La réponse est facile, et la raison est des plus simples. Le critique mis en cause a trouvé d'un côté ce que de l'autre il cherchait vainement. Quoi? L'instinct de la scène, le tempérament et la vocation du poète dramatique, enfin ce qu'il appelait tout à l'heure le *don*, le vrai don du *drame*.

Hernani, sans aucun doute, éclipse *Antony* par toutes les splendeurs de poésie dont il étincelle; mais *Antony* se relève et se défend par l'habileté supérieure du tissu et de la conduite, et par le sentiment de la vie. Soyons justes. Avec deux personnages mis aux prises dans une action aussi simple que rapide, que nul incident extraordinaire ne complique, où rien n'est donné au plaisir des yeux, Alexandre Dumas a su faire un drame d'un intérêt tragique, aujourd'hui encore vivant et vrai, malgré ce que le temps et la mobilité des goûts et de la mode ont pu, par places, éteindre ou ternir. En dépit des éclats de sa mélancolie byronienne et satanique et de ses allures fatales, à la façon de 1830, le personnage d'Antony, conçu dans un moment d'émotion sincère, est encore debout : l'amant d'Adèle d'Hervey, même à cette heure, nous attache, nous émeut, nous effraie, tout en se faisant plaindre, par l'ardeur et le délire croissant de la passion, de la grande et terrible passion qui fait les Othello et les Oreste. Mais c'est surtout de celle qui en est l'objet et la victime que nous vient

l'impression profonde. Elle a de quoi toucher les âmes les plus froides, cette Adèle d'Hervey, l'honnête et noble femme, qui voit et sent à plein son péril et tremble d'y succomber, qui, tant qu'elle peut, se protège elle-même, d'abord par la lutte héroïquement vertueuse, puis par la fuite, et que tout trahit et déjoue à mesure, et dont tous les efforts pour éviter l'abîme qui l'attire ne servent qu'à l'y précipiter. Peu de rôles de femmes sont empreints d'un pathétique aussi continu, aussi pénétrant. La pièce, où tout porte coup, nous entraîne d'un mouvement irrésistible à cet étrange et farouche dénouement qu'un art savant de préparation a su rendre comme nécessaire. Si ce drame, œuvre de jet terminée en quelques jours, et d'un style qui se ressent trop d'une production hâtive, n'est pas, tant s'en faut, un chef-d'œuvre, c'est, à coup sûr, le remarquable essai d'un génie né pour la scène: c'est, après tout, l'œuvre qui donnait les plus sérieuses promesses dans cette aurore du théâtre romantique.

Il n'y avait pas moins de convenance et d'équité à montrer aux générations nouvelles les mérites de cet *Henri III et sa cour* qui, avant *Hernani*, fut le grand événement littéraire de 1829. On peut, sans doute, ne pas goûter autant que l'a fait J.-J. Weiss le drame d'histoire qui, là, par une combinaison hardie, s'enchevêtre avec le drame de passion. Les scènes qui mettent sous nos yeux les complots des ligueurs, ceux des Guises, les intrigues souterraines de Catherine de Médicis, les élégances et les brutalités de la cour des Valois, ont-elles, en effet, l'expressive fidélité, la puissance d'évocation qu'il leur prête? Elles ont paru à d'autres yeux que les siens, et à de bons yeux, plus industrieusement que fortement tracées, et assez froides, en somme. Mais ces tableaux d'histoire, auxquels il attache, ce semble, plus de prix qu'on ne devait s'y attendre, occupent à peine un tiers de l'action totale. A partir du troisième acte, reprend et se développe cet émouvant drame de passion, duquel il n'a dit rien de trop. D'une donnée très simple, mais tragique, et que plus d'un affreux souvenir de ces temps vérifie, l'auteur a su tirer des effets répétés et croissants de terreur et de pitié, auxquels les spectateurs d'hier n'ont pas plus résisté que ceux d'il y a soixante ans. On ne saurait contester la beauté attendrissante et poignante à la fois

de la scène qui fait à elle seule le dernier acte, de celle où l'intrépide et charmant héros, le chevaleresque adorateur de la duchesse de Guise, attiré dans un sinistre guet-apens par la main violentée de sa dame, reçoit, à l'heure du péril suprême, le premier aveu et le dernier d'un amour qu'il va payer de son sang. On regrette toutefois que pour un drame de cette nature, pour de telles scènes, surtout pour ce duo final, où les divines ivresses de la passion s'échangent, en face de la mort, entre deux jeunes cœurs, l'auteur n'ait pas eu à sa disposition, au lieu d'une prose claire, animée, « mouvementée », rapide, sans forte empreinte, les magiques puissances de la langue des vers. Alexandre Dumas sentait lui-même tout ce que la faculté poétique, unie au génie de l'invention, eût ajouté à son œuvre de force et d'éclat. Ce regret lui échappait, avec peu de modestie d'ailleurs, dans un mot spirituel qu'on a retenu : « Ah! disait-il, si je faisais les vers comme Victor! ou si Victor faisait le drame comme moi! »

Si, du moins, par un sérieux et de plus en plus savant usage du don précieux qu'il possédait, et en gardant au cœur la noble tradition de ses débuts, il eût travaillé de son mieux à marquer sa place dans le théâtre nouveau que l'école romantique, superbe en ses promesses, se flattait de créer!... Mais on sait comme bientôt l'enivrement du succès, une fièvre impatiente de produire et d'occuper les cent voix de la renommée, une fécondité d'invention débordante emportèrent l'heureux nouveau venu hors de la haute voie à peine tentée, et firent du rénovateur de la scène entrevu, un moment espéré, le prestigieux, l'étonnant, l'amusant dramaturge que l'on a vu à l'œuvre pendant tant d'années. Après *Henri III*, après *Antony*, on eut *la Tour de Nesle!* — et vingt autres pièces qui, sous leur vernis romantique, ressuscitaient, en le rajeunissant plus ou moins, le bon vieux mélodrame, ou découpaient en scènes d'un mouvement vertigineux le roman d'aventures, le roman mi-partie de fiction et d'histoire, dit « de cape et d'épée ». — *les Mousquetaires*, *la Jeunesse des Mousquetaires*, *la Reine Margot*, etc.

Là même, notre critique, à l'occasion, ne laissait pas de louer la fertilité d'imagination, la clarté d'agencement, le *crescendo* d'intérêt, « le brio scénique », qui révèlent, par des

signes éclatants, « l'homme de théâtre ». Un jour, ayant à parler d'une reprise de cette fameuse *Tour de Nesle*, il se divertissait à mettre en relief l'art avec lequel sont déduits d'acte en acte les exploits du capitaine Buridan, et laissait échapper le mot *chef-d'œuvre*. Le mot, en un sens, n'avait rien d'excessif. La pièce est bien un des types achevés, un des chefs-d'œuvre *du genre*. On s'est ému et même un peu scandalisé de voir ce lettré de marque, ce fin connaisseur, ce critique redouté, en admiration devant la *Tour de Nesle!* C'était faute de se placer au même et juste point de vue, faute aussi de faire la part de l'outrance enjouée, du mélange de sincérité et d'ironie qui règne d'un bout à l'autre de ce feuilleton, un des plus amusants qu'il ait écrits[1]. Après avoir fait le compte de toutes les horreurs accumulées dans la pièce, de tous les crimes qui s'y commettent sans effrayer trop, pourtant, ni fatiguer les spectateurs, il ajoutait de son ton le plus leste :

« Le drame est mené si haut la main, et avec une telle vigueur, qu'on ne songe pas à s'horrifier de tant de forfaits, au delà de ce qu'il faut pour ressentir l'agréable émotion d'une terreur dramatique à dose tempérée. Là encore est la marque de Dumas! Une bonhomie littéraire pantagruélique, qui ose tout aisément et victorieusement! Une gageure de scélératesse! Une gasconnade patriarcale de crimes! Du pur Dumas, je vous assure!

» Et le style! Car dans la *Tour de Nesle* il y a *un style*, tout en gestes, en poses, en effets de buste et de rapière, en coups de dague rapides, en sanglots ciselés et savamment alternés comme les *concetti* du chevalier Marini, en apostrophes brusques et néanmoins subtilement tournées comme un marivaudage de place publique et de taverne. C'est un style trouvé et que je n'hésite pas à juger admirable, *si je me place sous l'optique du genre*. Tout en paraît flétri aujourd'hui, parce que tout en a été, de 1832 à 1848, trop continu, trop populaire, trop universel... Les acteurs d'à présent prononcent sans foi et les spectateurs ne peuvent plus entendre sans sourire les paroles fameuses : « La belle nuit pour une orgie à la Tour!... — Avez-vous remarqué ces voix si douces et ces regards si faux? Oh! ce sont de grandes dames, de très grandes dames... — Oh! Marguerite, à qui faut-il des nuits bien sombres au dehors, bien éclairées au dedans?... etc., etc. — Supposez que vous entendiez tout cela pour la première fois : ce style est au plus haut point lapidaire et théâtral! »

1. *Revue bleue* du 10 février 1883.

C'était, si l'on veut, forcer la note, mais en homme d'esprit, et de façon, ce nous semble, à ne pas discréditer l'homme de goût.

Parfois même, il ne s'est pas fait scrupule d'encourager ou de provoquer certains retours vers d'autres dramaturges en renom, tels que les Frédéric Soulié, les Auguste Maquet, les Dennery, ces gloires du boulevard, qu'il avait vues au temps de Louis-Philippe ou sous l'Empire, dans tout leur éclat. Il ne croyait pas déroger, en protégeant contre le dédain des jeunes critiques ses confrères, un genre de spectacle longtemps en honneur sur les théâtres populaires, et qui lui semblait expressément y convenir. Le mélodrame, avec ses fortes péripéties, ses terreurs et ses attendrissements, ses noires intrigues, généralement dénouées par la confusion du crime et le triomphe de la vertu; le mélodrame, palpitant d'intérêt et moral à sa manière, lui paraissait précieux à conserver pour le divertissement des foules. Au même point de vue, et dans le même esprit, il demandait justice ou grâce pour le drame de cape et d'épée, le drame à panache, dont il avait en gré les héros, ces merveilleux batailleurs, ces chevaleresques aventuriers, ces hardis compagnons à surprenantes fortunes, taillés sur le patron des d'Artagnan, des Bussy, des d'Harmental; il voyait, non sans raison, dans le spectacle des prouesses et des adresses de ces étonnants et sympathiques personnages, comme une école de bravoure, de joyeux sang-froid et d'esprit *débrouillard* pour le bon populaire qui les acclame.

Au surplus, ses regrets et ses spirituelles revendications en ce sens s'alimentaient tout naturellement de son instinctive et profonde aversion pour les tristes nouveautés qu'il voyait s'introduire sur les mêmes scènes. C'était l'heure où le réalisme, qu'il avait flétri de ses plus éloquents anathèmes au plus fort du succès de *Madame Bovary*, — et encore le réalisme de la plus fâcheuse espèce, le plus résolument exclusif de tout idéal, — pénétrait au théâtre sous ses yeux, s'étalait dans *Thérèse Raquin*, dans l'*Assommoir*, dans *Nana*, dans *Pot-Bouille*. Ces choses-là l'excitaient d'autant à nous vanter le pathétique de *la Bouquetière des Innocents*, et même les émouvantes complications du *Sonneur de Saint-Paul;* son intransigeance hautaine à l'égard de Zola et de son école le

mettait d'autant plus en humeur de rompre quelques lances en faveur d'Aniccet Bourgeois et de Bouchardy.

Est-il aussi facile de s'expliquer ses jugements sur d'autres œuvres, d'autres noms, de date plus récente, et qui sont, à des degrés divers, l'honneur du théâtre contemporain ?

A l'heure où il prit en main la chronique des *Débats*, une éclatante trinité de talents régnait sur la scène, sur la scène de Molière et de Beaumarchais : Émile Augier, arrivé au terme de sa carrière, et déjà presque classique de son vivant : Dumas fils, toujours à l'œuvre, et en pleine gloire ; Sardou, plus que jamais populaire. C'était une heureuse fortune pour le critique d'avoir à se prononcer sur ces maîtres nouveaux de la comédie de mœurs et de la comédie-drame. Comment en a-t-il profité ? On a dit, on a répété que, juge très équitable et grand admirateur de l'auteur des *Effrontés* et de *l'Aventurière* [1], il s'était montré bien avare de suffrages et même prodigue de sévérités envers les deux autres.

Il est vrai qu'un jour, un des jours de sa jeunesse, bien des années — vingt-six ans tout comptés — avant d'entrer aux *Débats*, il avait signé, dans un des périodiques du temps [2], une étude sur les premières comédies du second Dumas (en particulier sur *le Demi-Monde*, *la Question d'argent*, *le Fils naturel*), une ample et curieuse étude, où il ne le ménageait guère. Sans méconnaître le jeune et vigoureux talent qui se

1. Encore a-t-on trouvé mauvais que, tout en tenant compte et grand compte des parties du théâtre d'Augier qui s'élèvent jusqu'à la comédie sociale (*les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *les Fourchambault*), il ait témoigné une estime particulière et plus complète pour les meilleures des pièces précédentes, écrites en vers, de celles qui tiennent surtout de la comédie moyenne (*Gabrielle*, *Philiberte*, *l'Aventurière*). Cette préférence peut être discutée, mais pourquoi s'en formaliser ? Dans un genre de comique plus doux, moins âpre, moins osé, mais pénétrant, et avec le charme de poésie qui s'ajoute à la vérité et à l'effet moral des peintures, ces dernières pièces se placent assez haut pour qu'il n'y ait point caprice ou erreur de goût à les distinguer avec prédilection et à s'y complaire. — J.-J. Weiss admirait en connaisseur chez ce maître le naturel, la franchise, le relief du vers de comédie, jusqu'à le proclamer héritier direct, sous ce rapport, de Regnard et de Piron, et ne l'avait pas vu sans regret renoncer de lui-même, pour toute la seconde partie de sa carrière, aux avantages de ce don si rare. *L'Aventurière*, que plus d'un bon juge regarde comme la perle de ce théâtre, appartient sans conteste, pour le fond et pour la forme, à la première manière de l'auteur.

2. *Revue contemporaine*, août 1858.

révélait dans ses ouvrages, il l'estimait acclamé, fêté, avec plus de faveur encore que de raison, en contestait sans détour le bon emploi, en blâmait, avec une franchise souvent acerbe, la direction, et même essayait, par ses critiques et ses avis, de lui tracer un autre et meilleur cours.

Par où reprenait-il l'heureux nouveau venu avec le plus d'insistance et de rigueur? Il l'accusait, il le plaignait de payer tribut, de donner lui-même des gages à la « littérature brutale » par un goût trop peu réprimé pour les situations risquées, d'une réalité poignante et triste, pour les scènes neuves et scabreuses, intrépidement étalées, saisissantes, mais jusqu'à l'oppression et à la gêne, et d'un effet trop mêlé, trop pénible, pour que l'impression morale en vue de laquelle on ose nous les offrir, n'en soit pas altérée peut-être compromise. Non moins sévèrement, ou plus encore, il lui reprochait de nous montrer, dans les situations les plus diverses, et même les plus importantes, des personnages nettement conçus et dessinés, mais constamment et même uniformément armés de sang-froid et de logique en l'expression de leurs intérêts, de leurs sentiments, de leurs passions, de tous les états d'esprit ou d'âme dont se compose leur rôle. Étrange théâtre et sans précédent, disait-il, où règne impérieusement une nouvelle muse, *la logique!* Singulier monde, dont les acteurs, même aux instants les plus critiques dans la bataille de la vie, têtes froides et bons lutteurs, se permettent à peine un rapide éclair de joie ou de douleur, de colère ou de tendresse, s'interdisent l'épanchement, l'effusion, comme temps perdu et déclamation fade ou stérile, se refusent l'éloquence, l'éloquence de l'émotion, pour se livrer à celle des faits, des raisons qu'ils manient, d'ordinaire, avec un rare degré de précision, de clarté, de rapidité; — où les passionnés eux-mêmes semblent ignorer les troubles d'âme, et ne connaissent pas les larmes ou refusent de les laisser couler; où les victimes d'une faute, à l'heure tragique des aveux, plaident leur cause par le seul enchaînement des circonstances que présente un récit sincère; où les jeunes amants qu'un arrêt cruel sépare ont assez d'un échange concis et positif de serments et de calculs d'avenir pour s'assurer de leur mutuelle tendresse; où les rôles de naïfs et d'ingénues sont eux-mêmes atteints de cette précision

agile, incisive de langage et de ton, partout répandue. De là, conclnait-il, tout un spectacle animé et marchant d'un merveilleux train, mais plus ou moins glacé, ou, si on l'aime mieux, frappé d'une particulière sécheresse dans le mouvement qui l'emporte.

On ne peut nier qu'il n'y eût dans ces objections, dans ces attaques, surtout dans la dernière, une part de sagacité réelle, un fond de vérité irrécusable. Mais, avec une verve juvénile de polémique littéraire, égale à celle qu'en ce temps-là il commençait à déployer sur un autre champ de bataille, il poussait à l'extrême, jusqu'à méconnaissance inique et malicieuse, en des pages comme celle-ci :

« Le dialogue, tel que l'entend et le pratique cet auteur, est une série de raisonnements alternés qui vont droit devant eux à la façon des boulets de 48 ; j'emprunte cette comparaison à M. Dumas lui-même. On voit avec surprise au théâtre un auteur qui n'est occupé que de déduire : il suppose des faits, il indique des sentiments, il constate des actions ; ce sont comme des lignes que trace un géomètre avant de rechercher les propriétés d'une figure ; et de la combinaison tranquille de ces lignes il construit des personnages qui sont des rectangles.

» Que nous donne-t-il ainsi ? Un spectacle aride, où le drame et la comédie n'existent qu'à l'état virtuel et ne se traduisent jamais par des émotions saisissables. Plus la série d'argumentations qui sort d'un incident est en elle-même irréfutable, plus l'âme absente se laisse regretter. Plus le langage est net et sans équivoque, moins le sentiment nous touche. Il ne nous touche point parce que trop de netteté lui donne trop de raideur, et, chose remarquable, par la raison qu'il ne nous touche point, il nous paraît aussitôt moins net ; nous sommes tentés de croire qu'il n'existe pas. Il existe cependant, mais sous forme de cristallisation sans vie. L'émotion naissait, elle allait s'épanouir, la logique souffle sur elle, la dessèche et la fige en arêtes aiguës. Je ne sais si c'est bien parler, mais il y a positivement des émotions que M. Dumas empaille, il y en a qu'il traite par l'éthérisation ! Qu'ai-je dit tout à l'heure qu'elles n'étaient pas saisissables ? Elles sont là, au contraire, à portée de la main ; on les voit, on les prend, on les palpe, on les tourne, on les retourne, on les remet en place aussi commodément que des minéraux dans une galerie du Muséum : minéraux, purs minéraux ! Jetez-les avec force contre le mur : ils se casseront peut-être ! Vous n'entendez pas de gémissements en sortir, et ces petites veines ne crèveront point pour ouvrir passage au sang. Or, le propre des sentiments est-il de se démontrer, ou d'être sentis

et de se faire sentir? Et que nous importe, au théâtre, une série de propositions vraies, sous lesquelles il nous est impossible de découvrir ni amertume concentrée, ni colère, ni passion qui éclate, ni pudeur qui lutte, ni éloquence d'aucune sorte, ni rien enfin qu'un enchaînement de propositions! »

C'était trop, beaucoup trop refuser. Impossible de souscrire jusqu'au bout à cette pénétrante et humoristique analyse. Dans ces fortes scènes qui, même à la simple lecture, s'emparent de nous tyranniquement, il y a autre chose que des séries alternées de propositions bien déduites; ces personnages, dont nous suivons avec une ardente curiosité la conduite et la fortune, ne sont pas de froides entités, vouées à une aride escrime: ces personnages, que vous dites à la glace, n'ont cette calme impassibilité qu'au dehors et à la surface: si contenus qu'ils soient et se piquent d'être, si persistants et habiles logiciens qu'ils se montrent, ils ne laissent pas d'être hommes; et, quand il le faut, ils sont, éloquents, éloquents à leur manière, éloquents de l'émotion intérieure qui les travaille, et qui, sans éclater, respire et se trahit dans leurs nets et fermes raisonnements, dans leurs récits probants, et y répand chaleur et vie croissante, sans briser les uns ni entrecouper les autres.

Mais pourquoi défendre et justifier qui certes n'en a pas besoin contre le J.-J. Weiss de 1858, — en répondant à des critiques mêlées de vrai, de faux, outrées, et par là ruineuses, dont le J.-J. Weiss de 1883, dans sa fonction de chroniqueur aux *Débats*, s'est manifestement désisté?

Celui-ci, en effet, ne poursuit nullement cette âpre guerre entreprise au temps jadis: plus de ces attaques à fond, de ces violents assauts, de ces dures sentences, accompagnées de quelque persiflage, dont nous venons de voir un échantillon. S'il n'a pas désarmé sur toute la ligne, s'il fait encore, au besoin, sur plus d'un point, ses réserves, c'est en modérant l'exercice de son droit, juge moins prompt désormais, assagi, ramené, et, en grande partie, reconquis. Le temps, un inévitable progrès de maturité, cette largeur nouvelle d'esprit qu'apportent les années, un long supplément d'expérience littéraire et d'expérience humaine, lui ont appris la mesure et l'équité envers un justiciable de cette

valeur. Parfois sévère encore et mordant sur le détail, il a cessé de contester *le genre ;* il l'accepte ou le subit sans résistance ; et là où il approuve, ou admire et applaudit lui-même, quelle plénitude d'accord avec le sentiment public, jadis si fièrement combattu et contredit ! Quelle sincérité d'éloge ! Quelle vivacité d'hommage ! Il est vrai que les pièces par lesquelles il s'est le plus volontiers laissé séduire et vaincre, sont celles où, sans modifier extérieurement sa manière, le dramaturge penseur et moraliste a mis plus résolument, et avec plus de conviction, son art au service de généreuses et salutaires visées, et dans la même forme rapide et serrée a versé plus d'âme, pour ainsi dire, — *l'Ami des femmes, les Idées de madame Aubray, Denise :* — « compositions supérieures (c'est le critique qui parle), compositions supérieures, qui, par une émotion scénique plus riche et plus variée, par un sens du réel plus profond et plus intense, par une originalité morale plus saine », lui semblent dépasser les premiers triomphes de l'auteur [1].

Chose remarquable, il ne craint pas de mettre aussi en première ligne *la Visite de noces* [2], quoique prise au vif dans le vice mondain, quoique vraie à donner parfois la nausée, mais utile, comme le fer rouge qu'une main hardie met dans certaines plaies, mais éloquente et morale par les dégoûts mêmes qu'elle soulève. Moins satisfait, et non sans raison, de *l'Étrangère*, comment termine-t-il l'attentive et impartiale analyse, où vient d'être magistralement signalé, entre diverses fautes, un regrettable déplacement du sujet à moitié chemin ? Par cet aveu qu'en dépit de tout son plaisir et son admiration lui arrachent :

« Toutefois, nous ne croyons pas qu'avec tous ses défauts, *l'Étrangère* ait marqué chez M. Dumas un fléchissement du talent dramatique. Bien au contraire, le métier, là, est su et pratiqué à fond. *La griffe reste sûre et puissante.* L'art de construire un acte, une scène, un discours, n'a jamais été plus ferme. Jamais le dialogue plus robuste et plus rapide ; jamais plus déliée et plus claire la direction de la scène, où l'on voit apparaître et circuler à la fois, sans gêne ni heurt,

1. *Le Théâtre et les Mœurs*, seconde édition (1889), nouvelle préface.

2. *Autour de la Comédie-Française*, p. 154.

jusqu'à dix personnages qui ont tous parmi les préoccupations communes, des apartés d'intérêt et de sentiment. On ne s'ennuie pas, même quand on réclame; on ne languit pas, même quand on s'étonne quelquefois : on s'en va content [1].

Content, ah! il l'était, de façon autrement intime et profonde, en sortant du théâtre après la première de *Denise*; et dans son feuilleton du lendemain, après avoir consciencieusement noté, en faisant le récit de la pièce, ce qui cloche çà et là pour les mœurs et la vraisemblance, il s'écriait :

« Mais *que fait tout cela*? M. Dumas *sait, veut et peut le drame*. Il le peut, le sait et le veut *profondément, franchement, puissamment*. Quand la commotion pathétique arrive, toutes les objections qu'on ferait pèsent peu.

» La scène de l'aveu dans *Denise*, qui est le sommet du drame, efface tout, enlève tout.

» Denise est une digne sœur de Clara Vignot et de Jeannine, mais d'un autre élan. Quand elle se trouve en face d'André qu'elle aime, et qui lui demande sa main, il lui suffirait de ne pas prononcer un mot pour fonder son bonheur et celui d'André. Elle s'est laissé séduire par Fernand; mais deux personnes seulement le savent, qui ne parleront pas, ne peuvent pas parler... Elle a eu un enfant de Fernand; mais cet enfant est mort : la faute est ensevelie avec lui dans un cimetière de village. Un mensonge, ou seulement le silence, sauverait tout. Denise ne mentira pas, ne se taira pas, même au prix de son bonheur, même au prix du bonheur de celui qu'elle aime. C'est ici l'héroïsme, un héroïsme vrai, que la vie engendre, — et c'est ce qui la fait belle, — aussi naturellement qu'elle engendre la vilenie et la platitude. C'est ici la vérité du beau, d'un beau que la nature humaine est capable de donner. L'effet de l'aveu est irrésistible : il n'atteint pas à la sublimité, parce que depuis le commencement du drame nous nageons dans trop de choses médiocres [2]; il excite les larmes qui font du bien. Dans cette scène si bien amenée et si bien conduite (sauf un ou deux traits qui ne concordent pas et même qui grincent), on doit particulièrement admirer le récit de la mort de l'enfant chez la nourrice de Colombes. Peu de mots, pas de déclamation; le vrai tout nu; la tristesse sinistre du fait en soi; un don de premier ordre chez M. Dumas, de l'essence de Dumas. La nourrice était une brave femme, robuste et soigneuse; l'enfant n'a manqué de rien; il est

1. *Autour de la Comédie-Française*, p. 154.

2. *Médiocres*, moralement parlant : jusqu'à cette admirable scène où Denise, lasse de mentir par son silence, se décide à tout dire, le spectacle qui nous est offert n'a rien, tant s'en faut, d'héroïque.

mort tout de même au bout de six mois; il n'a manqué que d'un père et d'une mère... Ceux qui n'étaient pas là auraient réchauffé le pauvre petit et l'auraient fait vivre. Le meurtre de l'enfant par abstention, voilà la fin fatale des séductions et des dérangements de conduite et de tous les amours sans règle. M. Dumas, sobrement, dans son récit nous met la catastrophe sous les yeux. Quelle leçon! Elle porte autrement que les brochures de M. Dumas en l'honneur des femmes qui tuent. Ici se montre le Dumas digne du nom de moraliste et digne du nom de philosophe; c'est le Dumas moraliste adéquat au dramaturge[1].

Mais M. Dumas est moraliste encore autrement qu'à la scène et avec des acteurs pour truchements : il l'est lui-même, veut l'être en son propre et privé nom, et s'y applique dans ces amples préfaces, mélanges de dissertation, de satire et d'homélie, dont la plupart de ses pièces, à l'impression ou à la réimpression, ont paru escortées. A l'égard de M. Dumas moraliste en chaire, J.-J. Weiss s'est montré jusqu'au bout irréconciliable. Il n'a pu se faire en aucun temps — peut-on lui en vouloir? — à cette espèce de prédication laïque bizarrement accolée à des pièces de théâtre, souvent diffuse, où le talent de l'écrivain si contenu, si sobre, à la scène, habituellement ennemi de l'emphase et de la déclamation, ne se garde pas, dans son allure intempérante, de ce double écueil : prédication trop souvent équivoque ou paradoxale, soit par le risqué des doctrines, soit par le pessimisme des mercuriales, et d'un effet compromettant pour les œuvres même qu'elle prétend illustrer, et dont elle outre ou fausse l'idée morale dominante, la *thèse*, comme on dit, en les commentant à l'excès.

Ce dernier des griefs articulés par le critique contre le préfacier n'est pas le moindre. Qu'avons-nous à faire,

1. *Autour de la Comédie-Française*, p. 302. — Voir aussi comme, à l'occasion d'une reprise, Weiss revient à *la Dame aux camélias* et s'y arrête, non pour rectifier, en l'adoucissant, son premier jugement, ce qu'il n'avait nullement à faire, mais pour goûter et nous faire goûter tout à son aise la beauté de ce drame simplement touchant, et très faussement accusé, à son avis, de tourner à l'apothéose de la courtisane. Le fonds de froideur qu'il conserve à l'égard du *Demi-Monde* et du *Fils naturel* ne l'empêche pas de signaler dans celui-ci, comme marqués du *plus sûr coup de griffe*, comme étant du meilleur Dumas, le *Prologue et toutes les scènes les plus décisives*, et de saluer dans le *Demi-Monde* un *chef-d'œuvre de composition et de conduite*. (*Le drame historique et le drame passionnel*, pp. 189 et 206.)

demande-t-il, des gloses abusives de celui-ci, de ses généralisations audacieuses, lesquelles, si nous n'y prenons garde, nous gâteraient, en nous les rendant moralement suspectes, les émotions légitimes que nous devons au dramaturge? Que, dans le *Fils naturel*, M. Sternay commette une faute sans excuse, même au point de vue de son bonheur, en abandonnant la noble fille qui s'est donnée à lui ; que l'excellent M. de Montaiglin, dans *Monsieur Alphonse*, relève par le plus évangélique, le plus sublime des pardons, la triste Raymonde, en qui il a trouvé une admirable épouse ; que madame Aubray et son fils ouvrent, d'accord avec nous, leurs bras à cette Jeannine de tant de sens et de tant de cœur, et, malgré la tache de son passé, si digne de leur estime et de leur tendresse ; — ce n'est pas à de tels romans, vraiment humains, mis en drame de main de maître, c'est bien plutôt à ses théories d'une philanthropie aventureuse, étalées en avant-propos, que M. Dumas doit s'en prendre de s'être vu maintes fois accusé de revendication systématique et sans mesure, de propagande antisociale et dangereuse en faveur de *la fille séduite*.

« Ce serait commettre une erreur esthétique grave de regarder les drames de M. Dumas à travers les théories douteuses de ses préfaces... Au théâtre, quand je suis devant une pièce de M. Dumas, je n'ai pas devant moi M. Dumas tout entier, j'ai une pièce et je m'y tiens. Si la pièce m'intéresse, si c'est *Denise* et que j'y pleure, si je trouve qu'André de Bardannes, en épousant Denise, fait une action noble et raisonnable, si l'auteur me communique la certitude que de ce mariage sortira le bonheur d'André, vais-je m'inquiéter de ce que deviendraient la société et les familles, si l'action d'André de Bardannes tournait en pratique habituelle ; vais-je me demander si M. Dumas ne m'a pas tendu un piège pour me prendre à ses théories captieuses?... Assurément, non : je suis gagné à Denise et à André ; je ne suis converti à aucune théorie[1]. »

Il est curieux, n'est-il pas vrai? de voir ce juge trop difficile, qu'on accuse de ne pas rendre assez justice à l'illustre auteur, la demander pour lui en avocat clairvoyant et convaincu, laver le dramaturge du tort que lui font les chimères ou les témérités du « sociologue » et plaider pour M. Dumas contre lui-même?

1. *Autour de la Comédie-Française*, p. 297.

Est-on plus en droit de le mettre en cause pour la manière dont il a traité — surtout dans quelques articles de la *Revue bleue*[1] — M. Sardou?

Si l'on veut bien y regarder de près, ses jugements sur la considérable portion du théâtre contemporain que représente ce nom, ne diffèrent pas de ce qu'en ont pu dire, soit en bien, soit en mal, ceux des critiques, ses confrères, dont l'opinion peut compter, — ou n'en diffèrent que dans la forme, par certaines vivacités et pétulances de langage.

Au fond, et en définitive, quelle place réserve-t-il à M. Sardou? Que lui accorde-t-il, que lui refuse-t-il?

Il reconnaît chez lui, à un degré peu commun, cette faculté d'invention qui tient à la puissance de l'imagination et du souvenir, un esprit délié et prompt aux métamorphoses, un vif sentiment des choses qui font rire et de celles qui font pleurer, une intrépide et merveilleuse habileté de construction scénique, une langue agile, d'une aisance et d'une prestesse d'allure qui la rend toute propre à l'escrime du dialogue, une entente sans égale de la mise en scène et du spectacle, enfin une souplesse, une fécondité de talent qui lui permettent d'aborder en heureux vainqueur les genres les plus divers, comédie, drame passionnel, drame historique, mélodrame, vaudeville, etc., et de défrayer sans relâche nos théâtres grands et petits de nouveautés applaudies.

Mais, cela dit, il lui conteste avec la même franchise, ou lui refuse, ce qu'il était permis d'attendre d'une nature riche de pareils dons : quoi? — le besoin et l'habitude d'observer la matière vivante du théâtre, le souci persistant du vrai, du vrai humain, ce goût impérieux de la vérité, qui, dans le comique ou le tragique, est le lest indispensable de la fiction et la condition première de l'intérêt profond et durable. Il se plaint et il s'étonne que, parmi tant d'œuvres ayant prise sur la foule et plaisant même à l'élite, on ne réussisse pas à en trouver une seule dont le succès ne soit pas dû surtout à la dextérité de la main et au prestige de l'exécution ; pas une qui, dans sa teneur et son ensemble, non pas seulement ici ou là par éclairs, relève de l'art sérieux, du grand art, si différent de l'industrie

1. *Revue bleue* de février 1880 et de 1882. — *Figaro* de 1881.

où triomphent les habiles ; de cet art scrupuleusement inventif, qui se pique de faire vivre et respirer à la scène des *caractères*, et ne se contente pas d'y promener sous ce nom de légères silhouettes vivement crayonnées, ou des masques, de simples masques aux traits saillants et rigides, ou des figures mobiles dans leur complexité jusqu'à l'incohérence et, par l'imprévu, l'inexpliqué de leurs revirements, tournant à l'énigme ; de cet art modéré qui, dans le choix des situations, s'interdit la recherche de l'effet aux dépens du vraisemblable et surtout au delà du possible, qui sait nouer, conduire et dénouer la trame d'une action, même compliquée, sans abus du métier, sans recours aux tours d'adresse, aux trucs ingénieux et aux *ficelles* ; de cet art enfin qui, tout en ayant soin de parler aux yeux, s'en tient au nécessaire de l'appareil théâtral et dédaigne d'admettre en trop large part de collaboration le costumier, le décorateur et le machiniste.

Le critique de la *Revue bleue* ne se refusait pas à reconnaître en ce grand producteur « un maître de la scène » ; mais il ajoutait : « *Un maître de la scène, et pas une maîtresse pièce !...* Au point où M. Sardou en est de sa carrière, nous attendons encore qu'il nous donne sa *Dame aux Camélias* et son *Demi-Monde*. »

Le mot que nous venons de souligner, hommage rendu finalement, mais avec une restriction soudaine, a soulevé plus d'une protestation. Où est-elle, cependant, parmi tant d'œuvres applaudies, la *maîtresse pièce* de M. Sardou ?

La trouverons-nous parmi ces comédies auxquelles il doit une bonne part de sa renommée (*Nos intimes*, *Nos bons villageois*, *les Ganaches*, *la Famille Benoiton*, etc.), œuvres justement populaires, car elles pétillent d'esprit et d'invention, mais où le comique des nombreux types mis en scène est rarement creusé, où il est plutôt indiqué avec outrance, redoublé et chargé au gré d'une verve d'amusant caricaturiste, et poussé trop facilement au grotesque ; comédies d'un genre assez nouveau, d'ailleurs, et singulier, où toujours, à un certain moment de l'action, au quatrième acte d'ordinaire, le rire, surexcité, s'éteint devant quelque incident gros de terreur ou de larmes, et livre la scène assombrie aux secousses d'un drame, que dissipera le dénouement, — de manière à former

une pièce à double face, un spectacle hybride, dont toute la stratégie de l'habile manœuvrier ne réussit pas à dissimuler, du moins aux regards attentifs, la composition hétéroclite et les dissonances.

Ce que les comédies ne nous donnent pas, les drames de passion (*Odette*, *Fernande*, *Fédora*, etc.) nous l'offrent-ils? Ces noms évoquent le souvenir d'œuvres ingénieusement et hardiment conçues, très émouvantes par endroits, mais où l'on remarque à regret l'inconsistance et même les disparates de plus d'une figure, au premier plan, et le déploiement habituel, autour des rôles principaux, d'une légion de comparses, au profit de scènes épisodiques, plus ou moins digressives, que l'auteur se plaît à semer largement à travers l'action engagée, au risque de la surcharger et de la ralentir, quelque adresse qu'il mette à les y rattacher et à les conduire.

Peut-être est-ce dans la partie de son théâtre dont il a demandé les sujets à l'histoire, que ses preuves les plus sérieuses d'art et de talent ont été faites. *Patrie*, *la Haine*, *Théodora*, — *Patrie* surtout, — par leurs grands coups dramatiques et leurs expressives peintures des mœurs de différents âges, se placeraient assez haut si le style répondait par plus d'empreinte et de vigueur au tragique des situations et à l'énergie des sentiments, et si la figuration, qui déjà, dans les premiers actes de *Patrie*, occupe trop les yeux aux dépens de l'émotion, ne se déployait dans *la Haine* avec un luxe d'évolutions, de scènes d'émeute et de combat, digne d'un théâtre militaire, et n'était poussée dans la pièce byzantine, aussi bien que la magnificence et l'exactitude des décors et des costumes, au point de transformer le genre, ou d'en faire surgir un nouveau, de créer une espèce de drame nouvelle, où la direction du théâtre et le poète, travaillant de concert, ont part égale au succès, — le «drame archéologique et panoramique».

La vérité, l'équité sans faiblesse paraît donc être en ce jugement compréhensif, mi-parti d'applaudissement consenti et de regrets non dissimulés, que J.-J. Weiss a porté sur ce vif génie, sur cet inépuisable et séduisant ouvrier de théâtre, ce grand amuseur et fascinateur, qui, faute d'ambition plus haute et d'un usage plus sévère de ses heureux dons, lui semblait n'avoir pas rempli toute sa destinée.

Peut-être, ainsi qu'on l'a dit, le goût particulier et très vif que, soit aux *Débats*, soit ailleurs, il avait pris plaisir à manifester pour le théâtre de Scribe, lui ôtait-il le droit de mettre autant et de si fortes réserves à son estime pour celui de M. Sardou. Qui aime résolument le premier de ces deux auteurs et tient ferme pour lui, ne saurait, en bonne logique, apprécier le second d'une manière bien différente. Il existe entre ces deux illustres pourvoyeurs de la scène moderne, des liens de filiation si réels, tant de ressemblances ou d'affinités !

Que notre excellent critique ait, en ceci, par une persistance ouverte, passionnée, intransigeante, d'estime et même d'admiration pour l'œuvre, en partie démodée, de Scribe, un peu prêté le flanc, nous en convenons, sans peine. Nul, après tout, ne possède l'infaillibilité, même parmi les plus éclairés, les plus compétents et pénétrants : ceux-là même, parfois, ont peine à se défaire d'une impression éprouvée, d'un charme subi en commun avec toute une génération, au temps des jeunes années. On reste fidèle, en vieillissant, trop fidèle à certains goûts comme à certaines modes. Il faut dire aussi qu'en présence du revirement absolu d'opinion et des excessifs dédains dont l'œuvre de Scribe est l'objet de nos jours, surtout dans les rangs de la jeune littérature, de la jeune presse, un esprit de légitime réaction et de riposte batailleuse poussait notre journaliste à relever jusqu'à le surfaire celui qu'on dépréciait trop, et l'emportait, en ce conflit, à l'autre extrême. La cause était bonne ; il eût suffi de la soutenir sans outrance.

Quoi qu'on se plaise à dire, Scribe, même à présent, est autre chose qu'un nom à demi submergé, autre chose qu'un de ces féconds et faciles amuseurs d'autrefois, longtemps fêtés et courus, dont l'œuvre est refroidie et glacée à jamais. Il faudrait au moins lui tenir compte des tentatives que, déjà célèbre, mais épris d'une généreuse ambition, il osa faire et ne fit pas sans bonheur, dans un genre de comédie plus élevé, sur les traces des maîtres. Une fois, à tout le moins, sur notre grande scène, il a touché le but, ou s'en est approché de bien près. Si à de nouveaux scrupules d'art il eût joint alors un souci plus sérieux du style, — souci qu'il n'eut jamais, — il serait difficile de refuser le nom de maîtresse œuvre à ce *Bertrand et Raton*, à cette comédie de mœurs politiques, tou-

jours plus vraie au lendemain de chaque révolution nouvelle. Nous ne savons vraiment si l'on pourrait trouver, même en cherchant bien, dans tout le théâtre de M. Sardou, un ouvrage à mettre de pair avec celui-là, aussi fortement et logiquement conçu, d'un tissu aussi serré et aussi souple, d'un intérêt comique aussi soutenu.

Mais quand même Scribe, s'en tenant à sa première manière, n'aurait été qu'un vaudevilliste neuf et supérieur, que l'inépuisable et aimable Lope de Véga du « Théâtre de Madame », il aurait encore, à ce titre, quelque droit, dans une histoire de la scène française, à une place honorable. Serait-ce trop que d'en demander une auprès de Dufresny et de Favart, et au-dessus, pour l'auteur de tant de tableaux de genre finement et joliment tracés, gais d'une gaieté vive et décente, mêlés de fiction ingénieuse et d'observation rapide; où revivent, comme en de légères esquisses, avec leurs goûts, leurs prétentions, leurs modes, avec les plus traitables de leurs passions et les moins graves de leurs travers, la société française et surtout le monde parisien des alentours de 1830 (*Le plus beau jour de la vie*, *Avant, pendant et après*, *les Inséparables*, *la Demoiselle à marier*... : où souvent, quand le sujet y prête, se glisse et circule, délicatement ménagée, une veine d'émotion douce, d'attendrissement discret et fugitif (*le Mariage d'inclination*, *Rodolphe*, *Michel et Christine*, *etc*...)? J.-J. Weiss trouvait ces dernières petites pièces « délicieuses »; elles le faisaient songer parfois à Sedaine, à cet honnête et fin Sedaine qu'il adorait. — Nous demandons à tous les gens de goût s'il faisait preuve en cela d'engouement bizarre, et, comme l'ont dit railleusement ses jeunes contradicteurs, d'injustifiable *toquade*.

III

Si la critique est tenue de corriger, toutes les fois qu'elle le peut, dans ses arrêts, l'amertume de la censure par la douceur de l'éloge, et de tempérer par la bienveillance les vérités utiles, c'est surtout quand elle vient d'assister à l'œuvre de début, ou à l'un des premiers essais d'un nouveau venu dans

la carrière si périlleuse du théâtre : alors surtout, elle doit, à travers les fautes et les inexpériences qu'elle relève sans rudesse, épier les signes révélateurs ou les promesses de talent, se plaire à les découvrir et à les indiquer, se montrer accueillante et encourageante. J.-J. Weiss, il faut le dire à sa louange, et on ne l'a pas assez dit, a compris et pratiqué ce devoir beaucoup mieux et plus fidèlement que n'y semblait disposé un esprit comme le sien, d'une humeur aussi vive, d'un goût aussi délicat, et, par là même, impatient et irritable.

On aime à l'entendre dire, au moment de se prononcer sur un drame très imparfait, mais offrant des traces d'inspiration, que les spectateurs de l'Odéon venaient d'applaudir, *Mademoiselle du Vigean :*

« La pièce a ses points faibles qu'on sentira surtout à la lecture. La critique cependant s'égarerait, si elle prétendait ici séparer son jugement de celui du public. C'est ce qu'elle est quelquefois contrainte de faire, et je mentirais de dire que l'obligation en soit pénible : rien n'est doux au contraire comme de regarder en face le succès imbécile, et de lui dire son fait. Dans le cas présent, il faut s'associer sans hésitation au succès, et l'expliquer et le justifier. Il faut applaudir comme le public ; il faut d'abord et avant tout applaudir, *et ne critiquer ensuite qu'avec regret.* »

Et il applaudissait cordialement au choix et à la conception du sujet, au souffle héroïque de certaines scènes, aux beaux vers qui çà et là avaient jailli ; et se prenant aux défauts, qui n'étaient pas médiocres, avec la même franchise, et soigneux de les noter avec la même précision, volontiers il en mettait la plus grande part sur le compte de la jeunesse et de l'inexpérience.

Il est vrai que l'auteur dont il encourageait ainsi les premiers pas, était une femme ; mais en accueillant avec sympathie le coup d'essai de mademoiselle Simone Arnaud, il faisait, comme envers d'autres, acte de conscience, nullement de courtoisie. Tel il s'est montré à l'égard des plus intéressantes recrues de l'art dramatique contemporain. Voyez comme en parlant de la pièce avec laquelle venait de se risquer sur la scène un romancier aimé du public, M. André Theuriet, —

la Maison des deux Barbeaux, — il prend soin d'y montrer et de faire valoir ce qui surtout la recommande, l'étude finement analytique des sentiments et des passions dans un drame intime de la vie domestique, et la représentation de ces mœurs provinciales, dont l'auteur, en ses attachants récits, était déjà le peintre délicat et fidèle. Voyez comme, en examinant *le Père de Martial*, de M. Albert Delpit, il s'attache à marquer le fort et le faible de cet ouvrage, avec quelle clairvoyance et quelle sincérité il signale, d'une part, le faux et l'inadmissible de la pièce, à regarder la situation principale et celles qui en découlent, et de l'autre, l'énergie de talent, l'habileté audacieuse qui ont réussi à faire écouter et même à faire applaudir un drame bâti sur une donnée aussi tristement romanesque et, moralement, aussi invraisemblable. Certes, il n'épargne pas M. Richepin sur les intempérances et les incohérences de son drame indien *Nana-Sahib* : — amas d'épisodes sans lien, plus de mouvement et de bruit que de substance dramatique et d'action vraie, fureurs de passions déclamatoires, accumulation de meurtres sur la scène, carnage général, à la fin, tenant lieu de dénouement, etc. ; — mais, à plusieurs scènes qui lui paraissent d'une conception grande et forte, à certains traits touchants du rôle élégiaque de Djemma, au maniement robuste et franc de l'alexandrin tragique, soit dans le cliquetis du dialogue, soit dans les amples tirades, il reconnaît, il salue un poète, un poète de théâtre, chez l'auteur, jusque-là tout lyrique ou fantaisiste, des *Caresses* et de *la Chanson des gueux*; il lui prédit, lui promet, s'il veut s'étudier aux conditions essentielles de l'art nouveau qu'il embrasse, et met la main, pour sa récidive, sur un sujet plus heureux, une prise de possession prochaine de la scène où il trébuche encore... L'auteur de *Par le glaive* a justifié ce pronostic.

Souvent même, dans telle œuvre sensiblement inférieure à celles que nous venons de rappeler, et née peu viable, que son devoir l'oblige de traiter en conséquence, il ne laisse pas d'apercevoir et de noter les lueurs éparses d'imagination dramatique, les heureuses rencontres ou trouvailles de détail, qui rachètent quelque peu ou rendent plus supportables les témérités et les chutes; fidèle, même en ce cas, à cet esprit de discernement et de scrupuleuse équité, dont il nous serait

facile de multiplier les preuves[1]. Ainsi, tout en faisant justice, haut la main, de l'étrange décousu, des péripéties stupéfiantes, du sublime tantôt banal, tantôt alambiqué d'un drame de M. Villiers de l'Isle Adam, *le Nouveau monde*, qu'une petite église d'adorateurs avait, longtemps à l'avance, prôné comme une œuvre de génie, tout en avouant plus d'un répit de froideur ou d'ennui, Weiss y reconnaît et désigne « quelques belles parties », certains moments « d'un effet simple et grand », une fin héroïque de quatrième acte, et tantôt ici, tantôt là, « de vrais coups d'aile ». Ses sévérités de tout à l'heure, d'autant plus vives qu'elles répondent au ridicule engouement d'un cénacle, s'atténuent par ces réserves favorables, dont il faut lui savoir gré : elles témoignent d'un intérêt réfléchi et sincère pour le fier et malheureux auteur qu'il vient de malmener, — d'un besoin de répandre, en finissant, un peu de baume sur les blessures qu'il a dû faire.

Si, dans ses études sur le jeune théâtre contemporain, il a quelquefois rempli sans ménagements, en toute rigueur, et même avec quelque rudesse et dureté son office de juge, c'est quand il avait affaire à ces prétendus régénérateurs de la scène qui ont entrepris de fonder un art nouveau, miroir exact de « la vie comme elle est », l'art *naturaliste*, sur les ruines des antiques conventions et des vieilles formules. Il n'a été, en aucune occasion, plus acéré, plus âpre de critique, plus vif et mordant de langage, plus fort de doctrine et de raison qu'en examinant la dernière et la plus audacieuse des œuvres de l'homme d'esprit qui tient une place considérable dans cette école nouvelle : *la Parisienne*. Dans les dix colonnes de feuilleton consacrées à cet unique sujet, l'auteur, M. Henry Becque, a été traité sans merci, et, comme on dit, passé par les armes[2].

1. Ainsi juge-t-il avec une remarquable impartialité *Henriette Maréchal*, ce drame de MM. Edmond et Jules de Goncourt, les romanciers réalistes, jadis étouffé en naissant par une de ces émeutes de parterre qui tuent sans entendre, et dont la reprise, vingt ans après, en 1885, offrait tout l'intérêt d'une *première*. (*Trois Années de théâtre*, 3e vol., p. 139.)

2. C'est *la Parisienne* seule, ou à peu près, qui attirait sur M. Becque de tels sévices. J.-J. Weiss reconnaissait dans les ouvrages précédents du même auteur, — *Michel Pauper*, *les Honnêtes femmes*, *les Corbeaux*, — malgré de fâcheuses tendances, les signes non douteux d'un tempérament dramatique; et même dans ce terrible feuilleton sur *la Parisienne*, il s'attaque moins au talent de l'auteur qu'au déplorable système suivant lequel la pièce a été conçue et exécutée.

A vrai dire, la patience et le sang-froid du maître feuilletoniste étaient mis à rude épreuve, lorsqu'il entendait autour de lui vanter comme un pas décisif en avant, d'un utile et fécond exemple, cette pièce où quelques scènes cousues d'un léger fil, et se déroulant sur un fond monotone, ne forment pas une action ; dont le sujet est pris tout entier dans le terre-à-terre d'une réalité aussi vulgaire et plate que perverse et vicieuse, répugnante à double titre ; où la plupart des effets plaisants ont peine à franchir la rampe, tant le comique en est triste et rentré ; où la vilenie à peu près constante, l'uniforme abjection des personnages ne se rachète par aucune intention perceptible de leçon satirique, de censure vengeresse : — car c'est avec la curiosité aiguë et froide d'un pessimisme moralement indifférent que l'auteur nous introduit dans la vie intime de ce « ménage à trois », dont la paix, un moment troublée, se raffermit se consolide, avec toute chance de félicité durable, grâce au concert le plus harmonieux qui se puisse voir d'appétits cyniques, de rouerie effrontée, et de confiante sottise...

Le trop complaisant accueil que cette pièce recevait d'une partie du public, les applaudissements dont la couvrait, pour son compte, une ardente coterie, irritaient d'autant la verve inflammable du critique, et plus que jamais, il éprouvait le besoin de *dire* carrément *son fait au succès*, dût-il assez inutilement lutter contre. En effet, par ce nouvel exploit, M. Becque allait devenir de plus en plus le guide ou l'inspirateur des jeunes dramaturges révoltés contre la tradition classique ou romantique au nom du vrai, du réel, tel qu'ils l'entendent ; l'influence de son esprit, l'imitation, et, par suite, l'exagération de sa manière sont visibles dans une bonne partie des nouveautés écloses sur le théâtre de M. Antoine, ce fameux Théâtre Libre, dont la surprenante fortune s'est enfin usée, depuis peu, à force de peintures crues et « saignantes » de « tranches de vie » découpées dans l'ignoble ou même dans l'horrible, mais a duré assez longtemps pour laisser la matière d'un triste chapitre dans les annales dramatiques du siècle finissant.

IV

Les derniers lundis de J.-J. Weiss aux *Débats* sont du mois d'octobre 1885. A cette date, entier d'esprit, mais fléchissant à regret sous la fatigue physique du métier, il quittait le journal pour n'y plus reparaître. Il y avait été appelé en mars 1883. Sa carrière de chroniqueur de théâtre a donc été fort courte, de trois années à peine. A vrai dire, ce ne fut qu'une campagne rapide, mais menée de telle sorte, qu'elle lui assure une belle place, une des premières dans cette espèce de critique, qui, née il y a un siècle, a pris de plus en plus l'importance d'un *genre* et est devenue comme une des parties intégrantes de la littérature dramatique.

Elle serait longue, la liste complète des écrivains à plume rapide et vive, qui, dans cet emploi de semainier littéraire, inauguré dès le temps du Consulat, ont su intéresser de nombreux lecteurs. Beaucoup de ces lundistes qui, jadis ou naguère, ont eu fortune heureuse ou même brillante, ne sont plus connus à cette heure que des curieux de littérature, ou des témoins de leurs succès qui vivent encore, tant est précaire le destin des réputations conquises dans le journal ! Quelques noms, d'un éclat plus résistant, se détachent sur le groupe, demeurent en vue pour la génération présente, et trouveront place, à n'en pas douter, dans une ample histoire du théâtre au XIXe siècle.

Il surnage, quoique déjà loin de nous, ce Geoffroy qui, appelé par MM. Bertin au feuilleton qu'ils venaient de créer dans leur journal, mit, dès le début, le genre en grand honneur : lettré de bonne race, homme de goût aussi bien que de savoir, malgré quelque appareil scolaire et quelque rudesse de forme, critique militant, d'une orthodoxie vigilante, un peu étroite, induit par son aversion pour la philosophie et les philosophes en sévérité exagérée pour la littérature du XVIIIe siècle, mais admirateur passionné et commentateur intelligent des maîtres du XVIIe ; encore intéressant aujourd'hui et digne d'être lu, par la chaleur communicative de sa religion classique, par une

forte dose de bon sens à la Boileau, et par l'amusante vivacité de ses coups et de ses ripostes dans les batailles littéraires du temps.

Un persistant souvenir s'attache également à celui des successeurs de Geoffroy dans le même journal que ses contemporains charmés, éblouis, proclamèrent « prince des critiques », Jules Janin. A vrai dire, il eût été plus juste de proclamer prince des causeurs cet homme d'esprit et d'imagination, qui, nourri dans les bonnes lettres, et très éclairé connaisseur, et fort capable de juger et de décider avec bon sens et justesse quand il lui plaisait de s'en donner la peine, aimait mieux d'habitude courir autour de son sujet à peine effleuré, ou même esquivé adroitement, et se répandre, au gré de sa verve et de son caprice, en mille propos divers pour l'amusement du lecteur et pour le sien. Avec ce « batteur de buissons », le compte rendu des théâtres ne fut, le plus souvent, autre chose qu'une conversation errante et voltigeante, où la chronique dramatique, la chronique littéraire, celle du temps présent, politique à part, celle même du foyer domestique et de la vie intime de l'auteur, se confondaient en un facile et piquant mélange : un genre à part, d'une veine franche malgré sa bigarrure, d'une grâce vive et leste, d'une originalité réelle, et où l'on a pu reconnaître, au moins dans les meilleurs temps d'une production perpétuelle qui dura quarante années, quelque chose de l'infatigable entrain et de la verve brillante de Diderot.

Ce fut un charmeur aussi que ce Théophile Gautier, poète, excellent poète, enrôlé moins par goût que par nécessité parmi les prosateurs du feuilleton, mais souple génie, riche et fine nature, se pliant sans contrainte à des œuvres très diverses, écrivain savant, exquis même, autant que facile; critique équitable et bienveillant, sauf quelques partis pris d'ancien sectaire romantique; trop bienveillant à l'ordinaire, non par indulgence intéressée, mais par esprit de mansuétude et de paix ; sans égal, unique, dans l'art de conter au lecteur le drame, la comédie ou le mélodrame de la veille, et de mettre, en quelque sorte, la pièce sous les yeux par la clarté lumineuse et la magie pittoresque du récit : juge attentif, curieux et sévère contrôleur de la vérité locale et de la beauté plastique en

ce qui touche le décor, le costume et tout le spectacle, au perfectionnement duquel il s'intéressait avec la passion et la compétence d'un artiste.

Quelque chose de Geoffroy, de son sérieux et de son tour d'esprit pédagogique, s'est retrouvé, mais sans pédantisme, et avec un tout autre fonds de littérature, chez celui qui débutait il y a trente-cinq ans et que, grâce à Dieu, nous voyons encore debout et sur la brèche, avec son clair et populaire bon sens, sa libre franchise tempérée de bonhomie, sa verve toujours jeune, sa défense raisonnée aux lumières instinctives de la foule, son esthétique de théâtre tirée d'une longue observation personnelle, et toute d'expérience. Il est vrai qu'elle n'a pas échappé à la discussion : elle lui a valu maintes fois, surtout depuis quelque temps, le reproche de s'en tenir ou de se trop complaire à cette part des règles et des conventions qui se rapporte plus à la structure et au mécanisme qu'au fond même et à la vérité intime de l'œuvre dramatique... Quelle que soit la valeur de cette plainte, M. Sarcey, avec même conviction, même bonne humeur, va son train et ne se lasse pas d'enseigner supérieurement et de maintenir envers et contre tous cette technique de la scène, qu'il possède à fond; critique sensé, guide pratique et nécessaire, professeur de théâtre consommé, enseignant même l'art du comédien, qu'il surveille et dirige en connaisseur expert et s'applique à perfectionner dans l'intérêt de nos plaisirs.

Geoffroy, Janin, Gautier, Sarcey : — à des titres différents, ces quatre hommes de talent, qui tiennent la tête de toute une légion[1], méritent sûrement de représenter dans l'avenir un genre dont la fortune leur est due pour une large part.

Si l'image que nous nous sommes efforcé de tracer ici est fidèle et ressemblante, on ne s'étonnera pas que nous réclamions pour J.-J. Weiss un pareil honneur.

1. Dans le chapitre d'histoire littéraire qu'il faudrait consacrer à cette famille de critiques, et où bien des noms, à cette heure plus ou moins atteints d'oubli, mériteraient d'être rappelés (Fiorentino, Hippolyte Rolle, Auguste Vitu, etc.), une attention particulière serait due à Édouard Thierry, pour sa docte, judicieuse, aimable chronique du *Moniteur*, et à Paul de Saint-Victor, au critique ingénieux, à l'éblouissant *styliste* du journal *la Presse*.

Et même, dans ce groupe d'élite où il a les meilleurs droits à figurer, il nous semble devoir, à certains titres, occuper une place distincte, éminente.

Son œuvre de lundiste est d'un rare, d'un excellent lettré, mais d'un lettré que les événements d'une époque agitée ont enlevé de bonne heure à sa première et paisible carrière, et qu'ont instruit et mûri, à leur tour et à leur façon, les diverses fortunes et les épreuves d'une vie accidentée et originale. Devenu journaliste politique, et d'opposition, après un adieu sans retour au professorat universitaire, plusieurs fois élevé, sous des régimes très différents, jamais, il est vrai, pour de longs jours, à d'importantes fonctions, et même aux grandes affaires, il avait assisté de près à bien des spectacles, et d'autant mieux qu'il s'y trouvait mêlé de sa personne et, pour sa part, y figurait. La faculté d'observation qu'il possédait si curieuse et si intense s'était donc exercée sur un large champ, celui qu'une vie de lutte et d'action incessante ouvrait devant lui et qu'elle renouvelait à mesure. Toutes les lumières, tous les enseignements qu'une telle vie apporte avec elle, étaient venus s'ajouter à ceux dont il avait fait, de bonne heure, et continuait à faire provision dans les livres. Heureuse, excellente préparation au métier de critique en matière de drame et de comédie! Bien souvent, à la manière dont il l'exerce, dans certains jugements qui tombent de haut sur une œuvre et y pénètrent à fond, nous sentons l'homme qui, longtemps, au grand jour, en mille rencontres, a fait étude des hommes sur le vif, et s'est enrichi d'expérience directe, et d'autant plus sûre, en s'aventurant à ses risques et périls dans la mêlée. De là aussi ces vues soudaines, ces réflexions rapides et perçantes sur la vie, sur le monde, sur le train dont roulent les choses humaines, sur celui du siècle présent, sur le déclin ou la transformation des mœurs au temps actuel, — qui naissent, jaillissent, au courant de l'improvisation, sous sa plume, illuminent de leurs clartés, parfois sévères, le feuilleton frivole et qui l'enrichissent d'un intérêt sérieux ou d'un attrait piquant. Combien de pages nous pourrions citer, dans lesquelles toutes les qualités du moraliste et du penseur s'ajoutent étroitement à celles du critique et se confondent avec elles!

Et avant d'éclater dans la presse politique et de descendre

en armes dans l'arène, il avait été, ne l'oublions pas, un maître d'histoire, un historien qui promettait beaucoup. Ses fortes études spéciales, sa vive imagination portée par le plus solide savoir, lui avaient ouvert des jours profonds sur l'esprit, les mœurs des sociétés disparues, l'avaient fait vivre d'une vie intime avec les grandes figures des temps écoulés. Autre bonheur, autre sérieux avantage pour le critique. De là, quand passe par ses mains cette sorte de drame qui déroule dans un cadre historique une action inventée, ou celui qui tire de l'histoire même, pour une bonne part, son sujet, sa trame, ses héros, de là un degré particulier, supérieur, de compétence, de sagacité, d'autorité. Parfois, après avoir, en telle affaire, noté d'un sûr coup d'œil l'erreur inconsciente, ou l'anachronisme voulu et non justifié par les nécessités de la scène, ou la fantaisie qui s'est accordé trop de licences, il se laisse aller à tracer lui-même, d'après ses souvenirs réveillés, une image attentivement fidèle de l'époque que la pièce en question n'a su faire revivre qu'en la dénaturant, ou du personnage dont elle a modifié plus que de raison ou travesti la physionomie.

Voyez comme, après s'être arrêté dans le drame byzantin de M. Sardou, sur le personnage de Théodora, qu'il regrette de voir défiguré par un côté, affadi par un peu vraisemblable roman d'amour, il nous propose et met sous nos yeux tout à son aise une autre Théodora, la vraie, l'affreuse, la grande, ressuscitée d'après les *Anecdota* de Procope avec une vigueur d'exactitude et un éclat de pinceau qui nous la rendent au vif. Est-il besoin de rappeler à nos lecteurs une autre merveille de vérité historique précise et vivante, ce portrait de Henri IV, du Henri IV gascon et coureur incorrigible de galantes aventures, revers de médaille du héros et du grand roi, qu'il a jeté, avec preuves à l'appui, et curieusement développé au milieu du compte rendu d'un banal et très insignifiant drame de Ponson du Terrail, *la Jeunesse du roi Henri*? Et ailleurs, à propos d'une scène mal faite d'un drame militaire, *Kléber*, de quelle manière ingénieuse et magnifique il ressaisit et met en lumière, à l'aide de faits connus ou d'indices vivement rapprochés, un des premiers et grands projets de Bonaparte, auquel Napoléon ne renonça jamais, et qui

le hantait encore dans sa marche aventureuse vers Moscou, — son rêve de conquêtes jusqu'à l'Inde sur les traces d'Alexandre, son vaste « rêve oriental[1] »!... De telles pages, et plus d'une autre de même caractère, et d'un prix égal, où l'historien de vocation et l'homme d'imagination, à l'œuvre de concert, ont mis leur empreinte, eussent émerveillé Michelet!

Il semble donc permis de signaler, dans cette chronique de théâtre que J.-J. Weiss écrivait à l'heure de sa pleine maturité intellectuelle, une diversité et une richesse de substance, une ampleur et une solidité d'étoffe, qui ne se retrouvent à ce degré chez aucun de ses prédécesseurs dans la même carrière, même des plus considérables par le talent et par le succès.

Et enfin, ce qui le distingue et le met à part sans conteste, et lui donne chance particulière d'échapper à l'ombre et au silence qui se font si vite sur les auteurs de feuilletons même réunis en volumes, et de trouver des lecteurs au delà du temps présent, et loin dans l'avenir, c'est sa haute valeur d'écrivain.

A ce dernier point de vue, il y a sur son compte unanimité d'impressions, parfait accord des suffrages. Si dans les études que de maîtresses plumes lui ont consacrées, le critique n'a pas toujours obtenu toute la justice que nous lui croyons due et que nous nous sommes efforcé de lui rendre, l'écrivain, en revanche, est goûté sans restriction, admiré sans réserves, célébré comme « de premier ordre » et, d'une commune voix, proclamé « génie ». Peut-être, cependant, n'a-t-on pas encore dit assez tout ce qui le fait tel, et lui promet vie et durée. En analysant et décrivant à plaisir et très délicatement sa manière, on a surtout fait ressortir l'éclat de la couleur, la liberté et la légèreté de l'allure, l'opulence de la verve, l'imprévu et le piquant des contrastes, l'heureuse audace des saillies, l'infinie variété de ton, la veine charmante de caprice et

1. Ou bien, c'est pour attester dans une pièce applaudie, et faire valoir, en le vérifiant, le mérite d'une intelligente fidélité à l'histoire, que l'historien, avec toutes ses lumières, vient en aide au critique. — Voir dans le compte rendu de *Mademoiselle du Vigean*, à l'appui d'un jugement favorable porté sur le Condé de la pièce, un profil du Condé de l'histoire, en même temps héros et frondeur, tracé d'un crayon rapide qui grave comme un burin. — Voir aussi, à propos de *Polyeucte*, une maîtresse page sur la diversité, la nouveauté, l'intérêt des situations que créait dans la société, dans la famille, en cet âge de la Rome impériale, la « révolution chrétienne ».

d'humour : on se montre moins frappé, on ne l'est pas assez, des qualités sévères qui n'ont pas contribué pour une moindre part à cette supériorité unanimement reconnue.

Ce style, si remarquable par tout ce qu'il se permet, ne l'est pas moins par tout ce qu'il évite ou se refuse au profit de la netteté parfaite, de la précision, de la solidité. Un des dons les plus libéralement départis à l'auteur, le plus éminent peut-être, c'est l'imagination. Tous les moyens d'expression qui se puisent à cette source, toutes ces formes animées et colorées de l'idée ou du sentiment qui les peignent aux yeux de l'esprit, lui arrivent en foule et comme d'elles-mêmes ; mais un instinct constant de mesure et de sobriété domine toute cette richesse et en règle l'emploi. L'image est abondante, elle n'est pas prodiguée ; ce qu'elle a souvent d'imprévu, de neuf, de hardi, parfois même de risqué, ne la compromet pas ; elle s'impose, même alors, par la justesse ; elle est *trouvée*. Dans ce style de tant de relief et de couleur, nulle trace de luxuriance : jamais d'éclat douteux ; cette grande imagination se gouverne d'un facile et sûr effort, et se tempère sans s'affaiblir.

Et quelle verve ! Quel rare et précieux don qu'une telle verve, jaillissant de pleine source, intarissable, entraînante ; un péril aussi, et plus qu'on ne le croit, à raison même de cet impétueux courant et de cette abondance ! Un tel jaillissement, un tel essor semblent exposés, presque fatalement condamnés au trop-plein, à l'exubérance, ou du moins à quelque redondance et superfluité. Non, rien de pareil ici n'arrive. De quelque train que la plume soit lancée, l'écueil est évité, n'est pas même effleuré, grâce au plus rigoureux besoin de précision auquel un écrivain puisse obéir. Dans son élan rapide, ce style si spontané, si primesautier, n'admet « rien de trop », comme il ne souffre « rien de manque ». On est surpris autant que charmé de voir une telle sûreté avec tant de jet et d'imprévu, dans ces pages qui filent d'une telle allure : et beaucoup ont dû être achevées dans le peu d'heures qui s'écoulent entre la sortie du spectacle et l'apparition du journal !

Cette perfection ne souffre nullement de la veine humoristique qui s'épanche en maint endroit. De cet esprit-là, qui

de sa nature est peu disciplinable, J.-J. Weiss est richement pourvu. Mais, si à son aise que l'*humour*, cette fée capricieuse, semble, chez lui, se jouer et s'ébattre, il en est le maître, aussi bien que de son imagination et de sa verve. Sans doute, quand il s'y livre, il ose beaucoup. On sait jusqu'où il est capable d'aller en fait de traits enjoués, de familiarités hardies, de saillies originales; il semble même parfois en danger d'excéder; mais toujours, aux approches de la limite, il s'arrête, ne se risque jamais au delà de celle qu'un goût délicat lui trace ou dont l'avertit un tact secret et rapide. Et même dans les plus libres et gaillardes échappées, alors que partent, comme des fusées, les affirmations plaisamment hyperboliques, les mots d'une gaieté railleuse et fantasque, il garde une bonne grâce constante, et même, on ne sait comment, fière tournure et grand air. L'amusement irrésistible, le régal très vif qui nous est offert en pareil cas, est toujours de qualité supérieure, exquise même. Le goût, un goût large, exempt de pruderie, mais très fin, très sûr, et toujours en éveil, a prévenu l'abus, imposé la mesure et le choix à la fantaisie, au caprice, et mis sur tout son empreinte.

Impeccabilité surprenante, mais réelle, parmi tant de richesse, de liberté de mouvement! Il était nécessaire de la constater, pour achever de caractériser ce style d'un mot qui en est, à notre avis, la suprême louange: ce style si génial et si vivant, d'une originalité si personnelle, et, à bien des égards, d'une physionomie si moderne, est un style *classique*. Arrêtons-nous sur ce dernier mot: — Weiss fut et restera un classique.

GEORGES STIRBEY.

LES DÉBUTS

DE L'ÉMIGRATION

Il s'est trouvé, à la fin du dernier siècle, un homme de cour, le plus répandu à coup sûr qui fût dans tous les mondes, qui, avec la même familiarité, fréquentait chez le prince de Condé, madame de Polignac et la du Barry, qui savait tout ce qui se passait, connaissait quiconque vivait dans la société, avait fait sa vie, son métier, sa passion d'être *au courant* : les tenants et les aboutissants des personnes, l'origine et la conséquence des faits, il s'en instruisait avec la même ténacité qu'un autre eût portée à étudier l'archéologie ou les sciences naturelles. La Révolution commençant, cet homme, au jour le jour, se mit à prendre des notes où il consignait tout ce que sa position spéciale lui permettait de voir, tout ce que sa curiosité native l'amenait à regarder et à écouter. Il le fit comme s'il eût eu le pressentiment que ces bêtises dont il avait amusé son oisiveté, cette chronique scandaleuse dont il régalait si adroitement ses contemporains, allaient se tourner en l'histoire la plus singulière et la plus tragique qu'un peuple ait traversée. Et alors il s'est trouvé que ce gentilhomme étant

à la fois le mieux informé des témoins, le plus alerte des chercheurs de nouvelles, le plus véridique des narrateurs, a laissé de son temps, des hommes et des choses de l'émigration une vue dont le prix est inestimable : tels sont ces souvenirs du comte d'Espinchal dont *la Revue* publie aujourd'hui un premier fragment.

FRÉDÉRIC MASSON.

JUILLET 1789

Le 12. — Le départ de M. Necker, ignoré la veille, est publié dans la matinée. Je me rendis, dès neuf heures, chez M. le prince de Condé, qui m'en témoigna toute sa satisfaction. Je fus au château et je ne rencontrai que des personnes agitées de sentiments différents. Les uns s'en réjouissaient ouvertement, d'autres paraissaient en pressentir les trop funestes suites. Un grand nombre paraissait désespéré et déconcerté. Chacun se questionne sur cet événement dont on ignore les détails. On ne sait quelle est sa marche. Est-il renvoyé? Est-il en fuite? Il était parti de la veille, et nous l'avions rencontré sans nous en douter : ce qui paraît positif, c'est que, pour éclairer sa conduite, ou pour l'arrêter, deux officiers des gardes du corps, M. le marquis de Savonières, lieutenant, et le comte d'Astorg, sous-lieutenant, sont partis ce matin, munis de pouvoirs très étendus, et sont à sa poursuite.

Cependant, toute la matinée, M. le comte d'Artois reçoit du monde. Son appartement est plein de bons royalistes qui se félicitent du départ de l'ennemi du trône et de la noblesse. Les ministres amis de Necker se retirent. De nouveaux sont déjà nommés. Le baron de Breteuil, le duc de la Vauguyon font déjà leurs visites et leurs remerciements.

Cependant, tout Paris était en fermentation; les partisans, les émissaires de Necker échauffaient les esprits; l'argent était prodigué parmi la populace. Les gardes françaises étaient déjà en pleine insurrection : les troupes que l'on avait fait venir à Paris et aux environs étaient presque toutes réduites, et on ne pouvait les faire agir sans danger. Le régiment de Royal-Alle-

mand seul se conserva intact. On commença dans la matinée à brûler toutes les barrières. Le soir, l'insurrection fut au comble à la place Louis XV : les gardes françaises tirèrent contre Royal-Allemand. M. le prince de Lambesc se conduisit avec la plus grande énergie, poussant les factieux jusque dans le jardin des Tuileries, ce qui, dans la suite, occasionna le procès qu'on lui intenta.

Le Roi ne pouvait ignorer tous ces mouvements : cependant il parut très calme à son coucher, où il ne s'entretint que de chasse et des environs de Versailles, dont il connaissait parfaitement la carte à vingt lieues à la ronde. Je ne puis rendre à quel point je fus affecté de cette indifférence dont j'avais déjà été témoin plus d'une fois.

Le 13. — M. le prince de Condé était retourné à Chantilly et me laissa à Versailles. Mon épouse et la princesse de Lubomirska se déterminèrent à retourner à Paris dans la matinée, malgré les mouvements de la ville. Elles arrivèrent chez elles sans aucun accident fâcheux.

Cette journée eut l'apparence du calme, et Versailles paraissait tranquille ; mais l'agitation et le trouble croissaient de plus en plus à Paris. Le renvoi du ministre populaire et de ses adhérents occasionnait les plus violentes réclamations. Le Palais-Royal était rempli de groupes incendiaires dont les motions étaient horribles. On vendait dans les rues des feuilles remplies de calomnies sur la Reine et sur les Polignac. On sollicitait l'Assemblée pour le rappel des ministres disgraciés. On avait arboré dans Paris la cocarde verte : c'était la couleur de la livrée de Necker, c'était aussi celle de M. le comte d'Artois : cette raison la fit bientôt quitter et remplacer par les trois couleurs nationales.

Cependant toutes les troupes dont le maréchal de Broglie devait avoir le commandement n'étaient pas encore rendues. Il arrivait encore des régiments que l'on établissait à Versailles et aux environs. Les régiments de Nassau et de Bouillon, arrivant dans la nuit, furent placés à l'Orangerie. Les soldats se couchèrent sur de la paille dans ces immenses et superbes voûtes à droite et à gauche, et les officiers vinrent se reposer au centre, et y déposèrent leur drapeau et leurs

armes. Mais à leur réveil, au premier rayon du jour, quel fut leur étonnement, de quel saint respect ils se sentirent pénétrés en se trouvant au pied de la statue de Louis XIV! Leur hommage fut général, et chacun d'eux renouvela sûrement dans son cœur le serment d'être fidèle au petit-fils de ce grand homme.

Ces deux corps étaient arrivés purs; ils parurent dévoués, et résistèrent à toutes les manœuvres que l'on employa pour les séduire.

Le 14. — Ce matin, le Roi reçut à son lever les corps d'officiers du régiment de Nassau et de celui de Bouillon. Il parla beaucoup aux chefs; il vit aussi les officiers du régiment d'artillerie qu'on avait placé dans les Écuries de la reine. Il fut même question que le Roi allât voir ces différents corps; mais cette visite importante, et qui ne pouvait produire qu'un bon effet, fut remise au lendemain.

Je fus dîner chez madame de Polignac, dont l'appartement était près de l'Orangerie. Après le dîner, M. le comte d'Artois proposa à la société de descendre voir les deux régiments. On ne peut se figurer le contentement des officiers et des soldats, le dévouement que tous témoignèrent en faisant part de leur ardent désir de voir le Roi.

M. le comte d'Artois mit dans cette visite cette grâce qui lui était naturelle, et qui plaît tant aux troupes. Il leur tint les meilleurs propos, goûta leur soupe, et les électrisa tellement qu'en ce moment le Roi n'avait pas de serviteurs plus fidèles et plus dévoués.

Pendant ce temps, ce qui se passait à Paris avait un caractère bien différent; le soulèvement y paraissait général. Soit par faiblesse, soit par perfidie, le baron de Rosenwald, qui commandait le camp du Champ de Mars, ne fit aucun effort pour arrêter les rebelles. Il les laissa s'emparer de l'hôtel des Invalides, et de quinze mille fusils qui armèrent cette populace furieuse. La Bastille fut ensuite attaquée et forcée. Launay y fut massacré, ainsi que quelques-uns de ses officiers; le prévôt des marchands, Flesselles, fut assassiné. Il se commit beaucoup d'horreurs et de meurtres, des têtes furent promenées au bout d'une pique. Les bustes de Necker et du duc d'Orléans furent

portés en triomphe dans le Palais-Royal et dans les rues. On sut tous ces affligeants détails à Versailles dans la soirée.

L'Assemblée était permanente: à chaque instant il arrivait des courriers dont les rapports mettaient la consternation dans l'âme des honnêtes gens, et dont les incendiaires profitaient pour exciter la fermentation. La séance se prolongea bien avant dans la nuit. La Fayette, ayant été nommé vice-président, dirigeait les factieux. Le Roi était obsédé de députations qui se succédaient très rapidement. L'Assemblée demandait le rappel de M. Necker, le renvoi de nouveaux ministres, et le prompt éloignement des troupes. Les députés tenaient dans l'Œil-de-Bœuf des propos qu'il faut avoir entendus pour les croire.

Enfin, le Roi promit tout ce qu'on lui demanda, et abandonna la résolution que son nouveau ministère lui avait fait prendre de s'éloigner de Versailles, et d'employer tous les moyens de force qu'il avait entre les mains, et qui, conduits avec vigueur et fermeté, étaient plus que suffisants pour détruire les rebelles, mettre sa personne en sûreté, et déconcerter les projets de ses affreux ennemis. Mais il était écrit dans le livre des destins que ce monarque faible et pusillanime servirait d'exemple aux races futures.

Ce n'était encore qu'un prélude aux horreurs que nous préparait son avilissement.

Le 15, toutes les dispositions étaient faites pour agir par la force. Le maréchal de Broglie avait parlé au Roi avec la plus grande énergie, et se flattait de l'avoir déterminé à suivre le seul parti qu'il y avait à prendre dans cette circonstance. Mais tout fut changé dans la matinée. Il fut arrêté que le Roi se rendrait presque seul à l'Assemblée nationale, qu'il abandonnerait son projet de départ; on lui fit craindre la défection des troupes, quoiqu'on pût compter cependant au moins sur les régiments étrangers, suisses et allemands, sur les hussards et surtout sur les gardes du corps. Ces secours étaient plus que suffisants pour escorter le Roi et sa famille jusqu'à Compiègne; et, quelque séduction qu'on eût employée, il n'y avait pas de garnison qui eût été rebelle en présence de son souverain.

Enfin, le Roi se rendit à l'Assemblée nationale vers les

dix heures, presque seul et sans escorte. Il vint se mettre, pour ainsi dire, sous la protection de ceux qui avaient juré de le détrôner, et déposa sa couronne sur le bureau du président; il promit et accorda tout ce qu'on exigeait de lui. Je vis revenir ce faible monarque à pied, suivi d'un peuple immense, entouré de tous les députés les plus factieux, qui avaient l'air de l'insulter et de l'humilier en l'escortant. Ce cortège traversa les cours au milieu de la garde ordinaire. Les gardes françaises tenaient les propos les plus arrogants à leurs officiers. Les gardes du corps, à qui l'on n'avait pas permis de suivre le roi, étaient rangés en bataille dans la dernière cour, et essuyaient les insultes non seulement de la populace, mais même des députés : je les ai entendus. Ce tableau déchirant pour tout sujet sensible était terminé par la totalité de la Famille royale placée sur le balcon de l'appartement du Roi : la Reine tenant ses enfants; M. le comte d'Artois ayant les siens à côté de lui, et toute la malheureuse Famille royale voyant son chef entouré de ses plus cruels ennemis tels que Chapelier, Barnave, le duc d'Orléans, Mirabeau, Farget, Lameth, Camus, Sieyès, Rabaud, et tant d'autres scélérats dont l'un ne le cède pas à l'autre en crimes et en atrocités.

Cette journée a certainement été suivie de scènes plus affligeantes, mais je ne pus retenir mes larmes à la vue de ce déchirant spectacle.

Pour les laisser couler librement en abondance, je fus me promener seul et pour la dernière fois dans ces superbes jardins témoins de la grandeur de Louis XIV, dont le souvenir imposant, rappelé à chaque pas, ne rendait que plus douloureuse la situation critique et volontaire de son faible successeur.

Je fus à l'ordinaire dîner chez madame de Polignac, avec M. le comte d'Artois, dont l'âme était profondément affectée.

M. le prince de Condé, ainsi que je l'ai dit plus haut, était retourné avec ses enfants à Chantilly le 12 au soir, pour tranquilliser sa fille qui y était restée. Mais ne pouvant avoir depuis des nouvelles sûres, ses courriers ayant été arrêtés, et inquiet sur les événements du 14, il envoya le même soir le chevalier d'Auteuil à Versailles pour savoir ce qui s'y passait. Il y arriva non sans peine, et je le vis chez M. le comte d'Ar-

tois qui le fit repartir la nuit pour instruire M. le prince de Condé de tout ce qui était arrivé, et l'engager à se rendre auprès du Roi. D'après cette invitation, le 15 au matin, M. le prince de Condé, son fils et son petit-fils[1], suivis de leurs officiers et de leurs gens, formant une escorte considérable, armés jusqu'aux dents, partirent de Chantilly à cheval, pour se rendre à Versailles par des chemins de traverse. Madame la princesse Louise ne voulant point, en cette circonstance, être un seul jour séparée de ses chers parents, se détermina aussi à se rendre à Versailles par d'autres chemins, en calèche, et prit une route très détournée par Pontoise et Saint-Germain-en-Laye.

Cependant les princes et leur escorte avaient déjà fait deux lieues dans les bois. Tout à coup, M. le duc de Bourbon et son fils se détournent de la bande et prennent au galop une route différente. Un gentilhomme les suit et les atteint; M. le duc de Bourbon le renvoie auprès de son père pour lui dire que, n'ayant pu le détourner d'aller sans raison d'utilité s'exposer au milieu des assassins dont il était menacé, et ne pouvant lui être d'aucun secours, il se proposait d'aller avec son fils chercher les moyens de servir la chose publique, le Roi et les siens.

M. le prince de Condé fit courir après eux sans qu'on pût les atteindre, et continua sa route. Je le vis arriver avec toute sa suite à Versailles, vers les sept heures du soir, et il m'apprit ce qu'avaient fait ses enfants. Il fut sur-le-champ en rendre compte au Roi et à M. le comte d'Artois. Cependant, comme on se doutait que ces deux princes pourraient être arrêtés à Nointel, terre appartenant à M. le duc de Bourbon, M. le comte d'Artois lui écrivit un billet qu'il me montra, par lequel on approuvait sa bonne volonté, on lui en savait gré, mais on l'engageait à revenir promptement. Le chevalier de Belzunce et le chevalier d'Auteuil furent chargés de cette commission, et partirent la nuit même.

Madame la princesse Louise arriva à huit heures du soir. Il faut connaître l'attachement de cette vertueuse princesse pour son frère, pour juger de l'état affligeant dans lequel la

1. Le duc de Bourbon et le duc d'Enghien.

mit la nouvelle de cette démarche de M. le duc de Bourbon dont le but était de se rendre à Lille ou à Valenciennes, et d'y opérer un mouvement en faveur du Roi.

Le 16, le chevalier de Belzunce et le chevalier d'Auteuil, après avoir couru les plus grands dangers la nuit, près de Saint-Denis, arrivèrent le matin au château de Nointel, où ils trouvèrent les deux princes. M. le duc d'Enghien avait été très incommodé la veille, ce qui les avait arrêtés. Il revint se reposer à Chantilly. M. le duc de Bourbon se rendit à l'invitation de M. le comte d'Artois, et arriva à Versailles avant midi.

Nous devions tous retourner à Chantilly dans cette journée, mais on se détermina à rester à Versailles. La démarche de la veille semblait devoir faire jouir d'un peu de tranquillité, mais la fermentation était toujours la même dans Paris, et l'on avait soin de l'entretenir dans l'Assemblée nationale. Déjà on avait organisé une nouvelle municipalité dans la capitale, et Bailly avait été nommé maire : la garde nationale était formée, et La Fayette avait été choisi pour la commander. On avait persuadé aux Parisiens que le Roi viendrait ce jour même à l'Hôtel de Ville pour y confirmer tout ce qu'il avait promis la veille à l'Assemblée : il n'y avait cependant rien eu d'arrêté à ce sujet. Mais les groupes du Palais-Royal, ne le voyant point arriver, firent la motion d'aller le chercher à Versailles. En effet, une colonne considérable se mit en marche avec du canon, et s'avançait par les bois de Verrières, pour éviter Sèvres et Saint-Cloud qui étaient garnis de troupes. L'alarme se répandit partout. Les perfides conseillers du timide monarque augmentèrent ses terreurs, et l'engagèrent à annoncer à l'Assemblée le renvoi des nouveaux ministres, le rappel de ceux qui étaient agréables à la nation, l'éloignement des troupes, et que son intention était d'aller le lendemain à l'Hôtel de Ville pour renouveler ces mêmes promesses. Le Roi s'engagea à écrire une lettre à M. Necker pour l'inviter à revenir prendre sa place dans le conseil.

Il était impossible à M. le comte d'Artois et aux princes, restant à Versailles, de ne pas accompagner le Roi. C'était en quelque manière donner son approbation à un acte aussi

solennel que d'y assister. Ils étaient, de plus, avertis de toutes parts de pourvoir à leur sûreté personnelle; il était donc très pressant de prendre un parti. Les nouveaux ministres ayant déjà donné leur démission avaient pris la fuite. L'armée devait dès le lendemain se mettre en marche pour s'éloigner de Paris, ayant le maréchal de Broglie à sa tête. Bien des gens pensaient que le Roi prendrait enfin une résolution digne du sang qui coule dans ses veines, mais jamais il n'en eut le courage. Tout ce qu'il put faire fut d'approuver la fuite de M. le comte d'Artois et de ses enfants, ainsi que de toute la maison de Condé. Le départ fut donc arrêté dans l'intérieur de la famille royale. Les adieux furent des plus touchants. Le Roi ordonna à M. le comte de Serrent, gouverneur des enfants de M. le comte d'Artois, de pourvoir à leur sûreté, et de les mener où leur père le désirerait. M. le comte d'Artois reçut de la Maison du roi un passeport pour avoir assistance de tous les commandants des places où il serait dans le cas de la réclamer.

J'avais dîné avec toute la société de Chantilly. Je vis dans la soirée beaucoup d'agitation et d'inquiétude chez madame de Polignac. Aux chuchotements et au mystère avec lesquels on se parlait, je jugeai que ce départ était très prochain: on en parlait tout bas dans les appartements du château. J'étais décidé à suivre M. le prince de Condé, mais, n'étant pas retourné à Paris, je n'avais pris aucune précaution. Le vicomte de Montchal, lieutenant des gardes du corps, mon voisin et mon ami, me prêta cinquante louis. Je retournai le soir chez M. le prince de Condé. Nous devions partir de Versailles à minuit, mais le départ fut retardé jusqu'à la pointe du jour, afin de profiter de l'escorte des troupes qui se mettaient en route. Nous passâmes la nuit dans le salon, attendant le jour avec impatience. A trois heures, on nous apprit que toute la famille Polignac était partie très précipitamment. Un moment après, on vint nous dire que M. le duc d'Angoulême et M. le duc de Berry, vêtus en redingotes grises, venaient de monter en voiture.

Nous ignorions le départ de M. le comte d'Artois, mais nous ne doutions pas qu'il n'eût pris ce parti. Effectivement, à minuit, une voiture l'avait conduit, lui cinquième, à la porte

du Dragon où des chevaux de selle l'attendaient. Il n'était suivi que de M. le prince d'Hénin, son capitaine des gardes, de M. le marquis de Polignac, son premier écuyer, de M. de Grailly, écuyer, et du comte de Vaudreuil, sans avoir un seul valet avec eux. Ils prirent des chemins de traverse. Passant près du château du marquis d'Ecquevilly, M. le comte d'Artois détacha quelqu'un pour lui demander des chevaux et une voiture pour continuer sa route. Mais ce vieux courtisan, comblé des bienfaits de Louis XV et de Louis XVI, craignit de se compromettre, et refusa ce secours au frère de son Roi, au petit-fils de son ancien bienfaiteur. Ils continuèrent leur route, se dirigeant sur Chantilly où ils arrivèrent sur les huit heures du matin, sans avoir changé de chevaux. Le chevalier de Conty, capitaine des chasses de M. le prince de Condé, fournit sur-le-champ une voiture et des chevaux: ils prirent ensuite la poste, et arrivèrent sans difficulté à Valenciennes.

Le 17, à quatre heures du matin, nous montons en voiture et nous partons de Versailles, prenant le chemin de Marly. Des hussards nous escortaient. Nous étions précédés et suivis de régiments qui étaient en pleine marche. M. le marquis d'Autichamp, premier écuyer de M. le prince de Condé, était maréchal général des logis de cette armée; il avait changé notre route de la manière la plus sûre. Arrivés au pont du Pecq, les princes et leurs officiers descendirent de voiture, et montèrent à cheval, escortés par un grand nombre de leurs valets bien armés, et se rendirent à Chantilly par des chemins détournés, traversant la vallée de Montmorency, etc.

M. le duc de Chartres et ses frères étaient en ce moment avec madame de Sillery, à Saint-Ouen. Ils reçurent de très grand matin un courrier de M. le duc d'Orléans pour les prévenir du passage de M. le prince de Condé dont ses espions l'avaient instruit, et leur enjoindre de requérir la garde nationale pour les faire arrêter. M. le duc de Chartres se rendit à cet effet à sept heures du matin chez M. de Myons, qui, habitant une maison de campagne dans la vallée, avait été nommé depuis peu commandant de la garde nationale du canton. M. de Myons eut l'air de vouloir profiter de cet avis, mais prit ses arrangements de manière à ne pas inquiéter

les princes dans leur route, et à les laisser passer librement. Ils arrivèrent à Chantilly vers midi. Quant à moi, je fus destiné à accompagner ces dames dans une calèche découverte. J'étais seul homme avec madame la princesse Louise de Condé, et mesdames de Monaco, d'Autichamp, de Rançay, de Rochelambert et de Lamberty. Nous eûmes pour escorte un maréchal des logis et douze hussards de Lauzun qui nous suivirent jusqu'aux barrières de Saint-Denis, où on les congédia en leur donnant cinq louis de gratification. Le maître de poste de Saint-Denis nous envoya des chevaux. Un régiment de dragons, que nous vîmes défiler, calma les inquiétudes de nos dames, et nous arrivâmes tranquillement à Chantilly en même temps que la troupe à cheval des princes.

Le départ de M. le prince de Condé deux jours avant pour se rendre à Versailles à cheval et suivi de gens armés, avait extrêmement inquiété les bons habitants de Chantilly. A son retour, les cours du château étaient pleines pour témoigner à toute cette famille bienfaitrice de ces cantons la joie de les revoir. Mais leur satisfaction ne fut pas de longue durée. On ordonna promptement le dîner, et M. le prince de Condé fit précipitamment ses arrangements pour le départ. Me trouvant, dans cette triste circonstance, le seul non attaché à la maison, j'offris mes services à M. le prince de Condé. Il ne pouvait douter de ma sincérité, de mon dévouement : il les accepta et m'en témoigna sa reconnaissance. En effet, dans ce siècle d'ingratitude, les princes doivent être sensibles aux preuves d'attachement que leur donnent ceux qui n'ont reçu d'eux aucun bienfait, qui ne leur ont jamais rien demandé, et qui n'attendent rien d'eux. J'étais parfaitement dans ce cas depuis mon entrée dans le monde : habitué à aller chez ces princes plus que chez les autres, j'étais depuis plus de dix ans dans leur plus intime société. J'y ai vécu avec infiniment d'agrément, et j'ose me flatter d'y avoir gagné l'estime et l'amitié de tout le monde en n'étant le vil complaisant de personne ; et surtout, en ne me mêlant d'aucunes intrigues dont les petites cours ne sont pas plus exemptes que les grandes.

M. le duc d'Enghien n'était pas venu à Versailles avec ses parents ; s'étant trouvé incommodé, ainsi que je l'ai dit, il attendait leur retour avec impatience. Son premier mot en

apprenant leur départ fut de dire : « Je n'ai plus rien à désirer, je suis au milieu de ma famille et de mes parents les plus chers. » — (Malheureux prince! 1804.) —

Cependant, les arrangements se font pour partir en trois bandes, afin de ne pas être arrêtés aux postes, et pouvoir arriver plus promptement et plus sûrement aux frontières. Je suis destiné à accompagner madame la princesse Louise qui devait partir la dernière. Aussitôt après le dîner, qui fut d'un silence déchirant, M. le prince de Condé, son fils et son petit-fils, MM. du Cayla, d'Autichamp et de Mointier montèrent en voiture et prirent la route de Valenciennes.

Jamais le spectacle de ce départ ne sortira de ma mémoire. J'ai toujours devant les yeux ce chef respectable de l'illustre maison de Condé, en redingote bleue, l'épée au côté, emmenant sa famille, quittant froidement sa magnifique habitation, laissant dans les larmes tous ses bons serviteurs, qui se désolaient de ne pouvoir le suivre. Rien ne m'a plus frappé, je l'avoue, que cette épée dans sa redingote : il semblait que c'était le seul bien qu'il ne voulût point abandonner. Elle paraissait lui faire dire : *La marque distinctive d'un gentilhomme est son épée ; elle ne doit plus me quitter, et mon honneur y est attaché. La monarchie ne peut exister sans cette noblesse dont je suis un des premiers membres, et c'est à l'épée d'un Condé que le Roi sera peut-être un jour redevable de sa couronne.*

Deux heures après le départ des princes, deux voitures conduisant le chevalier de Virieu, les deux frères d'Auteuil, le chevalier de Sarobert, etc., prirent la même route.

Enfin, à sept heures du soir, madame la princesse Louise, mesdames de Monaco, d'Autichamp, de Lamberty, le comte de Choiseul et moi, nous partîmes également de Chantilly.

Parmi les personnes attachées à M. le prince de Condé qui se trouvaient à notre départ, était un certain Grouvelle, secrétaire du prince ; ce petit scélérat vint avec hypocrisie me témoigner sa surprise de tout ce qu'il voyait. Je ne pus m'empêcher de lui faire sentir combien j'étais indigné de sa conduite. Comblé des bontés de son maître, gâté par toute la maison, ce monstre, depuis la première assemblée des Notables, trahissait son bienfaiteur, et, depuis l'ouverture des États généraux, s'était lié avec les plus factieux de l'Assemblée, et

était un de leurs plus zélés partisans. — (Il en a fait bien d'autres.)

Je ne parlerai point de ce qui se passa à Paris dans cette fameuse journée où le Roi vint à l'Hôtel de Ville, et fut reçu par La Fayette à la tête de cent mille Parisiens sous les armes. Je n'en ai pas été témoin. Tous les détails en sont connus de tout le monde.

Il n'était guère possible de choisir un jour plus favorable pour s'éloigner. Tout Paris occupé de la visite du Roi, personne n'eut la pensée d'envoyer des émissaires pour contrarier la sortie des princes et les arrêter sur leur route. Il n'y avait pas encore d'insurrection bien décidée dans aucune ville ; les troupes n'étaient pas encore très insubordonnées ; on se contentait de huer, de dire des invectives à la noblesse, et les enfants criaient : « Vive le Tiers-état ! » La cocarde nationale n'était pas encore généralement arborée. Nous voyagions avec assez de sécurité. On avait eu la précaution d'effacer les armoiries sur les panneaux des voitures.

Le 18. — Cependant le grand nombre de voyageurs commençait à donner de l'inquiétude. On croyait que la Reine s'en allait, on en murmurait partout, mais on s'en tenait là. Nous arrivâmes à Péronne sans avoir éprouvé de difficulté, ayant couru toute la nuit sans avoir de nouvelles de tout ce qui nous précédait. Le manque de chevaux à la poste nous força d'entrer à l'auberge qui est sur la place : c'était jour de marché. On grondait sur le grand nombre de voitures qui passaient ; déjà on s'attroupait à notre porte. Je la fis ouvrir toute grande, et, faisant bonne contenance, j'en imposai aux discoureurs. Le maître de poste me parut un honnête homme ; je lui confiai mes inquiétudes ; il seconda nos désirs, fit atteler nos voitures le plus promptement qu'il put, et nous partîmes après un léger déjeuner. L'officier de cavalerie qui commandait le détachement résidant à Péronne répandit sans affectation quelques cavaliers sur la place ; ils assurèrent notre sortie, et nous en fûmes quittes pour quelques huées en traversant la ville. La voiture des femmes de chambre, ayant été plus retardée, courut plus de dangers ; on voulait la brûler, mais elle passa heureusement sans événement fâcheux. Le soir même, la plus

violente insurrection éclata dans Péronne : on y brûla les douanes et les barrières et on maltraita les commis.

En continuant notre route, nous traversâmes la ville de Cambrai. En relayant à la poste, je fus reconnu par plusieurs officiers de la garnison, mais rien ne troubla notre passage.

A Bouchain, il fallut attendre quelque temps hors la ville après les chevaux de poste. Nous trouvâmes dans le même cas M. Le Roux, premier valet de chambre de M. le comte d'Artois, courant après son maître, lui portant habits et linge avec peu d'argent, et ne sachant pas où le trouver. Il nous apprit qu'il était parti de Versailles, la veille 17, à neuf heures du matin, ayant vu le Roi se préparant à monter en voiture pour se rendre à l'Hôtel de Ville. Il avait pris ses ordres pour son frère. Il représenta au Roi que, malgré tous ses soins, il n'avait pu faire qu'une petite somme qu'il portait à M. le comte d'Artois. Alors le Roi ouvrit devant lui un bureau rempli de rouleaux et d'or, et lui donna pour remettre à son frère (le croirait-on?) seulement deux cents louis. Le Roux se trouvait de plus inquiet : pour pouvoir librement voyager, il demanda au Roi un passeport; nouvel embarras. Le Roi n'avait plus auprès de lui aucun ministre pour l'expédier. Les anciens, ayant été renvoyés, n'étaient pas encore rappelés : les nouveaux étaient en fuite. Il se trouva cependant dans un tiroir un ancien passeport signé Montmorin, avec lequel Le Roux se mit en route pour joindre M. le comte d'Artois.

Nous arrivons enfin aux environs de Valenciennes. Le marquis de Sennevoy, maréchal de camp et employé de cette place, vint au-devant de nous. Il nous apprit que M. le prince de Condé et ses enfants n'avaient fait que traverser la ville en s'arrêtant un instant pour voir M. le comte d'Artois, qui y était arrivé en bonne santé, ainsi que M. le duc d'Angoulême et M. le duc de Berry; que les uns et les autres, tranquilles et en sûreté à Valenciennes, n'en partiraient qu'après quelques heures de sommeil; que M. le prince de Condé avait reçu de M. le comte d'Esterhazy, commandant dans la place, tous les témoignages de dévouement et de respect, qu'il avait expédié tous les passeports pour sortir du royaume, et que nous trouverions les princes à Mons.

D'après ces nouvelles satisfaisantes, nous traversons Valenciennes avec sécurité et sans trouble, ne nous arrêtant que pour relayer, l'impatience de voir ses chers parents ne permettant pas à madame la princesse Louise de faire une visite à M. le comte d'Artois. M. d'Esterhazy, à cheval, se trouva sur notre passage, nous aborda un moment, et nous quitta pour veiller à ce que rien ne troublât notre route.

Enfin, par un chemin superbe, nous arrivons en moins d'une heure à Quiévrain, première poste impériale, bien soulagés de nous voir hors de France, de ne plus entendre les huées contre la noblesse, et les cris de : « Vive le Tiers ! » que même les enfants faisaient à tue-tête.

Nous entrâmes dans Mons à huit heures du soir, et nous jouissons du plaisir de nous revoir tous, après trente-six heures d'inquiétudes et de séparation, nous nous embrassâmes tous du meilleur de notre cœur. On se mit à table, et, si le souper ne fut pas gai, il fut très touchant.

On savait déjà à Mons tout ce qui s'était passé à Paris les jours précédents. On apercevait de l'agitation et de la fermentation dans les esprits ; on était persuadé dans la ville que c'était la Reine qui venait d'arriver.

Tant maîtres que valets, nous étions plus de quarante ; l'auberge n'était pas assez grande pour nous loger tous, il fallut nous diviser. Nous avions tous grand besoin de repos ; l'esprit et le corps étaient également fatigués. Étant parti précipitamment de Chantilly, j'étais sans domestique. Je l'avais envoyé à Paris prévenir ma femme que je partais avec les princes. Je fus passer quelques heures dans une assez mauvaise auberge.

Le 19, M. le comte d'Artois devait partir de Valenciennes à minuit et passer par Mons pour se rendre à Namur. Je désirais le voir à son passage. Le capitaine autrichien qui était de garde me promit de me faire éveiller au premier bruit des courriers. La crainte de le manquer me fit lever à trois heures, et je fus au corps de garde attendre son passage. M. d'Autichamp attendait également à la poste. Le prince n'arriva qu'à cinq heures : je lui témoignai ma satisfaction de le voir en sûreté, et il m'accorda la permission de l'embras-

ser. Il s'arrêta un quart d'heure pour déjeuner. De ses compagnons de voyage, celui qui avait le mieux soutenu les fatigues de la route était le marquis de Polignac, alors dans sa soixante-dixième année.

M. le comte d'Artois se rendit à Namur pour éviter les inconvénients de son rang à Bruxelles, vis-à-vis de l'archiduchesse Christine.

Je retournai me reposer quelques heures, mais mon esprit était trop agité, je ne pus fermer l'œil. Le sort de ma femme et de deux de mes enfants que j'avais laissés à Paris, sans avoir pu les voir avant mon départ précipité, me donnait les plus vives inquiétudes. Mon espoir était qu'ils s'éloigneraient de Paris le plus tôt qu'ils pourraient, pour se rendre dans ma terre d'Auvergne où j'avais lieu de croire par tant de raisons qu'ils seraient plus en sûreté qu'ailleurs. Toutes ces pensées me tourmentaient infiniment.

M. le duc d'Angoulême et M. le duc de Berry arrivèrent à Mons pour dîner avec nous. M. le prince de Condé leur fit les honneurs d'un mauvais repas d'auberge. Il était impossible de ne pas se livrer à des réflexions affligeantes en voyant à table, dans une mauvaise auberge, entre dix-huit personnes, cinq princes et une princesse de la maison de Bourbon, obligés de chercher hors de leur patrie une retraite pour éviter d'être victimes de leur dévouement pour leur roi, pour un souverain dont la faiblesse devait occasionner les plus grands malheurs, et la ruine totale de la monarchie.

Les jeunes princes couchèrent à Mons.

Après dîner, nous partîmes pour Bruxelles où nous arrivâmes avant la nuit. Nous descendîmes au magnifique hôtel de Bellevue où nous fûmes tous très bien logés. Il est situé sur la place Royale.

Le 20, M. le duc d'Angoulême et M. le duc de Berry arrivèrent pour dîner, et logèrent à l'hôtel de Galles, où il y a de superbes appartements.

J'eus le matin une véritable joie en voyant arriver Lefidèle Picard, mon domestique. Il m'apportait des nouvelles de ma femme et de mes enfants; il était venu à franc étrier. La présence de ce bon serviteur me rendit la tranquillité, et me

procura les aisances et toutes les commodités dont j'étais privé depuis quelques jours. Il m'apporta quelques hardes dont j'avais grand besoin.

Du 21 au 25, M. le prince de Condé et ses enfants vont tous les quatre seulement, et sans suite, faire une visite à l'archiduchesse Christine, gouvernante des Pays-Bas, sœur de la Reine, et à son époux, le duc Albert de Saxe-Teschen.

Le même soir, 21, arrive à Bruxelles le baron de Breteuil qui, six jours avant, s'était cru premier ministre, après le départ de Necker. Avec lui sont mesdames de Matignon, sa fille: la baronne de Montmorency, sa petite-fille; la duchesse de Brancas et quelques amis. Toute cette société était partie précipitamment de Dangut, terre appartenant au baron de Breteuil, et avait couru les plus grands dangers en route : madame de Matignon avait été prise pour la Reine. Lorsque les nouvelles du 14 et du 15 leur parvinrent, ils attendaient la nouvelle de l'arrivée du Roi à Compiègne, laquelle leur avait été annoncée par le baron de Breteuil, comme une chose positivement arrêtée.

Le baron de Breteuil vint faire une visite à M. le prince de Condé dans notre auberge.

Nous visitons la ville de Bruxelles, et profitons toute la journée de la superbe et agréable promenade du Parc : nous y apprenons les nouvelles, et l'arrivée de beaucoup de personnes qui fuient Paris pour éviter la fureur de ces premiers moments.

Nous visitons à Bruxelles les églises, le port, l'arsenal, les béguines, le palais du gouvernement, l'établissement intéressant de Simon, célèbre sellier, et en même temps grand patriote: la salle de spectacle, les promenades et remparts, et généralement tout ce qu'il y a de curieux à voir.

M. le prince de Condé et ses enfants vont à Namur voir M. le comte d'Artois, et en reviennent le 25.

Les jeunes princes viennent dîner avec nous, et nous les voyons sans cesse. Il est impossible d'être mieux élevés : il n'y a avec eux que M. le comte de Serrent, leur gouverneur, le marquis de Montaignac, gentilhomme de la manche, et l'abbé Marie, instituteur. Le chevalier de La Barre, chargé de la partie du génie et des fortifications, les a rejoints depuis.

Le reste de l'éducation n'a pas été appelé. Les sentiments démocratiques de quelques-uns n'auraient pas convenu en cette circonstance. On ne pouvait laisser auprès de ces jeunes princes ni un vicomte de La Bourdonnaye, sous-gouverneur, ni un marquis Descombes de Sainte-Croix, gentilhomme de la manche, etc., etc.

Le prince de Conti, enfui de Paris dès le 12 de ce mois, après avoir couru tous les environs, se croyant toujours poursuivi, s'était réfugié à Châteauvillain, chez le duc de Penthièvre: il se crut obligé d'en partir. Il arriva le 24 à Namur, n'ayant avec lui que M. le comte de Boulainvilliers, son premier gentilhomme, et le chevalier de Ravenel. Il était mourant de peur, et ayant la tête égarée. Nous le revoyons dans le même état à Bruxelles. Le 25, il dîne avec nous, nous raconte tous les dangers qu'il croit avoir courus. Persuadé qu'on en voulait à ses jours, que les fontaines étaient empoisonnées sur sa route, il nous répète à chaque instant ses terreurs paniques, nous inspirant autant l'ennui que la pitié.

Le 26, nos princes, accompagnés chacun d'une seule personne, dînent à la campagne, chez l'archiduchesse. Je me fais présenter à cette princesse par M. de La Gravière, notre résident à cette cour.

Le 27, M. le duc d'Angoulême et M. le duc de Berry quittent Bruxelles pour aller voir leur père à Namur, et de là, ils doivent aller à Spa, conduits par leur oncle, le duc Albert et l'archiduchesse Christine, lesquels, avant leur départ, viennent faire une longue visite à nos princes dans leur auberge. Elle eut l'air amical et sans cérémonie. La princesse nous laissa entrevoir le peu d'influence que l'empereur lui laissait dans ce pays où elle n'était gouvernante que de nom. Le comte de Trautmansdorff jouissait de l'entière confiance de Joseph II.

Ce ministre, dont la hauteur et la dureté paraissaient déplaire à tous les Brabançons, n'a pas peu contribué à la fermentation actuelle des Pays-Bas. Déjà il se manifeste des insurrections à Louvain et à Tirlemont. Les troupes paraissent disposées à faire leur devoir. On craint du trouble à Bruxelles,

et on paraît redoubler de soins et de vigilance pour arrêter la fermentation. Mais on se plaint des ordres rigoureux de l'empereur, de ses demandes injustes, et de la violation des privilèges de la Belgique. On emprisonne les bourgeois, on fait des dispositions de défense, on place des canons dans différents postes, les troupes sont près d'agir.

Le 28. — Il arrive sans cesse beaucoup de Français à Bruxelles, plusieurs officiers aux gardes dont est le marquis de Saint-Blancard, Rivière, le marquis de Belzunce, M. de La Bourdonnaye de Blessac, intendant de Soissons, avec son épouse, fille de M. Berthier et petite-fille de M. Foulon dont nous apprenons les funestes catastrophes arrivées à Paris le 22 de ce mois. L'abbé de Vermont, ce confident intime de la Reine, et en même temps l'ami de l'extravagant archevêque de Sens, est aussi dans cette ville.

La fermentation augmente dans les Pays-Bas. On découvre dans les casernes et dans les corps de garde des invitations aux soldats de suivre l'exemple des gardes françaises.

Le 29. — Le chevalier de Launay, frère du gouverneur de la Bastille massacré le 14 juillet, arrive sur un cheval de poste, seul et mal vêtu. Nous sortions de table. A peine M. le duc de Bourbon l'a-t-il aperçu sur la place, tout le monde va au-devant de lui, princes et autres, et chacun lui témoigne l'intérêt qu'il inspire depuis la perte de son malheureux frère. Nous lui apprenons que le prince de Conti, chez lequel il passait sa vie depuis plus de vingt-cinq ans, est en ce moment dans la même auberge. Nous l'y conduisons sur-le-champ, mais le prince, toujours occupé de ses frayeurs, le reçoit très froidement, lui parle de ses chiens et de ses équipages, mais plus encore des craintes que sa présence lui inspire. Enfin il les lui témoigne tellement, qu'il l'oblige à reprendre son bidet de poste. Le malheureux chevalier de Launay nous quitte les larmes aux yeux, et, deux heures après être arrivé à Bruxelles, en repart pour se réfugier, il ne sait où, probablement en Hollande, plus attendri des témoignages d'intérêt que nous lui avions tous marqué, que de la réception du prince de Conti, dont nous étions tous dans l'indignation.

Nous apprenons l'arrestation de l'abbé Maury à Péronne. Il voulait sortir de France. Il est ramené à Paris, et retourne à l'Assemblée. Il a bien vérifié le proverbe : à quelque chose malheur est bon.

Le 31. — Les princes retournent encore à Namur pour prendre avec M. le comte d'Artois des arrangements pour leur départ du Brabant : ils en reviennent le surlendemain.

Toute notre caravane réunie à Bruxelles était composée, tant en maîtres que valets, de cinquante personnes. Il eût été difficile de voyager autant de monde ensemble. D'ailleurs plusieurs officiers de la maison du prince pouvaient lui être très utiles à Chantilly. C'est ce qui détermina M. le prince de Condé à renvoyer en France MM. le chevalier de Mointier, le comte et le chevalier d'Auteuil et M. de Sarobert. Il leur témoigna combien il était pénétré de leur attachement, combien il lui en coûtait de se séparer d'eux, et leur promit de les rappeler auprès de lui aussitôt qu'il aurait fait un établissement un peu stable. Quant à moi, il parut désirer que je restasse avec lui, comme de la société et comme ami de la maison. Il y mit toute la grâce qu'il sait si bien employer avec les personnes qui lui conviennent.

COMTE D'ESPINCHAL.

DANIEL CORTIS[1]

XIV

— Je le savais bien, dit tout bas à Hélène la comtesse Tarquinia, qui s'éventait avec dépit en voyant la salle presque vide : nous sommes arrivées une heure trop tôt.

Dans la tribune de la Présidence, un grand nombre d'éventails s'agitaient avec le même bruit âpre et sec ; d'autres, placides et lents, battaient la mesure avec patience, avec satisfaction. Un monsieur très au courant expliquait à quelques dames l'hémicycle et les tribunes, les choses et les personnes, parlant haut et cherchant sur le visage de ses voisins l'admiration et le respect que méritaient son expérience. Les femmes se regardaient obliquement. Lorsqu'un député entrait dans la salle, le monsieur très au courant le nommait aussitôt : quelques éventails se taisaient et des chapeaux se penchaient vers le vide. On regardait beaucoup la comtesse Tarquinia, très élégante dans son costume marron et bleu de ciel ; aux poignets, deux bracelets d'or larges de quatre doigts. Elle paraissait la sœur aînée d'Hélène. Celle-ci, vêtue de noir, sans autre bijou qu'une simple croix de turquoises au cou, souffrait

1. Voir la *Revue* des 15 septembre, 1er et 15 octobre.

des impatiences de sa mère, des bavardages intarissables du monsieur, du contact de tous ces gens inconnus, et de tous ces regards braqués sur elle : elle avait tant de choses dans le cœur ! Il lui aurait suffi de voir Daniel pour être subitement tirée de ce malaise : mais Daniel n'était pas encore entré. Quelques rares députés écrivaient sur leur pupitre : d'autres erraient par les secteurs, les mains dans les poches ; d'autres causaient dans l'hémicycle, en regardant les tribunes. Un de ces derniers, l'honorable T..., connaissait les Carrè ; ayant aperçu la comtesse Tarquinia, il ne fit qu'un bond jusqu'à la tribune, et se mit à la disposition de ces dames : s'il pouvait leur être bon à quelque chose, pendant qu'elles étaient à Rome... La comtesse lui répondit avec un sourire lumineux, toute rouge de plaisir, ravie de cet hommage public. T..., tout d'abord, n'avait pas reconnu Hélène ; il s'en excusa de son mieux, disant qu'il la croyait en Sicile.

Hélène lui demanda ce qu'on allait faire, ce jour-là, à la Chambre.

— Mais, répondit T... nous aurons d'abord l'exposé du budget. Vous l'ignoriez ?... C'est pour cela que vous voyez les tribunes si pleines... Et puis, vous le savez mieux que moi, il y a le coup d'éclat de Cortis.

— Oh ! s'écria la comtesse, qu'est-ce que c'est donc ? Il ne nous a rien dit.

— Alors, ce n'est pas vrai, sans doute !... On raconte qu'il veut donner sa démission, en l'expliquant par un discours très hardi...

Les voisins écoutaient : plusieurs se retournaient et répétaient à demi-voix la nouvelle. Un monsieur, qui n'avait pas bien entendu, se pencha en murmurant :

— Qui donc ?

— Ce clérical de Cortis.

Hélène lança vers celui qui répondait un regard de mépris. La comtesse était désolée : elle ne voulait pas y croire et demandait quand, comment, par qui ce bruit avait été mis en circulation. T... répliqua par quelques paroles vagues, s'excusa de ne pouvoir rester davantage et prit congé.

— Tu sais qu'il en est bien capable ! murmura la comtesse à l'oreille d'Hélène. Il a des idées, parfois !... Et ne rien

dire !... Ah ! nous avions bien besoin de cela !... Dès qu'il commencera, je m'en vais, par exemple !... Qui sait la scène qui va se passer ? Je n'ai pas envie de me trouver mal... Seigneur Dieu ! mais tu es donc de pierre !... Ah ! oui, je m'en irai. Tu resterais ici, toi ?

— Sans doute.

— C'est bien ! Qu'on vienne encore me dire...

C'était un dialogue fait de chuchotements, et la dernière phrase de la comtesse Carrè fut moins qu'un chuchotement ; mais Hélène comprit tout de même, et le dédain empourpra son visage. Elle devinait une accusation qu'elle savait n'avoir justifiée par aucun acte. Elle demanda, presque haut :

— Quoi ?

— Rien.

A la vérité, on n'avait nullement parlé à la comtesse Tarquinia de tendresse suspecte entre Daniel et sa fille : mais une personne aussi inconnue que bien intentionnée lui avait écrit à ce propos depuis longtemps.

Hélène ne dit plus rien. Son cœur battait très fort, de douleur, de dédain, de dégoût, comme si une curiosité grossière était venue, à la dérobée, regarder en elle. Et maintenant elle avait presque envie de s'en aller, elle aussi : il lui répugnait de rester là ; il lui semblait qu'au moment où Cortis entrerait, quand il commencerait à parler, ses pensées, à elle, deviendraient visibles. Cependant l'éventail de la comtesse battait l'air, plus irritant que jamais.

— Ah ! ah ! dit le monsieur très au courant. Vous voyez ce député qui se met à écrire... là... en haut... en haut du second secteur. C'est Minghetti... Ah ! voilà Depretis !

La comtesse oublia un moment ses soucis pour regarder, comme les autres, le ministre qui faisait son entrée par la droite, de son pas fatigué.

— Vois donc si ce n'est pas tout à fait le pharmacien de Passo di Rovese... Oh ! mais tout à fait !

Hélène ne l'écoutait pas. Elle aussi avait fait un mouvement, à l'entrée du ministre : elle avait senti plus vivement, alors, le retard de Daniel. Son cœur battait avec force. Elle pensait : « Il est peut-être malade ! » Et elle le voyait couché, la figure en feu, les yeux brillants de fièvre.

— Le président n'est pas encore là! dit quelqu'un. D'habitude, il est en avance d'une demi-heure.

Un monsieur qui arrivait raconta qu'il l'avait vu sortir de la Présidence avec le député Cortis.

— Farini, Farini! dit à ses voisines le monsieur très au courant. Regardez Farini.

L'honorable président de la Chambre entra rapidement. Après avoir échangé quelques paroles avec un membre du bureau, il prit possession de son fauteuil. Hélène, très anxieuse, guettait si quelqu'un d'autre maintenant arrivait derrière lui. L'honorable Magliani fit son entrée. Les huissiers posèrent les portefeuilles devant le banc des ministres. Vinrent ensuite, l'un après l'autre, une trentaine de députés. La sonnette du président coupa, de sa petite voix nerveuse, le murmure des conversations; un secrétaire se mit à lire, d'une mélopée monotone, quelque chose à quoi personne ne prit garde. Et Cortis n'arrivait toujours pas. Mais Hélène, sachant qu'on l'avait vu causer avec le président, était plus tranquille.

— Où est la place de Cortis? lui demanda sa mère.

Elle n'en savait rien. Le monsieur très au courant, de sa voix officieuse et melliflue, se hâta de répondre pour elle.

— Là, madame, au milieu du troisième secteur, près de ce député pâle, avec une barbe très noire... Le voilà, Cortis, le voilà! Il arrive à présent... Là, madame.

Hélène regardait à droite, tandis que Daniel entrait à gauche, au bras d'un autre député. Il traversa lentement l'hémicycle et monta jusqu'à sa place sans donner un coup d'œil à la tribune. Elle ne voyait pas bien ses traits, mais quelque chose dans son allure, dans son attitude, la faisait souffrir.

— Daniel n'a pas bonne mine, dit la comtesse Tarquinia. Il a l'air d'un vieux. Tu ne trouves pas?

Quelqu'un fit: « Sst! » L'honorable président commençait une lecture après avoir réclamé l'attention de la Chambre. Dans la tribune, tout le monde tendait l'oreille.

— Une démission, fit quelqu'un aussitôt que le président eut fini de lire.

— De qui?

On n'a pas entendu le nom, mais il ne s'agit certainement pas de Cortis...

— Chut, chut! un député a demandé la parole.

— Qui est-ce? C'est celui-là?

— Non, c'est l'autre...

Il propose que l'on n'accepte pas la démission et que l'on accorde à l'honorable P... un mois de congé. Dans les tribunes on murmure, on dit: « Toujours la même comédie! »

Un second député se lève, puis un troisième, puis un quatrième, et c'est encore le même refrain. La proposition est mise aux voix, la Chambre approuve.

Alors seulement Cortis se lève, et, d'une voix mal assurée :

— Je demande la parole.

— Sur quoi? fait le président.

— Pour une déclaration. Mais, comme je ne veux pas m'imposer à la Chambre, qui éprouve une légitime impatience d'entendre l'honorable Magliani, je prie monsieur le président de m'accorder la parole immédiatement après l'exposé du budget.

— C'est entendu.

Pendant ce dialogue, les paupières d'Hélène n'avaient pas battu.

— J'aime mieux ça, dit sa mère : nous allons écouter Magliani, et nous nous en irons... As-tu remarqué la voix de Daniel? Il ne va pas bien, le pauvre garçon.

Hélène se taisait toujours; elle considérait Daniel de ce regard fixe, sombre, qui, seul, trahissait en elle une particulière intensité de passion. Lui était là, les coudes sur le pupitre ; la tête entre ses mains, il ne la soulevait pas. Hélène en souffrait et s'irritait d'en souffrir; elle méprisait en elle-même cette fibre sottement égoïste : comment aurait-il pu ne pas être plongé tout entier dans la méditation de son discours? comment aurait-il pu songer à elle?

Cependant le ministre parlait. Presque tous les députés s'étaient installés aux bancs inférieurs pour mieux entendre. De la tribune de la Présidence, on voyait sa tête blanche se tourner tantôt à droite, tantôt à gauche, et se pencher, durant les pauses, vers ses papiers épars, y cueillir un chiffre et se redresser.

Les chiffres passaient, et, avec eux, les raisonnements subtils, mais peu de chose en arrivait jusqu'à la tribune de la Pré-

sidence. De la tribune des sénateurs, Clenezzi regardait une dame et cherchait, mais en vain, à se faire reconnaître.

Tout à coup le ministre se tut et se rassit. Une sourde rumeur s'éleva de la salle : — une nuée de grosses mouches qui s'envoleraient à la fois.

— Nous y voilà ! dit la comtesse. Que fait donc Daniel ?

A ce moment, Cortis appuyait sur le pupitre ses bras croisés, la tête sur ses bras. Son tour n'était pas venu. Un autre ministre se leva pour présenter un rapport : puis l'honorable Magliani, qui avait seulement demandé cinq minutes de repos, reprit son discours. Hélène était très inquiète. Elle voyait que Daniel était mal à son aise, elle craignait qu'il ne parlât pas aussi bien qu'il aurait pu le faire, et qu'il n'en souffrît ensuite. Elle aurait voulu le voir se lever, sortir. Elle se sentait irritée contre les députés, ses voisins, qui ne bougeaient pas pour lui demander s'il était malade, pour lui conseiller de s'en aller. Il n'avait donc pas un ami dans toute la Chambre !... Elle était dévorée de l'envie de descendre et de le faire appeler pour l'emmener elle-même. Ou bien n'y aurait-il pas moyen d'en charger T... ? Elle se fit prêter une jumelle par une voisine pour le mieux voir et pour lui faire signe, s'il était possible, de venir dans la tribune. Mais, d'abord, elle regarda Cortis. Justement, quelqu'un lui frappait sur l'épaule : il se secoua, leva la tête; Hélène put alors le dévisager. Il était très rouge : peut-être, aussi, parce qu'il était resté si longtemps la tête sur le pupitre ! Elle le vit échanger quelques paroles avec le député qui lui avait touché l'épaule et secouer la tête en signe de refus. Un moment, il regarda vers les tribunes : rien ne dénotait qu'il y reconnût quelqu'un ; puis il descendit lentement, avec la même démarche qu'à son arrivée... Mais l'autre ne lui disait donc plus rien ! on ne le faisait donc pas sortir tout de suite ! T..., cependant, écoutait le ministre, il ne se tournait pas vers la tribune... Cette fois, Hélène fut sur le point de descendre et de faire demander Cortis. Mais le ministre finissait son exposé parmi les applaudissements. Les députés se pressaient autour de lui. Dans les tribunes, beaucoup de gens s'agitaient pour sortir.

— Ma bonne amie, dit la comtesse Tarquinia, sérieusement, est-ce que nous ne partons pas ?

Hélène ne répondit rien; elle parut ne pas entendre. Elle se tenait toute droite, les mains sur le bord de la tribune, attendant, presque sans souffle, que le président donnât la parole à Cortis.

— Maintenant la salle va se vider, fit le monsieur très au courant.

Mais, au contraire, presque tous les députés reprirent leur place.

— La parole est à l'honorable Cortis, dit le président

Les yeux d'Hélène allèrent involontairement à l'horloge qu'elle avait en face d'elle. Les aiguilles marquaient trois heures cinquante-cinq.

Cortis se leva. De tous les côtés de la Chambre, à l'exception du centre, on le regardait en prenant différentes attitudes, depuis celle d'une vive curiosité jusqu'à celle d'une méprisante indifférence, d'une opinion déjà faite. Au centre, où certaines médiocrités vaniteuses avaient souffert de ses sarcasmes, on causait, on riait, malgré les coups de sonnette du président: Hélène, toute pâle, se mordait les lèvres. Cortis attendait le silence, un peu courbé, appuyé sur les deux mains. Le président agita encore la sonnette et dit :

— Parlez, parlez, monsieur Cortis.

Et Cortis, en même temps, commençait :

— Je dois prier la Chambre...

Il s'arrêta, cherchant ses mots. Il passa la main sur son front et reprit, d'une voix plus faible :

— Avant tout, l'état de ma santé m'oblige à demander l'indulgence de la Chambre.

Il fit encore une pause : peut-être un effort secret pour rappeler la vigueur de l'esprit et du corps. La voix, maintenant, semblait avoir retrouvé sa force :

— Il est probable que la Chambre se prorogera aujourd'hui, je ne puis différer un acte que je considère comme un devoir envers mes électeurs, envers mon pays, envers moi-même. Avant de quitter cette enceinte, et peut-être pour toujours...

Comme il disait : « peut-être pour toujours », la voix parut lui manquer, sa langue s'engourdir. Il balbutia quelques mots encore, inintelligibles, et se serait abattu sur son banc si des collègues ne s'étaient précipités pour le soutenir. Un

cri s'éleva dans la tribune de la Présidence, mais personne n'y prit garde. Huissiers et députés couraient vers la place de Cortis : il fut porté immédiatement hors de la salle.

Hélène, d'abord, n'avait pas compris : elle s'était penchée en avant pour entendre les mots qui ne parvenaient pas jusqu'à elle. Puis, lorsqu'elle vit ses voisins le secourir, lorsqu'elle le vit s'affaisser dans leurs bras, elle se dressa, jeta un cri étouffé, regardant là où regardait maintenant le public de toutes les tribunes, les uns le corps penché en dehors, les autres debout sur les chaises, mettant aux appuis une couronne de figures avides. Quand Daniel, enlevé par deux de ses collègues, eut disparu, Hélène, rapide comme l'éclair, sans savoir comment, se dégagea de sa mère qui, toute tremblante, l'avait saisie de ses mains crispées, et s'élança hors de la tribune.

L'huissier de service, voyant accourir une dame toute pâle, s'efforça de la retenir, lui demanda ce qu'elle voulait, mais elle le repoussa d'un geste impérieux, passa et se précipita dans le corridor. Il était vide, silencieux. Elle s'arrêta un instant, ne sachant plus se reconnaître et par où prendre. Un monsieur, qui était sorti derrière elle, la rejoignit et lui dit :

— Ne vous effrayez pas, mademoiselle, ce ne sera rien... Voulez-vous revenir auprès de madame votre mère, qui est un peu troublée, elle aussi ?

Ce mot de « mademoiselle » aurait percé le cœur d'Hélène, si toute son âme et tous ses sens n'avaient pas été loin de là. Il lui sembla entendre un bruit de pas et de voix à gauche : elle s'élança de ce côté sans répondre et se trouva en haut du grand escalier qui mène à la Présidence.

Il y avait foule sur les marches. T... et un de ses collègues, apercevant Hélène, vinrent à elle et prirent soin de la tenir à part pour ne pas lui laisser voir Cortis que l'on portait derrière eux.

— Ce n'est rien, madame, dit T... Un étourdissement, une indisposition sans gravité ; cela va passer tout de suite.

— Où est-il ? Je veux le voir, dit Hélène, les traits convulsés.

A ce moment le triste convoi disparaissait dans les appartements de la Présidence. Elle s'élança vers la porte,

mais on la retint. Elle reprit son empire sur elle-même, pria T... de se rendre auprès de sa mère, dans la tribune : elle demanda aux autres avec douceur, presque en souriant, de la laisser entrer chez le malade. Elle désirait parler aux médecins. On la laissa passer, respectueusement. Quelqu'un, dans l'escalier, disait tout haut :

— On l'a porté là ? Mauvais signe : c'est la chambre du pauvre...

Il nommait un jeune Lombard, plein d'ardeur et de talent, frappé, lui aussi, à son poste de député, et mort peu après dans cette chambre où l'on avait porté Daniel. Hélène entendit, s'arrêta, mettant la main à son cœur, puis entra dans une antichambre obscure pleine de gens qui parlaient bas. Dans une autre pièce, plus obscure encore, une voix donnait des ordres ; et, de l'une à l'autre, les huissiers allaient et venaient continuellement. Un peu de lumière entrait par la porte grande ouverte d'un salon riche et clair. Hélène se dirigea vers le monsieur qui donnait les ordres. Il dit brusquement :

— Êtes-vous la femme ? Êtes-vous la sœur ?... Non ? Alors, pour le moment, vous n'entrerez pas.

— Mais je veux savoir...

— Quoi ? Ce que personne ne sait ?... Vous entrerez plus tard. Attendez là.

Il lui désigna le salon clair et retourna près du malade. Il ferma la porte derrière lui.

Alors, le député qui lui avait parlé en même temps que T... s'approcha d'Hélène, et lui dit que, selon toute apparence, il y avait menace de congestion cérébrale... non pas des plus légères, sans doute, mais non pas des plus graves.. On avait étendu le malade dans un fauteuil et on lui préparait un lit... Il lui persuada que pour l'instant elle ne pouvait rien, mais que son concours deviendrait certainement très utile plus tard... Il entra avec elle dans le salon clair, la fit asseoir sur un divan près de la porte : de là, on ne voyait pas les allées et venues de l'antichambre.

— Vous ne vous sentez pas bien, madame, dit-il. Avez-vous besoin de quelque chose ?

Hélène secoua la tête et murmura un : « Merci » presque inintelligible, en regardant la lampe qui brûlait sur la table, devant elle.

— Les séances finissent tard, reprit l'autre pour dire quelque chose : on allume de bonne heure...

A ce moment, T... entra : la comtesse Tarquinia était dans le corridor et attendait sa fille. Hélène se leva vivement et rejoignit la comtesse, qui donnait le bras au sénateur Clenezzi et semblait se soutenir à peine.

— Oh ! mon Dieu, Hélène, dit-elle, tu m'abandonnes dans un moment pareil !... Rentrons à l'hôtel, je t'en supplie... Je n'ai plus de respiration, je n'ai plus de jambes ; je suis incapable de rien, je ne peux pas rester ici...

— Allons, courage ! maman, répondit Hélène ; je ne peux pas venir maintenant. Je viendrai plus tard... si c'est possible... quand on saura quelle tournure prennent les choses... Je suis forte, moi ; je peux parfaitement le soigner.

Clenezzi ramènerait la comtesse à l'hôtel. Avant de partir, il murmura, tout contre le visage d'Hélène :

— J'imagine qu'on va bientôt voir paraître ici la dame arrivée ce matin.

Elle tressaillit.

— Hélène ! Hélène ! gémissait sa mère, pense que toi non plus, tu n'as pas de santé à gaspiller...

Hélène fronça les sourcils, haussa les épaules et disparut dans l'antichambre. Un moment après, elle se glissait derrière un huissier dans la chambre du malade.

Elle en sortit deux heures plus tard, très pâle toujours, mais tranquille. Elle causa, quelques minutes, avec les honorables membres du bureau, qui se mirent à ses ordres avec une parfaite courtoisie. Ils l'assurèrent qu'on ferait pour Cortis tout ce qui serait humainement possible. Ils parlaient de lui d'ailleurs, avec la plus grande estime et la plus vive sympathie. Ils exprimèrent la ferme conviction que l'on pouvait maintenant considérer le mal comme vaincu, grâce à la saignée pratiquée immédiatement. Hélène demanda la permission de faire porter un télégramme qu'elle adressait au comte Lao :

« Daniel gravement malade. J'ai besoin de toi immédiatement. »

Elle écrivit ensuite au sénateur Clenezzi pour l'avertir qu'elle ne pouvait bouger, à moins que sa mère n'eût un

absolu besoin d'elle. Puis elle rentra chez Cortis, auprès de qui se trouvait maintenant une autre personne : une dame longue et maigre, qui de temps en temps sortait de la chambre pour gémir et sangloter.

XV

— Le direct de Florence?

— Vingt minutes de retard.

Clenezzi respira, ôta son chapeau et s'essuya le crâne, tout en regardant les omnibus alignés sur la place. Il n'avait plus peur maintenant d'arriver en retard, mais une préoccupation plus grave envahissait peu à peu sa vieille figure : le mouvement sénile des lèvres et des sourcils indiquait le trouble de son âme.

Le train de Florence entra en gare à quatre heures dix. Le sénateur, parmi la foule qui attendait à la sortie, sentait croître son anxiété : il n'apercevait point, dans le défilé des voyageurs, la face pâle, le grand nez aristocratique et la barbe noire du comte Carrè. Déjà la foule se dispersait, quand il devint radieux et se précipita : le comte Lao arrivait bon dernier, tout doucement, les mains dans ses poches et le collet de son pardessus relevé. Un homme de peine le suivait, chargé de valises, de châles et de couvertures.

— Mon cher comte, fit le sénateur, je suis ici pour vous recevoir au nom de ces dames.

Lao répondit par un léger signe de tête et demanda :

— Et Cortis?

— Beaucoup mieux, beaucoup mieux... C'est aujourd'hui le 28, n'est-ce pas? Il y a déjà trois jours. Pas de comparaison avec le premier jour.

— A la bonne heure! s'écria le comte. Il me semble qu'on aurait pu me télégraphier encore, me donner d'autres nouvelles. Je croyais presque le trouver mort!

— Mais permettez... on ignorait le jour de votre départ et l'on ne savait où vous télégraphier. D'ailleurs, vous avez pu lire les bulletins dans les journaux.

— Je ne lis pas les journaux, fit brusquement le comte en secouant la tête. Alors, il va mieux ?

— Oh ! infiniment mieux. A l'heure qu'il est, on peut le considérer comme guéri.

Ils montèrent dans l'omnibus de l'hôtel. Lao se hâta de fermer toutes les glaces, puis roula une couverture de voyage autour de ses jambes, tout en grommelant :

— En wagon, tout à l'heure, on cuisait ; ici, on gèle... Parbleu ! le voilà guéri, et c'est moi qui crèverai.

Clenezzi, qui le connaissait peu, le regardait comme on regarde une bête curieuse :

— Vous êtes enrhumé ?

— Enrhumé ? Plût à Dieu ! Je suis fichu... Mais dites-moi : qu'est-ce qu'il a eu ?

Le sénateur le mit au courant : une menace de congestion cérébrale ; cette menace écartée, tout danger avait disparu ; Cortis était encore à la Présidence...

— Et ma belle-sœur ? et ma nièce ? Elles sont toujours là, j'imagine.

— La baronne Hélène, oui, toujours, sauf la nuit pendant quelques heures et, le jour, pendant quelques instants.

— Mais, à présent, elles sont tranquilles ?

— Mon Dieu..., je ne sais pas trop. Il y a autre chose dans l'air... Vous savez que la mère de Cortis est ici ?

— Daniel m'a écrit qu'elle devait venir, mais j'ignorais qu'elle fût arrivée. Je lui ai répondu : « Tu es une bête... » Voyez-vous, il n'y a qu'une bête pour avoir le cœur de cette largeur-là.

— C'est déjà une cause d'ennui, reprit le sénateur. Et puis... vous le savez, n'est ce pas ?... je peux bien en parler... mon collègue, votre parent...

Le comte Lao fronça les sourcils et poussa, en serrant les poings, un son qui tenait du râle et du rugissement.

— Enfin, poursuivit l'autre, nous y sommes en plein... On vous racontera tout cela.

Un moment après, le comte Lao gravissait lentement, accompagné de Clenezzi, l'escalier de l'hôtel, et recevait dans ses bras Hélène accourue à sa rencontre. Il la serra silencieusement contre lui et la baisa au front. En relevant la tête, il lui dit d'une voix émue :

— Bonjour, ma chérie.

Hélène tendit la main à Clenezzi, plutôt pour le congédier que pour le remercier.

— Montons, fit-elle en prenant le bras de son oncle.

— Doucement, doucement, répétait Lao : j'ai huit maudites heures de chemin de fer dans les reins, sans parler des dix ou douze heures d'hier.

— Mon bon oncle ! murmura Hélène en lui serrant très fort le bras. Nous sommes installées au second, mais je t'ai fait préparer une chambre au premier et nous sommes chez toi tout de suite. Maman est allée se reposer il y a une heure. Elle m'a dit de la réveiller, mais nous pouvons bien attendre un peu.

Il fallut du temps avant que toutes les valises, les châles et les couvertures du comte fussent en place. Enfin l'oncle et la nièce se trouvèrent seuls, assis sur un canapé et se tenant par la main.

— Donc, commença Lao, Daniel va bien... Je viens de l'apprendre par l'homme de Bergame... comment s'appelle-t-il ? Clenezzi... Il m'a raconté toute l'histoire de Daniel. Il m'a parlé aussi des autres ennuis que vous avez.

— Il faut que tu sois au courant de tout, vite et bien, mon oncle, avant de voir maman... parce que tu sais comme elle est : elle se trouble, elle s'agite...

— Parle, dit Lao. Pendant ce temps-là, si tu le permets, je prendrai un peu de sulfate de quinine. A Rome, pendant les premiers jours, ça ne peut faire que du bien... Parle.

Il se leva, ouvrit un sac et se mit à en tirer soigneusement toute sa pharmacie : une quantité de fioles et de petites boîtes. Il examinait quelques-unes d'entre elles avec la plus grande attention, tout en répétant : « Parle, parle », chaque fois qu'Hélène croyait devoir interrompre son récit.

Elle lui raconta donc à la hâte que sa tante Cortis était arrivée à la Présidence presque aussitôt après l'événement. Elle avait fait une scène parce qu'on ne l'avait pas avertie tout de suite : elle avait eu la prétention de rester seule auprès de son fils. Malheureusement, Daniel, dans son délire, ne parlait que de politique ou de sa mère ; et sur le compte de sa mère, il s'exprimait de la manière la plus pénible pour elle et pour les per-

sonnes présentes. Elle se mettait alors à sangloter et à pérorer sans trêve, tantôt s'adressant au malade, tantôt à l'assistance... Elle disait que c'était l'effet de la maladie, que son fils l'aimait tendrement, que rien de tout cela n'était vrai... Cependant les médecins lui conseillèrent, avec une quantité de bonnes raisons, de rester le moins possible auprès du malade. Elle ne voulut rien entendre; elle cherchait, au contraire, à s'employer autour de son lit de la façon la plus « visible ». — Le seul commentaire que fit Hélène du zèle de sa tante fut cet adjectif... Elle avait trouvé juste de favoriser les soins maternels, bien que ce concours fût inutile et ce bavardage intolérable. Mais plus tard, le soir du 26, le délire ayant cessé, Daniel vit sa mère qui rentrait après une courte absence. Sa physionomie devint sombre et il lui reprocha durement d'abandonner la maison pour venir où l'on n'avait nullement besoin d'elle. Hélène avait tenté, mais en vain, de le calmer; son exaltation n'avait fait que s'accroître et, cette fois, les médecins avaient dû exiger que madame Cortis quittât la chambre et n'y mît pas les pieds de quelque temps. Elle était sortie frémissante, avait attendu Hélène dans l'antichambre et l'avait furieusement invectivée, l'accusant de s'entendre avec les médecins pour lui voler le cœur de son fils. Les médecins et un secrétaire de la Présidence étant sortis sur ces entrefaites; elle les avait insultés de manière à se faire mettre à la porte, et était partie en jurant qu'elle demanderait justice au président, aux ministres et, s'il le fallait, au roi.

Lao qui avait écouté sa nièce, une pilule de quinine entre le pouce et l'index de la main gauche, un verre d'eau dans la main droite, avala sa pilule.

— Et alors? dit-il.

— Et alors, elle est venue ici hier soir et ce matin, trois fois. Maman ne l'a pas reçue. A la Chambre, les huissiers avaient ordre de ne pas la laisser passer, mais j'ai demandé que cet ordre fût révoqué. Elle est venue hier, elle est venue aujourd'hui; pourtant elle n'est pas entrée chez Daniel et je ne l'ai pas vue. Maintenant, je m'attends à être assaillie dans la rue; et maman, de son côté, en a une peur épouvantable.

— Hé! fit Lao, elle en est bien capable... Laisse-moi faire. Où demeure-t-elle?

— Ici tout près, place de Venise. Tu la connais, toi ?

— Hou !... Et puis, qu'est-ce qu'il y a encore ?

— C'est le pire, répondit Hélène en baissant les yeux.

— Voyons le pire.

— Mon mari est ici.

— Bon ! il vaudrait mieux qu'il fût au diable, mais...

Hélène frappa du pied le parquet, avec colère.

— Alors, rien ! dit-elle. Je ne parle plus.

— Quelle bêtise !... Allons, va !

— Écoute, répliqua Hélène, toute rouge : je t'ai télégraphié pour Daniel, et je t'aurais télégraphié également pour mon mari ; mais, si cela doit commencer ainsi, autant que je me taise.

— Va ! grommela l'oncle.

Hélène haussa les épaules et pencha la tête sur sa poitrine en considérant ses mains.

— Pas comme cela, dit-elle.

— Oh ! cria l'autre. Il y a une demi-heure que je te dis de parler !

Hélène releva la tête, regarda un peu son oncle, puis elle dit à demi-voix :

— La ruine.

— Va, répéta Lao sans se troubler.

Hélène se mit à raconter tout ce qu'elle savait de son mari jusqu'à son rendez-vous avec Daniel pour l'affaire de la Banque.

— Qu'est-ce que Daniel a donc à voir là dedans ? demanda Lao surpris.

— Je crois qu'il s'en est occupé pour l'aider, répondit Hélène sur le ton d'une personne qui déplore ce qu'elle raconte.

— Lui ?

— C'est bien la dernière chose que j'aurais voulue !... Autrefois, de Cefalu, j'avais prié Clenezzi de faire certaines démarches dans l'intérêt de mon mari, pour l'affaire dont je t'ai parlé. Clenezzi était malade, il en a chargé Daniel. Voilà comment Daniel s'est trouvé mêlé à tout cela.

— C'est parfait, répondit Lao, moitié ironique, moitié résigné. Alors ?...

— Alors, hier, Clenezzi est venu et m'a dit qu'il croyait de

son devoir de me faire part de choses fort graves. Il ne s'agit plus de l'affaire de la banque ; il s'agit d'un amas de dettes de toutes sortes qu'il n'est plus possible de tenir cachées. Il paraît que ce sera un scandale énorme. Clenezzi m'a dit encore autre chose.

— Quoi ?

— Que son attitude fait peur.

La voix d'Hélène tremblait. Elle était horriblement pâle.

Lao ne comprenait pas.

— Peur de quoi ? dit-il.

— De quelque extrém...

Hélène ne put terminer sa phrase : Lao l'interrompit, les bras en l'air.

— Mais que le ciel enfin l'illumine ! s'écria-t-il. Mais qu'il se fasse sauter la cervelle avec un canon ! Ce sera la plus belle action de son existence.

Les yeux d'Hélène lancèrent des étincelles.

— Au contraire, il faut l'aider, fit-elle. Tout de suite ! Et toi et moi, nous l'aiderons.

Elle prit son oncle par le bras avec une énergie exaltée.

— Là, là... dit l'oncle en se levant et en ôtant la main d'Hélène. Là, là... Va, ma bonne amie, retourne là-haut, réveille ta mère, habille-la, ne m'assomme pas davantage... Bon dieu ! j'ai fait un voyage de dix heures : tu pourrais bien me laisser le temps de me laver, de m'habiller... Va-t'en, à la fin !... Je monterai quand je serai prêt.

— Je m'en vais, mon oncle, mais nous l'aiderons, répondit résolument Hélène en se levant, nous l'aiderons, nous l'aiderons.

Elle sortit, revint peu d'instants après et frappa à la porte.

— On n'entre pas ! cria Lao de mauvaise humeur.

— Je vais un moment à Montecitorio, dit-elle. Maman est au second, numéro 39.

Lao répondit tout haut :

— C'est bien !

Puis il grommela entre ses dents :

— Que le bon Dieu la bénisse trente-neuf fois, la sotte !... Elle dort, elle...

Et il continua sa toilette. Il s'écriait à chaque minute, en s'essuyant la figure ou en boutonnant son gilet :

— Hé, hé ! voilà de jolies histoires ! sacrebleu ! de jolies histoires !...

La toilette fut longue : le comte Ladislas avait des minuties et des délicatesses de femme. Enfin, il monta, très sombre, au second étage et se mit à la recherche du numéro 39. Il était sur le point d'entrer, lorsqu'il entendit une voix inconnue. Il hésita ; mais, distinguant la voix de sa belle-sœur, il ouvrit.

Sa belle-sœur était debout, rouge comme une braise et disait :

— Je m'étonne...

En face d'elle, madame Cortis, également debout, ses yeux noirs pleins de flammes, mais pâle, tenait le bras levé, comme pour arrêter les paroles de la comtesse, les repousser tandis qu'elles étaient en l'air et parler à son tour dès qu'il lui serait possible.

— Je m'étonne, reprit la comtesse, et je suis bien aise que mon beau-frère m'entende, je m'étonne que vous ayez le courage...

Madame Cortis fit deux pas vers Lao, qui restait planté sur le seuil.

— Le comte Carrè, fit-elle timidement, si je ne me trompe?

— A vos ordres, dit-il en s'inclinant à peine.

— Oh! monsieur, vous devez vous souvenir de moi, et je me souviens que vous aviez un grand cœur,.. J'en appelle à votre justice.

Lao fit un pas en arrière et ouvrit la porte :

— Alors, passez à mon tribunal.

Elle hésita un instant, se troubla.

— Non, dit-elle, je ne puis sortir de cette chambre sans une promesse.

— Oh! oh! quelle promesse? s'écria dédaigneusement la comtesse Tarquinia. Quelle promesse?

— Permettez, dit le comte, madame n'a-t-elle pas fait appel à ma justice? Si elle ne veut pas sortir, le jugement aura lieu ici.

Il fit un signe de tête à la comtesse Tarquinia : elle rentra tout droit dans sa chambre à coucher, dont elle ferma la porte précipitamment.

Madame Cortis voulut s'élancer pour la retenir, mais elle n'en eut pas le temps.

— Voilà qui manque de savoir-vivre, dit-elle.

— Donc, reprit Lao, feignant de n'avoir rien entendu, quelle est cette promesse qu'il vous faut ? Asseyons nous. C'est que, voyez-vous, j'ai voyagé huit heures aujourd'hui... A propos, je me réjouis de votre résurrection.

— Il aurait mieux valu que je fusse morte ! répondit-elle tragiquement.

Là-dessus, le comte garda le silence. Étendu dans un fauteuil, les mains dans les poches et les jambes croisées, il considérait, en balançant son pied, madame Cortis qui s'était laissée tomber sur le canapé et se cachait le visage dans son mouchoir.

— Fatalité des choses ! s'écria-t-il soudain, comme en se parlant à lui-même.

Madame Cortis leva la tête et l'interrogea du regard.

— Oh ! rien, dit-il. Je pense à la visite que je vous ai faite à Alexandrie, en 1854...

— Hélas ! gémit-elle, en tordant son mouchoir sur ces genoux, la tête basse. J'ai été bien coupable, mais j'ai aussi bien souffert. Si vous vous rappelez, vous devez le voir à ma figure.

— Oui, oui, je vois... Et maintenant, s'il vous plaît, dites-moi ce que vous vouliez de ma belle-sœur.

— Tarquinia m'a très mal reçue. Au bout du compte, quand un fils pardonne, qui a le droit de se montrer sévère ? Je n'ai jamais su, d'ailleurs, que Tarquinia, dans le temps...

— Sst ! fit Lao, fronçant les sourcils ; venez au fait.

— Une mère ! s'écria-t-elle en levant le bras. Traiter ainsi une mère !... Mais où est le cœur, où sont les vertus de ces gens-là ?

— Qui vous le demande ?... Au fait, je vous prie.

— La Madeleine, poursuivit-elle avec un air inspiré, la Madeleine, Marie l'Égyptienne et tant d'autres ont pu devenir des saintes...

— De jolies saintes ! murmura le comte.

— Mais ces femmes-là ! non, elles n'ont pas de pitié.. Et envers une malheureuse qui n'a plus rien, rien que son fils et son Dieu !... Comment est-ce possible ?

— Oh ! écoutez, dit Lao, qui se dressa sur son fauteuil et tira sa montre. Je vous donne une minute pour venir au fait.

— M'y voici, répondit-elle en soupirant. Vous étiez plus aimable autrefois.

— Naturellement !

La voix de madame Cortis devint sèche et brève :

— Sachez donc que moi, contre tout droit et toute convenance, j'ai été bannie de la chambre de mon fils, où va et vient librement, à toute heure du jour et de la nuit, une personne...

Ici madame Cortis aperçut quelque chose de terrible, sans doute, dans les yeux du comte Lao, car elle s'interrompit et reprit tout de suite :

— Une autre personne, enfin... Mais ce n'est pas encore assez !... Mon fils se remet miraculeusement : j'ai tant prié !... On devrait songer à le transporter chez lui, où il serait bien mieux, le pauvre garçon. Eh bien, non ! On veut le conduire directement à la campagne, non pas chez lui, mais à Passo di Rovese, à la villa Carrè. Quant à cela, je m'y oppose et je m'y opposerai toujours, de toutes mes forces, de tout mon pouvoir !

— Mais de quel pouvoir parlez-vous, ma chère dame ?... Je ne sais rien de tout cela, mais je trouve très naturel que les médecins ordonnent à Daniel la campagne et le repos absolu. Je trouve très naturel, maintenant surtout que la Chambre est en vacances, de laisser le malade tranquille jusqu'au moment de le porter sur un lit de chemin de fer. Je trouve très naturel que ses parents, ses amis ne veuillent pas le laisser seul, pendant sa convalescence, dans la mélancolie de Villascura et qu'ils préfèrent l'avoir chez eux.

— Ses parents ? s'écria madame Cortis. Ses amis ?... Et sa mère ? Ce n'est donc rien, sa mère ? Daniel ne se trouverait donc pas bien, à Villascura, avec sa mère ?

— Voyez-vous, repartit froidement le comte, vous arrangez les choses à votre façon, tout de suite ; mais, comme il s'agit de la maison où son père est mort, Daniel pourrait bien y trouver quelques petites difficultés. D'ailleurs, ce n'est pas un enfant : il dira lui-même où il veut aller et avec qui.

— Oh ! certes ! répliqua-t-elle en se dressant comme une vipère, il le dira lui-même : mais, en attendant, qui est toujours auprès de lui? qui lui parle de Passo di Rovese ? qui cherche tous les moyens de le détacher de moi ?... Et je sais bien pourquoi. Il y en a deux, pourquoi ! Le premier, c'est que madame votre belle-sœur et la mienne n'a jamais pu me souffrir, même quand le pauvre Cortis m'a épousée. Elle prétendait qu'il s'était mésallié. Il y a encore un pourquoi : celui-là n'a pas trait à la comtesse ; il est plus délicat ; je ne le dirai que dans un cas extrême... si l'on persiste à vouloir absolument conduire Daniel à Passo di Rovese. Alors, seulement, je le dirai de telle façon que Daniel lui-même ne pourra pas l'ignorer. Il y aura scandale, bon ! mais nous verrons alors si Daniel ira... Si vous avez peur du scandale, promettez-moi...

— Mais que diable me chantez-vous là ? interrompit Lao. Quel scandale ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Qu'est-ce que toute cette histoire de « cas extrême » ?... Veuillez supposer que le cas soit extrême. Si l'on a l'intention d'agir ainsi, on le fera, vous pouvez en être sûre, et sans vous demander la permission, vous savez !

Madame Cortis se mordit la lèvre, sourit, et dit tendrement avec une gêne affectée :

— Et cette chère Hélène, qui désire tant agir ainsi, n'ira-t-elle pas demander la permission à M. le sénateur de Santa-Giulia ?

Le comte Ladislas rejeta violement la tête et le buste en arrière, il regarda madame Cortis de ses yeux aigus, puis se leva, et, le bras tendu, montrant du doigt la porte, il ne dit que ces trois mots, du ton le plus calme et le plus menaçant :

— Je vous prie.

— Oh ! je m'en vais, je m'en vais, répondit madame Cortis en se levant. Je m'en vais parce que je veux bien m'en aller... D'ailleurs, M. de Santa-Giulia la donnera, la permission, du moment que l'on fait payer ses dettes par mon fils !

Le comte Ladislas était sur le point de la saisir et de la jeter dehors quand la porte s'ouvrit : Hélène parut. En apercevant sa tante, elle eut un moment de stupeur.

— Laisse passer ! tonna le comte.

Hélène ne bougeait pas, les interrogeant du regard.

— Oh! Hélène n'a pas l'habitude de me laisser passer, riposta ironiquement madame Cortis.

— Cela ne dépend pas de moi, répondit Hélène. D'ailleurs, je viens de là-bas et je peux vous dire que Daniel vous demande.

Madame Cortis lança vers Hélène ses longs bras décharnés, ses mains grandes ouvertes. Avec son vaste chapeau noir à la Rembrandt, mis en arrière, ses cheveux en désordre, sa face terreuse et son maigre col jaunâtre, avec son mantelet noir mal posé sur les épaules, elle avait l'air d'une Érinnye empêtrée dans des vêtements modernes.

— Mais il n'a pas cessé, déclama-t-elle, mais il n'a pas cessé de me demander!

Et elle sortit à grands pas.

Hélène regarda son oncle. Il était livide, frémissant.

— Réponds tout de suite! cria-t-il, combien Cortis a-t-il payé?

Hélène ouvrait de grands yeux.

— Mon oncle! dit-elle.

— Combien Cortis a-t-il payé, te dis-je? Combien a-t-il payé pour ton mari?

Hélène ne comprenait ni la question, ni cette voix furieuse, ni ce visage enflammé.

— Mais je ne sais rien, moi, répondit-elle. Tout ce que je sais, je te l'ai dit.

— Qu'est-ce qui lui a passé par la tête, de venir se mêler de tes affaires?

Hélène devint rouge.

— Mon oncle! dit-elle.

Puis elle ajouta, dans un tressaillement :

— Ah! je me rappelle, à présent... Il m'a dit, en effet, qu'il voulait te remplacer parce qu'il n'avait pas le temps de te prévenir, étant sûr d'avance que tu approuverais tout ce qu'il aurait fait.

— Dans ce cas-là, on avertit, on écrit!

— Mais, tu le sais bien, répondit Hélène, Daniel n'a vu mon mari que le 25 à midi, juste avant d'aller à la Chambre.

— Elle est partie? demanda la comtesse Tarquinia en avançant la tête par l'entre-bâillement de sa porte : que le bon Dieu soit béni!

Lao ne la regarda même pas.

— Personne n'assistait à l'entrevue? dit-il.

— Il devait y avoir le représentant de la banque, l'avocat Boglietti.

— J'y vais, dit résolument Lao.

— Où? demanda la comtesse Tarquinia stupéfaite. Qu'est-ce qu'il y a encore.

— Tu ne vas pas voir Daniel? demanda Hélène à son tour.

— Non, non, non!... Si je vois Daniel, je le secouerai; et ce n'est pas le moment!

— Mais dites-moi au moins de quoi il s'agit, répétait sa belle-sœur.

Hélène lui jeta en hâte un : « Rien, maman! », et, tout de suite, ajouta qu'elle allait se mettre à la recherche de son mari; maintenant Daniel n'avait plus besoin d'elle... L'oncle demanda si vraiment on avait l'intention de l'emmener à la villa Carrè. C'était vrai, et les médecins disaient que Daniel pouvait partir dès le lendemain, mais on ne savait pas encore qui pourrait l'accompagner. Hélène, pour son compte, ne voulait pas quitter Rome sans avoir fait d'abord, en faveur de son mari, tout ce qu'il lui serait possible de faire; et elle comptait sur l'appui des siens. Elle conclut :

— Je le verrai ce soir. Sa propriétaire m'a dit que souvent il rentre vers sept heures. Je ne m'en irai pas avant de lui avoir parlé.

— Tout cela m'est égal, cria l'oncle en sortant. Je vais chercher ce M. Boglietti.

La comtesse le rappela :

— Vous! fit-elle, en lui tendant la main, vous savez que nous ne nous sommes pas encore dit bonjour?

— Peuh! répondit Lao, en secouant le bras.

Il semblait dire: « C'est pour cela que vous me dérangez? »

Et il partit.

— Un fameux animal que monsieur ton oncle! permets-moi de te le dire, fit la comtesse. Une jolie éducation!... Je sais bien que je devrais y être faite, mais on ne se fait jamais à certaines choses...

XVI

Onze heures sonnaient, la lune éclairait les maisons et les trottoirs déserts en face du Palais-Madame, quand le baron de Santa-Giulia en sortit seul et pensif. Il s'arrêta sous la grande porte et se retourna vers le vestibule éclairé. Obséquieusement, le portier s'avança.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda brusquement le baron. Est-ce que je n'ai même plus le droit de rester ici, maintenant?

L'homme recula, stupéfait.

— Ah! c'est que je croyais...

Le baron tourna le dos et se dirigea vers Saint-Louis-des-Français.

Il avait porté lui-même sa démission de sénateur. Personne, alors, ne lui avait conseillé cette démarche. C'était de sa part une libre résolution, prise depuis longtemps, avec d'autres plus graves, pour le jour où il aurait perdu tout espoir d'échapper à une ruine retentissante. Maintenant elle était sur lui, cette ruine : il ne pouvait plus recourir aux moyens désespérés qu'il avait désespérément opposés dans les derniers temps. Se croiser les bras maintenant et laisser tout crouler sur sa tête, il n'avait plus autre chose à faire. Trois jours avant, le 25 de ce mois, l'avocat Boglietti lui avait écrit, après s'être entendu avec Cortis, qu'il le priait de se considérer comme absolument quitte envers la banque : mais le baron lui avait fièrement retourné sa lettre en déclarant qu'il n'accepterait jamais les services de monsieur Cortis. En réalité, ils ne pouvaient pas lui apporter un soulagement très sensible : à cette heure, il était en proie à bien d'autres dettes d'une nature aussi maligne. Afin de payer ses différences de jeu, et d'être encore reçu dans les tripots plus ou moins clandestins qu'il fréquentait, il avait commencé par s'adresser aux plus fameux usuriers de Rome, puis il s'était approprié des titres appartenant à des mineurs dont il avait la tutelle : il les avait engagés, il en avait fait de l'argent. La chose avait été sue, il était sur le point d'être

dénoncé. Entre temps, le baccara avait tout englouti, et il lui était impossible, après tant de sacrifices, de payer même ses dettes de jeu. On ne jouait plus avec lui. La fortune avait fermé sa porte, la cour d'assises ouvrait la sienne.

Mais dans cette nature sauvage, vigoureuse et corrompue, la volonté farouche de ne pas plier devant les Carrè persistait plus ferme que jamais. Trois heures avant de porter sa démission au Sénat, il avait rencontré Boglietti sur la place de Pierre ; l'avocat l'avait abordé de force et traîné, de haute lutte, jusqu'à son cabinet, se targuant de la nécessité absolue où il était de lui parler immédiatement. Là, il lui avait communiqué une combinaison qui venait de lui être soumise à l'instant même, — par qui ? il ne voulut pas le dire. L'avocat promettait de le débarrasser de tous ses créanciers, de lui sauver l'honneur, de lui reconquérir la liberté, de lui assigner une pension viagère suffisante, à la seule condition qu'il émigrerait en Amérique, et pour toujours. Santa-Giulia, enragé de l'idée que tout cela était organisé par sa belle-mère et par sa femme, n'avait pas écouté les protestations de l'avocat jurant ses grands dieux qu'il ne connaissait ni la comtesse Tarquinia ni sa fille, pas même de vue, et que la proposition ne venait ni d'elles ni de Cortis : il était sorti furieux. Boglietti lui avait crié dans le dos qu'il n'acceptait pas son refus, que la nuit porterait conseil et qu'il irait le lendemain matin chercher sa réponse définitive.

Et maintenant il cheminait vers son logis, soucieux, mais toujours la tête haute, une de ses mains serrant au fond de sa poche la clef du tiroir qui renfermait son revolver. Il éprouvait une sorte de satisfaction féroce : enfin, il avait touché le fond de l'abîme ! Il était sur le point d'exécuter une sortie terrible, mais digne de l'orgueil mêlé à son sang vicieux, mais libératrice et vengeresse !... Déjà il n'appartenait plus au Sénat. Il lui semblait avoir accompli un acte décisif, avoir mis bas son habit avant de disparaître pour toujours dans la rivière... Une foule d'images lui traversaient la tête, choses et gens qui naguère étaient liés à lui par tous ses sentiments de rage et d'angoisse : hier, tout à l'heure encore, ces fantômes d'échéances, de citations et de dénonciations, de créanciers, d'usuriers, d'huissiers et de juges, l'enserraient, l'étouffaient...

Maintenant, tout d'un coup, ils s'étaient éloignés : autour de lui, maintenant, il sentait un espace vide, celui que fait la foule en cercle autour d'un cadavre... En passant de nouveau sur la place de Pierre, il repensa brusquement à l'avocat Boglietti, à l'Amérique... Les Carrè, par Dieu!... Ce Boglietti devait venir demain matin chez lui, pour la réponse. Ah! ah! si on allait lui dire : « Entrez! » Puis, qu'il le trouve sur son lit, avec une balle dans le cœur... Oh! ces orgueilleux! Qu'est-ce qu'ils se figuraient donc?... Tous les vices, toutes les fautes, oui : mais lâche, non!... Il les éclabousserait de sang et de honte : son unique satisfaction, par Dieu!... Il avait cru sa femme meilleure que les autres, même après sa traîtrise de Passo di Rovese, mais il voyait bien maintenant qu'elle était de la même pâte... Quelle femme avait-elle été pour lui? Droite, oui, sans doute, excepté cette fois-là : mais dure et froide comme un cristal ; fidèle à elle-même, et non pas à lui!... D'ailleurs, l'était-elle encore, fidèle?... Il avait reçu une lettre anonyme qui l'accusait, elle et Cortis. Il n'avait pas cru, alors ; maintenant il voulait croire. Cela lui faisait plaisir de croire, de voir à terre cette vertu dédaigneuse et superbe... En Amérique?... On achèterait son éloignement?... Non, non, qu'elle l'épouse! mais qu'elle lui apporte une dot de sang et de malédiction!

Il s'arrêta sur le Corso, regardant à droite et à gauche comme s'il le voyait pour la première fois. Il était désert : les deux longues files des becs de gaz parurent à Santa-Giulia deux rangées de cierges. Il se dit que cela lui manquerait : et cette idée-là, encore, lui fit plaisir. Mieux valait s'en aller tout seul, sans avoir derrière soi cette bande d'imbéciles, dont le seul souci serait de l'envoyer au diable parmi les bavardages et les rires!... Il n'aurait pas de funérailles et ne passerait pas par l'église : soit! Ni Dieu ni saint ne l'avait aidé... A cette pensée, tout de même, il sentit chanceler son orgueil et fut saisi d'une angoisse. Mais ce ne fut qu'un éclair : il se remit en marche, sans vouloir songer davantage.

Il entra dans un petit café, tout près de chez lui, rue des Murate. Il n'y avait, dans ce petit café, qu'un vieux prêtre, avec une figure et des mains couleur de cire. Ce vieux avait l'habitude de venir là prendre son chocolat, tous les soirs, avant minuit.

Le baron lui dit à brûle-pourpoint :

— Est-ce que vraiment vous croyez, mon révérend, qu'il y a une autre vie ?

Le vieux prêtre le regarda en face et répondit avec calme :

— Non, monsieur.

Puis il déplia un mouchoir marron, le regarda des deux côtés, s'en essuya la bouche, le replia soigneusement, et, l'ayant posé sur ses genoux, il dit d'une voix tranquille et douce :

— Je ne le crois pas, je le sais.

On n'entendit plus que le bruit de la fontaine voisine. Le baron but un verre de rhum et sortit sans saluer.

Ses fenêtres étaient éclairées. Pourquoi ? On eût dit que sur le balcon obscur quelqu'un s'était retiré au moment où Santa-Giulia s'était arrêté devant la porte. Dans l'escalier, il trouva la propriétaire qui l'attendait, un bougeoir à la main. Il s'informa.

— C'est une visite, monsieur le sénateur... C'est madame la baronne qui vous attend depuis sept heures.

Il jura entre ses dents et se dirigea vers sa chambre à grands pas.

Elle était là, en effet, la haute et fine silhouette, droite au milieu de la chambre, auprès d'un guéridon sur lequel brûlait une grande lampe sans abat-jour.

— C'est toi ? dit-il en s'arrêtant sur le seuil. Que me veux-tu ?

Ses épaules tressaillirent ; elle attendit un instant avant de répondre, et dit paisiblement :

— Te rappeler que je suis vivante.

— Ça, je le savais.

— Je ne m'en étais jamais aperçue.

Il ferma les fenêtres, se débarrassa de son pardessus et de son chapeau ; puis il se mit à marcher par la chambre, autour de sa femme immobile et muette. Il s'arrêta brusquement, lui tournant le dos, loin d'elle, et dit en soufflant :

— Et maintenant qu'est-ce que tu veux ?

Elle restait debout, tenant une chaise par le dossier ; et, doucement, d'une voix calme et presque affectueuse, elle lui

demanda pourquoi il n'avait pas répondu à sa lettre et n'était pas venu la voir.

— Pour te faire plaisir, dit-il. Tu peux me remercier. N'était-ce pas ce que tu désirais ?

Elle eut peine à dompter son indignation ; la taille cambrée, les mains sur le dossier de la chaise, elle dit impétueusement :

— Cela n'est pas répondre !

Il se croisa les bras.

— Ah ! tu te mets en colère !... Il ne suffit pas que je t'aie écrit d'aller et venir à ton gré, avec qui tu veux ; il ne suffit pas que tu en aies profité : tu me reproches encore de n'être pas venu baiser la main de ta mère !... Ne casse pas cette chaise : elle n'est pas à moi.

— Pardon ! répondit doucement Hélène en reposant la chaise.

Elle était venue avec l'intention d'être humble, affectueuse autant que possible, et de supporter les violences de cet homme qu'elle voulait sauver de l'abîme : elle se reprochait d'avoir manqué à sa parole dès le début.

— Je te prie encore une fois, poursuivit-elle, de croire que tu as tort d'être fâché contre ma mère. Si tu as eu à te plaindre de quelqu'un à Passo di Rovese, c'est de moi seule ; je te l'ai déjà dit bien des fois, je t'en ai demandé pardon. Je t'en demande pardon encore une fois, si tu veux ; mais elle, la pauvre femme, n'a rien à se reprocher, absolument rien, dans cette affaire... Oui, je suis venue à Rome avec elle, mais je t'ai écrit pourquoi j'y venais : pour toi ! Maman s'était mis en tête de me conduire en Vénétie, elle te l'a écrit ; moi, je lui ai toujours dit que si je quittais Cefalu c'était pour venir à Rome, pour t'aider de mon mieux.

— Évidemment ! s'écria le baron. Et, par un merveilleux hasard, il s'est trouvé que la Chambre était ouverte et que le révérend monsieur Cortis, ne sachant pas comment finir son discours, a jugé bon, avec l'aide des saints, de se trouver mal : c'est alors, par un autre hasard, vraiment extraordinaire, que toi, venue ici pour m'assister, tu l'as assisté, lui, jour et nuit, sans parler du reste... Est-ce bien cela ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Hélène en fronçant les sourcils.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, répondit l'autre.

Il tira de sa poche des lettres, s'approcha de la lampe et en choisit une qu'il jeta sur le guéridon.

— Tiens !

Hélène prit la lettre. Malgré sa vaillance, le cœur lui battait, comme si l'on avait pu écrire là des choses ensevelies dans son âme. D'abord, elle courut à la signature : il n'y en avait pas. Elle donna ensuite un léger coup d'œil à l'écriture : le correspondant anonyme l'accusait en longues phrases emphatiques de circonvenir Cortis pour en faire son amant. Elle reconnut la main de sa tante.

— Je sais qui c'est, dit-elle froidement. Je reconnais l'écriture. Et... tu le crois ?

— Je n'en sais rien, répondit brutalement le baron. Qui est-ce donc ? Moi aussi, j'ai cru reconnaître cette écriture-là.

— Non ! tu ne le crois pas ! s'écria Hélène.

Il y avait un tel feu, une telle énergie dans son regard et sur ce front levé que, pour un moment, son mari devint muet.

— Et quand je le croirais? fit-il enfin. En tout cas, si, comme je l'espère, nous ne nous revoyons plus, dis à ton cousin de respecter mon nom, attendu que c'est un pur hasard si je ne suis pas son père. Histoire d'avoir connu madame Cortis quelques années plus tôt... Quand j'étais en garnison à Alexandrie, dis-lui que j'ai connu sa mère de très près.

— Toi ? cria Hélène.

— Oui, moi. Tu ne la savais pas, cette histoire-là ?... C'est moi, et non pas l'officier d'artillerie !... Dis-le-lui, au révérend. Qu'il le sache! Qu'est-ce que cela me fait ? Désormais, tout m'est absolument égal... Dis-le-lui de ma part, si sa mère ne le lui a pas dit... puisqu'elle est revenue de l'enfer, cette sorcière maudite... Ce qui est sûr, c'est que l'autre jour elle n'avait pas encore parlé.

Hélène se cachait la figure dans ses mains. C'était une stupeur, une horreur muette, une angoisse, un affreux désir de s'en aller tout de suite, loin, très loin...

— Oh ! oh ! comme cela t'impressionne ! reprit le baron avec douceur et presque bas, en traînant ironiquement la voix. Tu pleures ! .. Pauvre Daniel !

— Je ne pleure pas, répondit fièrement Hélène en découvrant son visage.

De la main gauche elle releva ses cheveux sur son front ; puis elle regarda son mari en face.

— Je souffre, mais je ne pleure pas.

Les traits de Santa-Giulia se contractèrent, un rugissement étouffé sortit de sa bouche :

— Et tu ne veux pas que je croie qu'il est ton amant !

Elle ne courba pas la tête, ses paupières ne s'abaissèrent pas. Ses yeux étaient devenus vitreux, son corps avait la raideur de la pierre ; elle répondit d'une voix sourde :

— Non, ce n'est pas vrai.

Un moment, ils restèrent face à face, immobiles. Tout à coup, il éclata en un torrent de paroles et de gestes :

— Je suis libre de croire que c'est vrai, je suis libre de te le dire et je veux te le dire... Et maintenant va-t'en, va t'en où tu voudras et avec qui tu voudras ! Va !... J'ai là, sous la main, de meilleurs amis que toi ! j'ai des amis qui m'assisteront mieux que toi, qui, en une seconde, me délivreront de toi et de...

Suivit un flot d'imprécations bestiales contre le monde et les hommes.

Hélène était redevenue maîtresse d'elle-même.

— Je m'en irai, dit-elle, mais pas avant d'avoir fait tout mon devoir...

Un tremblement la saisit : elle fut obligée de s'asseoir et d'attendre un peu de calme. Elle reprit :

— J'ai promis de t'être fidèle ; et, quoique tu puisses dire, quoique tu puisses penser, j'entends te rester fidèle jusqu'au bout. Tu m'as envoyé là-bas une lettre pleine de phrases sinistres, et voilà maintenant que tu m'en dis de pareilles... Je ne sais ce qu'il y a de vrai là dedans... Je ne sais si vraiment tu te trouves dans une aussi horrible situation, si vraiment tu as dans l'esprit cette chose horrible... Moi, je suis ici pour faire tout ce que je peux. Au besoin, je travaillerais, je donnerais des leçons, je souffrirais la faim...

— Oh ! tant d'héroïsme n'est pas nécessaire, dit le baron qui ricanait. Je ne vais pas en Amérique.

— En Amérique ! s'écria Hélène, stupéfaite.

— Ne fais donc pas l'hypocrite, sacredieu!... Comme si tu ne le savais pas!

Hélène se redressa encore, crispant ses mains sur le dossier de la chaise : pour elle, il n'existait pas de pire injure. Elle se mordit les lèvres et dit simplement :

— Si je ne savais pas quoi?

— Que c'est vous autres qui avez offert de payer mes dettes à la condition que j'aille crever en Amérique!... Me donner de l'argent et vous débarrasser de moi, m'envoyer mourir au loin pour que je ne vous éclabousse pas de mon sang et de ma honte, hein?... Mais vous vous êtes trompés : je ne veux pas de paiement, je ne veux pas d'Amérique!

Hélène se mit debout.

— Ce n'est pas vrai! dit-elle.

— Allons donc, ce n'est pas vrai? rugit Santa-Giulia. Il n'y a pas au monde un chien qui ait une raison quelconque pour me faire une proposition pareille... Quant à toi, continua-t-il avec une douceur ironique, tu es venue me tâter, n'est-ce pas? tu es venue pour savoir si la proposition m'a été faite et si j'accepte, oui ou non...

— Mais puisque je te dis que cela n'est pas vrai, protesta Hélène, puisque je te dis que ni moi ni ma mère ne pouvons payer tes dettes et que mon oncle s'y refuse absolument... oui, absolument!

Dans sa surprise, elle parlait avec un tel feu, avec une telle sincérité, que son mari en fut ébranlé, un moment. Il se tut.

— Bah! s'écria-t-il ensuite, repris par son idée. Puisque c'est comme ça! Puisqu'il est impossible que ce ne soit pas comme ça!

Hélène était hors d'elle.

— Mon Dieu, mais que faut-il que je dise, que faut-il que je fasse pour te convaincre?

Le baron réfléchit un peu.

— Tu serais heureuse, dit-il, si j'acceptais cette proposition, si j'allais en Amérique?

Heureuse!... Elle pensait que si elle aimait cet homme, elle eût voulu, dans un pareil écroulement, mourir avec lui.

— Heureuse, non, répondit-elle. Je serais heureuse si tout cela n'était qu'un mauvais rêve... Et cependant!...

Elle ne savait pas comment dire qu'on lui aurait enlevé du cœur un grand poids, si elle n'avait plus à craindre le remords de n'avoir pas fait, de n'avoir pas su faire le possible pour empêcher la catastrophe qui l'aurait libérée.

— Cependant?... reprit le baron. Voyons un peu, épouse fidèle, continua-t-il lentement, la regardant bien en face. Si je pars, tu viens avec moi?

Hélène reçut le coup en pleine poitrine, elle ne broncha pas. C'était un coup terrible. Elle sentit en elle-même quelque chose du soldat qu'on envoie à la mort, et qui marche à la mort, grave, silencieux, le cœur brûlant.

— Ah! tu ne dis plus rien? fit le baron.

— Tu m'as déjà déclaré, répondit-elle, que tu n'acceptais pas.

— C'est vrai, mais demain matin seulement je dois donner une réponse définitive.

— Et si je pars, tu acceptes?

— Diable! fit l'autre, à demi étonné, à demi perplexe. Diable!... si tu viens, je commence à n'y plus rien comprendre.

— Alors, tu acceptes?

— Peut-être.

— Non, non, s'écria résolument Hélène : il faut promettre d'accepter si je pars avec toi.

Le baron se jeta sur le canapé, réfléchit un moment.

— Eh bien! si vraiment tu pars avec moi, j'accepte.

Si l'offre, en effet, venait des Carrè, cette condition devait sûrement la réduire à néant.

Hélène lui demanda si, d'aucune manière, il n'accepterait le même service des Carrè, sans l'obligation d'aller en Amérique.

Il répondit par un : « Jamais! » plein de colère et de superbe. Et cette question le fit douter vraiment que l'avocat Boglietti eût parlé au nom des Carrè.

— Je partirai, dit-elle.

Le baron la regarda, frappa le canapé de sa main ouverte et répondit :

— C'est bien.

Il prit dans un tiroir son revolver et le posa près de la lampe :

— Voilà l'ami sur lequel je comptais... Je te jure que je me serais tué cent fois avant d'accepter le secours des tiens.

Hélène prit le revolver.

— Il est chargé, dit son mari.

Elle semblait considérer l'arme avec attention, les mains tremblantes, les lèvres serrées. Elle ne voyait même pas le petit canon luisant : — elle voyait Daniel, au moment du dernier adieu, de l'indicible angoisse...

Elle remit le revolver sur la table et resta là, debout, à le contempler, jusqu'à ce qu'elle eût refoulé ses larmes.

— Et alors? dit-elle avec douceur.

— Alors, j'accepte et j'arrangerai mes affaires. Il faudra un peu de temps, car je ne sais plus moi-même le chiffre de mes dettes... Et puis, on partira... Mais je me fais l'effet d'une grosse bête de croire que tu viendras avec moi!...

Elle eut un geste dédaigneux, elle se leva.

— Non, non, je te crois, dit-il. Comme tu es pressée! Reste un peu, sois bonne...

Il était temps de rentrer, elle voulait partir tout de suite. Il lui proposa de l'accompagner; elle refusa.

Dans le vestibule de l'hôtel, un domestique l'avertit que monsieur son oncle l'attendait dans sa chambre à quelque heure qu'elle fût rentrée... Ainsi cette dernière douleur, il fallait la cacher, la dissimuler! En ce moment, cela lui parut impossible; et comme le domestique la précédait, elle fut sur le point de lui dire qu'il laissât dormir le comte, qu'il était véritablement trop tard : mais elle n'en fit rien.

Le comte Lao était couché, il lisait. Il jeta le livre et leva la tête en se retournant pour regarder sa nièce.

— Oh! dit-il, j'avais fini par croire que tu ne rentrerais plus.

Hélène ne s'approcha pas du lit : elle répondit seulement qu'elle était bien fatiguée, qu'elle avait une telle envie de dormir!... Le comte la regardait toujours et se taisait.

— Bonne nuit! dit-elle, hésitante.

Il resta silencieux encore un moment; puis avec un signe de tête brusque, impérieux :

— Viens ici.

Elle fit deux pas vers lui très lentement, et s'arrêta.

— Que veux-tu ?

— Prends cette chaise.

Encore une fois, elle prétexta la fatigue, le sommeil.

— Il n'y a pas de sommeil qui tienne, répliqua l'oncle, inflexible. Tu dormiras demain. Prends cette chaise et raconte.

Elle s'assit loin du lit, évitant le plus possible d'exposer son visage à la lumière.

— Donc, fit-il, tu es allée chez ton mari ? Eh bien ! est-il mort ou vivant ?

Elle cacha son visage entre ses doigts, puis tout à coup, elle tomba à genoux au chevet de son oncle et saisit une de ses mains.

— Mon oncle ! mon oncle ! il faut le sauver sans qu'il puisse jamais savoir que c'est nous !

Cette fois, Lao ne se mit pas en colère. Il sourit :

— Le sauver ? dis-tu, le sauver ? comme si c'était la chose la plus simple du monde... Un joli monsieur à sauver !... Si tu veux le sauver, toi, sauve-le : très bien !... Moi, je n'entends pas jeter l'argent par les fenêtres de cette façon-là... Relève-toi, relève-toi.

Il parlait avec une grande douceur: et lorsqu'il eut fini, très lentement, il baisa Hélène sur les cheveux.

— Que je le sauve, moi ? dit-elle douloureusement. Oh ! je le voudrais bien. Mais tu sais bien que je ne le peux pas !...

Elle se releva.

— Laisse donc, laisse donc, fit-il; ces gredins-là ne coulent jamais à fond : ils trouvent toujours de l'aide. Il ne se tuera pas, sois tranquille. Parions qu'il se tire d'affaire.

Un éclair brilla dans les yeux d'Hélène. Elle demanda :

— Tu sais quelque chose ?

— Mais, non, je ne sais rien. Que veux-tu que je sache ?

— C'est qu'en effet on lui a proposé de payer ses dettes.

— Et voilà ! s'écria le comte. Tu vois, je le disais bien... Et lui, qu'est-ce qu'il fait ?

— Tu sais donc qu'il y a une condition ?

Cette fois, Lao se mit en colère. Il protesta qu'il ne savait rien de rien.

— Il y a une condition, reprit Hélène : aller en Amérique, et pour toujours.

Lao ne dit plus rien et ne montra nul désir d'en savoir davantage.

— Il accepte, continua-t-elle après un court silence. Il part.

Lao remua un peu et grogna :

— C'est heureux.

Ils se turent l'un et l'autre.

— Et alors, qu'est-ce qui te tourmente ? reprit-il enfin. Crois-tu qu'il serait plus honorable pour lui d'aller en prison ? Vraiment, je ne te comprends pas.

Hélène s'approcha de la commode où se trouvait sa bougie, la prit, la regarda un instant, puis, après l'avoir reposée, revint lentement sur ses pas. Elle appuya ses deux mains sur le lit, en se penchant comme si elle voulait embrasser son oncle, se glissa jusqu'à son oreille et murmura :

— Et si je partais aussi, moi ?

Il leva les épaules et rit très fort, ironiquement.

— Je ne plaisante pas, mon oncle, dit-elle.

L'oncle était couché sur le côté : il se mit sur le dos.

— Dis la vérité ! s'écria-t-il, en la prenant par le bras ; tu me jouerais ce tour-là ?

— J'ai peur que ce ne soit mon devoir, mon oncle.

— Ton devoir !... Mais depuis quand la femme d'un bandit a-t-elle le devoir de courir après lui en Amérique ? Fais-moi donc le plaisir de te taire !... Va, va, va te coucher.

— Tu sais que je pars vraiment, dit-elle.

— Oh ! en voilà assez ! Finissons-en... Il est parfaitement convenu qu'il doit partir seul.

— Mais encore une fois...

— Oh ! s'écria-t-il hors de lui, qui peut le savoir mieux que moi ? Quel est donc l'imbécile qui paie, si ce n'est moi ?

Hélène en eut la respiration coupée ; tout son sang reflua au cœur. Elle regardait son oncle, les yeux élargis, les mains serrées contre sa poitrine, sans dire un mot. Elle avait cru jusque-là que l'offre était faite par Clenezzi et qu'elle venait de la Présidence du sénat, du gouvernement.

— Je ne me serai pas expliqué assez formellement, poursuivit le comte, avec cet imbécile d'avocat... mais laisse-moi

faire ! Il n'y a rien d'arrêté encore. Sois tranquille, les conditions seront claires.

Hélène se jeta au cou de son oncle, dans un élan furieux d'affection et d'épouvante. Elle ne cessait de l'embrasser.

— Non, non, disait-elle, — et la voix lui manquait à chaque instant. — Non, non, je ne pars pas : ne dis rien !... Merci ! oh ! merci !... Je faisais exprès pour voir si tu aurais de la peine..., si tu voulais le sauver, si tu voulais lui épargner l'exil... Je suis une sotte, mon oncle, je suis injuste !... Il part seul, je te l'affirme, il part seul... Il n'y a rien à expliquer... Merci, mon oncle !

Et elle l'embrassait encore et, nerveusement lui caressait la tête et lui souriait, son pauvre cœur étouffé d'angoisse. Si elle se trahissait, si elle oubliait un seul instant son rôle, elle pouvait tuer son mari, rester libre... Ah ! l'horrible chose !

— Je n'aurai peut-être pas dit bien clairement, reprenait le comte, qu'il doit partir seul. C'est possible... J'étais tellement abruti par le voyage, par la Cortis, par...

— Non, non, interrompit Hélène, tu l'as bien dit, tu l'as bien dit. Il s'en va seul.

— D'ailleurs, écoute ! Quand même il y aurait quelqu'un d'autre, par extraordinaire, pour payer ses dettes, cela vaudrait la peine de les payer nous-mêmes, rien que pour l'expédier en Amérique... Le brave Clenezzi t'aura bien parlé de toutes ces histoires scandaleuses : il en a fait assez pour passer en cour d'assises... On pourra maintenant arranger les choses, mais te semble-t-il que l'Italie soit encore faite pour lui ? qu'il puisse y vivre dans la peau d'un sénateur ?

— Non, non, tu as raison : je n'avais pas pensé à cela... Je le comprends, maintenant, il vaut mieux qu'il s'en aille... Et crois-tu qu'il me voudrait ? Il était furieux de me voir ; il m'a en horreur, il nous a tous en horreur... Et, à propos de cela, je t'en supplie, prends bien garde qu'il ne puisse pas comprendre, de n'importe quelle façon, que l'offre vient de nous : qu'il ne s'en doute même pas, jamais, jamais ! Il faut le laisser croire que c'est le gouvernement.

— Ah ! oui, le gouvernement ! fit Lao avec un sourire incrédule.

Après une courte pause, il ajouta :

— Sais-tu ce que je me figurais? J'ai eu l'idée, un moment, qu'avec tes héroïsmes stupides, tu voulais me faire la mauvaise plaisanterie de le suivre... Ma foi ! il est bien possible que je ne l'aie pas dit à l'avocat...

Il revint sur cette clause qu'il fallait imposer à M. le baron de Santa-Giulia. Hélène, de nouveau, le conjura de se taire.

— Bien, bien, répondit Lao, nous verrons... Quant à toi, tu vas filer de Rome, et tout de suite.

— Oui, oui, mon oncle, quand tu voudras...

— Daniel est en état de partir, je crois. Ta mère et toi, vous l'accompagnerez à Passo di Rovese.

Le cœur d'Hélène lui bondit dans la poitrine. Elle aurait voulu refuser, se soustraire à l'amertume de cette suprême épreuve: elle ne le pouvait pas.

— Oui, murmura-t-elle, en se penchant à la hâte pour baiser son oncle au front. Tout ce que tu voudras... Bonne nuit !

— Bonne nuit! répondit Lao. Tu as tant de scrupules pour ton mari... et pour moi, qui suis à moitié mort à cause de toi, rien !... Je n'ai pas une once de chair qui ne me fasse mal. Mais moi, si je crève, cela ne fait rien. Pourvu qu'il aille bien, lui, c'est l'essentiel... Va, va ! tu peux dire non, mais c'est comme ça. Bonne nuit, et ferme bien la porte !...

La comtesse Tarquinia dormait. Hélène passa tout droit dans sa chambre et s'assit dans un fauteuil, près de son lit... C'était encore cette douleur sourde et cette inertie, mais pires que jamais! Elle regardait la flamme de la bougie trembler. Il lui semblait avoir dans le cœur un poids de larmes mortes qui ne pouvaient monter. Elle ne se déshabilla pas, elle ne bougea pas. La flamme se voilait parfois parfois d'un brouillard où elle grandissait démesurément : alors son cœur battait plus fort, il lui semblait que les larmes allaient monter : mais non : la lumière était redevenue nette. Vers le matin, elle posa la tête sur son lit, sans le défaire, elle s'assoupit un moment et se vit en rêve à Passo di Rovese. Elle allait dire adieu pour la dernière fois à ses vieux sapins ; et voilà que le plus vieux, le plus aimé, le grand sapin triste qui semblait lassé par des

siècles, cédant à la destinée, s'était abattu sous la tempête. Elle put enfin pleurer en songe : elle se réveilla et pleura encore, à flots.

XVII

Menacé d'une congestion cérébrale, Daniel s'était remis rapidement. Il lui restait une grande prostration d'esprit, une tristesse profonde, qui souvent lui mettait les larmes aux yeux. Il avait perdu la foi dans l'avenir, la foi en lui-même. Il se voyait jeté au rivage par le courant politique, un peu comme une épave. Il demandait avec insistance qui était venu prendre de ses nouvelles, toujours prêt à interpréter défavorablement un oubli, une négligence, à tout considérer comme une marque d'indifférence ou d'abandon. Il souffrait impatiemment les absences d'Hélène, puis la suppliait de lui pardonner son importunité, s'excusait en disant qu'il avait tout perdu et que seule son amitié lui restait. Il aurait voulu qu'elle lui promît de venir à Passo di Rovese et d'y rester longtemps. Elle faisait de son mieux pour ne pas s'engager, tout en cherchant à ne pas l'irriter comme la première fois qu'on avait parlé de Passo di Rovese : ne sachant pas si elle pourrait y aller, elle avait risqué une allusion à son mari. Daniel s'était assombri tout à coup et n'avait plus parlé pendant une heure.

C'était elle qui lui avait persuadé d'appeler sa mère, et de lui parler, au lieu de lui faire connaître ses projets par lettre comme il en avait l'intention. Madame Cortis y courut tout droit en sortant de l'hôtel. Froidement et nettement, Daniel lui signifia sa résolution de partir bientôt pour la haute Italie et sa volonté de la voir rester à Rome. Il parla d'un ton qui n'admettait ni observations ni réplique. Elle ne put s'empêcher cependant de souhaiter à son fils une chose bien difficile, une chose impossible : — que l'affection d'autres personnes pût remplacer auprès de lui l'affection de sa mère !... Elle ajouta, en se retirant, qu'elle avait le devoir de pardonner à tous ceux qui lui avaient fait du mal, y compris les gens cruels qui l'avaient chassée du cœur de son fils. Elle n'ignorait pas de

qui venait le coup et priait le ciel d'ouvrir les yeux à son fils sur les dangers de certaines amitiés équivoques... Malheureusement, elles n'étaient plus équivoques pour personne à Rome, ces amitiés-là...

Ce fâcheux entretien laissa Cortis très agité. Dans la soirée, il reçut la visite du comte Lao : à sa vue, il ressentit une forte émotion. Il lui demanda presque tout de suite où était Hélène ; il apprit qu'elle était à la recherche de son mari et qu'il ne la verrait probablement pas ce soir-là. Dès lors, il se renferma dans un silence glacial. Pendant qu'il se taisait, morne, absorbé, le médecin, étant survenu, se plaignit à Lao du peu de repos qu'on laissait au malade. Il fallait à ses nerfs une tranquillité matérielle et morale impossible à Rome, où il souffrait tour à tour de voir du monde et de n'en pas voir. Il fallait du repos, l'air des champs, et tout de suite ; il fallait même affronter, pour l'obtenir, la fatigue d'un long voyage : rien ne s'opposait à ce qu'on partît le plus tôt possible.

— Même demain ? fit le comte.

— Pourquoi pas ? répliqua le docteur. Même demain.

Cortis resta muet.

Alors Lao décrivit au docteur Passo di Rovese et la vie que son malade y mènerait, au moins pendant quelque temps : on ne laisserait pas monsieur Daniel, avant complète guérison, s'installer à Villascura, on le considérerait comme prisonnier à la villa Carrè... Tout en parlant, Lao regardait souvent Cortis ; il épiait quelque indice de dégel. Rien. Alors il parla des promenades que ferait le convalescent dans son jardin de Villascura, il en décrivit les bois, les vallons, le lac, les sources. Cortis, couché sur le côté, le nez au mur, ne bougeait pas : on eût dit qu'il dormait. Et Lao continua, racontant que sa nièce était folle de ce jardin. Elle aussi, bien certainement, voudrait y aller tous les jours. Elle aimait tant les beaux arbres ! Son préféré, c'était un superbe platane au tronc double, assez loin de la maison, au bord d'un sentier.

— Un tilleul, fit Cortis, sans se retourner.

— Dieu soit loué, s'écria Lao, tu as retrouvé la parole !... Un tilleul, oui, monsieur, un tilleul.

Cortis objecta que, naturellement, Hélène resterait à Rome et ne viendrait pas en Vénétie. Lao protesta : pourquoi

« naturellement »? Elle viendrait sûrement, peut-être tout de suite, peut-être dans quelques jours. D'ailleurs, Cortis la verrait le lendemain matin. Alors on pourrait tout décider, d'accord avec le docteur qui, lui aussi, aurait la bonté de revenir... Cortis retrouva sa bonne humeur.

Le lendemain matin, Lao arriva tout seul : Hélène, rentrée fort tard, s'était sentie fatiguée ; elle viendrait peut-être vers midi. Lui, pour son compte, il était retenu à Rome par des affaires ; combien de temps cela durerait, il n'en savait rien ; mais Hélène et sa mère étaient disposées à partir avec Daniel, tout de suite.

Daniel, dans son lit, s'assit brusquement.

— Le direct de jour n'est-il pas à dix heures quarante? Nous avons deux heures.

Lao se mit à rire.

— Le voilà bien !... Un vrai enfant !...

— C'est juste... pour ces dames ce ne serait pas possible... mais moi, je partirais certainement.

Là-dessus, arriva le médecin ; après une courte discussion, et crainte de pire, il fallut contenter Cortis qui prétendait ne pas différer son départ au delà du soir même. Il fut convenu qu'il partirait par le direct de nuit, en coupé-lit, et que le médecin l'accompagnerait au moins jusqu'à Bologne.

Daniel chargea le comte de dire à Hélène qu'il la priait de venir le voir le plus tôt possible. Il parlait avec une émotion subite, inexplicable.

La jeune femme était à peine levée quand Lao lui transmit la prière de son cousin. Tout de suite, elle se rendit à Montecitorio.

Cortis la reçut, les larmes aux yeux ; il commença par lui demander si elle savait qu'il devait partir pour la Vénétie le soir même, s'il était vrai que sa mère et elle eussent l'intention de partir avec lui.

Elle répondit : « Oui », simplement, sans autre explication.

Il lui dit alors combien il avait été heureux de l'apprendre par l'oncle Lao ; sa joie lui avait fait tout oublier jusqu'ua moment où la crainte de commettre une mauvaise action lui avait traversé l'esprit : il voulait maintenant la faire juge de ses scrupules, dût son bonheur s'envoler en fumée.

Elle ne comprenait pas.

Il lui raconta la visite de sa mère, il répéta ses dernières paroles. Il ajouta que si, véritablement, le monde était aussi méchant, il avait peut-être le devoir de l'en avertir, de renoncer à sa compagnie pour le voyage et de refuser l'hospitalité des Carrè.

— Pourquoi? dit-elle. A cause du monde?... Qu'importe le monde!

Cortis ne répondit pas; il prit une de ses mains, la porta à ses lèvres et l'y appuya avec passion. Ils échangèrent un long regard, silencieusement. Les lèvres d'Hélène avaient des mouvements convulsifs, son regard une intensité craintive : il lui semblait commettre une trahison, puisque Daniel ne soupçonnait pas sa terrible résolution ni la mortelle douleur qui l'attendait. Avec la conscience qu'elle avait de lui cacher cette douleur prochaine, à lui qui l'aimait tant et si noblement, Hélène se sentait poussée dans ses bras par une tendresse, par un remords, par une défaillance indicible. Elle éprouvait un besoin immense de tout lui avouer, de pleurer sur son cœur. Mais elle était retenue par une force muette, par une puissance supérieure, inconnue.

— Non, murmura-t-elle en retirant sa main avec douceur. Le monde m'est indifférent, mais il faut que nous soyons calmes, il faut que nous soyons comme de vieux amis de soixante ans; autrement, je ne puis partir.

— Tu le peux! tu le peux, fit Daniel d'une voix douloureuse, avec la soudaine anxiété d'un enfant pris en faute. Pardonne-moi! Je ne suis pas encore bien fort, mais je le serai : aujourd'hui, je me sens déjà moins nerveux qu'hier.

Elle ne répondit pas, et lui sourit. Elle aurait voulu lui dire qu'elle le savait beaucoup meilleur qu'elle; que tout à l'heure elle s'était sentie bien faible, incapable de lui résister s'il l'avait voulu; qu'enfin elle ne méritait pas ces paroles à la fois tendres et timides.

Ils gardèrent le silence un moment; puis, il sembla que Daniel voulait dire quelque chose, mais aucun son ne sortit de ses lèvres entr'ouvertes.

— Quoi? fit-elle doucement.

Il hésita et répondit :

— Rien.

Au bout d'un instant, il murmura, sans la regarder :

— Et on te permet de venir ce soir avec moi ?

— Il faut que je parle ou que j'écrive, répondit-elle, mais je viens certainement.

Il la pria d'écrire : une conversation lui faisait peur ; on ne savait pas ce qui pouvait en résulter. Pourquoi ne pas écrire tout de suite ? Il y avait là des plumes, du papier, de l'encre. Un huissier porterait la lettre.

— Faut-il que j'écrive ici ? dit-elle, encore incertaine et se parlant à elle-même.

Elle s'y décida. Elle l'avait tout entière dans la tête, la lettre qu'elle devait écrire, cependant elle hésita un peu avant de commencer. Ah ! comme son cœur battait, devant lui !... Elle écrivit :

« Je pars ce soir pour Passo di Rovese, avec ma mère et Daniel.

» Je fais bien d'y aller maintenant et avec eux ; mais, n'importe où je me trouve et quel que soit le moment où me parvienne ta demande, je tiendrai ma parole. En attendant, ne parle de rien à personne. Lorsqu'on saura la chose, je désire être déjà partie ; je désire éviter, à moi et aux autres, de grands et inutiles tourments.

» Le moment venu, tu n'auras qu'à m'écrire, en m'indiquant le port d'embarquement, le bateau, le jour du départ, tout enfin, avec la plus grande précision. Je voudrais que mon voyage fût le plus direct possible ; et je voudrais partir de Venise, qui est à quatre heures de Passo di Rovese. Mais j'ai peur que de Venise il n'y ait pas de départ pour l'Amérique. »

Un instant, elle cessa d'écrire.

— Comme il y a longtemps, dit Cortis, que nous ne nous sommes trouvés ensemble, en mai, à Passo di Rovese ! Nous lirons Shakespeare au jardin, ce mois-ci... Pardonne moi, je t'empêche d'écrire, ajouta-t-il, — voyant qu'elle ne répondait pas et qu'elle réfléchissait, une main sur les yeux.

C'était un cri, un cri d'angoisse qui jaillissait du fond de son âme : « Dois-je partir pour l'Amérique ? Dois-je vraiment partir ? »

Et son cœur se soulevait, et il répondait : « Non, non ! » avec

une terrible violence. Que serait-ce donc là-bas, à Passo di Rovese?... Si la force allait lui manquer, si l'heure de la chute allait venir!... C'avait été trop facile de promettre : et il eût été facile aussi de partir sur-le-champ, sans avoir le temps de voir personne, sans avoir le temps de penser!

Elle reprit la plume :

« Aie la bonté de me fixer la date aussitôt qu'il te sera possible, car j'aurai besoin d'avoir quelques jours devant moi. »

Elle avait à peine achevé ces lignes qu'elle s'en repentit amèrement. Elle aurait dû demander, au contraire, un rappel immédiat, du soir au matin, qui n'aurait pas laissé place à la tentation ; et voilà que sa main faible, sa main lâche avait écrit cela... Et maintenant? Elle ne voulait pas que Daniel la vît déchirer cette lettre et en écrire une autre. Son cœur battait à grands coups, comme s'il avait déjà cru à un commencement de victoire.

— Je ne peux pas écrire, dit-elle en se levant. J'ai peur de n'avoir pas trouvé la note juste. Il vaut mieux que je lui parle.

Daniel semblait consterné : il la supplia de n'en rien faire, de terminer la lettre. Elle pouvait la modifier, si elle le voulait, elle pouvait en écrire une autre.

Hélène se rassit :

— Je vais essayer.

Et aussitôt se présentèrent à son esprit une foule d'arguments pour ne pas changer les dernières lignes. Il ne s'agissait pas d'un simple départ, mais d'une fuite : il fallait du temps pour l'assurer. Il fallait, rien que pour aller de la campagne à la ville, un prétexte qui ne fût pas choisi du jour au lendemain et n'éveillât pas les soupçons de l'oncle Lao. Il fallait bien aussi faire quelques préparatifs pour le voyage, et ces préparatifs demanderaient d'autant plus de temps qu'ils seraient plus secrets.

Mais soudain, à cette minute, son cœur parla impétueusement. Si elle déchirait la lettre? Si elle s'en allait, aujourd'hui, sans écrire ni parler?

— Non, dit-elle, je l'enverrai comme elle est, peut-être...

Il sonna et donna l'ordre à l'huissier de porter la lettre au Sénat.

— Je pourrais l'envoyer moi-même un peu plus tard, murmura Hélène.

Mais Cortis ne voyait pas de raison pour attendre : elle écrivit la fin de la lettre et l'adresse ; il lui semblait, en écrivant, qu'elle entendait autour d'elle le mugissement de la mer. Il était encore temps...

— Et si la lettre n'allait pas bien ? fit-elle d'une voix tremblante. Si je n'écrivais pas du tout ?

— Non, non, répondit Cortis. Je suis sûr que cela va très bien... Donne, donne.

Il prit lui-même la lettre et la remit à l'huissier.

— Tout de suite !

Et il ajouta, se tournant vers Hélène :

— Au Sénat ou chez lui ?

Elle semblait n'avoir rien entendu.

— Au Sénat ou chez lui ? répéta Cortis.

— Chez lui, dit-elle à demi-voix, rue des Murate, numéro 54... Et maintenant, je m'en vais. A ce soir, à la gare !

A. FOGAZZARO

(Traduction de Paul Solanges.)

(La fin au prochain numéro.)

ANIMA POETÆ

PENSÉES INTIMES DE SAMUEL TAYLOR COLERIDGE

AVANT-PROPOS

Soixante ans après la mort de Coleridge, son petit-fils nous offre un choix de pensées, extrait de ses cahiers intimes, sous ce titre : *Anima poetæ*[1]. Cette exhumation n'est pas une violation de sépulture : plus d'une fois, Coleridge avait parlé de tirer un livre de ces petits calepins, toujours ouverts sur son bureau, qu'il appelait ses « attrape-mouches », et où il notait au vol une pensée, un sentiment, une observation. Mais, doublement rêveur, par tempérament de mystique autant que par l'abus du laudanum, le grand homme se laissait lentement abîmer dans son éternelle rêverie. Tout effort de composition et de refonte lui devenait de plus en plus difficile et même impossible. Et il a légué aux siens un beau travail à faire.

Telles quelles, sans doute, ces pages ne sauraient plaire à un public français. Ce qui les rend touchantes pour des lecteurs familiers avec l'histoire et l'esprit de l'auteur, les rendrait fastidieuses pour des lecteurs indifférents. Ce livre, aussi bien, n'a pas été écrit pour être lu. C'est le trésor où un cœur

1. Heinemann, Londres 1895.

profond et blessé a mis en sûreté des pensées et des souvenirs trop chers pour être dispersés vainement: mais ils sont déposés là comme des joyaux bruts, que la main de l'orfèvre n'a jamais eu le temps de reprendre, de tailler, de sertir. Il règne, en cet amas, quelque chose de lent, d'incertain, de confus, comme l'esprit même de Coleridge.

Des pensées originales se trouvent perdues dans une langue bizarre où des phrases latines, des mots ou des demi-mots allemands, rendent tant bien que mal l'idée de l'auteur: une description exquise révèle la magie du poète, et à la page prochaine on trouve quelque gentille bêtise de la vie ordinaire à côté d'une pénible dissertation néo-kantienne. Pour les lecteurs de cette revue, j'ai choisi quelque peu de ce qui m'a semblé le plus caractéristique dans ce fatras singulier. Puis, je l'ai traduit plutôt littérairement que littéralement, retranchant par ci, expliquant par là, et faisant quelquefois au texte une douce violence pour en mieux rendre l'esprit. — Maître de mes rêves, poète exquis, rare et sincère, si vous voyez cette trahison pieuse, je suis sûre de votre pardon!

Coleridge est connu pour un des plus grands parmi les « Lakistes ». Ce mystique fut un observateur exact et précis: ce réaliste en métaphysique voulait également faire du réalisme au sens littéraire. En ses descriptions du monde extérieur, il y a des paysages, illuminés par un éclair de génie, qui brillent immortels dans un vers unique. Quel amateur de la poésie anglaise ne se rappelle pas « la lumière verdâtre qui s'attarde dans l'Ouest ». — ou bien, sur la colline, au couchant, « ce champ de lin, pas encore mûr, dont les tiges presque transparentes laissent filtrer la lumière verdie du soleil ». — ou bien cette dernière feuille d'automne, cette feuille de chêne toute rouge et gercée « que le vent fait tant danser, si haut, si légère, tout en haut de l'arbre, contre le ciel ». Mais c'est à ces paysages d'une délicate précision que se borne le « lakisme » de Coleridge. Lakiste, il ne l'était vraiment que par domicile et par relations. La qualité romantique de son imagination et l'accent vibrant et lyrique de son vers le rapprochent plutôt de Shelley, si éloigné de lui pourtant par les rivalités contemporaines.

Non, il faut laisser au seul Wordsworth le cadre simple et

grandiose du « lakisme » : il le remplit. Un de ces jours, il faut recommencer la classification des poètes anglais : alors on ne mettra plus ensemble, comme apôtres du terre-à-terre, Coleridge, ce mystique, et Southey, ce romantique effréné, parce qu'ils habitaient, en même temps que Wordsworth, la belle région des lacs du Westmoreland. On ne leur opposera plus, comme une école unie, Byron, Shelley et Moore, parce qu'ils choisirent pour habituelle résidence les environs de Pise. Wordsworth restera seul sur son pic, à regarder l'homme et le ciel : Shelley donnera la main au puissant rêveur que nous étudions aujourd'hui ; tandis que Southey, ou le peu qui nous en reste, se couchera très bas, très humblement, aux pieds de Scott et de Byron.

Plus jeune que Wordsworth de deux ans à peine, Coleridge naquit en 1772. Il hérita de son père, pasteur de l'Église anglicane, un tempérament abstrait et rêveur, très peu de fortune et une incapacité absolue pour les affaires. Pendant plusieurs années il se laissa aller à une sorte de socialisme mystique, rêva le perfectionnement de la race humaine par la simplicité, et pensa fonder en Amérique, sur les bords de la Susquehannah, une colonie tolstoïenne avant la lettre. Puis éclata la Révolution française. Comme Wordsworth, il l'accueillit avec enthousiasme ; puis, comme Wordsworth, il recula consterné devant ses pires excès. Les deux jeunes poètes se lièrent intimement. Ils subirent en même temps la perte douloureuse de leur rêve. La Révolution les avait à jamais dégoûtés de la réforme politique : mais, don Quichottes persévérants, il leur restait la littérature. Ils donnèrent ensemble, en 1798, un volume de ballades, dont la publication reste un des événements de la littérature d'outre-Manche. Le livre fut reçu avec force huées ; dix ans après, lord Byron se tordait encore à citer ces vers incongrus ; vingt ans après, l'on s'apercevait que le « lakisme » allait renouveler la poésie anglaise. L'exactitude de l'observation, une grande simplicité d'expression, une sincérité poignante de sentiment, avaient enfin délogé, avec le romantisme selon Ossian, son ancien rival, « le style noble » selon Pope.

En 1798, Coleridge avait à peine vingt-six ans : mais il était au point culminant de son génie poétique. Il avait déjà

produit le premier jet de *Christabel*, l'*Ancien Marinier* et bien d'autres stances où un son de lyres magiques, je ne sais quoi de prestigieux, d'insaisissablement beau, se mêle à une étrange sincérité dans le rêve... Hélas! sa puissance de rêverie allait perdre le grand poète, trop peu ambitieux! A quoi bon peiner à écrire ce qu'on sent, ce qu'on voit, ce qu'on évoque plus délicieusement en silence, pour soi seul? L'abus de l'opium ne fit que fortifier l'habitude d'un esprit qui fut, entre tous, « abstraict, ravy et extatique ». A partir des premières années de notre siècle, Coleridge ne fit presque plus de vers.

Cependant sa gloire allait toujours en augmentant. Le pauvre poète avait perdu ses ailes; l'imagination s'était peu à peu transformée en métaphysique : il ne pouvait plus échapper à ses idées dominantes. Mais il ne sentait pas moins la beauté, l'étrangeté, le mystère du monde. Il les exprimait, non plus en poète, mais en philosophe, en critique, en moraliste. De plus en plus écouté par ses contemporains, à mesure qu'il devenait moins hors de pair, il trônait dans la maison de santé où il passa toute la fin de sa vie, comme le causeur le plus étonnant de l'Angleterre. On allait à Highgate l'entendre discourir.

Étrange moraliste ! Marié à vingt-quatre ans avec une femme excellente et qu'il adorait, il ne tardait pas à découvrir l'incompatibilité de leurs caractères. Ame inquiète, pieuse, hantée de responsabilités, la « pensive Sara » dut bien exaspérer son mari : j'ai peur que telle de nos Pensées, sur « une âme étroite », ne lui soit dédiée! Quant à Coleridge, il sacrifia peu à cette « idole mexicaine » du Devoir. Il adorait ses enfants d'un cœur inaltérablement sincère et naïf : il nous dit qu'il les croyait « son âme ». Mais, quand le désir lui en venait, il ne se faisait pas scrupule d'abandonner la petite nichée, de s'en aller, pendant quatre ou cinq ans, faire l'école buissonnière, sans trop se soucier du sort des siens. Il avait raison : rien ne leur manqua. Les amis du grand homme se serraient autour du nid abandonné ; l'excellent Southey interrompit l'abondance de sa muse médiocre pour se constituer soutien de famille. Là, au moins, il se montra fort supérieur à Coleridge.

Les pages qu'on imprime aujourd'hui, commencées à vingt-cinq ans, appartiennent pour la plupart à la seconde jeunesse de Coleridge, — à cette période de trente à quarante-cinq ans qu'il nous décrit comme toute baignée de mélancolie. — On y voit, d'année en année, grandir le penseur aux dépens du voyant qui disparaît, mais on y perçoit encore les derniers échos de la lyre d'Orphée.

MARY JAMES DARMESTETER.

*
* *

Dans nos heures d'angoisse, nos jolies idées métaphysiques ne nous sont plus que des jouets oubliés au chevet d'un enfant qui se meurt.

Rien ne m'affecte au moment où cela m'arrive. Il se peut que le coup m'assomme, et je continue à regarder bêtement la ronde aérienne des mouches, j'écoute avec recueillement le rythme de la grosse pendule; ou bien j'y demeure tout simplement indifférent, avec un fond de complaisance philosophe. Une chose « au moment » n'est qu'une chose « du moment » : nous ne savons rien encore de sa force de pénétration. Il faut qu'elle soit absorbée par l'âme, qu'elle en ait imprégné toutes les pensées, qu'elle en ait modifié la nature : cela prend du temps. Donc, chez moi, au premier choc, l'émotion demeure purement physique.

Malte, 1804. — La Méditerranée s'ouvre devant ma fenêtre. Avec quelle pure joie mon regard se plonge dans cet azur étonnant! Quel bleu profond, parfait, indiciblement pur! Cette mer ressemble à un ciel de nuit d'été. Oui, on dirait un ciel de nuit, qui se tourne sur lui-même à l'aube, et se couche, tout le long du jour, au-dessous d'une voûte plus pâle. C'est cela, sauf la surface brisée. Sur cet azur profond, et si vaste, vont et viennent des vaisseaux aux voiles pures et fines, blanches, éblouissantes.

Les jours s'en vont, et les semaines, et les mois, et voilà

presque un an écoulé! Et le ciel, la mer et la brise, m'imprègnent d'une saine influence. Je me réjouis dans le commerce d'hommes excellents et raisonnables. Il se meut comme un vague plaisir dans mon être. J'ai l'air content, et en effet je ne suis pas mécontent, car j'ai pu reprendre mon empire sur moi-même. De nouveau, mes facultés m'obéissent, sinon avec allégresse, du moins librement. Mais, ah! je ne me sens plus heureux, jamais pleinement, vraiment heureux! Jamais content jusqu'au fond du cœur. J'ai perdu cette calme joie qui surgit dans l'âme, sans cesse, pour la remplir, comme une source profonde, dont insensiblement les eaux débordent. Et, ô mon Dieu! cette autre joie en fête, où la source devient fontaine et s'élance et se brise en bouillonnant, combien je l'ai oubliée!

Je ne trouve pas contraire à la religion de répandre dans l'âme des hommes de graves doutes sur l'immortalité, sur l'existence de Dieu et sur le Bien. Au contraire, le vrai péril pour les âmes, c'est de se laisser arrêter par des mots, de ne jamais percer jusqu'au profond sentiment des choses divines. Combien d'hommes religieux qui n'étreignent jamais la Foi sincère! Combien qui se gardent jalousement de la plus petite hérésie, de la plus petite irrévérence, et qui ne croient jamais, qui n'ont jamais cru! L'idée de Dieu ne s'est jamais éveillée en eux. Ah! le doute est plus voisin de la Foi; l'incrédulité flagrante en est plus proche, car elle l'a cherchée, que toute cette tribu banale de marguilliers aux âmes vides, fiers de leur paroisse et morts à tout sentiment du Divin!

Quelquefois, je pense que mes enfants sont mon âme... J'aime à déduire nos instincts des vagues souvenirs que nous avons d'un état antérieur. Or j'ai remarqué dans mon petit Hartley certains emportements, certaines préférences, et je me suis dit: « Me voilà, *moi*, dans mon état futur!... »

Malte, 1805. — Un vif coup de vent, et voilà la mer vivante tout éparpillée d'écume. O blancheur de l'écume et blancheur des mouettes, qui semble une autre écume douée d'ailes et de vie!... C'est juste le même blanc, le même ton éclatant et pur, celui des oiseaux qui s'élèvent des vagues à tire-d'aile, et

celui des grandes vagues dentelées qui se brisent et se meurent sans cesse... Quel ciel là-haut! Quel arc puissant, doux, si bleu, appuyé sur la montagne et se courbant vers la mer!... Rien ne réunit si absolument le Sublime au Beau... Pour l'œil, c'est une coupe de saphir renversée, la beauté parfaite, forme et couleur. Pour l'âme, c'est l'immensité.

Quel ciel! La lune est d'un ovale tacheté, dont le bord est comme brouillé par le bleu intense du ciel. La lune nage là-haut. Plus près de nous, une masse de nuages, d'une blancheur nacrée, s'éloigne, agitée, vers l'horizon. Elle ne trouble pas le grand calme là-haut. Toute la voûte de l'empyrée est d'un azur très profond, — profond ainsi qu'une rivière profonde, — profond comme ton et profond comme espace. De tout petits nuages volètent, légers, là-dessus. On dirait des mains aériennes, des écharpes transparentes qui leur échappent... Inconsciemment, j'étendis les deux bras pour embrasser ce beau ciel. Ravi en extase, j'adorai Dieu dans la lune, et je sentis en quelle innocence a pu commencer l'hérésie du sabéisme. « Quand la lune s'avance avec majesté », comment ne pas plier le genou? Oh! non, ce n'est pas la lune seule que j'adore, mais tout le ciel. La lune en est l'Idée. Mais de toutes les sensations visuelles, la profondeur du ciel est bien la plus voisine d'un sentiment. Est-ce une chose sentie, est-ce une chose vue? C'est l'une et c'est l'autre; la complète fusion de l'œil et de l'âme.

Quelle consolation que de lever les yeux vers l'Éternel: « Vous me voyez, ô mon Dieu! Vous comprenez! » Quelle pensée: *être compris d'en haut*, ne jamais être sans appui, sans témoin, sans ami. O divin secret de force pour l'âme!.. On nous représente trop l'omniscience éternelle comme une façon d'espion céleste. Mon Dieu, on fait de vous un geôlier dont l'œil perspicace perce partout les parois de la prison! Oh! que non!... Sentir l'affreuse angoisse de ne pouvoir pas se justifier, de ne pouvoir pas se faire comprendre: et puis, un regard au ciel: « Vous comprenez, ô mon Dieu! »

Un homme qui fait un mariage d'amour est comme une

grenouille qui saute dans un puits. Il y a assez d'eau, sans doute, mais on ne peut plus en sortir.

De nos jours les hommes sont en général supérieurs à leurs idées. Presque tous agissent et sentent plus noblement qu'ils ne pensent.

Plus j'y réfléchis, plus je considère les consciences des hommes, par rapport au Bien en soi, comme analogues à leurs chronomètres, par rapport au système solaire. Il n'y a pas de montre qui aille parfaitement bien; il n'y a pas deux montres qui s'accordent exactement entre elles : ce ne sont là que des à-peu-près. Mais elles tirent une grande dignité de la substitution commode de leurs mouvements aux mouvements des corps célestes. Dans la vie de tous les jours, c'est elles qui doivent nous régler, tout exposées qu'elles soient aux variations et aux erreurs. Et nous agissons, en pratique, comme si nous les croyions identiques à ce qu'elles représentent, quoiqu'il n'y ait personne qui ne se rende compte d'une infinité d'écarts possibles.

Il y a des moments, — Dieu m'en est témoin! — où mes propres infirmités, mes péchés même, et toutes mes faiblesses m'inspirent comme une joie et comme une consolation par l'éclat que donne leur contraste aux vertus de mes amis. Aussi quelle angoisse, lorsque dans les êtres que j'adore je découvre les défauts contraires à mes qualités !... Oh ! alors l'idée d'une moyenne de vertu ne me console pas : car j'ai besoin d'aimer bien plus que d'être aimé, et je veux que ce que j'aime soit la perfection même; hanté par l'obsession de ma propre indignité, je voudrais là, du moins, retrouver l'idéal qui m'échappe, oublier tout ce qui me désole en moi-même dans un transport d'admiration pour l'être adoré! — Hélas! si, à mon tour, je reçois une estime pareille, quels scrupules, quel émoi ne soulève-t-elle pas dans mon âme indignée! Je suis comme un homme dont la conscience ne sommeille pas, qui jouit d'une possession *adorée* à laquelle il n'a peut-être (il le sait) que des titres illégaux... Non, je ne suis pas fait pour être adoré. J'ai ceci du chien dans ma nature : il faut que je me

dévoue à quelqu'un de supérieur à moi. L'idée d'une infériorité possible en autrui m'est tellement désagréable que, de ma vie, je n'ai rencontré un homme qui, à première vue, me parût au-dessous de moi : — je ne dis pas que je ne l'aie pas admis après coup.

Dans l'autre monde, — qui sait ? — il se peut que les âmes d'hommes vertueux mais lourds servent de corps aux âmes de poètes. Quelque homme de bien un peu engourdi donnera son âme pour revêtir le souffle d'un Shakespeare ou d'un Milton. Après plusieurs siècles, à ce contact, les essences divines auront acquis assez de force pour pouvoir désormais se passer d'enveloppe, tandis que les bonnes âmes qui les auront hébergées, raffinées à leur tour et comme divinisées, deviendront elles-mêmes des âmes d'élite capables d'inspirer tout un siècle terrestre.

Se réveiller dans la nuit : trouver à ses côtés celle qu'on aime : épier son sommeil un instant à la lueur faible qui diminue nos ténèbres ; se rendormir : puis, se réveiller à tout jamais, tous les deux, à l'ample jour des cieux ! Puisse, ô mon Dieu, puisse être là le sens de notre vie humaine !

D'où vient-il, ce chant d'oiseau en plein Londres ? Je ne vois de cage nulle part, et pourtant, de ma chambre, — dans ces tristes bureaux du *Courrier*, — j'entends l'alouette vers l'aube, quand je m'endors, et puis à mon réveil, et puis le long du jour. L'oiseau est captif, seul, exilé ; pas un instinct de sa nature n'est satisfait ; pourtant, à travers les grilles de sa cage, il sent l'influence du printemps. Jour et nuit, il le salue ; sans cesse, il lance sa chanson brillante, et fait appel aux amours heureux qui habitent les champs au loin. Sait-il que cet appel est vain ? Rêve-t-il ? Espère-t-il ? Ou bien est-ce un être inconscient, — vivante harpe éolienne, — abandonné à la pure joie de vivre ?... Ah ! que ne puis-je faire comme lui !

Dans la vie des hommes il arrive une époque — et c'est, pour la plupart, entre trente-cinq et quarante-cinq ans — où,

peu à peu, ayant atteint l'objet de leur activité, ils se laissent tomber en je ne sais quelle mélancolie. C'est là surtout le cas des célibataires, des veufs, et de ces autres veufs mille fois plus malheureux, les mal mariés. A quoi bon? se disent-ils. L'effort est vain, pourquoi tant lutter? Et voilà notre homme enlisé dans un immense ennui d'où, suivant son caractère, il ne sortira plus, sans doute, que par une dissipation folle ou par le suicide.

Tout cela, je le savais, mais je ne le sentais pas. C'est à Malte que je l'ai compris. Oh! se dire : « Je ne suis plus jeune, je ne serai *jamais* plus un jeune homme. On ne dira jamais plus de moi : un jeune homme d'avenir! Je suis à présent l'égal de tous les hommes d'expérience que j'étais si content de sentir mes supérieurs. J'ai rempli mon cadre, hélas! et ce n'est que cela! Il ne me reste plus qu'à diminuer. »

Ceux qui survivent à ce moment affreux retrouvent, dit-on, leur entrain d'autrefois. J'en suis bien aise — pour eux — pas pour moi.

En mon âme et conscience, je ne crois pas que je possède ce qu'on appelle du génie. J'ai de la force vitale dans la pensée, mais si peu de robustesse! Il y a là une distinction importante. Une plante des tropiques, qui dans deux ans dépasse la hauteur du chêne, possède une force vitale égale à celle du chêne : mais le cœur y manque : elle n'en a pas la solidité, la puissance, bref, la robustesse. Je suis comme cette plante. Et pourtant il doit y avoir en moi quelque chose d'analogue au génie. Dans le commerce des hommes instruits, mais en somme ordinaires, de mon entourage, je me sens si profondément différent : un enfant à leurs côtés, ou plutôt l'habitant d'une autre sphère. En les regardant, je leur trouve parfois je ne sais quel air de fantômes! Ou bien est-ce à moi-même que je trouve cet air-là? Mais toujours, partout, cette conviction intime que nous sommes pétris d'une substance différente.

Dans une âme étroite j'ai vu l'idée du Devoir, déjà hors de toute proportion avec l'intelligence, grandir encore et devenir monstrueuse comme une idole de l'ancien Mexique. Uni à la

dureté, à l'obstination, à l'amour-propre, le sentiment du Devoir peut devenir un fléau, oui, une cause de misères indicibles dans la vie privée, une inquisition odieuse dans la vie publique, et partout un instrument de tyrannie. Plus la personne asservie à cette idée est vertueuse dans son entêtement, et plus son despotisme est à redouter. Forte dans la conscience de sa propre intégrité, sûre d'elle-même, convaincue qu'elle saurait s'immoler avec joie à son idole, ses exigences terribles ne connaîtront plus de bornes; elle châtiera surtout ceux à qui elle se dévoue; elle écrira sur son front : *Eoque immitior quia ipse tolerat.*

Deux beaux silences d'amour.

Le premier, c'est l'aube de l'amour; lorsque deux amoureux se regardent et ne peuvent plus parler; quand la peur de tout perdre devient subitement si douce qu'elle n'est plus que la peur divine de voir l'attente se fondre en certitude.

L'autre silence, au calme déclin de la passion, quand l'astre rouge se noie dans une mer infinie d'amour. Quels souvenirs muets, quelles longues pensées ne comblent point ce silence heureux? Les bouches se taisent; les âmes se chuchotent : « Ne parle pas, de grâce, ne parle plus; je n'ose rien dire! Ne rompons plus ce beau silence qui nous unit jusqu'à la moelle de l'être. Un souffle, et de Toi-en-Moi, nous redeviendrons Toi et Moi!... Ce crépuscule, ce feu à demi éteint, n'est-il pas devenu, un instant, comme la substance intime de notre pensée indivise? Gardons-le ainsi. »

Et si la joie s'envole? Eh bien ! le souvenir n'est-il pas long et beau comme l'espoir? L'été polaire est court, dit-on, mais, seize jours avant le vrai lever du soleil, on voit l'aurore poindre dans les cieux; dix jours après son coucher, sa trace s'y attarde encore et une ligne rouge brûle le crépuscule. Et dans nos âmes l'amour terrestre allonge sa brièveté splendide par les pressentiments de l'espérance et par le culte du souvenir.

Toutes nos passions, comme les autres fantômes, redoutent le point du jour : la grande lumière les fait vite s'envoler. Mais l'amour est plus qu'une passion. Pourquoi doit-il s'éva-

nouir tandis que durent la raison, la conscience, et tous les ressorts intimes de notre être? L'amour est l'accord parfait de deux natures; il implique leur perfectionnement réciproque : mon sens moral réclame la durée d'un tel amour! O toi que j'aime, non pas en esclave et par une contrainte aveugle, mais par l'attraction intime de chaque partie de mon être, ne resterons-nous pas, pour cette vie au moins, conjoints, unis, *animæ dimidiatæ*?

Toute convalescence est une résurrection. Et l'on y renaît jeune, avec la faim au cœur. Angoisse et terreur de renaître ainsi, en sachant que rien ne dure, que rien ne vaut, la tête hantée par l'obsession du passé infidèle!

Le premier savant a été l'homme qui, pour la première fois, examina un objet quelconque, non pour voir ce qu'il en pouvait tirer, comme abri, comme nourriture, comme jouet, arme, ornement ou marchandise, mais simplement *pour savoir*. Et le premier philosophe, celui qui chercha à savoir pour modifier son être intime d'après ce qu'il saurait.

Un cœur d'homme suffit à la compassion, mais pour comprendre la joie des autres, il faudrait un cœur d'ange.

Les fleurs nous donnent le miel du présent aussi bien que les fruits de l'avenir. On peut y prendre du miel sans faire tort aux fruits.

Oh! visiter en rêve le paradis, s'y promener longtemps, y recevoir une fleur comme gage de sa présence, puis se réveiller tenant toujours à la main l'exquise rose céleste!

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE,

BREVETS ET JEUNES FILLES

Au mois de juillet de cette année, je me trouvais en Anjou, aux Ponts-de-Cé, et je me dirigeais, accompagné du vicaire de la paroisse, vers l'église. Une religieuse, qui en sortait avec trois petites filles, s'arrêta devant nous; j'appris par sa conversation avec le vicaire que ces enfants allaient se présenter dans quelques jours à l'examen du certificat d'études. La bonne sœur était inquiète au point de ne plus dormir, disait-elle; les petites pourtant avaient bien travaillé, et même trop travaillé : elles devaient être quatre à se présenter, mais une était tombée malade, — c'était un grand malheur, car elle était la mieux préparée, — et cet examen était bien difficile, ces messieurs bien sévères... Aussi, tous les soirs, élèves et maîtresse allaient demander à la sainte Vierge sa protection dans cette grande épreuve. Le vicaire donna quelques bonnes paroles, entre autres celle-ci, que je porterais bonheur aux petites, puisqu'elles m'avaient rencontré et que j'étais de l'Académie. La sœur me regarda, et ne parut pas rassurée le moins du monde.

Le lendemain, je visitais le Champ des Martyrs, enclos

voisin d'Angers, où sont réunies les tombes des victimes d'une tuerie révolutionnaire. On y vient en pèlerinage d'Anjou et de Vendée; j'y ai vu, parmi des *ex-voto*, au pied d'une croix, des bouteilles de vin apportées par des femmes, pour remercier les martyrs d'avoir guéri leurs hommes du péché d'ivrognerie. J'entrai dans la chapelle avec Monseigneur d'Angers, que j'avais l'honneur d'accompagner. Une vingtaine de petites filles et des religieuses agenouillées priaient avec ferveur. Je me rappelai tout de suite le certificat d'études. En effet, les religieuses, reconnaissant l'évêque, se levèrent; une d'elles lui dit que ces enfants allaient se présenter à l'examen, et elle demanda à Monseigneur sa bénédiction qu'il donna.

Je ne pus m'empêcher de penser que les créateurs du certificat d'études n'ont pas prévu qu'ils allaient enrichir de nouveaux chapitres le livre des *Miracles de Notre-Dame*. Mais surtout, les figures recueillies des petites filles, la gravité, et l'air affairé des religieuses, l'intervention du ciel implorée par ces pauvres âmes, me donnèrent une idée de l'extraordinaire puissance prise en nos jours par l'examen et par l'examinateur.

*
* *

Qui donc en France n'est pas examiné aujourd'hui? Tout le monde y passe : bambins et bambines, candidats au certificat d'études primaires; adolescents et adolescentes, candidats au certificat d'études primaires supérieures; jeunes gens et jeunes filles, candidats aux écoles normales primaires, aux brevets simple et supérieur; l'énorme troupeau des candidats aux baccalauréats : la foule toujours croissante des candidats aux licences et aux agrégations, et aux grandes écoles, — les anciennes : polytechnique, Saint-Cyr, navale, normale, centrale, — et les nouvelles : Fontenay, Sèvres, Saint-Cloud, agronomique, commerciale, coloniale, car le nombre des grandes écoles s'accroît, et le nombre des candidats aux écoles anciennes s'élève, et le nombre des candidats aux écoles nouvelles monte, monte toujours.

Je passe toute la série des examens pour obtenir les diverses

sortes de certificats d'aptitude, pour l'entrée dans les écoles techniques, les ministères, les administrations, etc. Il y a quelques années encore, des catégories de jeunes gens allaient tout droit à l'industrie, au commerce ou bien au métier de ne rien faire. Mais à présent que la loi dispense de deux années de service militaire, en échange d'un diplôme, il n'est personne ou à peu près qui n'aspire à un de ces papiers. L'examinateur qui juge et classe et distribue le droit de vivre de telle ou telle façon, est le plus important personnage de notre société de diplômés et d'employés.

Au commencement de tout, il y l'examinateur.

Aussi reçoit-il plus de sollicitations qu'un député ou qu'un ministre. Il essaye en vain tous les moyens de se dérober; il cache son nom — la Sorbonne ne publie plus les noms des examinateurs au baccalauréat, — mais il est découvert, imploré, supplié. Chaque année, si méfiant que je sois, je suis attiré dans quelque traquenard, où je trouve un père ou une mère de candidat. Et ce ne sont pas seulement les petites filles et les bonnes sœurs de province qui s'adressent aux puissances d'en haut pour qu'elles fléchissent le juge. J'ai entendu un soir, à Notre-Dame-des-Champs, un prêtre en chaire rendre compte de succès obtenus au baccalauréat par l'intercession je ne sais plus de qui. Dans la chapelle de la Sorbonne, des plaques de marbre avec inscription en lettres d'or sont des remerciements de mères de diplômés. Qui sait combien de neuvaines font les mamans et les sœurs à la veille des examens, et combien de cierges s'allument devant les saintes images?

*
* *

L'inévitable effet de cette importance de l'examen est qu'il devient le maître et le régulateur des études et des intelligences: non pas seulement l'examen, mais l'examinateur. La meilleure chance de succès est au candidat qui connaît le mieux à la fois son programme et son juge. C'est pourquoi les salles d'examen sont remplies de jeunes gens ou de jeunes filles, qui se présenteront l'an d'après, et viennent voir comment on interroge. Des auditeurs ou des auditrices très

attentifs prennent des notes sur un carnet; ce sont des représentants de petits journaux spéciaux, comme le journal de mademoiselle Lelarge. Ils écrivent les questions; après quelques sessions, ils sont au fait des habitudes d'un examinateur; ils tiennent leur homme, et le préparateur sait comment il faut préparer.

Mais alors les études ne comptent et ne valent plus que comme des moyens d'arriver au diplôme. Tout élève devient un candidat, tout maître un préparateur: ce qui ne va pas sans une diminution de liberté, même de dignité pour l'un et pour l'autre. De liberté, et la liberté est si nécessaire aux études! J'entends une certaine liberté, disciplinée il est vrai, et qui permettrait au maître et même à l'élève de tenir compte de lui-même, de suivre un peu sa nature et de demeurer ou de devenir quelqu'un. Diminution de dignité aussi! Faire des habitudes d'un examinateur une méthode d'enseignement, c'est une très grande humilité.

Ajoutons qu'il n'y a pas qu'un examinateur pour une matière d'examen; il y en a plusieurs, et qui n'ont pas les mêmes habitudes, ni les mêmes idées. Tel examinateur n'admet pas la division des contrées en bassins fluviaux: pour lui, le bassin est un être pédagogique factice, qui fausse l'étude de la géographie. Un autre, au contraire, croit à l'existence réelle des bassins. Le préparateur qui connaît les idées de tous les deux dira donc aux candidats : « Si vous avez affaire à M. X..., vous pouvez lui parlez de bassins; mais si vous avez affaire à M. Y..., prenez garde. Les bassins lui semblent des injures personnelles! » Autre exemple : il n'y a pas bien longtemps, traversant une salle de baccalauréat, j'entendis un éclat de colère d'un professeur à qui un candidat parlait des fonctions du cerveau, à propos de l'intelligence : « Monsieur, s'écriait le vieux maître, je vous défends de me parler du cerveau: je ne sais pas ce que c'est. » Le candidat, sans hésiter, lâcha le cerveau. Mais, dans la salle d'à côté, où le siège de philosophe était occupé par un maître plus jeune, il aurait fallu parler du cerveau. D'où la conséquence : « Si vous avez affaire à M. X..., vous pouvez lui parler des fonctions du cerveau; mais avec M. Y..., prenez garde. Le cerveau lui semble une injure personnelle! » Un bon candidat doit être

dressé à présenter telle ou telle solution, sur les plus hautes questions intellectuelles et morales, selon qu'il « passe » avec celui-ci ou celui-là; il est induit à croire que ces questions n'ont pas de valeur en elles-mêmes, que ni l'esprit n'y est intéressé, ni la conscience.

*
* *

En cette matière de l'examen, je ne tarirais pas. Ne jugez pas de mes sentiments sur la tranquillité que je garde en parlant. Au vrai, le mal fait par les examens m'exaspère. Nous ne pouvons nous en passer, mais nous en faisons un abus monstrueux : il y en a trop : les programmes de la plupart sont insensés, et la façon d'examiner n'est pas bonne. Il vaudrait la peine de dresser la liste complète des examens, de compter les candidats, de chercher comment ils sont instruits, et quels sont les effets probables de leur éducation sur leur intelligence; de critiquer chacun des examens et de décider en quoi il est utile et raisonnable, en quoi inutile et absurde. Ce serait comme une enquête sur le travail intellectuel, où seraient révélés bien des méfaits commis contre l'intelligence.

En attendant cette enquête, je me propose de faire la critique de quelques examens. Je commence par ceux des brevets élémentaire et supérieur des jeunes filles. Ces brevets sont recherchés par les futures institutrices, publiques ou privées: par les jeunes filles qui se destinent à l'administration des postes et des télégraphes, ou encore aux grands magasins; par des jeunes filles de familles aisées qui les considèrent comme des témoignages d'études complètes. Enfin, la préparation aux brevets détermine la méthode d'éducation dans les écoles primaires, et même dans les cours dits d'enseignement secondaire. Si bien qu'il s'agit ici de l'éducation de la plupart des femmes contemporaines, et notre petit sujet devient un très grand sujet.

*
* *

Pour le brevet élémentaire, les épreuves écrites se divisent en deux séries : 1° une page d'écriture, un devoir de style,

des problèmes et une question d'arithmétique; 2° le dessin d'un objet usuel, et un travail de couture. Chacune de ces séries est éliminatoire. Les épreuves orales sont une lecture expliquée, des interrogations sur les sciences, sur l'histoire et la géographie de la France et sur l'instruction civique. Pour le brevet supérieur, encore deux séries d'épreuves écrites : 1° une composition française, un thème de langue vivante, une composition de mathématiques, une composition de sciences naturelles ; 2° un dessin d'ornementation d'après la bosse. Les épreuves orales sont l'histoire et la géographie générales, la littérature, la morale, les mathématiques (géométrie, arithmétique avec la comptabilité), sciences physiques et naturelles.

Sans examiner si le second de ces programmes n'est point par trop encyclopédique et n'impose pas l'obligation de se contenter de connaissances très superficielles, voyons, par le choix des sujets donnés et les textes des questions posées, comment sont pratiquées les épreuves principales.

*
* *

Autrefois, la dictée était une collection de bizarreries et de difficultés de notre langue. Je me souviens d'une dictée que je fis, tout enfant, où les mots *tactique* et *tic-tac* se rencontraient dans une phrase, et les mots *teint* et *thym* dans une autre. Les aspirantes au brevet dépensaient, à se prémunir contre ces malices, un temps qu'elles auraient mieux employé à danser en rond. Aujourd'hui, on dicte une page d'un auteur d'un des trois derniers siècles, et il n'y a rien à dire, si ce n'est que la correction doit être faite avec prudence. L'épreuve de la dictée est cotée de zéro à vingt ; les erreurs d'accents et de ponctuation enlèvent, selon la gravité, un nombre variable de points; chaque faute d'orthographe ou de grammaire en enlève quatre. Ce tarif m'inquiète. L'option n'est pas toujours facile entre tel ou tel signe de ponctuation, entre tel ou tel endroit à ponctuer, car la ponctuation est, en quelque sorte, individuelle et personnelle. Les nerveux multiplient les signes; les indolents n'en usent guère: les esprits serrés et logiques, ceux qui sont nés démonstrateurs, aiment

les deux-points et les point et virgule; les orateurs et causeurs sèment les virgules, signe facile, rapide, machinal, et retardent le point le plus longtemps possible, comme s'il leur en coûtait de s'arrêter. Certainement, il y a des usages et même des règles de ponctuation, mais point absolument rigides, et le correcteur des dictées doit se montrer ici indulgent et libéral. D'autre part, dans toute page française, se rencontrent des irrégularités et des caprices de notre orthographe; il faut pardonner aux candidats qui s'y égarent. Enfin une même difficulté grammaticale a souvent plusieurs solutions, et la plus usitée aujourd'hui n'est pas toujours celle que l'auteur employait. Supposez que la dictée soit une page de Bossuet, ou de Rousseau, ou de Chateaubriand, et que le manuscrit de l'auteur ait été glissé parmi les copies; il serait fâcheux que l'application rigoureuse du tarif fît refuser à l'examen du brevet élémentaire Bossuet, ou Rousseau, ou Chateaubriand.

*
* *

Voici quelques sujets de composition française donnés à l'examen du brevet élémentaire, aux mois de mai et juin derniers, à Paris.

Développez ce conseil que madame de Maintenon donnait à toutes les jeunes filles qui sortaient de Saint-Cyr : « Soyez partout et toujours simples et bonnes; la simplicité et la bonté sont les deux plus belles parures de la femme. » — Développez cette pensée de Jean-Jacques Rousseau : « Tout ce qui gêne et contraint la nature est de mauvais goût Cela est vrai des parures du corps et des ornements de l'esprit. » — « La paresse rend tout difficile, le travail rend tout aisé. » — Commentez cette morale de La Fontaine : « Être bon aux méchants, c'est être sot. » — « Pensez, parlez, écrivez, comme si vous aviez mille témoins »; développez cette pensée. — Développez cette pensée : « L'adversité est la pierre de touche où l'amitié s'éprouve ». — Les hirondelles restent près de nous l'été; le froid les fait fuir; ainsi se comportent les faux amis.

Et voici quelques observations préliminaires. Ces jeunes

filles savent un peu sans doute ce qu'est La Fontaine: elles ne connaissent que de nom madame de Maintenon et Rousseau. On dira qu'il importe peu et que le nom ne fait rien à l'affaire, mais c'est une erreur: les noms des auteurs peuvent déterminer le sens des mots. *Simples*, dans la langue du XVIIe siècle, signifie, ce me semble, *sincères*, et, si les aspirantes ont compris que Madame de Maintenon invitait les jeunes filles à se vêtir simplement et à ne pas faire d'embarras, elles ont fait un faux-sens. De même, elles ne peuvent comprendre au vrai ce que signifie la *nature* dans la langue de Rousseau, ne connaissant pas Rousseau. Puisque la seule maxime compte, supprimons l'auteur. L'apparat de la citation, c'est de la poudre aux yeux, et il n'est pas bon de faire croire à des enfants qu'elles entrent dans la pensée de madame de Maintenon ou de Rousseau. Vous entendez ce dialogue après l'examen : « Qu'est-ce que tu as eu comme sujet de composition? — Une pensée de madame de Maintenon ; une pensée de Jean-Jacques Rousseau. » Pauvre petite ! Elle a de bonne heure appris à croire qu'elle sait ce qu'elle ignore ; cette fausse connaissance enfle l'esprit, comme la mauvaise nourriture enfle l'estomac ; celle-là détruit la curiosité, comme celle-ci l'appétit.

Voyons à présent ces maximes en elles-mêmes. La forme de la dernière est malheureuse, puisqu'elle invite la jeune fille à la mélodie de romance avec agrément d'idées artificielles associées. L'hirondelle n'est pas un faux ami : c'est une jolie petite bête à qui notre imagination prête des mœurs poétiques: ne gâchons pas l'hirondelle. Mais, l'hirondelle supprimée, il reste cette pensée que les amis nous sont fidèles dans le bonheur, et nous quittent aussitôt qu'arrive l'adversité. Comment développer ce sujet et tous les autres qui viennent d'être cités? Ces petites sentences disent exactement ce qu'elles veulent dire, et c'est les affaiblir que les développer, à moins toutefois que l'on ne trouve dans sa propre expérience le moyen d'un commentaire personnel. Mais qu'est donc l'expérience de jeunes filles qui ont dix-sept ou même quinze ans? Aussi on leur fabrique une expérience factice, pour examen. Le nombre des sujets de morale courante n'est pas considérable : ils sont prévus et préparés: les maîtres

donnent à ces enfants des plans, des cadres, avec des banalités pour les remplir. Le jour venu, elles mettent ces clichés bout à bout : ce qui est une très mauvaise besogne.

Il y a aussi une composition française à l'examen du brevet supérieur; le plus souvent, c'est un sujet de critique littéraire. Les aspirantes ont de dix-huit à vingt ans. Sont-elles plus capables de traiter, j'entends sincèrement et sérieusement, une question de littérature, qu'elles n'étaient, deux ou trois ans auparavant, de disserter sur un point de morale? Nous verrons cela tout à l'heure, à propos de l'examen oral de littérature pour le brevet supérieur, et nous verrons que non.

*
* *

Le genre de la composition française est donc mauvais. Or, il est employé pour le baccalauréat comme pour le brevet simple, pour la licence ès lettres comme pour le brevet supérieur. Aussi, je vais sortir de mon sujet propre ; il y a ici des choses que j'ai trop envie de dire. A l'examen de licence, le candidat « développe » des maximes que Pascal, La Rochefoucauld ou La Bruyère ont faites courtes à dessein, et dont la brièveté est un des mérites. Nul ne devient licencié qui ne sait pas développer sur l'heure en bon style, c'est-à-dire en un certain style. Dans nos facultés des lettres, des professeurs ou maîtres de conférence préparent à cette épreuve en corrigeant des dissertations. Ils disent que c'est pour apprendre aux étudiants à penser et à écrire.

Mais, penser, cela ne s'enseigne pas directement. C'est une fonction de l'intelligence qui s'exerce sur des objets perçus et compris. C'est un jugement sur des idées qui naissent de l'observation et de la connaissance. Il faut, avant de penser, observer, connaître, savoir, et bien observer, connaître exactement, savoir avec précision. Les études apprennent à penser, si elles sont très sérieuses et atteignent le fond des choses.

Écrire, cela ne s'enseigne pas non plus directement. Il faut d'abord une aptitude naturelle sans laquelle il n'y a rien à faire. Une des premières fois que je fis fonction d'examinateur, mon très regretté maître et collègue, M. Constant Martha,

m'entendant reprocher à un candidat son mauvais style, me dit tout bas : « Il ne vous comprend pas : s'il savait ce que c'est que de bien écrire, il écrirait bien. » Cet écrivain charmant et ce penseur délicat croyait qu'on n'enseigne pas à écrire. Je ne voudrais pas exagérer pourtant. L'aptitude naturelle peut être éduquée, comme tous les instincts. L'étude des grands écrivains est nécessaire, et le jeune homme doit y être convié, aidé, guidé, mais avec de très grandes précautions. Le professeur ne doit pas s'interposer constamment entre le maître-écrivain et l'apprenti. Entre le maître et l'apprenti, il faut l'intimité, celui-ci laissant agir celui-là par une action lente, dont il a conscience à peine au début, qu'il sent ensuite de mieux en mieux. Le professeur qui prend pour lui toute l'initiative, et qui parle beaucoup, avec autorité et par oracles, s'est trompé de métier : il est orateur, avocat, tout ce que vous voudrez, mais point professeur ; et les cours oratoires sont des fléaux intellectuels.

A côté de la lecture et de l'étude des auteurs, il y a place, dans l'éducation de l'écrivain, pour l'exercice de style. Prudemment et modestement conduit, il rendrait des services, en corrigeant des imperfections grossières et des défauts évidents. Mais il n'est pratiqué chez nous ni avec prudence, ni avec modestie. Il tient une place éminente dans l'éducation intellectuelle de notre jeunesse, et les effets en sont redoutables à ceux qui le subissent longtemps. Les correcteurs de dissertations ne sont pas nécessairement des écrivains ; c'est même un côté un peu étrange de la profession de maître en style que ceux qui l'exercent se doivent croire et soient réputés capables d'écrire, quand il se peut fort bien qu'ils en soient incapables. Le plus souvent, ils ont une idée préconçue, une tradition de style pour dissertation. Il n'y faut ni trop de mouvement, ni trop de couleur ; il y faut beaucoup de sagesse, même avant l'âge de la sagesse. Une médiocrité correcte, claire, échauffée par endroits d'un peu d'éloquence, et par endroits égayée d'une pointe d'ironie, réussit mieux mille fois qu'une originalité qui a de la vigueur irrégulière. L'élève docile — et, presque toujours, l'élève est docile — contracte les habitudes d'un style pour dissertations ; il est correct,

clair, plaisantin : c'est bien la marque de cette fabrique. Mais voici qui est plus grave : ce prétendu apprentissage de parler et d'écrire, c'est l'apprentissage de parler avant de savoir ; c'est un moteur de petites mécaniques à travailler dans le vide. Que de temps gaspillé à des exercices de pure forme, qu'il faudrait employer à s'instruire, à recueillir des données, des éléments de pensée, un fonds, et, en un mot, de quoi écrire !

Il est facile de reconnaître dans la littérature les forts en dissertation d'autrefois. Quoi qu'ils écrivent, vous sentez, dès les premières lignes, qu'ils se sont dicté un sujet, comme jadis on leur en dictait un. Puis, comme jadis encore, ils se sont mis dans cet état préalable qu'un de mes maîtres, M. Boissier, appelait spirituellement l'état littéraire, en nous recommandant de l'éviter. Ils développent clairement, correctement, piquent leurs petites pointes d'ironie ; ou bien, ils déclament ; et ils suent l'écolier, et ils sont vieux. Peut-être ont-ils du talent tout de même, et les lire, cela fait passer un quart d'heure agréable. Mais combien en trouvez-vous dont l'intelligence soit riche de connaissances directement acquises, et de qui les pensées et les émotions soient sincères et personnelles ?

*
* *

Au lieu de donner à développer, pourquoi ne pas donner à résumer ? J'ai vu, cité quelque part, ce passage de Voltaire, que j'ai copié ; « La scolastique serait bien malade, le jour où, dans les écoles, on ferait résumer au lieu de faire développer, parce que, pour résumer, il faut comprendre, au lieu que, pour développer, il est indispensable de n'avoir pas compris. »

Que tous les maîtres à écrire méditent ces paroles. Mais, pour apprendre à résumer, il faut savoir bien lire et, ce que savent le moins les jeunes filles et les jeunes gens, c'est lire. Tantôt, ils lisent en courant d'un œil distrait, et prennent une idée vague de l'ensemble ; tantôt, ils lisent mot à mot, et l'ensemble n'est pas même aperçu par eux. Ils ne savent pas dégager les idées, en suivre l'exposition et l'enchaînement, refaire en un mot le travail intellectuel d'un

écrivain. L'exercice du résumé les contraindrait à bien lire. Il est difficile, sans doute, mais on pourrait graduer la difficulté, commencer par des résumés simples d'écrivains méthodiques, permettre qu'ils soient d'abord un peu développés, puis les faire resserrer ; passer ensuite à des écrivains dont l'ordre est moins apparent, et donner à retrouver cet ordre. Peu à peu, l'exercice se compliquerait et s'élèverait ; l'écolier serait invité à critiquer l'ordre, la façon d'exposer et de raisonner. Ici, tout est profit ; l'écolier ne déforme plus un auteur en le développant ; il ne tire plus de son propre fonds des idées qui n'y sont pas. Il ne gaspille pas son pauvre petit avoir : il s'enrichit au contraire, en même temps qu'il acquiert la méthode du jugement et presque le droit de juger. Bien entendu, ce travail pourrait être appliqué tout aussi bien aux écrivains conteurs qu'aux raisonneurs, aux récits et aux descriptions, en graduant la difficulté toujours.

Au développement du sujet sur l'hirondelle, je préférerais donc le résumé de quelques pages, à faire en quelques heures. Les aspirantes seraient autorisées à l'accompagner de telles réflexions qu'elles voudraient.

Ou bien, puisque ces jeunes filles ont appris de l'histoire, de la géographie, des sciences, pourquoi n'y pas prendre le sujet de la composition française? Il faudrait alors se garder de faire appel à la seule mémoire. Si le « développement » devait être remplacé par une simple rédaction d'histoire, ce ne serait pas la peine de changer. C'est ce qui arriverait, si les questions d'histoire ressemblaient à celles que l'on fait aujourd'hui à l'examen oral. Mais je reviendrai tout à l'heure sur la façon de comprendre l'enseignement et l'étude de l'histoire et de la géographie, et l'on verra, j'espère, qu'il serait facile d'y trouver des sujets qui mettent l'intelligence en activité. Concluons que l'épreuve actuelle, pour toutes les raisons données, est mauvaise et doit être complètement transformée ou disparaître[1].

1. Cet article était composé quand a paru, au *Bulletin administratif de l'Instruction publique* (12 octobre 1895), une circulaire ministérielle adressée aux recteurs relative au choix des textes de compositions données aux examens des brevets. J'ai eu le grand plaisir d'y trouver la critique de la composition sur le sujet de littérature et de morale, avec cette conclusion : « La composition française...

*
* *

L'épreuve littéraire, à l'examen oral du brevet simple, est une lecture expliquée; à l'examen du brevet supérieur, une interrogation sur la littérature.

La lecture expliquée a pour objet de constater des connaissances grammaticales et littéraires. On emploie à cet usage un recueil où sont mêlés aux fables de la Fontaine et à des morceaux d'auteurs classiques, de petites pièces d'écrivains inconnus, le *Désert*, la *Chèvre*, l'inévitable *Lapin*, etc. Voici en quoi consiste l'épreuve : analyse grammaticale, énumération des temps primitifs d'un verbe, règles de participes, définition de mots abstraits et de termes grammaticaux (ellipse, périphrase, etc.), énumération des homonymes d'un mot, décomposition des mots, étymologies, questions sur les écrivains, la caractéristique de leur talent et de leur génie.

Rayons d'abord ce dernier article. Un examinateur demandait à la dernière session : « Qu'est-ce qui caractérise le génie de Bossuet? — C'est son éloquence, » répond l'aspirante. » — « Non, reprend l'examinateur, c'est la force et la majesté. » Si la jeune fille avait répondu : « La force et la majesté », l'examinateur aurait pu dire : « Non, c'est l'éloquence. » Et tout cela, ce sont des paroles perdues. Pour le reste, rien à dire, si ce n'est qu'il ne faut pas, à propos de la décomposition des mots, embarrasser les jeunes filles dans les préfixes et les suffixes, qu'il vaudrait mieux demander des synonymes que des homonymes, parce que la connaissance des synonymes enrichit le vocabulaire; et qu'il ne sert de rien qu'une jeune fille apprenne que telle forme dérive du latin, si elle ne sait pas le latin. En somme, y a-t-il ici matière à examen oral? Cette épreuve pourrait s'ajouter à la dictée, moyennant quelques questions à propos de mots ou de tournures. L'épreuve de la dictée serait un peu corsée: et la

pourra revêtir aussi bien la forme d'une lettre, d'une narration, d'une analyse de lecture, d'un récit de voyage. » Je me méfie de la lettre; je ne vois pas comment un récit de voyage pourrait être demandé en composition, puisqu'il n'est pas vraisemblable que toutes les aspirantes aient fait ce voyage qu'on les inviterait à raconter. Mieux vaudrait évidemment la narration et l'analyse de lecture.

lecture expliquée, ennuyeuse à faire bâiller, disparaîtrait avec le petit recueil morne. Supprimons le plus possible de livres mornes et d'épreuves qui font bâiller. Il importe, pour le reste de la vie, que l'idée d'étude ne provoque point la sensation de l'ennui.

L'épreuve littéraire à l'examen oral pour le brevet supérieur est plus intéressante; elle n'est pas bornée à des explications grammaticales. L'aspirante (elle a deux ou trois ans de plus) analyse convenablement un dialogue de Molière, l'exposition d'une tragédie de Racine; elle apprécie le rythme d'une période, l'harmonie d'un vers, le choix des images et des mots. C'est très bien, mais il vaudrait mieux que ce ne fût pas si bien, car bien souvent les morceaux du programme ont été préparés en classe par un commentaire, qui a été répété jusqu'à ce qu'il entrât dans la mémoire. Et, bien souvent aussi, ce n'est pas la maîtresse qui a cherché ce commentaire simplement, sincèrement, devant les élèves et avec les élèves; elle l'a trouvé dans un livre, de M. Faguet : « *Les grands écrivains*... à l'usage du brevet supérieur. » Il est bon qu'un critique comme M. Faguet initie maîtres et élèves à l'art difficile de la critique, mais non pas qu'il se substitue aux uns et aux autres, et qu'au jour de l'examen, Faguet soit tout le temps sur la sellette. Pour s'assurer que les aspirantes sont capables d'analyser un dialogue ou une exposition, de juger le rythme d'une période, etc., mettez-les en présence d'un texte qui ne soit pas sur le programme. Alors vous verrez ce qu'elles savent faire par elles-mêmes. Un des graves défauts de presque tous les examens est que les candidats y comparaissent rarement en personne.

*
* *

Pour le brevet simple, l'épreuve orale de géographie est limitée à la France; pour le brevet supérieur, elle est étendue à la géographie universelle.

Voici une liste des questions posées à la session dernière :

Pour le brevet simple : Quels sont les départements formés par la Guyenne et la Gascogne? — Quels sont les ports militaires de la France? — Quels sont les départements et les villes

traversés par la Loire? — Où la Garonne prend-elle sa source? A combien de kilomètres de la frontière? — Qui est né à Saint-Malo? — Quelles sont les petites Antilles que nous possédons? — Chefs-lieux et sous-préfectures des départements formés par la Franche-Comté? — Confluents de la Marne, de l'Yonne, de l'Oise avec la Seine. — Quels sont les détroits qui touchent à la France? — Qu'est-ce qu'un pertuis? un isthme? — Où la Seine prend-elle sa source? Où a-t-elle son embouchure? Départements qu'elle traverse? — Qu'est-ce que le mascaret? — Quels sont les ports de la Manche? — Quelles sont les principales lignes de chemins de fer des réseaux de l'Est et du Nord? — Dans quelle région du département de la Marne passe la Seine? — Quels sont les cours d'eau du département de l'Aube?...

Pour le brevet supérieur : Tracer le bassin de l'Escaut. Entre quelle et quelle ville la frontière suit-elle l'Escaut; villes arrosées par l'Escaut; lieux historiques du temps de Louis XIV. — En combien de parties doit-on diviser l'Océanie? — Quelles sont les provinces de l'Australie? — Tracer la frontière belge et le département du Nord, avec les villes et les cours d'eau. — Dessiner le contour du département de la Seine-Inférieure. — Quels sont les royaumes allemands? — Combien y a-t-il d'habitants à Dresde? — Où le Danube prend-il sa source? — Que savez-vous de la Limmat, de la Reuss? — Quels sont les affluents de la Moselle? — Quelles sont les races venues de l'Asie?

Ces sortes de questions sont fréquemment répétées avec des changements de noms, et cette liste donne une exacte idée de la méthode de l'interrogation. Je ne croyais pas que l'on interrogeât encore de cette façon en géographie. A peine deux ou trois de ces questions sont-elles géographiques, car on peut savoir les noms des départements formés par une ancienne province, les préfectures et les sous-préfectures, les noms des affluents et sous-affluents d'un fleuve et des villes situées sur un cours d'eau, et que Chateaubriand est né à Saint-Malo, que Dresde a tant d'habitants, qu'on fabrique des confitures et des dragées à Verdun, — et ne pas même se douter de ce qu'est la géographie. Toutes ces choses proviennent de l'homme, et la règle première

et essentielle d'une bonne étude de la géographie, c'est de commencer à l'étudier comme si l'homme n'existait pas. La géographie est l'étude des conditions physiques de la vie, puis des rapports entre ces conditions et la vie. Il n'est pas de science plus philosophique: elle donne, ou, du moins, elle cherche, avec le concours de toutes les sciences, les raisons des choses. Pour cette raison, encore, il n'en est pas de plus poétique.

On va sans doute m'objecter ici ce que je disais tout à l'heure de l'âge et de l'inexpérience intellectuelle des jeunes filles. N'y a-t-il pas disproportion entre leurs seize ans et la connaissance de la raison des choses, entre leur inexpérience et le concours de toutes ces sciences employé par la géographie? Mais il ne s'agit point de leur enseigner le tout de la géographie; il suffit de leur en donner quelque notion.

Supposons cette interrogation sur la Seine : Où la Seine prend-elle sa source? Est-ce que cette source est élevée? Y a-t-il des glaciers dans cette région? Voulez-vous me dire, mademoiselle, à très grands traits, la direction du fleuve? Pourquoi suit-il cette direction? La Seine coule-t-elle vite? Est-elle régulière; je veux dire est-elle tantôt à sec, et tantôt débordante? Dans quelle région de son cours reçoit-elle le plus d'affluents? De quelles directions ces affluents viennent-ils? Est-ce que ce fait n'explique pas en partie l'importance de Paris? Savez-vous d'autres causes naturelles de l'importance de Paris? Où la Seine se jette-t-elle dans la mer? Comment se présente son embouchure? Parlez du port du Havre. Pourquoi est-il si important? Avec quelles parties du monde est-il en relation?

La réponse n'est difficile à aucune de ces questions. Aucune des données qui l'établissent n'est inintelligible à une jeune fille, ni même à une enfant.

Or la jeune fille qui saura répondre à ces questions sur la Seine et sur nos grands fleuves, qui sera capable de comparer entre eux la Seine, la Loire, la Garonne, le Rhône, ces personnes géographiques, voisines et dissemblables, saura des parties de la géographie de la France. Elle saura davantage, elle saura de la géographie tout court. Son regard ira de la montagne à la mer; elle découvrira des lois de nature, des

relations entre des phénomènes; puis, sous l'empire de ces lois, l'exercice de l'activité humaine. C'est bien une idée philosophique qu'elle aura dans l'esprit, une idée poétique aussi. Elle comprendra; elle verra; elle imaginera. Certainement l'étude de la géographie ainsi comprise lui laissera l'ambition de savoir davantage, au lieu que le dégoût monte aux lèvres rien qu'à la lecture de ces questions : Quels sont les détroits qui touchent à la France? Dans quelle région du département de la Marne passe la Seine? Quels sont les cours d'eau du département de l'Aube? — On dirait qu'il y a eu, dès l'origine des temps, un département de la Marne, un département de l'Aube, et puis qu'on y a fait passer des cours d'eau par arrêté préfectoral.

Donner par des moyens simples une idée philosophique, inspirer l'envie d'aller plus loin, un goût de l'au-delà, ouvrir à l'esprit une perspective indéfinie, c'est le devoir de l'éducation. Une éducation mal entendue ferme les perspectives, enclôt l'esprit, le bouche.

*
* *

Parmi les questions d'histoire pour le brevet simple (histoire de la France), et pour le brevet supérieur (histoire universelle), il en est qui prouvent l'intention de s'assurer que l'aspirante comprend le sens et la portée d'un grand événenement, un état de mœurs à une certaine date ou le caractère d'un personnage. Ces questions sont très rares. Voici des spécimens de celles qui reviennent le plus souvent :

Pour le brevet simple : Les guerres de Napoléon III. — La guerre d'Amérique : principaux événements, traité qui la termine. — Dates de Louis XI; date de la Ligue du Bien public; guerre de Charles le Téméraire contre les Suisses; date du siège de Nancy. — Quel fut le dernier Mérovingien? Qu'est-ce que les maires du palais? — Quand commence le règne de Louis XIV? Date de la mort de Colbert. Date de la révocation de l'édit de Nantes. Date du traité d'Aix-la-Chapelle. — Victoires remportées par le maréchal de Saxe. — Dates de Louis XV; ses parents; qui était son précepteur? Qui était le Régent? Suite des guerres de Louis XV. — Les frères et

sœurs de Napoléon Ier : leurs royaumes; parenté du roi de Hollande avec Napoléon III. — Quels furent les ministres de Charles X. Causes de la chute de ce prince. — Campagnes du Directoire; raconter la campagne d'Italie. Tactique de Bonaparte. Généraux autrichiens qu'il a combattus : les traités. — Clodion le Chevelu : Clovis, partage de ses États; Brunehaut; les Héristal.

Pour le brevet supérieur : Divisions à faire dans le règne de Louis-Philippe : nombre des ministères de 1830 à 1840. Le principe de non-intervention. Occupation d'Ancône. Villes prises en Algérie en 1832. — Quels sont les congrès de la première période du XIXe siècle? Quelles questions réglèrent-ils? — Que savez-vous de Périclès? Parlez des guerres puniques; racontez la troisième. — Racontez la guerre du Péloponèse. Parler d'Alcibiade, de l'expédition de Sicile. — Parlez d'Élisabeth d'Angleterre, de Marie Stuart, de John Knox. — Que savez-vous sur Darnley, Bothwell?...

Laissons de côté la question de savoir s'il est raisonnable ou non d'imposer à des jeunes filles, qui ont en même temps tant d'autres choses à se mettre en tête, l'étude d'un programme si étendu; s'il est possible ou impossible qu'elles puissent bien connaître à la fois la guerre du Péloponèse et la campagne de 1797, Alcibiade et Bothwell, Clodion le Chevelu et Louis-Philippe; s'il ne serait pas temps de traiter en préface très abrégée l'histoire de l'antiquité et du moyen âge, en les présentant comme des états de civilisation, dont on s'efforcerait (sans pouvoir y parvenir exactement, d'ailleurs) de faire saisir les caractères principaux.

La liste qui vient d'être donnée prouve que les questions les plus fréquentes portent sur des dates, des faits militaires, des faits diplomatiques. Rapprochez-les des questions sur la géographie, c'est la même méthode : énumération de phénomènes, sans réflexion sur les causes ni sur les caractères. Pour l'aspirante qui a été instruite en vue de bien répondre à son examen, tous les cours d'eau se ressemblent : ils prennent leur source à tel endroit, passent ici et là, se jettent dans telle ou telle mer. De même se ressemblent toutes les guerres : elles commencent à une certaine date, — c'est la source — donnent lieu à telle ou telle bataille — c'est le cours, —

se terminent par tel ou tel traité, — c'est l'embouchure. Pensez-vous que les aspirantes distingueront le gouvernement de Clodion le Chevelu de celui de Louis-Philippe? Vous vous trompez, si vous le pensez. Elles n'ont pas besoin de se préoccuper de la différence, et ne s'en préoccupent pas en effet, pas plus que de la différence entre la Seine et la Garonne.

Eh! sans doute, le véritable enseignement de l'histoire est plus difficile encore à donner à des jeunes filles que le véritable enseignement de la géographie; les caractères des faits sont plus complexes, les causes plus obscures, et c'est une insoluble question de savoir s'il y a des lois. Mais il ne s'agit pas d'embarrasser de jeunes esprits avec ces difficultés. Ici encore, il y a des données simples, qui peuvent être aisément comprises, et certainement seraient pour toujours inscrites dans la mémoire.

Supposez cette petite scène d'interrogation.

D. Mademoiselle, qu'est-ce que la guerre de la succession d'Espagne?

R. La guerre de la succession d'Espagne se divise en quatre périodes. La première période a quatre théâtres principaux. Elle est marquée par les batailles de...

D. Mademoiselle, j'ai un peu oublié ces périodes, ces théâtres, et les noms de batailles. Si, tout à l'heure, la mémoire allait vous manquer, je ne pourrais pas vous aider. Dites-moi quelle a été la cause de la guerre.

(Silence de l'aspirante.)

D. Mademoiselle, vous savez certainement la cause de la guerre. Voyons, le testament de Charles II?

R. Charles II avait fait un testament en faveur de Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV; mais il y avait plusieurs prétendants à la succession d'Espagne. Il y avait d'abord l'empereur, et puis le prince électoral de Bavière; plusieurs traités de partage...

D. Mademoiselle, vous allez encore m'embarrasser. Je ne suis pas très sûr de mes prétendants, non plus de mes traités de partage. Mais, dites-moi de quoi se composait cette succession? de quels pays?

R. Elle se composait de l'Espagne et de ses colonies, des Pays-Bas belges, du duché de Milan et du royaume de Naples.

D. Très bien. Voilà une chose qu'il fallait savoir et que vous savez. Donc, par son testament, le roi Charles II donnait tous ses États au petit-fils de Louis XIV. Est-ce que cela ne nous semble pas un peu singulier aujourd'hui?

(Silence de l'aspirante.)

D. Voyons, mademoiselle, cherchons encore. Comment le roi d'Espagne est-il arrivé à posséder tous ces pays-là? Par une suite de mariages et d'héritages. Ainsi, dans ce temps-là, un prince réunissait par mariage et par héritage plusieurs États, comme un particulier aujourd'hui peut réunir plusieurs maisons et plusieurs domaines. Qu'est-ce que cela prouve? C'est que, dans ce temps-là, les royaumes, duchés, etc., étaient... voyons...

R. Les royaumes, duchés, étaient comme des propriétés particulières.

D. Sans doute, et nous y voilà. Donc le roi d'Espagne a donné tous ses États... par testament, parce que...

R. Parce que ces États étaient ses propriétés.

D. Je vous demandais tout à l'heure si ce testament n'était pas un acte qui nous semble singulier aujourd'hui. Croyez-vous qu'un pays aujourd'hui pourrait être donné par testament?

(Silence de l'aspirante.)

D. Est-ce que quelqu'un pourrait donner la France?

R. Oh! non, monsieur.

D. Pourquoi?... Vous ne me répondez pas, et pourtant vous avez dit si vivement: « Oh! non », que vous devez avoir une raison. Ne serait-ce pas celle-ci : la France aujourd'hui appartient aux Français...

R. Oui, parce qu'elle est en République.

D. Sans doute, mais il y a encore un roi en Espagne. Croyez-vous qu'il puisse donner l'Espagne? Non, n'est-ce pas? Pourquoi?

R. Parce que l'Espagne appartient aux Espagnols.

D. Et l'Italie, et la Belgique?

R. L'Italie appartient aux Italiens et la Belgique aux Belges.

D. Est-ce que cela fait une grande différence?

R. Oui, monsieur.

— Je vous remercie, mademoiselle. C'est tout ce que je voulais vous faire dire à propos de la succession d'Espagne.

J'ai dû placer, dans cette interrogation supposée, des silences de l'aspirante, parce que quelques-unes de ces questions l'auraient assurément surprise. Pourtant, il eût été plus facile de la préparer à y répondre, que de lui faire apprendre la division en périodes et en théâtres. Cette division, elle l'oubliera, au lieu que la simple indication de deux états de mœurs opposés lui resterait dans la mémoire, après avoir été comprise par son intelligence. Encore ai-je choisi, parmi les questions de cet ordre, une des plus difficiles qu'on puisse poser, une question abstraite. Il serait aisé de montrer à des enfants par des détails pittoresques la différence entre les temps et entre les personnages historiques. Par exemple, nous connaissons parfaitement la cour de saint Louis et celle de Louis XIV, et la façon de vivre de ces deux rois; la comparaison ferait voir la transformation de la monarchie française, au lieu que les mots « monarchie du moyen âge », « monarchie moderne », « monarchie féodale », « monarchie absolue », ne signifient rien pour des enfants. Par ces procédés faciles, l'enseignement banal et vide de l'histoire se préciserait, s'emplirait et vivrait. L'idée serait semée, pour germer plus tard dans les esprits, de la transformation perpétuelle des choses, du mouvement, de la vie en un mot. D'où la possibilité de s'intéresser à la vie, de la comprendre, de l'aimer. Ici encore, comme tout à l'heure pour la géographie, une perspective indéfinie serait ouverte, perspective sur l'humanité, comme tout à l'heure perspective sur la nature. Mais aujourd'hui, la nature est oubliée en géographie et, en histoire l'humanité.

*
* *

Un mot encore sur deux épreuves orales : l'instruction civique et morale, à l'examen du brevet élémentaire; la morale à l'examen du brevet supérieur.

L'idée de donner à des enfants une instruction civique, c'est-à-dire des connaissances simples sur notre état politique, nos institutions et nos lois a paru plaisante et même ridicule. C'est en réalité une des meilleures qu'on ait eues depuis longtemps. Il m'est arrivé souvent, en causant avec de jeunes

garçons et des jeunes filles, à la campagne, de trouver dans leurs esprits des notions utiles ignorées de leurs pères. Ces enfants les comprenaient très bien. Quelqu'un, à qui je rapportais une conversation avec un petit homme qui m'avait fort amusé, se récria sur le ridicule de ces marmots pédants, et me raconta qu'après la mort du président Carnot, il avait entendu un enfant dire à d'autres que le Sénat et la Chambre allaient se réunir en congrès et nommer un autre président. Ce quelqu'un trouvait que c'était là le comble du grotesque, mais ce qui est grotesque vraiment, c'est qu'il demeure tant de Français ne connaissant rien de la France, payant leurs contributions, sans presque savoir à quoi elles servent, soldats parce qu'il le faut bien, Français de corvée et par la corvée seulement. Ceux qui accusent l'école de tous les crimes et de toutes les perversités, et, en particulier, lui imputent l'anarchisme, ne voient pas que la chère ignorance produit par millions ces Français étrangers à la France, qui sont, à leur façon, des sans-patrie.

Mais il s'agit ici de petites filles et de jeunes filles, qui n'ont rien à faire avec la politique. A quoi leur servira l'instruction civique? Il faudrait, pour répondre à cette question, s'exposer tout à la fois à l'approbation des féministes et à l'ironie des beaux esprits défenseurs des monopoles masculins. Aussi dirai-je seulement que tant de braves femmes qu'on voit en France, dans les petites fermes et les petites boutiques, dans les ménages d'ouvriers ou d'employés, diriger la maison et la famille, et les bien diriger, ont le droit de savoir ce qu'est le grand ménage national et comment il est administré. Qu'il s'agisse de filles ou de garçons, on ajoute évidemment de la dignité à leur vie, si on lui donne de l'air, une perspective — je répète à dessein ce mot-là — en la prolongeant dans la vie nationale.

Je vois, dans les listes de questions, que les examinateurs demandent avec raison des connaissances et non des sentiments, non ce qu'est la patrie, ni s'il faut mourir pour elle, mais ce que c'est qu'une commune, un maire, un conseil municipal, un député, la Chambre, le Sénat, un juge de paix, un tribunal, ce qu'est l'impôt, etc. Peut-être seulement faudrait-il faire plus de place à des questions comme celles-ci :

Qu'est-ce qu'un contrat de louage, de vente? Un contrat de mariage? Un testament? etc., etc. Je ne vois pas vraiment ce qui pourrait être repris dans un enseignement qui donne quelques lumières sur la vie privée et la vie publique.

Pour l'examen de morale (brevet supérieur), les aspirantes sont le plus souvent invitées à développer des sentences : « Il faut vivre avec nos inférieurs, comme s'ils devaient devenir nos supérieurs; » « Faut-il traiter nos amis comme s'ils devaient un jour devenir nos ennemis? » Questions que l'on ne peut bien traiter sans une rare présence et finesse d'esprit, et d'où les aspirantes se tirent comme elles peuvent, quand elles ne les ont pas prévues Mais elles les ont prévues souvent et récitent des réponses. Ou bien on leur cite quelques dictons, quelques propos de sages de la Grèce, et alors, c'est du rabâchage.

Des questions sur la morale ne devraient jamais être posées dans les examens. Elles y détonnent singulièrement. Passer presque sans interruption d'une question sur le département du Doubs ou sur le sulfate de zinc à ces sujets délicats et intimes, c'est un peu trop ridicule. Je suis toujours étonné quand j'entends interroger et répondre, sur les plus délicates questions, dans la cohue d'un examen de baccalauréat. Des examinateurs chargés de vérifier un certain état d'instruction générale, opérant en grande hâte, et qui introduisent des sujets pareils, me font penser à des douaniers qui, en visitant les bagages, demanderaient aux voyageurs leurs opinions politiques.

On dira qu'il faut bien interroger sur la morale puisqu'on enseigne la morale, mais on a tort de l'enseigner. Je comprends la morale dans un cours de philosophie, très élevé, très libre absolument libre, où l'on discute jusqu'aux fondements de la loi morale; mais ailleurs, non; on y dira trop de pauvretés, des mensonges, sans le savoir ou le sachant. Et cet enseignement n'aura point d'action sur la vie, sinon peut-être une mauvaise : défraîchir la morale par la promiscuité avec tant d'autres choses. Il vaudrait bien mieux faire de nos écoles et de nos collèges des milieux moraux, y éduquer la volonté, y faire place à la responsabilité, et que la morale résultât de tout le régime, et de toute la pratique de la vie, au lieu d'être un exercice comme un autre, et un exercice à blanc.

Je n'ai pas la compétence qu'il faudrait pour parler des parties scientifiques des deux examens. Il me semble seulement qu'elles sont immensément étendues, et que la méthode de l'interrogation y est la même que dans le reste. Ici encore, on exige des tours de force de mémoire. Exemple, ces questions posées à l'examen du brevet simple sur le nombre, les dimensions, la forme et la matière de toutes les sortes de poids, la façon de faire une pesée compliquée exclusivement avec des poids en cuivre ou des poids en fonte ; l'historique du système métrique, les rois qui s'en sont occupés, les noms des académiciens qui furent chargés de l'établir; qui s'est occupé des mesures de l'arc du méridien avant Delambre et Méchain : quelle est la longueur du méridien en toises... En lisant ces questions, il faut se rappeler toutes celles qui peuvent être posées sur les détails d'autres sciences, et de l'histoire, et de la géographie, et de la littérature : n'est-ce pas effroyable ?

L'enseignement scientifique, qui prépare à de pareils interrogatoires, accumulera les faits, comme les autres enseignements, alors qu'il devrait se contenter de notions élémentaires essentielles, et d'une idée précise de l'objet et de la méthode de chacune des sciences. J'ai ici un précieux souvenir d'écolier. En troisième, notre professeur de physique, après nous avoir conté l'anecdote de Galilée regardant osciller une lampe sous la voûte d'une église et découvrant une loi de la nature, nous dit que cette observation et cette intuition, c'était la méthode des sciences physiques appliquée par un homme de génie. Il ajouta très simplement que, depuis le commencement du monde, des milliers d'objets suspendus et oscillants avaient été regardés par des hommes sans les faire réfléchir : c'était comme une question proposée par la nature et qui n'était pas même vue; Galilée la vit, et la rencontre fortuite de cette question et d'un génie qui la saisit fut un grand événement de l'histoire. Je crois répéter exactement les paroles que j'entendis, tant elles me frappèrent, parce qu'elles avaient parlé à mon intelligence et à mon imagination. Je compris à la fois l'objet

et la grandeur des sciences physiques et j'en fus très content. Pourquoi refuser ces joies-là à des écoliers et à des écolières? D'une part, cette idée des méthodes; d'autre part, des exemples de l'application des sciences aux usages de la vie, voilà l'enseignement qu'il faudrait, à la fois philosophique et pratique.

*
* *

Constatons à présent que les aspirantes se tirent très bien de ces interrogatoires. Celle qui fut interrogée sur les poids, pesées, etc., répondit imperturbablement. Les questions que nous avons vues sur l'histoire et sur la géographie ne déconcertent pas les jeune filles L'examinateur parcourt son immense clavier, et le son répond toujours à l'appel, correct, froid, impersonnel, comme une note de piano mécanique. Les aspirantes aiment ces sortes de questions, et c'est là ce qui est grave. Une d'elles, qui s'était embrouillée et à qui l'examinateur bienveillant avait demandé sur quoi elle voulait être interrogée, répondit : « Sur les coalitions contre Napoléon Ier. »

Il est admirable que ces enfants puissent tant travailler, et déplorable que ce travail soit si mal employé, car voici, en somme, en quoi consistent leurs études : c'est apprendre, pour l'histoire et la géographie, des séries de noms et de chiffres; pour la littérature, le commentaire de quelques morceaux dits choisis: pour la morale, des naïvetés; pour la langue, c'est, avec l'orthographe, l'exercice à parler sans bien savoir ce qu'on dit. Ces acquisitions sont le prix de six à huit ans de travail en moyenne. Les instruments de travail, ce sont des chronologies, des répertoires, des recueils de lecture. La méthode, c'est écouter, copier, apprendre sans cesse : réfléchir, douter, discuter, jamais! D'heureux efforts, il est vrai, ont été faits, pour aider l'enseignement par des livres meilleurs et par des publications qui mettent les objets sous les yeux, et les réalités en contact avec l'esprit : petits livres d'histoire et de géographie, atlas, petits musées d'histoire naturelle, tableaux de la vie agricole et industrielle, cartes murales simplifiées. Mais les auteurs de ces petits livres ne se sentent pas libres de les écrire comme

ils voudraient; ils ont peur de jouer un mauvais tour aux lecteurs et aux lectrices, en omettant Clodion le Chevelu ou le dernier Mérovingien. Quant aux musées, tableaux, cartes murales, on ne les trouve point partout, il s'en faut. Beaucoup de communes sont trop pauvres pour les acheter, ou bien ne savent pas à quoi tout cela peut servir. Les institutions privées, même riches, s'épargnent cette dépense. Une institutrice très distinguée — celle qui a bien voulu relever pour moi la liste des questions posées à la dernière session — me dit qu'elle a fait la classe pendant plus d'un an à des aspirantes au brevet, sans pouvoir décider la directrice à lui donner un compas et un rapporteur pour expliquer la mesure des angles.

L'enseignement, c'est donc surtout des mots pour la mémoire, des notions abstraites, isolées les unes des autres, avec quelques fragments d'idées entrevues par les plus intelligentes.

* *

Aussi, l'examen fini, quel soulagement et quelle joie! La satisfaction d'amour-propre, si vive qu'elle soit — « j'ai mon brevet » — n'est rien en comparaison du plaisir d'être débarrassé de cette besogne. Malheureusement, c'en est fait aussi, neuf fois sur dix, de la vie intellectuelle pour la jeune fille. Ou bien, ne sachant pas ce que c'est que savoir, n'ayant point de ces inquiétudes salutaires que donne la réflexion et qui survivent à la recherche, point non plus de perspective sur ce qui lui demeure inconnu, elle croit qu'elle sait tout ce qu'il faut savoir. J'ai entendu des jeunes filles dire tranquillement : « Je sais bien mon histoire et ma géographie. »

Institutrice, elle gardera dans son enseignement les procédés qui ont assuré son succès à l'examen, et par lesquels elle voudra faire réussir ses élèves. Elle entretiendra sa mémoire, se complaira et s'habituera pour jamais à cette science verbale, et ce sera le pédantisme. Jeune bourgeoise, brevetée simplement pour l'honneur, elle sera indifférente à la vie intellectuelle. Si encore elle n'est qu'indifférente! Mais elle risque d'être hostile. Les dates, les noms qui n'expriment pour elles ni des personnes ni les choses, l'ont dégoûtée de l'histoire et de la géographie; les manuels et les morceaux choisis l'ont dégoûtée

des livres : les sciences, représentées par des définitions et des formules, l'ont dégoûtée de la science. A quoi s'intéresserait-elle? Son intelligence même ne l'intéresse pas ; elle ne la connaît pas, son intelligence. Voici un fait certain et qui donne à penser : il est très rare de trouver chez les jeunes filles françaises le goût de la lecture et la curiosité des choses intellectuelles et morales, qu'on rencontre chez les jeunes Anglaises et les jeunes Américaines. Celle-ci sont moins instruites à quinze ans que les Françaises, c'est-à-dire qu'elles ne possèdent pas cette énorme érudition verbale, mais elles ne sont pas déprimées ni dégoûtées ; elles demeurent curieuses, et leur esprit est sauvé.

*
* *

Il faudrait à présent chercher le remède.

Est-il possible de modifier du tout au tout le régime de l'examen? Représentons-nous encore une fois ce régime, en regardant une séance[1] : une salle banale remplie par une foule de dames et de jeunes filles ; au fond, les examinateurs assis chacun à sa table, assez éloignés les uns des autres pour ne pas être brouillés par le fonctionnement simultané des interrogatoires ; chacun d'eux, très pressé, allant très vite, au point que l'examen d'histoire, de géographie et d'instruction civique dure de cinq à six minutes, et se présente de la façon que voici : « A quelle date apparaissent les communes? Nommez les principales. Quels étaient leurs privilèges? — Quel est le premier roi qui s'est servi des communes? — Date de la bataille de Bouvines. — Les guerres du Directoire. — Racontez la campagne d'Italie ; quelle était la tactique de Bonaparte? — Quels généraux autrichiens a-t-il combattus? — Quels traits ont terminé cette guerre? — Où Napoléon Ier est-il né? A quelle date? — Où la Loire prend-elle sa source? Où a-t-elle son embouchure? — Départements qu'elle traverse. — Qu'est-ce que le mascaret? — Départements

1. Une séance, à Paris, est bien entendu. C'est de Paris toujours qu'il a été parlé dans cet article. C'est à Paris que les examens, ceux du baccalauréat comme ceux des brevets, sont le plus mal faits, à cause de la foule des candidats.

formés par la Bourgogne. — Iles anglo-normandes. — Qu'est-ce que le budget? — Qui vote le budget? — Qu'est-ce que la Cour des comptes? — Quels sont les différents ordres d'enseignement? » Ceci est une interrogation, comme elle a été faite, et qui a duré six minutes. Même rapidité partout. Chacun met sa note; en fin de séance, les notes sont additionnées et la liste des admises et des refusées est dressée.

Si nous lisions dans un récit de voyage chez de lointains peuples cette description d'un examen ainsi conçu et pratiqué, nous trouverions cette coutume étrange et barbare.

Transporter l'examen dans les écoles publiques, et dans les écoles privées qui donneraient certaines garanties de savoir chez les maîtresses, et solliciteraient le droit d'être examinées chez elles, ce serait assurément la meilleure réforme. L'examinateur s'informerait du travail de chaque aspirante, il en verrait les preuves : notes, bulletins, copies, places de composition. Quelques interrogations familières compléteraient son information, et il prononcerait en meilleure connaissance de cause que dans la foule de l'Hôtel de Ville, après ces épreuves hâtives et factices. L'examen ne serait plus alors la règle et le but des études; il serait seulement une petite cérémonie de clôture. Il ne garderait ses formes actuelles que pour les jeunes filles élevées à la maison, ou pour les élèves des écoles fermées à l'examinateur.

Cette réforme malheureusement rencontrerait des difficultés de toute sorte. On dira que, dans la plupart des départements, les candidats sont rares et dispersés, et que l'examinateur serait toujours en voyage. Or il est impossible à nos esprits uniformistes de concevoir un régime pour la province, et un autre pour Paris. A Paris même, des raisons politiques empêcheront l'assimilation qu'il faudrait établir entre les écoles publiques et les écoles libres. Dans l'état actuel de nos mœurs, de nos habitudes et de nos préjugés, aller en guerre contre l'esprit d'uniformité et contre la raison politique, c'est aller à la défaite.

D'ailleurs l'examen, comme il est aujourd'hui, et si détestable qu'il soit, n'a pas encore fait assez de mal, paraît-il, pour être traité en ennemi. Il est en faveur, au contraire, et gagne du terrain. On avait cru l'exclure de l'enseignement secondaire

des jeunes filles : il est en train de forcer la porte. La jeune institutrice dont je parlais tout à l'heure a été élevée dans un lycée de filles, et elle a conservé un bon souvenir de son éducation : « On n'y fait point, me dit-elle textuellement, de petites encyclopédies vivantes : les élèves ne savent pas toutes les dates, ni toutes les sous-préfectures, mais les connaissances prennent une forme concrète dans leur esprit. Elles apprennent l'histoire de l'art, l'histoire de la civilisation; elles savent caractériser un monument, goûter un tableau, une statue; elles connaissent l'origine de nos mœurs et de nos institutions. Les lectures littéraires sont choisies avec une grande liberté. Au cours de morale, on apprend à connaître Bouddha et Marc-Aurèle, à discuter l'utilitarisme anglais ou le rationalisme kantien. L'esprit devient critique et tolérant. L'imagination se meuble de réalités et le jugement commence à s'appliquer aux choses vivantes. » Cette liberté d'études intelligentes est aujourd'hui menacée. Jusqu'à présent, l'enseignement secondaire des jeunes filles n'aspirait pas à un examen; il avait son diplôme de fin d'études, constatant de bonnes études bien faites. Mais ce diplôme, paraît-il, manque de prestige. Quand une jeune fille qui en est pourvue veut entrer dans l'enseignement primaire, l'enseignement primaire lui demande ses brevets simple et supérieur. Enfin c'est le brevet, c'est l'examen comme il est qui séduit les parents. Pour contenter les familles, des lycées de filles ont été obligés d'instituer des cours spéciaux de préparation au brevet.

Si donc il est actuellement impossible de transformer totalement le régime des examens, au moins faut-il le réformer; si le questionnaire de la Ville doit continuer à régler le travail intellectuel, il faut changer le questionnaire de la Ville : si l'examen est inattaquable, attaquons l'examinateur.

Savez-vous que c'est une profession difficile que la sienne, et qu'on peut être examinateur et n'être pas capable d'examiner, et que le cas est très fréquent? Bien peu d'examinateurs réfléchissent sur leur fonction, et se demandent ce qui doit et peut être su, dans leur spécialité, par les jeunes filles. Bien peu jettent un coup d'œil sur l'ensemble de l'examen, et y mesurent la place de leur spécialité et de chacune des autres. Puis les membres d'un même jury ne se connaissent

guère ou ne se connaissent pas du tout ; ils peuvent avoir des idées ou des méthodes différentes, ou point d'idées ni de méthode.

Il est donc urgent de s'entendre sur la réforme des examens et de prescrire des règles aux examinateurs. Ceci serait matière à des discussions sérieuses et approfondies entre intelligences claires et philosophiques. Quelques heures n'y suffiraient pas ; beaucoup d'heures y seraient nécessaires, puisqu'il faudrait d'abord déterminer en quoi consiste une culture intellectuelle très simple, ou pour mieux dire une première culture à donner à des intelligences à peine entr'ouvertes, régler l'examen sur ces données, et dresser un programme pour examinateurs, où ne figureraient pas neuf sur dix des questions qui sont posées aujourd'hui.

Ainsi, dira-t-on, encore une commission à former ; encore un programme à rédiger ! Dieu m'est témoin que je n'aime pas les commissions — où je ne me laisse guère prendre — ni les programmes, ni les examens : que l'abus des règlements et de l'ordre me fait aspirer à la liberté et même à quelque désordre, et même à un peu d'anarchie. Je crois — sérieusement — que si les examens étaient suspendus, de sorte que personne pendant dix ans n'eût plus le droit d'interroger personne, nous verrions une belle poussée de l'intelligence nationale. Mais ce sont là des chimères. Et, puisque l'examen existe, qu'il est le régulateur souverain des études et des intelligences, et qu'il emploie mal son pouvoir, mettons-le sur la sellette, et qu'il soit examiné à son tour et réformé.

*
* *

En attendant, je dirai à ceux qui ont des filles et ne les destinent pas aux professions pour lesquelles le brevet est obligatoire : « Ne préparez pas vos filles à l'examen du brevet. » Elles s'instruiront, non pour être brevetées, mais pour s'instruire, et elles apprendront ce que doit savoir une jeune fille française de notre temps.

Notre langue d'abord par les exercices habituels d'orthographe et de grammaire, répétés à petites doses quotidiennes jusqu'à ce que l'essentiel soit su, puis par la lecture, et par

toutes les études, après que l'exercice direct aura été abandonné, ce qui peut se faire d'assez bonne heure.

Une autre langue, l'anglais ou l'allemand, l'anglais de préférence, à cause de l'incomparable abondance et richesse que la littérature anglaise offre à l'intelligence et à la sensibilité féminine.

Une autre langue encore, plus facile et plus proche de la nôtre, l'italien ou l'espagnol, langues de si grandes et riches littératures aussi, trésors à notre portée et que nous dédaignons, je ne sais pourquoi. Pourquoi en effet l'anglais ou l'allemand sont-ils des langues privilégiées par l'État dans les examens? Bien des jeunes gens et bien des jeunes filles apprennent mal l'anglais, surtout l'allemand, et les oublient, qui n'oublieraient ni l'espagnol ni l'italien.

Une langue étrangère est nécessaire, parce que les littératures étrangères fournissent plus de lectures aux jeunes esprits que notre grande littérature classique, œuvre de raison, et qui n'est vraiment accessible qu'aux raisons formées. Elle est nécessaire, parce qu'elle révèle un autre génie national. Peu à peu, à mesure que se formera l'esprit de la jeune fille, elle fera des comparaisons. Être en état de comparer, c'est être capable de juger, et tout est là.

Les éléments des sciences, les éléments seuls, avec une idée de leurs méthodes, et des exemples de ces applications pratiques, qui transforment la vie privée, et, bien plus encore, la vie générale.

La littérature, par la lecture de quelques grands auteurs, prolongée, méthodique, de façon que ces quelques auteurs soient bien connus; la vie est là pour entrer en commerce avec les autres. En même temps, des lectures sans plan ni méthode, au hasard du moment et de l'humeur, pour satisfaire, entretenir, ou faire naître la curiosité, si bienfaisante.

L'histoire, considérée comme l'étude d'états successifs de civilisation, et la géographie, comme cadre de nature à l'activité humaine. Et il ne faudrait pas dire que ce sont là de bien grands mots, quand il s'agit d'intelligences si jeunes et féminines, ni qu'il est bien facile de les dire, au lieu qu'il serait impossible de les traduire par un programme applicable.

Cela est possible, je crois l'avoir démontré, et, d'ailleurs, je l'affirme, après expérience.

Le dessin, la peinture et la musique, mais n'entendez point par là seulement dessiner ou peindre, jouer du piano ou chanter. — On peut enseigner l'art, et cela se voit tous les jours, aussi sottement que l'histoire et la géographie, par le détail des préceptes, formules et procédés. — Il faut, pour les arts, une éducation technique, exacte et sévère; puis que la musique soit étudiée comme une expression de l'âme, et que la comparaison se fasse entre les diversités de ces expressions, selon les temps et les pays; que le dessin et la peinture donnent le goût des lignes, des formes, de la couleur, de la lumière, et que par là soit établie la communication avec la nature, sans laquelle la vie humaine se flétrit comme une plante déracinée.

Je n'hésite pas à dire enfin: un peu de philosophie; quelques idées sur les explications du monde et de Dieu proposées par la raison humaine. Inutile d'ajouter que ce peu de philosophie n'est pas incompatible avec l'éducation religieuse.

Par tout cela, la culture de l'imagination et de la raison, l'équilibre de l'une et de l'autre; le respect de la jeune personnalité; l'avant-goût donné de la vie et des raisons de vivre.

Cette éducation difficile à conduire, sans doute, mais point impossible, avec des conseils, des maîtres et des livres. Après tout, la plus grande difficulté viendra du persistant préjugé contre l'éducation de la femme, ou, pour mieux dire, contre la femme elle-même; car des gens, par ailleurs honnêtes, intelligents et sages, s'imaginent que la femme n'est point capable de recevoir cette culture, ou bien ils pensent qu'il ne faut pas la lui donner, de peur de détruire en elle le charme féminin, et de la détourner de ses obligations et obéissances professionelles.

Sur le premier point, j'invoquerai le témoignage de ceux qui ont été maîtres de jeunes filles. J'ai enseigné l'histoire dans les cours de l'Association pour l'enseignement secondaire des jeunes filles, à la Sorbonne, et c'est un des bons souvenirs de ma vie. J'ai lu des devoirs d'histoire soigneusement écrits sur de petits cahiers cousus de rubans bleus ou roses; le désir de bien faire et l'effort intellectuel étaient visibles et charmants.

Tout ce qui était élevé au-dessus du terre à terre attirait ces enfants. Certainement la comparaison entre un travail de ces jeunes filles et celui de garçons du même âge n'était pas au désavantage des premières.

Sur l'autre point, je répondrai que l'absence d'éducation intellectuelle ne fait pas nécessairement la femme charmante, la bonne maîtresse de maison, la bonne femme de ménage, la bonne mère. Et pourquoi donc une éducation, si simple après tout, et encadrée d'ailleurs dans la vie de famille, détournerait-elle les jeunes filles des devoirs qui les attendent dans la vie?

Notez que nulle part la femme ne tient une place aussi grande que dans la maison française ; le plus souvent, le mari lui en laisse la direction, et même lui abandonne presque entière l'éducation des enfants. Cependant le même mari pensera que les femmes ne sont pas capables d'être instruites, ou qu'il vaut mieux ne pas les instruire.

Comment expliquer cette contradiction? Il doit y avoir là une survivance de l'orgueil et de l'égoïsme des mâles, aux temps sauvages

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LE

TRAITÉ HOVA

Notre intention était de combattre devant la Chambre la ratification du traité du 1er octobre dernier. La chute du Cabinet ne nous l'a pas permis; aujourd'hui, nous croyons contraire aux intérêts généraux de la France de provoquer une crise ministérielle sur une question de politique coloniale. Mais il est nécessaire de prémunir le pays contre les illusions dont on le berce, et nous remercions la *Revue* de nous en fournir les moyens.

I

On a beaucoup discuté dans la presse française sur l'organisation administrative de la grande île africaine : Protectorat, assimilation, domination. Comme personne ne donnait aux mots la même valeur, il était impossible de se mettre d'accord sur les idées. Peu importent les mots! Le point essentiel est de savoir ce que sera au regard des puissances étrangères la situation politique de notre conquête.

Madagascar sera-t-elle une possession sur laquelle la France exercera l'intégralité des droits de souveraineté ?

Le Département des affaires étrangères l'affirme; selon lui, le Protectorat nous donnerait des pouvoirs aussi étendus que l'annexion pure et simple. Mais il présente à ratification un traité qui, *ipso facto*, reconnaît la souveraineté de la Reine sur l'île entière. Cette reconnaissance de la souveraineté de Sa Majesté Malgache est si complète, que l'article 7 porte :

« Il sera procédé, dans le plus bref délai possible, à la délimitation des territoires de Diégo-Suarez. La ligne de démarcation suivra, autant que le permettra la configuration, le 12° 45' de latitude sud. »

Bien que nos troupes occupent la partie nord de l'île, après avoir pris la forteresse d'Ambohimarina, nous demandons à la Reine de nous céder quelques kilomètres carrés d'un territoire qui nous appartient depuis 1842, en vertu du traité passé par l'amiral de Hell avec le roi des Antankares. Même en admettant cette disposition singulière, on aurait pu se montrer plus exigeant, et fixer la frontière au 13°, au 14°, et même au 15°, au lieu de condamner à végéter cette petite colonie française, exclusivement agricole et pastorale, qui ne peut prospérer sans terrains de parcours. Qu'on y prenne garde ! Ranavalo III, malgré sa défaite, ne renonce pas à affirmer ses droits à la possession de l'île entière, le royaume d'Andrianampoinimerina et de Radama Ier ; elle ne veut pas que le Français prenne pied sur la terre malgache, et le Département, probablement dans la crainte que nos compatriotes ne créent de sérieux embarras au Résident général, ne s'oppose pas à ces prétentions inadmissibles. Cela nous rappelle les déclarations au peuple faites par l'ex-dictateur Rainilaiarivony, dans les grands kabary, après le traité de 1885, alors que nous occupions Diégo-Suarez : « Jamais la Reine ne cédera un pouce du territoire, la place nécessaire pour planter un grain de riz. » Nous ne possédions que la mer ; la reine restait maîtresse de la terre, où, par condescendance, elle permettait aux Français de créer des établissements. Les Hovas sont passés maîtres en fait de restrictions mentales.

Des exemples pris dans notre propre histoire montrent la différence entre le protectorat et la possession. C'est parce

que notre protectorat au Cambodge et en Tunisie a respecté la souveraineté du roi de Cambodge et celle du bey que nous avons eu dans ces pays des difficultés avec d'autres puissances, et que l'Italie, en particulier, use envers nous, dans la Régence, de procédés incorrects et blessants, mais au Cambodge comme à Tunis, les circonstances ne se prêtaient qu'à l'établissement d'un protectorat.

A Madagascar, la situation est différente : nous occupons la capitale et les principaux ports ; nous avons à notre discrétion la reine, le premier ministre et ses officiers, qui n'ont pu se retirer dans le Sud, de peur des représailles des Betsiléos tributaires et des Baras indépendants. Ces indigènes nous ont rendu ainsi un immense service, dont nous devrons leur témoigner notre gratitude en les soustrayant aux vexations de leur ennemi héréditaire. L'armée hova s'est évanouie ; il ne reste pas dans l'île une seule forteresse en état de défense. Nous sommes maîtres incontestés de Madagascar. Par droit de conquête tombent tous les traités antérieurs conclus avec d'autres nations, et restrictifs des droits de souveraineté.

Nous ne comprenons pas les motifs qui font renoncer le gouvernement français à cette situation si avantageuse, car la tâche qui lui incombe est particulièrement lourde, et il doit éviter de la compliquer, en laissant une porte ouverte à l'intervention des puissances étrangères.

Les populations de Madagascar ne sont pas, comme celles de la Régence et du royaume khmêr, d'une grande docilité. « L'Afrique proconsulaire, dit M. Gaston Boissier dans ses lumineuses études sur l'Algérie et la Tunisie, — que devraient méditer tous les administrateurs coloniaux, — l'Afrique proconsulaire, riche, florissante, paisible, groupée autour de Carthage qui venait de renaître, était gouvernée par un grand seigneur qui n'avait besoin que de quelques soldats pour maintenir le bon ordre ; au contraire, la Numidie, qui de tous côtés faisait face à des tribus remuantes, fut mise sous les ordres du général qui commandait la légion. »

Plus loin, l'auteur ajoute : « Ainsi, pendant la plus grande partie de l'Empire, les possessions dans l'Afrique du Nord ont formé quatre provinces. Il est à remarquer que l'impor-

tance et la civilisation de ces provinces diminuait à mesure qu'on s'avançait vers l'ouest. La proconsulaire rivalisait de richesse, d'éclat, de culture littéraire, avec l'Italie; la Numidie était déjà plus rude, mais paisible. Quant aux Mauritanies, surtout à la Tingitane, elles étaient en partie barbares. » Malgré les superpositions de races, le caractère des habitants de la Régence ne s'est pas sensiblement modifié, et le bey, souverain pacifique confiné dans son harem, n'avait d'autres ennemis que ses créanciers.

Quoique fort et vigoureux, le Cambodgien fait preuve d'une apathie surprenante, et paraît né pour subir la domination. Quand nous avons accordé le protectorat à Sa Majesté Norodom, son royaume, envahi à l'est par les Annamites, à l'ouest par les Siamois, était à la veille de disparaître.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les deux souverains, le roi et le bey, se soient montrés des alliés fidèles; à peine ont-ils manifesté quelques velléités d'indépendance.

A Madagascar, au contraire, nous avons deux adversaires qui sont irréductibles, parce que leurs intérêts sont opposés aux nôtres et que nous ne pouvons leur donner satisfaction : le Gouvernement hova, et la London Missionary Society.

Or, voici ce qu'est le Gouvernement hova. La cour d'Emyrne exerce sa souveraineté sur les tribus vassales par le « Fanampoana », c'est-à-dire la corvée royale, le service de la Reine. Les gouverneurs, investis à la fois des pouvoirs civils et militaires, financiers et judiciaires, en outre prédicants et affiliés à la London Missionary Society, réquisitionnent tout, prennent tout, volent tout, même les propriétés immobilières, au nom de la Reine. Des villages entiers, hommes, femmes, enfants, vieillards, sont employés aux transports, à la culture des terres, à l'exploitation des mines d'or. Ne recevant ni solde, ni vivres, quand leur misère devient trop grande, qu'ils sont sur le point de mourir de faim, ne pouvant rentrer chez eux où ils seraient de nouveau levés, ils s'enfuient dans la brousse et deviennent « Fahavalos », voleurs de grand chemin. Le Boueni et la route de Majunga ont été ainsi dépeuplés par le Fanampoana. C'est la cause des difficultés éprouvées par le corps expéditionnaire à recruter

des porteurs : les indigènes redoutaient le Fanampoana. Le moindre officier hova en voyage expulse de son habitation le propriétaire, qu'il oblige à le nourrir, lui et ses gens. La femme qui partage sa couche est en Fanampoana. Nous avons vu envoyer en Fanampoana chez un Européen une fille noble à qui les chefs de sa caste avaient interdit de cohabiter avec un étranger.

A Tananarive, sauf les commerçants, généralement des Anbohimalaza, quelques ouvriers d'état, et les esclaves qui cultivent la rizière, tous les Hovas sont des fonctionnaires qui vont chaque matin au rapport chez le Premier Ministre. Celui-ci, selon les besoins du service, les envoie en Fanampoana dans les tribus dont ils exploitent les habitants avec une âpreté sans pareille. Le produit de leurs rapines est expédié à la capitale, pour entretenir les familles, faire des cadeaux aux protecteurs, et constituer une réserve dissimulée avec grand soin, dans la crainte des exigences de la Reine et de ses oncles, des ministres et de leurs officiers. Ainsi s'explique l'existence d'une ville de cent mille âmes, peuplée d'oisifs, dans un pays aride, où les rizières de l'Ikopa fournissent à peine le riz nécessaire à la nourriture des habitants. Il faut bien savoir que le Hova ne produit rien : toutes les marchandises d'exportation proviennent de la côte ou des pays tributaires : or, caoutchouc, gomme copal, cire, orseille, iafia, piassava, bois précieux, riz, pois du Cap, vanille, bétail. Si le Hova ne produit pas, il consomme, grâce au Fanampoana qui est son unique instrument de gouvernement. De telles institutions ne sauraient être transformées et moralisées : elle doivent disparaître. Un Protectorat qui tolérerait ces exactions en deviendrait complice.

La London Missionary Society a donné, dans la grande île africaine, un des plus remarquables exemples de la persévérance britannique. Depuis cinquante ans, rien ne lui a coûté pour arriver à ses fins : *l'annexion de Madagascar à l'Angleterre*. Ne regardant pas aux moyens, toujours prête à profiter des circonstances favorables, sachant au besoin faire des capitulations de conscience, largement subventionnée, elle a dépensé sans compter. On évalue à plus de quarante millions les souscriptions de ses adhérents d'Europe.

Les hommes supérieurs qui dirigent cette puissante association ne connaissent pas le découragement, et n'ont pas été déconcertés par la prise de Tananarive. Assurés de l'appui de leur Gouvernement, soutenus par l'opinion publique de leur pays, ils continueront leur œuvre sous le régime du traité du 1er octobre 1895. Certains du concours dévoué de la Reine, des ministres, des officiers, des fonctionnaires, tous leurs coreligionnaires et leurs élèves, ils attendront patiemment une occasion qu'au besoin ils feront naître. Le traité du 1er octobre 1895, à leurs yeux, ne résout pas la question, il la déplace seulement. Déjà la presse de Londres, sous l'inspiration d'Exeter-Hall, nous loue de notre prudence et de notre modération. Cette approbation doit éveiller notre défiance.

L'ingérence de la London Missionary Society et l'oppression de l'île entière par le Fanampoana, voilà les deux périls qu'il ne faut pas perdre de vue.

Traitons les natifs avec humanité; ne les livrons pas aux exactions des Hovas; n'attribuons pas à Ranavalo III le titre de Reine de Madagascar qui ne lui appartient pas. Conservons-lui ses États héréditaires sous notre suzeraineté, employons même individuellement, en dehors de l'Émyrne, ceux de ses sujets qui mériteront notre confiance; accordons une entière liberté aux missionnaires, sans distinction de culte ni de nationalité : ce sont de merveilleux pionniers de la civilisation, lorsqu'ils demeurent à l'écart de la politique et se contentent d'enseigner l'Évangile. Mais restons maîtres chez nous; ne fournissons pas aux étrangers les moyens d'intervenir à Madagascar, qui est et doit rester une possession française.

II

Depuis Richelieu, nos pères ont affirmé nos droits sur Madagascar, « la France orientale ». Nous avons entrepris une dizaine d'expéditions pour les faire valoir, et la dernière, couronnée de succès, grâce à l'endurance de nos soldats, a coûté la vie à plusieurs milliers d'hommes, compromis la

santé des survivants, imposé des charges énormes aux contribuables : 100 millions et l'inscription aux futurs budgets d'un crédit annuel de 20 à 30 millions. Tous ces sacrifices ne sauraient avoir été consentis pour constituer une colonie cosmopolite. Nos compatriotes s'y trouveraient peut-être dans une situation moins favorable que celle que leur assurait le traité de 1885 conclu après l'échec de Paratata. Sous le régime de ce traité, les Hovas s'attachaient à nous donner quelques satisfactions, dans la crainte de provoquer une rupture, et d'amener la reprise des hostilités. Nous avions entre les mains les seuls services civils qui existent à Madagascar, et que nous avons créés : la poste, le télégraphe, le contrôle des Douanes et la Banque. C'était par un vapeur appartenant au Premier Ministre, et nolisé par une maison française, que se complétait, sur la côte est, le service des Messageries maritimes. Nos compatriotes avaient leur large part dans l'attribution des concessions : les officiers étrangers à la solde de la Reine étaient peu à peu licenciés et remplacés par des Français. Si nous ne faisions pas ce que nous voulions, nous empêchions ce qui ne nous convenait pas, et le Dictateur ne prenait aucune décision importante sans avoir, au préalable, consulté le Résident général. Nous avions acquis la confiance du Peuple, qui nous considérait comme les défenseurs de la Justice et du Droit, et comptait sur nous pour le protéger contre les actes de tyrannie et de cruauté, si fréquents à Madagascar.

Les difficultés sérieuses ne commencèrent qu'en 1890, après l'accord anglo-français. Rainilaiarivony, éclairé sur nos intentions, s'attacha naturellement à enrayer notre influence grandissante.

Aujourd'hui, les voiles sont déchirés ; les Hovas savent, à n'en pas douter, que nous voulons leur imposer notre domination, et tous leurs efforts tendront à déjouer notre entreprise, non par des moyens violents, qui ne sont pas dans leur caractère, et qui, d'ailleurs, ne sont plus en leur pouvoir, mais par des intrigues de toute sorte, par la force d'inertie, et la résistance passive. Ils trouveront aide, appui, même protection, près de la London Missionary Society et des étrangers de toute nationalité, contre lesquels nous

n'aurons aucun recours, car ils continueront à rester, au criminel, sous la juridiction de leurs consuls. Bien plus, dans les causes civiles, nos compatriotes demandeurs seront jugés par le Consul de la partie défenderesse. Nous avons vu fonctionner ce régime judiciaire. L'espion Waller, actuellement détenu à Montpellier, était un de ces magistrats indignes. Autant dire qu'il n'y avait pas de justice. Quand, par hasard, un Français obtenait gain de cause, le jugement n'était pas exécuté.

Nous croyons savoir que le Département des affaires étrangères négocie avec les Puissances l'abrogation du privilège de la juridiction consulaire, qui entrave les affaires commerciales, et ne permet pas d'assurer une sécurité complète. Mais à quel prix obtiendrons-nous leur consentement? En diplomatie, toute concession se paie. Pourquoi acheter à chers deniers ce qui nous appartient par droit de conquête?

D'autres considérations, celles-ci d'ordre financier, méritent d'appeler l'attention. Si Madagascar devient une terre française, aucune indemnité n'est due aux étrangers du fait de guerre : ils suivront le sort du pays où ils se sont fixés de leur plein gré. Nous nous contenterons de secourir les nécessiteux. Aux autres, par sentiment d'équité, nous nous efforcerons de donner des satisfactions. Mais la France sera juge de sa générosité.

Si, au contraire, le Gouvernement de la Reine conserve son autonomie, nous devrons, selon l'usage constant en pays de juridiction ou de sécurité incomplète, soutenir les revendications de ceux qui ont subi des pertes. Ces demandes, appréciables par les dépôts d'inventaires aux résidences, s'élèvent à des sommes formidables, dont trente millions réclamés par une seule maison. Comme la Cour d'Émyrne serait incapable de payer, nous devrions faire les avances.

Nous nous trouverions également dans l'impossibilité de régulariser, de réformer, de résilier les concessions téméraires faites par le Gouvernement malgache, qui entraînent soit des monopoles, soit des fournitures de main-d'œuvre; elles ne sauraient cependant être maintenues sous peine de provoquer la rébellion des tribus vassales auxquelles sont enlevés les moyens d'existence.

Déjà des affaires, établies sur l'équivoque, ont été mises en actions, et le Gouvernement eût été bien inspiré en prévenant le public de l'aléa de ces entreprises.

Et l'esclavage ! On le passe sous silence : donc il subsiste, et le commerce des personnes continuera à se faire, sous la protection du drapeau français. Le Gouvernement doit cependant prévoir qu'à bref délai l'opinion du monde civilisé, surexcitée par nos adversaires, protestera contre le maintien de ce crime social. En fût-il autrement, nous serions obligés, dans notre propre intérêt, de supprimer l'esclavage. En effet le travail libre ne peut subsister concurremment avec la main-d'œuvre servile. Ce serait, d'ores et déjà, renoncer à la colonisation individuelle.

Les compagnies financières ne seraient pas mieux partagées : ne pouvant posséder d'esclaves, en vertu du décret de l'Assemblée nationale de 1848, — la loi Schœlcher, — il leur faudrait louer des serviteurs aux maîtres hovas. Mais le tribunal de France ne saurait connaître de ces contrats entachés d'immoralité, et qui, par conséquent, manqueraient de sanction. Après avoir dépensé leurs capitaux en défrichements ou en création d'usines, les compagnies ne pourraient les exploiter, faute de bras, et seraient trop heureuses de rétrocéder leurs établissements aux indigènes. Presque toutes les entreprises agricoles tentées à Madagascar ont sombré pour la même cause, le manque de travailleurs. Par la force des choses, dans quelques années nous devrions libérer les esclaves par voie de rachat, à la charge du Gouvernement français : leur nombre étant d'environ un million, cela ferait, à cent francs, cent millions ; à cinquante francs, cinquante millions. Ce dernier prix avait été fixé par Ravoninahitriniarivo, lorsque en 1883 il négocia en Angleterre pour renverser son oncle Rainilaiarivony, lui succéder et établir le protectorat britannique.

Nous eussions beaucoup préféré que le Gouvernement, s'inspirant des idées généreuses de nos pères, proclamât, le jour même de la prise de Tananarive, le grand principe de la liberté humaine. Notre intérêt et notre devoir le commandaient. C'eût été, aux yeux des autres puissances, la meilleure justification de notre conquête.

Par des mesures transitoires[1] d'une extrême simplicité, nous pouvions éviter une crise du travail et de trop grandes pertes aux propriétaires. Tous les Malgaches intelligents s'y attendaient, et, dans les derniers jours de notre présence à Tananarive, en octobre 1894, le prix des esclaves avait considérablement baissé. Les cours ont dû se raffermir après la signature du traité de paix.

Aux cent millions de l'expédition, aux vingt ou trente millions qu'il faudra inscrire au budget de chaque année, aux frais d'installation des troupes et des résidents, casernes, hôpitaux, magasins, logements, routes, quais, etc., nous ajoutons de gaieté de cœur les indemnités de guerre, les indemnités de résiliation des contrats, le rachat des esclaves : et toutes ces dépenses tomberont à la charge du contribuable français.

Nous n'ignorons pas que le premier paragraphe de l'article 6 du traité porte que « l'ensemble des services publics de Madagascar et le service de la Dette seront assurés par les revenus de l'île. » Mais là où il n'y a rien, la Reine perd ses droits. Madagascar n'a pas même l'embryon d'un régime financier et ne saurait se créer de revenus, si le Fanampoana est conservé.

En ce qui touche les concessions, le paragraphe 3 du même article dit bien que « le Gouvernement de la République n'assume aucune responsabilité à raison des engagements, dettes ou concessions que le gouvernement de S. M. la Reine a pu souscrire avant la signature du présent traité. »

Cette disposition léonine, et purement de style, ne saurait

1. Article premier. — Les enfants nés ou à naître à partir du 1er octobre 1895 sont libres.

Art. 2. — Le commerce des personnes est interdit à Madagascar.

Art. 3. — En cas de liquidation successorale ou judiciaire, la famille de l'esclave ne pourra être disjointe; la mère et les enfants suivront le sort du père.

Art. 4. — Tout esclave qui voudra se libérer n'aura qu'à verser une somme de cent francs au percepteur ; le récépissé, enregistré gratis, servira d'acte d'affranchissement.

Cette taxe d'affranchissement sera réduite de cinq francs par an, à partir du 1er octobre 1896, jusqu'en 1914, époque à laquelle l'esclavage sera définitivement supprimé.

Art. 5. — L'esclave d'une femme indigène vivant en mariage concubin avec un Européen sera libéré sur sa simple demande adressée au président du Tribunal jugeant en référé.

atteindre que les Français. Il ne suffit pas, en effet, de faire une pareille déclaration pour dégager la responsabilité de la France envers les étrangers. Si la Reine se refuse à payer ses dettes ou à tenir ses engagements, ils s'adresseront à nous, et, en cas de refus de notre part, à leurs gouvernements respectifs, qui sauront bien leur faire accorder satisfaction. Nous nous préparons là de nombreuses occasions de conflit avec l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis, dont les sujets, comme nos compatriotes, ont été victimes de la fourberie et de la mauvaise foi des Hovas.

III

Cet exposé de la situation intérieure de Madagascar, et des difficultés que nous créerait le traité s'il était ratifié, n'est pas assombri : il serait plutôt au-dessous de la vérité. C'est après avoir constaté sur place, avec l'esprit pratique d'un administrateur de profession, combien serait lourde la tâche que nous imposerait la conquête, que nous avons déconseillé l'expédition militaire. Nous estimions que l'état de l'Europe et nos embarras financiers ne nous permettaient pas de courir les risques d'une aventure coloniale ; d'autant plus que le traité de 1885 constituait à la France des droits exclusifs sur l'île, qui lui laissaient une entière liberté d'action.

Mais les regrets et les récriminations ne serviraient à rien. A la suite de complications qu'il n'était plus possible d'éviter, nous nous trouvons chargés d'une œuvre considérable. Il faut l'envisager avec sang-froid et l'accomplir avec virilité. Surtout, ne la rendons pas plus difficile encore par des complications extérieures, qui nous créeraient d'inextricables embarras. Évitons d'apporter dans l'organisation administrative la même légèreté, la même ignorance des réalités, qui ont présidé à la préparation militaire.

Le traité du 1er octobre ne donne pas la solution de plusieurs questions essentielles sur lesquelles les colons ont besoin d'être fixés avant d'aller à Madagascar.

Nous avons déjà fait connaître notre opinion sur l'escla-

vage et le Fanampoana, le service de la Reine. Tous les Européens, sans distinction de nationalité et de religion, déclarent que, tant que cette dernière coutume subsistera, il sera impossible d'entreprendre des affaires sérieuses.

Rien n'a été prévu pour la propriété. Le Français pourra-t-il posséder? Comme dans tous les pays de monarchie absolue ou de féodalité, les lois malgaches confondent l'idée de propriété avec l'idée de souveraineté du prince. Le possesseur ne jouit du sol qu'à titre d'usufruit révocable. Au Cambodge, il nous a fallu plus de vingt ans d'efforts pour obtenir de S. M. Norodom la reconnaissance du droit de propriété individuelle aux Européens seulement.

Nos compatriotes resteront-ils sous le régime du traité de 1885, qui ne leur permettait que de contracter des baux emphytéotiques avec l'autorisation de la Reine, autorisation qu'elle ne refuse jamais, tout en interdisant secrètement aux détenteurs de contracter?

Aucun territoire, aucune zone n'a été réservée pour les villes de Majunga et de Tamatave, dont la population, presque exclusivement européenne, ne saurait être administrée par des officiers hovas. Ce serait empêcher tout progrès, et nos compatriotes ne peuvent pas être moins favorisés à Madagascar qu'en Chine où, dans les ports ouverts, des concessions ont été accordées à la France.

Nous avons réclamé le concours des Antankares, des Sakalaves, des Macouas, qui ont participé, dans une proportion appréciable, au succès de nos armes. Pour récompenser leurs services, allons-nous les replacer, ainsi que les indigènes du sud, sous la tyrannie des Hovas? Ceux-ci, par leur lâcheté à défendre le sol natal, la terre des ancêtres, ayant perdu tout prestige, ce sont nos troupes qui devront remettre leurs tributaires sous le joug, en vertu du 2e paragraphe de l'article 4 : « Le gouvernement de la République prend l'engagement de prêter un constant appui à S. M. la Reine contre tout danger qui compromettrait la tranquillité de ses États. » — C'est-à-dire de l'île entière.

La tâche serait lourde. Nous aurions à traverser une longue période de troubles et de brigandages. En admettant que nos efforts fussent couronnés de succès, nous ne saurions nous

dissimuler que, le jour où la France serait engagée en Europe dans la lutte suprême, les Hovas en profiteraient pour nous chasser; il ne nous resterait pas même la ressource de nous réfugier chez leurs vassaux que nous nous serions aliénés. La prudence conseillerait d'opposer les tribus les unes aux autres, comme Dupleix le fit dans l'Inde, comme les Anglais, ses héritiers, le font encore, ainsi que les Hollandais à Sumatra et à Bornéo. Diviser pour régner.

Il est vrai que l'article 5 donne au Résident général des pouvoirs considérables, plus apparents que réels dans un pays où le manque de ressources interdit, au début, de sérieuses réformes. Mais, quelle que soit l'étendue de ces pouvoirs, ils ne permettront pas au représentant de la France de changer l'esprit du traité, son essence même, d'enlever une partie du territoire à la Reine, de soustraire ses sujets, nos anciens auxiliaires, à son autorité, de libérer les esclaves, de supprimer le Fanampoana.

La France et la Cour d'Émyrn en esont pas sincères. Protecteur et protégé poursuivent un but différent, et se trompent réciproquement. Pour nous, le Protectorat est la domination complète; aux Hovas, il laisse l'espérance de conserver leur indépendance et d'échapper à notre autorité. Nous nous plaçons là sur un mauvais terrain.

Les rédacteurs du traité, partant d'une équivoque : le Protectorat serré, — dont le qualificatif est l'antinomie du régime lui-même, — voulant tirer d'un accord avec la cour d'Émyrne des conséquences qu'il ne comporte pas à l'égard des puissances, ont été tellement préoccupés de régler les relations entre la Reine et le Résident général, qu'ils en ont oublié les Européens et les indigènes.

Dans ce document, pas un mot de pitié, pas une parole d'encouragement, pas une marque d'intérêt, pas une promesse de protection, si vague fût-elle, pour les indigènes tributaires. *Res nulla :* nous les livrons aux Hovas, sans nous inquiéter de ce qu'ils deviendront. A cet égard, le traité de 1885 était plus humain.

Nous n'avons pas à nous occuper des étrangers : leurs gouvernements respectifs sauront les défendre et ne consentiront à renoncer à la juridiction qu'autant que de sérieuses garan-

ties seront données. Mais quelle sera la situation du Français? Jouira-t-il de ses droits de citoyen? Pourra-t-il être expulsé par le Résident général d'accord avec la Reine, ce qui serait la conséquence inévitable du régime du Protectorat?

Tant que ces questions ne seront pas résolues, nos compatriotes disposant de capitaux ne sauraient émigrer dans un pays où leur fortune et leur liberté ne seraient pas assurées.

Toutes ces complications ne se produiraient pas, si on s'était contenté de recevoir la soumission de la Reine, et de déclarer Madagascar possession française.

IV

Les partisans du protectorat *serré* ont imaginé de placer le pays dans cette alternative : ou de ratifier le traité, et alors c'est la paix et la pacification générale, ou de le rejeter, et la conséquence serait une reprise des hostilités. Ainsi posée, la question ne comporte qu'une seule solution : la ratification immédiate et sans phrases. Nous en serions le premier partisan.

Mais le dilemme n'existe que dans l'esprit de ses auteurs. Comment admettre que les Malgaches, qui, pourvus du matériel de guerre européen, largement approvisionnés, commandés par un dictateur exerçant un pouvoir absolu depuis trente années, n'ont pas su opposer de résistance à la colonne volante, oseraient, aujourd'hui qu'ils sont désarmés, se soulever contre nous? Du reste, si le général en chef avait éprouvé quelques craintes de ce côté, il n'eût certainement pas commencé l'évacuation des troupes de la Guerre et aurait, au contraire, demandé des renforts.

A la recherche d'arguments, on a été jusqu'à dire qu'en ne ratifiant pas le traité, nous violerions la parole donnée, la parole de la France; que nous justifierions ainsi le reproche qui, paraît-il, nous est fait par d'autres Puissances, de ne pas remplir nos promesses.

Personne, que nous sachions, n'a qualité pour engager le

pays. Ce droit appartient exclusivement aux pouvoirs constitutionnels, le Président de la République et les deux Chambres. C'est, en outre, attribuer aux affaires malgaches une importance et un caractère international qu'elles ne comportent pas. La Reine des Hovas, décorée improprement du titre de Reine de Madagascar, est une « cheffesse » qui doit prendre rang avec Behanzin. Contre notre gré, nous avons été obligés de faire une expédition coûteuse pour châtier une rebelle : après l'avoir réduite à l'obéissance, nous devons prendre les mesures les plus conformes à nos intérêts, et nous commettrions une faute impardonnable en consolidant par notre appui entre les mains de Sa Majesté Ranavalo III des pouvoirs dont elle abuserait à notre détriment.

On objecte les accords passés les 5 août et 17 novembre 1890 avec l'Angleterre et l'Allemagne, au sujet des États du Sultan de Zanzibar, qui nous lieraient les mains.

La seconde de ces puissances nous reconnaît le droit de faire à Madagascar ce qui nous conviendra. Le texte est formel :

« Il résulte des déclarations de M. Herbette que le gouvernement de la République française n'oppose aucune objection à l'acquisition par l'Allemagne des possessions continentales du Sultan de Zanzibar et de l'île de Mafia, et que l'Allemagne, de son côté, reconnaît le protectorat de la France sur Madagascar, avec toutes ses conséquences. »

Une seule réserve est faite, qui confirme nos droits :

« Il est, de plus, expressément convenu que les ressortissants allemands à Madagascar, les ressortissants français dans les territoires sus-désignés, jouiront sous tous les rapports du traitement de la nation la plus favorisée. »

Selon sa politique constante, l'Angleterre fait des restrictions, Si elle reconnaît le Protectorat avec ses conséquences, notamment en ce qui touche les exequaturs des Consuls, il reste entendu que « l'établissement de ce Protectorat ne peut porter atteinte aux droits et immunités dont jouissent les nationaux anglais dans cette île ». Parmi ces droits, celui de juridiction tombait de lui-même par le fait de guerre, par la conquête et par la déclaration de la souveraineté de la France. De l'aveu du marquis de Salisbury, ce régime d'exception ne peut exis-

ter que dans les pays de civilisation inférieure, où le gouvernement indigène, à demi barbare, est incapable d'assurer une bonne distribution de la justice.

Allons-nous rétablir ce régime de notre plein gré? Nous condamnerons-nous, de même qu'en Tunisie, à échanger pendant des années des notes verbales avec le Foreign-Office pour régler une situation qui trouve sa solution en elle-même? Ce jeu diplomatique, qui nous réussit rarement, et nous crée parfois de sérieuses complications, nous coûterait fort cher, car le peuple hova n'a pas la docilité de celui de la Régence, ni la reine Ranavalo la loyauté du bey.

Quelques personnes prétendent que, repoussant la ratification du traité, la Chambre infligerait un blâme à l'ancien ministre des Affaires étrangères. Une pareille interprétation serait à la fois erronée et injuste. Mieux que tout autre, pour avoir collaboré sous ses ordres, nous avons pu constater les rares mérites de M. Hanotaux. Par son esprit élevé, son caractère ferme et conciliant, sa connaissance approfondie de l'histoire diplomatique, l'ancien ministre des Affaires étrangères a rendu au Pays des services dont l'importance n'est pas encore appréciée à sa juste valeur. Mais un homme d'État, si avisé qu'il soit, ne saurait régler sa conduite sur ses prévisions toujours aléatoires : elle est subordonnée aux événements que la guerre modifie à chaque heure. Signé à Majunga, le traité remis au général Duchesne aurait paru satisfaisant. Il devenait excellent, conclu entre Maevatanana et Andriba, lorsque nos troupes s'épuisaient à la construction de la route. Il n'était plus à Tananarive qu'un ultimatum insuffisant, par suite des sacrifices énormes que nous avait imposés l'expédition. Puisque les communications télégraphiques n'avaient pu être établies entre le grand quartier général et le câble Majunga-Mozambique-Aden-Marseille, c'était au général en chef, tout en réglant la question militaire, de réserver au gouvernement français la solution de la question politique complètement modifiée par la victoire.

Nous ne nous permettrions pas d'indiquer la procédure à suivre pour sortir de la situation fausse où les circonstances nous ont placés. Nous n'examinerons pas davantage l'organisation intérieure de notre conquête. Nous nous contenterons

de dire qu'elle doit être à la fois simple, peu coûteuse, et n'exiger qu'un nombre restreint d'agents.

Un point essentiel, un fait inéluctable nous paraît dominer la question et rester en dehors de la discussion :

Madagascar est une terre française sur laquelle la France exerce une entière souveraineté.

Les tombes de nos soldats qui bordent le chemin de misère, conduisant de Majunga à Tananarive, en ont définitivement pris possession.

Les mères et les veuves de ceux qui sont morts pour la Patrie ne s'expliqueraient pas qu'on eût demandé à leurs fils et à leurs époux le sacrifice de la vie pour le seul résultat de tripler le royaume des Hovas, d'augmenter les moyens d'oppression de leur Reine, et de favoriser les secrets desseins de la *London Missionary Society*.

Incorporer Madagascar au domaine national nous paraît à la fois une obligation morale et une nécessité politique. Nous espérons que le Gouvernement le comprendra et que le Parlement déclarera l'île possession française.

LE MYRE DE VILERS

15 Novembre 1895.

CHEMIN FLEURI

I

— Dépêchons-nous, c'est l'heure !

Marcelle Daiffres pressa le pas, rieuse et gaie, entraînant de la voix et du geste sa compagne Suzanne Husseau. Et toutes deux se hâtèrent, sur l'asphalte sonore, le long des boutiques neuves, des petits hôtels et des chantiers de l'avenue d'Istrie vers l'école Maintenon, externat moderne et cossu, que fréquentaient des filles de rentiers, d'ingénieurs, et quelques boursières, admises pour faire valoir l'établissement par leurs brevets.

Les deux femmes de chambre de ces demoiselles suivaient avec peine, un peu essoufflées, toutes chargées de papiers et de livres.

— Mademoiselle Marcelle nous fera mourir, soupira avec un fort accent alsacien une de ces deux pauvres filles. Monsieur a beau lui dire de rester tranquille, de ne pas tant s'échauffer : un vrai salpêtre !... D'autant que Monsieur ne peut pas la corriger : il n'est jamais là. Toujours à ses affaires, dehors... Elle court sur ses dix-huit ans : c'est tout comme si elle en avait douze ! C'est tout pareil.

— Ah ! mam'selle Anna, fit l'autre. Plaignez-vous donc ! Vous n'avez que ça à faire, vous, de conduire vot' demoiselle en classe. Tandis que moi, faut que je fasse tout chez madame Husseau. Le marché, la cuisine, les chambres, les commissions, tout retombe sur mon dos. Avec ça, on n'est pas logé grandement. Enfin, heureusement que mam'selle Suzanne est gentille. Faut vous dire que, l'autre jour, elle m'a dit : « Augustine, il n'est pas juste que tu travailles comme ça. Je voudrais t'aider un peu. » D'ailleurs, quand on est dans le besoin...

Les deux jeunes filles dont cette causerie de servantes analysait la situation et le caractère, s'étaient liées d'une étroite amitié, peut-être à cause des contrastes qui semblaient devoir les éloigner l'une de l'autre.

Grande, svelte, ardente, d'allures dégagées et un peu garçonnières, Marcelle Daiffres était une de ces brunes adolescentes dont les yeux jettent feu et flamme au nez des passants. Son fin visage, ambré d'une coloration chaude, l'arc très net de ses sourcils, ses lèvres en fleur, la mobilité curieuse de ses traits, l'opulence de sa chevelure très noire, rapidement roulée en torsades sous une jolie toque d'astrakan, une souplesse de démarche et de gestes, déjà coquette et savante, donnaient à cette gamine, déjà femme, un charme précoce et inquiétant. Suzanne Husseau, blonde, un peu plus âgée que sa compagne, avait, dans l'expression du visage, dans la mise, dans le son de la voix, quelque chose de simple et de brave, un air de vaillance douce et de candide fierté. Elle avait le teint clair, les yeux bleus, un profil remarquablement pur, et ce regard mystérieux des vierges, que l'on ne peut observer sans trouble et sans vertige.

— Anna, dit mademoiselle Marcelle en prenant ses livres et ses cahiers des mains de sa femme de chambre, n'oubliez pas de venir me chercher à dix heures et demie précises. Il faut être à onze heures au vélodrome... Allons, ma petite Suzon, dépêchons-nous. Le premier coup doit être sonné.

Suzanne n'en finissait pas de faire des recommandations à la grosse Augustine, qui écoutait d'un air attentif et important... Il fallait aller au marché d'Istrie, derrière l'école, acheter des choux, ne pas oublier de prendre un camembert chez l'épicier

de la rue Jouffroy, passer au cabinet de lecture de la rue Demours et demander, pour madame Husseau, *Serge Panine*, par Georges Ohnet... Quoi encore?... Ah!... un peigne en celluloïd à prendre à la mercerie de la *Plaine Monceau*, au coin de l'avenue de Villiers et de la rue Logelbach...

— Voyons, ma petite Zon, reprit Marcelle, nous n'arriverons pas. Nous serons punies...

— Mais non, ma chérie, reprit Suzanne sans s'émouvoir. Regarde : les omnibus arrivent.

Sur la façade d'un petit hôtel en briques rouges, on lisait cette enseigne : *École Maintenon, Institution de demoiselles*. Deux longues voitures noires s'arrêtaient devant la porte. Les élèves en descendaient, une à une, surveillées par une vieille dame dont la forte carrure, la robe noire et les lunettes bleues imposaient le respect. Il y avait là de grandes fillettes aux nattes tombantes, aux formes pointues, aux mouvements anguleux. Elles sautaient à terre gauchement, et tendaient la main aux petites, qui hésitaient ou s'amusaient sur le marchepied. Les élèves de la « cinquième année », presque toutes des personnes fort élégantes, déjà en âge d'être mariées, gardaient, au milieu de ce tourbillon d'enfantillage, une mine réservée et sérieuse. Tout ce pensionnat, depuis les omnibus jusqu'à l'enseigne, depuis les chevaux jusqu'à la vieille sous-maîtresse, avait un air reluisant et heureux. Les professeurs se promenaient sur le trottoir. Ils étaient chargés de lourdes serviettes, et saluaient les jeunes filles d'un coup de chapeau embarrassé et craintif. Quelques-uns se retournèrent, regardant avec plaisir la jaquette bleue qui modelait la taille ronde de mademoiselle Husseau, et les plis que faisait la jupe cloche de mademoiselle Daiffres.

Une sonnerie électrique carillonnait avec insistance. C'était le dernier appel. Les deux amies n'eurent que le temps de passer au vestiaire et de revêtir, à la hâte, leurs blouses noires, fourreaux de lustrine, que madame la directrice avait inventés et prescrits, afin que les professeurs n'eussent point de distractions. La sous-maîtresse, mademoiselle Mouffe, brandissant comme un sabre le coupe-papier qu'elle tenait toujours à la main, faisait déjà mettre les divisions en rang dans le couloir. C'est à peine si Marcelle et Suzanne purent distri-

buer au passage quelques poignées de main, quelques sourires et quelques bonjours.

On entra dans la classe, et mademoiselle Mouffe s'assit près de la chaire. Le professeur arriva bientôt. C'était un jeune normalien, agrégé des lettres. La directrice avait tenu à s'assurer ses services, sentant bien que l'enseignement de ce nouveau venu serait plus profitable à son institution que les leçons de quelque vieil officier d'académie, balbutiant et fatigué. Deux ou trois mères de famille avaient protesté, insinuant que « ce monsieur » recherchait sans doute un riche mariage. Elles pouvaient se rassurer : il arrive rarement qu'une jeune fille considère un professeur comme un homme.

N'importe. Ce garçon était un peu gêné, parmi les quinze élèves auxquelles il était chargé de montrer les beautés de Racine et les mérites de Boileau. Il est assez difficile, pour un jeune homme, d'expliquer à des filles de seize ou dix-sept ans les sentiments du Cid et de Chimène, la jalousie d'Hermione et les transports de Phèdre.

La pédagogie de l'école Maintenon, mélange de littérature, de danse, de dessin, de chimie, de belles manières et d'hygiène, avait nécessairement quelque chose de capiteux et de divertissant. On y élevait des petites bourgeoises comme si elles eussent été marquises et destinées à tenir, plus tard, des bureaux d'esprit. Ce jour-là, Suzanne et Marcelle entendirent une conférence sur l'hôtel de Rambouillet. Le professeur fit voir, fort ingénieusement, ce salon d'autrefois, cette « chambre bleue » d'Arthénice, tendue de tapisseries majestueuses, pleine de meubles raides, de collerettes empesées, de robes monumentales, de mains tendues aux baisers respectueux, de larges révérences et de pompeux saluts. Toute la classe réprima un petit cri d'étonnement, en apprenant que la dame du logis, pour recevoir ses invités, se mettait au lit, coiffée de dentelles, et faisait disposer, dans sa ruelle, des fauteuils et des tabourets pour les personnes dont elle recherchait l'entretien. Il fit voir comment cette académie, que les pédants nous représentent sottement comme une réunion de grammairiens et de bas-bleus, était une assemblée de gentils seigneurs et de belles dames, hantés, tous et toutes, par le désir d'être des miroirs d'amour, des fleurs de courtoisie, des bergères tendres et des bergers

fidèles, des Céladons et des Astrées. Il fit entendre à son auditoire combien il est difficile à des filles de marchands d'entrer dans les sentiments de ces capitaines et de ces amazones, qui venaient écouter un madrigal de Voiture ou une tragédie de Corneille entre deux chasses ou deux batailles. Un portrait de madame de Longueville, qu'il fit circuler de table en table, amusa toute la classe par son air évaporé. Il lut la description qu'a faite mademoiselle de Scudéry des charmes de mademoiselle Angélique Paulet, surnommée la Belle Lionne, à cause de son air belliqueux et de sa toison d'or fauve. Quand il rapporta que l'altière Julie d'Angennes avait fait attendre, pendant quatorze ans, son fiancé, le marquis de Montausier, et que celui-ci avait eu assez de constance pour ne jamais se plaindre, ce fut, dans toute la salle, malgré les regards sévères de la sous-maîtresse, une traînée de rires sonores qui prouvaient que la plupart de ces demoiselles préféraient à ces chevaleresques épreuves la coutume moderne des fiançailles expéditives.

La petite assemblée, très bariolée et composite, prenait à cette amusante causerie un vif plaisir. Rachel Ephraïm, belle juive, rousse comme sainte Madeleine, fixait sur le professeur ses beaux yeux vert pâle. Une autre, la brune Marthe Zabulon, dont le teint mat, les yeux de jais et le profil busqué auraient pu servir de modèle à quelque peintre en quête d'odalisque, s'abandonnait sur le dossier de sa chaise, avec une langueur toute levantine. Rosalie Mérigeaud, forte fille au corsage déjà opulent, n'avait pas l'air de très bien comprendre la « chute » des sonnets précieux ni les « pointes » des madrigaux galants. Marcelle Daiffres s'amusait de tout son cœur. Suzanne Husseau, sérieuse, un peu pensive, comme étrangère aux hilarités indiscrètes qui agitaient ses compagnes, prenait des notes, très simplement. Parfois, un rayon de soleil, perçant les nuages tardifs de cette matinée d'avril, nimbait d'une auréole son clair visage rose, et faisait flamber des frisons d'or blond sur les blancheurs de sa nuque penchée.

Le carillon électrique sonna pour marquer la fin du cours, au moment où le professeur contait, d'après Voiture, une partie de plaisir, organisée par madame du Vigean, dans son château de la Barre, en l'honneur de madame la Princesse et de mademoiselle de Rambouillet. Ce n'étaient que bouquets

de roses, jardins d'orangers, fontaines d'eau cristalline, charmilles et boulingrins, bals champêtres au son du violon, solides repas et conversations légères. Une surprise avait été réservée aux invités...

— Ces gens-là ne s'embêtaient pas, dit Marcelle à Suzanne. Quel dommage que la cloche ait sonné ! Nous ne saurons la surprise que la prochaine fois !

Les deux jeunes filles causaient encore de Julie d'Angennes et de M. de Montausier, en rentrant chez elles, sous les marronniers de l'avenue d'Istrie, traînant à leur suite, dans le sillage de leur marche vive et alerte, les deux servantes, Augustine et Anna. Marcelle déclarait tout net que cette noble femme était une « dinde », et que ce gentilhomme était un nigaud. Suzanne répondit peu à ces plaisanteries. Elle avait un secret penchant à la rêverie sentimentale. Un peu de romanesque n'était pas fait pour lui déplaire.

— Dis donc, ma petite Zon, reprit Marcelle en quittant son amie au coin de la rue Rennequin, vas-tu demain à la gymnastique ?

— Non, je n'irai pas. J'ai la permission.

— Moi, je n'ai pas la permission : mais je la prends. Le moniteur m'embête avec ses assouplissements idiots et ses discours sur les muscles de la jambe. Je n'ai pas besoin de m'assouplir, et je me trouve assez plastique comme ça. D'ailleurs, papa doit me mener demain au salon du Champ de Mars... Tiens ! tu devrais y venir, chérie, puisque tu es libre. On se rencontrerait. Ça serait gentil.

— C'est que je ne sais pas si maman pourra...

— Enfin tâche !... Au revoir, ma petite Zon, je t'aime bien.

— Au revoir, Marcelle, tu es gentille.

II

Le matin, les cours de l'école Maintenon, les belles phrases des professeurs, les souvenirs du grand siècle, l'hôtel de Rambouillet, Julie d'Angennes, M. de Montausier ; — avec cela

les pompes de la fête moderne, entrevues dans les récits enthousiastes des petites camarades : — l'après-midi, les mille soucis d'une existence étroite, le cinquième étage de la rue Rennequin, les courses chez le boulanger, le boucher et l'épicier, les comptes avec la servante Augustine, les démêlés avec les concierges, gens sévères au petit monde, telle était, depuis plusieurs années, la vie de Suzanne Husseau.

C'était une fille pauvre et intelligente. Le caprice du sort lui avait donné assez de beauté pour attirer les regards des hommes, et pas assez d'argent pour retenir leur attention. Boursière à l'école Maintenon, elle travaillait de son mieux, afin de justifier un bienfait que madame la directrice ne lui faisait pas trop sentir, mais qui mettait tout de même une distance entre elle et ses compagnes plus fortunées. La pédagogie des temps nouveaux la poussait vers les sommets de l'existence intellectuelle, tandis que les nécessités qui oppriment notre démocratie la reléguaient au rang des pauvres filles qu'il est permis de trouver jolies, mais qu'il est difficile d'épouser. Cette merveilleuse invention, qui crée des destinées doubles et contradictoires, avait réuni sur la tête de cette enfant, toutes les conditions qui font les révoltées et les malheureuses. On prétend qu'autrefois les berceaux étaient entourés par de bonnes fées qui rendaient la vie supportable en la fleurissant d'illusions ; maintenant ils sont assiégés par des astrologues moroses, qui prédisent l'avenir. Et quel avenir ! Pour les garçons, la geôle des internats indéfiniment prolongés, les diplômes, les « places » médiocres que l'on obtient après de longs stages : et, pour les filles, les brevets, la comparution à l'Hôtel de Ville, devant des jurys, et puis la longue attente, les sourdes rancœurs, le célibat navrant des institutrices.

Suzanne vivait seule avec sa mère. Madame Husseau n'avait, pour ainsi dire, aucun trait commun avec cette petite fille rêveuse et sentimentale, unique héritage que lui eût laissé son défunt mari, lequel avait été, toute sa vie, trop distrait par des songeries pour être un commerçant heureux. Dans le salon étroit et fané de la rue Rennequin, sur la cheminée, on voyait la photographie de M. Husseau. Suzanne l'avait à peine connu. Elle se rappelait pourtant son visage aimable et

bon, ses yeux clairs. Elle apercevait au fond de ses souvenirs, loin, quelque part en province, parmi des arbres et des fleurs, au bord d'une rivière, une modeste fabrique, qui n'allait pas bien. Elle avait passé, là-bas, des années très douces et très tristes. Il y avait, tout à côté, une petite ville avec un grand clocher. Un jour la maison avait été fermée. On avait chargé les meubles sur des carrioles. On avait pris le train pour Paris. La jeune fille, dans tout ce passé confus, distinguait encore un détail très net : les reproches que sa mère avait prodigués à son malheureux père pendant toute la durée du trajet. Elle entendait fort distinctement une voix de femme irritée, qui répétait, dans la trépidation du wagon et le bruissement des vitres : « C'est ta faute. Tu as entrepris trop de choses à la fois. Quel besoin avais-tu de prêter de l'argent à tort et à travers, de te laisser duper par tes amis... Ils sont jolis, tes amis! Cours après, maintenant... Enfin, heureusement que nous avons encore ma dot! »

Oh! cette dot, cette somme de soixante mille francs, amassée par les époux Vezien dans le commerce des cuirs et peaux. Suzanne la connaissait! Madame Husseau, née Pauline Vezien, aimait à faire sonner cette cagnotte. Elle en racontait l'histoire, célébrait sur un ton lyrique le sauvetage inespéré de ce trésor. « Ah! ma chère enfant, disait-elle souvent. Si ton pauvre père avait été plus pratique, nous serions riches, très riches... tandis que maintenant nous n'avons plus que ma dot. Il te faudra travailler, ma chère enfant, gagner ta vie... »

Et Suzanne connut tous les douloureux froissements dont est faite l'existence des jeunes filles sans fortune. Non pas que le travail lui fît peur, ni que sa coquetterie souffrît trop vivement des menus sacrifices que lui imposait la médiocrité de sa condition. Elle se savait jolie et n'ignorait pas que la simplicité de sa mise faisait ressortir davantage la fine beauté de sa taille et de ses traits. Sa gaieté naturelle la préservait de tout excès de mélancolie, de même que sa fierté l'empêchait de descendre aux humiliations de la révolte ou de la plainte. La claire conscience de sa situation l'eût inclinée à la solitude, à la vie retirée et tranquille, si sa mère, entichée de splendeurs bourgeoises, ne l'avait conduite, bon gré mal gré, dans des salons

où elle s'ennuyait. Deux ou trois fois par hiver, il fallait dîner chez un gros fabricant de bretelles et de jarretières, membre de la Chambre de commerce, chevalier de la Légion d'honneur, lauréat de plusieurs expositions universelles, lequel avait été jadis quelque peu lié avec M. Husseau, et consentait maintenant à traiter en parentes pauvres la femme et la fille de son ami. Oh! ces dîners! La silencieuse Suzanne y passait pour un peu sotte, tant elle s'y sentait gênée, dépaysée et comme étrangère. Les mères rubicondes, qui venaient périodiquement s'installer devant les truffes du fabricant de bretelles, en voulaient à cette petite, de ressembler si peu à leurs filles. En effet, quand ces demoiselles racontaient leurs séances chez la modiste, leurs dialogues avec les couturiers ou les masseurs, leurs conférences avec le corsetier il fallait bien que Suzanne se tût : elle n'aimait pas à parler de ce qu'elle ne savait pas. Mais elle était secrètement froissée par ces éternels refrains : « Comment, vous ne connaissez pas Machin, de la rue de la Paix? C'est là qu'il faut aller. Et Chose, de la rue Auber?... C'est la meilleure maison de Paris pour les articles de blanc... Qui vous a fait ce corsage? Il ne vous va pas mal. »

Oh! ces dîners! On y parlait surtout théâtre et politique. Coquelin particulièrement occupait ces messieurs et ces dames. On contait ses procès. On imitait ses intonations. On vantait le comique irrésistible de son nez, qui ne s'était pas encore essayé dans la tragédie. Et c'étaient des dissertations sans fin sur les Variétés, sur les Bouffes, avec des clignements d'yeux lorsqu'on venait à parler de l'Opéra et du foyer de la danse. Un soir, Sabourin, le grand coutelier, arriva tout joyeux au festin. Il avait eu, la veille, pour rien, une loge de cinq places aux Variétés. Il devait, disait-il, ce bienfait à un de ses amis, qui étai « dans le journalisme ». Cet ami journaliste — *soireux* du *Scaramouche* aux gages de cent francs par mois, — eût obtenu peut-être, ce jour-là, s'il eût été habile homme, la main et la dot d'une des petites Sabourin... Entre la poire et le fromage, on traitait ordinairement la question sociale. L'un déclarait, la bouche pleine, qu' « aujourd'hui personne ne meurt de faim ». Un autre, en sirotant son petit verre, déclarait que « les ouvriers sont tous des jouisseurs ». Il ajoutait,

pour prouver son assertion, que les portes des marchands de vin, dans les faubourgs, sont toujours encombrées d'écailles d'huîtres. Qui les a mangées, ces huîtres? Apparemment, ce ne sont pas les bourgeois.

Suzanne était trop petite fille pour bien comprendre ces choses. Elle sentait pourtant, sans connaître au juste les raisons de son sentiment, que c'étaient là de féroces âneries.

En sortant de ce festin, qu'elle appelait par plaisanterie le dîner périodique des bretelles et des jarretières, Suzanne avait parfois des accès d'hilarité nerveuse, auxquels sa mère ne comprenait rien. Un soir, elle répéta plusieurs fois, comme si elle eût savouré quelque chose de délectable, une phrase de Brioux, le fabricant d'éventails, disant à sa femme : « N'est-ce pas, bonne amie, que nous n'allons plus au salon de peinture? Nous nous sommes abonnés à l'*Art illustré*. Ça nous évite la course. »

Madame Husseau aimait la fréquentation des gens riches. Son caractère était un mélange de sens pratique et de disposition à la romance, une sorte de positivisme sentimental. Rassise et avisée, se sachant agréable à voir, fort experte d'ailleurs dans l'art d'accommoder les restes charmants de sa jeunesse, elle n'avait pas renoncé à l'espoir de se remarier. Elle cachait soigneusement à sa fille cette secrète ambition. Même, elle redoutait que cette enfant, intransigeante sur les engagements humains, comme toutes les personnes d'imagination vive, n'opposât quelque résistance à ses projets. Tout en affectant de prendre en pitié ce qu'elle appelait des enfantillages, des rêveries de jeune fille, elle ne pouvait s'empêcher de sentir qu'elle avait près d'elle une nature fine, délicate. Et les personnes vulgaires craignent presque toujours le contact de certaines fiertés, frêles et fortes, qu'elles sentent capables de douleur mais non point de concessions.

La vie de ces deux femmes continuait ainsi, monotone. Et, bien que leur tendresse mutuelle fût très sincère, la vague menace d'un malentendu prochain semblait déjà troubler leur quiétude. Suzanne, à mesure qu'elle grandissait, souffrait davantage de voir s'élargir, entre elle et sa mère, une sorte de fossé qui menaçait de devenir infranchissable. En d'autres temps, ces différences eussent été atténuées par l'éducation

pareille, par la mise en commun d'un fonds de coutumes identiques et de notions similaires. Mais la démocratie — avec les meilleures intentions du monde — a désagrégé les familles en distribuant aux enfants une éducation que les parents n'ont point reçue.

Entre les pères et les fils, la solution de continuité n'est pas encore très visible. Le baccalauréat est un pont qui relie les générations successives. Et puis, le café, le cercle, les coulisses de la Bourse et des théâtres, l'entretien des cocottes sont des institutions pédagogiques dont les programmes varient peu. Malgré tout ce qu'on a dit des jeunes gens, ils ressemblent fort à leurs ancêtres, et ce sont, en somme, des « fils à papa ». Au contraire, l'enseignement secondaire des jeunes filles, combiné avec l'imitation des mœurs américaines, est en train de modifier profondément le type de la jeune Française. On lui donne des maîtres excellents. L'universitaire instruit, bien disant, un peu apprêté, a remplacé, dans les pensionnats de demoiselles, la vieille maîtresse d'autrefois, acariâtre et ignorante. Des hommes éminents, des humanistes délicats, des inspecteurs généraux de l'instruction publique, ont écrit des livres pour nos écolières, avec ce respect touchant et amoureux que les vieilles gens éprouvent d'ordinaire pour les objets qui touchent aux femmes. La librairie parisienne a vêtu de couleurs tendres, pour plaire à de jolis yeux, l'*Art poétique* de Boileau, les *Oraisons funèbres* de Bossuet et *Britannicus*, tragédie en cinq actes, de Racine. Le temps n'est plus, où les récréations d'une jeune fille bien élevée consistaient à copier aux deux crayons la *Vierge à la Chaise* et à lire les moralités de madame Cottin. Supérieures à leurs frères, plusieurs des jeunes filles modernes promettent d'être des femmes supérieures à leurs maris.

Madame Husseau qui avait été élevée à la pension Lefauconnier, à Passy, et qui avait achevé son éducation, comme toutes les femmes de commerçants, par des lectures incohérentes, madame Husseau était stupéfaite par toutes les choses diverses que les professeurs de l'école Maintenon apprenaient à Suzanne. L'énormité encyclopédique des programmes d'examen la frappait d'admiration. Elle était d'ailleurs parfaitement incapable de comprendre que le premier résultat

de cette science, trop libéralement prodiguée à une jeune fille riche de tous biens, sauf d'argent, serait de rendre celle-ci plus exigeante, plus mélancolique et plus fière devant la vie.

Les soirées étaient quelquefois longues, au 55 de la rue Rennequin. Madame Husseau lisait de vagues romans, ou tapotait sur son piano des airs un peu surannés. Parfois, elle chantait, à mi-voix, des couplets, qui dataient de son enfance ;

Triste, mais résigné, j'errais seul sur la terre,
Oubliant que mon cœur était fait pour aimer...
Il s'en est souvenu quand il devait se taire ;
Vanina l'Espagnole a su le ranimer.

Mais cette brune enfant est si pure et si belle,
Qu'elle n'est pas, hélas ! du bonheur d'ici-bas.
Hélas ! je l'aime tant, qu'en soupirant près d'elle,
Je désire, ô mon Dieu, qu'elle ne m'aime pas *(bis)*.

Suzanne achevait ordinairement sous la lampe, les devoirs indiqués par les professeurs de l'école Maintenon. Elle avait le travail facile, et se débarrassait aisément de ces tâches scolaires. Ensuite, elle goûtait quelques instants de rêverie délicieuse en compagnie de ses poètes préférés. Une pente naturelle l'inclinait vers tout ce qui est rare, noble et fragile. Les poètes anglais l'attiraient. Elle aimait la fantaisie triste de Shelley, la grâce fleurie de Tennyson : parmi les Français, sa préférence allait au charme profond, au divin sortilège d'Alfred de Vigny. Ses yeux de vierge s'arrêtaient souvent, émerveillés et ravis, sur cette strophe dont l'obscurité semble s'illuminer d'un décevant mirage :

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé...

Cette veuve et cette jeune fille ne pouvaient se comprendre. Suzanne était un démenti vivant à cette fameuse théorie des

« milieux », dont les historiens de notre siècle ont si étrangement abusé. De qui tenait-elle cette âme doucement indomptée, cette disposition au rêve, surtout cette intransigeance de sentiment qui devait être pour elle, plus tard, une source intarissable d'amertume et de joie? Comment pouvait-on démêler le secret de ces hérédités mystérieuses qui font éclore, dans la vulgarité et dans la platitude, un pareil printemps de jeunesse en fleur. Plusieurs siècles de négoces, de basses entreprises, de frayeurs et de cupidités, une longue série de mariages sans amour, une lignée de comptoir et d'arrière-boutique, aboutissaient à l'épanouissement d'une plante imprévue, décidément tournée vers la beauté du jour et vers la sérénité radieuse des sommets.

A la maison, Suzanne subissait la pesée de toute la roture intellectuelle et morale qu'avaient amassée, pendant des années de servage et d'astuce, les ancêtres du grand-père Vezien (cuirs et peaux). A l'école Maintenon, l'entretien des beaux livres affinait son esprit et plaisait à son cœur. Mais comment n'était-elle pas atteinte par toutes les contagions qui la menaçaient dans cette volière où abondaient les perruches? Là, elle n'était plus exposée au danger de tomber, pour toujours, en des idées humbles et des sentiments médiocres; mais elle courait le risque de s'exalter pour des futilités et des niaiseries. Oh! les élégances de la troisième république! Snobisme des « princes de la finance », philosophie de commissionnaires, littérature de pantins cosmopolites, *flirt* et neurasthénie, psychologie de jockeys, opinions qui vont sans savoir pourquoi, de l'engouement fou au débinage extravagant, dévotieuse considération pour les faits et gestes des cabotins, goût bizarre pour les salons de peinture et pour les feuilletons dramatiques, jugements littéraires empruntés aux faiseurs de résumés et de conférences, tout cela se répercutait, s'entrecroisait dans cet externat de jeunes Parisiennes, comme dans un monde en raccourci. On pouvait observer, dans ce babil de gentils oiseaux, l'écho des conversations tenues à table par des pères et des mères, le reflet d'idées entr'aperçues au bal, parmi des figures de cotillon, sans compter les termes d'argot empruntés aux frères et les locutions tombées, dans les « soupers par petites tables », des lèvres du danseur favori... Cela faisait une

tour de Babel assez divertissante, pêle-mêle de coquetteries, rencontre de fillettes déjà femmes par leurs menues passions, pays de conventions puériles, très humaines et surtout très parisiennes, où le cœur et l'esprit de Suzanne étaient également dépaysés.

Aux personnes ainsi faites la vie ne peut donner que des joies infinies, ou d'infinies souffrances. Elles ne savent pas, comme tant d'autres, sans doute plus habiles, choisir un juste milieu ou se résoudre à un pis-aller. Elles ne peuvent pas se résoudre au demi-bonheur. L'alternative où le sort les condamne ne comporte point de moyen terme. Elle souffrent plus que le commun des hommes. Mais aussi elles connaissent parfois de ravissantes douceurs, dont l'approche n'est permise qu'à une élite peu nombreuse.

III

M. Daiffres fit stopper sa victoria sous les platanes de l'avenue Rapp, à l'entrée de l'exposition de la Société nationale des beaux-arts et sauta lestement à terre, afin d'aider sa fille à descendre. Marcelle était gaie, fraîche, pimpante. La fillette de l'école Maintenon avait disparu. C'était vraiment une demoiselle, presque une femme, que cette élégante personne, svelte et souple, qui marchait allègrement sur le sable de l'allée, en jupe un peu traînante, le corsage serré dans un *boléro*, les yeux brillants comme des diamants noirs sous la voilette de tulle brodé.

— Tiens ! voilà Suzanne !

La jeune fille ne put s'empêcher de pousser ce cri de joie, en apercevant, au fond du vestibule, un chapeau de tulle blanc, joliment posé sur une torsade blonde. Madame Husseau et sa fille tournaient à gauche, s'engageaient dans la galerie où James Tissot avait exposé, cette année-là, trois cents peintures à la gouache, représentant la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Viens, papa.

Et Marcelle entraîna vivement son père.

Madame Husseau était décidément une personne agréable à voir, gaie, banale, incapable d'émotions fortes, très habile, — comme le sont très souvent ceux qui ne rêvent jamais, — à se parer et à plaire. L'éclat de sa maturité savoureuse, l'opulence des cheveux bruns qui flottaient en frisons sagement fous autour de son front mat et de sa nuque blanche, le sourire appétissant de ses lèvres rouges et de ses dents claires, attiraient l'attention de ceux qui préfèrent à la verdeur et à la nouveauté virginales les beautés d'arrière-saison, déjà façonnées par la vie et presque lasses d'avoir trop brillé. Elle maniait d'un geste nonchalant une face-à-main avec laquelle elle faisait semblant de regarder les tableaux accrochés à la cimaise.

M. Daiffres, dont l'œil était exercé, remarqua tout de suite la silhouette de cette aimable veuve, sa jolie chute d'épaules, le riche contour de sa gorge, le corsage de drap sombre qui serrait sa taille ronde, la grâce molle avec laquelle elle soulevait et abaissait, en des mouvements d'attention distraite, le manche d'écaille de sa face-à-main.

Marcelle, très affairée, fit les présentations indispensables.

— Madame, dit l'ingénieur, je vous connaissais avant d'avoir eu l'honneur de vous être présenté. Mademoiselle Suzanne est tellement liée avec ma fille...

— Et moi, monsieur, j'entends bien souvent parler de mademoiselle Marcelle. Ma fille l'aime beaucoup.

Les deux jeunes filles se serraient les mains, riaient, jasaient déjà, avec une volubilité extraordinaire, comme si elles ne s'étaient point vues depuis un siècle. Marcelle, surtout, ne tarissait pas d'expressions affectueuses, et passait brusquement, de ces câlineries passionnées, à l'appréciation des tableaux. Cette enfant de dix-sept ans avait déjà, sur les œuvres de l'art contemporain, les opinions de la plupart des Parisiens et des Parisiennes.

— Tu sais, mon chat, c'est charmant ces tableaux religieux. Moi, je les adore. A propos, connais-tu le *Noël* de Bouchor?

— Est-ce que le professeur de l'école Maintenon ne nous en a pas parlé, à l'occasion de *Polyeucte*?

— Peut-être bien. Mais je n'ai pas écouté. Moi, j'ai vu un jour *Noël* chez madame Bouchonneau, pendant les vacances

du jour de l'an. La maîtresse de la maison jouait le rôle de la sainte Vierge. M. Bouchonneau, qui est ingénieur, avait fait à sa femme une auréole avec de la lumière électrique. C'était d'un amusant !.. On voyait le bœuf, l'âne, les bergers... On voulait me faire jouer l'ange Gabriel. J'avais déjà essayé le costume : un maillot collant, des ailes, les cheveux flottants. Mais papa n'a pas voulu. Il a déclaré que j'étais trop grande...

Suzanne avait mal écouté la fin de cette phrase. Elle était arrêtée, un peu pensive, devant la *Fuite en Égypte*... Dans un cadre tout petit, sur un étroit carré de papier, le peintre avait évoqué le morne flamboiement, la désolation ensoleillée du désert, l'ardeur du sable calciné, des cailloux qui brûlent, du ciel qui resplendit. La pauvre et sainte Famille traversait les solitudes, Joseph, dans son burnous arabe, marchant nu-pieds à côté de l'âne, qui portait, avec une résignation allègre, Marie et l'Enfant divin. Très loin, vers l'horizon vibrant d'intense clarté, dans une traînée de lumière rose, des chameaux passaient avec leurs chameliers... Il parut à Suzanne, sans qu'elle se rendît bien compte de son impression, qu'il y avait loin de l'histoire sainte aux représentations évangéliques de madame Bouchonneau.

Pendant ce temps, M. Daiffres et madame Husseau dissertaient, eux aussi, sur les artistes et sur l'art. On quitta la salle de Tissot pour monter aux galeries supérieures. Besnard fut commenté, à l'aide de quelques phrases du critique Fanouillère, que les deux interlocuteurs avaient apprises par cœur et se récitaient sans rire. Ils allaient d'instinct aux tableaux devant lesquels s'arrêtait la foule, ou bien aux pochades qui représentaient des comédiens. M. Daiffres disait à madame Husseau, ravie de cette aubaine, les noms de deux ou trois actrices dont les portraits, fort déshabillés, souriaient dans des cadres trop somptueux. Il laissait entendre, très adroitement, que ces belles personnes ne lui étaient pas inconnues. Insensiblement, cette curiosité qui s'éveille au cœur des Parisiennes, dès qu'on prononce le nom du plus obscur cabotin, fit que la jolie veuve s'intéressa prodigieusement aux propos de son compagnon. M. Daiffres, dont elle avait à peine remarqué l'élégance correcte et un peu banale, lui devint moins indiffé-

rent que tout à l'heure. Ce veuf bien conservé, boutonné dans une redingote sévère, ganté de frais, économe de ses cheveux, ayant un hôtel et des voitures, très riche à ce que l'on disait, sans doute lancé dans le monde où l'on ne s'ennuie pas, lui parut presque réaliser cet idéal que rêvent également les bourgeoises et les concierges, et qu'on appelle, dans les salons et dans les loges, « un homme comme il faut ».

C'est avec une sympathie à peine dissimulée qu'elle lui tendit, en le quittant, sa main potelée et grasse. Il la serra d'une pression courtoise, sans déplaisir.

IV

Le lendemain, à l'école Maintenon, pendant la récréation qui suivit le cours d'instruction civique, Marcelle embrassa Suzanne avec ravissement.

— Tu sais, ma chérie? c'est très gentil que nos parents se connaissent! Papa m'a dit que ta mère lui plaisait beaucoup. C'est dommage, que nous demeurions si loin l'une de l'autre... On se verrait plus souvent. Est-ce que ta mère a un jour?

— Mais non, maman sort presque toujours l'après-midi.

— C'est dommage!

La cloche sonna. Les sous-maîtresses firent taire les causeries, et annoncèrent que madame la directrice allait réunir les élèves dans la salle d'honneur. Ce fut, du haut en bas la maison, un bruit de jupes, un gazouillement de petits cris, un caquet de voix aiguës, un défilé rapide de chevelures enfantines, nouées de rubans clairs, un vacarme d'escaliers grimpés quatre à quatre.

— Doucement, mesdemoiselles, doucement! disaient les sous-maîtresses, en tapant dans leurs mains. Tenez-vous mieux... Louise Lupin, vous aurez une heure de retenue... Antoinette Barillot, deux verbes... Francesca Negri, vous avez de l'encre aux doigts... Ethel Genkin, ne pincez pas votre voisine!... Rachel Ephraïm, vous serez punie pour avoir tiré la natte d'Éva Gonzalès...

Marcelle reçut une réprimande pour avoir oublié de mettre, par-dessus sa robe, la blouse noire que le règlement imposait à toutes les élèves.

— Vous serez punie, mademoiselle ! C'est trop fort, à la fin ! Vous oubliez régulièrement votre blouse le jour du cours de physiologie.

— Oh ! mam'selle Mouffe, dit Marcelle, avec une intonation si drôle que Suzanne éclata de rire... Si vous croyez que je me suis mise en frais pour le professeur ! Pauvre M. Moulinet !

— Chut !... chut !... mesdemoiselles.

On entrait dans la « salle d'honneur », vaste hall situé au troisième étage, et que l'architecte de l'hôtel où l'école était installée avait sans doute voulu aménager en atelier. Madame la directrice en avait fait une espèce de cathédrale pour les homélies qu'elle prodiguait à son troupeau.

Ce jour-là, madame la directrice, assise en chaire, avait pris son air le plus inspiré. C'était une grande femme mince, qui avait conservé des restes suffisants et gardé d'incurables prétentions. Veuve d'un estimable professeur, elle se croyait née pour être douairière et disait à tout le monde, en confidence, qu'elle s'était mésalliée par amour. Son imagination l'induisait en d'interminables récits. Elle n'avait pas renoncé à plaire. Les professeurs de l'école, surtout les jeunes, connaissaient sa biographie par le menu. Pas méchante, d'ailleurs, et intelligente, mais trop férue de titres nobiliaires, trop dédaigneuse, en vérité, de l'honorable métier qu'elle exerçait pour vivre. A l'en croire, c'était pour étourdir sa douleur et pour distraire la fougue de ses sentiments qu'elle avait consenti aux besognes de la pédagogie.

Elle s'acquittait d'ailleurs de ces besognes avec zèle et majesté. Elle excellait aux discours solennels. Ayant toussé deux fois, avec une discrétion de prédicateur, elle commença ainsi :

— Mes chères enfants, vous n'ignorez pas que les hautes classes sociales, dont nous faisons partie, ont des devoirs envers les déshérités de la fortune. Les pauvres sont nombreux dans notre quartier. Avez-vous pensé, mes chères enfants, à tous les petits malheureux qui grelottent dans les mansardes ? Songez-vous à ceux qui n'ont pas, comme vous, le bonheur

de trouver chaque matin, à leur chevet, le sourire d'une mère vigilante et l'accueil d'un père affectueux? Au milieu de vos joies, dans le luxe dont on vous entoure, n'oubliez jamais ces beaux vers de notre grand Victor Hugo :

Donnez, riches, l'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux,
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

» M'inspirant de ces principes, j'ai résolu d'organiser, à l'école Maintenon, une fête de charité. Rien n'est plus doux que de se dévouer aux pauvres gens. Le lendemain de notre fête, il y aura du pain dans les logis délabrés, peut-être de la joie au cœur des misérables.

» M. Dupuy-Lange, de la Comédie-Française, nous a promis son concours, ainsi que mademoiselle Cheil, de l'Opéra-Comique, et plusieurs élèves du Conservatoire. Mais, pour corser le programme, il faut que celles d'entre vous qui possèdent des talents particuliers les mettent au service de cette solennité. Mes filles, pour donner l'exemple, joueront un morceau à quatre mains. Jeanne Michaud nous dira un monologue du répertoire de Coquelin cadet. Miss Whittaker, notre excellente maîtresse d'anglais, offre de monter une petite comédie anglaise, en un acte, avec celles d'entre vous qui prononcent le mieux. Nous pourrions ajouter à cela un acte d'*Athalie*. Enfin, voici le clou de cette matinée musicale et littéraire : *la Grammaire*, de Labiche. C'est, comme vous le savez sans doute, très amusant. Seulement, il nous faudra deux travestis. J'engage celles d'entre vous qui veulent apprendre les rôles, à se faire inscrire. Nous n'avons pas trop de temps devant nous. Allez, mes chères enfants, et n'oubliez pas que qui donne aux pauvres prête à Dieu. »

Un mois après cette harangue, où la charité, l'art dramatique et la réclame étaient si adroitement combinés, madame Husseau et M. Daiffres reçurent, presque à la même heure, une invitation, gravée en lettres bleues sur papier satiné, et ainsi conçue :

La directrice de l'École Maintenon, prie M... de vouloir bien assister à la fête de la Sainte-Catherine, qui sera donnée à l'école, le 30 mai 189..., à deux heures de l'après-midi. M. Dupuy-Lange, de la Comédie-Française, officier d'Académie, professeur de diction à l'École, prêtera son concours à cette solennité.

Suivait un programme où les chœurs d'*Athalie* faisaient des cacophonies étranges avec les musiques les plus modernes et les saynètes les plus contemporaines. La brillante Marcelle avait naturellement choisi un rôle, celui de Jeannot dans *la Grammaire*. Depuis plus d'une semaine, elle passait trois heures par jour devant sa glace, essayant d'emprisonner ses cheveux sous une perruque bouffonne, ajustant à ses joues une paire de favoris roux, serrant son buste dans un gilet rouge, enfilant un pantalon noir, attachant à son cou et à sa taille un large tablier blanc. Ainsi accoutrée, elle s'évertuait à lancer d'un air nigaud, avec des intonations balourdes « d'une voix de larbin » comme elle disait, les principales répliques de son rôle : « Paf ! Sacrebleu ! le saladier doré !... Oui, monsieur le vétérinaire, la vache de monsieur est morte. Il paraît qu'elle avait avalé un morceau de carafe mal enterré... » Ou bien encore : « Monsieur, c'est notre vieille cuisinière qui était percée... »

En débitant ces gentillesses ahurissantes, la jeune fille riait toute seule, inquiétant par les éclats de son hilarité la femme de chambre qui était un peu scandalisée par ce carnaval.

Marcelle avait insisté pour que Suzanne acceptât un rôle.

— Voyons, chérie, décide-toi. Tu jouerais si bien le personnage de Blanche, avec ton teint rose, ta voix douce et tes petits airs de ne pas y toucher. Si tu ne te fais inscrire tout de suite, on donnera le rôle à cette buse de Jeanne Michaud, qui grille d'envie de se montrer en public, et qui a une voix de chaudron. Accepte donc. C'est si amusant les répétitions !

Suzanne, bien que son caractère fût enjoué, et que le rire lui vînt promptement aux lèvres, ne se souciait pas de jouer la comédie. Ce rôle d'ingénue, qui seyait bien, disait-on, à sa chevelure blonde et à ses yeux francs, ne plaisait ni à son esprit ni à son cœur. Elle avait une aversion instinctive pour certaines parodies dont s'amusent les amateurs de spectacles drôles. Elle s'était surprise à pleurer sur la passion du Cid et

de Chimène, bien que ces amours héroïques fussent inscrites au programme du brevet simple. Elle n'était point disposée à faire rire une galerie de gens endimanchés par des paroles de tendresse prononcées d'une façon cocasse. Le rôle de Blanche, dans *la Grammaire* de Labiche, fut définitivement attribué à Jeanne Michaud.

V

— Tu viendras, papa! Tu ne peux pas te dispenser de venir! dit Marcelle à M. Daiffres le matin de la Sainte-Catherine. Tu verras comme c'est amusant! Mon costume est d'un réussi!

L'ingénieur répondit affirmativement, mais sans entrain. Ce costume si « réussi », l'inquiétait un peu. Non qu'il eût des préjugés excessifs ni des idées bien arrêtées sur l'éducation des jeunes personnes. Mais l'exubérance croissante de Marcelle, son verbe haut, ses manières brusques, l'allure de maîtresse de maison qu'elle prenait déjà, commençaient à donner des soucis à cet ingénieur, et à le distraire de ses affaires aussi bien que de ses plaisirs. C'est une position délicate que celle de père, encore jeune, d'une fille déjà grande. Le genre de vie que le scepticisme mondain attribue d'ordinaire aux veufs bien conservés s'accorde mal avec l'office de tuteur d'une vierge. Cette situation bizarre peut compromettre la réputation de la jeune fille, en rendant le père légèrement ridicule. M. Daiffres, assez jaloux de son indépendance, aimait tendrement Marcelle. Le moment allait venir où il serait obligé de sacrifier l'un ou l'autre de ces deux sentiments qui étaient devenus insensiblement deux habitudes et dont il n'avait pas prévu l'inévitable conflit.

— Tu rêves, papa, voyons ; ce n'est pas le moment. Dépêchons-nous. Anna, mon paquet est-il prêt?

— Mam'selle, j'ai bien plié le pantalon et la chemise amidonnée, et j'ai mis la perruque dans du papier, à part.

Dans le coupé, en roulant vers l'avenue d'Istrie, Marcelle, les yeux brillants, les joues roses, les lèvres déjà vermillonnées

de fard, embrassait son père à pleins bras, comme fait un bébé à qui l'on vient de donner son premier jouet.

— Oh! papa, c'est si amusant de jouer la comédie! Quel dommage que cette petite Suzanne n'ait pas voulu du rôle de Blanche! Mon bonheur aurait été complet. Elle m'aurait demandé où était le saladier doré, pour y mettre des fraises. Et moi, qui l'ai cassé, je lui aurais répondu : « Il doit être resté dans le buffet de la salle à manger. » Enfin, elle sera là tout de même, et madame Husseau aussi.

« Et madame Husseau aussi. » Pourquoi cette fin de phrase fit-elle plaisir à M. Daiffres? Lui-même, peu psychologue et nullement adonné aux pratiques de la vie intérieure, ne se mit point en peine d'analyser les impressions que ces mots réveillèrent en lui. Mais, dans l'éclair d'un souvenir furtif, il revit l'agréable veuve, avec sa torsade de cheveux bruns, sa démarche aisée, la richesse de sa taille, son sourire avenant, son air posé...

Les voitures s'arrêtaient devant le portail, grand ouvert, de l'école Maintenon. Victorias, coupés, landaus de louage et fiacres à l'heure amenaient, à la matinée musicale et littéraire de la Sainte-Catherine, un flot de parents cossus et d'élégantes élèves. Les marchands de vin du voisinage regardaient les beaux chevaux, les belles femmes et les hommes bien mis. Parmi les poutres et la pierraille d'un chantier voisin, des maçons cessaient d'ajuster leurs moellons. Le luxe du négoce et de l'industrie étalait ses grâces et ses magnificences. Presque toutes les jeunes filles étaient jolies, ou du moins semblaient telles. Pimpantes et alertes, gentiment chapeautées, gantées de frais, chaussées de neuf, corsetées serré, elles avaient, presque toutes, la même tournure, la même voix, la même expression coquette et vague. C'était la réplique, indéfiniment multipliée, de la jeune Parisienne des classes moyennes, menue monnaie, petit être fragile, gracieux, un peu banal, d'où sort, habituellement, un parfum de poudre de riz, une odeur de linge fin, un bruit de paroles apprises et de sentiments convenus; bibelots amusants, qui désarment, après tout, le pessimisme des observateurs moroses. Ce besoin de tendresse qui agite d'un mouvement perpétuel le cœur féminin, et qui ne trouve plus dans la religion

les mêmes divertissements qu'autrefois, avait fait naître, dans cette école très laïque, des amitiés passionnées, des camaraderies exaltées et démonstratives. C'étaient, au saut du marchepied et dès le vestibule, des mains tendues, des lèvres promptes au baiser, *shake-hands* américains, accolades, petits cris d'admiration réciproques pour des toilettes nouvelles, amusant babil, gentil gazouillement de volière. Les mamans étaient, en général, plus dignes. Un peu engoncées dans leurs parures, gênées d'embonpoint, elles se saluaient d'un petit signe de tête, qui faisait trembler, sur des beautés trop mûres, des plumes trop juvéniles. Quelques jeunes gens, plus ou moins frères ou cousins d'élèves, allaient de groupe en groupe, saluant, complimentant, faisant des effets de monocle et de gardénia. Les professeurs passaient, levant timidement leurs chapeaux.

Le public s'entassa comme il put, dans une salle trop étroite, au fond de laquelle un rideau rouge dissimulait une scène hâtivement construite avec quelques planches. Parmi tous les visages que rapprochait l'alignement des chaises et que congestionnait déjà la chaleur de la chambre close, M. Daiffres chercha tout de suite, sans savoir au juste pourquoi, le profil de madame Husseau.

Arrivée en retard, elle était assise dans un coin, à gauche. Suzanne était près d'elle, toute mignonne et sobrement coquette sous une toque de velours bleu qui allait bien à sa figure blonde et à la finesse de ses cheveux soyeux. Mais M. Daiffres ne regardait point la jeune fille. Décidément, cette veuve lui plaisait. Il s'attardait à la trouver « comme il faut », correcte, découvrait en elle une foule de qualités qui réalisaient, à peu près, son idéal d'ingénieur : un maintien réservé, beaucoup de tenue, du charme ; avec cela un certain *chic* extérieur, très capable de flatter l'amour-propre d'un mari. Un mari?... Est-ce qu'elle consentirait?

Trois coups. Le rideau rouge se replie, tiré par des anneaux le long d'une tringle qui grince... Éclat de rire général. Un bizarre personnage, emperruqué d'une tignasse rousse, culotté de noir, gileté de rouge, tourne le dos au public et range de la vaisselle dans un buffet. Est-ce une fille? Est-ce un garçon? Quelle énigme se cache sous ce déguisement de jocrisse? Les

monocles et les gardénias, groupés au fond de la salle, semblent s'intéresser prodigieusement à ce spectacle ambigu, et chuchotent : « Qui est-ce ? Pas mal ! Joli modèle ! Très plastique ! Pas assez dégagée ! Ça viendra plus tard... Promet... Où diable a-t-elle mis ses cheveux ?... Elle a une chemise d'homme !... Elle n'a pas de corset !... » Enfin, la vaisselle est rangée : une voix sonne, fraîche, musicale, contrastant étrangement avec le vilain costume qu'il a fallu endosser et les paroles qu'il faut dire : « L'ennui de la vaisselle, quand on l'a rangée, c'est qu'il faut la déranger. » Applaudissements dans l'assistance. Murmures flatteurs : « Oh ! cette Marcelle ? Il n'y a qu'elle pour nous faire rire comme ça... Est-elle assez bien grimée !... Non, elle est méconnaissable. — Décidément, elle tient le record. — Qui est-ce, s'il vous plaît ? — La petite Daiffres, la fille de l'ingénieur. — Bravo ! Elle fait honneur à l'École. »

Et la pièce continua, cocasse, applaudie. Une grosse gaillarde, bouffie et rebondie, qui avait prêté son ampleur au personnage de Poitrinas, président de l'Académie d'Étampes, partageait avec Marcelle les acclamations du public. Toutes les actrices furent rappelées, félicitées. Marcelle, rouge de plaisir, si émue qu'elle en laissa tomber un de ses favoris, dut traverser la salle pour rentrer dans le laboratoire de physique, où l'on avait installé, pour les actrices, à côté de la machine pneumatique, une table de toilette et un vestiaire. L'arome subtil qui sortait du vilain accoutrement où elle avait emprisonné sa chair jeune et capiteuse souleva un redoublement de vivats, des trépignements d'enthousiasme. Les gardénias firent la haie ; les monocles étaient fixés sur le corsage de la jeune fille et sur la courbe onduleuse de ses hanches.

M. Daiffres reçut, d'un air un peu gêné, les félicitations de la directrice et fit un accueil assez maussade à M. Dupuy-Lange, de la Comédie-Française, qui avait sollicité l'honneur de lui être présenté. Un reporter étant venu lui demander la permission de nommer sa fille dans un compte rendu élogieux, il refusa sèchement.

Il entendit assez mal la fin de la représentation. Une pièce lyrique de Jean Rameau sur les petits oiseaux ne l'émut guère, malgré tout le mal que se donna une fillette étique.

pour en faire valoir les rimes imitatives. Il ne goûta pas davantage un monologue, où il était question d'un hanneton qui tourmentait un Auvergnat. Une pimbèche, osseuse et pâle, pianota quelque chose de langoureux. Malgré lui, ses yeux allaient vers madame Husseau. Leurs regards, plusieurs fois, se rencontrèrent. La veuve rougit d'un léger émoi, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Le veuf sentit renaître au fond de son cœur je ne sais quelle joie d'aimer, dont il croyait avoir perdu le secret.

Cet homme, durci par les affaires, séché par toutes les soirées qu'il avait passées en compagnie de célibataires et de joueurs, blasé sur le compte des femmes par les distractions qu'il croyait pouvoir concilier avec la dignité de son veuvage, fut pris par le charme raisonnable de cette femme.

Il la rencontra au parloir et la salua respectueusement, évitant le regard de ses yeux bruns, toujours ouverts avec une expression de souriante indifférence sur les hommes et sur les choses.

Elle lui tendit la main, presque cordialement. Il eût voulu prolonger cette étreinte discrète des doigts gantés.

— Monsieur, je vous félicite du succès de mademoiselle Marcelle. Elle a joué avec un entrain extraordinaire.

— Trop extraordinaire, peut-être, fit-il en souriant.

Suzanne intervint pour défendre son amie. Bien qu'elle eût peu de goût pour les drôleries où se complaisait la fringante Marcelle, bien qu'elle eût été choquée par certains applaudissements qui s'étaient adressés bien plus aux excentricités des accessoires et du costume qu'au talent de l'interprète, son cœur charmant refusait de désapprouver tout à fait la chère camarade à qui elle avait juré, pendant une récréation mémorable, une éternelle fidélité.

— Oh ! monsieur, cette bonne Marcelle nous a tant amusés. Elle a pris tant de peine pour nous faire plaisir. Un mois de répétitions, un vrai casse-tête. Et les costumes à essayer, et les sévères remontrances de M. Dupuy-Lange qui, sans doute, est encore en train de lui faire des observations.

— En effet, je ne sais pourquoi Marcelle n'arrive pas... Mais vous, mademoiselle, est-ce que vous ne deviez pas jouer ? On m'avait dit, il me semble...

— Oh ! interrompit en riant madame Husseau, cette petite est d'une timidité... Ce n'est pas ma faute si elle n'a pas accepté le rôle de Blanche, qui lui allait si bien... Mais voilà ! elle est d'un timide ! Elle a horreur de paraître en public.

M. Daiffres regardait Suzanne, qui s'excusait mollement, en levant vers sa mère l'azur de ses yeux tendres. Pourquoi n'avait-il pas une fille comme cela ?

Au moment où il se laissait aller, contre son habitude, à un accès de rêverie, Marcelle arriva en coup de vent, les yeux rieurs, les cheveux ébouriffés, la frimousse encore barbouillée de fard.

— Bonjour, madame. Bonjour, Suzon. Bonjour, papa. Ah ! ce que j'ai eu de peine à me défaire de tout ça... Mais n'est-ce pas que cette comédie est drôle ?... Ce Labiche ! Il est impayable ! Tu sais, ma petite Suzon, à la prochaine Sainte-Catherine, je veux absolument que tu joues. M. Dupuy-Lange vient de me dire que tu ferais très bien les ingénues, que tu avais une petite mine à la Reichenberg. Entends-tu ça ? à la Reichenberg !... Là-dessus, je me sauve au laboratoire pour me passer un peu d'eau sur la figure.... Au revoir, madame. Ne m'embrasse pas, ma petite Suzon. Tu te mettrais du rouge au bout du nez.

— Madame, dit M. Daiffres à madame Husseau en la saluant pour prendre congé, oserai-je vous demander la permission d'aller vous présenter mes hommages ?

— Monsieur, vous me trouverez chez moi tous les mardis, après quatre heures.

Elle n'avait point de « jour », n'ayant presque point de relations et préférant les courses dans les magasins aux causeries mondaines autour d'une tasse de thé. Mais elle pensa, par une brusque inspiration de femme pratique, à ne point paraître trop dépourvue de visites et trop isolée du monde. Peu intelligente, aussi étrangère que possible aux usages et aux distractions de ce qu'on appelle « le Tout-Paris », ayant gardé au fond de l'âme les goûts et les aspirations d'une modiste, elle était douée d'une présence d'esprit qui l'empêcha, toute sa vie, de faire des sottises, et servit singulièrement les intérêts de sa fortune.

VI

Dans le grand lit où elle dormait seule depuis tant d'années, madame Husseau s'éveilla, un peu nerveuse, encore agitée par des rêves inachevés. Elle songea : « Mardi, 5 juin. C'est aujourd'hui qu'il doit venir; du moins, il a semblé le promettre. S'il allait oublier? Mais non. C'est un homme sérieux, très comme il faut; il viendra... »

Elle ferma les yeux, enfonça au fond de l'oreiller sa jolie tête, retomba dans un demi-sommeil délicieux et inquiet. Elle apercevait, en visions indécises, un ingénieur souriant et solennel, un hôtel, des voitures, des chevaux, des domestiques qui venaient prendre ses ordres, un luxe nouveau, une seconde vie.

— Je suis folle! dit-elle presque tout haut, en défaisant, d'un mouvement machinal, son abondante natte de cheveux châtains. Ce monsieur ne pense pas à moi. Il n'a pas le temps. Et pourquoi songerait-il à moi? Ah! décidément, il y a trop de belles femmes dans les théâtres.

On frappa doucement à la porte. C'était Suzanne, déjà levée, fraîche, alerte.

— Maman, je pars pour l'école. Augustine m'attend. As-tu des commissions?

— Ma chérie, tu diras à Augustine de passer chez Potin et de prendre un *plum-cake*. Dis-lui aussi de descendre jusqu'à la Madeleine, et d'acheter des fleurs. Recommande-lui d'aller te reprendre bien exactement à onze heures et demie, afin d'être ici à midi... Tu remettras *Serge Panine* au cabinet de lecture, et tu me rapporteras *les Demi-Vierges*.

La jeune fille passa ses bras autour du cou de sa mère, l'embrassa tendrement.

— C'est tout?

— C'est tout, ma chérie.

Les heures paraissent indéfiniment longues, et les jours semblent n'avoir pas de fin, lorsqu'on attend une personne dont on espère la venue sans trop y compter. Certes, il y

avait plus de raison que de sentiment, plus de calcul que de chimère, dans la sympathie qui liait déjà madame Husseau à M. Daiffres. Mais les femmes, même les moins romanesques, ont le merveilleux pouvoir d'idéaliser toutes leurs espérances. Déjà, la veuve du malheureux M. Husseau souriait à des mirages, comme une jeune fille qui regarde, au loin, sur les routes, pour voir si son fiancé ne vient pas. Elle avait lu *le Maître de Forges*, et des phrases héroïques, des descriptions d'ingénieur magnanime remontaient à sa mémoire.

Elle s'habilla lentement, un peu lasse, avec un soin minutieux. Tandis qu'elle agrafait son corsage, ses yeux tombèrent sur un guéridon où était placé un petit cadre de peluche aurore. Dans ce cadre souriait une photographie d'homme, un visage aimable et bon, au regard clair, franc, un peu rêveur. Madame Husseau eut une minute de compassion en songeant à son défunt mari, si dévoué, si loyal, si peu pratique. Pauvre ami! Tout le monde abusait de sa naïveté; il ne gagnait pas d'argent, prêtait à des gens qui ne rendaient jamais... C'est en soupirant, que la sensible veuve se coiffa devant sa glace, et fleurit son corsage d'un œillet rouge, pris à un bouquet oublié qui, depuis la veille, agonisait dans le cabinet de toilette.

Elle jeta un coup d'œil sur le salon. Des housses de coutil rayé recouvraient les meubles, qui pourtant n'étaient pas précieux. Une seule fenêtre, dont les rideaux étaient vieux, éclairait la pièce étroite et triste. Quelques paysages à bon marché égayaient tant bien que mal la nudité des murs. Des partitions traînaient sur le piano ouvert. Un vieux numéro du *Monde Illustré* étalait, sur une table, des portraits d'hommes politiques, de romanciers et d'assassins. Il y avait, sur la cheminée, une pendule dorée, sous globe...

Onze heures et demie... Midi. Et Suzanne qui n'arrive pas! Et Augustine! Que font-elles? Où peuvent-elles bien passer leur temps?... Un coup de sonnette... C'est Augustine toute seule. Et Suzanne?

— Voici, madame, ce qu'on m'a donné pour vous.

Et la grosse bonne tend une mignonne enveloppe de papier bleu, où court une écriture fine et déliée :

Chère Madame,

Je vous fais mille excuses. C'est un véritable enlèvement. Mais rassurez-vous, il n'y a pas de ravisseur. J'ai emmené Suzanne déjeuner à la maison, en sortant du cours. Elle ne voulait pas, mais j'ai tellement insisté !... Nous vous la ramènerons à quatre heures, papa et moi. Car vous nous avez permis de vous rendre visite. Vous ne nous en voudrez pas, j'espère, de vous avoir pris, pour quelques heures, cette bonne Suzon.

MARCELLE DAIFFRES.

Madame Husseau déjeuna seule. Elle était flattée que sa fille fût invitée ainsi, sans façon, chez des gens riches. Mais cette invitation imprévue contrariait ses plans. Elle comptait envoyer Suzanne, à quatre heures, chez une vieille tante, un peu négligée, et rester ainsi en tête à tête avec l'ingénieur. Il lui semblait que cette visite avait une extrême importance, que M. Daiffres avait des choses très particulières à lui dire, que la présence des deux enfants serait plutôt gênante.

Elle sortit vers deux heures, incapable de rester en place, contente et anxieuse. Elle passa chez l'épicier, acheta du vin d'Espagne, des biscuits, des gâteaux. Elle rentra, impatiente, troublée, elle gronda Augustine parce qu'elle n'avait pas mis assez de thé dans la théière, disposa des bouquets dans deux potiches de faux Japon, prit un ouvrage de tapisserie, le quitta, attendit.

A quatre heures précises, la voiture de M. Daiffres s'arrêtait devant le numéro 55 de la rue Rennequin. L'ingénieur descendit lestement, tendit la main aux deux jeunes filles.

— A quel étage, mademoiselle Suzanne ?

— Au quatrième au-dessus de l'entresol.

Le concierge, intrigué, sortit de sa loge pour regarder cette belle voiture, et suivit du regard, dans l'étroit escalier, une toilette rose, légère et claire, qui enveloppait Marcelle d'un reflet de ciel matinal.

Madame Husseau s'efforça de reprendre son air le plus tranquille, pour recevoir et remercier M. Daiffres.

— Monsieur, je suis vraiment confuse... Je crains vraiment

que Suzanne n'ait abusé... Mademoiselle Marcelle est trop bonne.

— Madame, je suis trop heureux de l'amitié qui unit nos enfants. Je voudrais que toutes les compagnes de ma fille fussent aussi charmantes, aussi raisonnables, aussi parfaitemant élevées que mademoiselle Suzanne.

— Oh ! monsieur, vous nous flattez...

— Non vraiment ! c'est une jeune fille accomplie. Son éducation vous fait honneur. Cependant, j'oserai faire un petit reproche à mademoiselle Suzanne. On dit qu'elle a une très jolie voix, et elle s'est dérobée à toutes nos supplications...

— Oh ! oui, insista Marcelle. Tu n'as pas voulu chanter. Ce n'est pas gentil.

— C'est que je ne sais rien par cœur

— C'est possible. Mais ici, cette excuse ne prend pas. Tiens, j'aperçois des partitions sur ton piano.

Elle fouilla le cartonnier.

— Mais elle joue des choses ravissantes, cette Suzanne : du Théodore Dubois, du Bizet, du Tchaïkowski... Et puis elle récite si bien... Tiens! *Conte d'avril.* J'ai vu jouer ça à l'Odéon. Oh! dis-nous *Conte d'avril*, la sérénade? C'est si joli !

Suzanne avait une voix fraîche, souple, à la fois enfantine et habile. Elle sentait, elle aimait les douceurs de la mélodie et la musique des vers. Très simplement, avec un art spontané et innocemment subtil, elle récita la vieille ballade que la belle Viola, déguisée en page, chante, en un palais d'Illyrie, au duc Orsino :

Quelquefois, c'est votre cœur même
Qui met un obstacle à vos pas :
Tel ne croit pas aimer, — il aime!
Tel croit aimer, — il n'aime pas!
Mais comme il faut que les yeux s'ouvrent,
Un jour, après mille tourments,
Toutes les erreurs se découvrent
Pour la rencontre des amants.

Voici fleurir les giroflées,
Les anémones, les ajoncs.
C'est Avril! Aux branches gonflées
Viennent d'éclater les bourgeons;

Dans le jardin, dans la broussaille,
S'envolent des baisers charmants ;
Tout sourit, tout chante et tressaille...
C'est la rencontre des amants.

Marcelle cria, en battant des mains :

— Bravo ! bravo ! Seulement, tu sais, ma bonne Suzon, ne t'exalte pas tant que ça ! Ma parole, on dirait que tu dis ça pour quelqu'un. Où est-il ce prince Charmant ? Je ne le plains pas.

M. Daiffres et madame Husseau n'entendirent pas cette plaisanterie. L'ingénieur et la veuve du fabricant de moulures étaient en proie à la poésie. Quand ils se quittèrent, leurs mains se firent plus amicales et leurs regards plus doux.

VII

Des semaines passèrent. Les visites de l'ingénieur Daiffres au numéro 55 de la rue Rennequin devenaient de plus en plus fréquentes. Ses camarades du cercle des Paniers-Percés le trouvaient moins assidu qu'autrefois. On ne le voyait plus au foyer de la danse. Il avait donné congé au propriétaire d'un appartement garni qu'il louait depuis de nombreuses années et où il se rendait régulièrement deux fois par semaine. Il n'invitait plus ses amis au restaurant, et, d'autre part, il hésitait à les traiter chez lui, depuis que Marcelle, de plus en plus garçonnière et précoce, avait demandé une cigarette, d'un bout à l'autre de la table, au plus gros actionnaire des Aciéries de l'Estramadure. Il désirait que sa maison fût gouvernée, que sa fille fût dirigée par une volonté quasi maternelle. Trouver chez soi bon accueil, bon gîte et le reste, pouvoir s'en remettre à quelqu'un du soin de corriger les défauts de Marcelle, recommencer la vie avec une femme agréable et sensée, c'était là une idée fixe à laquelle s'attachait volontiers cet esprit méthodique, et qu'il associait à l'image de madame Husseau. Mais il n'était pas encore sûr des dispositions de celle-ci. Il craignait de se heurter à des scrupules, d'aller à l'encontre

d'une fidélité exclusive, d'une tendresse maternelle peu disposée au partage. Après tout, les preuves de sympathie que madame Husseau lui avaient accordées n'étaient pas un indice assez clair pour autoriser une démarche décisive. Et puis, que dirait Marcelle? Accepterait-elle cette entrée d'une étrangère dans la maison où tous ses caprices étaient depuis longtemps obéis? Ne pouvait-on pas redouter un accès de jalousie féminine, des complications, toutes sortes d'ennuis?...

Ce qui rassurait l'ingénieur, c'était l'amitié de Suzanne et de Marcelle. Il pensait qu'un événement si propre à resserrer l'intimité de ces deux jeunes filles serait bien accueilli de part et d'autre.

Un matin, pendant la récréation qui suivait le cours de littérature grecque, Marcelle dit à Suzanne, avec un air sérieux dont son visage n'avait guère l'habitude :

— Il faut que je te confie un secret.

Suzanne ouvrit les yeux tout grands, fort intriguée.

— Oui, un secret qui nous intéresse toutes les deux... Écoute, chérie, m'aimes-tu toujours autant?

— Comment peux-tu me demander ça?

— Très bien, alors. Moi, tu sais, je ne peux pas me passer de toi... Eh bien! il y a un moyen pour que nous ne soyons jamais séparées, pour que nous vivions ensemble du matin au soir, comme deux sœurs.

— Lequel?

— Ah! voilà, c'est très difficile à dire. Tu me promets la discrétion la plus absolue?

— Bien sûr.

— Voyons, je te le répète. Que penserais-tu... je ne sais comment raconter ça... que penserais-tu d'une combinaison... non, d'une alliance qui ferait de nous des sœurs, des vraies sœurs?

— C'est que... je ne te comprends pas très bien...

— Tiens! après tout, j'aime mieux te dire tout de suite ce qui se passe. Pourquoi chercher tant de détours?... Papa m'a demandé s'il me ferait de la peine en épousant ta mère. Au premier moment, ça m'a surprise. Je ne voulais pas. Et puis j'ai réfléchi. Ça ne serait pas si bête, après tout!

Suzanne, bien qu'elle redoutât depuis quelque temps un

malheur qu'elle ne savait comment définir, fut frappée par cette nouvelle comme par un coup droit au cœur. Sa mère, la quitter, épouser... Non! Elle n'y voulait pas croire.

Elle resta un moment la tête basse, sans rien dire. Marcelle lui prit le bras affectueusement, et d'un ton câlin :

— Voyons, chérie, est-ce que cet arrangement ne te plaît pas? Moi qui croyais!... Songe un peu, nous serions ensemble tout le temps!... Tu vivrais avec nous. Ce que j'ai serait à toi.

Elle parla ainsi, très longtemps, sincèrement émue, surprise que cet « arrangement », comme elle disait, ne plût pas à sa chère compagne. Elle mit à défendre cette cause toute la fougue exubérante de son caractère, toute l'ardeur de son tempérament, toute sa sagesse de petite bourgeoise. Pour elle, elle avait déjà dit oui.

Elle ne crut pas devoir conter à son amie les raisons qui d'abord l'avaient fait hésiter. Elle avait eu un mouvement de révolte vaniteuse, en apprenant qu'une étrangère aurait le droit de la déposséder de ses prérogatives, et que les domestiques ne considéreraient plus « Mademoiselle » comme la maîtresse de la maison. Mais, foncièrement bonne, heureuse de la joie que son père avait montrée en lui contant ses projets, elle s'était ravisée. Est-ce que, pour aller dans le monde, il ne valait pas mieux, après tout, avoir une mère?...

— Vois-tu, ma bonne Suzon, reprit-elle, ça me va tout à fait, cette idée de papa. Et toi, ne seras-tu pas contente d'avoir un père, qui te protégera, et qui t'aimera, je te le garantis!

— Excuse-moi, ma chère Marcelle, je n'étais pas préparée à cette nouvelle, et vraiment...

Les yeux de la jeune fille se voilèrent de larmes contenues.

La cloche sonna, interrompant ces confidences. Une sous-maîtresse apparut, à la porte de la cour :

— Allons, mesdemoiselles, en rangs pour la conférence de littérature française. Celles d'entre vous qui ont laissé à l'étude leur *Tartufe* et leurs *Femmes savantes* sont autorisées à les aller chercher.

Le soir, en dînant avec sa mère, Suzanne fut toute triste, cruellement préoccupée.

— Qu'as-tu, ma chère enfant? es-tu souffrante?

— Non, mère, je ne suis pas souffrante.

— Alors, pourquoi fais-tu cette figure-là. Tu n'aimes pas ce rôti de veau? Veux-tu qu'Augustine te fasse un œuf sur le plat?

La main de madame Husseau était déjà tendue vers le timbre. Suzanne l'arrêta, et, brusquement, éclata en sanglots.

Il s'agissait bien d'œuf sur le plat! Elle voulait savoir; elle voulait douter; elle voulait être détrompée. Tout ce qu'il y avait de tendresse dans cette âme neuve et silencieuse se réveilla, fit monter du cœur aux lèvres les paroles pressantes, les témoignages d'affection passionnée, les reproches. Cet esprit droit et probe, que l'expérience n'avait pas encore assoupli, amolli, dévelouté, entrait dans la vie avec de candides illusions, croyait à la foi jurée, à l'éternité des engagements humains, à tous ces nobles mensonges dont on sature notre mémoire enfantine, sans doute pour rendre, plus tard, nos déceptions plus affreuses. Bien qu'elle eût à peine connu son père, elle gardait, au fond d'elle-même, un culte pieux pour ce mort à peine entrevu. Sa tendresse filiale unissait, dans le même amour, sa mère vivante et le pauvre homme, lointain et vague, dont la photographie souriait devant la pendule du salon.

D'une voix coupée de larmes, elle évoqua ce souvenir, supplia, s'irrita.

— Non, mère, tu ne peux pas faire ça! Nous sommes si bien ainsi. Je t'aime tant! Non, je t'en prie, ne m'abandonne pas!

— Mais, ma chère enfant, qui te parle de t'abandonner? Est-ce que nous ne resterons pas ensemble?

— C'est possible, mais enfin...

— Enfin, enfin, je suis bien libre de faire ce que je veux, peut-être!... Voyez-vous cette petite, qui se mêle de ce qui ne la regarde pas. D'abord, quand bien même tu serais majeure, je n'aurais pas de compte à te rendre. Ce que j'en fais, c'est pour ton bien. Si je ne t'en ai pas parlé plus tôt, c'est que rien n'était décidé. Mais devant les insistances de M. Daiffres, j'ai consenti... Je t'assure, ma chère, ajouta-t-elle avec un sourire qui n'avait pas l'air d'être une

feintise, je t'assure que ce sacrifice m'a été imposé par tes propres intérêts. Sois raisonnable, ma chérie. Tu es digne de vivre dans le luxe, dans les fêtes, dans les plaisirs. Tu trouveras, dans ce milieu, le parti qu'il faut. Sois donc un peu pratique, une fois dans ta vie. Ta vraie place est là...

Ces arguments touchaient peu le cœur de Suzanne. Mais, pour rien au monde elle n'aurait osé se révolter contre une résolution prise par sa mère. Elle se résigna, cette fois encore, à subir sa destinée. Elle ne dormit pas cette nuit-là, et pleura beaucoup, tandis que madame Husseau continuait son rêve de chevaux, de voitures et de domestiques en livrée.

VIII

Il n'était bruit, au cercle des Paniers-Percés, à la Bourse, à la Compagnie des Aciéries de l'Estramadure, que du récent mariage de l'ingénieur Daillres.

— C'est curieux, disait, en mâchant son éternel bout de cigare, le vieux Vezançais, président du Conseil d'administration des chemins de fer du Bas-Poitou, on ne voit plus ce pauvre ami. De deux choses l'une : ou il est très heureux, ou il est très embêté. J'inclinerais pour la seconde hypothèse. Qu'en pensez-vous, Brothier?

Brothier, de la maison Brothier et Cie (pneumatiques pour bicyclettes), réfléchit, tira une bouffée de sa cigarette, et dit :

— C'est selon. Je l'ai vu l'autre jour à l'Opéra avec sa femme. Elle est très bien.

— Quel âge?

— Dans les quarante ans. Un peu moins peut-être. Ce que vous appelez une poire mûre.

— Quel genre?

— Plutôt brune. Blanche. Bras dodus. Décolletage superbe.

— Où diable a-t-il pêché ça?

— C'est la veuve d'un petit industriel, un M. Husseau inconnu sur la place. Vous n'avez donc pas reçu de lettre de faire part?

— Si fait. Mais j'ai oublié le nom. Riche?

— Pas le sou. Une fille avec cela, blonde ravissante, un amour, avec un teint clair, des yeux bleus, une petite bonne Vierge.

— Cristi! Comme vous êtes informé! Une vraie agence! Eh bien! vous savez, vous avez beau dire : je ne voudrais pas être à la place de Daiffres. A son âge, avec ses occupations, deux filles pas mariées, une femme qu'il ne connaît pas, qu'il n'a pas dressée... Non, c'est vraiment trop.

Ainsi conversait le scepticisme des commerçants et des hommes d'affaires. La morale des vaudevilles, les « nouvelles à la main » des journaux boulevardiers, le bavardage des *five o'clock* fournissent aux Parisiens une inépuisable ressource d'aphorismes sur le mariage, de jugements sur les femmes, de formules compatissantes sur l'infortune des maris.

Cependant, M. Daiffres était fort heureux. C'était vraiment une vie nouvelle qui commençait pour lui, vie facile, où le charme des affections domestiques s'alliait, dans une juste mesure, à tous les raffinements du confort matériel. On est presque toujours très bon lorsqu'on est heureux. Il faut croire que l'ingénieur en chef des Aciéries de l'Estramadure n'avait plus rien à désirer, car c'était un mari presque parfait.

Il jouissait du bonheur de sa femme. La nouvelle madame Daiffres s'était vite acclimatée dans la richesse et le luxe où un mariage inespéré l'avait transportée si brusquement. Le petit appartement de la rue Rennequin, la vie pénible et mesquine, les querelles avec la bonne, les conflits avec le concierge, les toilettes à bon marché, les chapeaux au rabais, les cinq étages à monter et à descendre plusieurs fois par jour, tous les menus déboires de la gêne s'étaient peu à peu effacés de son souvenir, comme un mauvais songe que le réveil éparpille au vent du matin. La faculté de passer, sans effort, d'un milieu dans un autre, est une des principales vertus des femmes, particulièrement des Parisiennes. Quelques indications de M. Daiffres, et surtout un instinct de coquetterie spontanée et habile, avaient suffi pour que l'ancienne madame Husseau tînt fort convenablement son rôle de maîtresse de maison, dans le bel hôtel où son destin l'avait installée.

Cet hôtel, situé au numéro 3 de la rue de Bonifacio, avait

été construit pour un riche Brésilien, qu'une forte déveine au baccara et des révolutions politiques dans son pays ruinèrent prématurément. C'était une élégante bâtisse, où l'architecte n'avait pas trop multiplié ces ornements d'ancien style, dont abuse l'archéologie des propriétaires et des entrepreneurs. La grille de fer forgé, aux lances dorées, le perron de marbre blanc, les tapisseries du vestibule avaient un petit air seigneurial. Le cabinet de l'ingénieur était au rez-de-chaussée, et deux hautes fenêtres y faisaient entrer à flots, pendant l'été, la lumière, la joie, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux. Un bureau solide et large, dont M. Daiffres avait dessiné le plan lui-même, étalait sa robuste carrure au milieu de la pièce. L'ingénieur était très fier de ce meuble, qu'il disait avoir inventé. Il le montrait à tous ses amis, et expliquait volontiers comment un système de rainures, de charnières mobiles et de planches rabattues lui permettait d'élargir ou de hausser à sa guise la table sur laquelle il écrivait. Pourquoi le maître du logis, qui n'était point d'une nature belliqueuse, avait-il suspendu aux tentures, au-dessus des cartes et plans de ses exploitations, un bizarre musée d'armes exotiques ? Ce n'étaient que yatagans syriens, kangiars hindous, kriss malais, tromblons espagnols, escopettes italiennes, épées de Tolède, frondes baléares, haches, casse-tête, masses, arcs, flèches, zagaies, de quoi équiper tous les figurants d'un mélodrame cosmopolite.

Un luxe bizarre, un bric-à-brac d'antiquaire envahissaient l'hôtel Daiffres. La surcharge des programmes scolaires, les contacts, de plus en plus fréquents avec les peuples étrangers, l'habitude, bien établie, des Expositions universelles, ont conduit les Parisiens à représenter en raccourci, dans leurs maisons, l'histoire de l'habitation et du meuble.

En ce temps-là, le napoléonisme était à la mode. Ce siècle, après avoir suivi l'Empereur sur les champs de bataille, après l'avoir acclamé par la voix des foules et par le verbe souverain des grands poètes, s'achève en honorant comme il peut « l'homme prédestiné » : il le fait célébrer par des acteurs, des costumiers et des ébénistes.

Marcelle, qui était, en quelque sorte, l'intendante du logis, encombra la maison paternelle de monuments impériaux et

de reliques bonapartistes. Partout des lyres, des colonnes, des urnes, des chaises curules, tout un garde-meuble césarien, où l'on s'attendait à voir des dames en « négligé à l'Iphigénie » et des messieurs en habit vert-pré.

M. Daiffres trouvait que la menuiserie du premier Empire avait des angles trop rectangles, qu'elle manquait de confortable et de moelleux. N'importe. On imposa au pauvre homme des armoires consulaires et une table de nuit qui semblait attendre mademoiselle Mars. L'hôtel Daiffres, comme la plupart des installations modernes, faisait songer, de plus en plus, à une exposition de meubles anciens, à une vente après décès ou après saisie. Il n'y manquait que ces numéros que collent les faiseurs de catalogues sur les bois dorés des fauteuils, sur le bronze des commodes ciselées, sur la marqueterie des consoles.

Pourquoi madame Daiffres, lorsqu'elle recevait ses amis, à son jour, dans le grand salon du premier étage, croyait-elle devoir trôner dans un fauteuil Louis XIII, au-dessous d'un Bouddha défraîchi, dont les dorures luisaient faiblement à la clarté amortie des lampes, et qui, près d'un obier neigeux et d'un araucaria verdoyant, les yeux mi-clos, levait les deux doigts de la main droite, en un geste de mystère et de bénédiction ?

Les nombreux visiteurs qui venaient le jeudi, prendre une tasse de thé ou un verre de sherry à l'hôtel de la rue de Bonifacio, étaient aussi mêlés, bariolés, composites, que ces mobiliers disparates.

Marcelle était ravie d'aise, quand arrivait ce fameux « jour ». Dès le matin, elle faisait déménager la serre pour fleurir d'orchidées et de chrysanthèmes le vestibule, l'escalier, les corbeilles et les potiches. Elle pouvait, à présent, céder sans réserve à son appétit de vie mondaine. M. et madame Daiffres avaient jugé que les deux jeunes filles avaient parcouru à peu près tout le cycle des matières enseignées à l'école Maintenon. Il fut décidé que leur éducation serait désormais complétée par quelques répétitions à domicile et par les matinées classiques de l'Odéon.

Oh ! la joie, impatiemment attendue, de ces jeudis, où l'hôtel Daiffres, naguère un peu triste et désert, s'animait

d'une vie nouvelle, qui avait réveillé, secoué tout le voisinage! Madame Daiffres, trop habile pour gêner tout de suite les intérêts de sa belle-fille, et sachant bien qu'elle pourrait, quand elle voudrait, reconquérir, par un mariage adroitement combiné, le gouvernement absolu de la maison, avait affecté de prendre, sur toutes choses, les avis et les conseils de Marcelle. Une tenture à choisir, une portière à draper, un coin vide à peupler de bibelots, étaient l'occasion de longues conférences, de courses sans fin chez les tapissiers et les décorateurs. Suzanne, entraînée dans ce tourbillon, restait douce, calme, un peu résignée, et laissait errer sur les choses, avec une mélancolie mystérieuse, ses yeux couleur de bluet, qui ressemblaient, de plus en plus, à des fleurs de rêve.

Marcelle la rabrouait quelquefois, avec une rudesse amicale :

— Ma chère, tu as l'air de t'ennuyer. Tu sais, ça n'est pas gentil. A quoi penses-tu ? Si tu as un gros chagrin ou une toquade, je dois être informée la première. Ne suis-je pas ta meilleure amie ? Tiens ! si tu veux, cet après-midi, pour te distraire, nous irons chez Murphy, choisir des étoffes...

Le coupé attelé, les deux jeunes filles, à qui la tolérance paternelle permettait ces sorties un peu américaines, roulaient au grand trot, vers l'avenue de l'Opéra. C'était pour Marcelle une joie sans pareille, que de circuler ainsi dans le mouvement, le tapage et la fièvre de Paris. Cette vive et remuante personne, dont l'esprit pétillait, moussait, débordait comme un vin capiteux et léger, était bien fille de la cité charmante et folle, où les âmes, trop grisées d'émotions fugaces, étincellent, chatoient, brûlent de mobiles reflets. Elle était bien dans sa vraie patrie, chez elle, parmi ces passants hâtifs, préoccupés, volontiers sceptiques et blagueurs, qui ont l'air de se fuir eux-mêmes en un vertige de divertissements, et qu'une fantasmagorie de lectures, de spectacles, de sensations vite effacées, de colères sans durée, d'amours sans profondeur, de passions à fleur de peau, d'amusettes ondoyantes et diverses, affine, use et soutient. Les poupées s'affaissent en gestes lamentables et veules, dès que, par une couture craquée, s'échappe le son qui leur donnait l'appa-

rence de la vie : les Parisiens languissent, les Parisiennes se fanent, si d'aventure ils perdent cette poussière de sentiments menus et d'idées infinitésimales, qui fait battre leur cœur et briller leurs yeux.

Marcelle, la main droite appuyée sur le rebord de la portière, penchait au dehors sa jolie tête brune : ses impressions se traduisaient tout de suite en phrases coupées, incomplètes, sans verbes, avec des incohérences bizarres, des sautes invraisemblables, parfois des mots drôles, des mimiques plaisantes, des gestes rapides qui suivaient l'alerte parole et dessinaient d'un trait la silhouette des gens entrevus, des élégances admirées, des ridicules notés.

— Nous sommes arrivées, tu sais !

La fougueuse Marcelle, qui ne faisait jamais rien à demi, était prise, à ce moment-là, d'une prédilection exaltée pour les étoffes anglaises et les mobiliers anglais. Elle ne rêvait que boiseries vernies de couleurs claires, soies légères et vaporeuses, tentures semées de grandes fleurs, petites étagères, faïences bleues, rouges, jaunes, vertes, verreries d'émeraude, de rubis et de turquoise.

— Vois-tu, chérie, l'essentiel, quand on veut arranger une pièce, c'est de donner à la personne qui entre une impression d'ensemble... Ainsi, chez Emma Bluffy, c'est très joli... Son cabinet de toilette a un ton d'aurore, une couleur de soleil levant... Le papier, les vases, les garnitures des meubles, tout cela s'arrange harmonieusement pour faire plaisir aux yeux. Ce doit être ravissant de vivre là dedans. J'en veux un comme ça, quand je serai mariée.

Les deux jeunes filles, tandis que la voiture attendait à la porte, étaient entrées dans la boutique de Murphy. Un commis, dont l'accent anglais paraissait exagéré par le désir de paraître tout à fait *chic* aux clientes de la maison, les fit asseoir. Elles regardaient, maniaient avec délices les souples étoffes que l'on étalait devant elles. C'étaient des soies brochées de fils d'or, des mousselines légères, impalpables, des satins qui semblaient tissés de lumière pâle et de reflets adoucis. Marcelle faisait bouleverser tous les rayons, saccageait le magasin, ahurissait l'employé par ses questions, remuait tout de ses mains prestes, dévorait tout de ses yeux brillants,

appréciait tout d'un mot bizarre ou d'un geste cocasse. Elle se renversait sur sa chaise pour mieux voir, cambrait sa taille pliante, reculait pour mieux juger l'effet d'une symétrie ou l'accord de deux teintes. Elle bavardait éperdument.

Suzanne, penchée sur des nuances moins bleues que ses yeux, moins roses que ses joues, moins blondes que la torsade dorée que retenait l'épingle de son chapeau fleuri, regardait et rêvait. Cette petite fille avait un singulier goût de vie intérieure et de distraction méditative. Pour les personnes de cette espèce, il n'est point de lieu, si banal soit-il, qui ne puisse être un refuge de recueillement et de mystère. Le rêve, dès qu'il éclôt et s'épanouit, change en paradis merveilleux tout ce qui l'entoure. Il flamboie tout aussi bien dans une salle d'attente ou dans un bureau d'omnibus que sous la coupole étoilée d'une chapelle ou parmi les colonnettes d'un oratoire gothique. Il porte avec lui tous ses bijoux et toutes ses pierreries, et les répand à profusion sur les réalités où s'égare son vol.

Assise dans la boutique d'un teinturier cher aux snobs, son fin profil penché vers des chiffons britanniques, Suzanne rêvait.

Elle avait lu, pendant les loisirs que lui laissaient d'ennuyeux examens, les vers des poètes anglais. Sans en rien dire à personne, elle était l'amie de Shelley, de Tennyson, de Keats, de Browning. Amie fidèle et délicate, que l'auteur des *Idylles du Roi* eût aimé à glorifier. Souvent, elle avait relu, sur un carnet connu d'elle seule et confident de ses prédilections, cette phrase des *Lotos eaters :* « Donnez-nous la mort, la nuit de la mort ou le calme du rêve... *Give us death, death or dreamful ease* ». Elle aimait aussi les peintres anglais, surtout Watts et Burne Jones. Elle cachait soigneusement ses préférences, pour ne point paraître singulière aux esprits précis et aux âmes pratiques dont elle était entourée. Mais, combien de fois elle avait cru mirer ses jeunes mélancolies dans les yeux pâles des vierges divines qu'évoquait dans des forêts enchantées le peintre de l'*Amour dans les ruines !* Ces symboles, qui nous affranchissent du réel et dont la clarté illumine la route où le labeur quotidien nous courbe, ravissaient ses yeux, à peine éveillés à la vie, encore éblouis.

En l'honneur des peintres et des poètes qui faisaient cortège à ses pensées et à ses espérances, elle aima ce chatoiement de claires écharpes, ces nuances d'agate et de jaspe, ces réalités presque immatérielles, étalées sur le comptoir d'un boutiquier. Ces couleurs vaporeuses et spiritualisées, frissonnantes d'azur tendre, d'incarnat léger, de pourpre matinale, ces teintes fondues dans des brumes, frôlées de lumière, venaient du noble pays où la poésie et le rêve flottent, au-dessus de la fumée des usines, comme un arc-en-ciel parmi les nuées d'orage...

Tout à coup, Marcelle regarda l'heure à un cadran minuscule enchâssé dans la monture de son bracelet. Elle eut un geste de découragement :

— Bon ! Encore un cachet de perdu ! Je suis toujours en retard... J'ai encore raté mon doucheur.

IX

Suzanne, quelquefois égayée par les gamineries de sa compagne, n'était pas heureuse. Le luxe, les attentions dont elle était entourée, la sincère affection de M. Daiffres ne réussissaient pas à guérir la blessure dont saignait secrètement son cœur. La vie paraissait lui prodiguer des faveurs et des sourires. Elle se sentait enviée. La condition nouvelle où le mariage de sa mère l'avait engagée excitait les jalousies, les curiosités, les malices. Toute autre, à sa place, eût ressenti, par là, un plaisir de vanité, une délectation d'orgueil. Mais les splendeurs de l'hôtel Daiffres ne l'avaient pas grisée. Parfois, elle regrettait sa triste rue Rennequin, et les bonheurs austères qu'elle avait goûtés là-bas. Elle regardait très loin et très haut. A mesure que les visites, les dîners en ville, les spectacles, les conversations sans gêne, que les hommes et les femmes tiennent volontiers devant les jeunes filles, augmentaient son expérience, son inquiétude devenait plus vive et plus profonde.

Il n'y avait presque rien autour d'elle dont son cœur et son esprit ne fussent quotidiennement froissés. D'abord,

le bonheur débordant de sa mère, cet oubli du passé, cette rupture avec la vie antérieure, surtout cette application puérile à vouloir cacher des origines que tout le monde connaissait. Et puis, un malentendu tacite séparait de plus en plus notre Suzanne de son amie Marcelle, devenue sa sœur. Celle-ci acceptait avec une allègre insouciance toutes les conventions qui règlent, à Paris, les gros événements et les petits faits de la vie sociale. D'avance, elle considérait le mariage plutôt comme un incident amusant que comme une affaire capitale. On pouvait prévoir qu'elle ne serait ni trop difficile ni trop exigeante, qu'elle se marierait afin d'être plus libre de pouvoir se promener toute seule, de courir les magasins, de recevoir des visites, de donner des dîners. Il y a ainsi, à Paris, plusieurs milliers de jeunes filles, qui aperçoivent, dans la brièveté de leurs songes, le même idéal : un monsieur sans âge, ni trop beau ni trop laid, mais très *chic*, bien redingoté et chaussé, une position tranquille et de l'argent. D'où vient ce monsieur? Peu importe. Où va-t-il? On n'en sait rien. Qu'a-t-il fait? « La noce » évidemment, la petite « noce » bête et prudente de l'aristocratie bourgeoise. Mais la sagesse des papas ne répète-t-elle pas tous les jours, avec une conviction entêtée et bizarre, qu'il vaut mieux s'être amusé « avant », parce qu'on ne s'amusera pas « après »? Et voilà pourquoi les vierges parisiennes vont dans les mairies et dans les églises, par-devant les autorités civiles et religieuses, sous les yeux larmoyants des parents et des amis, afin de promettre leur fraîcheur et leur jeunesse à des célibataires fatigués. Les mères de famille appellent cela « être raisonnables ».

A ce compte, Suzanne Husseau était la personne la plus déraisonnable qui fût au monde. Elle avait beaucoup réfléchi, sans le dire, à cette coutume qui veut que les jeunes filles se marient vers l'âge de vingt ans. Souvent, devant elle, on faisait des allusions à cet usage. Et déjà, quelques vieilles gens s'ingéniaient à lui trouver un parti. Elle était résolue à ne jamais *se laisser marier*, mais à *se marier*. Seulement, elle apercevait de moins en moins le moyen de réaliser ce rêve. Tous les jeunes hommes qu'elle voyait aux réceptions de l'hôtel Daiffres semblaient taillés sur le même patron, lissés par la même pommade, étranglés par le même faux-col. On eût dit qu'une même

serinette avait façonné leur langage. Ils répétaient d'un air satisfait, des bourdes apprises, et qu'ils croyaient inventer. Ils ressemblaient tous, plus ou moins, à cette nouvelle incarnation de suffisante sottise que l'on pourrait appeler *Monsieur Prudhomme junior*... Quand ils ne parlaient pas de sports athlétiques, ils émettaient sur la littérature et sur l'art des aphorismes ahurissants. Épiciers jusqu'au fond des moelles, nés pour fredonner, dans une arrière-boutique, les vers de Scribe et de Casimir Bonjour, ils ne parlaient que de Verlaine et de Mallarmé. Ils ébauchaient des professions de foi socialistes.

Suzanne n'avait point l'espérance de trouver dans cette cohue le miracle que son cœur ingénu et fier attendait confusément. Alors, quoi? Un de ces cotillonneurs, qu'elle voyait, le soir, se trémousser, les basques de l'habit flottant au vent, beaux danseurs tous les soirs et vaguement gratte-papier pendant le jour? Autant coiffer sainte Catherine... Cette enfant estimait qu'on est libre de ne pas se marier, qu'il n'y a rien de ridicule, pour une femme, à garder le célibat, que les vieilles filles sont, neuf fois sur dix, supérieures aux vieux garçons, ceux-ci ayant coutume de s'isoler par égoïsme, et celles-là, presque toujours, ayant immolé à quelque chimère les occasions dont leurs intérêts auraient pu profiter.

Dédaigneuse de l'argent et de ses pompes, Suzanne se sentait prête à aimer la gloire, non point par puérile vanité. Elle apercevait, sous ce mot, quelque chose de vraiment grand. La gloire lui apparaissait comme la consécration de quelque généreux effort, tenté pour la conquête de ce qui est beau et difficile. Elle était résolue à attendre le fiancé de son choix, celui à qui elle promettait d'avance le don de son cœur, de son esprit, de sa personne entière. Elle le désirait voué à quelque haute entreprise. Elle songeait vaguement au plaisir puissant et doux que doit éprouver une femme, quand elle prodigue au cher compagnon que la route fatigue et que le soleil accable, la grâce efficace de son sourire, et le réconfort des félicités toujours fraîches. Oh! comme elle eût étonné ses compagnes ordinaires, si elle leur eût confié seulement la moitié de ce qu'elle pensait! Celles-là n'étaient ni inquiètes, ni songeuses, ni difficiles. Les divertissements du *flirt* leur permettaient d'attendre sans trop d'impatience le mon-

sieur riche avec qui elles comptaient faire, plus tard, sans enthousiasme, un bout de chemin. Les petits jeunes gens, récemment échappés du collège, leur rendaient hommage, Chacune avait le sien, qu'elle faisait inviter partout, avec qui elle chuchotait dans les coins, hors de la surveillance des mères. Rien de sincère, d'ailleurs, dans ces affections, pas même l'ombre d'un caprice. Il fallait, à ces poupées, des polichinelles pour les amuser. Et les polichinelles ne manquaient pas. Seulement, si les gentilles poupées avaient entendu ce que les polichinelles disaient sur leur compte après le bal, en arpentant l'asphalte nocturne, elles auraient pleuré de dépit et de rage.

Égarée dans ce pêle-mêle d'ambitions mesquines et de passions sans noblesse, Suzanne, par un scrupule excessif, se reprochait parfois son intransigeante fierté. Nul d'ailleurs ne connaissait le secret de ses pensées. Sa discrétion se refusait aux confidences. Elle jugeait qu'on ne doit point occuper les autres de sa propre personne, et que la coutume des confessions publiques est une des modes les plus insupportables de notre temps. Sa volonté, parfois ébranlée, résistait doucement aux duretés de la vie. Elle passait par des alternatives de découragement morne et d'indomptable espoir.

X

Depuis plus d'une semaine, le front étroit de Marcelle, si blanc et si net sous les frisons de cheveux noirs qui flottaient à l'entour, semblait chargé de soucis et gros d'affaires d'État. La fille de l'ingénieur Daiffres méditait de vastes projets. Elle avait lu, dans les journaux, des récits où il était question d'« installations inaugurées », de « crémaillères pendues », d'« hôtels élégants » qui étaient le « rendez-vous du Tout-Paris mondain, artistique et littéraire ». La vision de ces splendeurs hantait ses nuits, la tenait éveillée et surexcitée dans son lit étroit de pensionnaire, parmi les accessoires de cotillons, trophées déjà fanés, où la lueur de la veilleuse faisait traîner de vagues reflets.

Elle aurait voulu que les rédacteurs de « mondanités » fissent mention de l'hôtel Daiffres. Son imagination allait vite en besogne, apercevait déjà l'article rêvé.

Mais comment arriver à ce haut degré de célébrité? Comment attirer l'attention des journalistes? Par quel éclat forcer la renommée?

Jouer une comédie? Certes, on ne serait pas embarrassé pour trouver des interprètes. Mais que jouer? Une jeune fille, même fort émancipée, ne pouvait, sans compromettre sa réputation, se montrer dans les pièces où il est question de choses que les demoiselles doivent paraître ignorer. Et quant à jouer une berquinade de couvent, c'était trop ridicule. Un concert? Les hommes s'ennuient, les femmes causent, les artistes se querellent.

La jeune fille, après avoir mûrement réfléchi, se décida pour un bal. Elle ne rêvait que danses anciennes : pavane, chaconne, menuet. Un projet de bal travesti s'empara de toutes ses pensées; le carnaval approchait. Les jeudis de madame Daiffres étaient de plus en plus brillants. Tout allait pour le mieux.

Elle confia son dessein à Suzanne qui ne fit pas d'objections.

Un matin, M. Daiffres, assis devant son monumental bureau, achevait de parcourir les journaux et se préparait à ouvrir un volumineux rapport, envoyé par l'inspecteur en chef des Aciéries de l'Estramadure, lorsque trois coups légers, frappés à la porte, le tirèrent de ses occupations.

— Entrez!

— Je te dérange, papa?

— Mais pas du tout, ma petite Marcelle.

— C'est que j'aurais quelque chose à te dire, quelque chose de très important.

Les yeux de l'ingénieur prirent une expression d'affectueuse curiosité. Il ferma son journal.

— Voici, papa, le sujet de l'entrevue solennelle que je te demande. C'est grave, très grave.

Marcelle s'installait dans un fauteuil, prenant des airs de ministre plénipotentiaire, qui contrastaient si fort avec la frivolité de sa matinée rose « crevette » que M. Daiffres ne put s'empêcher de sourire. Déjà l'imagination positive et

calculatrice de l'ingénieur, se lançait sur des pistes, combinait des plans, prévoyait des objections... Il entendit la voix claire de Marcelle débiter, avec des intonations où l'on sentait l'influence d'un bon professeur, ce petit discours :

— Papa, j'ai bien réfléchi. J'ai accepté et repoussé successivement plusieurs projets. Enfin, je crois tenir la solution.

— Vraiment? Et de quoi s'agit-il?

— Oh ! d'une chose très importante. Voyons, papa. Il est temps, grand temps, que nous songions... Comment dirai-je cela?... que nous songions à prendre dans la société parisienne le rang qui nous appartient.

M. Daiffres écoutait, attentif et intrigué. Marcelle, les yeux brillants, surexcitée par les projets qui avaient germé dans sa cervelle, exposa, avec une volubilité surprenante, ce qu'elle appelait son plan. Il s'agissait de « prendre un rang ». Cette locution peu claire revenait obstinément dans les propos de la jeune fille. Réunir dans les salons de la rue de Bonifacio les « sommités » de la littérature, de l'art, de la finance, faire venir quelques acteurs et quelques actrices, fêter le romancier « sensationnel », applaudir le musicien que « Tout-Paris se dispute », être « dans le mouvement », courir après l'actualité, tel était l'idéal qui affligeait d'insomnies cette tête précoce. M. Daiffres, d'ailleurs, partageait, au fond de son âme, les ambitions de Marcelle. Lui aussi, dès que sa besogne était faite, il était grisé par cette petite ébullition de surface, que les étrangers, et les snobs appellent le « mouvement parisien ». Comme tous ceux qui paient très cher leur place au théâtre, il enviait et admirait les gens « connus », qui échangent des saluts avec les contrôleurs. Il était fanatique de Coquelin cadet. Il ne lisait rien, mais il estimait involontairement ceux qui écrivent beaucoup. Un jour, à une répétition générale, il avait longuement regardé, avec sa lorgnette, le visage de Michel Cloutier, écrivain fécond dont les historiettes pimentées atteignaient régulièrement le centième mille. Il ne répugnait pas à l'introduction de trois ou quatre gens de lettres dans sa maison. « Après tout, se disait-il, ça amusera les petites et ça leur apprendra de la littérature. » Pourtant, il avait la méfiance instinctive des hommes d'argent envers les

hommes de plume. La confrérie des écrivains semblait à cet ingénieur une engeance un peu irrégulière et bohème. Pourvu que ces enfants ne fussent pas assez sottes pour s'amouracher de quelque plumitif! Ah! non, par exemple, ça non! On invite ces gens-là pour les offrir aux invités et aux invitées qui sont curieux de célébrités. Mais si quelque intrigant de cette sorte fait mine de vouloir épouser, on le met dehors, poliment.

Toutes ces pensées, et quelques autres qui ne valent pas la peine d'être rapportées, traversaient le cerveau de M. Daiffres, tandis que sa fille lui exposait, avec des gestes vifs et une grâce de chatte câline, un projet de bal travesti à la lumière électrique.

XI

Enfin, le jour du bal était arrivé.

Ce soir-là, Marcelle ne dîna pas. Le plaisir, l'attente, l'émoi, l'enthousiasme l'obligèrent à quitter la salle à manger après le potage, et à monter dans sa chambre, qui ressemblait fort, en cet instant, à la loge d'une actrice. Des étoffes légères, souples, se répandaient en nuages de blancheurs, sur le lit et sur les chaises.

Marcelle avait longtemps hésité entre les divers costumes que sa mobile fantaisie avait fait chatoyer devant ses yeux. Elle avait pris conseil de plusieurs de ses amis, sculpteurs ou peintres. Tous lui avaient soumis leurs idées, comme pour un concours. On avait tenu d'interminables conciliabules dans le boudoir Louis XVI. C'était, pour ces messieurs, l'occasion de détailler tout à leur aise, avec la conscience de se savoir utiles et agréables, les charmes adolescents de cette jolie personne. Des Ilettes, peintre médaillé, membre du jury des Champs-Élysées, tenait pour la veste brodée et le pantalon bouffant des Moresques. On jugea que cela était « vieux jeu », et rappelait trop certaines exhibitions orientales, plus ou moins voisines de la tour Eiffel. Dubreuil, sculpteur mondain, — le « Marivaux de l'ébauchoir », comme

l'appelait le critique Fanouillère, — vantait l'agrément d'un corsage Pompadour, d'une jupe à ramages et d'un « pli Watteau ». Mais Marcelle ne voulait pas poudrer ses cheveux. William de la Guimorais, dessinateur décadent et un peu exsangue, illustrateur attitré des jeunes Revues, recommanda, d'une voix pâle, en phrases volontairement sèches et maigres, les étoffes printanières qui flottent autour des vierges plates de Botticelli. Mais une idée fixe s'était emparée de l'esprit de Marcelle et y gravait une image : le costume de mademoiselle Bartet dans *Antigone*, le péplum, la tunique à plis droits, les bandelettes...

La représentation récente de *Lysistrata*, les vers de Leconte de Lisle, le cours de M. Heuzey, les fouilles de Delphes et le commerce des terres-cuites avaient mis le grec à la mode. Beaucoup de jeunes littérateurs se disaient hellénistes. L'un d'eux venait de traduire en prose ingénieuse les fragments de Bacchylide.

L'idée de Marcelle fut généralement approuvée. Un élégant normalien, récemment sorti de l'École d'Athènes, prit plaisir à lui expliquer le principe de la draperie antique.

Elle fut satisfaite de son choix. Délivrée des accessoires et des armatures qu'inventa la pruderie moderne pour emprisonner, soutenir et défigurer le corps féminin, la jeune fille admirait, en cédant à un sentiment de coquetterie permise, la belle sincérité des Anciens.

Dans ses cheveux noirs que serraient des bandelettes, elle avait piqué un scarabée d'or. C'était vraiment, dans ce milieu banal, dans cette cohue de meubles disgracieux, une figurine exquise, pétrie de fine argile, une Tanagra très moderne, un objet de luxe, un joujou de roi.

Ce costume de cariatide eût été parfaitement chaste si nous avions, à défaut de la retenue que nous enseigne vainement le christianisme, cette franchise païenne, qui admirait, sans crainte, la grâce des mouvements et l'harmonie des contours. Il était très osé, si l'on songe à la façon dont les jeunes hommes et les vieux monsieurs regardent, au bal, les épaules et les bras des jeunes filles.

Quant à Suzanne, elle eût charmé, par sa fraîcheur claire, fleurie et blonde, un lecteur de Tennyson. Il avait fallu

qu'elle adoptât un costume, bien qu'elle sentît ce qu'il y a d'un peu ridicule en de tels déguisements. Mais elle n'eût pas été femme, si elle n'eût choisi précisément ce qui convenait le plus à sa beauté... Elle n'avait pas voulu d'un travestissement documenté, historique. On n'aurait pu la situer ni dans l'antiquité ni dans le moyen âge. Elle avait arrangé, avec beaucoup de goût, un ajustement très simple où apparaissait un ressouvenir des femmes délicates, et si lointaines, dont la blancheur traverse les toiles de Watts ou les poèmes de Wagner. En la voyant, on songeait malgré soi, aux comparaisons qu'éveillent les visions virginales dans l'âme des poètes anglais : lys penché sur un buisson d'églantines et que le soleil mourant traverse de sa lumière... un éclair de soleil, dans une brume dorée, sur les houles d'une mer violente et hostile... colombe posée au matin sur le chaume d'un toit et toute rose d'aurore...

Telle, ou peu s'en faut, rayonna, dans le bal, parmi la mêlée des couleurs voyantes, des bijoux criards, des pierreries étalées, des vanités chatouillées et fiévreuses, le charme discret de Suzanne.

— Une violette dans un champ d'orchidées, disait à sa danseuse (une personne déjà mûre, hideusement platrée et déguisée en abat-jour), le romancier Noël Davril, costumé en mignon d'Henri III.

— Oui, répondit l'abat-jour : une nébuleuse parmi des constellations. Très nébuleuse, en effet!... Il paraît que cette petite est aussi triste que sa sœur est gaie.

— Vraiment ?

— Oui. Il paraît qu'elle a été fâchée du remariage de sa mère. Elle préférait, dit-on sa pauvreté d'autrefois à tout le luxe qui l'entoure maintenant. C'est un cœur tendre, une Cendrillon, ou si vous aimez mieux, une Virginie.

— Trouvera-t-elle un Paul ?

— Ah ! voilà ! c'est bien rare, par le temps qui court.

— N'importe. Elles sont vraiment charmantes, ces deux sœurs. Un vrai diptyque. Le Midi et le Nord.

Le romancier Noël Davril parlait ainsi, tout en conduisant l'abat-jour au buffet. La musique s'était arrêtée. Les musiciens s'épongeaient le front avec leurs mouchoirs. Tout le monde

profitait de cet instant de répit, entre deux valses, pour attraper, à force de diplomatie, qui une coupe de champagne, qui un verre d'orangeade, une tasse de café glacé, un sandwich ou un pain au foie gras.

On était au milieu de la nuit, à cet instant où les visages s'animent, où les langues se délient, où les bras nus s'appuient, plus familiers, sur les manches des danseurs, où les yeux brillants, les lèvres rouges, les joues humides révèlent un commencement de lassitude délicieuse.

Le bal de l'hôtel Daiffres, bariolé comme un feu de Bengale, était, sans contredit, une des plus belles mascarades de la saison. Assurément, les gazettes mondaines en parleraient dans leurs échos. Dès neuf heures et demie, un défilé de jolies filles, montant l'escalier de marbre, avait envahi le salon et la serre. Quelques-unes s'étaient risquées jusqu'au fumoir. Le déguisement, en supprimant les dates, les origines et les habitudes, en effaçant presque les notions de temps et d'espace, autorisait des familiarités encore plus audacieuses que les libertés accoutumées. Beaucoup d'anciennes élèves de l'école Maintenon étaient là : Camille Osmonde en folie, jupe courte, veste pincée, verroteries aux poignets, marotte à la main, grelots sonnants : la brune Francesca Negri, en souple arlequine, amusante avec ses yeux d'émerillon et sa mine audacieuse ; Rachel Éphraïm, en gardeuse d'oies, dont la crinière rousse, rebelle aux morsures du peigne, était semée de brindilles de paille et de foin... Toutes ces filles de bourgeois rangés faisaient assaut de fantaisie. La grande Nathalie Princhard, brebis fade, avait une robe Directoire, ceinturée très haut. Marthe Zabulon, juive au teint bistré, aux paupières lourdes, aux prunelles hardies, aux lèvres charnues et duvetées, balançait sur ses hanches, avec la complaisance d'une Soledad, une basquine espagnole, que chaque coup de jarret faisait bouffer, presque jusqu'aux genoux, sur les bas noirs pailletés d'argent. Pauline de Maisonnais, adolescente aigrelette, qui avait des cheveux cendrés et un profil de camée, s'était plastronnée par farce, d'un devanteau de servante normande. Andrée Pangolin, petite poularde aux yeux de faïence et aux joues de pomme d'api, surnommée « Coup de Soleil », avait dénoué sa chevelure, cerclé ses reins d'une

ceinture d'acier, et posé sur sa tête un casque de Valkyrie où bruissait un cliquetis de pendeloques. Rosalie Mérigeaud, lacée dans une cotte de mailles que bombait une gorge immodeste, figurait la Pucelle d'Orléans.

Ce n'étaient que toques d'écarlate, affiquets moyenâgeux, vertugadins et gorgerettes, cols Médicis et corselets Renaissance, tambourins de gitanes, colliers, aigrettes d'or faux, clinquant et paillon. Il y avait une dame déguisée en « affiche », une autre en « obélisque ».

Les mères regardaient cette exposition avec une sérénité admirative. C'était amusant, bariolé, grotesque. On regardait passer des agents de change avec des jabots d'abbés de cour, des notaires harnachés en gardes françaises.

Des bouts de conversations traversaient les groupes :

— Avez-vous entendu la dernière conférence de M. Jugon sur l'aboulie ?

— A la Bodinière ?

— Non, chez la marquise de Coubortige. C'était charmant.

— Et les causeries de Saint-Coulomb sur le *Flirt !* est-ce que vous les suivez ?

— Je ne peux pas, malheureusement. C'est justement l'heure du cours de Pratel sur les « Elégances d'autrefois ».

M. et madame Daiffres, devenus, pour la circonstance, César Borgia et Marie de Médicis, allaient et venaient, très empressés, très aimables, présentant les jeunes gens aux jeunes filles, indiquant aux pères et aux mères le chemin du fumoir et du buffet. Les valses tourbillonnaient dans une buée de vapeurs et de poussières qui montait jusqu'au plafond, sous l'éclairage des girandoles, des « tulipes » incandescentes, des réflecteurs. On voyait des mousquetaires enlacer des almées et des marquis Louis XV offrir le bras à des villageoises russes. Tous les peuples étaient représentés à cette fête. C'était comme une revue historique et burlesque en tableaux vivants.

Le romancier Noël Davril suivait involontairement, parmi ce sabbat multicolore et cosmopolite, la jolie vision où ses yeux s'étaient posés d'abord. Sous sa parure d'image ancienne, avec son teint diaphane et ses yeux de bluet, ses deux longues tresses tombantes, sa robe à orfrois, Suzanne avait l'air d'une fleur de légende, épanouie dans la vulgarité du terroir pari-

sien. Il la voyait marcher, si légère, à travers les groupes, aux bras de jeunes danseurs, qui s'efforçaient de la faire rire, et qu'elle écoutait d'un air presque indifférent. Visiblement, elle ne prenait point sa part de ces réjouissances. Une expression singulière, quelque chose comme une tendance à s'isoler de cette foire, paraissait sur la blancheur nacrée de son front, dans un léger pli qui creusait une ride imperceptible entre ses sourcils. Elle était aimable sans effort, saluant ses amies d'un gracieux signe de tête, accordant aux poignées de main le bout de ses doigts gantés, mais réservant, par une visible retenue, sa pensée intime et ses sentiments secrets, toute semblable enfin à ces figures de vitrail qui sourient, mais qui semblent mettre volontairement une distance entre la terre, où remue la foule, et les hauteurs où rayonne leur clarté.

Le romancier Noël Davril, selon sa coutume, réfléchissait. Évidemment, se disait-il, cette petite est supérieure à son milieu. Ses parents, la plupart de ses amis sont des snobs, pour qui la vie mondaine n'est qu'un étalage de toilettes, et qui invitent chez eux, comme des accessoires et des attractions, la littérature et l'art. Sa mère s'est remariée par calcul à un ingénieur qui cherchait femme par prudence. Toute jeune, sa délicatesse s'est heurtée, meurtrie, aux brutalités de la vie, à l'inélégance de la sagesse mondaine. Je crois que c'est une « âme solitaire », comme dit Gerhart Hauptmann. Aimable, avec cela, obligeante, nullement maussade, parce qu'elle est bonne. Comment a-t-elle pu naître, s'acclimater et croître parmi ces bourgeois épais, près d'une sœur très gentille, mais si frivole!... Y a-t-il de l'esprit, ou simplement du cœur, derrière cet éclat charmant de jeunesse pensive? C'est égal... Elle m'intéresse.

Il l'invita pour le cotillon. Ils se connaissaient à peine. Il fut contraint et gêné. Elle fut timide et un peu farouche. Ils échangèrent des propos insignifiants.

GASTON DESCHAMPS

A suivre.

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE MEISSONIER

D'APRÈS SES ENTRETIENS[1]

III

LE MAITRE

S'il est toujours curieux de savoir ce qu'un artiste a ajouté à son œuvre en la commentant, c'est surtout lorsqu'il parle de lui-même, de son esprit et de son caractère, de sa façon d'appliquer l'art et de comprendre la vie; et sur tous ces points les *Entretiens* sont en fonds. Ils nous initient aux secrets du travail de Meissonier; en même temps que le génie du maître, ils nous découvrent la nature de l'homme, tout à la fois simple et magnifique, timide et superbe, impétueux et réfléchi, impérieux et doux, dévoué au plus modeste devoir du même cœur qu'aux entreprises les plus éclatantes, attachant par la profondeur de ses contrastes et la diversité de ses entraînements.

Bien que son éducation première eût été très interrompue et fût restée incomplète, Meissonier en avait recueilli le profit; plus tard, il l'avait lui-même étendue et affinée. C'était un

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

liseur délicat et insatiable. Comme Rubens, il aimait à déjeuner seul, un livre sous les yeux. Quand sa pensée n'était pas absorbée par la conduite du pinceau, qu'il travaillait à des accessoires, il se faisait lire : c'est ce qu'il appelait ses lectures de chevalet. Après une journée de labeur, il ne trouvait de repos que dans un bon ouvrage. Il avait du goût pour Shakespeare et Goldoni, dont il comprenait la langue. Les littératures de l'antiquité classique ne lui étaient pas moins familières.

Un jour, à Fontainebleau, comme il préparait le *Solférino*, les généraux étaient réunis, attendant l'Empereur, qui venait de poser. « En sortant, Napoléon III, plein de ses sujets d'archéologie, — c'était le moment de *César*, — se mit à parler de la façon dont on tournait les angles en char chez les Romains. Je lui démontrai qu'il se trompait, que la forme de la *spina* circulaire ne permettait pas de faire comme il l'indiquait; et, à l'appui de mon opinion, je citai un passage de Tacite. Ce fut un événement. Le soir on me regardait, et j'entendais murmurer : « Il a cité Tacite! »

Il ne savait pas le grec, et c'était pour lui un vif sujet de regret. Mais les traductions d'Homère et d'Eschyle étaient avec la Bible, au nombre de ses livres de chevet. Sur la côte d'Antibes, Homère le faisait rêver aux voyages d'Ulysse; le moindre des récits de l'Odyssée lui donnait l'envie de peindre, tant il en trouvait les traits précis et vivants! « L'humanité » de Sophocle le troublait profondément. « Ah! si vous étiez entré hier, par hasard, dans l'atelier, à la fin de ma journée, écrivait-il à un ami, il vous eût paru un peu étrange, sans doute, arrivant tranquillement, de voir deux personnes toutes secouées par les douleurs d'Œdipe. »

Dans la littérature française, le grand siècle était demeuré pour lui le siècle de Corneille, de Molière et de La Fontaine. M. Alexandre Dumas l'entretenait, un soir, après dîner, des soupers d'Auteuil. « Comment n'avez-vous pas eu l'idée, lui disait-il, de faire un tableau représentant les trois poètes devisant? — J'y ai pensé bien des fois, répondit-il, je n'ai jamais osé. » Cependant il jugeait ces maîtres, comme il les sentait, supérieurement. Voici sur madame de Sévigné quelques lignes d'une justesse exquise (il avait possédé longtemps une

édition originale des *Lettres*, annotées de la main d'un grand-oncle, et il ne se consolait point de l'avoir perdue) : « Quel charme et quel bon sens! Quelle profondeur de vue dans ce naturel parfait! Pas la moindre coquetterie. On peut ouvrir le livre à tout hasard, n'importe où, comme Montaigne et La Fontaine : on trouvera la pensée rendue dans une langue sûre, vive, pleine de saveur. » Il n'est pas moins heureux quand il parle de La Fontaine : « Je ne me lasse pas des *Fables*. Comme les vers s'ajustent au tempérament de chaque personnage! Quelle philosophie profonde et quelle grâce primesautière! Et les paysages, comme ils sont traités! On est en scène aussitôt, avec ravissement. »

*
* *

Delacroix était un penseur : sa raison évoquait tous les sujets et les poussait jusqu'à la limite où, l'intelligence des choses cessant, le rêve commence. Rêve ou jugement, il s'était fait une conception du monde. Sa religion était celle de Marc-Aurèle, de Spinosa et de Goethe : il la plaçait dans la résignation aux nécessités inéluctables qui ont établi les lois de la vie, comme celles de la mort, condition de la vie. On ne saurait dire que les grandes questions n'ont pas touché Meissonier : « Suivant la Bible, il n'y a pas très longtemps que l'homme a apparu; il y a des millions d'années, selon la science. Quelle que soit la date de sa venue, qui l'a placé sur cette terre, qui a constitué sa supériorité sur tous les êtres?... Quel problème que tout cela! » Mais il lui suffit de l'avoir posé. C'est affaire aux religions de le résoudre. Il n'aime pas à sonder ces abîmes : « Je crois en Dieu tout simplement, tout bonnement », disait-il. Il aime mieux accepter, sans comprendre, ce qu'en somme on ne lui expliquera jamais. « Le mystère est l'essence d'une religion; il faut l'admettre comme le germe divin d'où sort tout le reste », et il l'admet. Était-ce paresse d'esprit? Non, certes, et il s'en défend avec vivacité, mais impuissance. — l'impuissance de tout le monde, — et confiance. « Ce qui nous paraît d'ici confus et inexplicable

deviendra clair et logique de l'autre côté, quand les vues de Dieu sur le monde nous seront révélées. » C'est son espoir, sa conviction. « En étudiant, d'autres deviennent athées. Moi, j'arriverais à être terriblement religieux, si je ne l'étais naturellement », répondait-il à son ami le docteur Robin, après avoir vu au microscope la perfection des êtres invisibles à l'œil nu. « Lorsque l'on considère ce que les dragues du *Talisman* et du *Vengeur* ont ramené du fond des mers, toutes ces merveilles qui jamais ne devaient voir le jour, comment ne pas convenir que, plus on découvre de la création, plus le créateur éclate? Le hasard ne fait pas ces chefs-d'œuvre! » Pour les admirer, il retrouvait l'argumentation de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre. Son cœur était de moitié dans toutes ses raisons.

Se défiant de ce qui pouvait froisser ses sentiments, il n'a jamais voulu ouvrir Renan et la *Vie de Jésus*. Il avait presque du sang de religieux dans les veines : celui du grand-oncle qui adorait madame de Sévigné et qui était prieur d'une riche abbaye aux environs de Lyon. Les « cérémonies protestantes dans les quatre murs dénudés de leurs temples » le glaçaient. Le son des cloches éveillait en lui toutes sortes de fêtes ou d'aimables leçons. En 1850, il était allé à Anvers. C'était alors chez lui une habitude, à peine débarqué dans une ville, de s'élancer au hasard. Il avait pris domicile au Grand-Saint-Antoine, sur la place de Meir. On était aux premiers jours de janvier: la neige couvrait le sol; le froid était aigu. Tout à coup éclate une étrange harmonie, le carillon, qu'il entendait pour la première fois. « J'en garde encore le charme au cœur, à travers tant d'années », disait-il en 1876. Dix ans plus tard, à Poissy, dans une matinée de mai, il retrouvait et exprimait, avec la même intensité d'accent, les mêmes émotions : « Ce matin, vers cinq heures, j'étais à ma fenêtre, écoutant les chants des oiseaux qui saluaient le réveil, quand un contraste a frappé mon oreille; un poète en aurait tiré des vers. L'heure à la mairie venait de sonner d'une voix sèche et grêle; la vieille horloge de l'église, ma voisine, se mit à son tour à compter le temps, mais d'une belle voix sonore, grave, profonde: elle me faisait l'effet d'une *moralité*. »

Autant cette tendresse de sensibilité religieuse le rendait indifférent à l'intérêt des discussions métaphysiques, autant le besoin de l'exactitude dans l'expression de la vie avait de bonne heure aiguisé en lui le sens de l'histoire. Il l'a bien souvent répété : s'il n'avait été peintre, il eût voulu être historien. Il considérait que, seul, le peintre peut léguer à la postérité des documents certains, parce que seul il voit les choses dans leur relief. Michelet n'a pas eu de ce relief le goût plus vif, ni l'intuition plus pénétrante. Le passé lui apparaissait en « chair et en os » ; les gens se dressaient à ses yeux dans leurs costumes et leurs demeures, sous leurs armures, avec leurs passions. Une scène de Shakespeare ressuscitait devant son imagination la taverne de Falstaff; une page des *Mémoires* de Sully, le pont au Change de Henri IV, son plancher et ses boutiques. « J'ai vécu, disait-il, tous les *Récits mérovingiens*. »

Quelque attaché qu'il demeurât à ses sentiments propres, il se rendait bien compte que la foi n'était plus, ne pouvait plus être pour l'art une source vive. Et, d'ailleurs, l'idée religieuse n'avait-elle pas été rendue dans sa plus haute expression par l'école italienne? Le grand art n'admet pas les recommencements. L'histoire, au contraire, était entrée dans des voies nouvelles. Renonçant aux tableaux sommaires des faits arides, des chronologies sèches, elle s'attachait à faire revivre par le détail pittoresque la physionomie des siècles. Quelles ressources ne devait-elle pas trouver dans la peinture? Était-il un témoignage plus spontané, plus fidèle, plus expressif, de l'âme d'un temps, que les toiles des primitifs? « Voyez, disait-il, la *Vierge* de Murano, cette grande Vierge seule, sans enfant, les mains vides étendues au milieu du ciel d'or de la mosaïque, implorant le secours. C'est le moment où Venise avait à soutenir la lutte, une lutte incessante contre l'ennemie de tous les jours, la lagune. La conquête faite, vint la période de la sécurité, du luxe, de la jouissance, et, avec elle, celle des Madones riches et triomphantes. » Eh bien, ce concours que l'histoire pouvait emprunter à la peinture, il demandait à son tour que la peinture le cherchât dans l'histoire : « Ce sont deux sœurs qui doivent se soutenir et s'élever l'une l'autre. »

S'il avait eu le pouvoir de donner à l'art une direction, c'est

dans ce sens qu'il aurait voulu en faire l'essai. Il a toujours regretté que le musée de Versailles n'eût pas été conçu sur le plan d'un grand livre d'épopée nationale, où chaque événement, décrit d'après les documents et dans l'esprit du temps, aurait occupé une place en rapport avec celle qu'il avait tenue dans le développement de notre histoire. A l'entrée de ces galeries dont chacune aurait résumé une époque, il imaginait, en guise d'introduction philosophique, la représentation des principales étapes de l'humanité française, c'est-à-dire des transformations par lesquelles l'homme de jadis, laboureur, soldat, bourgeois, était devenu l'homme de nos jours. « Nous avons passé et repassé dans la campagne sans remarquer le paysan au travail, disait-il : Millet le peint, et cela nous reste aux entrailles. »

Quand il parlait ainsi, ne se souvenait-il plus de la poignante description de La Bruyère? Peut-être convient-il de voir quelque autre chose dans cette observation d'un tour si original et si net. Ami des lettres, passionné pour la musique, Meissonier avait trop de sens et de goût pour classer les arts et leur assigner des rangs ; mais il entendait que l'on conservât à chacun d'eux son caractère, et il ne supportait guère qu'on disputât à la peinture l'avantage d'exprimer les choses dans leur justesse absolue et leur souveraine précision.

Il avait été un auditeur assidu du Conservatoire. La Symphonie en *la*, de Beethoven, le ravissait : il voulut qu'à ses funérailles, on chantât l'andante, « inexorable comme la voix du Destin » ; il ne se lassait pas d'entendre le finale « qui avait tant de fois amené devant lui des paysages charmants ». « Tout à l'heure, disait-il, en l'entendant une fois de plus (6 avril 1881), je revoyais, comme jadis, à Grenoble, les petits ruisseaux bondissants, les bouquets de saules dans le soleil et la bande légère des demoiselles bleues au long corsage, aux ailes diaprées volant sur les eaux. » C'était pour lui le charme de la musique, qu'on y pouvait trouver ce que l'on voulait et même entraîner les autres à y trouver ce qu'on voyait soi-même. Un mouvement changé, et le morceau changeait de caractère : Gluck n'a-t-il pas dit que, pour peu que l'on précipitât la mesure, il n'était pas impossible de danser

sur l'air : « J'ai perdu mon Eurydice » ? Mais cette diversité, cette mobilité, cette personnalité d'impressions que suscite la musique, marquait précisément la limite de sa puissance. L'erreur de Berlioz avait été de vouloir lui faire rendre tout. « Qu'une symphonie donne un sentiment général d'extase, de joie, de tristesse, produise un état d'âme : à la bonne heure ; mais le détail d'une expression, point. La musique peut être une suggestion, soit : une représentation, non. Vous n'avez pas l'idée, je suppose, de me dessiner par des sons *la Lecture chez Diderot* ? »

Il contestait presque à la littérature elle-même le don de fixer la vie. La description littéraire va, vient, se promène, invite l'imagination du lecteur à se promener avec elle, fait naître sous chacun de ses pas toutes sortes de petites merveilles ; mais ces petites merveilles qui l'enchantent risquent de l'égarer. La peinture n'admet pas la conception discursive et diffuse : c'est sa supériorité, sa force. Dans un cadre défini elle traite un sujet défini. Le tableau ne laisse pas celui qui le regarde, pas plus que celui qui le fait, dévier de son objet : il enferme, il concentre, il maîtrise la pensée. « Ma peinture, disait-il en parlant de lui-même, se refuse aux conjectures et ne permet pas de douter de la réalité de ma conception ; elle est inaliénable, inchangeable : il n'y a pas à tortiller, cela est. »

En lisant les *Entretiens*, il ne faut jamais oublier que la bonne grâce abandonnée, qui en est l'attrait, en est aussi parfois le danger. Nul doute que, si Meissonier eût voulu systématiser ses idées, il aurait pris soin de marquer les nuances et d'indiquer les points de contact. Les barrières qui séparent les différents arts ne sont point si hautes qu'ils n'aient des vues les uns sur les autres et des rapports de confraternité. Est-il une œuvre artistique, musicale ou littéraire, digne de ce nom, qui puisse se passer d'une certaine précision? Et, même en peinture, la précision pourrait-elle, sans détriment, être conduite à ce degré où elle interdit le rêve? « La peinture comme la musique est au-dessus de la pensée, a dit supérieurement Delacroix après madame de Staël ; elles l'emportent sur la littérature *par le vague*. » Mais, dans leur forme humoristique, les aperçus de Meissonier ne conservent pas moins une

part de vérité ingénieuse; et l'ensemble de ses observations atteste la puissance d'un esprit nourri de la moelle des forts.

*
* *

Meissonier eut l'ambition de professer à l'École des beaux-arts. Il n'obtint pas la chaire et il en éprouva de la peine. Il aimait la jeunesse, bien qu'il ne frayât pas beaucoup avec elle : il aimait l'action, il aimait son art.

La valeur d'un artiste, selon Gounod, se mesure au respect des maîtres. Meissonier avait pour les maîtres l'admiration franche et haute. La vue du beau « ébranlait tout son être, le jetait hors de lui ». On lui avait apporté l'analyse d'un cours, cours libre, où le professeur traitait les grands hommes de modèles dangereux. L'indignation l'emporta. « Ces gens-là ont horreur des sommets ! Ils veulent nous mener à une Beauce intellectuelle et morale, à je ne sais quelle plaine uniforme vers laquelle le monde se pressera sans doute, quand la fin sera proche : encore l'infini de cette plaine aurait-elle au moins l'imposante grandeur de la mer ! » Il se rappelait l'impression pénible qu'il avait éprouvée dans une ascension des Alpes au-dessus du Bourget. On gravit une pente, on croit arriver à un sommet : ce n'est qu'un enchaînement irritant de petits monts ; jamais on ne touche à la cime souveraine. Ainsi en est-il de ces talents auxquels le génie fait peur. « Proscrire les maîtres, les maîtres éternels ! Quelle satisfaction de penser qu'on les a toujours aimés, que toujours on les aime ; que l'âge, qui refroidit tout, n'a pas diminué l'ardeur de cet amour ! » (1886). Il en définissait le caractère avec une simplicité profonde : « Le maître est celui dont les œuvres ne font pas penser à celles des autres. » Il n'était pas de ceux qui redoutent l'action de Rome sur l'indépendance et l'originalité du talent. « Rome est nécessaire, disait-il, pour y apprendre le style, la noblesse et la beauté. »

Ce n'est qu'à soixante ans (1875) qu'il accomplit lui-même ce grand pèlerinage pour lequel il s'était mis en route, en

1835, avec les cent francs par mois de son père. Son premier projet de voyage en Hollande, qui date de 1840, n'avait pas abouti non plus. Il aimait à en raconter les circonstances. Dans un dîner d'amis, la nouvelle avait été apportée d'une vente importante de tableaux qui devait avoir lieu à La Haye. Séance tenante, il fut convenu qu'on irait et qu'on profiterait de l'occasion pour faire le tour complet des musées. Émile Augier, Ponsard, John Lemoinne, Chenavard, Delacroix devaient être de la partie. Un fort dédit était imposé à celui qui la ferait manquer. Au dernier moment, Delacroix, qui était peu voyageur, se déroba ; la convention ne tint pas, et Meissonier ne connut Amsterdam que dix ans plus tard. Il connut Venise plus tard encore, en 1860. Mais ce qu'il avait rapporté de ces visites, à son gré trop différées et trop rares, s'était gravé dans ses yeux, pour ainsi dire, et il était peu de sujets de conversation qui n'en fît resplendir soudain un souvenir.

Il n'était pas indifférent aux questions d'école. Il mettait les Florentins fort au-dessus des Vénitiens. Il ne souffrait pas surtout qu'on diminuât l'école française ; il adorait le Lorrain. Mais c'est devant les œuvres elles-mêmes qu'il aimait à se replacer, directement, en dehors de toute autre préoccupation, expliquant comment il était venu aux uns plus tôt qu'aux autres, les caractérisant par l'enseignement qu'il avait reçu de chacun d'eux, par le profit d'admiration qu'il en tirait. Ici encore, sans doute, il ne faut demander aux *Entretiens* que ce qu'ils peuvent donner : une touche rapide, enlevée; mais combien vive et heureuse !

On sait quel hommage Ingres rendait à Raphaël. Raphaël n'est pas seulement à ses yeux le plus grand des peintres : il était beau, il était bon, il était tout. Si, contrairement à la destinée commune des artistes, il avait été heureux, c'est qu'il était de nature inviolable. Non moins profond, le culte de Meissonier n'est pas aussi exclusif. Il aurait voulu encadrer de diamants la *Psyché* du Louvre; le dessin de l'Ambrosienne lui donne « l'ivresse de la pure beauté ». Mais, en s'abandonnant à cette ivresse avec délices, il la raisonne. « Raphaël a bénéficié du génie de tous les maîtres; il a pris à chacun d'eux ce qu'il avait de meilleur, comme l'abeille compose son miel divin; c'est une harmonie suprême faite de notes connues : il n'est

pas proprement original. Aucun Raphaël ne nous fait éprouver l'émotion intense que soulève Giotto. » Il était amoureux du Corrège. Il ne l'avait pas compris tout de suite; mais, un soir que Louis-Philippe donnait une fête au Louvre, dans le Salon carré et la galerie de Rubens, où était alors placée l'*Antiope*, il tomba en extase. Ce fut comme un chemin de Damas. « Aucune facture, dit-il, ne donne l'envie de passer la main sur la chair comme la douce pulpe du Corrège. » Son enthousiasme pour Titien est moins expansif. Le faste de cet éclatant pinceau ne l'attire pas également tous les jours. Dans la *Joconde*, il n'est frappé que de la perfection du modèle : « vivante, il n'aurait jamais aimé cette femme-là ». Pourquoi, dans la *Mise au tombeau*, « avoir escamoté la difficulté suprême, en noyant dans l'ombre la figure du Christ? Le Christ cesse d'être l'intérêt capital à côté de cette draperie magnifique. C'est une faute que ce manteau rouge à une telle place! » L'allure, la noblesse, l'ampleur de Rubens l'exaltaient; mais les allusions qu'il fait à ses œuvres sont plus rares : ce n'est pas à lui que va naturellement sa pensée.

Ses maîtres de prédilection, les vrais originaux comme il les appelle, sont Michel-Ange et Rembrandt. « Gemito (un jeune sculpteur napolitain à qui il s'était attaché et qui a fait sa statuette), Gemito, dans son ardente naïveté, a rencontré la meilleure, la seule définition qui leur convienne : L'homme de la Sixtine vous dit des choses que le père et la mère ne peuvent vous apprendre. » Meissonier avait trouvé lui-même sur le *Pensieroso* un mot saisissant : « Dans quelque lumière qu'on le place, le *Pensieroso* médite toujours, gravement assis sur son tombeau, et dans sa méditation profonde, insondable, il semble revenir de l'ombre éternelle. » Cette pensée l'avait envahi un soir qu'il s'était attardé dans la chapelle des Médicis jusqu'aux premières heures du crépuscule ; et, chaque fois que le *Pensieroso* se retrouvait sous ses yeux, il la sentait remonter dans son âme et la remplir. Pour Rembrandt son enthousiasme n'arrivait pas à une expression qui le satisfît. « Quelle couleur (il s'agit du *Doreur*), quelle pâte merveilleuse, limpide, coulante! C'est le sang même sous la chair. Il semble qu'en la piquant, il va jaillir! » « Quelle magie de pointe (il s'agit de la *Descente de croix*)!

Quelle indifférence pour la forme ! Et quelle intelligence de la physionomie, de l'âme ! Quelle tragédie que ce calvaire ! » S'il eût été riche, il aurait donné un million, n'importe quoi, pour conserver le *Doreur* à la France. C'est une passion, il le confesse, qui tient de la violence. A ceux qu'il a travaillé à pénétrer de son admiration il finit par déclarer qu'ils n'y peuvent rien entendre. « Il faut être peintre pour entrer dans la chair vivante de cet homme, pour jouir à fond et s'enivrer chaque fois davantage d'une pareille communion. » Il l'idolâtrait, il eût voulu baiser ses pieds. D'autres ont pu avoir des éclairs de génie; Rembrandt est le génie même. « On devrait proposer comme modèle à tous les artistes le *Bœuf écorché* du Louvre. Quelle justesse de touche dans cet emportement furieux ! Les tons se mettent en place sous l'élan. C'est peint avec du feu. Liberté et vérité, voilà qui est admirable entre tout et au-dessus de tout ! »

On trouvera dans le volume, et on ne se lassera pas de relire, ces jugements jetés au cours d'une causerie. C'est dans le volume également qu'on doit chercher la doctrine que professait Meissonier sur l'art en général. Nous ne pouvons qu'en analyser l'idée. La grâce, la force, l'ordonnance, la sérénité de l'antique le frappent plus qu'elles ne le touchent. Entre la perfection du travail accompli et l'intensité de l'émotion rendue, son choix est fait : l'idée juste, la passion vraie, n'eût-elle pas trouvé sa complète expression, lui semble bien au-dessus de tous les achèvements d'exécution. « De l'âme, de l'âme et encore de l'âme, écrivait-il, voilà ce qu'il faut répéter à la jeunesse. Toute œuvre d'art a pour objet l'expression d'un sentiment. Si vous n'éprouvez pas ce sentiment vous-même, comment pourriez-vous l'inspirer ?... La grandeur des primitifs, c'est d'avoir su faire passer chez le spectateur l'émotion dont ils étaient pleins, émotion naïve, brutale, incorrecte, si l'on veut, mais tellement saisissante que nul n'a pu les égaler. Ayez donc beaucoup de cœur : vous aurez toujours assez d'esprit... »

Peut-être ce secret n'était-il pas difficile à trouver, Meissonier en convenait volontiers; moins aisée en était la pratique, et il ne s'épargnait pas pour le dire. Il avait l'admonition, comme l'admiration, sincère et mâle. « La peinture

est une rude et fière maîtresse : pour en être aimé, il ne suffit pas de l'aimer. » Il retrouvait sur ce point le langage de Boileau. « Un cordonnier qui fait de bons sabots, un valet de charrue qui mène bien ses bœufs, un menuisier qui pousse bien son rabot sont des êtres mille fois plus précieux et plus estimables qu'un mauvais peintre... La déclaration peut être désagréable, mais un médecin est un médecin. » Il considérait les artistes médiocres comme des fléaux publics. Tout ce qui, dans la peinture, n'était pas supérieur, tout ce qui ne pouvait contribuer à épurer le goût, à élever le sens moral, lui paraissait condamnable. Donc, pour les médiocres, point d'encouragements. Quant à ceux qui ont la vocation, qu'ils se ceignent les reins : car, pour peindre, il faut comprendre ; pour comprendre, il faut connaître ; pour connaître, il faut étudier à fond. Et, sur chacun de ces points, les *Entretiens* abondent en conseils d'une remarquable précision.

On ne peut comprendre un sujet que si l'on a commencé par se plonger aux sources de l'histoire. « Aujourd'hui on se dit tranquillement : « Je vais faire un tableau Louis XIII » : on va à la Bibliothèque regarder quelques estampes, et l'on s'assied à son chevalet. A ce prix-là, les œuvres ne coûtent guère : mais elles valent tout juste en raison de ce qu'elles ont coûté. Il en est autrement d'une préparation qui veut être féconde. » En 1886, la *Mort de Néron* avait été choisie comme sujet du prix Latinville. Un des concurrents, qui n'était pas d'ailleurs sans mérite, représentait Néron, se dérobant dans l'ombre, sur les degrés d'un escalier à demi éclairé par la lune et par les lumières de la salle du festin qui traversaient d'en haut l'entre-bâillement des rideaux. « Une nuit de fête, un escalier secret, un clair de lune, s'écriait Meissonier, quand on sait que Néron s'enfuit à la lueur des éclairs, la face voilée, sur le cheval de l'affranchi dans la demeure duquel il allait s'égorger ! » Puis, reprenant la page de Suétone, il soulignait, le texte en main, tous les éléments dramatiques de la scène, montrait Néron épouvanté par la terre qui tremble et le tonnerre qui retentit, le coup de vent qui découvre son visage, le salut du prétorien qui ajoute à son épouvante, le sentier dans lequel il se jette, pour éviter le grand chemin, à travers les ronces et les roseaux, la flaque d'eau où, à bout de forces,

haletant de fatigue et de terreur, il puise avec sa main une gorgée d'eau... Et ce commentaire pénétrant, d'une force d'évocation étonnante, transporte notre imagination, comme le maître aurait voulu que s'y fût transportée par l'étude l'imagination de l'auteur, à Rome même, dans la Rome des Caligula, des Claude et des Néron ; il en ressuscite à nos yeux les violences et les lâchetés. « Croire à son sujet est la première condition pour composer, disait-il à l'occasion d'un autre jugement académique, — une *Vision de saint François d'Assise*, — et l'on ne croit qu'après avoir longtemps médité, longtemps laissé battre son cœur à l'unisson de ses personnages, que lorsqu'on les a vécus, lorsqu'on en rêve. » — « Que de nuits, confessait-il, Napoléon a traversé mon sommeil ! »

DAVOUT SUR LE CHAMP DE BATAILLE.

L'impression générale du sujet ainsi recueillie en soi fortement, un autre travail commence, le travail relatif au choix

du sujet lui-même, c'est-à-dire du moment à rendre. Ici il ne s'agit plus de laisser mollement caresser sa pensée par un sentiment général, ce sentiment fût-il profond. Rien de plus dangereux pour l'art que le rêve qui l'éloigne de la précision. Il faut prendre un parti. Meissonier n'aimait pas, pour la même raison, qu'on enfermât les logistes dans le cercle d'une donnée trop indiquée. A eux de discerner l'instant de l'action. C'est ce discernement qui, pour lui, constituait l'artiste : c'est à sa manière de voir qu'il le jugeait. « Je vois, disait-il, et je sens mes tableaux du premier coup : je les vois immédiatement ou je ne les vois pas. » Par *voir*, il entendait ici saisir l'heure où le sujet proposé atteint son plus haut degré d'intensité, l'heure de la crise. Pour expliquer sa pensée, il empruntait volontiers deux exemples à sa propre expérience. L'un d'eux se rattache à son premier tableau, le *Siège de Calais*. L'heure la plus pathétique, à son avis, n'était pas celle qu'on a coutume de représenter : les six bourgeois, la corde au cou, se jetant aux pieds du roi, tandis que la reine Éléonore intercède. Le sentiment de cette intervention connue lui paraissait diminuer le sacrifice. Voici comme il concevait la scène : « Les vaillants citoyens, la corde au cou, se rendent sur la place publique pour annoncer leur résolution, Les femmes, les enfants, la ville entière, embrassent leurs genoux et sanglotent. On les adore, on les pleure, on les bénit. Ils partent. Le sacrifice est dans ces adieux. Plus tard, la douleur est moins aiguë, moins poignante ; une lueur d'espérance a traversé les cœurs. » L'autre exemple appartenait à la période de sa pleine maturité. Le duc d'Aumale lui avait demandé pour Chantilly un *Turenne* au moment du boulet légendaire, quand Saint-Hilaire, le bras emporté, devient, par sa réponse, le héros de la scène, pour ainsi dire : « Eh ! non, disait-il, si je fais un Turenne, je veux saisir le moment où son âme éclate dans sa physionomie, le commencement de la bataille. »

A l'idée méditée mûrement et arrêtée avec décision, devait répondre une composition claire. Meissonier croyait que l'on pouvait et il estimait qu'on devait être intelligible à tous. Il aurait pardonné à la musique moderne, à l'école de Wagner, ses violents contrastes, ses heurts, son tapage, s'il l'eût comprise. On lui disait : « Attendez, la lumière se fera. » Il répondait : « En

attendant, pourquoi me laisser dans les ténèbres? On entre d'emblée dans les *Huguenots*. » Cette lucidité supérieure, il la cherchait dans la simplicité ; sa première maxime était celle d'Horace : *Sit simplex quodvis*. Il avait surtout le goût de l'ordonnance, l'instinct de l'unité. Dans sa jeunesse, il s'amusait parfois à prendre avec ses amis du haschisch ; à travers le sommeil où le haschisch le berçait, il voyait, à certains moments, des pointes de feu, et toujours ces pointes dansaient en cadence ou faisaient, en s'assemblant, des dessins d'une irréprochable symétrie. Au Conservatoire, les arabesques les plus délicieuses, les détours les plus enchanteurs des symphonies de Haydn et de Beethoven, ne faisaient qu'enflammer son désir de retrouver « la mélodie centrale » ; il en épiait le retour, et dès que l'orchestre commençait à la reprendre, « tout son être se fondait dans un voluptueux apaisement ». Comme une symphonie, tout tableau lui paraissait avoir sa dominante, et ici la dominante était souveraine. Le tableau n'admet pas les arabesques ni les diversions. Meissonier appelait la peinture l'art des sacrifices. D'autre part, les antithèses, les contrastes recherchés par l'école moderne, le blessaient comme des notes fausses. Tout pour l'ensemble. « C'est l'harmonie entre les parties, c'est l'unité d'impression qui fait le charme des petites choses et la force des grandes ; pour assurer cette harmonie, cette unité, il faut voir et sentir le tout en traitant la partie ; autrement rien n'est en scène. » Jamais on ne devait chercher l'effet. Une première fois, il peut éblouir : mais, à chaque rencontre nouvelle, l'impression diminue, et bientôt l'intérêt ne subsiste plus. « Voyez la *Rixe*. J'avais d'abord mis en lumière la figure de celui qui s'interpose : elle attirait le regard, mais elle affaiblissait l'impression de l'élan furieux des deux adversaires ; je l'ai couverte d'un chapeau qui la relègue dans l'ombre. Voyez *les Renseignements :* tous les témoins de la scène, jusque là-bas au fond de la clairière les hussards, ont l'œil sur Desaix, qui cherche à lire dans la figure de l'otage, et ce regard unique est le maître du nôtre... Si vous ne voulez faire qu'un tableau pittoresque, vous pouvez l'arranger comme un tableau de fleurs : ainsi les *Femmes d'Alger* de Delacroix. Mais s'il s'agit d'un drame, faites en sorte que tout y participe. »

C'est seulement après cet examen approfondi du sujet, après cette conception très serrée, très précise du tableau que Meissonier croyait le moment venu de prendre le pinceau. Il aurait presque dit alors ce que disait Racine, lorsqu'il ne lui restait plus qu'à écrire les vers d'une tragédie : « Ma pièce est faite. » Mais qui ne sait à quel point, avant d'aborder l'exécution définitive il poussait la recherche du document et le fini de l'*étude*?

*
* *

Meissonier avait une mémoire d'une plasticité rare : tous les souvenirs s'y imprimaient. Il était âgé d'un peu moins de dix ans, lorsqu'il vit, à l'entrée de Charles X dans Paris, les hérauts d'armes avec leurs chapeaux relevés sur le devant et leurs plumes blanches, leurs larges collerettes, leurs maillots de soie et leurs bottes de daim jaune; et, en quelques coups de crayon, il les aurait aisément campés sur leurs destriers. Le vieux Paris de la Restauration, les Champs-Élysées, les quais, la place de Grève, le Parvis, la Tournelle, le Petit-Pont, lui étaient familiers : même après la transformation accomplie sous le second Empire, il n'avait qu'à fermer les yeux pour en revoir dans tous ses détails la fidèle image.

Mais cette facilité d'évocation ne suffisait pas aux besoins d'un art auquel aucune exactitude n'était indifférente. Meissonier ne mangeait certainement pas à son appétit, quand il avait commencé à monter ses collections. Le premier objet qu'il y plaça fut peut-être un don de son père, une paire de bottes qui datait de 1810. Malheureusement, en 1834, « le grand chic était de chausser des bottes » : Meissonier avait le désir d'en avoir, un désir presque aussi vif que celui du fameux manteau. Le cuir des tiges, qui était desséché, se creva; à plus de soixante ans, il le regrettait encore. Qu'il eût payé cher aussi l'uniforme que son père portait sous la Restauration à titre de garde d'honneur de Lyon : un costume tout blanc avec lisérés d'or aux basques et aux manches! Vers 1838, le marché du Temple était le champ ordinaire de ses investigations. Plusieurs fois par semaine, il s'y rendait, le matin, à l'heure du déballage,

avant l'arrivée des chalands, — c'est son beau-frère Steinheil qui le raconte, — et raflait tout ce qu'il trouvait de défroques du XVIIIe siècle, costumes ou fragments de costumes, financiers, bourgeois, gardes françaises. Pour fond de ménage, en se mariant, il avait apporté un trousseau de vieilles culottes courtes en ratine, de bas chinés, de souliers à boucles, de gilets longs, de vestes à poches, de chapeaux de feutre, de perruques. Ce qu'il ne rencontrait pas tout fait, — les chemises, les jabots, les manchettes, — sa femme, sur les patrons qu'il dessinait, travaillait à le faire. Mais il arrivait que, lorsqu'il étudiait une gravure d'après Gravelot ou une eau-forte de Chodowiczki, le linge ne fournissait pas les mêmes plis que celui dont il avait revêtu son modèle : alors il se dépitait. Un jour, à la Bibliothèque, en feuilletant l'*Encyclopédie*, il constata, à l'article LINGÈRE, qu'au temps de d'Alembert et de Diderot, la batiste se taillait, non de droit fil, mais en biais : de là des plis plus souples et plus fins : — ce fut un triomphe.

Sa passion se développa avec ses ressources. Son tempérament servait très heureusement ses recherches. Il y portait, selon les cas, autant de patience diplomatique que d'impétuosité passionnée. Avisé que, dans l'église délabrée d'une petite commune d'Indre-et-Loire, à Vernon, il existait des tapisseries de prix et que l'on avait besoin d'argent pour réparer le clocher, il part, arrive la nuit, fait lever le curé, examine à la lueur d'une chandelle et achète deniers comptants. A Poissy, son serrurier, fils d'un ancien postillon de Triel, Achille Dault, possédait un harnachement complet qu'il ne pouvait se décider à vendre : Meissonier attendit l'heure favorable. Lorsqu'il entreprit le *Siège de Paris*, il n'eut de cesse qu'il se fût procuré la capote d'Henri Regnault et la robe du frère Anselme. Comme les fureteurs de race, il avait le flair, et, avec le flair, les bonnes fortunes. C'est tandis qu'il était aux eaux d'Évian, dans un petit village, à Saint-Gingolph, qu'il trouva le modèle longtemps cherché de la berline dans laquelle il avait fait, avec les Fériot, un voyage en Suisse. Une fois en face de l'objet convoité, il fallait qu'il en rétablît la fonction. Il tenait à honneur d'avoir reconstitué, dans le *Postillon*, des détails absolument perdus : le portemanteau roulé dans une peau de

bique. l'étrier tenu par le chapelet. le cordon inclinant à gauche. Il se flattait de fabriquer, comme Michel-Ange, ses instruments de travail. Il était tour à tour tailleur, sellier, menuisier, ébéniste. Pour le *1814*, il commanda un harnachement absolument conforme à celui dont était revêtu ce jour-là le cheval de l'Empereur. Il avait fait exécuter sous ses yeux le carrosse de la *Visite au château* par un orfèvre, comme un bijou : tout s'agençait, s'engrenait, se montait, marchait, roulait sur sa table d'atelier; les portières s'ouvraient : une merveille!

Ce trésor d'heureuses trouvailles et d'habiles restaurations n'était rien, pour ainsi dire, auprès de son musée militaire. Les armures, les coiffures, les costumes de tous les âges et de toutes les formes y étaient représentés. Il avait une collection d'armes blanches, — hallebardes, rapières, épées courtes, épées longues, dagues, poignards, — à défrayer une tirade de Victor Hugo, à équiper une compagnie de *condottieri*. Il l'avait transportée, en 1889, de Poissy à Paris pour l'exposer aux Invalides, et tous les membres de la *Sabretache* — société dont il était le président — savaient qu'il la destinait à un musée dont il ne restait qu'à trouver le local. A chacune de ces armes était attachée son histoire. Meissonier en connaissait la date, l'usage, le maniement. Il eût été difficile de le tromper. Un ami lui avait réservé, comme surprise, un fragment d'armure trouvé dans un marais aux environs de Metz, « débris unique au monde, d'une armure mérovingienne » : au premier aspect, Meissonier démontra que le morceau venait de la cuirasse d'un piquier Louis XIII. Les conservateurs du Musée d'artillerie rendaient hommage à la sûreté de ses connaissances techniques et comptaient avec son opinion.

Aussitôt qu'il commença à s'occuper de l'Empereur, il s'enquit des sources d'information. Bien avant l'épanouissement de la littérature napoléonienne qui fleurit aujourd'hui, il savait tout ce qu'on pouvait savoir sur l'Empereur, ses habitudes, ses allures, ses goûts. N'est-ce pas lui qui nous a appris, le premier, que Napoléon ne se gantait jamais que d'une main, qu'il mettait tous les jours une culotte fraîche de basin blanc, le tabac dont il faisait abus la salissant vite; qu'il portait des bottes larges, n'avait que des cravaches élimées du

bout et usées à force d'en battre sa botte : qu'il se couchait dans l'obscurité, en lançant toutes ses affaires par la chambre, ses habits, sa montre même, et ne laissait allumer la lumière que lorsqu'il était entré au lit ? Détails trop infimes pour l'historien, mais qui n'étaient pas inutiles au peintre. Comme M. Thiers, Meissonier avait beaucoup fait causer les vieux généraux survivants du grand état-major, et notamment le duc de Mortemart. Il recherchait surtout le témoignage des humbles et des obscurs, de ceux qui n'ont point d'intérêt à tromper, ni assez d'esprit pour le faire : le valet de chambre, Hubert, entre autres, et plus encore, un simple piqueur, Pillardeau, — Pillardeau sur qui il revient tant de fois qu'on s'étonne presque qu'il ne se soit pas amusé à le peindre. Il est vrai que la façon charmante dont il le décrit est presque un portrait. On me permettra de citer une partie du morceau.

« Ce Pillardeau, dit-il (1887), était un homme étrange. Bien que foncièrement bête et absolument sans éducation, il a été pour moi un secours précieux, je dirai même le plus précieux. Il savait bien des choses, il en parlait volontiers, et il n'était pas hâbleur : il disait franchement : « Ça, je ne sais » pas, je n'y étais pas, je ne l'ai pas vu. » Il avait été élevé dans la maison de Joseph, frère de l'Empereur, à Mortefontaine ; il faisait partie des écuries. Il aurait désiré être soldat, ayant la passion de l'état militaire : sa mère ne voulut pas le laisser s'engager. Mais il ne cessait de questionner les soldats sur les détails de leur existence et mettait souvent en note ce qu'il avait appris. Plus tard, il a collectionné les uniformes, les armes, tous les objets militaires qu'il a pu se procurer. Il m'a prêté plus d'un spécimen : il m'en a même légué quelques-uns. A sa mort, malheureusement, sa famille a fait une vente, et je n'étais pas là. Il demeurait cependant dans les environs de Poissy, à Vernouillet. Mais je n'ai pas été averti, et la collection a été dispersée... Ce brave Pillardeau avait un plaisir extrême à se figurer qu'il avait été soldat et à le faire croire aux autres. L'institution de la médaille de Sainte-Hélène lui a été un coup terrible. N'ayant pas le droit de la porter, il ne pouvait plus, comme auparavant, revêtir l'uniforme, pour aller déposer sa couronne, le 5 mai, au pied de la colonne, avec les vieux débris. Mais il lui restait le plaisir

d'endosser à huis clos le costume d'un régiment dans lequel il avait connu d'anciens camarades, et il causait avec aplomb des campagnes auxquelles le régiment avait participé. A Chantilly, qu'il habita avant de venir à Vernouillet, il avait arrangé dans une mansarde une chambre militaire, la chambre d'un trompette de dragons logé chez l'habitant. Le mur était piqué d'images militaires, le lit fait militairement, les habits du trompette rangés en ordre sur le portemanteau, les armes astiquées et suspendues : il n'y avait qu'à étendre la main pour les prendre. Sur la table, un pain de munition en carton ; dans un coin de la chambre, classés et étiquetés comme dans un musée, tous les souvenirs, qu'il possédait, de la République et de l'Empire. Pillardeau aimait parfois à se donner du galon, à se figurer qu'il était officier de tel ou tel régiment ; et alors, l'uniforme du régiment était là, avec le casque et tout le fourniment, comme si son ordonnance venait de le lui présenter. Il faisait habiller en soldats, avec d'anciens uniformes, son frère, ses neveux, pour les recevoir à sa table. Il était vraiment curieux, cet homme, dans sa passion, et, comme tous les gens passionnés, il avait une susceptibilité extrême. Pour le remercier, un certain jour de l'an, j'eus l'idée de lui envoyer une caisse pleine de victuailles choisies : il me répondit par des injures. Je dus lui faire des excuses et dire : « Mais mon cher » Monsieur Pillardeau, entre amis, cela se fait ! »

*
* *

Cependant les documents, si habilement qu'ils soient recueillis, ne peuvent fournir que les éléments de la vie. C'est par les *études* que Meissonier créait la vie même. Il les aimait presque plus que ses tableaux, en raison des heures de travail béni qu'elles lui rappelaient. Elles étaient « sa chair et son sang ». Son idéal eût été de ne faire que des croquis, de prendre des notes vives çà et là et de les jeter sur la toile, « comme Pascal jetait sur le papier ses notes errantes », sans la fatigue de la structure continue du tableau. Après sa mort, on a recueilli en deux volumes un certain nombre de ces

études. Elles attestent avec quelle ténacité tout ensemble et quelle ardeur il poursuivait ce qu'il voulait rendre. Il en est qui représentent le même sujet, repris trois ou quatre fois : la différence est dans un geste plus aisé, dans un rayon de lumière mieux dirigé, une expression de physionomie, un regard, un rien : d'autres ont été achevées du premier coup : d'autres enfin sont de simples ébauches : elles lui ont servi à arrêter une attitude, le mouvement d'une jambe de cheval, la pose d'un chien étendu, l'agencement d'un harnais, le galbe d'une figure, le profil d'un casque, les plis d'une culotte de peau ou d'une jambière. Son œil pénétrait, enveloppait et fixait tout ce qu'il saisissait. « Thiers parle de l'éclair des sabres, moi je le fais voir. » Mais pour « faire voir », quelle recherche, quelle conscience, quel scrupule ! Le souvenir le plus sûrement dessiné dans son esprit par une observation prolongée ne lui suffisait pas. Quand il dut préparer pour le *1807* un coin de champ labouré, il alla en pleine campagne relever un croquis de mottes de terre. On se racontait gaiement dans les ateliers que, pour peindre un soldat dans un carré de blé, il commençait par acheter le carré, puis qu'il allait chercher le soldat à la caserne : il ne s'en défendait point.

Après la campagne d'Italie, il s'était proposé de faire une série d'études sur l'armée. Une de ces études existe ; ce sont des soldats de ligne en campement, l'arme au bras : le sergent-major fait l'appel avant le départ. Tous les modèles étaient arrêtés dans sa pensée. Il avait pris pour celui de l'artillerie la garde, que commandait le général Mellinet, blessé à Magenta d'un éclat d'obus à la joue. La cavalerie devait avoir dans cet album la place d'honneur.

Le cheval est devenu pour Meissonier, vers le milieu de sa vie, son étude de prédilection. Il en a renouvelé la science. De grands progrès avaient été accomplis par Gros, Géricault, Vernet : mais, comme l'a remarqué M. Delaborde, le cheval de Gros est un cheval épique, le coursier de la fable, Pégase ; Vernet et Géricault ont ramené cette beauté idéale à une élégance plus exacte, sans se préoccuper suffisamment encore des conditions vraies de la vie. Meissonier est le premier qui ait réussi à faire concourir au sentiment pittoresque l'intelligence scientifique de l'anatomie. Il n'ignorait

pas que les anciens, les Assyriens notamment, connaissaient les mouvements justes du cheval. Mais il croyait les avoir retrouvés pour la première fois depuis eux. Les modernes, même les plus habiles, n'avaient fait, à son sens, que des chevaux de convention : « et ces types arbitraires étaient si bien passés dans les mœurs de la peinture, le public y croyait de si bon cœur, qu'il lui avait fallu des années de lutte persévérante pour faire accepter la vérité ».

Il se tenait à l'affût de tous les travaux qui pouvaient contribuer à l'instruire. Jamais naturaliste, astronome ou physicien ne fut plus jaloux de ce qui s'imprimait dans les deux mondes. Dans l'été de 1879, un journal, *la Nature*, publia des mouvements de chevaux faits, disait-on, d'après des photographies instantanées obtenues en Amérique. On offrit à Meissonier plusieurs de ces modèles. Il avait bien fini par se rendre exactement compte du pas du cheval, ce qui est, paraît-il, très délicat, et du trot, ce qui est plus facile.

PORTRAIT DE MEISSONIER PAR LUI-MÊME

« Mais ce diable de galop, il avait beau l'observer avec toute l'attention dont il était capable, il n'arrivait pas à être satisfait; il y avait même fourbu un cheval sans succès. Or, voilà qu'un Américain avait trouvé ce secret ! » Sur ces entrefaites, vers l'automne, un marchand d'Amérique lui amène un certain M. Stand-

ford, ancien gouverneur de la Californie, qui lui demande de faire son portrait. Meissonier refuse. M. Standford lui parle des photographies de mouvements de chevaux, en ajoutant qu'elles étaient faites par lui. Il y avait même dépensé cent mille dollars, racontait un ami qui l'accompagnait. Encore celles qui étaient connues en Europe n'étaient-elles rien; M. Standford en possédait des centaines d'autres, bien autrement intéressantes : non seulement des mouvements de chevaux, mais des mouvements de bœufs, de cerfs, de chiens, d'hommes, combattant, luttant, faisant le saut périlleux, etc... « Me voilà dans le ravissement! Je n'avais plus affaire à un millionnaire, il était du bâtiment. Je lui promis son portrait. »

Mais, en cela comme en toutes choses, les observations des autres, même saisies par l'appareil photographique, ne lui servaient que de contrôle. Elles ne le dispensaient point de l'étude personnelle. L'été, quand il habitait Poissy, il était un familier du champ de manœuvres de Saint-Germain. Parfois, lorsque lui apparaissait soudain un mouvement qu'il avait longtemps cherché, il revenait à franc étrier à son atelier pour le fixer. Mais comment surprendre dans sa mobilité fugitive les détails du travail des muscles? Avec cette ingéniosité de moyens qui lui était naturelle, mais qu'avait développée l'intensité même de son esprit d'analyse, il organisa dans son parc de Poissy un petit chemin de fer longeant une piste; et, assis sur un traîneau dont il précipitait ou modérait la marche à son gré, il suivait la course parallèle du cheval qu'un domestique montait. Ainsi était-il arrivé à décomposer et à noter « jusque dans leurs éclairs » les allures les plus rapides. Ce que l'observation lui avait fait voir, la réflexion le complétait. D'un mouvement donné il tirait les conséquences. Être peintre, disait-il, c'est être habitué par métier à une logique rigoureuse, à trouver le comment et le pourquoi, à remonter des effets aux causes. La nature ne livre ses secrets qu'à ceux qui la serrent de près. « Je suis naïf, mais je suis en même temps comme une vrille qui perce les choses d'outre en outre. »

*
* *

Tel il se montrait dans *l'étude*, tel il restait dans l'exécution définitive, avec un besoin de vérité plus pressant encore. Il travaillait, ses croquis près de lui, à la portée du regard, mais le plus souvent il retournait directement au modèle. Pour l'empêcher de consulter la nature, « il aurait fallu l'enfermer ». De cette première épreuve, qui aurait suffi à tant d'autres, il ne retenait en quelque sorte qu'une impression. Bien rarement il a pris un engagement sur une esquisse : il voulait s'appartenir. L'esprit préparé, mais libre, il recommençait sur de nouveaux frais. Et alors c'était véritablement une lutte qu'il engageait avec la nature, « son esclave favorite et nécessaire ; oui, mon esclave, répétait-il en appuyant sur le mot : elle doit m'obéir; elle n'est pas une maîtresse ». Telle était sa façon de traduire l'adage classique : *homo additus naturæ*. Et ainsi s'expliquent ses préférences pour les sujets qui mettaient sa pensée en action tout entière.

Il eût été un délicieux paysagiste. Il a fait des vues exquises de Venise, d'Antibes, d'Évian, de Poissy. Il goûtait profondément le charme pénétrant des bois et des eaux, les mystérieux silences de l'aube, ces heures divines où, dans une harmonie secrète, le ciel et la terre semblent s'unir de plus près et inviter l'homme à s'isoler des bruits du monde; les splendeurs du soir le transportaient. « Ah ! la beauté du soleil couchant d'avril, avec ses tons rouges et le flamboiement du ciel sur lequel se détachent les toutes petites feuilles naissantes du chêne, comme des perles vertes!... Ah ! les éblouissements d'or de la forêt en octobre! » Devant ces grands spectacles, ses yeux se mouillaient de larmes. « Quand il faudra partir, disait-il, après ceux que j'aime, ce que je regretterai le plus, ce sera, non pas les villes, les musées, les œuvres de l'homme enfin, mais la nature du bon Dieu, les champs, les bois, les choses soi-disant inanimées qui, tant de fois, m'ont fait pleurer d'admiration. C'est si beau la lumière, c'est si beau la nature! Admirer c'est si bon, mon Dieu!... Heureux les

paysagistes!... » Il sentait la nature en poète. Il la goûtait en peintre : « car le peintre a de plus que le poète le plaisir de la pâte, les caresses du pinceau : c'est une sensation incomparable. » Cependant ces vives sensations n'auraient pas indéfiniment soutenu son ardeur. Après avoir longtemps joui des aspects de la Suisse, il s'en était dépris; il ne voulait plus retourner aux lacs ni à la montagne.

Ainsi des portraits. Ceux du docteur Lefèvre, de Chenavard, de Vanderbilt, du docteur Guyon, de Standford, de Victor Lefranc sont des chefs-d'œuvre. Meissonier estimait avec finesse qu'on ne peint bien que ceux qu'on connaît à fond ou qu'on aime; et, confirmant la théorie par l'exemple, ses portraits sont tous, ou peu s'en faut, — plus de quarante sur cinquante, — des œuvres d'amitié. Mais il croyait non moins judicieusement que, si après l'intimité de la pose, comme après le commerce du voyage, deux amis, se connaissant mieux, peuvent s'affectionner davantage, ils peuvent, par la même raison, se moins convenir et se brouiller. Il eut un moment la pensée de se consacrer au portrait : ni son talent ni son caractère n'auraient résisté à cette épreuve prolongée.

Où il est vraiment à l'aise, au contraire, c'est quand, après avoir longuement mûri un sujet, — sujet de genre ou sujet d'histoire, — il attaque le tableau. Point de fond préparé d'avance. Point ou presque point d'esquisse; il exécutait à même. Point de contour : le relief tout de suite, par masse, comme le sculpteur; il arrivait au contour par le modelé. Point de calcul d'aucune sorte, en un mot, de parti pris, de procédé : il obéissait à l'élan. « En face de la nature », — que de fois cette remarque revient sur ses lèvres sous les formes les plus diverses! — « je suis comme un enfant, je ne sais rien d'avance, je la regarde, je l'écoute, elle m'enlève et me suggère comment je dois l'aborder et l'épouser. Je suis comme le chasseur qui tire sur ce qui s'enfuit; je n'aime pas viser au branché... Le crayon marche trop lentement à mon gré; il me faut le pinceau, qui fait sortir le point lumineux aussitôt... Je peins comme le vent. Un musicien emporté ne fait pas plus rapidement résonner les touches du piano : je ne m'occupe que de l'intensité de l'expression. » On s'est demandé pourquoi la femme occupe si peu de place dans son œuvre ; il

en a donné lui-même la raison : « Les tendresses du pinceau ne sont pas mon désir, ni mon fait. »

Par un rare assemblage des qualités contraires, cette fougue n'avait d'égale que sa patience. Impétueux à l'attaque, il était lent dans l'achèvement. Il ne lui en coûtait pas de reconnaître qu'il n'était arrivé à cette rapidité d'exécution première qu'après quarante ans de travail acharné ; bien plus, il s'en faisait gloire. S'il ne voulait point que l'effort parût dans l'œuvre la plus poussée, il ne concevait rien que l'effort n'eût consacré, rien qui ne méritât d'être bien fait. Il appliquait autrefois ce principe « même à cirer ses bottes », et nous avons vu qu'il excellait à ficeler les paquets. Il n'était rien, surtout, où, à son gré, l'on ne trouvât satisfaction à bien faire. Il disait au docteur Guyon : « J'entends parler de photographie ; mais, à en user, où serait le plaisir ? Il n'y a de choses réellement amusantes que celles qui donnent énormément de mal. Ne seriez-vous pas bien ennuyé, en vérité, si, dans une opération délicate, votre instrument allait tout seul ? » — « La peinture lâche est la peinture d'un lâche », écrivait Delacroix. « *Le mieux est l'ennemi du bien* est un dogme de paresseux », disait à son tour Meissonier. Il retouchait, il reprenait, il refondait. Le *1807* est resté quatorze ans sur le chevalet. Le soir, épuisé par le travail, il croyait avoir trouvé ce qu'il cherchait ; le lendemain, en rentrant dans son atelier, il effaçait tout. C'est ainsi qu'en faisant vite, il n'avait pas l'air d'aller vite, parce qu'il recommençait éternellement. « Ce que j'ai tué d'hommes et de chevaux dans les *Dragons* pour arriver à la pose plus juste d'une jambe ou d'un bras dépasse toute idée, disait-il : il y a là deux ou trois tableaux l'un sur l'autre. » Il appelait certaines toiles ses « toiles de Pénélope ». Il avait « l'à peu près en horreur ». Le pinceau s'animait entre ses doigts : il en sentait le bout en mettant la touche. « Quand il faisait une main, il fallait qu'il arrivât à croire qu'il travaillait dans la chair. »

Très attentif à la critique, il n'acceptait l'éloge que de lui-même. Il fallait qu'il fût content. La perfection, lorsqu'il la rencontrait chez les maîtres, exerçait sur lui une sorte de fascination. Il la poursuivait dans ses propres œuvres. Il n'en livrait aucune sans l'avoir signée, et il n'en signait point

qu'il n'eût conduite jusqu'au degré d'achèvement dont il avait le sentiment irrésistible. Ne se lassant, ne se rebutant de rien, « ayant des volontés féroces, enragées », il faisait des journées de dix et douze heures, debout dans son atelier ou en plein air, l'été, avec trente degrés de chaleur, les yeux brûlés par le soleil, l'hiver, avec dix degrés de froid, les pieds dans la neige et dans la boue. « Je ne crois pas que jamais on puisse m'accuser d'avoir manqué de conscience », pouvait-il dire à bon droit. De tous les enseignements, celui-là n'est-il pas le plus utile et le plus beau?

GRÉARD
de l'Académie française.

(La fin prochainement.)

NOVEMBRE

A Gilbert Doré.

Prince des souvenirs, Novembre, voici l'heure !
La Terre encor parée est belle vainement :
Le Soleil la délaisse et plus rien ne demeure
Des âpres voluptés de leur embrassement,
Qu'une trace qui s'efface...
La Vie a fait son œuvre et te laisse la place :
Viens, meneur léger des âmes sans corps,
Avec la troupe des morts.

Loin des yeux et des cœurs, où donc étaient les morts ?
Prince du ciel, aimé des douleurs de la terre,
Tu franchis de l'Oubli le royaume sans bords :
Et les morts, ralliés à ta pâle lumière,
Ardents à suivre tes pas,
Doutent si ta pitié ne réunira pas
Leur sort éternel au destin fragile
De quelque nouvelle argile.

Mais l'esprit ne peut pas deux fois remplir l'argile ;
Et les morts, pour revivre au moins par nos regrets,
Partout sur nos chemins portent leur vol agile :
Et nos yeux abusés, ressuscitant leurs traits,
Ont vu flotter leurs images
Dans le ciel traversé tristement de nuages,
Dans les bois en deuil du feuillage vert,
Dans tout l'espace désert...

Le vent seul est vivant au désolé désert.
Il froisse et fait tomber les feuilles gémissantes.
Et, de leur frêle amas quand le sol est couvert,
Hélas ! il joue avec les dépouilles gisantes
De l'ancienne frondaison.
Est-ce là le débris de la douce saison ?
L'amour est parti, la feuille tournoie ;
L'automne emporte la joie !

Mélancoliques funérailles de la joie !
Novembre, au son lointain d'invisibles hautbois,
Les conduit, revêtu de frissonnante soie :
Les fantômes des eaux et les spectres des bois,
Quand elles passent, tressaillent...
Mais lui-même succombe et ses forces défaillent,
Et voici mourir, aux brumes des cieux,
Les fleurs pâles de ses yeux.

EUGÈNE HOLLANDE

LA

MORT DE MURAT[1]

Chassé de Naples par les Autrichiens (mai 1815), Murat se réfugia en Provence. Après le rétablissement des Bourbons, il y fut traqué comme une bête fauve par des bandes d'assassins. Désespérant d'obtenir l'asile qu'il sollicitait des souverains alliés, il s'enfuit en Corse où la population lui fit bon accueil et empêcha les autorités royalistes de l'arrêter. C'est après son arrivée dans l'île qu'il se reprit à l'idée de reconquérir son royaume. Pourtant il était fort hésitant lorsqu'il reçut vers le 15 septembre des assurances et des encouragements qui le décidèrent. Ces assurances et ces encouragements étaient un piège qui lui était tendu par la police napolitaine, à la tête de laquelle se trouvait le ministre Medici qui, soit par corruption, soit par crainte, avait obligé plusieurs des principaux partisans de Murat à écrire à celui-ci des lettres qui lui dépeignaient les populations prêtes à se soulever en sa faveur, et lui indiquaient le Pizzo comme le lieu le plus favorable à un débarquement. Toute cette machination, soupçonnée par les contemporains, mais niée par les principaux historiens, se trouve dévoilée par des rapports du baron de

1. Le travail qui suit forme un des chapitres d'un ouvrage intitulé *les Derniers Mois de Murat*, qui paraîtra prochainement.

Koller, intendant général de l'armée d'occupation autrichienne, découverts il y a quelques années dans les archives d'une grande famille de Styrie. Convaincu par ces faux rapports, Murat s'embarqua dans la nuit du 28 au 29 septembre 1815 à Ajaccio, après avoir refusé l'offre d'un asile en Autriche que lui apportait le plus dévoué de ses agents, l'Anglais Macirone, qui lui remit néanmoins un passeport des puissances pour se rendre à Trieste.

Pour l'intelligence du récit qui va suivre, il est nécessaire de dire quelques mots de deux personnages qui jouent un rôle important dans ce chapitre. L'un, Barbara, ancien corsaire, fait par Murat pendant son règne capitaine de frégate et baron, commandait la flottille. D'après M. de Koller, il avait été acheté par Medici ; l'autre, le capitaine de gendarmerie Trentacapilli, ancien chef de bandes, était, toujours d'après la même source, l'agent du ministre, qui l'avait envoyé au Pizzo à l'insu du commandant en chef des Calabres, pour y attendre Murat[1].

*
* *

A vol d'oiseau, il y a plus de 400 milles marins d'Ajaccio au Pizzo. C'était une grave imprudence d'entreprendre au moment de l'équinoxe une pareille traversée sur des barques d'un très faible tonnage et hors d'état de tenir la mer par de gros temps.

Murat en s'aventurant ainsi s'exposait non seulement à sombrer au large s'il était assailli par une tempête, mais aussi à voir sa flottille dispersée par le moindre coup de vent un peu fort, et à arriver seul ou presque seul sur les rivages calabrais. Il est juste de dire qu'il aurait de beaucoup préféré embarquer tout son monde sur un seul navire de long cours, mais il lui avait été impossible d'en trouver un à Ajaccio, et

1. Pour ce chapitre, j'ai consulté, outre les Mémoires anciennement connus de Colletta, de Franceschetti et de Galvani, les annales ci-après : *la Fine di un re*, par M. Gasparri ; *Joachim Murat*, par M. le baron de Helfert ; *Vita e Fatti di Vito Nunziante*, par M. Palermo, et *Ricordi murattiani*, par M. G. Romano. Les documents officiels sont tirés des archives des Affaires étrangères, du *Gran archivio* de Naples et de l'*Archivio di Stato* de Palerme, dont le dossier a été publié par M. le chevalier Travalli.

il avait été obligé de se contenter, comme moyen de transport, des barques employées au cabotage sur les côtes de Corse. Sa flottille se composait de six petits bâtiments : une felouque et cinq barques pontées de 15 à 20 tonneaux de jauge, munies d'un seul mât et d'une voile latine, connues dans l'île sous le nom de gondoles. Tout le petit corps expéditionnaire, montant à 200 ou 250 individus avait été entassé tant bien que mal sur ces gondoles, qui étaient manœuvrées chacune par cinq marins. Barbara, qui connaissait à fond les côtes de Calabre, commandait à la fois la flottille et la barque sur laquelle s'était embarqué Murat, et à laquelle on avait donné le n° 1. La barque n° 2 était commandée par le chef de bataillon Courrand, le n° 3 par le capitaine Ettore, le n° 4 par les capitaines Mattei et Giacometti et le n° 5 par les capitaines Semidei et Medori. La felouque, meilleure voilière que les gondoles qu'elle convoyait, était destinée à éclairer la route et à porter les ordres du roi. Elle était commandée par le patron Cecconi et avait un équipage de 22 hommes. Les débuts de la traversée furent heureux. Poussée par une brise favorable, la flottille, qui avait quitté Ajaccio le 29 septembre à une heure du matin, arriva en quelques heures à la hauteur des bouches de Bonifacio. D'après ce que dit Galvani, on serait amené à supposer que Barbara avait projeté, bien que le trajet en fût fort allongé, de suivre la côte occidentale de Sardaigne. Il en fut empêché par un fort vent de sud-ouest qui l'obligea à relâcher dans une anse de l'îlot de l'Asinara situé à la pointe nord-ouest de la grande île. Étant descendu à terre, il aperçut du haut d'une colline un gros bâtiment de commerce espagnol qui cherchait lui aussi à gagner l'Asinara pour s'y abriter. L'ancien corsaire retourna en hâte à bord de sa gondole et proposa au roi de s'emparer du navire espagnol. La proposition aussitôt acceptée eût été mise à exécution si le bâtiment menacé, effrayé à la vue des barques chargées de monde, n'eût prudemment pris le large.

Sur les quatre heures du soir, le vent qui soufflait toujours du sud-ouest ayant molli, on remit à la voile en se donnant rendez-vous à l'île de Tavolara, sur la côte orientale de la Sardaigne.

A peine engagée dans le détroit de Bonifacio, la flottille fut

assaillie par une violente tempête dans laquelle elle faillit périr. Ceux qu'elle transportait passèrent dans les angoisses la nuit du 29 au 30 septembre. Barbara ne fut pas des moins inquiets et ne dissimula pas les craintes qui l'agitaient à ses compagnons de route. Enfin, dans la matinée du 30, on parvint à trouver un abri dans une petite anse appelée Pozzo dell'Oglio. La tempête s'étant calmée, on se remit en mer et l'on s'engagea dans la passe qui sépare la Sardaigne de l'île de la Maddalena. Une tour construite sur cette dernière île commandait le passage. Les hommes qui y tenaient garnison, après avoir sommé par un coup de canon à poudre la flottille de mettre en panne et de se faire reconnaître, tirèrent sur elle à boulet sans qu'aucun des bâtiments fût atteint. Debout sur le pont de sa gondole, Murat, enveloppé d'un carrick à plusieurs pélerines, s'amusa beaucoup de la maladresse des canonniers sardes.

A deux heures on mouilla dans une anse de l'île déserte de Tavolara où l'on débarqua. Murat y passa en revue ses 250 hommes et distribua à ceux qui en avaient le plus besoin quarante uniformes qu'il avait fait confectionner à Ajaccio.

Le 1er octobre, à une heure du matin, la flottille remit à la voile, le 5 elle se trouva en vue du Vésuve et de la baie de Naples. Barbara s'était trompé de route, à dessein peut-être. Murat fut très vivement irrité de ce contretemps. Ne pouvant songer, à cause de la présence des Autrichiens, à rien tenter dans le voisinage de son ancienne capitale, il donna ordre de mettre le cap sur la Calabre.

Le 6, vers six heures du soir, la flottille arriva en vue de Paola, dans la Calabre citérieure. Au moment où elle allait mouiller, un peu au sud de cette ville, dans la rade de San-Lucido, un violent coup de vent la repoussa au large. Jusque là, la gondole royale avait arboré de temps à autre pendant les nuits un fanal à son mât pour rallier ses conserves. Barbara prétendit que ce fanal pouvait éveiller les soupçons de l'ennemi qui, de jour, pouvait prendre les six bâtiments pour des barques faisant la pêche du corail. Il ordonna donc l'extinction de tous les feux, et prescrivit comme seuls signaux de battre souvent le briquet sur la gondole royale. Ce moyen, qui aurait peut-être été de quelque utilité par un temps calme

et clair, ne servit à rien pendant la nuit orageuse et sombre du 6 au 7 octobre. La flottille se dispersa, et lorsque, le matin, la gondole royale et la felouque parvinrent à rallier le mouillage de San-Lucido, les quatre autres barques manquaient à l'appel.

La journée se passa à les attendre. A diverses reprises Murat fit partir la felouque à leur recherche. Ce ne fut que vers le soir que celle-ci ramena la barque n° 2 que commandait le chef de bataillon Courrand et sur laquelle une cinquantaine d'hommes étaient embarqués.

Il se passa, après le retour des deux barques, un fait qui mérite d'attirer l'attention parce qu'il vient corroborer les assertions du baron de Koller au sujet de l'entente de Barbara avec Medici et des laissez-passer que le second aurait fournis au premier. Soit, comme le dit Galvani, que la batterie de San-Lucido eût invité par un coup de canon les trois barques à se faire reconnaître, soit que Murat désirât tout simplement avoir des renseignements sur ce qui se passait et se disait dans la province, il envoya à terre dans la chaloupe le commandant Ottaviani, Barbara et deux matelots.

Il y avait dans la rade une chaloupe coursière du gouvernement qui venait d'arriver, et qui observait la flottille avec une certaine méfiance et beaucoup de prudence. Elle hêla l'embarcation et apprit d'elle que les trois barques transportaient des Français à Trieste. Le patron de la chaloupe conduisit l'embarcation dans le port de San-Lucido en observant toutes les précautions sanitaires. La députation de santé accourut. Elle trouva qu'Ottaviani et un matelot n'avaient pas les papiers nécessaires, tandis que Barbara et l'autre matelot en avaient de fort en règle. Elle arrêta donc les deux premiers qu'elle mit en observation, et renvoya les deux autres avec ordre d'enjoindre aux trois barques d'entrer dans le port.

Or Murat avait forcé les bureaux de la marine et de la santé d'Ajaccio à délivrer à ses bâtiments des papiers en règle et des patentes nettes : on ne peut donc pas s'expliquer comment, sur les quatre individus débarqués, deux aient pu être trouvés dans d'autres conditions que leurs compagnons. Il faut donc que Medici ait muni Barbara de permis spéciaux. Les détails qui précèdent proviennent, non des Mémoires de

Galvani qui donnent une version un peu différente de l'incident, mais d'un rapport adressé trois jours après, le 10, de San-Lucido même, par l'intendant de la Calabre citérieure au ministre de l'intérieur, et dans lequel cet agent ne paraît pas soupçonner un seul instant que les trois barques transportaient Murat et ses compagnons[1].

Barbara, de retour à bord de la gondole, rendit compte à sa manière de l'arrestation d'Ottaviani. Il prétendit qu'on l'avait seulement gardé en otage. Murat voulut débarquer pour délivrer son compagnon. On l'en dissuada; une pareille tentative eût été promptement signalée par le télégraphe et eût attiré sur les côtes de Calabre tous les navires de guerre napolitains.

Le Roi et Franceschetti auraient voulu remonter vers le nord à la recherche des trois gondoles disparues. Le projet était sage; Barbara s'y opposa en donnant pour prétexte qu'on aurait le vent contre soi. Après une conférence des chefs, on s'arrêta au projet de débarquer en Amantea où l'ex-corsaire prétendait avoir beaucoup d'amis et affirmait qu'on serait bien accueilli. On partit donc dès que la nuit fut tombée afin de dérober aux vigies de la côte la direction qu'on allait prendre. A peine était-on sous voile, que le capitaine Pernice et le lieutenant Multedo, qui étaient sous les ordres de Courrand, demandèrent à passer sur la gondole royale. Aussitôt à bord, ils informèrent le roi que leur chef, effrayé des périls qu'on allait courir, travaillait à jeter le découragement parmi les soldats et méditait de s'enfuir.

Murat le fit venir à son bord, et, sans lui dire qu'il connaissait ses projets, lui rappela les bienfaits dont il l'avait comblé, et le supplia d'empêcher ses soldats de l'abandonner à cette heure critique, s'ils y étaient disposés. Courrand le quitta en protestant de son dévouement. Franceschetti, qui n'avait aucune confiance en lui, n'en fit pas moins attacher par une remorque sa gondole à celle du roi, mais pendant la nuit le traître coupa la corde et reprit la route de Corse. Il persuada à ses hommes qu'il agissait d'après les ordres de Murat qui avait renoncé

1. Gran Archivio de Naples. Arresto del Generale Gioacchino Murat e sua morte. L'Intendente della Calabria citeriore a S. E. il Secretario di Stato Ministro dell'Interno. San-Lucido, 10 ottobre 1815.

à son entreprise et qui allait accepter l'asile que l'Autriche lui avait offert. Le jour suivant, il rencontra la barque n° 3 que commandait le capitaine Ettore qu'il entraîna à sa suite en lui répétant ce qu'il avait dit à ses soldats.

La désertion de Courrand plongea Murat dans le plus amer désespoir. Il ne lui restait plus que vingt-six officiers et soldats. C'était folie de débarquer avec une aussi faible troupe, dont une compagnie pouvait venir à bout. Toutefois ce ne fut pas sans lutte que le beau-frère de Napoléon se décida à abandonner son entreprise. Il fallut que Franceschetti, Natali et Galvani lui en représentassent toute l'imprudence pour l'amener à y renoncer. Il s'y décida pourtant au milieu de la nuit et donna l'ordre de jeter à la mer le sac qui contenait cinq cents exemplaires de la proclamation qu'il avait fait imprimer à Ajaccio. Dans ce document, l'ex-roi se disait, comme tous les prétendants, rappelé dans son royaume par l'amour de ses peuples, et prenait violemment à partie le souverain restauré pour avoir, dans une lettre au général autrichien Bianchi, qualifié de bandes ennemies l'armée nationale qui avait été obligée de capituler à Casalanza. Murat avait aussi, avant son départ d'Ajaccio, préparé de nombreux décrets dont le principal avait trait à l'établissement du régime constitutionnel dans le royaume, mais il ne les avait pas fait imprimer. Sur les instances de son entourage, il avait renoncé à inscrire dans ceux destinés à pourvoir aux principaux emplois les noms des hommes auxquels il les destinait. C'eût été, en effet, les compromettre gravement si, par suite d'un insuccès, ces documents étaient tombés entre les mains de ses ennemis. Nous savons par Galvani et Franceschetti qu'il voulait appeler le général Carascosa au ministère de la guerre, Colletta à celui de la Police, le duc de Corigliano à l'intérieur, Fortunato à la préfecture de police, Filangieri au commandement de la place de Naples, et les généraux d'Ambrosio, de Gennaro, Pepe et Ottavi au commandement des divisions de Salerne, des Abruzzes, de la Pouille et de Calabre. C'est peut-être dans cette liste qu'il faudrait, exception faite du général Filangieri, chercher les noms des complices de Medici. Il serait naturel que Murat eût songé à confier les plus importantes fonctions administratives

et militaires à ceux qui l'avaient encouragé à reconquérir son royaume et qu'il considérait comme ses partisans les plus dévoués.

*
* *

Une fois décidé à ne pas débarquer en Calabre, Murat n'avait plus qu'à faire voile pour Trieste. Il en donna l'ordre à Barbara, mais cette résolution ne faisait pas l'affaire de l'ancien corsaire qui tenait à livrer à Medici la victime qu'il lui avait promise. Tant qu'il s'était agi d'un débarquement dans le royaume de Naples, Barbara n'avait jamais soulevé d'objections ; dès qu'il fut question d'aller en Autriche, il fit entrevoir l'impossibilité de continuer le voyage; il déclara qu'on n'avait plus ni eau ni vivres, et que la gondole royale était hors d'état de résister aux coups de vent auxquels on était exposé dans l'Adriatique. Il offrit de s'embarquer sur la felouque et de relâcher au Pizzo, où il prétendait avoir de nombreux amis, pour y acheter les provisions nécessaires et y noliser un bâtiment assez fort pour affronter de gros temps. Murat, après l'avoir écouté, l'autorisa à partir pour le Pizzo, et lui fit remettre par son valet de chambre la liste des objets à se procurer. Au moment de s'embarquer, l'ancien corsaire demanda au roi de lui remettre le passeport qu'il avait reçu des alliés afin de ne pas être inquiété par les autorités.

Murat, surpris d'une pareille demande, répondit par un refus formel. C'eût été de sa part une impardonnable imprudence de se dessaisir de la pièce importante qui était sa seule sauvegarde, alors qu'il se trouvait dans les eaux napolitaines et qu'il pouvait, d'un moment à l'autre, voir surgir à l'horizon quelque croiseur à qui il aurait à la produire.

Barbara déclara alors qu'il ne débarquerait pas sans l'avoir. Son refus mettait le roi dans une situation inextricable. Il eut un frémissement de colère et, jetant un coup d'œil indigné sur Barbara, il s'écria d'une voix forte qu'on refusait de lui obéir, et que, puisque la nécessité l'obligeait à communiquer avec la terre, il débarquerait en personne. Devant cette légitime indignation, l'ex-corsaire baissa la tête en coupable qu'il était. Le ton du roi était si impérieux, que Franceschetti nous dit qu'il n'osa lui faire aucune objection.

Galvani prétend, au contraire, qu'on lui fit les plus respectueuses représentations, mais que rien ne put changer, cette fois, sa résolution et qu'il donna l'ordre de faire route vers le Pizzo. Son premier valet de chambre, Charles, qui avait écouté en silence les timides objections de l'entourage, voyant qu'elles restaient sans effet, se leva en disant à haute voix : « Ne débarquez pas, Sire, si vous débarquez vous êtes perdu. » Il ajouta d'un air fâché : « Vous n'avez jamais voulu écouter vos fidèles serviteurs. » Murat haussa les épaules et lui tourna le dos.

Il ordonna ensuite à tous ses officiers de se mettre en grand uniforme. Voyant le maréchal de camp Natali en bourgeois, il lui en demanda le raison. Ce général lui ayant répondu qu'il n'avait point d'autre vêtement, le roi, qui n'était en ce moment d'humeur à ménager personne, lui fit durement observer que ce n'était pas une tenue pour le suivre dans son expédition.

Lui-même, après s'être fait raser, avait endossé un habit bleu à épaulettes de colonel et un pantalon de nankin superposé à ses bottes. Comme coiffure il avait pris un chapeau à trois cornes, à ganse de soie noire, dont la cocarde était ornée de vingt-deux brillants gros comme des pois chiches. Un sabre et deux pistolets pendaient à sa ceinture.

Ce fut entre les neuf et dix heures du matin, le 8 octobre 1815, que les deux bâtiments accostèrent la plage du Pizzo. La petite troupe débarqua aussitôt. Arrêtant ses officiers, qui voulaient le devancer, Murat voulut être le premier à prendre terre.

Avant de quitter son bord, il avait donné ordre à Barbara de se tenir pendant une heure à deux portées de fusil du rivage et de se diriger ensuite, avec la felouque, vers une madrague située à peu de distance du point de débarquement pour y attendre les événements et être prêt à lui venir en aide en cas de malheur.

La ville du Pizzo est bâtie sur un promontoire situé dans la partie méridionale du golfe de Sainte-Euphémie. Elle s'étage aux flancs d'une montagne, et vient finir à une esplanade que forme un gros rocher de forme cubique, aux parois abruptes. Le rocher s'avance dans la mer en la dominant d'une centaine

de mètres de hauteur, et est baigné de trois côtés par les vagues. Sur cette esplanade, s'élèvent des maisons d'aspect misérable, serrées autour d'une grande place, quelques églises et, à l'angle de la falaise, un méchant petit château à quatre bastions du temps de la domination espagnole. De cette esplanade, on jouit d'une vue superbe. On embrasse toute la courbure de la côte, qui, tournant aux pieds de la montagne de Monteleone, dessine un demi-cercle presque parfait, dont le Pizzo occupe une des extrémités et Briatico l'autre. Juste au-dessous de la terrasse, se trouve la Marine, où l'on rencontre quelques pauvres masures de pêcheurs. Un chemin de trois cents mètres de longueur conduit de cette plage à la grande place[1].

Ce fut par ce chemin que la petite troupe s'achemina, au pas accéléré, vers le Pizzo. Murat marchait en tête. Derrière lui, ses gens criaient de toute la force de leurs poumons : « Vive notre roi Joachim ! » On arriva ainsi sur la grande place. Elle fourmillait de monde. C'était à la fois un dimanche et jour de marché. De la terrasse, la foule avait suivi avec attention le débarquement et les mouvements de la petite bande. L'accueil qu'elle lui fit n'eut rien d'encourageant : c'est à peine si, de ci et de là, quelques rares cris de : « Vive Joachim ! » répondirent aux vivats poussés par les soldats. L'étonnement, et, le plus souvent, des sentiments malveillants ou hostiles étaient peints sur les visages. Ce fut en vain que l'ex-roi chercha par de bonnes paroles à gagner des adhérents à sa cause. Ceux auxquels il s'adressa ne lui répondirent pas et lui tournèrent le dos.

A l'extrémité de la place opposée à la porte de la Marine, se trouvait un corps de garde occupé par quinze canonniers garde-côtes qui portaient encore l'uniforme des troupes muratistes. Ces hommes venaient de se ranger devant leur poste et se préparaient à aller entendre la messe en corps, comme le prescrivait le règlement. Joachim courut à eux, suivi des siens. « Reconnaissez-vous votre roi ? » leur cria-t-il. Franceschetti prétend que cinq répondirent qu'ils le reconnaissaient

1. Cette description du Pizzo est empruntée à l'ouvrage de M. François Lenormant, intitulé *la Grande Grèce*, t. III, page 119.

et lui offrirent leurs services. Condoleo ne parle que de deux, dont le sergent, tout ahuri d'avoir été nommé capitaine par le roi qu'il avait servi jadis.

Pendant que Murat cherchait à gagner les canonniers à sa cause, la place s'était vidée. Les habitants de la ville avaient regagné leurs demeures et s'y étaient enfermés, et les paysans du voisinage, venus au marché, avaient promptement rechargé leurs bêtes de somme et s'étaient éloignés en grande hâte. Il ne restait autour de la petite troupe que quelques rares individus n'appartenant pas au Pizzo.

La situation prenait une tournure menaçante. Murat était atterré. Tout l'échafaudage de ses illusions s'effondrait brusquement pour faire place à une effrayante réalité. Comprit-il qu'il avait été trahi par ceux qui lui avaient dépeint la population du Pizzo comme prête à se soulever en sa faveur? Nul ne le saurait dire. Tandis qu'il hésitait sur le parti à prendre, deux jeunes gens, sans doute des environs de Monteleone, s'approchèrent de lui et lui dirent : « Sire, quittez le Pizzo, vous êtes environné d'ennemis, ne perdez plus de temps : vous êtes sur le chemin qui conduit à Monteleone, nous vous servirons de guides : vous êtes sauvé, si vous quittez cette place. » Ce sage conseil lui fut répété par un de ses anciens officiers, le capitaine Devuox, qui commandait l'artillerie. Pour le décider à s'éloigner, Devuox alla jusqu'à lui promettre de lui envoyer son cheval hors de la ville, promesse que, d'ailleurs, il ne put ou n'osa tenir.

Convaincu, enfin, qu'il n'y avait qu'à s'éloigner au plus vite, Joachim donna l'ordre du départ, après avoir enjoint aux canonniers de le suivre. Précédée par les deux guides, la petite troupe se mit à gravir au pas de course le chemin en pente rapide par lequel on gagne la route qui conduit à Monteleone. On marcha si vite, que le roi qui, depuis douze jours, n'avait pu faire aucun exercice sur sa barque, où il avait à peine la place de se mouvoir, dut s'arrêter hors d'haleine. Au moment où, après un court repos, on allait se remettre en marche, deux canonniers arrivèrent. Murat leur demanda où étaient leurs camarades. Ils répondirent qu'ils suivaient. Pour savoir s'ils disaient vrai, Joachim quitta la route et monta sur une petite colline plantée d'oliviers, qui

se trouvait à droite. De ce point, on découvrait tout le chemin que l'on venait de parcourir. Il aperçut, en effet, le reste des canonniers, qui montaient bien lentement : Franceschetti lui fit observer qu'il y avait parmi eux des paysans armés et que d'autres les suivaient de près.

C'est qu'en effet la population s'était soulevée derrière les fugitifs. A peine ceux-ci avaient-ils quitté le Pizzo, que le bas peuple s'était répandu dans les rues en hurlant et en vociférant. Peut-être s'en fût-il tenu là, s'il n'eût trouvé un chef pour exploiter les sentiments violents qui l'animaient. Ce chef fut Trentacapilli, ce capitaine de gendarmerie qui, au dire du baron de Koller, avait été envoyé au Pizzo pour y attendre l'ex-roi. Il avait en poche sa nomination de commandant de gendarmerie dans la Calabre citérieure, mais cette nomination était ignorée même du général commandant la province, et Trentacapilli avait expliqué à ses concitoyens, par le manque d'argent où il prétendait se trouver, le long retard qu'il mettait à rejoindre son poste. Il ne lui fallut pas beaucoup d'éloquence pour enflammer cette foule de pêcheurs et de marins à la physionomie de forbans et dans laquelle se trouvait sans doute bon nombre de ses anciens compagnons de rapines. Sous son impulsion, chacun s'arma comme il put : les uns de fusils, les autres de faux ou de bâtons, puis on se lança à la poursuite de l'ennemi.

A la vue de cette horde furieuse qui gravissait la côte, les guides supplièrent le roi de fuir au plus vite. Ils lui répétèrent qu'il était perdu s'il ne s'éloignait pas, et qu'à Monteleone il trouverait des partisans dévoués, voire même des soldats. Ils le menacèrent enfin de le quitter s'il ne se remettait pas immédiatement en marche. Murat, qui s'entêtait à vouloir attendre les canonniers, refusa de bouger. Aux observations de ses officiers, il répondit qu'il voulait être obéi.

Le flot des assaillants arriva bientôt de l'autre côté de la route. A ce moment, les canonniers tournèrent à gauche, montrant clairement qu'ils ne voulaient pas prendre parti pour l'ex-roi, et se mêler à la bagarre.

Murat se décida à parlementer. Quittant les siens, il s'avança à la rencontre des paysans. « Mes enfants, leur dit-il, ne vous armez pas contre votre ancien souverain ; je ne suis pas dé-

barqué dans les Calabres pour vous faire du mal; je ne veux que demander des secours aux autorités de Monteleone pour continuer mon voyage jusqu'à Trieste où je dois rejoindre ma famille; si vous m'eussiez donné le temps de m'expliquer sur la place du Pizzo, vous auriez appris que j'ai des passeports que le roi Ferdinand lui-même doit respecter.

Franceschetti prétend que Trentacapilli, qui venait d'arriver, engagea le roi à entrer sur le chemin et s'offrit à le conduire à Monteleone. L'uniforme que portait l'ancien chef de bandes ressemblait à celui des colonels de l'armée muratiste. Joachim crut avoir affaire à un de ses anciens officiers. Dans cette persuasion, il se rendit sur le chemin. Aux observations de ses compagnons, il répondit qu'un colonel de son armée était incapable d'un acte contraire à l'honneur!

Murat était au milieu de ses ennemis. Franceschetti, Natali et son valet de chambre Armand se précipitèrent sur ses pas tandis que les officiers et les soldats restaient à leur place au haut de la colline pour tenir les paysans en respect. Franceschetti raconte que, s'approchant de Trentacapilli, il lui demanda qui il était. « Je suis, répondit-il, le capitaine de gendarmerie Trentacapilli ; le roi et vous, vous allez me suivre au Pizzo. » Le général se jeta devant Joachim et menaça le capitaine de lui brûler la cervelle ; une bagarre s'ensuivit. Murat fut le premier à se dégager et à rejoindre sa troupe; ses compagnons y réussirent à leur tour, mais non sans peine.

Chacun des Mémoires que nous possédons donne, du fait que nous venons de raconter, une version différente. Condoleo met dans la bouche de son concitoyen Trentacapilli un petit discours qu'il n'a certainement pas prononcé, et dit que ce fut le roi lui-même qui arrêta Franceschetti prêt à faire feu en lui disant: « Celui qui fait son devoir et qui sert fidèlement son souverain ne mérite pas la mort. »

Pour ne pas laisser échapper la victime qu'il avait promise à Medici, Trentacapilli avait divisé sa troupe en trois bandes, qui ne tardèrent pas à envelopper Murat et les siens. En homme de cœur qu'il était, Franceschetti proposa à Joachim d'attaquer les gens du Pizzo, de gagner la montagne ou de périr les armes à la main. C'était le seul parti sage. L'ancien

lieutenant de Napoléon eut peur de répandre le sang. Il défendit aux siens de tirer. « Je ne veux pas, dit-il, que mon débarquement coûte la vie à aucun de mes sujets. »

Les paysans, eux, ne se faisaient pas faute de tirer, les balles pleuvaient sur la petite troupe enserrée de toute part. Joachim fut de nouveau au moment de tomber au pouvoir de l'ennemi. Tous ses officiers se précipitèrent à son secours; on l'arracha des mains qui allaient le saisir et l'on parvint au prix des plus grands dangers à percer le flot des assaillants.

Une fois hors de la mêlée, il n'y avait plus qu'à fuir; alors commença une véritable chasse à l'homme. Tandis que, d'une course folle et désespérée, les vaincus cherchaient à gagner le rivage de la mer, les vainqueurs se lancèrent à leur poursuite avec l'acharnement de la bête fauve qui ne veut pas laisser échapper sa proie. Ce fut sous une grêle de balles que les fugitifs descendirent la côte en courant à perdre haleine, sans souci des obstacles, à travers les bois, les cultures et les rochers qui bordaient la mer. Ils espéraient y trouver Barbara, mais le misérable avait pris le large : s'il fût resté à son poste, comme il en avait reçu l'ordre, le roi eût été sauvé. Avec la pièce de quatre dont la gondole était armée, il lui eût été possible, sinon d'arrêter complètement les assaillants, tout au moins de les tenir quelque temps en respect jusqu'à ce que Joachim pût arriver à bord.

Une barque à demi ensablée se trouvait sur la plage. Murat y courut, un filet qui séchait sur le sable le fit tomber. Aussitôt relevé, il gagna l'embarcation où il monta, tandis que ses compagnons cherchaient à la mettre à l'eau. Ils ne purent y réussir. Pendant qu'ils s'épuisaient en efforts désespérés, ils furent rejoints par le flot des assaillants.

Il se passa alors une scène de hideuse et révoltante sauvagerie que la plume hésite à décrire. Une foule furieuse, dans les rangs de laquelle on comptait beaucoup de femmes, se rua en vociférant sur ces quelques hommes qui ne cherchaient même plus à se défendre et qui tendaient leurs épées pour se rendre. On comprend à peine comment Murat ne périt pas dans cette horrible mêlée. Le général Franceschetti, les capitaines Lanfranchi et Biciani, le lieutenant Pasqualini, les sergents Franceschi et Giovannini et son valet de chambre Armand

furent blessés à ses côtés. Le capitaine Pernice expira à ses pieds. Le premier coup fut porté au roi par un misérable qui, n'ayant pas d'autre arme, lui lança son soulier à la face. Ce fut à qui le frapperait, qui à coups de bâton ou à coups de crosse de fusil, qui à coups de pied ou à coups de poing. On déchira ses vêtements, on lui arracha les cheveux, on chercha à lui arracher les moustaches, on lui cracha à la figure. Des femmes, véritables furies, s'acharnèrent sur lui, rivalisant de cruauté avec ses lâches agresseurs. On raconte qu'une mégère, une mère de brigands sans doute, hurlait en le frappant : « Tu parles de liberté et tu m'as tué trois fils. » Au dire du père Masdea et du neveu de Nunziante, il vint un moment où ce fier soldat, qui avait joué sa vie sur tant de champs de batailles, sentit son courage l'abandonner ; il eut peur de la mort hideuse à laquelle il semblait voué. On l'entendit crier à ses assassins : « Assez, assez ; je suis votre prisonnier, ne me tuez pas, vous gagnerez plus à me livrer à votre roi vivant que mort », et les autres de répondre : « Il faut que tu meures, tyran. » Ce fut d'une voix suppliante qu'il demanda à un meunier, qui sans doute avait le bras levé sur lui, de lui faire grâce de la vie, en lui mettant dans la main une bourse pleine d'or. Il est presque certain que, malgré ces appels désespérés à la pitié de ses bourreaux, il eût péri déchiré par cette foule en délire sans l'intervention d'un Espagnol, accouru, lui aussi, pour le combattre, mais dont la généreuse nature se révolta à la pensée de laisser immoler lâchement un ennemi sans défense.

Francesco Alcalà, tel était son nom, était l'administrateur des vastes propriétés que possédait autour du Pizzo le duc de l'Infantado, un des plus dévoués partisans de Ferdinand VII d'Espagne. Avant l'avènement de Joseph au trône des Deux-Siciles, ces propriétés formaient un magnifique domaine féodal dont Alcalà était le gouverneur. Elles furent confisquées par Napoléon lorsqu'en 1808 le duc eut pris parti contre son frère Joseph. Alcalà, persécuté par Colletta qui gouvernait les Calabres, ne dut qu'à l'amitié d'un général français de ne point être jeté en prison. Après de dures épreuves, il parvint à passer en Espagne, et revint aussitôt après la chute de l'empereur, en 1814, reprendre ses fonctions au Pizzo. Il exerçait dans le pays une

grande et légitime influence due à l'honorabilité de son caractère.

Cette influence, il sut la mettre à profit pour sauver l'illustre vaincu qui se débattait au milieu de ses assassins. Se jetant dans la mêlée, il parvint à faire comprendre à ces furieux qu'ils perdraient en tuant leur prisonnier tout l'honneur qu'ils avaient acquis en s'emparant de sa personne et que ce meurtre serait désapprouvé par Ferdinand, à qui seul appartenait le droit de disposer de la vie d'un perturbateur de l'ordre public. Ayant réussi à calmer un peu la fureur populaire, il plaça Murat et ses compagnons au milieu des moins enragés de la horde et il s'achemina vers la ville. En route, il rencontra Trentacapilli, que sa corpulence avait empêché de prendre part à la poursuite, et il lui remit les prisonniers qui furent aussitôt conduits au vieux château, où l'on avait déjà amené les soldats restés en arrière et qui s'étaient rendus après la fuite du roi.

Avant de mettre tout ce monde en prison, Trentacapilli fit soigneusement fouiller le roi. On trouva sur lui un exemplaire de la proclamation dont on avait jeté un ballot à la mer, les décrets préparés à Ajaccio, les passeports délivrés par Metternich et de l'argent. La cocarde et les vingt-deux brillants qui y étaient attachés lui avaient été arrachés par un forgeron qui les remit au capitaine de gendarmerie.

*
* *

Lorsque le malheureux prince eut été dépouillé de tous ses papiers et de toutes ses valeurs, on l'enferma avec ses compagnons dans le cachot de la vieille forteresse. Inutilisé depuis longtemps, ce cachot avait été transformé en une étable à cochons par le commandant. Avant d'y entasser les prisonniers, il fallut en faire sortir les bêtes immondes qui l'occupaient. Le sol était tout couvert d'un fumier gluant et une dégoûtante vermine courait sur les murs ; un soupirail à demi obstrué par des immondices y donnait seul un peu d'air et de lumière. L'espace était si étroit qu'à l'exception du roi qu'on trouva moyen de faire asseoir, les vingt-sept autres durent se tenir debout, tellement pressés les uns contre les autres qu'ils ne pouvaient se mouvoir. Huit d'entre eux étaient grièvement

blessés. Les premiers moments de la captivité furent affreux. Aux horreurs de ce cachot sombre et infect se joignait l'angoisse d'être de nouveau livrés à cette foule hurlante dont les imprécations menaçantes troublaient seules le silence qui régnait parmi les prisonniers. Franceschetti nous dit que, dix ans après, le souvenir de cette scène le faisait encore frémir d'épouvante. Quant à Murat, il avait repris son calme et il ne cessait de consoler ses gens et de les engager à la résignation. Pourtant Masdea nous dit qu'il n'avait même pas pu obtenir de ses vainqueurs un verre d'eau.

Tout fiers de leur triomphe, ceux-ci ne prenaient nul souci des vaincus, qu'ils eussent laissés sans secours et sans nourriture si Alcalà ne fût de nouveau intervenu en leur faveur. Franceschetti, Galvani, Condoleo, Masdea sont unanimes pour louer sa compatissante et généreuse conduite ; on ne saurait donc mieux faire que d'emprunter à la lettre qu'il écrivit le surlendemain au duc de l'Infantado les détails de ce qu'il fit pour les prisonniers en ce jour terrible :

« Je retournai au château pour penser aux prisonniers et me mettre d'accord avec le capitaine de gendarmerie qui se chargea de rester là en les faisant garder à vue. Je vis ainsi dans quel état déplorable étaient les malheureux. Murat n'avait pas reçu de blessures, mais il lui manquait la moitié de son uniforme qui avait été déchiré dans la mêlée ; les autres étaient les uns en chemise, les autres n'avaient plus que des débris d'uniformes et étaient couverts de sang des pieds à la tête. La soif et la fatigue les empêchaient de parler. Je fis appeler un chirurgien pour soigner les blessés et je leur envoyai deux draps de lit pour faire des bandages, du vin, de la bière et de l'eau fraîche.

» Ne s'attendant pas à ces secours après ce qui leur était arrivé, ils les reçurent avec reconnaissance et reprirent courage, car ils craignaient encore qu'on ne les massacrât. Entendant qu'on m'appelait gouverneur, ils s'imaginèrent que la petite tour qui sert de prison était un grand château et que j'en étais le gouverneur. Cela fit que Murat dit à une sentinelle qui était un apprenti cordonnier :

» — Je prie Monsieur le Gouverneur de vouloir bien m'écouter, j'ai deux mots à lui dire.

» Je fus à la porte de la prison. Après m'avoir exprimé sa gratitude infinie et m'avoir recommandé d'empêcher la populace d'attenter à sa vie et à celle de ses gens, il me dit en français :

» — Monsieur le Gouverneur, vous paraît-il que ce lieu où m'a enfermé le capitaine de gendarmerie soit convenable pour y garder le roi Joachim? Je vous supplie de me faire passer dans une autre prison plus décente avec mon domestique.

» Je lui répondis dans les termes suivants, en présence dudit capitaine :

» — Général (il baissa la tête d'un air fâché), je ne suis pas une autorité du pays, je suis un particulier espagnol et je réside ici en qualité d'administrateur général de Son Excellence le duc de l'Infantado. On m'appelle gouverneur parce que c'était le titre que je portais avant que le système français m'eût ôté toute juridiction; mais je puis vous assurer que, dans cette tour, il n'y a pas d'autre prison que celle où vous vous trouvez. Ce soir arrivera le général Nunziante, commandant des Calabres, qui prendra les dispositions convenables ; quant à ce qui regarde votre vie, vous pouvez être tranquille, les moments critiques sont passés, maintenant il faut penser à soigner les blessés et à restaurer tout le monde.

» Entre temps arriva un repas assez convenable que je lui avais préparé et différents vêtements, chemises, mouchoirs, et dans le nombre un habit de délicieux drap bleu pour Murat. Je fis entrer mon domestique pour servir le repas et faire la distribution des effets, et je dis à Joachim qui regardait en silence :

» — Général, j'espère que, attendu l'état dans lequel vous vous trouvez, ainsi que vos gens, cette petite attention vous sera agréable: j'ai donné la plus grande partie de ma garde-robe, et je crois avoir pensé à tout, mais s'il manque quelque chose vous pouvez me le dire.

» Couvrant alors sa figure avec ses mains, il s'appuya contre le mur sans dire une parole, puis après un instant il se retourna vers moi, les larmes aux yeux, et il me dit en français :

» — Je suis plus touché de vos paroles que du malheur qui me frappe.

» Et il continua à me prodiguer ses remerciements. Je l'interrompis en disant :

» — Je ne demande aucune sorte de remerciements, il me suffit d'avoir donné une preuve de la générosité espagnole envers l'ennemi vaincu, mais si un jour vous avez l'occasion de raconter les attentions que j'ai eues pour vous, vous pourrez dire que vous les avez reçues d'un représentant du duc de l'Infantado. »

Pendant qu'Alcalà prodiguait ses soins aux vaincus, Trentacapilli rédigeait à la hâte un rapport dans lequel il s'attribuait, naturellement, tout le mérite de l'arrestation et racontait en détail les honteux exploits de la populace du Pizzo, qu'il glorifiait. Il y joignit tous les importants documents trouvés sur Joachim et expédia le tout par un courrier qu'il fit partir pour Naples, sans attendre l'arrivée du général Nunziante.

Qu'était devenu ce pendant Barbara ? Il avait reçu, nous l'avons dit, l'ordre de se tenir, pendant une heure, à deux portées de fusil du rivage. Trois quarts d'heure ne s'étaient pas écoulés qu'on entendit des coups de feu tirés à terre. L'ancien corsaire donna aussitôt l'ordre au patron Cecconi de s'éloigner du rivage à force de rames, en remorquant la gondole, et lui-même, pour être plus en sûreté, passa sur la felouque avec son domestique. Il fit monter celui-ci au haut du mât, avec une lunette ; mais, tous deux conversant en patois maltais, il fut impossible à l'équipage de rien comprendre aux paroles échangées entre le maître et le serviteur.

Cecconi, voyant une foule descendre précipitamment vers la plage, demanda ce qui se passait. Barbara lui répondit que c'était une grande quantité de gens qui venaient armer des chaloupes coursières pour poursuivre les deux bâtiments, et il donna ordre de faire force de rames pour s'éloigner de la terre. Un quart d'heure après, le fort tira deux coups de canon, dont les boulets tombèrent à peu de distance de la gondole et de la felouque ; peu de moments après, on vit sortir deux chaloupes qui se dirigèrent sur les deux bâtiments à force de rames et qui les poursuivirent jusqu'au coucher du soleil.

Tel est le récit du patron Cecconi, écrit trois ans après

l'événement [1]. D'après les renseignements recueillis par M. Gasparri et confirmés par le baron de Koller et les lettres de Mattia Nunziante, Murat, presque aussitôt après son arrestation, supplia Alcalà de faire rejoindre la gondole commandée par Barbara, sur laquelle se trouvait la « petite fortune qui lui restait et les seules ressources de sa famille ». Alcalà ne parle pas de cet incident dans ses lettres au duc de l'Infantado. Quoi qu'il en soit, d'après M. Gasparri, le commandant de la station navale du Pizzo, le capitaine de frégate D. Girolamo del Gado, envoya à la poursuite de Barbara une chaloupe coursière, qui l'atteignit dans les eaux du cap de la Rochetta, auprès de Briatico ; mais l'ex-corsaire, se voyant sur le point d'être rejoint, tira sur la chaloupe, dès qu'elle fut à portée, un coup de canon qui faillit la couler.

Lorsqu'on apprit à Murat la fuite de ses deux bâtiments, il eut, d'après le baron de Koller, un moment d'amer désespoir et s'écria, en se frappant le front, qu'il était odieusement trahi par Barbara. Quel fut le butin que s'appropria l'ancien corsaire? Il est bien difficile de le dire. Toujours d'après le baron de Koller, Carabelli, de retour à Naples, raconta que l'argent et les bijoux emportés d'Ajaccio par l'ex-roi représentaient plus de six millions de francs. D'après Mattia Nunziante, Murat se plaignit, dans son interrogatoire du 8 octobre, de ce que Barbara lui avait volé trois millions. Si l'on se rappelle combien Joachim avait eu de peine à se procurer, en Corse, les ressources dont il avait besoin, on doit admettre qu'il devait avoir à bord de sa gondole, en argent monnayé, les deux cent mille francs que, d'après la police française, Macirone lui avait apportés de Paris; le reste se composait des diamants emportés de Naples.

*
* *

Les autorités du Pizzo ne perdirent pas de temps pour informer l'intendant de la province et les chefs militaires des événements qui venaient de s'accomplir. Leurs lettres parvinrent vers les deux heures de l'après-midi à Monteleone, qui

1. Franceschetti, p. 170 et suiv.

n'est distant du Pizzo que de cinq à six milles. L'intendant, ce même baron Petroni, que les lettres du baron de Koller nous représentent comme ayant été un des principaux agents de la machination ourdie contre Murat, s'entendit aussitôt avec le général commandant la province pour faire partir sans retard quarante hommes de troupes régulières sous les ordres d'un officier de confiance, le capitaine Stratti, d'origine grecque. Cet officier n'arriva au Pizzo que vers les six heures du soir et prit la garde des prisonniers.

Le général Nunziante, qui commandait en chef dans les Calabres, se trouvait à Tropea, à quatorze milles de Monteleone. A la date du 8 octobre, il n'avait reçu aucun avis officiel de son gouvernement l'informant des projets de Murat, et de son départ d'Ajaccio en destination du Pizzo. Pourtant, d'après le rapport de Medici, la police connaissait depuis le 4 l'appareillage de la flottille de Joachim et sa direction précise sur la Calabre. Elle savait aussi, le prince Jablonowski le dit dans sa dépêche du 18, que le Pizzo était le point choisi pour le débarquement. On ne comprend pas comment le ministre, qui prétend dans son rapport avoir redoublé de vigilance et avoir expédié des courriers le long de la côte, de Salerne à Reggio, avec des dépêches confidentielles, n'en ait pas adressé une à Nunziante pour lui enjoindre d'envoyer du monde au Pizzo. S'il eût écrit le 5, sa lettre serait arrivée dès le 7, et il ne faut pas oublier qu'il avait le télégraphe aérien à sa disposition. On est amené à conclure qu'il préférait laisser Trentacapilli et la populace du Pizzo seuls aux prises avec Murat dans l'espérance que l'ex-roi serait massacré et éviterait ainsi à ses ennemis l'obligation de le faire condamner par un conseil de guerre [1]. Quoi qu'il en soit de cette question, le général, qui avait été prévenu par des lettres particulières de la présence de Murat en Corse et des projets qu'on lui supposait dans le public, avait concentré ses forces pour les porter au besoin par mer sur tout point menacé. La nouvelle de l'arrestation de Murat lui parvint sur les quatre heures de l'après-midi. Après avoir mis en marche tout ce qu'il avait de monde, tant en

1. D'après le neveu de Nunziante, Medici n'écrivit à son oncle que le 8 une lettre qui n'arriva que le 10, pour l'informer des projets de Murat.

infanterie qu'en artillerie, il monta à cheval avec son état-major et se dirigea rapidement vers le Pizzo, où il arriva sur les huit heures du soir.

Vito Nunziante, à qui allait incomber la triste et pénible mission d'être le geôlier d'un roi et l'exécuteur des hautes œuvres de la réaction légitimiste, était à la fois un vaillant soldat et un homme de cœur. Profondément dévoué à la maison de Bourbon, il avait toujours combattu sous ses drapeaux : dans la funeste expédition de Rome en 1798, à l'avant-garde du cardinal Ruffo en 1799, contre les troupes de Napoléon, de Joseph et de Murat de 1806 à 1814. Pendant cette dernière période, il avait beaucoup contribué à la réorganisation de l'armée sicilienne et avait mérité les éloges de lord Bentinck. A la restauration, il avait été nommé commandant en chef de la 5e division territoriale et commissaire civil dans les Calabres. C'était une sorte de vice-royauté. Il en était digne.

Ce ne fut pas sans étonnement qu'en arrivant au Pizzo, Nunziante y trouva Trentacapilli dont, détail à noter, lui commandant en chef ignorait la nomination au commandement de la gendarmerie dans la Calabre citérieure et la présence dans le pays. Le capitaine s'empressa de lui rendre compte des événements du matin en s'attribuant, cela va sans dire, tout le mérite de l'arrestation de Joachim [1]. Le rôle qu'il avait joué comme chef de bandes pendant la dernière guerre n'était pas fait pour lui attirer la bienveillance du général, qui avait toujours vu d'un mauvais œil ces dangereux auxiliaires qu'il considérait comme des voleurs et des assassins [2]. Trentacapilli paraît donc avoir été assez mal reçu par son chef qui lui reprocha durement d'avoir expédié à Naples les importants documents trouvés sur le royal prisonnier sans lui en avoir préalablement donné connaissance et sans même en avoir gardé copie. Ces reproches durent faire peu d'impression sur le capitaine de gendarmerie, qui était bien sûr d'être soutenu par Medici, et qui avait peut-être envoyé à ce ministre des documents que celui-ci avait intérêt à faire disparaître.

Dans les émouvantes pages qu'Alexandre Dumas a consa-

1. Travalli, p. 20.

2. Palermo, *Vita e fatti di Nunziante*, p. 24.

crées à la catastrophe du Pizzo et où il a donné libre cours à sa brillante imagination sans trop de souci de la vérité historique, Murat conserve du commencement à la fin l'attitude altière et magnifique d'un héros des temps antiques posant devant la postérité. Cette attitude, il ne l'eut pas tout le temps. Il est des heures où les plus braves se cramponnent fiévreusement à la vie. Dans sa première rencontre avec Nunziante, Joachim, loin de proclamer fièrement qu'en débarquant au Pizzo il était venu revendiquer une couronne qui était sienne, chercha à se tirer du guêpier où il s'était mis en tenant le même langage que, d'après Franceschetti, il avait tenu le matin aux paysans.

Nous possédons sur cette première rencontre le récit d'un témoin oculaire, consigné dans une lettre écrite le 11 octobre, trois jours après l'événement. Voici ce récit :

« Murat fut amené devant le général et le procureur général, tous deux assis à une table. Il était debout et tout confus. On voulut procéder régulièrement à son interrogatoire. Il s'y refusa en disant :

» — Il ne convient pas à ma dignité de subir un interrogatoire ; dites-moi sur quoi vous voulez être renseigné, j'y répondrai par écrit.

» On lui demanda d'où il venait, pourquoi il avait débarqué, quel était son but, quelles ressources il possédait. Réponse :

» — Je viens de la Corse, et, à proprement parler, d'Ajaccio, ayant obtenu là, des puissances alliées, un passeport pour me rendre dans le sein de ma famille qui se trouve à Trieste. Il y a peu de temps je me mis en route. Il y a quelques jours, j'ai été assailli par une tempête telle que mes deux petits bâtiments furent mis dans l'impossibilité de continuer le voyage ; l'un, en particulier, avait une voie d'eau. C'est pour ce motif, et aussi parce que je manquais de vivres, que je me suis décidé à débarquer ici pour me présenter aux autorités et me rendre ensuite à Monteleone pour obtenir du général commandant l'autorisation de gagner Cotrone où je comptais acheter facilement deux bâtiments, et finalement m'embarquer de nouveau pour Trieste. Je suis arrivé ici aujourd'hui et j'ai été assailli de tous côtés ; on m'a maltraité et dépouillé. Ils m'ont pris vingt-cinq brillants et toute la somme que j'avais sur moi

en louis : et, ce qui est pire, le commandant de mes deux petites barques, profitant de la circonstance, s'est enfui emportant tous mes bagages et trois millions de bijoux que j'avais avec moi. Avec l'autorisation du commandant de cette place, je les lui ai fait demander, mais ce misérable a été sourd à ma réclamation. Général, je ne vous demande pas autre chose que de me traiter comme j'aurais traité votre roi s'il était tombé entre mes mains. Je demande à être mis en liberté, et qu'on me rende tout ce que l'on m'a pris.

» On lui demanda pourquoi il avait fait crier : *Vive le roi Joachim !* Il répondit que c'était faux. »

Ce récit de l'interrogatoire se trouve confirmé par une dépêche du 10 octobre adressée par le général Nunziante au duc de Calabre, ainsi que par le rapport de Medici, qui avait sous les yeux, en le composant, la lettre écrite par Murat en réponse aux questions qui lui étaient posées par Nunziante et le procureur général.

Il y a un point sur lequel tous les écrivains sont d'accord, à quelque parti qu'ils appartiennent, c'est que Nunziante témoigna à son prisonnier tous les égards compatibles avec son devoir ; s'il ne le traita point en tête couronnée, comme le prétend Dumas, et s'il ne l'appela jamais que général, il fit ce qu'il put pour adoucir sa captivité, et peut-être même chercha-t-il en deux circonstances à empêcher le dénouement fatal qu'il prévoyait. Franceschetti raconte qu'il salua Murat avec respect et qu'il désapprouva même vis-à-vis de lui la conduite des habitants du Pizzo, qu'il ne put d'ailleurs que louer dans ses rapports officiels. Pourtant il n'osa pas tirer Murat le soir même de la prison commune et l'y laissa jusqu'au surlendemain. Il s'en excusa auprès de lui sous le prétexte que le peuple menaçait ses jours et qu'il était responsable de sa personne vis-à-vis de son souverain et des troupes alliées. Il ajouta qu'il était fidèle à son roi, mais sensible au malheur. Il envoya d'ailleurs tout de suite des matelas et des couvertures pour les prisonniers. Ceux-ci passèrent la nuit du 8 au 9 dans de vives inquiétudes, réveillés à tout instant par les cris des sentinelles comme dans une ville assiégée.

Toujours d'après Franceschetti, ce n'était pas les habitants du Pizzo que craignait Nunziante mais bien les paysans des

environs de Monteleone accourus sous le prétexte de prêter main forte aux autorités et qui avaient, en réalité, l'intention d'enlever Murat. Le général, qui avait pris toutes ses dispositions pour repousser une attaque de leur part, finit par les décider à s'en aller.

Nunziante n'expédia ses premiers rapports que le 9 au matin. Après avoir raconté le débarquement et l'arrestation de Joachim d'après les renseignements recueillis de la bouche des acteurs, il annonçait qu'il poursuivait l'interrogatoire des prisonniers, et finissait par se plaindre très vivement de Trentacapilli. « Ce capitaine, dit-il, animé peut-être d'un zèle extrême ou poussé par des vues d'intérêt personnel a pris au général Murat tous les papiers qu'il portait sur lui. Il me dit que, sans en avoir pris copie, il les a expédiés à Sa Majesté. Cette erreur est impardonnable parce que ces papiers m'auraient fourni des renseignements sur les rapports ou les correspondances que Murat entretenait dans le royaume, ou sur d'autres choses qui pouvaient donner lieu sur le moment à des mesures de précaution. Trentacapilli dit avoir pris au prisonnier la cocarde qui était à son chapeau, laquelle était ornée de brillants ; il dit qu'il y en avait douze et qu'il les a envoyés à Naples, mais le général Murat m'assure qu'il y en avait vingt-deux valant chacun cent louis. » L'irritation provoquée chez Nunziante par la conduite du capitaine de gendarmerie se traduisit d'une façon plus vive encore dans une dépêche subséquente adressée au duc de Calabre, datée du 10. « Si le capitaine D. Gregorio Trentacapilli, y est-il dit, s'était contenté de s'approprier le butin fait sur les prisonniers, et m'eût, comme c'était son devoir, remis les papiers confisqués sur eux, j'aurais découvert le vrai fil de la conspiration. C'est à ce capitaine insubordonné qu'est due l'absence de preuves qui peut-être pouvaient assurer à jamais la tranquillité du royaume. Il dit qu'il a remis directement à Sa Majesté les papiers et les diamants enlevés à Murat; je ne dois pas garantir son affirmation surtout en ce qui concerne les diamants. Murat soutient qu'il y en avait vingt-deux, et lui ne veut en[1]... aucun. Il ne dit pas un mot des armes et il y a tout lieu de supposer qu'il

1. Le mot italien n'a aucun sens.

s'est emparé de l'épée et peut-être des pistolets du prisonnier. Je ne chercherai pas à montrer à Votre Altesse combien cette conduite est criminelle, et je me bornerai à lui faire remarquer que je suis profondément affecté de n'avoir pu, par la faute de ce capitaine, présenter à Sa Majesté une enquête complète si nécessaire au bien de l'État. »

Nunziante annonçait dans son rapport du 9 que le procureur général de la Calabre ultérieure travaillait avec lui à la constitution d'un dossier formé par les dépositions des témoins et des prévenus, et qu'aussitôt qu'il serait prêt, il le remettrait, avec le drapeau enlevé à Murat, au lieutenant-colonel Marsiglia, attaché à son état-major général, qu'il ferait partir pour Naples. Cet officier ne se mit en route que le lendemain 10 octobre.

Ce jour-là, au matin, après un séjour de près de quarante-huit heures dans l'infecte prison que nous avons décrite, le roi captif fut transféré avec les généraux Franceschetti et Natali dans une chambre un peu plus convenable; ce nouveau logis laissait pourtant beaucoup à désirer sous tous les rapports. Voici ce qu'en dit M. F. Lenormant qui l'a visité : « C'est une sorte de cellule avec une fenêtre et une porte qui s'ouvre de plain-pied sur ce qu'on appelle l'esplanade du château, étroit boyau de trois mètres au plus de large et de douze pas de longueur, entre deux petits bâtiments à demi croulants, composés d'un simple rez-de-chaussée, le tout élevé sur le terre-plein de l'ancien donjon rasé au tiers de sa hauteur primitive, quand on le flanqua de quatre bastions pouvant recevoir du canon. Un mur crénelé à hauteur d'appui termine à ses deux extrémités ce boyau découvert. L'escalier qui amène du bas au fort débouche au milieu de l'esplanade après avoir passé sous une voûte qui en forme l'extrémité orientale. La chambre de Murat était dans le bâtiment à gauche quand on vient de l'escalier. Il y avait dans cette chambre tout juste la place d'un lit de sangle pour le principal captif, d'une table et de deux chaises, ainsi que de deux matelas étendus par terre où couchaient tout habillés les généraux Franceschetti et Natali, autorisés à rester avec lui, ainsi que son valet de chambre.

» Bien que le général Nunziante l'eût fait nettoyer de son

mieux, cette chambre restait sordide et infectée de légions de puces et de punaises qui tourmentèrent cruellement les derniers jours de l'infortuné. »

Le général avait fait préparer le déjeuner dans une pièce voisine de celle du roi. Il vint le chercher ainsi que ses compagnons de captivité. Plusieurs officiers siciliens prirent part au repas dans un morne silence. Franceschetti nous dit qu'ils semblaient émus en voyant dans les fers l'homme qui, quatre mois auparavant, régnait en maître à Naples.

Le déjeuner achevé, Murat retourna dans sa chambre, les soldats qui le gardaient lui présentèrent les armes. L'ex-roi écrivit aussitôt quatre lettres à sa femme, à son heureux rival, au général en chef commandant l'armée autrichienne, et à l'ambassadeur d'Angleterre à Naples. D'après Nunziante, les deux premières, l'une ouverte, l'autre cachetée, partirent le jour même pour Naples. Elles y furent portées avec les interrogatoires de Murat et de ses compagnons par un des officiers de l'état-major du général, le lieutenant-colonel Marsiglia. Les deux dernières lettres durent être envoyées postérieurement, et ne furent remises par Ferdinand à leurs destinataires qu'après la mort de son ennemi.

*
* *

A peu près à l'heure où Murat était transféré de son infect cachot dans sa nouvelle prison, le télégraphe apportait à Naples la nouvelle de son débarquement et de son arrestation. Depuis le 4, Ferdinand et ses ministres savaient, comme je l'ai dit plus haut, que l'ex-roi avait quitté Ajaccio avec une troupe de deux cents à deux cent cinquante soldats, se dirigeant vers la Calabre, voire même vers le Pizzo. Medici n'en avait prévenu Nunziante que le 8, non par le télégraphe, mais par une lettre qui ne lui parvint que le 10. Les communications étaient lentes à cette époque, et il fallait environ quarante-huit heures en poste pour se rendre de Naples au Pizzo. Aussitôt la dépêche reçue, le conseil se réunit; les trois ministres se prononcèrent sans hésitation pour que Murat fût traduit devant une commission militaire. Au dire de Colletta, ils eurent quelque peine à triompher de la résistance du roi. Il

leur fallut invoquer la raison d'État. Ferdinand finit par céder comme il avait cédé en 1795, lorsque Nelson viola la capitulation signée par le cardinal Ruffo. Ses ministres rédigèrent alors un décret en vertu duquel Murat devait être traduit devant un conseil de guerre pour être jugé comme ennemi public. Aussitôt la sentence rendue, elle devait être exécutée en ne donnant au condamné qu'un quart d'heure pour recevoir les secours de la religion. Comme on le voit, les ministres de Ferdinand n'admettaient pas un seul instant que les juges, devant qui allait comparaître le compétiteur malheureux de leur souverain, ne prononçassent pas contre lui une condamnation capitale.

Medici transmit aussitôt le décret à Nunziante dans une lettre où il lui recommandait de prendre toutes les mesures que nécessiteraient les circonstances, et où il lui conférait, au nom du roi, les pouvoirs les plus étendus. Lettre et décret furent expédiés par un courrier extraordinaire qui devait rester au Pizzo jusqu'après l'exécution.

La résolution de faire traduire Murat devant une commission militaire chargée de le condamner semble avoir été gardée secrète par les ministres, qui ne firent connaître au corps diplomatique que le débarquement et l'arrestation de Joachim.

A la cour de Naples comme à la cour de France, — la correspondance de Louis XVIII en fait foi, — le tout-puissant ministre qui gouvernait l'Autriche, M. de Metternich, passait pour être le protecteur de la famille Murat. Ferdinand avait été très mécontent d'apprendre quelque temps auparavant, que l'empereur d'Autriche eût accordé un asile à son compétiteur, et il avait pendant quelques jours témoigné à ce sujet une grande froideur au prince Jablonowski. Ce diplomate, qui ne partageait évidemment pas les idées de Metternich au sujet de Murat, fut un des premiers à aller faire compliment à Ferdinand dans l'après-midi du 11. Celui-ci agréa cette attention, mais prétendit qu'il n'était pas encore très sûr de l'authenticité de la nouvelle.

Les rapports officiels étaient pourtant arrivés le 11. Jablonowski, qui s'attendait à être consulté sur ce qu'il y avait à faire de l'usurpateur, jugea prudent, pour ne pas se compromettre auprès de son ministre, d'aller à Mola di Gaëte au-

devant de sa famille. C'est de là qu'il rendit compte de l'événement à son gouvernement en ajoutant que, d'après ce que lui avait dit William A'Court, Murat devait déjà être fusillé, les ordres ayant été donnés sur toutes les côtes de lui faire subir un jugement militaire s'il était pris les armes à la main.

Si Jablonowski tenait peu à être consulté, son collègue d'Angleterre, William A'Court, était au contraire tout disposé à appuyer les mesures violentes que le gouvernement napolitain jugerait à propos de prendre contre Murat. Nous avons ici le témoignage du général de Vaudoncourt, qui affirme avoir lu, dans une lettre écrite par le prince Souwaroff, ambassadeur de Russie, à l'amiral Tchitchagoff, tous les détails qu'il donne sur la manière dont fut décidée la mort de Murat. Après avoir dit que les ministres réunirent les ambassadeurs étrangers et mirent en délibération le sort qu'on ferait subir à l'usurpateur, le général rend compte de la délibération. « L'ambassadeur d'Espagne, dit-il, conclut à la mort, celui de France eut l'air de se récuser, de manière à faire croire qu'il partageait l'opinion de son collègue ; l'ambassadeur d'Autriche réclama le souverain avec lequel son pays avait traité et déclara que son cabinet se regardait comme obligé par la convention qu'il avait offerte, quoique non acceptée ; les ambassadeurs de Prusse et de Russie s'en référèrent à l'avis de leur collègue d'Autriche ; alors l'ambassadeur d'Angleterre, M. William A'Court, termina la délibération par cette sentence : « Tuez-le, je prends tout sur moi[1]. »

Sur ce point comme sur bien d'autres, dans cette lamentable histoire, les renseignements se contredisent. Dans ses dépêches officielles, Jablonowski déclare que ni lui ni ses collègues ne furent consultés. Faut-il en conclure qu'ils ne le furent pas et ne faut-il pas plutôt admettre que la consultation eut lieu en secret et que William A'Court y donna libre cours aux passions ardentes qui l'animaient ? Il ne faut pas oublier qu'à cette époque tous les agents de la Sainte-Alliance portaient une haine violente à tous ceux qui avaient joué un rôle dans l'épopée napoléonienne et que, tout en ayant peur de Metternich, on désirait ardemment la mort de Murat. Une

1. Général de Vaudoncourt, *Quinze années d'exil*, II, p. 95.

pièce récemment découverte dans les archives du Pizzo montre à quel diapason les esprits étaient montés. C'est une lettre écrite par un diplomate autrichien, probablement un subordonné de Jablonowski, au prince de Canosa, que le gouvernement avait envoyé dans les Calabres pour s'assurer de l'exécution des ordres expédiés à Nunziante; le prince y est félicité avec des transports de joie d'avoir fait payer la peine de ses méfaits « au fameux cuisinier ». C'est sous ce sobriquet qu'on désignait parmi les partisans de la légitimité le vaillant soldat qui, parti d'une auberge de Cahors, s'était élevé au trône de Naples.

Les journées du 10, du 11 et du 12 octobre s'écoulèrent pour les trois malheureux prisonniers dans une anxieuse attente. Plus confiant que ses deux lieutenants dans la générosité de son rival, Murat conservait par moments les plus étranges illusions. Pendant ces trois jours, Nunziante prit tous ses repas avec lui, et une sorte d'intimité s'établit entre le captif et le geôlier. Le second resta par moments confondu des étranges idées qui germaient dans la tête du premier. Il est fort possible que, comme le dit Colletta, d'ailleurs bien placé pour être exactement renseigné, Joachim ait parlé la veille même de sa mort de la possibilité d'un accommodement entre lui et son vainqueur, en renonçant en faveur de « son cousin Ferdinand » à la seconde Sicile et en ne gardant pour lui que le royaume de Naples. Tout en entourant son prisonnier des égards dus à une grande infortune, Nunziante ne paraît pas avoir conçu de lui une très haute idée. A ce point de vue, un de ses rapports au duc de Calabre est curieux à consulter. Nous y trouvons d'ailleurs la preuve des encouragements qui avaient été donnés au royal proscrit pour le pousser à sa fatale tentative. Après avoir raconté le débarquement et les efforts faits par Joachim pour soulever les habitants du Pizzo, Nunziante continue ainsi : « Par ces faits, son intention fut manifeste et, son projet de révolutionner le pays ayant échoué, parce qu'il fut assailli par la population fidèle à son roi légitime, il eut recours, avec un bien petit esprit, à un subterfuge frivole pour sauvegarder sa réputation à jamais entachée. Ce qui prouve encore davantage ses coupables desseins, ce sont les prétendus décrets datés d'Ajaccio, dans lesquels, prenant

abusivement le titre de roi des Deux-Siciles, il se permet de conférer des distinctions et des grades à des officiers qui l'accompagnaient. Puis le brouillon de la longue lettre qui lui a été écrite par un inconnu montre clairement son désir de tenter un acte de désespéré. Dans cette lettre on éveillait en lui l'espérance de reconquérir son royaume. Ce fidèle correspondant l'assurait que les populations l'attendaient les bras ouverts et qu'un seul régiment suffirait pour réaliser ses vœux. Avec sa tête plus chaude encore que celle de son ignorant et imprudent ami, il s'était bercé de l'illusion qu'il réussirait dans une entreprise que le dernier des fous eût jugée impossible. Je crois que la persistance qu'il a mise à soutenir qu'il était en route pour l'Autriche, où les passeports qu'il avait obtenus des hautes puissances alliées l'autorisaient à se rendre, et que son débarquement lui avait été imposé par la nécessité de se ravitailler, lui a été inspirée par la crainte de se couvrir de honte s'il confessait sa folie. Dans les rapports que j'ai eus avec lui, j'ai eu l'occasion de le juger et vraiment sa présomption fait rire[1]. »

Les messages du télégraphe aérien étaient souvent retardés par les conditions atmosphériques. Celui que les autorités calabraises expédièrent le 9 octobre pour informer le gouvernement de l'arrestation de Murat n'arriva à Naples que le 10 au matin. La réponse de Medici qui dut partir presque aussitôt après le Conseil des ministres tenu ce jour-là, à neuf heures un quart du matin, ne parvint au Pizzo que le 11, dans l'après-midi. Le ciel était couvert, la route longue, on dut répéter plusieurs fois l'ordre qui n'arriva que tronqué.

Le 10, pendant le dîner, Nunziante s'était montré vis-à-vis de son prisonnier très confiant dans la générosité de son souverain. Franceschetti, dont le témoignage ne saurait être suspect, assure qu'il ne cessait de répéter que Ferdinand était humain et qu'il s'empresserait de rendre Joachim à sa famille.

Le 11, le général témoigna de l'inquiétude; il raconta qu'une dépêche télégraphique lui était parvenue ne contenant que ces mots : « Vous le consignerez à.... » Murat n'eut ou

1. Travalli, p. 22 et 23. Il y a dans le texte : *Veramente fa ridere la sua posizione.* Tout porte à croire que le mot *posizione* est le résultat d'une erreur de copie, et qu'il faut *presunzione*.

feignit de n'avoir aucun soupçon, et répondit qu'il espérait que le roi Ferdinand, heureux de se trouver sur le trône de Naples, n'abuserait pas de sa victoire.

Nunziante avait demandé qu'on lui envoyât des navires de guerre. Une flottille anglo-sicilienne, battant pavillon britannique et commandée par le colonel anglais Robinson, arriva le 10 en rade du Pizzo. Le général présenta ce colonel à Joachim qui demanda à être transporté à Tropea pour attendre la réponse de Ferdinand. D'après Franceschetti, Nunziante y donna son consentement, et son biographe, Palermo, lui attribue le dessein d'avoir, en le faisant, cherché à sauver son prisonnier. Mais l'Anglais, animé, comme tous ses compatriotes, d'une haine féroce contre tous les soldats de l'Empire, s'empressa de lui faire observer qu'en mettant le pied sur la flottille, Murat cesserait d'être à la disposition du roi, car il se trouverait sous la protection de l'Angleterre, qui serait forcée de le protéger bien contre son gré.

Le 12, pendant le dîner, Nunziante se montra plus gêné que la veille. Il répéta à plusieurs reprises qu'il ne comprenait rien à la dépêche et qu'il espérait qu'il allait recevoir l'ordre de consigner son prisonnier à la flottille anglaise pour le conduire à Messine. « Mais, général, lui dit Joachim, si l'on vous ordonnait, par message télégraphique, de me remettre à une commission militaire, le feriez-vous? » Nunziante répliqua qu'il ne consentirait jamais à exécuter une pareille mesure que sur un ordre écrit du roi Ferdinand, mais que semblable chose n'était point à craindre. Murat continua son repas et se leva de table sans montrer la moindre émotion. Une heure plus tard, il se coucha et s'endormit tranquillement en se faisant faire la lecture par Natali.

L'ordre que redoutait Nunziante lui parvint enfin par une estafette de cour, dans la nuit du 12 au 13 octobre. Cet ordre était formel; il lui était impossible de s'y soustraire ou d'en différer l'exécution. Il dut donc réunir la commission militaire qui allait avoir à juger son prisonnier. Des six officiers qui en firent partie : deux lieutenants-colonels, deux capitaines et deux lieutenants, quatre avaient, avant la restauration de Ferdinand, appartenu à l'armée de terre ferme et devaient leurs grades à Murat : les deux autres avaient fait partie de

l'armée sicilienne. Le septième juge, le procureur-général La Camera, avait été un des plus fervents partisans de la dynastie française. Le général espéra-t-il, comme le dit son biographe, sauver la vie de l'ex-roi, en assurant dans cette commission la majorité à ses anciens adhérents, il est bien difficile de le dire; nous savons seulement que ses ennemis lui en prêtèrent l'intention et en firent un grief contre lui auprès de Ferdinand et de ses ministres.

Nunziante ne revit plus son prisonnier. Aussitôt la commission nommée, il fit enlever ses effets du château, prêt à s'éloigner du Pizzo dès que les ordres de son souverain auraient été exécutés. Ce fut le capitaine Stratti qui fut chargé d'apprendre à Joachim qu'il allait être jugé. Cet officier apporta dans sa pénible mission tous les égards et tous les ménagements possibles. Mais, dès que l'ex-roi eut compris qu'il allait être mis en jugement comme ennemi public, il ne se fit plus aucune illusion sur le sort qui lui était réservé, et, interrompant Stratti, il s'écria : « Je suis perdu : l'ordre de me juger est un ordre de mort. » Après un court moment d'émotion fort naturelle, Murat se ressaisit et redevint, jusqu'à l'heure où il tomba sous les balles des soldats de Ferdinand, le héros qu'il avait toujours été sur tant de champs de bataille.

*
* *

Lorsque les juges l'invitèrent à se présenter devant eux, Murat s'y refusa avec hauteur. « Capitaine, dit-il à Stratti, dites au président que je refuse de comparaître devant son tribunal. Des hommes tels que moi n'ont de compte à rendre de leurs actes qu'à Dieu seul ; que mes juges prononcent, je n'ai rien à répondre. » La loi exigeait que l'accusé eût un avocat. La commission lui en nomma un d'office. Ce fut un Sicilien, le capitaine Starace. Au dire de Franceschetti, cet officier lui fit connaître en pleurant la triste tâche qu'on lui avait imposée.

— Je dois vous défendre, ajouta-t-il, et devant quels juges !

— Ils ne sont point mes juges, répondit Joachim ; ils sont mes sujets, et il ne leur est pas permis de juger leur souverain, de même qu'il n'est pas permis à un roi de juger un autre roi, parce que nul ne peut avoir d'empire sur son égal.

Les souverains n'ont d'autres juges que Dieu et les peuples.

Stratti et Starace le conjurèrent en vain de fournir quelques éléments pour sa défense ; il s'y refusa énergiquement.

— Il ne s'agit pas d'un jugement, dit-il, mais d'une condamnation ; ceux qui composent la commission ne sont pas des juges, mais des bourreaux. Monsieur Starace, je vous ordonne de ne rien dire pour ma défense.

Quelques instants après, le rapporteur de la commission vint l'interroger : il lui demanda son nom, son âge, sa patrie. L'ex-roi l'interrompit brusquement :

— Je suis Joachim, roi des Deux-Siciles ; sortez, monsieur !

Franceschetti, Natali et son valet de chambre avaient été éloignés de lui dès le matin avant qu'on lui eût appris qu'il allait passer en jugement. Il passa les dernières heures de sa vie gardé à vue par quatre officiers. Il s'entretint longuement avec ses gardiens, s'étonnant de la conduite peu généreuse de Ferdinand à son égard et rappelant les exploits qu'il avait accomplis sur tant de champs de bataille et le bien qu'il avait fait dans le royaume de Naples. En passant ainsi sa vie en revue, il parla avec tant d'éloquence et de dignité que ses auditeurs laissèrent voir leur profonde émotion, lorsqu'ils rapportèrent ce dernier entretien aux deux fidèles serviteurs dont on l'avait impitoyablement séparé.

Réunie dès dix heures du matin, la commission ne rendit son verdict qu'entre trois et quatre heures de l'après-midi. Elle eut à entendre de nombreuses dépositions qui établirent clairement le dessein de Murat de renverser le trône de Ferdinand IV. Aux yeux des Bourbonniens, le crime était patent. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les officiers de l'armée sicilienne aient appliqué dans toute sa rigueur, à celui qu'ils considéraient comme un usurpateur, la loi que lui-même avait promulguée contre les perturbateurs de l'ordre public. Quant aux officiers qui avaient appartenu à l'armée de Joachim, il eût été plus honorable pour eux de se refuser à le juger. Ils ne l'osèrent pas et le condamnèrent impitoyablement, imprimant ainsi sur leurs noms une tache indélébile.

La sentence prononcée, le rapporteur vint en donner lecture à Joachim, qui l'écouta avec un calme dédaigneux. Cette sentence devait, d'après le décret, être immédiatement exécutée ;

un quart d'heure seulement était accordé au condamné pour se préparer à paraître devant Dieu. Le rapporteur, après avoir refusé au roi la permission de revoir Franceschetti et Natali, lui proposa un confesseur, que celui-ci accepta.

Pendant qu'on allait chercher le prêtre, Murat écrivit ou acheva une dernière lettre à sa femme; la voici :

« Ma chère Caroline.

» Ma dernière heure est arrivée; dans quelques instants j'aurai cessé de vivre; dans quelques instants, tu n'auras plus d'époux. Ne m'oublie jamais; ma vie ne fut entachée d'aucune injustice. Adieu, mon Achille, adieu ma Lætitia, adieu mon Lucien, adieu ma Louise; montrez-vous au monde dignes de moi. Je vous laisse sans royaume et sans biens au milieu de mes nombreux ennemis; montrez-vous supérieurs à l'infortune, pensez à ce que vous êtes et ce que vous avez été, et Dieu vous bénira. Ne maudissez pas ma mémoire. Je déclare que ma plus grande peine dans les derniers moments de ma vie est de mourir loin de mes enfants. »

Dès le matin, le général Nunziante avait appelé au château le chanoine D. Antonio Masdea, doyen du chapitre, pour être prêt, l'heure venue, à offrir au condamné les secours de la religion. C'était un vieillard de soixante-dix ans et le prêtre le plus respectable du clergé du Pizzo. Dès qu'il sut que Murat l'attendait, il se rendit auprès de lui. Lorsqu'il pénétra dans la chambre du prisonnier, il le trouva en train d'achever la lettre dont nous venons de donner la teneur.

Murat, après avoir donné au capitaine Stratti cette lettre, où il avais mis une mèche de ses cheveux, s'avança vers le prêtre qui lui demanda s'il se souvenait de lui et du don d'argent qu'il lui avait fait pour achever son église, deux années auparavant, lors de son passage au Pizzo. Joachim lui répondit qu'il se rappelait parfaitement lui avoir donné deux mille ducats pour l'église et cent pour les pauvres. Encouragé par ce début, le chanoine lui dit alors : « Sire, je suis venu solliciter de vous une autre grâce bien plus importante. — Mais, riposta le prisonnier, que puis-je faire dans la situation où je suis? — Vous devez vous confesser, répliqua le prêtre. »

Murat comprit sans doute qu'il lui demandait de se reconnaître coupable envers le roi Ferdinad, car ce fut d'une voix irritée qu'il répondit : « Non, non, je ne veux pas me confesser, car je n'ai pas de péché devant Dieu. » Le chanoine ne se découragea pas. « Sire, poursuivit-il, je ne vous parle pas d'une confession judiciaire, mais d'une confession sacramentelle pour vous réconcilier avec Dieu devant qui vous allez paraître dans le terme fatal d'un quart d'heure qui ne peut être prolongé. — Ah oui, répondit-il, je suis prêt; mais comment ferons-nous en si peu de temps? » L'officier chargé de présider à l'exécution dit alors, en montrant la montre qu'il tenait à la main, que cinq minutes étaient déjà écoulées. Le vieux chanoine s'écria que le quart d'heure ne pouvait commencer qu'après l'absolution, qu'aucune puissance humaine ne pouvait l'empêcher de la donner, et que si on ne lui accordait pas le temps de confesser le condamné, il en appellerait à Dieu : puis, s'adressant au condamné, il ajouta : « Je suis ici pour vous, ne craignez rien. » Joachim le fit asseoir, puis s'assit à son tour. A peine avait-il commencé l'aveu de ses fautes qu'il repoussa sa chaise et s'agenouilla pieusement devant le prêtre. Celui-ci nous dit que jamais confession ne fut plus sincère, plus émouvante et plus édifiante.

Après avoir reçu l'absolution, le roi se releva. « Allons accomplir la volonté de Dieu », dit-il. Le chanoine l'arrêta, le suppliant de constater par écrit qu'il mourait en chrétien.

Joachim y consentit, puis, au moment d'écrire, il craignit un piège. « Vous voulez me déshonorer après ma mort? » dit-il au père Masdea. « Mais non, Sire, répondit celui-ci, je veux pouvoir confondre les insensés qui se servent de votre nom pour masquer leurs coupables et irréligieuses maximes. — Soit, » répliqua-t-il, et il traça sur un papier ces simples mots : « Je meurs en bon chrétien. » « Allons, répéta-t-il pour la seconde fois, allons accomplir la volonté de Dieu. »

Sur l'esplanade, douze soldats l'attendaient fusils chargés. Croyant que c'était hors du château qu'il allait être fusillé, il se dirigea vers l'escalier. L'officier l'arrêta en lui disant que c'était sur l'esplanade même qu'il devait être exécuté. Il demanda où il devait se placer: on lui indiqua l'extrémité sous laquelle passait la voûte de l'escalier et qui était légèrement surélevée.

On y avait installé un fauteuil. Il refusa de s'y asseoir. Il refusa également de se laisser bander les yeux et de tourner le dos au peloton d'exécution comme le voulait l'officier.

L'espace était si restreint sur cette étroite esplanade, coupée au milieu par l'ouverture où débouchait l'escalier, qu'il avait fallu ranger les soldats sur trois rangs, quatre par quatre : les fusils touchaient presque la poitrine de Murat. Celui-ci, debout, le sourire aux lèvres, prononça ces paroles : « Soldats, faites votre devoir, tirez au cœur ; mais épargnez le visage. » Lui-même commanda le feu. Pendant un court moment il sembla qu'il n'avait point été atteint, puis soudain il s'abattit sur le sol comme un chêne sous la hache du bûcheron.

L'œuvre de sang était accomplie. Nunziante ne s'était pas senti le courage d'y assister. En dehors du château, appuyé au mur d'une maison voisine, et la figure cachée dans son mouchoir, il attendit que le bruit de la fusillade vînt lui apprendre que son prisonnier avait cessé de vivre. Aussitôt après avoir adressé au ministre et au duc de Calabre un rapport sommaire sur le procès et sur l'exécution, il s'éloigna du Pizzo.

Un pauvre cercueil, hâtivement fabriqué avec de mauvaises planches, reçut la dépouille de la royale victime. A la nuit tombante, les douze soldats du peloton d'exécution le portèrent à l'église paroissiale. En le posant à terre, au bord de la fosse, ils le laissèrent glisser de leurs mains ; le cercueil heurta violemment le sol, et se disloqua. Le cadavre ensanglanté apparut aux regards des soldats et des quelques habitants qui les avaient suivis. Six balles avaient troué la poitrine, une autre avait percé la joue droite et défiguré ce beau visage. On recloua le cercueil à la hâte, du mieux que l'on put, et on le jeta dans la fosse commune. C'est là qu'après quatre-vingts ans et une révolution qui a renversé le trône des Bourbons de Naples, reposent toujours, mêlés aux ossements de quelques pauvres hères, les restes de celui qui fut en son vivant Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles.

MARQUIS DE SASSENAY

DANIEL CORTIS[1]

XVIII

— Quel repos ! fit Daniel à demi-voix.

Hélène était assise auprès de lui sur un tronc d'arbre renversé dans l'herbe, à l'entrée de la grande avenue qui mène à la villa Cortis : elle regardait, muette, absorbée, l'eau immobile et sans ride, sombre jusqu'au milieu du lac, et dont la clarté légère, au delà, fuyait en nuées d'argent. Les nuages du ciel, immobiles eux-mêmes, tamisaient la lumière et l'accordaient avec la torpeur du lac ; pas une feuille ne remuait, pas une des petites feuilles nouveau-nées, aux branches des charmes qui lui font une couronne : pas un brin d'herbe. Un son de cloche vibra dans le silence.

— Midi ! s'écria Hélène en se levant.

Les heures de la matinée étaient les plus pénibles pour elle : c'était seulement après l'arrivée du courrier à la villa Carrè, vers une heure, qu'elle respirait un peu, jouissait avidement de sa chère maison, de ses montagnes, de la présence et des paroles de son ami, avec cette pensée consolante qu'elle ne recevrait pas de lettre avant le lendemain, qu'elle était libre pour vingt-quatre heures encore.

1. Voir la *Revue* des 15 septembre, 1er, 15 octobre et 1er novembre.

— Tu es pressée? fit Daniel. Écoutons un peu les cloches.

— Je voudrais être à la maison pour l'heure de la poste... Il y a si longtemps que l'oncle Lao n'a donné de ses nouvelles!

Si longtemps? Il avait écrit deux fois depuis quinze jours. Daniel demanda :

— Que peut-il encore faire à Rome?...

Ils approchaient de la villa Carrè, ils arrivaient à la grille quand le facteur en sortit. Il avait apporté des journaux et des lettres pour madame la comtesse et pour monsieur le député ; rien pour madame la baronne. Elle retint un long soupir de soulagement, mais son bras serra involontairement le bras de Cortis. Il la regarda et fut surpris de lui voir tant de joie dans les yeux. Comment cela se faisait-il? Elle qui désirait tant avoir des nouvelles de son oncle!... Elle rougit, devinant sa surprise, et se hâta de dire que sans doute l'oncle Lao s'amusait beaucoup à Rome, qu'il les avait oubliés et que c'était tant mieux.

Un domestique les avertit que madame la comtesse les attendait.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Hélène.

— Je crois que madame a reçu un télégramme : il paraît que monsieur le comte arrive.

— Voilà pourquoi il n'a pas écrit, dit Cortis.

Sans répondre, Hélène détourna la tête. Elle aurait dû se réjouir de cette nouvelle ; mais, dans son émotion, à peine si elle était capable de simuler le calme.

La comtesse Tarquinia n'était pas non plus trop satisfaite : elle n'aurait nullement déploré une absence un peu prolongée de monsieur son beau-frère. En ce moment, elle pouvait agir à sa guise sans entendre grogner personne ; elle pouvait dire tout ce qui lui passait par la tête sans voir une figure longue d'une aune et s'attirer cette réponse : « Quelle sottise! »

— Pour vous autres! dit-elle, en tendant le télégramme à sa fille. Il télégraphie de Bergame, tu as vu?... Mais quelle drôle d'idée d'amener ici ce vieux bonhomme de Clenezzi qui serait si bien chez lui! Je n'y comprends rien... Et puis qu'est-ce qu'il est allé faire à Bergame?

« Qu'a-t-il pu arriver? se demandait Hélène en montant à sa

chambre. Tout est arrangé, probablement. Le jour et le lieu du départ sont certainement fixés, la lettre est peut-être en route... »

Au moment de quitter Rome, elle avait reçu de son mari un billet où il s'engageait à la prévenir cinq ou six jours avant le départ. Il lui semblait déjà entendre son oncle dire : « Il partira tel jour », et un frisson lui passait par tout le corps.

A quelle heure arriverait-il, cet oncle ? Elle l'attendait avec une anxiété fébrile... Et ne pas avoir une âme à qui ouvrir la sienne, pas une aide, pas un appui ! Eût-elle eu même la foi de Cortis, elle ne pouvait prier Dieu pour que son oncle lui apportât une bonne nouvelle, un heureux dénouement imprévu. Désormais, ce qui était fait était fait et ne pouvait plus changer. Il ne lui restait plus qu'à dire au Seigneur : « Que votre volonté soit faite ! »

Elle était debout près de la fenêtre, les mains serrées contre les joues, les yeux dilatés, la pensée obstinément arrêtée sur ces paroles de prière auxquelles cependant son cœur ne parvenait pas encore. Elle entendit la voix de Cortis, dont la chambre se trouvait au-dessous de la sienne, au rez-de-chaussée. Il avait ouvert la fenêtre et parlait à quelqu'un. Non, non, son cœur ne pouvait pas les dire, ces paroles ; il ne le pouvait pas ! Son cœur voulait la vie, l'amour, le bonheur. Les deux mains crispées contre le visage descendirent le long des joues avec une pression convulsive qui lui agrandissait encore les yeux. Elle murmura d'une voix pleine d'angoisse : « Daniel ! » Puis elle ferma les yeux, un instant, et se crut contre sa poitrine ; elle avait son amour et portait son nom...

La comtesse Tarquinia vint prendre conseil de sa fille : quelle chambre devait-elle donner à Cenezzi, et quel dîner ? Gras ou maigre ? C'était samedi, et la comtesse ne connaissait pas assez le sénateur : elle n'était pas au courant de ses habitudes... Ah ! vraiment, elle n'avait pas besoin de tous ces ennuis !

— Au moins, dit-elle, je pense que nous saurons quelque chose de ton mari. Il ne t'a pas écrit une seule fois, hein ?... Tant mieux, après tout !... Comme cela, tu es encore plus libre ; tu pourras rester ici tant que tu voudras.

Elle ne savait rien des démarches secrètes de Lao. Elle savait seulement, par sa fille, que le fameux soir, à Rome,

Hélène avait laissé son mari à peu près rassuré, avec l'espoir d'une solution qui, d'après lui, ne serait pas des plus mauvaises. Il était d'ailleurs disposé à la laisser aller et venir comme elle voudrait,

Hélène descendit avec sa mère pour visiter la chambre où devait loger Clenezzi. Au salon, elles trouvèrent Daniel qui lisait des lettres et sourit silencieusement à Hélène quand elle passa devant lui.

— Dis-moi, toi, Daniel, demanda la comtesse quand deux minutes plus tard elles revinrent au salon, qu'est-ce qu'il faut lui donner, à ce sénateur?... du gras ou du maigre?

— Hélène doit le savoir, répondit Cortis.

Hélène eut un geste de surprise.

Cortis se plaignit, avec une hypocrisie que trahissait la gaieté de ses yeux, qu'elle ne lût point ses lettres. Il lui avait pourtant bien écrit, une fois, que le frère Clenezzi allait faire maigre au Transtévère, où un cuisinier lombard lui préparait de certains... de certains... comment donc appelait-il cela?... des *casonsei!*

La comtesse alla voir si son cuisinier milanais savait faire cette chose-là. Hélène attendit qu'elle eût fermé la porte pour demander à son cousin s'il croyait vraiment qu'elle ne lût pas ses lettres.

— Et, ajouta-t-elle, sais-tu...?

Elle voulait dire : « combien de fois!... » Mais elle n'acheva pas la phrase. Cortis comprit ; il l'attira et la fit asseoir près de lui sur le canapé.

Elle lui avait abandonné sa main et le regardait en silence, détournant parfois les yeux vers la porte. Elle pensait que peut-être elle partirait dans peu de jours, que cette douceur lui était permise.

— Quelles lettres nous nous sommes écrites! fit Cortis. Cela semble impossible!

— Pourquoi impossible?

— Tu me le demandes?

Hélène baissa les yeux. Timide et grave, elle dit :

— Je ne voulais pas être aimée de toi... Je ne croyais pas qu'il nous fût possible d'être heureux si tu m'aimais.

Il se pencha vers elle en souriant :

— Mais maintenant tu ne le crois plus, tu n'as plus de ces mauvaises idées?

— Je le crois encore, répondit Hélène en se couvrant le visage. Seulement, je n'ai plus la même énergie. Sais-tu, ajouta-t-elle tout d'un coup en laissant tomber ses mains, sais-tu qu'en Sicile j'ai eu envie de mourir?

Il lui prit les mains et la regarda. Il serrait les lèvres, et sa respiration était oppressée. Il semblait avoir peur qu'on ne la lui emportât. Elle eut un moment de vertige et ferma les yeux à demi. Elle sentait qu'elle allait se trouver mal. Lentement elle dégagea ses mains et se blottit dans le coin opposé du canapé.

— Allons faire quelques pas dehors, dit Cortis.

— Je suis trop fatiguée, répondit Hélène. Va, toi.

Il ne répondit rien et ne bougea pas.

— Cela eût mieux valu, murmura Hélène.

— Qu'est-ce qui eût mieux valu?

— Mourir.

— Tu n'as pas le droit de parler ainsi! s'écria Cortis avec une telle impétuosité qu'elle lui fit signe de se calmer et de baisser la voix.

— Tu n'as pas le droit de parler ainsi, reprit-il plus doucement, mais d'une voix qui vibrait quand même. Tu ne sais pas ce que tu dis. Tu ne sais pas comme je t'aime, moi. Je ne me permets pas une seule pensée coupable, vois-tu, pas une seule! Jamais!... Dis-moi, crois-tu vraiment que je sois né pour ce bonheur bas et grossier que recherchent la plupart? Moi, sache-le bien, j'ai besoin d'aimer et de souffrir pour ce que j'aime. Alors je suis heureux, alors je me sens par toute l'âme comme une flamme de vie, comme une bénédiction de Dieu. Alors je sens toute ma dignité d'homme, toute ma force... Il en est de même quand il s'agit de mes idées, de mon pays que j'aime tant!... Vois-tu, ma conscience me dit que ces idées-là devraient passer avant tout; pour elles aussi, cependant, je suis heureux de souffrir. Plus on me combat, plus on me blesse, plus je souffre, et mieux je suis... Si l'idée de retourner maintenant à Rome et à la Chambre me sourit peu, c'est que j'ai peur de n'y rien faire de bon: ce n'est pas à cause de l'opposition que j'y dois trouver... Et si je t'aime, Hélène, comment, comment

veux-tu que mon bonheur ne consiste pas à continuer de t'aimer, à sacrifier, maintenant et toujours, tout ce qui doit être sacrifié, sachant pourtant que toi aussi tu m'aimes, que ton amour est aussi fort et aussi noble que le mien?... Comment veux-tu que je me marie? Pourquoi faire? Pour avoir la vie encombrée et l'âme vide?... Mon amour, c'est toi; ma vie, c'est toi; mon bonheur, c'est toi, même à présent, même en cette existence de créatures immatérielles, priant Dieu qu'il nous aide toujours et qu'il nous réunisse mieux un jour ou l'autre, je ne dis pas en ce monde!... Parce que moi, je le prie, tu sais, et j'ai une grande foi en lui.

Maintenant c'était Hélène dont la respiration était devenue oppressée, tandis qu'elle buvait sa chaude parole et son regard. C'était trop! Elle se leva tout à coup, lui serra la main et, sans répondre à ses appels réitérés, passa dans le jardin pour aller tomber sur une des chaises de fer.

Un vent froid s'était levé du nord; il rugissait parmi les sapins, agitait les arbustes, secouait la glycine enroulée au cyprès mort; il mêlait sa voix à la voix profonde du Rovese, qui montait jusque-là répercutée par les roches nues et solitaires du Mont Bareo. Au fond, sur le Val de Rovese, le ciel était pur: le soleil et la neige mettaient une clarté sereine aux cimes lointaines du Val de Posena. Hélène trouvait un réconfort dans l'aspect du ciel et des montagnes; elle sentait le furieux vent froid comme un esprit de pureté qui rafraîchissait son front et sa poitrine, apaisait son imagination, tout son sang et son cœur.

Ah! cœur imprudent, cœur insensé! Que disait-il donc? « Je partirai... Et si je ne partais pas?... » Et alors il battait à se rompre. Elle imaginait avec violence, malgré les efforts d'une volonté lasse, la joie infinie de vivre auprès de lui, Daniel, et de savoir que ce bonheur durerait toute la vie.

— Non, non, fit-elle tout bas en articulant les mots, je partirai, je partirai, il faut que je parte.

Et, sa conscience une fois satisfaite, elle s'en revenait à ses rêves, avec l'idée qu'elle pouvait bien, pour un moment, satisfaire son imagination.

Sa femme de chambre lui cria, d'un balcon :

— Madame ne devrait pas rester dehors, avec ce vent-là!

Elle tressaillit, comme si l'on avait surpris son secret : elle se leva, et courut se réfugier dans son atelier, où du moins ne la poursuivraient pas les regards indiscrets.

Songeuse et triste, elle regardait les violettes et les roses blanches qui mouraient dans un vase de bronze, sur la petite table. Elle regardait ses livres, et, parmi eux, ce volume des *Mémoires d'outre-tombe* qu'elle avait laissé à sa mère, autrefois, pour Daniel. Daniel l'avait oublié chez la comtesse ; elle l'avait repris. Elle retrouva ce passage : « *Souvent obscurcie, jamais ternie...* » Elle ne pouvait en détacher ses yeux. Il lui semblait qu'elles venaient à elle, pour elle, au moment décisif, ces paroles de bon conseil ou de reproche... Mais non, sa volonté n'avait pas péché ; son imagination, elle seule...

Ayant lu plus avant, elle s'arrêta sur cette phrase : « Après t'avoir vu, mon cœur s'est relevé vers Dieu et je l'ai placé tout entier au pied de la croix, sa seule et véritable place. »

Elle se dit qu'elle aurait voulu, elle aussi, adorer ainsi la croix.

Elle continua :

« Il n'est rien de tel, mon ami, que l'idée de la mort pour nous débarrasser de l'avenir. »

Là encore, elle s'arrêta !... Oui, c'était vrai : en Sicile, elle avait désiré mourir. A présent, plus ; et cependant l'avenir apparaissait bien horrible ! Pourquoi donc ? Y avait-il, dans l'obscurité de son âme, plus de racines d'espérances qu'elle ne le croyait elle-même ?

Elle était encore là, quand un bruit de sabots et de roues résonna sous le portail. Était-ce déjà son oncle ?... Comment donc arrivait-il si vite ?... Elle eût donné beaucoup, maintenant, pour que ce ne fût pas lui, pour avoir encore une heure devant elle... Elle n'avait pas décidé si elle lui parlerait de son mari ou si elle attendrait qu'il lui en parlât ; elle n'avait pas songé à composer son attitude pour lui rester impénétrable. La dissimulation serait difficile avec lui, qui savait tant de choses et avait peut-être de secrets soupçons... Et cependant, c'était lui, c'était vraiment lui : elle entendait les compliments de bienvenue que faisait Cortis, la voix de Clenezzi. Sa mère donnait à un domestique l'ordre de la prévenir. Elle rappela tout son courage et se dirigea vers le portail.

Clenezzi vint au devant d'elle, seul, le chapeau à la main.

— Vous voyez, madame, vous voyez !... C'est la faute de votre oncle ! Moi, je n'aurais jamais eu la hardiesse...

Hélène lui répondit par une phrase aimable et s'enquit immédiatement de son oncle.

— Oh ! il va bien, très bien... Il est entré tout de suite à cause du vent...

— Et son humeur?

— Oh ! l'humeur est bonne, excellente...

— Dites-moi encore, demanda-t-elle en hâte, savez-vous s'il a fini toutes ses affaires, à Rome? Est-ce qu'il faudra qu'il y retourne?

— Oh ! je crois que non. Il m'a dit que maintenant il allait faire des économies et qu'il ne bougerait plus d'ici, mais qu'il était sûr d'y avoir toujours bonne compagnie. Allons, allons, baronne : autrement, il va se mettre dans une colère bleue.

Le fait est que, du salon, Lao tapait contre les vitres, en criant :

— Hé là ! hé !

La jeune femme, que les paroles du sénateur avait glacée, courut en souriant vers la maison.

Deux heures après le dîner, le sénateur Clenezzi parlait encore avec enthousiasme du fameux plat bergamasque, admirablement réussi.

— Une magnifique villa, un splendide pays, ma chère comtesse, s'écriait-il au retour d'une promenade avec Daniel, mais ces *casonsei* !...

Il croyait retrouver la comtesse seule, mais elle avait du monde. Les lampes étaient allumées dans la salle de billard, où Lao s'amusait à jouer tout seul, ainsi qu'il avait coutume de faire en ses moments de bonne humeur, pour se persuader qu'il n'avait absolument perdu ni la main ni le coup d'œil. Dans le salon, on avait allumé les bougies de la table de jeu, celles du piano, et la grande lampe brûlait sur la table ovale, devant le canapé où se trouvaient assises la comtesse et mademoiselle Zirisela. L'archiprêtre, le médecin et M. Zirisela, qui avaient à peine commencé leur partie, se levèrent

à l'entrée de Clenezzi et de Cortis avec un terrible frottement de chaises et de semelles, bien que le quatrième joueur, don Bortolo, fût resté assis et eût grogné : « Allons, allons! que d'affaires! » Mademoiselle Zirisela se leva aussi, respectueusement. On vit encore se lever le docteur Picuti, notaire, et deux ou trois autres messieurs qui regardaient la partie. Le pauvre Clenezzi, très myope, ne savait de quel côté se tourner : il saluait à la hâte et sans relâche pendant que la comtesse Tarquinia lui débitait une kyrielle de présentations.

— Et la baronne? demanda-t-il en promenant les yeux autour de lui.

Hélène entrait dans le salon. Elle avait entendu Cortis passer avec Clenezzi sous ses fenêtres et elle était descendue bien vite. Lao posa sa queue de billard et, sans rien dire, lui fit signe de le rejoindre. Hélène obéit, le cœur palpitant.

— Tu ne me demandes rien?

— J'attendais, mon oncle.

— Oui, c'est encore joli!... Tu t'en moques un peu, toi!

Pour toute réponse, elle eut un regard si sérieux, si douloureux, que Lao se repentit de sa brusquerie et se hâta d'ajouter :

— Bon, bon!... J'espère que tout est fini, mais ça n'a pas été une petite affaire.

— Tout est fini? s'écria Hélène. Comment?

— Eh! « comment »?... On ne fait plus de procès, et il n'y a plus que moi d'endetté!

— Et lui? dit-elle à demi-voix.

— Quoi, « lui »?

Hélène n'eut pas le courage de demander ce qu'il en était de son mari.

Lao la prit par les deux bras et, l'attirant vers lui :

— Veux-tu savoir ce que tu me coûtes?...

— Pardonne-moi, Hélène, fit en s'avançant timidement mademoiselle Zirizela. Ta mère et ces messieurs te prient de venir.

— Va, dit le comte. Nous causerons après.

Elle obéit sans répondre et Lao se remit à jouer au billard.

— Je suis très heureux que la conversation soit tombée là-dessus, disait le notaire en se levant, très rouge, et se dirigeant vers Cortis.

— Laissez donc, laissez donc... cela ne signifie rien.

— Voyons, c'est assez! Faisons un peu de musique, dit la comtesse. Hélène, joue-nous quelque chose.

— Mais oui, nous vous en prions, reprenait Clenezzi.

Hélène n'eut pas même le temps d'exprimer un refus catégorique. Le docteur Picuti, résolu à parler, se plantait au milieu du salon pour dire solennellement :

— Permettez, comtesse : permettez, monsieur le député...

Quelqu'un avait rappelé, plus ou moins adroitement, la protestation des électeurs contre Cortis, et, tout en jouant, Zirisela avait lancé quelques allusions à de certains individus qui soufflent sur le feu, mais en restant à couvert. — Tel avait été, disait-on, le rôle du docteur Picuti au moment de la protestation.

— Je n'ai soufflé sur rien du tout, fit le docteur.

— Qui est-ce qui vous a nommé? s'écria Zirizela.

— Ah! Picuti, Picuti! interrompit don Bartolo : la poule qui chante la première a pondu l'œuf!

— Vous feriez mieux de vous taire! répliqua le docteur. Je vous le dirai, moi, monsieur le député, quels sont les misérables...

— En voilà assez! fit Cortis : je ne veux rien savoir et cela m'est parfaitement égal. Je n'ai de rancune contre personne. D'ailleurs, vous autres, les anciens électeurs, vous êtes morts et enterrés. Comment voulez-vous que je m'en prenne à vous?... D'autant que moi aussi, je suis mort et enterré!

— Excusez-moi, monsieur Daniel, reprit Zirisela, vous n'avez pas donné votre démission de député?

— Non, pas encore. Mais je le ferai dès que je serai en état de travailler un peu : ce que je voulais dire, je l'écrirai.

Tout le monde protesta, à l'exception des prêtres et de mademoiselle Zirisela. « Mais pourquoi?... Mais comment?... Mais vous avez tort! Il faut continuer à nous représenter. »

Lao parut sur la porte, sa queue de billard à la main :

— C'est ça, la musique qu'on fait ce soir?

— Allons, nous vous en prions, baronne, soupira Clenezzi.

Hélène eut un geste de supplication, mais inutilement : le sénateur insista. Elle s'approcha de Cortis et lui dit tout bas :

— Sauve-moi : je ne peux pas.

Cortis appela le comte, qui restait sur la porte.

— Commence, toi ! dit-il.

— Moi ? Oh ! certainement, répondit Lao en tournant les talons.

Cortis se rabattit sur mademoiselle Zirisela qui se défendait toute tremblante : elle ne savait rien, elle n'avait pas travaillé depuis longtemps... Par bonheur, le père Zirisela intervint avec sa grosse voix.

Tandis que commençait le supplice de la demoiselle. Cortis demanda tout bas à Hélène ce qu'elle avait et pourquoi elle ne pouvait pas jouer.

— Je suis fatiguée, dit-elle. Et puis, tu sais, devant ces gens-là !... Si nous étions seuls tous les deux, je jouerais, sans doute... D'ailleurs, non ! ajouta-t-elle après un instant.

— Pourquoi « non ? »

— Ne me le demande pas... Je te le dirai peut-être... Pas maintenant, pourtant... Mais ne me le demande pas, je t'en supplie.

Elle put lui prendre la main en cachette et la pressa très fort, comme si elle avait peur. La comtesse Tarquinia, qui les entendait chuchoter, les regarda. Alors ils se turent et firent semblant d'écouter les traits agiles de mademoiselle Zirisela.

Tous deux sentaient se resserrer rapidement leurs liens dans cette complicité muette. Ils pensaient à l'avenir : Hélène le voyait effrayant : Cortis avait des pressentiments sinistres. Depuis quelque temps, l'attitude d'Hélène avait bien changé; elle ne cherchait plus guère à cacher ses sentiments, ou peut-être elle n'y réussissait plus, et cela seul accroissait encore la passion de Cortis. Mais à quoi cela les conduirait-il ? Le moment n'allait-il pas venir où ils ne pourraient plus vivre ni unis ni séparés ?

Ils oublièrent d'applaudir lorsque la demoiselle écrasa sur le piano les derniers accords. Hélène s'en aperçut trop tard et se leva pour la féliciter. Le sénateur s'approcha d'elle et tenta de renouveler l'assaut.

— A votre tour, Clenezzi ! dit tout haut Cortis. Vous chantiez autrefois, m'avez-vous dit. Faites-nous entendre un peu cet air de Pergolèse... celui que donna Laura nous a chanté à Rome.

— Vous êtes fou ! s'écria le sénateur. C'est vous qui

devriez nous le chanter, baronne! Vous savez, les fameuses strophes que je vous ai envoyées à Cefalu : « *Si, me cherchant, elle demande...* »

Mais Hélène ne chantait pas, elle n'avait jamais eu de voix... Lao, qui était rentré pendant le morceau de mademoiselle Zirisela, se mit au piano sans rien dire et chercha le motif de Pergolèse, en interrogeant des yeux Clenezzi.

— C'est cela ! s'écria le sénateur, c'est parfaitement cela ! Et il se mit à chanter de sa vieille voix fêlée :

Si, me cherchant, elle demande...

Arrivé à ce passage :

Non, non! qu'une douleur si grande
Ne puisse lui venir de moi...,

il trouva une telle vigueur et tellement imprévue que don Bortolo posa ses cartes et s'écria :

— Bravo! Quel mâtin!...

Tout le monde se mit à rire, tandis que le sénateur, impassible, achevait la phrase :

Dis-lui seulement ces paroles :
« En vous pleurant il est parti. »

Seule, Hélène, ne riait pas. Elle demanda de qui étaient les vers. Clenezzi entama un panégyrique de Métastase, exaltant ces vers qui n'étaient que sentiment, grâce et musique, même sans la mélodie du divin Pergolèse.

— Oui, oui, dit Lao en se levant, ces quelques vieux vers valent mieux que beaucoup de lavasse moderne... Ils sont faux tout de même, vous savez : faux jusque dans la moelle. Sucre de betterave ! Cela se sent presque aussi dans la musique. C'est joli, mais... mais... un peu efféminé. On ne croirait jamais que cette machine-là soit d'un abbé. Je sais bien que Métastase était un abbé pour rire. Un prêtre doit sentir la passion mieux que cela !

— Jolies théories ! grommela la comtesse.

— N'est-ce pas, don Bortolo? insista Lao.

— Quoi donc?

— Quand un prêtre est amoureux, la passion le rend furieux?

— Trois as! riposta le chapelain. Le comte aime à rire... Trois as, trois as!

Lao se tourna vers Hélène.

— Dis-moi un peu, toi, si quelqu'un qui aime et qui est aimé vraiment va planter là celle qu'il aime pour obéir à un autre sentiment quelconque, à un devoir imaginaire de cette espèce?... Ah bien! ce serait un joli amour! La vérité, c'est que s'il s'agit d'un amour réel, le code lui-même ne peut pas lui faire obstacle.

— Oh!... fit Cortis.

Il voulut continuer, mais Lao lui coupa la parole tout net:

— Pas de théories! Je suis vieux et je connais le monde. Qu'est-ce que vous venez me chanter? Je ne crois pas à de certains héroïsmes. Héroïsmes grotesques, d'ailleurs! Sur trois personnes, deux pourraient être heureuses : eh bien! non, il faut que le héros, l'imbécile, se sacrifie pour qu'on soit malheureux tous les trois... Car, enfin, je vous le demande, est-ce que l'amant ne sera pas malheureux? est-ce que la femme ne sera pas malheureuse? est-ce que le mari ne sera pas malheureux, lui aussi? Ce sont là des choses contre nature et qui ne peuvent pas réussir, que diable!

Hélène dit alors d'une voix étrange, et toute différente de sa voix ordinaire :

— Il faut donc, avant de faire son devoir, considérer ce qui s'ensuivra, qui sera content et qui ne le sera pas?

— En pareille affaire, il faut considérer beaucoup de choses, répondit Lao.

— Tu as un joli levain de crime! fit Cortis en riant.

— Alors, d'après vous, ajouta Hélène, ce personnage de Métastase aurait dû avertir son amie qu'il allait partir pour toujours?

— Non, répondit Cortis. Non, s'il pensait que c'était son devoir... parce qu'ensuite il aurait eu plus de peine à le faire.

La partie était terminée. On se sépara tout de suite. Les hôtes n'étaient pas sortis du salon que Lao se plaignit de la mauvaise odeur qu'ils y avaient laissée.

— Ouvrez tout pendant dix minutes, dit-il à sa belle-sœur.

On ouvrit toutes les fenêtres, on souffla les bougies, on emporta la lampe. Daniel resta seul dans le salon, à jouir de

la sombre lueur des étoiles, du souffle et du sifflement du vent. Peut-être avait-il espéré qu'Hélène y resterait aussi, mais elle était sortie avec son oncle et l'avait rejoint dans la salle de billard sur le plus éloigné des quatre canapés, tandis que le sénateur se laissait tomber nonchalamment sur le plus proche, à côté de la comtesse Tarquinia, et lui disait en soupirant :

— Ah! comtesse, la musique de Pergolèse est une grande chose, mais ces *cansonsei* !...

— Eh bien! commença Lao à demi-voix, tout est arrangé comme on le désirait; le seul changement, c'est qu'il ne va plus en Amérique.

Hélène plongea ses yeux dans les yeux de son oncle, en lui saisissant le bras.

— Est-ce qu'il n'a pas des connaissances à Yokohama? dit Lao.

Hélène lâcha le bras sans répondre. Elle savait cependant que des parents éloignés de son mari, des Anglais, y avaient une maison de commerce.

— Tu n'en sais rien, toi? continua Lao. Il paraît qu'il en a. Du moins, il l'a dit à l'avocat, en demandant ce changement. Il paraît qu'un de ses amis, quelqu'un de ces gens-là, est à Rome en ce moment et lui a fait des propositions. Peut-être trouvera-t-il à se caser là-bas... Cela doit te faire plaisir...

— Oh! oui, oui, dit-elle.

Il n'y avait, dans la grande salle, qu'une tache de lumière vive sur le drap vert du billard, sur les billes blanches et brillantes. Tout le reste n'était que pénombre : Hélène se sentit plus de courage pour une question peu sincère.

— Est-ce qu'il est déjà parti?

— Non, non. Je ne le crois pas, du moins. J'ai quitté Rome, il y a cinq jours, et j'arrive maintenant de Bergame... J'avais besoin d'argent, tu comprends, et j'en ai trouvé à Bergame... Non, non, il n'est pas parti, certainement. Il faudra pourtant qu'il parte vite : l'avocat s'est bien engagé vis-à-vis de tous les créanciers, mais il ne paiera pas avant que Santa-Giulia ait quitté l'Italie... Il semble, d'ailleurs, au moins jusqu'à présent, qu'il n'ait pas compris pour le compte de qui l'avocat traitait. Il n'a pas songé à nous: il croit que c'est le gouvernement qui le tire du pétrin. A vrai dire,

Boglietti doit l'y avoir aidé... Et alors, tu veux savoir ce que tu me coûtes?

— Non, mon oncle, je t'en prie, dit Hélène en se levant.

— Où vas-tu? lui demanda Lao.

— Respirer un peu.

Elle passa dans le jardin par la porte la plus voisine.

Au couchant, les grandes planètes brillaient dans le ciel au-dessus des montagnes noires, comme la nuit où elle les avait regardées par la petite fenêtre du wagon, roulant vers Rome, songeant à la mer et à la lointaine Sicile : lueurs sinistres en leur fixité resplendissante au-dessus des ombres où s'enflait le bruit des eaux et du vent. Hélène les considéra un instant, appuyée au chambranle de la porte. Puis elle glissa rapidement à gauche, tourna le coin de la maison, et s'arrêta devant la fenêtre du salon. Cortis y vint tout de suite.

— Tu retournes à Rome, n'est-ce pas? dit-elle. Tu retournes à la Chambre?

Il ne répondit pas.

— Pour l'amour de moi! murmura Hélène sans le regarder. Si nous étions unis, tu irais, ajouta-t-elle. Je l'exigerais.

— Tu exigerais seulement ce qui est bien, mon amie, fit Daniel en souriant. Et si je ne croyais pas que cela fût bien, je ne t'écouterais pas.

— Naturellement, mais cela est bien.

— Je n'en sais rien!... De toute façon, ce ne serait qu'après les élections générales. Pour l'instant, je me demande si je dois rentrer à la Chambre.

Il réfléchit, un moment, et poursuivit en baissant la voix :

— C'est vrai, pourtant : si nous étions unis, il me serait plus facile de retourner là-bas. Un autre, à ma place, rêverait de mener ici la vie de l'intelligence et du cœur : moi, non. Je voudrais vivre d'amour et de bataille, je voudrais t'avoir pour témoin de mes victoires et pour réconfort dans mes défaites. Je me jetterais dans la mêlée en fermant les yeux, tout seul, comme don Quichotte... Ah! quelle vie ce serait! Quelle vie, Hélène!... Attends...

Il sauta par-dessus la barre de la fenêtre et vint tomber près de sa cousine qu'il entraîna vers les prés.

— Je me sens un ferment de vigueur, ce soir, dit-il, comme

dans les convalescences de ma première jeunesse!... Je retournerais certainement à Rome et à la politique militante si je pouvais espérer que nous y vivions l'un près de l'autre comme ici. Autrement, non. Si tu devais retourner à Cefalu, je crois que je resterais à Villascura.

— Et si je restais avec maman et mon oncle? dit-elle.

— Je crois que j'irais à Rome, parce que tu serais plus près de moi de toute façon... Il en sera ainsi, n'est-ce pas? Tu resteras près d'eux?

Elle lui serra le bras, appuyant presque le front à son épaule et murmura.

— Tu serais heureux?

Cortis pencha son visage vers elle et la regarda dans les yeux. Elle baissa les paupières et continua de marcher sans y voir, la bouche entr'ouverte, le cœur tremblant; soudain, elle entendit fermer la fenêtre d'où ils étaient partis : elle détacha sa tête de l'épaule de son compagnon, craignant un coup d'œil humain qui la pourrait surprendre, parmi les ombres de la nuit, dans cette posture d'abandon.

— Veux-tu que nous rentrions? dit-elle.

Elle rentra seule, tandis que Daniel faisait un long détour, à gauche, pour arriver jusqu'aux sapins sans passer par le portail.

Hélène souffrait de le quitter, plus qu'elle n'avait jamais souffert. Elle ne se reconnaissait plus. Elle se sentait comme ébranlée dans l'accomplissement de ses résolutions par un courant qui les briserait à la fin et l'entraînerait elle-même. Sa conscience parlait encore; elle disait : « Voici les moments suprêmes, tu peux encore te sauver! » Mais une angoisse mêlée d'amour et de remords lui faisait croire qu'elle avait déjà mis le pied, au moins par la pensée, sur une pente où il lui serait impossible de s'arrêter. Elle rentra tout de suite pour se soustraire à l'oppression de cette idée. Il n'y avait plus personne dans la salle de billard. Lao, Clenezzi et la comtesse Tarquinia étaient retournés dans le salon. Lao jouait avec une ardeur juvénile l'air d'*Olympias*, dont Clenezzi sanglotait misérablement les paroles :

Si, me cherchant, elle demande :
« Qu'est donc devenu mon ami,

Mon pauvre ami si malheureux? »
Tu lui répondras : « Il est mort. »

Non, non ! qu'une douleur si grande
Ne puisse lui venir de moi ;
Dis-lui seulement ces paroles :
« En vous pleurant il est parti. »

XIX

Le lendemain, pendant le déjeuner, on fit le projet de conduire, entre une heure et une heure et demie, le sénateur Clenezzi aux jardins de la villa Cortis. On reviendrait par Caodemuro. A une heure, Hélène était assise dans sa chambre, près de la fenêtre ouverte ; involontairement, elle tendait l'oreille à tous les bruits de pas qui venaient du jardin. Elle songeait, et lentement, lentement, un espoir lui venait au cœur. Elle n'osait pas le retenir, elle le repoussait tout de suite ; puis elle le laissait revenir et s'y appuyait un moment, rien qu'un moment, pour jouir de ce repos très fortifiant, très doux !... Si son mari ne voulait pas s'embarrasser d'elle, s'il avait voulu seulement la mettre à l'épreuve ?... Non, non, il ne fallait pas se dire cela, c'était trop tôt encore... Mais si la lettre n'arrivait pas aujourd'hui, si elle n'arrivait pas demain ?... A en croire Lao, le départ de son mari ne pouvait tarder beaucoup... Il était prudent d'attendre quelques jours encore avant de s'abandonner à l'espérance : mais si la lettre n'arrivait pas après-demain ? Alors, oui, elle pourrait espérer ne la recevoir jamais.

Le facteur était en retard, ce jour-là. Clenezzi et Cortis se promenaient dans le jardin devant la maison. Cortis regardait souvent la fenêtre d'Hélène et prêtait peu d'attention aux bavardages du sénateur. Hélène n'arrivait toujours pas. Vers midi et demi, on vit paraître le comte Lao, son pardessus boutonné comme d'habitude.

— Eh bien ! dit-il, part-on ou ne part-on pas ? Si on ne part pas tout de suite, moi, je reste ici.

On appela Hélène. Elle aurait voulu attendre encore un peu. L'oncle était hors de lui ; la comtesse Tarquinia criait de sa fenêtre :

— Pourquoi ne bougez-vous pas ?

Et le pauvre Clenezzi, ne sachant pour qui tenir, s'accusait de tout ce désarroi, protestant qu'il n'avait nulle envie de sortir et qu'il était impossible de voir quelque chose de plus beau que cet endroit-ci. Cortis demanda à Hélène si c'était encore le courrier qui lui tenait tant au cœur. Elle quitta aussitôt sa fenêtre et répondit de l'intérieur :

— Je descends.

On se mit en route. Lao marchait le premier, la tête basse, en grognant ; venait ensuite Clenezzi avec Hélène, et enfin Cortis. Dans le ciel pur, il n'y avait pas un nuage ; l'herbe remuait à peine sous le souffle d'avril, si mou, si lent qu'il semble fatigué du trop-plein de vie, des trop nombreux désirs qu'il porte. Cortis et Clenezzi plaisantaient l'allure funèbre de leur guide.

— Hé ! colonne de nuées ! lui cria Cortis.

Lao se retourna.

— Oui, oui, dit-il, je vous demande s'il y a du bon sens à sortir par un temps pareil ! Est-ce que vous ne sentez pas qu'il va pleuvoir ?... Décidément, il suffit d'être homme politique pour ne comprendre rien à rien !

Cortis rit bruyamment. Hélène, toujours silencieuse, lui jeta un regard où il crut voir que sa gaieté lui déplaisait ; il lui répondit par un autre regard, sérieux, presque douloureux. Elle devina sa pensée, lui sourit à la dérobée pendant que leurs compagnons entamaient une conversation sur les hommes politiques.

— Voilà ! disait tout bas Lao à Clenezzi en lui montrant Cortis. Celui-là, et ça suffit !... Un peu mouche du coche, lui aussi, mais pas à la façon des autres, qui vous regardent comme s'ils tiraient le monde et comme si eux, les bêtes, étaient plus honorables que nous qui nous laissons traîner.

Il se tourna vers Daniel et reprit tout haut :

— Oui, c'est toi que nous sommes en train de *dépolitiquer*... Nous voulons bien que tu pousses l'Italie en avant... mais ici, ici, sur tes champs, avec tes pieds et tes mains : cela

vaut mieux que de le faire à la Chambre, avec des mots !... Nous voulons que tu étudies l'économie politique, ici, par la pratique : cela vaut mieux que dans les livres... Et si tu as la nostalgie du socialisme, de la démocratie chrétienne, eh bien ! c'est ici qu'il faut essayer, sur les hommes... en restant sur la terre, et non pas au milieu des nuages, dans un ballon de papier... Ici, ici !

Et chaque fois qu'il disait : « ici », Lao frappait la terre de sa canne.

— Ah ! s'écria Cortis, le facteur !

Hélène s'arrêta court ; un léger tressaillement des épaules trahit son émotion. Le facteur s'était arrêté, lui aussi, et fouillait dans le sac qu'il portait en bandoulière.

— Une lettre pour monsieur le comte...

— Garde-la ! répondit Lao en levant sa canne. Les lettres et les coups de pierre, c'est tout un pour moi.

L'autre se mit en riant sur la défensive, lui tendit la lettre et en donna une autre à Cortis, qui regarda l'écriture et demeura étonné, même un peu soucieux. Enfin, le facteur se tourna vers Hélène et fouilla de nouveau dans son sac.

— Pour moi aussi ? dit-elle.

Et, tout de suite, elle sentit en elle un choc, puis un engourdissement, comme si la vie lui eût manqué. L'homme lui présenta une lettre ; Hélène la prit, la regarda : c'était *elle*... Il ne lui vint qu'une pensée : ne pas se trahir.

Elle voulut dire « merci » ; mais impossible : elle tourna le dos, feignant de regarder les montagnes.

— Quel magnifique point de vue ! s'écria le sénateur, en venant se placer auprès d'elle.

D'un seul mouvement elle se retourna. Cortis, qui lisait sa lettre, leva les yeux vers elle et s'approcha rapidement. Elle dit à Clenezzi :

— Marchons.

Le bonhomme ne la quitta plus qu'à Villascura, sur l'esplanade de la villa Cortis, quand Lao l'appela pour le conduire à la balustrade qui regarde le Nord.

— Hélène ! fit Daniel.

La voix n'avait rien d'impérieux ni de suppliant ; c'était la voix tranquille et résolue à laquelle il lui était impossible de

ne pas obéir sur-le-champ, quel que fût le lieu, quelle que fût l'heure : elle avait déjà fait un pas pour rejoindre Clenezzi ; elle s'arrêta.

— Qu'est-ce que tu as ? dit-il, tu ne te sens pas bien ?

— Non, je n'ai rien.

Cortis la regarda en silence.

— Allons-nous voir la maison ? criait Lao.

Cortis dut faire ouvrir la maison et la montrer à Clenezzi. Tous entrèrent dans le salon, puis ils descendirent au jardin français et firent le tour du bassin. Cela semblait suffisant à Cortis ; mais Lao répétait :

— Non, non, il faut tout voir, il faut tout voir.

Hélène, cette fois, resta au salon.

— Je vous attends ici, dit-elle.

Elle demeura seule, immobile, écoutant les voix de ses compagnons s'éloigner par les pièces vides. Quand elle les sentit loin, elle tira précipitamment la lettre, l'ouvrit, courut aux derniers mots, et la fit rapidement disparaître... Les voix ne revenaient pas : doucement, elle tira de nouveau la lettre, remontant de la dernière des quatre pages à la première. A chaque instant, elle levait la tête pour écouter. La lecture finie, elle pressa sa poitrine de ses mains jointes.

— Mon Dieu, mon Dieu !...

Elle entendit les pas et les voix qui se rapprochaient. D'un bond, elle fut hors du salon et s'assit sur les marches, tournée vers le jardin et de façon à n'être pas vue. Elle s'assit en face des lis, des rosiers en fleurs, du vert penchant de la montagne. du jet d'eau qui semblait, lui aussi, comme les fleurs et la verdure. une vive et pure joie de la terre... Dieu ! comme son cœur battait ! Avec quelle fureur il répétait : « Non ! non ! non ! » Pendant ce temps-là, les autres étaient rentrés au salon. Cortis disait :

— Que veux-tu ? Je serai peut-être ce fou-là !...

Hélène se mit debout et les rejoignit.

— Quel fou ? demanda-t-elle.

— Un fou qui retournera à Rome, répondit Lao, qui se jettera à corps perdu dans la politique, y laissera sa peau, j'aime à le croire, et ne l'aura pas volé !

— Oh ! fit Hélène.

Daniel sourit.

— Je viendrai ici souvent, dit-il, très souvent, pour y faire provision de foi, d'espérance et de vie.

Ses yeux rencontrèrent ceux d'Hélène : elle s'abandonna toute à la pensée de ne pas partir, de vivre auprès de lui, toujours. Elle en éprouva un bien-être délicieux, une douceur qui la pénétrait, qui redonnait la vie à tout son corps, une jouissance aiguë de tout ce qu'elle voyait, de tout ce qu'elle entendait, de la verdure et des roses, de l'eau retombante et de l'air même qu'elle respirait largement.

— Tu as reçu une lettre ? lui dit Cortis comme on redescendait au jardin.

— Moi ? fit Hélène, prise à l'improviste ; et son cœur se serra brusquement.

— Eh ! c'est lui qui me l'a dit, répliqua Daniel en montrant Clenezzi, qui les suivait avec Lao.

— Oui, répondit-elle toute tremblante.

Sa courte ivresse avait disparu : les paroles de Daniel avaient remis devant ses yeux la réalité de la lutte et celle de son devoir.

— Je l'avais dit, moi, que le temps allait se gâter ! criait Lao. Arrangez-vous, maintenant !...

De gros nuages blanchâtres semblaient sortir de la cime du Passo Grande et venaient flotter au-dessus des arbres, à gauche et à droite de la grille ; le soleil s'éteignait sur la pelouse, sur le sentier qui tourne et se perd dans les mystères du bois, dans le poème de l'ombre et de la vie. Lao s'arrêta près de la grille et regarda les nuages. Hélène continuait de marcher lentement vers le bois, espérant que les autres seraient revenus sur leurs pas sans elle. Elle aurait voulu se perdre là dedans, seule, pendant des heures, avant de se résoudre à quoi que ce fût ; elle aurait voulu y trouver le moyen de se défendre contre lui, qu'elle sentait résolu à savoir... Il avait dit la veille, à propos du personnage de Métastase : « S'il croyait que c'était son devoir de partir, il aurait bien fait de n'en pas avertir son amie... » Et maintenant, comment ne rien lui dire, à lui, Daniel ? Pendant la promenade, c'était encore possible, et même facile ; mais après ?

Lao s'était arrêté, à discuter sur le temps avec Daniel. Il cria de loin :

— Hélène ! à la colonne antique !...

Oh ! bien sûr, on n'allait pas la laisser seule... Ils la rejoignirent au sentier qui monte à gauche, sous les grands châtaigniers et la délicate verdure des acacias, pour tourner ensuite sur le sommet de la petite colline, entre les troncs fins et dépouillés des sapins et des mélèzes. Et toujours Daniel l'interrogeait du regard. Dans un moment où Clenezzi et Lao restaient en admiration devant un sapin d'une taille extraordinaire, il put lui murmurer :

— Il faudra que tu me dises tout.

— Si je ne te le disais pas, il ne faudrait jamais croire...

La voix lui manqua.

— Quoi ? dit-il.

Mais Lao l'appelait déjà : que diable ! il pouvait bien faire lui-même les honneurs de son parc !

Elle murmura très vite :

— Il ne faut jamais croire que je puisse te moins aimer.

Il le savait bien, mais chaque fois que la bouche adorée lui parlait ainsi, c'était une joie nouvelle, une exaltation de la vie dans chacune de ses fibres. Et maintenant il frémissait d'être obligé de se contenir, de ne pouvoir au moins lui prendre les mains, lui demander compte de cette mystérieuse lettre. Il aurait voulu la prier de lui donner à porter la moitié de ses peines, d'avoir foi en lui, d'espérer en lui, qui se sentait la force nécessaire pour l'aider de ses conseils, pour l'aider en action, quelle que fût la difficulté survenue devant elle... Ses yeux le lui dirent ; elle le comprit tellement que l'idée de garder son secret l'abandonna. Elle pensa qu'en ce moment, s'ils étaient seuls, elle voudrait appuyer le front sur sa poitrine et tout lui dire, tout. Jamais ni lui ni elle n'avaient tant souffert de ne pouvoir être seuls.

— Tu as entendu, dit-il, que sans doute je retourne à Rome ?

Et ses lèvres figurèrent ces deux mots sans que sa voix pût résonner :

— Pour toi.

Et quand Daniel montra au sénateur la colonne apportée des Thermes de Caracalla et quand sa voix chaude lut

l'inscription latine, Hélène comprit bien qu'il la lisait pour elle et que c'était à elle qu'il disait : « L'hiver et l'été, de près et de loin, toute ma vie et au delà... *Usque dum viram et ultra.* » Mots profonds, pleins de mystère.

Clenezzi demanda l'histoire de cette inscription. Cortis ne la savait pas.

Ah! ces deux mains étroitement jointes, sans que le monde hostile pût jamais connaître le visage et le nom de ceux qui s'aimaient tant!

— Allons, allons, dit Lao. nous avons chaud et il y a trop d'air ici... D'ailleurs, elles me donnent sur les nerfs, ces deux mains éternellement jointes! J'espère toujours, une fois ou l'autre, en venant ici, n'en plus trouver qu'une seule... Et puis il va pleuvoir : nous voilà bien!...

Il ne semblait pas qu'il dût pleuvoir encore, mais le ciel était couvert quand ils descendirent dans la conque de verdure, entre le mamelon et la montagne, vers le grand tilleul, cher à Hélène, qui pourtant ne le regarda même pas. Cortis avait proposé de descendre par le vallon jusqu'à l'allée des charmes et d'arriver ainsi au lac. Le sentier, raviné çà et là, n'était pas des plus faciles. Hélène et Daniel s'y engagèrent; mais Lao, après avoir grogné tout en avançant et en retirant un pied, puis l'autre, et tâtant le terrain avec sa canne, déclara que ni Clenezzi ni lui-même ne passeraient par là, qu'ils allaient prendre à droite, refaire un bout de chemin pour gagner ensuite l'allée des charmes. Hélène sentit un frisson intérieur; il lui sembla qu'elle était sur le point de s'évanouir, que tout se faisait obscur en elle. Clenezzi et Lao s'en retournèrent.

— Enfin! s'écria Cortis, le visage en feu.

Il fut épouvanté lorsqu'il vit les yeux fixes et troubles qui le regardaient, l'attitude fatiguée de ce pauvre corps. Il lui entoura la taille de son bras: Hélène s'y appuya, muette, palpitante, le regardant toujours de ses yeux éteints. Lui, brisé, la suppliait de parler, de se confier à lui; mais elle ne le pouvait pas encore. Elle plaça la main sur son épaule, y dirigea des yeux égarés, inclina lentement la tête jusqu'à l'y appuyer, et dit à demi-voix :

— Il faut que je parte.

— Oh ! dit-il, mais pas pour longtemps ?

Il sentait bien que c'était pour longtemps ; cependant il n'attendait pas les deux mots terribles :

— Pour toujours.

Sans répondre, il la serra convulsivement contre lui. Elle dit :

— Tu sais, je ne pourrai peut-être pas.

Toujours sans répondre, il l'entoura de son autre bras ; elle releva la tête : ses yeux étaient plus sereins.

— Je ne pourrai peut-être pas, dit-elle encore, je resterai peut-être ici.

C'était la douleur muette et craintive de Daniel qui la faisait parler de la sorte. Elle était encore toute tremblante, mais moins pâle, et dans ses yeux passait un vague sourire. On eût dit qu'elle avait peur de lui avoir fait trop de mal.

— Certainement, dit-il sans que son étreinte se fît moins forte, certainement, tu restes ici. Comment peux-tu songer à partir pour toujours ?... Comment peux-tu le dire ? Et comment peux-tu croire que je te laisserais partir ?

Elle fit un léger mouvement, cherchant à se dégager. Tout de suite, il céda ; puis, de nouveau, il appuya le front d'Hélène à son épaule.

— J'aurais dû me taire, dit-elle. Toi-même, tu me l'avais conseillé.

— Moi ?

— Oui, hier soir... quand je t'ai demandé si, voulant partir, on avait le devoir de le dire... Et toi, tu m'as répondu...

Il interrompit :

— Raconte-moi tout.

Un moment, elle regarda la pente ombreuse à côté d'elle, fixement.

Cortis voulut l'aider à s'asseoir. Elle secoua la tête et resta debout, le front baissé, les deux mains dans celles de Daniel. Plusieurs fois, elle ouvrit les lèvres avec une sorte de plainte qui s'éteignait aussitôt. Lui attendait, le cœur palpitant.

On n'entendait plus que le murmure du ruisseau, en bas, parmi les nymphéas, et les pierres noires, et le bruissement d'une petite pluie fine sur le feuillage des acacias. Quelques gouttes le traversèrent ; ni Daniel ni Hélène ne s'en aperçurent. A la fin, elle dit :

— Je ne peux pas maintenant.

Cortis soupira.

— La lettre est de ton mari ? C'est lui qui veut te faire partir d'ici ?

Hélène fit signe que oui.

— Pour toujours ?... Comment, pour toujours ?

— Oui... Tu ne peux pas comprendre maintenant. Je t'expliquerai.

Ils se turent tous les deux. Puis, Hélène fit observer timidement qu'il fallait descendre pour ne pas trop faire attendre les autres. Ils se remirent en marche, sans dire un mot, elle devant, lui derrière... Hélène s'arrêta bientôt, et lui tendit la main en disant d'une voix brisée par l'angoisse :

— Tu es fâché contre moi ?

Il saisit cette main glacée, y appuya ses lèvres.

Un peu plus loin, Hélène se retourna encore pour le regarder en silence, les yeux pleins de larmes. Elle essaya de lui sourire.

L'allée des charmes était vide : les autres étaient passés déjà, sans doute. Ils prirent à gauche, vers le lac. Lorsqu'ils sortirent de l'allée obscure dans la clarté du ciel que renvoyait le miroir de l'eau, ils s'arrêtèrent. Silence et désert ; pas un être, pas une voix. Alors seulement, voyant l'herbe de la rive mouillée, elle comprit qu'il avait plu. Maintenant la pluie avait cessé ; l'eau du lac se taisait, immobile.

Hélène s'assit sur le tronc d'arbre où elle s'était assise la veille. Elle se sentait si lasse ! Le coude appuyé sur son genou et le visage sur la paume de sa main, elle regardait le lac. La montagne voilée de brume, les charmes en couronne, les herbes penchées du rivage, elle-même, silhouette sans parole et désolée, semblaient s'incliner vers le mystère de l'eau profonde et en interroger le silence.

— Veux-tu parler maintenant ? fit doucement Cortis.

— Non, non, je t'aime trop, je n'ai pas la force... Il me semble que si je parle, tout va finir, que je vais partir et que je ne te verrai plus.

Tout à coup, elle saisit dans ses mains les mains de Cortis et, haletante, elle l'appela d'une voix que la douleur étouffait :

— Daniel ! Daniel !

Doucement il se dégagea de cette étreinte, et courut jeter

dans l'allée un rapide coup d'œil. Personne. Il revint vers elle et lui tendit la main.

— Allons, dit-il.

Elle se leva, docile, cherchant à lire sur son visage résolu.

Cortis lui prit le bras et l'entraîna dans l'allée.

— Il faut avoir de la force, dit-il. Il faut tout me raconter, absolument tout. Et tout de suite.

— Il faut... vraiment? dit-elle tremblante. Il faut vraiment?...

— Donc, reprit Daniel, que t'écrit ton mari?

Elle obéit, fascinée par cette voix, comme toujours, et fit un effort pour entamer la douloureuse histoire. Elle dut recommencer, à cinq ou six reprises; un frisson intérieur lui brisait la voix. Elle ne pouvait pas reconstituer les faits, elle perdait le fil de son récit, tantôt oubliant une chose, et tantôt une autre. Ils marchaient lentement; elle, la tête basse. Ses mains, ses bras, toute sa personne était convulsée. Lui aussi était un peu courbé, mais de sang-froid; il regardait droit devant lui, l'interrompant de temps à autre par des questions brèves. Au dernier tournant de l'allée, tandis qu'Hélène racontait son entretien nocturne avec son mari, la promesse solennelle qu'elle lui avait faite, la scène du revolver, il s'arrêta, tout assombri, et l'écouta en silence jusqu'à ce qu'elle eût parlé de la lettre écrite avant de quitter Rome. Il dit alors :

— La réponse est arrivée aujourd'hui? Donne-la-moi.

Cortis prit la lettre et la mit dans sa poche sans la lire.

— Maintenant je la tiens, dit-il, répondant au regard étonné d'Hélène; je la lirai plus tard, quand je serai seul... seul et calme.

Sans ajouter un mot, il se remit en route avec elle. A quelques pas de la grille, ils rencontrèrent un paysan qu'on avait envoyé à leur recherche : monsieur le comte Carrè et un autre monsieur étaient à la villa et attendaient la voiture. Cortis ne voulait pas qu'Hélène se montrât tout de suite : il la fit asseoir dans l'herbe.

— J'ai reçu, moi aussi, une lettre de Rome, dit-il après un long silence. Mes amis veulent savoir maintenant si, oui ou non, j'accepte la direction du journal.

Elle se tut, il se tut lui-même. Le soleil était brûlant comme, après la pluie, lorsqu'il va pleuvoir encore.

— Il y a trop de soleil pour toi ici, dit-il. Veux-tu que nous partions ?

Il l'aida à se mettre debout, presque en la portant. Elle marchait difficilement, tout abandonnée sur le bras de son cousin. Comme ils passaient la grille, Daniel murmura :

— Aie confiance en moi.

Pour toute réponse, elle étreignit ce bras si cher. Elle semblait se ranimer et marcher avec plus de courage. Au moment où ils sortaient du portail pour entrer sur l'esplanade, le landau des Carrè y arrivait, fermé ; Lao escorté de Clenezzi apparaissait sur le perron. Lui aussi semblait soucieux. Clenezzi salua Hélène comme si elle eût échappé au déluge. Lao la regardait à peine ; il ne s'informa pas de ce qui l'avait mise en retard. Cortis déclara qu'il restait à Villascura jusqu'à l'heure du dîner. Hélène tressaillit, mais ne dit rien. D'ailleurs, son oncle répétait sans cesse : « Vite ! vite ! » Il l'avait poussée d'une main dans la voiture, y avait lancé le sénateur, y montait à son tour en toute hâte et criait au cocher de partir.

Daniel demeura immobile jusqu'au moment où la voiture tourna le coin de la villa. Ses yeux purent encore, un moment, rencontrer les yeux d'Hélène. Ensuite il rentra, donna ordre qu'on le laissât seul, et s'enferma dans son cabinet.

Là, il tira de sa poche la lettre du baron et, pris d'une colère muette, il la jeta par terre, à plat. Puis il leva les yeux vers le portrait de son père, suspendu à la muraille, en face du bureau, et se mit à le contempler, le cœur battant. C'était une belle figure, loyale, tranquille, sévère.

— Tu étais plus fort, toi ! dit-il à voix haute. Je me soulage ainsi, mais je serai digne de toi, tu sais !... Cela, toujours.

Il ramassa la lettre, l'ouvrit toute grande sur le bureau, et, après l'y avoir collée d'un grand coup, avec la paume de sa main droite, il se coucha dessus, un de ses coudes planté de chaque côté, la tête serrée entre ses poings. Il lut :

Rome, 14 avril 1882.

« Ma chère femme,

» Toi qui lis des romans, ou du moins qui en lisais jadis, car depuis quelque temps j'ignore ce que diantre tu peux

bien faire. tu trouveras tout naturel ce qui m'arrive depuis un mois : mais que j'aille à tous les diables si, moi, j'y comprends quelque chose !

» Commençons par ceci : le gouvernement paie mes dettes. On ne doit pas le dire, on ne doit pas le savoir, mais, en fin de compte, c'est le gouvernement. Il m'a suffi de quelques mots échappés à l'avocat pour en être assuré. C'est, d'ailleurs, ce qu'il y a de moins étrange là dedans : car le gouvernement doit beaucoup, mais beaucoup, à ton mari. Le plus curieux, c'est que ces jours derniers j'ai eu la visite de Sparway, ce mien parent anglais. de la maison *Sparway and C°*, de Yokohama. Je lui ai parlé de cette maudite Amérique en lui demandant à quelle partie de ce déplorable continent je pourrais bien demander asile. Et voilà qu'il m'engage à me rendre à Yokohama, où il y a une quantité de magnaneries, et qu'il m'offre un emploi pour le cas où je voudrais t'y emmener, emploi qui peut nous donner de quoi vivre très convenablement à tous les deux. L'avocat me change immédiatement l'Amérique en Yokohama : c'est arrangé ; il me semble que je vis en rêve ! Sans compter quelque chose qui ne m'est pas arrivé encore, mais qui paraît devoir m'arriver : c'est que tu m'accompagnes au Japon sans y être contrainte.

» Je peux bien te le dire, à présent : si j'étais parti pour l'Amérique au petit bonheur, comme je croyais le faire, je t'aurais très probablement dégagée de ta promesse ; je serais parti seul avec les cinq ou six ans de vie désespérée qu'il me semble avoir encore dans le ventre. Maintenant, au contraire, je tiens à ce que tu viennes avec moi. Une fois que nous serons dans ce *refugium peccatorum* de Yokohama, je veux te prouver que j'ai du bon, et que j'ai pour toi, d'ailleurs, plus d'affection que tu ne penses. Quand je me serai pressé la peau jusqu'à faire sortir de moi toutes ces vertus, je pourrai m'en aller *ad patres* en état de grâce, même à tes yeux.

» Cette nouvelle combinaison est cause que je ne puis te laisser autant de marge que tu le désires : nous partons avec Sparway le 19. »

Daniel s'arrêta pour se demander quel jour était le 19. On était au dimanche 16 ; donc mercredi, tout de suite !... Il reprit sa lecture :

« En revanche, nous partirons de Venise, comme tu le désirais. Nous aurons le *Bokhara*, de la Compagnie péninsulaire, où nous serons très bien. Il est indispensable que tu sois à Venise le 18 au soir, au plus tard. Tu peux télégraphier, le 18 au matin, à Sparway, *Hôtel Britannia*, et j'irai te prendre à la gare. Si tu n'as pas le temps de préparer de gros bagages, ne t'en inquiète pas : Sparway me dit qu'il y a avantage à se pourvoir là-bas, et nous aurons de l'argent. De toute façon, nous pourrons toujours faire venir tes hardes plus tard.

» Je ne sais pas comment tu pourras te tirer des griffes de la très noble comtesse et du très noble comte, non plus que de celles de ton Révérendissime soupirant, le bienheureux Daniel D. L. C. D. J. Cela, c'est ton affaire.

» Au revoir, le 18, à Venise. C'est par vertu que tu sautes le pas; mais, soyons justes, tu renonces à une belle existence : et, par Dieu, je ne t'en estime que davantage.

» MARIO. »

D'un geste dédaigneux, Cortis repoussa le papier. Il pensait : « Tu as payé tes dettes? Il en reste une envers mon père ; et celle-là, c'est à moi que tu la paieras ! » Il s'était levé : il se voyait en face de cet homme, l'épée à la main, furieux. Il saisit la lettre, la froissa et la fourra dans sa poche : puis il se rassit devant son bureau, croisa les bras et y appuya le front. Tout de suite il le releva, tendit vers le ciel ses poings fermés et les secoua rageusement. Il se remit debout et arpenta son cabinet, s'abandonnant à cette idée : oui, Hélène l'aimait tant qu'elle n'avait plus d'autre volonté que la sienne. Elle était tout entière en son pouvoir, tout entière ; il n'avait qu'à lui dire : « Je prends ton âme et ta vie, je veux que tu restes ici. » Il saisit de nouveau la lettre, pour voir si, oui ou non, le baron parlait de promesses qu'Hélène lui aurait faites ; si, oui ou non, il faisait allusion au cas où elle manquerait de parole et ne viendrait pas au rendez-vous.

Il tira de sa poche, par erreur, une autre lettre : celle de ses amis de Rome. Mon Dieu ! comment était-il possible de penser à Rome dans un moment pareil? Il la déchira en deux, tira l'autre et la relut : il n'y avait rien.

Maintenant, il fallait retourner chez les Carrè, la voir, ne pas la laisser seule. En ouvrant la porte, il eut la vision foudroyante du départ d'Hélène et de sa propre solitude. Il s'arrêta immobile, la main sur le bouton. Enfin, comme il entendait marcher et parler au dehors, il sortit.

Il y avait là Picuti, le notaire, et d'autres gens du pays : ils venaient s'excuser au sujet de la fameuse adresse que bien des gens avaient signée sans la lire, uniquement pour faire plaisir à des meneurs. Par la même occasion, ils annoncèrent à Cortis qu'on était en train de préparer une autre adresse : on le priait, en attendant, de ne rien précipiter et de ne pas donner sa démission. Cortis les remercia de la façon la plus affable et dit que, pour sa démission, il ne pouvait rien promettre : il se sentait fatigué, très fatigué de corps et d'esprit. De toute façon, sa résolution dépendait d'autres événements encore incertains.

Les délégués se retirèrent : il s'achemina rapidement vers la villa Carrè. En arrivant à la grille, il fut pris d'un doute : avait-il la lettre ou l'avait-il laissée à Villascura, sur son bureau ? Lorsqu'il la toucha dans sa poche, un spasme douloureux fit tressaillir tous ses nerfs. Il se mordit les lèvres, il aurait voulu comprimer son cœur : c'était lui qui devait la diriger, être calme, être fort.

XX

Cortis et Hélène ne purent pas être seuls avant le dîner, même un instant. Hélène alla dans le jardin, pensant que Daniel se hâterait de l'y rejoindre ; mais il crut lire un soupçon, une surveillance inaccoutumée dans les yeux du comte Lao toujours sombre : il ne bougea pas. Ses yeux, à lui, en dirent la raison à Hélène lorsqu'elle rentra déçue, frémissante, comme si elle craignait l'abandon. Il ne souffrait pas moins, mais il se possédait. Hélène, au contraire ne savait plus se dominer ; elle se trahissait à chaque instant. A table, elle ne mangea pas, prétextant un grand mal de tête. Elle parla très peu, jamais à Daniel ; mais elle le regardait trop souvent, les

yeux tout pleins d'un feu triste. Le café fut servi dans la *loggia*. La comtesse proposa un tour en voiture par la vallée du Rovese : le grand air ferait du bien à Hélène. Clenezzi demanda si l'on pouvait aller jusqu'à la frontière autrichienne. Non, c'était trop loin : on ne pouvait aller jusque-là après dîner. Mais, en partant le matin, on pourrait faire cette promenade lundi ou mardi. Hélène, les mains tremblantes, posa sa tasse de café sur la table.

— J'en suis désolée, dit-elle, mais mardi je serai peut-être obligée d'aller à la ville... Dans ce cas-là, je vous prierai de me donner les chevaux.

Son oncle et sa mère ne voyaient pas pourquoi elle devait aller à la ville justement mardi. Elle affirma, cette fois, qu'elle devait y aller, sans donner aucune raison. Elle attendait, le cœur anxieux, un mot de Daniel, un encouragement à différer son départ. L'encouragement ne vint pas : Daniel tournait le dos et regardait la prairie.

— Eh bien! dit la comtesse, on fera cette promenade mercredi.

Mais Hélène ne pouvait s'engager à revenir de la ville avant mercredi soir. — Elle avait réfléchi que, si elle partait sa famille ne devait rien savoir avant qu'elle fût en mer.

Lao s'irrita :

— Quelle affaire as-tu donc?

Bien vite, la comtesse s'interposa : on remettrait la partie au jeudi. Ce fut alors le sénateur qui, avec force cérémonies, déclara ses raisons de quitter mardi Passo di Rovese. On se récria. Mais la voiture, en faisant grincer le sable et s'arrêtant devant la *loggia*, mit fin à la discussion. Lao refusa d'y monter : il avait fait assez de folies, ce jour-là!... Il prit Hélène par le bras et lui dit à l'oreille qu'au retour elle ne manquât pas de venir dans sa chambre : il avait à lui parler.

En l'aidant à monter en voiture, Daniel, à son tour, murmura :

— Si nous ne pouvons nous parler ce soir, demain matin, à six heures, dans la *loggia*.

« Quel supplice, pensait Hélène, de ne pas pouvoir nous parler!... Ne pas pouvoir être libres, ensemble, un moment! Est-ce que, vraiment, il va falloir attendre jusqu'à demain? »

Hélène et Cortis étaient assis en face l'un de l'autre et se regardaient, silencieux. Tout d'abord, la comtesse fit des frais pour Clenezzi, cherchant à soutenir la conversation. Puis, elle-même finit par se taire. La voiture courait maintenant le long d'une des parois sauvages entre lesquelles descend la Rovese. Cette course dans la nuit, sous des montagnes énormes, laissait Hélène et Daniel songeurs, oublieux de tout ce qui n'était pas leur passion.

Aussitôt rentrée, elle voulut monter chez le comte Lao. Tandis qu'elle gravissait l'escalier, elle se souvint de cet autre soir où elle était montée chez son oncle, après les paroles mystérieuses de Daniel : « Une chose grave... » Et maintenant !...

Le comte Lao était encore très sombre. Étendu dans son fauteuil, il avait sur les jambes un *plaid* de mauvais augure. A peine s'il tourna la tête.

— Je suis là, mon oncle, dit-elle.

— Et moi aussi, je suis là !... Et j'aurais mieux fait de n'en pas bouger : avec l'air et l'humidité de cette journée, je sens que toutes mes misères sont revenues. Et puis j'ai un gros ennui.

— Quel ennui, mon oncle ?

C'était pour Hélène une grande fatigue de se montrer attentive à ce qu'il disait, de s'y intéresser.

— J'ai reçu une lettre de Rome, aujourd'hui, répondit le comte : un billet de madame Cortis, qui m'envoie cette autre élucubration... Tiens, lis !

C'était une lettre de l'archiprêtre à madame Cortis, où il n'était question que des fréquentes promenades de Cortis et d'Hélène et des commentaires auxquels ces promenades donnaient lieu dans le pays. M. l'archiprêtre ne voulait pas émettre un jugement téméraire, mais il déplorait le scandale et le peu de soin qu'on mettait à l'éviter. Il aurait voulu parler à quelqu'un de la famille, mais il n'osait ; il préférait s'adresser à elle qui, sans doute, pourrait s'occuper de la chose. Quant à madame Cortis elle demandait, dans son billet au comte Lao, s'il était maintenant persuadé de ce qu'elle lui avait dit à Rome.

— Cet âne intrigant ne remettra plus les pieds ici, fit Lao, mais...

Hélène, qui n'avait pas fini de lire et tenait la lettre des deux mains, les laissa tomber contre son corps et se redressa fièrement.

— Mais quoi? dit-elle...

Il la regarda en silence et lui tendit la main.

— Écoute, Hélène...

Elle ne bougea pas et ne répondit rien. Alors, de la tête, il lui fit signe d'approcher, répétant avec douceur;

— Écoute.

Lentement et comme à regret, elle s'avança vers lui. Il fallut encore une invite silencieuse pour qu'elle prît la main qu'il lui tendait.

— En somme, s'écria le comte, jusqu'à ce matin j'ai été aveugle, mais depuis...

Hélène, frémissante, ne rougit pas, ne baissa pas la tête.

— Qu'as-tu donc vu? dit-elle. Tu as vu mon cœur? Le cœur est libre... As-tu pensé de mauvaises choses?

— J'ai pensé qu'avec ton caractère tu souffriras, tu te tourmenteras, Dieu sait comme!... Et j'ai pensé que Daniel agit très mal en s'attachant à toi!... Oui, pardieu! très mal!

— Tu n'as pas le droit de parler ainsi, mon oncle, tu n'as pas le droit de parler ainsi! s'écria Hélène, en se penchant toute palpitante vers Lao. C'est un si noble cœur, mon oncle! C'est...

Elle ne put ajouter un mot; elle étouffait.

— Laissons cela, ma chère enfant... Je ne dis pas que son cœur n'est pas noble : je suis persuadé qu'il l'est... Je comprends très bien ce que tu veux dire; mais ces choses-là commencent toujours ainsi, vois-tu, entre gens de votre nature, pour finir ensuite comme elles finissent d'ordinaire entre les autres, qui ont le cœur moins noble... Les hommes sont des hommes. Il est meilleur que tant d'autres, mais il est de chair et d'os, lui aussi. Je ne crois ni aux anges ni aux saints, tu le sais... Ah! s'il y avait le divorce!... S'il y avait le divorce, j'aurais pris femme, moi aussi. Et je n'en aurais jamais changé!... Et j'aurais été heureux... Mais nous n'avons pas le divorce, et tu n'as voulu épouser que l'autre... C'est cela qui a été une bêtise!... Enfin, n'en parlons plus... Maintenant, il faut penser à ton honneur et à celui de ta famille.

— S'il est dans mes mains, il est en bonnes mains, répondit fièrement Hélène, — qui se dégagea et voulut sortir. — Non, non, ajouta-t-elle, — comme il la rappelait, — tu ne devais pas me parler ainsi, toi !?..

Elle fut prise de sanglots convulsifs, sans larmes, et appuya son front au chambranle de la porte. Lao jeta au loin son *plaid* et se leva pour aller vers elle. Il se reprochait ce qu'il avait dit, cherchait à s'expliquer : il n'avait pas voulu dire qu'elle pouvait se déshonorer...

— Si maman m'avait parlé ainsi, murmura Hélène, ce ne serait rien, mais toi, toi, mon oncle!...

— Il ne s'agit pas de moi, dit Lao, mais je parlais du monde, de ses jugements, de ses bavardages.

— Oh ! le monde !...

Sa voix ne pouvait pas contenir plus de douleur, plus de mépris.

— Ma chère enfant, reprit Lao, je suis peut-être stupide, mais la bonne et la mauvaise réputation, dans cette vie, ont toujours compté pour quelque chose. Et si une femme a l'air de se mal conduire, si sa famille a l'air de se faire complice, alors, tu comprends...

Les yeux d'Hélène lancèrent des éclairs.

— Je n'ai pas l'air de me mal conduire, dit-elle.

— Je dis : *si*... *Si* elle a l'air... !

Hélène le regarda encore. Que vit-elle dans ce cher visage, sérieux, attristé? L'expression du sien changea subitement.

— Oh ! mon oncle, mon oncle ! dit-elle, — et elle tomba dans ses bras, — garde-moi toujours avec toi, toujours avec toi !... Je te le jure, je n'ai rien à me reprocher, rien, pas même une pensée !

Elle le serrait, le serrait, et parlait d'une voix brisée par les sanglots.

— Pour l'amour du ciel ! s'écria le pauvre Lao, ému, et épouvanté. Mais qu'est-ce donc que tu penses ? Que je veux te renvoyer ?... En voilà des idées ! Est-ce que tu perds la tête ?

Il fut saisi d'un rire bruyant et nerveux.

— Est-ce que tu es folle ! Tu ne sais donc pas que je n'ai que toi au monde ?... Une pareille idée !... Non, non, ma chérie, tranquillise-toi... Qu'est-ce que tu veux? Cela me faisait

beaucoup de chagrin de te voir destinée à souffrir... oh! cela oui, ma chérie!... Je sais bien que tu n'as rien à te reprocher. Tu n'avais pas besoin de me le dire... Mais calme-toi, je t'en prie, calme-toi.

Il la serrait contre sa poitrine et lui caressait les cheveux avec une tendresse maternelle.

— Va, maintenant, dit-il, va m'excuser auprès de Clenezzi. Dis-lui que je ne descends pas parce que je ne suis pas bien et que je vais me coucher tout de suite...

Maintenant, seulement, au son de cette voix douce, coulaient les larmes d'Hélène. Elle ne bougeait pas. Il semblait qu'elle n'entendît rien. Son oncle supposa qu'elle préférait ne pas descendre encore, étant aussi troublée, qu'elle voulait le temps de se remettre.

— Et maman? murmura-t-elle. Est-ce qu'elle a vu cette lettre?

— Non, mon enfant. Je ne lui ai rien dit; tu peux en être sûre.

Ils gardèrent le silence, un moment. Puis Lao répéta qu'il fallait vraiment descendre. Elle releva la tête, lui sourit, l'embrassa en se dressant sur la pointe des pieds, et sortit.

Elle se traîna péniblement jusqu'à sa petite chambre. Elle se sentait si mal, tellement brisée!... Elle tomba sur le lit et y resta comme morte, buvant goutte à goutte cette nouvelle douleur : son secret ne lui appartenait plus.

Le vent frais du soir entrait par les fenêtres, et, avec lui, l'odeur des roses, des glycines et la rude voix plaintive du fleuve. A travers les feuilles agitées des rosiers passait encore une clarté chaude; la chambre était presque dans les ténèbres. Rien ne se mouvait que l'ombre des feuilles, tremblant sur le plancher; rien ne s'entendait que le mouvement inquiet d'une petite pendule invisible. Hélène songeait, les yeux ouverts...

Il faisait de plus en plus sombre, entre les feuilles des rosiers brillait une étoile. Hélène, soudainement, l'aperçut et se dressa effrayée : depuis combien de temps était-elle étendue là! Elle n'en savait rien. C'était comme si elle sortait d'un profond sommeil. Peut-être était-il tard, peut-être ne pourrait-elle plus voir Daniel... Sa tête était brûlante et la faisait beaucoup souffrir, mais qu'importait cela?... Elle arrangea ses

cheveux à la hâte, sans lumière. Dans l'escalier, elle rencontra sa mère qui venait à sa recherche, la croyant toujours auprès de son oncle.

— Et ton mal de tête? dit-elle.

Hélène répondit qu'elle souffrait encore et que probablement elle se coucherait de bonne heure. Ses jambes tremblaient tandis qu'elle continuait à descendre. Elle dut s'accrocher au cordon qui courait le long du mur. Cependant, elle cherchait à se rendre compte de l'entretien qu'elle avait eu avec son oncle : sa tête était si pleine de confusion !... Elle se souvint : un éclair de dédain lui traversa l'âme, elle sentit revenir sa force.

Cortis et Clenezzi étaient dans le jardin. Comme Hélène sortait pour les rejoindre, le sénateur rentra : il faisait trop de vent ! Il voulut retourner avec elle ; mais la comtesse Tarquinia s'empressa de le retenir :

— Laissez donc les fous ! Restez avec moi.

Hélène s'approcha de Cortis et lui saisit la main.

— Tu as lu? dit-elle.

Maintenant le jardin était sombre et, du salon, où tintait la voix lointaine de la comtesse, on ne pouvait les voir. Cortis, pour toute réponse, dégagea brusquement sa main, l'appuya sur l'épaule d'Hélène et l'attira vers lui.

— Je ne pars pas, tu sais, murmura d'une voix mourante Hélène en cédant à son étreinte. Je ne pars pas, je ne pourrais pas... Je reste ici, près de toi, toujours près de toi, toujours.

Il desserra son étreinte, n'eut pas une parole, pas un geste de joie, pas un élan d'affection.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria douloureusement Hélène en se redressant. Parle-moi, Daniel ! Dis-moi toi-même, alors, ce que je dois faire... Tout ce que tu voudras, tout, tout... Je ne peux même plus penser.

Cortis lui serra silencieusement les mains.

— Pas maintenant, dit-il, nous n'avons pas le temps de parler maintenant... Demain matin, n'est-ce pas? A six heures, dans la *loggia*.

Elle ne répondit pas ; elle tremblait des pieds à la tête.

— Je ne veux te dire qu'une chose à présent, reprit Cortis.

Et il ajouta plus bas :

— Il y a quelqu'un à qui tu dois demander conseil avant de t'adresser à moi.

Sa voix était un peu tremblante, elle aussi. Hélène secoua la tête en silence. Il posa les lèvres sur son front et dit très doucement :

— Prie.

Elle se couvrit le visage de ses mains.

— Tu le sais, dit-elle, je n'ai jamais pu prier comme toi.

— Prie maintenant, répondit Cortis.

Elle se tut, puis, dans un élan, jeta les bras au cou de Daniel et posa le front sur sa poitrine.

— Et si je crois pour l'amour de toi, fit-elle, mériterai-je que Dieu accueille une pareille foi?

— Oui, sans aucun doute!

Elle releva la tête et dit avec douceur :

— Je prierai. Es-tu content?

Hélène, souriante, regardait son ami que l'émotion empêchait de répondre. Ils se taisaient tous les deux et tremblaient, sous le scintillement des étoiles glorieuses.

— Il faut rentrer maintenant, dit-elle. A demain matin, six heures. Adieu.

Elle traversa rapidement la salle de billard et disparut par le grand escalier, tandis que lui, Cortis, allait se montrer dans le salon, où les hôtes habituels, arrivés depuis un moment, jouaient, bavardaient et riaient. Il en sortit bientôt et se dirigea vers les sapins. Là, appuyé contre le vieil arbre aux branches tombantes, il se rappelait avidement ces paroles : « Je prierai. Es-tu content? » Il s'y plongeait avec une joie fiévreuse; il s'exaltait dans la pensée de cet amour sublime qui était le sien, dans la pensée que Dieu les avait pris, Hélène et lui, pour toujours, qu'ils étaient plus près de lui l'un et l'autre, et que leur union désormais avait quelque chose de saint et d'éternel par quoi la douleur et la mort ne sauraient la détruire. Il rêvait de la sorte, ivre d'une félicité fière, assuré contre toutes les vicissitudes terrestres. Il était aveuglément convaincu que Dieu lui disait : « Tu as son âme; *elle*, tu l'auras dans l'autre vie. J'ai voulu ce fruit de l'amour que je vous inspirai. Maintenant, qu'elle parte : et toi, trempé par une flamme doulou-

reuse, va, combats, souffre encore : sois, entre les hommes, un noble instrument de justice et de vérité... » Les étoiles, les montagnes, les hauts sapins furent témoins qu'il répondit : « Oui, je le serai ! »

Il revint pas à pas vers la maison. Peut-être Hélène priait-elle là-haut, dans sa chambre. Il alla s'asseoir sous sa fenêtre, tourné vers le cyprès. Il y resta jusqu'à minuit : alors elle éteignit sa lumière.

Le lendemain matin, Cortis sortit doucement de sa chambre et descendit. Un domestique faisait le salon.

— Monsieur Daniel s'est levé de bonne heure, aujourd'hui !

L'air frais pénétrait par toutes les portes ouvertes ; les fauvettes chantaient sur le cyprès.

Daniel s'arrêta un instant pour écouter les fauvettes, pour regarder, sur le cyprès, la verdure claire et les belles grappes bleues de la glycine qui tremblaient au vent léger dans l'ombre pure, et là-haut, vers le ciel, les roches du Corno Ducale tout enflammées de soleil. Il s'assit dans la *loggia*, sur le canapé rustique, à l'entrée du salon. Presque aussitôt, Hélène parut, tout enveloppée dans un châle noir. Ils se serrèrent la main longuement, gravement, sans une parole. Elle était pâle, mais son visage était plus tranquille, ses yeux moins troubles que la veille au soir. Daniel lui dit en français qu'ils ne pouvaient rester là : le domestique allait et venait dans le salon, passait à chaque instant. Ils se dirigèrent vers le portail. Une vieille femme, arrêtée devant l'écurie, les salua ; là-haut également, près des sapins, il y avait du monde. Après le portail, ils tournèrent à gauche, par la route qui descend à Passo di Rovese. Là, pas un être vivant. Hélène tremblait, elle n'osait même point regarder son ami. Elle ralentit le pas.

— Passons-nous le Rovese? dit-il avec douceur. Nous serons plus tranquilles.

Hélène acquiesça d'un signe de tête, lui prit le bras sans mot dire, s'y appuya, le serra très fort, les lèvres closes et le regard fixé devant elle.

— Adieu, murmura Cortis.

Elle lui serra encore le bras.

— Oui, dit-elle.

Ce n'était pas une voix, c'était un souffle : ce n'était pas ses lèvres, c'était son âme qui avait parlé.

De nouveau, elle se pendit au bras de Cortis, avec plus de passion que jamais.

— Oh! Daniel!

— Sois forte, répliqua-t-il, navré. C'est le devoir.

— Oui, oui, cela a été l'affaire d'un instant; pardonne-moi! Je suis bien plus calme qu'hier soir. Vois-tu, je me suis donnée tout entière à Dieu.

Ils étaient arrivés aux premières maisons; ils se turent jusqu'au désert pierreux où mugissait le fleuve.

— Désormais le sacrifice est fait, dit-elle. Je me sens consolée... J'ai des moments d'angoisse, mais cela passe tout de suite... Hier je serais morte volontiers pour ne pas aller là-bas; maintenant, non. Sais-tu pourquoi?

Elle n'attendit pas la réponse et ajouta d'une voix plus basse, en courbant la tête :

— Parce que, vois-tu, j'ai été mauvaise, incrédule, orgueilleuse pendant des années. J'ai besoin de souffrir. Alors Dieu me pardonnera ; n'est-ce pas?... J'ai si peur, encore maintenant, de ne pas croire comme toi, de ne croire que parce que je t'aime!... S'il en était ainsi, Daniel, que deviendrais-je dans l'autre vie? Pourrai-je aller aussi où tu iras?

Et lui, d'un cœur sincère, les yeux ardents :

— Tu es humble, tu es sainte...

— Je suis humble avec Dieu et avec toi, répondit Hélène; mais avec les hommes, non... J'ai peur de ne pouvoir l'être jamais.

— Et moi? s'écria Cortis.

Non, lui non plus, n'était pas humble avec les hommes, le fier soldat de ses idées!... Comme elle se taisait, il reprit :

— Comptes-tu donc pour rien le sacrifice que tu fais?

— Celui-là, nous le faisons tous les deux, dit-elle; et sans toi, j'aurais été lâche. Je serais restée.

Ils avaient passé le pont de bois et pris le sentier qui fuit à gauche, entre un petit canal limpide et le flanc dénudé de la montagne. Hélène s'arrêta et, doucement, délivra son bras de celui de Daniel.

— J'ai encore une chose sur le cœur, fit-elle; je croyais

que je ne devais pas te la dire... Et je ne sais pas si je fais bien, mais je ne peux plus me taire. Cela me semblerait une trahison envers toi, en ce moment surtout...

Daniel, étonné, lui demanda comment elle avait pu croire qu'elle devait lui cacher quelque chose. Elle crut sentir dans sa voix un reproche: elle ressaisit son bras, et, se serrant contre lui :

— Ce n'est pas une chose à moi, Daniel; de ce qui me regarde seule, je ne pourrais rien te cacher... C'est une chose terrible, vois-tu ! Si tu la savais, peut-être ne me donnerais-tu pas le conseil de partir. Et c'est pourquoi il me semble que je dois te la dire, à présent...

— Une chose terrible?

Hélène prit le chemin qui redescend au fleuve, près du barrage; et là, elle se laissa tomber sur l'herbe.

— Il s'agit de ta mère, dit-elle.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Maintenant, rien... Mais, il y a bien des années... Oh! Daniel, je me repens... je ne devrais pas te le dire !

Il approcha les lèvres de son oreille.

— Ne parle pas ! dit-il.

— Et si je fais mal?...

Il répéta, plus haut, cette fois, et presque suppliant :

— Ne parle pas !

Elle murmura :

— Ah ! si Dieu voulait m'inspirer !

De nouveau, il se pencha vers son oreille et dit très bas, d'une voix à peine distincte :

— Alexandrie... 1856 !

Elle tourna vers lui son visage stupéfait : il la regardait, pâle, un doigt sur les lèvres.

— Tu le savais? dit-elle.

Il ne répondit pas.

Alors elle se fit grave, grave, d'un de ses bras elle lui entoura la tête, la pencha vers elle et de ses lèvres effleura les lèvres de Daniel.

Ce fut un sceau de silence. Elle lui prit une main, la garda sur ses genoux et la caressa, cherchant son regard. Mais lui se taisait, pâle, les yeux fixés sur le flot sombre qui fuyait à

ses pieds. Ils restèrent longtemps ainsi. Enfin Hélène, humblement, lui posant une main sur la tête, murmura :

— Tu me pardonnes ?

Il se leva et lui proposa d'aller sur l'amas de pierres qui s'avance dans le lit du fleuve. Ils s'assirent là, dans le grondement de l'eau qui se précipitait en écume sonore pour courir ensuite, pleine de remous et de frémissements, vers le soleil. Ouverte en face d'eux, la vallée n'était que lumière, une transparence verte allant jusqu'au ciel.

— La dernière fois ! dit Hélène.

Il lui demanda à quelle heure elle s'en irait.

De bonne heure, sans doute : elle avait besoin de s'arrêter en ville avant de partir pour Venise. Elle aurait voulu prendre le train de midi et demi. Cet aspect tranquille des choses, ces chiffres prononcés leur déchiraient le cœur.

Les yeux d'Hélène se voilèrent. Elle lutta, l'âme débordante, mais deux larmes tremblaient à ses cils.

— Daniel, dit-elle, est-ce que nous ne nous verrons plus jamais ?

— Dieu est bon, répondit gravement Cortis.

Les deux larmes tombèrent.

Après un long silence, elle lui rappela l'inscription qu'ils avaient revue la veille, sur la colonne.

— Oui, dit-il... Je veux te traduire aussi d'autres paroles latines, les paroles d'un saint.

Il lui prit les mains et lui dit à l'oreille :

— « Sans épousailles ils sont époux, non par la chair, mais par le cœur. Ainsi s'unissent les astres et les planètes, non par le corps, mais par la lumière ; ainsi les palmiers, non par la racine, mais par la cime. »

Ivre des paroles sublimes, il les répéta fortement au ciel, aux montagnes, au fleuve tumultueux :

— « *Innupti sunt conjuges, non carne, sed corde. Sic conjunguntur astra et planetæ, non corpore, sed lumine ; sic nubant palmæ, non radice sed vertice.* »

Il avait le cœur et le visage en feu. Sa voix puissante sembla dominer la clameur du torrent, le temps et la destinée.

Hélène lui demanda comment elle devait agir avec sa mère et avec son oncle. Il lui était atrocement douloureux de partir

ainsi, sans un adieu, en les trompant l'un et l'autre: et cependant il le fallait!... Laisser une lettre? Elle aurait eu tant de choses à dire!... Elle n'en avait pas la force... Il la dissuada d'en rien faire : elle enverrait quelques lignes de Venise : plus tard, elle écrirait longuement de là-bas...

— Je ferai ce que tu veux, dit-elle.

Après un nouveau silence :

— Et toi?

— Je partirai demain soir. Je vais à Rome.

Elle fut heureuse de savoir qu'il retournait à sa place de combat ; pourtant il lui sembla que le déchirement de quitter son pays, sa maison, devenait encore plus cruel.

— Tu m'écriras tout, dit-elle, tes batailles, tes victoires.

Daniel répondit qu'il n'y avait pas encore de victoire possible pour ses idées : pas même de véritables batailles. Il n'y avait qu'à donner le signal de l'insurrection avec des gens décidés à se faire écraser.

Une autre question monta aux lèvres d'Hélène :

— Et... à Rome?...

Elle n'osa pas poursuivre. Il devina.

— Je ferai le nécessaire, dit-il; mais vivre ensemble, non. C'est assez.

Il était temps de rentrer. Voilà que cette heure d'effusion, cette heure du dernier jour était écoulée... La vie, pour eux, n'en avait plus, sans doute, une autre pareille.

Ils revinrent lentement, par la route déserte, en silence. Tout à coup, elle s'arrêta.

— Je pars sans savoir tant de choses de toi! dit-elle amèrement. Il y a deux choses que je voudrais savoir...

Il la fit asseoir sur un peuplier abattu en travers de la berge et attendit qu'elle parlât.

— Je voudrais savoir, dit-elle d'une voix hésitante, si tu as aimé... avant...

— Je t'ai aimé, toi, quand j'étais enfant, répondit Cortis. Puis, je n'y ai plus pensé durant bien des années... Pendant ce temps-là, comme j'étais excessif en tout... j'ai cru être amoureux huit ou dix fois... Ce n'était pas vrai... jamais. Et après?

— Après?... Je voudrais savoir... quand...

Elle pencha la tête sur la poitrine et ne dit plus rien.

— Quand j'ai commencé à t'aimer?... Je ne le sais pas bien. Tant de fois il m'avait semblé t'aimer, puis il me semblait... Cependant, l'autre année, en octobre, après ton départ... je me suis aperçu que je ne pouvais plus t'oublier... Tu es revenue en mai. Alors!...

Une palpitation violente lui souleva la poitrine et sa voix se brisa.

Elle savait, maintenant.

Elle se leva, prit le bras de Cortis et recueillit dans ses yeux, dans son âme, toutes les formes, toutes les couleurs de la contrée chérie : le gravier blanc, l'eau rapide et verte, la prairie de l'autre rive : les maisons du village, hautes et blanches sous le soleil, à droite ; à gauche, humbles et sombres derrière les mûriers ; au-dessus des toits, les pentes herbeuses, les sapins, le Passo Grande...

— O Daniel, Daniel! dit-elle, la voix pleine de larmes. Allons-nous-en!

XXI

Le lendemain matin, Hélène descendit à six heures et demie. Il pleuvait. Le cocher, qui avait l'ordre d'atteler à sept heures et demie, lui demanda si, dans le cas où il pleuvrait encore, elle partirait quand même. « Oui », fit Hélène d'un signe de tête. Au même instant, un domestique vint lui demander s'il devait porter le café dans la chambre du sénateur: « Est-ce qu'ils partaient malgré la pluie? » Hélène le regarda. Elle avait oublié que le sénateur s'en allait aussi. « Oui, elle partait certainement. — Plus tard, peut-être? — Non, car M. Clenezzi devait prendre le direct de Milan à onze heures. »

Le soleil commençait à percer. Le Rumano et le Passo Grande étaient encore tout noirs sous le voile pesant d'un brouillard épais ; Villascura et les prés brillaient au loin. Il tombait une pluie fine, illuminée. Là-bas, au fond du cadre étroit formé par le portail, au delà des sapins, s'étendait sur la plaine un ciel turquoise, d'un vert livide.

Hélène sortit sans ombrelle et se dirigea vers le vieux sapin aux branches pendantes. Elle posa un instant la main sur le tronc puissant et fidèle et s'en retourna. La brume argentée se déchirait par endroits sur le Corno Ducale, montrant çà et là quelque rocher verdâtre qui semblait suspendu dans le ciel. Était-ce un présage? Un petit oiseau chantait. Hélène secoua tristement la tête et continua sa visite d'adieu. Elle poussa jusqu'au petit atelier et s'assit là, brisée. Par la porte, elle regardait le buisson de roses trembler au vent, elle regardait bouger les feuilles de la vigne qui tombait du toit, les feuilles du magnolia, l'herbe du pré. La tenture blanche et rose avait des ondulations, les rideaux frémissaient aussi, avec un tintement calme et continu des vitres. Sur la petite table, dans le vase de bronze, étaient encore les violettes et les roses blanches, fanées... Dieu, Dieu! elle se sentait mourir.

Avant de sortir, elle prit le volume de Chateaubriand; puis elle ouvrit le tiroir de la table, et demeura comme stupide en face de son écriture, en face de ces mots et de ces chiffres. A la dernière ligne, elle lisait : « 29 juin 1881... ? » Elle se rappela que par ce point d'interrogation elle avait voulu dire : « Reviendrai-je jamais? » Elle réfléchit, un instant, prit la plume, écrivit d'une main tremblante : « 18 avril 1882...? » — Les mots et les chiffres semblaient écrits par un enfant.

En passant le seuil de la porte, elle vit qu'il ne pleuvait presque plus. Au-dessus de la montagne, on aperçevait quelques lambeaux d'un bleu pâle. La fenêtre de Cortis était ouverte. Hélène savait que dès l'aube il était parti pour Villascura.

Elle avait craint de se trahir, de se trouver sans force, si Daniel était là au moment de son départ, ou seulement si elle le voyait un peu avant. Il viendrait lui dire adieu à un carrefour où la route de la ville est coupée par une autre route qui arrive tout droit de Villascura.

La comtesse Tarquinia était à sa fenêtre, en robe de chambre. Elle appela Hélène près de la fenêtre, lui donna une foule de commissions, et lui recommanda de ne pas se faire attendre le lendemain pour le dîner : il n'y avait pas de meilleur moyen

pour mettre son oncle de mauvaise humeur ! Sans répondre, Hélène monta dans sa chambre. Comme elle traversait la *loggia*, elle rencontra « l'homme du poisson », Pitantoï.

— Si c'est vrai, dit-il, qu'on défait les députés de maintenant et qu'après nous pourrons voter nous autres, nous le nommerons encore, vous savez, monsieur Daniel !

Hélène lui dit : « Bravo ! » tout bas et lui tendit la main.

— Jésus-Marie ! *contessina !* fit l'homme, tout surpris et confus. Oui, certainement, nous le nommerons !...

Et il effleura cette petite main, qui serra la sienne avec reconnaissance.

Comme elle passait, dans le salon du haut, devant la porte de son oncle, Hélène y envoya un baiser. L'oncle avait protesté, la veille au soir, contre un départ si matinal : à une heure pareille, il ne se levait ni pour Dieu ni pour son prochain ! Maintenant, Hélène était contente de ne pas le voir. A la fenêtre de sa chambre, elle cueillit une branche de rosier avec ses boutons, ses feuilles et ses épines ; elle la mit dans son sac de voyage, avec le volume. Elle s'agenouilla, un instant, puis descendit d'un pas rapide. Elle trouva dans la *loggia* sa mère et le sénateur qui échangeaient les derniers remerciements. Sacs, parapluies et manteaux étaient déjà entassés sur la table rustique.

— Comme tu es pâle, Hélène ! dit la comtesse.

Le sénateur aussi la trouvait un peu pâle ; plus belle encore cependant, si possible... La comtesse était furieuse contre Daniel qui était on ne savait où. Un tel original, lui aussi !... Le sénateur l'excusa, Hélène se tut.

— A propos ! s'écria la comtesse, j'ai vu que tu emportes une malle, ni plus ni moins !

— Oh ! dit Hélène, j'emporte là-bas une foule de choses...

Encore cinq minutes, et la voiture entra bruyamment sous le portail. Elle était fermée : il pleuvait encore un peu.

— Donc, ma chère comtesse... commença le sénateur.

Hélène eut peur de ne pouvoir tenir bon davantage ; elle se réfugia dans la voiture, sans prendre congé de sa mère, et se blottit dans un des coins.

— La baronne est pressée, dit le sénateur.

Il était à peine installé, à son tour, que la femme de chambre accourut : le comte Lao avait entendu la voiture et priait

monsieur le sénateur de venir lui dire adieu. Pas la *contessina* : il ne la voulait pas.

— Le bon Dieu me vient en aide! pensa Hélène.

La comtesse Tarquinia se mit à bavarder devant la portière jusqu'au retour de Clenezzi.

— Me voilà! dit le sénateur, tout essoufflé. Le comte m'a donné l'ordre de dire à donna Hélène qu'il est fâché contre elle parce qu'elle a voulu partir aujourd'hui et d'aussi bonne heure... Il prétend que si elle ne revient pas demain pour dîner, cela lui est parfaitement égal.

— Comment va-t-il? demanda la comtesse.

— Il dit qu'il est malade comme un chien, mais il me paraît mieux qu'hier.

Pendant ce temps-là, le sénateur avait pris place auprès d'Hélène; les sacs, les parapluies, les manteaux et les châles étaient casés.

— Comtesse, dit Clenezzi, veuillez me rappeler au bon souvenir de don Bortolo.

Si, me cherchant, elle demande :
« Qu'est donc devenu mon ami,
Mon pauvre ami si malheureux? »
Tu répondras : « Il est parti... »

— « *Il est mort* », dit la comtesse sans y penser. En route!

— C'est la même chose, comtesse, quand on quitte votre maison! répliqua le sénateur en se penchant à la portière tandis que la voiture partait.

Ni l'un ni l'autre n'avait pris garde à la pâleur d'Hélène, à l'angoisse qui se lisait sur son visage. Oui, vraiment, Dieu l'aidait!

Elle ferma les yeux. Clenezzi se mit à parler des journées délicieuses qu'il venait de passer, de toutes les belles choses qu'il avait vues, de toutes les gracieusetés dont il avait été l'objet. Soudain, il s'arrêta :

— Vous ne vous sentez pas bien? vous avez mal à la tête?

Hélène ouvrit les yeux et répondit, tout effrayée :

— Oui, oui, mal à la tête...

Il parlait d'avertir le cocher, de retourner. Elle lui saisit le bras :

— Non ! je vous en prie !...

Elle referma les yeux ; elle ne voulait que penser en silence, à lui. Quelques minutes encore, et il lui dirait un dernier adieu... Comme les chevaux couraient !... Elle rouvrit les yeux... Dieu, comme ils couraient !... Elle aurait voulu que cette demi-lieue de route fût éternelle.

A la montée de Saint-Georges, le cocher mit les chevaux au pas. Peu après, il se retourna pour dire :

— Voilà monsieur Daniel.

Et il arrêta les chevaux.

— Voyez un peu ! s'écria le sénateur. Je suis bien heureux de pouvoir lui serrer la main.

Daniel parut à la portière de droite. Il était pâle, bouleversé. Ni lui ni Hélène ne purent dire un seul mot.

— Mon cher Cortis, fit le sénateur un peu étonné, permettez-moi...

Il lui tendit la main. Cortis la serra silencieusement.

— Venez-vous en ville avec nous? reprit le sénateur. Il me semble que vous en aviez l'idée... Montez donc.

D'un signe imperceptible, Hélène fit « non » : l'épreuve était trop forte. La veille au soir, ils s'étaient mis d'accord pour ne pas l'affronter. Ah ! il eût mieux valu, peut-être, ne pas se revoir du tout, partir sans échanger le dernier adieu... Clenezzi crut voir que Daniel hésitait.

— Allons ! dit-il. Courage !

— Non, je ne peux pas.

Hélène ouvrit son sac de voyage, en tira le volume des *Mémoires d'outre-tombe*, y prit une lettre et la tendit à Cortis.

— Pour lui, dit-elle.

Avec la lettre, il prit la main dans les deux siennes et fit signe à Hélène qu'il voulait lui dire un mot tout bas. Elle se pencha vers lui : sur son oreille il mit un adieu, un baiser léger qu'elle reçut les yeux fermés, en cherchant l'air de sa bouche entr'ouverte.

Il fit un pas en arrière, brusquement, et salua de la main. Les chevaux, impatients, bondirent. En même temps, elle se jetait à la portière. Il se pencha vers elle, croyant presque, un moment, qu'elle voulait s'élancer : mais il ne vit plus que la main, la petite main nue qui pendait comme une chose

morte. Il y avait déjà longtemps qu'on ne voyait plus la voiture ; il regardait encore de ce côté-là, immobile.

Enfin il s'achemina vers sa maison, à bout de forces, sans avoir conscience d'autre chose que d'une douleur sourde au cœur. Il n'entra pas dans la villa : il prit le sentier qui va contournant le jardin. Il enjamba la haie, près du tilleul, et monta vers la colonne. Là-haut, parmi les châtaigniers qui regardent la vallée et la plaine, il se jeta sur l'herbe encore baignée de pluie.

Tout était fini : il était seul.

Mon Dieu ! qu'avait-il fait ? Le soleil était sombre, le monde était mort, son cœur était glacé. Il appela :

— Hélène, Hélène !

Les arbres et les herbes se taisaient, d'un silence lugubre. Il resta là sans mouvement, sans pensée, regardant les nuages passer lentement et se transformer sans cesse, troublés par un esprit mystérieux.

Il se souleva enfin et s'assit. Tout en lui était douloureux, le corps et l'âme. Cette lettre, dernier trésor qui lui restât d'Hélène, devait-il la lire tout de suite ? Un moment, il résolut d'attendre le soir, de la réserver pour l'heure la plus désolée.

Il la regarda, cette lettre. Elle avait été dans ses mains : c'était une chose sacrée à jamais. Il y posa les lèvres. Il la considéra, la baisa encore et, la baisant, jeta son regard et son âme là-bas, dans la plaine immense, derrière elle...

Il ouvrit l'enveloppe et n'y trouva que ceci :

« L'hiver et l'été, de près et de loin, toute ma vie et au delà. — 18 avril 1882. »

Cortis contemplait ces paroles solennelles ; il semblait pétrifié. Puis sa poitrine se gonfla, sa respiration devint oppressée, une tempête de douleur l'étreignit à la gorge. Il se défendit en se mordant furieusement les lèvres, en se pressant les tempes avec les poings ; quelques larmes chaudes lui voilèrent la feuille ouverte sur ses genoux.

Quand sa vue devint plus claire, il éprouva un léger soulagement. Une voix disait dans son cœur : « Si elle revenait un jour, même après de longues années ?... » Il se figura le cher visage abîmé par le temps et par la douleur, beau pour lui seul désormais, plus doux qu'au temps de la jeunesse ; il se

figura la main encore jeune et gracieuse, la voix encore suave, les yeux fatigués et calmes qui disaient encore, mais presque timidement : « Toute ma vie et au delà. »

Et s'il allait arriver quelque chose qui empêcherait son départ ?...

Avec celle-là, il chassa toutes les autres pensées lâches. Le sacrifice avait été librement consenti, pour le bien ; et la nature avait assez donné cours à sa faiblesse : il ne voulait pas lui céder davantage. Il se leva résolument et redescendit, pensant à Rome, à son journal, au travail fiévreux dont il sentait le besoin.

En descendant parmi les pins et les mélèzes, il eut la vision de l'avenir. Batailles de plume, batailles de parole, dans les journaux, à la Chambre, dans les réunions, pour ses idées, contre l'indifférence publique ; premières victoires, c'est-à-dire l'abandon des amis, les sarcasmes des soi-disant libéraux, les injures des soi-disant catholiques ; opiniâtreté indomptable, secours de Dieu ressenti dans son âme et visible dans les événements ; crises de frayeur, jours d'angoisse, sourires inattendus de la fortune, jours de puissance ; une grande voie ouverte au renouvellement social dans le sens chrétien et démocratique, et, sur cette voie, bien avant toutes les nations, l'Italie !

Dieu le voulait tout entier pour cette tâche, Dieu lui enlevait la famille, l'amour, la jeunesse et, dans un souffle de feu, l'appelait à ses œuvres.

Avant de rentrer chez lui, il fit détacher Saturne qui, depuis de long mois, était tenu à la chaîne. L'énorme chien se mit à courir furieusement sur la pelouse, devant la villa ; il se précipita dans le salon et fit des bonds démesurés autour de son maître, qui le saisit par les pattes de devant, le dressa en face de lui, tout frémissant d'aise, et contempla ses bons yeux, humides et luisants.

— Saturne ! dit-il. Pauvre Saturne !

Elle l'avait aimé, le pauvre Saturne.

Cortis le laissa retomber sur les quatre pattes et passa dans son cabinet de travail. Le chien le suivi et se coucha près de lui, le regardant fixement remuant la queue avec force chaque fois que le regard pensif de son maître avait rencontré le sien.

Le maître écrivit ce télégramme :

« Sénateur P..., Rome. — Je pars aujourd'hui pour me mettre entièrement à la disposition de nos amis. »

CORTIS

Il sonna.

— Portez immédiatement cette dépêche, dit-il au domestique. Il faudra ensuite aller à la villa Carrè prendre mes affaires : puis avertir Schiro, qu'il se trouve ici avec la voiture à deux heures, pour aller en ville. Saturne vient avec moi.

— Jusqu'en ville, monsieur ?

— Jusqu'à Rome. Si, chez la comtesse, on vous interroge, vous répondrez que je serai là dans un instant.

Le domestique sortit.

Daniel, demeuré seul, se mit debout. Les bras croisés, le visage sévère, il regarda le portrait de son père, là, en face de lui, et dit tout haut :

— Voilà.

A. FOGAZZARO

(Traduction de Paul Solanges.)

MÉRIMÉE

ET

LES MONUMENTS HISTORIQUES

Mérimée, qui s'est fait un si beau renom dans les lettres, aura aussi sa belle page dans l'histoire de l'art au XIXe siècle. Sa merveilleuse intelligence s'est employée pendant plus de vingt ans à préparer la revanche du génie français sur l'absolutisme d'un art de convention, œuvre impersonnelle d'une académie, et qui, depuis deux siècles, pèse si lourdement sur les conceptions des artistes. Il est de ceux qui, avec Montalembert, Victor Hugo, Vitet, Didron, de Guilhermy, et d'autres encore, ont dénoncé l'état lamentable de notre patrimoine artistique mis en péril par le vandalisme et par l'ignorance. Sans doute, l'influence que Mérimée a exercée n'est pas méconnue, mais elle n'est peut-être pas aussi bien définie qu'elle mériterait de l'être, et nous voudrions la faire connaître à l'occasion des lettres publiées aujourd'hui par la *Revue de Paris*.

C'est en 1834 que Mérimée succéda à Vitet dans les fonctions d'inspecteur général des monuments historiques. Son prédécesseur, qui était aussi son ami, ne cessa de l'assister et

de lui prêter l'autorité de son nom : il fut le confident de ses projets, et présida la commission des Monuments historiques jusqu'en 1848. Mais, en fait, c'est Mérimée qui a organisé le service des monuments historiques, et l'a pourvu de tous ses rouages ; c'est lui qui a su recruter et mettre en lumière cette poignée d'artistes auxquels nous devons, non pas seulement la conservation de nos vieux monuments, mais une orientation nouvelle de l'architecture.

Pendant les premières années de son inspection, Mérimée s'appliqua surtout à faire un inventaire de nos richesses monumentales en discernant, comme il savait le faire, les édifices les plus caractéristiques de chaque région. Ses *Notes de voyage*, publiées de 1835 à 1840, et aujourd'hui introuvables, sont restées le guide archéologique le plus sûr et le plus attrayant. A la date où Mérimée accepta la très difficile mission de sauver de la ruine les monuments français, il n'existait pas, en France, d'architectes qui les eussent étudiés. Le mouvement qui se produisait en faveur des arts du moyen âge et de la renaissance était encore trop récent pour que des artistes indépendants eussent eu le temps de se former à l'école des idées nouvelles. Et ce mouvement irritait le monde académique enseignant, dont l'intolérance ne connut plus de bornes.

Bien pénétré de cet état d'esprit, et sachant, pour en avoir été souvent témoin, à quelles barbaries inconscientes pouvaient conduire des restaurations dirigées d'après les doctrines qui régnaient alors en architecture, il prit un parti héroïque : il se mit en devoir de former, avec tous les hommes de talent qu'il sut grouper ou faire surgir, un personnel d'artistes sincères, convaincus de l'importance de l'œuvre de régénération qu'il s'agissait d'accomplir, et résolus à la mener à bien. Un personnel de cette nature ne s'improvise pas, et la formation en fut laborieuse, contrariée qu'elle était par l'hostilité des *classiques* qui dirigeaient l'enseignement.

Mérimée pensa d'abord trouver des collaborateurs moins prévenus, plus dociles, et d'humeur classique moins farouche parmi les architectes qui exerçaient en province. Il eut de ce côté certains mécomptes qu'il a confiés à son ami Vitet dans les lettres ou rapports écrits pendant ses tournées d'inspection, et dont un surtout mérite d'être relaté, parce qu'il nous

montre bien l'inspecteur général dans l'exercice de ses délicates fonctions.

Nous sommes en 1840. Mérimée était occupé à chercher un architecte pour l'église de Saint-Savin, dans la Vienne, édifice qu'il a particulièrement aimé, et dont il a fait une monographie très complète : « Mon cher président, écrivait-il, j'arrive de Saint-Savin où j'ai passé deux jours avec un architecte, M..., élève de M. Chenavard de Lyon, qui, dit-il, a travaillé au plan de Lyon antique pour M. Artaud. Il n'entend pas d'ailleurs grand'chose, je crois, à l'architecture antique, et rien du tout certainement à celle du moyen âge. » Cette constatation faite, Mérimée allait sonder un autre architecte de la région, mais celui-là non plus « n'entendait pas grand'chose à l'architecture antique et rien du tout à celle du moyen âge : il croyait pieusement que le gothique et le roman étaient contemporains, quelque chose comme l'ordre ionique et l'ordre corinthien, qu'on bâtissait tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, suivant le goût des personnes ». Sans se lasser, l'inspecteur général allait frapper à une troisième porte, laquelle lui fut ouverte par un architecte qui se recommandait de travaux quasi raisonnables et, de plus, était animé de bons sentiments à l'endroit des anciens monuments de sa contrée. Mérimée se laisse aller à confier un travail à cet architecte. Il n'eut pas sujet de s'en féliciter, et son retour à Saint-Savin fut marqué par une surprise qui paraît lui avoir été fort désagréable. « Après avoir demeuré stupide pendant un quart d'heure, j'ai, écrivait-il à Vitet, retrouvé la voix pour entrer dans une colère telle que L... (jeune architectecte qui l'accompagnait souvent dans ses tournées) craignait à chaque instant de me voir disparaître par un des trous de l'échafaud. Je me hâte de vous rassurer. Il n'y a au fond de tout cela qu'une perte d'argent, et assez légère, mais M... a risqué sa réputation et, qui pis est, la nôtre, à nous, membres de la commission. Si M. D... ou quelqu'un de ses acolytes m'avait précédé à Saint-Savin, il n'y avait pas assez de sifflets à la foire de Saint-Cloud pour nous faire expier l'énormité. »

L'ancienne cathédrale de Laon, si resplendissante aujourd'hui, donna de chaudes alarmes à Mérimée avant qu'il eût rencontré l'habile et vaillant architecte qui n'hésita pas à en

entreprendre la restauration alors que l'édifice paraissait condamné. En 1846, les clochers se détachaient de la façade, les contreforts étaient déchirés de la base au sommet, les piliers intérieurs étaient broyés, les arcs et les voûtes déformés, les escaliers rompus sur toute la hauteur; l'édifice s'écrasait de toutes parts et sa ruine était considérée comme imminente. Pour prévenir un tel désastre, il fallait d'autres moyens que ceux qui étaient alors en usage pour conserver nos monuments et que Mérimée dénonçait en ces termes à Vitet : « Figurez-vous des remplissages ignobles, des bases de colonnes en ciment, des moulures sans caractère, *des gargouilles qui jettent l'eau à l'intérieur*. Mais, comme dit Don Pascuale : *Questo e nulla*. » C'est dans la même lettre que l'inspecteur général faisait cette déclaration : « Il devient tous les jours plus évident que nous n'avons que trois ou quatre architectes sur lesquels nous puissions compter. C'est un de ceux-là qu'il faut prendre pour restaurer Laon. » C'est un de ceux-là qui fut pris en effet.

Ces trois ou quatre architectes auxquels seuls Mérimée accordait alors (en 1848) sa confiance devinrent ses collaborateurs assidus, permanents, en même temps que ses plus intimes amis. C'est avec eux qu'il parcourut la France en tous sens pour reconnaître les édifices les plus dignes d'être restaurés, et qu'il s'entretenait avant de se prononcer pour ou contre tel projet de restauration important. A cette époque où les chemins de fer n'existaient pas encore, Mérimée avait tout le temps de se concerter avec ses compagnons de voyage. Ses lettres à Vitet sont remplies de détails qui attestent la continuité de cette collaboration; elles sont même accompagnées quelquefois de croquis faits sur place, dans lesquels il est facile de reconnaître la main de l'artiste qui les a tracés. C'est ainsi que les questions les plus difficiles et de la nature la plus délicate se trouvaient avoir été étudiées au point de vue technique avant d'être rapportées devant la commission des Monuments historiques par son inspecteur général.

Mérimée avait au plus haut degré le don de captiver — quand il voulait s'en donner la peine, — et il était admirablement doué pour se faire écouter. Sa voix mesurée, avec des

intonations graves, ses grands yeux doux auxquels l'abondance des sourcils et la profondeur du regard donnaient une importance extraordinaire, son regard où la bonté se confondait avec l'ironie, sa façon câline d'interroger, tout cela vous enveloppait et vous prenait. L'interlocuteur, sans même s'en apercevoir, était conduit à lui fournir tous les renseignements, à lui faire tous les aveux. Il eût fait le juge d'instruction le plus aimable qu'on puisse rêver. Avec cela, bon diplomate et habile politique : « La ville de Toulouse est riche, écrivait-il un jour à Vitet, et, pourvu que l'on convienne qu'elle est la capitale du royaume d'Aquitaine, et que Clovis et Charlemagne furent des polissons, Alaric et Waifre des héros, elle donnera beaucoup d'argent. »

Bien que Mérimée eût des connaissances très étendues et un jugement très sûr en matière d'archéologie, ses appréciations n'avaient jamais la forme doctorale que cette science communique souvent à ses adeptes. C'est de la meilleure grâce du monde qu'il constatait une erreur ou révoquait un jugement antérieur. « Ce qui m'a consterné, dira-t-il dans une lettre, c'est de ne plus retrouver mon admiration d'autrefois pour Saint-Gilles (église dans le Gard). Cela m'a paru rond, rococo, maladroit d'exécution, bizarre d'agencement. C'est un monument bâti par des archéologues de médiocre force. Décidément le τό καλὸν de la sculpture n'existe qu'au centre de la France. »

Les qualités d'organisateur qu'avait Mérimée se manifestèrent pleinement en 1848, lorsque fut discutée la réorganisation de nos musées.

Lui et son ami, Charles Lenormant, prirent, devant la commission des Monuments historiques, l'initiative du projet de donner à toutes nos collections d'art l'unité par la classification méthodique. Ce projet énumérait les différentes catégories d'objets, les sections qui doivent constituer chaque musée : il se terminait par ce *desideratum* auquel nous avons mis quarante ans à donner satisfaction — en partie seulement, — par la création de *l'École du Louvre :* « Un des meilleurs moyens de rendre populaires et utiles nos collections nationales, serait d'engager les conservateurs de chaque section à faire chacun un cours sur la partie des sciences ou des arts à laquelle se

rapportent ses collections. Ce serait l'application d'un principe déjà en usage avec un immense succès, depuis plus de soixante ans, au Musée d'histoire naturelle ».

C'est aussi Mérimée qui, toujours au nom de la commission des Monuments historiques, exprimait en 1843[1], c'est-à-dire quarante-deux ans avant qu'on la réalisât, l'idée de la création d'une caisse des Musées. « L'institution d'un fonds de réserve, disait-il alors, consacré exclusivement à l'achat *d'objets d'art anciens*, et convenablement administré, permettrait seul au gouvernement de profiter d'occasions telles que celles qui viennent d'être citées. Une somme de deux cent mille francs suffirait peut-être, ajoutée annuellement au fonds des Beaux-Arts, pourvu qu'il fût possible de reporter toujours au budget de chaque année le reliquat dont on n'aurait pas trouvé à faire emploi. Oserait-on mettre en balance le sacrifice qu'on réclame avec les résultats qu'on doit espérer?... »

On le voit, Mérimée apportait dans l'étude de toutes les questions une très grande largeur de vues, en même temps qu'un esprit de méthode très exercé.

Quand des affaires étaient d'importance, il ne se contentait pas de faire au ministre ou à la commission des Monuments historiques ces rapports lumineux que l'Administration des beaux-arts possède dans ses cartons et qui mériteraient bien d'être publiés; il prenait la peine de rédiger lui-même les lettres officielles, qui étaient le corollaire de ces rapports. Telles de ces lettres sont des modèles d'argumentation et contiennent des déclarations à retenir comme des maximes. Ayant, un jour, à faire laver la tête à certain architecte, membre de l'Institut, qui avait invoqué des textes pour se justifier d'avoir fait des travaux déplorables au point de vue *restauration*, il relevait le malheureux en ces termes ; « Les textes sont une lettre morte à laquelle on ne peut se fier sans une grande habitude de la critique archéologique; c'est un instrument plus dangereux qu'utile quand on ne connaît pas le secret de s'en servir; et certes, il n'est pas extraordinaire que des artistes dont les travaux ont été dirigés d'un tout autre côté n'excellent pas dans l'érudition, lorsqu'une vie tout entière,

1. Rapport au ministre des travaux publics, janvier 1843.

et des études toutes spéciales suffisent à peine pour surmonter les difficultés de cette science. »

Bien que Mérimée fût excellemment bon (il l'a maintes fois prouvé), il avait pour règle de ne jamais laisser entamer, si peu que ce fût, l'autorité qu'il représentait, et malheur à celui, quel qu'il fût, qui commettait une incorrection à son égard; il était rappelé à l'ordre avec une sûreté de main qui lui laissait une impression durable.

Quand une évolution intellectuelle a pour guide un tel homme, quand ce guide emploie pendant plus de vingt ans son activité à la diriger, il est moins surprenant qu'elle s'accomplisse heureusement, malgré les obstacles innombrables qui, dans notre pays, s'opposent à toute œuvre de réforme ou de progrès.

VIOLLET-LE-DUC

LETTRES

A

M. & Mme LENORMANT

La direction des Beaux-Arts a récemment acquis la collection complète des lettres de Mérimée à M. et madame Lenormand; il nous a été permis d'en prendre copie. Ces lettres peuvent se grouper en quatre catégories : 1° Voyages et tournées d'inspection des monuments historiques, — c'est cette partie de la correspondance qu'annonce l'article de M. Viollet-Le-Duc; 2° candidature à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où Mérimée fut élu le 18 novembre 1843; 3° l'affaire Libri, où Mérimée intervint par une critique du jugement rendu contre Libri : cette critique lui valut quinze jours de prison pour offense à la magistrature ; 4° affaires diverses. Nous donnons ici quelques spécimens caractéristiques de chacune de ces catégories.

I

Rennes, 20 août 1835.

Mon cher confrère.

. . . . . .

Il y a ici un musée qu'il faut voir pour y croire; imaginez-vous des échantillons de minéralogie, des statuettes de bronze, des bijoux de la Renaissance, des animaux empaillés et man-

gés aux vers, trois à quatre mille médailles; tout cela pêle-mêle au milieu de deux doigts de poussière. J'ai remarqué une cinquantaine de pierres gravées qui m'ont paru des abraxas, quelques-unes avec des montures antiques, un assez bon nombre de médailles gauloises, et une vingtaine de médailles grecques, grecques de Macédoine, d'une parfaite conservation et d'un grand module. En vérité, j'avais envie de les mettre dans ma poche et de les envoyer à votre cabinet[1]; mais ma vertu m'a retenu. Ne pourriez-vous pas les faire demander à la ville de Rennes? Cela vient d'un legs fait par un président Rébian.

Les antiquaires sont ici plus fous qu'autre part. Ils sont complaisants et me tracent un itinéraire; mais en même temps je suis obligé d'entendre les dissertations les plus bouffonnes sur les colonies sarmates, phéniciennes, les vaisseaux à trois ponts des Venètes, les temples serpentins, etc. Savez-vous l'origine du mot obélisque? OB serpent en phénicien, et BEL seigneur. Rien de plus semblable à un serpent debout sur sa queue qu'un obélisque. J'ai hasardé timidement que le bas d'un obélisque étant plus gros que le haut, il valait mieux placer le serpent sur la tête. On a manqué m'assommer. Je pars demain pour l'Ouest, je verrai des dolmens à foison et je tâcherai qu'ils ne me tournent pas la tête. C'est une propriété qu'ils paraissent avoir.

Mille compliments et amitiés.

II

Ajaccio, 28 août [1859].

Mon cher monsieur,

Je n'ai pu vous remercier plus tôt de la lettre que vous m'avez envoyée pour l'aimable docteur Cauvière, et ce pour plusieurs raisons. La première, c'est que depuis une vingtaine de jours je ne fais rien qu'à la hâte et sans trop savoir ce que je fais. L'autre raison, c'est que j'aurais voulu vous donner un

1. Charles Lenormant était conservateur au cabinet des médailles.

plan de mes voyages, et la chose m'était impossible avant d'avoir un peu reconnu le terrain du drôle de pays où je me trouve. Permettez-moi de vous exposer mes faits et gestes depuis mon départ de Paris[1].

J'ai vu plusieurs belles choses à Dijon, et j'y ai copié une inscription toute flambant neuve découverte à Alise. On la dirait écrite en charapias. Je regrette de ne pouvoir vous l'envoyer, mais elle est restée sur le continent avec tous mes bagages. Je n'ai pas trouvé chose qui vaille dans le Jura. A Lyon, j'ai pris une belle inscription inédite, historique, et que, par la raison que ci-dessus, vous n'aurez qu'à mon retour. De Valence, j'ai poussé jusqu'à Die, *Dea Vocontiorum*, où il y a force ruines romaines, mais d'un style si barbare que cela fait pitié. Voici, de mémoire, une inscription qui m'a semblé curieuse :

MARII AVG. COL. VENATORVM DEENSIVM
QVI MINISTERIO ARENARIO FVNGVNTVR.

Comment traduire *arenario* ? J'ai cherché dans le Trésor de Henri Etienne, et il donne plusieurs exemples de l'adjectif *arenarius* pris dans le sens de relatif aux jeux du cirque. J'ai cru voir quelque chose comme un théâtre à Die, mais un cirque, je ne sais où le placer. Entre parenthèses, vous saurez que c'est à Die qu'on trouve les plus grosses punaises connues.

Je vous passe mes courses inutiles, à Grenoble, à la Chartreuse, etc. Je suis arrivé à Marseille bien reçu comme dans une oasis, et je doute qu'il y en ait en Égypte où se trouvent des dîners comparables à ceux du docteur Cauvière. Je me suis mis en pension chez lui, et, m'ayant reconnu pour gueulard tout d'abord, il ne m'a laissé partir qu'après avoir goûté de tous ses vins de qualité. Nous nous mettions à table à six heures, en recommandant de n'admettre aucun messager de malade, et, à onze heures, je regagnais l'hôtel Beauvau comme je pouvais. Un beau soir, ayant pris mon courage à deux mains, je suis parti pour Toulon et, après avoir donné

1. Mérimée faisait alors une tournée d'inspection pour le service des monuments historiques, et son correspondant, Charles Lenormant, était lui-même attaché à ce service en qualité de membre de la commission des Monuments historiques.

un soupir aux cariatides grattées du Puget, je me suis embarqué pour Bastia.

Je suis en Corse depuis quinze jours, et je n'ai pas vu la moitié de ce que je dois examiner. J'ai vu pourtant une assez jolie église, mais pauvre d'ornementation, la *Canonica*. J'ai vu beaucoup de briques *hamatæ* et des substructions très contestables à la *Mariana;* enfin, après trois jours de courses dans les montagnes, j'ai parcouru la plaine d'*Alesia*, où je n'ai rencontré que des vestiges horriblement douteux. Il y a une construction circulaire, à deux enceintes concentriques, d'environ vingt mètres de diamètre, qui a tout l'air d'un cirque, — mais écoutez — l'appareil n'est nullement romain. C'est un *opus incertum*, composé de cailloux mêlés, de fragments de schistes, et de *tuiles romaines brisées*, noyés dans du ciment, et revêtus d'un crépi très grossier, qui porte les traces de formes en bois qui lui ont servi de moule. C'est ainsi que sont bâtis les murs de l'Alhambra, et il n'est pas impossible que les Sarrazins maîtres d'Alésia s'y soient donné le plaisir des courses de taureaux qu'ils ont importées en Espagne. Les taureaux corses me semblent avoir des dispositions d'où l'on pourrait conclure une illustre origine.

En passant par Cervione, j'ai éprouvé une de ces surprises décourageantes qu'on rencontre de temps en temps. Au bas de la montagne de Cervione, il y a une petite église de Santa Christina dont la forme est bizarre : les deux absides sont peintes à fresque et représentent le bon Dieu et quantité de saints. Draperies raides, longueur et maigreur des membres, absence d'ombres, etc., etc., tout sent le byzantin d'une lieue. Il n'y a qu'un Saint Michel dont la cuirasse de *plates* semble un peu plus moderne. Les fresques, que j'aurais attribuées au XIIIe siècle, portent malheureusement la date de 1473. Je me console de ma bévue en supposant qu'elles ont été peintes par un natif qui n'avait point étudié chez M. David. Après avoir mis deux jours pour faire trente-six lieues, après avoir traversé force montagnes, maquis, torrents, etc., je suis arrivé ce soir ici et je ne veux pas laisser partir le bateau à vapeur sans vous donner de mes nouvelles. Aussitôt que je me serai rasé et débarbouillé, que j'aurai pu me procurer un guide et un cheval, je partirai pour Bonifacio et Porto-Vecchio : de là

je reviendrai à Bastia et ferai une excursion au cap Corse. Enfin, de Bastia je partirai pour Livourne si le bateau à vapeur est revenu, sinon pour Marseille. Vous dire quand je serai à Livourne m'est bien difficile. A vue de pays, je ne pense pas pouvoir quitter la Corse avant vingt jours. Par conséquent, ce ne serait que le vingt septembre que je serais à Livourne, ou peut-être à Marseille. Il faut voyager à cheval ici et sur des espèces de chèvres pour la taille. Elles ne font guère que dix lieues par jour. Point d'auberges. Pour vivre il faut faire provision de lettres de recommandation, au moyen desquelles on est traité homériquement par les gens à qui elles sont adressées. Quand on arrive éreinté dans une maison inconnue, il faut faire l'aimable jusqu'à dix heures au lieu d'écrire et de dormir. Le matin, impossible de partir avant d'avoir fait honneur au déjeuner. De là impossibilité de faire vite quelque chose en Corse. J'ai à voir à Bonifacio des constructions cyclopéennes, me dit-on, peut-être des nurhags, et à Sartène des *dolmens*! Je n'y croyais guère: mais, en voyant les figures des montagnards, blonds, à tête ronde, yeux bleus, grande bouche, teint hâlé, mais *blanc*, il me semble voir des Manceaux rôtis par le soleil. Je ne crois plus du tout à l'origine ibérique des Corses. Les gens de Bastia, d'origine génoise, ont des figures bien différentes. Nous verrons. — Je reviens à mes projets. Si je puis passer de Bastia à Livourne, je vais droit à Naples. Sinon, je m'embarque pour Marseille. Probablement je serai à Naples le 1er octobre. Si j'y trouvais un mot de vous, je vous y attendrais quinze jours. Mais je crains que vous ne soyez obligé d'être de retour à Paris pour le 15 octobre. J'y serai vers le 10 novembre. Si vous savez où est Courmont[1], veuillez me le dire. Adieu, monsieur, excusez le désordre de ma lettre. J'ai les os rompus et je suis si fatigué que je ne sais trop ce que je dis.

Veuillez agréer tous mes remerciements pour la connaissance de votre charmant docteur épicurien, et l'expression de tous mes sentiments bien dévoués.

1. M. Courmont était alors secrétaire de la commission des Monuments historiques.

III

Marseille, 15 novembre [1839].

Mon cher Monsieur,

Comme je comprends bien les regrets de feu Annibal lorsqu'il quitta l'Italie! Hier c'est ce qui m'arriva : j'étais *frendens et vix temperans a lacrymis,* lorsque je partais de Gênes. J'ai passé trente-cinq jours sur cette terre admirable, treize à Rome et le reste à Naples. A Naples, où j'ai trouvé votre bonne lettre, mon temps s'est passé en vrai lazzarone. J'ai vécu au soleil, sur la mer, et je me suis acoquiné à cette belle ville au lieu d'aller à l'Isola et de voir les villes volsques que vous me recommandiez. — Mais j'avais tellement mené en Corse une vie de chien que les délices de la civilisation avaient pour moi deux fois plus de prix qu'à l'ordinaire.

A Naples, j'ai vu une admirable collection de vases et surtout de médailles chez M. le chevalier de Sant-Angelo qui passe pour les acheter à bon marché. Il en a de curieuses, je dis médailles, sur la guerre sociale, entre autres celle qui a tant fait trotter notre ami Chabouillet, vous savez, un taureau qui embroche une louve? Mais il en a une qu'il dit samnite et de la même époque, et qui m'a fait bouillir du lait. Malheureusement, elle n'a pas de légende. D'un côté, une tête casquée avec une victoire microscopique qui la couronne. De l'autre, deux hommes en habit de guerre se donnent la main : une proue de vaisseau dans le fond. Il faut vous dire que j'ai cru trouver là la confirmation d'un fait très curieux indiqué en passant par Florus et par l'*Epitome*. Un Posthumius, amiral romain, aurait livré ou essayé de livrer sa flotte aux Italiens, lors de leur expédition en Étrurie, vers 665. Si la médaille est samnite ou italienne, la chose me paraît claire, mais je crains bien que ce ne soit quelque denier romain que M. de Sant-Angelo n'ait mis là par mégarde. J'en aurai une empreinte et vous prononcerez.

Pœstum m'a stupéfait. J'éprouve le besoin de démolir toutes les infamies modernes et même un peu moins anciennes qu'on

appelle temples, églises, etc. Je voudrais que l'inventeur de l'ordre ionique fût pendu, et l'inventeur du corinthien roué vif. Il n'y a point de salut hors du dorique, surtout point de base. Vous avez vu comme l'on a restauré le dôme de Pise. *Tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia.*

Je reviens pour piocher comme un nègre et vous donner ce printemps une longue tartine sur la guerre sociale[1] servant d'introduction à l'histoire de Jules Cæsar. A propos, quelle belle tête de lui aux Studii, à Naples! Sa tête ferait le bonheur de Gall: toutes les proéminences bonnes et mauvaises. C'est un crâne complet.

Je crois vous avoir écrit que j'avais trouvé des dolmens et des peulven bien authentiques en Corse. Ils ont même des noms génériques: *Stazzona* et *Stantara*. On dit *far la stantara* pour se tenir raide la tête en bas. Stazzona, en corse, veut dire forge. C'est le diable, auquel ils ne croient guère, qui forge là. Le drôle, c'est que Stantare et Stazzone sont toutes au sud de l'île. On trouve encore en Corse de grandes jarres avec un couvercle luté au feu. Dedans sont des cadavres entourés de langes, quelquefois avec des bracelets de cuivre et des petits ornements d'argent. C'est de Corse que viennent les terrines de Nérac; seulement, au lieu de perdreaux on y mettait des hommes.

Adieu, monsieur, j'espère avoir bientôt le plaisir de vous revoir et de causer avec vous. Ne croyez pas que ma courte apparition en Italie m'ait ôté l'envie d'y retourner, surtout avec vous. Je suis à vos ordres quand vous voudrez. Veuillez présenter mes hommages respectueux à madame Lenormant, et agréer l'expression de tous mes sentiments dévoués.

Je dîne ce soir chez le docteur[2], à qui j'ai envoyé des jambons corses sur lesquels il doit prononcer aujourd'hui avec un *select committee*.

1. La *Guerre sociale* et la *Conjuration de Catilina* devaient être suivies d'une *Vie de César*, qu'il n'écrivit pas.

2. Le docteur Cauvière, dont il est question dans la lettre précédente.

IV

Saintes, 28 juillet [1840].

Monsieur,

J'aurais dû vous remercier plus tôt de votre aimable lettre. Vous m'excuserez, j'espère, en songeant à ma vie errante et à la difficulté matérielle d'écrire dans une auberge, surtout lorsqu'on a fait huit ou dix lieues en tapecul dans sa journée. Je me réjouis de vos critiques[1], d'abord parce qu'elles me semblent excellentes, puis je craignais que vous ne m'accordassiez pas l'*imprimatur*. A mon retour, je ferai de mon mieux pour retoucher mon factum dans le sens que vous avez bien voulu m'indiquer. Mais vous me demandez encore des choses bien difficiles. Une histoire des villes samnites? Où diable la prendre? Si j'avais passé dix ans dans les Apennins, je pourrais peut-être vous faire une dissertation sur quelques pans de murs détruits où j'aurais retrouvé le faire des architectes patentés par Papius Mutilus. Vous voulez encore une description de toutes les médailles de la guerre sociale. J'essaierai, un peu comme Arlequin, qui essaya un jour de jouer du violon sans avoir appris. Mais je compte sur votre complaisance et celle de notre ami de Saulcy. Quant à expliquer si *embratus* vient d'*imperator* ou *imperator* d'*embratus*, je donne ma démission. Il faudrait d'abord savoir ce que signifie *embratus*, et il ne m'est pas parfaitement démontré que M. Grotefend le sache mieux que M. Bessière, maître de l'hôtel où je suis, lequel a sur M. Grotefend l'avantage de faire des caisses de foies d'une manière sublime. Pour en revenir à l'Osque, il me semble que les médailles n'augmenteront mon volume que d'une dizaine de pages, et d'une planche qui me coûtera deux cents francs. Je ne désespère pas de faire ce travail à force de feuilleter Eckhel et Morel, et d'autres que vous voudrez bien m'indiquer, car je suis neuf en cette matière. Je m'empêche de dormir en songeant aux

1. Sur la *Guerre sociale*, qui parut en 1841. Ce qui suit est relatif à l'*Appendice sur les médailles italiotes*, et aux recherches numismatiques et linguistiques qu'il dut faire.

lettres qu'il me faudra écrire lorsque mon volume aura paru. Ne pourrais-je faire comme les tailleurs de régiment, qui coupent leur drap sur trois mesures, et faire trois lettres d'envoi pour les petits, les moyens et les grands de l'Académie[1]? Vous conviendrez que quarante lettres sont pour rendre un homme fou.

Voilà les affaires d'Espagne qui se gâtent diablement, ce me semble. J'attends à Bordeaux quelques détails sur les Géants et les Andriagues que j'aurai à rencontrer sur ma route. Il paraît que M. Jonard fils a reçu une assez mauvaise impression de son aventure avec les bandits de la Manche. De mon temps, ils avaient pour chef une femme nommée la « tia Monica » qui avait des procédés détestables comme celui-ci : de vous pendre à un chêne, au moyen d'une corde de guitare, pas par le cou.

Je suis dans un pays désespérant. Toutes les églises sont belles, toutes sur le même plan, toutes de la même époque, on les dirait bâties par le même architecte. Ce qu'il y a de mauvais, c'est que toutes tombent en ruine. L'ornementation en est admirable, malheureusement exécutée avec une pierre qui se décompose à l'air, en sorte que les façades ressemblent à du fromage trop persillé ou à du sucre qui se fond. Si on avait de l'argent en quantité, on pourrait tout réparer encore, car dans une archivolte sculptée, par exemple, il y a toujours quelques claveaux qui se sont conservés et que l'on pourrait recopier. Mais cette maladie des pierres est contagieuse, et l'espèce d'ulcère qui les ronge s'étendra de proche en proche jusqu'à ce qu'il ne reste plus une pierre à manger.

Adieu, monsieur, veuillez user de votre influence auprès de la commission pour qu'elle ne me fasse pas trop courir. Je voudrais bien pouvoir terminer ma guerre avant l'hiver prochain.

Je suis bien content que mademoiselle Colomba[2] ne vous ait pas trop déplu. J'aurais pu ajouter à son portrait quelques touches qui l'auraient peut-être rendu plus ressemblant, mais j'ai craint l'*offensionem gentium*. Je pense être à Bordeaux vers le 1er août et à Bayonne vers le 15.

1. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où il songeait à se présenter.
2. *Colomba* avait paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet.

V

Bordeaux, 28 octobre 1840.

Mon cher Monsieur, j'ai reçu votre bonne lettre à Madrid et je ne vous en ai pas remercié plus tôt, parce que je pensais chaque jour à me mettre en route pour revenir sinon à Paris, du moins en France. La paresse qui est très contagieuse de l'autre côté des Pyrénées et la curiosité de voir le dénouement de la tragicomédie, commencée sous mes yeux[1], m'ont retenu de jour en jour, si bien que j'ai été témoin du dénouement du premier acte: c'est-à-dire l'abdication de la régente. Rien n'a été plus sale, plus ignoble que toute cette affaire. Si nos bousingots se donnaient la peine d'aller voir cela, je pense fermement qu'ils reviendraient convertis. Je nous trouve, nous aussi, dans un gâchis *ma solenne*. Comment en sortir autrement que par une catastrophe? Je ne le comprends guère. Tout cela est si triste qu'il n'y faut pas songer et je me propose de fuir, cet hiver, la politique comme la peste et de ne m'occuper que de la guerre sociale. J'aurai à vous demander grâce encore pour une partie de la tâche que vous m'imposez. Vrai, la description de l'ancien Samnium me ferait faire une maladie: ce ne serait rien encore, mais je courrais à chaque instant le risque de prendre le Pirée pour un homme, ou toute autre balourdise semblable.

J'avais deux commissions pour Madrid de M. Lebas: malgré toute ma bonne volonté, je n'en ai pu remplir aucune. Il m'avait chargé de lui rapporter le catalogue des manuscrits grecs de l'Escurial par Yriarte. Je me suis adressé au libraire le plus classique, lequel m'a renvoyé à la Bibliothèque royale où il y a peu d'années ledit catalogue se vendait à juste prix. Il n'en reste plus un exemplaire. On a fouillé en ma présence dans le carpharnaum où l'édition était déposée: rien. Je me suis enquis comment un livre aussi peu palpitant d'actualité se trouvait épuisé, à quoi on m'a répondu qu'on en avait fait

1. La révolution espagnole de 1840. Mérimée habitait à Madrid le palais de la comtesse de Montijo.

des enveloppes. A Madrid, ces jours derniers, il y avait une foire à laquelle on apporte de vieilles choses, surtout de vieux livres. Deux libraires ont visité toutes les tentes de bouquinistes et n'ont rien trouvé. S'il se fait une vente de livres et que le grand catalogue s'y trouve, mes émissaires me l'enverront. J'espérais encore rapporter à M. Lebas quelques inscriptions, mais il n'y en a point, sauf quelques autels ou tombeaux absolument insignifiants, au Musée de sculpture, et deux inscriptions à la Bibliothèque sur deux beaux bronzes venant de Pompéi. La première est sur un grand serpent qu'on croirait moulé sur nature :

ASCLEPIO ET SALVTI SACRVM EX VOTO
CALLISTIVS D.

L'autre se trouve au bas d'une statuette charmante qu'on ne m'a pas voulu permettre de mouler. Elle représente une femme chaussée de brodequins relevant ses cottes dans l'attitude de la Vénus Callipyge, mais la tête qui est admirablement modelée est celle d'une gourgandine très appétissante. Cela peut avoir sept pouces de haut. Sur le socle, on lit :

BELLA NATICA IN VIRIDARIO CAESARINO ROMA.

Vous voyez, monsieur, que le Parc aux cerfs ne date pas d'hier. Il y a également de fort belles mosaïques venant également de Pompéi, et représentant des courses de chars et des combats de gladiateurs. On va les publier. Quelques-unes ont des inscriptions contenant le nom des vainqueurs et le nombre de leurs victoires.

Je voudrais bien que vous vissiez le Musée de Madrid. Il s'est enrichi depuis mon premier voyage des beaux Raphaëls de l'Escurial. Si j'étais ministre, je ferais la guerre pour avoir la *Perle*. Savez-vous qu'il n'est pas impossible que tout cela se vende à bon compte d'ici à peu de temps? L'année passée, il y avait des députés qui proposaient de les donner aux Anglais moyennant finances, et l'on est si misérable là-bas qu'il n'y a sorte de cochonnerie qu'on ne fasse pour avoir un million. Hélas! que n'avons-nous encore celui que le baron, notre ami, a dépensé en croûtes! Un de mes amis a acheté l'autre jour à la foire dont je vous parlais un Vélasquez

admirable pour cent trente réaux, environ trente-cinq francs. C'est un portrait, en buste, de la reine, femme de Philippe IV, d'après lequel le tableau équestre du Musée a été exécuté! On peut maintenant se faire une charmante galerie à peu de frais, en achetant les tableaux des maisons qui s'écroulent par suite de la tourmente. Il n'y a presque rien à tirer des couvents. Le gouvernement confisque tous les tableaux, et il y en a bien peu qui aient du mérite. Mais la misère est telle qu'on peut prévoir le moment où toutes les galeries particulières se vendront à vil prix. Je me suis arrêté à Burgos et à Vittoria où j'ai vu quelques beaux monuments déjà passablement houspillés et à qui j'ai fait mes adieux. Au reste, l'architecture, dans le nord de l'Espagne, manque d'originalité. Dans le sud, elle a emprunté l'ornementation arabe, dans le nord on s'est servi d'architectes étrangers. La cathédrale et la Chartreuse de Burgos ont été bâties par des maîtres de Cologne.

J'ai vu à Burgos une admirable Vierge qu'on dit de Michel-Ange. Je ne le crois pas. Elle est peinte à l'huile sur un panneau. C'est d'un style grand et sévère, trop sévère pour Raphaël, mais je ne puis trouver aucun autre peintre à qui l'attribuer. J'ai passé trois heures à la regarder, mais je n'ai jamais pu trouver assez de courage pour en faire un croquis. En revanche, j'ai peinturluré une demi-douzaine de Vélasquez. C'est à cela que j'ai passé mon temps, aussi à me chauffer le dos au soleil et à voir jouer à la révolution. Voilà du temps assez mal employé, mais je me promets de travailler cet hiver comme un enragé si les émeutiers et les Cosaques nous le permettent...

Adieu, monsieur, veuillez me rappeler au souvenir de madame Lenormant et me mettre aux pieds de mesdemoiselles Juliette et Paula...

VI

Blois, 18 juillet 1841.

Mon cher Monsieur, quelle diable d'idée avez-vous eue de m'envoyer dans la Creuse? C'est assurément le centre de la barbarie. On n'y rencontre que des églises bêtes, comme dit notre collègue, M. Leprevost. J'envoie à la commission

quelques pages de prose à leur sujet, concluant à ce qu'on les laisse se miner sans bruit, et qu'il n'en soit plus question. Mais je vous demande de l'argent pour vous acheter de belles tapisseries apportées, dit-on, par Zizim[1] à Bourganeuf et transportées à Boussac on ne sait comment[2]. Rien de moins clair que leur origine, mais elles me semblent très curieuses et elles seront mangées des rats avant peu si on ne les ôte de l'infâme taudis qu'elles décorent.

Je lis dans un journal que la peste est aux Dardanelles, ce qui nous promet des quarantaines un peu conditionnées. Qu'en pensez-vous? ne serait-ce pas le cas d'abandonner Constantinople et de nous borner à la Grèce et à l'Albanie? J'ai dans ma manche le consul de Janina qui nous promet de la couleur locale. Ce n'est plus à Constantinople qu'il faut en chercher. Nous irions, si vous l'aviez pour agréable, étudier le siège de Dyrrachium et rechercher ce que mangeaient les Césariens. Nous ferions un mémoire très agréable pour prouver que la *Chara* n'était ni un navet ni un chou de Bruxelles et que c'était fort bon à la sauce blanche, comme dit César. Que vous en semble? Cela ne vaut-il pas mieux que quarante jours au lazaret, qui peuvent s'ajouter à quarante autres si vous avez le malheur d'avoir pour compagnon de voyage quelque poitrine délicate qui crève d'ennui ou qui soit mangée par les punaises? J'ai pris dans la Creuse un avant-goût des délices des lazarets, et cela ne m'a point aguerri.

He jests at scars who did not feel a wound.

Depuis mon départ, et par suite de cette déplorable maladie de la nation française, de vouloir toujours faire les choses hors de temps, je suis très préoccupé d'un volume que je voudrais imprimer et qui comprendrait les premières années politiques de César, période pendant laquelle sa vie ressemble beaucoup à celle de Barbès que je vis l'autre jour au mont Saint-Michel. César évita le mont Saint-Michel parce qu'il avait beaucoup d'entregent, mais c'était une franche canaille

1. Zizim ou Djem, le frère de Bajazet, qui fut séquestré dans la tour de Bourganeuf jusqu'en 1488.

2. Ces tapisseries sont aujourd'hui au Musée de Cluny.

à cette époque. Ce diable d'homme a toujours été en se perfectionnant : il serait devenu honnête si on l'eût laissé vivre[1]. Bref, je trouve que, comme Robespierre, César n'est point encore jugé, et j'ai une terrible démangeaison.

Je lis dans un journal qu'on va juger un concours pour le tombeau de Napoléon. Comment Vitet a-t-il laissé faire cette sottise-là? Imaginez un peu ce que cela va produire. Prenez garde qu'on ne vous mette du jury. Ce concours et l'affaire de M. Mehal me contristent horriblement. Il me semble que notre gouvernement devient bien infirme.

J'espère arriver encore assez à temps pour vous dire adieu et prendre vos dernières instructions. De toute manière, à moins que le diable ne s'en mêle, nous mangerons ensemble de bon macheroni à la *Victoire*[2] le 1er septembre, et du χάλβας à Athènes vers le 10. De grands génies nous y ont précédés, MM. Jal et Buchon.

VII

Paris, 12 août 1841.

Mon cher Monsieur, je suis à Paris depuis une douzaine de jours, et je pars pour Marseille par la malle, le 19 de ce mois[3]. Je m'embarquerai probablement le 25, et je serai à Naples le 31 ou le 1er septembre. On m'a donné dernièrement des inquiétudes sur les chances de notre rencontre, et l'on me fait craindre que vous n'ayez préféré la route d'Ancône à celle de Malte. Comme je suis habitué à vous considérer comme le *justum et tenacem propositi*, je compte pieusement vous trouver le 1er septembre à la Victoire. J'emporte un passeport visé pour les quatre parties du monde, et, après avoir fait tous les projets possibles, je pars sans me décider à rien. Texier, que j'ai rencontré hier, me conseille fortement d'aller de

1. Le passage entre crochets a déjà été publié par M. A. Filon, *Mérimée et ses amis*, page 136.

2. A Naples. « Vous irez à Naples, vous logerez à *la Victoire*. » *Lettres à une Inconnue*, I, p. 57.

3. Départ pour le voyage de Grèce et d'Asie-Mineure, qu'il fit jusqu'aux Thermophiles avec Ampère et Lenormant, et tout entier avec Ampère.

Smyrne à Constantinople par terre, et nous promet ce faisant des ruines magnifiques, des inscriptions inédites, un théâtre auquel il ne manque que les acteurs, et je ne sais combien d'etc., etc., tous plus séduisants les uns que les autres. D'autre part, on m'offre des lettres pour des chefs du Magne, qui me feraient voir les plus affreux bandits, chez lesquels je trouverais la meilleure réception du monde, des festins homériques et considérablement de couleur locale. Enfin, si j'allais passer huit jours à Janina, j'apprendrais la langue albanaise, et je verrais empaler et bouillir d'autres bandits par un pacha, homme très moral et fort ami de la civilisation. Tout cela est bien tentant, et j'ai pris, je pense, le parti le plus sûr, c'est de vivre au jour le jour. L'important, c'est de vous rencontrer d'abord, car si je ne vous trouvais pas à Naples, je serais capable de m'y acoquiner et de passer tout le temps de mon congé entre Chiaja et les Studj.

De Laroche m'a montré aujourd'hui son tableau de l'École des beaux-arts, et m'a exprimé tout le regret de n'avoir pu vous le faire voir. Il revient des eaux de Néris. C'est tout ce que j'attendais de lui et beaucoup plus encore. A mon avis, il y a un progrès immense pour la composition et l'exécution. Je mourais de peur qu'il ne manquât ses figures idéales. Je trouve qu'il s'en est bien tiré, non seulement en homme d'esprit, mais en peintre. Il y a deux grandes figures, l'Art grec et l'Art romain, toutes les deux d'un beau et grand caractère. Ce n'est pas ce qu'aurait fait M. Ingres, mais c'est très bien. A ce propos, j'ai revu la *Stratonice*, qui m'a moins plu à Paris qu'à Rome. Il a changé la position de l'Antiochus et lui a ôté une partie de son originalité, je le crains. Il est impossible d'entendre dire plus de bêtises qu'on n'en disait autour de ce tableau.

Adieu, mille amitiés et compliments.

VIII

Avignon, 11 juillet 1842.

Mon cher Monsieur, je vous écris à tout hasard à Paris, j'espère que cette lettre vous y trouvera encore. Vitet vous

aura probablement rendu compte de mes faits et gestes. A Châlons, j'ai attrapé un coup de soleil dont je suis encore tout malingre et encore plus honteux. Avoir affronté impunément le soleil de l'Attique et succomber sous celui de la Bourgogne, cela est bien humiliant.

Mais voici qui vous regarde. On a trouvé dernièrement à Vienne[1] un vase d'argent qui me semble d'un fort beau travail. Son poids est de 1560 grammes environ. Il représente, sauf votre meilleur avis, les quatre saisons, en bas-relief très plat, non repoussé, mais sculpté au ciseau. Du moins, on ne voit ni on ne sent à l'intérieur aucune trace du travail extérieur. Les saisons sont de fort belles dames montées sur des taureaux ou des chevaux accroupis, et tenant soit des épis, soit des fleurs, des fruits, etc. En outre, dans le champ, il y a quantité de petits génies, les uns volant, les autres groupés autour des principales figures, en sorte qu'il n'y a pas un centimètre du vase qui ne soit sculpté.

L'*Hiver* a eu du malheur: l'ouvrier qui a découvert le vase l'a presque détruit d'un coup de pioche. L'argent, étant très mince et fort oxydé, s'est brisé sur ce point en un grand nombre de morceaux : quelques-uns, que l'on a ramassés, ne serviront guère, je pense, à restituer la partie détruite. L'anse mobile est très épaisse et tordue en spirale. J'ai rarement vu, même à Pompéi, une pièce plus belle et plus importante, et il serait déplorable qu'elle entrât dans une collection particulière.

L'administration du Musée de Vienne voudrait bien l'acheter, mais le propriétaire, un M. Gérard, qui cumule les professions de libraire, d'épicier et d'archéologue, ne paraît pas pressé de s'en dessaisir. D'ailleurs, il veut avant tout faire un bon marché. Je n'ai pu tirer de lui un prix quelconque, mais on m'a dit qu'il en voulait au moins trois mille francs. Il l'a acheté environ quatre cents francs aux ouvriers terrassiers qui l'ont découvert dans une vigne. Aucun objet important ne s'est trouvé aux environs. Il était à deux pieds au plus au-dessous du sol moderne, dans une vigne, à environ trois lieues de Vienne.

L'argent a une belle patine grise, et, sauf l'*Hiver*, les

1. En Dauphiné.

figures sont intactes. Le fond du vase est percé d'un trou rond; c'est la pointe de la pioche qui l'a fait découvrir.

Outre le Musée de Vienne, M. Coumarmont, de Lyon, marchande ledit vase pour le Musée de Lyon, ou pour lui-même. Il m'a paru le convoiter fort, et si les deux Musées hésitent, il l'achètera pour sa collection. A mon avis, le vase serait digne d'être placé à la Bibliothèque royale. L'épicier-libraire, par patriotisme, exigera moins de Vienne, sa patrie, que de Paris ou de Lyon. Sa vanité serait peut-être flattée de savoir que son vase est à Paris et décrit par Messieurs de l'Institut. Je pense que si vous allez dans le département de l'Ain, vous feriez bien de pousser jusqu'à Vienne et, si vous trouvez que le vase en vaille la peine, de l'acheter pour le cabinet des médailles, mais il ne faudrait pas trop tarder. Vous verriez par la même occasion de très belles choses nouvellement découvertes à Vienne, entre autres des dauphins de bronze qui paraissent avoir servi à la décoration d'un grand fronton, car on les a trouvés sous une masse de débris qui proviennent d'un édifice très considérable...

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de mes amis, et agréez l'expression de tous mes sentiments dévoués.

P.-S. — La collection Nassi du musée d'Avignon est intéressante. Ils croyaient pieusement avoir une figure du Parthénon. Hélas, non! Mais je rapporte à M. Lebas toutes les inscriptions et quelques croquis où il trouvera des renseignements curieux sur le cheval de θάνατος.

IX[1]

[1843.]

Mon cher Monsieur,

Vous m'avez dit, je crois, qu'il fallait envoyer demain ma lettre à l'Académie. C'est la mer à boire qu'une semblable

1. Les lettres qui suivent sont relatives à la candidature de Mérimée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il se porta en concurrence avec Ternaux au fauteuil laissé vacant par la mort de l'archéologue Fortia d'Urban. Il fut élu le 18 novembre 1843.

lettre. On me conseille de la faire en trois lignes comme suit :

« Monsieur le Président,

» Je viens vous prier de vouloir bien informer l'Académie que je me présente comme candidat au fauteuil vacant par la mort de M. le marquis de Fortia. J'ose espérer, monsieur, que l'Académie voudra bien m'excuser si je sollicite son suffrage un peu plus tard peut-être que l'usage ne l'autorise. Absent de Paris, et chargé d'une mission par M. le Ministre de l'intérieur, je n'ai pu faire (ou lui adresser) plus tôt une démarche (ou demande) pour laquelle j'ai besoin de toute son indulgence.

» Je suis, etc., etc. »

Cela me paraît à la fois bête, non français et insolent. Ne pourriez-vous pas me tourner un peu cela gentiment de façon à ne pas offenser les neutres et à ne pas déplaire à mes amis?

Mille amitiés, excuses et compliments.

X

[octobre ou novembre 1843]

Mon cher Monsieur,

Voici le bulletin de ma journée :

MM. Naudet, Hase, Leclerc, Letronne, Lajard absents.

MM. Guérard, Dureau, Walkenaer, Jomard, Guigniaut à la campagne ou en voyage.

MM. Burnouf m'ont admirablement bien reçu. « Comment vous donner la peine de venir de si loin pour voir des gens qui sont tout à vous, etc., etc.? » M. Burnouf le père m'a plu fort. Je l'ai trouvé bien plus aimable que lorsqu'il m'examinait au collège Henri IV et me faisait expliquer Ἀλωπηξ εἰσελθοῦσα.

M. de Wailly m'a dit : « A moins d'événements majeurs et que je ne puis prévoir, je voterai pour vous : 1° parce que je vous trouve digne, 2° parce que vous êtes un ancien camarade, 3° parce que vous empêcherez les autres d'entrer. »

Il a ajouté que M. Guérard avait parlé de moi à M. Letronne

dont le dernier mot avait été : « Je ne sais comment je pourrais faire pour voter pour un autre que M... »

Mais voici du plus fort.

Picot est venu ce soir, chargé par M. R. Rochette de me dire *que je pouvais compter sur sa voix (sic).*

E. Burnouf dit que je fais des miracles.

Par contre, M. Roulin a vainement prêché M. Julien qui paraît engagé avec M. Ternaux. M. Fauriel m'a promis de voter pour moi si l'issue lui semblait incertaine. Je l'ai fort exhorté à la croire telle. Je ne comprends pas quel diable de plaisir il trouve à perdre sa voix. M. Mohl doit le sermonner à cette occasion.

M. Lajard a dit à M. de Wailly qu'il se trouvait dans un grand embarras: cela me donne quelque espoir. Duban doit parler demain matin à Dampierre au duc de Luynes.

Ampère à M. Guigniaut et à M. Artaut.

Demain je retourne chez M. Hase et chez M. Naudet.

Soyez persuadé que si les jambes y peuvent quelque chose, j'en viendrai à mes fins, mais je compte davantage sur vos bons offices.

Mille amitiés et compliments.

XI

Samedi soir.

Demain je vais chez M. Raoul Rochette. Je donnerais bien quelque chose pour ne pas le rencontrer.

Je m'en suis tiré les *sortes Virgilianæ :*

Dissultant ripæ, refluitque exterritus amnis.

Je voudrais bien traduire par :

La porte s'ouvre, et l'eau est refoulée

XII

Lundi.

Mon cher Monsieur,

Mon moral est un peu remonté. M. Biot me promet sa voix si Newton ne se présente pas. J'ai promis de me retirer dans ce cas.

M. Letronne me promet la sienne si Scaliger ne se met pas sur les rangs.

M. Julien me promet la sienne et celle de M. Guérard. Il m'a régalé d'une sérénade de tam-tam dont je suis sourd d'une oreille.

Je n'ai pu voir ni M. Langlois, ni M. Leclerc, ni M. Séguier.

On me donne de bonnes paroles de M. Littré qui n'a aucun engagement.

Mille amitiés et compliments.

Mardi.

P.-S. — Duban m'écrit de Dampierre que M. le duc de Luynes, ignorant ma candidature, s'était laissé empêtrer (je copie textuellement). Ce que je puis faire, a-t-il dit, c'est de ne pas aller à l'élection, car je ne veux pas lui porter une boule qui lui soit hostile. Duban ajoute qu'il ne doute pas que cette promesse ne soit très sincère. Malheureusement, c'est un point et un très bon point que cela nous ôte.

Je vais voir aujourd'hui M. Littré et M. Artaud mercredi.

J'ai vu M. Artaud, qui m'a paru plutôt bien disposé.

Et M. Littré qui m'a fait une peur de chien, mais qui n'a aucun engagement et qui est sollicité de tous les côtés pour moi.

J'ai rendez-vous pris avec M. Villemain. Aujourd'hui, tous les académiciens visibles à l'œil nu auront été vus. Tous auront reçu ma carte.

XIII[1]

Mardi, 27 avril 1852.

Mon cher confrère,

J'ai reçu aujourd'hui à trois heures un mandat de comparution devant M. Eugène Dubarle, juge d'instruction au

1. On se rappelle le rôle joué par Mérimée dans l'affaire Libri, et son obstination à défendre une cause mauvaise et perdue. La première lettre de Mérimée à la *Revue des Deux Mondes* est du 15 avril 1852. La réponse des experts fut insérée dans la *Revue* du 1er mai. Les lettres qui suivent ont trait à la dernière phase de l'affaire : réplique de Mérimée, jugée insultante pour la magistrature; poursuites judiciaires et condamnation.

tribunal de première instance, sous l'inculpation d'outrages publics envers des fonctionnaires de l'ordre judiciaire à raison de leurs fonctions. Je suis cité pour *vendredi* à midi. Ce délai me réconcilie avec la chose, car j'espère que si le mieux continue, et en ce moment il me semble qu'il en est ainsi, je pourrai comparaître plus tranquille devant la justice.

Mille remerciements et nouvelles excuses pour tout le dérangement que je vous ai apporté par ma croisade imprudente.

XIV

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DE « LA REVUE DES DEUX MONDES »

[1852.]

Monsieur le rédacteur,

Il a paru, dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, un article de moi relatif aux questions bibliographiques que soulève l'affaire de M. Libri, et aux arguments qu'on a cru pouvoir en tirer pour établir sa culpabilité.

On a voulu voir dans mon article, monsieur le rédacteur, ce qui a toujours été loin de ma pensée : une attaque contre la justice, une offense à la magistrature. Dans un travail bibliographique, je ne pouvais songer à m'en prendre (porter la moindre atteinte[1]) au caractère des magistrats. J'ai cru pouvoir discuter leurs (des) dires sur des questions toutes spéciales et quelquefois relever leurs (des) erreurs.

Du reste, je m'aperçois à mon tour que j'en ai commis quelques-unes, en relatant des faits qui m'avaient été indiqués et en recourant à des moyens de vérification, qui, j'ai été à même de le reconnaître depuis, sont quelquefois incomplets et insuffisants.

Le prochain numéro de la *Revue* contiendra ces rectifications

1. Cette lettre est en minute. Les mots entre parenthèses paraissent être une correction proposée par Ch. Lenormant, à qui cette minute aurait été adressée.

et des nouvelles sur quelques points bibliographiques (qui m'ont paru mal compris).

Agréez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

XV

Mercredi soir [1852].

Madame,

Quand je dis à M. Lenormant combien je suis touché de son amitié pour moi, il a l'air de ne pas m'écouter. Il faut que je m'adresse à vous et que je vous dise que dans toute cette affaire je ne vois qu'une chose, c'est que j'ai des amis dont je suis fier, et que cette journée, malgré tous ces ennuis, restera gravée dans ma mémoire, parce qu'elle me prouve l'affection des gens que j'estime le plus [1]. Je suis sûr que M. Lenormant est plus triste que moi ce soir; veuillez le consoler, madame: si je n'étais pas pris pour toute la journée de demain, je serais allé vous conter mon odyssée et vous dire combien peu j'en veux aux Cyclopes et aux Lestrygons. Je me trouve cent livres de moins sur l'estomac: je n'ai pas à remercier mes juges, ce que je craignais fort: je n'ai qu'à remercier mes amis, et j'espère qu'ils ne doutent pas de ma reconnaissance.

Adieu, madame; à bientôt, j'espère; en attendant, veuillez agréer l'expression de mes respectueux hommages.

Pendant que j'attendais mon arrêt, il m'est venu une figure de l'autre monde, qui m'a pris la main et fait offre de service. C'était un bandit corse qui peut-être attendait son jugement. Il m'a rappelé que nous avions mangé du jambon ensemble il y a douze ou treize ans dans un maquis et m'a offert ses services, peut-être pour administrer une *archibergiata* à M. Le Peletier d'Aulnay. Cela m'a jeté dans une grande confusion, comme vous pensez, mais j'ai résolu de ne l'employer que si le procureur de la République en appelle à minima.

1. Mérimée venait d'être condamné à quinze jours de prison et mille francs d'amende pour son intervention dans l'affaire Libri.

XVI

De la Conciergerie, 15 juillet au soir [1852].

Mon cher confrère,

Je vous remercie beaucoup de votre bonne et aimable lettre, et surtout des nouvelles que vous me donnez. Vous ne pouviez m'en donner une qui me fît plus de plaisir qu'en m'annonçant la recrudescence mythologique qui vous a fait reprendre votre travail sur le *Cratyle* et l'*Euthyphron*[1]. J'ai relu le dernier dialogue, ce printemps, avec les notes que j'avais écrites, il y a quelque douze ans, sous votre dictée. J'ai été frappé encore plus que la première fois, s'il est possible, de la justesse de vos idées. Celles du respectable public, bien que très arriérées encore, ont fait de notables progrès depuis que vous avez publié votre mémoire sur le culte de Cybèle. Vous lui avez donné alors un os en travers, qu'il lui était difficile d'avaler. En publiant un commentaire sur le Cratyle, vous présentez l'os par le bon bout, et vous verrez que les honnêtes gens sauront bien en sucer la moelle. Messieurs les philosophes vous sauront gré, je l'espère, de votre œuvre. En effet, ou leur Platon était un niais, ou bien il a voulu dire ce que vous expliquerez. Il me semble que l'argument a quelque force, car il faut une foi par trop robuste pour prêter à Platon les niaiseries que les commentateurs du *Cratyle* et de l'*Euthyphron* lui attribuent. Votre explication, au contraire, éclaircit tout et s'accorde merveilleusement avec le but de Platon. On vous dira que vous faites une hypothèse, mais une hypothèse qui explique tout ressemble comme deux gouttes d'eau à la vérité.

Voici neuf jours passés en cage sans ennui, si ce n'est de quelques visites de fâcheux. Le jour, je suis établi sur l'embrasure d'une fenêtre où j'ai mis deux coussins et un tapis de Perse. Cela ressemble à un divan comme nous en

1. Lenormant était occupé à commenter ces deux dialogues de Platon.

avons eu pour gîte en Asie. On y monte par un petit escalier. Le reste de la chambre est occupé par quatre chaises, deux tables et un lit. Tous ceux qui viennent me voir disent que c'est le seul lieu de Paris où l'on n'étouffe point. Ma fenêtre est au nord et mes murs ont six pieds d'épaisseur. J'ai vue sur le préau des prisonniers, d'où je vois leurs ébats et j'entends quelques conversations édifiantes, comme celle-ci :

D. — Pourquoi que t'a tué ton onque?

R. — C' te bêtise! pour avoir son argent.

D. — Combien y avait-il?

R. — Deux cent cinquante francs.

D. — C'est pas gros.

R. — Dame, je croyais qu'il y avait davantage[1].

Ce modèle des neveux était un forçat, qui vient ici comme témoin, je pense. Il paraissait ravi d'aller à Cayenne. Je crois que nos hommes d'État s'imaginent que Cayenne est beaucoup plus loin, et les forçats, plus forts en géographie, pensent qu'ils pourront bien s'en tirer pour gagner la Californie. Un magistrat anglais me disait l'année passée qu'on revenait de Sidney presque aussi facilement que de Boulogne. Il est vrai que maintenant il y a presse pour y aller ramasser des truffes d'or.

J'ai lu les deux tiers du premier volume de Daniel de Cosnac et je trouve que l'avantage de son temps sur le nôtre, c'est qu'on n'avait pas comme aujourd'hui la conscience des bassesses et des coquineries qu'on faisait. Il me semble qu'il y avait un point d'honneur alors à être le valet et le Mercure d'un prince, et qu'on se croyait bonnement un Pylade quand on n'était qu'un Bonneau. Je regrette de n'avoir pas sous la main les *Mémoires de Gourville*, ils doivent être curieux à comparer à ceux de Daniel de Cosnac. En sortant d'ici je vais déménager rue de Lille, n° 52, chez mon cousin, où je serai installé le 20 août. J'ai trouvé un très joli appartement dans une maison qu'il a, mais l'idée du déménagement de mes bouquins empoisonne la douceur de mon repos actuel.

Adieu, mon cher confrère, mes respects à madame Lenor-

1. Le passage entre crochets a déjà été publié par M. A. Filon, *Mérimée et ses amis*, p. 224.

mant. J'ai lu un très joli mémoire de François[1] dont j'entends faire de grands éloges à ceux qui s'y connaissent. Mille amitiés de cœur.

XVII

A MADAME LENORMANT

De la Conciergerie, 19 juillet 1852.

Madame,

Je laisse là mon coquin de *Faux-Demetrius*[2] pour répondre à votre lettre qui me fait bien plus de plaisir que toutes les visites qu'on me fait, ou plutôt qu'on fait à la Conciergerie pour voir une prison sous prétexte de me voir. Le pauvre Bocher, encore plus visité que moi, se désole et demande un cachot. Pour moi, je crains de regretter ma chambre et ses barreaux au milieu des horreurs du déménagement qui m'attendent. Je crois que le logement où je vais me convient fort, et le voisinage encore plus. Mais rien ne m'empêchera de sentir mon isolement. J'ai vécu si longtemps par le dévouement de ma mère, que je crois être tous les jours comme un enfant le jour de son entrée au collège. J'avais encore des illusions à perdre. Depuis un an j'ai eu à changer d'opinion sur plusieurs personnes. Il est vrai que, par contre, j'ai éprouvé des joies bien douces par l'intérêt véritable que de vrais amis m'ont montré. Vous et votre mari, madame, m'avez procuré de ces jours-là, et je ne l'oublie pas quand les *blue devils* me prennent. Je vous remercie, madame, de la bonne intention que vous avez eue. J'en suis bien peu digne, hélas !...

Vous me parlez de chaleur, et j'ai mis bas aujourd'hui ma jaquette de toile pour prendre une redingote. Au reste, les murs que j'habite sont à l'épreuve du soleil. Il n'y a que la pluie de Danaé qui les traverse.

Cette mythologique personne m'amène à vous parler du *Cratyle* (et non du *Crotyle*, qui est un parent du fameux *Totius*). N'allez pas détourner M. Lenormant de s'en occuper.

1. François Lenormant, fils de Charles Lenormant.

2. Les *Faux-Demetrius* parurent en décembre 1852.

C'est une poire admirable (non de bon chrétien, il est vrai) qui est mûre, et qu'il faut cueillir. Il l'a plantée, arrosée, etc., et s'il tardait, quelque animal, averti par le fumet, viendrait la manger à sa barbe. Dans le fait, M. Lenormant a trop souvent communiqué sa science à des indignes, et laissé prendre à d'autres les lièvres de ses terres. Je le prêche pour ce travail depuis qu'il m'en a parlé pour la première fois, et vous mériterez bien de l'érudition, madame, si vous l'encouragez à terminer ce mémoire qui fera, je vous jure, une époque dans la science[1].

Toutes ces comparaisons culinaires vous persuaderont peut-être que je suis comme les naufragés qui ne rêvent que festins quand ils meurent de faim et de soif. La justice me doit de la soupe et du pain de politique, mais je n'en profite pas. C'est le traiteur, le buvetier de Messieurs qui me nourrit, et c'est un artiste pour le veau et les côtelettes. Outre cela, des dames charitables nous apportent des ananas, des pâtés, des marrons glacés, etc. Nous faisons du thé excellent quand notre esclave, notre cocriminel, ne boit pas l'esprit-de-vin de nos lampes. Alors, c'est un jour de deuil[2]. Il laisse tomber les assiettes, répand la sauce sur la nappe, et nous conte des histoires où il est impossible de rien comprendre. Ajoutez à cela qu'il est Alsacien, et qu'il a oublié beaucoup de son allemand sans apprendre autant de français.

Adieu, madame, je sortirai, je pense, après-demain soir, assez triste de laisser mon compagnon en cage[3]. Mille compliments et amitiés à M. Lenormant. Je vous remercie bien de votre bon souvenir, et j'y suis moins sensible, je vous assure, par *vanité*, — j'en ai cependant, et à bon droit, — que par le bien véritable qu'il me fait. Adieu encore, madame, veuillez agréer l'expression de tous mes tendres et respectueux hommages.

1. Ce mémoire a été imprimé à Athènes, en 1861.

2. Déjà publié par M. Filon, p. 224.

3. Ce compagnon était M. Bocher.

XVIII

Cannes, 25 décembre 1856.

Mon cher confrère,

Permettez-moi de vous faire de bien loin une petite recommandation. Vous allez, avant mon retour sans doute, nommer des correspondants à l'Académie, et je regrette de n'être pas à Paris pour faire valoir les titres de M. Alex. Herculano de Carvalho qui aspire à remplacer le pauvre commandeur de Santarem. Ne pourriez-vous pas en dire quelques mots à nos confrères en mon nom, et surtout au vôtre, ce qui vaudrait beaucoup mieux?

M. Herculano est un homme comme il faut, très considéré en Portugal, où il a la réputation d'écrire dans sa langue mieux que personne. Cela nous touche peu, non plus que des romans historiques et des poésies qu'on dit remarquables, mais il est auteur encore de plusieurs ouvrages historiques qui ont eu un grand succès. Je vous citerai en première ligne son *Historia de Portugal*, quatre volumes in-8°, puis *Historia o da Inquisiçaõ*, deux volumes. (J'ai remis à l'Académie ces six volumes il y a quelques mois.) Je ne connais que par des extraits un autre travail intitulé : *Apontamentos para a historia dos bens da Corõa et dos Foroes*, mais, selon une revue espagnole, c'est une excellente étude qui prouve des connaissances approfondies sur la législation du moyen âge. M. Herculano est le premier qui ait inauguré dans la Péninsule une saine méthode historique. Il est un paléographe habile et il a consulté avec fruit des archives précieuses dont personne n'avait su tirer parti avant lui. J'ai là son histoire de Portugal qui m'a paru excellente. Il est impossible d'être plus impartial, plus raisonnable, d'apporter une plus saine critique sur toutes choses. Il s'occupe principalement des mœurs et de l'état des personnes au moyen âge, et il dit là-dessus des choses toutes nouvelles. C'est l'Augustin Thierry du Portugal, sans la passion de notre défunt confrère pour les paradoxes. Si vous considérez que tout était à faire en Portugal pour les

études historiques, que personne n'est en état de copier une charte, de faire des recherches préparatoires, de fournir des renseignements sur le contenu d'une bibliothèque, vous vous représenterez que de travaux et de veilles ont dû coûter à M. Herculano ses ouvrages historiques. Je voudrais bien que l'Académie lui en tînt compte et lui accordât une distinction que personne, je crois, ne mérite mieux que lui.

Je suis ici à me guérir de quelques rhumatismes et autres dispositions à la mort subite qui me chagrinaient. Je me porte beaucoup mieux qu'à Paris, et vous ne vous en étonnerez pas quand je vous aurai dit que je vous écris la fenêtre ouverte, en face d'une mer admirable, avec un soleil *trop chaud* de une heure à quatre. Il fait froid comme à Rome aussitôt que ce beau soleil s'est couché. Il tombe une rosée glaciale qui dure un quart d'heure, puis l'air redevient doux, et on sort le soir sans paletot. J'ai mangé une fraise mûre dans les bois. Les jasmins et les cassis sont en fleur. Tout serait au mieux sans les Anglais, qui ont bâti ici des châteaux anglais qui ressemblent à des sucreries de dessert. On a saccagé l'île de Saint-Honorat. Elle appartient à un Anglais nommé Syms, qui parle de restaurer le château. Il n'y a plus que les quatre murs et l'espèce d'impluvium avec des colonnes antiques. Le petit baptistère est détruit, mais il reste une église très curieuse, d'une antiquité que je n'oserais dire. Les inscriptions ont été enlevées presque toutes.

Je me suis fort amusé à Nice, et je me suis enfui lorsque j'ai eu vent du danger d'une présentation à Sa M. I. J'espère que la santé de madame Lenormant continue à être aussi bonne que lorsque j'ai eu l'honneur de la voir chez le chancelier.

Adieu, n'oubliez pas un nommé Platon, auteur d'un dialogue intitulé *Cratyle* et d'un autre nommé *Euthyphron* sur lesquels vous avez quelque chose à dire à moi et à la postérité. Il me semble que c'est un crime de lèse-érudition que de ne pas achever le travail que vous avez commencé. Je vous souhaite santé, succès pour la nouvelle année. Je ne reviendrai qu'avec les hirondelles.

Mille amitiés bien vraies.

XIX

Paris, 18 juillet 1860.

Madame,

J'ai tardé beaucoup à répondre à votre aimable lettre, mais j'étais accablé de travail. M. Rouland m'a renommé président d'une commission nouvelle pour la réorganisation ou l'organisation de la Bibliothèque. Je ne sais si nous ferons de la bouillie pour les chats, mais il m'en coûte beaucoup d'encre et de mauvais sang.

J'ai vu M. Fould aussitôt après avoir reçu votre lettre. M. Guizot lui avait écrit déjà et il m'a paru en crédit. Je crois l'arrêté signé. Trois mille francs sont mis à la disposition de votre voyageur[1]. Je lui souhaite une Vénus pour faire pendant à celle de Milo.

J'espère que son excursion à Beyrouth se sera faite heureusement et qu'il n'aura pas eu le spectacle horrible des misères actuelles de la Syrie. On s'en émeut fort ici, mais on est partagé entre le désir de donner aux barbares une bonne leçon, et la peur qu'une exécution faite sur la côte, ou même à Damas, ne soit le signal d'un massacre général des chrétiens dans la Turquie d'Asie.

Cela fait un peu diversion aux affaires d'Italie qui s'embrouillent de plus en plus. Le roi de Naples demande à genoux qu'on admette à l'honneur de marcher sous la bannière italienne sa vaillante armée, qui s'est si glorieusement laissé battre à Palerme. M. de Cavour et Garibaldi ne s'entendent plus guère. Tant que le gâchis ne sera que dans le bout de la botte, il n'y aura pas grand danger.

Sa Majesté a pris goût aux antiquités depuis qu'Elle a découvert un théâtre mérovingien. Il s'intéresse beaucoup surtout aux antiquités militaires. Veuillez recommander à Monsieur votre fils de noter avec soin ce qu'il trouvera de curieux en ce genre dans les musées, et s'il veut bien m'en écrire un mot, je me charge de le répéter avec un commen-

1. Il s'agissait d'une mission archéologique confiée à François Lenormant, fils de Charles Lenormant, qui était mort en 1859.

taire. Il doit y avoir à Athènes des Épirotes. Priez M. François de leur demander des nouvelles de la racine *Chara* que les soldats de César mangeaient au siège de Dyrrachium. S'il pouvait rapporter la plante avec ses feuilles, ce serait une bonne affaire.

Mon ami Grasset m'avait envoyé une botte de racines qui ne valaient pas des trognons de choux, et dont, faute de feuilles, nos botanistes n'ont pu tirer parti.

Adieu, madame. Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

XX

Cannes, 22 décembre 1867.

Madame,

Je suis charmé que ma petite drôlerie[1] vous ait plu, car vous êtes du petit nombre de juges en matières littéraires qui restent encore dans ce siècle de fer où l'on ne lit guère que le *Figaro* et autres ouvrages de même farine. Victor Jacquemont est un des hommes les plus remarquables que j'aie rencontrés, celui qui me représentait le mieux le stoïcien grec, aimable avec cela et plein de gaieté et de grâce. Je pense toujours à lui, lorsque je me trouve dans quelque situation difficile, et au conseil qu'il pourrait me donner.

Je passe mon temps ici dans une retraite presque absolue et qui me réussit assez bien, c'est-à-dire que je suis moins souvent malade qu'à Paris et que je souffre moins longtemps de mes étouffements. Après avoir essayé de toutes les drogues que les médecins m'avaient conseillées, j'en suis venu à m'adresser aux charlatans et j'expérimente, pour le moment, des serviettes inventées par un apothicaire de Tarascon, que vendent des religieuses, avec la manière de s'en servir. Je m'en trouve vraiment assez bien depuis cinq à six jours : il est vrai que le soleil et la chaleur leur viennent en aide. Le pauvre Cournont, à mon exemple, essaye d'un emplâtre des dames de Tarascon pour se guérir d'une sciatique. Il est raide

1. La préface à la *Nouvelle Correspondance de Victor Jacquemont*

comme un piquet et ne peut faire un mouvement sans entrer en fureur. Quelle triste chose que de vieillir!

Il y a ici une âme charitable qui me prête la *Revue archéologique* où je lis avec grand plaisir des articles de François sur l'alphabet grec. Je viens de voir dans mon journal que le duc de Luynes vient de mourir et j'en suis désolé. C'est une grande perte. Je ne sais quel homme est son petit-fils. Tient-il de son père ou de son grand-père? Je me rappelle, étant un jour chez madame de Castellane, avoir vu et entendu le duc de Chevreuse qui venait prendre le portier de madame de C..., son ami intime, pour le mener boire du vin bleu au cabaret. Je désire bien que le duc de Luynes actuel n'imite pas ce bel exemple du rapprochement entre les grands et les petits.

Quand je suis assez bien portant pour travailler, je fais de la prose pour le *Journal des Savants*, recueil très agréable, car, n'ayant pas de lecteurs, il ne trouve pas de critiques. Je rends compte d'une longue, lourde, mais très exacte histoire de Pierre le Grand. Dans son désir de civiliser ses compatriotes, il leur coupa la barbe, mais la barbe repoussant toujours, il fut obligé de capituler avec ses sujets, et, moyennant finance, il leur permit de ne pas se raser. Pour porter la barbe avec sécurité, car il y avait des barbiers en faction aux portes des villes pour tondre les récalcitrants, il fallait présenter une médaille en cuivre qui tenait lieu de la quittance du percepteur. Elle représente une barbe et des moustaches, et au revers il y a cette légende : *Deugui vziati*, c'est-à-dire : payé. Vous sentez bien, madame, que ce n'est pas pour vous que j'écris ce russe, mais pour François, dont je voudrais bien savoir s'il a jamais vu la médaille en question ?

Adieu, madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

EN ORIENT

Une sorte de vent de panique a soufflé, ces jours-ci, sur l'Europe. Les nouvellistes s'agitent; les Bourses s'inquiètent; les diplomates regagnent leurs postes; de toutes parts des rumeurs alarmantes se répandent. On dirait un de ces quarts d'heure émouvants qui précèdent l'orage.

Dans le silence, on n'entend qu'une voix, toujours la même, celle de lord Salisbury. Trois fois déjà, le pilote expérimenté a pris la parole. Le premier jour, il a employé l'expression, si forte dans sa bouche, « d'impatience », à l'adresse du sultan; puis ça a été le long et complexe discours du banquet du Lord-Maire, et le dernier écho de sa dernière phrase ne s'était pas tu, qu'à Brighton la même voix s'élevait encore.

Ici, rompant avec les usages diplomatiques, le lord-premier donnait lecture d'une sorte de communication personnelle à lui adressée par le sultan, et il livrait, « sans commentaires », la prose auguste de Sa Hautesse aux commentaires de la presse et de l'opinion. Dans ce même discours, lord Salisbury faisait l'éloge, j'allais dire l'oraison funèbre du vieux diplomate turc Rustem-Pacha, qui, par un trait de correction suprême,

disparaissait, le jour même, comme si cette éloquente apologie eût été, pour lui, le signal attendu du départ.

D'où vient cette agitation, et pourquoi cette voix qui s'élève? Doit-on croire que des dangers sérieux nous menacent, ou bien est-ce là un de ces décors, à la fois magnifiques et sonores, que la diplomatie se plaît parfois à étaler, comme pour se reposer de ses lentes et sourdes combinaisons? Pour moi, je le dis en toute sincérité, je ne puis me décider à prendre ce spectacle au tragique: il suffit de le prendre au sérieux. Je ne pense pas que qui que ce soit en Europe, — et l'Angleterre moins que tout autre, — veuille troubler la paix. Il ne me paraît pas démontré que qui que ce soit — et l'Angleterre moins que tout autre, — ait à cela un intérêt apparent ou caché; et, quant aux difficultés présentes, elles ne me semblent pas d'une nature telle qu'elles soient au-dessus du savoir-faire de la diplomatie courante.

Il suffit de parler clair et de s'entendre,

I

Puisqu'il s'agit de « l'homme malade », essayons d'abord de lui tâter le pouls.

L'existence, j'allais dire la survivance de la Turquie, est, depuis longtemps, un problème aussi intéressant qu'absorbant pour la diplomatie européenne. A vrai dire, il date du jour où un dernier effort de l'Asie a enfoncé comme un coin, dans l'Europe déjà constituée, les armées des Bajazet et des Méhémet. Dès cette époque, et même, au xve siècle, l'installation de la domination musulmane en Europe a été une sorte d'anomalie, dont le succès ne s'explique que par l'étonnante décadence des peuples auxquels les sultans imposèrent le joug de la conquête. Un état de choses qui ne paraissait que provisoire et précaire a duré par les mêmes causes qui en avaient facilité l'établissement : d'une part, l'insuffisante virilité des populations soumises, d'autre part, les qualités militaires des conquérants.

N'est-ce pas, en effet, un spectacle digne d'étonnement et

qui fera l'admiration de l'histoire, que l'énergie de quelques millions de Turcs, jetés en avant-garde sur cette corne étroite de la péninsule balkanique et résistant depuis, quatre siècles, pied à pied, à la formidable poussée de l'Europe qui s'efforce, en vain, de les rejeter dans les steppes de l'Asie d'où ils sont venus? Que l'on relise l'histoire de la Turquie, et l'on distinguera les véritables raisons de cette longue survivance. Elles ne sont nulle part ailleurs que dans les qualités militaires d'une sorte d'aristocratie de conquérants et de guerriers qui s'est réservé l'usage des armes et dont le dernier sait mourir, sans se plaindre, pour les causes qu'il sert. Si j'insiste sur ce point de vue, ce n'est pas seulement par le désir naturel de rendre hommage à la vérité : mais c'est qu'il y a là un élément politique, qu'en tout état de cause, il faut se garder de considérer comme négligeable.

Cependant l'anomalie n'en subsiste pas moins. Elle va sans cesse en s'accentuant : et cela, pour deux raisons : la première, c'est que l'élément musulman est décidément inassimilable à l'Europe; la seconde, c'est que les peuples, jadis soumis et domptés, ont réappris, peu à peu, leur langue, leurs traditions, leur histoire, leur patriotisme; que ces populations se sont relevées et qu'elles regardent en face, maintenant, leurs maîtres d'hier, leurs adversaires de demain et, pour tout dire en un mot, qu'à l'heure présente, lorsque le XXe siècle va commencer, on n'en est plus, qu'on le veuille ou non, à la fin du XVe siècle.

La question qui vient de se poser, on l'a rencontrée maintes fois, au cours de l'histoire. Jamais, peut-être, elle n'est apparue avec une pareille netteté, avec des arêtes aussi vives; jamais on n'a trouvé, chez les parties engagées, une conscience aussi complète des situations, des intérêts et des droits respectifs.

La crise actuelle a-t-elle pris au dépourvu le commandeur des croyants? Cela est peu probable. Car cette crise, tantôt plus et tantôt moins aiguë, existe en Orient à l'état permanent. On peut dire qu'elle est le fond et la raison d'être de toute l'activité politique de la Sublime Porte. Le sultan Abd-ul-Hamid est trop attentif et trop avisé pour s'être laissé surprendre. On l'accuse parfois d'insouciance aveugle ou d'entêtement. La vérité est qu'il voit d'autres choses que celles que nous voyons

nous-mêmes; c'est qu'il est en haut d'un toit dont nous n'apercevons qu'un versant: c'est qu'au moment précis où nous l'accusons d'inattention, son attention est tout entière absorbée par des choses importantes qui échappent à notre insuffisante information.

Ce n'est pas une profession agréable que celle de sultan des Turcs, par le temps qui court. Celui qui règne actuellement, et cela bientôt depuis vingt ans, ne doit probablement la durée déjà longue de son règne qu'aux très réelles qualités qu'il a déployées jusqu'ici dans l'art complexe du gouvernement des peuples.

C'est un petit homme noir, au teint pâle, aux yeux inquiets, à la main féminine. De cette main frêle, il tient tous les fils qui relient le monde musulman, depuis le centre de l'Afrique et de l'Asie, jusqu'aux Balkans; il tient les clefs du Saint-Sépulcre et les clefs des Dardanelles; il tient le Coran et il tient aussi la Bible; il tient le sabre et il tient la lance; et il tient par surcroît, pas mal des fils embrouillés de la diplomatie européenne: petite main fine, très occupée, en vérité.

Le sultan actuel a ceci de particulier qu'il n'est pas, mais pas du tout, un Européen. Il faut que l'Europe en prenne son parti. Elle n'a pas affaire ici à un Méhémet-Ali, ni à quoi que ce soit qui lui ressemble. Le sultan est un vrai Turc, un « vieux » Turc, un mahométan pieux. Il suffit d'entrer dans son palais d'Yldiz et de voir, dans les antichambres, le long des murs, sur les sofas à la turque, ces personnages des *Mille et une Nuits*, barbes grises ou blanches, têtes à turbans et mains égrenant des chapelets, qui sont là dans l'attente jamais lasse d'une audience toujours accordée à la fin; il suffit d'un coup d'œil sur ces gens venus de tous les coins du monde musulman, pour comprendre de quoi il retourne. Le mahométisme a ici son chef. Il tient à lui et il le tient.

Par inclination ou par raison, le sultan, depuis qu'il est sur son trône, a appliqué la maxime d'Aristote que les gouvernements sur leur déclin doivent, pour reprendre des forces, remonter vers le principe même de leur institution et, Calife, Commandeur des croyants, Sultan et Padischah, il ne s'est jamais départi de la fidélité la plus attentive à la partie essentielle de la tâche qui lui incombe.

Ce principe une fois posé, le sultan a montré, d'ailleurs, envers ses autres sujets des qualités réelles de douceur, de générosité et d'impartialité. Les étrangers ont généralement trouvé auprès de lui un bon accueil et même, le plus souvent, des égards. Dans le gouvernement, qu'il a voulu personnel, il s'est montré fin, souple, laborieux, mais surtout doué d'une sorte d'instinct vraiment extraordinaire pour sentir, appréhender, fuir le danger. Cela va jusqu'à la divination. Et c'est ainsi qu'il a pu jusqu'ici éviter les pièges innombrables que la destinée tendait devant ses pas.

En somme, depuis dix-huit ans, il a réussi, dans ce sens qu'il a fait vivre lui, sa dynastie et son empire. Étant données les circonstances de son avènement, c'est là un mérite auquel il faut rendre hommage et un service dont il faut lui savoir gré. Quelle que soit la valeur diverse des conseillers qui se succèdent auprès de lui, c'est incontestablement au prince que l'on doit ce résultat, et c'est encore à lui qu'il appartient de résoudre le problème posé, l'hiver dernier, par les violences et les excès qui ont ensanglanté l'Arménie.

Je ne rechercherai pas ici sur qui doivent retomber les premières responsabilités des massacres. Il s'agit là, en somme, d'un de ces mille incidents de la lutte entre chrétiens et musulmans dont j'ai rappelé, tout à l'heure, les grandes lignes. L'incident eût pu se régler, comme bien d'autres, par des concessions réciproques, mais on n'a pas su y pourvoir à temps; et qui sait? peut-être que si cette solution, la plus naturelle, en somme, et la plus sage, n'a pu être obtenue, c'est que l'Europe s'en est mêlée. Du coup, la question arménienne, en s'ouvrant, rouvrait la question d'Orient.

II

L'Angleterre a, dans le monde, une situation privilégiée qui excite, parfois jusqu'à l'imprudence, la fertile imagination de ses publicistes et de ses hommes d'État. On peut aller loin, dans la voie des hypothèses ou des expériences, quand on est à l'abri derrière la « ceinture d'argent ». On peut être

hardi sur les prémisses, quand on n'a guère à s'inquiéter des résultats.

Engagée partout, en raison des intérêts innombrables répandus sur le globe terrestre, l'Angleterre a en outre une certaine tendance à se mêler un peu de tout.

Il y a toujours quelque part, dans l'Empire britannique, quelque comité, quelque secte, quelque cercle qui, de très bonne foi, et pour occuper probablement les ternes après-midi des dimanches brumeux, rêvent à je ne sais quelle modification, amélioration, destruction ou reconstruction de tout ou partie des choses passées, présentes ou futures, et il y a toujours aussi un orateur de club ou de meeting prêt à haranguer interminablement sur ses idées et à les imposer, le cas échéant, au programme d'un candidat en quête d'une circonscription électorale.

Parmi ces comités sans nombre fonctionnent ceux qui se sont consacrés à l'amélioration du sort des Arméniens; leur but est éminemment philanthropique. J'ajoute même qu'il est légitime, puisque les conventions internationales ont confié une certaine autorité à l'Europe en ce qui concerne les réformes à faire en Arménie. Il est vrai qu'à côté de l'élément moral et religieux, on trouve, dans ces comités, d'autres tendances plus mêlées et des intentions peut-être moins pures. Mais c'est là le sort de tous les groupements et de toutes les associations.

Quoi qu'il en soit, quand la nouvelle des massacres d'Arménie est arrivée en Angleterre, elle y a trouvé un terrain tout préparé. La presse anglaise, avec sa promptitude ordinaire, en avait fait un sujet d'information et de discussion; le gouvernement, qui était, à l'époque, celui de lord Rosebery, a suivi docilement, et bientôt les chancelleries elles-mêmes ont été prises dans l'engrenage.

Ainsi s'est ouverte la première phase de la question arménienne. Lord Salisbury, qui l'a reprise des mains de son prédécesseur, s'en est expliqué, avec la plus loyale franchise, dans son premier discours. Trois puissances ont été considérées ou, si vous le voulez, se sont considérées comme ayant une sorte de mandat moral pour intervenir auprès du sultan, obtenir de lui une enquête sincère et, le cas échéant, une

amélioration du sort des Arméniens. Ces trois puissances sont : l'Angleterre, qui avait pris une sorte d'initiative; la Russie, en raison de son voisinage, et la France, qui agissait à un double point de vue : son intervention était demandée par le sultan ; en outre, amie de la Russie et entretenant avec l'Angleterre les relations les plus cordiales, elle était qualifiée pour travailler de concert, avec les deux puissances, à une négociation visant, d'une façon générale, le sort des chrétientés d'Orient.

Cette combinaison avait quelque chose de si rationnel que les autres puissances se tinrent volontairement dans l'ombre, appuyant seulement de leurs avis et de leur adhésion générale les conseils amicaux donnés au sultan par les gouvernements anglais, français et russe.

La négociation, engagée l'hiver dernier, a duré longtemps, beaucoup trop longtemps ; et c'est ici que l'on observe cette malheureuse indécision à laquelle le sultan est condamné, non seulement par les tendances de son esprit, mais par les suites naturelles de sa position si difficile. A Constantinople, on ergota sur les faits d'abord, puis sur les formules et sur les protocoles ; les ministères furent plusieurs fois modifiés ou changés de fond en comble. Djevad, Saïd, Kiamyl s'y épuisèrent. On ne savait se résoudre, on paraissait successivement, et parfois simultanément, docile ou obstiné. L'homme de qui tout dépendait, en apparence, entrevoyait probablement, lui, les conséquences inaperçues des résolutions qu'on lui demandait de prendre si rapidement. Cependant, cette phase de la négociation aboutit. D'après les explications données par lord Salisbury, le cabinet de Londres avait posé des conditions sinon plus dures, du moins différentes de celles qui furent acceptées à la fin. Mais il avait, de bonne grâce, laissé le choix au sultan, et celui-ci finit par se rallier au projet dit « des ambassadeurs », à la rédaction duquel M. Cambon paraît avoir eu la plus grande part.

Ce fut un grand soulagement pour tout le monde quand, vers le milieu du mois dernier, on apprit l'heureuse nouvelle de l'arrangement qui venait d'intervenir. Mais la joie fut de courte durée. Au cours même de la négociation, on avait vu surgir de nouvelles sources de difficultés. En Bulgarie, en Macédoine, en Asie Mineure, les esprits s'étaient échauffés.

Un moment même, au cours de l'été, on avait pu appréhender de sérieuses complications dans la péninsule des Balkans. Une heureuse initiative de l'Autriche, appuyée sur le concours loyal de toutes les puissances, avait dissipé ces craintes. A Constantinople même, des troubles avaient éclaté. Les Arméniens avaient eu, ici, leur part directe de responsabilité; bientôt refoulés, traqués dans les églises, ils n'en étaient sortis que grâce à la protection des ambassades.

Par contre, l'élément musulman s'agitait. Tout le monde commençait à s'apercevoir que le sultan avait des devoirs de nature très diverse, qu'il avait à satisfaire ou à contenir des exigences absolument contradictoires. Toute concession faite d'un côté provoquait des réclamations de l'autre. Désordre contre désordre, troubles contre troubles, violence contre violence, tel était le cruel dilemme dans lequel la Sublime Porte se trouvait et se trouve encore placée.

Si l'on en croit des informations, peut-être « sensationnelles », le mal s'est répandu rapidement : à Constantinople, d'abord ; puis en Arménie, de nouveau ; puis dans toute l'Asie Mineure, à Zeïtoun, à Trébizonde, à Damas, que sais-je? Voilà qu'aujourd'hui on le dénonce au Yémen, et on montre, sur ce point, les Arabes en lutte avec les Turcs; on dirait d'une conflagration universelle. Il ne faut rien exagérer. Souvent un incident minuscule est grossi à plaisir. Des bruits non contrôlés, venant d'on ne sait où, s'exagèrent par l'appréhension vraie ou feinte de ceux qui les colportent. Il n'en reste pas moins qu'il y a, en ce moment, en Turquie, plusieurs foyers d'agitation; de là des risques sérieux pour les populations chrétiennes de l'Empire et, ce qui est plus grave encore, pour la sécurité des nationaux européens ; par suite, peuvent s'accroître les difficultés intérieures ou internationales que chacun s'applique, en ce moment, à restreindre ou à étouffer.

III

La conséquence la plus regrettable de ces derniers troubles est d'avoir motivé une nouvelle intervention de l'Europe. Ils

ont ouvert une seconde phase de la question arménienne, la première étant close par l'arrangement du 19 novembre. Dans la première phase, trois puissances étaient d'accord pour marcher ensemble et d'un même pas. Aujourd'hui la difficulté est plus grande, parce que les parties sont plus nombreuses.

La raison de l'intervention paraît avoir été au début le désir fort légitime de chacune des puissances de venir au secours de ses nationaux, en cas de péril prochain. Déjà l'Angleterre entretenait dans la Méditerranée une flotte nombreuse. Cette flotte s'approcha des côtes. D'autres la suivirent. On n'était plus trois seulement, mais quatre, six, demain davantage ; on dit, en effet, que la Grèce et les États-Unis se préparent aussi à se joindre à la manifestation.

En principe, je n'aime pas beaucoup les manifestations navales. Ou elles s'achèvent piteusement, comme à Dulcigno, ou elles mènent bien loin comme à Alexandrie. Elles embarrassent les diplomates plutôt qu'elles ne les aident ; elles ont, en tout cas, cet inconvénient que, s'il est facile de les décider, il est le plus souvent difficile d'en marquer le terme. Mais il en est de cela comme de bien d'autres choses : quand l'exemple est donné, il est bien difficile de ne pas le suivre.

Les bateaux se remuèrent donc dans la Méditerranée, — non seulement quelques avisos, mais des flottes entières. Ces démarches trouvèrent immédiatement leurs corollaires, dans deux faits également importants quoique d'ordre différent : lord Salisbury prononçait un nouveau discours, et, dans son langage, on entendait comme un bruit d'armes. D'autre part, l'Autriche-Hongrie prenait l'initiative d'une proposition soumise à l'examen de toutes les puissances.

Analysons ces deux faits, les derniers qui se soient produits ou, du moins, qui soient parvenus à la connaissance du public.

Lord Salisbury a parlé : ses deux discours, rapprochés l'un de l'autre, donnent une impression identique, à savoir qu'en Angleterre on n'a pas une confiance absolue dans les promesses du sultan, ou, du moins, on n'a pas confiance dans sa force ou dans son autorité. On soupçonne le sultan, pris entre deux courants opposés, de nager entre deux eaux. Il a beau écrire

et se mettre personnellement en cause. On lit ses lettres en public, on enregistre ses paroles et on continue à se montrer pessimiste. Cependant, ajoute-t-on, on a confiance dans le concert des puissances,

Mais qu'est-ce que c'est que le concert des puissances? et, s'il existe un accord, sur quoi donc s'est-on entendu? Voilà qui reste obscur.

C'est cette obscurité que le comte Goluchowski paraît avoir voulu dissiper par une proposition dont le public ne connaît pas la teneur; mais il s'agit évidemment d'un projet d'action commune en vue de veiller au rétablissement de l'ordre dans les États du sultan. Le comte Goluchowski est un diplomate éclairé et actif. Son intervention a été heureuse, l'été dernier, au moment où des complications menaçaient du côté de la Macédoine. En la renouvelant récemment, a-t-il été aussi bien inspiré? Nous serons probablement bientôt renseignés à ce sujet.

Quoi qu'il en soit, à l'heure présente, tout est en l'air: agitation incontestable, mais peut-être un peu exagérée, dans les différentes provinces de l'Empire turc: discours pressants de lord Salisbury: manifestations navales: grande activité des chancelleries... Nous en sommes là, attendant les événements.

Que faut-il penser du lendemain? On sent combien il faut être prudent dans le champ des hypothèses. Cependant j'ai dit que je reste optimiste et, comme c'est travailler à la cause de la paix que d'expliquer pourquoi, je crois pouvoir exposer ici rapidement mes raisons.

Ou la crise que traverse, à l'heure présente, l'Empire ottoman restera intérieure: ou elle tendra de plus en plus à prendre un caractère international. Qu'elle soit uniquement intérieure, c'est ce que tout le monde doit désirer. Le sultan reste maître chez lui. Qu'il se montre disposé à exécuter rapidement ses engagements: qu'il les réitère avec une force accrue encore par le sentiment unanime de l'Europe et qui ne laisse aucun doute sur ses intentions; qu'il ait des troupes en nombre suffisant, — il les a; — que leurs chefs reçoivent des instructions sages et modérées, — on dit qu'ils les ont reçues; — que, d'autre part, les populations chrétiennes, arméniennes, grecques, crétoises ou autres n'entendent que de bons

conseils : que, par-dessus tout, on évite tout ce qui peut donner prétexte à une intervention directe des puissances : violences à l'égard des chrétiens, attentats contre les colonies ou les membres des colonies étrangères : que la presse aussi veille à ne pas propager des nouvelles alarmistes : — ces sages précautions une fois prises et les sentiments pacifiques de tous se manifestant par un bon vouloir unanime, on peut compter que, l'hiver aidant, les agitateurs seront vite réduits à l'impuissance. Au printemps, le sultan sera en mesure de faire face aux éventualités.

Mais il faut aussi envisager l'autre hypothèse : à savoir que, par le concours fortuit des circonstances, la question s'embrouille et tende à devenir de plus en plus internationale. Même alors, j'ai l'impression qu'il n'y a pas de chances sérieuses de voir les événements actuels se tourner en complications redoutables.

Mon raisonnement s'appuie sur une constatation de fait, dont on appréciera facilement la portée. Dans des circonstances toutes récentes, la diplomatie s'est trouvée en présence d'une situation qui n'était pas sans quelque analogie avec celle-ci. Un autre « homme malade » paraissait sur le point de succomber en Extrême-Orient. La chute de l'empire chinois, prévue par quelques-uns, escomptée peut-être par quelques autres, pouvait amener des malheurs immenses. C'est alors qu'on a vu, pour la première fois, fonctionner en public une des plus puissantes machines de pacification que la diplomatie ait connue, c'est l'entente franco-russe. Il semble que le cours des événements veuille la mettre, une seconde fois, à l'épreuve. Mais elle ne doit point redouter cette expérience décisive : car le passé répond de l'avenir.

En Extrême-Orient, l'attitude prise si nettement par les deux puissances alliées a suffi pour apaiser un grave conflit et pour mettre bientôt les choses au juste point. Non seulement le Japon, se rendant aux conseils qui lui étaient donnés, a su se modérer dans sa victoire, et la Chine a repris rapidement le cours de sa vie normale, mais les combinaisons diplomatiques qui ont accompagné cet incident ont jeté une vive lumière sur la situation respective des grandes puissances européennes.

L'Allemagne a été entraînée dans l'orbite de ses deux voisines dont l'union pèse d'un poids si lourd, et l'Angleterre, sans appuis continentaux, a aidé elle-même à la prompte conclusion de la paix.

En un mot, les deux puissances alliées ayant fait connaître leur désir formel de voir se régler pacifiquement une difficulté qui, pourtant, prenait son origine dans un état d'hostilité déclarée, la paix a été rétablie. Comment supposer qu'il en serait autrement, si un accord pareil se manifestait de même en Europe, alors que la crise actuelle est beaucoup moins grave?

Y a-t-il donc une puissance réellement décidée à troubler un *statu quo* pacifique que tendent à assurer les raisons les plus fortes : le respect des traités et de la foi jurée, la crainte universelle d'hostilités que le monde entier maudirait, l'impossibilité de déterminer d'avance les positions qui seraient prises, le lendemain, par chacune des parties en cause, l'impuissance où l'on est de dire par quelle combinaison politique ou diplomatique meilleure on remplacerait l'état de choses existant? Pour moi, il me faudrait l'évidence pour me ranger à l'opinion contraire.

On parle d'accord entre les puissances ; sur quelle formule cet accord peut-il se faire autre que celle-ci : le respect des traités, le respect du droit existant et reconnu par tous? La base de toute entente n'est-elle pas nécessairement là? Si on doit mettre sur le papier quelque rédaction, n'est-il pas évident qu'une seule et unique déclaration doit primer toutes autres, à savoir que les puissances intervenantes prennent toutes et chacune l'engagement de ne chercher en rien à détourner à leur profit particulier une parcelle quelconque de l'Empire ottoman? Qui donc, sur interpellation loyale, se refuserait à prendre un tel engagement? Et une fois l'engagement pris, qui pourrait songer à le violer?

Cette position bien établie, toutes les autres conséquences en découlent par surcroît. Si tout le monde respecte l'intégrité de la Turquie, tout le monde doit désirer voir l'autorité du sultan s'exercer et s'exercer seule dans ces limites. Tout le monde doit veiller, par conséquent, à ce que l'apaisement immédiat, qui est le premier but à poursuivre, ait pour corollaire des réformes sages, modérées, prudentes, non

singulières, puisqu'elles ont été déjà appliquées dans d'autres provinces, non particulières, puisqu'elles peuvent être réclamées à bon droit par toutes les populations chrétiennes de l'Empire. Le sultan est déjà entré dans ces vues. Comme prix du secours qu'on lui apporte, on est en droit d'attendre de lui qu'il y persévère librement. Nous revenons donc par un détour à la solution première, qui est la seule désirable, à savoir de considérer la crise présente comme ayant surtout un caractère intérieur et comme devant être réglée par les moyens dont dispose le sultan lui-même. Détruire l'Empire ottoman, hâter la mort de l'homme malade est une formule simple, trop simple. N'est-ce pas le cas de demander comme Gambetta : par quoi le remplacera-t-on?

Il appartient donc aux deux puissances pacifiques qui, depuis le début de cette affaire, se sont appliquées à renfermer dans de justes proportions les conséquences des affaires arméniennes, de faire connaître nettement leurs vues. Après elles, d'autres viendront, car quand le bon chemin est connu, personne ne s'en détourne volontiers. Il appartient au concert franco-russe de manifester sa foi profonde dans le maintien de la paix et dans l'intégrité de l'Empire ottoman. Cette parole sage et forte sera écoutée. Elle suffira pour réunir toutes les opinions et tous les vœux, et, la paix étant sauvegardée, le sultan, remis d'une alarme si chaude, connaîtra le prix des conseils qui lui viendront de puissances si scrupuleusement fidèles aux engagements qui assurent la survivance de son Empire et de sa dynastie.

X X X

AMOURS

DE LA MARQUISE DE M***

ET

DU COMTE DE M***

AVANT-PROPOS

Le comte de M***, on l'aura deviné, c'est Mirabeau lui-même ; et la marquise de M***, Sophie de Monnier.

C'est en 1775 qu'ils s'étaient connus à Pontarlier : — lui, vingt-six ans, prisonnier d'État, à la requête de son père qui, par cette mesure de rigueur, l'avait mis à l'abri de multiples poursuites et, d'abord, de ses créanciers ; marié, d'ailleurs, et déjà trompé par sa femme, et capitaine de dragons : mal gardé, au fort de Joux, par M. de Saint-Mauris, vieux gentilhomme et vieil officier, qui, n'ayant point d'autres prisonniers, laissait galamment celui-là se promener dans la ville et dans les environs ; — elle, Sophie de Ruffey, vingt et un ans, mariée au président de Monnier qui n'en avait guère plus de soixante, mais en paraissait bien soixante-dix.

C'est au donjon de Vincennes, en 1777, que Mirabeau écrit ces dialogues. — Dans l'intervalle, évasion de Mirabeau, fuite de Sophie ; vie commune, à la fois « disetteuse » et « heureuse », en Suisse et en Hollande ; puis arrestation,

extradition des deux amants ; Sophie enfermée dans un couvent, à Gien ; Mirabeau en prison, à Vincennes. — Et donc, c'est pour se distraire, dans une captivité plus rigoureuse que la précédente et qui durera trois ans et demi, c'est pour se consoler, parmi des « sévérités muettes et terribles », que Mirabeau entreprend de raconter ses amours. Non seulement il recueille ses souvenirs, mais il fait appel à ceux de Sophie et lui demande des notes : « Écris-les avec détail, tendresse et naïveté ; fais pour mon usage une petite récapitulation des dates, des principaux événements de nos amours (à la fois si heureux et si infortunés), depuis que je te connais ». Au-dessous du titre, il met en épigraphe :

Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te veniente die, te, decedente, canebat.
(VIRG.)

Là, seul, touchant sa lyre et charmant son veuvage,
Tendre épouse, c'est toi qu'appelait son amour,
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.

On sait que les lettres de Mirabeau à Sophie, « écrites du donjon de Vincennes », ont été publiées moins d'un an après sa mort, en 1792, par Manuel, procureur de la Commune. On sait aussi que cette publication a été faite sans aucune discrétion. Elle avait « révélé Mirabeau, dit Sainte-Beuve, dans la pleine frénésie des passions et des sens[1] ». Plus tard, en publiant ce qu'il put appeler les *Mémoires de Mirabeau*, son fils adoptif, M. Lucas de Montigny, exprima le regret qu'on n'eût pas fait de ce recueil, par des suppressions délicates, « un ouvrage à la fois attrayant et à peu près irréprochable, plein de piquants sujets d'études psychologiques et d'exemples de style, dont aucune impureté ne souillerait la grâce, dont aucun danger ne ferait condamner l'agrément ». Et Sainte-Beuve lui-même, à cette occasion, accordait qu' « en ce qui touche les portions toutes romanesques de la vie des grands hommes », on peut se permettre, en effet, de « légères et chastes atteintes ».

1. *Portraits contemporains*, tome II.

Quant aux *Amours de la marquise de M*** et du comte de M****, le manuscrit original en était égaré. Une copie, faite à l'époque, sur un grand cahier de papier gris, était seule entre les mains de M. Lucas de Montigny. En 1834, il ne jugeait pas qu'il fût séant de publier ces dialogues ; et Sainte-Beuve écrivait : « Nous voudrions que M. Lucas de Montigny se laissât fléchir ».

« Il s'est laissé fléchir, en effet », écrivait Sainte-Beuve en note, bien des années après : du moins le fils de Mirabeau confia-t-il au critique, en 1851, cette précieuse copie ; et le critique en cite plusieurs passages dans son étude sur *Mirabeau et Sophie*[1]. M. de Loménie, à son tour, en eut connaissance ; il en fit des extraits, les mêmes pour la plupart, qui se trouvent dans le troisième volume de son ouvrage : *les Mirabeau*[2]. Mais jusqu'ici le texte complet de ces dialogues est demeuré inédit.

Le hasard des ventes a fait tomber entre nos mains l'original[3]. La reliure en parchemin recouvert de deux bandes en croix, cette reliure dont parle Mirabeau dans son testament publié par Jules Janin, a disparu ; mais le manuscrit, d'un bout à l'autre, est de la main de Mirabeau. C'est bien son écriture si personnelle, ces caractères si prodigieusement serrés dont il parle dans une de ses lettres à Sophie. La page paraît presque noire, tant les lettres sont rapprochées les unes des autres, et tant les lignes se touchent : l'œil ne se repose qu'aux taches blanches des alinéas. On voit que l'auteur économisait le papier. Avec sa fringale d'écrire, il épuisait bientôt la provision que lui remettait son « porte-clefs ». « Je l'avertis que la disette de papier me menace beaucoup » écrit-il à Sophie ; et malgré sa « vue qui se fatigue », il resserre tant qu'il peut son écriture. — Aussi bien la police a-t-elle pris note du papier qu'employait le prisonnier ; elle y a mis sa marque : plusieurs feuillets sont cotés et paraphés par elle.

Ces dialogues sont au nombre de six.

Le premier représente le premier entretien quelque peu

1. *Causeries du lundi*, tome IV.

2. Nous avons mis entre crochets les passages cités, soit par Sainte-Beuve, soit par Loménie,

3. Le petit-fils de M. Lucas de Montigny a bien voulu me communiquer la copie.

important que Mirabeau et madame de Monnier aient dû avoir, en octobre ou novembre 1775. Ils s'étaient rencontrés en juin, à un dîner donné par M. de Saint-Mauris; puis à la promenade, puis dans un bal champêtre, enfin à Pontarlier, lors des fêtes données à l'occasion du sacre de Louis XVI (25 juin 1775): et le jeune prisonnier, alors, avait trouvé bon accueil chez la jeune femme du vieux président. Les visites avaient cessé jusqu'à l'automne. Tout en échangeant les caquets de la ville, le jeune homme et la jeune femme s'expliquent là-dessus : ils en rejettent la faute sur M. de Saint-Mauris et un de ses amis, M. de Lalleu, qui les auraient desservis l'un auprès de l'autre. En même temps, elle le plaisante sur une certaine « Bélinde », une voisine dont il a obtenu les faveurs, mais qu'il se défend d'aimer : « Tout cela est bien loin de l'*amour*, mot que je n'entends jamais prostituer sans regret. »

Le cinquième et le sixième dialogue (inachevé), dont les personnages sont la marquise et madame de Saint-Belin, son amie d'enfance, commencent d'exposer la comédie d'intrigue ou le roman d'aventures qui mènera les deux amants, par la route de Dijon, par la Suisse et la Hollande, jusqu'au donjon de Vincennes et au couvent de Gien.

Les deux amants, disons-nous : comment ils le sont devenus, c'est précisément ce que laissent voir les trois dialogues intermédiaires. — Lors du troisième, apparemment, la scène se passe le 13 décembre 1775, date mémorable ! — A eux trois, ces dialogues semblent former un tout, comme un petit drame; et c'est de ce petit drame que la *Revue de Paris* offre les prémisses au public[1].

« Ces souvenirs des commencements, — disait Sainte-Beuve en 1834, avant de les connaître en aucune manière, — doivent être pleins de pureté et de charme, lorsque le prisonnier de Joux, jouissant d'une demi-liberté, venait à Pontarlier chez le vieux marquis de Monnier dont la maison lui était ouverte, lorsqu'il racontait devant lui et sa jeune femme les malheurs et les fautes qui l'avaient conduit là, et qu'elle, comme Desdémona aux récits d'Othello, comme Didon aux récits d'Énée, comme toutes les femmes qui écoutent longuement des exploits

1. L'ouvrage complet paraîtra bientôt chez Techener.

ou des malheurs, pleurait et l'aimait pour ce qu'il avait fait et subi, pour ce qu'il avait souffert. » — Les exploits de Mirabeau, c'était surtout d'avoir fait trop de dépenses et rossé trop rudement un gentilhomme obèse : ses malheurs, d'avoir été trompé par sa femme et mis à l'abri de la justice en diverses prisons par l'altière autorité de son père. Va-t-on reconnaître à ces dialogues le « charme » et toute la « pureté » qu'espérait Sainte-Beuve ? Nous n'osons le garantir. En fait de pureté, celui que nous donnons le dernier laisse à désirer peut-être; et, pour les lecteurs de la *Revue*, nous avons dû nous permettre, au milieu et à la fin, deux de ces « légères et chastes atteintes » que justifiait Sainte-Beuve.

« En travaillant à mon quatrième dialogue, écrivait Mirabeau à Sophie, le 27 août 1777 (et ce quatrième est celui-là précisément qui devient ici le troisième et dernier), j'ai éprouvé un vrai plaisir : c'est d'avoir trouvé et réuni la démonstration complète que tu ne m'as rendu heureux que parce que tu l'as dû... » Et plus loin, dans cette même lettre, après avoir résumé « ce dialogue trop long pour qu'il le transcrive », il conclut bravement : « Tout mon quatrième dialogue est bien joli. »

On verra s'il avait tort. Au moins ces dialogues, et notamment celui-là, sont-ils « un ouvrage attrayant », plein de piquants sujets d'études psychologiques, et même « d'exemples de style », ainsi que le voulait M. Lucas de Montigny : — on jugera si Mirabeau, comme le prétendait Rivarol, est « un Barbare effroyable en fait de style », ou bien s'il offre un exemplaire de style, au moins, digne d'être admiré pour l'époque, un style postérieur à celui des conteurs galants comme à celui de Rousseau et de Diderot, et qui déjà se trouve le style d'un orateur; — mais surtout n'est-ce pas un document curieux sur la philosophie et la casuistique, la morale et la dialectique amoureuses du XVIIIe siècle finissant?

La chose est amusante; elle est touchante aussi. Même cette rhétorique ou cette phraséologie du temps, songez que Mirabeau la griffonne, avec la verve et l'éloquence d'un tempérament et d'un cœur sincères, sur des feuillets visés par la police, dans une cellule de Vincennes. Et, sans doute, cette jeune femme parle un peu facilement de se donner

un coup de poignard ; et, d'autre part, elle dit volontiers : « Mes sens, que je ne connus jamais avant tes caresses... » Elle les a connus après : quand Mirabeau, sorti de Vincennes, aura cessé de l'aimer, elle ne se défendra pas de chercher ailleurs ce qu'elle n'attend plus de lui ; et dans la nuit du 8 au 9 septembre 1789, abandonnée par un autre, elle s'enfermera dans sa chambre en allumant du charbon... Et Mirabeau apprendra sa mort par la lettre d'un médecin à son beau-frère, curé de province et député, — pendant une séance de l'Assemblée constituante.

VICOMTE HENRI BEGOUEN

I

LA MARQUISE DE M***, LE COMTE DE M***

LA MARQUISE.

Vous ne savez point vous déguiser, monsieur le comte. Il était aisé de s'apercevoir hier que vous aviez à vous plaindre de M. de Lalleu.

LE COMTE.

Faites-moi la grâce d'être persuadée, madame, que je me contraignais encore. Les tons importants de cet orgueilleux mortel m'ont toujours paru ridicules et je n'en témoignais rien : car il est assez en moi de supporter les défauts des autres, sûr que je ne puis que gagner à donner l'exemple de la tolérance. Mais la duplicité m'irrite, parce que je suis incapable de montrer deux visages et de machiner des inventions pour quelque intérêt que ce puisse être. Pourquoi donc n'être pas vrai ? Si M. de Lalleu désirait de vous plaire et d'éviter ma concurrence, n'imaginait-il d'autre moyen pour y réussir que de vous faire des contes odieux ? Quelle opinion pouviez-

vous avoir de moi, lorsque vous pensiez que je répondais à vos honnêtetés par des comparaisons ou des plaisanteries offensantes?

LA MARQUISE.

Je croyais que vous me jugiez d'après M. de Saint-Mauris, qui certainement ne me peint pas en beau.

LE COMTE.

M. de Saint-Mauris m'a peu parlé de vous, madame, et ne s'est jamais livré lorsque je l'ai entretenu. Quant aux autres habitants de cette ville que j'ai été à portée d'écouter, tous les hommes honnêtes vous respectent, le peuple vous chérit, les femmes vous détestent, et, dans mon opinion, l'on ne peut pas mieux faire votre éloge... Ah! madame la marquise, que vous me jugiez mal, lorsque vous m'avez cru votre détracteur!

LA MARQUISE.

Je sais tous les ridicules que l'on m'a donnés dans cette ville; mais il y a des gens qui ne mettent point en colère : je n'ai pas une amie à Pontarlier: j'y ai vingt espions et cent critiques; je les entends de sang-froid, je ne les vois que pour n'être pas toujours seule; je reste des journées entières chez moi: je lis; j'écris pour les affaires de M. de M***; je m'occupe sérieusement à des chiffons; je fais un reversis le soir; j'écoute des médisances, je les oublie bien vite; je dors et je recommence: en un mot, je tue le temps. Avec cela l'on n'est pas bien heureuse, mais on est assez tranquille. Les plaisirs vifs donnent des secousses: et plus on les ressent, moins les intervalles où ils nous échappent sont supportables. On dit que l'ennui naquit un jour de l'uniformité : l'uniformité me sauve, au contraire, de l'ennui... Mais c'est trop parler de moi ; je me souviens que vous m'avez promis de nouvelles preuves de votre indifférence pour Bélinde, et j'ai quelque envie de vous sommer de votre parole.

LE COMTE.

Je remplirai volontiers mes engagements, madame... Mais ne vous doutez-vous pas de ce que je vais vous dire?

LA MARQUISE.

Non, en vérité : je donne la bonne aventure avec des cartes, mais hors de là je ne devine jamais.

LE COMTE.

J'ai eu l'honneur de vous assurer que je n'étais pas amoureux de Bélinde : et la preuve la plus satisfaisante que je puisse vous en donner, c'est que je le suis d'une autre.

LA MARQUISE.

Assurément vous avez bien caché votre jeu ; et cette autre n'est-elle pas fort reconnaissante du soin que vous prenez de sa réputation ? Il faut qu'elle y soit fort attachée, si elle approuve vos empressements pour Bélinde.

LE COMTE.

Madame, je ne l'ai pas consultée sur cela.

LA MARQUISE.

Mais enfin sait-elle ce que sait tout le public ?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Et ce partage de soins est de son goût ?

LE COMTE.

Je l'ignore : car je ne lui en ai point encore rendu.

LA MARQUISE.

Ah ! j'entends : c'est-à-dire que vous n'avez que le projet d'être amoureux.

LE COMTE.

Non, non, madame : ce n'est point un projet, j'aime et je sais très bien que j'aime.

LA MARQUISE.

Et vous gardez religieusement votre secret ?

LE COMTE.

Je ne le garderai pas toujours.

LA MARQUISE.

Qu'attendez-vous pour l'apprendre à celle qu'il intéresse?

LE COMTE.

La certitude qu'il l'intéresse, en effet.

LA MARQUISE.

Mais comment l'aurez-vous, cette certitude? Toutes les femmes ne font pas des avances; et je vous crois trop délicat pour avoir choisi parmi celles qui s'en permettent.

LE COMTE.

Je ne suis pas bien d'accord avec moi-même sur la circonstance qui doit me déterminer.

LA MARQUISE.

Savez-vous que vous ne parlez aujourd'hui que par énigmes?

LE COMTE.

C'est que je suis embarrassé... Voulez-vous me donner un conseil?

LA MARQUISE.

Moi? c'est selon... mais oui, je veux bien.

LE COMTE.

Écrirai-je ou parlerai-je à celle que j'aime?

LA MARQUISE.

De bonne foi, c'est là le conseil que vous me demandez? Allons, vous battez la campagne. Je ne vous crois ni assez timide pour perdre les occasions, ni assez maladroit pour n'en pas faire naître; et j'imagine qu'il n'y a que les héros de romans, et de vieux romans encore, qui méditent leurs déclarations.

LE COMTE.

Mais, madame, on ne dit qu'on aime que pour être aimé: il faut donc annoncer son amour de la manière la plus agréable à l'objet auquel on veut plaire.

LA MARQUISE.

Mais, monsieur, je ne sais pas, moi, si la dame de vos

pensées aime les billets doux, ou si une voix touchante l'intéressera davantage.

LE COMTE.

Ah! madame, vous le savez...

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, vous m'impatientez : je n'entends pas ceux qui parlent si ambigument.

LE COMTE.

Il faut vous contenter : vous désirez que je m'explique plus clairement, c'est me le permettre. J'ai cru qu'il était facile de me deviner et de lire dans mes regards que celui qui vous voit et vous entend n'est point amoureux d'une autre ; vous ne l'avez pas compris, madame la marquise, eh bien ! écoutez-moi : ce que je connais de votre esprit, ce que j'ai pénétré de votre âme a fait naître en moi des sentiments que vos yeux, tout beaux qu'ils sont, n'auraient jamais produits.

LA MARQUISE.

Monsieur de M***, je ne crois point avoir mérité de vous un persiflage qui ne vous mènerait pas loin, je vous assure...

LE COMTE.

Un persiflage, madame?

LA MARQUISE.

Je ne vous ai point interrompu, tout à l'heure, et j'en avais le droit. Écoutez-moi, je vous prie. Ce que vous m'adressez est trop formel pour que je puisse n'y voir qu'une de ces formules de galanterie que les hommes se croient obligés de prodiguer aux femmes qui n'ont que vingt ans; et traduire ainsi votre discours serait vous inviter à le répéter cent fois : dites-moi donc, monsieur, il en est temps encore, et c'est votre honneur que j'interroge, dites-moi si vous parlez sérieusement.

LE COMTE.

Madame, mon accent n'est point celui de la fausseté. Je suis très capable de m'efforcer de faire croire à une femme que je l'aime par des empressements que l'amour-propre

explique toujours ainsi ; mais non pas de le lui dire quand cela n'est point. Il est si aisé de donner le change à la plupart d'entre elles que ce n'est pas la peine de se rendre coupable d'un mensonge pour les tromper. Daignez me regarder et vous me croirez. Je suis malheureux, le malheur double la sensibilité ; vous m'avez témoigné de l'intérêt ; j'ai trouvé en vous tous les charmes qui seuls peuvent me séduire : ceux d'une âme généreuse et d'un esprit agréable ; je cherche un consolateur... eh! quel consolateur plus délicieux que l'amour ! J'aurais pu travestir celui que vous m'avez inspiré sous le nom de l'amitié et tâcher de vous engager à l'aide de ce déguisement ; mais ce détour usé me déplaît parce que je suis sincère : je vous aime, et c'est d'un amour tendre et vrai, né, sinon malgré moi, du moins presque à mon insu. Vous me connaissez, madame, vous m'avez toujours vu franc et sensible ; cela ne suffit pas pour plaire, je le sens ; mais ce serait assez du moins pour vous rassurer sur les dangers d'un attachement, si je ne vous déplaisais pas.

LA MARQUISE.

J'éprouve en ce moment combien la curiosité est imprudente. Peut-être croyez-vous, monsieur, que je pressentais ce que vous venez de me dire. Non, je suis incapable d'un tel manège. Votre conversation m'intéressait, je m'y suis livrée : voilà mon tort ; mais c'est le seul.

LE COMTE.

Pourquoi vous feriez-vous ce reproche, madame? Doutez vous que je n'eusse saisi une autre occasion de vous parler de mes sentiments, si celle-ci m'avait échappé? On la trouve toujours, quand on la cherche.

LA MARQUISE.

Votre franchise, à laquelle je veux croire, appelle la mienne. Il me serait aisé de vous répéter de beaux propos que vous avez entendus mille fois, et que vous aurez crus tout au plus une. Je pourrais prononcer les mots *devoir* et *vertu*. Ce n'est point sur les lèvres qu'ils doivent habiter, et je ne suis pas plus prude que coquette. Mon cœur est loin d'être inaccessible à l'amour. Mon âge et les circonstances ont dû vous inspirer de

l'espoir ; mais je vais vous parler avec autant de vérité que de simplicité pour vous l'ôter. Je ne vous demande point le secret ; ce serait vous croire capable de me trahir ; et si vous l'étiez, votre promesse ne vous arrêterait pas. Ce que je vais vous confier vous prouvera l'estime que j'ai pour vous. Puisse ce sentiment vous dédommager de ceux que vous ambitionneriez en vain ! Il n'est pas juste que je sacrifie ma tranquillité à la vôtre. Je m'en rapporte à votre générosité, et vous même me direz quand vous saurez mon histoire, si je dois accueillir ou repousser l'amour.

J'avais à peine seize ans quand j'ai été mariée. Ce n'est pas l'âge de la raison, mais c'est celui de la sensibilité. L'amitié seule avait exercé la mienne. Élevée dans un chapitre peu rigide, mais où je n'ai passé que mon enfance ; surveillée depuis par une mère très dévote, le cercle de mes affections était fort borné. Mon père est un homme dur et fougueux, plus propre à inspirer de la terreur à ses enfants que tout autre sentiment ; j'étais tendrement attachée à ma mère ; mais sa gravité, qui dégénère en froideur et même en sécheresse, repoussait ma confiance et glaçait tous les mots sur mes lèvres. La maison paternelle me paraissait d'autant moins agréable que j'aimais avec passion madame de Saint-Belin, dont je vous ai déjà tant parlé. Accoutumée à vivre avec elle depuis le berceau, elle me semblait une partie de moi-même, et je souffrais impatiemment d'en être éloignée. Je crois en vérité que mon cœur avait pris le change, et que j'étais vraiment amoureuse de cette charmante compagne. Le temps n'a pas desserré nos liens, et elle est encore aujourd'hui tout ce que j'ai de plus cher.

M. de M*** venait de perdre son procès contre sa fille et de la voir mariée malgré lui par arrêt. Ce revers avait augmenté son ressentiment et il était décidé à se remarier. Il prit des informations sur l'état de la famille de mon père, dont il avait été camarade de collège. M. de Cœur de Roi, auquel il s'adressa, lui parla de moi. M. de M***, qui voulait une jeune femme et sentait que son âge devait être regardé comme un supplément de dot, se décida aussitôt et me demanda : mon père aperçut d'un coup d'œil tous les avantages pécuniaires que sa famille pouvait retirer de cette alliance et reçut avi-

dement cette proposition. Ma mère n'en fut pas moins séduite et m'en parla avec une chaleur que je ne partageai point. En vain me vantait-on les complaisances d'un vieux mari : les désagréments d'une union si disproportionnée se présentaient plus clairement à moi que ses avantages. Peu de temps auparavant, on avait parlé de m'unir à M. de Buffon, et, quoique son âge soit à peu près celui de M. de M***, son nom m'avait touchée. J'ai pensé, depuis, que j'aurais été difficilement heureuse avec un homme qui a écrit qu'en amour il n'y a que le physique de bon, et que le sentiment qui l'accompagne n'en vaut rien. Quoi qu'il en soit, en perdant l'espoir de l'épouser, je perdis mon goût pour les vieillards. Cependant on insistait sur la médiocrité de ma fortune ; on alla jusqu'à me dire que j'acquerrais par cet établissement de quoi choisir dans un petit nombre d'années un mari plus de mon goût. Cette considération me parut peu délicate et ceux qui me l'offraient me connaissaient mal : mais l'idée de sortir d'une maison où je m'ennuyais excessivement m'apprivoisa un peu, et je fus touchée de la perspective de pouvoir attirer auprès de moi ma chère Saint-Belin, qui n'a presque aucune fortune, parce que tous les biens de sa maison sont substitués à son frère. Ma mère s'aperçut que j'étais ébranlée et promit avant moi. M. de M*** vint à Dijon et m'entretint un quart d'heure, pendant lequel je ne dis pas un mot ; je le revis au bout de quinze jours pour l'épouser, enfin je pris son nom, étonnée et très étonnée de m'entendre appeler *Madame* et d'avoir un *chez moi* : car nous partîmes aussitôt pour Pontarlier. Voilà, monsieur, l'histoire abrégée de mon mariage, qu'il fallait vous apprendre, pour que vous comprissiez ce que je vais vous raconter.

M. de M*** venait de perdre une femme de son âge, dévote comme lui, aimant la solitude par avarice et par humeur, et accoutumée à mener sa maison comme une bourgeoise qui tricote des bas pour ses enfants et veille sur son pot-au-feu. Jamais M. de M*** n'avait tenu le moindre état, pas même à Dôle. Ce qui était lésinerie dans madame de M*** n'était qu'insouciance de la part de son mari ; mais l'habitude l'avait amené au même point qu'elle. Sa maison était un sombre couvent, et je m'y vis enterrée avec quelque surprise : je n'a-

vais pas cru que le chef d'une cour souveraine, jouissant d'une grande fortune, dût vivre dans une petite ville aussi obscurément que le particulier le plus pauvre. Cependant je me résignai parce que je n'aime ni à murmurer, ni surtout à demander. Le renversement de la magistrature arriva : ce fut un prétexte pour M. de M*** de se renfermer plus que jamais. En vain je lui représentai qu'on attendait de lui plus d'activité : qu'il était le défenseur de ses confrères, qu'il pouvait sacrifier ses intérêts, mais non pas ceux de sa compagnie : plus philosophe que moi, il remerciait la fortune de lui faire acheter la tranquillité au prix de trois ou quatre cent mille livres, et des épigrammes que sa conduite lui attirait. Il alla passer six semaines à Paris et n'y vit pas un homme en place. Quelques dévots le confirmèrent dans ses idées ; il revint à Pontarlier faire de bonnes œuvres, et je passai deux ans avec lui sans que notre tête-à-tête fût jamais troublé par d'autres personnes que deux ou trois vieilles dévotes et des prêtres qui trouvaient nos dîners bons.

M. de Saint-Mauris pouvait seul pénétrer dans ma maison ; il entreprit d'égayer ma solitude : il m'assura qu'il était amoureux de moi, et qu'il me convenait d'autant mieux qu'étant ami de M. de M***, ma réputation et mon repos domestique n'avaient rien à craindre de ses empressements : je vous répète ses propres expressions. Sa déclaration me parut très ridicule, et les motifs dont il l'appuyait fort odieux. M. de M***, aussi jeune que M. de Saint-Mauris, quoi qu'en dise celui-ci, est certainement plus aimable. Dans toute la personne de M. de Saint-Mauris, je ne voyais rien que de très repoussant : jamais il n'est si laid que lorsqu'il s'attendrit. Ses airs de commandant m'ennuyaient autant que son ton de caporal bel esprit ; ses parchemins, dont il me faisait fréquemment l'histoire, m'eussent peu intéressée quand j'en aurais cru l'authenticité ; en un mot, son amour me donna une si grande envie de me moquer de lui que je ne l'épargnai pas. Je l'assurai, de plus, qu'il me paraissait indigne d'un honnête homme de regarder la confiance de son ami comme une facilité pour le tromper, et que cette façon de penser suffirait pour m'éloigner de celui qui était capable de l'avouer, fût-il à mes yeux le plus beau et le plus aimable des mortels. M. de

Saint-Mauris, persuadé que je ne résisterais point à son mérite, ou à l'occasion, ou à l'ennui, s'obstina quelque temps ; plusieurs humiliations et beaucoup de persiflage furent le prix de son opiniâtreté ; mais enfin il me montra quelque tentation d'être insolent, ce qui lui attira une prière sérieuse de ne jamais entrer chez moi lorsque M. de M*** n'y serait pas et la promesse formelle de le lui faire demander par le maître de la maison. M. de Saint-Mauris, qui se le tint pour dit, m'a, depuis cette époque, constamment honorée de sa haine.

Cependant mon genre de vie me paraissait bien fastidieux, je l'avoue : j'essayai d'y apporter quelque changement : je me liai avec des femmes plus rapprochées de mon âge : j'obtins, en insistant, la permission de les attirer chez moi. Je commençai à avoir une société, mais quelle société ! vous en pouvez juger, monsieur. M. de M*** devait la connaître : il habitait depuis trente ans le pays ; et je suis tous les jours plus étonnée qu'il l'ait choisi pour être l'école d'une jeune femme. Je n'eus pas plutôt fait connaissance avec ce qu'on appelle les dames de Pontarlier que chacune d'elles s'efforça de devenir ma confidente ; mais je n'avais rien du tout à confier : ainsi c'était un emploi très stérile. Mon malheur voulut que madame B***, dont vous connaissez les aventures, fût celle qui me plût davantage. Vous excuserez aisément cette erreur : elle a de l'esprit, elle est douce, complaisante, attentive, décente dans le monde, aimable enfin, et presque aussi jeune que moi. Il n'est pas étonnant qu'elle m'eût prévenue en sa faveur. J'ignorais ses égarements, et c'est d'elle-même que je les appris ; sa bonne foi me toucha et fut sa première apologie : je me livrai donc à ses avances, j'en fis ma société la plus habituelle. Ce fut alors que je commençai à entendre parler continuellement d'intrigues galantes ; il faut être vraie, je m'en amusai. Notre sexe est avide d'anecdotes : j'écoutais tout, j'interrogeais même, et j'entendais avec une espèce de plaisir ce que j'étais fort loin d'approuver au fond de mon cœur.

Heureusement, aucun homme assez aimable pour me toucher ne se présenta au moment de cette révolution dangereuse. On s'étonnait de cette indifférence ; l'on n'y voulait pas croire même. Peut-être jugeait-on de moi par celle que l'on voyait mon amie ; c'était une erreur, mais non pas

une injustice : car la convenance des mœurs est ordinairement le premier lien de notre sexe, et l'on peut tout attendre de cette femme dépravée que j'ai trop bien connue par une triste expérience. M. de M*** aurait dû deviner tous ces pièges et m'en préserver : l'histoire de sa fille était récente ; toute la ville semblait avoir conspiré pour la séduire et le tromper, et il ne l'ignorait pas. Ces femmes sans principes et sans mœurs brûlaient de m'assimiler à elles et ne blâmaient la B*** que parce qu'elles lui enviaient l'honneur de me corrompre. Elle s'efforçait d'y parvenir : elle en était déjà venue jusqu'à essayer de me faire une honte d'être à dix-huit ans l'épouse d'un homme presque septuagénaire sans ce qu'elle appelait une passion. Je lui répondais naïvement que ce n'était pas ma faute si personne ne me plaisait et qu'après tout j'aimais mieux être tranquille. Au reste, je me dois ce témoignage de toute l'étendue de ma simplicité : l'idée d'un amant n'entrait que dans mon cœur. Avec quelque soin que l'on s'efforçât d'embraser mon imagination, la conduite de madame B*** me répugnait sincèrement. L'inconstance de ses goûts et la multiplicité de ses complaisances me paraissaient également avilissantes, et j'aurais eu horreur de moi-même si j'avais pu me soupçonner de l'imiter jamais.

Sur ces entrefaites, on me proposa de jouer la comédie chez moi ; cette idée me plut infiniment : tout ce qui pouvait varier le cercle monotone de ma vie avait droit à m'intéresser. J'obtins de M. de M*** l'imprudente permission de réaliser ce projet. Vous connaissez mieux le monde que moi, qui n'ai que l'expérience de mon propre cœur ; mais je ne crois pas qu'il y ait un amusement plus dangereux pour une jeune femme que ce passe-temps où l'on se familiarise avec des passions qui ne nous sont jamais étrangères et n'attendent que le moment d'éclore ; où l'on s'occupe à s'approprier les sentiments les plus ardents ; où l'on est obligé d'écouter ce que l'on désirait peut-être d'entendre, et de dire ce que l'on s'efforçait de se déguiser à soi-même. M. de M*** ne fit point ces réflexions : le théâtre fut dressé ; les acteurs nommés, la pièce choisie. C'était *Zaïre* : car dans quelle société n'ambitionne-t-on pas l'honneur de parodier Zaïre ? Je fus l'héroïne. M. de Sandone se chargea du rôle d'Orosmane. C'était un

jeune homme de mon âge, beau, bien fait, et d'une modestie plus touchante que toutes les grâces d'un petit-maître : on sait gré à la timidité : elle donne à deviner et n'inspire point de méfiance.

M. de Sandone crut devoir se rendre propre le sentiment qu'il avait à feindre et devint amoureux de moi pour mieux exprimer son rôle. Il intéressait, car il était malheureux : persécuté par sa grand'mère dans des vues d'intérêt, déshérité par son père sans l'avoir mérité le moins du monde, il opposait à l'infortune beaucoup de douceur et d'honnêteté ; quelques-uns de ses parents avaient engagé M. de M*** à agir en sa faveur ; je les appuyai fortement. La reconnaissance prit aisément dans un cœur tout neuf le caractère de l'amour. A peine osa-t-il me parler du sien ; je lui répondis assez froidement de ces phrases générales tant répétées qu'elles ne signifient plus rien. Je m'intéressais à M. de Sandone, mais il n'y avait rien de tumultueux dans ce sentiment. L'inexpérience de ce jeune homme me sauva : il me regardait beaucoup et me parlait peu ; je profitai de son silence et ne l'engageai point à le rompre.

Nous jouâmes *Zaïre*. Les vers de M. de Voltaire me réchauffèrent sensiblement, mais j'étais sur mes gardes. M. de Sandone, rappelé à son régiment, partit presque aussitôt, plein d'amour, disait-il, et de tristesse, vantant partout ma vertu qu'il n'avait point attaquée, mais qui gagna beaucoup à son départ.

Madame de ***, que vous n'avez point encore vue, était alors à Pontarlier ; elle avait remarqué l'inclination de M. de Sandone qu'elle avait autrefois inutilement agacé. L'un de ses plus grands plaisirs est de jouer un rôle : elle veut intriguer pour son propre compte ou pour celui des autres, et aime presque autant les négociations de la galanterie que ses jeux : en un mot, elle se propose sans cesse pour amante ou pour confidente. Madame de *** obtint plus aisément la confiance de M. de Sandone que son amour ; elle lui promit de le servir auprès de moi, m'en parla souvent, en effet, m'obséda, et me proposa, à son départ, de recevoir de ses lettres et d'y répondre, ce que je refusai nettement. Alors elle essaya d'éluder ma résolution, qu'il lui était impossible de vain-

cre, et me dit qu'en ce cas elle écrirait toute seule ; que je ne pouvais empêcher son ami de me mander ce qu'il lui plairait, qu'elle me lirait ses lettres ou m'en raconterait le contenu et lui enverrait ma conversation pour réponse. Ce détour ne me déplut pas.

Assurément je me trompais moi-même et je ne prétends point excuser cette démarche inconsidérée. Ce projet s'exécuta. M. de Sandone écrivait à madame de *** des choses très tendres pour *Zaïre;* j'en répondais verbalement d'obligeantes pour *Orosmane*. Bientôt celui-ci glissa une feuille volante dans la lettre de madame de *** : je la refusai d'abord. Je la reçus ensuite. J'eus la faiblesse de répondre. Cela fut répété quelquefois. Je n'écrivais que des choses très indifférentes ; mais écrire ne l'était pas. M. de Sandone cessa tout à coup ses envois : ses affaires et son service l'ont éloigné à jamais de Pontarlier. Je m'en suis consolée aisément parce qu'il n'avait que bien légèrement effleuré mon cœur : la meilleure preuve en est que je fus peu piquée de son silence. Je recouvrai donc ma liberté avant de l'avoir absolument aliénée.

Mon émotion n'avait point échappé à la B***, qui, craignant que madame de *** ne s'emparât de ma confiance, ne crut pouvoir mieux s'assurer de moi qu'en me donnant un amant. Si elle eût agi trop à découvert, elle n'aurait certainement pas réussi à me tromper. J'aimais assez sa société ; mais je méprisais ses goûts et ses mœurs. Peut-être même aurais-je renoncé à la voir, tant sa conduite me paraissait indécente, si les femmes de Pontarlier ne s'étaient pas déchaînées avec fureur contre elle ; mais j'étais indignée que celles qui ne valaient guère mieux la déchirassent impitoyablement. Je continuai à lui faire amitié parce que l'on s'efforçait de la perdre dans mon opinion, sans autre motif que celui de la remplacer et de lui faire de la peine. Cette opiniâtreté, qui décèle peut-être une mauvaise tête, mais non pas du moins un mauvais cœur, est un mouvement si naturel et si violent en moi que, le plus souvent, je n'en suis pas maîtresse. La B*** protégeait alors un officier d'artillerie nommé Montperreux dont vous avez sans doute entendu parler comme de mon amant.

LE COMTE.

Madame, quelques personnes m'ont dit en effet que vous l'aviez aimé. D'autres me l'ont nié. En général, il m'a paru que la réputation de sa fatuité était mieux établie que celle de son bonheur, et qu'il ne passe pas pour être digne de votre choix.

LA MARQUISE.

Vous allez savoir la vérité, monsieur, et vous pouvez croire tout ce que je vais vous dire : car les demi-confidences me paraissent ridicules et malhonnêtes ; ainsi, puisque j'ai cru devoir vous parler de ma situation, je ne vous déguiserai rien.

Je voyais souvent M. de Montperreux chez madame B***. Ce jeune homme, qui n'a rien de très séduisant dans l'extérieur, n'est remarquable ni par son esprit ni par sa stupidité : heureux si son cœur était aussi médiocre que sa tête ! Ses attentions, dirigées par madame B***, devinrent bientôt assez marquées pour que je ne pusse pas douter d'en être l'objet. J'y fus d'abord insensible : il me déplaisait même : son étourderie est fatigante, son ton tranchant et présomptueux, ses manières évaporées. Souvent il se contenait devant moi, mais quelquefois il s'échappait ; je lui disais sèchement ma façon de penser, qui, rarement, se rencontrait avec la sienne : en un mot, jamais on n'est parti de plus loin pour aimer un homme.

Bientôt il déclara plus ouvertement ses sentiments, et j'eus le tort de lui répondre plutôt en plaisantant qu'avec cette froide simplicité qui déconcerte les projets. Je le croyais si peu dangereux que je m'amusais de ses complaintes ; je lui disais qu'il avait trop de défauts pour que je voulusse prendre la peine d'être son mentor, et qu'il était loin de me plaire assez pour que je pensasse à l'aimer. Tout cela était exactement vrai. La B***, qui comptait me vaincre par lassitude, l'encourageait, le soutenait : elle me le vantait sans cesse : lui-même savait prendre un air de sincérité qui me donnait quelquefois à penser. Les sacrifices fréquents qu'il me faisait de son amour-propre, ses propos entièrement changés, ses prétentions absolument négligées me persuadèrent encore mieux. Il est difficile peut-être à une femme aussi jeune, aussi en-

nuyée, aussi obsédée que je l'étais de s'entendre dire longtemps qu'elle est aimée sans en être émue. Chaque jour je le paraissais davantage, et M. de Montperreux se crut payé de retour longtemps avant que je le lui eusse appris.

Cet aveu le changea absolument. De timide et réservé qu'il s'était montré pendant longtemps, il redevint présomptueux et fat : tous ses défauts reparurent; mais je n'avais plus les mêmes yeux, ou je les détournais. Cependant cet homme avantageux ne cherchait qu'à étaler sa conquête. Bientôt je fus avertie qu'à des indiscrétions impardonnables il ajoutait d'insolents mensonges : je le lui reprochai amèrement; il le nia. Jamais je n'ai su disputer longtemps avec ce que j'aimais, et il est trop vrai qu'il m'avait attachée.

Ma mère apprit par des lettres anonymes, passe-temps favori des oisifs et des prêtres, les assiduités de M. de Montperreux et les bruits publics. Elle vola à Pontarlier, s'établit chez moi mon tyran, accabla d'impolitesses celui que l'on accusait de me séduire, et n'en accrédita que mieux les propos dont il était l'objet. La maladresse de ma mère produisit un effet bien plus triste encore, elle resserra mes liens. Plus je vis mon amant maltraité, plus il me devint cher. Peu de temps après il fut rappelé à son régiment par un ordre supérieur, quoique son congé ne fût point expiré. Je fus convaincue que ma mère avait sollicité cet ordre; ce procédé m'irrita. J'assurai M. de Montperreux que je ne serais ni lassée par des persécutions, ni inconstante : et je consentis à lui écrire, ce que je n'eusse jamais fait sans cette circonstance, tant j'avais peu de confiance en lui. Ma mère me quitta aussitôt qu'elle le vit éloigné, et ce fut un nouveau désagrément pour moi, puisque l'objet de son voyage n'était plus douteux. Des avis salutaires, une prudence indulgente m'eussent sauvée, car je n'étais pas fortement éprise. Des procédés sévères et humiliants m'aigrirent.

Cependant mille propos de M. de Montperreux me revenaient de toute part. Il n'était point de confidences vraies ou fausses qu'il n'eût faites à de petites filles, à de jeunes gens, à des ouvriers, à toute la ville. Je lui en écrivis avec indignation (nouvelle faute sans doute, car je devais me taire et l'oublier, mais mon cœur était plein, il fallut qu'il débordât).

M. de Montperreux avoua quelques *étourderies*, excusa les autres, demanda pardon pour toutes. Je fus assez simple pour lui savoir gré de ce que je croyais sa bonne foi.

Il se trouvait dans une situation fâcheuse, accablé de dettes dans sa garnison, sans ressources du côté d'un père très avare et très dur : il ne craignait pas moins que d'être renvoyé de son corps et me fit part de son inquiétude. Je fus plus attendrie de ses peines qu'offensée de ses fautes, j'empruntai de l'argent : je le lui envoyai. Bientôt tout son régiment sut qui l'avait obligé. Vous n'imaginez pas, sans doute, que ce fût la reconnaissance qui l'engageât à me nommer. Plusieurs personnes m'avertirent de cette indignité ; je n'en voulus rien croire : je trouvais trop cruel d'être lâchement trompée ; il aurait fallu rompre avec lui si j'en eusse été convaincue, et je n'en avais pas encore la force. Je repoussai donc tous les avis que je croyais uniquement fondés sur des conjectures et je refusai des preuves.

L'hiver arriva : M. de Montperreux revint, et je crus devoir à M. de M*** d'aller passer quelques mois dans ma famille pour que l'on remarquât à Pontarlier que je partais au moment où reparaissait celui que l'on croyait mon amant. Ses lettres me suivirent ; je les croyais tendres parce que je désirais qu'elles le fussent ; il m'assura qu'il venait de refuser un mariage avec la petite B***. Je lui sus gré de ce sacrifice ; non que j'eusse voulu m'opposer à sa fortune, mais le sujet était si peu intéressant qu'elle m'aurait paru trop chèrement achetée. Il me demanda mon portrait : je me fis peindre et lui rapportai à Pontarlier ce monument de ma faiblesse.

A peine revenue dans cette ville, j'appris mille perfidies nouvelles que j'appelais des imprudences ; mais je fus convaincue qu'il n'avait jamais été question du mariage qu'il prétendait avoir rejeté, et ce mensonge m'offensa profondément. Je me décidai à rompre avec un homme qui respectait si peu la vérité et sa maîtresse, et je lui redemandai mes lettres et mon portrait : il me le rendit et jura qu'il avait brûlé tout ce qu'il possédait de mon écriture. Sa soumission, son feint repentir, ses protestations, ses larmes me désarmèrent : je n'avais nulle expérience, il me trompait aisément. Il m'assura qu'il n'avait voulu qu'augmenter mon amour, je consentis à pardonner le

procédé en faveur de l'intention. Enfin, lorsqu'il fut près de partir, je lui rendis mon portrait, et je promis d'oublier tous ses torts, s'il n'en augmentait pas le nombre.

Cet homme, qui n'a d'autre passion que la fatuité, qui se joue de la vérité, de l'honneur, des bienséances, et n'aime de moi que ma bourse et mon titre, a recommencé à son régiment ses vils bavardages : ils me sont revenus de vingt endroits différents, et j'apprends par madame de Saint-Belin des détails horribles dont sa lettre vous instruira. Jugez de mon indignation et de ma douleur : j'ai écrit à M. de Montperreux qu'il m'avait trompée pour la dernière fois, et je lui ai redemandé les monuments de mon fol attachement; il n'a pas même daigné me répondre. Dans toutes mes lettres, qu'il affiche peut-être, l'adresse seule peut me faire rougir. On y verra des vérités les plus humiliantes et mon imbécile bonté qui tempérait toujours des reproches amers par l'assurance du pardon sous la condition d'une conduite plus honnête. Mais ce portrait, que je n'ai pas craint de confier à des mains si perfides, peut me perdre et me perdra. Je connais M. de M... : dissimulé par nature, il affecte de la sécurité par amour-propre. Si la moindre circonstance de cette liaison, ou même un soupçon bien motivé, parvient jusqu'à lui, il éclatera par un coup de tonnerre. Ses preuves sont faites : il ne sait pas pardonner; ma famille le secondera avec la plus inflexible sévérité, on me croira mille fois plus coupable que je ne le suis, et un couvent sera le tombeau de ma jeunesse. Je vous jure qu'il ne m'effraierait pas si je m'y étais exposée pour un homme digne de ma tendresse : mais être la victime et le jouet d'un monstre, perdre pour lui sa réputation et sa liberté, c'est, je l'avoue, un sort que je n'envisage pas d'un œil tranquille... Vous êtes ému, monsieur, et je savais bien...

LE COMTE.

Oh! qui ne le serait pas, madame, d'une si noble franchise? qui ne gémirait pas en voyant tant de sensibilité si cruellement trompée?

LA MARQUISE.

Dites-moi maintenant, dites-moi... quand je croirais pou-

voir éviter le coup que je prévois, ne dois-je point abjurer à jamais l'amour?

LE COMTE.

Quoi! madame, compareriez-vous tous les hommes au scélérat qui vous a si lâchement trahie?

LA MARQUISE.

Non, monsieur, mais je suis convaincue que j'ai besoin de me méfier de mon discernement, que je ne sais pas choisir, et qu'après tout je dois expier par un long ennui une trop longue erreur. Si j'échappe au danger, je ne me croirai pas malheureuse d'avoir acheté par des inquiétudes cuisantes et beaucoup de larmes l'expérience qui m'éclaire. Je suis trop sensible pour oser jamais aimer. Réputation, intérêts, préjugés... je serais capable de tout sacrifier si jamais je m'engageais à un être digne de ma tendresse. Malheureuse par tant de liens qui m'enchaînent, je serais dévorée de mon amour et j'achèterais par des peines aiguës l'espoir de quelques plaisirs... Oh! non: si je recouvre ma tranquillité; je soignerai ce précieux trésor, et l'amitié sera désormais mon idole.

LE COMTE.

Ah! madame, l'amour déguisé vous parle encore pour un homme bien indigne d'une telle persévérance.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez, monsieur : je le méprise à l'excès, et le plus vil des esclavages, dans mon opinion, serait d'aimer celui auquel on ne peut refuser du mépris. Je ne suis pas encore dégradée à ce point. D'ailleurs je n'eus jamais une passion bien violente pour M. de Montperreux. Sans les ridicules persécutions de ma mère et les infatigables suggestions de madame B***, je ne lui aurais pas écrit un seul mot: si je le voyais avec plaisir, je le quittais sans peine. *L'opiniâtreté*, je vous le répète, et la haine de l'injustice m'ont bien plutôt que l'amour poussée dans le précipice. Je n'aime plus, je ne veux plus aimer. Vingt fois j'ai été prête à avouer à M. de M*** tous mes torts. Peut-être aurais-je mieux et plus honnêtement fait; mais je le connais si susceptible et si dissimulé que je n'ai point osé prendre confiance en lui. Il en

aurait cru beaucoup plus que je ne lui en aurais dit, et, son imagination dépassant la vérité, ma franchise ne lui eût semblé que de la terreur. Peut-être aussi serait-ce troubler à tort sa tranquillité que de lui apprendre ce qu'il est possible qu'il ne sache jamais. Son âge est celui de la méfiance : je courrais au devant de mes chaînes en croyant les éviter. Ces réflexions m'ont décidée à attendre l'événement : trop heureuse si je ne suis que l'objet des railleries d'un lâche qui se déshonore pour le plaisir de parler de ses prétendues bonnes fortunes ! Si M. de M*** ignore cette aventure, j'espère qu'on n'en aura jamais d'autres à lui apprendre, et c'est assurément beaucoup trop d'une; s'il en est instruit, je suis prête à tout : la coutume du pays me permet de disposer de mon bien toute jeune que je suis. J'ai fait mon testament; j'ai assuré une fortune honnête à madame de Saint-Belin : je m'ensevelirai dans un cloître le jour où l'on me fera de justes reproches...

LE COMTE.

Madame, je ne puis plus respirer... Vos alarmes sont trop vives... M. de M*** ne saura rien ; votre portrait, vos lettres vous seront rendus : ils ne resteront pas dans des mains infâmes qui les souillent.

LA MARQUISE.

Eh ! qui les en retirera, monsieur?

LE COMTE.

Moi, madame.

LA MARQUISE.

Vous? juste ciel ! Et de quel droit?

LE COMTE.

Du droit que tout honnête homme a d'empêcher le crime et de défendre l'innocence. Je vais en Suisse, madame : il faut que j'y finisse une affaire qui me lie les mains. Avant huit jours, je suis ici et je vole à Metz.

LA MARQUISE.

Monsieur le comte, votre générosité vous aveugle. Pour empêcher un mal, vous en feriez un plus grand. Vous êtes prisonnier d'État : vous vous perdriez si vous alliez chercher une affaire loin des lieux où vous êtes relégué : vous me

perdriez moi-même : on croirait que vous avez reçu le prix de ce service dangereux, et que j'ai été assez vile pour l'exiger.

LE COMTE.

Eh ! qui saura mes démarches? Madame, daignez vous fier à ma prudence aussi bien qu'à mon zèle. M. de Saint-Mauris me croira en Suisse. Ce Montperreux ne me connaît pas; je n'aurai point d'affaire, et j'aurai votre portrait et vos lettres.

LA MARQUISE.

M. de Montperreux est un bretailleur qui passe sa vie dans les salles et sait se battre, tout coquin qu'il est.

LE COMTE.

Je n'en crois rien, madame : j'ai peu vu d'hommes si insolents avec les femmes n'être pas très humbles avec nous. Quoi qu'il en soit, je ne vais pas à Metz pour me battre; je ne me battrai point : je ne me mesure qu'avec mes égaux; un coquin n'est pas mon égal. S'il m'attaque, je sais me défendre, et son crime retombera sur sa tête; mais il ne m'attaquera point et j'aurai vos lettres.

LA MARQUISE.

Monsieur de M***, je vous conjure de renoncer à ce dessein. Voulez-vous me faire repentir de ma confiance? Je vous sais gré jusqu'au fond du cœur de votre offre; mais je ne l'accepterai point; je ne le dois, ni ne le puis : je ne consentirai jamais à ce téméraire voyage.

LE COMTE.

Madame, vous feriez bien mal de vous y refuser : car, pour éviter tout débat, il faut que j'aie un billet de votre main; mais si je ne l'ai pas, je m'en passerai et je vous servirai malgré vous... Daignez me croire : je brusque mes affaires autant que je veux, mais je ne me permets pas la moindre imprudence dans celles des autres. Ce n'est point mon amour que je veux vous faire valoir; regardez-moi comme votre frère : ne me croyez pas capable de vous rendre un service intéressé. Laissez-moi combiner mon plan : je vous le communiquerai ; nous le raisonnerons ensemble : Ne soyez point femme, en cet instant : supposez que vous êtes mon ami, que

vous ne pouvez vous absenter d'ici; qu'il vous importe que j'aille à Metz à votre place. Balancerai-je? puis-je balancer? Non, sans doute. Eh bien! quelle différence met votre sexe à ce devoir? Parce que vous ne portez point une épaulette comme moi, je ne vous obligerai pas?... Permettez que je baise cette belle main. Je fais serment d'y remettre le portrait et les lettres qu'elle a trop légèrement confiés. Ne me faites donc plus de défenses, car vous ne voudriez pas me rendre parjure, et quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas.

LA MARQUISE.

Vous m'affligez, monsieur le comte, vous m'affligez. Réfléchissez à ce que vous voulez entreprendre. Vous ne connaissez pas ma sensibilité : s'il vous arrivait un malheur, je finirais par un coup de poignard. Vous m'avez tellement effrayée et surprise que je ne puis ni raisonner ni parler comme je le devrais... Attendez que cet homme soit ici : il y viendra cet hiver; je vous permettrai alors, s'il est nécessaire et que vous l'exigiez absolument, d'appuyer ma demande qu'il n'osera pas refuser.

LE COMTE.

Quoi! vous voulez que je remette à quatre mois ce que je puis aujourd'hui! tandis que quatre jours peuvent vous perdre. N'en parlons plus, madame, je vous le demande à genoux. Je pars après-demain pour Berne: je serai ici à la fin de la semaine : vous voudrez bien me donner un billet qui enjoindra simplement à M. de Montperreux de remettre au porteur votre portrait et vos lettres. Je vous dirai alors les mesures que je compte prendre: vous les approuverez : je serai en vingt heures à Metz: j'y resterai à peine un jour, et vingt heures après vous serez tranquille et moi heureux, très heureux d'avoir pu vous être utile. Je ne veux point désirer en ce moment une autre félicité : je suis votre ami; je veux l'être; j'en remplirai les devoirs avant de prononcer un nom plus doux.

LA MARQUISE.

On vient... Songez que je ne vous permets rien; que je veux vous parler; que si vous faites la moindre démarche sans mon aveu, je ne vous reverrai de ma vie.

II

LA MARQUISE DE M***. LE COMTE DE M***.

LA MARQUISE.

Est-ce toujours demain que vous partez pour la Suisse, monsieur le comte?

LE COMTE.

Oui, madame. Peut-être même cette nuit. Je n'attendais, comme vous savez, que M***[1], et ses affaires lui donnent quelques jours de loisir.

LA MARQUISE.

Je ne vous verrai donc plus avant votre retour?

LE COMTE.

Non, madame la marquise; mais à la fin de la semaine, je serai certainement à vos ordres.

LA MARQUISE.

Me promettez-vous de les exécuter?

LE COMTE.

Oui, sans doute, s'ils ne me paraissent pas contraires à vos intérêts.

LA MARQUISE.

Mais qui sera juge entre nous? Vous voulez me servir et je crois que vous vous trompez sur les moyens. Si nous nous obstinons tous deux, nous ne pouvons tomber d'accord.

LE COMTE.

Soyez de bonne foi, madame, et vous conviendrez que ce n'est pas pour vous que vous craignez les suites de mon projet.

LA MARQUISE.

J'avoue que vous entrez pour beaucoup dans mon inquiétude; mais je crois, de plus, que si votre entreprise échouait,

1. Michaud, procureur du roi, beau-frère de « Bélinde » et ami de Mirabeau.

je serais essentiellement compromise. D'ailleurs, je trouve embarrassant et pénible de vous être obligée malgré moi.

LE COMTE.

Vous ai-je demandé de la reconnaissance, madame?

LA MARQUISE.

Vraiment non ; mais, moins vous m'en demanderez, et plus je vous en donnerai. Cela est trop évident pour que je me le déguise. En vain me répéteriez-vous que vous ne voulez être que mon ami : vous m'avez déjà parlé comme un amant. Je ne vous en deviendrai que plus chère quand vous vous serez exposé pour moi. A votre âge, on n'est pas l'ami d'une jeune femme ; et je ne veux point être votre maîtresse. Quand l'expérience du passé et la crainte de l'avenir ne m'éloigneraient pas de tout attachement, j'aurais mille objections contre vous. Vous n'êtes que pour un moment à Pontarlier, et je ne sais point aimer pour un moment. Une absence, peut-être éternelle, m'affligerait cruellement et me rendrait fort malheureuse. Je n'ai point assez de vanité pour douter que les femmes des grandes villes ne m'eussent dans peu d'instants chassée de votre cœur. Vous avez vingt-six ans : bientôt l'amour ne sera plus l'occupation essentielle de votre vie. L'ambition vous appelle et vous séduira, et moi, que mon sexe a condamnée à l'obscurité, je traînerais toute seule une chaîne encore trop pesante lorsqu'on est deux à la porter.

LE COMTE.

Ah ! madame, vous seriez moins ingénieuse à découvrir tout ce qui peut vous éloigner de moi si d'autres motifs, que vous dissimulez, ne vous avaient décidée à rejeter mon hommage.

LA MARQUISE.

Je ne sais pas pourquoi vous voulez deviner plus que je ne vous dis. Avez-vous des raisons de suspecter ma franchise? Mes réflexions ne doivent point vous étonner : c'est lorsque l'on est libre qu'il faut raisonner sur le parti qu'il convient de suivre. Attendrai-je que je sois séduite et que je n'aie plus la faculté de penser pour me mettre en garde contre vous?

LE COMTE.

Mais, madame, vous supposez très gratuitement que mon séjour en ce pays doive être de courte durée. Tout m'annonce le contraire. Mon père ne désire rien tant que de me tenir éloigné de Paris et de mes affaires. Toutes mes sollicitations pour recouvrer ma liberté ont été vaines jusqu'ici, et si je me trouvais heureux, je me garderais bien de conspirer contre mon bonheur. Vous-même, êtes-vous enchaînée à Pontarlier pour le reste de votre vie? M. de M*** touche à la fin de sa carrière. Vous jouirez très jeune d'une fortune aisée et indépendante. Pourquoi donc prévoiriez-vous une séparation éternelle, si j'étais assez heureux pour que vous la craignissiez? J'avoue qu'autrefois j'ai senti quelque ambition ; mais mon père, qui feint sans cesse de projeter mon avancement et ne s'en occupe jamais, m'a appris à y renoncer, et je l'ai fait sans effort, car [depuis que j'ai été à même et en état d'observer, les temps ont été si difficiles, les circonstances si fâcheuses, l'esprit du gouvernement si bizarre, son despotisme à la fois si odieux et si insensé, que je me suis accoutumé à regarder la vie privée comme la place d'honneur.] Je vous proteste que le seul désir de me rendre indépendant d'un père trop dur et trop injuste pourrait me faire rechercher aujourd'hui quelque emploi. Mais, quand j'aurais autant d'ambition que vous le prétendez, l'ambition exclut-elle toute autre passion? Non, madame ; je dirai davantage, même : je ne craindrai pas d'assurer que l'amour est la seule émotion de l'âme qui mérite ce nom de passion. On est gai, triste, colère, timide, ambitieux et tout ce que sont les hommes, quand on est indifférent. Ces puissances subalternes forment et varient les caractères. Mais l'homme vraiment amoureux n'est rien de tout cela : sa passion assujettit toutes ces faibles affections, son cœur ne s'y porte que selon qu'il plaît à la tendresse qui l'occupe tout entier... Ah! madame la marquise, je le répète : vos raisons sont plus ingénieuses que solides ou sincères, et la seule sans réplique est celle que vous me cachez par politesse ou par pitié.

LA MARQUISE.

Vous ne croyez pas vous-même ce que vous me dites-là.

Quand on est aimable, on le sait, quoiqu'on ne le soit jamais plus que lorsqu'on paraît l'oublier : vous êtes donc très sûr de ne pas me déplaire ; mais l'on n'est point amoureux de tous les gens aimables, et l'on se tient même d'autant plus en garde contre eux que leur société intéresse davantage. Vous n'êtes pas destiné à vivre pour moi ni avec moi : pouvez-vous nier cette vérité ? Vous me préférez aux femmes de ce pays-ci, qui vous ennuient. Je ne vous en sais pas mauvais gré. Mais cela ne me déciderait point à vous choisir, quand je voudrais m'attacher à quelqu'un, ce qui est très loin de ma pensée. Votre définition de l'amour est charmante ; mais est-il bien vrai que, pour la trouver, votre esprit ait consulté votre cœur ? Combien de femmes *préférées* pour quelques mois, pour quelques semaines, peut-être, n'avez-vous pas quittées pour de nouvelles *préférences* ? Elles s'en sont consolées, sans doute : qui vous a dit que je me consolerais ainsi, si j'étais abandonnée ? Peut-être mes idées sur l'amour sont-elles romanesques : je crois qu'il est plus sage de les laisser à mon imagination et d'en préserver mon cœur.

LE COMTE.

Ainsi, vous croyez, madame, qu'il n'est pas un seul homme délicat et constant ?

LA MARQUISE.

Je n'ose pas dire cela ; mais, quand le hasard m'offrirait cet adorable mortel, je n'espérerais ni le toucher ni le fixer. J'ai peu d'amour-propre : ce n'est jamais lui qui m'a trompée, c'est mon cœur ; quand celui-ci n'est pas ému, il ne m'induit point en erreur : il m'importe donc de le conserver calme... D'ailleurs, une raison sans réplique, que je ne veux ni ne dois oublier, c'est vous qui me l'avez fournie. Je sais ce que les hommes pensent sur l'espèce de fidélité qu'ils croient nous devoir, et je n'entreprendrai sûrement pas de les changer ; mais j'ai assez de fierté pour sentir qu'il serait indigne de moi de troubler le repos d'une épouse ; et, bien différente de ces femmes qui, n'aimant aucun homme, sont rivales de tout leur sexe, je ne consentirai jamais à partager avec qui que ce soit mon amant. Quel droit ai-je d'usurper la place de madame de M*** dans votre cœur ?

LE COMTE.

Il y a longtemps, madame, que tous les liens qui ont uni madame de M*** et moi sont rompus, et ils le sont à jamais.

LA MARQUISE.

Vous avez quelque sujet de vous plaindre d'elle, je ne l'ignore pas : sa conduite n'est point aussi ferme que vous deviez l'attendre, mais elle est si jeune, enlacée de tant de pièges, tellement obsédée qu'on peut l'excuser. Son père est séduit par le vôtre : tous deux lui imposent silence; elle craint de leur déplaire. Ils ont plus d'influence; si vous étiez près d'elle, vous reprendriez tout votre ascendant ; dois-je contribuer à vous en éloigner? Non, monsieur, non ; je veux faire souvenir, au contraire, que vous lui devez indulgence et tendresse : rappelez-la; rendez-lui ses devoirs faciles et doux; je recevrai de ses mains le don de votre cœur et je serai votre plus tendre amie. Croyez-moi, monsieur le comte, tout le bonheur que votre imagination vous fait espérer auprès de moi ne vaut pas la tranquillité domestique.

LE COMTE.

Je l'ai cherchée avec empressement, madame; j'ai mérité de bons procédés de madame de M***; elle en a eu d'infâmes. Je ne l'en punirai point; mais je n'habiterai jamais le même appartement qu'elle. Si je n'avais à lui reprocher que de la pusillanimité, j'imputerais ses torts à son caractère, et je n'en aurais qu'un faible ressentiment; mais c'est dans le cœur que germent les perfidies et je ne sais pas les oublier.

LA MARQUISE.

Monsieur le comte, quand on est malheureux, on est bien près d'être injuste, car on a de l'humeur et elle est fort excusable : ne croiriez-vous pas trop aisément des rapports infidèles?

LE COMTE.

Je hais les délateurs, madame la marquise, et je crois qu'un honnête homme n'emploie les espions qu'à la guerre. Il était dans mon caractère de rendre ma femme heureuse, et dans mes principes d'honorer la mère de mon fils. Avec de telles dispositions, je ne suis pas capable de l'accuser légère-

ment. Je n'ai porté que trop loin l'indulgence : si j'eusse consulté ce qu'exigeait de moi la prudence, plutôt que ce que m'inspirait ma générosité, madame de M*** serait moins coupable et j'aurais commis moins de fautes. Celle de l'avoir envoyée à Paris influera sur le reste de ma vie. Je venais de lui pardonner une perfidie qui dévoilait son âme : je m'aveuglai moi-même; je ne voulus point me persuader qu'on pût, à son âge, avoir perdu toute émulation et toute vertu: je crus devoir la mettre à même de se relever à mes yeux et de regagner mon estime, en la chargeant, à l'époque de ma détention, de veiller auprès de mon père sur mes intérêts les plus importants. C'était un bienfait, ce me semble, qu'une telle marque de confiance dans des circonstances pareilles : mais madame de M*** m'avait trop offensé pour ne pas me haïr : peut-être imputa-t-elle à faiblesse ce qui n'était qu'un excès de bonté que son âme était incapable d'apprécier. Loin de travailler à mes affaires, elle n'a cherché qu'à capter le suffrage de mon père, et à s'en faire, à tout événement, un appui contre moi. Il fallait, pour se l'assurer, se rendre la complaisante d'une vile courtisane, cause funeste de la dispersion de ma famille et des malheurs de ma mère. Madame de M*** n'a pas craint de prendre cette voie honteuse, de déserter ma cause, de me calomnier lâchement, de s'élever sur mes ruines. Je ne vous parlerai point de sa conduite ; ses premiers essais ont dû m'apprendre ce que je pouvais me promettre de l'avenir, mais elle ne peut plus m'offenser depuis que je ne la considère plus comme ma femme, et je me crois d'autant plus volontiers le droit de la répudier, qu'il est de l'intérêt de sa propre tranquillité que j'oublie qu'elle porte mon nom.

LA MARQUISE.

J'étais bien loin de croire que vous eussiez tant de reproches sérieux à lui faire, et je me repens de vous en avoir rappelé le souvenir.

LE COMTE.

Madame, c'est plus pour elle que pour moi que je n'en parle jamais... Mais revenons à ce qui vous intéresse davantage... Savez-vous précisément le nombre de lettres que doit avoir M. de Montperreux ?

LA MARQUISE.

Non, je ne le sais pas, et je ne pourrais vous dire qu'un à peu près : mais vous obstinez-vous donc à une entreprise si téméraire? N'avez-vous pas assez de maux, sans vous en attirer encore? Monsieur votre père ne cherche que des prétextes pour vous perdre. Saint-Mauris saisira toutes les occasions de faire valoir son autorité. Je prévois des malheurs sans nombre, dont vous voulez que je sois la cause. Ah! si vous m'aimez vraiment, ne vous exposez point à de tels chagrins.

LE COMTE.

Si je vous aime!... en doutez-vous encore? Demandez-moi tout au monde, excepté de ne pas vous servir. Je vous fais serment d'éviter une affaire avec autant de soin que vous me croyez d'ardeur à la chercher. Je n'oublierai point que mon but unique est d'ôter à cet homme odieux les armes qu'il a contre vous, et non de le punir. Je me conduirai avec lui aussi modérément que si je ne le méprisais pas comme l'être le plus abject. Mon voyage sera absolument ignoré : je n'ai jamais été à Metz, je n'y pourrais être reconnu que par quelques officiers, je les éviterai tous et je serai déguisé. En un mot, j'aurai autant de sang-froid et de circonspection que vous pourriez en espérer de l'homme le plus flegmatique. Vous devez bien penser que je ne ferai point un éclat, tandis que tout mon objet est d'empêcher celui que nous redoutons.

LA MARQUISE.

Mais enfin, s'il vous refuse opiniâtrément ces lettres?

LE COMTE.

Il faudrait pour cela qu'il fût convaincu que je suis résolu d'être patient, et je ne crois pas qu'aucun de nous lui en fasse la confidence.

LA MARQUISE.

Vous supposez toujours qu'il craint de se battre; cependant, si vous vous trompez, vous aurez inévitablement une affaire.

LE COMTE.

Madame, vous réunissez tous les possibles contre moi, et vous n'admettez aucune probabilité en ma faveur : à ce compte,

il est certain que j'aurai tort. Veuillez faire, pour un instant, une supposition : si, en sortant de chez vous, je rencontre un rustre qui me donne un soufflet, croyez-vous que je lui tende l'autre joue? Non, je ne suis pas assez bon chrétien pour cela : voilà donc une *affaire inévitable*, tout prisonnier d'État que je suis... Direz-vous que, du moins, je ne l'aurai point été chercher?... Vraiment, elle n'en sera que plus triste. Je me consolerais plus aisément de recevoir un coup de fusil dans un assaut que d'être trépassé pour la chute d'une tuile. J'avais prévu le premier accident et j'avais un but en m'y exposant ; le second est le produit d'un très malheureux hasard, qui ne pouvait me faire que du mal... Mais nous sortons de la question. Croyez-moi, madame, quand M. de Montperreux verra que je voyage tout exprès pour lui demander fort honnêtement, mais très formellement, des morceaux de papier et un ovale d'ivoire qui ne flattent que sa vanité, puisqu'il ne vous aime point, il sentira que son refus pourrait intéresser quelque chose qui lui est plus précieux encore que sa vanité, et se persuadera aisément qu'il vaut mieux être aussi poli que moi, que de lutter contre un homme qui ne se serait pas mis en route sans une bonne dose d'obstination.

LA MARQUISE.

A la bonne heure, il sera tenté de vous céder ; mais la crainte de passer pour avoir esquivé une affaire ne lui permettra point de succomber à cette tentation.

LE COMTE.

Vous prenez le change, madame ; dans toute autre circonstance que celle-ci vous pourriez avoir raison. Souvent un homme n'a que le courage de la honte : il se bat, parce qu'il n'ose pas s'enfuir, et se serait montré plus poltron s'il eût été moins lâche. Mais ce n'est point ici le cas de craindre une pareille spéculation. M. de Montperreux comprendra facilement qu'un homme qui s'intéresse assez à vous pour venir, à ses périls et risques, retirer de ses mains votre portrait et vos lettres se gardera bien de divulguer une aventure qui ne pourrait s'ébruiter sans vous nuire essentiellement. Il ne peut donc craindre aucune indiscrétion de ma part : et, d'un autre côté, je m'assure contre les siennes : car il consent volontiers à vous

compromettre pour flatter son amour-propre; mais, dans l'occasion dont il s'agit, il n'aura pas de quoi se vanter.

LA MARQUISE.

Vous parlez mieux que moi, je le sais bien: je ne puis vous répondre; mais cependant vous avez tort et j'ai raison.

LE COMTE.

Permettez-moi de vous dire, avec tout le respect que je vous dois, que voilà un vrai raisonnement de femme, qui équivaut à peu près à celui-ci: *J'ai raison, car je veux avoir raison.* Vous me faites des objections; je les détruis: proposez-m'en de nouvelles jusqu'à ce qu'un de nous deux soit convaincu.

LA MARQUISE.

Pensez-donc que M. de Montperreux reviendra cet hiver: ses propos recommenceront, et vous vous serez exposé pour moi sans que j'en retire aucun fruit.

LE COMTE.

Mais, madame, vous trompez-vous ou voulez-vous vous tromper? Les propos de cet homme ne sont très dangereux qu'autant qu'il pourra les appuyer de quelques preuves. C'est à vous, souffrez que je vous le dise, à prouver par votre conduite qu'il est un infâme menteur. Quand vous le traiterez avec le mépris qu'il mérite, il ne sera point assez effronté pour se vanter d'être votre amant. Quant au passé, nous ne pouvons pas l'anéantir: nous ne pouvons que le réparer; et le meilleur de tous les moyens pour détromper ceux qui ont cru les indiscrétions et les fables odieuses de M. de Montperreux, c'est de ne point le ménager, parce qu'on sait qu'une femme, qui n'a pas dépouillé toute pudeur, a presque toujours certains égards pour celui qui a eu des droits sur elle. Ce qui est vraiment important, c'est d'ôter à un homme si lâche et si inconsidéré des écrits qui pourraient vous perdre, s'ils tombaient dans les mains de M. de M[illegible] ou de quelqu'un des partisans de sa fille. Au reste, croyez que, quand M. de Montperreux me retrouvera dans ce pays après notre entrevue, il ne sera pas fort tenté de faire l'avantageux devant moi.

LA MARQUISE.

Et c'est précisément là une de mes vives craintes. De quel

où il vous reverrez-vous? Je n'aurai pas un moment de tranquillité : je tremblerai à chaque instant que vous ne vous égorgiez.

LE COMTE.

Je vous assure que l'inquiétude offusque votre vue et l'altère. J'ai répondu d'avance à ceci. M. de Montperreux ne me soupçonnera point de trahir un secret humiliant pour lui, il est vrai, mais très dangereux pour vous ; et il se gardera bien de me donner l'exemple de l'indiscrétion. S'il se croit obligé de paraître m'avoir connu, l'on peut feindre une histoire d'autant plus vraisemblable que, dans le métier que nous faisons tous deux, l'on se rencontre souvent ; et certainement je lui ferai beau jeu, pour peu qu'il se tienne en repos. Si, contre toute apparence, il veut faire le méchant, je serai là pour le contenir... Mais, madame, nous nous parlerions en vain, si nous ne voulons pas nous entendre. Permettez que j'en appelle encore une fois à votre franchise. Êtes-vous irrévocablement décidée à rompre avec M. de Montperreux?

LA MARQUISE.

Il faut que vous me croyiez bien vile et bien fausse, si vous en doutez.

LE COMTE.

Je n'ai certainement point pensé que vous voulussiez me tromper. Eh ! quel intérêt y auriez-vous, quand vous en seriez capable! Mais j'ai craint qu'une répugnance, d'autant plus impérieuse qu'elle serait involontaire, ne vous empêchât de donner votre consentement à une explication après laquelle vous ne pourriez plus lui pardonner.

LA MARQUISE.

Je vous le répète, monsieur, je me croirais très méprisable si j'étais capable d'oublier les atrocités de M. de Montperreux ou de l'aimer après tant de preuves qu'il est dépourvu de tout sentiment d'honneur.

LE COMTE.

Eh bien ! madame, plus vous êtes résolue de le tenir à la distance où il doit être de vous, et plus il est nécessaire de le mettre hors d'état de se faire craindre. Vous avez très mal fait

de lui écrire de nouveau ; s'il ne vous a pas répondu, ne croyez point que ce soit parce qu'il désespère de se justifier. Il attend une occasion favorable : il sent qu'une lettre n'en impose pas aussi aisément que le discours aidé de la physionomie, des gestes, du son de voix de ce qu'on a aimé. Il ne doute point que, cet hiver, vous ne retombiez aisément dans ses lacs. S'il se voit trompé dans son attente, vous aurez tout à redouter de sa rage : il faut la rendre impuissante. Un homme aussi vil est horriblement à craindre pour une femme : non seulement il est capable de montrer vos lettres et votre portrait à toute la ville, mais je ne serais point étonné qu'il les envoyât à M. de M***. Je ne vous présage ici que ce que j'ai déjà vu arriver dans une circonstance à peu près pareille par la trahison d'un homme de sa trempe. M. de Montperreux ne vous aime pas, il n'est pas fait pour vous aimer : qu'a de commun son cœur avec le vôtre ? Mais son amour-propre sera humilié de perdre l'ascendant qu'il avait sur vous, et surtout de se voir traité avec hauteur aux yeux du public qu'il a mis dans sa confidence. Il ne regrettera pas moins les ressources qu'il trouvait dans votre générosité, dont il avait la lâcheté d'abuser avec une avide indiscrétion. N'irritons point un tel homme sans le terrasser. Quand il n'aura plus votre portrait et vos lettres, il sera désarmé : surtout s'il est obligé de les remettre entre mes mains, parce qu'il comprendra que celui qui a su recouvrer le dépôt peut punir le dépositaire. Ne balancez donc plus, madame, vous n'avez d'autre parti à prendre que de me confier sans réserve le soin de retirer vos présents égarés. Donnez-moi cette marque d'estime, je la tiendrai à honneur ; j'en serai reconnaissant toute ma vie. Je vous répète que vous ne vous engagez à rien. Je vous promets, si vous le voulez, de ne vous revoir que quand vous me l'ordonnerez, et si vous l'exigez même, de ne point solliciter cette grâce. Madame, vous ne me connaissez point encore. Ce n'est point à la nécessité, ce n'est point à la crainte, ce n'est pas même à la reconnaissance que je veux devoir votre cœur. L'amour seul doit appeler l'amour... Si l'on vous attaquait devant moi, croyez-vous que je ne m'exposerais pas pour vous défendre ? Tout homme honnête balancerait-il à en faire autant ? Ce n'est donc point un service

d'amant que je veux vous rendre, c'est le devoir d'un ami désintéressé dont je m'acquitte... Levez vos beaux yeux..., fixez un moment les miens, et daignez me dire que vous me permettez de prendre ce titre sacré d'*ami*.

LA MARQUISE.

Oui, je vous le permets, et vous en êtes bien digne... Mais je sens trop que vous ne vous en contenterez point...

LE COMTE.

Laissons à des moments plus prospères la définition de ce mot que vous trouveriez toujours équivoque dans ma bouche; ce qui m'importe à présent, c'est d'obtenir votre aveu et une lettre de créance.

LA MARQUISE.

Laissez-moi y penser encore.

LE COMTE.

Oh! non, madame, on doit plus de complaisance à ses amis que vous ne m'en montrez. Avez-vous quelque difficulté que je n'aie point entendue? Me voici prêt à vous écouter; mais ce n'est point en mon absence qu'il faut plaider contre moi. Je sais que vous vous croirez bien forte quand je n'y serai plus; et qu'il vous semblera que vous avez les meilleures raisons du monde pour soutenir votre sentiment... Ruses de l'opiniâtreté, dont je ne suis pas la dupe!... Défendez-vous ou avouez-vous vaincue.

LA MARQUISE.

Je me tairai plutôt.

LE COMTE.

Ah! je suis indulgent, cela revient au même: car, madame la marquise sait le proverbe.... Écrivez donc, sans parler, le billet que je vous ai demandé.

LA MARQUISE.

Demain.

LE COMTE.

Demain, je n'y serai pas. Et pourquoi remettre ce qu'on peut faire à l'instant?

LA MARQUISE.

Ah ! que vous êtes pressant !

LE COMTE.

Pressant, pressé, importun... tout ce que vous voudrez. Quand on perd son procès, on a vingt-quatre heures pour déclamer contre l'arrêt... Madame la marquise voudrait-elle écrire?... Ah ! si vous saviez comme la complaisance vous embellit, vous ne me résisteriez jamais,

LA MARQUISE.

Peut-être me préparai-je de longs et cruels repentirs.

LE COMTE.

Madame, je n'ai plus rien à répondre; c'est à l'événement à me justifier.]

III

LA MARQUISE DE M*** LE COMTE DE M***

LE COMTE.

Sophie! ma Sophie! que tu fais souffrir ton amant! et, si j'ose le dire, que tu es cruelle à toi-même!... Quoi! tu partages mes désirs et tu repousses mes transports!... Tu m'as donné ton amour, et tu me refuses tes faveurs!... Je presse de mes lèvres tes paupières mourantes ; je cueille sur ta bouche les plus délicieux baisers ; mon âme enflammée s'élance vers la tienne... tu m'enivres d'amour, et tu ne veux point apaiser le feu qui me dévore, que tu as porté dans mes veines... Injuste Sophie!... amante ingrate... tu te joues de mes maux!... Pourquoi me montrer le bonheur et me le dérober aussitôt?

LA MARQUISE.

O mon Gabriel! n'accuse pas ton amie d'être ingrate ; je ne vis que pour t'aimer! ta tendresse est tout mon bien; tes désirs m'embrasent : je te résiste à regret ; mais je ne puis me

résoudre à te céder : je suis trop sûre qu'en perdant ton estime je perdrais ton amour.

LE COMTE.

Sophie ! quel blasphème as-tu prononcé ? Moi, cesser de t'estimer ! payer d'un tel prix le plus grand des bienfaits ! te punir de m'avoir rendu heureux ! O Dieu ! quelle idée as-tu donc de ton ami ?

LA MARQUISE.

Eh ! mon Gabriel, une expérience continuelle ne m'apprend-elle pas que nos juges les plus sévères sont nos amants.

LE COMTE.

Mais, mon amie, pourquoi perdrais-tu mon estime ? Quel crime commettras-tu en couronnant ma tendresse ?

LA MARQUISE.

Gabriel, je donnerais ma vie pour te rendre heureux : tout mon sang est à toi ; mais laisse-moi ma chimère, si c'en est une ; n'exige pas que je renonce à des principes dictés par l'honnêteté qui m'a valu ton cœur.

LE COMTE.

Mais si je les renverse, ces principes ?... Si je te montre qu'ils sont des préjugés frivoles ?...

LA MARQUISE.

Mon ami, je suis prête à t'entendre, quelque danger qu'il y ait à t'écouter... mais tes caresses sont si séduisantes que je ne puis les accepter pour des raisons... Je t'ai livré mes lèvres... tu t'es emparé de mon sein ; tu m'attaques sans cesse... accorde-moi une trêve, si tu veux que je capitule... Les baisers sont trop éloquents et ta Sophie trop faible... laisse-la respirer... calme-toi, parle, raisonne, tâche de me convaincre... ah ! je sais trop que je ne serais pas difficile à persuader si je n'écoutais que mon cœur.

LE COMTE.

Peux-tu me demander des raisons, quand tu vois mon agitation et mon trouble ?... Je me meurs... je sais à peine où je suis... et tu me demandes *des raisons !*... Ah ! si tu partageais mon amour, tu partagerais mon délire.

LA MARQUISE.

Quoi! mon ami, tu veux que je te sacrifie à un moment d'ivresse! que je perde des jouissances sans nombre pour un éclair de volupté!... Tu enflammes mes sens à ton gré, je l'avoue, mais souffre que je m'en plaigne : car tu nous mets tous deux au supplice... Pourquoi exiges-tu de moi la seule chose que je ne doive pas t'accorder?

LE COMTE.

N'entendrai-je donc jamais sortir de ta bouche que cet importun mot *devoir*?

LA MARQUISE.

Ah! je profère plus souvent celui d'*amour*.

LE COMTE.

Et l'amour n'a-t-il pas aussi ses devoirs?... Oui, Sophie! et tous les autres doivent se taire devant ceux-là, comme de faibles lueurs disparaissent aux regards du soleil.

LA MARQUISE.

Sans doute, ô mon Gabriel! si j'étais libre, je te devrais tout et je ne devrais qu'à toi. Mais hélas! oublies-tu que je ne le suis point?

LE COMTE.

Ainsi donc c'est M. de M*** qui est mon rival!... tu oses le faire entrer en balance avec moi!

LA MARQUISE.

Cher ami! je te montre à chaque instant combien tu l'emportes! mais dois-je le compter pour rien?... Mon Gabriel! c'est toi, toi l'honnêteté même, que j'invoque pour mon conseil et mon juge. Laisse de vaines subtilités, indignes de ta franchise, et qui, quand elles m'auraient séduite, ne diminueraient pas ma honte. Modère tes transports, qui m'apprennent seulement combien il est difficile de te résister, qui augmentent mon inquiétude, loin d'étouffer le cri de ma conscience... c'est la tienne que j'interroge. Je souffre de te voir souffrir, je souffre de te refuser, tes désirs et les miens me consument ; mais aime-moi assez pour oublier un moment ton amour. N'écoute que ton honneur et ta générosité. Je me remets sur

toi du soin de me surveiller; juge si je compte sur ta vertu... [Approuves-tu la conduite de cette femme qui porte ton nom? Les devoirs du mariage sont-ils des mots dépourvus de sens?...] Parle et je souscris à l'arrêt que tu vas prononcer.

LE COMTE.

Mon amie, tu m'imposes une tâche pénible et redoutable : celle de me juger... Laisse-moi me recueillir... Je me méfie du charme qui t'environne... tu demandes à un homme intéressé un conseil désintéressé... et je suis cet homme. C'est beaucoup présumer de moi que d'oser te répondre... n'importe, je serai digne de ta confiance ; je serai sévère à moi-même autant que je le dois, quoi qu'il en puisse arriver : allons, discutons ensemble les raisons qui combattent pour ou contre ton amant.

Tu crois me mettre en contradiction avec moi-même en me demandant d'abord si j'approuve la conduite de madame de M***. Sans doute, je la déteste; mais c'est plutôt sa perfidie que son infidélité que j'abhorre[1]. Si elle eût choisi tout autre amant que celui qui me devait tant de reconnaissance, qui avait mon amitié, que je regardais comme comme un frère, qui m'a trahi à l'ombre de ma confiance, elle me serait moins odieuse; cependant ce n'est ici que mon sentiment particulier que je t'expose, et ce sentiment n'est pas un principe. L'infidélité de madame de M*** serait toujours une action très lâche, quel que fût son complice. Elle m'avait épousé par amour, disait-elle. J'avais été préféré par son choix à cinq rivaux. Aucun sacrifice ne m'a coûté pour sauver sa réputation : j'ai lutté contre ma famille et la sienne, et bravé tous les malheurs que me présageait l'impitoyable parcimonie de mon père: mes procédés ne se sont pas démentis un instant. La plupart de mes dettes ont été contractées pour elle ; j'ai couru au devant de ses goûts et prévenu toutes ses fantaisies : en un mot, je me suis toujours conduit avec cette femme ingrate et perverse comme si j'eusse été son amant, et je ne l'étais pas. Mon âge[1] n'offrait aucune objection et ne lui laissait point d'excuse. C'est donc de gaieté de cœur, si je puis parler ainsi, et par une infâme dépravation de cœur et d'esprit

1. « Et ma conduite », — trois mots rayés.

qu'elle s'est égarée. Aucune de ces circonstances n'a de rapport à toi : immolée à la cupidité de ta famille, tu as plutôt été livrée que mariée. Cette différence infinie en apporte une considérable dans vos devoirs mutuels. Mais ne traitons point une question si importante seulement dans quelques-uns de ses détails : il faut l'approfondir.

Les devoirs du mariage sont-ils un vain nom? m'as-tu demandé. La réponse n'est pas douteuse. Le mariage est une institution civile souverainement respectable, c'est un contrat sacré dont les obligations sont la base de la société. Elles intéressent à la fois l'ordre public et le bonheur des individus; celui des célibataires même, car ils ont un père, une mère, des parents ; et l'union domestique est le meilleur garant du bien-être des enfants et des familles. Tous les hommes sont donc intéressés à respecter et à maintenir la force du lien conjugal ; et si quelques circonstances peuvent excuser l'infraction des devoirs qu'il impose, surtout depuis que la convenance des personnes décide si peu des mariages, et que le choix et les engagements ne sont presque jamais libres, aucune ne la justifie entièrement. Ce n'est pas là la morale du siècle, mon amie, mais c'est la vérité ; et je suis incapable de l'altérer ; quoique je n'aie point été assez vertueux pour me conduire toujours selon ces principes.

Mais, ma Sophie! es-tu mariée?... Unie à un homme qui pourrait être ton aïeul, tu n'eus jamais de commun avec lui que les armes, la livrée et le nom.

LA MARQUISE.

Mon ami, ceci n'est-il pas plutôt une *excuse* qu'une *justification*? Je me sers de ta propre distinction parce qu'elle exprime parfaitement mon idée. Je serais peut-être moins coupable qu'un autre de céder à l'amour ; mais ne serais-je point coupable? Supposes-tu que mes sens, que je ne connus jamais avant tes caresses, me tyrannisent tellement que l'indispensable sceau du mariage soit pour moi la jouissance? Cette idée m'humilierait beaucoup. Ne tire donc pas un si grand parti d'un aveu que je ne t'ai fait que pour te guérir d'une jalousie très gratuite et fort injuste, et non pour autoriser tes désirs, et encourager tes sollicitations.

LE COMTE.

Ma Sophie, nous ne nous sommes point proposé de faire des romans platoniques. Nous cherchons ce qu'exigent de toi les différents devoirs d'une femme et d'une femme mariée. La fidélité conjugale est celui auquel nous nous arrêtons un instant... *Qu'est-ce que le mariage?* C'est l'union d'un homme et d'une femme dont la société se rend garant ; mais pourquoi s'en rend-elle garant? C'est, sans doute, parce qu'elle y a un intérêt. Cet intérêt est la naissance des enfants qui en peuvent provenir, sur lesquels elle a droit ; et leur existence civile, qu'elle doit assurer et maintenir. Le but social du mariage est donc la propagation de l'espèce, et cela est si vrai, que les lois sont toujours prêtes à dissoudre toute union dont l'un des contractants ne peut remplir ce but. La fidélité conjugale n'est un devoir qu'en ce sens, quoique, considérée comme *pudeur*, elle soit une vertu morale. Mais nous n'en sommes point encore à cette question, que nous agiterons tout à l'heure. Je n'ai prétendu jusqu'ici qu'examiner ce que tu te devais comme madame de M[illegible] ; et je vois qu'en cette qualité tu es parfaitement libre.

LA MARQUISE.

Ces raisons ont quelque force, mon cher Gabriel ; mais enfin de ce que la débilité de la vieillesse empêche M. de M[illegible] de remplir les fins du mariage, il ne s'ensuit pas qu'aucune obligation ne me lie envers lui. Je jouis d'une aisance que je lui dois et que je ne pouvais point attendre de ma fortune. Il m'a fait des avantages considérables par contrat de mariage et même par testament : je suis censée ignorer ceux-ci : cependant je ne lui en dois pas moins de reconnaissance, puisque je ne les ignore pas. En un mot, M. de M[illegible] est vieux, dégoûtant, désagréable, ennuyeux, mais je porte son nom : je partage sa fortune, et ces dédommagements m'imposent des devoirs.

LE COMTE.

O mon adorable amie! ne m'appauvrirais-je pas moi-même, si j'énervais ta gratitude et tes vertus? Ton âme m'a plus séduit encore que ta beauté, et quand j'aspire à connaître le bonheur dans les bras de Sophie, je ne cherche point

à la corrompre... Ah! ne serait-ce pas détruire mes plus délicieuses jouissances?... Oui, mon amie, tu dois à M. de M***. Les récriminations ne sont les armes que des ingrats, mais il faut proportionner la reconnaissance au bienfait. Que tu t'empresses de faire une société agréable à M. de M***, de l'aider dans l'administration de ses affaires, de soigner sa santé, de lui procurer une vieillesse douce et sereine, ne seras-tu point acquittée envers lui? Quelle prétention peut-il avoir sur tes charmes dont il ne peut jouir? Serait-il auprès de toi tout à la fois vil eunuque et sultan impuissant? Que si l'amour-propre en lui, comme chez presque tous les autres hommes, a survécu à ses forces, ne peux-tu pas ménager son orgueil sans être victime de sa tyrannie? Sans doute, il est de ton devoir de lui dérober avec adresse tout ce qui pourrait l'offenser ou l'humilier; ce n'est point là une vile ruse, c'est un ménagement louable. Si je voulais employer des raisons moins directes, je croirais pouvoir te dire que le bonheur de M. de M*** croîtra avec celui de ton amant. Tu m'as répété souvent que les principes de cet homme haineux, son humeur superstitieuse et monacale, son âme avide et inflexible, t'inspiraient un mépris et une répugnance contre laquelle tu avais de la peine à te raidir. Cet effort doit être plus difficile encore, quand tu penses que ce vieillard, que tu as si peu de raisons d'estimer et d'aimer, est la cause du malheur de l'amant que tu chéris. Si je n'avais qu'à adorer ta bonté, si tu m'avais permis d'être heureux et que mes plaintes et mes désirs ne troublassent plus mon aimable et généreuse amie, sans doute elle serait plus tranquille et le paraîtrait davantage. La science des dédommagements est celle des âmes honnêtes et sensibles, tu serais plus douce et plus attentive; tu travaillerais avec plus d'empressement au bonheur de M. de M***, s'il ne nuisait pas au nôtre. Il recueillerait donc des avantages réels pour une perte très imaginaire.

LA MARQUISE.

Mais, mon bon ami, l'amour trahit trop souvent ses plus zélés adorateurs. Tu es ardent; je suis jeune; nous aimons tous deux éperdument. Que n'aurais-je point à redouter de tes transports? Tu ne voudrais pas plus que moi introduire

dans une famille un héritier étranger. C'est être complice et même auteur d'un vol odieux dont nous sommes tous deux également incapables. Je me suis affligée tant de fois d'avoir été choisie pour être l'instrument des vengeances d'un père impitoyable, que je ne dois point courir le risque de faire à sa fille un tort dont l'âge de son père l'a préservée.

LE COMTE.

Ma Sophie! mon bonheur! mon amante! chaque moment me développe ta belle âme : je la révère, je l'adore; et tu ne me donneras point inutilement l'exemple de l'honneur et de la générosité... Cependant je puis te rassurer sur la juste crainte que tu me montres. Mes principes, à cet égard, sont aussi sévères que les tiens...

LA MARQUISE.

... O mon ami! qu'il est difficile de trouver des raisons pour contrarier ce qu'on aime.

LE COMTE.

Sophie! tu me ferais une cruelle injustice, si tu suspectais ma bonne foi : je ne cherche point à t'abuser par des subtilités spécieuses : je me tairais ou je prononcerais contre moi, si je ne me convainquais pas moi-même. Je me suis engagé dans cet examen sans savoir quel en serait le résultat dans ma propre opinion, mais très décidé à être vrai. Si tu m'opposes quelque difficulté que je ne puisse résoudre, je gémirai à tes pieds, mais je ne chercherai point à l'éluder.

LA MARQUISE.

Je conçois, mon ami, que les circonstances où je me trouve me permettraient plutôt qu'à toute autre de me livrer sans réserve à mon amant, si mon sexe n'avait point d'autres devoirs que ceux que lui impose le lien du mariage. Mais la pudeur n'est-elle pas la vertu nécessaire des femmes honnêtes, comme la fidélité est celle des épouses? Les lois ne nous ordonnent que celle-ci, je le sais; mais les lois ne règlent que ce qu'on doit aux autres : on n'y a pas compris ce qu'on doit à soi-même : c'est à notre délicatesse et à nos principes à y suppléer. Tu ne m'as répondu que par des exclamations, par de tendres plaintes lorsque je t'ai parlé du dan-

ger de perdre ton estime. Ah! je le sens dans toute son étendue. Doutes-tu que ce ne soit la plus vive de mes alarmes? Gabriel! tu ne voudrais point avilir ton amante : elle donnerait sa vie pour te rendre heureux, mais elle en donnerait mille pour ne pas se rendre indigne de ton amour.

LE COMTE.

Que tes douces craintes me sont chères, alors même qu'elles s'opposent à mon bonheur! Que de noblesse et de sensibilité dans ma Sophie et qu'heureux est celui qui l'a touchée!... Je ne veux pas qu'il reste le moindre doute dans ton esprit : bientôt il s'aigrirait en passant dans ton cœur : tes remords empoisonneraient tous mes plaisirs : et je te refuse, toi, ma Sophie! toi, mon bien suprême! s'il doit t'en coûter un repentir. Écoute-moi, chère amante, et réponds sans crainte si tu n'es pas satisfaite... Je viens de te convaincre que comme madame de M***, tu ne manquerais point à ton devoir en me rendant heureux. Celui que t'impose ton sexe est-il plus rigoureux? C'est ce qui nous reste à déterminer.

Je ne crois pas, mon amie, qu'il soit nécessaire de traiter cette question en casuiste. Autant ton cœur est vertueux, autant ton esprit est au-dessus des superstitions dont les prêtres nourrissent les femmes, sans les rendre ni plus chastes ni meilleures. La crainte ou la croyance de l'enfer n'entrent point dans tes principes; tu n'as pas besoin de ces vaines terreurs pour aimer et pratiquer la vertu : tu la chéris pour elle-même et pour ton propre intérêt, et tu regardes avec raison la pudeur comme le plus bel ornement, le trésor le plus précieux et l'honneur de ton sexe.

Mais, mon amie, la pudeur ne consiste pas plus à tout refuser à son amant que la sobriété n'ordonne de se laisser mourir de faim. Cette comparaison semble basse, mais elle est juste et précise. Dis-moi, ma Sophie, dis-moi ce qu'est une vertu dont la perfection et la pratique, si elle pouvait être universelle, entraînerait la destruction de l'espèce humaine? Dis-moi ce qu'est un devoir dont l'exact accomplissement serait la dissolution de tous les autres?... O ma charmante amie, la vertu ressemble aussi peu à ce que l'on nomme ordinairement ainsi qu'au vice même : elle n'a rien

de commun avec cette exigence monacale et contradictoire à la nature, vulgairement appelée *continence*, si l'on entend ce mot dans l'acception rigide des dévots, et non pas dans son rapport avec les bonnes mœurs. La véritable vertu ne dépend point du caprice des mortels, des illusions des fanatiques, des diverses spéculations des moralistes, des dogmes, des rites, des temps, des lieux, des sexes ; elle consiste dans un cœur droit, sensible, sincère et dans l'exercice de toutes ses facultés. L'honneur prescrit à une femme de n'avoir qu'un amant, de se respecter en lui, d'être fidèle à ses serments, incapable de légèreté et même, en un sens, d'inconstance. L'honneur proscrit tout plaisir qui n'est point appelé par l'amour comme une honteuse lubricité. Mais jamais le sentiment n'est lascif, et la femme la plus chaste peut être très voluptueuse, si elle aime. Je te l'ai déjà dit, ma Sophie : *jouir* n'est pas *corrompre* ; les libertins seuls confondent l'acception de ces deux mots ; aussi la vraie volupté leur est-elle interdite à jamais. La nature venge l'honnêteté trahie en leur refusant ce plaisir dont ils s'éloignent d'autant plus qu'ils le cherchent avec plus d'ardeur. Ils flétrissent également la beauté morale et la beauté physique : mais un véritable amant prodigue aux charmes de sa maîtresse ses transports, et son adoration à sa vertu. Laisse les dévotes qui ne le sont devenues que par le maléfice des années calomnier l'amour et les sens. Les vaines apparences qu'elles appellent *piété* sont des compliments qu'elles adressent à la vertu. Dans leur jeunesse, elles l'ont fait consister à bien cacher leurs intrigues : elles croient ensuite tout réparer par des momeries et surtout par une aigre sévérité.

N'avons-nous pas répété mille fois, ô ma Sophie, que la sensibilité et la vertu sont inséparables ? Mais lorsque la sensibilité aiguise les sens, pourquoi réprouverions-nous les mouvements impérieux de la nature ? Les sensations sont-elles moins son ouvrage que les sentiments ? et ne serait-ce que pour nous livrer de pénibles combats qu'elle aurait si inséparablement uni ces deux ressorts de l'humanité ? Détermine-moi donc le moment où il sera permis d'écouter ses sens, si ce n'est pas celui où l'amour les embrase...

Mon amie, dépouille des préjugés absurdes et cruels, et

crois que le cœur n'égare point. C'est l'imagination qui pervertit : et l'on ne peut se méprendre de bonne foi à leurs diverses émotions. Le mot *amour* a été appliqué à l'action universelle de la génération qui reproduit les êtres, parce que, par une fausse et ridicule délicatesse, les expressions propres à désigner cette opération de la nature sont devenues trop libres pour les femmes qui n'ont de chaste que les oreilles. Cette explication détournée a avili ce mot touchant dont on s'est empressé de voiler des prostitutions méprisables : mais les vrais amants, seuls connaisseurs en volupté et plus avides des délices des sens que les autres hommes, savent que c'est de la vivacité de la tendresse qu'elles reçoivent leur plus précieuse saveur, et que cette réunion seule mérite le nom d'*amour*. Ne crois donc point, ô mon amie, que le cœur puisse induire en erreur. Ce sont ses inspirations, au contraire, qui préservent les femmes d'une avilissante galanterie, en donnant pour pâture à leur imagination un seul objet de désir. Quand on aime, les sens sont très inflammables ; mais ce n'est qu'au feu de la passion qu'ils peuvent s'allumer.

Ma Sophie, c'est mon opinion que tu demandes, puisque c'est mon estime que tu désires et que tu crains de perdre. Eh bien ! je pense que toute femme honnête qui a dit à un homme : *Je t'aime* et lui a donné un baiser, lui doit toutes ses faveurs et ne peut les lui refuser que par une outrageante et honteuse méfiance, ou un manège non moins vil. En effet, si tu ne prends pas confiance en mon honneur, comment ne rougis-tu pas de m'aimer ? Mais si tu t'applaudis de ton choix, si tu ne crains pas mon indiscrétion, si tu me crois incapable de te faire repentir de ta tendresse, pourquoi me laisses-tu consumer à tes pieds ? Jouis-tu de mon supplice ? Il y aurait beaucoup d'orgueil dans ce sentiment, et jamais l'orgueil personnel ne fut le compagnon de l'amour. Comment donc expliquer tes refus ? *La crainte de perdre mon estime* en est la cause, dis-tu ; mais l'estime est un hommage involontaire fondé sur des raisons, et que l'on ne refuse pas pour un caprice. Pourquoi te retirerais-je la mienne, si tu ne mérites point de la perdre ? Pourquoi des faveurs que je désire avec tant d'ardeur, que je recevrais avec tant de transports, me rendraient-elles injuste et parjure ? Quand un homme cesse

d'estimer une femme dont il a triomphé, peut-être est-il ingrat, mais le plus souvent il n'est point injuste ; parce qu'il la doit plus à sa faiblesse qu'à son amour ; parce qu'elle a également résisté et cédé sans motifs. Tant de femmes prennent le désir pour l'amour et préfèrent même le désir à l'amour ! Faut-il s'étonner si elles sont si facilement trompées et leurs vainqueurs si facilement détrompés ?...

O mon amie ! lorsque ton Gabriel prononce ces mots : *Belle Sophie, je t'aime*, il exprime un sentiment et ses désirs n'en sont que la suite. Ton amant est plus occupé de tes vertus que de tes traits. C'est tout ton être qu'il adore. Si ses sens déchaînés ne lui permettent d'exprimer sa tendresse que par des caresses ardentes, c'est qu'elles sont l'éloquence la plus énergique et la plus naturelle de l'amour. Mais c'est dans le cœur de Gabriel qu'est ton temple ; et la beauté qui le ravit est celle que ni le temps, ni les maladies, ni l'habitude ne peuvent flétrir. La plus violente et peut-être l'unique passion de ton sexe est d'avoir du plaisir et du pouvoir, mais la beauté est le seul moyen qu'il prise et qu'il emploie. Il fait son idole de cette fleur si fragile, accordée à si peu de femmes, si indépendante de celles qui en jouissent, si délicate, si passagère. Ce sont là leurs charmes ; et elles comptent sur un amour durable ! Mais, comme on l'a très bien dit, il n'est pas plus au pouvoir des traits d'embellir longtemps une femme, qu'à celui de la parole de lui donner de l'esprit. On a bien mauvaise opinion de nous, sans doute, puisqu'on imagine ne pouvoir nous plaire que par la beauté physique, l'ornement, qui le plus souvent la dépare, et l'affectation, qui l'éclipse. Je ne vois point, si tu y ajoutes les caprices et les ridicules, plus ou moins amusants selon qu'ils sont plus ou moins enjoués, que l'on emploie d'autre magie pour nous séduire.

Au reste, j'avoue de bonne foi qu'il ne faut point en imputer toute la faute aux femmes. Nous sommes les artisans de presque tous leurs défauts et de leurs vices. Si nous savions toujours bien placer notre estime et notre amour, les femmes qui, toujours opprimées par le sexe le plus fort, cherchent sans cesse à plaire pour se ressaisir de l'empire ou du moins le partager, les femmes prendraient les vrais moyens de le mériter. Mais nous nous montrons à tout moment éblouis par

du clinquant : l'on nous offre du clinquant sans se mettre en peine d'acquérir de l'or. Si les hommes savaient aimer, les femmes le sauraient bientôt aussi. La dépravation de ceux-là produit la corruption de celles-ci, et ces deux levains qui fermentent augmentent l'un par l'autre. En un mot, on n'aime point, on n'estime point ; on désire, on s'unit : voilà la véritable cause de ce mépris si subit dont les exemples t'effrayent.

LA MARQUISE.

Mon Gabriel, je veux croire que tu m'estimeras encore après ta victoire : mais tu ne m'aimeras plus, et j'en mourrai de douleur. En vain voudrais-tu sauver cette contradiction, ou nier son existence parce qu'on ne peut l'expliquer. Tout n'est-il pas contradiction dans l'homme ? L'expérience est absolument pour moi, quelque ingénieuse que soit ta théorie. Tout le monde m'a dit, j'ai lu mille fois, je vois tous les jours que la force de la nouveauté est le mobile le plus puissant de ton sexe, que la nouveauté enflamme le désir, excite la joie, provoque la colère, qu'elle produit enfin toutes les passions, et que l'amour aussi est soumis à son empire. Émoussé par l'habitude, il s'endort sans volupté et périt de langueur au sein de la jouissance.

LE COMTE.

J'ose t'assurer, ô ma Sophie, que cette opinion tant répétée n'est qu'une erreur. L'habitude augmente, au contraire, cette délicieuse bienveillance appelée *amour* ; et tous les faits contraires à ce principe ne prouvent rien, si ce n'est qu'on a pris les émotions des sens pour de la tendresse. L'habitude ne tue l'imagination que dans les affections purement physiques. Les vices ne sont-ils pas des monstres moraux auxquels les âmes honnêtes ne s'accoutument point et dont le millième exemple inspire autant d'horreur que le premier ? De beaux yeux perdent de leur force quand ils sont souvent regardés et que les qualités de l'âme et de l'esprit n'y entretiennent point un charme toujours nouveau. Sans ces attraits durables on est inutilement belle : jeune sans amant, vieille sans ami, en vain on poursuit le plaisir avec fureur ; il échappe, ou se flétrit dans la main avide qui le mutile : mais toutes les femmes citées sont précisément celles dont l'histoire ne prouve rien.

La toilette, les intrigues, les cartes, les spectacles, voilà le cercle de leur vie. Que peuvent produire de telles occupations? Savent-elles aimer? Savent-elles choisir? De qui vois-tu ces beautés galantes éprises? De quelques fats qui ne s'en occupent que pour les tromper ou de quelques novices qu'elles n'attrapent pas longtemps. Faut-il s'étonner qu'elles vivent dans le ridicule et meurent dans le mépris? Qui nombrerait leurs folies, ne trouverait pas qu'elles méritent une autre récompense.

Mais celle qui, laissant aux femmes vaines l'envie qu'elles ont d'éblouir, méprise les fats et dédaigne les sots, connaît un autre art que le ménage de la coquetterie, sait toucher le cœur, charmer l'esprit, s'élever avec douceur, briller avec modestie, embellir sa raison par son imagination, modérer son imagination par des principes; cette femme adorable, que je peins si ressemblante parce qu'elle est sous mes yeux, aura des succès durables, des amis sûrs, un amant constant... Non, non. Sophie, la tendresse, l'esprit, la vertu, les grâces, ne perdent jamais de leur saveur. N'impute donc point à la nature, ou à l'amour, les fautes des amants, et avant de conclure des faits particuliers un principe général, observe avec soin les exemples dont tu t'autorises. O mon amante! ne tenteras-tu pas une si douce expérience? Ne veux-tu point apprendre de ton ami que le vrai plaisir est cette délicieuse émotion qui va jusqu'à l'âme en enivrant tous les sens? que c'est là la véritable volupté, et la volupté durable, et que plus l'amour est heureux, plus il est avide?... Aimons, aimons, ô ma Sophie! et nous serons toujours sûrs de plaire sans effort; Gabriel jouira avec transports de tes charmes parce qu'il connaît tes vertus, et Sophie sera d'autant plus assurée de sa constante tendresse qu'elle l'aura rendu plus fortuné, que ses faveurs auront mieux enchaîné sa reconnaissance.

LA MARQUISE.

La douce persuasion coule de tes lèvres, ô mon ami! et mon cœur vole au-devant de chacun de tes mots... Mais il est une idée, dont je ne puis détourner la vue, qui me tourmente et m'humilie. Tu ne doutes sûrement point que cet odieux Montperreux n'ait triomphé de moi... Tu penseras que

je ne t'accorde que ce qu'il m'avait arraché ; et Gabriel ne croira cueillir dans mes bras que des faveurs flétries par le plus vil des mortels.

LE COMTE.

Chère Sophie! La crainte que tu daignes me découvrir m'est une preuve précieuse de ton amour et de ton honnêteté. J'y répondrai avec la franchise que mérite ce procédé : si je ne t'ai point interrogée sur l'étendue de tes liaisons avec ce Montperreux, ce n'est pas que je ne brûlasse du désir de m'instruire jusqu'à quel point il était coupable ; mais je tremblais d'apprendre ce que j'aurais voulu savoir ; d'ailleurs, je ne me suis pas cru le droit de t'en parler, et je craignais de t'affliger, soit que tu fusses sincère, soit que tu ne le fusses pas. Tu ne me devais rien avant de me connaître. Quelque flatteur qu'il eût été pour moi de parler le premier à ton cœur, je me fais justice. et je me trouve trop heureux d'avoir réussi à te plaire pour oser murmurer du passé.

LA MARQUISE.

Ah ! cher Gabriel ! ne compare point l'amour que tu m'as inspiré à l'humiliante faiblesse qui m'a coûté tant de larmes. Non, je n'ai point été la proie de cet homme, dont le nom me fait tant de mal à prononcer ; mon cœur cherchait un amant : tu m'as appris qu'il ne l'avait pas encore trouvé. Toi seul en mérites le nom ; toi seul en auras les droits : je te jure (et rien ne peut faire suspecter ce serment) que M. de Montperreux ne fut jamais le maître de ma personne, et que s'il m'était possible d'oublier les odieuses caresses dont il a souillé mes mains et quelquefois mon visage, je n'aurais à me reprocher que mes imprudences et ma crédulité, comme ses lettres te le prouveront assez. Jamais, jamais aucun homme n'obtint les dernières faveurs de ta Sophie ; elles t'étaient réservées... Puissent-elles achever ton bonheur et ne pas détruire le mien !

LE COMTE.

Sophie ! ma Sophie ! pourrais-tu jamais te repentir d'avoir élevé ton Gabriel à la félicité suprême ?

LA MARQUISE.

Cher ami ! j'ai trop souvent entendu répéter que la jouis-

sance était le tombeau de l'amour pour espérer que le tien y survive... Mais tu le veux... je me sacrifie à tes désirs... Je leur immole peut-être tout mon bonheur... n'importe : je ne puis t'entendre dire plus longtemps que je m'oppose au tien; et tu seras mon époux, puisque ce n'est point assez pour toi d'être mon amant.

LE COMTE.

O mon tout! ô ma vie!... c'est au temps, c'est à l'amour à me venger.

LA MARQUISE.

Tiendras-tu ses promesses?...

LE COMTE.

Chère épouse! j'en jure par toi-même...

LA MARQUISE.

Gabriel... laisse-moi... Non... venge-toi de mes refus... Ami! ô mon bien... ô mon tout!...

MIRABEAU

SOCIALISME & SOCIALISTES[1]

Comme toutes les autres sciences, les sciences morales et politiques avaient jusqu'à ce jour apparu aux générations nouvelles, parées de plus en plus richement des présents dont elles avaient été comblées par les générations précédentes, et c'est avec reconnaissance que notre génération en avait profité.

Cette reconnaissance paraît aujourd'hui lourde à quelques jeunes gens. Loin de savoir gré à leurs devanciers de leurs efforts passés et de s'en servir pour faire des progrès nouveaux, une partie de la jeunesse y reste indifférente. Il y en a même qui considèrent comme une audace heureuse le parti pris de rompre les liens, qui, depuis que la science a une histoire, n'ont jamais cessé d'unir le passé au présent et à l'avenir. C'est quelque chose comme l'abolition de l'héritage dans cet ordre d'idées.

Il est de mode, en effet, chez quelques jeunes gens, de regarder comme des efforts stériles et des résultats négligeables tout ce qui date d'autrefois, et particulièrement tout ce

1. M. Léon Say, de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales, a bien voulu nous communiquer en épreuves le discours qu'il a prononcé hier, 30 novembre, à la séance publique annuelle de l'Académie des Sciences morales, en qualité de président. Nous en extrayons le passage où M. Léon Say parle du socialisme et des socialistes, à propos du sujet proposé par l'Académie pour le concours du prix Saintour.

qui a été fondé sur des principes et a engendré des doctrines. Quoique peu nombreux ils font du mal, car leur mépris des principes est un encouragement aux désordres sociaux.

Cette poignée de sceptiques compose l'avant-garde du socialisme. Inconsciente ou non, elle en est la complice. Elle fait une trouée par laquelle les socialistes essayent de passer. Encore si ces jeunes sceptiques étaient les seuls à faire cette mauvaise besogne, mais il y en a beaucoup d'autres plus inconscients qu'eux et dont l'aveuglement est égal. Ne peut-on pas dire que ce sont aussi des complices, quoique à des titres différents, les professeurs allemands ou « socialistes de la chaire », les socialistes chrétiens, et enfin cette foule bigarrée de gens qui parlent de ces choses sans y rien connaître et en badauds des boulevards ?

Les socialistes pour de bon acceptent sans se scandaliser tous les concours, ceux des gens à principes, et ceux des gens qui disent bruyamment n'en point avoir, et cependant on ne peut pas dire de ceux d'entre eux qui mènent la campagne, qu'ils ne sont pas doctrinaires. Ils le sont, au contraire, et ils s'en vantent à très haute voix ; mais ils sont en même temps des politiques très avisés, et, comme tels, toujours prêts à se servir, à titre d'auxiliaires méprisés, au fond, de tous ceux qui nient les doctrines des autres. C'est une tactique, et, par cette tactique, ils espèrent arriver à ruiner plus vite les principes régnants. Ils essayent de faire balayer la place sur laquelle ils installeront plus aisément, après qu'elle aura été nettoyée, leur doctrine de gouvernement. Il n'y a en effet qu'à les écouter pour apprendre qu'ils ont les plus grandes prétentions à la doctrine et même à une doctrine qui embrasse tout, car elle prétend être à la fois philosophique, scientifique et historique.

Pour eux, la société est un être organisé vivant, identique à tous les points de vue aux individus vivants dont est formé le genre humain. Cet être collectif est soumis à une loi de développement qu'ils connaissent, dont l'histoire leur a permis, à eux seuls, de saisir le véritable sens. En conséquence de l'évolution fatale qui est pour eux la loi de l'humanité, les individus sont poussés à se fondre dans la société, de même que les moindres filets d'eau sont poussés invinciblement par la loi de la gravitation universelle à se perdre dans l'océan.

L'histoire pourrait cependant être interprétée fort différemment. On peut y lire très clairement, ce nous semble, que l'homme, confondu d'abord dans la société animale humaine, s'est affranchi par un travail intellectuel et musculaire qui a duré des siècles. Il n'a cessé de faire partie d'un troupeau, tout en restant un être social, que le jour où il a pu et su dégager sa personnalité et l'affirmer en la développant.

Les vrais socialistes sont des doctrinaires panthéistes et évolutionnistes. Benoît Malon, leur philosophe et leur historien, l'a affirmé en mourant : « Je meurs, a-t-il dit, dans ma foi panthéiste, évolutionniste et socialiste. » Les maîtres dont Benoît Malon a écrit l'histoire se sont, en effet, appliqués à propager cette foi, et, aux yeux des disciples fort naïfs, à mon sens, de Karl Marx, la plus grande découverte que ce père du socialisme contemporain ait faite pour le bonheur de l'humanité, c'est que l'histoire n'est qu'une suite de combats de classes livrés pour la satisfaction d'intérêts économiques. Nous sommes donc obligés, en vertu de cette loi de l'histoire, de vivre dans des combats incessants, de poursuivre à outrance une lutte qui aboutira fatalement au triomphe et à la domination de celle des classes qui est la plus nombreuse et dont les intérêts économiques seront satisfaits. Cette classe est celle des ouvriers. Elle absorbera toutes les autres et, toujours poussée par la loi invincible de la gravitation universelle, entendue dans sa plus haute généralité, elle finira par s'absorber elle-même un jour dans le grand tout de la Société.

Karl Marx était un Allemand, fils de rabbin. Il est le descendant d'une longue suite d'hommes dont la subtilité n'a jamais été dépassée. Toute sa vie a été consacrée à ratiociner dans un perpétuel mouvement de la pensée.

Rien n'est plus doctrinal que son socialisme scientifique ; c'est une doctrine proclamée nécessaire pour que l'histoire ait un sens. Rien n'est plus semblable à l'exégèse la plus pénétrante, que la méthode qui l'a conduit à découvrir dans la philosophie de Hegel l'origine de son socialisme scientifique. « Sans la philosophie allemande, écrivait Engels, l'ami et le collaborateur de Karl Marx, surtout sans la philosophie de Hegel, le socialisme allemand, le seul scientifique qui ait existé, ne se serait jamais produit. »

Nous autres Français, si peu Allemands d'esprit, nous avons mis bien du temps, trop de temps peut-être, à comprendre la menace qui est renfermée dans cette parole. Et cependant, dès les premiers jours du gouvernement de Juillet, Henri Heine, cet Allemand qui ne se comprenait bien que quand il écrivait en français, cet ami et ce confident de Marx et de Lassalle, disait déjà d'eux qu'ils étaient « de grands logiciens sortis de l'école de Hegel », et que l'avenir leur appartenait ; et il osait accompagner sa prophétie de ces tristes paroles : « La propagande du communisme possède une langue que chaque peuple comprend. Les éléments de cette langue universelle sont aussi simples que la faim, que l'envie, que la mort; cela s'apprend si facilement ! »

Le mouvement dont Henri Heine appréciait il y a plus d'un demi-siècle, avec une si rare divination, l'importance et la fureur n'a pas beaucoup changé de nature ; il s'est simplement accéléré en se propageant sous des formes variées. Il y a des voies différentes comme il y a des aspects différents ; mais tous ceux qu'il a entraînés ou qu'il entraîne, peuvent être confondus dans l'appellation générale de socialistes. Les uns sont plus révolutionnaires, plus possibilistes, plus collectivistes, plus socialistes d'État, plus positivistes, plus doctrinaires; mais on peut les reconnaître tous à ce signe, que, pour la propagande de l'évolution fatale, ils se servent de cette langue dont Henri Heine a dit qu'elle était « aussi simple que la faim et que l'envie ».

Le nom générique de socialistes leur convient aux uns et aux autres parce que tous se font gloire de sacrifier l'individu à la société. Pour rendre l'homme heureux, ils l'annulent ; ils l'étouffent sous la tyrannie sociale et ils le consolent en lui offrant à titre de récompense un panthéisme où chacun d'eux se résout en Dieu. Leurs grands adversaires, ou plutôt leurs seuls adversaires, sont les individualistes, parce que ceux-là veulent conserver à l'homme son âme, son honneur et sa gloire, et qu'ils cherchent à sauver la personnalité qu'endort et emprisonne le socialisme dans une ruche ou dans une fourmilière animale. Notre conscience morale et notre science de la vie nous font repousser ce dilemme d'abaissement ou d'orgueil : *Brute ou Dieu.*

Il est difficile de se représenter comment les adulateurs du

fait, contempteurs des *principes*, ou les dévots d'une *évolution fatale*, contempteurs de la concience et du libre arbitre, peuvent espérer, sur un tel amas de dénégations, édifier un ordre humain nouveau, une société humaine transfigurée, avec des lois morales et politiques inconnues jusqu'ici, qui seraient promulguées par des parlements pour le bonheur du plus grand nombre, et qui auraient pour effet d'abolir le mal et de faire régner la justice.

Schaeffle n'a pas réussi, dans sa *Quintessence du socialisme*, à construire sur le plan de Karl Marx le monument de la cité future, quoique, dans cette œuvre remarquable, il ait fait un grand effort pour arriver à la précision. Il a beau combiner les moyens de régler la production et la consommation ; de supprimer la monnaie et de prendre pour mesure de la valeur *le temps de travail* : de répartir ou de distribuer les produits sociaux « de tous à tous en raison de la valeur d'usage social du travail de chacun », il arrive toujours à une inconnue qu'il ne peut dégager, et qui résulte de l'inégalité physiologique et mentale des individus. Les doctrinaires du socialisme ont fini par se décider à éliminer cette inconnue grâce à l'action qu'exercera le *milieu*. L'homme sera transformé par le nouveau *milieu* que dégagera autour de lui, comme une vapeur embaumée, la société nouvelle. C'est alors que la nature de l'homme changera, et que les inégalités physiques et morales, sources de tant de maux, disparaîtront à tout jamais.

Mais quelles que soient les obscurités des prophéties du socialisme, quels qu'aient été les échecs des Icaries des Cabet de notre temps et des temps anciens, il y aura toujours, comme il y a toujours eu, des oreilles pour écouter le récit des inventions chimériques, ces contes de fées des grands enfants humains.

On répétera à satiété que les classes ouvrières peinent dans le monde capitaliste, exclues des jouissances de la civilisation, *de par les lois* que les sciences morales et politiques ont édictées pour faire obstacle à l'égalité et pour livrer les pauvres à l'exploitation des riches.

On leur dira que leur revanche est à portée de leurs mains et qu'il leur suffirait de le vouloir pour réaliser la société future où l'égalité ne sera plus un vain mot, qu'il s'agisse de l'égalité

dans la richesse ou de l'égalité dans la misère. « Nous consentons à tout pour elle, disaient les *Égaux* de Babeuf, à faire table rase pour nous en tenir à elle seule. Périssent, s'il le faut, tous les arts, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle! Peuple de France, ouvre tes yeux et ton cœur à la plénitude de la félicité! Reconnais et proclame, avec nous, la République des Égaux! »

Notre Académie a voulu inviter ses collaborateurs du dehors, ceux qui suivent ses concours et se disputent ses prix, à réfléchir à ces tristes rêveries, revêtues d'un manteau prétendu philosophique, et à dévoiler tout ce qu'elles recèlent de chimère et de déception. Nous les avons engagés à entrer dans la lutte pour rendre confiance à ceux qui croient encore que les principes éternels et les lois naturelles ne sauraient être abrogés par l'insertion d'un décret au *Journal officiel*. C'est pour cette raison que nous avons mis au concours, sur la proposition de notre Section de philosophie et de notre Section de morale, la personnalité humaine, le socialisme français contemporain, le positivisme et la responsabilité morale.

Les réponses ont malheureusement été rares et insuffisantes, pour plusieurs raisons. Les sujets étaient difficiles et vastes et de nature à être traités dans des livres plutôt que dans des mémoires. Il faut l'avouer aussi, nous ne sommes pas encore prêts. La jeunesse libérale est en retard; elle ne sait pas suffisamment l'histoire philosophique et morale des dernières années, et elle n'a pas en mains toutes les armes dont elle devrait pouvoir disposer...

C'est sur la proposition de la Section de morale que l'Académie a mis au concours, pour le prix Saintour, le sujet suivant :

« Énumérer les formes diverses du socialisme français contemporain : montrer en quoi le socialisme, sous chacun de ses aspects, se rapproche des principes et des règles de la morale et en quoi il s'en éloigne. »

Un seul mémoire a été déposé au secrétariat, et il a paru digne du prix. L'auteur de ce mémoire est M. Villey, professeur d'Économie politique à la Faculté de droit de Caen, et doyen de cette Faculté. Quoiqu'il n'ait pas eu de concurrents, nous n'avons pas cru devoir laisser sans critiques quelques passages de son mémoire; mais ces critiques, qui portent sur des appréciations historiques, et sur les ménagements peut-être

excessifs qu'il a montrés pour des entraînements à notre avis fâcheux, ne rendent le travail de M. Villey ni moins intéressant, ni moins propre à fournir des arguments d'une haute portée morale et scientifique aux adversaires du socialisme...

Les critiques historiques de notre Section et de l'Académie portent d'abord sur une appréciation incomplète que nous paraît avoir faite M. Villey des travaux des grands philosophes de l'antiquité. M. Villey n'avait certainement pas à faire l'histoire des utopies antiques, le programme du concours ne l'y autorisait pas; mais il a peut-être considéré comme trop distendu le lien par lequel le socialisme contemporain se rattache au socialisme antique. Il croit que l'esclavage et la constitution de la famille antique ont toujours fait obstacle au mouvement de pitié envers les classes pauvres, qui n'est apparu que beaucoup plus tard dans l'Europe chrétienne, et qui a seul donné, selon lui, naissance au socialisme.

C'est une conception *a priori* et qui nous a semblé en dehors des faits; les causes générales du socialisme doivent être en effet cherchées plus haut. Aristote, en disant : « On parle souvent en politique de niveler les propriétés; il serait plus urgent de niveler nos désirs », est allé au fond de la nature humaine, et il suffit de le suivre dans cet ordre d'idées pour reconnaître que le monde antique et le monde moderne sont moins étrangers l'un à l'autre que M. Villey n'a été tenté de le croire. La nature humaine ne s'est pas modifiée, et, si les mœurs se sont adoucies, ce qui est moins évident et moins universel qu'on veut bien le dire, il n'y a pas eu de transformation fondamentale.

Le socialisme existe dans le passé, comme il existe encore de nos jours en Orient et en Afrique, par la propriété familiale, par la communauté des biens de la tribu, par la propriété par l'État avec possession des individus, par l'esclavage et les castes, par la polygamie, etc. C'est au passé ou à la civilisation embryonnaire actuelle de pays trop vieux ou de pays trop neufs, que retourne, comme à son berceau, le socialisme contemporain, quand il cherche à nous entraîner dans le communisme, le collectivisme et l'anéantissement de la famille. Voilà un lien, le plus fort des liens, un lien historique et vivant, qui unit le présent au passé et à l'avenir.

Il nous est difficile également d'oublier que nous devons à l'antiquité les premiers et les plus beaux exemples de la valeur des Individus et de la puissance de cette force morale par laquelle de grands philosophes de toutes conditions sociales se sont affranchis des idées qui régnaient dans les foules.

Comment M. Villey a-t-il pu croire que la liberté avait été inconnue dans les petites républiques de la Grèce? En montrant comment elle a succombé sous les excès de la démagogie, Platon n'a-t-il pas fourni la preuve indiscutable qu'elle n'avait pas été inconnue, que de petits peuples en avaient joui à des intervalles plus ou moins éloignés, et peut-on ne pas se rappeler toujours, quand on en a une fois entendu la lecture, cette admirable page où Platon a fait la peinture de l'abus de la liberté? Il a vu l'abîme dans lequel allait se précipiter sa patrie pour s'être laissée « enivrer de la liberté et de l'égalité que lui versaient toutes pures de mauvais échansons ».

Quant aux secours fournis aux socialistes par les philosophes et même par les économistes, il y aurait bien des réserves à faire sur ces prétendus secours, et si c'était le lieu, une discussion d'un intérêt historique, philosophique et économique pourrait s'ouvrir à ce sujet entre notre lauréat et nous-mêmes.

M. Villey fait par exemple beaucoup d'honneur à James Mill, le père du célèbre Stuart Mill, en faisant de lui le précurseur de la doctrine de la nationalisation du sol, qui est aujourd'hui préconisée avec tant d'éclat par l'Américain Henry George.

James Mill était un philosophe radical fort lié avec les hommes politiques anglais du commencement de ce siècle, qui ont cru les premiers au radicalisme parlementaire et l'ont implanté en Angleterre. Comme économiste, il ne manquait pas de mérite, mais son meilleur ouvrage a été, on peut le dire, son célèbre fils Stuart Mill. Il n'a été en économie politique que le reflet de ses deux chers amis, Bentham et Ricardo.

Par Bentham, il avait été amené à étudier le travail des prisonniers et celui des pauvres, enfermés dans les maisons de travail ou dans d'autres établissements d'humanité, dont on s'est tant occupé au commencement du siècle en Angleterre et en France.

Aussi n'est-il pas étonnant que James Mill, ami passionné

de Bentham, ait été séduit quelques années plus tard par les idées philanthropiques et utopiques de Robert Owen dont les combinaisons ressemblaient aux établissements d'humanité de Bentham. James Mill, égaré par son ami, a mélangé singulièrement la doctrine de l'Individualisme avec celle de l'Intervention. Il n'a pas craint, par exemple, de suggérer à l'État de dépenser, en opérations reproductives, c'est-à-dire industrielles, les capitaux prélevés non sur le revenu, mais sur la fortune des citoyens. Le capital détruit par l'impôt, ce qui était un mal, était reconstitué par une industrie, et cette reconstitution était un bien. C'était ouvrir en réalité la voie au socialisme d'État et à la nationalisation des instruments de production. Mais ce n'est pas Mill qui est responsable de cette déviation de la foi économique. C'est Bentham.

Quant à la théorie de la rente de la terre de Ricardo, l'autre ami de Mill, elle a fourni également à Henry George des arguments dont ce grand socialiste a fait son profit. Mais ce n'est pas à James Mill que remonte la responsabilité d'une théorie qu'il avait simplement acceptée de Ricardo.

Henry George a dédié un de ses livres les plus répandus dans le monde de la langue anglaise, « à la mémoire de ces illustres Français d'il y a un siècle, Quesnay, Turgot, Mirabeau, Condorcet et Dupont de Nemours et leurs amis, qui, pendant la nuit du despotisme, ont prédit les splendeurs de l'ère nouvelle ». Henry George a été ingrat pour Ricardo qui aurait dû figurer dans son énumération, car la doctrine de la rente de la terre de Ricardo lui a rendu autant de services que celle du produit net des Physiocrates.

Jean-Baptiste Say avait bien compris la faiblesse philosophique du raisonnement de Ricardo, et il a dénoncé, il y a bien des années, sans se douter qu'il allait être un prophète, l'abus que les métaphysiciens de l'avenir pourraient bien faire d'une semblable méthode.

« Depuis la mort de Ricardo, a-t-il écrit dans une édition de son Traité, postérieure à la mort de cet économiste, ses partisans ont prétendu qu'il avait changé la face de la science. Ils ont tiré toutes leurs conséquences d'un petit nombre de principes, en faisant abstraction de tous les autres, et sont arrivés, en effet, à des résultats différents des cas réels, qui

sont les conséquences de l'action combinée d'un grand nombre de lois. Affranchis du contrôle de l'expérience, ils se sont jetés dans une métaphysique sans application. Ils ont transformé l'économie politique en une science de mots et d'arguments et, sous prétexte de l'étendre, ils l'ont poussée dans le vide. »

Les transformations de l'économie politique, auxquelles J.-B. Say fait allusion, sont du genre de celles que lui font subir aujourd'hui ceux que nous appelons les socialistes. C'est bien de transformations en effet et non pas d'inventions qu'il s'agit, car ce qui caractérise les socialistes, c'est de ne pouvoir travailler que sur le fonds d'autrui. Ils ne brillent guère en effet par le génie inventif, et n'ont pas tiré d'idées neuves de leur propre cervelle. Ils ont simplement dénaturé l'économie politique, en employant les procédés métaphysiques dont J.-B. Say a fait justice dans sa condamnation des sectateurs de Ricardo. La loi d'airain en est un exemple fameux, et il y en a beaucoup d'autres que l'on pourrait citer. Ils ont pris pour point de départ des lois fournies par l'expérience et fondées sur des faits, et ils se sont ensuite lancés dans le vide, raisonnant en dehors de toute expérience, avec cette apparence de logique dont se prévalent si facilement ceux qui ne connaissent pas l'obstacle des complexités naturelles. Quoi d'étonnant qu'un principe poussé à l'absurde puisse alors être dénoncé comme absurde !

La distinction entre les socialistes de 1848, qui étaient chrétiens et spiritualistes, et ceux de la fin de notre siècle, qui sont tout le contraire, paraît à M. Villey le signe d'une transformation radicale qui s'est opérée dans le socialisme depuis un demi-siècle. Cette transformation n'est rien moins que radicale, car elle ne s'est pas produite dans le fond des choses; elle a été provoquée par les nécessités de la politique de nos adversaires plutôt que par un renversement du mouvement socialiste.

Le socialisme chrétien tenait la tête en 1848, cela est vrai: il est maintenant à la suite et marche au dernier rang, cela n'est pas douteux non plus. De l'avant-garde, il est passé à l'arrière-garde, mais les socialistes s'en sont toujours servis et s'en serviront toujours de la même façon, *car il n'importe guère que Pascal soit devant ou Pascal soit derrière:* ils s'en

sont fait des alliés *par politique* en abusant de leur bonté, quelques-uns pourraient dire de leur naïveté, mais ils ne se sont jamais donnés à eux. Il leur a été commode de trouver des auxiliaires disposés à changer les lois morales en lois positives avec sanction pénale. Le bras séculier, c'est-à-dire l'obligation légale, dont ils désiraient s'assurer les services en s'adressant aux socialistes chrétiens, ressemble beaucoup, en effet, à la tyrannie sociale. On peut même dire que c'est tout un. Que les socialistes chrétiens l'aient mieux compris aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, cela est évident et n'a rien d'étonnant. Ils ont acquis, dans les luttes du demi-siècle qui s'achève, une expérience qu'ils n'avaient point alors, et maintenant qu'ils en savent assez pour ne plus pouvoir être dupes, nous devons espérer qu'ils ne voudront pas être complices. C'est pour cette raison que, n'étant plus à l'avant-garde, ils se laissent traîner péniblement à la suite...

A la fin d'un travail, qui met si bien en lumière les erreurs et les visées coupables des socialistes, c'est à un blâme énergique que l'on devait s'attendre : aussi notre rapporteur a-t-il eu raison de se montrer étonné qu'il n'en ait pas été ainsi et que notre lauréat avec une bienveillance peut-être outrée, ait porté à l'actif du socialisme le danger même qu'il nous fait courir « parce qu'au moins, la leçon ne sera pas perdue[1]. »

Les leçons, hélas ! sont presque toujours perdues, ou, si on les retrouve, c'est trop tard. Il n'est pas besoin d'apercevoir quelque chose de bon dans un mal pour qu'il devienne prudent ou moral de se soumettre à l'épreuve, comme à un jugement de Dieu, afin de s'épurer par la mortification et la souffrance.

Il n'y a jamais de bien sans accompagnement de mal, ni de mal où il n'y ait quelque bien ; cela n'est pas une raison pour bénir le mal. D'ailleurs le socialisme n'est pas notre religion, et le socialiste n'est pas notre confesseur. C'est tout simplement l'ennemi. Il faut bien se garder de l'excuser sous prétexte qu'il peut nous induire au bien en nous inspirant une crainte salutaire.

LÉON SAY,
de l'Institut.

1. Séances et travaux de l'Académie, sept.-oct. 1895, p. 559.

ANDRÉI KOLOSOV

Dans un petit salon meublé assez joliment, quelques jeunes gens se trouvaient assis autour de la cheminée. La soirée — une soirée d'hiver — commençait à peine; le samovar bouillait sur la table; la conversation se déroulait, passant d'un sujet à l'autre. On se mit à parler des gens extraordinaires et de ce qui les distingue des gens ordinaires. Chacun donnait son avis comme il pouvait; les voix devenaient plus hautes et bruyantes.

Un homme petit, pâle, qui écoutait, en buvant du thé et en fumant des cigarettes, la conversation de ses camarades, se leva tout à coup, et, s'adressant à nous tous (j'étais là, moi aussi, à discuter) :

— Messieurs, toutes vos réflexions profondes sont bonnes en soi, mais inutiles. Chacun écoute l'opinion de son adversaire, et chacun garde la sienne. Or ce n'est pas la première fois que nous nous réunissons, ce n'est pas la première fois que nous discutons, et, par conséquent, chacun de nous, sans doute, a eu assez d'occasion d'exprimer sa manière de voir, et de connaître celle des autres. A quoi bon discuter encore?

Cela dit, l'homme petit et pâle jeta nonchalamment dans la cheminée la cendre de sa cigarette, cligna des yeux et sourit placidement. Tous, nous nous étions tus.

— Que devons-nous donc faire, à ton avis? dit l'un de nous. Jouer aux cartes, ou quoi? Nous coucher? rentrer chez nous?

— Il est agréable de jouer aux cartes et utile de dormir, répliqua le petit homme: quant à rentrer chez nous, il est encore trop tôt. Mais vous ne m'avez pas compris. Écoutez : je propose que chacun de vous décrive une personne extraordinaire, raconte sa rencontre avec un homme remarquable à un titre quelconque. Croyez-moi, le plus mauvais récit vaut mieux que le plus parfait raisonnement.

Nous étions devenus songeurs.

— C'est bizarre, fit l'un de nous, un grand plaisant : excepté moi-même, je ne connais aucun être extraordinaire, mais ma vie, à ce qu'il me semble, vous est connue à tous. Du reste, si vous l'ordonnez...

— Non, s'écria un autre : ce n'est pas la peine! Eh bien, donc, ajouta-t-il en s'adressant au petit homme, commence, toi. Cela te revient de droit puisque tu t'es jeté en travers de la conversation. Seulement, prends garde: si ton récit ne nous plaît pas, nous te sifflerons.

— Eh bien, soit! répondit le petit homme.

Il se mit debout devant la cheminée, et nous nous assîmes autour de lui, silencieux. Il nous regarda tous, puis regarda le plafond et commença de la sorte :

— Il y a dix ans, mes chers messieurs, j'étais étudiant à Moscou. Mon père, un honnête pomechtchik[1] de la steppe, eut l'idée de me confier à un professeur allemand en retraite, lequel, pour cent roubles par mois, se chargeait de m'entretenir et de surveiller ma conduite. Cet Allemand était doué d'un extérieur très imposant et des plus sérieux : au commencement, j'avais assez peur de lui. Mais un beau soir, en rentrant à la maison, je trouvai, avec un attendrissement inexprimable, mon gouverneur assis, en compa-

1. Gentilhomme terrien.

gnie de trois ou quatre bons vivants, autour d'une table ronde, sur laquelle se trouvait un nombre respectable de bouteilles vides et de verres encore à moitié pleins. A ma vue, mon gouverneur se leva : puis, en agitant les bras et en bégayant, il me présenta à l'honorable société, qui m'offrit, en chœur, un verre de punch. Cet agréable spectacle me rafraîchit l'âme ; l'avenir m'apparut sous les couleurs les plus riantes. Et, de fait, à partir de ce jour mémorable, je jouis d'une liberté sans limites : c'est tout au plus si je ne battais pas mon gouverneur. Il avait une femme qui sentait toujours la fumée et la saumure de concombres ; quoique assez jeune encore, elle n'avait plus une seule dent de devant. On sait que les Allemandes perdent vite ce nécessaire ornement du corps humain. Si je parle d'elle, c'est uniquement parce qu'elle devint éperdument éprise de moi, et qu'elle m'engraissait à m'en faire crever.

— Au fait, au fait! criâmes-nous. Tu ne vas peut-être pas nous raconter tes propres aventures!

— Non, messieurs, répliqua tranquillement le petit homme: je suis, moi, un mortel ordinaire. Je coulais donc, comme on dit, une agréable vie chez mon Allemand. Je fréquentais l'Université sans y être trop assidu, et à la maison, je ne faisais absolument rien. Dans un laps de temps très court, j'avais fait connaissance avec tous mes camarades, et j'étais « à tu et à toi » avec tous. Parmi mes nouveaux amis, il s'en trouvait un, assez rangé et bon garçon, le fils d'un gouverneur de ville en retraite. On l'appelait Boboff. Ce Boboff s'habitua à me voir souvent, et, à ce qu'il semblait, se prit d'affection pour moi. Quant à moi... je ne saurais vous dire si je l'aimais ou non... Il faut vous dire que je n'avais pas un seul parent dans tout Moscou, à l'exception d'un vieil oncle qui parfois me demandait de l'argent. Je n'allais nulle part, et surtout j'avais peur des femmes; j'évitais aussi de lier connaissance avec les parents de mes camarades, depuis que l'un de ces parents avait, en ma présence, tiré les cheveux à son fils, et cela, parce qu'un bouton de son uniforme était décousu, alors que moi, ce même jour, je n'avais plus que six boutons. Comparé à la plupart de mes camarades, je passais pour un homme riche: mon père m'envoyait parfois de petites liasses de billets bleus,

d'un bleu passé : aussi non seulement jouissais-je d'une entière indépendance, mais encore avais-je des flatteurs, des serviteurs... que dis-je, j'avais, mon chien lui-même en avait, mon chien à courte queue, Armichka, — lequel tout chien couchant qu'il était, avait tellement peur d'un coup de feu que la seule vue d'un fusil le plongeait dans une anxiété indescriptible. Je n'étais pas, d'ailleurs, plus qu'un autre jeune homme, exempt de cette fermentation intérieure, sourde, qui, à l'ordinaire, après avoir produit une douzaine de poèmes plus ou moins informes, meurt d'une manière assez paisible et heureuse. Je désirais quelque chose, j'aspirais à quelque chose, je rêvais, quelque chose ; j'avoue qu'alors je ne savais pas bien ce qui me faisait rêver. Maintenant je comprends ce qui me manquait : je sentais mon isolement, *j'avais soif* de communiquer avec des êtres soi-disant vivants ; ce mot : « la vie », sonnait dans mon âme, et ce son, je l'écoutais avec une angoisse indéfinie... Valerian Nikititch, passez-moi les cigarettes.

Ayant allumé une cigarette, le petit homme continua :

Un beau matin, Boboff, hors d'haleine, accourt chez moi :

— Sais-tu, mon cher, la grande nouvelle? Kolosov est arrivé.

— Kolosov? Quel oiseau est-ce, que ce Kolosov?

— Tu ne le connais pas? Andriouchka[1] Kolosov? Courons chez lui, mon cher, vite. Il est rentré hier soir d'un préceptorat.

— Mais qui est-ce donc?

— Un homme extraordinaire, mon cher.

— Un homme extraordinaire? lui dis-je ; vas-y seul, alors. Je resterai chez moi. Nous les connaissons, vos hommes extraordinaires. Un rimeur à moitié ivre, avec un sourire constamment extasié !...

— Eh non! Kolosov n'est rien de pareil.

J'étais sur le point de faire observer à Boboff que c'était à M. Kolosov de venir chez moi ; mais, je ne sais pourquoi, j'écoutai Boboff et me laissai entraîner à le suivre. Il m'emmena dans l'une des ruelles les plus sales, les plus tortueuses et les plus étroites de Moscou... La maison qu'habitait Kolosov était bâtie dans le genre ancien, à la fois

1. Diminutif d'Andréi.

ingénieuse et incommode. Nous pénétrâmes dans la cour, une grosse *baba* étendait du linge sur de petites cordes tendues entre la maison et le mur de clôture... des enfants hurlaient dans l'escalier de bois...

— Au fait! au fait! fîmes-nous à grands cris.

— Je vois, messieurs, que vous n'aimez pas l'agréable, et que vous vous en tenez uniquement à l'utile. Comme vous voudrez !... Par un corridor obscur et étroit nous gagnâmes la chambre de Kolosov ; nous entrâmes. Vous avez, sans doute, une idée approximative de ce qu'est une chambre d'étudiant pauvre. Juste en face de la porte, sur une commode, Kolosov était assis et fumait une pipe. Il tendit amicalement la main à Boboff et me salua poliment. Je regardai Kolosov et me sentis d'emblée une inclination invincible pour lui. Messieurs, Boboff ne m'avait point trompé : Kolosov était réellement un homme extraordinaire. Permettez-moi de vous le peindre avec quelque détail... D'une taille assez grande, bien bâti, adroit, il n'était pas mal. Son visage... Je trouve, messieurs, qu'il est assez difficile de décrire le visage de quelqu'un. Il est aisé de détailler séparément chacun des traits, mais comment transmettre à un autre ce qui fait le caractère propre, l'essence même de *ce* visage?

— Ce que Byron appelle : « *the music of the face* », remarqua l'un de nous, un monsieur pâle et raide.

— Parfaitement !... Je me bornerai donc à une seule observation : ce « quelque chose » de caractéristique, dont je parlais tout à l'heure, c'était, chez Kolosov, une expression joyeuse, sans souci, décidée, du visage, avec un sourire tout à fait ravissant. Il n'avait nul souvenir des siens ; il avait été élevé assez misérablement chez un parent éloigné, que ses concussions avaient fait chasser du service. Jusqu'à l'âge de quinze ans, il avait habité la campagne : puis il se trouva, je ne sais comment, à Moscou, chez la femme d'un pope, vieille et sourde : il passa là deux ans, entra à l'Université, et commença à gagner sa vie en donnant des leçons. Il enseignait l'histoire, la géographie et la grammaire russe, quoiqu'il

eût de ces sciences une notion assez faible : mais, premièrement, chez nous, en Russie, ont surgi des manuels extrêmement commodes pour les précepteurs, et, en second lieu, les exigences des honorables marchands qui confiaient leurs enfants à Kolosov étaient fort restreintes. Kolosov n'était ni diseur de bons mots, ni humouriste, mais vous ne sauriez vous imaginer, messieurs, combien volontiers nous subissions l'ascendant de cet homme. Nous l'admirions comme involontairement ; de ses paroles, de ses regards, de ses gestes émanaient un charme juvénile si fort que tous ses camarades étaient fous de lui. Les professeurs le considéraient comme un garçon point stupide, mais « sans grandes facultés » et paresseux. La présence de Kolosov mettait une harmonie particulière dans nos réunions du soir. Notre humeur enjouée n'allait jamais, quand il était là, jusqu'à un débraillé scandaleux ; si nous étions tous d'humeur triste, ce chagrin enfantin se résolvait devant lui, dans une conversation calme, parfois même assez sensée, et jamais ne tournait en hypocondrie. Vous souriez, messieurs... Je comprends votre sourire : il est de fait que plusieurs d'entre nous se sont révélés, par la suite, comme de francs vauriens ; mais la jeunesse... la jeunesse...

— Oh talk not to me of a name great in story !
The days of our youth are the days of our glory[1]!...

dit le même monsieur pâle.

— Diable ! quelle mémoire vous avez ! Et toujours du Byron ! fit observer le conteur... En un mot, messieurs, Kolosov était l'âme de notre société. Je m'attachai à lui comme jamais, depuis, je ne me suis attaché à une femme. Et cependant, je n'ai pas de honte, même aujourd'hui, à me rappeler cet amour étrange... Oui, vraiment, de l'amour, car, je m'en souviens bien, j'éprouvais alors tous les tourments de cette passion : par exemple, la jalousie. Kolosov nous aimait tous également, mais il témoignait une affection particulière pour un bon petit blondin, taciturne et doux, qui répondait au nom de Gavrilov. Ils étaient presque toujours ensemble, souvent

1. Oh ! ne me parlez pas d'un nom grand dans l'histoire !
Les jours de notre jeunesse sont les jours de notre gloire !...

ils parlaient bas, et tous deux disparaissaient deux ou trois jours de Moscou, pour aller, Dieu savait où... Kolosov n'aimait pas les questions, et je me perdais en conjectures. Ce n'était pas la simple curiosité qui m'animait: j'eusse voulu vivre auprès de Kolosov en camarade, en homme-lige; j'étais jaloux de Gavrilov; je l'enviais, je ne pouvais m'expliquer la raison de ces étranges absences de Kolosov. Il n'y avait en lui pourtant rien de cette discrétion qu'affichent les jeunes gens caractérisés par leur amour-propre, leur pâleur, leurs cheveux noirs et leur regard « expressif », ni de cette indifférence affectée pour donner l'impression qu'elle cache de fortes pensées: non, il était tout franchise, comme on dit: mais, quand la passion le dominait, dans tout son être se manifestait subitement une activité saccadée et violente. Seulement, il ne dépensait pas sa force à vide, et jamais, dans aucun cas, il ne se guindait sur des échasses. A propos, messieurs... dites la vérité : ne vous arrive-t-il pas d'être assis et de fumer votre pipe avec un air de tristesse sublime, comme si vous veniez de vous décider à un acte héroïque, alors que vous songez tout simplement à la couleur que vous choisirez pour votre pantalon?... Le fait est que je fus le premier à remarquer, chez ce gai et charmant Kolosov, ces élans passionnés et involontaires... On le dit bien, que l'amour est perspicace!... Je résolus, coûte que coûte, d'entrer dans sa confiance. Je n'avais pas besoin de m'attacher à tous ses pas; je le vénérais à tel point, comme un enfant, qu'il ne pouvait douter de mon dévouement. Mais, à mon grand chagrin, je dus reconnaître qu'il évitait un rapprochement plus intime, que je lui étais comme à charge avec mon affection qu'il ne désirait point. Une fois, il me pria de lui prêter de l'argent, mais d'un air fâché qu'il ne dissimulait point; le lendemain, il me rendit la somme avec une expression de reconnaissance ironique. Pendant tout l'hiver, mes rapports avec lui ne se modifièrent pas d'un iota; je me comparais souvent à Gavrilov, et je ne pouvais comprendre en quoi il valait mieux que moi... Brusquement, tout changea. Au milieu du mois d'avril, Gavrilov tomba malade; il mourut dans les bras de Kolosov, qui ne quitta pas sa chambre une seule minute, et, après sa mort, resta une semaine sans aller nulle part. Nous

regrettâmes tous ce pauvre Gavrilov : ce pâle et taciturne garçon avait eu comme le pressentiment de sa fin. Moi, je fus sincèrement affligé : mais mon cœur se serrait, comme dans l'attente de quelque chose...

Un soir inoubliable... j'étais seul, étendu sur mon divan, et regardant le plafond sans penser à rien. Quelqu'un ouvrit vivement la porte de ma chambre et s'arrêta sur le seuil. Je levai la tête : Kolosov était devant moi. Il entra lentement et vint s'asseoir à mes côtés.

— Je viens à toi, commença-t-il d'une voix sourde, parce que tu m'aimes plus que les autres... J'ai perdu mon meilleur ami — sa voix tremblait un peu — et je me sens bien seul... Vous autres, vous n'avez pas connu Gavrilov, vous ne le connaissiez pas...

Il se leva, fit plusieurs fois le tour de la chambre et se rapprocha de moi.

— Veux-tu me le remplacer? dit-il en me tendant la main.

Je m'élançai et me jetai dans ses bras. Ma joie sincère le toucha... Je ne savais que dire, j'étouffais... Kolosov me regardait et riait silencieusement. On nous servit du thé. Tout en le buvant, il me parlait de Gavrilov : j'appris que ce garçon doux et timide avait sauvé la vie à Kolosov; et je dus m'avouer à moi-même qu'à la place de Gavrilov je n'aurais pu me taire, je n'aurais pu m'empêcher de me vanter de mon bonheur. Huit heures sonnèrent. Kolosov se leva, s'approcha de la fenêtre, tambourina sur les carreaux; puis, se tournant vivement de mon côté, il voulut me dire quelque chose... et, sans prononcer un mot, s'assit sur une chaise. Je lui pris la main.

— Kolosov! vraiment, je t'assure que je mérite ta confiance.

Il me regarda dans les yeux.

— S'il en est ainsi, dit-il enfin, prends ton chapeau. Allons.

— Où?

— Gavrilov ne me questionnait pas.

Je me tus aussitôt.

— Sais-tu jouer aux cartes?

— Je sais.

Nous sortîmes, nous prîmes une voiture pour la barrière de ***. A la barrière, nous descendîmes. Kolosov se mit à

marcher devant d'un pas rapide, je le suivis. Nous étions sur la grande route. Au bout d'une verste, Kolosov tourna de côté. Cependant la nuit tombait. Sur la droite, à travers le brouillard, des lumières apparaissaient, et l'on voyait surgir les innombrables églises de la grande ville; sur la gauche, près d'une forêt, dans une prairie, deux chevaux blancs paissaient; devant nous s'étendaient des champs couverts de vapeurs grises. Je suivais Kolosov en silence. Tout à coup il s'arrêta, étendit le bras et dit :

— Voilà où nous allons.

J'aperçus une petite maison de couleur sombre; deux fenêtres luisaient faiblement à travers le brouillard.

— Dans cette maison, reprit Kolosov, demeure un nommé Sidorenko, lieutenant en retraite, avec sa sœur, une vieille fille, et sa fille. Je te présenterai comme mon parent. Tu t'assoiras et tu joueras aux cartes avec eux.

Je fis un signe de tête, sans rien dire. Je voulais montrer à Kolosov que j'étais aussi capable que Gavrilov de me taire... Mais je confesse que la curiosité m'aiguillonnait très fort. En avançant vers le perron, j'aperçus, à l'une des fenêtres éclairées, la silhouette d'une jeune fille... Elle semblait nous attendre et disparut aussitôt. Nous pénétrâmes dans une antichambre obscure et étroite. Une vieille femme bossue et boiteuse vint au-devant de nous; elle me regardait avec un air de perplexité.

— Ivan Semenytch est-il là? demanda Kolosov.

— Il est là.

— Il est là, répéta une grosse voix d'homme derrière la porte.

Nous passâmes dans la salle à manger, si l'on peut appeler de ce nom une longue chambre assez malpropre : un vieux petit piano occupait modestement le coin, près du poêle; quelques chaises garnissaient les murs, autrefois jaunes. Au milieu de la pièce, se trouvait un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille, un peu voûté, dans une robe de chambre graisseuse. Je le regardai avec plus d'attention : un visage rude, des cheveux comme du crin, un front bas, des yeux gris, de grandes moustaches, de grosses lèvres... Une jolie oie ! me disais-je.

— Voilà déjà longtemps que l'on ne vous a vu, Andréi Nikolaïtch ! fit l'homme, en tendant à Kolosov une vilaine

main rouge. Il y a bien longtemps!... Et qu'avez-vous fait de Sevastian Sevastianytch?

— Gravilov est mort, répondit Kolosov tristement.

— Mort! Vraiment?... Et celui-ci, qui est-ce?

— Un de mes parents... J'ai l'honneur de vous le présenter : Nikolaï Alex...

— Bon, bon, interrompit Ivan Semenytch; — c'est bien, c'est très bien... Est-ce qu'il joue aux cartes?

— Comment donc!

— C'est parfait; nous allons nous y mettre tout de suite... Hé! Matrena Semenovna, où es-tu? La table aux cartes, vivement!... Et du thé.

Et, ce disant, M. Sidorenko passa dans la pièce voisine. Kolosov me regardait.

— Écoute, dit-il. Dieu m'est témoin que j'ai des remords...

Je lui fermai la bouche.

— Eh bien, mon petit père... Comment vous appelez-vous?... Voulez-vous entrer par ici? criait Ivan Semenytch.

Je pénétrai dans le salon. Le salon était plus petit que la salle à manger. Les murs étaient garnis d'assez vilains portraits; devant le canapé, d'où le crin sortait par endroits, une table recouverte d'un tapis vert: sur le canapé était assis Ivan Semenytch, déjà en train de mêler les cartes; près de lui, sur le bord d'un fauteuil, se tenait une femme maigre, jaune et ridée, en robe noire et bonnet blanc, aux petits yeux mi-clos, aux lèvres minces comme celles d'une chatte.

— Voilà, dit Ivan Semenytch, je te le présente. Celui qui venait avant est mort : Andréi Nikolaïevitch en a amené un autre: voyons comment il joue!

La vieille salua gauchement, et se mit à tousser. Je me retournai: Kolosov n'était plus dans la pièce.

— As-tu fini de tousser, Matrena Semenova? Il n'y a que les moutons qui toussent, grommela Sidorenko.

Je m'assis: on se mit à jouer. M. Sidorenko s'animait et se fâchait tout rouge à la moindre de mes fautes. Il se répandait en reproches contre sa sœur; mais elle était évidemment habituée aux amabilités de son frère: elle se bornait à cligner des yeux. Cependant, lorsqu'il traita Matrena Semenovna « d'Antechrist », la pauvre vieille s'emporta.

— Vous, Ivan Semenytch, dit-elle avec chaleur, vous avez fait mourir votre femme, Anfisa Karpovna... mais, moi, vous ne me ferez pas mourir!

— Vous croyez?

— Non, vous ne me ferez pas mourir!

— Vous croyez?

— Non, vous ne me ferez pas mourir.

Ils se disputèrent ainsi assez longtemps. Ma position, comme vous pouvez en juger, loin d'être enviable, était parfaitement ridicule, et je ne comprenais pas pourquoi Kolosov avait eu l'idée de m'amener... Je n'ai jamais été un bon joueur; mais ici je sentais moi-même que je jouais tout à fait mal.

— Non! répétait sans cesse le lieutenant en retraite, vous êtes loin de Sevastianytch! non! vous jouez par trop distraitement!

Moi, cela se conçoit, je l'envoyais intérieurement à tous les diables. Ce supplice dura deux heures; je fus saigné à blanc. A la fin du second rob[1], j'entendis derrière ma chaise un léger bruit. Je tournai le tête et j'aperçus Kolosov; à côté de lui se tenait une jeune fille de dix-sept ans, qui me regardait avec un sourire à peine visible.

— Prépare-moi ma pipe, Varia, grommela Ivan Semenytch.

La jeune fille s'élança dans la pièce voisine. Elle n'était pas très jolie, assez pâle, assez maigre, mais ni avant, ni depuis, je n'ai vu ni des yeux, ni des cheveux pareils. Nous terminâmes le rob tant bien que mal, et je payai. Sidorenko alluma sa pipe et s'écria:

— Hé! maintenant, il est temps de souper.

Kolosov me présenta à Varia, c'est-à-dire à Varvara Ivanovna, la fille d'Ivan Semenytch. Varia fut embarrassée et moi aussi. Mais Kolosov, grâce à son habitude de la maison, eut bientôt fait de nous mettre à notre aise. Il installa Varia au piano, lui demanda de jouer une danse, et se mit à danser la *kasatchok* avec Ivan Semenytch. Le lieutenant poussait des cris, trépignait et faisait des pas si drôles que Matrena Semenovna elle-même se mit à rire. Elle eut un accès de toux et

1. Série de trois parties de whist.

monta chez elle. La vieille bossue dressa la table : nous nous assîmes pour souper. Pendant le repas, Kolosov raconta différentes calembredaines ; je regardai Varia en dessous : elle ne quittait pas des yeux Kolosov... et rien qu'à l'expression de son visage, je devinai qu'elle l'aimait et qu'elle était aimée de lui. Ses lèvres étaient à demi closes, sa tête légèrement penchée en avant, l'incarnat se jouait sur son visage ; parfois elle soupirait, et tout à coup elle baissait les yeux et souriait doucement... J'en étais content pour Kolosov ; et cependant, le diable m'emporte, je l'enviais...

Après le souper, Kolosov et moi, nous prîmes nos chapeaux, ce qui n'empêcha pas le lieutenant de nous dire en bâillant :

— Messieurs, vous êtes restés bien tard ; il est temps que vous preniez congé.

Varia reconduisit Kolosov jusqu'à l'antichambre.

— Quand reviendrez-vous, Andréi Nikolaïevitch? murmura-t-elle.

— Un de ces jours, sans faute.

— Amenez-le encore, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux.

— Comment donc !... comment donc !... très humble serviteur, pensai-je.

En revenant, j'appris ce que je m'en vais vous dire. Il y avait six mois qu'Andréi Kolosov avait fait la connaissance de Sidorenko d'une manière assez étrange. Par une soirée pluvieuse, il rentrait de la chasse, et il approchait de la barrière de***, lorsqu'il entendit soudain pas loin de la route, des gémissements qu'interrompaient des cris de malédiction. Il avait son fusil : sans perdre son temps à réfléchir, il se dirigea vers l'endroit d'où partaient les cris, et trouva par terre un homme qui avait la jambe foulée. Cet homme, c'était Sidorenko. Il le reconduisit chez lui à grand'peine, le confia aux soins de sa sœur éperdue et de sa fille, et s'en fut chercher un médecin... Cependant le jour se leva. Kolosov tombait de fatigue ; avec la permission de Matrena Semenovna, il se jeta sur un lit et dormit jusqu'à huit heures du matin. En se réveillant, il voulut aussitôt retourner chez lui, mais on le retint et on lui fit prendre le thé. Pendant la

nuit, il avait aperçu deux fois, en passant, le pâle visage de Varvara Ivanovna, sans qu'il fît grande attention à elle; mais au matin elle lui plut absolument. Matrena Semenovna accablait Kolosov de compliments et de remerciements; Varia était assise et versait le thé en silence; elle le regardait à de rares intervalles avec un empressement timide et gêné, lui offrait tantôt une tasse, tantôt la crème, tantôt le sucrier. Cependant, le lieutenant s'était réveillé, il demanda sa pipe d'une voix haute, puis, après un moment de silence, il s'écria:

— Sœur! hé, sœur!

Matrena Semenovna se rendit dans la chambre à coucher de son frère.

— Eh bien! ce gaillard-là... comment s'appelle-t-il, le diable le sait!... est-il parti?

— Non, je suis là, répondit Kolosov en s'approchant de la porte. Allez-vous mieux?

— Mieux, répliqua le lieutenant. Voulez-vous entrer par ici, mon petit père?

Kolosov entra, Sidorenko le regarda, et dit à contre-cœur:

— Eh bien! merci. Revenez un jour me voir. Comment vous appelez-vous? Le diable vous connaît.

— Kolosov, répondit Andréi.

— Bon, bon, revenez; mais à présent, vous n'avez rien à faire ici: on vous attend peut-être chez vous.

Kolosov sortit de la chambre, fit ses adieux à Matrena Semenovna, salua Varvara Ivanovna et rentra chez lui.

Depuis ce jour-là, il était allé voir Ivan Semenytch, d'abord assez rarement, puis de plus en souvent. L'été arriva: il prenait son fusil, passait sa gibecière, partait comme pour la chasse, et se rendait chez le lieutenant où il restait jusqu'au soir. Le père de Varvara Ivanovna avait servi dans l'armée pendant vingt-cinq ans: il avait amassé une petite fortune et s'était acheté quelques déciatines de terre à deux verstes de Moscou. Il savait à peine lire et écrire; mais, malgré son air gauche et brutal, il était intelligent et malin, et rusé à l'occasion comme la plupart des Petits-Russiens. C'était un affreux égoïste, têtu comme un bœuf et peu complaisant, surtout à l'égard des gens qu'il ne connaissait pas:

j'ai eu l'occasion de remarquer en lui comme un dédain de tous les êtres humains. Il ne se privait de rien, pas plus qu'un enfant gâté, il ne voulait s'inquiéter de personne et vivait à sa guise. Une fois, nous causions du mariage en général.

— Le mariage, le mariage... fit-il. Mais à qui diable marierais-je ma fille? Et pourquoi? Pour que son mari la batte comme je battais la mienne? Et moi, qu'est-ce que je deviendrais? avec qui resterais-je?

Voilà ce qu'était le lieutenant en retraite Ivan Semenytch. Kolosov le fréquentait, non pour lui, vous le comprenez bien, mais pour sa fille. Par un beau soir, Andréi se trouvait avec elle dans le jardin, à causer, lorsque Ivan Semenytch s'approcha d'eux, jeta sur Varia un coup d'œil sévère, et prit à part Andréi.

— Écoute, frère, lui dit-il, tu as du plaisir, je le vois, à bavarder avec ma fille unique; mais moi, un vieillard, je m'ennuie: amène donc quelqu'un, je te prie, car je n'ai personne avec qui jouer aux cartes, tu m'entends? Je ne te recevrai plus seul.

Le lendemain, Kolosov amena Gavrilov. Et le pauvre Sevastian Sevastianytch, pendant tout l'automne et tout l'hiver, dut faire chaque soir la partie du lieutenant en retraite. Ce personnage de qualité ne se gênait pas avec lui, c'est-à-dire qu'il le traitait de la manière la plus brutale...

Maintenant, messieurs, vous aurez sans doute compris pourquoi Kolosov, après la mort de Gavrilov, m'avait amené avec lui chez Ivan Semenytch. Après m'avoir mis au courant de toute l'histoire, Kolosov ajouta :

— J'aime Varia, c'est une jeune fille absolument charmante : tu lui plais.

J'avais oublié de vous dire, je crois, messieurs, qu'en ce temps-là, j'avais peur des femmes et je les fuyais, tout en rêvant, des heures entières, quand j'étais seul, de rendez-vous d'amour, de passion partagée, etc. Varvara Ivanovna était la première jeune fille avec laquelle la nécessité m'obligeait à parler,.. la nécessité, positivement. Varia était une jeune fille très ordinaire, mais cependant il n'en est pas beaucoup de pareilles dans la Sainte Russie. Vous me demanderez pourquoi? Parce que jamais je n'ai surpris en elle la moindre affectation, parce que c'était une créature simple, sincère et un

peu triste, parce qu'on ne pouvait pas l'appeler « mademoiselle ». Il me plaisait, son doux sourire: j'aimais sa voix franche et claire, son rire léger et gai, ses regards attentifs, mais pas du tout profonds. Cette enfant ne promettait rien, mais vous l'admiriez involontairement, comme vous admirez d'aventure le cri d'un loriot, le soir, dans un bois de bouleaux hauts et sombres. Je dois reconnaître qu'à telle autre époque j'aurais passé assez indifférent devant une créature pareille : maintenant, je ne songe plus aux promenades nocturnes et solitaires, ni aux loriots; mais en ce temps-là...

Messieurs, je pense que vous avez été amoureux au moins une fois dans votre vie, comme tous les gens comme il faut, et que vous savez par expérience comment l'amour naît et grandit dans le cœur humain : je ne veux donc pas m'étendre trop longtemps sur ce que j'éprouvais dans ce temps-là. Kolosov et moi nous allions souvent chez Ivan Semenytch: les maudites cartes me désespéraient, mais dans la seule présence d'une femme dont on est épris (j'aimais Varia), il y a une étrange, une douce et douloureuse consolation.

Je ne voulus point faire effort pour étouffer ce sentiment naissant, et, lorsque j'osai lui donner son vrai nom, il était déjà très puissant... Silencieusement, furtivement, jalousement, je caressais mon amour. Je me complaisais dans cette fermentation lente d'une passion muette. Mes souffrances ne m'ôtaient ni le sommeil ni l'appétit: mais, pendant des journées entières, j'avais au cœur cette sensation particulière qui révèle l'existence de l'amour. Je suis incapable de vous retracer la lutte des divers sentiments qui se combattaient en moi, lorsque, par exemple, Kolosov revenait avec Varia du jardin, et que toute la physionomie de la jeune fille exprimait un ardent abandon et la lassitude d'un bonheur excessif... Elle vivait tellement de sa vie, elle en était si pénétrée que, sans même s'en douter, elle imitait ses gestes habituels, elle regardait et riait comme lui... Je m'imagine quels moments elle a passés avec Andréi, quel bonheur il lui a donné... Mais lui... Kolosov, gardait toute sa liberté; je crois que loin d'elle il ne se souvenait pas d'elle : c'était toujours le même garçon insouciant, gai et heureux que nous avions connu.

Donc, comme je vous l'ai dit, nous fréquentions chez Ivan Semenytch assez assidument. Parfois, — quand il était de mauvaise humeur, — le lieutenant en retraite ne m'obligeait pas à jouer aux cartes: il se retranchait alors dans un coin, taciturne, les sourcils froncés, et regardait tout le monde comme un loup. La première fois, je fus très content d'être libéré; mais ensuite ce fut moi qui le priai de s'asseoir au whist : le rôle des tiers, en pareil cas, est si insupportable! Je gênais horriblement et Kolosov et Varia; ils souffraient de ma présence, tout en se disant qu'il ne fallait pas faire de cérémonies avec moi...

Cependant, le temps s'écoulait... Ils étaient heureux... Je n'aime pas beaucoup à décrire le bonheur des autres. Mais un jour je commençai à m'apercevoir que l'enthousiasme enfantin de Varia se transformait peu à peu en un sentiment plus féminin et plus troublant; je commençai à deviner que si le refrain restait toujours le même, la chanson avait changé, c'est-à-dire que lui, Kolosov... peu à peu... se refroidissait. Cette découverte, je l'avoue, m'enchanta; j'avoue que je ne ressentis pas la moindre indignation contre Andréi.

Nos visites s'espacèrent... Varia nous accueillait avec des yeux rouges de larmes, on entendait des reproches... Quelquefois, je demandais à Kolosov, avec un air d'indifférence:

— Eh bien, allons-nous aujourd'hui chez Ivan Semenytch?

Il me regardait froidement et me répondait d'un ton tranquille :

— Non, nous n'irons pas.

Il me semblait parfois qu'il avait un sourire malicieux en causant avec moi de Varia... En somme, je ne remplaçais pas pour lui Gavrilov... Gavrilov était mille fois meilleur et plus bête que moi.

Maintenant, permettez-moi une petite digression. En vous parlant de mes camarades de l'Université, j'ai oublié de vous nommer un certain Chtchitov. Ce Chtchitov avait trente ans passés; il était étudiant depuis dix ans déjà. Je vois encore sa figure longue et pâle, ses petits yeux foncés, son long nez aquilin dévié du bout, ses fines lèvres sarcastiques, son toupet solennel, son menton content de soi et caché dans une cravate défraîchie couleur bleu-marine, sa chemise à boutons de

bronze, son habit bleu débraillé, son gilet voyant; j'entends son rire sourd et désagréable... Il allait partout, et se distinguait dans tous les cours de danse. Je me souviens que je ne pouvais écouter, sans un frisson particulier, ses propos cyniques... Une fois, Kolosov le compara à la salle non balayée d'un *traktir*... une comparaison horrible! Cependant cet homme avait beaucoup d'intelligence, de jugement, l'esprit d'observation, de l'ingéniosité... Parfois, il nous étonnait d'un mot si vrai, si exact et si net, que tous nous nous taisions, en le regardant avec surprise. Pour un Russe, au fond, il est indifférent que ce qu'il dit soit profond ou bête. Chtchitov était surtout redouté des jeunes gens égoïstes, rêveurs et sans talent, qui passent des journées entières à faire péniblement d'exécrables vers, qui les déclament d'une voix chantante à leurs « amis » et qui négligent toute étude sérieuse. Il en obligea positivement un à quitter Moscou, en lui répétant continuellement deux de ses vers : « L'homme, — Ce squelette non écorché, » où « squelette » rimait avec « homme[1] ». Cependant Chtchitov lui-même ne faisait rien, n'étudiait rien. Mais tout cela est dans l'ordre des choses... Ce Chtchitov, Dieu sait pourquoi, se mit à railler mon attachement romanesque pour Kolosov. La première fois, je l'envoyai au diable dans un bel élan d'indignation. La seconde, je lui déclarai, avec un froid mépris, qu'il était incapable d'apprécier une amitié comme la nôtre; cependant, je ne le chassai point. Mais lorsqu'il me dit, en prenant congé, que je n'osais même pas louer Kolosov sans sa permission, je me fâchai : ce dernier mot-là m'était tombé sur le cœur. Il y avait plus de quinze jours que je n'avais vu Varia... La fierté, l'amour l'attente inquiète, bien des sentiments divers s'agitèrent au fond de moi... Je n'y tins plus, et, avec un affreux serrement de cœur, je partis seul pour aller chez Ivan Semenytch.

Je ne sais pas comment je me traînai jusqu'à la petite maison bien connue, je me souviens qu'à plusieurs reprises je dus m'asseoir sur la route pour me reposer, non par fatigue, mais je souffrais tant! J'entrai dans l'antichambre; et je n'avais pas encore eu le temps de prononcer une parole, que

1. En russe : *skelet* et *tchelovek*, — rime faible.

la porte du salon s'ouvrit et que Varia accourut au-devant de moi.

— Enfin! dit-elle d'une voix tremblante. Où est Andréi Nikolaïevitch?

— Kolosov n'est pas venu, balbutiai-je avec effort.

— Pas venu?...

— Non... Il m'a chargé de vous dire qu'il a été retenu...

Décidément, je ne savais que dire et je n'osais lever les yeux. Varia se tenait immobile et silencieuse devant moi. Je la regardai : elle détourna la tête; deux grosses larmes coulaient lentement sur ses joues. Son visage exprima soudain tant de tristesse et d'amertume, la lutte de la honte, du chagrin, de la confiance en moi se trahit d'une manière si touchante par un mouvement involontaire de sa pauvre petite tête, que tout mon cœur en fut bouleversé. Je m'avançai un peu... elle tressaillit et s'enfuit. Dans la salle à manger je me trouvai en face d'Ivan Semenytch.

— Comment, petit père, vous êtes seul? me demanda-t-il, avec un étrange clignement de l'œil gauche.

— Tout seul, répondis-je, en perdant la tête.

Subitement, Sidorenko se mit à rire aux éclats et s'en alla dans l'autre pièce. Jamais je ne m'étais trouvé dans une position aussi stupide... c'était vraiment intolérable. Mais il n'y avait rien à faire. Je me promenai de long en large à travers la salle à manger.

« De quoi riait ce gros sanglier? » pensais-je.

Matrena Semenovna, un bas à la main, entra et s'assit près de la fenêtre. Je liai conversation avec elle. Pendant ce temps, on servait le thé. Varia descendit de sa chambre; elle était pâle et triste. Le lieutenant en retraite la plaisanta :

— Je connais l'oiseau! disait-il. Je crois qu'à présent il n'y aura plus moyen de l'entraîner ici.

Varia se leva vivement et sortit. Ivan Semenytch la regarda disparaître en sifflant. Je le considérais avec étonnement.

« Est-il possible, pensais-je, qu'il sache tout? »

Et lui, comme s'il eût deviné mon idée, fit de la tête un signe affirmatif. Tout de suite après le thé, je me levai et pris congé.

— J'espère, petit père, que nous nous reverrons, me dit le lieutenant.

Je ne trouvai pas un mot à répondre. Je commençais à avoir peur de cet homme. Sur le perron, une main froide et tremblante saisit ma main. Je me retournai : c'était Varia.

— J'ai besoin de vous parler, murmura-t-elle. Venez demain de bonne heure au jardin : après le déjeuner, papa se repose, personne ne nous dérangera.

Je lui serrai la main sans rien dire, et nous nous séparâmes.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, j'étais dans le jardin d'Ivan Semenytch. Le matin je n'avais pas vu Kolosov, bien qu'il fût venu chez moi. C'était une journée d'automne, grise, mais calme et chaude. Des tiges d'une herbe fine et jaune se balançaient sur le gazon pâli ; sur les branches noires et nues d'un noyer sautillaient d'agiles mésanges : les alouettes attardées couraient prestement sur les petits sentiers. Çà et là, dans la verdure, un lièvre se glissait avec précaution ; les troupeaux erraient lentement par le pâturage. Je trouvai Varia dans le jardin, sous le pommier, assise sur le banc : elle portait une robe sombre, un peu chiffonnée : son regard fatigué, sa coiffure négligée, montraient une affliction sincère.

Je m'assis auprès d'elle. Nous gardions tous les deux le silence. Elle tournait dans sa main une branche, et restait la tête baissée ; enfin elle dit :

— Andréi Nikolaïevitch...

Aussitôt, je m'aperçus au mouvement de ses lèvres, qu'elle était sur le point de fondre en larmes. Je me mis à la consoler, je l'assurai avec chaleur qu'Andréi l'aimait... Elle m'écouta en secouant tristement la tête, prononça des paroles inintelligibles et de nouveau se tut, mais elle ne pleura point. Les premiers moments, que je redoutais le plus, se passèrent assez bien. Peu à peu, elle commença à me parler d'Andréi :

— Je sais qu'à présent il ne m'aime plus, répétait-elle. Que Dieu lui pardonne! Je ne peux pas m'imaginer comment je vivrai sans lui... La nuit, je ne dors pas, je pleure tout le temps... Que faut-il donc que je fasse?...

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Il me paraissait si bon !... et voilà que...

Varia essuya ses pleurs, toussa et se leva.

— Comme il y a longtemps!... il était assis avec moi sur ce banc, il me lisait du Pouchkine...

Les naïves paroles de Varia me touchaient beaucoup. Je les écoutais en silence: dans mon âme s'insinuait lentement une sorte de délice mélancolique et torturante; je ne pouvais détacher mes yeux de cette figure pâle, de ces longs cils mouillés, de ces lèvres mi-closes et un peu sèches... Et cependant je sentais... Voulez-vous entendre un petit récit psychologique de mes sentiments d'alors? Premièrement, l'idée que ce n'était pas moi qui étais aimé, pas moi qui faisais souffrir Varia, me tourmentait: secondement, j'étais heureux de sa confiance, je savais qu'elle me serait reconnaissante de l'occasion que je lui offrais de conter sa peine; troisièmement, je me jurais en moi-même de réconcilier Kolosov et Varia, et la conscience de ma générosité me consolait; quatrièmement, j'espérais que mon abnégation toucherait le cœur de Varia; et puis... Vous voyez que je ne me ménage pas; Dieu merci, voilà qui est fait!

Cependant cinq heures sonnèrent au clocher du couvent de ***. Le soir tombait rapidement : Varia se leva en hâte, me glissa un petit billet et se sauva vers la maison. Je la suivis, en lui promettant d'amener Andréi, et, sans bruit, comme un amant heureux, je m'élançai par la porte des champs. Sur le petit billet, d'une écriture inégale, étaient tracés ces mots : « A Monsieur Andréi Nikolaïevitch. »

Le lendemain matin, de bonne heure, je me rendis chez Kolosov. Tout en me disant que mes intentions étaient, non seulement honnêtes, mais encore pleines d'un généreux renoncement, j'avoue que j'éprouvais un peu de gêne, et même de la timidité. J'arrivai chez Kolosov. Je trouvai là un certain Pousyritsyne, étudiant d'une instruction superficielle, l'un des auteurs de ces romans connus sous le nom de « romans de Moscou » ou de « romans gris ». Pousyritsyne était un homme très bon et timide, toujours sur le point de s'enrôler dans les hussards, malgré ses trente-deux ans. Il appartenait à cette catégorie de gens à qui il suffit de prononcer une fois par jour une phrase comme celle-ci : « La beauté périt à la fleur de l'âge; c'est sa destinée en ce monde », pour fumer

leur pipe tout le restant de la journée, avec un parfait contentement, au milieu de « bons amis ». C'est pourquoi, on l'appelait « l'idéaliste ».

Ce Pousyritsyne était donc chez Kolosov et lui lisait je ne sais quel fragment. Je me mis à écouter : il s'agissait d'un jeune homme qui aimait une jeune fille, et la tuait, etc. Enfin Pousyritsyne acheva sa lecture et partit. L'absurdité de son œuvre, sa voix criarde et exaltée, et généralement, sa présence avaient surexcité la nervosité sarcastique de Kolosov. Je compris que j'arrivais à contretemps, mais il n'y avait rien à faire ; sans aucun préambule, je lui tendis le petit billet de Varia.

Kolosov me regarda d'un air étonné : il décacheta le billet, le parcourut des yeux, sans rien dire, et sourit tranquillement.

— Bon !... Tu es donc allé chez Ivan Semenytch ?

— J'y suis allé tout seul hier, lui répondis-je d'une voix saccadée et résolue.

— Ah ! fit Kolosov d'un ton railleur.

Et il alluma sa pipe.

— Andréi, lui dis-je, est-ce que tu n'as point pitié d'elle ? Si tu voyais ses larmes...

Je me mis à lui raconter en termes éloquents ma visite de la veille. Effectivement, j'étais ému. Kolosov demeurait silencieux et tirait des bouffées de sa pipe.

— Tu étais assis avec elle sous le pommier, dans le jardin ? dit-il enfin. Je me souviens qu'au mois de mai j'étais avec elle sur ce même banc... Le pommier était tout en fleurs : de temps à autre tombaient sur nous de frais pétales. Je tenais dans mes mains les mains de Varia. Nous étions heureux alors. Maintenant, le pommier est défleuri, et ses pommes sont aigres.

Une noble colère me saisit : je me mis à lui reprocher sa froideur, sa cruauté : je lui exposai qu'il n'avait pas le droit d'abandonner aussi brusquement une jeune fille après avoir éveillé chez elle tant de sentiments neufs et divers ; je le supplia d'aller au moins faire ses adieux à Varia... Kolosov m'écouta jusqu'au bout.

— Admettons, me dit-il, — quand, bouleversé et fatigué, je me fus jeté dans un fauteuil, — admettons qu'il te soit permis.

comme à mon ami, de me blâmer... Mais écoute ma justification, quoique...

Ici, il s'arrêta un moment avec un étrange sourire.

— ... Varia est une excellente jeune fille, reprit-il, et elle n'a pas eu le moindre tort envers moi... Au contraire, je lui ai beaucoup, beaucoup d'obligations. J'ai cessé d'aller chez elle pour une cause très simple : je ne l'aime plus...

— Mais pourquoi? pourquoi? m'écriai-je en l'interrompant.

— Dieu le sait, pourquoi. Tant que je l'ai aimée, je lui appartenais tout entier, je ne songeais pas à l'avenir, je partageais tout avec elle, et pour toute ma vie. A présent, la passion s'est éteinte en moi... Alors, quoi? Veux-tu que je feigne, que je fasse l'amoureux? Et pourquoi? Par pitié pour elle? Si c'est une jeune fille comme il faut, elle ne voudra pas elle-même d'une pareille aumône. Mais si elle se contente de ce semblant d'amour, qu'elle aille au diable!

Les expressions acerbes et dégagées de Kolosov me froissèrent surtout, peut-être, parce qu'il s'agissait d'une femme que j'aimais secrètement... Je m'emportai.

— Assez! lui dis-je, assez! Je sais pourquoi tu as cessé de voir Varia!

— Pourquoi?

— Parce que Tanioucha te l'a défendu.

En disant cela, je croyais piquer au vif Andréi. Cette Tanioucha était une demoiselle assez « légère », à la peau brune, aux cheveux noirs, une fille de vingt-cinq ans, leste et intelligente comme le diable : — Chlchitov dans une robe de femme. — Kolosov se brouillait et se raccommodait avec elle cinq fois par mois. Elle l'aimait à la folie, quoique, de temps à autre, dans leurs moments de brouille, elle jurât qu'elle avait soif de son sang... mais Andréi ne pouvait pas non plus se passer d'elle. Kolosov me regarda et dit tranquillement :

— C'est possible.

— Ce n'est pas possible, m'écriai-je, c'est certain!

Mes reproches finirent par l'agacer... Il se leva et mit son chapeau.

— Où vas-tu?

— Me promener. Pousyritsyne et toi, vous m'avez donné mal à la tête.

— Est-ce que tu es fâché contre moi ?

— Non, me répondit-il en souriant de son bon sourire; et il me tendit la main.

— Mais, au moins, que faut-il que je dise à Varia ?

— Quoi ?...

Il devint un peu pensif.

— Elle t'a dit que nous avions lu ensemble Pouchkine, reprit-il. Rappelle-lui un vers de ce poète.

— Lequel, lequel ? demandai-je avec impatience.

— Celui-ci :

Ce qui est passé ne reviendra plus.

En disant ces mots, il sortit de la chambre. Je le suivis; dans l'escalier, il s'arrêta.

— Est-elle fort affligée ? me demanda-t-il en enfonçant son chapeau sur les yeux.

— Très fort, très fort !

— Pauvre fille ! console-la, Nicolaï, puisque tu l'aimes.

— Oui, je me suis attaché à elle, certainement...

— Tu l'aimes, répéta Kolosov, en me regardant droit dans les yeux.

Je me détournai silencieusement, et nous nous quittâmes. En rentrant chez moi, j'étais comme dans la fièvre.

« J'ai fait mon devoir, pensais-je, j'ai vaincu mon amour-propre, j'ai supplié Andréi de revenir à Varia !... Je suis maintenant dégagé : tant pis pour lui ! »

Cependant l'indifférence d'Andréi me choquait. Il n'était point jaloux de moi, il me disait de la consoler.

« Varia est-elle donc une fille si ordinaire !... Ne vaut-elle pas même un regret ?... Il se trouvera des gens pour apprécier ce que vous avez dédaigné, Andréi Nicolaïevitch !... Mais à quoi bon ?... Car elle ne m'aime pas... Non, elle ne m'aime pas, parce qu'elle n'a pas encore perdu tout espoir de voir revenir Kolosov... Mais après ?... Qui sait ? Mon dévouement la touchera. Je me donnerai à elle tout entier, sans réserves, sans retour... Varia ! Ne m'aimeras-tu jamais ?... jamais ? »

Voilà les discours que tenait votre humble serviteur dans la ville capitale de Moscou, l'an mil huit cent trente-trois, chez son respectable gouverneur. Je pleurais... je me pâmais...

Le temps était exécrable. Une pluie fine tombait sans répit, et ruisselait avec un bruit menu sur les carreaux. De lourdes nuées d'un gris foncé planaient, immobiles, sur la ville. Je dînai vivement, sans répondre aux questions inquiètes de mon excellente Allemande, qui fondit en larmes à la vue de mes yeux rouges et gonflés (les Allemandes, c'est connu, sont heureuses d'avoir une occasion de pleurer). Je me conduisis fort mal avec mon gouverneur, et tout de suite après le dîner, je me rendis chez Ivan Semenytch... Courbé en arc dans une voiture de louage qui me secouait rudement, je me demandais :

— Quoi? faut-il tout dire à Varia, ou continuer à feindre et la déshabituer peu à peu d'Andréi?

J'arrivai jusqu'au logis d'Ivan Semenytch sans savoir à quoi m'en tenir... Je trouvai toute la famille dans la salle à manger. En me voyant, Varia pâlit affreusement, mais elle ne bougea pas de sa place; Sidorenko m'accueillit par des paroles railleuses... Je lui répondis comme je pus, en regardant de temps à autre Varia, et, presque involontairement, je donnai à ma figure une expression triste et pensive. Le lieutenant organisa de nouveau un whist. Varia s'était assise près de la fenêtre et demeurait immobile.

— Tu t'ennuies, à présent? lui demanda vingt fois peut-être Ivan Semenytch.

Enfin, je pus trouver un moment.

— Vous êtes encore seul? me glissa-t-elle.

— Seul, répondis-je d'un air sombre, et, sans doute, pour longtemps.

Elle pencha vivement la tête.

— Lui avez-vous remis ma lettre? dit-elle d'une voix à peine perceptible.

— Je la lui ai remise.

— Eh bien?...

Elle étouffait. Je la regardai... Une joie méchante s'empara subitement de moi.

— Il m'a chargé de vous dire ceci, prononçai-je en prenant des temps :

Ce qui est passé ne reviendra plus.

Elle appuya sa main gauche contre son cœur, tendit la

droite en avant, chancela toute, et sortit vivement de la pièce. Je voulais la suivre... Ivan Semenytch m'arrêta. Je restai encore deux heures chez lui, mais Varia ne se montra plus.

En revenant, je pensais à elle, à Andréi, à moi-même. On dit qu'il vaut mieux couper le membre malade d'un seul coup, que de prolonger la souffrance du sujet: mais qui m'avait donné le droit de frapper si brusquement le cœur de cette pauvre fille?... Je fus longtemps à m'assoupir, mais enfin je fermai les yeux. D'une manière générale, je dois vous le répéter, jamais « l'amour » ne m'a empêché de dormir.

Je retournai assez fréquemment chez Ivan Semenytch. Avec Kolosov, nous étions dans les mêmes termes qu'auparavant, mais ni lui ni moi nous ne disions jamais un mot de Varia. Mes relations avec elle avaient un caractère assez étrange. Elle s'était prise pour moi de cette espèce d'attachement qui exclut la possibilité de l'amour. Elle ne pouvait pas ne pas s'apercevoir de mon ardente sympathie, et elle causait volontiers avec moi... de quoi, croyez-vous? — De Kolosov, rien que de Kolosov! Elle était tellement dominée par cet homme, qu'elle semblait ne plus s'appartenir. C'est en vain que je m'efforçais d'éveiller sa fierté... ou elle se taisait, ou elle parlait... de quoi? toujours de Kolosov.

Je ne soupçonnais pas alors qu'une douleur de ce genre, une douleur bavarde, est au fond plus sincère que toutes les douleurs cachées. J'avoue qu'en ce temps-là je passai de tristes moments. Je sentais que je n'étais pas capable de remplacer Kolosov, je sentais que le passé de Varia était si rempli, si beau... et le présent si pauvre... J'en étais arrivé à un tel état, que je tressaillais involontairement à ces mots: « Vous souvenez-vous? », par lesquels elle commençait presque toujours.

Aux débuts de notre singulière liaison, elle maigrit un peu: puis elle se remit et devint même assez gaie. On aurait pu la comparer à un oiseau blessé qui n'est pas encore tout à fait guéri.

Cependant, ma position était devenue intenable. Les passions les plus basses envahissaient peu à peu mon âme. Il m'arriva de calomnier Kolosov en présence de Varia. Je résolus de rompre ces relations si peu naturelles. Mais comment faire? Me séparer de Varia, — je ne pouvais... Lui déclarer mon amour, — je n'osais: je sentais bien que je n'avais pas, pour le mo-

ment, à espérer de retour. L'épouser?... Cette idée m'effrayait : je n'avais que dix-huit ans : j'avais peur d' « engager » si tôt mon avenir entier; je pensais à mon père, j'entendais les railleries de mes camarades, de Kolosov...

Mais on dit qu'il en est de toute idée comme de la pâte : on n'a qu'à la pétrir pour en faire tout ce qu'on veut. Je me mis à songer au mariage pendant des journées entières... J'imaginais quelle reconnaissance emplirait le cœur de Varia, lorsque moi, le camarade, le confident de Kolosov, je lui offrirais ma main, sachant qu'elle en aimait un autre éperdument. Les personnes d'expérience disent, je ne l'ignore pas, qu'un mariage d'amour est une parfaite sottise. Je me pris à faire des rêves : je me figurais notre vie à deux, quelque part, dans le sud de la Russie. Je voyais, par la pensée, le cœur de Varia passer graduellement de la reconnaissance à l'amitié, et de l'amitié à l'amour. Je me promettais de quitter immédiatement Moscou, l'Université, d'oublier tout et tous. J'évitais de rencontrer Kolosov.

Enfin, par un beau matin d'hiver (la veille Varia m'avait charmé plus que d'habitude), je m'habillai avec une recherche particulière, je sortis lentement et solennellement de ma chambre, je pris une bonne voiture et je m'en allai chez Ivan Semenytch. Varia était assise toute seule au salon et lisait Karamzine. En me voyant, elle posa doucement son livre sur ses genoux; elle me regarda avec une expression de curiosité inquiète : jamais je n'étais venu dans la matinée... Je m'assis auprès d'elle; mon cœur battait douloureusement.

— Qu'est-ce que vous lisez? demandai-je enfin.

— Karamzine.

— Vous vous occupez donc de l'histoire de Russie?

Tout à coup, elle me coupa la parole.

— Écoutez, est-ce que vous venez de la part d'Andréi?

Ce nom, cette voix tremblante, cette physionomie à la fois joyeuse et timide, tous ces signes d'un vivant amour s'enfoncèrent dans mon âme comme des flèches. Je résolus de quitter Varia pour toujours, ou d'obtenir d'elle-même le droit de chasser de ses lèvres ce nom odieux d'Andréi. Je ne me rappelle plus ce que je lui dis alors : sans doute que d'abord je dus m'expliquer assez mal, car elle fut longtemps

sans me comprendre. Enfin, je perdis patience, et je lui dis en criant presque :

— Je vous aime, je veux vous épouser.

— Vous m'aimez? fit-elle avec surprise.

Il me sembla qu'elle voulait se lever et partir, me refuser.

— Au nom de Dieu, murmurai-je oppressé, ne me répondez pas, ne me dites ni oui ni non ! Réfléchissez : demain je reviendrai chercher votre réponse... Je vous aime depuis longtemps. Je ne vous demande pas de l'amour; je veux être votre défenseur, votre ami. Ne me répondez pas maintenant, ne répondez pas... A demain.

En achevant ces paroles, je me précipitai hors de la pièce. Dans l'antichambre, je rencontrai Ivan Semenytch; il ne fut pas le moins du monde étonné de ma visite, il m'offrit même une pomme avec un sourire gracieux.

Cette prévenance inattendue m'étonna tellement que j'en restai comme pétrifié.

— Prenez donc cette petite pomme : très bonne, cette petite pomme, je vous assure! répétait Ivan Semenytch.

Enfin je pris machinalement la pomme et je rentrai avec chez moi.

Vous imaginez sans peine comment je passai cette journée et la matinée du lendemain. La nuit, j'avais dormi assez mal.

— Mon Dieu! Mon Dieu! si elle allait me refuser! Je serais perdu... je serais perdu... répétais-je tristement. Oui, sans doute, elle me refusera... Pourquoi me suis-je tant pressé?...

Pour me distraire, je commençai une lettre à mon père, une lettre désespérée, décisive. En parlant de moi, je disais : « Votre fils ». Boboff vint me voir, je fondis en larmes dans ses bras, ce qui dut le surprendre au plus haut point. J'appris depuis qu'il venait m'emprunter de l'argent (son propriétaire le menaçait d'expulsion) ; il fut obligé, comme disent les étudiants, de s'en aller à reculons et les mains vides.

Enfin, le moment solennel arriva. En sortant de ma chambre, je m'arrêtai sur le seuil.

« Dans quels sentiments, pensais-je, repasserai-je cette porte aujourd'hui?... »

Mon agitation, à la vue de la petite maison, fut tellement

violente, que je descendis, ramassai une poignée de neige, et me l'appliquai vivement sur le visage.

« Oh! mon Dieu! pensais-je, si je trouve Varia toute seule, je suis perdu! »

Mes jambes fléchissaient sous moi, j'eus de la peine à gravir le perron. Mes désirs se réalisèrent : je trouvai Varia dans le salon avec Matrena Semenovna. Je saluai gauchement et m'assis près de la vieille. Le visage de Varia était un peu plus pâle qu'à l'ordinaire; il me semblait qu'elle cherchait à éviter mes regards... Mais qu'est-ce que je devins, lorsque je vis Matrena Semenovna se lever et s'en aller dans l'autre pièce!... Je me mis à regarder par la fenêtre, et frissonnai intérieurement comme la feuille d'un tremble. Varia gardait le silence... Enfin, je surmontai ma timidité, je m'approchai d'elle, et, baissant la tête :

— Eh bien, que me direz-vous? articulai-je d'une voix mourante.

Varia se détourna; des larmes perlaient à ses cils.

— Je vois, continuai-je, que je n'ai rien à espérer...

Elle promena ses regards autour d'elle avec confusion, et me tendit la main.

— Varia! dis-je involontairement...

Et je m'interrompis, comme si j'avais peur de mes propres espérances.

— Voulez-vous parler à papa? dit-elle enfin.

— Vous me permettez de parler à Ivan Semenytch?...

— Oui.

Je couvris ses mains de baisers.

— Assez! assez! murmurait Varia.

Et brusquement elle fondit en larmes. Je m'assis près d'elle, je la consolai, j'essuyai ses pleurs... Par bonheur, Ivan Semenytch s'était absenté et Matrena Semenovna était dans sa chambre. Je jurai à Varia amour et fidélité...

— Oui, dit-elle, en retenant ses dernières larmes et en s'essuyant vivement les yeux, je sais que vous êtes un bon, un honnête homme : vous n'êtes pas comme Kolosov...

« Encore ce nom! » pensais-je. Mais avec quelle extase j'embrassais ces mains tièdes et humides! Avec quelle douce volupté je contemplais ce cher visage! Je lui parlais de l'ave-

nir, je faisais le tour de la chambre, je m'asseyais par terre à ses pieds, je cachais mes yeux dans mes mains, je tressaillais...

Le pas lourd d'Ivan Semenytch interrompit l'entretien. Varia se leva vivement et se retira chez elle, sans me serrer la main, sans même me jeter un regard. M. Sidorenko se montra encore plus aimable que la veille : il riait, se frottait le ventre, disait des bons mots sur Matrena Semenovna, etc. Je voulais lui demander la « bénédiction » tout de suite, mais je réfléchis et remis la chose au lendemain. Ses plaisanteries m'agaçaient: et puis je me sentais fatigué... Je pris congé de lui et je partis.

J'appartiens à la catégorie des gens qui aiment analyser leurs propres sentiments, quoique moi-même j'aie en horreur les gens de cette espèce. Après la première explosion de ma joie intime, je me laissai donc aller à des réflexions différentes. A une demi-verste de la maison du lieutenant en retraite, je jetais en l'air mon chapeau, et, dans la plénitude de l'extase, je criais : « Hourrah! » Mais tandis que je marchais par les longues et tortueuses rues de Moscou, mes idées prirent insensiblement un autre cours : de vilains doutes m'assaillirent. Je me rappelais la conversation que j'avais eue avec Ivan Semenytch sur le mariage en général, et je disais involontairement à demi-voix :

— Comme il mentait, le vieux coquin!...

Il est vrai que je répétais sans cesse :

— Mais qu'importe? Varia est à moi! à moi!...

Cependant, ce « mais qu'importe? » — oh! ce « mais »! — et, secondement, ces mots : « Varia est à moi! » n'éveillaient pas dans mon âme une joie profonde, accablante: c'était plutôt une intense satisfaction d'égoïsme. Si Varia m'avait refusé net, j'aurais brûlé d'une passion ardente: mais, ayant obtenu son consentement, je ressemblais à un homme qui, après avoir dit à son hôte : « Faites comme chez vous », le verrait en effet se mettre à donner des ordres comme s'il était chez lui.

« Si elle aimait Kolosov, pensais-je, comment a-t-elle pu consentir si vite? Évidemment, elle est contente d'épouser n'importe qui... Eh bien! tant mieux pour moi... »

Voilà dans quels sentiments confus et bizarres je repassai le seuil de ma maison... Peut-être, messieurs, trouverez-vous mon récit invraisemblable? Je ne sais s'il ressemble à la vérité, mais je sais que tout ce que je vous ai dit est la vérité pure... Cependant, tout le reste de la journée je m'abandonnai à une gaieté fébrile : je me disais à moi-même que je ne méritais pas ce bonheur. Mais le lendemain matin...

Quelle singulière chose que le sommeil ! Ce n'est pas le corps seulement qu'il fortifie : il renouvelle aussi l'âme, pour ainsi dire en la ramenant à sa simplicité primitive et naturelle. Dans la journée, vous avez pu échafauder tout un système, vous laisser envahir par le mensonge, les idées fausses... Le sommeil, de ses ondes fraîches, emporte toutes ces misérables inepties, et, en vous réveillant, vous êtes capable de comprendre et d'aimer la vérité, au moins pour quelques minutes.

A mon réveil, en songeant à ce qui s'était passé, je me sentis confus, comme si j'avais honte de toutes mes manœuvres. Je pensais avec une involontaire inquiétude à la visite que j'allais faire, à l'explication que j'aurais avec Ivan Semenytch. Mon inquiétude était mélancolique et douloureuse : elle ressemblait à celle d'un lièvre qui entend l'aboiement des chiens et se voit enfin obligé de débucher de la forêt natale dans la plaine... dans la plaine où l'attendent les lévriers aux longues dents.

— Pourquoi me suis-je tant pressé? répétais-je comme la veille, mais déjà dans un tout autre sens.

Je me souviens que cette effroyable différence entre la journée de la veille et celle-ci me frappa moi-même; pour la première fois, alors, l'idée me vint que, dans la vie de l'homme, se cachent des secrets, des secrets étranges. Avec l'étonnement d'un enfant, je regardais ce monde nouveau, qui n'avait rien de fantastique, le monde réel. Par ce terme « réel », beaucoup de gens entendent « la trivialité ». Peut-être est-ce quelquefois cela; mais je dois avouer que la première apparition de la réalité devant moi me troubla, m'inquiéta, me frappa.

Quelles grandes phrases à propos d'un amour qui ne va pas tout seul ! Je reviens à mon récit.

Ce matin-là, je me persuadai de nouveau que j'étais le plus heureux des hommes. Je m'en allai hors de la ville chez Ivan Semenytch. Il m'accueillit très joyeusement. Il voulait aller voir un voisin, mais je le retins moi-même, j'avais peur de me trouver tout seul avec Varia.

Cette soirée se passa d'une manière assez gaie, mais peu consolante. Varia était entre deux, ni aimable ni triste, ni belle ni laide. Je la considérais, — pour parler en philosophe, — d'un œil objectif, c'est-à-dire comme un homme rassasié considère les plats. Je trouvai qu'elle avait les mains un peu rouges. Du reste, mon sang parfois s'enflammait, et je me laissais aller, en la regardant, à d'autres idées, à d'autres projets. Il y avait si peu de temps que je lui avait offert ma main, et déjà je sentais entre nous la vie des époux, je sentais déjà que nos deux âmes formaient un tout parfait et beau, s'appartenaient l'une à l'autre, et que, cependant, chacune tâchait de trouver pour elle un petit sentier à part...

— Eh bien! avez-vous parlé à papa? me dit-elle, quand nous fûmes restés seuls.

Cette question me déplut fort. « Vous vous pressez trop, Varvara Ivanovna, » pensais-je.

— Non, pas encore, lui répondis-je un peu sèchement, mais je lui parlerai.

En résumé, je me montrai assez négligent vis-à-vis d'elle; malgré ma promesse, je ne dis rien de décisif à Ivan Semenytch. En me retirant, je lui serrai la main, d'un geste assez significatif, et lui annonçai que j'avais à lui parler de quelque chose... et ce fut tout.

— Adieu, dis-je à Varia.

— Au revoir, dit-elle.

Je ne vous ennuierai pas plus longtemps, messieurs, je ne veux pas vous faire perdre patience... Ce « au revoir » n'eut jamais de suite. Je ne retournai pas chez Ivan Semenytch. Les premiers jours après la séparation ne se passèrent point sans larmes, il est vrai, sans reproches, sans tourments : j'étais épouvanté moi-même de la rapide défleuraison de mon amour. Vingt fois je m'apprêtai à retourner près d'elle; je me représentai de la façon la plus vive son étonnement, son chagrin, son indignation, mais — je ne retournai pas chez Ivan Semenytch.

De loin, je demandais pardon, de loin je me jetais aux genoux de Varia en l'assurant de mon profond regret; — et un jour, ayant rencontré dans la rue une jeune fille qui lui ressemblait, je me pris à courir sans tourner la tête, et ce ne fut que dans une pâtisserie, à mon cinquième gâteau, que je pus me remettre.

Le mot « demain » a été inventé pour les timorés et pour les enfants: moi, comme un enfant, je me rassurais, par ce mot magique.

« *Demain*, j'irai la voir, sans faute », me disais-je à moi-même.

Et je mangeais, je dormais fort bien *aujourd'hui*.

Peu à peu je songeais à Kolosov plus qu'à Varia... Partout et toujours je voyais devant moi sa figure franche, décidée, sans souci. Je me remis à le fréquenter. Il m'accueillit comme auparavant. Que je sentis profondément sa supériorité sur moi! Combien toutes mes entreprises me parurent ridicules! Et ma triste rêverie pendant la liaison de Kolosov avec Varia, et ma résolution magnanime de les réconcilier, mes inquiétudes, mes extases, mon repentir!... J'avais joué une mauvaise, criarde et très longue comédie, tandis qu'il avait, lui, passé son temps si simplement, si bien...

Vous me direz : « Quoi d'étonnant à cela? Votre Kolosov a aimé une jeune fille : puis, quand l'amour s'en est allé, il l'a abandonnée... Mais c'est arrivé à tout le monde! » Soit! mais qui de nous a su se séparer à temps de son passé?... Qui est-ce qui ne redoute pas les reproches, je ne dis pas d'une femme... mais du premier imbécile venu? Qui de nous n'a cédé au désir, tantôt de faire montre de magnanimité, tantôt de jouer, en égoïste, avec un cœur dévoué? Qui de nous, enfin, est capable de lutter contre le bas égoïsme des vulgaires bons sentiments, de la pitié et du repentir?... Ah! messieurs, l'homme qui se sépare d'une femme jadis aimée, dans ce grand et triste moment où il a malgré lui conscience que son cœur n'est pas tout pénétré d'elle, cet homme, croyez-moi, comprend mieux et plus profondément toute la sainteté de l'amour que ces pusillanimes qui, par ennui ou par faiblesse, continuent à jouer sur les cordes à demi brisées de leur cœur sensible et flétri!...

Au commencement de ce récit, je vous ai dit que tous nous appelions Andréi Kolosov un homme extraordinaire. Et si une claire vision de la vie, si l'absence de phrases chez un jeune homme sont des choses extraordinaires, Kolosov méritait ce titre. A un certain âge, être naturel, n'est-ce pas être extraordinaire?...

Il n'est que temps de finir... Je vous remercie de votre attention... Ah! j'oubliais de vous dire que, trois mois après ma dernière visite, je rencontrai ce vieux coquin d'Ivan Semenytch. Je tâchai bien de me glisser inaperçu et de le fuir, mais il me fut impossible de pas ne pas entendre ces paroles prononcées avec humeur:

— Il y a donc des lâches pareils!

— Qu'est devenue Varia? demanda quelqu'un.

— Je n'en sais rien, répondit le conteur.

Tout le monde se leva et l'on se sépara.

IVAN TOURGUENEFF.

(Traduction de S. TSEYTLINE et E. JAUBERT.)

L'ESPRIT

DE

M. PAUL BOURGET

Vous avez dit mon âme.
PAUL VERLAINE (*Sagesse.*)

Quant à moi, j'ai continué d'avoir une curiosité universelle.
PAUL BOURGET (*Sensations d'Oxford*).

Un très jeune écrivain me confiait un jour qu'il n'avait jamais réussi à se former une idée claire de M. Paul Bourget sans apercevoir aussitôt qu'il ne faisait que peindre sous ce nom les traits de sa propre figure, délicatement retouchés... L'aveu est bien particulier. Mais il vous résume une race. Pour toute une race d'esprits. l'esprit de M. Paul Bourget fut d'abord comme une indulgente conscience intellectuelle : et il a ensuite fourni aux esprits de cette race mieux que ce magique miroir, je veux dire le principe des meilleures retouches et des corrections les plus belles qu'ils pussent se faire à eux-mêmes : en d'autres mots, un principe d'affinement et un type de perfection.

I

M. Paul Bourget, qui eut vingt ans en 1872, trouvait une situation littéraire et philosophique, morale et sociale, singuliè-

rement difficile et inquiétante. Justement parce que les générations de 1830 et de 1840 avaient tout gonflé et exagéré, celle-ci s'attachait à déprécier, à réduire. Tous les sentiments négatifs étaient cultivés, exaltés. C'était ce que l'on retenait du langage des maîtres. M. Taine n'était si applaudi que pour avoir montré aux contemporains de M. Bourget comment, si loin qu'on cherche parmi les lois de l'univers, on n'y rencontre ni la justice ni la pitié; on relisait Balzac parce qu'il montrait bien, dans ses images de la lutte sociale, éclairées par les souvenirs encore récents de la guerre et de la Commune, qu'en effet la pitié et la justice ne sont rien que de beaux accidents et des conjonctures heureuses, toute la vie normale émanant, d'une part, de l'appétit universel, et ne se réglant, d'autre part, que sur la contrainte plus ou moins mal dissimulée.

Ni religion, ni poésie. On ne pouvait que soupirer : « Notre père qui *êtes* aux cieux », ou chercher entre les feuillets de Baudelaire, non la beauté qui n'y est pas, mais d'âcres et amères récapitulations de ce que l'étude et la vie présentent d'affligeant. Pessimisme et perversité, c'est le résumé de ce temps. Il est vrai que personne, et M. Paul Bourget moins que tout autre, ne doutait de la science. Mais personne non plus n'espérait bien sérieusement tirer de l'analyse et de la classification des apparences physiques et morales un principe de force et de discipline intérieures, du moins avant longtemps.

Sa sensibilité pouvait bien disposer M. Paul Bourget à demander passionnément à la science toute paix, toute vérité, tout amour : il était trop bon logicien pour ne pas discerner que l'accomplissement d'un vœu pareil était nécessairement ajourné à l'infini. On peut espérer qu'il sonnera une heure où la nécessité d'obéir et de souffrir pour le bien commun s'imposera tout aussi clairement aux hommes que les simples versets de la table de Pythagore, comme une vérité d'hygiène privée et comme une conséquence inévitable de l'amour de chacun pour soi : cela même ne règlera que les relations grossières des hommes entre eux; mais comment établir les délicats rapports de nos sentiments? Comment instituer — je dis scientifiquement — la discipline, la police de la cité de l'âme? Cette fine morale ne saurait naître que longtemps après la perfection

des sciences sociologiques : et nous savons que celles-ci se forment à peine, la biologie étant à peine née !

Telles étaient les perplexités de M. Bourget. Il en fit un usage qu'on ne peut que recommander à tout esprit inquiet : il les nota, les compta et les mit en état d'être classées. Il imposa à ses inquiétudes diverses, soit l'ordre exact de l'analyse psychologique, soit l'ordre, non moins parfait, de la poésie. Il n'y a pas de plus sûr moyen de voir clair en soi. Si tous les orages ne s'apaisent point à la lumière, on y trouve du moins la distraction et, comme dit Pascal, le « divertissement » salutaire d'un spectacle qu'on a réglé.

Que M. Paul Bourget se soit complu dans ce spectacle, cela ne peut faire de doute. Et que sa complaisance ait été tout à fait exempte de complicité ou, — comme il eût dit plus volontiers alors, — qu'elle fût pure de toute perversité, c'est ce que je n'affirme point. Se sentir défaillir et se sentir mourir lui furent longtemps deux sensations précieuses. Il guetta, il surprit, avec des tours de phrase assez voisins de ceux de MM. de Goncourt et de M. Verlaine, tous les états évanescents de son âme moderne. Baudelaire avait dit :

> Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
> De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

C'était un grand aveu de misère psychologique. Il avait ajouté :

> Je sais que *la douleur est la noblesse unique*
> Où ne mordront jamais la terre et les enfers...

Toutes les sortes de douleur, tous les genres d'humiliation convenaient au poète, pourvu qu'il y trouvât une source de vanité... Cette théorie de la gloire du mal, de l'amour du mal pour le mal, c'est M. Paul Bourget qui en donna la rigoureuse formule philosophique. Il indiqua subtilement quel charme très secret, d'une essence très délicate, on pouvait trouver à se sentir éternellement vaincu et défait par la vie ; quelle sorte de vanité apathique et silencieuse se pouvait goûter à faiblir. Il ouvrit la carrière au ridicule des Esseintes. Il fit de la faiblesse, savourée, ruminée, acceptée, décorée, le synonyme, ou peu s'en faut, de vie moderne et de sens

moderne des choses. Une suite d'énervés et de faux raffinés s'instruisirent ainsi à se pourrir de langueur et de lâcheté.

Je tâche de bien préciser quel fut en ceci l'apport personnel de M. Paul Bourget. Théophile Gautier s'était évertué à célébrer le faisandage, riche en couleurs nouvelles et en nuances singulières, d'une littérature qui se relâche et d'une langue qui entre en décomposition ; à grand renfort d'adjectifs pittoresques, il nous certifiait que l'occident vaut l'aube et qu'un soleil couchant égale la beauté de l'heure de midi. Mais c'est M. Paul Bourget qui a déduit fortement, clairement, la conséquence historique, sociale, philosophique de ce goût de la décadence. « Si, dit-il énergiquement, les citoyens d'une décadence sont inférieurs comme ouvriers de la grandeur du pays, ne sont-ils pas très supérieurs comme artistes de l'intérieur de leur âme ? » Et il l'éclairait par le mythe suivant : « Certes, un chef germain du IIe siècle était plus capable d'envahir l'Empire qu'un patricien de Rome n'était capable de le défendre : mais le Romain érudit et fin, curieux et désabusé, tel que nous connaissons l'empereur Hadrien, le César amateur de Tibur, représentait un plus riche trésor d'acquisition humaine. »

Ainsi imaginé, ce César Hadrien, dilettante et cosmopolite, a régné sur notre jeunesse. Il sied de convenir que l'on ne laissait pas de nous exagérer les finesses de cet empereur. Quelques esprits ingénieux tiraient un parti infini des contradictions et des confusions commises par ses biographes. Le véritable Hadrien dut être plus simple, plus brutal et moins épuisé qu'on ne dit. N'oublions pas que Spartien et Dion nous le représentent menant ses troupes, la tête nue, hiver comme été, sous les plus fortes pluies et les plus terribles soleils, qu'on fût en Égypte ou en Gaule. S'il est certain qu'il devança les temps modernes en affranchissant à la légère beaucoup d'esclaves et en adoucissant la condition des autres, ce n'était pas moins un rude homme, dur à lui-même et à autrui, bon administrateur, nullement « fin de race », mais un peu gâté, il est vrai, par le cabotinage mis à la mode sous Néron. Et toutefois les épigrammes qu'il lisait à ses compagnons étaient bien dépourvues de ces airs de mélancolie que nous leur prêtons aujourd'hui. Il ne faut y voir que de simples

passe-temps de cour. Au poète Florus qui lui écrivait assez platement : « Je ne veux pas être César — pour courir ainsi la Bretagne — et souffrir les pluies de Scythie... », César Hadrien répondait : « Je ne veux pas être Florus, — pour courir les cabarets, — pour m'enterrer dans les tavernes, — me faire manger des cousins. » Et cela vaut bien les bouts-rimés de Frédéric II, dont il avait les talents d'organisateur.

Mais la renommée poétique d'Hadrien repose, à la vérité, sur les cinq petits vers qu'il écrivit avant de mourir. Ces cinq vers nous furent longtemps fort précieux, et aujourd'hui encore nous les voyons servir d'enseigne à l'Ame moderne, tant elle y trouva de beaux sens :

Animula, vagula, blandula
Hospes, comesque corporis...

M. Bourget les a lancés. Il en donna, vers 1882, une paraphrase pleine de charme et de langueur : « O ma petite âme, petite vagabonde, petite voluptueuse (*pauvre âme*, dit-il ailleurs, *pauvre âme humaine, tremblotante et charmante*), — chère compagne prêtée au corps — où t'en vas-tu ? Dans ces lieux — pâles, sévères et nus, — où tu ne pourras plus te livrer à tes jeux accoutumés. »

Cela est délicieux, mais bien poussé au tendre. Nos pères, qui avaient la santé et l'humeur plus belles que nous, ne voyaient point tant de finesse à ce couplet. Dans les *Dialogues des morts*, Fontenelle, qui met en scène le poète couronné, lui fait réciter cet ouvrage qu'il appelle sans révérence une suite de « vers badins », et traduit de la sorte :

Ma petite âme, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, et Dieu sache où tu vas !
Tu pars seulette et tremblotante, hélas !
Que deviendra cette humeur folichonne ?
Que deviendront tant de joyeux ébats ?

Cet Hadrien, chez Fontenelle, nous est donné pour un bavard assez orgueilleux ; mais on ne voit point qu'il se vante d'avoir écrit un poème mélancolique ni de haute philosophie. Il se prévaut seulement d'avoir « badiné » avec la mort comme avec une chose de peu de conséquence, de l'avoir « raillée

nonchalamment » et agréablement. Et son interlocuteur lui répond que le poème est « trop badin », que « ce n'est qu'un galimatias composé de petits termes folâtres... »

Quoi qu'il en soit de l'Hadrien historique, l'Hadrien mythique eut son cycle comme Charlemagne et Arthur. Il fut le don Juan de l'esprit sur qui nos lettrés se formèrent. On se forgea, à son exemple, une sorte de piété sans objet, de religion sans dogme : on éleva des temples vides à tous les dieux, à aucun dieu ; on parcourut, non en vagabond, mais en pèlerin, les idées, les villes, les âmes. On se distingua des barbares, c'est-à-dire des malheureux incapables d'une pensée si souple, d'un sentiment si versatile. On refit plusieurs fois, comme Hadrien, le tour de toute notre mer. On fut voluptueux avec une sorte de tristesse grise. On se plaignit en s'accablant de fines ironies. Chacun travailla de son mieux à se dépayser. D'instinct, les romantiques avaient été cosmopolites : on le fut par méthode et par réflexion. Mais, à la vérité, le cosmopolitisme consistant à calquer les faits et gestes du plus nationaliste des peuples, on se fit anglais jusqu'aux moelles.

Tout cela peut paraître aujourd'hui bien déraisonnable et presque extravagant. Mais voici un trait merveilleux. Dans cet excès de décadence dont M. Bourget prit sa part (je ne puis oublier ce qu'il fit pour la vogue du préraphaélitisme anglais), voilà que, par la plus heureuse des contradictions, lui-même conservait pourtant et développait ses grands dons naturels de logicien et d'analyste. Les complaisantes descriptions qu'il nous donnait des incohérences antiques et modernes se trouvaient ordonnées et organisées avec une grande vigueur. Les sophismes eux-mêmes ou les faux jugements étaient enchaînés et liés à leur point de départ avec beaucoup de force : signe éloquent de santé intellectuelle. Cela n'était guère aperçu par les lecteurs d'alors, qui en eussent pu prendre effroi. Néanmoins, en leur suggérant mille doutes pernicieux, M. Bourget leur fit en même temps du bien : il leur donna des idées claires sur eux-mêmes ; il les habitua à la réflexion. C'était comme un premier retour, et par des circuits infernaux, à la tradition nationale. Comme Taine et comme Stendhal, M. Paul Bourget aura été des écrivains qui nous ont détourné de l'imagerie romantique et ramené à la vieille litté-

rature raisonneuse de Descartes, de Port-Royal et des grands scolastiques.

Il commença par définir. C'est que l'ignorance du terme est la grande source d'erreur. A les bien voir, les premiers travaux critiques de M. Paul Bourget (ses articles du *Globe* et du *Parlement*, qui déjà passionnaient toute une jeunesse et même les *Essais* et les *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*) n'ont rien été que d'excellents recueils de définitions. On y voit définis le pessimisme et le dilettantisme, l'esprit d'analyse et le goût de la décadence, le nihilisme et le cosmopolitisme, la pensée germanique et la sensibilité philosophique... C'est un beau médaillier de définitions bien frappées. On peut affirmer dès aujourd'hui qu'elles resteront. Il est, par exemple, impossible de parler désormais de la décadence littéraire, ou même de la décadence en général, sans songer à éclaircir le débat par ces lignes justes et fortes : « Un style de décadence est celui où l'unité du livre se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la page, où la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase, et la phrase pour laisser la place à l'indépendance du mot. » Les jeunes gens d'alors, futurs chefs ou disciples d'une école de poésie, lurent Verlaine à la lumière de ce texte et, piqués d'un beau zèle, voulurent faire en perfection ce que M. Bourget avait si parfaitement défini. Ils réussirent. Tout se liquéfia et entra en dissolution, — langue, rythme, pensée... Mais là peut-être ne s'est point arrêtée la fécondité de telles paroles; et quelques-uns des écrivains qui voulurent sortir de ce chaos, ajouter à la décadence une renaissance, y trouvèrent aussi la connaissance exacte, avec la ormule précise, de ce dont ils souffraient.

II

Par cette définition de la décadence, on voit si M. Paul Bourget hésita sur le commun caractère et sur le nom commun des maux qu'il voyait près de lui, Cette définition les ramène tous à la division contre soi-même, à l'anarchie.

C'était l'anarchie qui lui était apparue sous les élégances de la pensée contemporaine. Et c'est elle qu'il retrouva quand il entreprit l'analyse et la peinture de la vie. Je n'ai pas besoin de noter qu'il y a douze ans de cela, et que M. Paul Bourget, après s'être exercé à l'art du roman par les deux récits assez brefs de *L'Irréparable* et de *Deuxième amour*, obtint un succès éclatant lorsque parut, en 1885, l'histoire psychologique de *Cruelle énigme* : il y employait, mais avec une remarquable sobriété, quelques procédés de Balzac, de Flaubert et des Goncourt, à rendre plus sensibles pour l'imagination les analyses chères au parti littéraire de Stendhal et de Benjamin Constant : il y montrait bien moins des suites de faits que des séries d'états d'âme, comme il disait ; et si donc par le style, le nouveau romancier restait fidèle en plus d'un point à l'impressionnisme moderne, il y échappait, revenait à la manière française par le fond de la conception, de la composition, tout psychologique et abstrait, par cette faculté d'imaginer des sentiments qui est bien, il le note lui-même, sa faculté maîtresse... Redirai-je combien tout cela fut nouveau ?

Il rencontrait dans ces histoires le plus grave de tous les sujets, celui qui occupe à la fois la rêverie des sages et les songes des fous. « Nos amusements, nos rires, tout cela, vois-tu, ce ne sont que des jeux d'enfants ; il n'en reste rien, après qu'ils sont passés. Mais l'amour, ah ! l'amour !... Un mot, un regard, seulement de *le* savoir là, eh bien ! c'est le bonheur ! » Ainsi en juge la petite ingénue de Laclos. Le philosophe des *Essais de psychologie contemporaine* n'avait rien rabattu du jugement de cette pensionnaire : il y eût ajouté. C'est en des termes religieux qu'il définit les caractères du maître et tyran de la vie. L'amour, dit-il, est « demeuré irréductible, comme la mort, aux conventions humaines ». Il est « sauvage et libre, malgré les codes et malgré les modes ». « La femme qui se déshabille pour se donner à un homme dépouille avec ses vêtements toute sa personne sociale : elle redevient, pour celui qu'elle aime, ce qu'il redevient, lui aussi, pour elle, *la créature naturelle et solitaire...* » C'est la grande force cosmique, tout dépend de l'amour ; il fait tout et il forme tout. Platon l'appelle médecin, sophiste, architecte et musicien. Or les douze

volumes de l'œuvre romanesque de M. Paul Bourget nous montrent cet infatigable Ouvrier des mondes devenu l'artisan le plus ingénieux, le plus subtil et le plus redoutable de notre décadence. C'est qu'il est également le grand destructeur, au point de réussir à se ruiner lui-même. M. Paul Bourget eût pu choisir pour le sous-titre de son œuvre ces mots : l'Anarchie de l'amour.

Anarchie amoureuse, bien sensible surtout dans les caractères de femmes que trace M. Paul Bourget. Il met à décrire leurs contradictions, leurs misères, leurs défaillances, leurs roueries et leurs rosseries, autant de complaisance et de fidélité qu'il en a mis à peindre les complexités d'un Renan ou les nuances d'un Amiel. Mais des personnes peintes avec une telle perfection de sérieux cessent d'appartenir au vulgaire plancher de notre comédie humaine, où se tenait le commun des impressionnistes ; tout revêtant de l'importance, tout arrive à participer du drame et de la tragédie. Aussi bien aucune épithète ne se présente plus souvent chez M. Paul Bourget que l'épithète de tragique. Et voici qu'elle se retrouve dans le titre de son prochain roman : *Une Idylle tragique*. Il aime ajouter aux types qu'il nous présente, je ne sais quoi de digne, de noble et d'émouvant. Cet air de majesté inviolable apparaît chez ses créatures les plus follement anarchiques ; et c'est là un puissant ressort dramatique et psychologique dont M. Paul Bourget a tiré parti fréquemment.

Elles montrent des faces pures, des yeux purs, ou tendus chastement de longues paupières candides. Il leur donne les bandeaux plats, le visage allongé, incliné, tendrement religieux, qui distinguent les madones de Botticelli. Car tel est le désir des hommes de ce temps : la seule idée d'une faunesse, éclatante de belle vie et de jeune santé, irritait Baudelaire. Il lui fallait la Dame, l'être supérieur et la créature mystique. Ce rêve deviné, nos compagnes s'ingénient à le satisfaire ; c'est à quoi leurs mères, les modes, la poésie, les arts nous façonnent les jeunes femmes. Les unes mettent tout leur cœur à jouer ce rôle subtil, et les autres y donnent du moins tout leur esprit. Pour une Colette Rigaud, très insolemment naturelle et folle de son corps, sans périphrases, ni réticences, ni vains apprêts, combien de Thérèse

de Sauve, combien de Suzanne Moraines ! Encore cette Colette, si fière d'aller sans corset, ne laisse pas que de se coiffer à la vierge.

Mais que dire des autres ? On a voulu beaucoup simplifier leur cas. On a prétendu discerner un peu d'ingénuité dans les premiers étonnements du jeune psychologue. Comment, dit-on, M. Paul Bourget s'émerveille-t-il de la soudaine infidélité de Thérèse à Hubert Liauran ? Elle était femme. Elle cédait à la force des sens. Elle ne cessait point d'aimer Hubert tout en se donnant à un autre : Cécile Volanges fut-elle donc tellement infidèle à son chevalier Danceny en subissant les visites nocturnes de Valmont, même en y prenant quelque joie ? « Il est vrai que M. de Valmont a des façons de dire qu'on ne sait pas comment faire pour lui répondre ; enfin croiriez-vous que, quand il s'en est allé, j'en étais comme fâchée et que j'ai eu la faiblesse de consentir qu'il revînt ce soir : *ça me désole encore plus que tout le reste.* » Là-dessus de grands moralistes ont conclu qu'il n'y avait pas là d' « énigme » à déchiffrer, ou qu'on la résolvait par la physiologie. Cécile avait un corps de femme ; et Thérèse de Sauve aussi.

Mais qui ne voit qu'il y a là une confusion ? Les cas de Cécile, dans Laclos, et de Thérèse, dans Bourget, sont bien différents ! Ce n'est pas proprement la chute d'une femme qui paraît à Hubert Liauran une énigme incompréhensible ; c'est la chute de celle qui justement l'avait séduit par les plus délicieuses et les plus parfaites grimaces de pudeur et de chasteté. Quoi ! tout cela était joué ? — Mais qu'en savait-il donc ? On peut jouer le mysticisme dans la passion : ainsi fit madame Moraines pour le petit René Vincy. Mais il se peut aussi que le jeu soit sincère. S'il existait vraiment dans la même Thérèse plusieurs personnes ennemies : une pure madone et une brute en appétit, franches et vraies toutes deux ? Cela est-il possible ? et cela est-il naturel ? Eh bien, voilà l'énigme proposée par ces jolis monstres.

Comme nous avons perdu la simplicité de pensée, faute de quoi il est si difficile à tels d'entre nous (Armand de Querne, par exemple), soit d'aimer, soit de croire fermement qu'on les aime, nos sœurs ont de même perdu toute simplicité de cœur. Elles sont doubles et triples. C'est la joie des coquines telles

que Suzanne Moraines : c'est l'heur et le malheur des simples inconscientes telles que Thérèse de Sauve : et c'est peut-être la torture de quelques honnêtes âmes, telles que cette fine, délicate et touchante Juliette de Tillières, — dans *Un cœur de femme*. — victime des contraintes du hasard et des conjonctures, et telle encore que la pauvre héroïne du *Disciple*, Charlotte de Jussat-Randon.

Ces dernières, on hésite à les appeler des modernes. Il semble qu'elles n'aient rien fait, avec leur péché, que remplir ce rôle de consoler les hommes ou de leur rendre l'espérance, qui semble dévolu aux femmes, et, après cela, que céder, selon le propos d'un poète,

Céder sans coup férir aux rudesses du sort.

Si étrange que soit leur peine, elles ressemblent aux figures de femmes éternelles, désignées pour victimes à la pitié et à l'amour. Leur faute est moderne, pourtant. Avec le caractère qu'on leur sait, la pudeur qu'on leur voit et le désespoir qu'elles montrent, l'une s'empoisonnant et l'autre se cloîtrant, avec ce ressort personnel et ces défenses sociales, elles n'eussent point faibli dans un autre temps que le nôtre : ou bien leur faute eût été accidentelle, au lieu qu'elle est typique ici. Je ne sais quel appui, sur lequel s'affermir, manquait autour d'elles ou en elles. N'était-ce pas un secret affaiblissement des sources de la volonté qui se trahissait dans leurs soudaines faiblesses ? On le dirait malaisément. Mais il nous semble entendre ces deux femmes presque sans tache réclamer d'être jointes au cortège de leurs sœurs les moins innocentes : — « Hélas ! et nous aussi ! Dans notre chair et notre sang, à l'origine de nos plus secrètes rêveries, voici le même signe de faiblesse, de perdition. Nous sommes dédoublées tout comme le sont nos compagnes : comme elles faciles, ouvertes au terrible jeu du désir, perdues à la merci des idées vagabondes, comme si nous avions chacune plus d'une âme et plus d'un destin... » Cette Charlotte de Jussat qui reçut Greslou dans sa chambre, la Juliette de Tillières qui entra dans la garçonnière de Cazal, ne pouvait être, en vérité, cette même Charlotte qui courait auprès de ses frères sur les bruyères de l'Auvergne, ni cette

même Juliette qui gardait au noble Poyanne bien plus que la foi d'une épouse...

Poupées tristes, dont M. Paul Bourget dit à merveille les combats (des combats dont elles ne sont que les théâtres), toutes les femmes qui composent ce musée d'irrésolutions et de contradictions, offrent chacune un trait particulier de l'anarchie et du déchirement qui sont devenus habituels, sinon naturels, aux modernes. Les éléments constitutifs de la personne et donc bientôt l'idée même, la conscience de la personne, s'y effacent : et l'on n'y trouve plus qu'une vague mêlée d'appétits, de désirs, de regrets, de plaisirs et de peines en dissolution. Si le drame éclate, cela fait un cadavre, franc : sinon, je ne sais quoi, déjà, qui y ressemble d'assez près.

Un observateur philosophe discerne là comme l'équivalent pratique du dilettantisme, du cosmopolitisme, de tous les systèmes philosophiques et littéraires que j'ai analysés plus haut : ou plutôt ce sont ces systèmes eux-mêmes devenus vivants et faits chair : non point avec intention, les jeunes héroïnes de M. Paul Bourget ne connaissant que d'assez loin ces spéculations difficiles, mais parce que les mêmes causes historiques qui formèrent les esprits à ne penser que « dans l'instant » et à se contredire de l'instant à l'instant suivant devaient former les cœurs à se détacher à tout propos de leur centre et à s'abandonner aux caprices changeants de l'heure. Tout est lié. Et, quand cette liaison manque, nous ne sommes que trop portés à la forger nous-mêmes : et si, par exemple, il apparaît à un Greslou que la rigide vertu du professeur Sixte, son maître, n'est point d'accord avec les théories du même Sixte, ce disciple se chargera de ramener les choses à leur figure régulière[1] : et nous lui verrons corriger l'anomalie en conformant ses sentiments et sa conduite aux idées qu'on lui a données.

1. Sur ce point, que l'on me permette une réserve. A mon avis, il y a ici une déduction excessive. On ne peut pas admettre que les idées d'un philosophe dépendent de l'usage qu'en fera un mauvais sujet. La faute de Sixte (et ce fut celle aussi de quelques-uns des philosophes visés par M. Paul Bourget), fut moins d'avoir critiqué deux ou trois fondements de la morale en cours, — Dieu, le devoir, — que de ne s'être point occupés de la vie morale ou, si l'on aime mieux, de la vie sociale. Le grand et probe Taine disait ingénument dès son premier livre : « Y a-t-il des Français ? » Il y a des Français, et il y a même des hommes. Taine le vit plus tard, sans avoir eu le temps de formuler toutes ses idées sur ce point.

III

De telles réflexions, de telles analyses ne pouvaient manquer de parfaire chez M. Paul Bourget ce que Baudelaire appelait la conscience dans le mal. Mais, si elles lui montraient bien que la décadence tenait à l'anarchie spirituelle et morale : si peut-être même elles suffisaient à lui faire voir l'origine de cette rébellion, de cette division de chaque être contre soi-même dans l'appauvrissement des sources de l'amour, et de l'amour le plus naturel, le plus simple, le plus aisé de tous, qui est l'amour de soi ; si elles pouvaient lui faire sentir réellement que nous manquions de tout, et même d'égoïsme, toute énergie vitale s'étant affaiblie et ruinée : — néanmoins, ni cette réflexion ni cette analyse n'eussent toutes seules ôté à M. Paul Bourget l'envie de s'en tenir à ses mornes procès-verbaux et aux voluptés insolentes de l'orgueil de l'esprit : ni l'une ni l'autre ne pouvaient lui donner, je ne dis pas la puissance de se guérir, mais seulement le désir de la guérison. Que d'autres se sont contentés de se balbutier le petit couplet de l'empereur Hadrien !

Mais M. Paul Bourget souffrait, je crois, vraiment des misères auxquelles il avait prétendu se plaire. Comme tout bon esprit, il était né sensible ; cette sensibilité a toujours percé dans son œuvre. Ses essais de critique, si pleins de définitions qu'ils fussent, laissaient voir quelquefois un géomètre élégiaque et un spinoziste attendri. Volontiers, il mettait en scène, au milieu d'une dissertation sur Amiel ou Renan, quelque lecteur familier avec qui échanger plus que des impressions, des émotions ; c'était plus volontiers encore une lectrice amie, « femme délicate et tendre », « nostalgique et frémissante », dont il évoquait le visage dans un fond de boudoir, lieu intime et charmant ; et, en s'exaltant auprès d'elle, il laissait

Combien la précaution d'un Descartes ou d'un Auguste Comte fut plus heureuse ! Le premier instituait sa morale provisoire ; le second, plus ingénieux encore, sa synthèse subjective. Le tort de beaucoup de « positivistes » fut de n'avoir point « philosophé avec toute l'âme ». Leur système n'embrassait pas toute la vie. Il ne régissait que l'esprit ; le cœur était laissé à un vague empirisme. Ils ont philosophé, tout comme leurs contemporains ont écrit, aimé et vécu, par petites phrases sans lien.

sourdre alors une phrase attristée, plainte obscure, profond soupir, qui va droit dans les âmes parce qu'elle s'élève d'une âme. M. Paul Bourget est un des premiers écrivains qui, après Flaubert, aient osé nous montrer en prose leurs sentiments, et sans crainte du ridicule.

Mais les meilleurs témoins de la sensibilité de M. Paul Bourget sont peut-être ses poèmes. Il en a écrit trois volumes, qui font une espèce de journal intime. Dans les plus anciens de ces vers, je crois qu'il faut aimer l'accent : car cet accent est vrai. Il y a de l'artifice dans *Edel*; j'en relirai toujours cinq ou six pages gémissantes. Voici un fragment des *Aveux* dont je ne saurais détacher mon souvenir :

Ai-je assez usé ma vie,
Ma vie et mes pas,
Sur la grand'route suivie
Par ceux que je n'aime pas !

Il me semble, à certaines heures, que de tels vers résument la fatigue de l'effort intellectuel et des peines morales que comprenait, il y a dix ans, l'état de « moderne ». Dilettante, l'on espérait garder quelque fruit de ses joies; mais elles se sont entre-détruites et chassées l'une l'autre, comme les minutes du temps. Et, voyageur cosmopolite, l'on en arrive à confesser que c'était soi-même et rien d'autre qu'on poursuivait ou qu'on fuyait en visitant le vaste monde. Que reste-t-il de tant de courses? Pas un amour fidèle, pas une constante amitié :

Ai-je assez battu l'estrade,
Chasseur dégoûté,
Sans avoir un camarade
Qui m'aimât à mon côté...

Voilà une misère vraie. Le poète qui exprimait des désirs à ce point sincères et des regrets si francs, entendait, j'imagine, dans son cœur, s'élancer la réponse attendue, la réponse prévue de quiconque sut désirer, car c'est le désir plus que la volonté qui nous sauve : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. » Découverte facile quand la sincérité de la douleur, la force du désir y concourent ensemble. Revenir à soi, reconnaître qu'on s'était oublié pour le vain univers; ne

plus songer à ses malheurs avec indifférence ni avec vanité; avoir pitié de soi, désirer de guérir, se résoudre à tout rétablir en soi de ce qui peut fournir une force efficace, c'est tout le mécanisme de cette conversion : conversion purement intérieure et sans cause apparente, sans aventure! On touche la réalité : on sent l'instinct de vivre travailler à faire la vie. On s'aperçoit enfin que le but de la vie n'est pas de savourer des peines, même distinguées, mais d'accroître ses forces et d'étendre son être. L'axe vital est recouvré, le centre d'action reconquis. Je citais Pascal ; il faut le citer de nouveau : « Joye, joye, joye, pleurs de joye! » Il n'est point d'ivresse pareille.

Ce vieil incrédule de La Harpe fondit en pleurs sur l'Évangile : « Je pleurai, dit-il, et je crus. » M. Paul Bourget n'a pas cru si rapidement. Il s'est gardé de la précipitation. Il s'est refait et reconstruit avec infiniment plus de lenteur, de précaution et de critique, pièce à pièce. La conscience vraie, directe, insupportable de ses misères lui ayant ramené les fortifiantes délices de l'amour-propre, il s'est mis à vouloir, et d'une volonté ardente, ordonner son esprit, affermir son cœur. Il a eu pitié de lui-même. Pénétré de ce sentiment, il en est venu à l'étendre jusqu'aux peines d'autrui. On n'a pas oublié l'effusion de miséricorde qui termine fort éloquemment *Un Crime d'Amour*. Le système de la « religion de la souffrance humaine », formulé par Armand de Querne, obtint une grande fortune tant il est vrai qu'on n'écrit point l'histoire des idées de M. Paul Bourget, sans faire en même temps la chronique des nôtres!

L'opinion publique commence à revenir un peu d'une miséricorde trop généreuse. M. Paul Bourget en est revenu depuis longtemps. Je ne dis pas qu'il ait renié la pitié. Mais il l'a remise à sa place, — puisque tout au monde a sa place et qu'il ne faut rien mépriser. — La Rochefoucauld écrivait, en des temps meilleurs que les nôtres : « C'est une passion qui n'est bonne à rien dedans une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur. » Nous savons que l'auteur des *Maximes* se trompe; de nos jours, la pitié servit à réveiller les cœurs et à les tirer d'une apathie proche de la mort.

Il fut excellent, autrefois, que M. Bourget adoptât « le res-

pect du sentiment » comme un principe de salut, et que M. Maurice Barrès ajoutât même : « Ne faisons souffrir aucun être ». Mais il se pourrait que la pitié redevînt un grave sujet d'énervement et d'affaiblissement. Il est, du moins, certain que si on la réduit à elle seule, rien n'est plus redoutable. Nous avons vu quelques paraphraseurs de M. Paul Bourget, unis aux Slaves, réclamer la destruction de tout au profit de cette passion : on rêva d'y sacrifier jusqu'à la raison. L'auteur d'un *Crime d'amour* ne fut jamais si peu sensé : chez lui la pitié rencontra pour compagne et pour guide une compréhension critique, réaliste ; c'est ce qui lui permit de laisser, dès la conclusion de *Mensonges*, les pages languissantes de *l'Évangile* et de *l'Imitation* pour le missel et le bréviaire romains... Il ne faut que de la tendresse et de la charité aveugles dans le christianisme ; mais il faut ajouter à cet amour des hommes, à ce zèle du bien, les mâles puissances de la réflexion pour atteindre à l'intelligence profonde du catholicisme.

Il n'y a pas de religion qui soit plus positive ni dont les sciences réelles de l'homme et de la vie confirment mieux les vues, les institutions et les rites. Observez qu'il existe une sorte d'antipathie entre la conception « scientifique » du monde et ce qu'on nomme l'idéalisme des purs chrétiens : notez, qu'il y a, au contraire, une affinité entre ce christianisme de sentiment et toutes les rêveries de sédition intellectuelle, morale et politique : l'esprit chrétien tolère un pieux anarchisme, quand il ne le déchaîne pas. C'est l'anarchisme que fuyait précisément M. Paul Bourget. Il devait le fuir jusqu'à Rome.

Son grand bonheur devait être de rencontrer les joies de l'unité et de toute la discipline qui en résulte, sans qu'il eût néanmoins à renoncer à aucun enseignement des déterministes ses maîtres. Saint Thomas et saint Dominique[1] se trouvent si voisins de Darwin et de Comte ! Un chrétien, un stoïque, un philosophe déiste de l'espèce de Rousseau ne cessent point

1. Je cueille cette réflexion de Claude Larcher, dans *la Physiologie de l'amour moderne*, à propos d'un écrivain royaliste de ses amis : « Il y établit cette thèse, d'où dépend d'après lui, et d'après moi, l'avenir du pays : l'identité entre la conception mystique de la monarchie et sa conception moderne et scientifique. »

de machiner des protestations contre l'ordre de l'univers ou contre leur propre nature : mais le catholicisme, réaliste dans sa morale, enseigne à subir cet ordre et à l'utiliser. Il reconnaît cette nature, l'étudie, la fait convenir à ses desseins spirituels. Nul système métaphysique n'est plus brillant ni plus habile. Il admet bien une idéale cité de Dieu, fondée sur le mérite individuel, et Dieu sensible au cœur, et la vanité de la vie : mais toutes les conditions naturelles de cette vie, les institutions de la cité des hommes avec l'ensemble des hiérarchies nécessaires, tout cela, le catholicisme l'accepte, l'adopte, le fait sien et, en quelque sorte, le baptise, au risque de quelque conflit avec l'esprit évangélique.

« Ça n'a pas de famille. Où a-t-il été élevé, ce monsieur ? Que faisaient son père, sa mère, ses frères, ses sœurs ? Où a-t-il grandi ? Où sont ses traditions ? Où est son passé, tout ce qui constitue l'être moral ?... » — Qui parle ainsi dans un volume de M. Paul Bourget ? Est-ce quelque amoureux de la vie antique, possédé des idées de la famille, de la cité et de la *gens* ? Non, c'est un fervent catholique ; c'est un zouave pontifical. Il est là pour nous rappeler que le catholicisme a su nous conserver toutes les énergies naturelles et toutes les institutions naturelles de nos pères païens.

C'est la beauté des derniers livres de M. Paul Bourget d'avoir très vivement éclairé cette idée. Il y a trouvé la guérison. Il s'est aperçu que le bonheur et le progrès ne s'obtenaient pas à contredire la nature, ni à prétendre l'éviter, mais à chercher un accommodement entre elle et nous. Ceux qui l'ont respectée et séduite ont été puissants ; et leurs œuvres ont été belles. *Sensations d'Italie*, *Cosmopolis*, *Outre Mer* sont de longues apologies de cette collaboration féconde de l'homme et de la nature assouplie. Relisez ces trois livres. Ils sont de l'écrivain qui, il y a douze ans, ne trouvait rien de plus ingénieux ni de plus distingué que de se laisser tomber de faiblesse et de se divertir à la conscience d'une fine et frêle agonie, au sentiment d'une déchéance lente et profonde. L'ancien admirateur du César décadent ne songe même pas à revoir à Tibur la villa d'Hadrien, pendant sa course en Italie ; et, de tous les personnages antiques qui paraissent dans son récit, celui qu'il loue le mieux, c'est-à-dire, je pense, avec

le plus de plaisir, est peut-être un athlète qui fut aussi chef d'armée et philosophe pythagoricien. Il célèbre la force, l'équilibre, la santé, la vie éternelle, tous les beaux dons de l'art latin : « Cela est sobre à la fois, et grandiose, cela tient de l'inscription lapidaire, et cependant ce n'est ni raidi ni convenu. Quand on approche de ce génie latin dans ses représentants les plus complets, le vieux terme de goût, dénaturé par la critique conventionnelle, reprend sa véritable signification, et l'on comprend quelles vertus d'intelligence il résume. Il en est d'autres, et plus touchantes. Celles-là sont les souveraines. »

Né d'un père nomade, comme le sont les fonctionnaires de l'État français, baptisé à Amiens, M. Paul Bourget apprit à lire à Strasbourg, commença ses études à Clermont-Ferrand et vint les achever à Paris : il était donc bien dénué de puissantes racines provinciales : et l'on comprend qu'il ait jadis affecté une certaine indifférence à la vie nationale. Mais il multiplie aujourd'hui les défenses de ce sentiment national, du sentiment ethnique, du sentiment local, en leurs formes les plus étroites et les plus rigoureuses. Et, si on lui demande la raison de ce parti pris, il répond d'abord que les races sont indestructibles, qu'aujourd'hui celles qui paraissent se mêler le plus « se connaissent de moins en moins les unes les autres », que les différences entre nations, tout en devenant moins sensibles, se sont faites aussi « plus profondes qu'au temps où chacun vivait selon sa coutume ». Et, du reste, il ajoute que c'est là un très grand bonheur, aucun progrès humain ne pouvant s'accomplir si notre plante humaine ne bénéficie pas des réserves capitalisées d'une race et d'une patrie.

M. Paul Bourget, sans doute, nourrissait jadis quelques-unes de ces pensées ; mais elles étaient combattues en lui ou tenues en échec par d'autres pensées. Les voici délivrées aujourd'hui de ce contrepoids. S'il écrit dans *Cosmopolis* que « cette aversion des races est moralement un préjugé », mais que « socialement elle traduit un instinct de conservation d'une infaillible sûreté », croyez qu'il s'est bien résigné au règne de ce préjugé utile. A de rares et brillantes exceptions près, l'individu est peu de chose. C'est la race, c'est la famille et la cité qui sont les vraies réalités humaines, les vraies unités sociales.

Pour la même raison, l'on ne voit point que M. Paul Bourget s'associe aux œuvres de propagande spirituelle entreprises par divers moralistes contemporains ; il ne travaille à convertir les individus ni à quelque pratique ni à quelque croyance. Il laisse redire à deux ou trois de nos apôtres nés que « la question sociale est une simple question morale » : il sait bien le contraire, et que c'est la question morale qui est dominée elle-même par la question sociale, la vie de chacun dépendant de la vie de tous et, comme l'enseignait le vieux réaliste Aristote, « la morale se ramenant à la politique ». Et c'est pourquoi M. de Vogüé peut prêcher la religion de la pitié, M. Paul Desjardins le respect de la conscience et de la personnalité, et, le plus individualiste de tous, M. Ferdinand Brunetière, nous recommander nos devoirs : tout en demeurant fort humain (et *Terre promise*[1] en témoigne), il semble que M. Paul Bourget fasse preuve d'une clairvoyance supérieure à celle de tous ces messieurs. Ce qu'il y a de personnel et de privé dans chacune des actions humaines ne lui échappe point: mais, sociologue averti, il sait bien que les caractères des individus se forment ou se déforment selon les caractères du milieu physique et du milieu politique et il marque les vices généraux des institutions et des mœurs, qui produisent, comme on produit du « sucre et du vitriol », les vertus sociales et les vices publics.

Toutefois on ne charme point une génération en lui présentant son image sans recevoir d'elle autre chose que des louanges, — et je veux dire : des demandes de conseils. Ici ce fut une fureur. La jeunesse studieuse et inquiète nommait ce jeune philosophe son prince ; et des troupes de jeunes femmes l'adoptaient pour leur confident et leur conseiller préféré. Un grand nombre de sœurs et d'imitatrices fidèles suivaient ainsi l'âme de M. Paul Bourget. Lorsque cette âme sut exactement ce qu'elle était et ce qu'elle voulait, quand le professeur de physiologie se décida à exercer ouvertement la médecine

1. Je ne peux néanmoins m'empêcher de trouver un peu rigoureuses les conclusions de ce beau livre. Comment ne s'est-il pas trouvé dans tout Palerme quelque ingénieux prélat italien pour empêcher la pauvre Henriette Scilly de faire du mal à sa mère, à son fiancé et à elle-même ?

et quand le psychologue devint un de nos moralistes, croyez qu'une grande énergie sociale naquit. La foule qui l'a accompagné jusqu'ici le suivra où il lui plaira de la mener. Dût-il même embrasser le noble état d'évangéliste, elle ne le quitterait point : mais avec de la force, du zèle et infiniment de savoir, il se trouve que M. Paul Bourget est aussi un homme de goût : il n'écrira point d'Évangile.

C'est tout au plus s'il donnera quelques conclusions de politique très générale. Puisque le monde ancien et le monde nouveau ont toujours prospéré non par l'homme isolé, mais par l'homme en union de sentiment avec sa race et sa patrie, il recommandera quelques réformes organiques, analogues à la décentralisation. Il nous conseillera, comme aux Américains, d'être plus économes envers les nations étrangères de nos droits de cité. Il ira jusqu'à résumer ses arrière-pensées, en écrivant que le salut national s'opérera peut-être le jour où nous saurons « défaire méthodiquement » toute l'œuvre anarchique de la Révolution. L'anarchie révolutionnaire est née d'une violente crise d'idéalisme sentimental : M. Paul Bourget se défiera, en conséquence, de tout ce qui tendrait à renouveler des crises pareilles ; et c'est pourquoi il défendra contre cette philosophie du sentiment l'intelligence réaliste, l'analyse critique et la science.

Il redira enfin ce qu'il nous disait un jour, et qui semble digne de Gœthe :

— On se plaint de l'analyse, de la raison, de la science. Elles ont leurs difficultés. Mais je sais, du moins, un remède à ces difficultés, c'est une intelligence plus complète, une science plus avancée, une plus profonde analyse.

CHARLES MAURRAS

ANNEXION OU PROTECTORAT

Annexion ou protectorat? Telle est la question qui se pose au moment où il faut décider du mode d'organisation de notre conquête à Madagascar. La *Revue de Paris*, où M. Le Myre de Vilers a brillamment plaidé pour l'annexion, permettra-t-elle à quelqu'un qui a un peu réfléchi sur cette matière, de soutenir une autre thèse?

Je dis *une autre*, et non pas l'*autre* thèse : car ces deux mots, « annexion » et « protectorat », ne sont pas du tout les deux termes d'un dilemme ; nous n'admettons pas qu'ils s'opposent exactement l'un à l'autre. Et, sans doute, le gouvernement ne l'admet pas non plus; mais la déclaration qu'il a faite à la Chambre, dans la séance du 27 novembre, ne paraît pas avoir entièrement dissipé l'obscurité : il ne sera donc pas mauvais d'éclairer un peu la question.

« Annexion » et « protectorat », chacune de ces expressions, dans les discussions récentes, a été détournée de son sens propre; des hommes d'une compétence égale ont préconisé, avec une vivacité qu'excuse l'ardeur de leur patriotisme, les uns un

système qu'ils ont désigné sous le nom d'annexion, les autres, ce qu'ils appellent le régime du protectorat. A en croire chacun des deux partis, l'adoption de la théorie de son adversaire serait un désastre national.

Écoutons d'abord les raisons des uns et des autres ; nous verrons après s'il n'y a pas un moyen de conciliation entre ces frères ennemis.

***

Comment! disent les défenseurs du protectorat, vous voulez annexer Madagascar! Allez-vous donc renouveler les expériences qui nous coûtent si cher ailleurs, créer une colonie de fonctionnaires étrangers à la connaissance du pays, appliquer le code Napoléon aux Hovas, aux Betsileos, aux Antankares? Verrons-nous, un jour prochain, siéger dans nos assemblées des députés de Tananarive, de Tamatave, de Fianarantzoa? Vous allez imposer aux indigènes nos coutumes, soumettre tous les actes de leur existence à une réglementation qu'ils ne comprendront pas, et qui leur paraîtra plus odieuse que les exactions de leurs chefs ; vous serez obligés de supprimer l'esclavage, comme dans nos colonies, sans mesures préparatoires. La désorganisation du travail, le gaspillage financier, l'antipathie des vaincus pour le conquérant : voilà les résultats de l'annexion.

Ces arguments ont été exposés avec autorité dans les publications du comité de Madagascar, où se trouvent rassemblés la plupart des hommes qui ont vécu dans la grande île. Cette association a pour président M. Grandidier, qui a eu longtemps, en quelque sorte, le monopole de l'étude scientifique du pays; elle a élu secrétaire général M. Martineau, ancien député, qui a rapporté un livre excellent d'une excursion à Tananarive, et qui a su admirablement s'assimiler la connaissance des affaires de Madagascar. Ces jours-ci encore, M. Martineau donnait à la *Revue politique et parlementaire* un article, bien ordonné et bien documenté, où il se prononçait énergiquement contre l'annexion : pour conclure, il citait,

non sans une malicieuse habileté, les observations du *Petit Journal de Saint-Denis*, la feuille la plus répandue qui soit publiée à La Réunion, c'est-à-dire dans le pays où l'annexion compte de si chauds partisans :

Avec l'annexion, il faut pourvoir le pays de fonctionnaires de tous ordres, pris un peu partout, qui soient les initiateurs des institutions administratives françaises. Et qui soldera la note? la métropole, n'est-ce pas?

Comptez, si vous le voulez, avec tous les tempéraments, tout l'esprit d'économie possible, supprimez les abus, les gaspillages, mettez tout au mieux, il en restera toujours assez à payer pour que nous hésitions devant un système qui impose à la France un pareil sacrifice.

Mais il n'y a pas que ce danger. L'annexion en offre un autre plus redoutable à nos yeux ; c'est de laisser la porte grande ouverte aux institutions politiques de la métropole. On en a accablé les vieilles colonies : Madagascar succomberait certainement sous le poids de cette armature. Et l'on aura beau prêcher la patience aux hommes d'État qui nous gouvernent, on aura beau étaler à leurs yeux tous les inconvénients de l'émancipation politique des Malgaches, rien n'empêchera que, dans un avenir plus ou moins prochain, des disciples de Schœlcher, des politiciens à outrance, ne servent à la « France orientale », à doses lentes peut-être, mais à dose sûrement mortelle, le poison politique. L'argument nous paraît des plus graves. On comprend qu'il ait fortement impressionné les meilleurs esprits, et que des écrivains s'en soient emparés pour s'opposer à la propagande d'annexion.

Les défenseurs de l'annexion répliquent avec éloquence à leurs adversaires. M. de Mahy, député de la Réunion, a souvent développé, d'un ton moins modéré, les mêmes arguments que M. Le Myre de Vilers. Le protectorat, disent les annexionnistes, laisse subsister la souveraineté de la reine des Hovas; il ouvre une porte à l'intervention des gouvernements étrangers ; les missionnaires anglais vont pouvoir continuer l'œuvre politique qu'ils poursuivent depuis cinquante ans : certains du concours dévoué de la reine et des fonctionnaires qu'elle nommera, ils attendront patiemment une occasion qu'au besoin ils feront naître. Les traités conclus par les puissances étrangères avec le gouvernement malgache subsisteront, et, par conséquent, nous ne pourrons ni abolir la juri-

diction consulaire à l'abri de laquelle nos adversaires nous défieront, ni fixer le régime commercial de l'île; tous les avantages que nous obtiendrons pour nos nationaux et notre commerce seront revendiqués également par les Anglais, les Allemands, les Italiens, en vertu de la clause de la nation la plus favorisée: nous serons aussi étrangers qu'eux dans cette colonie cosmopolite. Craignant plus que jamais pour leur indépendance, les Hovas feront tous leurs efforts pour entraver notre œuvre; et nos compatriotes, ayant à compter avec une hostilité plus ardente qu'elle n'était autrefois, se trouveront dans une situation moins favorable peut-être que sous le régime établi en 1885.

A qui entend les critiques émises par les partisans de l'une des deux doctrines en présence, l'autre paraît absurde, sinon coupable. Si nous étions forcés de choisir entre deux systèmes, si justement condamnés, nous devrions désespérer de pouvoir jamais organiser et exploiter Madagascar. C'est l'opinion de quelques adversaires de la politique coloniale; c'est sans doute parce qu'il croyait comme eux l'œuvre irréalisable, que notre ancien résident général lui-même envisageait l'expédition avec quelque pessimisme :

C'est, dit M. Le Myre de Vilers, après avoir constaté sur place, avec l'esprit pratique d'un administrateur de profession, combien serait lourde la tâche que nous imposerait la conquête, que nous avons déconseillé l'expédition militaire. Nous estimions que l'état de l'Europe et nos embarras financiers ne nous permettaient pas de courir les risques d'une aventure coloniale.

On sait de reste que le gouvernement lui-même n'a pas entrepris d'un cœur léger cette expédition. Mais les hommes qui étaient alors au Ministère ont cru que, puisque le drapeau de la France était à Madagascar, il devait y rester. Ce langage est le seul qu'on puisse tenir aujourd'hui. M. Le Myre de Vilers nous le dit, avec l'énergie d'un homme d'action qui sait ne reculer devant aucune tâche, même devant celles qu'il aurait voulu éviter : « Les regrets et les récriminations ne serviraient à rien. Nous nous trouvons chargés d'une œuvre considérable. Il faut l'envisager avec sang-froid et l'accomplir avec virilité. »

Cette conclusion s'impose aux partisans de l'une et l'autre doctrine. Puisqu'il en est ainsi, cherchons ce que chacune d'elles peut avoir de vrai : n'est-ce pas à cette conclusion que doit aboutir tout auditeur impartial d'une vive polémique?

*
* *

Constatons-le d'abord. Chacun des contradicteurs a réfuté admirablement les erreurs qu'il impute à la thèse opposée ; mais ces erreurs, son adversaire ne les prend pas pour son compte. Chacun d'eux combat des exagérations qu'il prête à l'autre. Ils ne parlent pas le même langage ; ils négligent de définir avec une rigueur suffisante les expressions dont ils se servent. Il faut aux sciences politiques, autant qu'aux sciences exactes, une nomenclature bien faite, une méthode rigoureuse de discussion. Qu'on nous permette de le dire : les termes du problème ont été mal posés, et voilà pourquoi il a reçu deux solutions, toutes deux mauvaises, ou plutôt, — car les problèmes sociaux ne sont pas, comme les problèmes mathématiques, susceptibles d'une seule solution juste, — deux solutions partiellement bonnes, mais incomplètes.

Dans aucun des deux camps, personne ne soutient une théorie aussi absolue que son langage le ferait supposer. A condition de renoncer à quelques exagérations qui altèrent leur pensée et que nous devons considérer comme de pures boutades, ces prétendus adversaires seraient bien près de s'entendre et d'adopter un système intermédiaire entre les deux théories.

Une solution de ce genre a l'inconvénient, pour ceux qui veulent se faire une opinion rapide, de ne pas présenter la simplicité apparente des formules toutes faites : *annexion* ou *protectorat*. Souvenons-nous du mot de Renan : « Aucun problème social n'est abordable de face ; du moment où une solution paraît claire et facile, il faut s'en défier ».

Le système mixte peut se définir : *protectorat et annexion.*

*
* *

Les partisans de l'*annexion* veulent assurer à la France la souveraineté sur Madagascar à l'égard des étrangers: les partisans du *protectorat* ne veulent pas laisser au gouvernement français l'administration directe de l'île; les uns pensent à la souveraineté extérieure de l'île, les autres à la souveraineté intérieure. Il est facile de les satisfaire les uns et les autres: examinons, en effet, le sens du mot de souveraineté.

La souveraineté, c'est la direction supérieure des intérêts généraux du pays. Un État a des relations avec les individus qui le composent et avec les États étrangers. A l'égard des États étrangers, le droit du souverain s'appelle la souveraineté extérieure: à l'égard de ses propres sujets, la souveraineté intérieure. Souveraineté extérieure ou représentation d'un État vis-à-vis des étrangers, ces deux termes sont synonymes, d'après les jurisconsultes. Bluntschli, qui fait autorité par la rigueur scientifique de son langage, les définit l'un par l'autre. La souveraineté extérieure comprend essentiellement le droit de paix et de guerre, le droit de négociation, le droit de légation, etc. La souveraineté intérieure, c'est le droit d'édicter et de faire exécuter les lois, etc.

L'une et l'autre souveraineté peuvent être diminuées ou supprimées: c'est le cas qui se produit si des États qui s'unissent en confédération abandonnent à un autre le droit de les représenter, etc. Tout État qui perd sa souveraineté extérieure cesse d'être «une personnalité du droit des gens»: il ne peut ni négocier, ni assurer une obligation internationale. Un autre État ne pourrait contraindre cette personnalité déchue à remplir les engagements qu'elle aurait antérieurement pris envers lui; car on ne peut faire la guerre à une puissance qui, au point de vue international, n'existe pas. De même qu'une obligation personnelle expire par la mort de l'un des contractants, la suppression de la souveraineté extérieure d'un État, faute de sanction possible, invalide les obligations qu'il devait remplir en qualité d'État souverain. Les engagements

pécuniaires seuls peuvent être considérés comme une sorte d'hypothèque sur le sol national.

Le nouveau souverain peut, il est vrai, par une stipulation expresse, maintenir ces traités; mais, en ce cas, c'est de cet engagement seul que ces actes tiennent leur valeur. Exemple, la fameuse clause du traité du Bardo, qui a garanti en Tunisie les traités existants. Le fait même qu'une clause explicite a paru nécessaire à notre gouvernement, trop préoccupé de rassurer les puissances étrangères, prouve que, sans cette précaution, celles-ci eussent naturellement cru à l'extinction d'actes qui, suivant l'expression d'un jurisconsulte, « n'avaient d'autre fondement que la souveraineté dont le terme est arrivé ! » Ces actes-là disparaissent de plein droit quand un État renonce à sa souveraineté extérieure.

Une conséquence naturelle de l'extinction d'une souveraineté extérieure, c'est que le territoire de l'État qui la perd devient, au point de vue des étrangers, partie intégrante du territoire de l'État qui exerce désormais cette souveraineté. C'est ainsi que, pour nous, les sujets du sultan de Mysore, avec qui la France ne peut avoir de relations diplomatiques, sont des sujets britanniques ; les sujets des sultans que les Hollandais laissent régner dans les Indes orientales doivent être traités comme des sujets néerlandais. De même, tous ceux qui sont soumis à la souveraineté extérieure de la France sont Français : cela n'entraîne nullement pour eux la jouissance de droits politiques ni même de droits civils, mais leur donne la faculté de réclamer, à l'étranger, la protection des consuls français. Cette règle a été formellement appliquée aux indigènes de nos possessions coloniales par des arrêts judiciaires ; si on refusait d'en reconnaître le bénéfice aux indigènes qui, hors de nos colonies proprement dites, reconnaissent la souveraineté de la France, ceux-ci n'auraient donc aucune nationalité qu'ils pussent revendiquer en pays étranger.

Nous ne comprenons pas, en conséquence, qu'il puisse y avoir un débat quelconque au sujet de la clause de « la nation la plus favorisée » ; on ne saurait, sans absurdité, considérer la France comme étrangère dans un pays qu'elle représente à l'égard des autres puissances.

Une nation peut avoir maintenu ou acquis la souveraineté

intérieure dans son intégralité, alors que sa souveraineté extérieure est incomplète ou même annulée : c'était le cas des États qui composaient la Confédération germanique ; c'est la situation de la Bulgarie, et celle de plusieurs principautés indigènes dépendant des puissances coloniales. Mais le plus souvent la souveraineté intérieure se trouve limitée en même temps que la souveraineté extérieure : par exemple, des autorités fédérales se sont réservé le droit de légiférer sur un certain nombre de questions, ou bien un État dominant contrôle l'administration intérieure de l'État mi-souverain. La coïncidence habituelle de ces modifications de la souveraineté a entraîné des confusions dans le langage et dans les idées ; il importe de les dissiper pour comprendre que la suppression de la souveraineté intérieure n'est pas la condition nécessaire de la suppression de la souveraineté extérieure : l'une et l'autre sont, il est vrai, fréquemment affectées en même temps, mais dans des proportions qui peuvent être très différentes. Le gouvernement britannique laisse la plus large autonomie à quelques maharajahs de l'Inde, qui n'ont pas le moindre vestige de souveraineté extérieure.

*
* *

Nous avons volontairement évité d'employer les mots d'*annexion* et de *protectorat* ; ils sont trop peu précis pour indiquer une altération déterminée du « statut » d'un État, et chacun d'eux peut s'appliquer à des cas variés.

Annexer, c'est supprimer la souveraineté extérieure. En ce sens, « annexion », dans le langage du droit des gens, s'oppose à « indépendance » ou à « souveraineté », mais non pas à « protectorat ».

Le mot « annexion » peut avoir un autre sens : il peut désigner un des modes de suppression de la souveraineté intérieure, l'assimilation complète (annexion de la Savoie) ou incomplète (annexion de l'Algérie). L'équivalent de l'annexion ainsi entendue, c'est : *administration directe*.

Le mot de « protectorat » est aussi vague que celui d'an-

nexion, et le protectorat peut revêtir les formes les plus différentes, suivant les circonstances. Le protégé peut avoir une autonomie presque complète, il peut aussi n'en avoir conservé que quelques apparences extérieures, comme le Tonkin. Mais le protectorat, dans tous les cas, est une modification de la souveraineté intérieure, un mode d'administration indirecte.

Les règles théoriques que nous venons de poser et les définitions que nous avons précisées nous permettent de rectifier, pour les rendre plus conformes au langage du droit international, les assertions et les propositions de ceux qui ont écrit sur l'organisation de Madagascar. L'annexion que préconise M. Le Myre de Vilers n'est pas celle dont M. Martineau a montré les inconvénients : l'éminent collaborateur de la *Revue* demande la suppression de la souveraineté extérieure du royaume hova, avec toutes ses conséquences ; il ne voudrait ni de l'administration directe, ni de l'assimilation. En revanche, le comité de Madagascar, partisan du protectorat, refuse, avec raison, de considérer comme une conséquence nécessaire du régime les graves défauts que le traité du Bardo a laissé subsister dans l'organisation de la Tunisie : il n'admet pas que les puissances étrangères puissent avoir, à aucun égard, des droits égaux aux nôtres dans la grande île. Chacun des deux adversaires a considéré l'un des côtés de la question, mais nous croyons avoir démontré que, si vives qu'aient été les polémiques, il y a moyen de s'entendre.

Il ne saurait être question d'établir à Madagascar un protectorat qui ressemble au protectorat tunisien. A Madagascar, aucune réserve semblable à celle qui a été introduite au traité du *Bardo* ne figure ni dans le traité de 1885, trop méconnu, ni dans celui de 1895. Actuellement, c'est la conquête, suivie de la conclusion d'un traité avec le seul État organisé dans l'île, qui a fondé la souveraineté de la France.

Ce n'est pas sur la reconnaissance des puissances étrangères que reposent les droits de notre pays : le terme même l'indique, on ne reconnaît que ce qui préexiste. La reconnaissance a seulement cet avantage de rendre impossible toute contestation sur l'existence de ces droits. A Madagascar, c'est de l'aveu de tous les intéressés que nous les exerçons.

Aucun gouvernement n'a protesté contre le traité de 1885

qui remettait la direction des affaires extérieures de Madagascar aux mains du résident général. Ce traité, on le sait, resta d'abord lettre morte. La convention conclue par l'Angleterre en 1865 avec la reine demeura, notamment, en vigueur. L'article 4 de ce traité stipulait que « la Reine s'engageait à recevoir un agent britannique dans sa capitale et que Sa Majesté Britannique, par réciprocité, s'engageait à recevoir un agent de la Reine de Madagascar à Maurice et à Londres ». Mais, en 1890, la France manifesta l'intention d'exercer les droits qu'elle tenait du traité de 1885. L'Angleterre reconnut explicitement notre protectorat de la France sur Madagascar « avec toutes ses conséquences ». Aussitôt, le gouvernement britannique retira l'exequatur aux représentants de la reine Ranavalo à Port-Louis et à Londres; les agents britanniques à Tananarive, à Majunga, à Tamatave reçurent l'ordre de ne communiquer désormais avec le gouvernement malgache que par l'entremise du résident général de France; le premier ministre protesta en vain. D'autre part, le gouvernement allemand prit le même engagement que le cabinet de Londres, et se tint exactement comme lui.

A la même époque, l'acte de la Conférence de Bruxelles reconnaissait que la France seule devait exercer la police dans les eaux territoriales de Madagascar : c'était admettre implicitement que l'île était terre française. Or, en 1892, le commandant d'un navire britannique, le *Redbreast*, voulut user du droit de visite que conférait à la marine anglaise la convention de 1865, pour visiter dans la baie de Baly un boutre naviguant sous pavillon français : cet officier fut désavoué pour avoir méconnu l'acte de Bruxelles et la convention anglo-française du 5 août 1890, c'est-à-dire pour avoir agi dans les eaux territoriales de Madagascar comme si cette partie de la mer était encore sous la souveraineté de la reine et non pas sous celle de la France.

*
* *

Mais, insinue-t-on, c'est un simple protectorat que l'Angleterre et l'Allemagne ont reconnu à la France en 1890, et

l'on en tire cette conséquence que la France ne serait pas en droit de modifier les conditions dans lesquelles s'exercent ses pouvoirs. Pour le faire, il faudrait, d'après les partisans de l'annexion, qu'elle pût invoquer non pas un traité, qui la laisserait dans la même situation qu'auparavant au point de vue extérieur, mais le fait de la conquête.

Quant à nous, nous ne prêtons pas ce sens restrictif au mot protectorat employé dans les actes de 1890. L'Angleterre et l'Allemagne, en reconnaissant les droits que la France avait alors invoqués, ont entendu lui laisser les mains libres. Comprendre autrement les actes de 1890, ce serait admettre qu'ils ont implicitement garanti la constitution intérieure de l'île : une garantie de ce genre a été stipulée parfois dans certains traités, mais elle est si exceptionnelle qu'elle aurait dû être formulée en termes exprès, ce qui n'est pas le cas.

Réfléchissons-y, d'ailleurs ; même lorsqu'un État ne reconnaît à un autre qu'une simple « sphère d'influence » en telle ou telle région, cela veut dire qu'il s'interdit d'y exercer lui-même aucune action, et qu'il y laisse pleine liberté d'allures à l'autre contractant. Celui-ci peut modifier à son gré l'organisation des pays compris dans sa « zone d'intérêts ». Telles auraient été les conséquences d'une déclaration qui aurait simplement mis Madagascar dans la sphère d'influence française. Est-il admissible qu'en reconnaissant un protectorat déjà existant, l'Angleterre ait moins accordé que si elle avait reconnu une sphère d'influence, c'est-à-dire un droit éventuel? Et cela, au moment où cette puissance avait à nous donner une compensation pour la violation de la déclaration de 1863 relative à l'indépendance du sultanat de Zanzibar.

Les gouvernements étrangers ne sauraient nous dénier, d'ailleurs, des droits que nous avons payés si chèrement. Ces droits, rendus efficaces par la défaite des Hovas qui les méconnaissaient, est-il à propos de les faire reconnaître, de nouveau, par les gouvernements européens? Cela vaut peut-être mieux, puisque nous nous proposons de les appliquer sérieusement et d'en tirer les conséquences : il y a une situation nouvelle qui peut être notifiée aux puissances amies. Mais il ne convient pas de leur communiquer officiellement le traité du 1er octobre : ce serait leur permettre peut-être de nous

considérer comme engagés à demander plus tard leur assentiment aux modifications que ce traité recevrait. Cet acte, qui a pour objet essentiel de régler les relations du gouvernement hova avec le gouvernement protecteur, c'est-à-dire le régime intérieur de l'île, nous n'avons pas à demander aux puissances de le reconnaître. Nous porterons seulement à la connaissance des gouvernements étrangers que la souveraineté extérieure de Madagascar, après avoir disparu en droit depuis 1885, après avoir perdu, en fait, une de ses attributions essentielles en 1890, est absolument anéantie, maintenant que nous avons pris possession de l'île.

Pour donner à l'acte toute sa solennité, et pour éviter toute interprétation inexacte de nos droits et de nos intentions, il conviendrait peut-être que le Parlement votât une loi déclarant Madagascar *possession française;* c'est en ce sens que l'Angleterre qualifie de possessions, comme l'a fait observer M. Leroy-Beaulieu, tout territoire dont elle a la souveraineté; on dit : *les colonies et les autres possessions britanniques.* La loi dont nous parlons serait notifiée aux puissances; ce serait l'annexion dans le sens que nous attachons à ce mot, c'est-à-dire la suppression de la souveraineté extérieure de Madagascar.

***

Le traité du 1er octobre contient, il faut l'avouer, un article qui paraît jurer avec les stipulations confirmant l'abolition de la souveraineté de la reine. En prévoyant une délimitation du territoire de Diego-Suarez, cédé à la France en 1885, et des possessions de la reine, l'article 7 paraît impliquer qu'il y a deux souverainetés en présence. Il faut interpréter cette clause, si on ne veut pas la supprimer, comme prévoyant une opération analogue à la détermination des limites de deux de nos départements, et peut-être la suppression ne compenserait-elle pas les inconvénients qu'entraînerait une modification quelconque du traité, considérée forcément comme une preuve nouvelle de notre versatilité. Les rédacteurs du traité ont voulu prévenir, probablement, les revendications de ceux qui auraient

demandé si, désormais, Diego-Suarez cesserait d'être sous notre administration directe ; mais la clause est de celles qui inquiètent le plus M. le Myre de Vilers. Elle lui rappelle les déclarations au peuple faites par l'ex-dictateur dans les grands kabarys, après le traité de 1885. « Jamais la reine ne cédera un pouce de territoire. » Et notre ancien résident général ajoute : « La reine restait maîtresse de la terre où par condescendance elle permettait aux Français de créer des établissements. » Mais quoi ? Rainilaiarivony tenait publiquement d'aussi ridicules discours après le traité de 1885 ; et M. Le Myre de Vilers, qui représentait la France à Tananarive à cette époque, ne protestait pas contre une telle inconvenance ! C'est qu'assurément ce diplomate éminent, qui a inauguré avec un incomparable prestige les fonctions de résident général de France à Madagascar, ne voyait là qu'une puérile incartade de noir, et, en effet, tandis que le premier ministre parlait ainsi, un gouverneur français administrait la petite colonie dont il distribuait les terres aux immigrants, et tout esclave malgache touchant le sol français devenait *ipso facto* un homme libre ! Les kabarys de Rainilaiarivony ne gênaient guère nos compatriotes d'Antsizane.

Si, aujourd'hui, les Malgaches avaient l'imprudence d'invoquer l'article 7 du traité pour soutenir que la souveraineté de la reine subsiste, il nous serait facile de dédaigner ou de punir cette fanfaronnade, car le traité du 1er octobre, à la différence de celui de 1885, place l'administration intérieure de l'île sous notre contrôle, et, en nous reconnaissant le droit d'y tenir garnison, il nous donne le pouvoir d'imposer toutes nos volontés.

*
* *

Aurait-il mieux valu ne pas faire de traité ? Sans doute, il est permis de croire que la reine aurait accepté des conditions pires, qu'elle aurait même signé sa propre déchéance. Mais, en supprimant son autorité, nous risquions de maintenir dans l'île une situation troublée, tandis que, par la conclusion de l'acte si incriminé aujourd'hui, nous obtenions la soumission

immédiate de tous les territoires occupés par les Hovas. Si nous refusions maintenant de le ratifier, nous n'aurions pas à craindre un soulèvement, sans doute; mais, quoique la liberté du Parlement reste entière, on ferait difficilement comprendre à ces populations, qui ne connaissent pas le mécanisme de nos institutions, la différence qu'il y a entre un traité définitif et un acte signé *ad referendum*; dans le refus de ratification, les indigènes verraient un manque de foi; ils le subiraient, mais notre prestige souffrirait, et nous nous heurterions à la résistance sourde de ceux que nous devons chercher à transformer en auxiliaires de notre politique.

*
* *

Le maintien du traité, c'est l'interdiction d'une administration directe. Que cette solution soit la meilleure, il est difficile d'en douter, et les partisans de l'annexion ne contestent guère eux-mêmes les avantages qu'offre le protectorat, considéré, ainsi qu'il doit l'être, comme une forme de l'administration intérieure. Quelque rudimentaire et défectueuse qu'elle soit, l'administration malgache existe; nous pouvons utiliser le concours des autorités indigènes en les surveillant de près. Les gouverneurs hovas savent se faire obéir; ils ont fait preuve d'un certain esprit d'organisation. Le protecteur se servira d'eux pour transmettre et faire exécuter ses ordres. En les supprimant, nous resterions sans prise sur les habitants qu'ils gouvernent. Ce serait folie que de les remplacer par des fonctionnaires français.

Le gouvernement ne s'est pas engagé, d'ailleurs, à étendre sur toute l'île la souveraineté de la reine des Hovas; il peut donner aux tribus indépendantes le régime qui lui conviendra.

*
* *

Le traité du 1er octobre ne prétend pas résoudre toutes les questions; mais, au point de vue intérieur, il fournit au gou-

vernement français, par le moyen des droits qu'il lui reconnaît, l'instrument nécessaire pour diriger l'administration de l'île. Au point de vue extérieur, il consacre la souveraineté de la France; pour éviter toute confusion à cet égard, les dispositions du traité peuvent être complétées, sur ce point, par une déclaration de prise de possession.

Dans ces conditions, nous ne voyons pas quels inconvénients on pourrait trouver au régime complexe que nous recommandons : annexion et protectorat.

L'abolition de la souveraineté extérieure de l'île (annexion), nous laisse toute liberté d'agir, comme dans nos autres possessions, en ce qui concerne la détermination du régime des douanes et la condition des étrangers ; la juridiction consulaire devra disparaître (comme le prévoit une convention annexée), lorsque fonctionneront des tribunaux français en nombre suffisant; nous devons, sans doute, respecter les obligations pécuniaires contractées par le gouvernement malgache, mais sans être tenus d'observer les engagements excessifs qu'il aurait pris depuis qu'il était sous notre tutelle; l'article 6 stipule formellement que le gouvernement français, ainsi que M. Ribot l'avait déclaré à la Chambre des députés dès 1890, ne garantit pas les concessions accordées par Rainilaiarivony, presque toutes entachées d'un vice originel. Nous admettons cependant que la courtoisie internationale interdise au ministère des Affaires étrangères de déclarer purement et simplement abolies, comme il en aurait le droit strict, les conventions signées par la reine des Hovas. De bons procédés sont d'autant plus naturels que la France a laissé appliquer sans protestation les traités qui, en droit, auraient dû disparaître en 1885. Mais, en les laissant provisoirement en vigueur, il faut les dénoncer : c'est d'autant plus facile qu'ils n'ont pas été conclus pour une période déterminée, jusqu'à l'expiration de laquelle le gouvernement protecteur pourrait se croire lié; le cas échéant, nous ne pourrions admettre que la clause de la nation la plus favorisée permît aux étrangers d'invoquer les mêmes droits que nos nationaux. Ce sont là les conséquences naturelles de la suppression de la souveraineté extérieure de Madagascar; nous y trouverions le moyen de déjouer toutes manœuvres des résidents étrangers.

D'autre part, l'île ne sera pas sous l'administration directe de la France : elle sera administrée par des fonctionnaires indigènes. C'est le procédé de gouvernement le plus économique : il permettra à notre possession de se suffire financièrement. Mais gouvernement, administration, législation intérieure resteront sous notre contrôle. Des agents français surveilleront les fonctionnaires indigènes ; rien, dans le traité, ne nous interdit de faire révoquer ceux-ci quand ils ne nous conviendront pas; la reine elle-même doit pouvoir être remplacée par un autre personnalité de la famille royale, si elle oubliait qu'elle a aliéné, au profit de la France, la réalité de sa souveraineté intérieure; peut-être même, en raison de son passé et des influences qu'elle subit, est-il particulièrement regrettable qu'elle n'ait pas été dépossédée.

*
* *

Investi des pouvoirs nouveaux qu'il s'est assuré, le gouvernement français devra faire procéder à des réformes que nous indiquerons sommairement : il faut réglementer, sans tarder, le régime des terres, celui des concessions minières et autres, celui de la main-d'œuvre; il convient de transformer ou plutôt d'abolir la corvée, et de préparer la disparition future de l'esclavage. Cette dernière réforme ne peut s'opérer dans des conditions à la fois prudentes et humanitaires que sous le régime du protectorat; si le vainqueur avait procédé à l'annexion, telle que certains l'ont entendue, il se serait trouvé contraint de déclarer tout esclave libre *ipso facto*. M. Le Myre de Vilers ne redoute peut-être pas assez les conséquences de cette révolution économique, qui ne peut sans danger être l'œuvre d'un jour. Les indigènes apprécieront, plus que l'abolition immédiate de l'esclavage, les mesures qui supprimeront les abus de cette institution et qui faciliteront les affranchissements; ils nous sauront gré, aussi, de la répression des exactions qui rendaient l'impôt si lourd, et de la surveillance que nous exercerons sur la justice indigène.

Tel que nous le comprenons, le « protectorat serré » donne

au protecteur le droit de porter ses investigations dans toutes les branches de l'administration indigène. Il ne s'agit pas de faire rendre par la reine des lois destinées à rester à l'état de lettre morte; il faut en assurer l'exécution avec une persévérance infatigable. C'est une grande œuvre, et digne de tenter un homme actif et animé de l'amour du bien public.

La France a eu l'heureuse chance de pouvoir employer deux hommes d'un grand mérite à établir sur l'île sa domination définitive : on a pu admirer la méthode et le sang-froid du général Duchesne; M. Ranchot, qui représentait près du commandant du corps expéditionnaire le département des Affaires étrangères, connaît bien le pays et, le cas échéant, sait prendre résolument des responsabilités. Ils ont suivi, en ce qui concerne la direction politique de l'expédition, les instructions d'un ministre des Affaires étrangères qui, lui aussi, savait vouloir. L'œuvre accomplie par ces hommes a été bonne, et il convient de la continuer, en tirant parti du traité du 1er octobre 1895, dans son esprit et « avec toutes ses conséquences ».

★★★

NAPOLÉON A BERLIN

Le 16 octobre 1806, la ville de Berlin était en fête. On venait d'y apprendre que l'armée française avait été écrasée à Iéna par les Prussiens [1], et, pour préciser, on affirmait que le prince de Hohenlohe avait anéanti le corps du maréchal Bernadotte, qui, lui-même, était prisonnier [2]. Cette nouvelle, venue on ne sait d'où, s'était propagée, on ne sait comment, dans toute l'Allemagne: c'est ainsi que le chevalier de Genz, revenant du camp prussien où il avait rempli une mission pour le compte de l'Autriche, put constater l'allégresse générale à Leipzig et à Torgau [3]. Les Berlinois parlaient déjà d'ouvrir une souscription à l'effet d'offrir au général en chef un présent d'un million de thalers (environ quatre millions de francs [4]). Ils étaient d'autant plus joyeux qu'ils avaient en quelque sorte la responsabilité de la guerre: par

1. Archives de la guerre. Dossier du 17 octobre 1806.
2. L. Ranke, *Denkwürdigkeiten des Staatskanzlers Hardenberg*, t. III p. 205.
3. Garden, *Histoire des traités de paix*, t. X, p. 70, manuscrit de M. de Genz.
4. *Neue Feuerbrände*, Heft XIII, p. 45.

leurs violentes démonstrations antifrançaises, qui plaisaient tant à la belle reine Louise et au prince Louis-Ferdinand de Prusse, ils avaient pesé sur le roi Frédéric-Guillaume III, homme indécis, à la politique déconcertante, tantôt hostile, tantôt sympathique à la France, jusqu'à ce qu'il se décidât à entrer en lutte avec Napoléon.

Depuis près d'un an, depuis la bataille d'Austerlitz, Berlin était en proie à une fièvre belliqueuse. Les officiers assuraient crânement que, « si Napoléon avait pu facilement venir à bout des Autrichiens, le jour où il aurait affaire avec les Prussiens, — l'armée du grand Frédéric, — il en verrait de belles[1]. » Il s'en trouva qui allèrent casser les vitres d'un ministre, M. Haugwitz, suspect de vouloir la paix, et ensuite aiguiser leurs sabres sur les marches de l'hôtel de M. Laforêt, notre ambassadeur[2]. La foule les applaudissait, et leur colonel les regardait faire en souriant : « Je regrette, disait-il, que les braves Prussiens se servent de sabres et de fusils ; des gourdins suffiraient pour chasser ces chiens de Français[3]. » Un ancien conseiller de guerre sous Frédéric II, Scheffner, tenait tous les paris pour la défaite des Français, « car jamais, disait-il, même sous Frédéric, les troupes n'avaient montré un tel enthousiasme[4] ». « A l'armée, dit un rapport de police, on trépigne d'impatience, et Dieu sait ce qui arriverait si on ne se battait pas[5]. » Au théâtre royal, la pièce favorite du public était le *Camp de Wallenstein*, de Schiller, et tout le monde chantait avec le cuirassier quand il disait : « En avant, camarades, à cheval ! à cheval ! En avant, à la bataille ! » L'acteur Unzelmann s'était fait une spécialité d'improviser dans ses rôles des propos patriotiques ; il était acclamé lorsqu'il lançait des sarcasmes à l'adresse des Français[6]. « La fermentation était à son comble, les têtes ardentes

1. Arnim, *Vertraute Geschichte des Preussichen Hofes*. t. IV, p. 28.

2. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XIII, p. 434 ; *Souvenirs du général Colbert*, t. II, p. 371 ; *Mémoires du général Pouget*, p. 83 ; Arnim, *Vertraute Geschichte*, t. IV, p. 28.

3. Eylert, *Characterzüge aus dem Leben des Königs Friedrich-Wilhelm III*, t. I, p. 225.

4. Adami, *Luise Königin von Preussen*, p. 232.

5. Archives nationales, A. F. IV, 1498.

6. Adami, *Luise Königin von Preussen*, p. 172.

l'avaient emporté », a pu dire un ministre[1]. « Le peuple, mentionne un autre rapport, est dans le plus grand enthousiasme : il chante, il crie de joie ; on ne reconnaît plus le tempérament des Allemands[2]. » La fièvre avait gagné le pays entier : « Partout, en mai 1806, on réclamait la guerre contre Napoléon[3]. » « La plupart des personnes, dit Varnhagen von Ense, se mettaient en fureur contre quiconque osait douter de la supériorité militaire de la Prusse sur la France. Les gens les plus pacifiques par état s'exaltaient : un professeur affirmait que rien ne pouvait plus sauver ce fou de Bonaparte. Si l'on parlait des généraux français, on s'écriait : « Que deviendront devant nos généraux prussiens, qui ont appris la guerre dès leur jeunesse, ces tailleurs, ces cordonniers, improvisés généraux par leur Révolution française[4] ? »

Quand Massenbach insiste près du lieutenant général, Phul, confident du Roi, afin qu'il appuie près de son maître la proposition d'une entrevue du roi de Prusse avec Napoléon, Phul répond : « Je ne veux pas me charger de la honte qui retomberait sur celui qui parlerait contre la guerre[5]. »

*
* *

Après que les troupes se furent mises en marche, après que l'on eut salué de vivats frénétiques la Reine, accompagnant son régiment, sanglée dans un uniforme de dragon qui lui seyait à merveille, on attendit de jour en jour le message annonçant la victoire. Lorsque la nouvelle de la destruction de l'armée française parvint aux Berlinois, elle fut reçue par une explosion de joie et ne trouva pas un incrédule. Cependant, au moment où Berlin illuminait en l'honneur du triomphe de la Prusse, celle-ci avait subi, sur le champ de bataille d'Iéna, une défaite formidable ; c'était le prélude d'une série ininterrompue de désastres tels qu'on n'en vit jamais, en un

1. Garden, *Histoire des traités de paix*, t. X, p. 152. Manuscrit de M. de Genz.
2. Arch. nat. A. F. IV, 498.
3. Massenbach, *Historische Denkwürdigkeiten*, t. II, p. 9.
4. Varnhagen von Ense, *Denkwürdigkeiten*, t. II, 121-129.
5. Massenbach, *Historische Denkwürdigkeiten*, t. II, p. 12.

si court espace de temps : redditions de forteresses et de places fortes, sans le moindre essai de résistance, capitulations en rase campagne de troupes considérables devant un ennemi inférieur en nombre parfois jusqu'à la dérision.

Le 15 octobre, la place de Spandau est livrée au maréchal Lannes, qui écrit : « M'étant rendu de ma personne dans la forteresse, je n'eus pas de peine à persuader le commandant de déposer les armes... Finalement, il a fait tout ce que j'ai voulu[1]. » Le 26, Erfurt ouvre ses portes sans avoir tenté de se défendre : « le commandant du Pétersberg avait interdit à ses hommes de tirer, leur disant que cela pourrait provoquer une riposte de l'ennemi. » « Nous avons ici, ajoutait-il, cinq mille kilos de poudre, et si, par malheur, une balle tombe dedans, nous sommes tous perdus[2]. » Le 28, le corps du général prince de Hohenlohe est rencontré à Prentzlaw par la cavalerie de Murat. Sans accepter le combat, il se rend avec seize mille hommes d'infanterie, six régiments de cavalerie, quarante-cinq drapeaux et soixante-quatre pièces d'artillerie. « Le prince de Hohenlohe, écrit le neveu du général Blücher, n'est pas digne d'être porté par la terre. La capitulation de Prentzlaw est un coup abominable. Le prince a capitulé à deux heures, et ce n'est qu'à quatre heures que l'infanterie française est arrivée! Les officiers français nous plaignent d'avoir de si mauvais chefs. Le grand-duc de Berg nous a traités avec beaucoup de bonté, mais il m'a semblé qu'il traitait le prince de Hohenlohe avec le mépris mérité par la lâcheté[3]. »

« Le 29 octobre 1806, Lasalle, passant en vue de Stettin qui était défendu par une garnison de six mille hommes et par cent soixante canons, fit sommer la place de se rendre : il n'avait avec lui qu'une brigade de cavalerie légère composée de deux régiments de hussards. A six heures du matin, les deux officiers envoyés par Lasalle rapportaient la capitulation signée : la garnison devait défiler à huit heures sur les glacis et se rendre prisonnière. Lasalle fit immédiatement prévenir Murat

1. Archives de la guerre, dossier du 16 octobre.

2. *Neue Feuerbrände*, Heft IV, p. 5.

3. Archives nationales, A. F. IV, 1692.

et lui demanda de l'infanterie; mais, à l'heure dite, il n'était encore arrivé qu'un régiment avec deux canons. Voyant qu'ils avaient affaire à si peu de monde, les troupes prussiennes firent mine de se révolter. Lasalle les fit charger par ses hussards, et les dispersa dans la plaine. La capitulation de Stettin fut pleinement exécutée; le général prussien de Romberg ne tint pas rancune au vainqueur. Sachant que Lasalle était grand fumeur, il lui offrit une pipe turque enrichie de pierreries[1]. » A la suite de ce beau fait d'armes, Napoléon écrivait à Murat : « Si votre cavalerie légère prend ainsi des villes fortes, il faudra que je licencie mon génie et que je fasse fondre mes grosses pièces[2]. »

Le même jour, 29 octobre, près de Passenwalk, une autre brigade de cavalerie légère (13e de chasseurs et 9e de dragons), commandée par le général Milhaud, faisait mettre bas les armes à une colonne de six mille hommes. Le général d'Ingersleben, à Küstrin, perdit complètement la tête : le 26 octobre, le roi et la reine de Prusse éplorés, poursuivis par la cavalerie de Murat, avaient traversé Küstrin ; d'Ingersleben leur avait juré, sur son honneur de sujet et de soldat, de défendre son poste jusqu'à la mort. Trois jours après, à l'arrivée de l'avant-garde du maréchal Davout, il alla lui-même sur les remparts et, sans avoir reçu une seule sommation préalable, invita l'ennemi à prendre possession de la forteresse. A Magdebourg, où commandait le général de Kleist, le maréchal Ney, qui s'attendait à une longue et dure résistance, vit arriver, le deuxième jour du siège, un parlementaire lui apportant la soumission de la ville : le 11 novembre défilèrent devant l'armée française vingt généraux, six mille hommes de troupes dont deux mille d'artillerie, et huit cents bouches à feu qui n'avaient pas brûlé une amorce. Un contemporain a dit : « Le général de Kleist est inexcusable : on a le choix de le prendre pour un traître, ou pour un lâche[3]. »

On n'en finirait pas de donner le détail de toutes les capi-

1. Robinet de Cléry, *Lasalle*, p. 14.

2. *Corresp. de Napoléon Ier*, t. XIII, p. 443.

3. A. du Casse, le *Général Vandamme*, t. II, p. 170 ; Engel, *Königin Luise*, p. 128-129 ; *Vertraute Briefe*, t. III, p. 251.

tulations qui furent signées à la fin de 1806 et au commencement de 1807. Les places fortifiées tombaient les unes après les autres, comme des châteaux de cartes, au souffle, pour ainsi dire, de nos armées : Hammeln, où le commandant de Schœler va au-devant de nos troupes[1]; Glogau, que le général de Reinhardt est obligé de quitter sous les malédictions des habitants, et où les officiers sont pourchassés à coups de crosse de fusil par leurs propres soldats[2]; Schweidnitz, où le commandant Haack ne montre que faiblesse et découragement[3]. Breslau où la noblesse de la ville donne des bals, aussitôt après le siège, en l'honneur du prince Jérôme[4]; Nienburg, Graudenz, Neisse, qui tiennent un peu plus, sans aller cependant au bout de leurs moyens.

A chaque page des Mémoires de ce temps, écrits par des Prusiens, reviennent, à l'adresse des vaincus de 1806, les plus grosses injures : « incapables, scélérats, lâches, traîtres, vendus ». Les historiens allemands et prussiens parlent avec la même violence : « Partout, dans l'armée prussienne d'alors, écrit Johann Scherr, on ne voyait qu'encroûtement, pourriture, fange et vermoulure[5]. » « La lâcheté des officiers, dit un autre, et principalement des commandants de forteresse, est sans exemple dans l'histoire d'aucun peuple. Ce furent les trahisons les plus honteuses que l'histoire ait enregistrées[6]. » Henri von Treitschke, le grand historien de la Prusse, a dit textuellement : « Les soldats hébétés voyaient sans aucun intérêt la chute de la vielle Prusse ; ils abandonnèrent en masse, leurs drapeaux ; des prisonniers, qu'un parti de cavaliers hardis avait délivrés, refusèrent même de reprendre leurs armes... Beaucoup de vieux commandants avaient été, dans leur jeunesse, de braves officiers, mais le sentiment du devoir n'avait pas chez eux ses racines dans l'amour de la patrie; ils étaient comme figés dans le raide orgueil de leur caste... Les débris

1. Archives de la guerre. Dossier du 20 novembre 1806.

2. Pfister, *König Friedrich von Würtemberg*, p. 148; Engel, *Königin Luise*, p. 129.

3 *Vertraute Briefe*, t. II, p. 132-144.

4. *Vertraute Briefe*, t. III, p. 227.

5. Johann Scherr, cité par C. von der Goltz, *Rosbach und Iena*, p. 76.

6. Engel, *Königin Luise*, p. 126-128.

misérables de cette armée invincible répandaient la terreur partout, et il semblait aux chefs que tout était perdu, que la résistance était inutile..., ils capitulaient honteusement[1]. »

S'il faut à ces anathèmes la sanction royale, on la trouvera sous la plume de la reine Louise, écrivant à son frère, le 15 mai 1807 : « ... Tant que nous souffrions des suites d'une bataille malheureuse, j'étais résignée; on a déjà vu des choses pareilles, et avec le temps on peut espérer réparer bien des maux. Mais, quand l'infamie des hommes entra en scène, je fus, je l'avoue, désespérée, car, dès ce moment, tous les calculs furent vains, les forteresses qui devaient nous protéger et mettre un terme à nos malheurs furent livrées à l'ennemi par lâcheté et trahison[2]. » Un ordre du roi de Prusse, daté d'Ortelsburg, le 1er mai 1807, casse de leurs grades « les commandants des places d'Erfurt, de Stettin, de Spandau, de Magdebourg, ainsi que les généraux renfermés dans cette ville : tous les officiers du corps du prince de Hohenlohe, ainsi que tous les officiers qui ont quitté l'armée sans congé et qui, sans appartenir à des corps qui capitulaient, se sont rendus à l'ennemi, se sont fait donner des passeports pour rentrer dans leurs foyers. Quant au commandant de Küstrin, il est condamné à être fusillé[3]. »

*
* *

Retournons à Berlin pavoisé et illuminé à la nouvelle de la victoire. Le médecin de la Reine, Hufeland, fut détrompé le premier. Il avait réuni quelques amis et vidé avec eux des coupes de champagne en l'honneur des armées prussiennes. La petite fête s'étant prolongée fort tard, il venait à peine de s'endormir, lorsque, vers six heures du matin, il se sentit secouer par le bras et entendit une voix, dans l'obscurité : « Docteur, il faut venir tout de suite au Château ; la Reine vient d'arriver, elle vous attend, ne perdez pas une minute! » Hufeland courut au palais. La Reine, les yeux

1. H. von Treitschke, *Deutsche Geschichte*, I, p. 248-250.

2. Horn, *Das Buch von der Königin Luise*, p. 156.

3. *Gazette de Dantzig*, du 15 décembre 1806; *Vertraute Briefe*, I, p. 325.

baignés de larmes, les cheveux flottants, lui dit : « Tout est perdu ! » Puis, avec des sanglots : « Je pleure la destruction de l'armée prussienne, elle n'a pas répondu à l'attente du Roi... tout est perdu... il n'y a plus d'État prussien, ni d'armée prussienne, ni de gloire nationale ! Je dois m'éloigner avec mes enfants, vous m'accompagnerez[1]. » A dix heures du matin, sans avoir vu ni reçu personne, la malheureuse souveraine montait en voiture, et commençait cette fuite qui ne devait s'arrêter qu'au village de Memel, à l'extrême confin du royaume.

Le bruit se répandit vite, à Berlin, que la Reine venait de passer par la capitale, et les rumeurs les plus sinistres commencèrent à circuler. Vers midi, arrivait, à bride abattue, envoyé en courrier par le Roi, le lieutenant von Dorville, descendant d'une famille française émigrée après la révocation de l'édit de Nantes. L'officier s'arrêta chez le général gouverneur. Peu de temps après, fut placardée une affiche du général de Schulenbourg, gouverneur de la ville, conçue en ces termes : « Le Roi a perdu une bataille; maintenant, le calme est le premier devoir des citoyens. Je le réclame[2]. » Cette courte proclamation laissait deviner la gravité de la situation; néanmoins, l'esprit caustique des Berlinois n'accepta pas sans ricanements la singulière phrase qui recommandait le calme comme la première vertu des citoyens. On s'abordait dans les rues en répétant les mots : « *Ruhe ist die erste Bürgerpflicht.* » On raconte que, le soir même, un factionnaire de la garde nationale, trouvé endormi par l'officier de ronde, répondit à celui-ci : « Le calme n'est-il pas le premier devoir du citoyen[3]? » La phrase est restée légendaire : encore aujourd'hui, quand la police s'avance vers un attroupement, on se dit d'un ton goguenard : « *Ruhe ist die erste Bürgerpflicht.* »

Les habitants consternés se répandaient dans la ville, formaient des rassemblements devant le château, et demandaient à grands cris de plus amples informations. Les gens de service

1. Adami, *Luise Königin von Preussen*, p. 205 ; Engel, *Königin Luise*, p. 126-127.
2. Aug. Brass, *Chronik von Berlin*, p. 346 ; *Vertraute Briefe*, t. I, p. 346.
3. *Vertraute Briefe*, t. I, p. 293.

étaient restés seuls au palais, où l'on ne savait rien de plus que dans la rue. Pour calmer l'effervescence publique, un domestique de la maison royale s'avisa de faire montre d'éloquence et cria d'une voix de stentor : « Rassurez-vous, mes chers concitoyens, aussitôt la bataille perdue, le Roi a donné l'ordre d'empêcher les Français de passer l'Elbe[1] ! » Le pauvre laquais fut salué par les lazzis et les huées de la foule. Les conjectures les plus alarmantes suivaient leur train, quoique de temps en temps on fût rassuré par des gens qui affirmaient que tout était sauvé, que les Russes accouraient au secours de la Prusse; on prétendait même qu'ils venaient de débarquer à Stettin. On attendait les journaux avec impatience, l'on s'arracha, dès qu'elle parut, la *Vossische Zeitung*, mais elle ne contenait que la note suivante : « Selon les nouvelles arrivées de l'armée, le Roi a perdu, le 14 de ce mois, une bataille près d'Auerstaedt. Les circonstances particulières ne sont pas encore connues, mais on sait que le Roi et L. L. A. R. sont vivants et ne sont pas blessés[2]. » Il ne restait plus de doute sur l'horrible vérité ! Alors, à la confiance illimitée succédèrent la peur et l'angoisse. Jamais panique semblable ne s'empara de toute une population. « Berlin, dit un auteur allemand, ressemblait à une ruche dont les abeilles vont prendre leur vol[3]. » Tous voulaient fuir, à commencer par les plus fougueux partisans de la guerre. Les rues de la ville, encore remplies la veille d'une foule joyeuse, étaient encombrées de voitures de déménagements, et les piétons ne pouvaient se frayer un chemin à travers les amoncellements de matelas, de meubles, de batteries de cuisine, déposés pêle-mêle par les paysans des environs.

* * *

Le peuple s'en prit à tout ce qu'il pouvait accuser; des bruits atroces flétrirent les premiers serviteurs de l'État; l'armée fut l'objet des imprécations les plus violentes, les géné-

1. *Vertraute Briefe*, t. I, p. 212.

2. *Vossische Zeitung* du 18 octobre 1806.

3. *Vertraute Briefe*, t. I, p. 212.

raux passaient pour des traîtres, les officiers pour des lâches[1]. Dans les groupes, on faisait les révélations les plus bizarres sur l'organisation militaire. « Dès le 2 octobre, par l'incurie de l'intendance, l'armée prussienne avait manqué de pain, de fourrages, de vivres de toute sorte[2]. » « Rien n'était prêt, et, comme preuve, ne se rappelait-on pas que, dès l'ouverture des hostilités, on avait, par ordre du Roi, réclamé des fonds, par voie de souscription publique, à l'effet de munir les troupes de vêtements d'hiver[3]? » « Aussitôt la bataille commencée, il y avait eu pénurie de munitions; de plus, la poudre était si mauvaise que les boulets manquaient de force[4]. » Le général en chef, le duc de Brunswick, était un incapable, affichant publiquement ses passions séniles; n'avait-il pas emmené sa maîtresse, mademoiselle Duquesnoy, jusque sur le champ de bataille[5]? La veille de la bataille d'Iéna, ne sachant quelles dispositions prendre, et demandant partout une carte, il s'était écrié avec désespoir : « Mon Dieu, n'y a-t-il donc pas un officier qui connaisse le terrain[6]? » Un voyageur, venant de Magdebourg, affirmait avoir vu le général Köckeritz assis devant une table bien servie qui lui faisait oublier le désastre de la veille[7]. Quand le général de Hohenlohe appelait à son aide, le général Rüchel tournait à droite au lieu de tourner à gauche[8], etc., etc.

Et des officiers, que ne disait-on pas? C'est en voitures de poste qu'ils se sauvaient en abandonnant leurs troupes... Les Français avaient été scandalisés de trouver des boîtes à poudre de riz dans les poches de ces beaux messieurs... Le matin d'Auerstaedt, on avait eu toutes les peines du monde à les réveiller, ils avaient fait des orgies toute la nuit avec des filles d'auberge[9]... Bref, on entendit toutes les clameurs des gens

1. *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, t. IX, p. 309.
2. Massenbach, *Denkwürdigkeiten*, t. II, p. 52.
3. *Vossische Zeitung* du 2 octobre 1806.
4. *Journal politique*, 1806, cité par Colmar von der Goltz, p. 415.
5. *Revue des Deux Mondes*, du 1er avril 1877, p. 691.
6. *Neue Feuerbrände*, Heft V, p. 40.
7. Arnim, *Vertraute Geschichte*, t. IV, p. 262.
8. *Neue Feuerbrände*, Heft I, p. 6.
9. *Vertraute Briefe*, t. II, p. 95 et *passim*.

qui s'efforcent de trouver des causes aux malheurs qu'ils croyaient, hier encore, impossibles, des gens qui pensent avoir sauvé l'honneur national en déclarant tout le monde infâme.

Ainsi qu'il convient aux hommes affolés par la défaite, le délire de l'espionnage s'empara du public. Tout ce qui paraissait suspect était arrêté, et, pour être suspect, il suffisait d'un accent étranger, parfois d'un paletot d'une coupe un peu extraordinaire. Dès qu'une capture de ce genre était faite, il se formait à l'instant un cortège qui poursuivait le malheureux en le menaçant de le massacrer [1].

Les épaves de la bataille ne tardèrent pas à faire leur apparition dans la capitale. Les soldats criaient de toute la force de leurs poumons qu'ils avaient été trahis par leurs chefs, que ceux-ci s'étaient conduits avec la dernière lâcheté, se tenant constamment en arrière du danger. Un sous-officier affirmait qu'à Iéna un général, passant au galop, s'écria : « Je vous en conjure, mes enfants, pour l'amour de Dieu, sauvez-vous aussi vite que vous pourrez, tout est perdu [2]. » Les officiers, quand ils se montrèrent, furent vilipendés, accablés d'outrages et de sarcasmes. « C'était un spectacle déchirant, dit un écrivain allemand, que de voir, après la bataille et les semaines suivantes, ces malheureux officiers errants, livrés aux plus basses injures et à l'animadversion du public [3]. »

Les Berlinois dépensaient toute leur énergie en ces inutiles récriminations. De courir sus à l'envahisseur, ou seulement de défendre leurs foyers, il n'était point question. Ils continuaient, du reste, à être encouragés dans leur inertie par les autorités. Le prince de Hatzfeld, nommé gouverneur en remplacement du général de Schulenbourg, entra en fonctions le 21 octobre. Le même jour, en annonçant aux Berlinois que la garde nationale devra occuper les postes évacués par la garnison, il recommande encore le calme et la tranquillité. Aussitôt après, craignant que ses exhortations pacifiques n'aient pas été suffisamment comprises, il publiait la déclaration sui-

1. *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, t. IX, p. 308.

2. *Vertraute Briefe*, t. I, p. 335.

3. *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, t. IX, p. 311.

vante : « Le bruit court que la proclamation faite pour le maintien de l'ordre intérieur a été interprétée faussement et que les hommes destinés à remplacer les militaires dans leurs postes devront opposer une résistance, si les troupes impériales-royales françaises entraient dans la ville. Pour éviter les malheurs qui résulteraient d'une résistance aux troupes impériales-royales, chacun est invité, sous peine d'emprisonnement et de mort, pendant l'entrée éventuelle de ces troupes, à ne faire aucune résistance. Personne ne pourra être porteur d'armes sans l'autorisation des magistrats[1]. »

*
* *

Cependant Napoléon s'avançait, à petites journées, vers Berlin, où il avait résolu de faire une entrée triomphale. Pour son avant-garde, il désigna le 3e corps d'armée qui avait remporté la victoire éclatante d'Auerstaedt ; il écrivit le 23 octobre, de Wittenberg, au maréchal Davout : « Faites connaître à votre corps d'armée que l'Empereur, en le faisant entrer le premier à Berlin, lui donne une preuve de sa satisfaction pour la belle conduite qu'il a tenue à la bataille d'Iéna. » Et, avec cette minutie dans les détails qui caractérise tous les ordres de l'Empereur, il ajoute : « Que tous vos officiers soient dans la meilleure tenue autant que les circonstances peuvent le permettre ; que les bagages, et surtout cette queue si vilaine à voir à la suite des divisions, s'arrêtent à deux lieues de Berlin, et rejoignent le camp, sans passer par la capitale[2]. »

Pendant que Davout donnait ses soins à l'astiquage des fourniments, Napoléon, arrivé à Potsdam, se logeait au palais du grand Frédéric, où sa présence allait attester que la défaite des troupes françaises à Rosbach était vengée, — et qu'il n'est point d'armées invincibles, quels qu'eussent été leurs succès antérieurs.

Rentrant d'une visite au tombeau du grand Frédéric, l'Em-

1. *Vossische Zeitung* du 21 octobre 1806.

2. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XIII, p. 392.

pereur trouva MM. le prince de Hatzfeld, Busching, président de la police, le président de Kircheisen, Grote, conseiller des finances, et plusieurs délégués de la municipalité de Berlin qui venaient lui apporter la soumission de la ville.

Le 25, à midi, Davout fit son entrée à Berlin, à la tête du 3e corps d'armée; son avant-garde comprenait un détachement de chasseurs à cheval, d'infanterie de ligne, d'artillerie montée, précédé de cent gendarmes à cheval qui s'enfilèrent au galop *Unter den Linden*, dans la direction de l'Hôtel de ville. Ensuite venait une musique jouant le ballet des Euménides de l'*Iphigénie* de Glück[1]. Les magistrats de la cité offrirent au maréchal les clefs de la ville qu'il refusa « très poliment », alléguant qu'elles ne devaient être remises qu'à l'Empereur. Répondant aux salutations des délégués, Davout se contenta de leur dire : « Sans vous demander de renier votre fidélité à votre ancien maître, je réclame de vous obéissance et respect aux ordres du gouverneur. »

Le 3e corps, ayant traversé la ville, alla, le soir, camper en dehors de la porte de Halle, où les Berlinois et les Berlinoises se portèrent en foule, comme à un spectacle, pour voir de près les soldats français dans leur bivouac. Et les Berlinois furent étonnés de voir nos soldats embrasser leurs femmes et leur filles, à titre de bienvenue[2].

Le lendemain lundi, 27 octobre[3], le temps était superbe; dès le matin, le son des cloches et les coups de canon avaient annoncé aux habitants de la capitale prussienne l'approche de l'Empereur. A une heure après midi, les ministres royaux présents, les hauts fonctionnaires, le corps des francs-tireurs en uniformes, et une députation de la bourgeoisie, se réunirent à la porte de Brandebourg. Dix régiments des divisions Nansouty et d'Hautpoul formaient la haie, et contenaient la foule.

A trois heures précises, un roulement de tambours se fit entendre; de tous côtés, retentirent les cris de commandement couverts par le grondement du canon, et le vacarme

1. *Die Franzosen in Berlin, in den Jahren 1806-1807-1808*, p. 12.

2. *Vertraute Briefe*, t. I, p. 274-276. *Die Franzosen in Berlin*, p. 12-14.

3. Archives nationales A. F. IV. 437. *Journal des Séjours de l'Empereur Napoléon*, tenu par le baron Fain, secrétaire du cabinet de Sa Majesté.

des cloches sonnant à toute volée. Des milliers de regards étaient fixés sur la porte de Brandebourg, d'où l'on vit soudain s'élancer au galop de charge l'escadron des mameluks, « habillés en Turcs », remarquaient les Allemands ébahis. A cent pas, venait le maréchal Lefèvre, à la tête des grenadiers de la garde impériale, « hommes magnifiques, dit un spectateur, bien plus beaux que les gringalets arrivés hier ». Puis, « tout seul, dit un témoin, un petit homme, au visage jaune, de mince apparence, monté sur un grand cheval » : c'était l'Empereur[1].

L'état-major impérial était composé des maréchaux Berthier, Davout et Augereau, de Duroc, grand maréchal du Palais, de Caulaincourt, le grand écuyer, et de nombreux aides de camp. Le cortège était fermé par les chasseurs à cheval de la garde. Sous la porte, Napoléon s'arrêta, et le général Hulin, gouverneur de Berlin, lui présenta la municipalité, conduite par le prince de Hatzfeld, qui lui offrit les clefs de la ville. Le cortège se mit en marche vers l'Hôtel de Ville, où l'Empereur fut reçu par son grand maréchal du Palais qui s'était détaché de l'escorte pour devancer le souverain. Le conseil municipal fut alors introduit. L'Empereur le reçut fort mal, et, dans un discours véhément, il fit, devant cet auditoire stupéfait, le procès du roi et de la reine de Prusse : « Mon frère le roi de Prusse, dit-il, a cessé d'être roi le jour où il n'a pas fait pendre le prince Louis-Ferdinand, lorsque celui-ci a été assez osé pour aller casser les fenêtres des ministres[2]. » Pour la reine, ce fut bien autre chose. L'Empereur savait, il est vrai, que cette princesse avait été l'inspiratrice de la guerre, et des pamphlets contre la France répandus depuis un an par toute l'Allemagne. La reine Louise n'appelait jamais Napoléon que *Noppel*[3], et prononçait la première syllabe de manière à ce qu'on entendit *Moppel*, — mot qui, en allemand trivial, signifie roquet, lourdaud, imbécile. Ses lettres étaient pleines d'injures à l'adresse de l'Empereur, et les historiens prussiens qui les repro-

1. Hesckiel, *Berlinisches Historienbuch, Die Franzosen in Berlin* etc., passim.

2. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XIII, p. 430.

3. Horn, *Das Buch von der Königin Luise*, passim.

duisent se croient quelquefois obligés à remplacer par des points des épithètes trop grossières[1], mais Napoléon aurait dû oublier ces griefs personnels et ne pas insulter comme il fit son ennemie vaincue. Il s'oublia jusqu'à dire que, la veille, à Potsdam, il avait vu, non sans étonnement, le portrait de l'empereur Alexandre Ier de Russie dans la chambre à coucher de la belle reine Louise. A ses insinuations odieuses contre la vertu de la reine, le vieux pasteur Ehrmann répliqua d'une voix vibrante : « Sire, cela n'est pas vrai! » Les assistants attendaient avec angoisse la conséquence de cette téméraire apostrophe. Mais l'Empereur sentit la faute qu'il avait commise. Il demanda le nom de l'interrupteur, lui dit qu'il comprenait le sentiment qui l'avait inspiré, et le félicita de son attachement à sa souveraine. On a même remarqué que, par la suite, il a toujours témoigné de la considération au vieux pasteur[2].

En sortant de l'Hôtel de ville, l'empereur se rendit au vieux château, où il fit sa résidence. La sœur du roi de Prusse y était demeurée, parce qu'elle était en couches et n'avait pu fuir avec la cour. L'Empereur ordonna à son grand maréchal du palais « de veiller à ce qu'elle ne fût pas incommodée du bruit et des mouvements du quartier général[3] ».

*
* *

Le lendemain, Napoléon reçut les corps constitués et la Chambre de commerce qui avait demandé à lui être présentée. Aux fonctionnaires, il annonça qu'il les verrait avec plaisir continuer leurs emplois, mais qu'il exigerait d'eux un serment de fidélité, lequel fut, du reste, signé dans toute l'étendue du royaume par la presque unanimité des agents du roi de

1. Horn, *l. cit.*, et Adami, *Luise Königin von Preussen*, passim.

2. Streckfuss, *Berlin im neunzehnten Jahrhundert*, t. I, p. 62; Adami, *Konigin Luise*, p. 353. Ehrmann fut invité au banquet offert à la Reine, lors de son retour à Berlin, en 1809. Au dessert, elle fit appeler celui qu'elle nommait son « chevalier », et, lui prenant la main, leva son verre en disant : « Je bois à celui qui, au moment où tout le monde se taisait, a rompu une dernière lance en l'honneur de sa Reine. »

3. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XIII, p. 437.

Prusse. En tête de la liste de Berlin ont signé les premiers les cinq ministres d'État, MM. de Goldebeck, grand chancelier, chef de la justice; de Reck, ministre spécial de la justice; de Thulemeier, ministre des cultes; de Massow, ministre des établissements de charité et d'instruction; de Reden, ministre des mines. La formule du serment, qui a été paraphée par plusieurs milliers de Prussiens, est ainsi conçue : « Je jure d'exercer loyalement l'autorité qui m'est confiée par Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi, de ne m'en servir que pour le maintien de l'ordre et la tranquillité publique, de concourir de tout mon pouvoir à l'exécution des mesures qui seront ordonnées pour le service de l'armée française, et de n'entretenir aucune correspondance avec ses ennemis[1]. »

Jamais vainqueur ne trouva, dans un pays envahi, un concours plus empressé : « Napoléon resta un mois à Berlin, écrit un Allemand, et fit preuve, dès le lendemain de son arrivée, d'une douceur à laquelle on était loin de s'attendre, mais que les bons Berlinois méritaient à tous égards, car ils rivalisèrent de prévenances envers le vainqueur, faisant preuve d'une lamentable flagornerie qui inspirait du mépris au fier Empereur lui-même. Les autorités municipales, notamment, se signalaient par de véritables bassesses. Nulle part les Français n'avaient été mieux secondés par les espions indigènes. Dans toutes les classes de la société dégénérée de Berlin, on trouvait de ces êtres serviles. La population de Berlin faisait preuve d'un tel avilissement de caractère qu'un jour Napoléon dit, en secouant la tête, qu'il ne savait pas s'il devait se réjouir ou avoir honte pour les Berlinois[2]. »

« Les Français, dit un autre, trouvaient à Berlin des indicateurs à qui on promettait le quart de la valeur des objets trouvés, et qui dénonçaient tout : magasins d'habillements, d'approvisionnements, etc.; les Français eux-mêmes étaient révoltés de voir des gens souvent haut placés donner ces renseignements. On raconte qu'un homme ayant vécu uniquement des bienfaits du Roi dénonça l'endroit où était le bois des forêts royales. Le fonctionnaire français à qui il s'était

1. Archives nationales, A. F. IV, 1693.

2. A. Streckfuss, *Berlin im neunzehnten Jahrhundert*, t. I, p. 64.

adressé lui dit : « C'est bien, mais le roi de Prusse ne ferait pas mal de garder un peu de bois pour pendre les coquins qui le trahissent[1]. »

Et tout cela n'est rien encore. Un prince, Charles d'Isenbourg, issu d'une des plus nobles familles de l'Allemagne, vint offrir à l'Empereur de mettre au service de la France un régiment composé de Prussiens, officiers et soldats déserteurs, ou prisonniers sur parole. Napoléon accepta, et nomma le prince d'Isenbourg colonel de cet extraordinaire régiment. Alors d'Isenbourg adressa aux officiers et soldats prussiens cette circulaire :

« Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie m'ayant confié la formation d'un régiment d'infanterie de quatre bataillons, composé d'individus ayant servi dans l'armée prussienne, il est offert à ceux de MM. les officiers prisonniers par capitulation qui désirent sortir de cette triste situation pour vouer leurs talents militaires et leur activité au service de *Notre invincible Empereur*, d'être investis dans ce régiment du même grade qu'ils ont occupé dans l'armée du roi de Prusse. Cet emploi *honorable* assure à tous ceux qui y aspirent la protection du *héros adoré* qui aime ses soldats comme ses enfants... Accourez, *vaillants guerriers*, rassemblez-vous sous le drapeau de *Napoléon le Grand*, allez avec lui au devant de la victoire et de la gloire immortelle. — Berlin, le 18 novembre 1806. — CHARLES, PRINCE D'ISENBOURG[2]. »

On trouva des adhérents plus qu'on n'en voulait : il fut même un instant question de former un second régiment sous le commandement d'un prince de Hohenzollern[3], — de sang royal, celui-là ! Il est bon d'ajouter qu'on donnait à chaque homme qui s'enrôlait une gratification de douze francs. Ces « vaillants guerriers », comme dit le prince, en dépensant leur modeste prime, troublèrent l'ordre dans Berlin, comme le constate le général Hulin, dans ses rapports : « Hier, 27, les Prussiens sous les ordres du prince d'Isenbourg ont fait du bruit dans l'église de la Trinité... Ces

1. *Vertraute Briefe*, t. I, p. 28.

2. *Vertraute Briefe*, t. I, p. 286.

3. Mathieu Dumas, *Précis des événements militaires*, 1806, t. II, p. 426.

hommes ont résisté à coups de pierres à la garde venue pour rétablir la tranquillité... Ordre va être donné à ce prince de faire partir ses hommes pour Leipzig, où le corps s'organise[1]. » Et le 30 décembre : « Deux officiers du régiment prussien qui s'organise se sont conduits, hier soir, au café de la Comédie, de la façon la plus scandaleuse. Quand la garde civique berlinoise est venue pour les arrêter, ils ont tiré leurs sabres et se sont révoltés[2]. »

*
* *

L'un des premiers actes de l'Empereur avait été de dissoudre le conseil municipal existant, qu'il remplaça par une commission administrative composée de sept membres : MM. Hotho, Nitze, Beringster, négociants, Meier, entrepreneur de maçonnerie, de la Garde, libraire, et Zelter, compositeur de musique, l'ami de Gœthe[3]. Puis, il ordonna que les deux mille bourgeois les plus riches se réunissent à l'Hôtel de ville, pour choisir parmi eux une municipalité de soixante membres[4]. Les nouveaux édiles ne contrecarrèrent en rien les mesures prises par l'autorité française : bien au contraire ! Lorsque le gouverneur, selon les lois de la guerre, leur transmit l'ordre de faire apporter à la mairie centrale les armes dont les citoyens étaient détenteurs, les conseillers firent immédiatement afficher que « chaque habitant était tenu, sous peine de mort, de déposer immédiatement ses armes à l'Hôtel de ville ». Le général Hulin fut obligé de déclarer par une note communiquée aux journaux qu'il n'entendait pas qu'on donnât une sanction aussi barbare à ses ordres ; en même temps, il défendit qu'à l'avenir on affichât rien sans son autorisation[5].

Un décret impérial prescrivit l'organisation d'une garde civique formée de douze cents bourgeois pris parmi les plus imposés, à raison de soixante par chacun des vingt cantons

1. Archives de la guerre. Rapport de la place du 17 novembre 1806.
2. Archives de la guerre. Rapport de la place du 30 décembre 1806.
3. A. Brass, *Chronik von Berlin*, p. 439 ; Hesekiel, *Berlinisches Historienbuch*, p. 383
4. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XIII, p. 430.
5. *Berliner Nachrichten*, n° du 6 novembre 1806.

de la capitale. On n'eut besoin de réquisitionner personne en vue de cette « garde de honte à cheval », dit un des rares patriotes, Meinerd, chef de la corporation des bouchers[1] : « Aussitôt organisée, dit un écrivain allemand, la garde civique prêta serment de fidélité. Il faut avouer que c'est une chose extraordinaire qu'il ait fallu que les Français vinssent à Berlin pour donner aux Berlinois l'autonomie de leur administration et la garde de leur ville. Autrefois, les bourgeois se refusaient à faire partie de la garde civique, mais, depuis l'invasion, ils considéraient comme un grand honneur de lui appartenir. Enchantés de leur brillant uniforme, ils faisaient leur service avec une joie qui touchait à l'enthousiasme. Ils allèrent même plus loin : lorsque les gouverneurs et commandants français eurent besoin d'ordonnances parlant allemand, il se forma, parmi les jeunes gens aisés, un corps de volontaires qui faisaient le service dans les antichambres des généraux ennemis. Les jeunes bourgeois paradaient ainsi dans de splendides uniformes vert clair, brodés d'or, et se montraient tout fiers d'être les serviteurs des officiers français[2]. »

Avec les auxiliaires que Napoléon rencontra à tous les échelons de la hiérarchie prussienne, l'administration des provinces conquises devint relativement facile. Elles furent divisées en quatre départements militaires : Berlin, Küstrin, Stettin et Magdebourg, commandés par les généraux Clarke, Ménars, Thouvenot et Champeaux[3]. On put se contenter de placer un agent français auprès de l'autorité prussienne principale de chaque province, et tout marcha dans l'ordre le plus régulier. Une commission des finances fut instituée sous la présidence de M. Daru, intendant général, ayant pour collaborateurs MM. Estève, trésorier de la couronne, et de la Bouillerie, receveur général des contributions[4]. M. Estève établit un projet de budget sur les évaluations de l'administration des finances royales prussiennes. Ce budget se chiffrait pour

1. G. Hesekiel, *Berlinisches Historienbuch* p. 385.

2. A. Streckfuss, *Berlin, etc.*, t. I, p. 66.

3. Décret impérial du 6 novembre 1806.

4. Archives nationales, A. F., IV, 1693.

l'année 1808 par un excédent de recettes de cinquante-huit millions quatre-vingt-quatre mille six cent soixante-quinze francs [1].

Napoléon vécut à Berlin, du 27 octobre au 24 novembre, comme s'il était en déplacement dans un des châteaux du domaine impérial ; il recevait chaque jour des estafettes de Paris, apportant les portefeuilles des ministres, et tous les décrets français furent datés de Berlin. C'est là même qu'il rédigea et promulgua l'acte le plus audacieux et le plus fameux de son règne : le blocus continental (21 novembre 1806). Il passa des revues de sa garde et de la garde civique berlinoise, dont « le spectacle magnifique attirait un nombreux public. Le peuple se portait en foule sur le passage du souverain français [2]. » « Les Berlinois sont même étonnés, dit un rapport, de voir, après la parade, l'Empereur rentrer au château presque sans escorte, et marchant au petit pas [3]. » A son arrivée, il avait rendu visite au prince Ferdinand, oncle du roi et frère du grand Frédéric, qui était resté à Berlin. Il voulut que les honneurs militaires dus à son rang lui fussent rendus [4]. Il ne négligea pas de s'occuper du sort des pauvres dans ces temps difficiles [5]; il fit frapper de la menue monnaie, des *groschen*, qui manquaient dans la circulation. Par son ordre, les indigents pouvaient exiger le pain au prix maximum de un *groschen* la livre, soit douze centimes et demi. Tous les fonctionnaires, pensionnaires, invalides, reçurent leurs émoluments et leurs arrérages comme avant la guerre [6].

Presque aussitôt après l'arrivée des Français, la vie ordinaire reprit son allure habituelle. S'il faut en croire les auteurs allemands, « les théâtres regorgeaient de spectateurs ; dans les établissements publics, on trouvait avec peine à se placer, tant la population y venait en foule pour frayer amicalement

1. Archives nationales, A. F*, IV, 497.

2. A. Streckfuss, *l. cit.*, t. I, p. 67; *Vertraute Briefe*, t. I, p. 268.

3. Archives de la guerre. Rapport de la place du 12 novembre 1806.

4. De Ségur, *Mémoires*, t. III, p. 54.

5. Archives nationales, A. F., IV, 1693. *Rapport de M. de Massow à l'Empereur sur les pauvres de Berlin.*

6. *Vertraute Briefe*, t. II, . 287 288.

avec ses hôtes étrangers[1]. » « Jamais le luxe, dit un autre écrivain, ne fut plus grand, jamais les toilettes des femmes ne furent plus recherchées, ni plus impudiques, avec leurs longues robes flottantes, imitées des hétaïres grecques, qui livraient sans retenue, aux regards des passants, les contours de leurs formes provocantes... Jamais débauche plus profonde ne s'est étalée aussi impudemment qu'à présent. Dès l'heure la plus matinale, de belles Berlinoises, en léger négligé, vont processionnellement dans les rues. On dit l'Empereur exaspéré de ce que ses soldats ont trouvé ici leur Capoue ; les hôpitaux n'ont plus assez de place pour recevoir tous les invalides de la dépravation[2]. » « A Berlin, dit le général Fantin des Odoards, les femmes sont petites, sveltes, de la tournure la plus voluptueuse, et d'une figure fine autant que séduisante. S'il faut en croire les officiers de ma connaissance qui habitent cette capitale depuis plusieurs mois, ces dames ont une assez bonne opinion de leurs charmes pour ne pas chercher à en augmenter le prix par une longue résistance[3]. »

Les promenades publiques, les cafés, les spectacles, dit un rapport de la place, sont très fréquentés : ce qui dénote une grande confiance de la part des habitants[4].

Le théâtre royal continuait le cours de ses représentations : au moment de la plus grande panique, dans la dernière semaine d'octobre, qui fut coupée par l'entrée des Français, on y jouait, le 23, *les Organes du cerveau* (?) ; le 24, *la Vente de la Maison* et *l'Amour et la Fidélité ;* le 25, *Belmont et Constance ;* le 26, *Iphigénie en Tauride ;* le 27, *l'Abbé de l'Épée* et *Alexis ;* le 28, *le Mariage secret ;* le 29, *Phèdre* et *le Bon Cœur*. Le 10 novembre, on demandait au gouverneur s'il ne se disposait pas à rétablir l'opéra italien, dont les pensionnaires étaient subventionnés par l'État[5].

La foire annuelle de Noël, qui se tient *Unter den Linden*, fut aussi animée, sinon plus, que les autres années. Comme aupa-

1. A. Streckfuss, *Berlin, etc.*, t. I, p. 67.

2. *Die Franzosen in Berlin*, p. 170-172.

3. *Journal du général Fantin des Odoards*, p. 121.

4. Arch. de la guerre. Rapport de la place du 20 novembre 1806.

5. Arch. de la guerre. Rapport de la place du 12 novembre 1806.

ravant, le « respectable public » est invité à admirer les célèbres tableaux vivants, représentant « les Hussites devant Naumbourg »; le fameux « confiturier » Lange y vend de « l'eau de cerises de Bâle ». M. Tackmann y débite, ainsi que d'habitude, « les incomparables pains d'épices français ». Pour deux *groschen*, on peut visiter le panorama des combats de taureaux en Espagne « représentés, dit le programme, aussi fidèlement que la petitesse du local peut le permettre »[1]. Le carnaval suivant fut également très joyeux : « le bal paré du 25 février a été très gai, dit le rapport de la place, on a dansé jusqu'à cinq heures du matin. Parmi les notabilités de la ville, on remarquait les deux comtes d'Eglostein, M. d'Alvensleben, M. de Kanaker, M. de Goerz, le major de Schack, le baron d'Eskasten, M. Ubreck, etc., etc.[2]. » On voit dans la partie commerciale des journaux que, dès le mois de novembre 1806, l'activité des affaires a repris son cours. Le mouvement des voyageurs allemands est au moins égal à celui de l'année précédente.

Aux réclames courantes viennent se mêler, en langue française, des annonces de circonstance : ici, un abécédaire français, chez Heinrichs; « moyennant cet abécédaire, on peut dire que les enfants apprendront le français en badinant ». M. Strobwasser vante « ses tabatières en papier mâché avec le portrait très ressemblant de Napoléon ». Ne pas oublier que « le véritable tabac de France se vend chez M. Rodenbek ». Puis, « le manuel néologique ou l'art d'apprendre et de retenir facilement les mots de la langue française combinés avec ceux de la langue allemande, en forme de bouts-rimés, chez M. Quien, libraire au pont des Chasseurs ».

*
* *

On constatait, non sans ironie, « que les agents de police prussiens commençaient seulement à apprendre leur métier, sous la direction du général Hulin ». « Nous sommes extrêmement tranquilles, disait-on au prince de Sayn et Wittgenstein,

1. *Berliner Narrichten* du 15 à fin décembre 1806.

2. Archives de la guerre. Rapport du 27 février 1807.

et nous devons cet ordre et cette sécurité aux excellentes institutions du gouvernement français[1]. » Les Prussiens, grâce à la sollicitude des autorités françaises, ont souffert le minimum de ce que peuvent endurer les pays soumis à des passages de troupes. Dès le 18 octobre, le maréchal Ney avait donné l'ordre du jour suivant : « Messieurs les officiers sont prévenus que ceux d'entre eux qui se distingueront pour le maintien du bon ordre et de la discipline seront cités à l'ordre et récompensés... » Il recommande à chaque compagnie la surveillance des traîneurs et des pillards ; tout grenadier qui en aura arrêté sera récompensé[2]. Daru, le 25 octobre, réclame du gouverneur la protection spéciale de l'Académie des sciences, de la Bibliothèque, de l'Observatoire, du Musée d'histoire naturelle et du Jardin des plantes[3]. L'Empereur ordonne de « désigner pour le logement des officiers du corps d'armée les maisons des personnes de la cour absentes de Berlin, afin de soulager le bourgeois autant que possible[4]. »

Le général Hulin, qui était, par nature, d'une extrême sévérité, apporta dans l'exercice de ses fonctions de gouverneur une grande délicatesse. Il exhortait les habitants à venir chez lui lorsqu'ils avaient quelque sujet de plainte. Il insistait même, en leur disant que, s'ils avaient moins peur, s'ils avaient plus de confiance dans l'esprit de justice du gouverneur, s'ils venaient lui raconter leurs griefs, ils allégeraient leur fardeau[5]. Un écrivain raconte que « une dame s'étant plainte à lui, gouverneur, de l'officier logé chez elle, lequel exigeait aux repas du champagne et du bourgogne qu'elle ne pouvait lui donner, le général Hulin écrivit une carte avec ordre de la transmettre à l'officier lorsque celui-ci demanderait de nouveau ses vins préférés. Cela arriva le même jour : la carte disait que, si l'officier désirait du champagne, il devait aller le réclamer chez le général. Désormais, l'officier se

1. Arch. nat., A. F. IV, 1692. Lettre saisie dans les papiers du prince de Sayn et Wittgenstein, à Hambourg. Cette lettre est signée : von Faudel.

2. Arch. de la guerre. Dossier du 18 octobre 1806.

3. Arch. nat. A. F., IV, 1692.

4. *Corresp. de Napoléon Ier*, t. XIII, p. 432.

5. *Vertraute Briefe*, t. I, p. 292.

contenta du vin ordinaire[1]. » Sorte de bourru bienfaisant, Hulin, redouté de tout le monde, finalement, ne sévissait presque jamais. Un officier de la garde civique s'étant excusé près de lui d'avoir osé célébrer l'anniversaire de la naissance de la reine Louise : « Mais c'est très bien, cela, mon garçon, répond le général; moi aussi, j'ai bu à la santé de cette jolie femme[2]. »

Dès le 8 novembre, il avait fait afficher un ordre prescrivant que « chaque soldat ou fonctionnaire logé chez l'habitant est tenu de partager le repas ordinaire que celui-ci peut fournir, d'après son état de fortune; sous aucun prétexte, on ne doit demander davantage[3]. » Il n'était pas rare, dit un contemporain, de voir un soldat trop exigeant rappelé à l'ordre par ses propres camarades ; quant au gouverneur, il faisait arrêter sans pitié, ainsi qu'on le voit fréquemment dans les rapports de la place, les hommes qui troublaient le repos de l'habitant[4].

Ces faits prouvent, il est vrai, que des violences ont été commises, mais beaucoup doivent être portées au compte des étrangers qui, à cette époque, servaient dans les rangs de la Grande Armée. Les plaintes abondent dans les rapports officiels contre les soldats italiens[5], contre les soldats bavarois, qui ont l'habitude de dégainer leurs sabres pour hâter l'accomplissement de leurs désirs; un officier, M. de Lahrenstein, et son ordonnance, sont arrêtés pour avoir frappé à coups de sabre le maître de la maison et sa femme, enceinte de plusieurs mois[6]. Les Mémoires du temps avouent « que les soldats français se montrèrent envers les Berlinois bien meilleurs que les Allemands du Sud[7]. »

Dans les provinces, il en est de même ; les Bavarois et les Wurtembergeois se livrent à des brutalités incroyables. On

1. *Die Franzosen in Berlin*, p. 180.

2. Colmar von der Goltz, *Rosbach und Iena*, p. 380.

3. *Vertraute Briefe*, I, p. 284.

4. Archives de la guerre. Rapports de la place de Berlin.

5. Archives de la guerre. Rapports de la place de Berlin, 10, 25 février 1807 (passim).

6. *Ibidem*, 17, 31 juillet et 2 août 1807 (passim).

7. Varnhagen von Ense, t. III, p. 31.

remarque aussi qu'ils sont détenteurs de beaucoup de linge, de montres et d'objets de valeur[1] : « Quoiqu'il me serait bien agréable de faire à Votre Majesté des louanges de son armée, écrit à son Roi le général en chef des troupes wurtembergeoises, je ne puis lui dissimuler qu'un esprit de sauvagerie tend à se répandre, principalement dans la cavalerie, qui est souvent abandonnée à elle-même. J'ai eu des exemples d'une avidité sans limites, qui a eu souvent pour conséquence des excès déplorables et des mauvais traitements commis sur de malheureux paysans sans défense. Le même reproche s'applique aux bataillons de l'infanterie légère[2]. »

En ce qui concerne les Français spécialement, les documents ne permettent aucun doute, nous ne disons pas sur la correction des rapports, mais sur une sorte de cordialité qui régnait entre les vainqueurs et les habitants des pays soumis. Le colonel Pion des Loches, parlant d'abord de son séjour à Berlin, écrit : « Je fus logé chez le baron de Bucholz, ministre des finances du roi de Prusse... Tous les soirs nous prenions le thé... Mon ministre et sa famille étaient les hôtes les plus affables et me traitaient en enfant de la maison; tout le monde pleurait quand je partis, et je pleurai aussi pour faire chorus. » Ensuite, à Erfurt : « J'habitais, dit-il, chez M. Strahl, *Kornmesser*, fonctionnaire chargé de la vente des grains publics; c'était un bon vieillard, qui avait une très belle famille, deux fils et trois filles; je fortifiai celles-ci dans la langue française et elles me perfectionnèrent dans la langue allemande. Je passai le reste de l'hiver assez agréablement, comme dans ma propre famille; nous avions, de temps en temps, des bals de société; et, quoique Erfurt soit une pauvre ville, nous n'y trouvâmes pas le temps long[3]. »

Le général Pouget occupait, dans le village de Sassen, le château de la comtesse de Dohna, qui vivait avec sa fille, femme d'un major au service, et avec sa nièce. « Un jour, dit-il, notre digne hôtesse voulut donner une fête aux militaires cantonnés à Sassen, et me pria de l'y autoriser... Les paysannes des envi-

1. *Neue Feuerbrände*, Heft V, p. 122.

2. Pfister, *König Friederich von Würtemberg*, p. 150.

3. Pion des Loches, *Mes campagnes*, p. 236-239.

rons, invitées par la comtesse, accoururent en habits de fête; elles étaient toutes connues des soldats de leur cantonnement, dont elles ne redoutaient plus la barbe et les longues moustaches... Pendant mon séjour à Sassen, ces dames eurent la bonté de travailler pour moi: elles me firent des chemises dont j'avais acheté la toile: elles me brodèrent des jabots, et me tricotèrent divers objets, entre autres un sac à tabac à fumer, autour duquel était cette devise en filigrane: « Vivez en paix et n'oubliez pas vos amis[1]. » « Une société de mon goût, rapporte le général Fantin des Odoards, dont je jouis au sortir de la maison où je loge, quelques bals, de la musique, des livres, l'étude de la langue allemande, et des leçons de français que de jolies écolières veulent bien recevoir de moi: en voilà plus qu'il n'en faut pour me faire aimer le paisible séjour d'Herrenstadt; et je n'entrevois pas sans peine l'époque où il faudra lui dire adieu. » Le camp de Glogau consola, heureusement, le brave Fantin des Odoards: « Depuis que nous sommes campés, la poste ne peut suffire aux douces missives qui pleuvent de tous les coins de la basse Silésie, où gémissent tant d'amantes délaissées. Jamais notre facteur n'a été aussi occupé. Toutes celles qui le peuvent sont venues faire une visite à leur ami, sous prétexte de voir notre beau camp. D'autres se sont établies à Glogau, bravant le qu'en-dira-t-on. Telle femme, ou telle fille de baron, échappée de son manoir, se cache dans un hameau des environs, sous un costume d'emprunt, et reçoit journellement l'heureux mortel pour qui elle se perd de réputation[2]. »

Mais voici d'autres témoignages, irrécusables, donnés par l'ennemi lui-même.

Le 5 mars 1807, la municipalité de Brandebourg-sur-l'Havel affichait la déclaration suivante : « Monsieur Roussel, officier des grenadiers du 14e régiment de ligne, et commandant d'armes de la ville de Brandebourg-sur-l'Havel, rappelé par son souverain, emporte avec lui les regrets des magistrats et de tous les habitants de cette ville, pour avoir par sa sagesse, son amitié, son intégrité et sa justice, su concilier les intérêts

1. Général baron Pouget, *Souvenirs de guerre*, p. 101-104.

2. *Journal* du général Fantin des Odoards, p. 169-175.

de son souverain à ceux des habitants de cette cité qui n'oublieront jamais les bienfaits de ce brave officier, honorable tant par sa conduite que par son désintéressement. Puisse ce brave homme être aussi heureux dans sa carrière qu'il le mérite! Les habitants de Brandebourg apprendront toujours avec joie ce qui lui arrivera d'heureux[1]. »

Les autorités de Landsberg apprécient comme il suit la conduite du général Gastine : « Landsberg-sur-la-Warthe, le 10 mai 1807. — Plus de cent cinquante mille Français de la Grande Armée ont passé par cette ville ; nous en avons logé la plus grande partie dans l'enceinte de nos murs. Nos bourgeois, nos habitants, se sont prêtés à tous les sacrifices qui ont pu dépendre d'eux pour recevoir et traiter ces troupes de leur mieux. Elles, de leur côté (nous leur devons cette justice), se sont comportées, jusqu'à présent, en ennemis généreux; et nous n'avons eu à supporter que le fardeau inévitable des passages et des logements militaires, sans avoir à nous plaindre d'aucun excès, ni d'aucun acte de violence. Parmi ceux qui se sont arrêtés le plus longtemps dans nos murs, nous devons particulièrement faire la mention la plus honorable de M. le général de Gastine, commandant la place par ordre de Sa Majesté l'Empereur et Roi. D'un côté, M. le général de Gastine a rempli ce poste important avec un zèle et une exactitude sans égale; d'un autre côté, il a traité les habitants de cette ville, sans exception, les petits comme les grands, avec une délicatesse qui est l'apanage de celui dont l'esprit et le cœur ont reçu un degré de culture supérieur. Il s'est gagné par là l'amour, la confiance et la vénération de la ville tout entière. Nous ne saurions passer sous silence le rare désintéressement de M. le général de Gastine, et la noble générosité avec laquelle il a nourri plus de cent femmes et enfants de soldats prussiens, aujourd'hui ses ennemis, et ceux de la patrie *(sic!)*.

» Hélas! nous n'avons eu que pendant trois mois le bonheur de le posséder dans nos murs. Son Auguste Empereur l'a rappelé près de sa personne. Nos pauvres le pleurent, et nous tous le regrettons. Nos vœux les plus ardents l'accompagnent.

1. *Berliner Nachrichten* du 12 mars 1807, n° 31.

» Puisse la Providence le protéger et conserver ses jours au milieu des dangers de la guerre! Et Toi, Napoléon, si Tu veux donner à une ville la preuve la plus signalée de Ta bienveillance et de Ta protection, envoie-lui le général Gastine pour commandant. — Signé : *La municipalité et le corps bourgeois*[1]. »

Enfin, le Comité administratif de Berlin faisait apposer, le 25 août 1807, l'affiche suivante : « Plus qu'aucune autre des villes et provinces, notre ville de Berlin a été éprouvée par les charges et peines multiples de la guerre; mais nous avons incontestablement à nous louer du privilège d'avoir eu à notre tête des hommes dont le zèle et l'intelligence, unis à un sentiment d'humanité universellement reconnu, se sont manifestés de la façon la plus éclatante dans toutes les circonstances. Si une infinité de maux de la guerre ont été écartés de notre existence bourgeoise, si, notamment, la sûreté des personnes et de la propriété n'a pas été menacée, nous le devons assurément à Son Excellence le général Clarke, nommé récemment ministre de la guerre, et à Son Excellence le général Hulin, promu général de division et appelé au commandement de Paris. Maintenant que les services extraordinaires rendus à notre ville par ces deux nobles hommes leur ont valu une récompense de la part de leur auguste monarque, nous aimons à leur dire que notre vénération, notre respect et notre reconnaissance les accompagnent. Ils se sont érigé dans le cœur de nos concitoyens un monument de gloire impérissable. Berlin, le 20 août 1807. — *Le Comité administratif*[2]. »

Ces curieuses attestations sont confirmées, au cours d'une correspondance diplomatique, par un étranger absolument désintéressé dans tout ce qui se passe sous ses yeux à Berlin, et soucieux seulement de renseigner son gouvernement[3] : « Le général Clarke est nommé ministre de la guerre; il doit être, dit-on, remplacé par le maréchal Victor. Le général Hulin est promu général de division, on lui destine la place de Paris; il

1. *Berliner Nachrichten* du 28 mai 1807.

2. *Spener'sche Zeitung* du 25 août 1807.

3. Lettre du 18 août 1807 adressée par M. le baron de Binder, ambassadeur d'Autriche, à M. le comte Stadion, ministre des affaires étrangères à Vienne. — Arch. nationales, A. F. IV, 1691.

sera remplacé par le général Saint-Hilaire. Le gouverneur général, ainsi que le commandant de la place, emportent le sentiment d'estime et de reconnaissance du pays et de la capitale en particulier. La douceur qu'ils ont apportée à l'exécution des ordres sévères que nécessitait l'état de la guerre, la tranquillité parfaite qu'ils ont fait régner, le désintéressement qu'ils ont montré dans toutes les occasions justifient ces sentiments. »

A Clarke et à Hulin, succédèrent le maréchal Victor et le général Saint-Hilaire, qui continuèrent les traditions de leurs prédécesseurs jusqu'à la fin de l'occupation, c'est-à-dire jusqu'au 3 décembre 1808. Ce jour-là se fit avec une certaine solennité la reddition des clefs; la garde civique berlinoise était formée en carré sur le *Wilhelmplatz*, devant le palais du prince Ferdinand; les troupes françaises étaient alignées *Unter den Linden* et *Wilhelmstrasse*. Accompagné de ses aides de camp, Saint-Hilaire se rendit chez le prince, à qui il remit les clefs, après une brève allocution; le prince, ému, put à peine prononcer quelques mots. Le général, en quittant le palais, adressa ses adieux en allemand à la garde civique, qui lui répondit par des *Hoch!* chaleureux. Puis les troupes françaises se dirigèrent vers la porte de Potsdam et sortirent de Berlin.

ARTHUR LÉVY

CHEMIN FLEURI[1]

XII

Madame Daiffres avait longtemps hésité entre la plage de Dinard, la terrasse de Dieppe, de Jersey et la montagne. Après mûres délibérations, M. Daiffres avait loué, pour la saison, par l'intermédiaire d'une agence, un castel dont les pignons aigus, les solides murailles, la girouette seigneuriale et la tourelle crénelée avaient flatté son goût et piqué son amour-propre. Madame Daiffres était ravie de pouvoir inscrire au coin de son papier à lettres : *Château d'Hétrey, par Duingt (Haute-Savoie).*

C'était une vieille demeure féodale du XVIe siècle, désarmée, déchue de ses privilèges, inutile et caduque, mais de fière tournure et enracinée comme par une ténacité séculaire au pied des montagnes, sur une colline d'où elle regardait le lac d'Annecy. On voyait encore dans la maçonnerie, sous la barbacane de la porte principale, au-dessus du perron démoli, les rainures où jouaient autrefois les montants de la herse et

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

les chaînes du pont-levis. La terre avait comblé les fossés. Une folle végétation d'herbe et de mousse montait à l'assaut de ce manoir. Sans doute, au temps des ducs de Savoie, quelque marquis, vassal de Charles-Albert Ier ou de Philibert le Chasseur avait tenu garnison dans cette maison forte, voisinant, tant bien que mal, avec les Charmoisy, les Brogny, les Thorens. Et, plus tard, lorsque la suavité de François de Sales, le beau style de madame de Chantal, le purisme élégant de Vaugelas enseignèrent aux Savoyards une littérature exquise, une piété un peu précieuse, un goût charmant pour les joies de la pensée et pour le plaisir des yeux, il est possible que la fantaisie d'un seigneur lettré ou d'une châtelaine ingénieuse ait dessiné les fenestrages à meneaux, qui ouvraient des vues sur la fraîcheur des eaux bleues, sur la verdure des forêts. Un rideau de vigne vierge, déjà rougi par le soleil, voilait le visage sévère du château d'Hétrey. On eût dit un linceul de pourpre, épandu sur un corps sans âme, une jonchée de rameaux funèbres, dernière offrande de ceux qui se souviennent, à un mort qui a tout oublié. Le vieux château s'ennuyait, dans le riche décor où s'assombrissait sa décrépitude. Il végétait depuis des années et des années, à peine égayé, une fois l'an, par les vendangeurs qui grappillaient autour de lui, dans les vignes. Les corneilles se posaient, en claquant du bec, sur le toit du pigeonnier et sur les noyers de la terrasse. Les merles sifflaient sur le rebord des courtines. Les pies, les geais se querellaient et jacassaient autour des girouettes. Toute cette nichée d'hôtes indiscrets furent bien surpris lorsque les rires, le caquet, les gestes, les étranges costumes d'une bande de Parisiens vinrent déranger leur libre installation.

— Très joli, ce palais, dit Marcelle, mais ça manque un peu de nouveauté. Non, mais voyez-moi cette bâtisse? Est-ce assez *Robert le Diable*?

M. Daiffres, comme tous les Parisiens en villégiature, se croyait obligé d'être gai. Il fredonna l'air fameux :

Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre...

Madame Daiffres inspecta «l'immeuble», comme elle disait, de la cave au grenier. Son sûr coup d'œil de ménagère catalo-

gua, classa tout ce qui pouvait servir, tout ce qui était bon à mettre au rebut. Elle fut aidée par Suzanne dans toutes les menues besognes de l'installation matérielle. Cette jeune fille, malgré l'instinct sentimental de son cœur et la disposition rêveuse de son esprit, ne répugnait nullement aux détails et aux inévitables soucis de l'existence quotidienne. Son enfance pauvre, le quatrième étage de la rue Rennequin, les leçons de la servante Augustine, l'avaient accoutumée, de bonne heure, à prendre vaillamment sa part de toutes les tâches. Elle était de celles qui ne récriminent jamais contre la vie et qui mettent quelque chose de leur charme dans les plus banales occupations. Quel dommage qu'un artiste ne fût pas là pour remarquer sa grâce, lorsqu'elle levait les bras pour disposer des fleurs dans les vases rustiques de ce château !

L'aménagement intérieur du logis l'amusa, par les découvertes imprévues, cocasses, où la menaient ses investigations. Les maisons de province conservent dévotement les vieilleries. Il y avait là des reliques moisies, qui racontaient, mieux que des livres d'histoire, les générations défuntes et le passé mort : paravents déteints, écrans préhistoriques, rideaux fleuris de ramages fanés. Le salon surtout, le salon, arrangé par quelque bourgeois acquéreur de biens nationaux, avait un air à la fois respectable et gauche. Le parquet rugueux était soigneusement ciré. Les larges fenêtres, creusées dans l'épaisseur du mur, découpaient des blocs de montagnes et des morceaux de lac ; le canapé rouge, recouvert d'une housse de crochet, disait clairement l'idéal des tapissiers d'Annecy. Une crédence en chêne verni, couronnée d'un fronton à la mode antique, décorée de pilastres et de colonnettes, se trouvait là, obscur débris du premier Empire. Autrefois, on avait orné ce meuble de feuillages alpestres : ils étaient restés là, desséchés par le temps, couverts de poussière. Un bouquet d'edelweiss gisait, blême et glacé, dans un tiroir ouvert. Au sommet du fronton, une main inconnue avait piqué deux brins de cette plante que les pédants nomment la *lysimachie nummulaire* et que le peuple appelle monnaie du pape. Pauvre monnaie, usée, flétrie, amincie, léger squelette en parchemin. Quelques gravures, encadrées de bois, et accrochées à la muraille, représentaient des drames, joués

en cérémonie par des personnages graves et révérencieux. Ce n'étaient que princes et seigneurs, couronnes royales et manteaux de cour. On voyait, dans un coin, Marguerite, épouse du roi Henri VI, avec son fils, le prince Édouard, attaqués par un brigand. Le brigand reconnaissait la reine, à je ne sais quelle majesté répandue sur ses traits, et la saluait du sabre. Ailleurs, le roi Henri VIII, en camail d'hermine, épousait Anne de Bolen, sous les yeux des filles d'honneur, respectueuses et attendries. Plus loin, sous le dôme d'un lit à baldaquin, la reine Éléonore, dolente, venait de mettre au monde Édouard, premier prince de Galles. Le roi avait posé sa couronne sur sa tête, pour assister à la cérémonie, et serrait, avec dignité, la main de l'archevêque d'York. Mais, tout à côté, quel joli pastel pimpant, coquet, idyllique et un peu libertin, comme toutes les inventions du XVIIIe siècle! Suzanne épousseta le verre, et vit, dans un cerisier, un garçon rieur et hardi qui jetait des cerises à deux belles filles, épanouies par la gaieté du jour et par la joie du soleil. Une légende, imprimée en lettres vieillottes, expliquait cette peinture. La jeune fille lut ces phrases des *Confessions :*

Je montai sur l'arbre, et je leur jetais des bouquets de cerises dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Une fois, mademoiselle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein : et de rire. Je me disais en moi-même : que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur !

Suzanne ne connaissait, de Jean-Jacques Rousseau, que deux ou trois chapitres de l'*Émile*, jadis commentés, dans les classes de l'école Maintenon. Elle avait trouvé cela fort ennuyeux. La sentimentalité emphatique de cet homme, qu'elle savait pervers sans comprendre au juste en quoi consistait sa perversité, avait déplu à son imagination tendre et sérieuse. Elle savait qu'il avait commencé, dans ce pays de Savoie, la série de ses expériences romanesques, de ses liaisons dangereuses, de ses déboires, de ses vilenies. Une antipathie irraisonnée, une aversion instinctive, un certain goût de propreté l'avaient éloignée de ce personnage, si détestable et si éloquent. Elle n'était pas fille à juger les choses et les

gens par des étiquettes apprises et des formules de philosophie scolaire. En ce temps de cours privés et publics, de conférences commodes, d'artifices pédagogiques, destinés à épargner aux gens la peine de réfléchir, cette enfant était une de ces rares personnes qui aiment mieux ne point juger, que de juger d'après les autres...

— Eh bien! ma petite Suzon, qu'est-ce que tu fais là? Toujours à rêver, le nez au vent?... Dieu! que c'est laid, tous ces meubles!... Comment trouves-tu le pays? Très chic, ces montagnes... Pas mal, décidément, cette baraque! Je m'y plais... Cours vite t'habiller. Papa et maman ont décidé de faire le tour du lac en bateau... Cours. Tu as dix minutes. La *Couronne-de-Savoie* passe à deux heures à Duingt.

C'était Marcelle, fraîche comme un bouquet de mai, bavarde comme une pie, ensoleillée de vif incarnat, cravatée de mousseline blanche, toute joyeuse des étoffes claires où se mouvait sa forme jeune et souple.

— Comment trouves-tu mon chapeau de paille? N'est-ce pas que cette fleur rouge fait bien, là au-dessus? On dirait un coquelicot dans les blés. Je suis très contente de ma robe.

Coquette, elle cambrait son buste, pliait sa taille, arrangeait, sur ses hanches, d'un revers de main, les plis de sa robe légère, se haussait sur la pointe de ses bottines, vers une vieille glace pâle qui, depuis longtemps, n'avait reflété un si joli chapeau et des cheveux si savamment ondulés.

— Mais je bavarde... Cours t'habiller, Suzon. Tu mettras ta robe rose, n'est-ce pas? Et puis, tu sais, ton petit canotier à ruban bleu, avec une voilette blanche, te va très bien. Si tu m'en crois...

XIII

Pour aller du château d'Hétrey au port de Duingt, on descend, le long des pelouses inclinées, un sentier si joli, qu'il a l'air d'avoir été dessiné par un peintre de décors. Sinueux, flexible, égayé par des haltes propices et des surprises pitto-

resques, il court au gré des pentes, s'enfonce dans la fraîcheur des châtaigneraies, se repose à l'ombre des noyers, passe auprès des peupliers, se glisse sous les saules, accompagne les eaux hâtives et scintillantes, frôle un vieux moulin abandonné, et s'arrête court, au bord du lac. On voudrait s'y attarder presque à chaque pas ; on hésite entre les coins de verdure, les fouillis de fougères, de prêles et de menthes sauvages, qui fleurissent tout près du chemin, et le large horizon où la vue s'aventure et s'amuse, émerveillée. Le rivage, au delà du hameau de Duingt allonge sur l'eau une étroite, presqu'île qui semble flotter, à peine retenue à la terre ferme. Enfouie sous un luxe de feuillages et de fleurs, peuplée de grands arbres qui entrelacent leurs branches et dont l'image renversée tremble dans le miroir des eaux, cette petite presqu'île est un Éden en raccourci, un paradis-joujou, qu'un propriétaire intelligent a peut-être arrangé avec une habileté trop inventive. Au milieu de cette corbeille touffue, près d'une vieille maison qui est presque ensevelie sous le lierre et la clématite, une tour, qui est neuve et cependant moyenâgeuse, dessine sur le ciel sa dentelure d'inoffensifs créneaux.

Mais, sur le lac et les montagnes, en face, quelle échappée d'étendue lumineuse, de reliefs puissants, de lignes et de couleurs ! Au soleil de la chaude saison, le lac resplendit ; son azur calme est chatoyant, plissé par les remous qu'éveillent les brises, nacré de vert par les fonds de sable, pailleté de vif argent par les caprices de l'écume. Comme Talloires est joli, lorsque ses maisons blanches, égrenées sur la rive, brillent aux rayons obliques de l'occident ! Derrière le clocher gris de l'église, plus loin que la façade de l'ancienne abbaye, les vignes s'étagent aux gradins de la Tournette, montent vers les hauteurs, épandent sur les collines, d'assise en assise, la verdure claire des pampres, jusqu'à ce que l'accès des sommets soit barré par l'armée dure et sombre des pins et des sapins. Plus haut, par delà les terres de labour et les forêts alpestres, le flanc des montagnes ondule en vastes étendues d'herbes glissantes, pâturages vertigineux où trébuchent les troupeaux, où les faucheurs de foin sont obligés, pour ne point rouler aux précipices, de s'accrocher par des cordes aux roches prochaines. Et, comme si l'effort de la terre végétale expirait aux florai-

sons des « alpages », on ne voit plus rien sur ces cimes, rien que la nudité grise et âpre des grandes pierres usées par la pluie, séchées par le vent, brûlées par l'été, rien que cette stérilité des sommets, où notre âme se heurte, s'émerveille et s'attriste, parce que nous sommes habitués à considérer la nature comme une mère, et que nous ne pouvons regarder sans trouble les mille preuves qu'elle nous donne de son indifférence et de son impassible sérénité.

M. et madame Daiffres, qui descendaient le sentier, accompagnés de leurs filles, subissaient eux-mêmes le bienfait et l'inquiétant sortilège de ce paysage. La Savoie, terre fleurie et cependant farouche, souriante et sourcilleuse, colorait et ranimait leurs pensées.

Madame Daiffres, rajeunie par un large chapeau de paille, une robe bleue, une ombrelle blanche et des souliers jaunes, tenait entre les mains un agréable roman d'André Theuriet : *Amour d'Automne*. C'est l'histoire d'un jeune homme et d'une jeune fille qui s'aiment beaucoup, et qui se promènent souvent dans les environs de Talloires.

— Tiens ! mon ami, disait-elle en ouvrant le volume aux pages cornées, on reconnaît très bien tous les endroits dont parle l'auteur. Ce toit rouge et ces murailles blanches, là-bas, de l'autre côté du lac, dans les arbres, c'est le Thoron... Tu sais bien, la maison isolée où Philippe s'installe en arrivant de Paris... C'est vraiment très joli.

— Oui, répondit M. Daiffres, tout guilleret dans son « complet » de flanelle, nous pourrons y faire une promenade un de ces jours.

— Moi, interrompit Marcelle, qui avait lu ce livre et qui l'avait trouvé fort aimable, ce que je voudrais voir, c'est le Roc-de-Chère, cet endroit où Philippe se promène tout seul pour songer à Mariannette. Papa, lis-nous donc ce passage !...

M. Daiffres s'arrêta, ouvrit le livre, chercha un coin d'ombre pour éviter la réverbération de la lumière sur le papier et lut, d'une voix mal assurée, rendue nasillarde par le lorgnon qui lui pinçait le nez, une gracieuse description.

— Très bien, fit Suzanne; mais où est-il ce fameux roc ?

Une vieille femme passait, harcelant, à coups de triques, deux vaches rétives. Marcelle l'interpella :

— Voulez-vous nous dire, s'il vous plaît, où se trouve le Roc-de-Chère ?

La vieille leva les bras au ciel.

— Pensez voir, mademoiselle, ça n'est pas ici. C'est de l'autre côté, là-bas, entre Talloires et Menthon. Faut prendre un bateau. C'est là-bas... voyez-vous ?

— Cette grosse montagne, au bord de l'eau ?

— C'est pas une montagne, mademoiselle. C'est le Roc-de-Chère. Pensez voir ! Nous l'appelons comme ça ici.

Le geste de la Savoyarde indiquait un promontoire dont le sommet arrondi était couvert de feuillages, et dont le flanc nu plongeait dans l'eau, comme une falaise abrupte, par une brusque coupure des roches taillées à pic. La belle couleur brique de la muraille rocheuse tremblait dans l'azur du lac, en traînées d'or bruni.

— Il est impossible, objecta l'ingénieur Daiffres, qu'il y ait, sur ce « dos d'âne », tous les parcs, tous les labyrinthes dont parle Theuriet. Enfin nous verrons bien. Je ne serais pas fâché de prendre encore un romancier en faute.

La vieille, avant de s'en aller, offrit à Marcelle et à Suzanne des bouquets de cyclamens. Suzanne aimait ces fleurs des ravins, vivaces, craintives, odorantes. Elle respira délicieusement, longuement, la touffe serrée qu'on lui donnait, et rêva de torrents lointains, de mousses humides.

— Où cueillez-vous ces fleurs ? demanda-t-elle.

— Pensez voir ! mademoiselle, à Angon, et puis dans la forêt de Doussard, et puis dans un endroit qui se trouve derrière Menthon, au fond d'un ravin qui est tout plein de pierres...

On arriva au bord du lac ; un sentier, sinueux et étroit, sur le gravier mouillé, parmi les cailloux, allait vers le port. L'eau, très douce, très claire, faisait un bruit frais sur les galets de la rive. Suzanne, plus gaie que de coutume, toute rose de lumière, jouissait de la beauté du jour. La jeunesse des feuillées, la grâce des eaux, l'azur du ciel, où s'effilaient de légers nuages blancs, la verdeur de ce pays, qui résiste plus longtemps que les autres à l'accablement de l'été et aux approches de l'arrière-saison, ravissaient d'aise, sans qu'elle sût au juste pourquoi, son esprit, ses yeux, son cœur. Elle éprouvait un

grand plaisir à oublier les réunions mondaines et l'asphalte parisien, le bourdonnement des rues, la Seine, toutes les souillures qu'on respire malgré soi dans l'atmosphère des villes. Un renouveau de joie, après tous ces mois de tristesse et de langueur, si lents, si lourds, avivait ses sensations et ses pensées. Il arrive souvent, dans la belle saison, que de jolies rêveries d'amour et de félicité amusent l'imagination des jeunes filles. Leur cœur a des crises de croissance.

— Voilà le bateau ! cria Marcelle. Il est plein de voyageurs.

La *Couronne-de-Savoie*, vénérable steamer à roues, qui n'est pas encore fatigué de procurer aux touristes des souvenirs de vacances, s'amarra, en battant l'eau, au ponton de Duingt. Un paysan, un photographe, en béret blanc et en blouse sanglée, une famille armée de bâtons ferrés débarquèrent.

M. et madame Daiffres et leurs deux filles eurent quelque peine à s'installer à l'arrière, sous le tendelet. Les passagers étaient nombreux, encombrants, presque tous surchargés d'accessoires. C'étaient, pour la plupart, des voyageurs venus d'Aix-les-Bains, et accomplissant ponctuellement, dans des itinéraires prévus, les programmes arrangés par les compagnies. Des couples de fiancés suisses mangeaient dans les coins. Quelques Anglais étaient reconnaissables aux larges carreaux qui quadrillaient leurs vestons et à l'insistance avec laquelle ils demandaient au capitaine de leur montrer le Semnoz, autrement dit (assurent les guides) le « Righi de la Savoie ». Ce Semnoz est une longue montagne, qui s'étale gauchement sur la rive méridionale du lac, et qui n'est agréable à voir qu'au moment où elle est bleuie par le clair de lune.

Le déjeuner venait de finir. Les garçons du bord achevaient de desservir les tables, où traînaient encore des nappes tachées de vin, des bouteilles de chartreuse, des fromages entamés, des pelures de poires.

Marcelle, assise près du bastingage, poussa le coude de Suzanne, en chuchotant :

— Regarde donc là-bas, ce monsieur à barbe en pointe, qui se promène de long en large. Ne dirait-on pas Noël Davril ?

— C'est drôle. Je crois bien que c'est lui.

Noël Davril, de son côté, avait aperçu les deux jeunes filles.

Il s'avança, souriant, son chapeau de paille à la main, courtois et un peu froid comme à l'ordinaire.

— Mesdemoiselles, quelle heureuse chance de vous rencontrer ici ! Je ne m'attendais pas à pareille aubaine !

Marcelle demanda :

— Est-ce que vous êtes installé dans le pays ?

— Oui, depuis un mois, à Talloires.

— Et nous à Duingt.

— Ah ! vraiment ?

Madame Daiffres s'avançait. Elle tendit la main au romancier. Puis ce fut le tour de M. Daiffres, enchanté de trouver un Parisien dans cette villégiature un peu rurale. D'ailleurs, il n'osait point parler à Noël Davril de ses livres. Il n'en connaissait que les titres, et n'avait pas voulu en permettre la lecture à ses filles.

On causa. L'homme de lettres fut aimable. Il écoutait ses interlocutrices d'un air trop attentif, comme un causeur qui a l'habitude de prendre des notes, et qui ne veut laisser perdre aucune impression. Suzanne le remarqua, et dit en riant, d'un vif élan, très gai, qui contrastait avec son allure ordinairement plus réservée :

— Oh ! monsieur Davril, je parie que vous allez nous mettre dans votre prochain roman !

Il regarda l'exquise personne qui lui parlait ainsi, fut amusé par la rougeur de pastel qui colorait le blond visage, par la franchise des yeux, par l'inflexion du cou, si délicat au-dessus de la fine collerette de mousseline rose, sous l'ombrelle blanche.

— Ne craignez rien, mademoiselle : je ne fais plus de romans.

Il dit cela d'une voix posée, grave, un peu triste, et tous, sans savoir pourquoi, demeurèrent quelques secondes en silence. M. Daiffres ranima l'entretien par des questions :

— Comment s'appelle cette montagne triangulaire, là au premier plan ?

— L'Entrevernes. C'est la fameuse « vague figée » de Theuriet.

— Ah ! parfaitement, appuya madame Daiffres.

— Et cette cime pointue, tout à fait au fond du lac ?

— Je crois que c'est l'Arcalod. L'ascension, paraît-il, en est très malaisée.

M. Daiffres était ordinairement implacable dans ses interrogatoires. Cet ingénieur, qui était indifférent à la beauté de la vie, sourd à l'appel des choses, rebelle aux caresses que nous prodiguent le soleil et les fleurs, voulait savoir le nom exact de tout ce qu'il voyait. Tels, ces pharmaciens dont le passe-temps consiste à coller des étiquettes sur des bocaux.

Le cours de topographie, imposé à Noël Davril, menaçait de s'éterniser, lorsque la *Couronne-de-Savoie*, ayant rasé la côte, stoppa devant Talloires.

— Me permettrez-vous, madame, d'aller vous présenter mes hommages au château d'Hétrey?

— Monsieur, répondit madame Daiffres très flattée, la course est bien longue, et je me fais scrupule de vous imposer un pareil dérangement. Mais nous serons à la maison après demain, dans l'après-midi.

Le bateau démarra, battit de ses aubes l'écume blanche des eaux bleues. La vieille abbaye de Talloires mirait aux transparences de la baie ses bouquets d'ormeaux et de tilleuls. Le rivage était agréable et propice. Les vignes verdoyaient sur les rampes douces. Le soleil, déjà incliné vers le Semnoz, répandait des clartés tièdes et des ombres indulgentes sur l'eau, sur le velours des collines, sur les forêts, sur les pierres stériles des sommets. Il semblait à Suzanne que la nature est quelquefois maternelle, qu'elle consent à être caressante et câline, pour apaiser, pour endormir notre cœur.

Les yeux purs de cette vierge, ces yeux innocents et bons, dont le regard était clair comme le cristal des fontaines, se posèrent avec amour sur le lac, sur la jolie courbe des baies, sur les horizons calmes et reposants qui passaient dans la lumière, sur ces forêts, ces vergers, ces montagnes, qui apparaissaient et s'en allaient, en une fuite trop rapide de visions désirées. Toutes les fois que nous sentons en nous une inclination à aimer, nous cherchons involontairement un asile béni, pour y abriter notre songe. Suzanne regretta, sans savoir pourquoi, ce paysage d'eaux limpides, de crêtes escarpées et de coteaux fleuris.

M. Daiffres, après avoir exprimé la joie qu'il avait eue à

retrouver Noël Davril, énumérait, à l'aide d'une carte d'état-major, les noms des pics, des bois, des villages, de tous les accidents de la côte.

— Voyez-vous, mes enfants, cette grande montagne rocheuse, c'est la Tournette. 2357 mètres. Sapristi! Plus à gauche, voici la Roche-Murraz, qui n'a que 1736 mètres... Oh! comme elle est drôle cette Dent de Lenfon, avec ses aiguilles! On dirait des stalagmites!

La *Couronne-de-Savoie* longea la paroi verticale du Roc-de-Chère, creusée en grottes, et s'arrêta devant Menthon-Saint-Bernard. Suzanne aurait voulu ne point repartir. Le paysage avait une grandeur et un charme dont elle ne pouvait détacher son esprit. Une heureuse vallée descendait vers les eaux, égayée de pampres, de peupliers, de saules, de ruisseaux et de prairies. Un calme village reposait dans cet asile, autour d'un clocher de pierre et d'ardoise. Les maisons, très basses, étaient abritées par des toits très hauts, véritables capuchons de charpentes et de tuiles, destinés à défendre les choses et les gens contre les pluies d'hiver, contre la neige, contre les colères des Alpes. Mais le radieux été avait chassé toute vision sinistre, toute inquiétude. Il semblait que l'on dût être heureux en cet endroit. Au-dessus des dernières maisons, dont les blancheurs s'éparpillaient dans les arbres, le vieux château des comtes de Menthon, perché sur une butte, surgissait d'un fouillis de forêts. Ainsi qu'une sentinelle séculaire qu'on aurait oublié de relever, il semblait encore surveiller, commander les alentours. Noble et charmant, ce décor était fait pour éveiller dans une âme romanesque des visions de vaillance et d'amour. Près du château, un col ouvrait de larges perspectives. Et, dans cette brèche, à l'arrière-plan, quelle admirable montagne, lointaine et énorme, bastionnée de contreforts, crénelée comme une forteresse, harmonieuse comme une acropole, dure, âpre, mais adoucie, rendue comme impalpable par la lumière légère, apparition colossale où le soleil à son déclin posait des tons d'améthyste pâlie, de laque rose, de porphyre clair et de jaspe agatisé.

— C'est bien joli, n'est-ce pas, Suzon? interrompit Marcelle. Quel beau sujet d'aquarelle pour Besnard!

M. Daiffres intervint, les yeux fixés sur sa carte.

— Ceci, mes enfants, c'est Menthon-Saint-Bernard, village de 237 habitants environ. On dit que c'est la patrie de saint Bernard, vous savez saint Bernard, le fondateur de l'hospice du Grand-Saint-Bernard, cet hospice où il y a des chiens... Il paraît qu'il s'est passé un miracle dans ce château. Nous irons voir ça... A gauche, cette montagne verte, ronde, boisée, c'est le Veyrier. Cette grande machine, dans le fond, c'est le Parmelan. 1855 mètres. Nous y monterons. Il paraît que la route est bonne. Les mulets vont jusqu'en haut, et on trouve une auberge dont les omelettes sont renommées.

Le bateau coupait le lac en biais, filait vers le port d'Annecy. Le soir tombait somptueux sur les eaux assombries. L'ombre lente envahissait les collines. Le couchant embrasait de pourpre et de carmin les cimes vermeilles, égrenait des pierreries sur les eaux. Dans les houles du lac, des clartés fauves, des luisants violets, des coulées de soufre en fusion, des reflets de topaze, des flambées d'incendie remuaient doucement. Ce fut un crépuscule tiède, lumineux et embaumé. Quand la *Couronne* accosta au ponton de Duingt, un fragile croissant de lune montait dans un ciel de turquoise et de perle, au-dessus de la masse sombre du Lenfon.

Ce soir-là, Suzanne demeura longtemps accoudée à la fenêtre de sa chambre, et regarda la nuit.

A toutes les personnes qui ont le goût du rêve, la nuit prodigue ses confidences. L'intimité entre le cœur des hommes et l'âme des choses devient plus familière, dès que la fête de la lumière s'est éteinte, et que la rumeur de félicité que le soleil faisait bruire aux profondeurs de l'univers s'adoucit et s'endort dans le recueillement et le repos. C'est dans le silence étincelant de la nuit divine, sous le regard des astres, que notre esprit, effaré d'angoisse et prêt à l'extase, a vu se lever, en formes confuses, les démons et les anges, les héros et les dieux.

Suzanne Husseau, fille de commerçant, belle-fille d'ingénieur, ancienne élève de l'école Maintenon, pourvue du brevet supérieur, regardait, songeuse, des choses éternelles. Les montagnes, sans couleurs et sans relief, dessinaient des silhouettes indécises dans l'air bleui de lune. L'étoile du nord était claire. Vénus brillait d'un éclat fixe parmi le scintillement des

Pléiades. On sentait, à la fraîcheur des brises, la palpitation de l'eau toute proche. L'arome des fleurs, le chuchotement des feuillages, le cri d'un grillon, des bruits indistincts, les mille frissons qui courent sur la beauté de la nature endormie, tout ce qui montait des vallées et descendait des cimes, inondait de délices et troublait d'inquiétude l'âme frêle et délicate, ainsi penchée vers le sommeil anxieux de la terre et des eaux. Ce spectacle n'avait point de date. Il n'était pas situé dans la durée. A peine localisé dans l'espace, il ressemblait à tant de décors, presque effacés, où notre race, obstinée à vivre, aurait voulu laisser la trace de ses joies et de ses peines : il répondait à l'instinct immémorial, insensiblement éveillé dans la candeur de cette âme d'enfant si neuve et si parfaitement bonne. Espoirs ingénus de la vingtième année, mirages de bonheur, visions inavouées, exigences absolues et fières du cœur virginal que l'expérience n'a pas encore accoutumé à se contenter du médiocre, fiançailles de l'esprit et du cœur, tout ce qui peut embellir la vie et tout ce qui peut l'attrister, tout cela s'épanouissait en mirages, flottait en brumes furtives parmi les splendeurs et les mystères de cette nuit. Minutes bénies, si rares et si courtes! Illusions, fantômes, que l'on voudrait saisir au vol. Les vrais déshérités sont ceux qui ne connaissent pas ces ravissements ni ces amertumes. Ils n'ont pas vécu.

Ce qu'il y avait de plus vivant ce soir-là, dans ces vastes perspectives de montagnes, dans cette mêlée d'arbres et de rochers, au milieu de ces masses dont l'immobile attitude gardait la trace convulsives des forces aveugles, jadis déchaînées, c'était cette tête blonde, si petite, si fragile, et illuminée d'immortelles images. L'univers y projetait quelques-uns de ses reflets mobiles; et, sous la métamorphose des apparences éphémères, vivait, durable et fixe, la puissance d'aimer, par qui tout se renouvelle et tout fleurit.

Cette fenêtre éclairée brillait, comme une étoile plus grande que les autres, jusqu'aux campagnes lointaines, jusqu'aux rivages de Menthon, jusqu'à Talloires.

Les heures passaient, transparentes et légères. Le croissant de la lune avait disparu derrière le Semnoz. Les objets semblaient s'abîmer, se dissoudre dans l'ombre plus noire.

Il était tard, lorsque Suzanne entendit trois coups discrets frappés à sa porte. C'était Marcelle, un peu inquiète.

— Qu'as-tu, petite sœur? J'ai vu de la lumière dans ta chambre. Es-tu souffrante?

— Pas du tout. Je me suis attardée à prendre le frais à ma fenêtre. Le clair de lune était si beau!... Tu es bien gentille d'être venue. Mais que vont dire nos parents s'ils savent que nous sommes debout si tard?

— C'est bizarre, je n'ai pas pu m'endormir, moi non plus. J'ai soufflé ma bougie, je l'ai rallumée. J'ai pris un livre. Je l'ai laissé... C'est sans doute le changement d'air... Que! beau pays, tout de même! Nous avons eu une riche idée de venir ici. Si nous pouvions y trouver quelques relations?

— Est-ce bien nécessaire?

— A propos, il ne faut pas oublier que M. Davril viendra après-demain. Je le trouve très bien, ce garçon. Comment l'as-tu trouvé cette après-midi?

— Mais je l'ai trouvé... comme à l'ordinaire.

— Moi pas. Il m'a paru tout drôle, tout chose, un peu mélanco, comme dit la petite Andrée Pangolin... Tu l'as tout interloqué, en lui disant : « Je parie que vous nous mettrez dans votre prochain roman. »

— C'est vrai. Je n'ai pas réfléchi... Pauvre garçon!... Mais tu sais, Marcelle, il est près de minuit. Si nos parents voient de la lumière ici, ils ne seront pas tranquilles...

— C'est vrai, chérie. Au revoir.

Marcelle se retira sur la pointe du pied.

XIV

Noël Davril n'avait point menti en disant à Suzanne Husseau qu'il ne voulait plus faire de romans. Ce jeune écrivain ne goûtait plus, dans ses travaux littéraires, le même plaisir qu'autrefois. Il regrettait le tour qu'il avait jadis donné à ses pensées et à son style? Il eût été presque disposé à se repentir de ses succès, si ce sentiment pouvait entrer dans le cœur d'un romancier heureux. La portion d'humanité qu'il

avait étudiée dans ses fameuses études de mœurs lui paraissait maintenant fort mesquine et très négligeable. Il avait presque honte lorsqu'il songeait au monde spécial qu'il avait peint, dont il n'avait pas sollicité l'applaudissement et dont les acclamations risquaient de compromettre sa renommée. Non, décidément ces clubmen amortis et mornes, ces dilettantes fatigués, ces jeunes snobs et ces fêtards grisonnants, ces dames affolées de confessions et de conférences, ces « perruches troublées », comme disait Jules Lemaître, ne méritaient pas qu'on regardât si longtemps au microscope leurs tares et leurs tics, leurs péchés mignons et leurs grosses malices.

Tous ces récits, toutes ces « tranches de vie », qui lui avaient coûté tant de peine, depuis ces *Maléfices* et ces *Heures crépusculaires* qu'Ollendorff avait édités, jusqu'à ces *Amours perverses* et à cette *Sensuelle dévotion*, qui avaient enrichi Charpentier et Fasquelle, lui semblaient maintenant si enfantins, lorsqu'il songeait à ce vaste univers où se battaient, plus que jamais, l'amour et la mort, où la concurrence des êtres attisait des haines héréditaires, où la lutte pour la vie redevenait barbare, où recommençait partout l'horreur de la guerre sociale ! Quoi ! Parmi cette fournaise où le chaos des appétits, des souvenirs, des fiertés, des espérances, laissait entrevoir, en lueurs incertaines, les linéaments d'une société nouvelle, s'attarder au boudoir d'une névrosée ou dans la « garçonnière » d'un de ces dégénérés que l'on appelle « viveurs », sans doute parce qu'ils ne vivent pas ! Décrire les élégances bourgeoises de quelques boutiquiers, parvenus à gagner et avides de jouir ! Cataloguer les truffes que ces gens mangent et font manger à leurs hôtes, toutes les fois que l'ostentation les oblige à ouvrir leurs portes ! Gaspiller un si grand talent dans cette friperie et dans cette cuisine !... Oui, sans doute, à faire ce métier, on gagnait sa vie. Certains écrivains savaient bien que les gravelures sentimentales attirent la clientèle riche. Ces jongleries sont d'un débit assuré, comme les chromos niaises et comme les photographies déshabillées. On est sûr d'être acheté, entre deux courses, par les désœuvrées et d'avoir une place, sur les oreillers garnis de dentelles. Mais quelle besogne, grand Dieu !... A Paris, la

griserie des obligations mondaines, le murmure des admirations, les bravos des mains gantées, la jalousie des camarades, l'étourdissement de cette absurde, vaine et amusante vie, font oublier les regrets, endorment les scrupules, surexcitent l'amour-propre. On est content tout de même, de voir son nom imprimé dans un journal, fût-ce dans une feuille achetée par des politiciens, vendue par des forbans et lue par des imbéciles. On finit par croire que tous les moyens sont bons pour arriver à ce sourd qui s'appelle, d'un nom bien mérité, le « gros public ». De succès en succès, de dîner en dîner, de poignée de main en poignée de main, on déchoit, sans apercevoir cette déchéance. Pendant ce temps, une ruine insensible détruit au fond de nous ce que la nature y a mis de plus précieux et de plus fort. Le poète meurt, et l'homme de lettres, pis encore, le « gendelettre », maladive et risible caricature, produit monstrueux d'une démocratie bourgeoise qui a confondu la gloire avec la publicité, et l'industrie avec l'art, attaque et dessèche toutes les sources où l'humanité voudrait puiser encore la vérité et la vie. Misères de notre civilisation, de notre luxe et de notre orgueil ! Nous avons tant fait, que la Beauté a déserté la terre. Nous gaspillons tout. Nos âmes sont émiettées, éparses, tiraillées de toutes parts. La France est devenue un royaume d'opéra bouffe, une Thélème triste, une geôle où l'on s'amuse, l'empire de la médiocrité. Nous vivons de notre passé; nous avons entamé le capital, et nous voyons venir, sans même avoir le courage de crier, la banqueroute prochaine. Nous ressemblons à ces joueurs décavés, qui traînent, en habit de soirées, sur les velours élimés d'un cercle et dont l'œil entr'ouvert voit blêmir une aube sinistre, l'aube inévitable, le jour où il faudra payer.

Toutes ces pensées, d'autres encore, qu'il serait trop long d'énumérer, montaient, confuses et douloureuses, à l'esprit de Noël Davril.

En cette crise de conscience, il était tourmenté par un scrupule qui le rendait injuste pour lui-même. Il était hanté par des idées de pénitence, presque de mortification. Il était inquiété par les analogies extérieures qui permettaient aux critiques malveillants de confondre ses écrits avec les entre-

prises avantageuses qui avaient procuré des bénéfices à plusieurs marchands d'historiettes plus ou moins grivoises. Il oubliait, par l'effet d'une contrition peu commune, que ses œuvres, à lui, ne ressemblaient guère, en somme, aux productions lâchées et lucratives dont il se croyait ingénument le complice. Des témoignages irrécusables lui prouvaient que le public n'avait pas suffisamment aperçu le fonds de moralité qui se cachait dans ses récits les plus audacieux. Rien ne lui était plus pénible que cette fausse interprétation d'un dessein où il avait apporté, avec une noble préoccupation d'art, les illusions d'un casuiste épris de justice, de bonté, et décidé à tout savoir pour tout guérir.

Il était venu dans ce pays pour y faire une cure. Il se croyait atteint de ce mal littéraire, qui a fait tant de ravages dans notre pays, et qui est né d'une fausse idée de la fonction et des prérogatives de l'écrivain. Davril s'accusait d'avoir parlé du péché avec une résignation presque friande. Il appartenait à cette génération, qui atteignit l'âge d'homme quelques années après la guerre, et qui avait assisté, trop jeune pour y porter remède, à l'effroyable désastre de la Patrie. Il avait ressenti, dès son entrée dans la vie, une courbature malaisée à guérir, une sensation de reins cassés. Historiographe de la grande neurasthénie, il avait été réduit trop tôt, comme tous ceux qui doutent d'eux-mêmes, à douter de tout. Ainsi que la plupart de ses contemporains, il avait voulu jouir. Mais, étant né délicat et subtil, il avait joui de son esprit. Paris, le Paris brillant, sceptique et amusé de l'Exposition du Centenaire, avait reconnu ses sentiments et ses sensations dans les « états d'âme » complaisamment énumérés et décrits par le célèbre virtuose des *Amours perverses*. Sa langueur inquiétante avait séduit les femmes. Et, de temps en temps, quand il daignait griffonner une chronique pour un journal, son humour pinçante, son impertinence incisive, sa phrase spirituelle et colorée, avaient conquis les hommes, déjà las de la lourde « blague » du boulevard. Outillé d'enthousiasme et d'ironie, attiré par l'actualité et amoureux d'histoire, il s'était amusé à surprendre le public en racontant, sur un ton moitié railleur, moitié attendri, des voyages qu'il avait faits jadis, avant ses premiers succès, en des pays

lointains. La critique, après avoir prédit cent fois que son talent « n'avait qu'une corde » et ne durerait qu'un temps, la critique avait désarmé, et crié au miracle. Le feuilletoniste littéraire d'une importante revue, avait dit en propres termes : « M. Noël Davril se renouvelle ! »

Hélas ! il craignait de ne plus se renouveler, le malheureux auteur à la mode. Juste au moment où les journaux l'encensaient, où les photographes le guettaient au passage, où les invitations à dîner pleuvaient dans sa boîte aux lettres, où tous les périodiques lui demandaient de la copie, son cœur dépérissait de sécheresse et d'ennui.

Un jour, ayant à écrire un article sur Ernest Renan, qu'il admirait et qu'il chérissait, il avait déchiré sa prose et renoncé à son dessein. Il avait découvert en lui-même — et il avait frissonné d'effroi, — une colère injuste contre son maître, contre l'initiateur auquel il devait le meilleur de sa pensée.

Dès le lendemain de son arrivée en Savoie, il avait songé que Taine a longtemps vécu dans ce pays. D'abord, il avait pris plaisir à retrouver partout le souvenir de ce grand homme. Puis, il avait senti cruellement, à force de s'interroger et de se tourmenter, que sa dévotion à la mémoire du maître était plus forte que sa fidélité à la doctrine.

Il comprenait bien, pourtant, que ces deux intelligences souveraines n'étaient point responsables des erreurs de jugement et des peines de cœur dont il souffrait. Il avait peut-être, comme la plupart de ses confrères, comme beaucoup de ses admirateurs, comme toutes ses admiratrices, affublé du nom de dilettantisme ce qui n'était, chez l'auteur de la *Vie de Jésus*, que scrupule scientifique, hésitation à conclure, méfiance des solutions présomptueuses. Le fatalisme de l'historien de la *Littérature anglaise* lui avait paru commode à masquer son propre découragement, ses défaillances, ses névroses, son nihilisme intérieur. Beaucoup de gens, sans se rendre compte du sacrilège qu'ils commettaient, avaient détourné de ses fins divines la science sacrée. Plus d'un avait tâché d'excuser les vices de son temps et sa propre immortalité en invoquant les conclusions provisoires d'une science inachevée. On avait profané les saints mystères. Noël Davril s'exagérait, en faisant

un retour sur lui-même, la part qu'il avait prise à cette profanation. Il souffrait.

Oui, c'était un homme malheureux, que Noël Davril. Dans la retraite où il s'était confiné, il avait juré de ne plus écrire. Le travail littéraire devenait pour lui un odieux pensum. Il n'avait emporté que deux livres : *le Salut est en vous*, du comte Léon Tolstoï et les *Pensées* de Marc-Aurèle. Le bréviaire de l'empereur stoïcien avait rasséréné quelque peu sa confiance, sans guérir sa blessure. Un matin, assis dans les bois du château de Menthon, il avait arrêté longuement ses yeux sur cette pensée : « Les œuvres des dieux sont pleines de providence. Les événements fortuits ne sont pas en dehors de la nature, c'est-à-dire de cet ordre dont la Providence règle l'enchaînement et le concert. » Bien que cette phrase fût obscure, il s'était relevé, un peu réconcilié avec lui-même, et avait entrevu, d'une âme plus sereine, les chances de l'avenir.

Puis il avait été ressaisi par sa mélancolie. Seul, dans cet hôtel de Talloires, parmi des boutiquiers en voyage, des fonctionnaires en vacances, des Anglais, des Américains ! Il touchait à l'âge où le sourire de la nature ne suffit plus à endormir notre souci et à peupler le désert décoloré où vagabonde notre âme en peine. Ce lac était beau, ces montagnes étaient belles, mais toutes ces splendeurs rayonnaient sur le cœur de Noël Davril comme un gai soleil sur un arbre défleuri. La nature ! L'avait-il assez regardée autrefois, et avec quel amour, quelle religion de néophyte admis à s'approcher de l'autel ! La nature avait été clémente à ses premiers rêves. La clarté des eaux, du ciel, des arbres, avait jadis illuminé ses yeux. Maintenant il n'observait plus le monde extérieur que par devoir professionnel. Les vagues, les branches, les fleurs, les étoiles n'étaient plus, comme autrefois, ses compagnes et ses amies, mais les accessoires de ses romans. Il ne les regardait plus pour son plaisir. Il étudiait la nature comme un écolier feuillette un dictionnaire, sans zèle et sans goût. Son attention, même aux heures où il s'efforçait à fixer la splendeur fugitive des choses, déviait toujours vers le gouffre intime où se traînaient ses pensées inertes, vers les souvenirs qui faisaient remonter à ses lèvres un affreux déboire, une saveur de cendre et de néant.

Pauvre Noël Davril! Les journaux d'Annecy avaient annoncé son arrivée. Les libraires d'Annecy avaient exposé ses livres en évidence, au premier plan de leurs devantures. L'hôtelier de Talloires le montrait, du coin de l'œil, à ses clients. Et, dans ses promenades solitaires, il retrouvait, au fond de sa mémoire, comme l'écho d'un glas, cette plainte d'un écrivain qui a manqué sa vie : « La gloire est le deuil éclatant du bonheur. »

XV

Le jour vint où Noël Davril devait, comme il l'avait promis, traverser le lac et monter au château d'Hérey, pour présenter ses hommages à madame Daiffres. C'était un mercredi. Il nota ce détail, machinalement, sur un petit carnet où il avait l'habitude de griffonner ses impressions. Puis, après l'indication du mois et de la date, il referma le carnet, le mit dans sa poche, ne voulant pas noter, pour la centième fois, les nuances des montagnes, et fort assuré que cette page, comme beaucoup d'autres, resterait blanche, symbole d'une journée vide. « Que vais-je faire chez ces bourgeois? songeait-il, tandis que la proue de l'*Allobroge* fendait l'eau bleue. Sans doute, ils vont m'inviter à dîner. Ils m'exhiberont peut-être à des indigènes ou à des touristes pour montrer qu'ils ont des relations littéraires. L'ingénieur est bon homme, mais si assommant, avec ses interrogatoires et ses chiffres! Brave femme, madame Daiffres, un peu trop pot-au-feu... La petite Marcelle, une aimable linotte, fort piquante, faite pour mettre du piment dans la vie d'un homme, un gentil *flirt*, si j'étais encore d'humeur à m'amuser aux balivernes... »

Sa rêverie continua. Il revit Suzanne, la jolie et discrète apparition de l'autre jour, les cheveux blonds, les yeux clairs, la mousseline rose, le petit front si pur, si sérieux, si volontaire en son exquise douceur. Celle-là, il ne pouvait la définir. Elle déroutait sa psychologie de moraliste moderne. Pas de place pour elle dans ses catalogues. Il avait valsé avec elle autrefois. Il avait senti, contre son plastron, le frôlement de son corsage. Elle lui avait dit gentiment, comme à tous les

autres danseurs : « Merci, monsieur. » Il revoyait encore la gracieuse révérence, les frisons d'or sur la nuque blonde, la fraîcheur des bras délicats et souples, sortant, si blancs, de la soie blanche... Après tout, c'était une jeune fille comme il y en a beaucoup. Et pourtant, depuis cette rencontre sur la *Couronne-de-Savoie*, depuis l'heure ensoleillée où leurs regards s'étaient rencontrés, il ne la trouvait pas tout à fait comme les autres. Deux vers d'un très vieux poète chantèrent dans sa mémoire :

La vierge est semblable à la rose
Qui fleurit dans un beau jardin...

« Non, pensa-t-il, ce vieux poète a dit une sottise. La vierge ressemble au mystère de l'eau dormante. Qu'y a-t-il, dans cet azur profond où le ciel se reflète, où les étoiles se mirent, et dont notre regard ne peut pas atteindre les profondeurs... qui sait?... »

— Duingt! Duingt! Duingt!

Le pontonnier criait ce nom à tue-tête, en amarrant l'*Allobroge* aux étais vermoulus du ponton. Noël Davril descendit à terre. Il marcha plus gaiement que de coutume. C'était un joli temps du mois d'août. La brise faisait chuchoter les feuilles aux ramures des châtaigneraies. Les prés étaient verts comme l'émeraude. Et dans l'herbe, les scabieuses ouvraient leurs corolles, comme des yeux jeunes et éblouis.

Le jeune homme s'arrêta un instant, pour regarder le moulin abandonné, à mi-côte. Ce pauvre moulin! Pourquoi ne tournait-il plus? Sa roue était encore solide; les planches étaient bonnes; les engrenages n'étaient pas édentés; l'axe tenait bon. Mais voilà. L'eau du torrent était tarie, et, dans la sécheresse de l'été, l'âme du moulin semblait évanouie, éparpillée aux quatre coins de l'horizon.

Marcelle, toujours aux aguets de quelque nouveauté, fut la première qui aperçut Noël Davril, grimpant le long du coteau. Elle prévint tout le monde, et quand la cloche retentit sous les voûtes féodales de la grande porte, le thé et les petits gâteaux étaient déjà sur la table du salon.

— Bonjour, monsieur, comment allez-vous? Comme c'est aimable à vous, d'être venu si loin!

— Madame, je suis trop récompensé de ma peine.

— Mon mari a parlé de vous toute la journée d'hier. Il est si heureux de vous avoir rencontré !

— Croyez, madame, que ce plaisir est partagé.

— Je vais envoyer chercher M. Daiffres. Il ne doit pas être loin... Suzanne, va donc voir s'il n'est pas sur la terrasse... Marcelle, ma chère enfant, offre donc à M. Davril une tasse de thé.

M. Daiffres entra, la main tendue, le sourire aux lèvres, la boutonnière ornée d'une rose. Il fut, comme à son ordinaire, correct et banal.

Madame Daiffres demanda s'il y avait, dans le pays, des gens « à voir ». Davril, qui, par habitude de romancier, observait tout, même les choses qui ne l'intéressaient pas, réussit à donner, sur ce sujet, quelques détails. Plusieurs membres de l'Institut avaient loué, pour la durée des vacances, des maisons rustiques à Menthon-Saint-Bernard. Ils se voyaient beaucoup entre eux, étaient fort gais, et ne frayaient pas avec le reste de la population. Rien à faire de ce côté. Également à Menthon, une famille de Marseillais, peut-être plus accessible. A Talloires, les jardins de l'hôtel Beau-Site et de l'hôtel de l'Abbaye étaient pleins de messieurs et de dames. Mais c'étaient des nomades, qui paraissaient trois jours à la table d'hôte, et s'en allaient vers d'autres horizons.

Par la fenêtre ouverte, Noël Davril montra, sur la rive opposée, tout au bord du lac, une maison blanche, que l'éclatant soleil faisait briller comme un bloc de marbre pentélique.

— C'est là, dit-il, que demeure le peintre Besnard.

— Oh ! Besnard ! J'en raffolle ! s'écria Marcelle.

Davril expliqua comment les plus célèbres tableaux de ce maître étaient nés là, dans ce cadre de lumière, de montagnes, de verdure et d'eaux changeantes. Ces « effets », ces fameux « effets » qui avaient stupéfié les académies, ces jaunes soufre, ces touches d'invraisemblable violet, ces jonchées de fleurs pourpres sur un fleuve d'or en fusion, venaient de Talloires. Le lac, en son éternelle métamorphose, avait ébloui le peintre et ensorcelé le pinceau.

Il s'abandonna, pendant quelques instants, au plaisir de

causer. Il n'avait pas eu, depuis plusieurs mois, une telle abondance de mots brillants et de pensées vives. Sa voix était bien timbrée, ferme et chaude, souvent musicale et chantante. Nul apprêt, d'ailleurs. Rien du pédant qui conférencie devant des dames. Les hésitations de la parole improvisée, une certaine façon de laisser des phrases en l'air, ou de revenir sur une impression, comme pour la raturer d'un geste brusque, donnaient à ses propos une singulière saveur. Il avait des distractions, qui lui faisaient dire parfois Menthon pour Talloires, sculpture pour peinture, Il se reprenait. C'était — pour combien de temps? — le Noël Davril d'autrefois, l'adolescent fantasque et charmant qui, au collège, avait noué sans effort des amitiés passionnées. Le poète qui était en lui, le poète dont il avait presque rougi, et qu'il croyait mort, lui dictait encore des paroles d'adoration fervente pour la nature et pour l'art. Oui, dix ans de littérature ironique, de cénacles, de salons, de journalisme, de succès mondains avaient compliqué, glacé, paralysé l'esprit et le cœur de cet homme. Et, ce jour-là, sans qu'il sût au juste pourquoi, assis entre un ingénieur et une ménagère, il cessait de jouer un rôle. Le masque dont il avait longtemps voilé son visage et son âme se détachait. Tout ce que la comédie parisienne avait mis d'artificiel vernis sur le fond de ses sentiments et de ses pensées, commençait à se dissoudre et à laisser voir la sincérité, vraiment ingénue, de ce sceptique et de ce blasé. Lui qui, si souvent, n'avait cherché, comme ses confrères et ses rivaux, qu'à étonner ses auditeurs, il avait aujourd'hui, comme le plus simple des hommes, le désir de plaire.

Suzanne écoutait.

Toute la famille reconduisit Noël Davril jusqu'à la vieille porte moussue qui était au bout du verger. Chemin faisant, M. Daiffres étendait vers les montagnes des gestes larges, ébauchait des plans d'excursions, combinait des itinéraires.

Lorsqu'il fallut se séparer, Suzanne tendit au romancier, avec une grâce un peu timide, sa main gantée. Elle se hasarda, jusqu'à dire de sa voix douce, en laissant errer vers lui ses yeux :

— Monsieur, j'ai été bien indiscrète envers vous, l'autre jour...

— Et comment cela, mademoiselle?

— Oui, oui, reprit-elle en essayant de rire, je vous ai fait une sotte plaisanterie sur votre prochain roman.

— Et vous avez eu bien raison! D'ailleurs, ne gardez point de remords ni de scrupules. A moins d'événements extraordinaires, je vous l'ai dit, je ne ferai plus de romans.

Noël Davril avait adopté, dès sa jeunesse, l'habitude de noter chaque soir, ce qu'il avait fait, ce qu'il avait vu, ce qu'il avait senti dans la journée. Il aimait à fixer ainsi toutes les images, tous les rêves qui resplendissent en rayons et s'évanouissent en fumée devant nos yeux, si vite inquiets, si vite consolés. C'était, pour lui, un moyen d'arrêter la vie au passage, de retenir le flot changeant des apparences, de ressusciter ce qui meurt en nous à toute heure, de vaincre la mort. C'est ainsi, qu'il était devenu, sans apercevoir son insensible progrès, un écrivain très maître de sa phrase, un moraliste très expert aux choses du cœur, un peintre très riche de couleurs et de nuances. Ses carnets — et Dieu sait s'il en avait amassé dans les cartons désordonnés de son cabinet de travail! — étaient comme une série de plaques photographiques, où toutes ses joies et toutes ses extases avaient projeté des reflets rapides ou des contours précis. Il les relisait quelquefois, et il prenait un plaisir mélancolique à se regarder dans le passé, comme dans un miroir terni. Il retrouvait là toutes les étapes de sa personnalité, lentement modifiée par les contacts, adoucissants ou blessants, de l'univers: d'abord le plaisir de voir, de découvrir la forme, la couleur, le mouvement, ce premier voyage à Paris, ce trajet en chemin de fer, où son crayon notait machinalement des fuites d'arbres, des échappées de plaines, des miroitements de fleuves; puis, au sortir de l'École de droit, ces trois années de vagabondage ensoleillé, avec un ami tendrement aimé : la Provence, l'Italie, la Grèce... Ah! dans ce printemps, déjà lointain, si son imagination eût été moins vive, et si l'absence de soucis et de devoirs suffisait au bonheur, il eût goûté la félicité parfaite... Ses yeux novices avaient cédé au sortilège de l'éternelle féerie. Il n'était amoureux que des belles lignes et des teintes suaves. Cet état de contemplation l'avait comblé de voluptés... Puis le retour aux villes occidentales avait troublé son cœur et ses

sens. La corruption du siècle l'avait touché, comme tant d'autres. Certaines journées étaient marquées, sur ses cahiers, d'un signe connu de lui seul. C'étaient les jours qu'il eût voulu effacer de sa jeunesse. Il y avait aussi, parmi ces papiers déjà vieux, des suites de pages blanches. On laisse volontiers s'éloigner dans la brume ce qui est indifférent ou médiocre. On ne voudrait garder du passé que le parfum des amours divines et l'arrière-goût de certaines souffrances, aiguës et chères. Il y a des journées que l'on voudrait rendre au néant.

A partir de cette après-midi heureuse et tiède où il avait franchi le seuil du château d'Hétrey, Noël Davril recommença de tenir assez exactement son journal.

XVI

Lundi, 7 août. — Je suis retourné chez ces Daiffres. Ils m'avaient invité à dîner. L'ingénieur est un peu ennuyeux. Sa femme est aimable et douce. Mademoiselle Marcelle, si jolie, fait bien du bruit pour son âge, et récite, à propos de rien, les cours de ses professeurs. J'ai reconnu, dans son babil, quelques bribes de certaines conférences, entendues, je crois, chez Bodinier. D'où vient que le souvenir de cette soirée évoque à mes yeux, dans cette chambre d'hôtel où j'écris, des images que je voudrais ne pas quitter?

J'ai lu, dans je ne sais quel livre de magie blanche ou d'analyse morale, que certaines personnes, par leur seule *présence*, ont des pouvoirs merveilleux. Ces personnes, sans rien dire, sans faire un geste, communiquent leurs pensées à ceux qui sont dignes d'écouter leur parole intérieure. Sans doute, dans la salle de ce château, jadis hanté par des apparitions fantastiques, il y avait une présence miraculeuse. Mais suis-je digne, moi, que les puissances surnaturelles se dérangent pour faire un miracle en mon honneur?

Je la vois encore, au fond de la salle. Elle est assise auprès de sa sœur, devant une table, sous la lumière rose d'un abat-jour transparent. Sa silhouette fine est enveloppée d'ombre. Elle brode, les cils baissés. Je vois nettement, sous la clarté

de la lampe, le dessin de la broderie : une fleur d'or et des feuillages vert-tendre. Le mouvement de son bras, en retirant l'aiguillée de soie, est soigneux et délicat. Parfois, le profil se penche vers l'ouvrage, et l'on voit de la lumière flotter dans l'or pâle des cheveux ondés.

J'entends une voix connue qui m'interpelle amicalement. Tiens ! c'est M. Daiffres, qui est assis à côté de moi sur un canapé. Il m'offre un cigare, et il ajoute :

— La fumée n'incommode pas ces dames.

Merci, mon bon monsieur Daiffres, mais je n'écouterai que d'une oreille inattentive les questions que vous me posez sur la littérature contemporaine ? Vous ai-je dit que le poète Verrines est un ange, et que le prosateur Mougon est un homme de génie ? Peut-être. Je suis distrait. Je pense à autre chose.

Elle s'est levée. Elle a rangé très gentiment sa broderie. J'ai entendu un petit bruit de cuillers et de tasses. Elle est venue vers moi : on eût dit que ses pas glissaient sur le plancher, elle ressemblait à une fée de l'ancien temps, en robe lilas, aux yeux de myosotis. La fée ne m'a pas touché de sa baguette. Elle m'a demandé simplement si je voulais du thé. J'entends encore cette question insignifiante, et je vois encore deux yeux, deux fleurs d'innocence et de lumière, épanouis dans le clair-obscur.

— Vous disiez, monsieur Daiffres, que le gouvernement a eu tort dans cette affaire des grèves de Vierzon ? Vous êtes dans le vrai, monsieur Daiffres, il a eu tort, le gouvernement, grand tort. Et, si j'étais ministre, j'interpellerais tous les députés. Pardon, je voulais dire justement le contraire. Mais vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

— Suzanne, tu devrais nous jouer quelque chose ?

C'est mademoiselle Marcelle qui a dit cela. Elle a bien raison. Je suis tenté de la remercier, de l'embrasser sur les deux joues, cette bonne et jolie fille.

Bruit d'un piano qu'on ouvre, d'un pupitre qu'on arrange, d'un cartonnier d'où l'on tire une partition. Je m'offre pour tourner les pages. Mes services sont agréés. Me voici tout près de la silhouette rose, du profil penché, des cheveux blonds.

Cette musique, si tendre, me caresse le cœur. On dirait un appel vers l'aurore. C'est une phrase bien simple, qui revient,

qui s'efface, qui revient encore, souple et fluide, parmi les surcharges de l'accompagnement, comme ces idées agréables qui, malgré le vacarme des gens ennuyeux et des besognes fastidieuses, chantent en nous des mélodies. Par la fenêtre ouverte, je vois le ciel, étincelant d'étoiles.

Pourquoi les voix se sont-elles éteintes si vite? Pourquoi me suis-je éveillé de ce rêve? Pourquoi ai-je dit — je me rappelle textuellement cet aveu : — «J'aime beaucoup Mendelssohn. »

Non, il n'est pas possible que cela finisse si vite. Je dois avoir l'air tout drôle, dans mon coin, à écouter l'écho de la musique déjà morte. Je sens que deux yeux m'ont regardé, non pas à la dérobée, comme tous ces yeux de femmes et de filles dont j'ai célébré jadis la grâce perverse. Ils m'ont regardé bien en face, pas longtemps, mais avec un bel éclat de franchise. Et moi, le romancier blasé, le chroniqueur incisif, l'ironiste professionnel — ah! pauvre diable! — je suis tout interloqué.

En pareil cas, la politesse exige que l'on fasse compliment aux jeunes filles, que l'on applaudisse du bout des doigts, que l'on dise, d'un air extasié : «Charmant, exquis, parfait, quel talent! » Moi, j'ai dit bêtement :

— Merci, mademoiselle!

Allons, il est temps que je demande congé. Ces gens finiront par croire que je suis fou. Après tout, M. Daiffres prend peut-être toutes ces excentricités pour des coquetteries d'écrivain. Il racontera sur moi des histoires, à son cercle. J'avoue que cela m'humilie.

Je suis revenu à Talloires au clair de lune, dans le bateau du passeur. Nuit très douce. L'eau, qui chuchotait le long du bordage, semblait me dire des mots de consolation. J'ai vu un paysage merveilleux, tout baigné de lumière bleue et de clartés dormantes. La Roche-Murraz, la Tournette semblaient aériennes, irréelles, perdues dans une brume d'argent qui grandissait les formes en effaçant les reliefs et en estompant les contours. Une planète d'or scintillait au-dessus des crêtes dentelées de Lenfon. Autrefois, j'aurais tâché de décrire cela. Aujourd'hui, cette besogne me semble superflue, et même impossible.

MARDI, 8 AOUT. — Je suis sorti de grand matin. Quelle lumière! Quel ciel! Quel sourire des eaux calmes! Les crêtes rugueuses de la Tournette, de la Dent de Lenfon, de la Roche-Murraz vibrent dans un frisson de torride clarté. La nappe unie du lac est moirée de remous très doux que la brise éveille.

Je me suis enfoncé dans les bois du Roc-de-Chère. J'avais emporté un livre. Je l'ai ouvert, et il m'a ennuyé. Je l'ai oublié je ne sais où. Fraîcheur des feuillées. La terre brune des sentiers est constellée de points lumineux qui tremblent. Une odeur d'herbe jeune flotte parmi les fougères et les mousses. C'est la première fois, depuis bien longtemps, que je suis repris par le charme des choses.

Ce lieu est plein de retraites, de solitudes, où l'on est bien pour songer. Les sentiers vont devant eux, sans savoir où. Par endroits, le lacis des rameaux est si dru, qu'on est embarassé pour s'en dégager. Les taillis se compliquent, s'embrouillent, déconcertent le marcheur. On sort d'un fourré, on voit un bout de lac qui miroite, la ligne courbe d'une grève. On rentre sous les couverts, et la vue plonge, en une échappée, vers des perspectives fuyantes de collines et de sommets. Les paysans, qui ne désespèrent jamais, ont disputé au rocher et à la broussaille des coins où ils cultivent, tant bien que mal le froment et la vigne. Des haltes semblent ménagées tout exprès pour le voyageur, près des sources qui jaillissent au revers des combes, à l'ombre des sapins. Je me suis assis sur un tronc d'arbre, qui semblait s'être couché là pour la commodité des gens fatigués. J'ai regardé le ciel, les bois, les fontaines. Il me semblait que je retrouvais de vieux amis, et que j'avais mille choses à leur conter.

SAMEDI, 12 AOUT. — Voilà trois jours que je me promène sans rien faire, presque du matin au soir. Je ne rentre à l'hôtel que pour m'asseoir à la table d'hôte, où deux Suisses et trois pasteurs protestants racontent, sans trêve, leurs exploits d'alpinistes. L'un deux est très satisfait, parce qu'il vient de faire l'ascension du mont Blanc, où d'ailleurs il n'a vu que des nuages.

Je me sens de l'amitié pour la Savoie. J'aurai du regret

à la quitter. J'aimerais à en fixer le souvenir dans une œuvre où je mettrais tout mon cœur et toute ma volonté.

Hélas! mon cœur et ma volonté! Qu'en ai-je fait?... Voilà longtemps que j'ai gaspillé les trésors qui étaient peut-être en moi. Elles ne reviendront pas, les années perdues. J'ai eu raison de dire à cette jeune fille que je ne voulais plus écrire de romans. Recommencer mes ennuyeuses histoires! Non, mille fois non.

J'en suis sûr, que cette jeune fille en sait plus long que moi sur la vie et sur la destinée. Son cœur charmant, son esprit gracieux et simple voient plus loin que nous autres, et valent mieux que nos pitoyables complications.

Ce pauvre Musset, dont nous avons tous, plus ou moins, copié le dilettantisme, n'a jamais su au juste « à quoi rêvent les jeunes filles ». D'où l'aurait-il su, n'ayant jamais vécu — comme moi du reste. — que dans l'habituelle compagnie des tristes viveurs et des célibataires professionnels. Et Flaubert, et Goncourt, que d'erreurs ingénieuses n'ont-ils pas accumulées, lorsqu'ils ont voulu toucher cette chose sacrée, légère, impalpable...

LUNDI, 14 AOUT. — J'ai encore songé à ma jeune fille. Décidément, elle m'occupe. Un peu trop peut-être. J'ai tort d'analyser ce charme, ce sourire fragile. Mais c'est pour moi une jolie vision, dans la solitude où je suis, que ce visage entrevu, ce profil pur, la lumière blonde de ses cheveux, et ces yeux couleur de ciel. Je suis moins seul, maintenant, quand je vais chercher dans les bois un peu d'apaisement et d'oubli.

Voilà qui est curieux. Elle ne saura jamais le bienfait dont je lui suis redevable. Je ne pourrai même pas l'en remercier. Je vois d'ici la figure que ferait madame Daiffres, si je disais à sa fille, en sa présence :

— Mademoiselle, j'ai fait hier, une bien agréable promenade. Il faisait très beau, et vous étiez avec moi!

MARDI, 15 AOUT. — Allons, je suis un peu fou! Cela durera sans doute le temps des vacances. Après quoi, je n'y penserai plus. Le fait est que cette jeune fille ne me quitte pas.

Je la vois partout. J'ai cueilli aujourd'hui trois cyclamens, en croyant que c'était pour elle. Quand j'ai reconnu mon erreur, j'ai senti une tristesse qui m'a rajeuni de dix ans. J'étais ainsi, aux heures bénies de l'adolescence, au temps où rien n'avait encore souillé ma pensée ni desséché mon cœur. C'est pourtant vrai, qu'il eût été bon de rester ainsi, de pouvoir goûter toujours la salutaire amertume de l'espérance et du regret.

Maladroits! nous avons saccagé tout ce qui donnait à la vie un peu de noblesse et de beauté. Nous avons « blagué », profané, pillé un trésor intime dont la moindre parcelle suffirait peut-être au rachat de nos vices et à la rançon de nos misères. Nous avons caché, comme des enfants pervers, les promesses de bonté, de dévouement, d'amour, qui germaient dans nos âmes. Et en jouant ce rôle de blasés nous sommes devenus, en effet, blasés et malheureux.

Nos professeurs nous ont encouragés à cette comédie. Ils sont venus tous, historiens, philosophes, critiques, et tous ils ont jeté leur pierre ou lâché leur coup de pied aux immortelles reliques dont vivait l'humanité. Ils ont infligé leur sèche rhétorique à la fantaisie des poètes, aux doléances des misérables, aux rêves des amoureux. Leurs formules ont attaqué tout ce qui est vivant et libre. Leur philologie a raconté l'histoire des littératures et des religions sur le ton d'un médecin qui étudierait un cas pathologique dans un hôpital d'aliénés. Ils ne font pas de différence entre l'épanouissement d'un poème et la pousse d'un champignon. Ils nous ont appris que l'univers n'est qu'un résidu de combinaisons chimiques. Ils ont compté ce qu'il fallait de phosphore pour fabriquer un homme de génie. A tout prendre, disent-ils, le fumier vaut la fleur, ces deux « produits » sortent du même laboratoire : nous établissons, entre les choses, une hiérarchie arbitraire. Le savant regarde le monde entier d'un œil impartial et serein. Et, posément, solennellement, ces « savants » nous expliquent la naissance d'une religion, l'éclosion d'un chef d'œuvre, comme une cuisinière compte les herbes dont elle assaisonne son pot-au-feu. Et voilà les grandes découvertes historiques des vingt-cinq dernières années de ce siècle, qui avait commencé par être lyrique, téméraire et conquérant. Le

raisonnement a tout sali, et l'ironie a tout ruiné. Nous avons appris notre rudiment dans une mauvaise école. Au sortir du collège, nous sommes déjà de petits vieux. Notre ressort intérieur est cassé. Parmi nous, les uns sont perclus et inertes. Les autres vont comme des manivelles affolées qui fonctionnent à vide. Nous répétons, avec une obstination sénile, des phrases dont nous ne pouvons plus nous débarrasser. Emprisonnés dans un réseau de sentences tyranniques, dont nous ne pouvons même plus apercevoir clairement la fausseté, nous balbutions des injures au sentiment, à la passion, à la sainte folie du cœur, toutes les fois que nous soupçonnons, chez nous ou chez les autres, une infraction aux règles de positivisme intellectuel que nous avons appris à respecter comme des dogmes de morale pratique.

Ces dogmes ne dureront pas. Ceux qui les ont inventés ne vivront pas dans le souvenir des hommes. L'humanité — et c'est justice — ne se souvient que de ceux qui ont laissé après eux des sources nouvelles de bonté ou de beauté. Ces conseillers de malice, ces ouvriers de mort n'ont laissé que des œuvres caduques, et le temps n'est pas éloigné, où leur nom sera effacé de toutes les mémoires. Mais, par eux, plusieurs générations de jeunes hommes ont été privées de jeunesse. Leur doctrine, comme un souffle d'hiver, a glacé et flétri notre printemps. Nous avons vu trop tard l'imprudence que nous avions commise en nous approchant d'eux, en les proclamant nos guides. Ils ont profité de notre erreur, exploité notre enthousiasme, et ils se sont moqués de nous. Ayant tari dans nos âmes les sources de la vie morale, ils furent les premiers à nous blâmer, à nous accuser, à dénoncer la jeunesse aux indignations publiques et aux vindictes du pouvoir. Mais, malheureux, cette jeunesse contre laquelle vous exercez maintenant votre éloquence, c'est vous qui l'avez faite ce qu'elle est. Vous vous plaignez d'un désarroi dont vous êtes les premiers auteurs. Si, parmi ces jeunes gens que vous avez désenchantés, les uns vont au socialisme ou à l'anarchie, les autres à la folie, d'autres au suicide, c'est qu'ils cherchent un refuge contre l'écho de vos paroles, et qu'ils veulent aller n'importe où, à condition de ne point vous rencontrer...

Je suis injuste en écrivant ceci. Je sens que je n'entre pas assez dans les nuances, qu'un bon logicien pourrait m'opposer des objections victorieuses. Mais on n'est pas équitable, lorsqu'on souffre. Et je souffre en me rappelant les aurores perdues, en songeant que j'ai laissé passer l'âge où l'on peut, sans ridicule, cueillir, pour une jeune fille entrevue, des fleurs qu'elle ne verra jamais.

MERCREDI, 16 AOUT. — Mes trois cyclamens sont dans un verre d'eau, sur ma cheminée. Je les ai gardés. C'est un enfantillage absurde. Mais personne que moi ne le saura. Ils me tiennent compagnie. Leur parfum subtil est un baume qui endort mon chagrin. C'est comme une offrande à une idole irréelle, à un fantôme qui bientôt va s'évanouir. Ils me parlent, tout bas, de celle à qui je les ai secrètement dédiés. Et je me surprends à rêver, dans ce tête-à-tête. Marc-Aurèle et Tolstoï se morfondent sur l'étagère qui me sert de bibliothèque. Reposez-vous, hommes excellents! Je n'ai que faire, pour le moment, de votre sagesse.

Réfléchissons. Mon « état d'âme » est singulier. Je rencontre par hasard une jeune fille, que j'avais vue dans le monde, que j'avais, il est vrai, mal vue. Je la considérais alors comme une fillette sans conséquence, jolie et banale réplique de la valseuse parée avec qui on a tourné cent fois. Je la revois, très blonde, très rose, très charmante — c'est incontestable — mais dans un décor fait à souhait pour la mettre en valeur, pour faire briller ses yeux et son sourire... Le soleil, l'eau bleue, les forêts vertes, les montagnes s'arrangent pour qu'en une minute d'extase je la trouve belle comme le jour. Je la quitte, mais un rayon de sa grâce est resté dans mon imagination. Je la revois trois jours après. Changement de décor. Cette fois, c'est la fenêtre ouverte sur la nuit, c'est la douceur du soir, l'amitié des étoiles, un corsage rose, un abat-jour de couleur tendre et une phrase de Mendelssohn, qui se liguent pour m'ôter la raison. Je l'ai vue venir à moi, comme une apparition céleste, sortant du mystère des clartés nocturnes. Je passe toute une soirée dans une espèce de contemplation dévote, stupéfiant par mes réflexions saugrenues un ingénieur et une bourgeoise, qui étaient assis à mes côtés.

Et, pour que rien ne manque à cette idolâtrie romanesque, je vais rêver au fond des bois et je songe aux idylles évanouies, Pyrame et Thisbé, Arcite et Palémon, Astrée et Céladon, Troïlus et Cressida. L'homme a toujours besoin de se figurer que son amour est sublime.

Voyons! Tout cela n'est pas sérieux. J'ai laissé passer la saison des fleurs, sans y cueillir la moisson divine, sans y faire la provision d'amour par qui toute ma vie aurait été embaumée. Maintenant, c'est trop tard. Tant pis pour moi.

Je ne peux pas vivre loin d'elle. Il faut que je la revoie, sinon je suis en danger de perdre le sens. Plus elle recule dans le passé, plus elle m'attire et me fascine. Je finirai par substituer à l'image terrestre de mademoiselle Husseau, belle-fille de M. Daiffres, ingénieur, la vision surnaturelle d'une madone vêtue d'or, constellée de pierreries, nimbée des sept rayons de l'Étoile mystique. Je finirai par chanter en son honneur, ces vers du vieux Spenser, dont je riais autrefois, quand je fréquentais les cénacles :

Son visage était si beau qu'il ne semblait point de chair, — mais peint du brillant coloris des anges, — clair comme le ciel, sans défaut ni tache... — et sur ses joues fleurissait une rougeur vermeille, — comme des roses répandues sur un parterre de lis, — exhalant des parfums d'ambroisie, — capables de ranimer les malades et de guérir les morts...

Je la reverrai un de ces jours. Sa présence réelle m'a rendu un peu fou. Sa présence réelle me guérira. Il est temps que je dissipe toutes ces illusions et tous ces mirages. Comme disait mon maître Stendhal, je « cristallise ». Littérateur, va!

JEUDI, 17 AOUT. — Hier, je me trouvais plaisant, et je riais de mes amourettes. Aujourd'hui, je me trouve odieux, et je suis tenté de m'indigner contre mes lâches complaisances. Moi, Noël Davril, romancier gâté par le succès, esprit sceptique, cœur blasé, oser songer à cette petite fille, à cette âme neuve qui s'éveille à la vie avec tant de confiance et de candeur! Sottise! Folie! Caprice coupable! Laissons cette enfant poursuivre les mirages que les jeunes filles aperçoivent entre deux figures de cotillon. Son âme est simple et charmante. Je

lui souhaite un bon mari. Le trouvera-t-elle? Les braves gens se font rares, même parmi les ingénieurs, les avocats et les médecins ou les simples rentiers à qui les mères prudentes font la cour.

XVII

DIMANCHE, 20 AOUT. — Je me suis décidé à retourner à ce château d'Hétrey. Il le fallait. Après l'accueil de ces aimables gens, j'étais obligé à une visite de remerciement. J'étais bien résolu, d'ailleurs, à leur annoncer mon prochain départ pour Aix-les-Bains.

Je montais le sentier, qui passe près du vieux moulin abandonné. Je méditais en moi-même les phrases mesurées et froides que j'allais dire. Je ne faisais plus attention à ces peupliers, à ces ruisseaux d'argent vif, que j'avais aimés, l'autre jour, en redescendant vers le lac.

Tout à coup, j'entends des voix, des rires. Au tournant du chemin, je tombe au milieu d'une compagnie en marche, dont M. Daiffres, plus estival que jamais, semble être le chef. Il vient vers moi, ce bon M. Daiffres, la main tendue; il me laisse à peine le temps de m'orienter, de chercher, parmi les chapeaux fleuris et les robes claires, l'image souhaitée dont je veux écarter la hantise. Je la vois: elle est là-bas, en bleu, avec un gros jeune homme qui semble l'ennuyer. Je la salue de loin. Elle me répond, en inclinant gentiment la tête, d'un air amical, surpris et content. Je salue madame Daiffres, je salue mademoiselle Marcelle. L'affable ingénieur me secoue la main.

— Vous veniez nous voir, monsieur Davril: ça, c'est une bonne idée. Nous sortons pour faire une promenade. Venez donc avec nous. On dit que c'est très joli, par là-bas, du côté du château de Menthon. Nous avons résolu d'y faire un tour avec quelques amis. Venez. Vous pourrez retourner à Talloires par les Bossons.

Je me défends mollement contre cette invite. Madame Daiffres insiste. Mademoiselle Marcelle, que j'avais mal regardée et qui est fort aimable, veut bien faire valoir les rai-

sons que j'ai de me laisser emmener au château de Menthon. Et j'entends, du côté du gros jeune homme, une voix très douce qui dit :

— Venez, monsieur Davril, vous nous ferez plaisir.

Mes résistances tombent. Et voici que l'ingénieur me présente le gros jeune homme :

— Monsieur Monastier... Monsieur Noël Davril, dont vous avez sans doute lu les œuvres.

M. Monastier prend un air entendu et fait un signe d'acquiescement.

Puis on me présente à quatre ou cinq jeunes filles, dont je n'ai pas vu la figure et dont j'ai oublié le nom.

Gaieté du lac. Les eaux molles et tièdes, couleur d'azur et couleur d'argent, frôlent de leurs franges d'écume les grosses pierres noires amoncelées sur la rive. L'eau est si pure, qu'on voit, comme à travers une glace, la végétation des fonds.

Il a été décidé qu'on ne prendrait pas le bateau à vapeur, jugé trop banal et trop encombré. Trois barques amarrées parmi les joncs et les lentilles d'eau, dans le petit estuaire de Duingt, tirent sur leurs cordes en dansant de joie.

— Cela ne vous ennuiera pas de ramer, n'est-ce pas? me dit M. Daiffres, qui a pris le commandement de la flottille.

— Comment donc, mais j'adore cet exercice.

Alors, cet homme méthodique, toujours préoccupé de savantes symétries, répartit les dames dans les trois barques en tenant compte des dimensions et des poids. Oh! que je voudrais savoir calculer comme cet ingénieur!

Je bénis les lois de l'équilibre; elles m'ont désigné, paraît-il, pour une yole en bois verni, qui tressaille au moindre ressac, et où je retrouve, parmi deux ou trois autres personnes sans importance, un visage et une robe bleue que j'aime décidément à regarder... Je suis enfin débarrassé du gros jeune homme. On l'a casé dans la plus forte barque, en compagnie de deux jeunes filles d'Annecy, très maigres.

M. Daiffres, avec une gravité d'amiral, commande l'appareillage :

— Avant, partout!

Et les rames, ouvertes et refermées, comme des ailes

plongent dans l'eau transparente et éparpillent, dans leur mouvement régulier, des pluies d'émeraudes, des gerbes de lapis, des gouttelettes de diamant.

Le plaisir du canotage est ordinairement salubre: mais il est divin, lorsque le rameur a devant lui une jolie barreuse... Je l'ai regardée, trop regardée. Elle était assise au gouvernail de la yole. Dans cette éblouissante clarté, devant cet horizon de montagnes, sur ces eaux pures, aussi fraîches que son âme, elle m'apparut comme une de ces figures irréelles qui sourient à la foule dans l'or gemmé des mosaïques, ou dans le cadre d'une ogive parmi les paysages illusoires et les paradis d'un vitrail. Sa chevelure l'auréolait d'un nimbe d'or. Je remarquais aussi — car je ne puis me débarrasser d'une funeste habitude d'analyse — l'air sérieux de son visage, l'attention qu'elle mettait à diriger notre marche vers le but par les voies les plus droites, le pli de volonté, furtif, qui parfois creuse un pli entre ses deux sourcils, pli de vaillance et de force, vite effacé par l'épanouissement du sourire. Ses yeux étaient pleins de lumière. Oh! je le sens — mais trop tard, — la bonne route serait celle que sa main si frêle et si forte aurait tracée. Le cœur se fond en délices et se noie d'amertume, lorsqu'on songe à ce qui aurait pu être, à *ce qui ne sera pas*.

Nous sommes allés dans les bois du château. On y monte par une route qui tourne, comme une allée de parc, entre deux rangées d'acacias, de noyers et de hêtres. Toute la compagnie se récrira d'admiration. Mais, aujourd'hui, je n'ai presque point vu le monde extérieur. Je garde seulement, dans les yeux et dans l'oreille, dans le cœur, un frémissement de feuillages, le bruit d'un torrent qui se hâte joyeusement de caillou en caillou et de chute en chute, un pont rustique jeté sur les eaux courantes, les grappes rouges d'un buisson d'épine-vinette, une bâtisse féodale, de nobles profils de montagnes, un pré parfumé de flouve, et surtout une sapinière où le soleil, rayonnant à travers la colonnade serrée des grands arbres, épandait sur la terre brune des traînées d'or.

Je regardais une merveille et j'écoutais une musique près de qui toutes les harmonies de la nature ne sont rien. Je voyais ma vie telle qu'elle aurait dû être, le chemin fleuri de fleurs divines, je devinais l'appui d'une main délicate et douce,

l'appel quotidien de la voix chère, l'amour invincible et charmant, plus fort que la mort. J'ai goûté quelques instants d'illusion. Je me figurais que cela ne devait pas finir, cette montée avec elle, vers les cimes.

Que lui ai-je dit? Et que m'a-t-elle dit? Presque rien. Mais chacun sait que dans les conversations qui sont obligées d'être prudentes, il y a toujours, sous la trame des propos convenus et des réflexions banales, un fil inaperçu, où courent nos plus intimes pensées. Ce secret n'est visible qu'aux yeux qui se cherchent. Parmi les sapins nombreux et forts, dans cette heureuse vallée qui descend en pentes si douces vers la fraîcheur du torrent, il m'a semblé que, malgré les paroles inutiles, l'accord de nos pensées disait, sans que personne autour de nous pût en rien voir, l'entente, déjà presque achevée, de nos deux cœurs.

Hélas! qu'ai-je écrit là? Je voudrais croire que j'ai dit la vérité, et je n'ose penser à un bonheur que je ne mérite pas.

Elle a toutes les grâces prévenantes des âmes qui font l'aumône sans recherche et sans effort. Son ingénieuse bonté a voulu me plaire. Elle s'est mise en quête, pendant cet entretien trop court, de ce qui pourrait amuser ma fantaisie. Et, justement, par l'effet d'une finesse bienfaisante, elle a évoqué à mes yeux, sous les sapins, dans cette ombre propice aux haltes brèves, un des poètes que j'ai le plus aimés. J'ai été surpris de trouver, en cette jeune fille, un si profond sentiment de la poésie. Je vois bien que l'art n'est pas pour elle un vain luxe, et que sa précoce intelligence y trouve la source de beauté d'où monte jusqu'au cœur des hommes l'ivresse légère sans laquelle nous n'aurions pas la force de vivre. Je ne veux pas transcrire tout ce que m'a dit sa voix. Je craindrais d'en faire évanouir le charme. Esprit droit et gracieux, raison ferme et hardie, très supérieure à son âge, elle est bien telle que je l'avais rêvée. Nous parlions des poètes anglais, du vieux Chaucer, que j'aime et qu'elle connaît. Et moi, fort imprudemment, je lui dis ces vers :

Je remercie le Seigneur. Il m'a infligé les souffrances de l'amour. Il m'a donné par là une force invincible. Car je suis ainsi dans la véritable voie, pour fuir toute sorte de vice et de péché.

L'amour me mène si bien à la vertu, que de jour en jour ma volonté s'amende. Celui qui dit qu'aimer est un vice, ne sait pas ce qu'il dit, ou bien c'est un envieux...

— Que cela est beau ! dit-elle, devenue subitement grave.

Il me sembla qu'une rougeur furtive colorait sa joue. Et, l'instant d'après, elle me parut pâle. J'avais presque perdu le sens. Il me restait tout juste assez de raison pour ne point parler de moi, pour ne pas risquer des paroles irréparables. Nous marchions sans rien dire. Les aiguilles des pins, les faînes, les branches mortes faisaient un bruit léger sous nos pas. J'avais envie de reprendre la suite du divin poème. Je n'osai pas.

Nous étions arrivés à un endroit où le torrent coupe le chemin. Je l'aidai à passer sur les pierres plates et glissantes. Elle mit sa main dans la mienne, très peu de temps, assez pour me donner la joie de la soutenir.

L'eau courait en volutes sur les cailloux, se filtrait aux fissures des rocailles, tombait en cascades, s'étalait en nappes transparentes, s'arrêtait dans des vasques de pierre, faisait miroiter au soleil, avec cette coquetterie dont les choses nous donnent quelquefois l'exemple, sa limpidité de cristal. Un églantier inclinait ses branches vers une source. Devant nous, une butte très âpre, encombrée d'un chaos d'énormes blocs, barrait la route. Sur les crêtes, au flanc des monts, les sapins mêlaient leur verdure sombre au feuillage pâle des bouleaux et des hêtres.

— Il faut nous arrêter, dit-elle, avec un sourire pensif que je ne lui connaissais pas. Nous voilà presque arrivés à la ravine aux cyclamens. Il faut attendre les autres.

Et, tandis que je cherchais une réponse qui ne vint pas, elle se pencha vers le torrent, et but quelques gouttes d'eau qui ruisselèrent dans ses doigts, comme des perles.

Je me retournai. Je vis le gros jeune homme qui montait la côte, essoufflé, apoplectique, le front en nage, le gilet déboutonné. Il me dit :

— Nest-ce pas qu'il fait chaud ?

— C'est vrai, monsieur Monastier, il fait horriblement chaud.

Mademoiselle Marcelle, sautillante, le visage animé par cette course au grand air, vint à moi, les lèvres rieuses :

— Ce n'est pas bien, ce que vous faites, monsieur Davril. Vous confisquez ma sœur. Avez-vous dû en faire, de la littérature, tout le long du chemin !

— Mais, mademoiselle, je vous assure...

— Pardon, pardon, ma sœur aime tant la littérature, qu'elle est toujours contente lorsqu'elle trouve des gens qui savent dire des vers ou qui en font. A propos, monsieur Davril, vous avez dû faire des vers autrefois. Serait-il indiscret de vous demander d'en réciter quelques-uns.

— Oh ! mademoiselle...

Monsieur et madame Daiffres arrivaient, un peu fatigués par cette longue course. Madame Daiffres dit à son mari :

— Si tu m'en crois, nous laisserons les jeunes gens monter plus haut, à cette ravine où l'on trouve, paraît-il, tant de cyclamens. Nous les attendrons ici. Il fait bon à l'ombre, près de l'eau.

M. Daiffres ne fit pas d'objections.

Au haut du premier gradin de la Dent de Lenfon, après quelques instants de dure montée parmi les éboulis de pierrailles, on trouve une profonde crevasse, creusée entre deux falaises montagneuses, par des écroulements de roches ou des convulsions du sol. Pour entrer dans cette ravine, où les cyclamens fleurissent parmi la fraîcheur des mousses, il faut traverser un hallier de plantes enchevêtrées. Nul sentier. Le fouillis des buissons est presque inextricable. On se croirait à mille lieues de la civilisation et des hommes. Celui qui voudrait mourir dans le mystère ferait bien de se tuer là. On y respire une bonne odeur d'eau vive et de plantes jeunes. Quand on entre dans cet asile, les feuilles, les fleurs, les rejets fouettent l'intrus au visage, comme s'il commettait une profanation. Par endroits, il y a d'étroites éclaircies, des pelouses, des nids de verdure et d'ombre, où l'on voudrait s'arrêter, demeurer longtemps, loin des rires indiscrets et des conversations fâcheuses, afin d'y suivre à loisir quelque chère vision.

Plusieurs fois, je me trouvai seul, pas loin d'elle. Je ne voyais plus que la clarté bleue de sa robe, à travers le mobile rideau

des branches et des feuillages. Je la regardais avec une tendresse amusée. Elle était si attentive à sa tâche, si fidèle à cette habitude qu'elle a de faire bien tout ce qu'elle fait! Elle s'enfonçait au plus profond de ces solitudes vierges, descendait dans les creux, parmi les roches moussues, écartait les obstacles, allait droit devant elle, sans hâte, sans inquiétude, sans peur. Ses joues étaient colorées de rose vif par le vent, par le soleil, par le plaisir de l'investigation aventureuse. J'entendais, tout à côté, mademoiselle Marcelle qui *flirtait* avec M. Monastier, faute de mieux. Une des jeunes filles d'Annecy poussa des cris d'orfraie parce qu'elle avait failli mettre le pied sur un lézard.

Ma cueilleuse de fleurs revint avec une ample moisson. Et, entourant de feuilles fraîches sa gerbe odorante, elle me dit :

— Vous ne sauriez croire combien j'aime ces endroits où il n'y a pas de chemins.

Je ne sais ce que j'ai répondu. Mais voici, exactement, ce que j'aurais voulu dire :

O chère et innocente amie, venue trop tard à la rencontre d'un malheureux qui n'est plus digne de vous, il y a, dans ma vie, où votre rayonnement pourrait jeter tant de lumière, une complication et un désordre plus malaisés que les fourrés, les précipices et les pièges de ce bois sombre. Il faudrait une main comme la vôtre, pour y découvrir des sources et des fleurs.

GASTON DESCHAMPS

(La fin au prochain numéro.)

A PROPOS

DU

FILS DE L'ARÉTIN

Il n'est point, dans l'histoire des lettres, de mémoire plus décriée que celle de Pierre l'Arétin. Figure inquiétante et symbole d'infamie, il tiendrait une place d'honneur en quelque galerie de portraits sinistres, entre le maréchal Gilles de Retz, le Barble-Bleue de notre XVe siècle, et le marquis de Sade, dont la luxure fit peur même aux libertins du XVIIIe. Ses œuvres ne sont connues que d'un petit nombre de lecteurs. La précieuse collection de ses lettres intéresse surtout les historiens de la peinture italienne; ses comédies, incohérentes et spirituelles, pillées dans les contes de Boccace ou dans nos fabliaux, amusent encore les lettrés curieux de savourer la langue populaire et populacière de l'Italie aux temps de Léon X et de Paul III; mais on n'a plus le courage de feuilleter les traités mystiques et hagiographiques de ce parfait impie, et presque tous les exemplaires de ses *Sonnetti lussuriosi*, le monument de sa gloire et de sa honte, ont été brûlés par la main du bourreau. Sa littérature, ignorée, méprisée, semble légendaire. On n'en parle qu'avec

une vague anxiété, comme on faisait au moyen âge du *De Tribus Impostoribus*, livre que personne n'a jamais osé lire. Il est vrai qu'il ne fut jamais écrit.

Contemplons face à face et de près le personnage; il est original, pittoresque, très vivant, sans vergogne, sans conscience; pamphlétaire atroce qui choisit la terreur comme instrument de fortune; courtisan rompu à toutes les élégances, à toutes les bassesses de la mendicité; un écrivain qui joue de l'épigramme comme d'autres du couteau, un bohème passionné pour les plaisirs vils, les beaux tableaux, la musique de chambre et la vaisselle d'argent; un Italien qui s'arrange gaiement des opprobres et des misères de l'Italie. Tel qu'il fut, avec tous ses vices, toute sa perversité et tout son esprit, l'homme vaut bien un quart d'heure de psychologie.

Il était parti de très bas, cet enfant de la querelleuse Arezzo, fils d'un cordonnier, peut-être bâtard d'un gentilhomme, de bonne heure éloigné de sa famille et lancé tout jeune dans le vagabondage. Apprenti relieur à Pérouse, il s'ennuie vite des livres d'autrui, rêve de Rome, et se jette un matin, sans un écu, sur le chemin de la ville pontificale; il entre au service d'un marchand, se glisse au Vatican, près de Léon X et des Médicis romains, s'attache au cardinal Giulio, le futur Clément VII, puis à Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue. Les seigneuries qu'il fréquente lui tournent la tête, il se croit tout permis, comme aux laquais de bonnes maisons; il écrit ses premières satires, se moque de la maîtresse d'un évêque, reçoit cinq coups de poignard dans la poitrine et plusieurs au visage, passe au bâtard Médicis. Jean des Bandes Noires, et devient, sans scrupule de pudeur, son plus intime favori. Un boulet brise la cuisse du grand *condottiere :* l'Arétin recueille son dernier soupir; il reparaît à Mantoue, écrit des libelles, des almanachs, un pamphlet bouffon contre la cour de Rome. Gonzague, qui était capitaine général de Clément VII, était sur le point de faire assassiner notre homme, quand survint la grande catastrophe de l'Église et de l'Italie, l'invasion de Bourbon, le sac de Rome, le pape captif au château Saint-Ange, Rome violée et torturée par les barbares. la papauté souffletée et déshonorée par l'Empire.

Un long cri de colère et de douleur courut alors sur tout l'Occident. Les bons chrétiens frémirent à la pensée que les chefs sacrés de saint Pierre et de saint Paul avaient été jetés au ruisseau par les luthériens allemands, les plus augustes basiliques saccagées par les catholiques espagnols, le tombeau de Jules II profané, et que le Saint-Père mourait de faim et de peur, avec ses cardinaux, au fond de son inutile forteresse; les artistes pleurèrent sur les *Stanzes* du Vatican converties en corps de garde et la *Dispute du Saint-Sacrement* outragée par les lansquenets de Frondsberg: les rares Italiens qui haïssaient l'étranger pressentaient la servitude séculaire de la péninsule; les politiques de l'Europe entière voyaient avec angoisse Charles-Quint fortifié par la ruine de l'Église et la dégradation morale de l'Italie.

Cet ineffable malheur mit en joie Pierre l'Arétin. Il avait alors trente-trois ans. Sa destinée et son génie se fixèrent à cette heure tragique. La papauté était vaincue. Il n'avait rien à espérer, pour l'heure présente, du Vatican. Il s'empressa d'insulter Clément VII en vers et en prose, d'écrire à l'Empereur pour glorifier le guet-apens: puisque la barque apostolique faisait naufrage, il était naturel que lui, à qui ces Médicis avaient donné le vivre, l'habit et le couvert, sautât allégrement sur le vaisseau de César. « Que maudite soit Rome! s'écrie le pécheur de sa comédie de la *Courtisane*, maudit soit qui reste à Rome, qui l'aime et croit en elle. Et, je le dirai à la honte de Rome, je croyais que le châtiment que lui a infligé le Christ par la main des Espagnols l'eût faite meilleure, mais elle est plus scélérate que jamais! » Le pape Clément, qui ne savait plus que soupirer et gémir, se répandit en lamentations sur la méchanceté du renégat. Les familiers du pontife répondirent par des sonnets chargés d'injures. Ils proclamèrent que l'Arétin était le *condottiere* des ruffians et des bandits de la péninsule.

C'est à Venise qu'il reçut ces douceurs. Il avait choisi Venise pour sa patrie définitive. On y pensait, on y parlait très librement. Venise était un lieu d'asile où se réfugiaient les âmes les plus nobles et les pires coquins de l'Italie. La Seigneurie vénitienne, sur laquelle on eut tant de préjugés, n'était d'humeur difficile que sur les choses de la politique extérieure.

On vivait là-bas fort agréablement, à la façon d'Héliogabale ou de Trimalcion; le masque, la gondole et les ténèbres de la lagune abritaient les folies les plus perverses; mais il ne faisait pas bon de rôder, en manteau couleur de muraille, autour du palais des ambassadeurs, de recevoir de Ferrare ou de Milan un billet équivoque. L'Arétin, qui ne se souciait point de rien cacher, vécut à Venise, jusqu'à son dernier jour, comme en une maison de verre, et le spectacle qu'il nous y donne est peu flatteur pour les belles-lettres.

Je laisse de côté ses mœurs, qui n'eurent rien d'original, et ne pouvaient scandaliser son siècle, les courtisanes, les chambrières et les mignons. C'est le spadassin de plume que je veux seulement décrire, l'homme qui fit servir à son égoïsme et à ses convoitises ses haines, ses enthousiasmes apparents, ses flatteries et les terribles coups de griffes dont il gâtait même ses caresses. « Avec une bouteille d'encre et une main de papier, disait-il, je tire de la sottise d'autrui deux mille écus de rente. » Il en tirait de bien autres revenus. Du fond de sa lagune, il tendait la main à l'Italie entière, à la Chrétienté, au Grand Turc, à Clément VII, pour la dot de sa sœur, à Paul III, à Jules III, aux cardinaux, aux princes, aux banquiers, à Charles-Quint, à François Ier, au connétable de Montmorency, au roi d'Angleterre, aux peintres, aux sculpteurs, à Soliman, à Barberousse. Pour un sonnet, cent écus d'or, un tableau, une pièce d'orfèvrerie; pour un poème, une pension, un collier de chevalier enrichi d'une prébende: à ceux qui paient argent comptant, trois mois d'adulation; à ceux qui font la sourde oreille, la menace d'abord, puis la calomnie, la satire venimeuse, un flot de boue versé sur les épaules. Et les plus hauts personnages, papes, artistes ou rois, épouvantés d'une telle audace, l'accablent de leurs bonnes grâces.

François Ier lui promet une rente de quatre cents écus: Charles-Quint le fait chevaucher à sa droite; Jules III l'accueille dans l'assemblée solennelle du Sacré-Collège et le baise paternellement au front. Mais l'Église romaine était alors fort gênée dans ses affaires et Pierre dut se contenter du baiser du pape. « Le Saint-Père, dit-il, m'a donné l'accolade, mais ses baisers ne sont pas des lettres de change. » Il écrivait

à l'un des gentilshommes du roi de France : « Je ne vis pas de fumée et Sa Majesté n'a pas même daigné s'informer si je mange. La chaîne d'or qu'elle m'avait promise a été trois ans en chemin ; il y en a quatre, qu'elle ne m'a pas donné seulement le bonjour. Je me range du côté de celui qui donne sans promettre. » Quêteur implacable, débauché prodigue, qui faisait, disait-il, fondre l'or comme neige au soleil, il ne présentait pas seulement son éternelle tire-lire au delà des Alpes ou des Apennins : il frappait impérieusement soir et matin aux portes des bons Vénitiens, ses hôtes, à qui son ombre seule donnait la fièvre.

Au carnaval, la coutume était de se faire, entre amis, de petits cadeaux. Il fallut dès lors réserver toujours la part de l'Arétin : c'était une assurance, un abonnement contre la diffamation. Mais le poète ne se contentait pas à peu de frais. « Le jeudi d'après carnaval, il me fut présenté un morceau de quartier de veau, misérable au possible, si bien que j'en fis rompre le carême à un chien, lequel, s'il savait parler comme il sait aboyer, vous en rendrait les grâces que mérite un si maigre don. » Le billet est adressé « à un Avare », qui dut regretter un rôti si mal employé.

Alors il se décerne avec sang-froid le titre bien mérité de « Fléau des Princes ». Et les princes, qui le redoutaient, lui répondirent en souriant qu'il était *divino*, un homme vraiment divin. On allait à lui comme au dispensateur de la gloire et du déshonneur. Même les personnes obscures, assez heureuses pour n'être exposées ni à l'une ni à l'autre, affluaient à sa maison, afin de contempler le visage du pamphlétaire et piquer ses assiettes. « Ils viennent me rompre la tête et les marches de mon escalier se creusent sous leurs pieds comme les pavés du Capitole sous les roues des chars de triomphe. Les Turcs, les Juifs, les Indiens, les Français, les Allemands, les Espagnols assiègent continuellement ma porte : jugez du nombre des Italiens ! Je suis assailli de capitaines, de prêtres et de moines. Chacun vient me conter les sujets de plaintes qu'il s'imagine avoir. Je suis l'oracle de la vérité, le secrétaire du monde. »

Parfois, il affectait de reprocher à ces indiscrets courtisans l'ennui qu'ils lui causaient ; il aspirait à la paix, à la solitude,

à l'oubli : mais le parfum grossier de cet encens lui semblait très doux à respirer et la lâcheté de cette clientèle où les simarres violettes des évêques se mêlaient aux cuirasses ciselées des seigneurs lui inspirait encore plus d'orgueil que de dégoût. Il était donc, lui aussi, le pauvre petit relieur de Pérouse, le page misérable des Médicis, il était un Mécène, un grand d'Italie, un patron de la Renaissance ! Des multitudes de parasites se ruaient à sa salle à manger, célébraient ses ragoûts, son orchestre et ses vins. « On ne dira jamais que j'aie fermé aux foules mon hôtellerie, pendant ces quinze dernières années. C'est le moyen de maintenir ces gens-là dans le perpétuel désir de me voir en vie. Car, moi mourant, c'est pour eux l'hôpital. »

Il était bien désormais le roi, ou plutôt le tyran de l'opinion, un maître ironique, capricieux, tels qu'avaient paru jadis, dans l'ordre politique, les Visconti ou les Malatesta. Il ne se refusait plus aucune insolence. Il imprimait en tête de ses livres : « Pierre l'Arétin, homme libre par la grâce de Dieu. » Il feignait de croire que Dieu étendait la main sur son front couronné du laurier poétique ; aux médailles frappées en l'honneur de son immortalité, il osait se vanter d'être le chevalier de la vérité, le bouclier de la vertu. Ne croyez pas qu'il devînt fou alors, par l'effet troublant de sa propre puissance ; il n'y eut jamais de tête plus froide, de plus tranquille cynisme. C'est un virtuose italien, moins nerveux, moins bravache que Cellini, que l'imagination n'emporte jamais au delà de ses intérêts, de sa convoitise ou de sa passion réfléchie. Il sait ce qu'il faut rabattre des monstrueuses louanges que lui prodiguent même les gens d'Église. Ils le citent du haut de la chaire sacrée, l'appellent Fils de Dieu, la colonne, la lampe du sanctuaire, le docteur suprême, plus grand que Jérôme, Augustin ou Grégoire, le nouveau Jean-Baptiste, le second Jean l'Évangéliste, à qui peut s'appliquer la parole du Christ au premier Saint-Pierre : *Beatus es, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater noster qui est in cœlis.*

Que le Sansovino, le Tintoret aient été les compères de l'étrange apôtre, cela n'est point pour nous chagriner. Évidemment, la conversation de l'Arétin, piquante et mordante, devait charmer des artistes d'un mysticisme aussi discret. Mais

je suis plus déconcerté de surprendre le vénérable Titien, orné de sa longue barbe grise, en ces priapées vénitiennes où je pense que Pétrone eût pris des notes avec un plaisir extrême. Que le comte d'Arundel, ambassadeur de Jacques Ier, ait fait amplement bâtonner le libelliste par cinq ou six de ses valets, c'est, pour les honnêtes gens, une assez médiocre consolation. Mais que Michel-Ange ait tenu, jusqu'à la fin, rigueur à l'Arétin, à la bonne heure! Cette âme farouche et chaste qui avait résisté à Jules II et s'était dérobée aux séductions de Léon X, le Michel-Ange des Prophètes et des Sybilles, repoussa l'amitié du « Fléau des Princes ».

Vainement l'Arétin lui prodiguait ses flatteries, le déclarait plus auguste que l'Empereur lui-même, le suppliait de lui abandonner pour sa galerie un morceau de marbre, une esquisse, un fragment de carton jeté au rebut, mais dessiné par la main « sacro-sainte » du maître, le vieux fidèle de Savonarole et de Vittoria Colonna refusa toujours sans pitié. Alors l'Arétin se fâcha : il traita le sculpteur de luthérien et d'athéiste, le menaça de l'Inquisition, dénonça aux chrétiens austères les indécences du *Jugement dernier*, « étalées, disait-il, aux yeux des vertueux cardinaux, sur l'autel où le vicaire de Jésus-Christ célèbre le mystère adorable ». Il sollicitait le pape de voiler toutes ces nudités. C'est là, je crois, le seul trait franchement comique de la vie de l'Arétin.

Il sortit brusquement, à soixante-quatre ans, de la scène du monde. Un soir, à souper, il tomba sur son assiette, frappé d'apoplexie. Il laissait un nom que la postérité n'oubliera jamais et trois filles que l'histoire perdit très vite de vue.

M. de Bornier vient de lui donner un fils.

Le beau drame du Théâtre-Français nous présente un Arétin fort imprévu, historique seulement jusqu'à l'avant-dernière scène du premier acte, et, pour le reste de l'œuvre, héros d'une tragédie d'édification. Mais ici l'inspiration est généreuse, et le vers prête souvent à des situations poignantes l'accent cornélien. Certes, notre « Fléau des Princes » est bien changé. Mounet-Sully, tout en satin cramoisi, trônant parmi ses parasites et quelques jeunes dames d'humeur enjouée, dans son palais de Brescia, n'a guère le loisir d'étaler l'insolence magnifique du personnage que nous connaissons. A peine

a-t-il reçu, de l'ambassadeur de France, le collier d'or de François Ier, que Bayard vient lui porter un premier coup terrible. Le chevalier proteste, pour l'honneur du roi, contre un tel présent fait à un tel poète :

Maudites soient du ciel les œuvres de débauche!

L'Arétin prend mal l'algarade, et jette à une fille le collier de la France. Tout aussitôt entre une veuve charmante, que jadis il tenta d'aimer, Angela. Elle lui amène un petit garçon de dix ans, Orfinio, son fils, à lui, l'Arétin, dont la mère, Camilla, est une courtisane perdue quelque part en Italie. Angela a recueilli l'enfant délaissé, misérable. A la vue de ce petit, le père, attendri et presque tremblant, tombe à genoux. Il voudrait l'embrasser, mais il n'ose; l'enfant, effrayé, recule. Est-ce le repentir qui commence? interroge la bienfaisante Angela. — Non, répond le père « je suis le forçat du mal! » Et, s'apercevant que l'enfant lui ressemble, il le repousse, car il en a peur : il devine l'avenir du jeune monstre en robe de soie, l'image de son âme, son châtiment futur.

Dix années se sont écoulées. L'Arétin s'est fait ermite. Il s'est retiré à Chiozza, près de Venise. Il préside à l'éducation d'Orfinio, tandis qu'Angela élève, sous le même toit, une jolie fillette, Stellina. Le poète, qui ne rêve plus que d'œuvres de vertu, voudrait marier les deux jeunes gens. Il vieillirait heureux, parmi les fleurs, au bord de la mer azurée : quelle douceur de sentir, sur ses cheveux blancs, se pencher les boucles blondes de Stellina ! Mais Orfinio est déjà une sorte d'Hamlet plus amer que l'autre, un peu sec, un Hamlet italien, qui ne sera jamais fou, qui ne veut ni aimer ni être aimé, mais souffrir, se taire et, tout à l'heure, haïr désespérément. Sa mère Camilla a retrouvé sa trace, et vient pour l'enlever à Angela. La pauvre femme entrevoit que son fils, — à qui elle n'ose pas encore se nommer, — brûle pour sa marraine d'une flamme impure. Orfinio ne lui cache pas que « la bête humaine » habite en lui et le tourmente. Cependant il veut bien, à cette heure, éteindre la flamme ; mais le triste destin de la famille fait tomber entre ses mains un livre horrible, *les Songes de l'Arétin*, que le pamphlétaire converti n'a

pu retrouver et détruire. C'est un tout petit livre, publié en 1510, l'année même où naquit Orfinio :

> Ainsi l'œuvre perverse, odieuse, insensée,
> Nous sommes nés tous deux de la même pensée.

Il s'en va le lire le long de la plage, à l'ombre des pins. Quand il reparaît, le jeune scélérat, tout à coup corrompu jusqu'aux moëlles, rencontre son père, dont il fait taire les vertueux propos en lui montrant le livre infâme :

> Vous ne songiez donc pas que vous aviez un fils...
> On ne voit que l'enfant, on ne prévoit pas l'homme...
> J'ai le droit désormais de haïr la vertu...

Quel beau chapitre, dit-il, que celui-ci : « Avantage d'être né bâtard »,

> Pas de comptes à rendre aux portraits de famille !

L'Arétin, éperdu, croit entendre sa propre voix de jadis et se retire la mort dans l'âme. Le jeune homme, sur-le-champ, tente de séduire Stellina qui, par bonheur, lui échappe pour se rendre aux vêpres ; puis il se rue comme un fauve sur Angela : Camilla s'élance :

> A genoux, ruffian, ou je te tue !

Elle se révèle alors :

> Bandit ! je suis ta mère !

Ces émotions violentes, précipitées, seront à leur comble quand Orfinio, capitaine de Venise, après une victoire contre les Turcs, se décidera brusquement à trahir, à vendre à l'ennemi le mot de passe, afin d'embourser quatre millions. La flotte païenne est ancrée sur les sables du Lido. Le capitaine revient de l'entrevue maudite, du colloque de nuit, sur le rivage, avec l'amiral des infidèles ; mais son père le suivait dans l'ombre et a surpris l'effroyable secret. « Traître ! » crie l'Arétin :

> C'est le nom des forfaits qui n'ont pu réussir,

répond le fils.

> Je suis ton juge,

dit le père ;

Vous n'êtes pas Brutus, vous êtes l'Arétin !

La scène est fort émouvante. La vipère s'est dressée et siffle : il est vraiment temps qu'on la tue :

C'est mon crime vivant qui parle devant moi !

s'écrie Mounet-Sully, qui enfonce alors une très longue dague dans le cœur de M. Le Bargy, qui meurt en murmurant :

Père, tu m'as sauvé !

Les poètes sont des enchanteurs. Voilà Pierre l'Arétin réhabilité, purifié, avec un art si heureux qu'on oublie vite l'histoire, dans l'émotion du drame. Oui, un vrai Brutus, quoi qu'en dise son abominable fils. Et c'est peut-être la seule gloire qu'il n'ait jamais convoitée, lui qui eût vendu l'Italie, Venise comprise, au Grand Turc ou au diable, pour une poignée de florins d'or.

ÉMILE GEBHART.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

UNE

IDYLLE TRAGIQUE

— MŒURS COSMOPOLITES —

I

LE « TOUT EUROPE »

Une foule énorme se pressait ce soir-là, — un des derniers du mois de février 188., — dans les salles de la maison de jeu de Monte-Carlo. C'était un de ces instants, passagers mais bien connus de tous ceux qui ont hiverné une saison sur la Corniche, où un prodigieux et soudain afflux d'humanité composite transfigure cet endroit, si vulgaire d'habitude et par son luxe brutal et par la qualité des êtres auxquels il suffit. La furie de plaisir déchaînée à travers Nice durant ces quelques semaines du Carnaval attire sur ce petit coin de la Rivière la mouvante légion des oisifs et des aventuriers : la beauté du climat y retient par milliers les malades et les lassés de la vie, les vaincus de la santé et du sort : et, par certaines nuits, lorsque d'innombrables représentants de ces diverses classes, épars d'ordinaire le long de la côte, s'abattent à la fois sur le casino, leurs caractères fantastiquement disparates éclatent en de folles antithèses. Cela donne l'impression d'une sorte de pandémonium cosmopolite, tout ensemble éblouissant et sinistre, étourdissant et tragique, bouffon et poignant, où auraient

échoué toutes les épaves de tous les luxes et de tous les vices, de tous les pays et de tous les mondes, de tous les drames aussi et de toutes les histoires.

Dans cette atmosphère étouffante et dans ce décor d'une richesse insolente d'abus et ignoble de flétrissure, les vieilles monarchies étaient représentées par trois princes de la maison de Bourbon, et les modernes par deux arrière-cousins de Bonaparte, tous les cinq reconnaissables à leur profil où se reproduisaient en vagues mais sûres ressemblances les effigies de quelques-unes des pièces, jaunes ou blanches, éparses sur le drap vert des tables. Ni ces princes ni leurs voisins n'y prenaient garde, non plus qu'à la présence d'un joueur qui avait porté le titre de roi dans un des petits États improvisés à même la péninsule des Balkans. Des gens s'étaient battus pour cet homme, des gens étaient morts pour lui, et sa propre couronne semblait beaucoup moins l'intéresser en ce moment que celles des monarques de pique ou de trèfle, de cœur ou de carreau, étalés sur le tapis du trente-et-quarante. A quelques pas, deux nobles Romains, de ceux dont le nom, porté par un pontife de génie, reste associé aux plus illustres épisodes dans l'histoire de l'Église, poursuivant une martingale désespérée. Et rois et princes, petits-neveux de papes et cousins d'empereurs, coudoyaient, dans la promiscuité de ce casino, des grands seigneurs dont les aïeux avaient servi ou trahi les leurs, et ces grands seigneurs coudoyaient des fils de bourgeois, habillés comme eux-mêmes, nourris comme eux, amusés comme eux, et ces bourgeois frôlaient des artistes célèbres, ici le plus illustre de nos peintres de portraits, là un chanteur à la mode, là un écrivain fameux, tandis que des femmes du monde se mêlaient à cette cohue dans des toilettes qui rivalisaient de tapage et d'éclat avec celles des demi-mondaines. L'heure avançait, et d'autres hommes arrivaient sans cesse et d'autres femmes du monde, et d'autres femmes du demi-monde, et des filles, — des filles surtout. Il en dévalait par la porte du fond encore et encore, et de toutes les catégories, depuis la créature aux yeux affamés dans un visage de crime, en chasse d'un joueur heureux qu'elle videra d'un peu de son gain et de sa substance, — comme l'araignée vide la mouche, — jusqu'à l'insolente et triomphante mangeuse de

fortunes qui hasarde des vingt-cinq louis sur un coup de roulette et porte aux oreilles des diamants de trente mille francs.

Ces contrastes se fixaient par places en quelques tableaux plus significatifs et plus saisissants. Entre deux de ces vendeuses d'amour, par exemple, à la peau pétrie de céruse et de fard, aux yeux immondes de luxure et de lucre, une jeune femme, presque une enfant, mariée de la veille et venue à Nice au cours de son voyage de noces, avançait un joli et frais visage qu'une innocente curiosité éclairait d'un sourire mutin. Plus loin, les amateurs de philosophie politique auraient pu voir un des grands banquiers israélites de Paris allonger sa mise à côté de celle d'un célèbre pamphlétaire socialiste. Ailleurs, un jeune homme consumé de phtisie et dont la pâleur tachée de pourpre, les traits creusés, les prunelles brûlantes, les mains décharnées disaient la mort prochaine, était assis contre un homme de sport auquel un teint éclatant, de larges épaules, une musculature d'Hercule promettaient quatre-vingts ans d'existence. Et tantôt la lumière blanche de l'électricité que des globes dardaient du plafond et des murs, tantôt la flamme jaune que projetait la mèche des lampes accrochées au-dessus des tables, faisaient saillir sur ce grouillement de foule des visages où se révélaient des différences non moins extraordinaires de sang et d'origine. Des faces de Russes, larges et mafflues, d'un type puissamment, presque sauvagement asiatique, se juxtaposaient à des physionomies italiennes d'une finesse et d'un style qui rappelaient les élégances des vieux portraits toscans ou lombards. Des têtes allemandes, épaisses, comme mal dégrossies, avec des expressions finaudes dans la bonhomie, alternaient avec des têtes parisiennes, spirituelles et fripées, qui rappelaient le boulevard et les couloirs des Variétés. De rouges et volontaires profils d'Anglais et d'Américains, sculptés en vigueur, racontaient l'entraînement de l'exercice, le hâle du grand air et aussi l'intoxication quotidienne de l'alcool, cependant que des masques exotiques, par l'animation des yeux et de la bouche, par la chaude ardeur de la peau, évoquaient d'autres climats, des contrées lointaines, des fortunes faites par delà les mers dans ces régions mystérieuses que nos pères appelaient poétiquement : les îles. Et de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent ruis-

selait de cette foule sur le tapis vert des tables dont le nombre était augmenté depuis la veille. Quoique autour de ces dernières parties, — les aiguilles de la grande horloge placée au-dessus de la porte d'entrée marquaient dix heures moins un quart, — les joueurs se fissent plus compacts de minute en minute, ce n'était pas une rumeur de conversation qui dominait dans les salles. C'était un bruit de pas piétinant sur place, d'allées et venues ininterrompues autour de ces tables. Elles s'étalaient au milieu de cette houle humaine comme des roches plates dans la marée montante, immobiles sous le coup de balai des lames. Cette rumeur des pieds sur le parquet s'accompagnait d'une autre, non moins ininterrompue : le tintement des pièces d'or ou d'argent que l'on entendait se choquer, se rassembler, se séparer, courir, vivre enfin de cette vie sonore et rapide, passionnante et décevante qu'elles ont sous le râteau des croupiers. Le cliquetis de la bille dans les salles de roulette scandait d'un appel mécanique les formules mécaniquement répétées, où les mots « rouge » et « noir », « pair » et « impair », « passe » et « manque », revenaient avec une impassibilité d'oracle. Et plus monotonement encore, dans les salles de trente-et-quarante, où manquait ce cliquetis, d'autres formules revenaient :

— Quatre, deux, rouge gagne et la couleur... cinq, neuf, rouge perd, la couleur gagne... deux, deux, après...

A voir, sur ces dix ou douze tables en activité, les colonnes de napoléons et de pièces de cent francs se dresser, s'écrouler, se redresser, s'écrouler à nouveau, les billets de cent, de cinq cents, de mille francs se déployer et se replier, s'entasser et s'en aller; à regarder la tenue des hommes, les bijoux des femmes, l'évidente prodigalité de tous ces êtres, on sentait la maison de jeu s'emplir d'une autre frénésie que celle du gain ou de la perte. On y respirait la fièvre du luxe, de la jouissance immédiate, de l'abus. Par des nuits pareilles, il semble que l'or ici n'ait plus de valeur, tant il s'en gagne et tant il s'en perd sur ces tables, tant il s'en dépense follement autour et à côté d'elles dans ces hôtels, ces restaurants et ces villas qui enserrent le casino, comme les maisons d'une ville d'eaux cernent la source. La beauté des femmes est trop tentante et trop facile, la chère trop fine, le climat trop doux, le confor-

table trop aisé. Ce paradis de brutal raffinement, installé sur ce rocher fleuri, ne permet plus le calme, la réflexion, le sang-froid. Le vertige dont il enivre ses hôtes de passage a ses moments d'apogée, et cette soirée en était une. Elle tenait de la kermesse et de la folie babylonienne. Il n'y manquait même pas le *Mané*, *Thécel*, *Pharès* de la fête biblique, car les dépêches affichées sur une des colonnes du vestibule racontaient un épisode sanglant d'une grève proclamée depuis la veille dans un district minier du Nord. Ce télégramme mentionnait des coups de fusils tirés par les troupes, des ouvriers tués, un ingénieur assassiné par représailles. Mais qui donc réalisait en images concrètes les mots de cette tragique dépêche et sa menace révolutionnaire, dans cette foule de plus en plus affamée de plaisir? Les pièces d'or et d'argent continuaient de rouler, les billets de banque de frissonner, les croupiers de crier « Faites vos jeux... Rien ne va plus... », la bille de courir sur la roulette, les cartes de s'étaler sur le tapis vert, les râteaux de happer les mises des pontes malheureux, et les innombrables assistants de suivre, qui sa manie du jeu, qui sa manie de luxure, qui sa chimère de vanité, qui son caprice de désœuvrement. A combien de fantaisies différentes cet étrange palais, avec ses portes découpées comme celles de l'Alhambra, ne servait-il pas de théâtre, puisqu'il se trouvait, par cette nuit de fiévreuse ardeur, prêter un de ses divans aux préparatifs d'une aventure fantastiquement invraisemblable, et dont le seul énoncé appelle l'affiche de l'Opéra-Comique, une musique du temps de nos arrière-grand'mères et le nom démodé d'un Cimarosa : — un mariage secret!

Le groupe des trois personnages qui avaient choisi, par nécessité, un coin de ce caravansérail mondial pour se livrer à cette romanesque conspiration était composé d'un jeune homme et de deux femmes. Le jeune homme paraissait avoir trente-deux ans. C'était aussi l'âge d'une des deux femmes qui servait de chaperon à l'autre, une jeune fille de dix ans moins âgée. Pour achever de donner son plein caractère de paradoxe à cette conférence matrimoniale installée dans la longue pièce en couloir qui sépare les salles de la roulette et celles du trente-et-quarante, il convient d'ajouter que la jeune

fille chaperonnait en réalité ce chaperon officiel et que le projet de ce mariage secret ne la concernait en rien. Elle était assise à l'extrémité du divan et faisait visiblement le guet, tandis que son amie et le jeune homme causaient ensemble. Rien qu'à la voir ainsi fouiller sans cesse de ses beaux yeux bruns la foule des allants et venants, vous eussiez reconnu en elle une étrangère et presque tout de suite une Américaine. Elle avait dans toute sa physionomie cette assurance énergique d'une personne habituée depuis l'enfance à se gouverner et qui, du jour où elle se met au-dessus des conventions, sait du moins pourquoi et n'en a nulle honte. Elle était belle, de cette beauté déjà si faite, qui, relevée par une toilette presque trop à la mode, donne si aisément aux Professionnelles Beautés des États-Unis comme un air de femmes-objets, de créatures fabriquées pour une exposition. Elle avait des traits fins, jusqu'à en être menus, dans un visage d'une construction puissante, une bouche et un menton volontaires. Elle portait sur ses épais cheveux châtains un chapeau rond, en velours noir, avec des bords trop larges sous de trop hautes plumes et que relevait par derrière un cache-peigne en orchidées artificielles. C'était un chapeau de jeune fille et un chapeau d'après-midi, mais qui tenait du costume par son outrance, comme la robe de drap gris velouté et comme le corsage, la cuirasse presque en passementerie d'argent qu'avait imaginée pour elle le plus grand couturier de Paris. Ainsi parée, et avec la surcharge de bijoux qui accompagnait cette toilette, miss Florence Marsh — c'était son nom — aurait pu passer pour tout au monde, excepté pour ce qu'elle était vraiment : la plus droite, la plus honnête des jeunes filles en train de veiller sur le futur bonheur conjugal d'une femme tout aussi honnête qu'elle et tout aussi irréprochable. Cette dernière s'appelait la marquise Andriana Bonaccorsi; c'était une Vénitienne de naissance et qui appartenait à l'illustre et vieille famille dogale des Navagero. Sur sa toilette qui venait de Paris, elle aussi, éclatait ce goût du colifichet si particulier aux élégances d'Italie et qui leur donne cet air « fufu », pour employer le terme sans équivalent par lequel la bourgeoisie provinciale de chez nous flétrit un certain à peu près de mise féminine, brillant, séduisant, mais sans solidité. Sur sa robe

de satin noir courait un essain de papillons en jais noir. Ces mêmes papillons voletaient sur le satin de ses petits souliers et autour des roses rouges du chapeau dont se coiffaient ses beaux cheveux blonds, de ce blond roux cher aux peintres de son pays. L'éclat voluptueux de son teint, la noblesse un peu lourde de son visage aux grands traits, l'épaississement précoce de son buste s'accordaient bien avec son origine, et, surtout, la caresse bleue de son regard où flottait la langueur passionnée de la lagune. Elle en enveloppait, elle en noyait le jeune homme qui lui parlait à cette minute et dont elle était visiblement éprise jusqu'à la folie. L'aspect de ce dernier justifiait cette adoration plus sensuelle que sentimentale. Ce jeune homme, alors dans la pleine maturité de sa force, offrait un type remarquable de cette beauté virile, particulière à notre Provence et qui atteste qu'elle fut, en effet, pendant des siècles, la *Province* par excellence, la terre choisie où la race romaine a le plus fortement marqué son empreinte. Ses cheveux noirs, coupés très courts sur un front droit et blanc, sa barbe taillée en pointe et un peu frisée, l'arête ferme de son nez et la profondeur de son arcade sourcilière lui donnaient un profil de médaille qui eût été sévère, si toutes les chaudes énergies de l'homme d'amour n'eussent brillé dans ses yeux humides et toute la gaieté du Midi dans le sourire de ses dents si blanches. Son corps robuste et souple se devinait sous l'étoffe mince du *smoking* et sous le piqué du gilet blanc, et cette impression de robustesse animale était si évidente, la gesticulation un peu excessive de ce garçon attestait une si complète joie de vivre, qu'on oubliait de remarquer combien ces prunelles ardentes étaient aussi impénétrables, combien cette bouche souriante était fine, ce nez effilé, enfin tous les signes de ruse empreints sur cette physionomie, si réfléchie, si calculatrice dans son apparente mobilité.

Deux sortes d'hommes excellent ainsi à exploiter leurs défauts naturels au profit de leurs intérêts : les Allemands qui dissimulent leur diplomatie derrière leur lourdeur et le Provençal qui abrite la sienne sous sa pétulance instinctive. Il vous paraît, il est réellement enthousiaste, expansif, à la même seconde où il exécute quelque plan de conduite aussi solide-

ment, aussi froidement réaliste que s'il était un Ecossais des Hautes Terres. Qui donc l'eût deviné? tandis qu'abandonné sur un canapé de casino il causait si gaiement avec son abandon habituel, le vicomte de Corancez, — il appartenait à une famille des environs de Barbentane, de la moins authentique noblesse, — achevait de mener à bon terme la plus audacieuse, la plus invraisemblable et la mieux étudiée des intrigues! Mais qui donc au monde soupçonnait l'état d'esprit véritable de ce « sans-souci de Marius »? Ainsi l'appelait son père, le vieux vigneron que ses compatriotes Barbentanais avaient vu mourir désespéré par les dettes éternelles de son fils? Ce n'étaient certes pas ces gens de la côte du Rhône, tous plus ou moins ses cousins, depuis Avignon jusqu'à Tarascon. Ils avaient trop vu les belles vignes, si bien soignées et régénérées par ce père, se dépecer *éminée* par *éminée* pour suffire aux folies que l'héritier faisait à Paris! Ce n'étaient pas davantage les compagnons de ces folies, les Casal, les Vardes, les Machault, tous les grands viveurs de l'époque. Ils avaient bien reconnu la sensualité du Méridional et sa vanité, mais non pas sa finesse, et ils s'étaient trompés, en le rangeant, une fois pour toutes, dans la classe des provinciaux destinés à disparaître après avoir brillé d'un feu de météore sur le firmament parisien! Ni les uns ni les autres n'avaient diagnostiqué dans ce joyeux compagnon, gourmand de toutes les gourmandises, toujours prêt à un souper ou à une partie de jeu, à un duel ou à une aventure de galanterie, le philosophe pratique et positif qui devait, à l'heure voulue, changer lestement son fusil d'épaule. Or cette heure avait sonné depuis plusieurs mois déjà : des six cent mille francs laissés par son père, à peine s'il en restait quarante mille à Marius, et le souple Méridional avait commencé, dès cet hiver, à travailler le programme de sa trente-deuxième année : un beau mariage. L'originalité de ce projet résidait dans les données particulières qu'il s'était fixées, avec une précision digne d'une agence. Il avait reconnu d'abord que, même enrichi par la dot la plus inespérée, il n'aurait jamais de vraie situation à Paris. Un échec à un club élégant, en dépit d'un parrainage savamment choisi, avait achevé de lui montrer quelle différence sépare la camaraderie de cabaret et la réelle soli-

darité mondaine. Deux ou trois visites à Nice, en revanche, très accueillies, très fêtées, lui avaient révélé le monde cosmopolite, et, avec son flair supérieur, il en avait deviné les ressources. Il avait donc résolu d'épouser une étrangère et qui lui créât, par sa fortune et ses alliances, une situation européenne. Il s'était vu, passant l'hiver sur la Rivière, l'été dans les Alpes, la saison de la chasse en Écosse, l'automne dans les terres de sa femme... et Paris comme un régal de quelques semaines au printemps. Ce plan d'existence supposait que cette femme ne fût pas une toute jeune fille. Corancez avait décidé qu'elle serait veuve, de son âge, un peu son aînée au besoin, mais belle encore dans son automne. Comme il comptait, pour réussir dans sa campagne, sur sa fière tournure de joli garçon, il fallait que la corvée conjugale ne fût pas trop sévère. Il en était là de ses projets, quand le hasard l'avait mis en face de madame Bonaccorsi. Une marquise italienne, apparentée par sa naissance à la plus haute aristocratie de Venise, veuve d'un grand seigneur et riche par ce veuvage de deux cent mille livres de rente, n'ayant jamais fait parler d'elle, pieuse jusqu'à la dévotion, ce qui l'amènerait, une fois amoureuse, à vouloir tout naturellement le mariage ; avec cela, entraînée par l'influence de son frère, anglomane forcené, aux habitudes de la vie cosmopolite, — c'était l'idéal du prudent Corancez réalisé comme par enchantement. Mais toutes les pommes des Hespérides ont leur dragon, et le monstre mythologique était précisément représenté, pour la circonstance, par ce frère, le comte Alvise Navagero. Ce personnage énigmatique et dangereux, sous une ridicule livrée de *snob*, entendait bien garder pour son usage exclusif les millions de feu son beau-frère, Francesco Bonaccorsi. Comment la rouerie provençale avait-elle eu raison de la méfiance vénitienne? Encore aujourd'hui et quoique l'événement ait mis dans une pleine lumière ce dédale de combinaisons, les vieux habitués de cinq heures au Cercle nautique de Cannes s'avouent incapables de résoudre ce problème, tant l'ingénieux Corancez déploya d'astuce à creuser la mine sans que personne pût même imaginer ce travail souterrain. Quatre petits mois y avaient suffi cependant. A travers un long et violent combat intime de ses sentiments et de ses scrupules,

de sa passion et de sa timidité, la marquise Andriana en était arrivée à discuter comme possible cette idée d'un mariage secret, puis à l'accepter. Merveilleuse idée, et dont Corancez pouvait se féliciter comme d'un coup de maître. Ce projet avait pour lui d'être extraordinaire d'abord, et de remuer dans l'âme de l'Italienne la corde profonde du romanesque. Il offrait un infaillible moyen de concilier les exigences de l'amour que l'adroit méridional avait su lui inspirer et les exigences de la dévotion. Il donnait à Corancez une belle allure de désintéressement, puisqu'un mariage purement religieux ne lui assurait aucun droit légal. Enfin et surtout, ce projet reculait à un temps indéterminé l'explication de la marquise avec son frère. Elle avait si peur de ce dernier qu'elle tremblait même maintenant à la seule idée qu'il pût la surprendre, quoiqu'elle sût ce redoutable gardien occupé à risquer sur le tapis vert, dans une autre pièce, quelques billets de mille francs, — tirés de sa bourse, à elle. — Alvise hasardait cet argent avec la réflexion et la prudence d'un habitué de tripot souvent échaudé par le jeu. Il ne se doutait guère qu'à deux minutes de sa chaise une autre partie se jouait, d'une autre importance pour lui, et dans laquelle il s'agissait de toute une fortune considérée par lui comme la sienne propre. Elle ne se jouait même plus, cette partie, elle était perdue, puisque le plan si pratiquement chimérique imaginé par Corancez pour créer entre la marquise et lui un lien irrévocable allait s'exécuter. Les deux amoureux venaient tout simplement de fixer le lieu et la date de leur mariage.

— Et maintenant, concluait Marius, rien ne va plus, comme disent ces messieurs de la roulette. Il ne me reste qu'à passer tant bien que mal ces deux semaines qui me séparent de mon bonheur... Je crois que nous avons pensé à tout...

— Et moi, j'ai si peur d'un contretemps! — fit la marquise Andriana en secouant sa blonde tête d'un geste doux, qui fit trembler les papillons noirs de son chapeau. — Si Marsh remettait sa partie de yacht!...

— Vous me télégraphieriez, dit Corancez, et je vous attendrais à Gênes un autre jour... D'ailleurs, Marsh ne remettra pas sa partie. C'est la baronne Ely qui a choisi le 14, et la femme d'un archiduc, même morganatique, ne se décommande

pas comme un simple boscard, fût-on aussi démocrate que le *ranchman* de l'Ouest qui disait avec un fort *shake-hand* à une infante d'Espagne : « *Very glad to meet you, Infanta.* » C'est Marsh lui-même qui nous a raconté l'histoire, et vous vous rappelez son dégoût! N'est-ce pas, miss Florence?

— Mon oncle est aussi ponctuel en plaisirs qu'en affaires, répondit l'Américaine, et, puisque la baronne Ely de Carlsberg est dans le complot...

— Mais si Alvise change d'avis et vient croiser avec nous?... reprit la Vénitienne.

— Ah! marquise, marquise, répondit Corancez, que vous avez le goût de vous construire des cachots en Espagne, toute fille des doges que vous êtes!... Vous oubliez que le comte Alvise est invité sur la *Dalilah*, le yacht de lord Herbert Bohun, *to meet S. A. R. Alberto Edvardo, principe di Galles*, et lui, Navagero, manquer à ce rendez-vous-là, *never !*

Il s'était amusé, en prononçant cette phrase qui persiflait si légèrement l'anglomanie de son futur beau-frère, à imiter l'accent britannique de ce dernier, avec une mimique si gaie que la marquise essaya bien de l'arrêter en lui disant :

— Ne soyez pas si mauvais!...

Mais, en même temps, elle caressait du revers de son éventail la main de celui qu'elle considérait comme son fiancé. Malgré sa plaisanterie à l'adresse du tyran domestique dont la marquise osait à peine sourire, Corancez, lui aussi, jugeait le voisinage d'Alvise dangereux, car il essaya de clore cet entretien désormais inutile :

— Vous avez raison, dit-il; quand on est heureux, on doit être bon. Mais c'est que je vous voudrais aussi heureuse que moi et aussi confiante. Et avant de vous quitter je veux vous prédire, heure par heure, tout ce qui se passera le 14, et vous verrez si votre ami n'est pas prophète... Vous savez ma ligne de chance, — ajouta-t-il en montrant la paume de sa main, — et vous savez ce que j'ai lu, dans votre jolie main, à vous.

C'était une de ses ruses et de ses superstitions à la fois, que de faire, dans les salons, le sorcier et le chiromancien, et il continua, avec cet accent de certitude qui suggestionne les irrésolus et leur insuffle la fermeté :

— Vous aurez, pour aller à Gênes, une traversée magni-

fique. Vous m'y trouverez où vous savez avec don Fortunato Lagumina, puisque le vieil abbé veut bien vous servir de chapelain pour ce jour-là ! Vous rentrerez à Cannes sans que personne au monde puisse soupçonner que madame la marquise Bonaccorsi est devenue madame la vicomtesse de Corancez, excepté le vicomte qui trouvera bien le moyen de faire accepter notre petite conjuration à ce brave Alvise... D'ici là, vous m'écrirez à Gênes, poste restante, et moi, je vous écrirai aux bons soins de notre chère miss Florence.

— Qui s'appelle aussi miss Prudence, dit la jeune fille, et qui trouve que vous causez trop longtemps pour des conspirateurs... Prenez garde aux pickpokets.... ajouta-t-elle vivement.

C'était le signal convenu au cas où elle verrait s'approcher quelque personne de leur connaissance.

— Bah! ce pickpocket-là n'est guère dangereux! fit Corancez, après avoir regardé du côté où miss Marsh avait tourné la pointe de son éventail.

Il venait, dans le flot de la foule, de reconnaître le personnage qui attirait l'attention de la jeune Américaine.

— Mais, c'est Pierre Hautefeuille, mon vieux camarade... Il ne nous a seulement pas aperçus... Voulez-vous voir, marquise, un amoureux désespéré de ne pas avoir rencontré celle qu'il aime?... Et dire que je serais comme lui, si vous n'étiez pas là, — ajouta-t-il plus bas, — à m'enivrer de votre beauté !...

Et tout haut :

— Regardez-le s'en aller dans l'autre coin, sur l'autre canapé et s'y asseoir, sans se douter qu'il y a là trois paires d'yeux occupés à le considérer. Un joueur décavé se brûlerait la cervelle à côté de lui, que le coup de pistolet ne lui ferait point tourner la tête. Il ne l'entendrait même pas...

Le jeune homme que le Méridional désignait à ses compagnes semblait en ce moment absorbé dans ses pensées d'une façon si profonde, en effet, si totale, si mélancolique aussi, qu'elle justifiait l'hypothèse railleuse de Corancez. Si la conjuration d'un mariage secret, ébauchée dans ce décor de plaisir et parmi cette foule luxurieuse, pouvait passer pour un étrange paradoxe, la rêverie de celui que Corancez avait

appelé son « vieux camarade » — ils avaient été au collège ensemble à Paris pendant deux ans — était plus étrange et plus paradoxale encore. Entre cette cohue bourdonnante et l'hypnotisme intérieur auquel Pierre Hautefeuille était en proie, le contraste semblait trop fort. Visiblement, aucune n'existait pour lui des deux mille personnes éparses dans les salons, du moment que *quelqu'un* ne s'y trouvait pas. Et qui ce *quelqu'un* pouvait-il être, sinon une femme? L'amoureux déçu s'était laissé tomber, plutôt qu'il ne s'était assis, sur le canapé qui faisait pendant à celui de Corancez et de ses deux complices. Il s'y tenait, le coude sur un des bras du meuble et le front sur sa main, dans une pose abandonnée et qui ne se surveillait plus. Ses doigts fins, en relevant un peu ses cheveux, découvrirent un front noblement coupé. Un nez légèrement busqué et une bouche sévère eussent donné à ce profil perdu presque une expression farouche, sans la douceur humide et tendre de la prunelle. Ce regard, d'une intensité de méditation singulière, dans un teint pâli et comme lassé, achevait d'imprimer à ce visage, qu'une moustache légère tachait de son ombre noire, une certaine ressemblance avec le portrait classique de Louis XIII encore jeune. Des épaules minces, des membres un peu aigus, la délicatesse apparente de tout le corps indiquaient chez lui un de ces organismes fragiles dont la force réside uniquement dans les nerfs, une de ces physiologies sans résistance sanguine dans lesquelles les moindres émotions morales retentissent trop vivement, jusqu'à ce petit point intime et blessé par où nous sentons, une de ces natures de douleur qui s'usent par le sentiment comme les physiologies musculaires s'usent par l'action et la sensation. Quoique Pierre Hautefeuille ne se distinguât en rien, par sa tenue, de Corancez et des innombrables oisifs disséminés dans les salles, où son regard était bien trompeur, on il n'appartenait pas au même univers moral que ces chevaliers du *smoking*, du gilet blanc, des chaussettes de soie brodée et des escarpins vernis, qui tournaient autour des femmes du monde habillées comme des filles, des filles habillées comme les femmes du monde, et des tables à jeu envahies pêle-mêle par des gentlemen et des aigrefins. La rêverie empreinte dans le

pli de ses lèvres et dans le creux de ses paupières fatiguées révélait une anxiété, non pas momentanée, mais habituelle, un fond coutumier de préoccupations tristes. Mais s'il était vrai qu'il fût venu dans cet endroit pour y chercher une femme qu'il aimait, cette tristesse profonde s'expliquait trop naturellement. Il devait souffrir de la vie que menait cette femme, souffrir de son milieu, de ses plaisirs, de ses fréquentations, de choses d'elle qui n'étaient pas d'elle, — en souffrir jusqu'à l'angoisse et peut-être ne pas s'en rendre compte : il n'avait pas des yeux à juger ce qu'il aimait. En tout cas, s'il était, comme l'avait dit Corancez, un amoureux, à coup sûr il n'était pas un amant. Il n'avait dans sa physionomie pure ni les orgueils, ni la rancune de l'homme que des souvenirs sensuels ont entraîné à une déshonorante enquête de haineuse jalousie. Rien que la simplicité avec laquelle il s'enfonçait, il se noyait dans sa rêverie au milieu de ce public et sur le divan d'un casino, attestait une jeunesse de cœur et d'imagination bien rare à son âge et dans son monde. Les compagnes de Corancez étaient elles-mêmes des femmes trop délicates pour ne pas sentir et goûter le charme, et comme la saveur naïve de ce contraste, et toutes deux elles eurent une petite exclamation de pitié involontaire, chacune dans la langue de son pays.

— *Com'è simpatico!...* dit l'Italienne.

— *Oh! you dear boy!...* dit miss Florence.

— Et de qui est-il amoureux? ajoutèrent-elles ensemble.

— Je pourrais vous donner en cent à le deviner, reprit Corancez, et vous ne trouveriez pas... Tranquillisez-vous, votre curiosité va être satisfaite. Ce n'est pas un secret qui m'ait été confié... Je l'ai dépisté à moi tout seul, en sorte que je ne suis pas tenu au mystère. Eh bien ! le *sympathique cher garçon* s'est tout simplement avisé d'aller choisir, pour en devenir amoureux comme une bête non, comme un ange, notre belle amie madame de Carslberg, notre baronne Ely en personne... Elle est à Monte-Carlo depuis huit jours chez madame Brion, comme vous savez, et ce pauvre garçon n'a pas pu y tenir. Il a voulu la revoir sans qu'elle le sût. Il a dû errer tout autour de la villa Brion en attendant qu'elle sortît. Regardez la poussière de ses escarpins et le bas de son pantalon... Puis, comme on lui aura dit à

Cannes que la baronne passe toutes ses soirées à jouer, il est venu ici. Il n'a pas su la découvrir dans cette foule... Et voilà comment nous aimons, nous autres Français... — ajouta-t-il en regardant la marquise, — quand nous aimons...

— Et la baronne? demanda l'Italienne.

— Vous voulez savoir si la baronne l'aime ou ne l'aime pas? continua Corancez. Heureusement que vous croyez aux mains, vous et miss Flossie, car je n'ai pour vous répondre que mon petit talent comme diseur de bonne aventure... Cela vous amuse? Eh bien! — continua-t-il sur un signe affirmatif des deux femmes, avec cet air si à lui, tout mêlé de sérieux et de mystification, — la baronne a dans la main une ligne de cœur toute rouge, ce qui indique une passion violente, avec un signe qui met cette passion vers la trentième année, l'âge qu'elle a. Cette passion entraînerait même une mort tragique, il ne faudrait pas s'en étonner... Ne vous effrayez pas : tout ce qui est dans la main ne se réalise pas toujours. Et pourtant! Vous ai-je jamais conté qu'elle a aussi, sur le mont de Jupiter, là, une étoile très bien tracée dont une des branches forme une croix d'union?

— Et cela signifie? interrogea l'Américaine, avec cet intérêt que les personnes de ce pays si positif apportent aux questions d'ordre surnaturel et « spiritualiste », comme on dit là-bas.

— Mariage avec un prince, répondit le Méridional.

Il y eut une minute de silence durant laquelle Corancez continua de regarder Pierre Hautefeuille avec une attention singulière : puis, une lueur passa dans son regard et, du ton d'un homme à qui vient d'apparaître une idée :

— Marquise! Ce témoin que nous cherchions pour la cérémonie de Gênes et que nous ne trouvions pas, si c'était lui?... Il me semble que sa présence à notre mariage nous porterait bonheur.

— C'est vrai, dit madame Bonaccorsi, on aime à rencontrer de ces figures si honnêtes, si sincères, dans certaines heures. Mais un confident de plus, est-ce bien sage?...

— Si je vous le propose, fit Corancez, croyez que je réponds de sa discrétion. Nous nous sommes connus tout jeunes, Hautefeuille et moi : la loyauté de cet homme-là c'est de l'or

en barre! Et ce serait tellement plus sûr qu'un témoin payé, lequel peut toujours trahir pour être payé davantage...

— Acceptera-t-il? reprit la marquise.

— Je le saurai demain avant de quitter Cannes, du moment qu'en principe vous n'êtes pas hostile à ce choix... Seulement, ajouta le jeune homme, il serait plus prudent qu'il fût, dans ce cas-là, invité sur le yacht...

— J'en fais mon affaire, dit miss Marsh. Mais comment et où le présenter à mon oncle? Je ne crois pas qu'ils se connaissent...

— Ils se connaîtront ce soir même, répondit Corancez, et dans le train qui nous ramènera tous à Cannes. Je vais cueillir notre amoureux de ce pas et je ne le quitte point jusqu'au wagon, d'autant plus — conclut-il en se levant — que nous venons de causer ici bien longtemps; et, quand les murs n'ont pas d'oreilles, ils ont des yeux... Mon amie, — soupira-t-il à mi-voix en prenant la petite main de madame Bonaccorsi, qui s'était levée aussi, et en la serrant d'une étreinte passionnée, — je ne causerai plus avec vous avant le grand jour: dites-moi seulement un mot, que je l'emporte pour en vivre jusque-là...

— Que Dieu te garde, *anima mia!* dit madame Bonaccorsi d'une voix grave, presque solennelle dans ce tutoiement, où se révélait toute la passion que l'adroit et félin personnage avait eu l'art d'éveiller en elle.

— C'est écrit là, — répondit gaiement Corancez, qui montra sa main, — et là, — ajouta-t-il en mettant cette main sur son cœur.

Puis, se tournant vers la jeune fille:

— Miss Flossie, quand vous aurez besoin qu'un brave garçon aille au feu pour vous, un mot, et l'on y court *right away*...

Et, tandis que miss Marsh riait de cette innocente épigramme sur l'un des petits idiotismes de la langue yankee, et que la marquise le suivait avec ce regard de la femme aimante dont le cœur s'en va dans chaque geste de l'homme aimé, le Provençal s'approchait de son ancien camarade. Il avait tant de grâce robuste, en effet, dans ses mouvements, tant de souplesse virile, une si jolie et si mâle allure que la jeune Américaine

ne put se retenir de le remarquer tout haut. Les filles de cette race énergique, et chez laquelle l'exercice occupe une telle place, ont toutes passé des heures en plein air dans une familiarité athlétique avec des joueurs de *tennis* ou de *golf*. Elles sont ingénument et innocemment sensibles à cette beauté animale de l'homme, à la manière des jeunes Romaines ou des jeunes Grecques.

— Comme il est beau, ton Corancez! dit-elle à la marquise. Et puis, il a tant de gaieté, tant d'entrain! Pour moi, c'est le Français typique, celui que je me figurais, à Marionville, quand je lisais les romans d'Alexandre Dumas. Que tu seras heureuse avec lui!...

— Bien heureuse! dit l'Italienne, — qui répéta, comme saisie d'un funeste pressentiment : — bien heureuse, mais Dieu ne le permettra pas.

— Dieu permet tout ce qu'on veut, lorsqu'on le veut bien et que c'est juste, fit miss Florence.

— Non, reprit l'autre. J'ai déjà dû trop mentir à Alvise. J'en serai punie...

— Si c'est ta pensée, dit l'Américaine, pourquoi ne parles-tu pas à ton frère? Veux-tu m'en charger? Cinq minutes de conversation, et tu n'as plus un seul mensonge sur la conscience. Tu es dans ton droit de te marier, je suppose. L'argent est à toi. De quoi as-tu peur?...

— Tu ne connais pas Alvise, répliqua madame Bonaccorsi, dont le visage exprima une véritable terreur. Et s'il allait le provoquer en duel et me le tuer?... Enfin, faisons comme il est convenu, et que la Madone nous protège!...

Elle ferma les yeux une seconde en laissant échapper ce soupir. Florence Marsh la regardait avec la stupeur que lui causait toujours, à elle, l'Anglo-Saxonne dressée à toutes les indépendances, le magnétisme de crainte dont Navagero enveloppait sa sœur. Celle-ci était en pensée bien loin de la salle de jeu et de sa confidente. Elle revoyait la petite chapelle de Notre-Dame-des-Pins, à Cannes, où, chaque jour, depuis des mois, il se disait une messe pour que ses mensonges à son frère lui fussent pardonnés, et l'autel où elle avait forcé Corancez de s'agenouiller, pour faire le vœu d'aller ensemble à Lorette, aussitôt leur mariage déclaré! Le Provençal croyait

à la Madone à peu près comme il croyait aux lignes de la main, avec ce demi-scepticisme et cette demi-foi d'une nature du Midi, enfantine et retorse, très compliquée malgré des instincts très simples, sincère dans ses hâbleries et un peu superstitieuse dans ses calculs les plus précis. Il avait vu dans les scrupules de madame Bonaccorsi la plus sûre garantie de son succès : une fois éprise, une femme qui unissait une pareille ardeur de piété à cette fougue de passion devait en arriver nécessairement au mariage ; et, d'autre part, il n'était pas si loin de croire lui-même que les cierges allumés dans la petite église de Cannes l'assuraient contre les vengeances du redoutable frère, parfaitement capable de tout pour empêcher que la sœur ne portât sa fortune ailleurs. Il avait trop étudié le terrible caractère du Vénitien pour s'étonner, comme miss Marsh, devant les paniques de sa fiancée. Mais que pourraient toutes les fureurs d'Alvise contre un mariage accompli en bonne et due forme devant un vrai prêtre, et quand il manquerait seulement la consécration civile qui, pour la pieuse marquise, ne comptait pas ? Cependant, fidèle au vieil adage : deux précautions valent mieux qu'une, Corancez n'était pas fâché d'avoir à cette cérémonie, pour le jour inévitable de l'explication, quelques personnes de son monde. Comment n'avait-il pas pensé plus tôt à son ancien camarade, retrouvé cet hiver à Cannes, aussi simple de cœur, aussi candide qu'à l'époque où ils suivaient ensemble les classes du vieux lycée Louis-le-Grand, élèves tous deux du collège Saint-André, la fondation, alors récente, du célèbre abbé Taconet ? Cette juvénile candeur, cette franche simplicité de son compagnon d'adolescence, Corancez les avait reconnues dans la première poignée de main échangée à cette rencontre. Il les avait reconnues aussi dans l'innocent entraînement d'Hautefeuille vers la baronne Ely de Carlsberg. Il avait vu croître jour par jour cette passion qu'il venait de révéler à ses deux interlocutrices. Mais, ce qu'il ne leur avait pas dit, il croyait madame de Carlsberg aussi éprise du jeune homme que ce dernier l'était d'elle. Il eût pu, à cette occasion-là, se vanter justement de sa perspicacité. Elle avait été grande sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Pourtant, si perspicace fût-il, le Méridional ne prévoyait pas qu'en se servant de sa découverte afin de mieux servir ses

propres intérêts, il allait faire, de cet *opera-buffa* — son mariage avec madame Bonaccorsi — un épisode d'un drame. Quand il parlait de lui-même et de sa fameuse ligne de chance, Corancez disait toujours : « Il ne m'est rien arrivé que de gai... »

Il semble, en effet, qu'il y ait dans la vie deux types d'êtres bien distincts, et leur coexistence éternelle prouve la légitimité des deux points de vue représentés à travers les siècles par la comédie et la tragédie. Chaque homme ressortit à l'un de ces deux domaines, et rares sont les destinées qui mélangent l'un et l'autre élément. Pour toute une classe de personnes, — ainsi Corancez, — les plus romantiques entreprises s'achèvent en vaudeville. Pour toute une autre classe, — à laquelle appartenait, hélas ! Pierre Hautefeuille, — les plus simples aventures, au contraire, aboutissent au drame. Si les premiers aiment, et sincèrement, jamais la femme qu'ils aiment ne leur fait du mal. Pour eux les proverbes mentent, et le sourire est toujours près des larmes. Les autres sont voués aux émotions poignantes, aux complications cruelles : toutes leurs idylles sont des idylles tragiques. Et vraiment, à voir ainsi les deux jeunes gens l'un à côté de l'autre, à la minute où Corancez mit la main sur l'épaule d'Hautefeuille, ces deux types irréductibles du personnage de comédie et du héros de tragédie apparaissaient dans la pleine évidence de leur antithèse : celui-là robuste et rieur, l'œil brillant, les lèvres sensuelles, sûr de lui-même et comme projetant un effluve de belle humeur, l'autre frêle et délicat, le regard lourd de pensée, prêt à souffrir au contact de la vie. En l'éveillant de sa méditation, l'interrupteur lui causa un frisson de contrariété à peine dissimulée. Cette contrariété n'offensa point le rusé Méridional. Il savait trop bien quel nom il suffisait de prononcer pour la dissiper. Forçant son ami à se lever, il lui avait pris le bras et il commençait :

— Es-tu assez sournois, tout de même, d'être venu ici sans m'avertir ? Sournois et maladroit ! Nous aurions dîné tout tranquillement. J'avais ce soir la plus jolie table de Monte-Carlo : madame de Carlsberg, madame de Chésy, mademoiselle Marsh, madame Bonaccorsi. Tu ne te serais pas ennuyé...

— Je ne savais seulement pas à cinq heures que je prendrais le train à six, dit Hautefeuille.

— Je connais cela, dit Corancez : on est bien paisible dans sa chambre de Cannes ; on entend des voix, comme Jeanne d'Arc, pas les mêmes, celles-ci : « Rien ne va plus... Messieurs, faites vos jeux ; » et les billets de banque commencent à frétiller dans votre portefeuille, les louis à danser dans votre gousset, et on arrive au tapis vert sans même s'en être douté. As-tu gagné, au moins?

— Je ne joue jamais, répondit Pierre.

— Il y a commencement à tout, reprit l'autre. Mais, dis-moi, es-tu venu ici souvent?...

— C'est la première fois.

— Et tu as passé tout l'hiver à Cannes! J'entends encore Du Prat t'appeler mademoiselle Pierrette. Tu es trop jeune pour être si sage. Prends garde à la revanche... Et, puisque je t'ai parlé de Du Prat, as-tu de ses nouvelles?

— Il est toujours sur le Nil avec sa femme, en route pour rentrer au Caire, dit Hautefeuille ; il insistait même pour que j'allasse les rejoindre...

— Et tu n'as pas voulu aller finir avec eux leur lune de miel... C'est encore plus sage que de ne pas jouer, ce refus-là, reprit Corancez... Voilà ce que c'est que de ne pas faire son voyage de noces sur cette côte, comme tout le monde : on veut des sphinx, des pyramides, des déserts, des dahabiehs, des cataractes, des temples en ruine... et puis on s'ennuie de sa femme et on l'ennuie, avant même d'avoir pendu la crémaillère...

— Mais je t'affirme qu'Olivier est très heureux, — répondit Hautefeuille avec une vivacité qui attestait combien lui tenait au cœur l'ami dont Corancez parlait si légèrement.

Puis, afin de couper court, sans doute, à tout nouveau commentaire sur l'absent :

— Et, franchement, un voyage de noces ici ! Tu la trouves très amusante, toi, cette société?.. (Il montra d'un geste la poussée des joueurs autour des tables qui se faisait plus haletante avec l'heure.) De Nice à San Remo, c'est le paradis des rastaquouères. C'est commun, c'est brutal, c'est abominable, tout simplement : une merveilleuse nature déshonorée par les hommes, voilà cette côte... Franchement, Olivier

a bien raison de préférer le désert : est-ce la peine de quitter Paris pour venir en retrouver ici la caricature ?

— C'est une opinion de Parisien, cela, fit le Provençal.

De son échec final au plus désiré des clubs, il gardait à la grande ville une rancune qu'il soulagea en répétant :

— « Rastaquouères ! Rastaquouères !... » Quand vous avez proféré cet anathème, tout est dit; et, à force de le prononcer, vous ne vous doutez pas que vous êtes en train de devenir, vous autres Parisiens, les provinciaux de l'Europe. Mais oui, mais oui... Qu'il y ait des aventuriers sur la Rivière, qui donc le nie ? mais aussi que de grands seigneurs ! Et ces grands seigneurs, sont-ce des Parisiens ? Non, mais des Anglais, des Russes, des Américains, voire des Italiens, qui ont tout autant d'élégance et d'esprit que vous, avec du tempérament sous cette élégance, chose que vous n'avez jamais eue, et de la gaieté, chose que vous n'avez plus. Et les étrangères que l'on rencontre sur cette côte ! Si nous parlions un peu des étrangères ? Et si nous les comparions un peu à cette poupée sans cœur ni sens, à cette vanité en papier mâché qui est la Parisienne...

— D'abord, je ne suis guère un Parisien moi même, interrompit Hautefeuille : tu oublies que je vis sept mois sur douze dans mon paisible Chaméane et que mes pauvres montagnes d'Auvergne ne ressemblent guère au boulevard. Et puis, je t'accorde la seconde moitié de ton paradoxe : oui, quelques-unes parmi ces femmes sont bien étonnantes de finesse et de culture, d'esprit et de charme... Pourtant, — ajouta-t-il en hochant la tête, — ce charme vaudra-t-il jamais celui qu'avait non pas la Parisienne, je te l'abandonne, mais la vraie Française, avec cette raison dans la grâce, ce tact dans l'intelligence, cette poésie de la mesure et du goût parfaits ?...

Il avait pensé tout haut, sans prendre garde au vague, au presque invisible sourire qui avait flotté sur les lèvres spirituelles de son interlocuteur. Le sire de Corancez n'était pas homme à prolonger une aussi vaine discussion. Il se souciait fort peu qu'Olivier Du Prat promenât sa lune de miel parmi les tombes des Pharaons ou dans les « réserves » de la Corniche, et il n'avait nommé cet ancien camarade, le plus tendre ami d'Hautefeuille, qu'afin de donner à leur causerie un plus facile accent d'intimité. La phrase que ce dernier venait de

prononcer sur les étrangères lui prouva, une fois de plus, combien il avait diagnostiqué juste en le croyant épris de madame de Carlsberg, et du même coup il fut rappelé à la réalité de son projet. Les deux compagnons se trouvaient à cette minute devant la table de trente-et-quarante, et à cette table était justement assise une des personnes les plus étroitement liées à l'exécution de ce projet : l'oncle propre de miss Marsh, l'un des plus célèbres parmi les *magnats* des chemins de fer en Amérique, Richard Carlyle Marsh, ou plus familièrement Dickie Marsh, celui qui devait, au jour fixé, et sans en rien savoir, prêter la complicité de son yacht au voyage matrimonial de la marquise Bonaccorsi. Dans une heure. Corancez comptait présenter Hautefeuille, dans le wagon du train de retour, au potentat yankee. Pourquoi ne pas préparer dès maintenant cette présentation ?

— Et moi, je t'assure, reprit-il donc, que cette colonie étrangère compte nombre d'hommes aussi intéressants que leurs femmes. L'étranger vaut l'étrangère. Nous n'y prenons pas assez garde, parce qu'il est moins joli à considérer, voilà tout.

Puis :

— J'en aperçois un à cette table de jeu, que je te ferai connaître. Nous avons rencontré sa nièce l'autre jour, chez la baronne Ely... C'est Marsh, l'Américain... Je voudrais que tu le voies jouer... Bon, quelqu'un se lève... Ne me quitte pas, nous allons profiter du remous et arriver au premier rang...

Et l'adroit Méridional trouva le moyen de se pousser, lui et Hautefeuille, à travers la foule des spectateurs soudain écartée, puis refermée. Il y mit tant d'à-propos qu'installés tous deux juste derrière la chaise du croupier occupé à étaler les cartes, ils dominaient maintenant la table entière et les moindres gestes des joueurs.

— Regarde bien, — disait de nouveau Corancez, à voix basse, cette fois-ci, — voilà Marsh...

— Ce petit homme au teint gris, avec cette liasse de billets de banque devant lui ?

— C'est lui-même. Il n'a pas cinquante ans et il vaut dix millions de dollars. A dix-huit ans il était conducteur de tramway à Cleveland, dans l'Ohio. Tel que tu le vois, il a

fondé une ville qui compte aujourd'hui cinquante mille habitants. Il l'a baptisée du nom de sa femme : Marionville. Sa fortune, il l'a construite de ses mains, à la lettre. On raconte qu'il a posé lui-même sur la prairie, avec ses ouvriers, les premiers kilomètres des rails de sa Compagnie, elle en couvre plus de trois mille maintenant. Étudie-les, ces mains de travailleur. Elles se détachent si bien sur le tapis vert, à présent! Vois comme elles sont fortes, mais pas communes. Les nœuds aux doigts disent la réflexion, le jugement, le calcul. Les bouts de ces doigts sont un peu trop spatulés : c'est la tyrannie de l'action, le goût du mouvement et une tendance aux idées lugubres. Je te raconterai sa conduite après la mort de sa fille... Tu vois le pouce? Les deux phalanges sont grandes et égales : c'est la volonté et la logique réunies. Il est rejeté en arrière : c'est la prodigalité. Marsh a donné cent mille dollars à l'université de Marionville... Et vois ses gestes, quelle décision, quel calme dans son jeu, quelle absence d'énervement !... Est-ce un homme, cela, oui ou non?

— C'est surtout un monsieur qui a beaucoup d'argent, — dit Hautefeuille que la conviction de son camarade avait amusé, — tant d'argent qu'il lui est égal d'en perdre...

— Et cet autre à deux places de Marsh, reprit Corancez, il n'en a donc pas, de l'argent, lui? Ce personnage à rosette, très rouge, avec cette figure sinistre! Tu ne le connais pas? c'est Brion, le financier, le directeur de la *Banque générale*. Tu ne l'as pas rencontré chez madame de Carslberg? Sa femme est l'amie intime de la baronne Ely... Tout millionnaire qu'il est, regarde ses mains, comme elles sont nerveuses et avides. Tu observeras qu'il a le pouce en bille : c'est le signe du crime. Si ce gaillard-là n'est pas un voleur!... Et sa façon de prendre les billets de banque... Ce geste raconte-t-il assez sa brutalité? Puis, à côté de lui, veux-tu voir jouer un sot? Regarde Chésy avec ses doigts pointus et lisses, les deux du milieu égaux, celui de Saturne et celui du Soleil. C'est le signe infaillible du joueur qui doit se ruiner, surtout s'il n'a pas plus de logique que n'en annonce le pouce de celui-ci. Et ça se croit malin! Ça fait des affaires avec Brion qui, lui, fait la cour à madame de Chésy. Tu vois la fin inévitable?...

— Cette jolie madame de Chésy, l'amie de ma sœur? fit Hautefeuille vivement, et cet abominable Brion?... C'est impossible...

— Je n'ai pas dit que ça y était, dit le Méridional, j'ai dit qu'étant donné cet imbécile de mari et son goût du jeu, ici et à la Bourse, ça risquait fort d'y être un jour... Ah! tu t'indignes, monsieur le puritain, mais tu ne t'ennuies plus..., va, cet endroit n'est pas si banal quand on veut seulement ouvrir les yeux. Et, avoue-le: des deux Parisiens et du rastaquouère que nous venons de voir, l'homme intéressant, c'est le rastaquouère...

Les deux jeunes gens avaient quitté leur poste d'observation sur cette dernière phrase. Corancez entraînait maintenant son compagnon vers les salles de roulette. Il dit ces mots, qui firent tressaillir Hautefeuille de la tête aux pieds :

— Si cela ne te fait rien, nous allons chercher madame de Carlsberg? Je l'ai laissée à une de ces tables et je voudrais prendre congé d'elle... Imagine-toi qu'elle déteste que ses amis assistent à son jeu... Mais elle doit déjà avoir perdu tout son argent et s'être levée depuis longtemps...

— Est-ce qu'elle joue souvent et beaucoup? demanda Hautefeuille, qui maintenant n'avait plus aucune envie de quitter son ancien camarade.

— Oui, elle joue, et souvent, mais comme elle fait tout, répondit Corancez, par caprice et par ennui. Et son mariage l'en justifie trop. Tu connais le prince? Très peu. Mais tu sais ses habitudes. Est-ce la peine, réponds-moi, d'appartenir à la maison de Habsbourg-Lorraine, de s'appeler l'archiduc Henri-François, d'avoir une femme comme celle-là, pour professer des opinions anarchistes, pour passer seize heures sur vingt-quatre dans un laboratoire de physique à se brûler les mains, la barbe et les yeux aux feux des fourneaux, et pour recevoir les amis de la baronne comme il les reçoit, quand il daigne se montrer...

— Alors, reprit Hautefeuille dont le bras trembla sur le bras de son ami, tandis qu'il posait cette naïve question, tu penses qu'elle n'est pas heureuse?

— Tu n'as qu'à la regarder, dit Corancez qui venait, haussé sur la pointe des pieds, de reconnaître madame de Carlsberg.

C'était précisément la seule table dont Pierre ne se fût pas approché quand il avait examiné les salles, rebuté par le flot de foule qui se pressait là, plus épais que partout ailleurs. Il fit signe à son camarade qu'il n'était pas assez grand pour regarder par-dessus cette houle d'épaules et de têtes, et Corancez recommença de se glisser, en précédant son timide compagnon, à travers ce mur vivant de spectateurs et de spectatrices, dont la curiosité paraissait surexcitée au plus haut degré. Les jeunes gens comprirent pourquoi, lorsque après plusieurs minutes d'étouffants efforts ils occupèrent de nouveau cette place derrière le croupier qu'ils avaient eue tout à l'heure à la table du trente-et-quarante. Il se jouait là, en effet, une de ces parties extraordinaires qui figurent ensuite dans la légende de la côte et se propagent à travers toute l'Europe et les deux Amériques. Hautefeuille subit comme un choc à le constater : l'héroïne de cette partie était justement cette baronne Ely dont l'adorable prénom — ce délicieux diminutif autrichien d'Elisabeth — se répétait tout seul dans son cœur avec une douceur de musique.

Oui, c'était bien madame de Carlsberg qui faisait le centre de tous les regards de ce public si blasé pourtant ; elle déployait dans le caprice d'un jeu déraisonnable l'espèce de grâce imposante et douce qui avait inspiré au jeune homme son sentiment d'idolâtrie passionnée. Ah ! qu'elle était fière même en ce moment, et qu'elle était belle ! Son buste mince, la seule partie de son corps qu'il pût apercevoir, était pris dans un corsage en poult de soie violet recouvert d'une mousseline de soie noire plissée, avec des manches pareilles et qui semblaient frissonner à chacun de ses mouvements. Une rangée de perles du Danube, énormes et entourées de brillants, boutonnaient ce corsage sur lequel jouait la longue chaîne d'or toute mince et semée de pierres changeantes qui retenait la montre. Elle était coiffée d'un chapeau très petit, composé de deux ailes pailletées de jais violet et d'argent. Ce colifichet de la mode, posé sur les lourds bandeaux de cheveux noirs, comme aussi la surcharge de sa toilette, contrastait avec sa physionomie non moins que l'occupation où elle s'absorbait en ce moment. Sur ce visage de femme était empreint ce caractère si rare dans nos civili-

sations vieillissantes, la *Grande Beauté*, celle qui résistera aux épreuves de l'âge comme à celle des chagrins, car elle réside dans les portions essentielles des traits : la forme de la tête, la coupe du front, la construction de la mâchoire, l'orbe des paupières. Quand on savait qu'un peu de sang grec coulait dans ses veines, la noblesse classique de son visage s'expliquait aussitôt. Son père, le général de Sallach, alors aide de camp du commandant militaire à Zara, avait épousé par amour une Monténégrine, fille elle-même d'une femme de Salonique, et cette hérédité avait pu seule pétrir ce masque, magnifique à la fois et si fin, auquel une blancheur mate et chaude achevait de donner comme un vague reflet oriental. Les yeux seuls n'avaient pas ce luisant heureux ou passionné des yeux d'Orient. Ils étaient d'une nuance indécise, bruns, presque tirant sur le jaune, avec quelque chose d'inéclairable dans leur prunelle, comme si une détresse intime en ternissait le regard. Il s'y lisait un si profond ennui, une lassitude tellement irrémédiable, qu'après avoir une fois discerné cette expression, malgré soi l'on se prenait à plaindre cette femme si comblée en apparence, et l'on éprouvait le besoin d'obéir à ses moindres désirs pour que cet admirable visage n'eût pas ce regard-là, ne fût-ce qu'une seconde. Mais, sans doute, c'était un simple jeu de physionomie et qui n'avait rien à voir avec l'âme, car ces yeux-là gardaient cette expression singulière à ce moment même où la baronne Ely se livrait à la fantaisie folle de son jeu. Elle avait dû gagner, depuis que Corancez l'avait quittée, des sommes énormes : une liasse de billets de mille francs, — cinquante peut-être, — s'entassait devant elle et toute une architecture de pièces de vingt ou de cent francs rangées par colonnes. Ses doigts gantés, armés d'un petit râteau, manœuvraient cet amas d'argent avec une dextérité gracieuse, et, — ce qui lui valait cette fièvre de curiosité autour de ses martingales, — elle risquait à chaque coup le maximum de la mise : neuf louis en plein sur un seul chiffre, celui de son âge : 31 . un nombre égal de louis sur les carrés, et six mille francs sur la noire. Les alternatives de ses pertes et de ses gains étaient si fortes, et elle les supportait avec une si évidente impassibilité, qu'elle était tout naturellement devenue l'âme de cette partie, et c'était autour

d'elle des commentaires qu'elle ne semblait pas plus entendre qu'elle ne paraissait s'intéresser aux allées et venues de la bille dans les cases de la roulette.

— Je vous affirme que c'est une archiduchesse, disait l'un.

— C'est une princesse russe, répondait un autre : il n'y a qu'une Russe pour jouer ce jeu-là.

— Son numéro est sorti trois fois en plein tout à l'heure; qu'il sorte encore, et la banque saute.

— Mais non, elle ne peut pas gagner à ce jeu-là... C'est la couleur qui la sauve.

— Moi, je crois à sa veine. Je rejoue son numéro.

— Moi, je joue contre elle. Elle est en perte maintenant.

— Les mains... —disait Corancez en se penchant à l'oreille d'Hautefeuille, — regarde les mains : même sous les gants, de vraies mains de grande dame et de fantaisiste. Vois les autres à côté, les allées et venues de ces pattes avides et nerveuses. Toutes sont plébéiennes, quand on a regardé ses doigts... Mais on dirait que nous lui portons la guigne. Rouge et 7... Elle a perdu... Rouge et 10... Perdu encore... Rouge et 9 ! perdu toujours... Rouge et 27... Elle en est pour vingt-cinq mille francs ! Si le mot n'était pas vulgaire appliqué à une si jolie femme, je dirais : « Quel estomac ! » Elle continue...

La jeune femme continuait, en effet, de distribuer son or et ses billets sur le même chiffre, sur les mêmes carrés, sur la même couleur, et il semblait que maintenant ni ce chiffre, ni ces carrés, ni la noire, ne dussent plus jamais sortir. Quelques coups encore et les pièces de vingt ou de cent francs avaient disparu comme fondues au creuset, et, six par six, les billets étaient allés sous le râteau se joindre au tas empilé devant le croupier. Un quart d'heure s'était à peine passé depuis que Hautefeuille et Corancez avaient commencé de suivre cette partie, et la baronne Ely n'avait plus devant elle qu'une petite bourse d'or vide et une espèce de bijou barbare : un étui à cigarettes d'un travail russe, en or massif, tout incrusté de saphirs, de rubis et de diamants. La jeune femme prit cet étui dans sa main en le soupesant, tandis qu'un nouveau coup de roulette faisait sortir la rouge encore. C'était la onzième fois que cette couleur passait. Avec le même air

indifférent, elle se tourna vers son voisin, un gros homme de cinquante ans peut-être, à tête carrée et à lunettes, qui avait abandonné un livre de calculs, pour jouer tout simplement contre elle. Il avait devant lui, maintenant, un monceau d'or et de billets.

— Monsieur, dit-elle en lui tendant l'étui, voulez-vous me donner vingt-cinq louis de cette boîte?...

Elle avait parlé assez haut pour que Hautefeuille et Corancez l'entendissent prononcer cette phrase si étrangement inattendue.

— Mais c'est à nous de lui demander qu'elle nous permette de lui prêter cet argent... dit Pierre.

— Je ne t'y engage pas, fit l'autre. Elle est très archiduchesse quand elle veut, la baronne, et j'ai idée qu'elle nous recevrait mal... D'ailleurs, il y aura bien quelque usurier pour acheter l'objet à ce prix-là, si l'homme aux lunettes refuse... Il lui répond en allemand... Il ne comprend pas... Tiens, que te disais-je?...

Comme pour justifier les prétentions de Corancez à la prophétie, et dans la minute même où madame de Carlsberg répétait en allemand la question à son voisin, un profil busqué de marchand de bijoux avait fendu la foule, une main avait tendu le billet de cinq cents francs demandé, l'étui d'or avait déjà disparu, et la grande dame n'avait pas daigné seulement regarder le personnage, — un des innombrables prêteurs d'argent qui font autour de ces tables une usure vainement pourchassée. — Elle avait pris le billet, qu'elle maniait sans même le déployer. Elle attendit que la rouge passât deux fois encore, parut hésiter, et, de la pointe de son râteau, poussa le billet vers le croupier en disant :

— Sur la rouge.

La bille roula de nouveau. La noire sortit. Cette fois, la baronne Ely ramassa son éventail, sa bourse vide, et se leva. Dans le mouvement de ce départ et tandis qu'il fendait lui-même la foule pour aller saluer la hardie joueuse, Corancez s'aperçut soudain qu'il avait perdu Hautefeuille.

« On n'est pas plus maladroit que cet innocent », se dit-il, en abordant madame de Carlsberg.

Si sa vanité de causer avec l'épouse, même morganatique, d'un archiduc d'Autriche, ne l'eût pas, pour ces quelques minutes, absorbé tout entier, il eût constaté que son compagnon de tout à l'heure se frayait un passage jusqu'à l'acheteur du bijou si fantastiquement offert et vendu. Et peut-être eût-il trouvé très habile le marché conclu par cet innocent, s'il l'avait vu tirer de sa poche un portefeuille, de ce portefeuille deux billets de banque, et le marchand lui remettre l'objet même qui tout à l'heure flamboyait sur la table de roulette devant la baronne Ely. L'usurier venait de revendre l'étui à l'amoureux pour le triple de la somme qu'il l'avait payé lui-même. Ainsi commencent les grandes maisons !

II

LE CRI D'UNE AME

Si l'action de Pierre Hautefeuille avait échappé au malicieux regard de Corancez, elle n'avait pas pour cela passé inaperçue. Une autre personne avait vu la baronne Ely vendre l'étui à cigarettes, et le jeune homme le racheter ; or cette personne était celle dont le romanesque amoureux eût certainement le plus redouté le regard. Avoir été vu par elle ou par madame de Carlsberg elle-même, c'était tout un : car le témoin des deux marchés successifs n'était autre que madame Brion, la confidente de la baronne Ely, l'intime amie qui la recevait dans sa villa depuis une semaine, et cette amie pouvait-elle ne pas rapporter ce qu'elle avait surpris ? Mais pour faire comprendre avec quel intérêt singulier madame Brion avait observé ces deux scènes et dans quels termes elle allait en parler, il est nécessaire d'expliquer comment cette étroite intimité unissait la femme d'un financier parisien aussi peu « né » qu'Horace Brion, à une grande dame de l'Olympe européen et qui figurait au Gotha parmi les membres de la famille impériale d'Autriche. La singularité du monde cosmopolite, son pittoresque psychologique, si l'on peut dire, la

part de hasard qui corrige en lui le caractère banal inhérent à toute société composée de gens riches et désœuvrés, c'est précisément la fréquence de pareilles rencontres et ce qu'il en résulte d'imprévu. Ce monde sert de point d'intersection aux destinées les plus follement contradictoires et qui viennent de l'une et l'autre extrémité du monde social. On y peut voir jouer les unes sur les autres des natures si dissemblables, si hostiles parfois, que les émotions les plus simples partout ailleurs y prennent, grâce à l'inattendu des circonstances, une valeur de rareté et comme une poésie d'exception. De même que l'amour conçu par Pierre Hautefeuille, ce Français si profondément, si intimement Français, pour une étrangère du charme de la baronne Ely, charme si nouveau, si peu analysable au jeune homme, devait occuper dans sa vie sentimentale une place ineffaçable, de même cette amitié entre la baronne Ely et Louise Brion ne pouvait manquer d'être pour elles deux un sentiment très à part dans leur vie, quoique les données matérielles en fussent aussi naturelles dans leur détail qu'arbitraires dans leur résultat. C'est encore un trait du monde cosmopolite ! Prenez à part les existences qui s'y déploient : elles semblent simples et logiques ; réunissez-les : leur rapprochement constitue la plus paradoxale excentricité.

Cette amitié remontait, comme la plupart des solides affections de ce genre, à la seizième année des deux femmes. Elles se trouvaient avoir fini leur vie de jeune fille côte à côte dans une de ces intimités de couvent qui cessent, d'ordinaire, avec l'entrée dans le monde. Mais, lorsqu'elles ont duré à travers ce monde, résisté à l'absence, à la différence des milieux, à la séduction des nouveaux engagements, ces intimités deviennent instinctives, indestructibles, nécessaires, — comme des sentiments de famille. Quand les deux amies s'étaient connues ainsi, elles s'appelaient, l'une, Ely de Sallach, l'autre, Louise Rodier, — de la grande lignée des banquiers catholiques aujourd'hui éteinte, les Rodier-Vimal. — Certes à leur naissance, l'une au château de Sallach, au pied des Alpes Styriennes, l'autre rue du Faubourg-Saint-Honoré, à l'hôtel Rodier, il semblait bien que leurs chemins d'ici-bas dussent être à jamais séparés. Un même malheur les avait rappro-

chées. Voici comment. Toutes deux avaient perdu leur mère à la même époque, et, presque aussitôt, leurs deux pères s'étaient remariés. Toutes deux avaient eu, dès les premiers mois de ces nouveaux mariages, des difficultés avec leur belle-mère, et pour chacune cette petite crise d'intérieur s'était résolue par l'internement au Sacré-Cœur, à Paris. Le banquier avait choisi cet établissement parce qu'il en administrait les fonds et qu'il en connaissait les supérieures. Le général de Sallach, lui, avait été poussé à ce choix par sa seconde femme, qui, du même coup, se débarrassait de sa belle-fille et se procurait un prétexte pour venir souvent à Paris. Entrées dans la pieuse maison de la rue de Varenne le même jour, les deux orphelines, la jeune Autrichienne et la jeune Française, avaient éprouvé l'une pour l'autre un vif attrait de sympathie. Leurs confidences réciproques avaient vite transformé cet attrait en une amitié passionnée. Puis cette amitié avait duré, parce qu'elle reposait sur les portions profondes de leur caractère, que le temps devait approfondir encore.

La Tragédie classique n'était pas si loin de la nature que l'ont prétendu ses adversaires, quand, à côté du protagoniste, elle évoquait un personnage uniquement chargé de recevoir ses confidences. Il y a, en effet, dans la réalité de l'existence quotidienne, des âmes à la suite, des âmes d'écho, si l'on peut dire, toujours prêtes à recevoir les soupirs et les cris émanés d'autres âmes, des âmes-miroirs dont toute la vie réside dans le reflet qu'elles reçoivent, toute la personnalité dans l'image qu'une autre personnalité projette en elles. Dès le couvent, Louise Brion appartenait à cette race dont Shakespeare a incarné les adorables pudeurs, les délicates intelligences, l'exquise pitié, dans son Horatio, cet héroïque et loyal « second » d'Hamlet en son duel avec l'assassin de son père. A seize ans aussi bien qu'à trente, il suffisait de la regarder pour découvrir en elle l'effacement instinctif d'une nature sensible jusqu'à la timidité, incapable de s'établir, de s'affirmer par une initiative, d'oser, de vouloir, de vivre pour son propre compte. Son visage était fin, mais cette finesse passait inaperçue, tant il y avait de réserve dans ses traits modestes, dans ses yeux d'un gris cendré, dans les masses simplement disposées de ses cheveux châtains. Elle

parlait peu et d'une voix sans éclat. Elle avait le génie des parures discrètes, des parures que l'argot féminin définit de ce joli mot de « tranquilles », — ce joli, cet indispensable terme du papotage féminin! — Hommes ou femmes, les êtres où tout est ainsi atténuation instinctive de leur désir, recul devant la réalité, délicatesse un peu pauvre, nuance amortie du sentiment, s'attachent d'ordinaire, par une apparente contradiction qui est au fond une logique, à quelque créature d'ardeur et d'élan, d'audace et d'impétuosité, dont ils subissent la fascination. Ils éprouvent le besoin irrésistible de participer en imagination et par sympathie à des joies et à des souffrances qu'ils n'auraient pas la force d'affronter par leur expérience propre.

Les rapports de madame Brion avec la baronne de Carlsberg n'avaient pas d'autre histoire. Dès la première semaine de leur enfantine camaraderie, la passionnée, la fantasque Ely avait ensorcelé la raisonnable, la sage Louise, et cette sorcellerie continuait à travers les années, d'autant plus puissante qu'à leur sortie du Sacré-Cœur les deux amies avaient subi de nouveau l'analogie du même malheur. Rien ne rapproche comme ces communautés de misère! L'une et l'autre avait été dans le mariage la victime des ambitions paternelles. Louise Rodier était devenue madame Brion, parce que le vieux Rodier, engagé à l'insu de tout le monde dans la plus difficile impasse de sa vie financière, avait cru trouver le salut en prenant pour gendre et pour associé Horace Brion. Fils d'un père exécuté à la Bourse de Paris, ce dernier, en quinze ans, à force d'énergie, n'avait pas seulement refait sa fortune; il s'était conquis en outre une espèce de gloire financière par le relèvement d'affaires réputées perdues, comme celle des Chemins de fer austro-dalmates si scélératement lancés et abandonnés par le trop célèbre Justus Hafner [1]. Il fallait à Brion, pour effacer entièrement le souvenir de son père, une alliance avec une de ces familles qui sont l'aristocratie de la Haute Banque, et dont l'honorabilité professionnelle équivaut à un brevet de noblesse. Il fallait au chef actuel de la maison Rodier-Vimal, dans la crise secrète que ses affaires traversaient, un aide de camp

1. Voir *Cosmopolis*.

supérieur et d'un coup d'œil magistral. Louise avait su comprendre la nécessité de cette union et l'accepter, mais pour en être horriblement malheureuse. C'était l'époque même où Ely de Sallach, contrainte aussi par son père, épousait l'archiduc Henri-François, devenu amoureux d'elle aux eaux de Carlsbad, d'une de ces passions furieuses comme en peut éprouver un prince blasé, de cinquante ans, pour qui *sentir* est une impression si violemment inattendue qu'il s'y cramponne avec toutes les fièvres de la jeunesse un instant retrouvée. L'Empereur, quoique très hostile en principe aux mariages morganatiques, avait consenti à celui-là dans l'espoir que le plus révolutionnaire de ses cousins et le plus inquiétant s'apaiserait, se réglerait par cette vie nouvelle. Le général de Sallach avait vu dans l'élévation de sa fille la certitude du feld-maréchalat. Lui et sa femme avaient pressé d'une telle manière sur l'enfant qu'elle avait cédé, tentée elle-même par une vanité trop naturelle à son âge.

Douze ans avaient passé depuis lors et les deux anciennes camarades du Sacré-Cœur étaient aussi solitaires, aussi misérables, aussi orphelines, l'une dans son existence comblée de demi-princesse, l'autre dans son luxe quasi royal de grande Parisienne, qu'au jour où elles s'étaient parlé pour la première fois sous les arbres du jardin conventuel dont les arbres verdoyants égaient le triste boulevard des Invalides. Elles n'avaient jamais cessé de s'écrire, et, chacune ayant pu suivre les chagrins de sa propre destinée dans la destinée de l'autre, leur affection s'était resserrée de toute cette identité de mélancolie, de leurs confidences, de leurs silences mêmes. La dureté du financier, son âpre égoïsme dissimulé sous les manières étudiées d'un faux homme du monde, sa brutale sensualité, avaient permis à Louise de comprendre, de plaindre, de partager les meurtrissures d'âme de la pauvre Ely, abandonnée en proie au despotisme jaloux d'un maître cruellement inégal, quinteux, chez lequel le nihilisme intellectuel d'un anarchiste se trouvait associé à l'orgueil impérieux d'une nature de tyran. De son côté, la baronne avait pu mesurer à la profondeur de ses propres blessures les plaies dont saignait le cœur tendre de son amie. Seulement elle, la fille d'un soldat, la descendante de ces héros de la Tchernagora qui ne se sont jamais

rendus, elle ne s'était pas soumise comme l'héritière d'une lignée dévote, la petite-fille des vertueux Rodier et des prudents Vimal. Ely avait aussitôt dressé orgueil contre orgueil, volonté contre volonté. Des scènes atroces, qu'elle avait subies sans y sombrer, auraient abouti à la plus éclatante rupture, si la jeune femme n'avait eu l'idée d'en appeler en très haut lieu. Une influence souveraine avait imposé un compromis qui sauvait les apparences. La baronne avait recouvré sa liberté presque entière, sans divorce ni séparation légale, avec quelle rancune de son mari, on le devine. En fait, c'était depuis quatre ans le premier hiver qu'elle passait auprès de l'archiduc, malade et retiré dans sa villa de Cannes, — étrange endroit, véritablement disposé à l'image de son étrange maître: la moitié de la maison était un palais, l'autre un laboratoire!

Madame Brion avait assisté de loin à ce drame conjugal, puis à ce demi-affranchissement dont elle n'avait pas suivi l'exemple. La douce créature s'était laissée, sans rien dire, brutaliser et briser par le négrier de finance, à la dure poigne, dont elle portait le nom. Ce contraste même lui avait rendu son amie plus chère. Ely de Carlsberg avait été sa rébellion, son indépendance, son roman, — un roman dont elle ne savait pas tous les chapitres. Les confidences de deux amies qui ne se voient qu'à intervalles sont toujours un peu arrangées. D'instinct, l'amie qui se confesse à son amie s'abstient de toucher à l'image que l'autre se fait d'elle, et cette image finit de la sorte par beaucoup plus ressembler à son passé qu'à son présent. Aussi la baronne avait-elle caché à sa confidente tout un côté de sa vie. Belle comme elle était, riche, libre, audacieuse et sans principes, elle avait cherché l'oubli et la vengeance de ses misères de ménage là où toutes les femmes qui ont du tempérament et pas de foi religieuse cherchent de pareils oublis et de pareilles vengeances. Elle avait eu d'abord des coquetteries, puis des légèretés, enfin une aventure. Madame Brion n'en soupçonnait rien. Elle aimait Ely, de la sentir si vivante, sans se rendre compte que ce mouvement, cette vitalité, cette énergie ne pouvait pas aller, chez une créature de cette race et de ces libres allures, sans de hardies et

coupables expériences. Mais n'est-ce pas la première condition et la définition même de l'amitié, cette partialité inconséquente qui nous fait oublier devant certaines personnes cette grande loi si connue et que le langage vulgaire exprime si simplement : tout être a les défauts de ses qualités ? La haine et l'envie ne voient que les défauts. Est-il si injuste que l'amitié ne voie que les qualités ?

Cependant, si aveuglée par l'amitié que soit une femme et si honnête, si peu initiée aux intrigues de son entourage, elle n'en est pas moins femme, et, à ce titre, il semble qu'elle possède un instinct spécial pour les choses du sexe. Cette infaillible divination lui fait sentir inconsciemment, j'allais dire animalement, si l'amie en qui elle a le plus de confiance se conduit comme elle-même dans ses rapports avec les hommes. Louise n'aurait pas su formuler en quoi Ely avait changé ; pourtant, à chaque nouvelle entrevue, depuis quelques années, elle percevait ce changement. Était-ce une fantaisie plus libre d'attitude et de toilette, une hardiesse dans le regard, l'aisance à interpréter dans un sens coupable toute intimité autour d'elle, un désenchantement, presque un cynisme habituel de la conversation ? Ces signes auxquels se reconnaît la femme qui a osé braver les préjugés de la convention, aussi bien que les principes de la morale, madame Brion n'avait pu s'empêcher de les remarquer chez madame de Carlsberg, Mais, analyser ces signes, se les avouer même, elle ne se l'était pas permis. Les âmes délicates, et qui savent aimer, ont le scrupule, presque le remords de leurs propres froissements lorsqu'il s'agit de ceux qu'elles aiment. Elles donnent tort à leur conscience et elles condamnent leurs impressions, plutôt que de juger les personnes d'où ces impressions leur viennent. Un malaise leur reste cependant, que le moindre fait trop précis leur rend insupportable. Pour Louise Brion, ce petit fait avait été, ces derniers temps, l'attitude de son amie à l'égard de Pierre Hautefeuille. Le hasard avait voulu qu'elle fût à Cannes lorsqu'il avait été présenté à la baronne chez madame de Chésy, laquelle était, comme on l'a vu, une amie particulière de la sœur du jeune homme, la jeune et brillante Marie d'Yssac. Dès cette première soirée, madame Brion avait été surprise par les manières d'Ely, qui avait causé longue-

ment en tête à tête dans un coin du salon avec cet inconnu de la veille. Repartie aussitôt pour Monte-Carlo, elle n'y aurait plus pensé, sans doute, si elle n'avait, lors d'une nouvelle visite à Cannes, trouvé que le jeune homme était reçu chez la baronne sur un pied de bien soudaine intimité. Ayant fait elle-même une visite de quelques jours chez madame de Carlsberg, elle avait dû reconnaître que son amie était ou très coquette, ou très imprudente avec Hautefeuille. Elle avait opté pour l'imprudence. Elle s'était dit que ce garçon devenait follement amoureux d'Ely, et que cette dernière se prêtait par désœuvrement, par légèreté, à un jeu vraiment trop périlleux, sinon coupable. Elle avait résolu de l'avertir. Puis, elle n'avait pas osé, en proie à cette espèce de paralysie morale dont les personnalités fortes frappent les personnalités faibles, par le seul magnétisme de leur présence.

La petite scène surprise ce soir dans la salle de jeu allait lui donner l'énergie de parler. L'action de Pierre Hautefeuille, cette immédiate démarche pour se procurer l'étui à cigarettes vendu par madame de Carlsberg, avait remué la fidèle amie à une profondeur singulière. Elle y avait soudain découvert la preuve d'une attendrissante analogie entre sa façon de sentir et celle de l'amoureux. Venue elle-même se mêler à la foule des spectateurs pour suivre le jeu de son amie dont l'énervement l'inquiétait, elle l'avait vue vendre la boîte d'or. Cette action de « Bohémienne » lui avait été cruellement pénible, et plus pénible encore de penser que ce bijou si intime, dont Ely se servait toujours, serait brocanté dans une des boutiques de Monte-Carlo, et donné en cadeau par quelque joueur à quelque fille. Tout de suite elle avait cherché à joindre l'usurier pour faire ce qu'avait fait Pierre Hautefeuille ; et de constater qu'ils avaient eu la même idée, avait remué en elle une corde profonde de sympathie. Elle avait été touchée dans son affection pour madame de Carlsberg et comme caressée dans son doux esprit de femme romanesque, si peu habituée à trouver chez les hommes un écho à ses délicatesses. Elle s'était dit : « Le malheureux ! Ce que je craignais est arrivé. Il l'aime ! Est-il encore temps d'avertir Ely et d'empêcher qu'elle n'ait sur la conscience le malheur

de cet enfant? » Cette idée avait triomphé de toute timidité chez la naïve et bonne créature. Elle s'était promis de parler à son amie aussitôt qu'elle en aurait l'occasion, et cette occasion allait se présenter le soir même.

Elles étaient sorties du casino vers onze heures. Brion, toujours très correct, voire courtois devant témoins, avait reconduit les deux femmes jusqu'à la villa, — magnifique construction que le financier avait dressée, comme une réclame de marbre, dans l'endroit le plus en vue de la colline. Il les avait quittées aussitôt, et, une fois seules, la baronne avait demandé à son amie de marcher un peu dans ce jardin de la villa Brion, aussi extraordinaire, aussi improvisé, aussi célèbre que la villa elle-même : elle voulait, avait-elle dit, devant repartir pour Cannes le lendemain, jouir une dernière fois de ce jardin par cette nuit, réellement féerique.

Enveloppées de leurs fourrures, les deux femmes commencèrent d'aller et venir sur la terrasse d'abord, puis dans les allées. Elles marchaient silencieuses, saisies toutes deux par l'antithèse entre la fiévreuse atmosphère du casino où elles avaient passé la soirée et la magnificence paisible du paysage qui les entourait maintenant. Et le contraste n'était pas moins étonnant entre la baronne Ely de la table de roulette et la baronne Ely de cette promenade et de cette heure. La lune qui rayonnait à plein globe dans le vaste ciel semblait l'envelopper, la noyer d'un frisson de langueur exaltée. La bouche à demi ouverte et comme respirant, comme aspirant toute la pureté de cette belle nuit froide, on eût dit que son visage se caressait à la pâleur de ce rayonnement et que la fraîcheur de l'astre lui atteignait le cœur à travers les yeux, tant elle fixait avec avidité le disque d'argent qui éclairait tout l'horizon d'une lumière presque aussi intense que celle du grand jour. C'était d'abord la mer que cette lune illuminait, une mer de velours bleu sur laquelle cette ruisselante et mourante traînée de clarté blanche traçait un chemin miraculeux. L'atmosphère était si pure que, dans cette baie ainsi éclairée, on distinguait le gréement d'un yacht de plaisance immobile sur ses ancres, à l'abri du promontoire sur les hauteurs duquel se profilait la masse crénelée du vieux palais Grimaldi. La grande

forme sombre du cap Martin s'allongeait de l'autre côté, et c'était partout un mélange d'éclatantes transparences et de formes noires, comme découpées à l'emporte-pièce sur cette atmosphère de rêve. Les longues branches des palmiers recourbées en chapiteaux, les poignards dressés des aloès, l'épaisse feuillée des orangers se projetaient en ombres presque dures, tandis que sur les gazons la magie du clair de lune étalait ses splendeurs nacrées. Une à une les maisons éteignaient leurs feux, et, de la terrasse, les deux femmes pouvaient les voir qui maintenant, toutes blanches, presque fantomatiques parmi le floconnement obscur et impénétrable des oliviers, s'endormaient du vaste sommeil répandu sur ce paysage. L'apaisement de cette heure était si complet que les promeneuses n'entendaient d'autre bruit que le craquement du gravier sous leurs petits souliers du soir et le frisson de leurs robes. Ce fut madame de Carlsberg qui rompit la première ce silence, entraînée par le charme de penser tout haut, si délicieux par une telle heure, auprès d'une telle amie. Elle s'était arrêtée une minute pour regarder plus fixement le ciel, et elle dit :

— Que cette nuit est pure et comme elle est douce! Toute petite fille, à Sallach, j'avais une gouvernante allemande qui savait le nom de toutes les étoiles. Elle m'apprenait à les connaître. Je les retrouve encore : voici la Polaire, Cassiopée, la Grande Ourse, Arcturus, Véga de la Lyre. Elles sont toujours à la même place... Elles y étaient avant que nous fussions nées, elles y seront quand nous serons mortes. Penses-tu quelquefois à cela, que la face de la nuit était la même quand vivaient Marie-Antoinette, Marie Stuart, Cléopâtre, toutes ces femmes dont les noms nous représentent, par delà des années et des siècles, d'immenses malheurs, de tragiques malheurs, de grandes gloires? Penses-tu qu'elles ont regardé cette même lune et ces mêmes étoiles aux mêmes points de l'espace, avec les mêmes yeux que nous, les mêmes joies, les mêmes douleurs, et qu'elles ont passé, comme nous passerons, devant cette figure du ciel qui n'a pas bougé, qui ne s'est pas doutée de ces joies et de ces douleurs? Lorsque ces idées me prennent, lorsque je songe aux pauvres êtres que nous sommes, avec toutes nos agonies qui ne remueraient pas un atome de cette immensité, je me demande : que signifient nos lois, nos

mœurs, nos préjugés? Quelle vanité de croire que nous importons en quoi que ce soit à cette magnifique, à cette éternelle, à cette impassible nature! Je me dis : il n'y a qu'une chose de vraie ici-bas, s'assouvir le cœur, sentir et aller jusqu'au bout de tous ses sentiments, désirer et aller jusqu'au bout de tous ses désirs, vivre enfin sa vie à soi, sa vie sincère, en dehors de tous les mensonges et de toutes les conventions, avant de sombrer dans l'inévitable néant...

Il y avait quelque chose d'affreux à entendre cette belle jeune femme prononcer des paroles d'un si farouche nihilisme par cette belle nuit et devant ce beau paysage. Pour madame Brion, si pieuse et si tendre, ces phrases étaient plus pénibles encore dites de la même voix qui tout à l'heure indiquait au croupier où poser le dernier enjeu. Elle admirait tellement Ely pour cette haute intelligence qui lui permettait de lire tous les livres, d'écrire en quatre ou cinq langues, de causer sur toutes les matières, avec les hommes les plus distingués! Élevée jusqu'à dix-sept ans d'après les solides méthodes allemandes, la baronne avait trouvé, d'abord dans la fréquentation de l'archiduc, puis dans ses longs séjours en Italie, des occasions d'une culture exceptionnelle, et son souple esprit de demi-slave en avait profité. Hélas! à quoi lui servait cette rare instruction, cette facilité à tout comprendre, ce goût des idées, puisqu'elle n'en tirait ni de quoi gouverner ses caprices, — son attitude à la table de roulette venait de le prouver, — ni de quoi gouverner sa pensée, — la sombre profession de foi qu'elle venait de laisser échapper le prouvait trop. — Cette indigence intime parmi tant de dons et de chances extérieures saisit une fois de plus la fidèle amie qui n'avait jamais voulu admettre certaines négations chez son ancienne compagne du Sacré-Cœur, et elle lui dit :

— Tu parles de nouveau comme si tu ne croyais pas à une autre vie. Est-il possible que tu sois sincère?

— Non, je n'y crois pas, répondit la baronne, — en secouant sa jolie tête autour de laquelle un souffle d'air faisait trembler les longs poils soyeux de son collet en zibeline. Mon mari n'a eu que cette bonne influence sur moi, mais il l'a eue. Il m'a guérie de cette faiblesse qui n'ose pas regarder en face la vérité... La vérité, c'est que l'homme n'a jamais pu

rencontrer ici-bas la trace d'une Providence, d'une pitié venue d'en haut, d'une justice, un signe, un seul signe, le signe qu'il y ait au-dessus de nous quoi que ce soit, sinon des forces aveugles et implacables. Il n'y a pas de Dieu. Il n'y a que ce monde. Voilà ce que je sais aujourd'hui, et j'aime à le savoir. J'aime à meurtrir mon cœur contre cette idée d'un univers féroce et stupide. J'y trouve une espèce de sauvage plaisir et, si étrange que cela doive te paraître, une force intérieure...

— Ne continue pas à parler ainsi, — interrompit madame Brion qui la prit dans ses bras et la serra contre elle, comme une sœur presse une sœur malade, une mère son enfant : — tu me fais trop de mal... Mais, — insista-t-elle en gardant la main de son amie dans la sienne et toutes deux reprenant leur marche, — je sais, moi, que tu portes sur le cœur un poids que tu ne me dis pas. Tu n'as jamais été heureuse. Tu l'es moins que jamais aujourd'hui, et tu en veux à Dieu de ta destinée manquée. Tu te laisses aller à blasphémer comme tu te laissais aller à jouer tout à l'heure, avec folie, comme on dit que certains hommes se grisent. Ne dis pas non. J'étais là, tout ce soir, cachée dans la foule à te regarder... Pardonne-moi. Tu avais été si nerveuse depuis ce matin ! Tu m'avais tant inquiétée ! Enfin, je n'aurais pas voulu te quitter cinq minutes. Et toi, mon Ely, je t'ai vue parmi ces femmes et ces hommes, et cette déraisonnable partie à laquelle assistait ce public qui se chuchotait ton nom ! Je t'ai vue quand tu as voulu vendre cet étui, cet objet si intime, si à toi... Ah ! mon Ely ! mon Ely !...

Un profond soupir accompagna ce nom aimé, que la douce femme répétait avec une tendresse passionnée. Cette naïveté d'affection, qui souffrait devant les déchéances de son idole sans oser formuler un reproche, toucha la baronne et lui fit un peu honte. Elle dissimula ces deux impressions sous un rire qu'elle essaya de rendre gai afin d'apaiser son amie :

— Comme c'est heureux que je ne t'aie pas vue ! dit-elle. Je t'aurais emprunté de l'argent et je l'aurais perdu... Et puis ne t'inquiète pas, cela ne m'arrivera plus. J'avais si souvent entendu parler des émotions du jeu. J'ai voulu, pour une fois, non pas jouailler, comme je faisais tous les jours, mais

jouer vraiment... C'est encore plus ennuyeux que bête... Je ne regrette que l'étui à cigarettes... (Elle eut comme une seconde d'hésitation). C'était un souvenir de quelqu'un qui n'est plus de ce monde... Mais je retrouverai le marchand demain...

— C'est inutile... fit vivement madame Brion. Il ne l'a plus.

— Tu l'as déjà racheté? dit madame de Carlsberg. A ce trait-là, je reconnais ma Louise...

— J'ai eu cette idée, — répondit madame Brion, presque à voix basse; — mais quelqu'un d'autre m'avait devancée...

— Quelqu'un d'autre? — demanda la baronne dont le visage revêtit soudain une expression altière. — Que tu as vu et que je connais?

— Que j'ai vu et que tu connais... Mais je n'ose plus te répéter son nom, maintenant que je vois comment tu prends la chose... Et pourtant, tu n'as pas le droit d'en vouloir à cet homme. Car, s'il est devenu amoureux de toi, c'est bien ta faute... Tu as été si imprudente avec lui, laisse-moi tout te dire, si coquette!...

Et après un silence :

— C'est le jeune Pierre Hautefeuille...

L'excellente femme avait un battement de cœur en prononçant cette dernière phrase. Elle voulait bien empêcher madame de Carlsberg de prolonger cette coquetterie qu'elle jugeait imprudente et coupable; mais l'espèce de courroux qui venait de contracter le visage de son amie lui faisait craindre de dépasser le but et d'attirer sur l'indiscret amoureux quelqu'une de ces colères dont elle savait Ely capable : et cela, elle se le fût reproché comme une indélicatesse, une trahison presque, envers le pauvre garçon dont elle avait surpris le tendre secret. Mais non, ce n'était pas la colère qui avait, au seul nom de Pierre Hautefeuille, décomposé les traits de madame de Carlsberg et empourpré soudain ses joues. Son amie, qui la connaissait si bien, put voir qu'une émotion profonde venait en effet de la saisir, mais qui n'avait plus rien de commun avec la fierté révoltée de tout à l'heure. Elle en demeura si interdite qu'elle s'arrêta de parler. La baronne Ely, de son côté, n'avait rien répondu, en sorte que les deux

femmes recommencèrent de marcher en silence. Elles étaient entrées dans une allée de palmiers que la lune criblait de sa lumière sans en dissiper l'obscurité. Comme madame Brion ne voyait plus le visage de son amie, son trouble à elle-même devint si fort qu'elle osa demander, d'une voix maintenant toute tremblante :

— Pourquoi ne me réponds-tu pas? Est-ce que tu penses que j'aurais dû empêcher ce jeune homme de faire ce qu'il a fait? Mais, à cause de toi, je ne pouvais pas même paraître l'avoir remarqué! Est-ce que tu es froissée de ma remarque sur ta coquetterie? Tu le sais bien : si je t'ai parlé de la sorte, c'est que j'estime tellement ton cœur!

— Toi, me froisser! dit la baronne. Toi?... Tu sais bien aussi que ce n'est pas possible... Non, je ne suis pas froissée; je suis émue... Je ne savais pas qu'il fût là, — continua-t-elle plus bas, — ni qu'il m'eût vue à cette table, faisant ce que j'y faisais. Tu crois que j'ai été coquette avec lui? Tiens, regarde...

Et, comme elles étaient en ce moment à l'extrémité de l'allée, elle se retourna. Sur son visage, deux larmes coulaient lentement le long de ses joues. A travers ses yeux, d'où ces pleurs venaient de jaillir, Louise put lire jusqu'au fond de son âme; et devant l'évidence de ce qu'elle n'avait pas osé comprendre tout à l'heure, elle s'écria :

— Tu pleures!...

Puis, comme épouvantée devant cette tragédie morale qu'elle apercevait à présent :

— Tu l'aimes! répéta-t-elle, tu l'aimes!...

— A quoi bon te le cacher maintenant? répondit Ely. Oui, je l'aime! Quand tu m'as dit ce qu'il avait fait ce soir et qui m'a prouvé, ce que je sais, qu'il m'aime aussi, cela m'a touchée à un point trop malade, voilà tout. J'aurais dû en être heureuse, n'est-ce pas? et tu vois que j'en suis toute bouleversée... Si tu savais dans quelles conditions ce sentiment est venu me prendre, pauvre chère, c'est alors que tu plaindrais ton Ely. Ah! plains-la, plains-la!

Et, posant sa tête enfantinement sur l'épaule de sa compagne, voilà qu'elle se mit à pleurer, pleurer comme une enfant, en effet, tandis que l'autre, affolée de cette soudaine

explosion, lui disait, révélant jusque dans sa pitié, la naïveté de l'honnête femme, incapable de soupçon :

— Je t'en supplie, calme-toi. C'est vrai : c'est un affreux malheur pour une femme que de se laisser envahir par un amour qu'elle n'a pas le droit de satisfaire... Mais, n'aie pas de remords, et, surtout, ne crois pas que je te blâme. Quand je t'ai parlé comme j'ai fait, c'était pour te mettre en garde contre le chagrin que tu pouvais causer... Ah! je le vois trop, que tu n'as pas été coquette. Je sais que tu n'as pas permis à ce jeune homme de deviner le sentiment qu'il t'a inspiré. Je sais qu'il ne le devinera jamais, et que tu seras toujours mon irréprochable Ely... Calme-toi, souris-moi. N'est-ce donc rien que d'avoir auprès de soi une amie, une vraie amie pour te comprendre?

— Me comprendre? répondit la baronne Ely. Pauvre Louise! Tu m'aimes, oui, tu m'aimes bien. Mais — achéva-t-elle d'une voix profonde — tu ne me connais pas...

Puis, avec une sorte d'emportement, elle prit le bras de son amie, et, la regardant bien en face :

— Écoute, fit-elle, tu crois que je suis toujours ce que tu es restée, ce que j'étais autrefois, ton irréprochable Ely, comme tu dis... eh bien! ce n'est pas vrai... J'ai eu un amant. Tais-toi, ne me réponds pas. Il fallait que cela fût dit. C'est dit... Et cet amant, c'est l'ami le plus intime de Pierre Hautefeuille, un ami comme tu es mon amie, un frère d'amitié, comme tu es ma sœur... Ce poids que tu as deviné que j'avais ici, — et elle se frappa le sein, — le voilà. Il est horrible à porter...

Certains aveux entraînent avec eux tant d'irrémédiable que leur franchise donne à ceux qui les font et qui n'y sont pas contraints quelque chose d'auguste, même dans la déchéance; et quand ces aveux nous viennent de quelqu'un que nous aimons comme Louise aimait Ely, c'est en nous un délire de tendresse pour cet être qui nous prouve sa noblesse par sa confession, en même temps que l'évidence de sa flétrissure nous perce l'âme. Si, quelques heures plus tôt, dans un des salons de Monte-Carlo, un des innombrables viveurs en train d'errer autour des tables eût prononcé la plus vague phrase de doute sur l'honneur de madame de Carlsberg et que

madame Brion eût entendu cette phrase, quelle indignation n'eût pas été la sienne et quelle douleur! La douleur y était encore, et déchirante, tandis qu'Ely prononçait les mots impossibles à oublier, mais d'indignation il n'y avait plus trace dans ce cœur, et elle ne trouvait pour répondre à cette douloureuse révélation que ces mots dont le reproche était à lui seul la preuve d'une tendresse aveugle et indulgente jusqu'à la complicité :

— Dieu juste! comme tu as dû souffrir! Mais pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt comme tu me parles maintenant? Pourquoi n'as-tu pas eu confiance en moi? As-tu cru que je t'aimerais moins?... Vois, j'ai le courage de tout entendre...

Et elle ajouta, d'un accent où palpitait cette soif de tout savoir qui nous saisit devant les fautes de ceux que nous chérissons, comme si nous espérions trouver dans ce cruel détail de quoi mieux leur pardonner :

— Je t'en conjure. Dis-moi tout, tout... Et d'abord, cet homme? Je le connais?...

— Non, répondit madame de Carlsberg. Il s'appelait Olivier Du Prat. Je l'ai rencontré à Rome, il y a deux ans, lorsque j'y ai passé tout l'hiver. C'est l'époque de ma vie où tu m'as le moins vue, où je t'ai le moins écrit. C'est aussi l'époque où j'ai été le plus mauvaise, par solitude, par inaction, par tristesse, par dégoût de tout et de moi-même. Ce garçon était secrétaire à l'ambassade de France près du Quirinal. Il était très à la mode, parce qu'il avait inspiré une passion à deux dames de la société romaine qui se le disputaient presque ouvertement. C'est très vilain, ce que je vais te dire, mais c'est ainsi : cela m'amusa de le prendre à toutes deux. Dans ces sortes d'aventures, c'est comme tout à l'heure au jeu : on s'imagine qu'on trouvera des émotions là où les autres en trouvent. Et puis, c'est comme au jeu : on découvre que cela vous ennuie, on s'acharne à jouer, par entêtement, par vanité, par excitation d'une absurde lutte, et je suis devenue sa maîtresse... Sa maîtresse! (et sa voix se fit plus grave pour appuyer sur ce mot) et je sais aujourd'hui que je ne l'ai jamais aimé! Je me suis obstinée, exaspérée à cette liaison, au point qu'il serait en droit de dire que c'est moi qui ai voulu qu'il

m'aimât, moi qui ai tout fait pour le retenir... Il aurait raison, et, je te le répète, je ne l'ai pas aimé... Et lui-même!... C'était un caractère singulier et très différent de ces hommes à bonnes fortunes, si effroyablement vulgaires d'habitude. Il était si changeant, si ondoyant, si pétri de contrastes, si insaisissable, qu'à l'heure présente je ne pourrais pas dire si lui non plus il m'a aimée... Tu crois rêver en m'écoutant, et moi-même, en te parlant, j'éprouve l'impression de ce qu'il y eut d'inexplicable, d'inintelligible dans nos rapports, pour qui ne l'a pas connu. Je n'ai jamais rencontré d'être plus déconcertant, plus irritant aussi, par cette espèce d'incertitude éternelle où il vous tenait, quoi que vous fissiez. Un jour il était ému, vibrant, passionné jusqu'à la frénésie, et le lendemain, le même jour quelquefois, il se reprenait, il se retournait : de tendre, il devenait persifleur : de confiant, soupçonneux : d'abandonné, ironique ; d'amoureux, cruel, — sans qu'il fût possible ni de douter de sa sincérité, ni de saisir la cause de cet incroyable revirement. — Ces sautes d'humeur, il ne les avait pas seulement dans ses émotions : il les avait jusque dans ses idées. Je l'ai vu ému aux larmes par une visite dans les Catacombes, et, au retour, aussi outrageusement athée que l'archiduc. Je l'ai vu, dans le monde, tenir vingt personnes sous le charme de sa verve et de sa fantaisie, et puis, passer des soirées entières sans qu'on pût lui arracher deux mots... Enfin, c'était, du petit au grand, une énigme vivante, et que je pénètre mieux à distance. Il avait été orphelin de très bonne heure et il avait eu une enfance très malheureuse, suivie d'une adolescence précocement désenchantée. Il avait été blessé et corrompu trop jeune. De là cette instabilité d'âme, ce caractère tout en fuites, qui agit sur moi, aussitôt que je commençai de m'y intéresser, comme par une puissance de spasme. Quand j'étais jeune, à Sallach, j'aimais à monter des bêtes difficiles que je m'acharnais à dompter. Je ne peux pas mieux comparer mes relations avec Olivier qu'à ce duel avec un cheval qui essaie *to get the best of you*[1], comme disent les Anglais. Je te le répète : je suis bien sûre de ne pas l'avoir aimé. Je ne suis pas bien sûre de ne pas l'avoir haï...

1. « D'avoir raison de vous ».

Elle avait parlé avec une véhémence qui prouvait combien ces souvenirs tenaient en elle à des fibres profondes. Elle se tut pendant une minute; et, comme elle était près d'un buisson de roses, elle arracha une fleur dont elle se mit à mordre les pétales d'une bouche nerveuse, tandis que madame Brion poussait ce gémissement :

— Fallait-il que j'eusse à te plaindre de cela aussi, d'avoir cherché le bonheur hors du mariage et d'avoir rencontré cet homme-là !... ce monstre d'égoïsme, de dureté, de caprice !...

— Je n'en suis pas juge, reprit madame de Carlsberg. Si, moi-même, j'avais été autre, je l'aurais sans doute changé. Mais il avait touché en moi la place irritable. Je voulais le tenir, je voulais le dompter, le vaincre, et j'employai l'arme terrible: je le rendis jaloux... Tout cela fit une histoire amère, dont je t'épargne les épisodes. Ils me seraient cruels à rappeler, et ils n'importent pas. Tu en sauras assez quand je t'aurai dit qu'un jour, après une semaine de brouille, suivie d'une reprise d'intimité où il fut plus tendre que je ne l'avais jamais vu, Olivier quitta Rome, subitement, sans une explication, sans un mot d'adieu, sans une lettre. Je ne l'ai plus jamais revu. Je n'ai plus jamais rien su de lui, sinon ce qu'un hasard de conversation m'apprit cet hiver, qu'il était marié... Et c'est tout !

Elle se tut ; puis, avec un accent adouci, qui disait la différence entre les souvenirs qu'elle venait d'évoquer et ceux qu'elle allait aborder :

— Tu comprendras maintenant quelle étrange impression j'ai ressentie quand, voici deux mois, Chésy me demanda la permission de me présenter le frère d'une amie de sa femme, venu à Cannes en convalescence, très isolé, très charmant, et qu'il me nomme Pierre Hautefeuille. Au cours des conversations infinies que nous avions eues ensemble, Olivier et moi, dans l'intervalle de nos heures de querelle, ce nom était bien souvent revenu. Ici encore il me faut essayer de te faire comprendre quelque chose de si personnel et de si particulier : comment cet homme causait, et l'extraordinaire attrait que sa parole avait pour moi. Cet être énigmatique et fermé avait tout d'un coup des heures d'une expansion absolue,

des ouvertures de cœur que je n'ai connues qu'à lui. C'était comme s'il eût revécu sa vie tout haut devant moi, qui l'écoutais avec une curiosité, elle aussi sans analogue. Il déployait, dans ces moments-là, une lucidité implacable sur les autres et sur lui-même, qui vous donnait envie de crier, comme une opération de chirurgie, et qui vous hypnotisait en même temps d'un intérêt poignant. C'était, quand il parlait de lui, une mise à nu, brutale à la fois et délicate, de son enfance et de sa jeunesse, avec des évocations si précises que tel ou tel individu, connu seulement par lui, m'est présent à ce moment même comme si je l'avais réellement rencontré. Et lui-même! Ah! quelle âme étrange, incomplète et supérieure, si noble et si dégradée, si sensible et si aride, où tout semblait avoir été velléité, avortement, souillure et désillusion! Oui, tout, excepté un seul sentiment. Cet homme, qui méprisait sa famille, qui ne parlait de son pays qu'avec un écœurement, qui interprétait toutes les actions des autres et les siennes propres par les pires motifs, qui niait Dieu, qui niait la vertu, qui niait l'amour, cet anarchiste moral enfin, si pareil à l'archiduc par tant de côtés, avait une foi, un culte, une religion: il croyait à l'amitié, du moins à celle d'un homme pour un homme, car il n'admettait pas qu'une femme pût être l'amie d'une femme. Il ne te connaissait pas, chère Louise... Il prétendait — je me rappelle si bien ses mots eux-mêmes — qu'entre deux hommes qui se sont éprouvés l'un l'autre, qui ont vécu, pensé, souffert ensemble et qui s'estiment en s'aimant, il s'établit une sorte d'affection si haute, si profonde, si fière, que rien ne saurait lui être comparé. Il disait que ce sentiment-là était le seul qu'il respectât, le seul contre lequel ni les années, ni les événements ne pussent prévaloir. Il avouait que cette amitié était rare, qu'il en avait pourtant rencontré quelques exemples, et qu'il avait lui-même une de ces amitiés-là dans sa vie : c'est alors qu'il évoquait l'image de Pierre Hautefeuille. Son accent, son regard, l'expression de ses traits, tout changeait en lui, quand il s'attardait au souvenir de cet ami absent. Lui, l'homme de toutes les ironies, il me racontait avec attendrissement et avec respect tout ensemble des détails aussi naïfs que leur première rencontre au collège, leur camaraderie naissante, leurs vacances d'enfants!

Il me disait l'enthousiasme qui les avait faits, en 1870, s'engager ensemble, et la guerre, leurs communs dangers, leur captivité commune en Allemagne. Il n'en finissait pas de me vanter la pureté d'âme de son ami, sa délicatesse d'esprit, sa noblesse... Je t'ai déjà dit que cet homme est demeuré pour moi une énigme. Il l'était surtout dans ces heures de confidences rétrospectives auxquelles j'assistais avec l'étonnement, la stupeur presque, de constater cette anomalie dans ce cœur si usé, si blasé, cette floraison, dans ce terrain stérile, d'un sentiment si délicat, si jeune, si rare qu'il me rappelait — malgré les paradoxes d'Olivier, c'est le meilleur éloge que j'en puisse faire — notre amitié à nous...

— Merci, dit madame Brion, tu m'as fait du bien. Tout à l'heure, en t'écoutant, je croyais entendre parler une autre personne, que je ne reconnaissais pas. Je viens de te retrouver tout entière, si aimante, si douce, si bonne...

— Bonne? Je ne le suis guère, répondit la baronne Ely en hochant la tête. La preuve c'est qu'à peine Chésy m'eut-il prononcé le nom de Pierre Hautefeuille, une seule idée s'empara de moi. Tu la trouveras abominable. Je la paierai peut-être bien cher. Ce départ d'Olivier d'abord, et puis son mariage avaient remué en moi ce levain de haine dont je te parlais tout à l'heure. Le croiras-tu ? Je ne pouvais pas supporter la pensée que cet homme m'eût quittée ainsi et qu'il fût heureux, paisible, indifférent ailleurs, ni qu'il eût refait sa vie comme cela, sans que je me fusse vengée. On a de ces bas-fonds dans le cœur, quand on a été ce que j'ai été si longtemps, une malheureuse, une désespérée dans un décor de bonheur et de luxe. Trop de détresse morale déprave, à la fin. Quand j'appris que j'allais rencontrer l'intime ami d'Olivier, c'est uniquement cette possibilité de vengeance qui s'offrit à moi ; une vengeance raffinée, atroce et sûre. Mon existence et celle de Du Prat étaient bien séparées, certes. Il m'avait très probablement oubliée. Pourtant, je ne doutai pas une minute que si je me faisais aimer de son ami, et s'il le savait, cela le percerait à l'endroit le plus sensible et le plus intime de son cœur. Et voilà pourquoi j'ai accepté que l'on me présentât Hautefeuille, pourquoi j'ai eu avec lui les coquetteries que tu me reproches. Car, je l'avoue, j'ai commencé

par être coquette... Dieu ! comme c'est près ! .. Et comme c'est loin !...

— Mais Pierre Hautefeuille, interrompit madame Brion, sait-il tes relations avec Olivier ?

— Ah ! dit madame de Carlsberg, tu touches à la place la plus malade. Il les ignore, comme il ignore tout des réalités basses de la vie. C'est par cette fraîcheur de nature, par cette simplicité de cœur dont l'autre m'avait tant parlé, par cette jeunesse enfin que cet enfant, avec lequel je me préparais à jouer un jeu si cruel, m'a prise tout entière. Tu ne peux pas comprendre cela, toi qui as toujours senti comme tu devais sentir, ce que c'est que d'avoir étouffé en soi l'être bon, confiant, enthousiaste, et que, tout d'un coup, cet être se réveille en vous... On a cru que l'on n'aimerait plus jamais. On s'est crue, on s'est voulue, sèche, implacable, mauvaise ; et puis, c'est un miracle de résurrection, au contact d'un cœur si jeune, si vrai, si simple, que le tromper, ce serait tromper un enfant. Si tu le connaissais comme je le connais maintenant ! Si, jour par jour, heure par heure, tu t'étais penchée sur cette âme pour l'estimer, pour l'admirer, pour l'aimer davantage, à chaque nouvelle preuve de sa beauté !... Jamais un doute, jamais une défiance, jamais une petitesse dans cet esprit resté tout neuf et pour qui le mal n'existe point, qui ne le voit point, qui ne le connaît point. Je n'avais pas causé avec lui trois fois, je comprenais tout ce qu'Olivier m'en avait dit, tout ce qui jadis, dans nos entretiens de Rome, provoquait tantôt mon incrédulité, tantôt mon irritation. Ce respect, cette vénération presque, qu'il m'avouait ressentir devant cette candeur et cette droiture, je l'éprouvais à mon tour. Ah ! ce fut là encore, dans le charme dont j'étais saisie, une impression que je peux à peine dire, tant l'amertume s'y mélangeait à l'enchantement. Toutes les phrases dont Olivier se servait jadis pour me parler de son ami m'étaient revenues dès le premier jour, et, à chaque nouvelle rencontre, je constatais comme elles étaient justes, comme elles étaient fines, comme elles étaient vraies.. Cet Olivier que nous n'avons jamais nommé, dont Pierre Hautefeuille ignore même que je le connais, il n'a jamais cessé d'être entre nous ! Et cependant, à travers cette amertume, l'enchantement continua. Je me laissai d'abord aller à

cette surprise de désapprendre ma basse vengeance auprès de cette nature si délicate, si jeune et que je respirais comme je respire cette fleur...

En disant ces mots elle porta à son visage la rose dont elle avait mordu les pétales; et tristement, tendrement, passionnément, elle continua :

— Ce fut ensuite comme une sensation de source fraîche dans un désert !... Si tu savais comme le monde où je vis me fatigue, m'écœure, m'excède ! Comme j'en ai assez de toujours entendre raconter les déjeuners que Dickie Marsh donne sur son yacht aux grands-ducs, les bézigues de Navagero avec les princes, les coups de bourse de Chésy et de la demi-douzaine de gogos titrés qui suivent ses conseils ! Si tu savais comme les meilleurs de ce monde factice me lassent, comme cela m'est égal de savoir si la Bonaccorsi se décidera à épouser le sire de Corancez, et les innombrables calomnies écloses à tous les thés de cinq heures dans les deux cents villas de Cannes !... Je ne te parle pas de l'enfer qu'est ma maison depuis que mon mari me soupçonne de favoriser le mariage de Flossie Marsh avec Verdier, son préparateur !... De rencontrer dans cette atmosphère frelatée, faite d'ennui et de vanité, de sottises et d'enfantillages, un être à la fois profond et simple, vrai et romanesque, archaïque enfin, comme je m'amuse à l'appeler, ce fut un ravissement, une entrée dans une oasis ! Et puis, une minute est venue où j'ai senti que j'aimais ce jeune homme et qu'il m'aimait, sans un incident, sans un geste, sans un mot, sans rien, à un regard de lui surpris par hasard. C'est pour cela que je me suis réfugiée ici pendant ces huit jours... J'avais peur. J'ai peur encore... Peur pour moi, un peu. Je me connais trop. Je sais qu'une fois entrée dans ce chemin de la passion, j'irai jusqu'au bout, que je ne garderai rien à moi, que je donnerai tout mon cœur pour toujours, que je mettrai toute ma vie sur cet amour, et, s'il allait me manquer, si...

Elle n'acheva pas, mais son amie put comprendre la redoutable perspective en l'entendant continuer :

— Et j'ai peur pour lui aussi. Ah ! que c'est cruel de se dire : « Il est si jeune, si intact ! Il croit tellement en moi...

S'il savait !... » Je ne peux pas mieux te prouver combien j'ai changé qu'en te disant ceci : il y a six semaines, quand on m'a présenté Hautefeuille, je n'avais qu'une idée : « Comment apprendrai-je à Du Prat que je connais son ami ? » Aujourd'hui, pour que ces deux hommes ne se revoient jamais, et, s'ils se revoient, pour que mon nom ne soit jamais prononcé entre eux, je donnerais dix ans de ma vie... Comprends-tu maintenant pourquoi des larmes ont jailli de mes yeux quand tu m'as raconté ce qu'il avait fait ce soir? J'ai pensé qu'il m'avait vue, sans même m'aborder, employer mon temps loin de lui, et comment ! Et j'ai eu honte de cela, une dure honte : juge ce que ce serait s'il savait le reste.

— Et que vas-tu faire ? s'écria douloureusement madame Brion. Ces deux hommes se reverront. Ils parleront de toi. Si cet Olivier aime son ami comme tu prétends qu'il l'aime, ils se diront tout... Écoute — continua-t-elle en joignant les mains — écoute ce que l'affection la plus tendre, la plus dévouée, te crie par ma bouche. Vois, je ne te dis rien de tes devoirs, de l'opinion du monde, d'une vengeance de ton mari. Je comprends que tu marches sur tout cela, puisque tu y as marché déjà, pour aller à ton bonheur. Mais tu ne l'auras pas, ce bonheur ! Tu ne peux pas être heureuse dans cet amour avec ce secret sur le cœur. Tu étoufferas de ce silence. Et, si tu parles... Je te connais, tu as dû penser à parler, à tout confesser comme maintenant... Si tu parles...

— Si je parle, il ne me reverra jamais, dit madame de Carlsberg. Ah ! sans cette certitude !...

— Eh bien ! aie du courage jusqu'au bout, interrompit l'autre. Tu as eu la force de quitter Cannes huit jours : tu dois avoir celle de partir tout à fait. Tu ne seras pas seule : j'irai avec toi : je te soutiendrai. Tu souffriras ; mais qu'est-ce que cette douleur, si tu penses à cette horrible chose : que tu sois tout pour ce jeune homme, qu'il soit devenu tout pour toi, et qu'il sache que tu as été la maîtresse de son ami !...

— Tu as raison, dit la baronne d'une voix brisée. Je l'ai rencontré trop tard... Mais c'est si dur de s'arracher du cœur un vrai sentiment, quand on n'a rien connu depuis des années que des curiosités, des vanités et de la misère, toujours de la misère !

Puis, amèrement, presque furieusement :

— Ah ! j'en trouverai la force. Je le veux. Je le veux, répéta-t-elle.

Puis :

— Oh ! quelle pitié qu'une telle vie !...

Elle regarda le ciel, en jetant ce cri, d'un regard très différent de celui qu'elle avait eu aux premiers instants de la promenade. Le clair reflet de la lune montra sur ce beau visage une colère, une révolte contre cette implacable sérénité des étoiles, des montagnes, de la nature tout entière. Puis les deux amies reprirent leur promenade en silence parmi les formes de plus en plus découpées des palmiers et des aloès, entre les haies des roses embaumées, et près des massifs sombres des orangers, — Ely abîmée dans sa cruelle résolution de renoncement, et l'autre se disant tout bas, se répétant :

— Je la sauverai... fût-ce malgré elle !

PAUL BOURGET,

de l'Académie française.

(*A suivre.*)

ALEXANDRE DUMAS

Dans la tristesse enveloppante du jour gris et humide où ses admirateurs et ses amis l'ont conduit à sa demeure suprême, je me rappelais cette belle et large préface de *la Femme de Claude*, qui, sous couleur d'une réponse à M. Cuvillier-Fleury, était la confession publique d'une âme libre et d'une conscience supérieure. Il expliquait comment, au milieu des contradictions sociales et des antagonismes philosophiques, il avait cherché à s'isoler et à se recueillir dans des principes éternels et immuables, « dans la justice qui est au-dessus des lois, — dans Dieu qui est au-dessus de tout. » Il s'était, disait-il, « constitué » dans sa vie et dans sa mort, et il ajoutait : « Ma mort m'intéresse bien plus que ma vie, car celle-ci ne fait partie que du temps et celle-là de l'éternité. »

Il avait eu, cette année, à plusieurs reprises, un étrange pressentiment de sa fin. Il y a quelques semaines, inopinément, il avait demandé qu'on le remplaçât dans le jury d'examen du Conservatoire. « Doucet et moi, nous sommes morts, avait-il écrit : le plus simple serait de nommer nos deux successeurs à la fois. » On lui avait répondu qu'il n'avait jamais été plus vivant : il avait retiré sa démission avec sa bonne grâce accoutumée, assombrie pourtant, cette fois, d'une sorte de résignation mélancolique, et il avait conclu par cette réflexion, trop vite justifiée : « Vous verrez bien que c'est moi qui avais raison. »

Dans sa mort, comme dans sa vie, s'est librement manifestée la force d'une volonté souveraine, indifférente aux conventions et dédaigneuse des calomnies. Il n'avait jamais fait parade d'irréligion. On connaît son mot à Mgr Dupanloup : « S'il n'y avait que des évêques comme vous, Monseigneur, et des hérétiques comme moi, l'entente se ferait bien vite. » L'entente ne s'est pas faite, et il est possible qu'il l'ait regretté, mais, où manquait une réconciliation sincère, il a, par loyauté, sans ostentation ni bravade, refusé de signer un traité de paix fictif.

Il n'avait pas le mépris bruyant des honneurs officiels; il comprenait qu'aux grands hommes disparus le gouvernement, l'État, la nation, rendissent un hommage solennel. A la mort de Gounod, il m'avait écrit : « Ne serait-il pas juste et même opportun que la France fît à Gounod les obsèques nationales qu'elle a faites à Victor Hugo et à Renan? Victor Hugo était un des plus grands poètes, Renan, un des plus grands esprits et des plus purs écrivains que notre pays ait eus, Gounod est le plus grand musicien français qui ait existé... La nation lui doit, à mon avis et au vôtre, j'en suis convaincu, de proclamer hautement et publiquement ce fait, afin que l'étranger ne doute pas de notre admiration pour notre compatriote et qu'il sache bien que la justice que nous avons toujours rendue aux écoles italienne et allemande ne contient pas un désaveu de notre école française... » Et, dans une autre lettre, après la décision prise par le gouvernement, il insistait sur cette idée de dette nationale : « La France aura fait pour la mémoire de Gounod ce qu'elle lui devait. » Mais ces honneurs, dont il affirmait ainsi l'obligation pour l'État, il savait trop bien qu'ils n'ajoutaient rien à la gloire et au génie. C'était une dette dont le créancier avait le droit de ne pas recevoir le paiement. L'heure venue, il a, en toute simplicité, donné quittance à l'État débiteur; mais il n'a rien accepté.

*
* *

Il avait donné, pendant sa vie entière, les mêmes exemples d'indépendance et de volonté. Il n'estimait vraiment, dans l'homme, que l'action, l'effort, la maîtrise de soi. « Le talent,

déclarait-il, est involontaire comme la beauté. Aussi la postérité ne le consacre-t-elle que s'il s'est fait vertu par la sincérité et par la communion dans le progrès universel. » Il a fait de cette communion l'objet de ses ambitions les plus chères et les plus élevées: il a voulu être un grand semeur d'idées; il a parcouru l'existence comme ce lion, dont il parle quelque part, traverse la plaine, « sûr de sa force, ferme sur ses jarrets, l'œil ouvert aux quatre coins du ciel ». Romancier, dramaturge, philosophe, polémiste, il a été un lutteur infatigable, un ouvrier robuste, un opulent manieur de pensées et de sentiments. Il a gardé quelque chose de l'exubérance tropicale de son père et de la bravoure guerrière de son aïeul.

Enfant, il avait cruellement souffert, de sa naissance irrégulière. Il a dépeint, plus tard, en termes saisissants, dans l'*Affaire Clémenceau*, la longue et douloureuse torture que lui avait infligée la malveillance de ses camarades. Fortune, célébrité, bonheur, rien n'a réussi à effacer en lui ces souvenirs du premier âge. Ils n'ont pas commandé sa vie, parce qu'il entendait que sa raison seule la dirigeât; mais ils ont ouvert, dès le début, à sa méditation et à son activité, un vaste champ d'expériences, dont il semble que, par la suite, il ne soit jamais sorti sans regrets.

Victime innocente d'un conflit entre l'amour et les lois humaines, il fut naturellement porté à exercer sur les lois et sur l'amour la faculté d'observation qui s'était développée, au cours des premières épreuves, dans son esprit solitaire et replié. L'amour lui apparut comme une force de la nature, la plus grande et la plus nécessaire; et il s'avisa que, « comme toutes les forces naturelles, comme la vapeur et l'électricité », celle-là peut être asservie à la volonté de l'homme, utilisée et perfectionnée[1]. Les lois positives, dont il avait connu les atteintes, se présentèrent à lui dans leur incertitude et leur fragilité, et il s'habitua de bonne heure à s'affranchir des préjugés, à se tenir en garde contre les apparences et les fictions.

A travers les formes diverses, changeantes, graves ou légères, sérieuses ou paradoxales, qu'il a données à sa pensée, un idéal est resté le sien, idéal d'amour, de famille et de tra-

1. Préface de *la Dame aux Camélias*.

vail[1]. « Se marier quand on est jeune et sain, dit Aristide Fressard, choisir, dans n'importe quelle classe, une bonne fille honnête et saine, l'aimer de toute son âme et de toutes ses forces, en faire une compagne sûre et une mère féconde, travailler pour élever ses enfants et leur laisser en mourant l'exemple de sa vie : voilà la vérité. Le reste n'est qu'erreur, crime ou folie[2].» Et je veux bien qu'à son ordinaire Aristide Fressard soit ici l'interprète sentencieux d'un bon sens un peu bourgeois : mais, à neuf ans de distance, dans un langage plus ardent, Camille Aubray répétera à peu près les mêmes choses : « L'amour est le plus grand moyen de bonheur, de civilisation, de perfectibilité, que l'humanité ait à son service... Il faut reconstituer l'amour en France. » Et, à son tour, quelques mois après, dans la Préface de *la Dame aux Camélias* (décembre 1867), Alexandre Dumas reprendra, en écho, la phrase qu'il a prêtée à Camille : « Il faut reconstituer l'amour en France, et par conséquent dans le monde. »

Le reconstituer? L'amour est donc faussé, altéré, décomposé, corrompu? Dumas le croit et le démontre. L'amour est faussé par les lois, altéré par les mœurs, décomposé par l'adultère, corrompu par la prostitution. Les hommes, en se formant en sociétés, ont peu à peu dénaturé l'amour : il est temps de réagir, si l'on veut préserver les sociétés de la décadence et de la mort.

Dans cette œuvre géante de reconstitution, Dumas ne peut se passer du concours de la femme. Mais qu'est-ce que la femme? Le Maître découvre en elle un être « circonscrit, passif, instrumentaire, en expectative perpétuelle ». C'est, du moins, l'impression qu'il éprouve d'abord, celle qu'il garde le plus volontiers et le plus longtemps, celle qui explique le mieux les variations apparentes de ses jugements.

J.-J. Weiss, qui n'a jamais été très tendre pour Dumas, et qui même, autrefois, l'a traité avec une délicieuse injustice, reconnaissait de bonne grâce que, dans ses romans comme dans son théâtre, il a « le sentiment très vif de ce que Gœthe appelait l'éternel féminin ». L'autre jour, en revanche, M. Meilhac a dépensé un peu de son inépuisable esprit à

1. Note sur *l'Ami des Femmes*, dans l'édition dite « des Comédiens ».

2. *Le Fils naturel*.

montrer que Dumas a toujours parlé aux femmes et des femmes en protecteur, en justicier, tantôt avec ironie, tantôt même avec brutalité[1]. A propos de la *Visite de Noces*, M. Francisque Sarcey n'était-il pas allé jusqu'à dire : « Il n'aime pas la femme, elle n'est pour lui qu'un sujet de dissection, il ne compatit point à sa chute, il ne s'en indigne point ? »

Il est vrai qu'à certaines heures de mélancolie ou d'amertume, il la juge avec autant de sévérité et de violence qu'Arnolphe ; et il s'en vante. Il se flatte de la déshabiller en public et de « lui administrer le fouet ». Il raille les incomprises : il dénonce et flétrit les insatiables ; il décrit, en style apocalyptique, l'horrible furie de la Bête conquérante.

Mais, un instant après, écoutez-le. Un son de flûte succède à la tempête. La femme, qui méritait d'être esclave, devient reine. Suivant l'expression de M. Zola, « il la tuait à coups de talon, il l'installe maintenant dans un paradis de béatitude ». Il l'exalte, il la chante, il dédie un dithyrambe au « sexe qui peut donner des mères comme Cornélie et sainte Monique, des héroïnes comme Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, Jeanne de Montfort, Jeanne de Flandre, Jeanne de Penthièvre et Jeanne d'Albret ». Et, après toutes les Jeanne de l'histoire, voici que défilent, dans une évocation triomphale, des reines, des saintes, des femmes écrivains, des femmes diplomates, des femmes peintres, des comédiennes, des tragédiennes, des cantatrices.

Plus de colère contenue, plus de rancune dévorante : un entraînement d'admiration, une fougue d'enthousiasme. Où est la cause profonde de ces changements qui semblent des contradictions ? Est-elle dans l'inévitable succession des points de vue, dans la mobilité des sensations, dans la fuite éternelle des choses ? Est-elle dans ce cruel et aride désenchantement, dans ce pessimisme clairvoyant et renseigné, dans cette impuissance d'aimer à laquelle M. Paul Bourget condamne M. de Ryons[2] ? C'est encore Camille Aubray qui va répondre : « Il y a mieux à faire de la femme que ce que l'homme en fait aujourd'hui. Toutes les fautes qu'elle commet, c'est lui qui en est responsable... Quand un peuple qui se fait appeler le plus franc, le plus

1. *Dumas et la femme* (*Figaro* du 3 décembre 1895).

2. *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*.

chevaleresque, le plus spirituel... permet que des milliers de jeunes filles, dont il pourrait faire des compagnes intelligentes, des mères respectées, ne soient bonnes qu'à faire des courtisanes avilies et dangereuses, ce peuple mérite que la femme qu'il a inventée le dévore tôt ou tard. C'est ce qu'elle commence... Elle fait ce que font tous les désespérés, elle fait son insurrection, dans l'ombre, avec les armes qu'elle a. »

Ainsi, faiblesse de la femme, responsabilité de l'homme qui lui doit aide, protection, « fécondation physique, intellectuelle, morale, sociale[1]. » Et la conclusion qui s'impose est une grande leçon d'indulgence et de charité.

***

Certes, lorsqu'il nous la peint révoltée, sauvage, bestiale, Dumas est impitoyable pour la femme. Que l'homme et la société soient les premiers auteurs de sa chute et de son déclassement, il n'importe plus. Elle est devenue un être malfaisant et venimeux : il n'y a plus de quartier à lui faire; il faut la combattre sans merci. — C'est le duel étincelant d'Olivier de Jalin et de la baronne d'Ange. Malgré ses ressources infinies d'intrigue et d'habileté perverse, Suzanne succombera, parce que la raison, la justice, la loi sociale s'opposent à son mariage avec un honnête homme. La baronne sauve sa mise, mais elle perd la partie. — N'espérez pas davantage qu'Albertine épouse le comte de la Rivonnière. Elle veut avoir quarante mille francs de rente, elle les aura, parce qu'elle est, comme le remarque Ligneraye, « la courtisane économe, la plus dangereuse de l'espèce ». Mais André saura la vaincre et la chasser; et c'est l'excellente madame Godefroy qui, plus tard, sans doute, profitera de cette défaite. — Césarine aussi sera écrasée. Celle-ci personnifie vraiment, dans toute son épouvante, la Bête symbolique. C'est une Messaline lâchée dans la France moderne, c'est une coquine, une drôlesse tombée de la luxure dans la trahison. Et Claude la tuera simplement, sans colère, mais sans pitié, non parce qu'elle le trompe, non parce qu'elle a séduit Antonin, mais parce qu'elle est sur

1. Préface de *l'Ami des Femmes*. — Voir une jolie étude de M. Marcel Prévost sur *Alexandre Dumas et la femme*, dans *le Gaulois* du 6 décembre dernier.

le point de vendre son pays, que l'homme le plus généreux n'a plus le droit de lui pardonner cette infamie dernière, et qu'après les absolutions inefficaces, l'heure de la vengeance a sonné. — Mrs Clarkson elle-même sera forcée de baisser la tête; et cependant elle est, dans sa révolte, mieux armée, ou plus solidement cuirassée que les autres. Elle est la Vierge du mal. Elle est « étrangère » à toutes les passions, à toutes les joies, à tous les mouvements ordinaires de l'âme humaine. Elle ne connaît que la haine, une haine froide, calculatrice, circonspecte. Vainement essaiera-t-elle, avec tous ces atouts, de défier le destin. Elle voudra perdre Catherine; c'est elle qui la sauvera.

Mais ces formidables batailles sont une ressource suprême et désespérée. Plutôt que de réduire la femme révoltée, il vaut mieux prévenir et empêcher la révolte; et autant Dumas est inexorable, lorsqu'il n'aperçoit plus aucune chance de guérir le mal, autant il va être pitoyable et compatissant dans l'observation et dans la clinique des cas moins dangereux.

Pour peu qu'il reste une lueur d'espoir, il s'abandonne à la confiance et à la bonté. Il préserve, il sauve, il rachète, il pardonne. Depuis le chef-d'œuvre d'émotion puissante et sobre dans lequel il nous a montré, à côté du bonheur tranquille de Gustave et de Nichette, la mort de Marguerite Gautier parfumée d'amour et comme éclairée d'un rayon divin, jusqu'à ses œuvres théâtrales les plus récentes et les plus longuement méditées, il garde précieusement, à travers les expériences les plus décevantes, ce respect de la Femme, dont il s'est complu à se prévaloir[1].

Loin de tenir la femme pour un être naturellement mauvais, il est porté à lui attribuer les vertus les plus rares, tant qu'elle n'est pas gâtée par l'homme et par la société. Les jeunes filles qu'il met à la scène sont là pour en témoigner. Dans quelque milieu qu'elles soient élevées, ce sont des fleurs charmantes, pleines de grâce et de fraîcheur. Dans *Monsieur Alphonse*, Adrienne, qui n'a que onze ans, est déjà un petit prodige d'intelligence, d'intuition, de malice prudente, et de dévouement réfléchi. Marcelle, dans *le Demi-Monde*, est forcément une jeune personne très informée : mais c'est un modèle de

1. Préface de *la Femme de Claude*.

réserve et de sagesse. Mathilde Durieu, dans *la Question d'Argent*, est, en dépit de l'exemple paternel, un cœur noble et désintéressé ; Élisa de Roncourt, qui a connu la misère et la calomnie, repousse avec indignation la fortune de Giraud, dès qu'elle devine en lui la déviation de la conscience et l'oblitération du sens moral. Hermine, dans *le Fils naturel*, met au service d'un amour très pur un peu de ruse et beaucoup de persévérance. Hélène, dans les deux premiers actes du *Père prodigue*, est une jeune fille qui, élevée par une tante mondaine et frivole, a reçu, au total, une éducation assez superficielle : elle n'en a pas moins l'aspiration au bien et le sentiment du devoir. Rébecca, dans *la Femme de Claude*, pousse jusqu'à l'héroïsme la résignation et la chasteté. Marthe, dans *Denise*, est d'abord exaltée et imprudente, mais elle ne tarde pas à s'assagir et à n'avoir plus d'autre idée que d'obtenir son pardon. Annette, dans *Francillon*, est très éveillée, mais très droite et très raisonnable, et elle épouse M. de Symeux avec un courage facile et souriant. Il n'y a pas jusqu'à l'excentrique mademoiselle Hackendorf, dans *l'Ami des Femmes*, qui ne vaille mieux que les apparences et qui ne soit disposée à devenir une épouse paisible et une bonne mère, si elle rencontre un mari intelligent qui l'aime, la comprenne et la dirige.

Comment ces jeunes filles exquises et loyales tomberaient-elles plus tard, d'elles-mêmes, dans le vice et le déshonneur? Soyez tranquilles : elles n'y tomberont pas, si elles n'y sont jetées par l'aveuglement de la loi ou poussées par l'égoïsme masculin ; et encore, jusqu'au dernier moment, jusqu'à la chute irréparable, Dumas fera-t-il l'impossible pour les retenir et les préserver.

Il s'est plaint qu'on lui eût reproché de n'avoir pas créé assez de figures d'honnêtes femmes. Il avait le droit de se plaindre et de s'étonner de ce reproche. Il en avait le droit, non seulement parce qu'il a peint, dans madame Aubray, le type même de l'honnête femme, dans la plus grande et la plus haute acception du mot, — « un ange », dit Barantin, — une chrétienne sublime, toute de vertu, d'indulgence, de charité évangélique, mais parce qu'il a toujours pris un visible plaisir à dresser des garde-fous autour de l'honnête femme, même inquiète et troublée, ou à la montrer passant, intacte

et intangible, au milieu du danger comme une salamandre subtile, amusée par les flammes.

Voyez la Princesse Georges. Elle s'est mariée jeune, confiante; elle aime son mari et, s'il l'aimait, elle aurait tout pour être heureuse. Elle est trompée. Elle se désespère, elle s'affole, elle menace. Mais aussitôt elle se reprend, se domine, pardonne et se précipite aux pieds du coupable pour l'empêcher de courir à la mort. — Voyez Jane de Simerose. Rebutée d'abord et dégoûtée par l'empressement brutal de son mari, elle s'ennuie, elle se dépite, elle frôle le péril, elle permet à ce bellâtre de Montègre de la prendre pour une coquette effrontée, elle se compromet audacieusement avec deux hommes qu'elle n'aime pas. Mais le vertige cesse, la raison revient, et elle court à son mari « calomniée, innocente, amoureuse et vierge ». — Voyez Francillon, la sœur cadette, devenue la grande sœur de cette Miss Fanfare que M. Louis Ganderax avait présentée à Dumas et dont le maître avait goûté la provocante indépendance. Elle a juré à son mari qu'elle prendrait un amant s'il la trompait, et, dans l'entraînement d'un soupçon, elle se sauve seule au bal de l'Opéra, enlève un jeune inconnu, soupe en tête à tête avec lui, rentre chez elle aux approches du matin, s'accuse devant son mari, devant son beau-père, devant ses amis, devant tout le monde, et fait tant et si bien que, dans l'hallucination de la jalousie, elle finit presque par se croire adultère. Fausse alerte! elle ne l'est pas. Elle a mis son point d'honneur à essayer de se déshonorer, mais elle est innocente, elle aussi, et plus que jamais éprise de Lucien de Riverolles. — Voyez Lionnette de Hun, « princesse de Bagdad ». Elle est fille d'un roi et d'une aventurière; il y a dans toute sa nature je ne sais quelle fierté sauvage. Que son mari n'aille pas l'effleurer d'un doute injurieux : sinon, elle se cabrera et deviendra capable des pires emportements. Elle ramassera la clef que lui a tendue Nourvady et qu'elle a, d'abord, jetée dédaigneusement : elle s'enfermera avec lui dans l'hôtel somptueux qu'il a acheté pour elle. Si le comte arrive et veut forcer la porte, c'en est fait : elle achèvera de s'emballer sous le coup de fouet de cette jalousie maladroite et soupçonneuse; elle promettra à Nourvady d'être sa maîtresse. Mais elle ne le sera point.

Il suffira d'un cri d'enfant pour réveiller sa conscience et pour dissiper le cauchemar; elle sera sauvée à l'instant même où il semblait qu'elle fût perdue.

Pourtant, quelquefois, le mariage est trop dur, la prison trop étroite, la tentation trop forte, le mal trop prochain. Comment, par exemple, la duchesse Catherine de Septmonts, mariée, malgré elle, par le patron des *Trois Sultanes*, son père, à ce vibrion de Maximin et respectueusement aimée d'un homme comme Gérard, ne se laisserait-elle pas aller à le payer de retour? Elle l'aimera, mais il aura la loyauté de la défendre contre elle-même; et c'est l'épée de Clarkson qui leur donnera le droit d'être l'un à l'autre.

Après même que la femme s'est décidée à sauter par la fenêtre de son cachot, Dumas s'offre, sinon à lui faire la courte échelle, du moins à tendre, du dehors, un filet protecteur. Il demande à la loi de faciliter et de régler l'évasion. En attendant, il fait à la femme qui devance le législateur un nouveau crédit d'indulgence et de compassion.

Il est peu de physionomies plus douces, plus gracieuses, plus touchantes et, pour dire le mot, plus sympathiques, que celle de cette Diane de Lys qui fouille si gentiment dans les tiroirs de Paul Aubry, chez qui la curiosité et l'ennui suscitent si rapidement un amour adultère, et chez qui l'amour adultère semble affiner les instincts de race, élever le cœur et affermir le caractère lui-même. C'est ce qui faisait dire élégamment aux censeurs de 1853 que la pièce était « la longue justification d'un adultère, légitimé, en quelque sorte, par un mariage mal assorti ». Non, Dumas ne légitime pas l'adultère, il ne l'excuse même pas, mais il plaide les circonstances atténuantes, il continue à la femme qui a failli une protection bienveillante et, comme Olivier qui arrête madame de Lornan au seuil du demi-monde, il l'éloigne aussi longtemps que possible des précipices d'où l'on ne remonte plus.

Si finalement elle y tombe, il l'abandonnera à son sort, non sans l'avoir adjurée et interpellée. Il lui montrera, comme dans *la Visite de Noces*, la mixture amère et le relent nauséabond des amours trompeurs; et il répétera, avec Lebonnard : « Ainsi, ça finit par la haine de la femme et par le mépris de l'homme. A quoi bon, alors? » Sa philosophie essaiera de se

borner à cet : « à quoi bon? » S'il lui arrive d'aller plus loin et de céder aux surprises de l'indignation contre la femme adultère[1], ce sera, tantôt pour mieux dénoncer l'illogisme des lois, tantôt pour prendre, par comparaison, la défense de la fille séduite, rarement pour condamner la femme, jamais pour l'accabler. Il s'empressera même de se retourner contre l'homme qui viole ses propres engagements et d'écrire, avec *la Princesse Georges*, la contre-épreuve de *la Femme de Claude*.

Mais ne nous y trompons pas. S'il tend la main à la femme adultère, il conserve, pour la fille séduite, le meilleur de sa pitié. « Le pardon, dit Barantin à madame Aubray, savez-vous ce que c'est? C'est l'indifférence pour ce qui ne nous touche pas. » En présence de la fille séduite, on sent que Dumas est touché et qu'il fait plus que pardonner. Il oublie ou, s'il se souvient, il s'attendrit. Clara Vignot, Jeannine, Raymonde, Denise, traversent son œuvre victorieusement, dans toute la gloire d'une revanche incontestée. Clara Vignot voit son nom illustré et jalousement défendu par son fils. Jeannine est relevée par l'amour de Camille et accueillie par madame Aubray. Raymonde obtient du commandant Montaiglin l'amnistie d'une faute longtemps dissimulée. Denise, plus heureuse encore que les autres, Denise, sans être aidée par la grandeur d'âme de madame Aubray, sans avoir à rien cacher de la vérité au comte de Bardannes, achève la justification commencée. Lorsqu'elle pressent que celui qui l'a séduite et abandonnée va faire, en épousant Marthe, une nouvelle victime, elle livre, sans hésiter, le secret de sa défaillance ancienne. Elle donne ainsi à André une preuve éclatante de droiture, d'amour et d'abnégation, et le comte, obéissant enfin aux suggestions de Thouvenin et aux ordres d'une conscience très rare, contresigne, d'une main encore un peu tremblante, cette réhabilitation solennelle.

Femmes mariées à la vertu menacée ou chancelante, femmes adultères au repentir incertain, filles séduites au remords persistant, il leur faut à toutes, dans le monde complexe et divers enfanté par Dumas, des conseillers, des préservateurs, des sauveurs. Ne nous étonnons donc pas si, de temps en temps, nous voyons passer sur la scène, au milieu

1. Préface de *la Dame aux Camélias*. — *L'Homme-Femme*.

de ces brebis égarées, un bon chien, fidèle et avisé. Il arrive à Dumas de ressusciter la parabase antique et de confier à certains personnages privilégiés le soin d'expliquer et de démontrer le mécanisme des événements. Au besoin même, comme Olivier de Jalin, comme M. de Ryons, ils seront chargés du rôle de la Providence, mais ils s'en acquitteront avec tant d'esprit, d'adresse et de bonheur, qu'on leur pardonnera d'avoir accepté une mission aussi délicate. Olivier de Jalin sauvera, du même coup, madame de Lornan et Marcelle. M. de Ryons, quoique n'étant très souvent l'ami des femmes que « par antiphrase », sauvera Jane de Simerose. Camille sauvera Jeannine; Montaiglin sauvera Raymonde; André sauvera Denise; Gérard lui-même dira à la duchesse de Septmonts : « Si je reparais dans votre existence, si j'entre dans votre maison, ce n'est ni pour vous abaisser, ni pour vous compromettre, ni pour vous perdre. C'est pour vous aider, pour vous soutenir, pour vous faire forte contre les autres et peut-être contre vous-même. C'est pour vous sauver enfin. » De ces sauveurs, les uns se précipitent aux genoux de la femme avec la passion d'Armand Duval, d'autres offrent dignement à la faiblesse le refuge d'une affection calme, d'autres laissent tomber de haut une aumône un peu fière, d'autres enfin ne se montrent généreux que par une sorte de dilettantisme, avec un détachement blasé. N'importe. A regarder, dans l'ensemble, l'œuvre commune à laquelle ils collaborent, on voit bien se dégager, je le répète, du théâtre de Dumas, ou plutôt de tous ses écrits, la conclusion sereine de Leverdet : « L'expérience et la philosophie qui n'aboutissent pas à l'indulgence et à la charité pour le prochain sont deux acquisitions qui ne valent pas ce qu'elles coûtent. »

*
* *

Mais que vient faire la philosophie au théâtre? L'auteur dramatique n'a-t-il pas assez de peindre les mœurs, les caractères, les passions, les ridicules? Il n'est ni philosophe, ni moraliste, ni législateur. — Il a le droit d'être tout cela, si bon lui semble, répond Dumas, et si on lui conteste ce droit, je le prends et je le lui donne.

Il proclame hautement la puissance civilisatrice du théâtre: il compare la scène à la chaire, à la tribune, à la presse, et il revendique l'autorisation de la mettre au service de l'Idée, de la Vérité, de l'Avenir. C'est là, à ses yeux, pour l'art dramatique, une question de vie ou de mort. En observation, en poésie, en imagination, les chefs-d'œuvre, dit-il, ont été faits. Il ne décourage pas ceux qui voudraient écrire l'équivalent du *Cid*, de *L'École des Femmes*, ou de *Roméo et Juliette*: il ne conteste pas qu'il reste encore et qu'il doive éternellement rester, dans l'étude du cœur humain, des parties inexplorées; mais il craint qu'à s'enfermer trop étroitement dans les recherches traditionnelles, la littérature dramatique ne finisse par se subtiliser dans l'analyse des détails et par s'énerver dans la notation des nuances. Il veut élargir les horizons, ouvrir au théâtre de nouvelles perspectives, retremper l'art dans le flot agité des opinions politiques et sociales.

Or, comme l'indication et le développement des thèses philosophiques et législatives commandent à la fois l'exactitude et la rigueur dans l'observation des faits et la hardiesse dans les généralisations personnelles, il était inévitable que Dumas s'exposât tout ensemble au double et contradictoire reproche de réalisme et de fantaisie. Il n'y a point échappé[1].

« Je prends mon sujet dans le rêve, disait Dumas père: mon fils le prend dans la réalité. Je travaille les yeux fermés: il travaille les yeux ouverts. Je m'éloigne du monde que je coudoie; il s'identifie avec lui. Je dessine: il photographie. » Et il résumait ainsi le parallèle: « J'étais né dans une époque poétique et pittoresque. Je fus idéaliste. Il était né dans une époque matérialiste et sociale. Il fut réaliste. »

Le naturalisme triomphant accusa cependant Dumas fils de romantisme impénitent et de moralisme chronique. Il garda, au milieu de ces appréciations opposées, la vigueur et l'indépendance de sa personnalité. A ceux qui le blâmaient de se plonger trop audacieusement dans les réalités modernes, il répondait qu'il avait la prétention, lorsqu'il taillait en pleine nature, d'imiter les plus grands maîtres, et qu'il entendait faire son profit du mouvement des mœurs et du changement des

1. Weiss, *Revue contemporaine*. — Zola, *Documents littéraires*.

formes vivantes. A ceux qui lui reprochaient, au contraire, de ne pas se borner à la représentation scrupuleuse des choses, il répliquait que la reproduction pure et simple des faits et des hommes est un travail de greffier, que tout écrivain digne de ce nom doit avoir pour dessein « la plus-value humaine », chercher à donner « une âme aux choses de la matière », vivre dans un perpétuel besoin d'idéal. Il n'y a pas à nous dire, s'écriait-il : « Vous vous arrêterez ici ou là. » Il marchait à sa guise, reculant sans cesse les bornes de sa vision : et jusque dans cette *Route de Thèbes*, à laquelle il a si longtemps et si vainement, hélas ! travaillé, il n'avait cessé d'élargir le cercle de l'action théâtrale. Il avait osé prononcer ce mot « théâtre utile », qu'il avait, du reste, soigneusement distingué de cet autre « théâtre moral » : car il y a, disait-il, à la rampe, des immoralités utiles, même nécessaires, et aussi des vivisections, des « opérations d'hôpital ». Le théâtre n'est plus le rendez-vous choisi d'une petite assemblée de lettrés ou d'oisifs : c'est le lieu de réunion d'une multitude ondoyante : il faut l'éclairer hardiment par l'étude des grandes questions sociales et l'échauffer par le souffle des grandes espérances de l'âme. Et, dans la mêlée tumultueuse de l'époque troublée qu'il traverse, ce mâle lutteur sonne le clairon du ralliement : « Je vous conseille, quand l'esprit humain monte à l'assaut, de ne pas rester en arrière avec les femmes et les enfants ; sinon... vous serez chassés avec dégoût, comme il doit advenir à ceux qui ont jeté leurs armes au moment du combat. »

Il s'est bien gardé de rester lui-même en arrière avec les femmes et les enfants ; ou, si jamais il y est resté, c'est pour les encourager et leur porter secours. Ce sont eux, en effet, qu'intéressent le plus les thèses qu'il expose et les réformes dont il signale l'urgence : le divorce, la recherche de la paternité, l'égalité des droits pour les enfants naturels. Il a plus fait en faveur du divorce que les conférenciers les plus obstinés et les orateurs les plus convaincus. M. Alfred Naquet doit une grande reconnaissance au « Tue-la » de *l'Homme-Femme*, à *la Question du Divorce*, et à cette conclusion sanglante de la *Femme de Claude* dans laquelle Dumas avait mis, disait-il, « le total mathématique des erreurs de la loi » ; et les femmes qu'a libérées le législateur de 1884 peuvent bénir la princesse

Georges et la duchesse de Septmonts, qui sont nées et ont souffert pour racheter l'humanité, pour en racheter notamment la partie la plus faible et la plus aimable. Partisans et adversaires du divorce sont d'accord pour reconnaître l'influence maîtresse et décisive qu'a eue la parole de Dumas dans l'accomplissement d'une réforme qui, après avoir si profondément modifié la vie de relation et la notion même de famille, est en train, par un retour naturel et par une répercussion forcée, de révolutionner silencieusement la comédie moderne. Quant à la recherche de la paternité, le Maître avouait qu'il en avait l'idée fixe. Il n'hésite pas à classer entre les voleurs et les assassins, — et je crois plus près des assassins que des voleurs, — l'homme qui met au monde un enfant sans lui assurer le moyens matériels, moraux et sociaux de vivre. Il ne s'arrête ni à l'obscurité des preuves ni à la menace des intrigues; il va crânement jusqu'au bout de sa pensée : il faut que tout enfant puisse se donner un père. Mais ce n'est pas tout : « La situation qui est attribuée dans la législation aux enfants naturels n'est qu'une flagrante injustice, puisque, exigeant d'eux la totalité des devoirs, elle ne leur reconnaît qu'une partie des droits. N'est-ce pas inouï, barbare, absurde[1] ? »

Et voilà posé le problème de l'égalité des droits. Cette question de l'enfant va remplir les ouvrages de Dumas. Elle déborde partout, dans *le Fils naturel*, dans *l'Affaire Clémenceau*, dans *les Idées de Madame Aubray*, dans les Préfaces de *la Dame aux Camélias* et de *Monsieur Alphonse*, dans les brochures, dans les articles, dans les lettres, dans les propos. Ce n'est pas seulement à un préjugé social que s'attaque Dumas. Il sait que ce préjugé a beaucoup perdu de sa force ancienne. Il ne s'agit de ressusciter ni le Dorval de Diderot ni Antony. C'est la législation dont il faut essayer de démontrer l'injustice, la sottise et la cruauté; et Dumas ne recule point devant cette démonstration. Il la commence, la poursuit, la reprend, la renouvelle, toujours avec le même dédain des difficultés prévues, avec la même conviction sentimentale et mystique, avec la même logique impitoyable qui donne aux plus fougueux entraînements de sa générosité l'apparence sereine des raisonnements victorieux.

1. *L'Affaire Clémenceau.*

*
* *

C'est dans cette étroite combinaison de la logique et du sentiment que tient son œuvre tout entière. « On est furieux contre ce diable d'homme, écrivait un jour M. Sarcey, et il séduit, et il dompte, et on se laisse prendre, quoi qu'on dise. » Impossible de rendre avec plus de finesse et de bonhomie cette puissance de domination. On se laisse prendre, quoi qu'on dise, et quoi qu'il dise. Il donne au sentiment l'aisance et l'énergie des développements logiques; il donne à la logique le charme d'une émotion contenue et la vertu pénétrante d'une vérité sentie. Au théâtre, il est admirablement secondé sans doute, par sa science incomparable de l'optique de la scène, par son merveilleux talent de metteur en œuvre, par cette puissante faculté d'organisation qui lui permettait de de régler la marche d'une pièce, le rôle des personnages, l'évolution des événements, comme son grand-père rangeait des troupes en bataille. Mais il est plus heureusement servi encore, s'il est possible, par l'union féconde de sa volonté et de sa force de sentir.

La première des qualités, dit-il, la plus indispensable, celle qui domine et commande, c'est la logique [1]. L'art des contre-parties, la connaissance des plans, l'équilibre, le bon sens, la clarté, la concision, la rapidité, l'harmonie, tout cela viendra naturellement, par surcroît, à l'auteur dramatique, s'il a la passion de la logique. « Le théâtre, mon cher Sarcey, n'est pas le théâtre, il n'est que le spectacle si, un sujet étant donné, nous ne le poussons pas jusqu'à sa dernière conséquence. C'est parce qu'il est logique et impitoyable qu'il use tant du rire et des larmes [2]. » Le dénouement est pour lui un total et une preuve. Il écrit une pièce comme il résoudrait un problème. Si le public s'effraie du résultat, tant pis pour le public : on le violentera, au besoin, quelque peu pour le lui faire admettre. Dans *Diane de Lys*, Dumas était convaincu que Paul Aubry devait être tué à la fin par le comte; mais que penseraient les habitués du Gymnase? « La tradition me disait :

1. Préface d'*Un Père prodigue*.

2. Préface de *la Visite de Noces*.

Accommode. La situation et la logique me disaient : *Tue*. Je me décidai pour la logique. » Et si, par hasard, le public est, un instant, surpris, choqué ou troublé, il n'y a point à s'en alarmer ; il ne manquera point de changer d'avis tôt ou tard, car il est « aussi affamé de logique et de clarté que d'intérêt et d'émotion », et il « veut toujours qu'on lui explique le pourquoi et le comment des choses qu'on lui montre [1]. »

On voit sans peine à quels abus de casuistique l'application d'un système aussi rigide conduirait des auteurs médiocres. Mais, par bonheur, la logique de Dumas ne s'égare pas dans les petits sentiers : elle va droit devant elle, « à la façon d'un boulet de 48 » ; elle pousse les personnages, entraîne le drame, emporte l'action, renverse les obstacles et soulève, jusqu'à la chute du rideau, les attentions haletantes.

Il n'arrive pas cependant, du premier jet, à ces effets prodigieux d'émotion concentrée. M. Parigot a montré, par l'étude des manuscrits originaux de *Diane de Lys* et du *Demi-Monde* [2], le travail opiniâtre de sélection qui précède et prépare, chez Dumas, la composition définitive. Méthode aride de retranchement, disait Weiss, qui, il est vrai, la croyait plus instinctive que volontaire. Elle était volontaire et, loin d'être aride, elle donnait au plan plus de lucidité : à l'action, plus d'aisance et de vigueur ; à la construction de la pièce, plus de simplicité et d'harmonie. Pour alléger l'allure de son œuvre, Dumas coupait bravement des morceaux entiers, sacrifiait des traits d'esprit, éliminait des tirades, disciplinait ses ardeurs primesautières, bridait de son mieux l'impétuosité de sa nature ; et c'est ainsi qu'il parvenait à condenser, dans la puissance multipliée d'un drame fortement circonscrit ou d'une scène savamment resserrée, la secrète énergie des émotions irrésistibles.

On citerait maint exemple de ce remarquable procédé d'accumulation électrique. Lorsque Raymonde, s'oubliant à parler d'Octave avec colère et à laisser percer la violence de son amour maternel, trahit involontairement son secret devant Montaiglin, le commandant reste là, debout, les yeux

1. Note à H. Taine sur *l'Ami des Femmes* (édition des Comédiens).

2. *Génie et Métier*.

brusquement dessillés. Il regarde Raymonde bien en face, il lui met la main sur l'épaule et lui dit ces deux seuls mots : « Raymonde ! C'est ta fille. » Elle ne se défend point, elle épargne à Montaiglin les lamentations amplifiées, elle se jette dans ses bras avec un cri d'aveu, de repentir et de confiance : « Ah ! » Et lui, à son tour, ne discute pas, ne disserte pas. Pendant la lutte intérieure qui se livre en lui, il garde le silence, et lorsqu'il se décide à parler, c'est pour dire simplement : « C'est bien, nous la garderons. »

Lorsque Camille Aubray apprend par sa mère la vérité sur le passé de Jeannine, il ne nous fait pas la longue confidence du déchirement qu'il éprouve. Il reste là quelques instants, muet, violemment secoué par cette révélation imprévue. Puis, comme la logique de la pièce veut que l'intensité de son amour et la noblesse de son cœur le poussent infailliblement au sacrifice, il se borne à cette réponse décisive : « Tu trouvais très bien qu'un autre l'épousât. »

Lorsque Marthe repentie va entraîner Denise au couvent, au moment même où toutes deux s'apprêtent à franchir le seuil, au moment où l'intérêt du drame atteint son point culminant, André ne prononce qu'un mot, un appel à demi inconscient : « Denise ! » et cet appel est celui qu'attendent tous les spectateurs. Et Denise ne répond rien ; elle se retourne, hésitante, n'osant croire encore à son bonheur. André lui tend les bras et n'ajoute que cette explication : « Je ne peux pas ! » Elle se précipite vers lui, et, elle aussi, elle ne trouve pour exprimer sa joie et sa confiance qu'une interjection, un cri, un monosyllabe, auquel ajoute seule l'éloquence des larmes.

Tout est ici, bien entendu, dans l'art des préparations. La logique ne dénoue avec cette dextérité et cette souplesse que des événements rapprochés avec soin, liés avec ordre et présentés avec clarté. Lorsque toute la lumière d'une pièce est tournée vers l'essence même du sujet, il n'est pas besoin d'éclairer longuement la scène capitale ; elle se détache d'elle-même, facile et brève, sous les rayons convergents. Dumas excelle dans la mise au point de ces projections brillantes, et il aime à diriger ainsi à son gré la force combinée de sa raison et de sa sensibilité.

Les qualités qu'il apporte dans l'exécution sont celles qui

l'inspirent dans la conception : et ce sont les mêmes qui se retrouvent dans son style. Ce style a été très diversement jugé : et peut-être la diversité des jugements ne tient-elle pas seulement à la diversité des juges, mais un peu à la diversité de la chose jugée. La logique est moins maîtresse du sentiment dans les préfaces que dans les pièces. Autant le dialogue est, en général, concis, ferme, nerveux, autant la dissertation est ample, riche, parfois flottante. Le style des préfaces a la beauté large des grands morceaux oratoires ; le style des pièces conserve ordinairement, jusque dans les digressions et les périodes, une précision étincelante et une grande intensité de chaleur contenue. En remaniant le *Supplice d'une Femme*, Dumas avait si naturellement substitué aux longueurs inexpérimentées de l'œuvre originelle la vivacité pittoresque d'une écriture plus savante, qu'Émile de Girardin, d'ailleurs intéressé à cette méprise, a voulu faire reconnaître par tout le monde, dans l'œuvre transformée, son laconisme habituel. La phrase dramatique de Dumas ne s'attarde pas au choix laborieux des mots, à la recherche des épithètes précieuses ; elle est alerte et pressée : elle porte sans effort la pensée la plus pleine et l'esprit le plus aiguisé ; mais elle a malgré tout, dans le laisser-aller de sa course, la « ligne », la ligne d'élégance qu'il a si bien décrite, qu'il a cherchée dans toutes les jolies femmes et qu'il disait être le signe distinctif de la grâce parisienne.

*
* *

Il a mis dans ses créations le fond même de sa propre humanité. Logique et émotion, volonté et sentiment, son caractère empruntait à l'accord de ces qualités toute sa puissance de séduction. Il était aussi bon qu'il était fort, et sa bonté était aussi spirituelle que sa force. Il corrigeait par un demi-sourire la fierté de ses résolutions : il cachait, sous une légère teinte d'ironie, les délicatesses de son cœur.

Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé. Il était impossible de ne pas subir la fascination de sa nature conquérante. Il appelait l'affection autant qu'il imposait le respect. On était dominé par son énergie et gagné par sa douceur.

La représentation donnée au bénéfice de madame veuve Chéret

a failli créer, autour de lui, une légende calomnieuse d'avarice et d'âpreté. Il se souciait peu de la calomnie. Il se plaisait à répéter le proverbe arabe : « Les chiens aboient, la caravane passe. » Comme Renan, il était d'avis de laisser aboyer les chiens. La légende était fausse et n'avait eu d'autre prétexte que le mouvement naturel d'une dignité froissée : Dumas était aussi généreux qu'il était serviable. Le nombre des jeunes gens qu'il a secourus, des écrivains et des artistes malheureux qu'il a aidés de ses conseils et de sa bourse, est incalculable. J'en sais qui ne sont venus frapper à la porte des administrations publiques que malgré lui, ou à son insu, après avoir été longtemps ses obligés. Son assistance s'est même souvent étendue à des personnes qui avaient mal parlé de lui. Il pouvait se flatter d'avoir, plus que Rousseau, le droit de penser : « Je n'ai pas connu cette humeur rancunière qui fermente dans un cœur vindicatif. »

Il n'a jamais rien sollicité pour lui-même ; mais il n'épargnait, en faveur des autres, ni la correspondance, ni les démarches. A peine étais-je entré au ministère des finances, qu'il vint me dire : « Vous savez, j'ai aussi des clients dans cette maison. » Il en avait partout. Ceux qu'il avait méritaient qu'on s'intéressât à eux les yeux fermés : il aurait, du reste, s'il l'avait fallu, aveuglé par sa grâce malicieuse celui qui ne s'y serait pas intéressé.

Il était, pour l'Administration des beaux-arts, un conseiller toujours prêt et un auxiliaire toujours dispos. Il ne se ménageait pas, consentait à descendre dans le détail des moindres questions, prodiguait les fruits de son expérience et apportait, à remplir les missions qui lui étaient confiées, une véritable conscience professionnelle.

En un mot, il était partout lui-même : un homme libre, une volonté loyale, un cœur noble, une rare intelligence. Ce n'est pas son œuvre seule qui survivra ; c'est aussi le souvenir de ce qu'il a été.

RAYMOND POINCARÉ

LA RÉVOCATION

DU

GÉNÉRAL CHANGARNIER[1]

— 1851 —

De tous les hommes considérables de l'Assemblée législative, le général Changarnier était celui qu'il eût été le plus important d'acquérir à la cause de Louis-Napoléon. Réunissant dans ses mains le commandement de la première division militaire et de la garde nationale de Paris, général en chef, par conséquent, de toutes les forces militaires de la capitale, il semblait appelé à jouer un rôle prépondérant dans la guerre intestine qui tendait à se déclarer de plus en plus entre l'Assemblée législative et le Président de la République. D'un caractère énergique et décidé, d'un courage calme et brillant, d'une attitude pleine de confiance et de sérénité au milieu du désordre des esprits, il apparaissait à la majorité de l'Assemblée non seulement comme l'obstacle inébranlable sur lequel devaient s'épuiser les derniers efforts de la démagogie, mais comme l'arbitre suprême qui, en jetant l'épée de Brennus dans la balance, allait décider des divisions du pays.

1. Chapitre extrait des *Mémoires du duc de Persigny*, qui seront publiés prochainement à la librairie Plon.

Or, cette situation éminente prise dans l'Assemblée, le général Changarnier l'avait également conquise dans les rangs supérieurs de l'armée. Quoique n'ayant jamais commandé en chef et, par conséquent, sans véritable illustration militaire, il avait acquis sur ses généraux et ses officiers un ascendant considérable. L'armée se rappelait que c'était lui qui, dans la journée du 16 avril 1848, venant au secours d'un gouvernement aux abois, lors de la conspiration de Louis Blanc avec les cent mille ouvriers des ateliers nationaux, avait donné le premier signal de la résistance de l'ordre. Mais, en dehors de ce souvenir, il exerçait par sa personne une autorité morale remarquable; c'est qu'en effet il était doué des plus hautes facultés du commandement, d'un abord agréable et facile dans la vie privée, d'une dignité grave et imposante dans le service : il révélait à tous ceux qui l'approchaient une âme forte et audacieuse, un esprit lucide et pénétrant, une volonté nette et arrêtée. Affable et familier dans ses relations habituelles avec les chefs de corps, il prenait, dès qu'il s'agissait du service, une attitude si haute et si digne que chacun était frappé de la transformation qui s'opérait en lui. Dans ces temps d'agitation populaire, alors que l'émeute semblait toujours prête à disputer à l'autorité la sécurité de la place publique, et que le souvenir des sanglantes journées de Juin pesait encore sur les consciences, il réunissait souvent les chefs de corps de l'armée et de la garde nationale, pour leur donner ses instructions en prévision des éventualités qu'on pouvait avoir à craindre. Là, attentif à suppléer par sa dignité personnelle à ce qui lui manquait en illustration, il attendait que tous ses officiers fussent réunis pour apparaître au milieu d'eux calme, imposant, et il leur parlait avec un mélange de confiance et de fermeté qui réussissait toujours à les subjuguer. Prévoyant le cas où, dans un soulèvement populaire, des corps de troupes, séparés les uns des autres par des obstacles naturels dans Paris, ne pourraient correspondre facilement avec son quartier général et recevoir ses ordres, il professait cette doctrine qu'en pareille situation chaque chef de corps, chaque chef de détachement devait agir suivant ses lumières, sa conscience et son courage, comme s'il avait reçu des ordres positifs du général en chef, et que le général en chef, de son côté, devait

couvrir de sa responsabilité tous les actes de ses subordonnés. « N'hésitez pas à suivre vos inspirations, leur disait-il nettement; agissez avec vigueur: quel que soit le résultat de votre action, je prends tout sur moi, c'est moi seul qui serai responsable. » Comprenant bien qu'en temps de révolution le plus rare courage est celui de la responsabilité, à la différence de ces chefs timorés qui tendent sans cesse à rejeter cette responsabilité sur les autres, il ne craignait pas d'en décharger ses subordonnés pour l'assumer tout entière. Certes, un pareil chef était fait pour inspirer à ses troupes la confiance et le dévouement. On conçoit donc quel terrible adversaire le Président de la République devait rencontrer dans le général Changarnier s'il ne parvenait pas à l'entraîner dans ses intérêts.

Malheureusement, bien des causes devaient concourir à séparer ces deux hommes. Les plus graves venaient du général. Nommé au commandement de Paris par le général Cavaignac, après les journées de Juin, à un moment de violente réaction contre l'anarchie, il s'était laissé entourer par une coterie orléaniste des plus aveugles et des plus obstinées. Aux yeux et suivant les calculs de cette coterie, Louis-Napoléon n'était qu'un accident dans le désordre général du temps: sa popularité d'un jour devait s'user et s'épuiser à l'œuvre de réaction que le parti de l'ordre accomplissait en son nom. Il n'avait pour mission que de venger sur les républicains les injures des orléanistes, d'exterminer au profit de ces derniers les auteurs de la révolution de Février: mais, une fois cet acte de réparation nécessaire accompli, comme la victime chargée des iniquités d'Israël, il devait être sacrifié à la restauration de la liberté bourgeoise de 1830. Or l'état-major du général Changarnier n'était composé que de politiques de cette sorte. Deux aides de camp du général, le commandant Valazé pour l'armée et le comte Roger du Nord pour la garde nationale, les personnifiaient tous. Le premier, insolent de langage et, d'ailleurs, sans mesure dans ses propos, sans droiture dans ses relations, toujours prêt à exciter la discussion entre le Prince et le général, ne manquait jamais, dans les messages dont il était habituellement chargé auprès du Président, de dénaturer et d'envenimer toutes choses. Il ne semblait avoir pour objet

que d'entretenir la défiance et la haine entre l'état-major de la place et l'Élysée.

Quoique d'un caractère bien différent, aussi loyal que brave, le comte Roger ne contribuait pas moins à éloigner du Prince le général Changarnier. Membre de l'Assemblée législative, ami intime de la famille Thiers, et très dévoué aux Orléans, il avait d'autant plus d'influence en poussant à la guerre contre Louis-Napoléon que, riche, sans ambition, sans esprit d'intrigue, il était, aux yeux du général, plus désintéressé, plus sincère.

Une autre cause ne devait pas être moins funeste aux rapports entre le Prince et le général, c'étaient les relations de ce dernier avec la baronne James de Rothschild, femme d'un esprit distingué, d'un grand charme d'intimité, mais dévouée aux Orléans et ennemie acharnée de ce qui n'était pas inféodé à ses princes favoris. Ce n'est pas tout : parmi les causes diverses qui allaient amener la lutte entre deux hommes que tant d'intérêts communs auraient dû réunir, la plus puissante peut-être était cette action singulière que l'esprit des salons de Paris exerce habituellement sur les hommes politiques. Les généraux d'Afrique, sevrés toute leur jeunesse des plaisirs d'une société élégante, en subissaient le charme plus que d'autres. A peine introduits dans ce milieu nouveau, ils s'y voyaient l'objet de tant de flatteries, de tant de caresses, la conversation des femmes y exposait leur âme à tant d'enivrements, que, surpris par le contraste de ces jouissances délicates avec la rude vie des camps, ils devenaient incapables de résister aux séductions. Or, les salons de Paris, dominés par les partisans des deux monarchies bourboniennes, étaient naturellement hostiles au Prince Président. Pour ce monde égaré par les regrets du passé, ce n'était pas assez que l'élection du 10 décembre l'eût délivré des terreurs de l'anarchie, il voulait être affranchi tout à la fois et du mal et du remède.

En voyant le général Changarnier exposé à tant d'influences dangereuses, on pouvait donc prévoir qu'il y succomberait. Cela était d'autant plus naturel que tous les hommes considérables des anciens partis, les Molé, les Guizot, les Thiers, les de Broglie, les Berryer, semblaient concourir à exalter en lui une ambition qui n'était déjà que trop portée à

s'exalter d'elle-même. Et cependant je m'obstinais à croire à la possibilité de gagner le général à la cause du Prince. En dépit des préventions qu'on s'efforçait d'exciter dans son esprit contre les amis du Président, je recherchais toutes les occasions de causer avec le général et je dois dire que, de son côté, il ne paraissait pas les éviter. Soit qu'il cherchât à découvrir les dispositions du Prince par les miennes, soit plutôt qu'il fût sensible à la haute estime qu'il sentait m'avoir inspirée, il m'écoutait toujours avec une attention aussi sérieuse que bienveillante. Pour moi, abordant sans hésiter avec lui, et sans qu'il parût en être blessé, les sujets les plus délicats, j'analysais sa propre situation avec une complète indépendance d'esprit. Voyant avec quel soin, avec quelle prudence il se tenait entre les orléanistes et les légitimistes, sans qu'on pût découvrir de quel côté il penchait, on pouvait aisément deviner qu'il caressait l'idée d'un rôle personnel. « Plus je vous observe, lui disais-je souvent, plus je découvre en vous des qualités éminentes, et plus je tremble que vous ne vous laissiez égarer par des illusions. De toutes parts on vous entoure, on vous presse, on vous pousse à viser au premier rang et à dédaigner le second. On vous dit, on vous répète que vous avez des facultés d'un ordre supérieur, et cela est vrai : car les plus précieuses qualités du commandement abondent en nous. Mais rappelez-vous les leçons de l'histoire. Il ne suffit pas d'être né pour commander, il faut être placé dans les conditions nécessaires au commandement. Qu'autour de vous ceux qui vous approchent soient frappés de votre dignité, de votre netteté, de votre fermeté, rien n'est plus vrai. Mais cela n'existe pas pour les grandes masses. Vous parlez aisément à la raison, à l'âme des chefs de corps qui vous voient et qui vous entendent : mais vous ne dites rien à l'imagination des soldats et des masses, qui sont trop loin de vos regards et de votre parole pour découvrir ce qu'il y a de supérieur en vous. Et voilà pourquoi les plus brillantes facultés sans le prestige de la gloire, pour agir au loin, sont impuissantes à suppléer aux conditions qu'exige un premier rôle. Que si votre ambition est de jouer ce premier rôle, faites comme les hommes qui, dans tous les pays, ont dominé leurs contemporains. Allez tenir pendant dix ans,

comme César, l'âme de tout un peuple attachée aux périls, aux grandeurs, aux merveilles d'une nouvelle conquête des Gaules. Alors vous serez en état de gouverner votre pays: car, à la supériorité du commandement qui subjugue les chefs, vous unirez le prestige de la gloire qui entraîne les soldats et les grandes masses. Mais, dans un pays comme la France, prétendre au pouvoir suprême, n'importe sous quel titre, sans être de sang royal ou sans avoir gagné dix batailles rangées, c'est courir à une perte certaine. Aveugles ceux qui ne voient pas l'abîme vers lequel ils vous précipitent! Ils ne comprennent rien au mécanisme des choses humaines. »

Naturellement, quand je lui disais ces choses, le général Changarnier ne manquait pas de se récrier, de protester de son abnégation politique, de son absence d'ambition, de son unique désir de servir le pays, et de son obéissance aux lois. De mon côté, tout aussi naturellement, je m'abritais, comme lui, derrière des précautions oratoires. J'étais bien loin de lui supposer une ambition si dangereuse; j'étais convaincu qu'il avait un coup d'œil trop juste pour s'abandonner à des chimères; mais comme je le savais journellement exposé aux conseils les plus imprudents, je lui demandais, dans son propre intérêt, la permission de me faire l'avocat de la partie adverse, et je continuais :

« Quand vous vous comparez à la personne de Louis-Napoléon, quand vous pesez mentalement vos facultés et vos défauts réciproques, qu'en regard de son maintien modeste et de son apparente indécision, vous opposez la netteté de vos expressions et la vigueur de votre commandement, je comprends que le Prince puisse vous paraître un adversaire moins redoutable qu'il ne l'est, en effet, malgré son inexpérience actuelle des hommes et des choses de ce pays. Je crois que quoiqu'il ait un courage remarquable, s'il s'agissait d'une lutte politique entre vous deux et qu'il s'appelât simplement le général Cavaignac ou le général Lamoricière, M. Guizot ou M. Thiers, bien des gens parieraient pour vous. Mais il s'appelle Napoléon, c'est-à-dire qu'il est en possession, par hérédité, d'un prestige aux yeux du peuple que dix ans de triomphes et de victoires ne vous donneraient pas. Car, comme Auguste, il a derrière lui toutes les sympathies qu'éveille

dans ce peuple le nom du César moderne. A Rome aussi, les généraux, les orateurs et les tribuns croyaient pouvoir aisément l'emporter sur le jeune Octave : mais vous savez quelle fut la destinée d'Antoine, de Lépide et de Cicéron ? Eh bien ! si vous vous laissez égarer par des conseils funestes, vous êtes menacé du même sort. »

« Un homme supérieur, lui disais-je encore, doit savoir juger sa propre situation, avant de déterminer le but qu'il veut atteindre. La vôtre ne vous destine qu'au second rôle, mais à un second rôle éclatant. Réunis tous les deux, le Prince et vous, vous pouvez tout. Louis-Napoléon a derrière lui, par le prestige de son nom, des masses énormes, une immense armée de soldats, à laquelle il ne manque qu'un état-major. Donnez-lui cet état-major, en venant à lui, vous et les vôtres, alors le pays est sauvé, l'anarchie morale est finie, et nous pouvons fonder en France un grand et puissant gouvernement dont vous serez le premier et le plus illustre sujet. Que si, au contraire, méconnaissant les leçons de l'histoire, vous en veniez à croire que le talent, l'habileté, les plus hautes facultés, le génie même peuvent remplacer, dans le gouvernement d'un pays comme la France, le prestige de la gloire ou l'éclat du sang royal, alors je vous plaindrais sincèrement, car, à mes yeux, vous seriez perdu. »

Puis, pour lui faire toucher du doigt, par la pratique des choses, la vérité théorique, je lui contais ce qu'il ne savait que trop par ses propres renseignements : les scènes qui se passaient dans les casernes, quand le Prince Président allait les visiter, l'enthousiasme des soldats, leurs propos audacieux contre lui, le général Changarnier, qu'ils accusaient de trahison, enfin leurs menaces de le fusiller s'il osait se déclarer contre le neveu de l'Empereur. « Or, je vous le demande, lui disais-je, à quoi vous serviront vos grandes facultés, votre vigueur, votre énergie, votre autorité morale sur les généraux sous vos ordres, si la troupe vous abandonne et que, au lieu de tirer sur vos ennemis, elle tire sur vous ? »

Dans le cours de ces entretiens, le général, je le répète, me laissait tout dire avec une extrême complaisance et m'écoutait avec une attention visible. Quoiqu'il cherchât habituellement à dissimuler ses impressions par une sorte d'affectation de

beaux sentiments, de désintéressement, de devoir, de patriotisme, je le sentais intérieurement oppressé sous le poids de ces écrasantes vérités. Malheureusement, en dépit de ces conversations et des réflexions qu'elles pouvaient lui faire faire, la force des choses l'entraînait chaque jour davantage dans le camp des ennemis du Président.

Pour être juste, il faut dire qu'il hésita longtemps avant de se déclarer contre lui. Comme la plupart des chefs du parti de l'ordre (je ne parle pas, bien entendu, d'hommes comme M. Thiers, dont la vanité ridicule rêvait je ne sais quel rôle personnel), le général, à une certaine époque, avait été sérieusement disposé à refaire l'Empire avec Louis-Napoléon. Il est certain que si le Prince s'était montré plus docile aux avis de ce qu'on appelait alors plaisamment le parti des *burgraves*, s'il eût été surtout plus en état de les dominer, c'est-à-dire s'il eût eu, alors, la réputation des grands talents politiques dont il a donné depuis tant de preuves, il eût pu trouver, dans la Chambre elle-même, les moyens de renverser la Constitution républicaine, sans être obligé de la violer par un coup d'État. C'est qu'en effet, effrayés des périls dont les partis démagogiques menaçaient la société, surtout avant l'échauffourée du 13 juin, au Conservatoire des Arts et Métiers[1], la plupart des hommes considérables des anciens partis se seraient volontiers jetés dans les bras de Louis-Napoléon. A chacune des crises que la démagogie faisait naître, on les voyait accourir à l'Élysée pour exposer la gravité de la situation et demander un remède héroïque. Ce remède, il est vrai, aucun d'eux n'en formulait les conditions et n'en prononçait le nom : car, à l'exception de M. Molé, qui, seul, bien qu'à voix basse, conseillait l'Empire, tous auraient voulu être sauvés par le neveu de l'Empereur sans qu'on pût les rendre responsables de l'opération à tenter si l'opération venait à échouer.

Quant au général Changarnier, plus audacieux que ses collègues de l'Assemblée, non seulement à cette époque de

1. Le 13 juin 1849, Ledru-Rollin tenta, avec le concours de plusieurs autres révolutionnaires, de fomenter une émeute contre le gouvernement. Traqué au Conservatoire des Arts et Métiers où il s'était réfugié, il parvint à s'échapper par un vasistas, gagna la Belgique, puis l'Angleterre, où il forma un comité insurrectionnel avec Mazzini, Kossuth, etc.

troubles et d'inquiétude il ne craignait pas d'indiquer la solution de l'Empire, mais il se plaignait souvent des irrésolutions, des lenteurs du Prince Président à prendre son parti. Un jour, — c'était à Amiens — pendant une revue de la garde nationale passée par le Prince, le général était à cheval à côté du Président et moi derrière. L'enthousiasme de la population allait jusqu'au délire. Le général, frappé de cette manifestation, se retournait de temps en temps pour me communiquer ses impressions par son regard. Tout à coup, je le vis faire reculer son cheval à la hauteur du mien et, se penchant vers moi avec une émotion visible : « Que le Prince en finisse, me dit-il à l'oreille. S'il veut se faire proclamer empereur et répondre aux aspirations populaires, il peut compter sur moi : qu'il me parle franchement, qu'il s'entende avec moi, et nous en aurons bientôt fini avec la République. »

Mais le Prince n'était pas homme à se laisser séduire par des ouvertures de ce genre. Comme Octave arrivant de Grèce, après la mort de César, il se sentait mal à l'aise au milieu de tant d'éléments inconnus. Encore privé à cette époque de l'autorité morale que donne seul, dans le monde politique, l'avantage d'avoir fait ses preuves de capacité, il éprouvait une sorte d'embarras vis-à-vis des réputations établies. Les hommes considérables des anciens partis lui inspiraient une défiance dont il ne pouvait se défendre. Et ce sentiment s'augmentant à mesure que, moins effrayés par la démagogie, la plupart de ces hommes politiques revenaient à leurs tendances premières, il en arriva à considérer leur concours comme plus dangereux que leur hostilité. Or, c'est cette disposition d'esprit qui, aisément devinée par le général Changarnier et par les autres chefs du parti de l'ordre, décida, je crois, plus que toutes autres causes, la rupture entre le Prince et l'Assemblée.

En ce qui me concerne, et quoi qu'on en ait dit dans le temps, personne ne voyait cette rupture avec plus de regrets que moi. Tout en me préparant activement, avec les amis du Prince, à la lutte contre l'Assemblée, si elle venait à éclater, je ne cessais de me préoccuper des moyens de la prévenir. Comme tout homme de sens, je savais bien que le rétablissement de l'autorité n'était possible qu'à la condition de violenter

notre absurde Constitution, mais j'aurais attaché un grand prix à ce que le Prince Président n'eût pas à le faire lui-même. Il me semblait, en effet, possible d'amener les principaux chefs de l'Assemblée à quelques combinaisons qui auraient permis de soumettre certains points de la Constitution à la revision du peuple et surtout de donner au Président de la République, au moins dans certaines circonstances, le droit de consulter la nation. J'avais à ce sujet de nombreux entretiens avec les principaux membres de l'Assemblée et particulièrement avec mon ami M. de Falloux, qui me servait de lien auprès des chefs les plus éminents du parti de l'ordre, notamment avec le comte Molé qui m'avait pris en quelque amitié et qui, de tous, était le plus porté à refaire l'Empire: mais, comme ils se plaignaient généralement d'un défaut de confiance de la part du Président, je m'efforçais de combattre auprès du Prince sa disposition à se tenir trop éloigné d'eux.

« En fait, lui disais-je souvent, les chefs de l'Assemblée ne représentent en aucune façon les aspirations nouvelles de la nation. Ils sont, la plupart, impopulaires, et n'ont aucune autorité sur les grandes masses qui ne voient que vous et n'attendent que de vous le salut du pays. Mais ils disposent de la majorité de l'Assemblée, et vous avez tout avantage à les ménager, à les gagner; hommes de talent, mais presque tous sans caractère, sans fortes convictions, il n'ont qu'un culte, c'est celui de leur importance personnelle, et ils appartiennent à celui qui la flatte le plus. Jaloux les uns des autres, toujours prêts à rejeter sur leurs collègues la responsabilité des fautes passées, ils offrent mille points faibles à qui veut s'en emparer; à défaut du pouvoir que leur prudence n'ose ambitionner dans des temps périlleux, ce qui les séduit, c'est d'être ou du moins de paraître les conseillers du pouvoir. Or, c'est une satisfaction bien aisée à leur donner, car il suffit pour cela de les voir souvent, de causer avec eux et de les consulter sur les principales affaires. Vous paraissez craindre qu'une fois parvenu, à l'aide de leur concours, à la réforme de la Constitution, vous ne soyez embarrassé de tels auxiliaires, mais à chaque jour sa tâche: aujourd'hui il s'agit de reconstituer le pouvoir avec les éléments que vous avez sous la main. Que si demain ces éléments sont un obstacle à l'ordre d'idées que vous avez

mission de faire prévaloir, eh bien! alors, vous les écarterez. Le proverbe : « ni jamais, ni toujours » s'applique aussi bien à la politique qu'à l'amour. Mais compromettre, rendre plus difficile le rétablissement du pouvoir pour éviter plus tard des difficultés de personnes ou d'apparentes ingratitudes ne me paraîtrait pas politique. »

Ces considérations semblaient toucher l'esprit du Prince; il s'était même prêté à une combinaison que je lui avais proposée, c'était de réunir souvent, sous divers prétextes, les principaux membres de l'Assemblée en les convoquant, par catégories distinctes, suivant leur degré d'importance. Mais les raisonnements les plus justes ne sauraient transformer le caractère. Si la raison conseillait au Président de se tenir plus rapproché des chefs de l'Assemblée, son penchant naturel se refusait à l'idée de marcher avec eux à l'assaut de l'Empire. Là où un politique moins scrupuleux aurait pu, sans peine, les faire servir d'instruments à ses desseins, sa droiture de cœur voyait une sorte de déloyauté à associer à sa destinée des hommes dont il devrait probablement se séparer plus tard.

D'un autre côté, il faut avouer que les chefs de la majorité avaient de bien étranges prétentions. Ces hommes de talent, mais la plupart, je le répète, sans caractère, se faisaient la plus fausse idée de leur situation. Oubliant que c'étaient eux qui, deux fois, avaient jeté la société dans l'abîme, ils parlaient et agissaient comme s'ils eussent été les sauveurs du pays. Ne comprenant rien à la prodigieuse force morale que le sentiment des masses populaires donnait au neveu de l'Empereur, ils ne voyaient là qu'un engouement momentané que le moindre incident suffirait à faire disparaître. Ils consentaient bien à servir Louis-Napoléon pour remonter, par son moyen, au faîte du pouvoir, d'où les avait précipités leur imprudence; mais ils auraient voulu régler ses moindres actions, ses moindres paroles et en faire, en quelque sorte, un soliveau dans leurs mains.

La lutte entre le Prince et la majorité de l'Assemblée était donc devenue inévitable, et, comme il arrive ordinairement à la guerre, où les premiers coups sont portés par les plus hardis, ce fut le général Changarnier qui la commença. On se rappelle l'attitude factieuse qu'il prit ouvertement à la

tribune, le 2 janvier 1851, à propos d'une interpellation imprudente adressée au ministère par le prince Napoléon-Jérôme, cousin du Président[1]. Oubliant qu'il n'était légalement qu'un subordonné du pouvoir exécutif, le général prétendait se mettre en termes peu déguisés à la disposition du pouvoir législatif. Cette prétention ne tendait à rien moins qu'à faire passer toutes les forces militaires de la capitale des mains du Président de la République dans celles de l'Assemblée, ou, pour mieux dire, dans les siennes. Naturellement, un pareil acte de révolte ne pouvait manquer d'avoir d'énormes conséquences. Mais si le Prince fut surpris de cette audace, ce n'était pas que le général eût jusque-là dissimulé beaucoup ses sentiments. Déjà il les avait laissé deviner à l'occasion du remplacement du général Neumayer qui, à la revue de Satory, avait défendu à ses troupes de crier : « *Vive Napoléon !* » A cet acte de vigueur du Président, le général Changarnier n'avait pas craint de faire une sorte de protestation, en publiant à l'ordre du jour de la 1re division, le 2 novembre 1850, un règlement ancien, tombé en désuétude, et interdisant les cris sous les armes[2].

Mais ce n'était rien encore. Peu de temps avant sa déclaration factieuse à la tribune, il avait osé manifester son hostilité de la manière la plus grave, en la présence même des ministres du Président. Un jour, en effet, qu'il assistait au conseil des ministres et que le Président s'était absenté un moment de la salle du conseil, le général, désignant le Prince par une expression cavalière, demanda à haute voix aux ministres si l'on ne se débarrasserait pas bientôt de la personne du Président. Chose remarquable qui peint l'époque et

1. Le prince Jérôme Bonaparte avait interpellé le ministre de la guerre au sujet de l'ordre du jour adressé par le général Changarnier aux troupes placées sous ses ordres.

2. Voici cet ordre du jour :

Le général Changarnier, membre de la commission de permanence et commandant de l'armée de Paris.

ORDRE DU JOUR :

« Aux termes de la loi, l'armée ne délibère point; aux termes des règlements militaires, elle doit s'abstenir de toute manifestation et ne proférer aucun cri sous les armes.

» Le général en chef rappelle ces dispositions aux troupes placées sous son commandement.

surtout la nature d'hommes qui formaient alors les conseils du Prince, à cette parole qui, à elle seule, était un acte de haute trahison, non seulement les ministres consternés de cette audace n'avaient rien répondu, mais aucun d'eux n'avait eu le courage et la loyauté de révéler au Président une situation qui était un péril pour l'État. Et c'est ainsi que la faiblesse de ces hommes les rendant en quelque sorte complices de la trahison, une conspiration redoutable allait éclater, sans que le chef du pouvoir fût averti et eût le temps de la déjouer.

Quoi qu'il en soit, me trouvant à l'Assemblée au moment où éclatait cette conspiration, à peine eus-je entendu les paroles factieuses du général Changarnier et les applaudissements frénétiques de la majorité que, m'élançant hors de la Chambre, au milieu des clameurs de quelques membres de l'Assemblée qui criaient en me désignant : « Arrêtez-le! arrêtez-le! » je courus prévenir le Prince, en même temps que j'envoyais un de mes amis avertir plusieurs chefs de corps, sur lesquels nous comptions, de se tenir prêts à tout événement. A peine étais-je auprès du Prince que M. de Morny, sous l'empire des mêmes préoccupations, y accourait aussi. Tous les deux, nous fûmes d'avis qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'il fallait répondre à la provocation du général Changarnier par sa révocation de commandant en chef de l'armée de Paris. Le Prince, qui n'était jamais plus à son aise et plus maître de ses facultés que dans le péril, n'hésita pas à partager notre sentiment. Comme on pouvait s'attendre dans la soirée à quelque coup d'audace du général et de l'Assemblée, le Prince m'avait tout d'abord recommandé de faire prévenir ceux des chefs de corps qui étaient plus particulièrement connus par leur dévouement à sa personne; et, comme je lui avais répondu que c'était déjà fait et que même j'avais dit un mot, en entrant à l'Élysée, à mon cousin, M. de Charbonnière, commandant du Palais : « Oh! alors, dit-il avec la plus grande tranquillité d'esprit, nous pouvons délibérer en parfaite sécurité; car, si nous étions attaqués, ce qui n'est guère probable, nous pourrions tenir aisément deux heures à l'Élysée et, pendant ce temps, mes amis arriveraient. Le peuple et les soldats feraient le reste. »

Dans les luttes de la guerre ou de la politique, on est souvent disposé à prêter à ses adversaires une habileté de conduite qu'ils ont rarement. En entendant le général Changarnier pousser son cri de guerre, je m'étais dit qu'avec un homme de cette valeur, il était impossible que le coup ne suivît pas de près la menace. Je n'avais, du reste, aucune inquiétude sérieuse. J'avais la conviction profonde que les sympathies du peuple et de l'armée étaient acquises au neveu de l'Empereur et qu'en cas de conflit entre deux corps de troupes, au cri de : « *Vive Napoléon !* » les soldats passeraient de notre côté ; mais je ne pouvais comprendre que le général eût sonné le bouteselle sans être prêt à monter à cheval. Je restai donc toute la soirée à l'Élysée, occupé à envoyer des agents dans les principales directions et à en recevoir les rapports. Mais bientôt je compris que je m'étais exagéré l'audace des adversaires du Président ; que les chefs de l'Assemblée étaient de caractère et de tempérament trop pacifiques pour jouer une aussi grosse partie avec l'entrain qu'aurait pu y mettre le général Changarnier tout seul ; que celui-ci ne se sentait probablement pas assez fort pour oser entreprendre rien de sérieux sans un vote de l'Assemblée : et qu'enfin, soit qu'il eût cédé, en parlant à la tribune, à un mouvement irréfléchi, soit qu'il eût le dessein prémédité d'entraîner l'Assemblée à une énergique résolution, il n'avait obtenu, après tout, que des bravos, des cris d'admiration, des trépignements d'enthousiasme, c'est-à-dire une manifestation très chaleureuse, mais impuissante.

D'ailleurs, un incident nouveau nous faisait bientôt deviner à quelle tactique les chefs de la majorité allaient recourir ; car le Prince Président ayant immédiatement convoqué le conseil des ministres pour leur faire connaître sa résolution de remplacer le général Changarnier au commandement de l'armée de Paris, les ministres effrayés donnaient leur démission, puis tous les hommes de quelque importance dans l'Assemblée refusaient, dans ces conditions, d'accepter le ministère. Il était donc évident que n'osant pas s'opposer directement à la révocation du général, les chefs de l'Assemblée allaient chercher indirectement à rendre cette révocation impossible, faute de ministres parlementaires qui osassent s'y associer.

Le lendemain, Paris apprit avec étonnement la déclaration de guerre du général Changarnier, et la démission des ministres, et la résolution du Président de la République de remplacer le général au commandement de l'armée de Paris. Mais, comme il arrivait toujours dans les temps difficiles où les esprits, fatigués de l'anarchie morale entretenue dans le pays par les divisions de l'Assemblée, sentaient le besoin de se rallier autour du Président, l'opinion fut unanime à condamner la conduite du général et à applaudir la fermeté du Président. Le général qui la veille semblait le plus considérable, le plus populaire, le plus estimé des serviteurs de l'État, se trouvait le lendemain renversé de son piédestal. Son acte de révolte apparaissait à tous les yeux la révélation d'une ambition coupable qui compromettait la paix publique. L'homme qui avait été jusque-là le défenseur le plus énergique de l'ordre social en devenait le fléau; et, chose curieuse, dans le monde des affaires qui si longtemps s'était senti protégé par sa présence à la tête des forces de Paris, la Bourse saluait par une hausse l'annonce de sa prochaine révocation. Le général dut faire de cruelles réflexions.

Cependant, il fallait accomplir l'acte de révocation, c'est-à-dire contresigner le décret qui nommait un successeur au général dans le commandement de l'armée de Paris; et malheureusement, le Président ne pouvait constituer aucun ministère disposé à cet acte de courage. Je courus toute la journée, de porte en porte, chez les principaux personnages politiques, chargé des messages du Président. Mais au premier mot de la condition capitale mise au portefeuille que je leur apportais, ils tombaient comme en défaillance. Les hommes les plus dévoués étaient bouleversés à l'idée de se présenter devant la Chambre avec la révocation du général. M. Billaut, à qui j'allai offrir le ministère de l'intérieur, quoiqu'il ne fît pas partie de l'Assemblée, m'étonna surtout par l'extrême épouvante dont le projet de révoquer le général Changarnier frappait son âme.

Quant aux ministres démissionnaires, en dépit de leur démission, ils continuaient à se réunir chez le Prince plusieurs fois par jour et jusqu'à une heure avancée de la nuit, pour discuter et rediscuter cette grosse question, comme s'il

y avait encore quelque chose à discuter. A cette manière étrange de se perpétuer aux affaires sans en avoir la responsabilité, se reconnaissait l'habileté particulière de M. Fould. Pour concilier son manque de résolution et son désir de garder le pouvoir, après avoir, lui et ses collègues, vingt fois refusé de s'associer au remplacement du général Changarnier, et vingt fois échoué dans ses tentatives auprès du Prince pour l'y faire renoncer, c'est lui qui avait imaginé cet expédient de réclamer du Prince, à l'issue de chaque conseil, encore quelques heures de réflexion et l'ajournement à une nouvelle discussion. En gagnant du temps, il se flattait évidemment, ou d'amener le Prince de guerre lasse à un acte de faiblesse, ou d'obtenir à son profit, des incidents de la politique, le bénéfice de quelque solution inattendue. De son côté, tout en appréciant cette conduite, et la jugeant comme elle le méritait, le Prince n'était pas fâché, vu la pénurie d'hommes où il se trouvait, de se ménager encore la possibilité de quelques combinaisons avec les ministres démissionnaires, et voilà pourquoi il se résignait à ces éternelles et misérables discussions.

Pour moi, j'étais indigné de la conduite des ministres. Je comprenais que des hommes de peu de caractère reculassent devant les périls d'une situation grave. Le courage politique est malheureusement une vertu très rare. On ne saurait l'exiger de ceux qui ne l'ont pas reçu de la nature. Mais dans la situation des choses, quand le projet de remplacer le général Changarnier était connu de Paris, de la France et de l'Europe entière, s'obstiner à conseiller au Président de la République de reculer, de s'incliner devant un subordonné révolté, et peut-être pour se ménager à soi, ministre, une situation plus commode, cela me paraissait un acte voisin de la trahison. Autant valait, à mes yeux, livrer le Président à ses ennemis, et le laisser conduire à Vincennes. La question posée était, en effet, pour le Prince, une question de vie ou de mort. Dans cette lutte contre le général en chef des forces de la capitale soutenu par la majorité de l'Assemblée, vainqueur, le neveu de l'Empereur n'avait plus rien à craindre, car l'Assemblée désarmée était en réalité réduite à l'impuissance; vaincu, il pouvait être perdu. Voilà ce que je ne cessais de

représenter énergiquement au Prince et à ceux qui l'entouraient. Et, quand je songe que ceux qui l'abandonnaient dans le péril, et qui lui conseillaient une capitulation, qui était sa perte, ont été les ministres tout-puissants de l'Empire, je ne puis me défendre d'une certaine tristesse. Ce n'est pas que je m'en étonne, car l'histoire est remplie de pareils spectacles. Mais, quoique innombrables, ils n'en sont pas moins tristes. Il y a, d'ailleurs, pour être juste, une considération qui rend compte de toutes les inconséquences, même de celle des Grecs donnant les armes d'Achille au prudent Ulysse, c'est qu'aux yeux des peuples et des rois les facultés propres aux temps difficiles conviennent rarement aux temps tranquilles, et réciproquement.

Quant à M. de Morny, sa conduite était bien différente. Doué d'un sens et d'un courage politique qui en aurait fait un homme d'État de premier ordre, si la préoccupation de ses intérêts privés n'avait pas souvent obscurci ses facultés, il comprenait parfaitement la situation grave où se trouvait le Prince. Mais devant les difficultés de constituer un ministère, il aurait voulu une transaction entre le Prince et l'Assemblée. Il demandait que le général Changarnier, dans l'intérêt de la dignité du Président de la République, expliquât publiquement à la tribune, et d'une manière à concilier toutes choses, la situation qu'il avait prise par sa déclaration du 9 janvier. Assurément rien n'était plus raisonnable et plus modéré. Il avait à ce sujet de nombreux entretiens avec les chefs de la majorité. Ses manières courtoises, son esprit conciliant le rendaient très propre à des négociations de cette nature. Mais, malgré le soulèvement de l'opinion publique contre le général Changarnier, les chefs de la majorité, aveuglés par le succès de leur tactique parlementaire, croyant le Prince réduit aux abois, faute de ministres, et ne voyant dans les démarches de M. de Morny qu'un indice d'impuissance de la part du Président, se refusaient à toute transaction. Ils se tenaient réunis en permanence, agitaient entre eux les projets de la nature la plus grave, et nous étions prévenus que, dans les conciliabules tenus chez le général Changarnier, les plus audacieux discutaient les moyens d'enlever le Prince de l'Élysée et de le conduire à Vincennes.

La situation devenait certainement périlleuse : mais, je le répète, elle ne m'inquiétait que médiocrement. J'avoue même que je n'étais pas fâché de voir toute transaction impossible. Je me disais, en effet, que, du moment que la lutte entre l'Assemblée et le Président était inévitable, il était peut-être plus avantageux qu'elle éclatât sur une question où le droit constitutionnel du Président de la République était incontestable, et à propos de la révolte d'un subordonné dont l'ambition personnelle était condamnée par l'opinion publique, que dans toute autre circonstance. Toutefois, connaissant le caractère véritable des chefs de la majorité, je crus utile de poser carrément la question devant eux, et de leur renvoyer la terreur qu'ils avaient su faire passer dans l'âme des ministres démissionnaires. Dans l'espoir de rencontrer quelques-uns des *burgraves*, je me rendis donc à l'Assemblée où je m'étais abstenu de paraître depuis le commencement de la crise. A peine fus-je entré dans la salle des conférences, qui précédait celle des séances, que je fus entouré d'abord par un groupe des amis du Président qui m'interpellèrent vivement. « Comment, me dit un brave et excellent homme, très loyal et très dévoué, M. Évariste Bavoux, aujourd'hui au Conseil d'État, comment pouvez-vous conseiller au Prince de remplacer le général Changarnier? Le général Changarnier qui a rendu tant de services à la société, le général Changarnier qui est l'épée de l'ordre public, etc. — Mon cher, lui répondis-je, si vous ne comprenez rien à la situation, c'est votre affaire et non la mienne ». et je passai outre. Mais, aussitôt, toute la réunion des *burgraves* qui étaient au nombre de dix à douze en délibération dans un bureau donnant sur la salle des conférences, prévenue de ma présence, sortit précipitamment et vint à moi vivement. M. Berryer en tête, qui, m'interpellant avec une sorte de colère, tempérée par une bienveillance qu'il m'avait toujours montrée : « Mais, malheureux jeune homme, me dit-il, vous perdez votre Prince. Vous le poussez à un abîme, lui et le pays. Vous voulez donc la guerre civile? »

A ce mot de guerre civile, je répondis, avec une animation dont je ne fus pas maître, que c'était eux qui la voulaient; qu'au lieu d'être les amis, les conseillers d'un Prince dont le

nom était sorti miraculeusement des entrailles du peuple, qu'au lieu de sauver le pays, en se groupant autour de cet homme providentiel, ils ne pensaient qu'à conspirer contre lui, quitte à s'égorger ensuite entre légitimistes, orléanistes et républicains; que, puisqu'ils voulaient la guerre civile, ils l'auraient; que le sang versé retomberait sur leurs têtes; qu'entre ces deux cris de ralliement de : « *Vive l'Assemblée nationale !* » et de « *Vive Napoléon !* » je savais bien de quel côté seraient les sympathies du peuple et de l'armée; que le peuple descendrait de ses faubourgs et ferait justice des intrigues des salons. Et, dans mon exaltation, je fis la faute, qui m'a été si souvent et si injustement reprochée, d'ajouter comme une menace à leur adresse, que, quant à moi, je n'avais rien à perdre, ni hôtel à Paris, ni château en province.

A ces paroles violentes, personne ne répondit. Une sorte de stupeur s'était emparée de tout le groupe dont j'étais entouré. MM. Thiers, de Broglie, Berryer, Odilon Barrot, Rémusat, etc., semblaient atterrés. M. Molé se retournant, en cachant sa figure dans ses mains, rentrait dans le bureau en poussant une sorte de gémissement. « Ah! malheureuse France! Malheureux pays! » disait-il. Seul, M. Piscatory criait à tue-tête, en manière de menace et comme s'il allait forger la foudre : « Messieurs, rentrons au bureau. » Mais il était visible que tous ces hommes étaient frappés de crainte, et que la terreur, comme je le sus depuis par MM. de Falloux et Roger du Nord, allait dominer les délibérations de cette fameuse conférence.

Encore tout ému de cette scène, j'entrai dans la salle des séances et me rendis à ma place habituelle, au milieu d'une discussion insignifiante et pour la forme : car, privée de ministres, l'Assemblée se sentait comme un corps sans âme. Voyant que tous les regards étaient fixés sur moi, j'affectai le plus de calme et de confiance qu'il me fut possible. Mais, comme on se racontait de banc en banc ce qui venait de se passer, il y avait dans la salle une animation singulière. J'entendis distinctement le général Le Flô dire à haute voix : « Ce misérable prétorien! » D'autres me regardaient d'un air d'insulte. Ma situation était embarrassante. L'un de mes collègues et voisin de banc, M. Legrand (de l'Oise), homme loyal et digne

s'il en fut jamais, se pencha à mon oreille et me dit : « Je ne suis pas de votre parti, mais j'estime votre caractère et votre dévouement. On cherche à vous défier, ne restez pas plus longtemps ici. » Je le remerciai vivement, en lui répondant qu'il avait raison; que j'avais, en effet, bien d'autres choses à faire que de relever des défis personnels, et je sortis tranquillement de la salle.

Quelques heures après, je recevais une lettre du Prince, qui, informé par d'autres de ce qui s'était passé dans la salle des conférences, m'adressait les plus vifs reproches. Je me rendis auprès du Prince et je lui dis que j'acceptais ses reproches: qu'il pouvait me désavouer tant qu'il voudrait; qu'en réalité je m'étais fait, par une parole imprudente, une blessure qui saignerait longtemps, mais que, nuisible à moi seul, cette blessure serait tout à son profit ; car j'étais convaincu d'avoir livré un combat d'avant-garde qui entraînerait infailliblement la défaite de ses ennemis. Et, en effet, le soir même, les ministres démissionnaires, MM. Fould, Baroche, Rouher, etc., avaient changé de ton. Ils acceptaient de rentrer au ministère et de s'associer au remplacement du général Changarnier par le général Baraguey d'Hilliers, à la condition, toutefois que le Prince pût trouver un ministre de la guerre pour remplacer le général Schramm, dont la démission était maintenue. Puis les *burgraves*, MM. Molé, Thiers, de Broglie, Odilon Barrot, Daru, Montalembert, Falloux, Dufaure, etc., demandaient une audience au Prince Président qui les recevait le lendemain courtoisement, les écoutait avec bienveillance, mais restait inébranlable sur la question du général Changarnier.

Quant à moi, j'avais recommencé de grand matin mes courses, et cette fois auprès des généraux auxquels il s'agissait d'offrir le portefeuille de la guerre, mais tout aussi inutilement qu'auparavant près des personnages politiques. Déjà je commençais à désespérer d'en trouver un dans la liste des généraux de division, lorsqu'en passant sur le pont de la Concorde, je vis venir à moi le général Regnault de Saint-Jean d'Angely, auquel nous n'avions pas pensé, car nous n'aurions jamais pu supposer qu'il fût d'humeur à accepter une pareille mission. A ma grande surprise, s'adressant à moi, il me demanda avec

une sorte d'impétuosité pourquoi le Prince n'en finissait pas avec ce misérable ambitieux de Changarnier. Très étonné, mais saisissant l'occasion par les cheveux, je lui répondis que j'étais très heureux de le rencontrer parce que j'étais chargé d'une mission près de lui: qu'il y avait eu, les jours derniers, des difficultés politiques dans le ministère: qu'elles étaient heureusement aplanies et que le Président de la République désirait le voir, pour lui offrir le ministère de la guerre.

Là-dessus, le général, paraissant enchanté que le Prince eût pensé à lui pour le ministère, prit mon bras et s'achemina avec moi vers l'Élysée. Tout en marchant, je craignais de rencontrer le Prince avant d'avoir pu le prévenir du petit mensonge que je venais de faire, lorsque je vis Morny arriver avec son phaéton. Je le pris à part et lui dis en quelques mots de quoi il s'agissait. Puis, prétextant une course à faire, je les laissai aller ensemble à pied à l'Élysée par la grande avenue, pendant que j'y courais par le faubourg Saint-Honoré.

Le Prince approuva ce que j'avais dit en son nom au général Regnault, enchanté d'avoir enfin trouvé un ministre de la guerre, mais, m'apercevant qu'il paraissait considérer la crise comme terminée, je crus devoir l'engager à ne pas trop s'y fier, à brusquer, au contraire, les choses avec le général Regnault et à lui faire signer le décret de remplacement du général Changarnier, avant de le mettre en rapport avec les autres ministres. D'une part, craignant de nouvelles défaillances de la part de ses ministres, et, de l'autre, attribuant l'attitude du général Regnault plutôt à son ignorance de ce qui se passait dans les régions élevées de la politique qu'à une résolution bien sérieuse de sa part, je représentai au Prince qu'il serait plus sûr de profiter, séance tenante, de sa bonne disposition du moment. Malheureusement, le Prince, qui croyait pouvoir compter sur la parole qu'il avait reçue la veille de ses ministres, négligea cette précaution, et il ne tarda pas à s'en repentir.

En effet, à peine les ministres surent-ils que le cabinet était complété par l'acceptation du général Regnault de Saint-Jean d'Angely, que, comme s'ils avaient seulement engagé leur parole dans l'espérance qu'on ne trouverait pas un ministre

de la guerre, leurs défaillances recommencèrent plus vives que jamais, et que, leur terreur se communiquant bientôt au général Regnault lui-même, ce dernier en vint à être l'un des plus effrayés du parti à prendre. Le conseil dura jusqu'à deux heures du matin : à mesure qu'il se prolongeait, je n'en devinais que trop le résultat. Enfin, je les vis sortir pâles, défaits, décontenancés et je n'eus pas besoin de demander ce qui s'était passé. Je trouvai le Prince toujours calme, ferme et résolu, quoique fatigué de ces longs débats, et, comme je m'indignais de la conduite des ministres : « Non, me dit-il, il ne faut pas leur en vouloir, c'est la peur qui règne parmi eux, et on ne raisonne pas avec la peur. » Et il me renvoya au lendemain, en me disant simplement ceci : « Allons nous reposer, et préparons d'avance tout notre courage, car nous en aurons besoin demain. »

J'allai donc me coucher; mais, dès quatre heures du matin, on venait me chercher de sa part: je le trouvai en robe de chambre, occupé à écrire. Il ne s'était pas couché. « J'ai réfléchi, me dit-il, à ma situation : elle exige un remède héroïque. Je n'ai perdu que trop de temps à vouloir triompher de la peur de mes ministres par le raisonnement; l'opinion a accueilli avec faveur ma résolution de révoquer Changarnier, mais elle commence à se lasser d'une inaction qui ressemble à l'impuissance. Elle peut se diviser, se démoraliser. Chaque jour perdu est une force qui m'abandonne au profit de mes adversaires: chaque heure écoulée ne fait qu'augmenter au lieu de diminuer la difficulté de trouver un ministère parlementaire. Voici donc ma résolution : faire un ministère extra-parlementaire avec des gens courageux et dévoués pour révoquer le général Changarnier; me cantonner dans mon droit constitutionnel et me tenir prêt à tirer l'épée, si l'Assemblée sort du sien. » Alors il me montra la liste du nouveau ministère qu'il venait de composer et dont les principaux membres étaient le général de Cotte, MM Piétri, Casabianca, Laity, Fortoul et moi, comme ministre de l'intérieur. C'était, au suprême degré, un ministère extra-parlementaire, car, si plusieurs membres faisaient, comme moi, partie de l'Assemblée, aucun n'avait joué un rôle dans le Parlement, aucun n'était en état d'y soutenir le poids des

discussions, et il était entendu, d'ailleurs, que le ministère devait se tenir en dehors de l'Assemblée.

J'avoue que j'avais si peu pensé jusqu'ici à jouer personnellement un rôle officiel, que je fus comme stupéfait à l'idée d'être ministre. Ma qualité et surtout la réputation qui m'avait été faite d'ami particulier du Prince m'avait imposé l'obligation de ne prendre part à aucune discussion publique, de ne me mêler en rien aux travaux de l'Assemblée et d'éviter, par conséquent, toute occasion de compromettre le Président. Je n'avais, d'ailleurs, aucune notoriété politique, et quoique ayant rempli quelque temps les fonctions de ministre plénipotentiaire à Berlin, je ne me sentais en aucune façon en situation morale de prétendre à un ministère et surtout dans de telles circonstances. Or, être réveillé en sursaut pour se voir chargé subitement de porter, comme ministre de l'intérieur, le principal poids d'un gouvernement, surtout d'un gouvernement menacé par le Parlement et probablement à la veille d'une lutte violente, il y avait de quoi ébranler le plus ferme courage. Je sentis comme un frisson glacé parcourir mes membres, mais me remettant promptement de cette émotion et comprenant par l'audace même de cette résolution qu'avec un Prince aussi brave, aussi intrépide, et s'appelant Napoléon, on pouvait tout oser, et qu'en osant tout, on pouvait réussir à tout, je répondis au Prince qu'il avait raison, que c'était là le véritable parti à prendre; que dès que son âme héroïque s'élevait au-dessus de tous les périls, tous les périls allaient d'eux-mêmes se dissiper, et que, dès ce moment, je le considérais comme vainqueur de la lutte.

Et alors, avec une espèce d'empressement qui parut d'abord étonner le Prince, je me mis à rédiger les décrets et à les lui faire signer. « Maintenant, dis-je au Président, si je n'étais qu'un ambitieux, j'aurais une bien belle occasion de jouer un rôle; mais il faudrait vous faire courir des périls, et je veux et je dois vous les éviter. Or, voici mon idée : je suis convaincu que vos ministres démissionnaires ont des rapports secrets avec vos adversaires. » Et, comme le Prince se récriait, « Je n'en sais rien, repris-je, mais j'en suis sûr, et je vous en donnerai la preuve morale ce matin même, car, à midi, ils seront ici tous réunis, accepteront le ministère, et signeront la

révocation du général Changarnier. Je les verrai à neuf heures, je leur apprendrai que s'ils n'acceptent pas je vais être ministre de l'intérieur avec des hommes de ma sorte ; aussitôt les *burgraves* en seront prévenus et, épouvantés, frappés de terreur, ce sont eux qui supplieront MM. Fould, Baroche, Rouher, etc., d'accepter le ministère. » Et là-dessus je quittai le Prince étonné, surpris, mais me laissant voir clairement par son attitude que, au fait, cette solution, si elle pouvait se réaliser, était la plus raisonnable. Le Prince sentait, en effet, comme je le sentais, moi aussi, qu'enlever l'armée aux mains de ses ennemis pour la mettre dans les siennes était une opération énorme, décisive; que ce résultat finirait de proche en proche par entraîner tous les autres et que, par conséquent, il était mille fois plus à désirer d'obtenir ce grand avantage, sans combat, que d'en livrer le gain aux hasards d'une bataille.

En sortant de l'Élysée j'envoyai prévenir chacun des ministres démissionnaires que je les priais de se rendre, à neuf heures, au ministère de la justice pour y recevoir une communication importante dont j'étais chargé auprès d'eux. Je faisais prévenir, en même temps, les membres du cabinet éventuel que j'avais à former, en cas de nécessité, de se réunir chez moi à dix heures et, en attendant, je me mis à rédiger la circulaire que j'aurais à faire et à préparer les mesures que j'aurais à prendre, au cas où ma tentative auprès des ministres démissionnaires viendrait à échouer. Et en vérité, quand je me rappelle ce que j'aurais dit et fait, j'éprouve, parfois, une sorte de regret égoïste d'avoir repoussé moi-même l'occasion que la fortune m'avait offerte de graver mon nom dans la mémoire de ce pays.

A neuf heures je me rendis au ministère de la justice où je trouvai les ministres réunis. Là, en peu de mots, je leur fis ma communication. « Vous avez amusé le Prince pendant huit jours, et vous lui avez fait perdre un temps précieux. Aujourd'hui, il ne peut plus en perdre et faute d'un ministère régulier et parlementaire, il est forcé d'en faire un extraordinaire. Je suis nommé ministre de l'intérieur et, j'ai là, dans ma main, ma nomination et celle de tous les autres ministres, gens résolus et dévoués comme moi. Le Prince est dans son droit; si d'autres sortent du leur, malheur à eux. Avec le nom

de Napoléon, nous remuerons cette nation jusque dans ses fondements, et nous ferons en un jour l'ouvrage d'un demi-siècle. Maintenant, ce n'est pas de gaieté de cœur que j'accepte ce rôle redoutable, je préfère de beaucoup une solution moins périlleuse pour le Prince. Si donc vous voulez prendre ma place et résoudre pacifiquement l'affaire du général Changarnier, je me retire. Je vous donne pour réfléchir jusqu'à midi moins un quart; si à cette heure vous n'êtes pas tous arrivés à l'Élysée et si à midi vous n'avez pas signé la révocation du général, à midi et quart j'aurai pris possession du ministère. » Et je les laissai stupéfaits et atterrés.

A dix heures, les principaux membres du ministère éventuel que je devais former se réunissaient chez moi. Ils étaient pleins de courage et de résolution. Mais quand je leur eus fait part de la proposition que je venais de faire aux ministres démissionnaires, persuadés, comme moi, et par les mêmes raisons, que ces derniers allaient se raviser, ils demeurèrent convaincus que le Prince n'aurait pas besoin de recourir à leur courage et à leur dévouement. Ils reconnaissaient, du reste, que si le Prince pouvait obtenir la révocation du général Changarnier, à l'aide d'un ministère parlementaire, cette solution serait bien préférable. L'un d'eux, toutefois, plus ambitieux ou plus téméraire, me blâma vivement de ma démarche auprès des ministres démissionnaires. Il ne m'a probablement jamais pardonné de lui avoir fait perdre cette occasion d'arriver au pouvoir.

Comme je l'avais prévu et comme je l'ai su depuis par les confidences les plus positives, les ministres démissionnaires s'étaient empressés de communiquer, par l'un d'eux, l'état des choses aux *burgraves*, à MM. Molé, Thiers, de Broglie, etc. Les *burgraves* avaient été frappés d'épouvante. Ils s'étaient crus menacés jusque dans leur personne; et en conséquence, abandonnant toute idée de résistance, ils avaient eux-mêmes engagé les ministres à tout accepter. A midi moins un quart, les ministres au complet arrivaient donc à l'Élysée, l'air gai, satisfait, radieux, comme des gens n'ayant plus rien à craindre, et faisant blanc de leur épée : « Nous acceptons, me dirent-ils en entrant. Nous ne voulons pas abandonner le Prince dans le péril. » Le conseil se réunit aussitôt, et, probablement pour

éviter une nouvelle discussion, le Prince Président m'engagea à assister à la première séance du conseil, sous prétexte de rédiger les décrets, ce que je fis en commençant par la nomination des nouveaux ministres et finissant par les décrets, qui, comme il avait été convenu, supprimaient le commandement réuni de la garde nationale et de l'armée de Paris, nommaient le général Baraguey d'Hilliers au commandement de la 1re division militaire, le général Carrelet à celui de la place de Paris, et le général Perrot au commandement de la garde nationale. Tous ces décrets furent signés immédiatement, sans qu'il y eût une parole de prononcée de part et d'autre. J'en expédiai ensuite une copie au *Moniteur* pour un supplément à publier dans la journée: et après quelques conversations entre le Prince et ses ministres, conversations où respirait enfin le sentiment de la confiance et de la sécurité, le conseil se sépara.

Ainsi fut terminée cette grande crise. Je dis terminée, car ce qui suivit mérite à peine d'être rappelé. On sait qu'après la révocation du général Changarnier, l'Assemblée frappée à la tête, désarmée, humiliée et n'osant résister qu'en paroles, se borna à exhaler sa mauvaise humeur, en applaudissant des discours plus ou moins violents, et qu'elle s'imagina sauver sa dignité par un vote de défiance contre les ministres. Quant au parti des *burgraves* qui, après avoir conseillé aux ministres démissionaires la révocation du général, se vengeait sur eux de sa propre faiblesse, il donnait un spectacle plus humiliant encore que sa défaite, c'était d'accepter, pour satisfaire son dépit, le concours des républicains et des démagogues. Tant il est vrai qu'une fois confondus dans les Assemblées, les hommes même les plus éminents, abrités derrière des nombres, finissent par perdre le sentiment de la responsabilité et partant celui de leur propre dignité.

Le ministère désappointé, misérablement abandonné par les chefs de la majorité, donna donc de nouveau sa démission et fut remplacé, en manière de trêve entre les deux camps, par un ministère, dit de transition, dont le nom était, en effet, d'une piquante signification. Quelque temps après et comme si toutes ces combinaisons avaient été arrangées d'accord avec les *burgraves*, les anciens ministres rentraient au pouvoir.

mais sans le général Regnault de Saint-Jean d'Angely qui, en sa qualité de ministre de la guerre, avait signé le décret de révocation et qui était ainsi seul sacrifié aux rancunes de la majorité. Tout cela, il faut l'avouer, n'avait pas très grand air: et ces diverses transactions ressemblaient bien à des faiblesses. Mais quant au Prince Président dont le caractère a toujours été de n'abuser d'aucun avantage, et pour qui la grosse, la principale affaire était de mettre la main sur l'armée, il pouvait, sans s'en inquiéter, laisser à ses adversaires la satisfaction de se consoler de leur défaite par des vétilles. Il restait, en réalité, le maître de la situation, puisqu'en cas d'une nouvelle lutte avec l'Assemblée, il pouvait compter, désormais, non plus seulement sur la sympathie des soldats, mais sur l'obéissance des chefs, c'est-à-dire sur l'armée tout entière. La révocation du général Changarnier peut donc être regardée comme l'acte le plus considérable de la guerre de l'Assemblée contre le Président. Quoique, dans le cours de cette période militante qui a duré onze mois, du 2 janvier au 2 décembre 1851, il dût se produire, comme dans toute autre guerre, des alternatives de bonne et de mauvaise fortune: quoique la rentrée au ministère des hommes dont nous avons vu les défaillances dût nécessairement relever le courage abattu des chefs de la majorité, faire passer du camp du Président dans celui de l'Assemblée une partie de la force morale que la révocation du général Changarnier lui avait acquise, et par conséquent exposer inévitablement le neveu de l'Empereur à de nouveaux périls, on peut dire, néanmoins, qu'en s'emparant de l'armée, le Prince Président avait changé d'avance, à son profit, toutes les conditions de la lutte, et que l'Assemblée ne pouvait plus, et ne put jamais, en effet, se relever de sa défaite du 10 janvier.

Et maintenant, je dois dire un mot à l'honneur du général Changarnier. Certes, du jour où il prit parti contre le Président, je ne l'avais pas ménagé, car j'avais concouru à sa chute, et peut-être plus qu'aucun autre ami du Prince. Eh bien, après l'événement, même quand sa blessure était encore toute saignante, il n'a jamais montré contre moi l'ombre d'un ressentiment. Bien loin de là, encore aujourd'hui, toutes les fois qu'il me rencontre, il arrive à moi avec empressement, me

serre les mains avec effusion, et, faisant allusion aux conseils que je lui donnais dans le temps : « Ah! c'est vrai, me répète-t-il, je ne vous avais pas cru, je me suis trompé. Vous n'aviez que trop raison. » Et ce qui prouve sa sincérité, c'est que tandis que ses amis exhalent encore avec passion leurs ressentiments contre les ministres qui n'osaient pas révoquer le général, ils me témoignent tous, quand je les rencontre, une sorte de sympathie. Et cela avait lieu, même quand je m'efforçais, comme ministre de l'intérieur, de déjouer les calculs de leur hostilité contre l'Empire. C'est que le général Changarnier n'a jamais eu à me reprocher la conduite équivoque qu'il a tant reprochée à d'autres; malgré mes sentiments chaleureux pour sa personne, il n'avait jamais pensé que j'hésiterais un instant entre le Prince et lui. Lors de sa déclaration d'hostilité, il n'a donc pas été surpris de me voir le combattre.

[Charamandes, ce 11 juillet 1868.]

J'ai lu ce chapitre à l'Empereur au commencement de décembre 1868 à Compiègne. L'Empereur a paru s'intéresser beaucoup à cette lecture et à ce point qu'oubliant le jugement qui y est porté contre plusieurs de ses ministres, il m'a dit qu'il faudrait publier ce chapitre.

Paris, ce 1er février 1869.

DUC DE PERSIGNY

MIRAGES MILITAIRES

Chacun sait combien souvent, dans la vie, la semblance est prise pour la réalité, et combien rares sont les hommes disposés à vérifier, — à dissiper plutôt, — ces sortes de *mirages*. Qu'on se rappelle en particulier cet exemple tout simple et ce grossier *quiproquo* mental : le mouvement apparent du soleil, si longtemps tenu pour un mouvement vrai.

Cette tendance de l'homme à se hâter vers ses jugements, puis à s'y maintenir opiniâtrément, le conduit à de nombreux mécomptes au cours du combat de la vie; mais nulle part elle n'a, sur les formes de son activité, une influence aussi décisive que là où ce combat prend son caractère intensif et devient une lutte armée. On peut voir alors naître et se développer ces théories fantasmagoriques que l'histoire militaire compte par dizaines; on peut les voir s'enraciner pour des siècles dans les consciences des gens de guerre.

Cherchons donc à découvrir la genèse mentale de ces mirages militaires, à les esquisser dans leurs grandes lignes, enfin à montrer de quels moyens de réaction dispose contre eux le cerveau qui les enfante. Notre étude, sans prétention

aura peut-être ce bon effet d'inciter quelques personnes à s'expliquer sur un sujet dont on voit assez la haute importance.

*
* *

On peut assigner aux mirages militaires ces deux causes principales : 1° l'instinct de conservation : 2° la sujétion de l'homme par rapport à ses premières impressions.

1° Partout où il y a danger, l'instinct de conservation grandit ce danger à nos yeux ; d'autres fois, il le crée de toutes pièces et le plante dans nos consciences alors même que rien ne nous menace. Le bon sens populaire exprime cela fort bien par le proverbe : « La peur a de grands yeux ».

Autre effet du même instinct : sur le champ de bataille, l'homme sent si vivement son incommodité et sa souffrance qu'il oublie une chose à laquelle il devrait constamment songer : il oublie le dommage que lui-même inflige à son adversaire. « Nous ne sommes pas à l'aise, c'est vrai : mais l'autre n'est pas mieux, et qui sait s'il n'est pas plus mal? » Voilà un raisonnement tout naturel, très propre à soutenir l'énergie du combattant, à le porter jusqu'au but du combat. Mais il exige dans l'âme un certain équilibre de sentiments : de ceux qui nous attachent à la conservation de notre individu et de ceux qui nous poussent au sacrifice. Or, ces deux sentiments ne pèsent pas sur nous avec des poids égaux : nous *éprouvons* à chaque instant notre propre ennui, et nous ne pouvons que *supposer* par la pensée le mal-être de l'adversaire, à l'heure où l'instinct égoïste de conservation grandit toutes nos impressions, exagère nos maux, double les forces et les ressources ennemies. Ainsi le désir de la conservation personnelle parle en l'homme plus haut que sa tendance au sacrifice ; il parle aussi plus rationnellement, car il a à son service l'entendement, et cet outil de l'entendement, le mot. Au contraire, la tendance au sacrifice ne parle pas, mais elle agit : elle n'a d'autres arguments que le mouvement et le geste. Pour éclaircir ces velléités confuses et les amener au détail de l'exécution, l'homme doit faire sur soi-même un grand effort ; il doit contraindre l'intelligence, cette très humble servante de la conservation personnelle, à jeter un regard conscient dans un

domaine qui lui est étranger, le domaine du sacrifice et de la volonté.

2° Les *premières impressions* sont une autre cause très efficace des illusions de notre esprit.

Elles résultent de l'incapacité où nous sommes d'embrasser un sujet par ses différents côtés : étant les premières impulsions qui nous sollicitent à agir, elles sont aussi une abondante source d'erreur logique pour ceux de nous qui les acceptent telles quelles et qui fondent sur elles des résolutions. Les conséquences qui surviennent sont risibles, à moins qu'elles ne soient sinistres. Car la résolution n'est que la prémisse de l'acte ; justement ou faussement déduite, elle a dans le domaine objectif une réalisation heureuse, ou bien elle mène au complet insuccès.

Pour éclairer ceci par des exemples, recourons à des faits communs et journaliers.

Un petit enfant voit devant lui une flamme à la distance d'une sagène, il veut la saisir, étend les mains et n'attrape que du vent : effet de son impression première, par laquelle il omet de prendre en considération la longueur relative de son bras par rapport à l'éloignement de l'objet. L'enfant s'approche de la flamme, il y met les doigts : une impression douloureuse lui fait alors réformer ce jugement par lequel il reconnaissait la flamme pour éclatante sans savoir encore qu'elle était brûlante. Il faut noter que l'introduction de cette donnée nouvelle détermine en lui une résolution exactement contraire à son premier mouvement : ne plus toucher au feu, s'écarter soigneusement du feu.

Un homme marche sur un trottoir : par distraction, il donne du pied dans une poutre posée à terre, tombe et se casse le nez. Il n'avait dans l'esprit que la notion d'un trottoir bien égal, et point du tout la notion de cette poutre. C'est ici qu'on voit comme la tendance instinctive à suivre les premières impressions, non seulement détermine l'accident, mais se traduit encore dans le jugement que cet homme portera aussitôt après ; car il n'est personne qui, venant à commettre la bévue de notre promeneur, ne s'écrie : « Maudite poutre ! » au lieu de dire : « Maudite distraction ! » Pourtant, qu'a fait la poutre ? Rien que ce qu'elle devait faire, puisqu'elle a

arrêté ce pied maladroit ; et le corps non plus, en perdant l'équilibre et poursuivant son mouvement par inertie, n'a pas fait autre chose que ce qu'il devait faire.

*
* *

Les deux causes énoncées concourent le plus souvent dans la réalité, car l'homme cède avec une facilité particulière à ses premières impressions quand celles-ci se trouvent correspondre à son intérêt propre, évoqué devant ses yeux par l'instinct de conservation. Il ne se prête pas volontiers alors à contrôler des conclusions hâtives et mal appuyées; il aime au contraire à s'en accabler et à s'en épouvanter; il s'irrite contre ceux qui lui dissipent son mirage; il les appelle, selon la mode du temps, soit des rétrogrades endurcis, soit de dangereux novateurs.

En un mot, l'instinct de conservation est la force la plus puissante qui puisse agir sur l'homme comme sur tout être vivant ; sans lui, point de vie possible ; et cependant telles sont les conditions éternelles non seulement de la vie collective, mais même de la vie individuelle, que rien que pour le maintien de l'existence, rien que pour la satisfaction de l'instinct de conservation, il faut une certaine aptitude au sacrifice.

Telle est la vérité que les premières impressions ne laissent pas apercevoir, prêtes qu'elles sont toujours à flatter en nous l'instinct de conservation, et à favoriser la formation de ces mirages qu'on voit influer ensuite durant des siècles sur le caractère des conflits humains. Soumis à cette influence, le spécialiste militaire rejette et déclare absurdes des propositions qui paraissent évidentes à tout homme simplement doué de sens commun. L'état de choses se maintient jusqu'à ce qu'un homme paraisse, qui ne se prête pas aux errements vulgaires, et auquel il ne suffit pas, pour qu'il ait peur, que l'opinion publique lui ait conseillé d'avoir peur. Celui-là, recourant aux arguments de fait et négligeant les arguments de raison, prouve enfin que le mirage était un mirage, rien de plus. Non que la démonstration lui soit aisée : cognant de droite et de gauche, violemment, irrégulièrement, il n'arrive pas du premier coup à faire reconnaître pour irréfutables ses argu-

ments frappants : ses succès, ses déboires dont on rit, on les explique comme on peut, mais jamais par l'imbécillité des doctrines en cours. On dit qu'il n'agit pas *suivant les règles :* que ses soldats ont des catogans et se poudrent, tandis que les nôtres portent les cheveux courts ; qu'avant l'assaut, il a la précaution d'enivrer ses troupes... Mille explications, qui toutes se résument ainsi : « Maudite poutre !... »

*
* *

Il fut un temps où l'on croyait à l'inviolabilité des lignes fortifiées continues ; survinrent le Prince Eugène et Villars qui rompirent ces lignes-là comme de simples toiles d'araignée. Cette inviolabilité précédemment admise parut alors n'avoir été jamais qu'un rêve de l'esprit : mais, couvrant d'un masque spécieux le manque de hardiesse offensive et donnant à l'instinct de conservation l'appoint d'un argument militaire, elle avait passé dans l'opinion. — Il fut un temps où l'on croyait à la résistance infrangible des positions choisies à raison de la force de leur front ; Frédéric fit voir que ces positions paralysent bien plus celui qui les défend que celui qui les attaque. — Il fut un temps où l'on admettait l'efficacité du feu rapide, où l'on amincissait en conséquence jusqu'à la plus extrême limite les formations tactiques : on arrivait ainsi à un ordre continu et peu mobile ; Napoléon fit justice de ces fadaises ; il montra qu'un ordre discontinu, couvert par une chaîne de tirailleurs, appuyé par de fortes réserves, est incomparablement plus mobile, plus ferme et en meilleure correspondance avec les nécessités éventuelles du champ de bataille : il montra que la pratique du feu rapide est sans valeur propre, qu'il faut en outre la précision du tir, et que cette précision peut être plus facilement obtenue de tirailleurs répandus sur une chaîne que d'une troupe formée en ordre serré.

Jusqu'à Napoléon, on jugeait que plus le soldat se rapproche de l'automate, meilleur il est ; on disait qu'il doit craindre la baguette de son caporal plus que les balles de l'ennemi : les guerres de l'Empire ont prouvé toute l'erreur de ce système qui voudrait restreindre à l'obéissance purement machinale un être composé d'un corps et d'une âme : elles ont prouvé

que le soldat battu en temps de paix par ceux de son armée est prêt à se laisser battre en temps de guerre par ceux de l'armée ennemie, si ceux-ci n'ont pas eux-mêmes l'habitude de se laisser battre.

Tous les mirages qui sont de mode aujourd'hui ont leur cause dans les perfectionnements réalisés dans l'arme à feu portative. Celle-ci a fait parler si haut l'instinct de conservation que l'esprit de sacrifice, entièrement délaissé, passe au dernier plan. A peine un combattant entre-t-il en ligne qu'il reçoit une balle; conclusion : le feu, aujourd'hui, a des effets effroyables. Si le blessé est atteint dans une partie essentielle, au ventre par exemple, la puissance du feu paraîtra plus grande encore. Chacun sait par les exercices du temps de paix qu'un bon tireur manque souvent la cible aux distances ordinaires : mais ici on a blessé cet homme à la distance de mille, de mille cinq cents pas. Qui dira que les feux modernes ne sont pas infiniment redoutables et meurtriers ?

D'accord, si les blessés étaient seuls à déposer dans ce style ; mais ceux qui reviennent indemnes nous font des rapports pareils, et ceux-là n'ont subi du feu que des effets optiques, acoustiques, et point ces effets mécaniques, les seuls vraiment exempts de tout mirage...

Poursuivons : si les feux sont, en effet, absolument redoutables, si, comme parlent quelques-uns, on peut les comparer à des pluies de plomb, alors on peut déclarer sans honte l'effroi qu'ils nous inspirent. De là découlent de féconds aphorismes : L'arme froide perd toute signification. — Il n'y a plus place pour la cavalerie sur un champ de bataille. — L'attaque de front est une opération absurde. — La rupture d'un blocus est chose impossible. — L'artillerie est impuissante contre les tirailleurs. — L'ordre dispersé est le seul ordre normal sur le champ de bataille...., etc. On voit assez quel pauvre instrument militaire, inapte à toute œuvre de guerre, serait l'armée qui prendrait pour des vérités ces sottises et ces mirages. Et pourtant le temps n'est pas éloigné où l'on professait sans scrupule dans la presse des opinions pareilles.

Nous ne les imputons ni ne les reprochons à personne ; nous ne voulons qu'en montrer la genèse, et la propension de l'homme à les tenir pour authentiques. Que la balle de l'ad-

versaire frappe, et surtout qu'elle siffle aux oreilles, cela se voit, s'entend, se ressent; que la nôtre frappe et siffle de même, l'ennemi l'éprouve — point nous. Qu'il soit agréable de maîtriser l'adversaire à distance, sans aller jusqu'à l'assaut, c'est ce que chacun voit clairement; mais qu'on puisse tirailler des heures entières sans aucun résultat, que par conséquent le feu tout seul ne suffise pas et qu'il réclame un complément indispensable et radical, c'est ce qu'on ne peut ou ne veut pas voir. Qu'il y ait impossibilité à enlever de front une position, si cette position est défendue par un feu vigoureux, tout le monde comprend cela, d'autant que cette opinion comporte quelque chose qui agrée; mais que sur aucun champ de bataille les défenseurs n'aient jamais réussi à coucher par terre tous les assaillants, qu'au contraire, en maintes rencontres, des gens décidés à triompher ou à mourir aient par cela même triomphé, ces remarques trouvent difficilement accès dans nos consciences, car elles tendraient à nous rendre plus impérative l'idée de sacrifice.

Tout dépend de la façon dont on traite les questions.

Dans la pratique, le but à atteindre est posé devant nous comme une donnée indiscutable, absolue : meurs ou réussis : n'hésite ni ne doute. Au contraire, la théorie qui s'attache à l'analyse de tel ou tel phénomène de guerre, pose tout autrement la question : Le succès, dans l'espèce, est-il possible? A quelles conditions? — Autrement dit, elle doute *a priori* du succès, et justement, car sans le doute, point d'analyse.

Les erreurs commencent quand, devant un phénomène multiple, on aborde le sujet par un seul côté et qu'on attache à ce point unique toute la déduction. Supposons par exemple qu'il s'agisse de l'attaque des positions : les attaques de flanc sont le mode le plus facile ; mais si les circonstances interdisent cette manière de faire, pourra-t-on réussir contre elles par une attaque de front ?

L'examen rationnel de cette question vraiment complexe exige qu'on prenne en considération les données suivantes :

1° Le but poursuivi :

2° La nature humaine :

3° Les armes : l'arme à feu et l'arme froide :

4° Le terrain ;

5° Les éventualités [1] :

6° Les pertes.

Chacun de ces facteurs se dédoublant encore et mettant en parallèle nos ressources propres et celles de l'ennemi.

Or, qu'arrive-t-il communément? C'est qu'au lieu d'analyser chacun des facteurs et de lui donner son coefficient exact, on s'en tient au facteur *arme à feu* et au facteur *pertes* : négligeant tout le reste, on conclut *ex abrupto* à l'impossibilité actuelle d'attaquer de front une position.

Voyons si la discussion des autres données ne nous mènera pas à réformer cette conclusion.

1° Le *but* peut être de première importance, ou n'être que d'intérêt secondaire. Dans le premier cas, on ne balancera pas devant des pertes probables, car on sait que tous les avantages de la vie, et même les plus insignifiants, sont au prix de quelque sacrifice. Dans le second cas, on aurait tort au contraire de s'exposer à des pertes que le résultat, une fois atteint, ne compenserait pas.

2° La *nature humaine*, l'état d'âme du personnel commandant et exécutant, joue dans l'affaire un rôle capital ; mais elle est changeante au plus haut point, et ne connaît pas elle-même les limites de sa variabilité.

Chacun de nous a éprouvé sur lui-même cette mobilité et cette diversité; une force inconnue est en nous qui tout d'un coup tend nos nerfs et nous rend aisé ce que l'instant d'avant nous tenions pour impossible. Une femme faible et délicate dans son état habituel, quatre forts gaillards n'en seront pas maîtres aux instants de ses crises.

De même, l'homme ne sait pas tout ce dont il est capable : et cette ignorance est si réelle que souvent, après avoir agi, il se demande comment il a bien pu faire... La sagesse populaire lui répondrait justement : qu'il avait peur aux yeux, mais qu'il n'avait pas peur aux mains.

Quoi qu'il en soit, la question qui nous occupe étant envisagée de ce point de vue intime et humain, ne peut recevoir qu'une seule réponse : le résultat d'une attaque de front dé-

1. Nous appelons *éventualités* tous les événements du champ de bataille qui ne sauraient être prévus, et qui exigent du commandement, au cours même de l'action, des décisions instantanées.

pend et de *qui* défend la position et de *qui* marche contre la position.

Notons enfin ce pouvoir dont dispose le chef, de faire naître chez les siens, à l'instant de l'effort décisif, cette excitation mystérieuse, et de l'éteindre en même temps chez l'adversaire. Cet immense avantage peut racheter pour lui toutes les pertes qu'il a subies, et tous les résultats qu'il a concédés.

3° A une époque déterminée, l'*arme*, en général, est une donnée fixe; d'une époque à l'autre, l'arme à feu varie, l'arme froide ne change pas. D'après cela, les observateurs superficiels concluent que la baïonnette a perdu de son importance; l'accroissement relatif de la première donnée leur fait croire à l'amoindrissement de la seconde. Celle-ci pourtant n'a rien perdu d'elle-même, ni en grandeur ni en qualité : car si la balle est peut-être un peu moins *folle* que jadis, elle sera loin toujours d'être *luronne*[1]. Comment en serait-il autrement? Le fusil n'agit pas de lui-même, d'après ce qu'il vaut mécaniquement: mais l'homme agit sur le fusil, suivant ce que lui-même vaut militairement, suivant sa tendance au sacrifice, son calme et sa résignation. Ainsi l'arme n'est point une donnée indépendante, mais bien une donnée seconde, un prolongement des membres du soldat, un perfectionnement de son activité dans le double sens du jet et du choc.

Au surplus : l'arme à feu exerce ses ravages à distance; elle ne donne pas de résultat décisif; pour ses résultats non décisifs, elle exige un très long temps; ses effets sont plus redoutables pour l'assaillant que pour le défenseur; elle rompt l'endurance morale de l'un, elle affaiblit la force agressive de l'autre. L'arme froide, mise aux mains d'un homme qui ne craint pas de mourir, donne des résultats prompts et décisifs; ses effets moraux sont tels que la simple menace d'une marche en avant à la baïonette suffit d'ordinaire pour que l'ennemi tourne les talons.

4° Le défenseur aura le plus souvent l'avantage du *terrain*; cependant il sera souvent contraint d'occuper des positions dont le front sera couvert et dont quelque masque naturel

1. Allusion à l'aphorisme célèbre de Souvarov : la balle est une folle; la baïonnette est une luronne.

facilitera l'abord. Il arrive donc aussi que les accidents naturels favorisent en certains cas la marche de l'assaillant.

5° Les *éventualités* sont dirigées par l'assaillant, lequel sait toujours ce qu'il fait, alors que le défenseur doit deviner ce qu'on fait contre lui ; celui-ci est donc particulièrement sujet aux surprises que celui-là peut lui ménager.

6° Les *pertes* sont une grandeur toute relative ; on ne peut les évaluer ni avant ni pendant, mais seulement après l'engagement. Il faut les rattacher à la notion du but poursuivi : tel résultat ne mérite pas qu'on y sacrifie un seul homme ; tel autre vaut dix mille vies.

Au total, on voit que la question posée n'est susceptible que de solutions particulières, conformes aux conditions du cas concret envisagé, et qu'elle ne peut être assujettie à aucune formule.

Quant au résultat qui suivra la résolution une fois prise, l'instabilité de l'âme humaine fait qu'il ne peut être que très vaguement présagé. Insistons particulièrement sur ce point.

*
* *

Personne ne peut garantir d'avance le résultat d'un combat. « Une affaire où, sur trois chances, on n'en a qu'une contre soi, est une bonne affaire » : celui qui a dit cela se connaissait aux phénomènes de la guerre : il se nommait Napoléon.

On peut donc dire d'après lui, qu'en de certains cas, on ne disposera que de dix chances sur cent, et que cependant on s'engagera, on agira avec cette résolution qui ne recule devant aucun obstacle et qui n'est insuffisante pour aucun succès. Une seule chance contre quatre-vingt-dix-neuf suffit à légitimer une décision offensive : cette remarque aurait suffi tantôt à trancher le débat de *l'attaque de front*, car dira-t-on que l'assaillant n'a pas à tout le moins un centième de probabilité en sa faveur?

« Ce qui nous arrête toujours, c'est cette fâcheuse imagination, c'est cette habitude de raisonner indéfiniment sur un sujet, raisonnement où se mêlent, pour une partie d'intelligence, trois parties au moins de lâcheté.

» S'il pensait plus justement, l'homme comprendrait que

parfois il se charge d'une responsabilité plus lourde en n'agissant pas qu'en prenant le parti du monde le plus aventuré.

» Le poète [1] l'a dit :

> L'irréflexion nous sauve quelquefois
> Là où le plan le plus sage avorte.

» L'homme vraiment grand est celui qu'on ne voit debout que pour de grandes œuvres, mais qui, une fois dressé dans sa taille, rejette toute inquiétude quant aux suites de son acte et marche le front haut vers l'avenir inconnu. »

Qui parle ainsi ? Un militaire rompu aux émotions de la guerre, tellement habitué aux décisions énergiques et promptes qu'il ne sait plus ce qu'est un obstacle ? Non pas, mais un homme de paix et de science, affranchi seulement de toute sujétion par rapport à ses impressions premières : le physiologiste Maudsley.

Son axiome a pour corollaires mille faits connus de tous, bien qu'ils soient généralement passés sous silence par les psychologues peu enclins à porter les lumières de l'intelligence parmi les manifestations de la volonté. La campagne de Souvarov, en Suisse, n'est-elle pas une des plus prodigieuses parmi ces manifestations ? Et quel théoricien, avant les événements, ne l'eût pas tenue pour insensée ?

De même, au cours de la dernière guerre, qui de nous n'aurait pas désespéré de tenir devant Chipka ? Qui n'aurait taxé de folie notre traversée des Balkans ? Et pourtant, nous avons tenu devant Chipka, nous avons traversé les Balkans. Et c'était en hiver ! Et nous ne nous sommes arrêtés qu'à Constantinopoli !

Des événements aussi extraordinaires justifient cette théorie qu'on a appelée la *théorie de l'impossible*, et dont notre Souvarov fut un des plus illustres partisans. Faire précisément le contraire de ce que l'on a fait jusqu'alors, déconcerte l'adversaire par des projets en apparence impossibles et pour lesquels il n'a pas lui-même de moyens d'exécution : ce procédé déplaira toujours aux amateurs de médiocrité dorée, capables seulement de demi-mesures, et sans cesse empêtrés dans leurs propres imaginations.

1. Shakespeare.

Le succès qui couronna ces audaces, sur quoi peut-on logiquement l'établir? Comme pour tout autre phénomène naturel, sur la présence de facteurs réels, quoique inaperçus, et sur la prédominance des forces agissant dans le sens du succès par rapport à celles qui agissaient en sens contraire. La *résultante* de ces *forces pour*, combinées avec ces *forces contre*, c'est ici ce que nous observons, comme dans le monde inorganique, comme partout. Mais, à l'instant de la résolution, celles-là n'apparaissent pas aussi clairement que celles-ci. Telle est la tragique situation de l'homme d'action, qu'il ne peut dire d'avance s'il réussira ou s'il échouera, et qu'il lui faut marcher quand même vers l'avenir inconnu. On peut dire, en effet, avec Maudsley que, doué de facultés supérieures aux facultés humaines, il discernerait ces forces pour lui mystérieuses, comme il distingue celles devant lesquelles la plupart des hommes s'arrêtent et demeurent à mi-chemin.

D'aucuns expliquent ces succès miraculeux tout simplement par l'*étoile* du général. C'est une opinion; mais le bonheur n'est pas une donnée si accidentelle ni si irrationnelle qu'on veut bien le croire. Il se range d'habitude du côté de celui qui vient de prendre une résolution désespérée et qui passe sans retard à l'exécution; il a vraiment une affinité élective pour les décisions de cette nature. « De la chance aujourd'hui, de la chance demain, cela prouve bien quelque science », disait Souvarov, et la science sert justement à reconnaître de quel côté aiment à tomber les dés du bonheur.

Concluons de là : 1° qu'à la guerre les entreprises les plus hardies sont souvent les plus sûres, sans qu'on puisse, naturellement, rien augurer du résultat. Nous l'avons dit déjà : la situation la plus critique n'est souvent pas pire, elle est souvent meilleure que la situation de l'adversaire. Ne croyons donc pas sur parole au danger qui menace, mais passons à vérifier ce danger, et nous saurons après ce qu'il en fallait penser. Jusque-là, le danger n'est qu'un mirage; et quelle plus grande honte, pour un homme de guerre, que de céder devant un mirage? 2° Discutant théoriquement les possibilités d'une affaire, il convient de ne pas faire la part trop belle à l'instinct de conservation personnelle, et d'opposer à cet ins-

tinct le ressort adverse, la tendance au sacrifice. Un peuple ne se fait pas armée pour que, sous prétexte de restreindre les pertes à subir, on l'arrête en deçà du but, mais bien pour atteindre ce but, à tout prix.

*
* *

Tous ces mirages, dont nous pourrions poursuivre l'énumération, font qu'en somme nulle part l'apparence n'est si facilement prise pour la réalité qu'en guerre et particulièrement au combat. On a vu des troupes, après bataille gagnée, lâcher pied parce qu'un escadron paraissait sur leurs derrières: pas même un escadron ennemi, fourvoyé là par hasard, mais un escadron de leur propre parti (à Friedlingen, à Hastenbeck). On a vu des affaires jusqu'alors incertaines se décider subitement parce qu'un peloton de trompettes s'en allait sonner la marche dans le dos de l'ennemi (à Arcole, le dernier jour).

Inversement : A Rivoli, une colonne autrichienne se glisse derrière les Français et leur demande de se rendre. Ceux-ci, refusant de croire à ce mirage enveloppant, et sachant que l'action seule, non la position relative, décide de la victoire, commencent par se débarrasser de ceux qu'ils ont devant eux ; puis ils font volte-face et coupent la colonne qui pensait les avoir coupés. Tant il est vrai que la bataille n'est perdue que lorsque le général la croit perdue ! La situation semblait ici critique au plus haut point ; mais Masséna ne la croit pas telle, et, poursuivant l'affaire, emporte le succès là où la ruine le guettait déjà. Mirage pour Masséna, réalité sinistre pour un moins résolu que lui. Qui ne voit d'après cet exemple comme la valeur d'un seul homme peut racheter les neuf dixièmes au moins des chances qui lui sont contraires ?

C'est ainsi qu'à la guerre il faut éprouver ce qu'on a devant soi avant de prendre un parti décisif. Soit, dira-t-on ; mais pour une pareille expérience, il faut se sacrifier soi-même. J'en conviens ; j'ajoute qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de faire la guerre sans verser le sang ; et que ceux qui rêvent d'une pareille guerre feront bien de quitter notre état et de se consacrer à des occupations paisibles. L'ennemi, avant que nous ayons marché sur lui, ne nous signera pas

un bon billet pour promettre de se rendre et de ne pas démolir nos soldats. Quant à nous, il ne s'agit que d'occuper par rapport à lui des places peu dangereuses. Un assez bon endroit, c'est à cent pas devant son front : mais il fait meilleur encore sur ses derrières. Ayons donc une bonne envie de lui tailler des croupières et marchons dans cette envie, quoi qu'il nous en coûte. Ou encore : si nous préférons voir son dos de loin, travaillons de telle sorte qu'il n'ose plus se montrer de face.

D'importantes conséquences résultent des considérations précédentes tant pour l'éducation militaire en temps de paix que pour le commandement en temps de guerre.

1° La surprise jouant un rôle important dans la production des mirages, on dirigera l'instruction militaire de manière que le soldat, et à plus forte raison le chef, soient le moins possible sujets à se laisser surprendre.

2° Plus adroits nous serons dans l'art de dresser des mirages devant l'ennemi et de percer à jour ceux qu'il dresse devant nous, plus forts nous serons contre lui. La hardiesse de nos mouvements crée à ses yeux le plus puissant des mirages; car plus résolument nous marchons, et mieux nous lui prouvons notre force. Inversement, une fière résistance est le meilleur moyen de dissiper tout mirage, car en résistant, vous obligez l'ennemi à montrer ce qu'il vaut.

3° En cas de surprise, plus confuse est la situation, plus vigoureuse doit être l'attaque.

4° Il ne faut pas remplacer une troupe engagée dans un combat, mais seulement la renforcer. Autrement, elle ne serait pas plutôt à la peine, qu'elle songerait déjà au repos: elle aurait l'esprit tourné derrière elle et pas devant. Une fois relayée, elle deviendrait sujette au mirage de l'impuissance, elle croirait qu'elle a fait dans l'occasion son possible, qu'elle ne peut désormais rien davantage. Au contraire, restant à sa besogne, elle fournira tout l'effort dont elle est vraiment capable, effort qu'elle n'eût pas donné si on ne l'eût pas mise dans la nécessité de le déployer.

GÉNÉRAL DRAGOMIROV

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE MEISSONIER

D'APRÈS SES ENTRETIENS[1]

IV

L'HOMME

« Plus j'approche de la fin de ma vie de travail, écrivait Meissonier à un ami, plus je me détache des choses qui n'ont pas pour objet la vérité ou le bien ; et si j'ai le souci de laisser le renom d'un peintre, j'ai bien plus encore celui de laisser le nom d'un homme. »

Cette préoccupation lui était familière. Les *Entretiens* en portent le témoignage à tous les âges et, pour ainsi dire, à tous les moments de sa vie. Il n'admettait pas que personne eût le droit de prendre l'existence en dilettante, de la passer comme en voyage, de refuser sa part de concours à la chose publique : et il pouvait se rendre cette justice qu'il n'avait jamais failli au devoir dont il traçait si nettement la règle.

C'est à Poissy que s'est écoulée presque toute sa carrière. Il était comme prédestiné à l'habiter. Tout jeune, il l'avait traversé avec cent sous dans sa poche, un morceau de pain sous son bras, et sa boîte à couleurs à la main, pour aller, à Meulan, chez le sculpteur Marochetti : et, « bien que le fumier fût alors en permanence dans les rues », l'aspect de la ville

1. Voir *la Revue* des 15 octobre et 15 novembre.

lui était resté comme un bon souvenir. Son père avait eu le dessein d'y acheter au bord de l'eau un terrain où il devait construire des magasins. Meissonier s'y établit lui-même dès 1845, et il ne s'en détacha plus, même lorsqu'il eut son hôtel à Paris. Il avait acheté une maison qui faisait partie des dépendances de l'ancienne abbaye. Quand il entreprit de la rebâtir, il trouva sous le plancher de la chambre principale, dans une bouteille cachetée, un papier daté du « Monastère de Saint-Louis de Paris, 1679 ». Le moine n'était venu là, disait le papier, que « pour faire des réparations et rétablir le désordre, par commandement du Roy »; il priait ceux qui découvriraient le dépôt de faire dire des messes pour le repos de son âme.

Meissonier, qui n'avait pas manqué d'exécuter les intentions du moine, aimait le calme de cette retraite solitaire, et, peu à peu, de cerisier en cerisier, de pré en pré, il en avait agrandi le domaine. Après son second mariage, il se transporta sur le quai, chez sa belle-mère, dans une maison bâtie, vingt ans auparavant, selon ses plans, en face d'une perspective choisie : d'un côté, le pont avec le moulin de la Reine-Blanche et ses vieilles arches, sous lesquelles s'apercevait la pointe des îles, les méandres de la Seine et les fonds de Médan; de l'autre, la libre campagne de Carrières, le grand ciel et l'horizon lumineux. La douce animation de ce paysage lui souriait. En 1882, le château de Carrières, Champfleury, ayant été mis en vente, peu s'en fallut qu'il n'en devînt propriétaire : il le poussa jusqu'à deux cent soixante-dix-huit mille francs; c'est le prix auquel il avait arrêté ses prétentions; l'enchère le dépassa.

Il s'était aussi attaché à Poissy par le bien qu'il y faisait. « J'ai désiré être maire de ma commune, déclarait-il, et je l'ai été, parce que je croyais pouvoir rendre des services. » A trente-trois ans, la révolution de 1848 faillit l'engager dans la vie politique. Qu'avait-il à y gagner? Il eût été bien embarrassé pour le dire, comme il en a fait ultérieurement la remarque. Mais il était, suivant l'expression du temps, un libéral. Tout jeune encore, et quand il gagnait sa vie au jour le jour, un éditeur royaliste lui avait proposé d'illustrer une *Histoire de la Vendée*. « Si j'avais vécu à ce moment-là,

répondit-il, j'aurais combattu du côté des bleus : je ne saurais donc concevoir ou exprimer les choses dans votre sentiment. Je me tirerais bien, peut-être, de quelques épisodes comme celui du général Bonchamp faisant grâce aux prisonniers républicains ; mais pour le reste, non. » Plus tard, on lui avait demandé, sans plus de succès, de faire le dessin d'une médaille représentant Guizot à la tribune, le jour où l'illustre chef du cabinet prononça le mot fameux : « Vos injures n'atteindront pas à la hauteur de mon dédain. » Il admirait le talent de l'orateur ; il goûtait moins la politique de l'homme d'État. Il avait le sentiment de l'imminence d'une transformation sociale. Il eût voulu la préparer. C'était un lecteur du *National*, un client du Divan, où il retrouvait Chenavard, Hetzel, Francis Wey, Alfred de Musset, Armand Marrast.

Le lendemain du 24 février, ses meilleurs amis, Dezé, Terrien, Marrast lui-même, le pressaient de se présenter à la députation. Il y était encouragé, presque poussé par Lamartine, qui le recommandait en ces termes : « homme de cœur, patriote dévoué en même temps qu'artiste de génie ». Il se décida. Son concurrent, qui l'emporta, était un notaire de Poissy, M. Bezançon, son ami, le père de celle qu'il devait épouser en secondes noces.

Deux questions semblent alors l'avoir préoccupé entre toutes : l'entretien des cultes et la réforme de l'instruction publique. Nous avons vu la réserve qu'il professait dans les discussions métaphysiques. Sa politique religieuse était plus hardie, en principe au moins, et les idées qu'il exprimait à cet égard, en 1848, ne paraissent pas s'être modifiées dans la suite de sa vie. Il envisageait donc la question des cultes « à deux points de vue, le point de vue absolu et le point de vue pratique. » Il écrivait : « Au point de vue absolu, si l'on ne tient compte ni du temps ni du pays où nous vivons, si l'on fait abstraction des mœurs, des habitudes, des droits acquis, je dis que chaque citoyen doit payer son culte, et que le seul rôle de l'État doit être de concilier, par une surveillance protectrice de tous les droits, la liberté individuelle avec l'intérêt social. Mais si l'on considère que, par une tradition séculaire, le peuple est habitué à classer la pratique du culte au nombre des fonctions publiques, si l'on songe à ces

quarante mille prêtres qui seraient brusquement privés des ressources que la société leur a garanties, on comprend la nécessité d'une transaction. J'accepte donc comme but la mise à exécution de cette maxime : que chacun paye son culte ; mais je crois qu'on n'y doit arriver que par étapes bien ménagées. Sans vouloir rien préciser à ce sujet, j'indiquerais un procédé souvent appliqué à des cas analogues, celui qui consiste à rayer du budget les traitements au fur et à mesure que la fonction se trouve supprimée par la mort ou par la retraite de ceux qui la remplissent. Mais cela même pourra paraître trop dur et je comprends très bien qu'on cherche encore d'autres ménagements... »

En matière d'instruction publique, il se montrait plus radical. Ce n'est à rien moins qu'à une réforme de fond et à une réforme immédiate qu'il concluait (16 mai 1848) : « On m'a parlé de l'Université. Je croyais qu'elle était morte. Si elle ne l'est pas, elle est bien malade. C'était une assez pédante personne, c'était surtout une aristocrate, abandonnant les enfants du peuple aux mains de quelques grossiers instituteurs, qu'elle ne payait que de dédains. Elle concentrait ses soins sur trois ou quatre cent mille privilégiés, mis au régime luxueux du grec et du latin. Étrangère à cette grande pensée de 1790, qui a proclamé les droits de tous à une éducation nationale, elle considérait comme contrebande tout système libéral qui tendait à élargir le cercle où elle s'enfermait. De là cet examen du baccalauréat et ce certificat d'études universitaires, qu'elle plaçait comme une ligne de douane à l'entrée des carrières publiques. Mais la révolution de Février a changé tout cela. Aujourd'hui, c'est la nation entière qui appelle tous ses enfants à jouir des bienfaits de l'éducation, qui efface toutes les vaines distinctions écrites dans nos lois et qui les remplace par un vaste système d'égalité. Je voudrais pouvoir vous dérouler ce système, tel que je le comprends; je vous montrerais l'État, plaçant dans chaque commune, à côté du maire, un instituteur donnant à tous les enfants une éducation élémentaire. A l'âge de douze ans, les enfants, ainsi préparés, seraient réunis au chef-lieu d'arrondissement, dans une grande école, où des maîtres bien choisis s'occuperaient, par un complément d'éducation générale, de leur développe-

ment physique, moral et intellectuel... » — Si le jugement sur l'Université est sévère, on ne peut méconnaître qu'il n'est pas tout à fait dénué de justesse. Ajoutons que le plan esquissé par Meissonier ne manque pour le temps ni de portée ni d'ampleur, et qu'il s'inspirait d'un sentiment démocratique éclairé.

« Comme un homme qui ne peut rester en place, lorsque dans son pays s'accomplissent de grandes choses », Meissonier, dès l'ouverture de la guerre, en 1870, se rendit à Metz. L'état-major l'accueillit presque en avant-courrier de la victoire. Quelques jours étaient à peine écoulés qu'il jugeait la situation désespérée. Le lendemain de Wissembourg et de Forbach, il écrivait cette lettre d'un accent si douloureux (8 août 1870) :

« Ah ! quels jours cruels, quelle angoisse ! Qu'allons-nous devenir, mon Dieu ! Cette lettre est peut-être la dernière qui pourra vous parvenir. Demain, sans doute, nos communications avec Paris seront coupées, et nous serons enfermés dans Metz. Pauvre France, pauvre et chère patrie ! Avoir dans ses mains une armée si belle, si fière et si courageuse, à laquelle, bien conduite, rien n'aurait su résister, et la laisser massacrer par petites portions ! Nous étouffons tous ici. Rien ne saurait dépeindre notre rage et notre désespoir. Quand les minutes sont tout, rester dans l'irrésolution ; pour parer à un échec, en préparer un autre ; faire couler sans profit et sans gloire le sang le plus pur et le meilleur de notre cher pays ! La liste des morts est si longue qu'on n'ose la faire connaître. Des régiments s'avancent et ne reviennent pas. Ah ! c'est une vraie science que la guerre ; et, quand, pendant de longues années, on a laissé son ennemi l'acquérir et qu'on l'a soi-même oubliée ou tenue en mépris, il faut rester philosophe et ne pas se lancer, ignorant que l'on est, dans de si terribles hasards. Ah oui ! je m'en souviendrai longtemps, de ces jours de Metz et de ceux qui malheureusement vont suivre : car je ne vois pas que nous puissions sortir d'ici. Je voulais monter à cheval, gagner Verdun et Reims ou Soissons ; on me dit que c'est imprudent, et que, bien sûr, déjà, ils ont des coureurs sur la route. Notre désastre est grand et paraît complet, à moins d'un miracle. Vous pensez bien que je n'ai rien fait, rien, absolument rien : je ne peux même écrire, et c'est,

même pour vous, un effort suprême que je fais. Adieu, dans l'avenir, les tableaux militaires! Ces pauvres dévoués sont cependant sublimes et mériteraient qu'un homme consacrât à les peindre son talent, si grand qu'il soit: mais maintenant ce reflet de triomphe qui les illuminait n'y sera plus! Dieu, que je souffre! Et quelle joie doivent avoir ces sauvages! Ah! l'éternelle histoire des barbares qui ont un but, qui veulent à tout prix acquérir, et des raffinés qui ne désirent plus rien que vivre en paix et jouir de ce qu'ils possèdent!... Allons, n'en parlons plus... Pardonnez-moi cette lettre si pleine de douleurs, je dirai presque de larmes; mais je suis sûr que vous sentez les choses aussi nettement que moi. Demandez un miracle. J'entre quelquefois dans l'église et je prie bien avec ferveur... Enfin, je ferai peut-être demain un effort pour partir. Peut-être partirons-nous tous : car, à chaque minute, on prend une résolution nouvelle. Ce matin, on devait se porter sur Châlons, ce qui, au dire de quelques-uns, était funeste. On a décidé de rester; mais, ce soir, on changera peut-être encore d'avis... Ah! celui qui, par son incapacité, nous a mis dans ce désastre!... »

N'étant plus qu'une bouche inutile, et pressé par tous les officiers de rentrer à Paris où il pourrait servir à quelque chose, il prit le chemin du retour, la veille de l'engagement de Borny. Le récit de son voyage est navrant.

Parti, au point du jour, du ban Saint-Martin, — où il avait trouvé un asile chez de braves gens, — il portait un costume bizarre, celui qu'il avait pu prendre : de larges bottes militaires, une espèce de veste en étoffe grise, un méchant chapeau de paille, son manteau en sautoir, sa croix de commandeur au cou, et pas de bagages. Dans cet étrange accoutrement, il est obligé à chaque instant de se faire reconnaître, en montrant le papier dont il s'est muni et qui le charge d'une mission. A Gravelotte, à Conflans, on s'assemble autour de lui, on le menace du regard : il entend murmurer le mot d' « espion. » Il faut que les gendarmes, qui ont d'abord failli l'arrêter, le protègent. Les servantes des auberges, où il est obligé de faire reposer son cheval, s'enfuient dès qu'elles lui ont servi ce qu'il demande. En d'autres temps, cette défiance l'eût exaspéré. Mais il ne sent que sa douleur. Il a toujours Metz dans les

yeux et dans l'âme. Et, comme si ce n'était pas assez de ces amertumes profondes, les souvenirs de la campagne d'Italie lui reviennent à l'esprit : il revoit les rues des villes et des villages pavoisées, les fenêtres tendues de tapisseries multicolores, le petit presbytère de Castiglione, où il était logé, rayonnant de lumière et de joie, le vieux prêtre souriant, dans la cour pleine d'une herbe parfumée, qui lui avait offert une tasse de café avant le départ, le bouquet d'œillets blancs et de verveines que la nièce avait accroché à sa boutonnière, tous ces hommages, petits et grands, rendus au vainqueur. A Verdun, il trouve, heureusement, un ancien camarade d'études avec lequel il s'était lié chez les Fériot et un colonel de la garde dont le régiment avait tenu garnison à Saint-Germain. Pour gagner Châlons, il se jette dans un train de bestiaux, au fond d'un wagon, comme un sac, sur une botte de paille, étourdi du désordre, de la mêlée confuse et vociférante des conscrits. Et quel étonnement de retrouver Paris si calme, alors qu'à moins de cinquante lieues tout respire déjà le tumulte de l'invasion !... Le jour même où il rentrait à Poissy, il apprenait la défaite de Borny et, deux jours après, la bataille de Gravelotte.

Il a toujours regretté de n'avoir pas tenu un journal du siège de Paris. Il avait eu d'abord l'intention de faire, à Poissy même, son devoir de citoyen. Il alla trouver Trochu. « Mon général, voici la position de Poissy : une maison centrale, et plus un seul soldat ; donnez-moi la garde nationale, et je réponds de tout. » Mais, contrôle fait, pas un fusil sérieux dans la ville ; rien d'organisé ni d'organisable pour la défense. A l'approche de l'ennemi, il revoit Trochu. « Je ne peux plus rester là ; je le peux d'autant moins que les officiers prussiens voudront avoir des égards pour moi. Je suis libre, ma famille est en sûreté : envoyez-moi un ordre de quitter ce commandement où je n'ai rien à faire ; obligez-moi à rentrer à Paris. » Il n'avait pas alors de domicile. Il s'installa, rue Saint-Georges, dans une chambre qu'on lui prêta.

Attaché comme lieutenant-colonel à l'état-major de la place, son rôle consistait surtout à inspecter les avant-postes et à y conduire les troupes. Un jour, vers la fin de décembre, il avait été envoyé à Arcueil-Cachan. « Ce jour-là, disent les *Entre-*

tiens, j'ai vraiment vu pleuvoir la mort. Pendant un kilomètre, sur un terrain glissant de verglas, j'ai dû gagner seul la maison de Raspail ; j'avais laissé mon ordonnance à l'abri. Les obus labouraient le sol, le sifflement sinistre ne cessait pas. J'avançais lentement, mais sans hésiter. Quand j'arrivai, on me dit : « Colonel, depuis le bombardement, cet endroit » est interdit : il y a de ce côté un chemin couvert qu'on vous » indiquera au retour. » Duval, un homme résolu, intelligent, dévoyé plus tard par la Commune, comme tant d'autres, et qui est mort, très crânement, fusillé, commandait le poste. Il prit mal la visite tout d'abord ; mais, aussitôt mon nom prononcé, il m'offrit le peu de liqueur qu'il eût et me donna tous les renseignements que je devais rapporter. »

Meissonier était de ceux qui voulaient la lutte à outrance. Oubliant les périls qui pouvaient se produire à l'intérieur de Paris, il déplorait qu'on ne se servît pas davantage de la garde nationale. « Vous prenez un homme aux champs, vous le façonnez en six mois, d'après vos déclarations, et vous n'avez pas confiance dans une élite qui ne demande qu'à aller jusqu'au bout ! » Lorsqu'il voit approcher le dénouement, il ne peut retenir un cri d'épouvante (dimanche, 22 janvier 1871). Jusqu'à ce jour, croyant apercevoir une lueur au fond du souterrain, il a marché. Si, le soir, en se mettant à genoux, il priait Dieu de protéger ceux qu'il aime, à peine, le jour, laissait-il sa pensée aller vers eux, dans la crainte de faiblir. « Aujourd'hui, cette faible lueur a disparu : tout est noir. Le moment vient où nous allons être à la merci de ces sauvages !... » La mort d'Henri Regnault l'atterra.

Il n'a jamais pardonné à l'Allemagne sa victoire et la façon dont elle en usa. Il l'avait jadis beaucoup étudiée, beaucoup aimée, dans Albert Dürer, Holbein, Schumann, Gœthe. Il conservait le souvenir d'une charmante apparition de la « Marguerite », à Carlsbad, dont il était venu, seul, en voiturin, prendre les eaux : — « la fille de la maison où il était descendu, une jeune fille aux tresses blondes, qui s'en allait, pieds nus, simple et délicieuse, chercher de l'eau à la fontaine ». — Toutes ces aimables images s'étaient évanouies derrière les Vosges, devenues la limite de la France. Il ne voyait plus que « l'horreur de Saint-Cloud noirci, effondré, béant ».

En aucune circonstance, depuis 1871, il ne consentit à recevoir Menzel et les autres peintres d'outre-Rhin. Heilbuth lui-même ne repassa le seuil de sa maison qu'après qu'il se fut fait naturaliser Français. Nommé à Vienne, à l'exposition de 1873, vice-président du jury international, il demanda à ses confrères « de l'autoriser, à titre officiel et au nom de la France, à faire le sacrifice de serrer la main aux Allemands, comme aux autres membres du jury ». Quelques années après, la croix du Mérite de Prusse lui fut offerte : il la refusa. Ç'avait été une souffrance pour lui de savoir son tableau d'*Antibes* — celui où il est à cheval avec son fils sur la route — exposé à Munich. Quand M. Vanderbilt, en 1881, lui rapporta les *Renseignements*, rachetés à Berlin, il se jeta dans ses bras avec l'effusion d'un soulagement profond.

Cependant l'histoire lui avait appris que le monde ne change pas au gré d'une victoire : « les exemples ne manquaient pas de peuples qui, ayant perdu l'hégémonie, l'avaient retrouvée, mais à la condition qu'ils valussent par eux-mêmes. » « Je prie Dieu souvent, disait-il, qu'il ne considère pas ce pays comme l'arbre de l'Évangile, qui, ne donnant pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu ; je le prie plus ardemment encore qu'il suscite en chacun de nous la force du salut. » Bien qu'il crût à l'action utile des grands hommes, il n'aimait pas les hommes sauveurs. Il professait pour M. Thiers une admiration très vive : il était fier d'avoir été choisi, deux jours avant sa mort, pour faire son portrait : il avait joui de son dernier entretien. Mais, en 1872, il se

montrait presque aussi effrayé que rassuré de voir la France s'en remettre de sa destinée à ce vieillard de soixante-quinze ans. C'est de l'effort de tous qu'il attendait la fondation de la République. « Remettons-nous au travail, s'était-il écrié à la mort d'Henri Regnault ; le temps presse : nous n'avons pas une éternité pour nous refaire ! » Il considérait que le régime républicain devait s'établir sur une aristocratie intellectuelle, sortie de tous les rangs, indépendante et respectée, qui pût se consacrer à le servir. « On parle beaucoup de la chose publique, remarquait-il non sans profondeur, et chacun ne pense qu'à soi. Tel aspire aux fonctions de conseiller municipal, qui gémit chaque jour de les exercer et qui regarde comme une perte de son temps ce qu'il en dépense pour tous. » Il remontait jusqu'aux sources hautes de l'esprit de dévouement : « Autrefois, on savait mourir ; aujourd'hui la vie humaine est devenue chose sacrée, et c'est ce sentiment qui engendre toutes les lâchetés. »

Pour lui, il était prêt à donner l'exemple. En 1880, on lui proposa un siège au Sénat. « Si vous me l'apportez, répondit-il, je le prendrai. Je n'ai jamais cru qu'un artiste dût se désintéresser de son pays. Tout ce qui touche la France me passionne. » Sur plus d'une question, il avait ses réflexions faites. En matière d'art, il eût aimé à défendre à la tribune le principe de la propriété artistique, comme il l'avait défendu dans la commission extraparlementaire chargée de l'examiner. Mais c'est à la politique générale qu'il entendait surtout apporter son concours. « On est habitué à considérer les artistes comme impropres aux affaires : si l'on voulait réfléchir à ce qu'il faut de logique et de science pour faire un bon tableau ! » Il s'intéressait aux détails de l'organisation militaire et n'était pas sans inquiétude sur le système de la nation armée : il le croyait moins efficace pour la protection du pays que celui d'une troupe aguerrie ; mais, l'armée territoriale une fois créée, il demanda, malgré son âge, à y prendre sa place. Sous le coup de l'action exercée par les Anglais en Égypte, il disait : « Quel regret de n'avoir plus Gambetta, son patriotisme et sa volonté ! La France pouvait jouer à un rôle admirable. Si notre flotte, après le bombardement d'Alexandrie, se fût rapprochée, nous descendions avec les

Anglais et nous descendions en libérateurs. Où les événements vont-ils maintenant nous reléguer? » Il n'était pas loin de considérer la perte de l'Égypte comme aussi grave pour notre influence dans le monde que celle de l'Alsace-Lorraine. La situation intérieure de la France était pour lui l'objet d'un égal souci. Il ne manquait pas une occasion de prêcher l'esprit de concorde. A la veille des élections de 1886, sans avoir aucune prétention personnelle, il s'était fait ce programme, qu'il recommandait autour de lui : « En ce moment décisif, il faut regarder les choses de haut et faire taire tout esprit de secte ou de coterie. Notre honneur est d'affirmer, devant le pays qui nous écoute, l'amour d'une République généreuse, éclairée, étendant ses bras protecteurs à droite comme à gauche, couvrant d'un égal appui tous ceux qui la respectent, amie de toutes les libertés, jalouse de tous les progrès, plaçant les devoirs au-dessus des droits, repoussant le fanatisme, d'où qu'il vienne, et cette intolérance enragée qui, sous le nom de libre pensée, prétend enchaîner la pensée ; garantissant la liberté de conscience, qui seule assure la dignité de l'homme, et ne patronnant aucune forme particulière de culte, mais n'admettant pas que l'État, sous le prétexte qu'il n'a pas de religion, empêche ceux qui le veulent d'en avoir une. Plus de défiance, plus de haine. L'heure est venue d'appeler des quatre coins de l'horizon les hommes de bien, les hommes sincères. »

Il n'a été ni sénateur, ni député. Même en dehors de toute idée de devoir, il ne lui aurait pas déplu de l'être. Il n'était pas indifférent aux distinctions, aux honneurs, aux grandes charges. Au temps de Michel-Ange et de Rubens, n'est-ce pas à eux que l'on confiait la défense et la représentation officielle de la patrie? Il lui eût semblé tout naturel d'être appelé à quelque haute mission. Il aurait eu du goût à la remplir, et il l'eut remplie, à la façon des Médicis, fastueusement. Mais, ce qui témoigne de la sincérité de son zèle pour le bien public, c'est qu'il ne se prêtait pas avec moins d'empressement aux offices les plus modestes. Maire de Poissy, il ne dédaignait aucune des obligations de sa fonction. Il discutait avec les agents des ponts et chaussées les questions d'alignement, visitait les écoles et prenait part aux examens du certificat d'études

primaires. Il avait sa façon d'entendre l'enseignement de l'histoire, et non la moins judicieuse. « On bourre les enfants de faits sans signification ; ils répondent sans broncher à la chronologie que j'ignore, les dates leur partent des lèvres comme par ressort : quant à l'impression des choses, à la morale des événements, bonsoir, plus rien : ils n'ont pas vu. Quel essor on pourrait donner aux intelligences, en les faisant voir ! Il n'y a pas de commune de France qui n'ait son souvenir héroïque intéressant à peindre et propre à citer en exemple. » Il demandait également que l'enseignement de la morale, fondé sur la notion de Dieu, eût un caractère essentiellement pratique et à la portée des consciences naissantes. Il était naturel qu'il considérât le dessin comme une des bases de l'instruction primaire : il y trouvait à la fois les éléments d'une langue commune aux intérêts des classes ouvrières et la matière d'une jouissance accessible à tous. Quand on construisit les écoles de Poissy, il en surveilla les plans. Il croyait nécessaire « que les enfants eussent toujours, aussi bien dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, l'aspect de l'équilibre et de la régularité, que les classes et les préaux offrissent à leur regard un ensemble d'angles réguliers et de lignes pures ».

Comme les enfants, les humbles l'attachaient. A Antibes, il apprend que la vieille mère Lucrèce, dont il faisait le portrait, est dans une misère profonde : il lui constitue, séance tenante, une petite pension, qu'il lui a payée jusqu'à sa mort. A Poissy, un dimanche, on vendait sur saisie judiciaire le fond d'un vieux maréchal ferrant : il passe, s'enquiert, achète, rétablit le pauvre homme dans sa maréchalerie et, afin de le remettre à flot, lui assure son loyer pour une année. Ces traits de bienfaisance obscure et de générosité de prime-saut ne sont pas rares dans la vie de Meissonier. On le trouvait toujours prêt à payer de son crayon ou de son pinceau pour une œuvre de charité. Plus d'une fois, dans sa vieillesse, il forma le vœu d'acheter une ferme, bien loin, en pleine campagne, et de s'y retirer une partie de l'année : « On s'intéresserait aux pauvres gens, on causerait avec eux de leurs affaires, le soir, après la journée faite ; on les aimerait, on en serait aimé. »

*
* *

Portait-il dans ses rapports journaliers avec ses confrères et ses égaux la même aménité d'abnégation, le même don de soi-même ? Ce que les *Entretiens* nous apprennent à ce sujet n'est pas ce qu'ils offrent psychologiquement de moins curieux. Meissonier s'est toujours ressenti de n'avoir passé par aucune école, de n'avoir fait partie d'aucune société, d'aucun groupe ; toujours aussi, il a conservé ce fond de réserve ombrageuse propre à ceux pour qui la vie, au début, a eu certaines inclémences. La moindre difficulté lui rappelait ses difficultés d'autrefois ; le moindre échec, tous ses échecs. Il ne s'aigrissait pas, il avait pour cela l'âme trop saine et trop haute, mais il se réfugiait en lui-même et se raidissait.

Il n'a jamais fréquenté les salons ; il n'en cherchait pas les succès, n'en avait pas l'esprit. Très pénétré du sentiment de sa valeur, sans se l'exagérer d'ailleurs à lui-même, il n'aimait point que les autres parussent la méconnaître. S'il ne se fâchait pas qu'on lui tînt tête, pourvu que sous la résistance le respect se laissât voir, il avait, devant ce qu'il considérait comme une injustice ou une offense, des révoltes, des agressions de timide, les plus terribles des agressions et des révoltes. Ce qui n'eût été pour les autres qu'un manque d'égards, un oubli, devenait pour lui une blessure. Qu'après le succès obtenu par l'exposition de son cinquantenaire, personne, pas un ami, n'eût conçu la pensée de provoquer un banquet en son honneur, lui fut un vrai chagrin. Mais autant cette humeur vive et prompte s'échappait parfois en sorties violentes, en dédains blessants, autant les retours étaient d'une sincérité charmante. Alexandre Dumas, qui l'a pratiqué si longtemps, en a cité de touchants exemples. Chenavard, qui l'a connu toute sa vie, me disait qu'il était plus que personne doux au conseil, même au reproche. Meissonier, qui savait bien « qu'on le faisait passer pour féroce », demandait seulement « qu'on le regardât de plus près sous sa peau de lion ».

C'est dans les heures apaisées que les *Entretiens* l'ont saisi

et nous le montrent. Très dévoué, très fidèle à ses affections, Meissonier avait sur l'amitié des idées d'une délicatesse et d'une élévation que ni Cicéron ni Montaigne n'aurait désavouées. « J'aime assez mes amis pour désirer ne les voir faillir en rien. Je crois que je les aime même au point de désirer d'en être jaloux. Quand mon cher Terrien, dont le souvenir me revient si souvent, m'entretenait de tant de choses que j'ignorais, je ne lui enviais pas son savoir ; mais

MONTE-PRADE

DONA CLORINDE

quand il me parlait des questions qui touchent à l'âme, qui sont la science de la vie, que nous devrions tous comprendre également bien et qu'il comprenait mieux que moi, je lui en voulais de cette supériorité et je l'en aimais davantage. » Il avait remarqué finement que, « dans cet innombrable monde, ceux qui ont une fois contracté le vrai lien finissent toujours par se rapprocher : la vie disperse, mais les cir-

constances ramènent les unes aux autres, souvent de bien loin et après bien longtemps, les âmes nées sous un astre commun ».

Ce sont les mêmes noms qui lui reviennent sans cesse aux lèvres : Terrien, qu'il appelait sa conscience, Lireux, John Lemoinne, Ponsard, Émile Augier. Il avait toute sorte d'affinités morales avec Ponsard, « l'enfant chéri du malheur ». Il a vécu fraternellement, sous le même toit, dans la même

DON ANNIBAL FABRICE

chambre, avec Augier, « l'enfant chéri du bonheur » : il a presque collaboré à *l'Aventurière*, dont les costumes sont de sa main. La mort d'Augier fut un des deuils cruels de sa vieillesse. « Si vous saviez ce que j'éprouvais aujourd'hui en suivant le chemin de La Celle-Saint-Cloud derrière ce cercueil ! (27 décembre 1886). Que de jours de jeunesse me remontaient au cœur !... Que de fois j'avais gravi ces sentiers

avec joie, hâtant le pas de mon cheval, pour arriver plus tôt rire avec lui! Ah! quel orgueil c'est pour moi de me souvenir! Quand on le rencontrait: « Comment va Meissonier? lui disait-on ». De même qu'on me disait, à moi: « Comment va Émile? »... C'était un homme si bon, si respecté de tous! Sa vie était faite d'honneur. J'aime à sentir qu'il m'aimait profondément; je l'aimais bien. » Après que j'eus prononcé les paroles d'adieu au nom de l'Académie française, que je représentais, il vint à moi, les larmes aux yeux, et faillit éclater. Non, il n'aimait pas médiocrement ceux qu'il aimait.

On juge plus sûrement un homme sur ce qu'il dit des autres, a écrit un moraliste, que sur ce que les autres disent de lui : Meissonier mérite, à ce titre, que les témoignages qu'il rend çà et là à ses contemporains soient recueillis. Bien qu'il ne se rattachât pas aux maîtres de la Restauration, il savait les apprécier. Le *Génie de la Guerre*, de Rude, lui « mettait la rage au cœur ». « C'était un fier homme que Gros! s'écriait-il devant les *Pestiférés de Jaffa*. Je crois que l'on ne peut rien rêver de plus heureux, comme mise en scène, comme ordonnance, que ce tableau-là. Quel geste que celui de l'empereur, et la main est si belle! Quand on pense que ces hommes-là servaient de mesure dans les expositions! » S'il estimait généralement que Paul Delaroche avait été porté trop haut, s'il critiquait surtout sa manière anecdotique et superficielle de comprendre l'histoire, il admirait sans réserve la *Mort du duc de Guise* et le puissant équilibre du tableau où le cadavre, couché de son long au pied du lit, fait à lui seul pendant à la troupe des conjurés qui se retirent. On ne sera pas surpris qu'il fût moins tendre pour Ingres. Pour peu qu'il lâchât la bride à sa passion, elle l'égarait: « Monsieur Ingres! Quand donc, ô mon Dieu, en serons-nous délivrés... » (1874.) Et le reste... Il prenait avec Delacroix sa revanche d'admiration. Il parlait de lui, vivant, comme on devait en parler après sa mort. Il déclarait qu'il ne connaissait pas de plus belle décoration que les plafonds de la bibliothèque de la Chambre des députés et du Sénat. Pour la galerie d'Apollon, aucune expression n'égalait sa pensée. « Quelle admirable symphonie! En passant, on devrait mettre chapeau bas. Pour moi, je n'y manque jamais. Je ne connais rien de pareil à cette person-

nification de la force brutale, stupide. Dans l'énorme monstre frappé par la lance, comme on sent que cette patte monstrueuse écraserait tout! Quel rêve de génie que ces grands lointains qui font naître les rêves! »

Très jaloux de l'honneur de l'Institut, il en défendait l'esprit ouvert et libéral. S'il louait l'État d'avoir rompu avec la tradition en faisant à Delacroix des commandes pour le musée de Versailles, il pensait qu'une part du mérite de cette nouveauté considérable revenait à l'Académie des beaux-arts, qui l'avait inspirée et soutenue. « Quand, il y a vingt-neuf ans, écrivait-il en 1890, j'avais l'honneur d'entrer dans la section de peinture, la majorité, en admettant dans son sein un peintre de genre qui n'avait que de petits bonshommes à son actif, rompait bien aussi avec la routine; et, depuis, a-t-elle montré un goût si exclusif en appelant MM. Gérôme, Breton, Delaunay, Gustave Moreau, Henner? »

Il avait l'œil sur l'avenir. Était-ce toujours avec confiance? Il se demande parfois quelle pente nous entraîne. « Où allons-nous, mon Dieu! Tout descend d'année en année. Les grands morts disparaissent de plus en plus dans l'horizon; leur gloire s'enfonce au loin, et ils n'ont pas de successeurs... L'intelligence, l'âme n'a rien à voir avec le commerce qu'on appelle aujourd'hui la peinture. Et les bourgeois achètent, et les peintres pullulent! C'est une lapinière d'œuvres sans nom, éphémères comme leurs auteurs! » La tristesse l'envahit en face de cette génération, « sincère dans ses démolitions, mais impuissante à rendre même son terre à terre, abaissant tout, coupant la fleur divine et la foulant aux pieds ». Les expositions annuelles lui paraissaient peu favorables à l'éclosion du vrai talent; il aurait voulu qu'elles devinssent triennales. Mais si, dans ses épanchements familiers, un cri d'inquiétude lui échappe, il est pourtant loin de désespérer. Les théories modernes du plein air ne le troublaient point; il en faisait remonter les origines à l'antiquité classique. « N'est-ce pas la supériorité de l'art des Grecs, disait-il à propos de la statuaire, qu'ils n'ont pas connu les jours préparés et que chez eux tout est fait pour la lumière libre? » « Du plein air! dira-t-il ailleurs, où y en a-t-il plus que dans mes tableaux? Dès 1843, à Saint-Ismier, je travaillais au

grand soleil. » Je ne crois pas que rien ait valu pour lui l'honneur de représenter l'art français devant le monde, en 1889, comme président du jury de l'Exposition universelle, et l'on sait comme il prit à cœur sa fonction.

Il a vu s'éteindre, presque sous ses yeux, en pleine jeunesse, deux de ceux qui promettaient à l'art français de vigoureux rejetons. On sait quel hommage il rendit à Henri Regnault. Il avait rencontré, à Antibes, Carpeaux dévoré par le mal qui allait l'emporter. « Quel spectacle navrant, écrivait-il, que celui de ce pauvre homme mourant tout seul, loin de sa femme et de ses enfants, n'ayant auprès de lui qu'un vieux praticien infirme ! Je l'ai vu hier encore ; il était étendu sur les galets, au bord de la mer ; je lui ai fait, en causant une heure avec lui, un bien grand plaisir, en me faisant à moi-même une bien grande peine. » D'autres, heureusement, ne lui étaient pas moins chers, qu'il a suivis de plus près encore, et qui remplissaient ses espérances : Detaille, Tissot. Il aimait le tableau des *Ruines de la Cour des comptes* : « Deux malheureux, presque idiots de douleur et de misère, sont là, l'homme et la femme : l'invisible Christ s'est approché d'eux ; il est radieusement couvert d'une chape d'or ; mais il l'entr'ouvre devant les misérables pour les consoler, les encourager à souffrir, et il leur montre son corps ensanglanté de divin martyr. Tissot a de nobles rêves. C'est un épris d'idéal. »

Il a chéri Gemito entre tous, peut-être. Il lui plaisait de voir « cette bonne nature amoureuse de l'art et de tout ce qui est grand, d'une gaieté si naïve, si confiante en elle-même, parce qu'elle ne comprenait pas le mal et ne voulait pas l'accepter ». Il se retrouvait en lui, avec son inexpérience et ses enthousiasmes de vingt ans. Mais Gemito, qui était retourné à Naples, s'endormait dans la paresse de sa rêverie. Meissonier le rappelait à lui-même, l'excitait. Rien ne fait mieux connaître le cœur comme l'esprit du maître que la lettre qu'il lui adressait quelque temps après son départ :

« Mon cher Gemito, vous aimant comme si vous étiez mon propre fils, laissez-moi vous dire que je suis un peu inquiet... Êtes-vous bien sûr d'avoir bien fait tous les efforts que l'on attendait de vous ? Vous êtes-vous bien dit : j'ai rencontré des

gens qui m'ont regardé comme un véritable artiste, dévoué à son art par-dessus tout, prêt à lui tout sacrifier, qui m'ont encouragé, aidé : je n'ai pas le droit de manquer à cette confiance... Un grand malheur vous est arrivé. (Gemito avait perdu une femme qu'il aimait.) J'ai bien compris la douleur dans laquelle il a dû vous plonger. Mais vous êtes jeune, vous êtes un artiste, et ceux-là seuls sont dignes de ce nom, qui, le cœur brisé et saignant, trouvent dans leur art une consolation, dans leur douleur une épuration, et, le dirai-je, une occasion de grandir... »

V

LES DERNIÈRES ANNÉES

Les dernières années de Meissonier furent illuminées par de grandes joies et assombries par de grandes tristesses.

Ses œuvres n'avaient plus de prix : attendues par les amateurs des deux mondes, acquises avant d'être achevées, chaque fois qu'une circonstance en faisait sortir une des mains du premier qui l'avait possédée, elle trouvait des enchérisseurs dans des conditions que n'avait connues jusque-là aucun artiste. « Quelle histoire que celle de mes *Cuirassiers* ! écrit-il (1880). Achetés d'abord deux cent cinquante mille francs, puis vendus à Bruxelles deux cent soixante-quinze mille, jeudi on offre au propriétaire cent mille francs de bénéfice pour les reprendre, et le lendemain on les emporte. Arrivés à Paris, à peine a-t-on ouvert la caisse où ils ont voyagé, qu'un amateur survient, regarde, et achète quatre cent mille francs, au pied levé, avec ces paroles exquises : « Dites à monsieur » Meissonier que cette œuvre reconquise à la France ne sor- » tira jamais de mes mains que pour entrer au Louvre. » L'amateur, premier acquéreur, qui, pour avoir joui deux ans de cette œuvre, a gagné cent mille francs net, sans même lever le doigt, n'est pas à plaindre. » — Ses amis l'avaient autrefois, jouant sur son nom, appelé le Moissonneur, — *Messor*. — Il a pu dire, à un moment, sans forfanterie, que, s'il avait

produit deux millions de tableaux par an, il en aurait aussitôt trouvé le placement.

Les noces d'or de son cinquantenaire (1884) furent un triomphe. Cent trente tableaux seulement y étaient réunis mais il en avait au moins quatre cents par le monde. « Ah! il avait bien pioché! » Hors de France, il était reconnu, non comme le chef de l'école française, aucune école française n'existant plus, mais comme le représentant le plus autorisé et le plus éclatant de notre peinture contemporaine. C'est lui qui, en 1881, au centenaire de Michel-Ange, avait, non sans une grande émotion, porté la parole, au nom de l'Institut, sur la grande place de Florence, aux pieds du *David*. Sa promotion à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur, après l'Exposition de 1889, avait été ratifiée par l'opinion universelle. Tout ce bruit qui se faisait autour de son nom lui caressait délicieusement l'oreille. C'est sans aucun doute du fond de l'âme que, dans un de ces élans qui étaient le charme généreux de son esprit, il s'écriait : « La gloire! je n'y tiens pas. J'ai autant de joie à admirer un Rembrandt qu'à me dire : c'est moi qui ai fait cela! Mon nom devrait rester inconnu, et je le saurais, que je n'en peindrais pas moins avec tout ce que je me sens dans le cœur. » Mais combien il était plus sincère encore, lorsqu'il disait : « Il n'est pas d'artiste qui prendrait le pinceau, s'il pouvait croire qu'aucun être vivant ne verra son tableau! Demandez à Émile Augier s'il aurait fait une pièce, en pensant qu'elle n'aurait d'autre lecteur que lui-même! » Jamais il n'eut un sentiment plus vif du plein épanouissement de son talent et de son autorité. « J'aurai connu, confessait-il dans ses épanchements intimes, la grande misère et le grand bien-être, les commencements obscurs et la fin en lumière. »

A embrasser l'ensemble des travaux de ses quinze dernières années, ce qui les distingue, c'est que l'inspiration s'élargit et s'élève. Entre temps, il revient aux sujets de genre : le *Chant* a été un des amusements de sa vieillesse. Il reprend aussi ses sujets militaires : *Friedland (1807)*, les *Cuirassiers (1805)*, les *Dragons*, — « qui lui ont dévoré tant de beaux jours de soleil », — Mais les uns ne sont que l'achèvement d'une œuvre commencée, les autres une sorte d'intermède « pour se faire sou-

rire l'âme ». Sa pensée est plus haute. Ce sont « les synthèses dont elle a soif. » Les sujets épisodiques la fatiguent, les détails lui répugnent. Il avait conçu autrefois (1869) et il avait retrouvé non sans intérêt l'idée de personnifier « la Poésie s'inspirant de la vie de l'humanité entière. » « Ce serait le *Verbe* planant au-dessus du monde, l'enivrant de sa voix et recevant l'encens de tous les êtres! J'aurais là de beaux groupes à traiter, depuis l'offrande des amoureux jusqu'au laurier du guerrier à cheval, jusqu'au symbole de l'artiste, le peintre présentant sa palette, le statuaire, sa maquette. » Toutefois cette note-là elle-même n'avait plus autant de retentissement dans son cœur. La passion patriotique le remplissait. Il n'a jamais compris que les maîtres flamands, Rubens et Rembrandt, qui avaient vu leur pays rançonné, pillé, ravagé, eussent si peu conservé l'impression de ces épouvantables misères. En 1889, le général Faure, qui le félicitait de sa promotion dans la Légion d'honneur, s'étonnait que les moindres détails de la guerre de 1870 fussent restés si vivants dans son souvenir : « Je n'ai rien oublié, répondait-il, je n'oublierai rien. » Et trois de ses compositions les plus émouvantes, les *Ruines des Tuileries*, le *Projet de décoration du Panthéon*, l'esquisse du *Siège de Paris*, portent la marque de cette unique pensée.

Il allait à l'Institut avec Lefuel, l'architecte du Louvre, en juin 1871, a-t-il raconté. « Nous passions devant les Tuileries incendiées. Dans ce colossal effondrement, à travers lequel apparaissait au loin, sur l'arc du Carrousel, le char de la Victoire, je fus subitement frappé de voir, rayonnants et intacts, les noms de deux victoires incontestées : Marengo, Austerlitz. « Vous ne voyez rien? dis-je à Lefuel... Eh bien, moi, » je vois mon tableau. Là-bas, c'est la Victoire qui s'en va » sur son char et nous abandonne... Si les deux noms con- » servés dans les cartouches eussent été Wagram et Leipzig, » ce n'eût pas été la gloire pure, la vraie gloire. Austerlitz et » Marengo restent étincelants dans l'histoire, comme au-dessus » de l'effondrement du palais...

» *Gloria majorum per flammas usque superstes.* »

L'idée des mains criminelles, dont ces ruines étaient l'œuvre,

ne traversa pas même son esprit. Il n'avait vu que le désastre national dont la guerre civile était, il est vrai, la conséquence cruelle, et, avec le désastre, l'espoir de la revanche.

C'est la même passion qui lui avait suggéré le projet de décoration du Panthéon. Lorsqu'en 1855, dans la distribution des fresques qui devaient orner le monument, une place lui avait été réservée, il se proposait de traiter *Jeanne d'Arc* ou *Attila*. On lui offrit *Sainte Geneviève et le ravitaillement miraculeux*, en lui indiquant la teneur même de la légende : « ... les bateaux chargés de pains qui remontaient la Seine, le rocher qui barrait le fleuve à Villeneuve-Saint-Georges et contre lequel la flottille allait se briser, lorsque, sainte Geneviève étendant le bras, la roche s'était changée en serpent ». « Il n'est pas possible de s'exalter sur de tels faits, » dit-il dans un mouvement de mauvaise humeur, et il renonça au projet, mais sans renoncer à la place qui lui était attribuée. Après la guerre, comme il y pensait à nouveau, le sujet lui apparut sous la figure de la France traînée par deux lions et guidant le monde dans les voies de la civilisation et de la paix, suivie de tous les peuples : l'Allemagne seule manquait au cortège. C'était encore la glorification de l'esprit français.

Mais l'idée, bien que flattant sa pensée, ne lui mettait pas le pinceau à la main. « *La Paix* ne m'enlève pas, écrivait-il. *Le Siège de Paris*, voilà le tableau à faire. Je veux mettre dedans toutes nos misères, tous nos héroïsmes, tous nos cœurs. Le siège nous a sauvés du déshonneur : il a permis d'organiser la résistance de la province ; il a fait un instant passer la panique chez l'ennemi, on l'a vu à Versailles. Je ne veux pas mourir sans essayer de l'exprimer. » C'est à son retour à Poissy, tandis que sa maison était encore occupée par les Prussiens, que, prisonnier dans son atelier, il en arrêta la première conception. Il y était revenu avec une sorte d'ivresse en 1884. Elle le passionnait, l'obsédait, l'enfiévrait. Il se sentait — avec quel bonheur ! — « vraiment soulevé par le Dieu. L'esquisse du *Siège* m'emporte ». Il n'avait pas mis deux mois à la faire, et il en décrivait les lignes principales à grands traits. « La Ville de Paris en robe de brocard d'or, voilée d'un crêpe,

la main appuyée à une stèle : sur la stèle, la couronne murale ; au-dessous de la couronne, l'armoirie municipale, le vaisseau, contre lequel expire l'officier de marine ; çà et là des morts illustres, Franchetti, le général Renault, Dampierre, Néverlée ; ici, les ambulanciers et un médecin ; là, un garde national qui revient des avant-postes, où il a fait ses huit jours de service, et à qui sa femme désespérée tend le cadavre de son petit enfant mort de privations : plus loin, Henri Regnault, la dernière victime... Les morts sont étendus sur des palmes, et des couronnes jonchent la terre. D'un coin du ciel s'abat le spectre de la famine, avec l'aigle de Prusse qu'il porte sur le poing, comme un fauconnier[1]... Quand j'aurai, si Dieu me prête vie, accompli cela, alors je me reposerai, ayant achevé ce que je voulais faire... Qui sait ? ce tableau-là est peut-être celui qui sera un jour au Panthéon. » Il aurait voulu le graver lui-même.

Cette incessante préoccupation de patriotisme l'avait ramené du même coup à la pensée, chère à sa jeunesse, d'intéresser les représentations de l'art à la morale. Il estimait que « cinq de ses tableaux seulement, *le Religieux au chevet du mourant*, — *la Barricade*, — le *1807*, apogée du triomphe, — le *1814*, envers lugubre de la victoire, — *la Vierge de Saint-Marc* », répondaient à cette pensée ; et il se reprochait de n'avoir pas été plus fidèle à ses serments. Était-ce le moment de « faire des bonshommes, de s'amuser au vaudeville », quand, de toutes parts, au dedans comme au dehors, le drame grondait ? Polichinelle lui-même, qui jadis l'amusait tant et dont les aventures, très spirituellement peintes, égayaient les escaliers de sa maison de Poissy, lui était un objet de scrupule. Ce rieur incorrigible, cet esprit fort qui tue sa femme, rosse le commissaire, insulte à toutes les lois divines et humaines, était-il bien traité comme il méritait de l'être ? Meissonier voulait donner sa vraie fin : « Tandis que Polichinelle triomphe, ses victimes autour de lui, par derrière on aurait

1. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher cette esquisse définitive de la première ébauche, un peu banale, que Meissonier avait tout d'abord conçue : « La France blessée, ses armes brisées, voit avec désespoir les provinces que des soldats saxons et bavarois entraînent loin d'elle, malgré sa résistance. Les provinces se cramponnent à la France, qui ne peut sauver Paris. »

vu la Mort touchant enfin du doigt celui qui se moquait d'elle pour les autres et lui faisant expier sa vie de coquineries sans pareilles. »

Comme il lisait un jour les *Mémoires* de Fleuranges, en quête, à son ordinaire, des grandes scènes de l'histoire nationale, l'idée de *François Ier sacré chevalier par Bayard à la veille de Marignan* l'arrêta. Le naïf et pittoresque récit du chroniqueur, les personnages, depuis le trompette Christophe jusqu'au noble centenier, toute la ligne de la chevalerie, écuyers, hommes d'armes, maréchaux, offraient à son pinceau une riche matière, et la scène lui paraissait, en ces temps de défaillance morale, bonne à hausser les cœurs. « Au seuil de la tente, François Ier était agenouillé devant Bayard, sur les deux genoux, la tête inclinée, comme s'il communiait. » A l'émotion du loyalisme militaire s'ajoutait celle de la pompe sainte. Meissonier attachait un intérêt profond à cette intervention du sentiment religieux. Plus que jamais il s'y plaisait, il y épurait sa pensée. Il aurait voulu retourner à Venise, avant de mourir, pour faire une *Messe de Saint-Marc*. La *Madonna del Baccio* ne quittait pas, dans son atelier, la place préférée, celle où, durant les intervalles de repos, son regard allait instinctivement chercher les œuvres de prédilection.

*
* *

Ces conceptions, qui réunissaient tout ce qu'il avait rêvé en sa vie de plus noble, auraient charmé autant qu'occupé sa vieillesse, si le travail qu'elles devaient lui coûter n'avait été en même temps la rançon nécessaire d'une trop brillante existence. Très simple, n'ayant personnellement aucun besoin, la richesse en elle-même ne le touchait pas. Il plaignait presque ces millionnaires, ces milliardaires, si riches, si riches, qu'on ne voyait plus d'eux que leur argent. « L'argent ne donne pas de rang », et c'est du rang dans le monde intellectuel qu'il était jaloux. Mais, artiste jusqu'au fond de l'âme, il goûtait l'éclat de la vie artistique, et il y portait, comme en toute chose, sa fougue.

Il avait acheté sa maison de Poissy vingt-six mille francs : à force d'agrandissements, elle lui était revenue à près d'un million. Après la guerre, au moment où le souvenir de l'occupation prussienne lui en rendait le séjour odieux, il avait acquis, à Paris, dans le quartier de la plaine Monceau, un terrain d'angle et fait construire un hôtel à la façon des maîtres florentins. De posséder était pour lui la moindre chose, il avait même, s'il faut l'en croire, « l'horreur de la propriété » : c'est le plaisir de bâtir et d'organiser qui l'emportait. Les charges encourues, sa probité scrupuleuse, — « une probité de commerçant », disaient ses créanciers, — n'admettait point d'atermoiements. Il ne se plaignait de personne que de lui-même. « Moi qui aurais tant besoin d'être soulagé de toutes les préoccupations vulgaires, de ne vivre qu'entouré de belles choses et pour les belles choses, je travaille bourrelé d'inquiétudes, l'angoisse au cœur ! » Sans doute, il aurait pu « négocier ses études » ; mais, outre la douleur qu'il aurait eue à s'en séparer, il en voulait léguer le trésor complet à la France. On lui avait bien aussi proposé de faire des panoramas, dont la recette, qui ne pouvait manquer d'être abondante, lui serait assurée : le sujet était laissé à son choix : l'expédition d'Égypte, les Pyramides, Aboukir, ou telle autre toile dont l'idée lui sourirait. Mais il ne voulait pas aliéner sa liberté.

Encore si sa santé avait toujours soutenu son courage ! « Le grand art a besoin de vigueur physique, disait-il, non moins que d'intime tranquillité : il faut que l'artiste soit bien portant et heureux, tout dans son œuvre dépendant du sentiment qu'il y apporte. » Touché, en 1875, d'une affection grave, il s'en était relevé, grâce à une opération habile et à l'énergie de son tempérament. Mais l'atteinte avait laissé des traces, et l'âge faisait sentir son poids. — « Vouloir, c'est pouvoir » avait été la maxime de toute sa vie, et voilà que ses organes trahissaient sa volonté. Jusqu'en ses dernières années, son œil, cet œil dont on se sentait tout ensemble pénétré et enveloppé, demeura intact. Sa main, pendant un temps, ne resta sûre qu'à la condition d'être conduite, maîtrisée, domptée. « Quand je la sens s'alourdir, disait-il dès 1879, je frissonne en pensant aux outils dont le peintre ne peut se passer et

qui risquent de faiblir, alors que sa conception reste nette : qu'elle est amère et sombre, la décadence de l'artiste ! » Souvent, dans les *Entretiens*, avec la tristesse de l'angoisse morale, le cri de la torture physique lui échappe : « Ah ! l'atroce douleur de mon pouce droit ! C'est un enfer ! Si j'étais écrivain, je dicterais. Mais pour peindre !... Hier, j'ai essayé d'un procédé nouveau : au lieu de pointes de feu, des applications de froid intense ; il faut essayer de tout. » (Décembre 1887.) — Et la glace ne réussit pas mieux que le feu. « Que je suis martyrisé, reprend-il, que je suis las ! Mon âme est triste jusqu'à la mort. Ah la santé ! Ah qu'il ferait bon, ayant fait son œuvre, de se reposer regardant tranquillement venir le terme, en face de l'œuvre divine, en repensant aux choses, en se faisant simplement, sans amertume, un traité de morale tiré de l'expérience de la vie ! Que ces jours seraient doux ! »

Si ces jours où son imagination se complaisait, dans les moments d'accalmie qui suivaient les crises, lui avaient été offerts, est-il bien sûr qu'il les aurait acceptés ? Aurait-il jamais considéré son œuvre comme faite ? Eût-il accepté l'idée même du repos ? C'est le repos qui le tuait. « Les gens d'affaires quittent un métier qui les ennuie. Mais pour les artistes, l'heure de ne rien faire sonne toujours mal... Il y a eu bien des choses dans ma vie, la gloire, l'amour : rien n'a valu et ne vaut le travail. Si mes amis m'ont entendu parfois gémir sur mon labeur acharné, ce n'est pas parce qu'il me fallait travailler, ils le savaient bien, c'est parce que je ne pouvais le faire, comme je l'aurais voulu, avec sérénité. » En aucun temps il n'avait eu l'esprit plus fier, le cœur plus ardent, la passion de son pinceau plus tenace.

Une autre passion le défendait de toutes les défaillances. Parmi les œuvres qui, à soixante-douze ans, le fixaient comme autrefois à son chevalet, malgré la souffrance, jusqu'à la chute du jour, il n'en est pas qui lui ait coûté plus d'efforts que l'aquarelle de *1807*. Le tableau était en Amérique et n'en devait plus revenir. Il voulait que l'Europe eût aussi, avec l'aquarelle, sa toile originale ; et par l'Europe, il entendait la France. C'est à la France également qu'il réservait, pour en faire un musée, l'hôtel dont, au prix de tous les sacrifices,

il a, jusqu'à son dernier souffle, réglé et surveillé dans le détail la construction somptueuse.

Peu d'hommes de notre temps ont mieux mérité de leur pays. Français par les plus solides et les plus fines qualités de l'esprit, français par toutes les noblesses du cœur, son rêve de Mécène ne devait pas s'accomplir. Mais ce qu'une main pieuse a pu recueillir de son œuvre est dès aujourd'hui assuré aux grandes collections nationales ; — et à ce legs s'ajoute un legs inaliénable, l'exemple d'une vie vouée tout entière à l'art.

GRÉARD,
de l'Académie française.

LE VOYAGE
DE MADAME GEOFFRIN
EN POLOGNE[1]

(1766-1767)

I

Au mois de mai de l'an 1766, dans les salons mondains, les cénacles littéraires, peut-être aussi les cercles politiques, un même événement défrayait les conversations, agitait les esprits et soulevait mille commentaires. Paris et Versailles n'étaient pas seuls à s'occuper de la nouvelle; les plus grandes capitales de l'Europe, Vienne et Pétersbourg, étaient également en émoi. L'impératrice Marie-Thérèse, et Catherine II, la « Sémiramis du Nord », se montraient en peine de savoir si leurs États auraient l'honneur de recevoir au passage la visite d'une simple bourgeoise de Paris, la veuve du miroitier Geoffrin, fille de feu Rodet, valet de chambre de la Dauphine, et mère adoptive de Stanislas-Auguste Poniatowski, roi de Pologne, qu'elle allait saluer, dans son royaume lointain, sur son trône de fraîche date.

On voit qu'elle avait fait du chemin depuis un demi-siècle,

1. M. le marquis d'Estampes, qui possède par succession les papiers de la marquise de la Ferté-Imbault, fille de madame Geoffrin, a bien voulu m'autoriser à puiser dans cette riche et précieuse collection. C'est à cette heureuse circonstance que je dois la plupart des renseignements et documents inédits qui m'ont servi à écrire ce récit.

la petite fille obscure qui, vers 1714, « en cornette plate, en mince et légère siamoise, jolie comme un ange[1] », allait régulièrement à la messe de sa paroisse, et, joignant au pied des autels « les deux plus belles menottes du monde », avait, sans y songer, fixé les yeux et gagné le cœur de l'homme simple et bon, honnêtement enrichi dans l'industrie des glaces, qui lui donnait son nom, l'installait à son foyer comme une divinité qu'on n'adore guère que de loin, et, en temps voulu, mourait avec discrétion comme il avait vécu, lui laissant presque tous ses biens, et par suite le moyen de faire valoir les dons précieux qu'elle avait reçus de nature.

Je n'ai pas à faire ici l'historique d'un salon qui fut, comme l'a écrit Sainte-Beuve, une des « institutions de son temps », ni à décrire, après beaucoup d'autres, ces célèbres dîners du mercredi, consacrés aux gens de lettres, auxquels s'adjoignent ensuite les dîners du lundi, plus spécialement réservés aux artistes, et plus tard enfin les petits soupers quotidiens, où les gens du grand monde, ambassadeurs et duchesses, Français et étrangers, triés sur le volet, soigneusement assortis, se rencontrent en réunions intimes, et, aux illustrations de l'esprit, viennent ajouter l'éclat de la haute naissance. Au milieu de ce monde brillant et disparate, dans ce salon où se succèdent Fontenelle, Marivaux, Marmontel, d'Alembert, Van Loo, Vernet, Boucher, Galiani, Chastellux, le prince de Ligne, la duchesse de la Vallière, la marquise de Duras, la délicieuse comtesse d'Egmont, et tant d'autres encore, la plus fine fleur de la plus belle société qui fut jamais, madame Geoffrin, cette parvenue qui, d'après son propre témoignage, n'a reçu nulle éducation, même élémentaire, nulle teinture des lettres et des arts, qui n'a jamais rien lu ni rien appris « qu'à la volée », qui ne sait même pas l'orthographe, se meut avec une parfaite aisance, n'est « étrangère à aucun sujet », inférieure à aucune tâche, provoque, anime, dirige, surveille les conversations, et les contient au besoin, en ramenant la mesure par un mot, un geste, un fil presque invisible. C'est que personne, semble-t-il, n'a possédé au même degré ce don, particulier aux femmes, de s'assimiler naturellement

1. Corresp. de Diderot.

et sans efforts la notion des choses de l'esprit, dans la limite de ce qui peut servir. « Je me compare, disait-elle un jour à Fontenelle, à un petit arbre tout rond, qui a des branches de tous côtés. Je me mêle un peu de tout; je sais un peu de tout. » Cela est vrai sans doute; mais son plus grand talent consiste à ne parler jamais que de ce qu'elle connaît bien, et, sur tout le reste, à faire parler les autres en choisissant pour chacun le terrain qui lui convient le mieux; et elle mérite ainsi le compliment que lui fit le bon abbé de Saint-Pierre, qui, ennuyeux partout ailleurs, avait paru brillant chez elle : « Je ne suis, madame, qu'un instrument dont vous avez bien joué. »

C'est par cet art habile, joint à une sévérité légendaire qui la porte à morigéner sans cesse les gens qu'elle a une fois « enjôlé »[1], que madame Geoffrin règne, après vingt-cinq ans d'efforts persévérants, sur son peuple de beaux esprits, et que, à l'époque où nous prenons son histoire, l'hôtel de la rue Saint-Honoré est devenu, selon l'expression de Walpole, « un abrégé d'empire, qui subsiste au moyen de récompenses et de peines ».

Son aspect extérieur était la parfaite image de son âme. Sa jeunesse disparue ne lui causait aucun regret; elle ne chercha jamais à la prolonger par aucun artifice, et, dès qu'elle vit s'effacer les traces de son ancienne beauté, elle « s'installa sans marchander dans son âge du lendemain ». La description de sa toilette tient tout entière en ces deux termes : la simplicité la plus recherchée, jointe à la netteté la plus irréprochable. Uniformément vêtue d'une robe de couleur sombre et de coupe sévère, le col et les manches parés du linge le plus uni et le plus fin, ses cheveux d'argent couverts d'une coiffe nouée sous le menton, la taille élevée et droite, la démarche noble et aisée, c'était, dit La Harpe, « la figure de vieille la plus revenante qu'il fût possible de voir ». Aussi bien que la mise, elle avait su prendre les manières et l'esprit de son âge. Ses goûts et ses années marchaient du même pas, « comme deux chevaux bien attelés ».

Dans cette existence réglée, paisible, heureuse et honorée, un bouleversement violent éclata tout à coup, comme un

1. Lettre de H. Walpole, 25 janvier 1766.

orage le soir d'une belle journée d'automne. Par une singulière ironie, la femme la plus raisonnable de son temps, qui avait travaillé cinquante ans à bannir de son âme tout sentiment excessif, qui, dans son horreur pour tout ce qui sentait le faste et l'ostentation, avait fait, assure Thomas, « passer le rabot sur toutes les sculptures de son appartement », dont enfin on avait pu dire méchamment que, pour conserver l'équilibre en tout, elle n'aimait rien passionnément, pas même la vertu, fut prise subitement d'une folle ivresse de joie et d'un vertige d'orgueil, en apprenant l'élection au trône de Pologne de son ancien protégé, Stanislas-Auguste Poniatowski.

*
* *

Pour faire connaître l'origine de cette crise imprévue, il il nous faut revenir un moment sur nos pas, et remonter jusqu'à l'époque où l'un des plus grands seigneurs de Pologne, le comte Poniatowski, époux de la princesse Constance Czartoryska, grand-trésorier du royaume et grand-maître de l'artillerie, vint, en l'an 1741, passer une saison à Paris, et y reçut de toute part l'accueil le plus sympathique et le plus distingué. Il fut notamment l'hôte assidu du comte de Torcy, chez qui, de son côté, fréquentait madame Geoffrin. Elle y rencontra le noble Polonais, et, raconte madame de la Ferté-Imbault[1], « elle se prit d'attrait pour lui, ce dont il se montra très flatté. Elle lui rendit tant de services et le mit si fort à la mode, que M. de Poniatowski, par plaisanterie, la nommait *sa femme*, et lui dit qu'il lui enverrait ses enfants, en leur recommandant de prendre la même confiance en elle que si elle était leur mère. Et, en effet, il les lui a tous envoyés... » Des cinq enfants dont il disposait ainsi, celui qui servit le plus exactement la recommandation de son père, fut son quatrième fils, Stanislas-Auguste, qui était aussi le plus brillant et le mieux doué de tous. Spirituel, instruit, élégant et beau, c'était, dit le comte Golowkin, « l'homme de l'Europe le plus distingué, par sa bonne façon, et le bon goût de sa politesse

1. Thérèse Geoffrin, marquise de la Ferté-Imbault, fille unique de madame Geoffrin. — Lettre du 10 juillet 1776. — Archives de M. le marquis d'Estampes.

et de ses discours ». Il vint à Paris l'année 1753, et son premier soin en débarquant fut de frapper à la porte de la vieille amie de son père, et de faire appel à sa bienveillance pour qu'elle guidât ses débuts dans la société française.

Stanislas-Auguste avait alors vingt et un ans. Il avait perdu sa mère depuis peu. Sa jeunesse, son goût pour le plaisir, l'exposaient à mille dangers, dont il se rendait compte. Madame Geoffrin accepta sans hésiter le rôle qui s'offrait à elle, et le prit tout à fait au sérieux. « Il l'appelait maman, et moi sa sœur », dit madame de la Ferté-Imbault : et, s'il lui voua effectivement une affection filiale, elle fut de son côté une mère véritable, tendre, attentive et dévouée, bien qu'un peu despote et souvent grondeuse selon son humeur ordinaire. Elle se mêlait de toutes ses affaires, et veillait étroitement sur ses actes. « Je l'ai vu quelquefois, raconte Grimm, demander et obtenir pardon de ce que la sévérité maternelle appelait conduite de mauvaise tête ; le lendemain, nouveau sujet de gronderie et nouveau besoin de pardon. » Une légende assez répandue veut qu'à la suite de je ne sais quelle galante équipée, le jeune comte se soit vu réduit à faire « un billet d'honneur », et que n'ayant pu l'acquitter, il ait été sur le point d'être mis à la Bastille, lorsque madame Geoffrin, à laquelle il vint avouer sa faute, paya la dette, et le tira d'affaire. Rulhière donne le fait comme certain. Madame de la Ferté-Imbault, mieux placée sans doute pour être exactement informée, est moins affirmative : « Ma mère, écrit-elle, n'en a jamais voulu convenir même avec moi. Mais, comme elle est fort discrète sur les services qu'elle rend, et qu'elle en rend beaucoup en ce genre, je croirais assez que cela peut être vrai. »

Le séjour à Paris de Stanislas-Auguste Poniatowski ne dura que cinq mois. Rappelé par sa famille en Pologne, on sait assez quelle fut son étrange destinée, comment, nommé à vingt-cinq ans ambassadeur à Pétersbourg, il inspira à la grande-duchesse Catherine une passion aussi violente qu'éphémère, et comment celle-ci, quelques années plus tard, devenue impératrice de Russie, fit monter son ancien amant sur ce trône de Pologne, dont il devait être le dernier occupant. Ce qu'il y a peut-être de plus rare encore que ce « roman de royauté », comme l'appelle madame de la Ferté-Imbault, c'est

qu'au milieu de tant d'aventures et malgré cette prodigieuse fortune, le « fils adoptif » de madame Geoffrin ait conservé si fidèlement dans son cœur le souvenir de celle qui, pendant une courte période de sa jeunesse, avait exercé sur lui une heureuse influence. Dans les orages de sa liaison avec Catherine, et, plus tard, au cours des luttes politiques qui précédèrent son élection à Varsovie[1], il ne cessa jamais de correspondre avec elle, de la tenir au courant de ses craintes et de ses espérances : et trois jours après son avènement, le 9 septembre 1764, son premier instant de loisir est pour lui annoncer de sa main l'extraordinaire nouvelle, et l'assurer que les grandeurs ne changeront rien à son ancienne affection.

Sur cette lettre de faire-part d'un genre si particulier, plusieurs versions ont couru dont aucune n'est authentique. « Maman, votre fils est roi ! » tel est le texte adopté par Sainte-Beuve. Le baron de Gleichen en donne cette variante ; « Ma chère maman, je règne, ne me grondez pas. » L'excellente publication, faite par M. le comte de Moüy de la correspondance du roi de Pologne avec madame Geoffrin, a restitué les termes exacts de la lettre de Stanislas-Auguste, beaucoup plus simples, et par là même plus touchants : « Ma chère maman, il me semble que j'ai encore plus de plaisir à vous appeler de ce nom depuis avant-hier. Dans toute notre histoire, il n'y a point d'exemple d'une élection aussi tranquille et aussi parfaitement unanime[2]... » Puis, après le récit des circonstances de l'élection, il ajoute que le prince primat, en passant devant le carrosse des principales dames du royaume, leur a fait « la gentillesse » de leur demander qui elles désiraient pour roi : « Que n'étiez-vous là? s'écrie-t-il gracieusement. Vous auriez nommé votre fils ! » A quelques jours de là, enchérissant encore sur ce tendre langage : « Le titre de votre fils bien-aimé, dit-il, flatte mon amour-propre à l'égal de tous ceux que je porte. »

Mais si le héros de l'aventure paraît avoir gardé son sang-

1. 6 septembre 1764.

2. Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de madame Geoffrin (1764-1777), Paris, 1875. — Pour la période qui va suivre, je ferai de fréquents emprunts à cette correspondance, précédée d'une intéressante notice, et enrichie de notes aussi savantes que judicieuses.

froid et résisté à l'enivrement du succès, il n'en est pas de même, hélas ! de celle à qui il adresse les lignes que nous venons de citer. Pendant les semaines qui suivent l'élection de Stanislas-Auguste, madame Geoffrin est littéralement hors d'elle-même. Cette royauté décernée à celui qu'elle regarde vraiment comme son fils lui tourne la tête, l'exalte jusqu'au délire. Ni la froideur de l'âge, ni cette raison dont elle est fière, ni même la crainte du ridicule, rien ne peut modérer le tumultueux excès de son enthousiasme. Le vieux sang d'une race bourgeoise fermente dans ses veines, et la parvenue, née dans la demi-domesticité d'un palais, veuve d'un commerçant retraité, s'éblouit naïvement devant une couronne, dont l'éclat lui semble rejaillir sur son front et le parer d'une auréole. « Quand je songe que mon cher fils, que j'ai vu bien jeune, que j'ai bien grondé, est Roi, et m'aimant autant qu'il faisait quand il n'était que mon fils, la tête me pète, et mon cœur brûle ! »

Tel est le premier cri qui lui échappe ; et, pendant quelque temps, cela va crescendo. Sous cette plume exacte, mesurée, d'un goût si sûr, l'hyperbole fleurit, énorme et affligeante. Tantôt elle forme pour le nouveau Roi des rêves de grandeur fantastique, où elle-même ne manque pas de jouer un rôle : il sera « Henri IV » et elle sera « Sully » ; il égalera les splendeurs de « Salomon », et, nouvelle « reine de Saba », elle ira l'admirer dans sa gloire. Tantôt ce sont des effusions de tendresse, dont le lyrisme va jusqu'à l'emphase et confine au comique : « Mon cher fils, mon cher Roi, mon cher Stanislas-Auguste, ma Trinité, je vous adore en vous embrassant... Mon cœur s'élance vers vous, et mon corps a envie de le suivre... Je crois réellement que je mourrais de joie si je vous embrassais, mon fils, mon Roi ! Quelle est la particulière qui peut dire cela ! Moi seule [1] ! »

Une exaltation si excessive a eu pour la mémoire de madame Geoffrin une conséquence bien fâcheuse. Elle a fait naître chez certaines personnes des doutes sur la nature du sentiment qu'éprouvait cette femme de soixante ans passés pour un jeune prince qui en comptait trente-trois à peine ; et

1. Lettres des 24 octobre et 7 décembre 1764.

l'on a cherché un pendant, ou peu s'en faut, à la passion trop célèbre dont madame du Deffand, aveugle et septuagénaire, poursuivit Horace Walpole, sans souci de la risée publique et des rebuts de l'objet de sa flamme [1].

La lecture attentive des lettres de madame Geoffrin à Stanislas-Auguste ne laisse point de place à cette supposition ; et il faut reconnaître, quitte à sacrifier au souci de la vérité le piquant du récit, que, sauf une bouffée d'orgueil, excusable et passagère, nul autre sentiment n'entra jamais dans son âme que l'amitié la plus dévouée, la plus désintéressée et la plus maternelle pour son fils d'adoption. Non, madame Geoffrin ne fut pas une madame du Deffand. L'honnête et tranquille bourgeoise avait vieilli sans connaître les égarements, les caprices fougueux de l'audacieuse marquise ; et un cœur resté pur jusqu'au déclin de la vie ne passe pas d'un seul bond de la vertu sans tache à la dépravation, même platonique et cérébrale. « A mon âge, écrit-elle un jour, on ne devient pas folle, quand on ne l'a jamais été ! » Et plus tard, au retour du fameux voyage de Pologne, elle se félicite du privilège de l'âge qui lui a permis de réaliser son projet, sans craindre les méchants commentaires ; « car, dit-elle, je n'aurais pu le faire dans ma jeunesse, ni même vers la fin de ma jeunesse : cela aurait eu l'air indécent, ou au moins romanesque. » Elle n'imaginait guère, la « chère maman » de Stanislas-Auguste, que, là où les plus méfiants de ses contemporains n'avaient rien flairé de suspect, la postérité plus sévère trouverait quelque chose à reprendre et, cent ans après sa mort, fouillerait les replis de son vieux cœur pour en contester l'innocence !

II

« Dès que le comte Poniatowski, raconte madame de la Ferté-Imbault, eut réalisé son roman de royauté, il écrivit continuellement à ma mère qu'il ne manquait à son bonheur

1. Voir *Posthumes et revenants*, de M. Cuvillier-Fleury.

1. 7 octobre 1765.

que la marque d'amitié de le venir voir. Cela la détermina à ce voyage, quoiqu'elle n'en eût jamais fait que très peu, et de vingt ou trente lieues. » Les lettres de Stanislas-Auguste qui sont parvenues jusqu'à nous ne sont pas, il faut le dire, tout à fait aussi explicites sur ce point que le prétend la marquise. On lit bien dans celle du 9 septembre, écrite au lendemain de l'avènement, ces lignes gracieuses : « Ma chère maman, ne vous verrai-je donc jamais? Ne jouirai-je plus de la douceur, de la sagesse de vos avis? Car de là où vous êtes, vous pouvez me donner des maximes, mais le conseil est hors de portée. » Mais cela ressemble plus à un aimable regret qu'à une invitation formelle; et, quand madame Geoffrin, s'élançant dans cette voie si vaguement indiquée, riposte en faisant sérieusement espérer sa visite à Varsovie, on sent dans l'esprit du bon prince quelque étonnement de ce hardi projet, mêlé au reste d'un désir sincère de le voir s'effectuer : « Se pourrait-il bien que vous pensiez à réaliser votre voyage de Pologne? Je ne me permets pas encore de le croire, de peur que cela me manque... Mais savez-vous bien que je voudrais déjà faire en sorte qu'il y eût de beaux chemins, de beaux ponts, de bons gîtes, enfin tout ce qu'il faudrait pour que vous ne disiez point : Ah ! le vilain royaume que le royaume de mon fils !

Il n'en faut pas davantage, madame Geoffrin prend feu, et sa résolution est désormais arrêtée. Plus elle y songe, plus elle trouve décidément ce voyage nécessaire; car, dit-elle, « le temps affaiblit tout, et l'insipidité se mettra vite dans notre commerce, quand tout ce que je vous dirai n'aura plus de rapport à tout ce que vous sentez et à tout ce qui vous entoure ». Aussi fixe-t-elle dès ce moment la date de son départ; elle quittera Paris le 1er avril 1766, et « ira doucement, tant que terre la pourra porter, jusqu'au pied du trône » de son Roi bien-aimé. Elle a tout pesé, tout prévu : sa santé est parfaite; elle n'est « ni peureuse, ni difficile sur les délicatesses des femmes »; elle a interrogé sa bourse, et constaté qu'elle lui permettait cette dépense sans faire de folie. Enfin elle pose ses conditions, aussi prudentes que modestes : elle ne réclame « rien du côté de la vanité; l'incognito est ce qu'il lui faut »; mais elle désire une petite chambre où elle sera tranquille et où le Roi viendra lui faire visite lorsqu'il aura quelques moments

de loisir. Elle ne restera que deux ou trois mois au plus, et rien ne la retiendra davantage. Enfin elle veut être assurée que « cette offrande qu'elle fait à l'amitié en quittant sa maison » sera agréable non seulement au souverain, mais à ceux qui l'entourent, et qu'elle n'aura aucun ennui à craindre de ce côté. Un dernier point, bien que secondaire, la préoccupe assez vivement, car elle y revient à plusieurs reprises : aura-t-elle de bonne eau à boire? Elle rappelle qu'elle en boit beaucoup, en se levant, en se couchant, à tous ses repas, et « quand elle en trouve de bonne, elle ne demande rien autre chose ». Sur ces questions variées, il lui faut l'avis de Stanislas-Auguste, « aussi sincèrement exprimé que s'il parlait tout seul enfermé dans son cabinet », et elle conclut par cette adjuration : « Franchise, franchise, franchise[1] ! »

A cette lettre, curieux mélange de sentimentalisme et de sens pratique, Stanislas-Auguste répond enfin par une invitation péremptoire. Il est bien un peu inquiet pour sa vieille amie d'un déplacement si lointain vers un pays encore « barbare » : mais ces affectueux scrupules ne prévalent pas contre le plaisir réel qu'il se promet de la voir à sa cour; et il énumère toutes les dispositions qu'il compte prendre pour qu'elle y soit aussi bien que possible, et n'ait pas lieu de « regretter sa course ». Elle sera logée au château, de plain-pied avec lui, elle aura une voiture à ses ordres, elle dînera et soupera avec le Roi chaque fois qu'il ne sera pas « en représentation », car elle sera dispensée une fois pour toutes des cérémonies publiques; elle verra chez elle qui elle voudra, « et la voir sera une faveur ». Aucun détail n'est oublié par cet excellent fils : « Vous serez abreuvée, dit-il, d'une eau légère, fraîche et claire, vous verrez dedans comme dans moi! » Quant à l'entourage du souverain, madame Geoffrin n'a nul désagrément à redouter, bien au contraire : elle trouvera dans les quatre frères du Roi « de fort honnêtes gens », fort droits et fort dévoués; ses « vieux oncles » meurent d'envie de la connaître; enfin, ajoute-t-il, « toutes les jeunes femmes qui m'appartiennent (*sic*) s'empresseront d'être bien avec vous; et je vous promets que vous ne verrez que bonne compagnie, et pas grande. »

1. 7 mai 1765.

Il ne restait plus qu'à préparer les moyens et à régler les étapes d'une expédition qui, surtout pour la seconde moitié du trajet, ne laissait pas d'être assez hasardeuse. Les routes en Pologne, au siècle dernier, étaient plus que rudimentaires, et, à cet égard, les craintes de Stanislas-Auguste sur l'état de son « vilain royaume » étaient parfaitement justifiées. Peu commode pour toute femme de l'âge de madame Geoffrin, l'entreprise semblait plus audacieuse encore pour une personne d'habitudes à ce point sédentaires, que, d'après son aveu, elle n'avait « pas découché une seule fois au cours des dix dernières années ». Même lorsqu'elle était plus jeune, c'est bien juste si elle s'absentait trois fois dans l'année, et pour vingt-quatre heures à peine. « On ne sait pas assez, disait-elle un jour à d'Alembert, qu'il n'y a point de meilleur air que Paris. — Vous devez, reprit-il, en être d'autant plus sûre, que vous n'en avez jamais respiré d'autre. » Aussi avait-elle coutume de blâmer durement le goût des voyages qui commençait à se répandre en France. Elle déclarait cette nouvelle mode funeste pour tout le monde, et spécialement pernicieuse pour les jeunes gens : « Ils ne font, disait-elle, que prendre le mauvais de chaque pays... Nous envoyons nos enfants dans les pays étrangers; ils nous envoient les leurs; et ils reviennent tous pires qu'ils n'étaient partis! »

On ne s'étonnera donc pas qu'elle ait gardé son projet secret le plus longtemps possible, et que nul, parmi ses intimes, n'en ait reçu la confidence. Mais il fallait organiser de longue main les préparatifs du départ. Près d'un an à l'avance elle commande chez son carrossier la berline large et solide, qui doit rouler, l'espace de onze cents lieues en comprenant le retour, sur les affreux chemins que l'on sait. Puis ce sont les emplettes, les arrangements de toutes sortes, qui l'obligent presque chaque jour à sortir de chez elle, lui font courir les rues avec une sorte de fièvre. Car ce voyage est devenu la grande affaire de sa vie; elle ne cesse d'y penser; elle s'entraîne progressivement pour les fatigues futures. « Je suis dans ce moment, écrit-elle joliment[1], comme les petits oiseaux

1. Lettre du 7 août 1765.

qui s'essayent à voler... Depuis un mois, j'ai fait plus de cent lieues, en allant à dix, à quinze, à vingt lieues de Paris! »

Ces allures insolites excitent nécessairement les soupçons de ses amis, et, de toutes parts, on commence à lui demander si ce ne sont point là des préliminaires pour un plus grand voyage. « Alors, je me redresse, je fais la petite bouche et je réponds en style d'oracle : Il n'y a rien d'impossible[1]. » Bientôt la nouvelle devient une certitude, et c'est dans toute la ville une curiosité, une stupéfaction générales. Les bruits les plus divers circulent dans le public. Les uns attribuent à cette « démarche extraordinaire[2] » un motif secret de haute politique et veulent à tout prix voir dans madame Geoffrin un diplomate en jupons chargé d'une mission confidentielle auprès des cours du Nord. D'autres imaginent des merveilles de contes de fées et affirment avec les gazettes que le roi de Pologne, « par une galanterie bien digne d'un monarque délicat », fait construire à Varsovie une maison toute semblable à celle de la rue Saint-Honoré, distribuée et meublée exactement de même, de sorte qu'en y mettant le pied elle pourra croire entrer chez elle[3]. Quant aux convives des célèbres dîners, la surprise se nuance, chez la plupart, d'une indignation contenue, comme si cette longue absence constituait une infidélité à leur égard, un manquement professionnel, les privait en quelque sorte d'un droit sur lequel ils devaient compter.

Des objections et des mécontentements, madame Geoffrin ne se soucie guère. Elle connaît trop ses philosophes pour croire qu'ils lui garderont rancune et qu'à son retour leur bouderie tiendra devant la gracieuseté de son accueil et la séduction de ses bons dîners. Aussi la voyons-nous, jusqu'au jour du départ, presque uniquement affairée à régler les détails de son itinéraire, avec le soin et l'attention qu'un ministre peut apporter à conclure une convention diplomatique. La question des étapes est minutieusement étudiée et donne lieu à de longues discussions. Le principal point en litige est de

1. Lettre du 7 août 1765.

2. Thomas, *Éloge de madame Geoffrin*.

3. *Mémoires secrets*, mai 1766.

savoir si elle passera par Berlin ou par Vienne. Stanislas-Auguste paraît avoir d'abord proposé Berlin : et Grimm, l'un des plus intimes amis de madame Geoffrin, insiste vivement en ce sens, affirmant qu'elle y sera reçue à bras ouverts : en mettant pied à terre, elle trouvera le roi de Prusse qui l'invitera à venir voir ses châteaux de Sans-Souci, elle causera avec lui une couple d'heures, elle le fera « dégoiser » tout à son aise, et, en partant, elle lui accordera « ses entrées du mercredi ». Mais cette flatteuse perspective ne suffit pas à la séduire, et à aucun prix elle ne veut entendre parler d'aller rendre visite au Grand Frédéric, contre qui elle nourrit de fortes préventions. Elle ne le voit, en effet, « ni grand homme ni homme vertueux... Dans cinquante ans, on ne parlera plus de lui... Sa figure, qui est fort vilaine, n'excite point sa curiosité, et elle ne serait pas plus satisfaite s'il lui montrait son âme et son cœur[1] ». D'ailleurs, elle ne se fie guère aux belles assurances de Grimm. Frédéric n'aime guère à se montrer aux femmes, et, quoi qu'elle le soit, dit-elle, « aussi peu qu'il soit possible de l'être quand on l'a été une fois », elle a encore cependant « le bout d'une cornette et d'un cotillon ». Elle aurait une banale audience de quelques minutes, et ce n'est pas ainsi qu'elle aime voir les hommes en général, et particulièrement les rois[2]. Pour toutes ces bonnes raisons, elle n'ira pas à Berlin, et elle s'arrêtera à Vienne, où l'impératrice Marie-Thérèse manifeste une incroyable envie de faire sa connaissance.

Ce qui achève sans doute de la déterminer à ce parti, est la perspective d'avoir, pour cette première période de l'expédition, un compagnon de route, le comte de Loyko, envoyé du roi de Pologne en France avec mission de notifier son avènement, et qui devait regagner Varsovie en mai 1766. Stanislas-Auguste avait songé à lui pour tenir compagnie à sa vieille amie, et il le représente comme « un excellent conducteur de voyage, ni trop lambin, ni trop pressé, aimant fort ses aises, d'un bon caractère », bref, possédant toutes les qualités de l'emploi. Les attentions du roi ne se bornent

1. Lettre du 19 août 1765.

2. Lettre à d'Alembert, 28 juillet 1766.

pas à cette recommandation. Il s'occupe en même temps à faire réparer tant bien que mal « les mauvais ponts et les mauvais pas », et il promet d'envoyer à Vienne un officier de sa maison, qui s'efforcera de rendre le trajet jusqu'à Varsovie le moins désagréable possible.

III

Tant de pourparlers, ces escortes, ces apprêts de tous genres, donnent au voyage de madame Geoffrin l'allure d'un déplacement princier : et son départ, comme le dit justement M. de Moüy, a lieu avec une solennité qui fixe les yeux de l'Europe entière. C'est le mercredi 20 mai 1766 qu'elle se mit en route dans la vaste berline à laquelle on travaillait depuis un an. Elle n'y avait pour compagnie que ses deux femmes, car le comte de Loyko, qui décidément « aimait fort ses aises », se faisait voiturer à part dans son propre carrosse. Au reste, les lettres de madame Geoffrin ne parlent guère de ce diplomate, et il semble que sa société ait ajouté peu de chose à l'agrément du voyage. Ce ne sont pas davantage les beautés de la nature dont la contemplation l'aide à tromper la longueur du chemin. C'est une sorte d'attrait qui la laisse tout à fait insensible; et, dans sa correspondance, rien ne donne à supposer que cette Parisienne endurcie, qui n'avait jamais vu d'autre horizon que celui de sa ville natale et de la banlieue avoisinante, se soit avisée, pendant ces trois semaines de carrossée à travers les plus jolies contrées de l'Europe, de mettre la tête à la portière de sa voiture pour admirer le paysage. Ce qui l'occupe et l'amuse, c'est le spectacle des hommes; et son esprit vif et curieux a bien assez à faire d'observer, chez les habitants des divers pays qu'elle parcourt, les coutumes, les mœurs et les traits de caractère. Elle s'emploie ainsi, comme elle dit, à « garnir son magasin de réflexions et de comparaisons pour le reste de sa vie ». Quand elle n'a rien autre à faire, elle écoute la conversation de ses femmes, « qu'elle a priées de causer entre elles en toute liberté », et qui disent souvent des choses dont elle est « fort

divertie ». Elle a bien aussi emporté quelques livres, mais c'est un bagage inutile, car, « sauf celui des postes », elle n'en ouvre aucun.

Tels quels, ces plaisirs suffisent à la maintenir parfaitement gaie et de belle humeur, et sa santé se soutient aussi à merveille : « J'ai eu pendant tout le voyage, écrit-elle à son ami Bautin[1], ces certaines belles couleurs que j'avais pendant celui du Housset, bien que je n'aie point bu le petit coup, ni chanté la chansonnette. » Après un arrêt de quatre jours à Durlach, chez le margrave et la margravine, qui lui font les honneurs de leur petite cour « magnifique et servie à la française », et où elle remporte « un premier petit succès » dont elle se montre fort satisfaite, elle se remet en route pour Vienne. Elle y parvient enfin le samedi 7 juin; et là commence véritablement la période triomphale de sa vie.

Le bruit de sa prochaine arrivée s'y était répandu à l'avance, et, depuis quinze jours déjà, le premier ministre, M. de Kaunitz, avait donné ordre à toutes les postes de l'Empire de le tenir au courant de la marche d'une si illustre voyageuse. Aussi dès le lendemain de son débarquement, sa chambre est à peine ouverte, qu'elle est envahie par une foule de pages et de messagers envoyés pour la complimenter, savoir de ses nouvelles et la prier à dîner. A onze heures du matin, « les ambassadeurs de toutes les cours », et les nombreux seigneurs qu'elle a reçus à Paris et dont elle se souvient à peine, viennent lui présenter leurs hommages. Le prince Galitzin la supplie de quitter son auberge pour venir loger chez lui, et, sur son refus obstiné, il lui envoie tout ce qui peut lui manquer, met son carrosse à ses ordres, et lui fait porter chaque matin du « café à la crème ». Enfin elle est la reine du jour; et elle en savoure la jouissance. « Vous autres, écrit-elle gaiement, qui vous moquez de moi toute la journée, vous seriez confondus, si vous voyiez le cas que l'on fait de moi ici[2] ! »

Au milieu de tant d'honneurs, elle n'oublie ni ses amis, ni même sa famille. Une lettre qu'elle adresse à sa fille, le lendemain de son installation à Vienne, retrace avec une verve

1. Receveur général des finances.

2. Lettre à M. Bautin, 12 juin 1766.

familière le tableau des derniers jours de son voyage et décrit ses impressions d'arrivée :

« VIENNE, 8 JUIN 1766. — Je suis débarquée ici hier au soir, après dix-huit jours de marche. Il y aura mercredi prochain trois semaines que je suis partie de Paris : en rabattant les quatre jours de séjour[1], je vois que l'on peut faire le trajet de Paris à Vienne en quinze jours.

» Je suis arrivée en très bonne santé, ainsi que mes gens; je suis très contente d'eux. Si la patience et la douceur sont des vertus d'habitude, il est sûr que l'ami Burigny[2] sera très bien traité à mon retour, au moins pendant un mois. Car en partant de Paris, j'ai pris une résolution décidée de souffrir patiemment les inconvénients du voyage, et de bien traiter mes gens afin qu'ils me traitassent bien. Vous allez voir si je me suis tenu parole. Je me lève tous les jours à quatre heures, je vais tout doucement à la porte de Marianne et de Nanette : je fais toc-toc, et je dis d'une voix flûtée : « Les belles demoiselles sont-elles éveillées? Ont-elles bien dormi? » Quand elles ont répondu : oui, je les prie très poliment de vouloir bien prendre la peine d'aller éveiller les beaux messieurs. Ces beaux messieurs sont Nanteuil et Pichard. Ce dernier ressemble à Sancho-Pança comme deux gouttes d'eau. Quand on est venu me dire que les beaux messieurs ont fait graisser la voiture, et que les belles demoiselles sont prêtes, je dis : « Voilà qui est bien », je monte en voiture, et nous allons. A la dînée, je ne suis occupée que du dîner des beaux messieurs et des belles demoiselles, et nous remontons en carrosse. A la couchée, j'en fais autant : et nous voilà tous en bonne santé, et très contents les uns des autres.

» En arrivant à Vienne, j'ai trouvé l'homme du roi de Pologne, qui est un homme très poli, qui a le titre de capitaine, qui amène avec lui meubles, vaisselle, cuisine, et généralement tout ce qu'il me faut, et plus qu'il ne me faut, pour faire le voyage très commodément. Je reste ici jusqu'au jeudi

1. A Durlach.

2. Lévesque de Burigny, membre de l'Académie des Inscriptions, intimement lié avec madame Geoffrin, qui l'aimait beaucoup et le grondait sans cesse.

12, et je serai à Varsovie le 20 ou le 21. J'ai trouvé une lettre du roi, que ce monsieur m'a remise, la plus tendre et la plus touchante qu'il soit possible d'imaginer. Je partage bien l'impatience qu'il me témoigne de me voir.

» Vous méritez bien d'être traitée comme mes belles demoiselles. Je vous dis donc, belle marquise de mon cœur (vous voyez que je vous donne le *cœur*, de plus qu'à elles), je vous dis donc que jusqu'à ce moment-ci, je ne dois point me repentir de mon voyage. Je ne vous donnerai plus de mes nouvelles que quand je serai arrivée à Varsovie. J'ai reçu une lettre de vous datée du 25, dans le moment que vous alliez partir pour Méry. Je vous ai écrit de Strasbourg et de Mannheim ; croyez qu'il ne m'a pas été possible de vous écrire plus souvent.

» Envoyez chez madame la duchesse de la Vallière l'assurance de mes tendres et respectueux hommages, et faites-lui dire que j'ai soupiré tous les dimanches au soir en pensant que je n'étais pas à ses pieds. Ses lentilles ont eu une petite part au soupir : je l'avoue d'autant mieux que ce petit sentiment de gourmandise ne déplaira pas à madame la duchesse.

» ... Je crois bien que vous devez être fort ennuyée d'entendre parler de mon voyage. Mais il faut espérer que dans peu on n'en parlera plus. Mon retour le justifiera[1]. »

A défaut de l'accent de tendresse maternelle, que madame Geoffrin semble avoir réservé à son « fils adoptif », mais qu'on ne trouve jamais dans ses relations avec sa fille, cette lettre respire une bonne humeur et une sincère allégresse, qui ne se démentiront pas pendant les premiers mois du voyage. Dans la lettre ci-après, qu'elle adresse deux jours plus tard à Gentil-Bernard, cette satisfaction se double d'une certaine enflure de vanité dont on a le droit de sourire, mais qui, disons-le à son excuse, était un travers partagé par les plus illustres de ses contemporains. Grimm, Diderot, Voltaire, tout le clan philosophique, malgré l'indépendance de leurs idées, ressentent pour les têtes couronnées un goût et une admiration qui les font « pâmer de tendresse » à la plus légère marque de sympathie ; madame Geoffrin ne saurait

1. Archives d'Estampes.

être plus sévèrement jugée que tous ces grands esprits. Voici les principaux passages de sa lettre :

« 10 juin 1766 — ... Je suis à Vienne comme j'étais à Paris. Ma chambre ne désemplit pas, et je suis engagée pour un mois, si je restais ici. M. de Kaunitz, premier ministre, m'a comblée d'attentions : je vais dîner chez lui aujourd'hui à sa campagne. On me mena hier à une promenade publique, qui est fort belle. L'Empereur était en voiture avec les archiduchesses. Il m'a regardée d'un air très honnête ; quand je l'ai cru passé, il s'est retourné bien vite ; on a crié : « Voilà l'Empereur ! » Il est descendu avec vivacité de sa calèche et est venu à la portière du carrosse où j'étais. Il m'a dit qu'étant obligé de partir la nuit pour aller au camp, il était empressé d'avoir l'honneur de me connaître. Je lui ai demandé en balbutiant comment il était possible que j'eusse l'honneur d'être connue de lui : il m'a répondu des choses si flatteuses, que je n'ose les répéter. Je n'ai jamais été si bête, par l'extrême surprise où j'ai été de voir un Empereur à la portière de mon carrosse, dont il n'a pas voulu me permettre de descendre !

» L'Impératrice-Reine m'a fait dire par le prince de Kaunitz qu'elle voulait me voir. Je dois aller demain à sa maison de campagne pour lui être présentée... Les politesses et les attentions que je reçois sont inimaginables. Les dames aussi sont fort honnêtes. Je n'ai encore rien vu de la hauteur des Autrichiens, ni de l'étiquette dont on parle tant.

» Adieu. Malgré tant de brillants succès, je serai très aise de vous revoir au coin de mon feu[1]. »

La présentation à l'Impératrice eut lieu en effet le lendemain, à Schœnbrunn, où Marie-Thérèse se trouvait avec tous ses enfants. L'archiduchesse Marie-Antoinette, alors âgée de douze ans, frappa particulièrement madame Geoffrin, qui la trouva « belle comme un ange », et, assure-t-on, laissa échapper à mi-voix, cette exclamation : « Voilà une petite archiduchesse charmante ; je voudrais bien l'emporter avec moi ! — Emportez ! emportez ! », répondit en souriant l'Impératrice, qui recommanda ensuite à madame Geoffrin « d'écrire en France qu'elle avait vu cette petite et qu'elle la trouvait

1. Archives d'Estampes.

belle[1] ». Ce souvenir ne fut sans doute pas étranger à la bienveillance que la « petite archiduchesse », devenue reine de France, témoigna par la suite à madame Geoffrin. Bien longtemps après cette scène, la rencontrant à l'exposition des tableaux du Louvre, Marie-Antoinette, qui était accompagnée de la comtesse de Provence, s'avança vers elle de l'air le plus gracieux et, lui montrant Madame ; « Voulez-vous bien, lui dit-elle, que *je vous présente* ma belle-sœur[2] ? » Madame Geoffrin, ce jour-là, put se croire de dix ans plus jeune, à l'époque glorieuse où elle passait ses journées avec des souverains, et voyait un Empereur debout à la portière de son carrosse.

Il faut pourtant s'arracher aux enchantements de Vienne :

« Enfin, écrit-elle le 12 juin à sa fille, j'espère pouvoir quitter Vienne demain, et ce ne sera pas sans regret. Je crois rêver, quand je vois la façon dont je suis traitée. La cour et la ville m'ont comblée de bontés. J'ai vu l'Empereur, l'Impératrice-Reine, les archiducs et les archiduchesses, avec la même aisance que je vois les personnes qui me font l'honneur de venir chez moi. Toute la famille impériale, chacun en particulier, m'a dit les choses du monde les plus flatteuses : je leur ai à tous baisé la main. M. le prince de Kaunitz, premier ministre et puissant ministre, m'a comblée d'attentions. Je n'ai presque point quitté sa maison, qui est la meilleure et la plus brillante que l'on puisse imaginer. Il a une sœur veuve qui en fait les honneurs d'une façon charmante.

» ... Je me porte parfaitement bien, et mène la vie la plus agitée qu'il soit possible. Tous les jours, de grands dîners qui sont excellents. Toutes les après-midis, des visites chez des femmes charmantes, et dont je suis reçue avec des grâces infinies. Je passe toutes mes soirées chez le prince de Kaunitz, où toute la meilleure et la plus grande compagnie se rend, et où l'on est aussi à son aise que si l'on était chez soi. Vous voyez, belle marquise, que vous avez une mère qui est digne d'avoir cet honneur[3]. »

1. Lettres de madame Geoffrin à M. Bautin, 12 juin 1766.

2. Correspondance de La Harpe. — 1775.

3. Archives d'Estampes.

Le prince de Kaunitz, dont le nom revient fréquemment dans les lettres qu'on vient de lire, et qui fut sans doute un des meilleurs ministres qu'ait eus, au siècle dernier, la monarchie autrichienne, paraît avoir été un personnage assez original, et qui ne prodiguait pas à tout le monde les « attentions » dont se vante madame Geoffrin. Le baron de Gleichen, qui a vécu dans son intimité, le représente comme « grand, bien fait, recherché dans sa parure, ridicule par sa perruque à cinq pointes », grave et raide dans son maintien, fortement imbu de sa supériorité, et faisant en général peu de frais pour ses hôtes, quel que fût leur rang. « A la fin du repas, on lui portait un miroir, avec tout un attirail de dentiste, et il faisait sans cérémonie une longue toilette de bouche devant toute la compagnie. Accoutumé à se retirer à onze heures du soir, il ne se gênait ni pour un archiduc, ni même pour l'Empereur, et, s'il se trouvait encore à cette heure au billard, il lui tirait sa révérence et le plantait là. » Un ambassadeur qui dînait chez lui pour la première fois, ne se trouvant pas encore dans le salon quand le prince y entra, celui-ci, sans attendre une minute, fit servir et se mit à table. Il est vrai que le lendemain il fit retarder son dîner pour un maître de ballets, qui n'était pas arrivé à l'heure fixée. Ce dernier trait, qui eût pu rabattre l'orgueil de madame Geoffrin à se voir si bien traitée, ne parvint sans doute pas à ses oreilles ; et rien ne gâta sa joie innocente d'être reçue, comme elle dit, par le premier ministre, avec autant de distinction que si elle eût été « la princesse de Trébizonde ».

IV

Sur le départ de Vienne et le trajet de cette ville jusqu'à Varsovie, nous n'avons que peu de choses à dire, les lettres de madame Geoffrin étant à ce sujet fort sobres de détails. Le capitaine Bachone, que Stanislas-Auguste avait expédié au devant de sa vieille amie, afin de lui servir de guide et de préparer ses gîtes « à cheval, à pied, en voiture, partout où il faudra », fit à coup sûr de son mieux pour aplanir les diffi-

cultés de la route. Mais il ne semble pas que, malgré ses consciencieux efforts, il ait entièrement réussi dans sa tâche. Dans une lettre écrite plusieurs années après son retour, madame Geoffrin énumère avec une juste fierté les obstacles qu'elle eut à surmonter au cours de ses dernières étapes, « les chemins qui n'en étaient pas, les couchées dans des étables d'où il fallait faire sortir les bestiaux pour faire de la place, le pain immangeable, l'eau détestable [1] », et autres incommodités, qui eussent sans doute rebuté une moins intrépide voyageuse. Mais elle ne s'en inquiétait guère ! Quand elle était dans les mauvais chemins, elle se disait que « d'autres y avaient passé avant elle », et cette pensée suffisait à lui donner du courage. « Et puis surtout, dit-elle, j'avais *un objet*, et cet objet me faisait oublier chaque jour celui qui avait précédé ; je ne sentais jamais que le mal du moment, et encore je le sentais peu. »

Cette traversée parmi des régions encore barbares dura dix longues journées. Partie de Vienne, le 13 juin au matin, ce fut seulement le 22 au soir que madame Geoffrin atteignit cette terre promise, gagnée au prix de tant de fatigues, objet de si brillantes espérances. Les premières semaines du séjour à Varsovie furent un continuel et parfait ravissement. Voici en quels termes, le surlendemain de son arrivée, elle décrit à sa fille l'accueil du Roi de Pologne et la place qu'elle occupe à sa cour.

« VARSOVIE, 24 JUIN 1766. — Je suis arrivée ici le 22 sur les cinq heures du soir. Il y a eu un mois le 21 que je suis sortie de Paris, et j'ai vu et fait bien des choses depuis ce temps-là ! J'ai accompli ce voyage dans la plus parfaite santé ; le changement d'air ni les différentes eaux ne m'ont rien fait ; je suis arrivée à Varsovie comme si j'étais sortie de mon fauteuil. J'ai été très heureuse et très amusée à Vienne ; mais ici je suis dans le délice !

» J'ai été reçue avec des transports de joie et de reconnaissance de la part du Roi, que je ne puis rendre. Je ne parle pas de ce qui pouvait flatter mon amour-propre, je ne suis

1. Lettre à madame Necker — 11 juillet 1772.

occupée que de ce qui touche mon cœur ; et il ne lui reste rien à désirer de celui du Roi,

» Ce roi est charmant ! Il est adoré de tout ce qui l'environne. Je suis logée magnifiquement et très commodément, de plain-pied à l'appartement du Roi. J'ai une cour brillante, des seigneurs vieux et jeunes, toute la maison du Roi à mes ordres. Les dames aussi me traitent fort bien.

» *Que me manque-t-il donc ? Allons, saute, marquis !*

» J'espère, belle marquise, que vous voudrez bien prendre part à mes succès. Comme je n'ai pas un moment à moi, en me levant cependant tous les jours à cinq heures du matin, je ne pourrai pas écrire pour le plaisir d'écrire. Ainsi je vous prie de faire dire de mes nouvelles à tous mes amis, en les assurant, comme cela est très vrai, qu'ils sont toujours présents à mon esprit, et que je les sens dans mon cœur.

» Je ne vous en dirai pas plus long, madame, ma belle marquise, parce que malheureusement tout le monde se lève presque aussi matin que moi, et qu'à huit heures ma chambre est pleine [1]. »

Quelques jours plus tard, elle revient sur le même sujet, et fait de son arrivée au palais un assez pittoresque tableau :

« ... Si l'on a parlé de mon voyage à Paris, je vous assure qu'on en a encore plus parlé à Vienne. Toutes les dames me disaient qu'il n'y aurait rien qu'elles ne donnassent pour voir le premier instant de mon entrevue avec le Roi. Elles auraient été satisfaites !

» Quand j'ai vu le Roi au bas de son degré, criant : « Voilà maman ! » et me saisissant entre ses bras, le battement de cœur m'a pris si fort, et le tremblement dans les jambes, que je serais tombée si le Roi ne m'avait soutenue. Vous allez croire que la tête me tourne, mais non, elle ne me tourne pas. Je sens vivement ce que je sens, mais cela ne change rien à mon plan. Quelques tentatives que l'on ait déjà faites, je quitte Varsovie le 1er septembre, et je serai à Paris le 15 octobre [2]. »

Pendant les semaines suivantes, les lettres de madame

1. Archives d'Estampes.

2. Lettre à la marquise de la Ferté-Imbault. — Archives d'Estampes.

Geoffrin à sa fille se succèdent avec une régularité dont elle n'est guère coutumière. On devine, à les lire, qu'elle est réellement heureuse, qu'elle se plaît à épancher sa joie au dehors, et peut-être aussi qu'elle tient à justifier après coup, par le récit de ses succès, sa détermination d'aller chercher si loin les hommages du « plus charmant des Rois ». Voici encore deux lettres dont le ton de gaieté soutenue révèle un contentement sans mélange :

« VARSOVIE, 30 JUIN[1]. — Ne voilà-t-il pas que j'ai reçu ici un placet de votre galérien qui m'a coûté neuf francs de port ! Il signe : « Louis-Léopold-Casimir-César de Barbeine, natif de Détain, en Lorraine, sur les galères du roi à Brest. » Ordonnez chez moi que l'on ne m'envoie que les lettres de mes amis, et que, quand on verra de gros paquets, on les garde. Non seulement je paie le port des lettres que je reçois, mais il faut encore payer le port de celles que j'écris, jusqu'à la frontière de France. Je ne regrette pas l'argent quand je paie des lettres qui me font plaisir, mais neuf francs pour un mémoire de galérien, cela est un peu amer !

» ... Je jouis ici de toutes les satisfactions possibles pour mon amour-propre et pour mon cœur. Comme ma modestie ne me permettrait pas de dire moi-même à quel point sont mes succès dans tous les genres, je ferai à mon retour à Paris comme dans les grands romans de chevalerie, je prendrai un écuyer pour les raconter. Avant mon départ de Paris, on avait voulu me faire peur des oncles du Roi : je suis comblée, accablée de leurs attentions, de leurs soins, et même de leurs marques d'amitié ; ils ont en moi la confiance la plus parfaite sur toutes les choses les plus intéressantes. Je suis aussi à mon aise avec tout ce qu'il y a de plus considérable que je le suis au coin de mon feu avec mes amis les plus familiers. Et il y a ici de très grands seigneurs et des gens de beaucoup d'esprit. Il y a entre autres le Palatin de Russie[2], oncle du Roi et père de la princesse Lubomirska que vous avez vue à Paris, qui est un homme du plus grand mérite, et qui a la

1. Archives d'Estampes.

2. Prince Czartoryski.

représentation d'un souverain. Il possède des richesses énormes. Il a un fils charmant, que l'on nomme le prince Adam[1], qui a de l'esprit comme un ange et est plein de grâce. Je le caresse toute la journée à mon plaisir, et je le gronde aussi.

» Je m'arracherai de ce palais d'Armide le 1er septembre... Je crois bien que personne ne fera dire au Burigny des *burinettes* comme moi! Qu'il ne m'écrive pas; je sais d'avance tout ce qu'il me dirait, et je l'aimerais ni plus ni moins.

» Adieu, belle marquise, dont les beaux yeux me font mourir d'amour. »

« 8 JUILLET. — ... Il est très vrai que les voyages sont très sains. J'en suis une preuve. Je me porte parfaitement bien, et je reçois sans cesse, des hommes comme des dames, des compliments d'admiration sur mon beau teint, comme si je n'avais que quinze ans! Je vis ici comme à Paris. Je me lève tous les jours à cinq heures; je bois mes deux grands gobelets d'eau chaude; je prends mon café; j'écris quand je suis seule, ce qui est rare; je me coiffe en compagnie; je dîne tous les jours avec le roi, chez lui, ou chez les seigneurs avec lui. Je fais des visites les après-dînées; je vais au spectacle, je rentre chez moi à dix heures; je bois mon eau chaude, et je me couche. Et le lendemain matin, je recommence la même chose. Je mange si peu à ces grands dîners que je suis souvent obligée de boire un troisième verre d'eau pour apaiser ma faim. Je dois à la sévérité de ce régime ma bonne santé: j'y serai fidèle jusqu'à la fin de ma vie[2]. »

V

Les « attentions » si flatteuses dont madame Geoffrin se glorifie dans ses lettres, l'éclat vraiment inouï des honneurs rendus à cette « très petite particulière », comme elle s'intitule elle-même, par les souverains des deux royaumes aux-

1. C'est ce prince Adam Czartoryski, qui, dans les lettres du Roi à madame Geoffrin, est désigné sous le pseudonyme d'*Alcibiade*.

2. Archives d'Estampes.

quels elle rend visite, ne pouvaient manquer de frapper l'imagination publique; et, parmi les habitués du salon de la rue Saint-Honoré, quelques-uns, éblouis de cet accueil triomphal, en tirent des conséquences singulièrement exagérées. Non contents d'admirer l'amie dévouée et courageuse qui, en dépit de son âge et des fatigues du chemin, s'en va « au bout du monde jouir de la familiarité d'un grand roi », ils veulent voir en elle une sorte d'apôtre de la civilisation et de la tolérance, un ambassadeur chargé de je ne sais quelle mission extraordinaire pour le service de l'humanité. Marmontel se distingue surtout par son exaltation, et la lettre qu'il adresse à Varsovie, dans le courant de juillet, attribue au voyage de madame Geoffrin, en termes bizarrement ampoulés, les résultats les plus improbables : elle va réaliser le plan de l'abbé de Saint-Pierre pour la paix universelle; les souverains, gagnés et convertis par elle, ne songeront plus désormais qu'au bonheur des peuples dont ils seront les pères bienfaisants, et l'âge d'or, grâce au triomphe de la vertu, régnera enfin sur la terre! Un langage si excessif ne pouvait manquer de faire sourire celle à qui il s'adressait, et la réponse que madame Geoffrin fit à ce dithyrambe sent un peu le persiflage :

« Non, mon voisin [1], lui dit-elle, non, pas un mot de tout cela! Il n'arrivera rien de ce que vous pensez; toutes choses resteront en l'état où je les ai trouvées... Mon expérience et mes réflexions m'ont persuadée que les hommes ont été, sont et seront toujours les mêmes. Tout ce qui a l'apparence de la singularité les révolte d'abord, ou ne leur plaît que quelques moments. Le mot d'amitié, dont les effets sont agréables, leur fera toujours souhaiter de rencontrer ce sentiment, sans se soucier de le sentir. » Après quoi, elle parle avec modestie de ses « petits succès de passage », qu'elle attribue pour la plus grande part à la « curiosité »; et elle conseille enfin à son voisin de ne plus se laisser emporter par « son imagination poétique et philosophique », qui lui fait prendre ses rêves pour des réalités.

L'auteur des *Contes moraux* n'était pas seul, au reste, à

1. Marmontel logeait alors chez madame Geoffrin.

fonder de grandes espérances sur les belles relations de l'amie des philosophes. Voltaire, à deux reprises différentes, pendant le séjour à Varsovie, crut devoir s'adresser à elle, « au nom du genre humain », pour la supplier de déterminer « un grand roi à secourir la vertu », tout en contribuant à « extirper la plus horrible superstition ». La première fois, il s'agissait de l'affaire des Sirven, pour lesquels Voltaire réclamait la souscription de Stanislas-Auguste. Madame Geoffrin fit volontiers la commission et joignit même le « denier de la veuve » au don de la munificence royale. Mais le philosophe était insatiable, et, la requête à peine accordée, il écrivit de nouveau à madame Geoffrin pour implorer l'intercession du roi de Pologne en faveur du chevalier de la Barre, que le tribunal d'Abbeville avait condamné pour sacrilège à être brûlé vif. Cette seconde lettre n'eut pas le même succès que la première : Madame Geoffrin la déclara « plate et commune », et ne fit nul effort pour mettre en mouvement l'influence, d'ailleurs douteuse, de Stanislas-Auguste au profit du protégé de Voltaire. « Quand il a quelque chose dans la tête, il est hors de lui, dit-elle assez dédaigneusement du patriarche de Ferney. Le jugement d'Abbeville le rendra fou ! »

Heureusement pour le repos de madame Geoffrin, toutes les lettres qu'elle reçoit de Paris ne sont pas inspirées par le désir philanthropique d'utiliser « son influence auprès des cours du Nord »; et la plupart de ses amis se contentent de lui exprimer simplement, avec un accent de sincérité qui la touche, la fidélité de leur souvenir et leur joie de son succès. Tel le bon abbé de Breteuil, chancelier du duc d'Orléans, qui eut à se féliciter d'avoir eu cette pensée, car il reçut en récompense cette jolie réponse, dont je me reprocherais de priver le lecteur. L'abbé de Breteuil était célèbre par sa mauvaise écriture : « Il fait des ronds, dit Grimm, et prétend former des lettres; il écrit comme les autres effacent. » Voici les variations que madame Geoffrin exécute sur ce thème :

« En voyant le griffonnage, plus griffonnage qu'on ne peut dire, de mon délicieux voisin, j'ai dit : On voit bien la peine qu'il s'est donnée pour que cela fût parfait en son genre ! On m'avait annoncé ce chef-d'œuvre en m'apprenant que vous aviez fait tailler une plume pour vous surpasser.

Hélas! il ne fallait pas vous donner tant de peine; la patte du premier chat qui serait tombée sous la vôtre était tout juste ce qu'il fallait.

» Pour donner à cette belle pièce toute la célébrité qu'elle mérite, je l'ai étendue sur une table et j'ai crié : Accourez tous, princes et princesses, palatins et palatines, castellans[1] et castellanes, starostes et starostines, enfin, peuples, accourez; voilà un hiéroglyphe à expliquer et dix ducats à gagner. Tous les États sont arrivés et les ducats me sont restés! Je n'avais pour toute ressource que les sorciers, mais ceux de ce siècle le sont si peu que j'aurais encore perdu mon temps. Tout simplement je me suis adressée à mon cœur. Ce cœur si clairvoyant, qui sent si finement tout ce qui est fait pour le toucher, a deviné tout de suite que ce qui était illisible pour les yeux était très lisible pour lui. Il m'a assuré que ces pieds de mouche exprimaient des témoignages très tendres de l'amitié de mon délicieux voisin. J'ai chargé ce bon déchiffreur de vous répondre d'un parfait retour de ma part. »

Ce billet spirituel eut un vif succès à Paris; il en circula des copies, et, au dire de Grimm, « on n'aurait pas eu bon air de se présenter dans le monde sans l'avoir lu ». D'une allure toute différente est la lettre que madame Geoffrin, quelques jours plus tard, écrit à d'Alembert, le plus cher de ses amis, celui de tous avec qui elle s'épanche avec le plus d'abandon. Le ton en est simple et grave, presque confidentiel; il semble que nous entendions une note nouvelle, à laquelle rien jusqu'ici ne nous a préparés : « Je suis très contente du cœur que je suis venue chercher, dit-elle en parlant de Stanislas-Auguste. Son âme est honnête, ses intentions excellentes, il est laborieux, il désire rendre son peuple heureux; il n'y réussira pas, et, pour lui, il ne le sera jamais... C'est une terrible condition que d'être roi de Pologne! Je n'ose lui dire à quel point je le trouve malheureux... Tout ce que j'ai vu depuis que j'ai quitté mes pénates me fera remercier Dieu d'être née *française* et *particulière*! » C'est le langage même de la raison, et l'on n'y peut rien trouver à

1. Nom donné autrefois en Pologne aux dignitaires qui venaient après les palatins.

redire; mais cette philosophie désabusée n'est-elle pas en désaccord avec le lyrisme d'antan? Et ne sommes-nous pas un peu loin d'« Henri IV et Sully », de « Salomon et la Reine de Saba »?

C'est qu'en effet, entre cette lettre et les précédentes, quelque chose a changé dans l'âme de madame Geoffrin. Le charme qui l'enivrait s'est subitement évanoui, et la réalité a dissipé d'un souffle les rêves ambitieux de cette bourgeoise égarée chez un roi. Sans être grand prophète, il était facile de prévoir que les choses ne pouvaient guère tourner autrement, et que l'inévitable désillusion succéderait tôt au tard à de trop belles espérances. Mais sur les causes exactes de ce revirement, et sur les circonstances où il s'est produit, nous sommes réduits aux soupçons et aux conjectures. Madame Geoffrin n'en parla jamais ouvertement. Outre qu'elle n'aimait pas, à l'ordinaire, entretenir les autres de ce qui l'affectait, son amour-propre, ici, était intéressé à dissimuler les mécomptes d'une expédition conçue et exécutée contre l'avis de ses proches et de ses meilleurs amis. Mettre le public dans la confidence, c'eût été donner raison aux censeurs et aller au devant des railleries. On peut seulement inférer de quelques passages de la correspondance du Roi et de madame Geoffrin, que celle-ci prit ombrage de l'influence exercée sur l'esprit de Stanislas-Auguste par ses « vieux oncles », ces mêmes princes Czartoryski dont elle se louait naguère si fort; qu'elle entreprit une campagne contre eux avec son ardeur coutumière; et que le Roi se vit dans la nécessité de lui faire sentir que l'autorité d'une « mère adoptive » devait avoir des bornes, et que le royaume de Pologne ne se gouvernait pas aussi aisément que le salon de la rue Saint-Honoré.

Ce qui est certain, c'est qu'il y eut entre eux, vers le milieu du mois de juillet, des scènes pénibles, des « orages[1] » même assez violents. Et les choses en vinrent au point que madame Geoffrin déclara un jour à son hôte « qu'elle était restée trop longtemps à sa cour », et qu'elle n'avait plus qu'à regagner Paris. Si un raccommodement intervint, et si elle renonça à cette fuite du plus fâcheux effet, c'est à la bonté

1. Billet du Roi à madame Geoffrin, Juillet 1766.

vraiment touchante de Stanislas-Auguste qu'elle en fut redevable. « Il suffit que vous me trouviez des torts pour que je m'en croie », lui avait-il écrit jadis, à la suite d'une petite querelle où sa « chère maman » n'avait pas eu le beau rôle[1]. Dans cette nouvelle occasion, il appliqua à la lettre cette touchante maxime, oublia sa rancune pour faire les premiers pas, et apaisa à force de douceur la susceptibilité d'une affection qu'il savait aussi sincère qu'elle se montrait parfois despotique. De départ précipité il ne fut plus question, et les instances du roi décidèrent même sa vieille amie à prolonger son séjour un peu au delà du terme du 1er septembre, qu'elle s'était primitivement fixé. La réconciliation fut donc complète. Mais, comme il arrive souvent en pareil cas, la blessure, même cicatrisée, resta longtemps sensible; et, plusieurs mois après, certaines expressions amères échappées à leurs plumes prouvèrent que, chez l'un comme chez l'autre, le souvenir des heures mauvaises était demeuré cuisant. « Tous mes mécontentements, écrit madame Geoffrin, n'ont point influé sur mes anciens sentiments. Cependant j'ai tout vu, tout su, tout ressenti ! » Et elle parle un peu plus loin de « la grande différence qu'elle a trouvée entre les lettres et les actions ! — « Je sais bien, malgré tout, que vous m'aimez, riposte le Roi sur le même ton, mais vous me faites souvent et cruellement souffrir ! »

Ces allusions à leurs querelles ne se trouvent que dans les lettres échangées entre les deux intéressés. Rien n'en transpire au dehors. Dans la correspondance qu'elle entretient avec sa famille et ses amis de Paris, madame Geoffrin non seulement ne souffle mot de cette histoire, mais s'efforce de parler de son séjour avec le même enthousiasme. Il est facile néanmoins, pour qui lit entre les lignes, de reconnaître, à son accent, qu'une crise profonde a bouleversé ses sentiments intimes, et qu'au brillant mirage du début a succédé une vision des choses plus nette et plus exempte d'illusions. Par une conséquence, fort injuste mais bien humaine, de cette transformation, madame de la Ferté-Imbault fut la première à subir le contre-

1. Voir la Correspondance inédite publiée par M. de Moüy. Lettres du 21 décembre 1765 au 18 janvier 1766.

coup de la nouvelle humeur de sa mère. A dater de cette époque, madame Geoffrin n'écrit presque plus à sa fille; ou, lorsqu'elle lui écrit, au lieu des lettres détaillées et presque aimables des premiers temps, ce sont des billets secs et laconiques, parfois même aigre-doux. On en jugera par celui-ci, où elle rend, bien à tort, la pauvre marquise responsable du tapage que faisait à Paris le voyage de Pologne.

« VARSOVIE, 7 AOUT 1766. — J'avais bien résolu, belle marquise, de ne plus vous écrire, parce que je vous crois un peu cause du tintamarre qui me déplaît tant! Mais en relisant votre lettre, je l'ai jugée si honnête et si galante, que je me suis trouvée maussade. Pour vous rendre un peu de vos indiscrétions, j'ai fait lire votre lettre au Roi.

» J'ai le cœur déchiré du moment qui s'approche; je n'ai plus que trois semaines ici; cela passe bien vite. Je quitterai le Roi avec bien du regret; il faudra que je pense beaucoup à ce qui m'attend à Paris pour m'engourdir sur ce que je laisse à Varsovie.

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite à votre retour de Méry. Elle est, comme toutes celles que vous m'avez adressées depuis mon départ, remplie de galanterie, de louanges... et même de tendresse. »

Il était certes bien injuste de rendre madame de la Ferté-Imbault responsable du « tintamarre » qui se faisait autour du fameux voyage : et, pour découvrir le vrai coupable, madame Geoffrin n'avait qu'à se rappeler les récits enthousiastes dont certaines lettres, datées de Varsovie, avaient régalé les curiosités parisiennes. C'est par le moyen de cette correspondance, colportée de main en main, lue dans tous les cercles littéraires, communiquée aux faiseurs de chroniques, que l'attention publique n'avait cessé de suivre, des bords lointains de la Seine, les faits et gestes de l'amie de Stanislas-Auguste. « Il n'est question, disent les *Mémoires secrets*, que des fêtes que madame Geoffrin reçoit partout où elle passe » : et Grimm constate de son côté que ce sujet est « l'entretien ordinaire des salons pendant tout le cours de l'été ». Au mois de septembre, le bruit courut que, non contente d'avoir promené sa célébrité à la cour de Pologne, madame Geoffrin se

disposait en outre à partir pour Saint-Pétersbourg, afin d'y répondre à l'invitation qu'elle avait reçue de la Tsarine. La nouvelle était fausse, mais elle reposait néanmoins sur un fond de vérité.

La Grande Catherine, qui, par politique plus encore que par goût, recherchait l'amitié de tous ceux à qui, en France, elle supposait du crédit sur l'esprit public, était en relations suivies avec madame Geoffrin. Les notes de madame de la Ferté-Imbault nous révèlent l'origine de cette liaison, qui remontait à une date assez ancienne. Madame Geoffrin, nous apprend-elle, avait été dans sa jeunesse fort intime avec le prince Cantémir, ambassadeur de Russie en France, et homme de mérite. C'est par cet intermédiaire qu'elle fit la connaissance de la mère de l'Impératrice, la princesse d'Anhalt, « qui se prit pour elle d'une grande passion, et échauffa en faveur de son amie l'imagination de sa fille », alors grande-duchesse de Russie. Il en résulta, entre cette dernière et madame Geoffrin, un commerce de lettres « fort vif et fort curieux », qui se ralentit quelque peu après l'avènement de Catherine, mais ne cessa jamais entièrement. Madame Geoffrin avait reçu de la souveraine la permission de s'exprimer sur toutes choses avec une entière liberté. Du caractère que nous lui connaissons, on peut juger qu'elle en usa. Le baron de Gleichen, qui affirme avoir lu une partie de cette correspondance, aujourd'hui disparue, en donne un exemple assez frappant. Après la mort tragique de Pierre III, lorsque Catherine fit paraître le manifeste destiné à expliquer les circonstances de la mystérieuse disparition de son époux, madame Geoffrin osa mander à l'Impératrice le mauvais effet produit sur le public français par cet essai de justification : « Hélas ! madame, répondit Catherine, sans se montrer aucunement offensée, ce mémoire n'a pas été composé pour les pays étrangers ; il a été fait pour un peuple auquel il faut dire ce qu'il doit croire ! » Et la correspondance continua comme si rien ne s'était passé.

Il n'est donc pas surprenant que, sachant madame Geoffrin dans des parages voisins de son empire, la Tsarine ait manifesté le désir de lui faire à son tour les honneurs de sa capitale. Quelques passages des lettres de Stanislas-Auguste font clairement allusion à cette invitation. Mais madame Geoffrin, soit

qu'elle craignît un voyage d'hiver dans ces régions glacées, soit qu'instruite par l'expérience qu'elle venait de faire, elle eût reconnu que l'atmosphère des cours était peu favorable à son tempérament, déclina cette offre flatteuse, et se décida à prendre au retour le même chemin qu'elle avait suivi pour venir.

Nous avons peu de détails sur le moment de son départ. La séparation paraît avoir été, sinon, comme l'arrivée, d'une tendresse expansive, du moins affectueuse et digne[1]. Le Roi, selon l'usage alors constant des cours, voulait qu'elle acceptât, en le quittant, un présent de sa main, tableau ou porcelaine de prix. Prévenue de cette intention, elle s'y opposa en termes aussi nets que respectueux, se défendant de donner à son refus « un air de hauteur qui serait une grande impertinence », mais rappelant que « la visite qu'elle avait faite à Sa Majesté n'était pas dans l'ordre ordinaire », et que « ce n'était pas par des présents que pouvait être satisfait le sentiment qui l'avait conduite à Varsovie ». Elle accepta toutefois les générosités du Roi pour ses gens, qui avaient, dit-elle, partagé avec zèle les fatigues et les dangers de son voyage, et qu'une marque de la bonté royale flatterait infiniment. Stanislas-Auguste lui ayant envoyé quand même sa miniature enchâssée de diamants magnifiques, elle renvoya les pierres et garda seulement le portrait. Ce fut le 13 septembre qu'elle quitta Varsovie, où sa visite avait duré près de trois mois. De ce séjour elle emportait pour « le magasin de sa mémoire » quelques souvenirs intéressants; mais elle avait laissé en échange plus d'une belle illusion; il est difficile de croire qu'elle se soit félicitée du marché.

Madame Geoffrin s'arrêta encore un peu de temps à Vienne, où elle revit l'Impératrice, et fit plus ample connaissance avec l'Empereur, qu'elle n'avait guère pu qu'apercevoir à son premier passage. Elle en repartit aux premiers jours d'octobre, et atteignit enfin ses foyers le 28 du même mois. Sa dernière

1. La première lettre du Roi, écrite le lendemain du départ, dénote un réel chagrin : « Vous êtes partie! Ma sœur est partie! J'ai trouvé en m'éveillant mon château et ma journée vides! Je suis resté seul, bien seul, muet, le cœur serré et triste. » La réponse de madame Geoffrin est plus froide, et porte quelques traces d'amertume.

couchée fut à Sillery, d'où elle écrivit à sa fille pour annoncer son arrivée. Voici les dernières lignes de ce billet, où il semble que la joie du retour dans sa chère maison se voile, par endroits, d'une ombre de mélancolie : « J'ai trouvé ici un billet doux de ma bonne comtesse d'Egmont. Le sentiment tient lieu d'esprit, et l'esprit ne tient pas lieu de sentiment. Voilà pourquoi j'aime bien mieux les bonnes gens capables d'amitié que tous les beaux esprits qui chantent l'amitié sans la sentir. J'espère, à Paris, que je retrouverai tous mes amis tels que je les ai laissés. S'ils sont aises de me revoir, je partagerai bien leur plaisir. J'ai vu tant de choses et de gens que j'ai fait un grand fonds d'indulgence. Mais, dans ce moment, ce serait une injustice que d'en faire usage pour vous; vous n'avez besoin que de l'équité la plus sévère pour vous trouver fort aimable. »

La confiance de madame Geoffrin dans la vieille affection de ses fidèles ne devait pas être déçue. L'accueil qu'elle reçut à Paris lui fit vite oublier les déboires de son séjour à la cour de Pologne; et si, de retour au bercail, elle se sentit plus loin qu'avant son départ de l'ami qu'elle était allée chercher aux confins de l'Europe, elle se dédommagea en aimant désormais davantage ceux qu'elle avait laissés au logis. Ce fut le résultat de son voyage. Il faudrait avoir peu vécu pour le trouver surprenant.

COMTE PIERRE DE SÉGUR

CHEMIN FLEURI[1]

XVIII

25 AOUT. — J'ai beau faire, à présent : il m'est impossible d'éloigner de moi cette image, qui est le symbole de mon bonheur enfui. Et je sens bien que, si je le pouvais, je n'aurais pas le courage de m'y résoudre.

J'ai refait, seul, le chemin que je suivais hier avec elle. J'ai voulu revoir ce qu'elle a vu, retrouver dans ce pèlerinage sa trace brillante et légère, l'écho de cette voix qui me parlait, et que je n'entends plus.

Oh ! comme on a raison de dire que les choses reçoivent la confidence de nos chagrins et de nos joies ! Elles se souviennent comme nous, plus que nous. Parfois, leur mémoire demeure fidèle, quand l'homme a oublié.

Ce chemin du château, qui avant-hier m'était indifférent, sera maintenant mon asile de prédilection, ma voie sacrée, le chemin éternellement fleuri.

Je garde, à présent, au plus profond de mon souvenir, tous les aspects, tous les changements, tous les détours, les fleurs et les épines de cette voie douloureuse et charmante.

Voici, au sortir de Menthon, ce vieux mur, où elle admira le feuillage vert et les calices rouges du jasmin de Virginie.

1. Voir la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.

Elle a regardé, hier, la retombée de ce pampre qui court le long de ce toit. Dans une éclaircie, le profil monumental du Parmelan resplendit, tailladé de profondes déchirures, mais coloré de teintes si délicates, qu'il semble flotter entre ciel et terre. Puis, c'est un cimetière, une maison d'école, couverte de tuiles rouges, avec un petit jardin, constellé d'asters violets et de dahlias. A gauche, un peu au delà d'une croix de mission, le hameau des Moulins. Une pelouse inclinée descend en pente rapide. Le torrent saute et bruit, au fond de cette coupe de velours vert. Deux peupliers semblent jaillir en fusées, et frissonnent au vent. Les acacias sont encore emperlés de rosée par la fraîcheur de l'aurore. Les troncs des chênes sont marbrés de reflets mobiles. Les larges feuilles des platanes font des berceaux de lumière verte. Les saules agitent leurs rameaux blancs. Il y a comme des paillettes dans l'herbe étincelante. Les sapins, là-haut, du côté de la ravine, sont frangés de lumière. Je voudrais m'arrêter à toutes les stations de ce pèlerinage. Trois scabieuses m'ont rappelé un mot qu'elle a dit, et que je croyais avoir seul entendu.

Accoudé sur les vieilles planches du pont rustique par où l'on entre dans l'ombre des bois, j'ai cru qu'elle allait venir, et j'ai longtemps regardé l'allée qui fuyait en lignes courbes, sous les arbres. Dans les mouvantes clartés du torrent, j'ai vu si nettement son visage, que je me suis enfui effrayé, comme si ma raison cédait à une hallucination affolante.

Je me suis arrêté dans la sapinière, sur un des arbres abattus qui sont couchés là. Le soleil faisait flamber encore le luxe de ses rayons sur les feuillages sombres et sur la terre brune. J'admirais la droiture de ces grands arbres, si fièrement plantés aux pentes périlleuses. Des myriades de petites bêtes heureuses vibraient et bourdonnaient dans l'air chaud. J'ai savouré, dans toute sa plénitude, le plaisir amer du souvenir.

Après une combe verte où court un sentier flexible, il y a trois maisons, au bout d'un pré. Cela s'appelle Chécoffy ; quatre familles de Savoyards y vivent de fromage et d'eau claire... Ce nom bizarre l'a fait rire. Mais il y a autre chose... Ah ! oui, je me souviens. Près d'une fontaine, dont l'eau coule sans arrêt dans un bassin de pierre, une bonne femme nous a dit, avec l'accent chantant de la Savoie : « Bonjour,

monsieur, *madame*... » Un dahlia écarlate s'inclinait sur sa frêle tige et s'effeuillait dans l'eau du bassin.

J'ai revu le torrent, les trois pierres branlantes où elle posa ses pieds tandis que sa main s'appuyait sur la mienne. Après la rude montée, me voici de nouveau dans la ravine profonde et fraîche, enveloppé d'ombre et de mystère par l'impénétrable taillis. Je suis resté presque une heure dans une petite clairière où elle s'était assise un instant pour regarder l'échappée qui s'ouvre en cet endroit vers la vaste échancrure du Veyrier et du Parmelan. Je me rappelais ce qu'elle m'avait dit, ses réflexions justes et fines, ses remarques qui attestaient avec quelle délicatesse précise elle sait voir la beauté de l'univers. J'ai levé les yeux vers une mince bordure de liserons verts, qui orne, comme une ligne de rinceaux, la corniche rocheuse et se profile sur la pureté du ciel; elle m'en avait parlé, la veille, avec une grâce que toute mon habileté littéraire ne pourrait pas égaler. Je l'ai appelée à haute voix. Un oiseau se lamentait, comme moi, caché sous les branches, dans ce coin perdu où je voudrais éterniser mon extase et ma peine. Et notre plainte inécoutée s'est éparpillée au vent du soir.

Je suis redescendu au moment où le soleil décroissait derrière le Semnoz. Les montagnes semblaient ramener sur leurs flancs les plis d'un voile de gaze bleue. Les forêts étalaient de vastes noirceurs parmi le feuillage clair des vignes. Le soir effaçait les nuances et noyait les contours. Le lac fut d'abord brillant comme une plaque d'étain, puis il devint terne, amorti, couleur d'ardoise, couleur de plomb, jonché pourtant de roses pâlies.

Je fus tenté de boire au torrent où elle avait bu. Je ne l'ai pas osé, par la crainte puérile de je ne sais quelle profanation.

La nuit m'a surpris dans la sapinière, au milieu de ces grands arbres, qui sont déjà mes amis. Quand la fête de la clarté s'est évanouie, je me suis senti seul, bien seul. L'éclatante féerie du jour m'avait ébloui de mirages. Ma joie s'en est allée avec les derniers rayons. Je me suis assis de nouveau sur un des arbres abattus, et ma tristesse était atroce. J'ai pleuré l'absente. Les feuillages épaissis de nuit étaient lugubres. On eût dit une draperie mortuaire étendue sur des ruines. Un brouillard fonçait l'obscurité du soir, donnait aux

choses un air d'abandon et de renoncement. Les arbres couchés ressemblaient à des morts. Je me suis cru voué à cette éternelle solitude, qui est le pire des supplices. Je suis revenu la tête lourde, le cœur serré, l'esprit noir de brumes.

DIMANCHE 1er SEPTEMBRE. — Je me souviens des vers qu'elle citait l'autre jour, et je me rappelle maintenant que j'ai lu ceci dans cette histoire, si triste, de Troïlus et Cressida : « De même qu'en mars la face éclatante du soleil se voile, de moment en moment, des nuages que chasse le vent... ainsi des pensées, comme des nuages, traversent notre esprit et en assombrissant les riantes illusions. »

Ce matin, le temps était lourd. Les nuages étaient saturés de chaleur latente et pesante. Les eaux étaient mates et opaques. Les falaises de la Tournette, dans cet étouffement de four, semblaient accablées d'une torpeur éblouie. Le lac avait des reflets éteints, et par intervalles, des flambées métalliques, des feux de miroir ardent. Les routes poudreuses, du côté de Veyrier et de Chavoire, étaient aveuglantes de soleil.

Puis tout s'apaisa et s'éclaircit. L'après-midi fut jolie, malgré de brusques rafales de vent, de gros amoncellements de nuages et des gouttes clairsemées, inquiétantes : — un temps subitement pluvieux qui donnait au lac la couleur de l'aigue-marine. — J'ai gravi encore ce chemin qui monte entre les forêts du mont Veyrier et les bois du château et qui semble arrangé comme un décor d'opéra. Ce petit village des Moulins, avec la chaude couleur de ses toits rouges, sa fontaine, son pont de pierre, pourrait servir de fond à une élégante églogue de Watteau.

Cette passerelle de planches, qui saute par-dessus le torrent, ces touffes de noyers, d'acacias, de hêtres, où bruit incessamment la chute des eaux, ces liserons suspendus aux haies, comme tout cela m'est cher ! C'est là que je retrouve mes regrets, mes folles espérances, mes courts bonheurs, si douloureux.

Ce pré, où il y a de grands troncs morts et dépouillés, ces chalets, ces clochers de paroisses rurales, cette sapinière où l'ombre faisait des raies brunes sur l'or du sol, tout cela est maintenant illuminé, ennobli, transfiguré.

Halte aux Bossons, joli hameau, fait pour tenter les aqua-

rellistes. J'ai à peine vu le décor et les figurants. Je suivais la forme impalpable de mon rêve. Et ce fut ainsi pendant le retour.

Ah ! je n'ai vécu jusqu'ici que par la tête. J'aurais dû ne vivre que par le cœur. L'amour seul est une source inépuisable. Mais qui aime aujourd'hui ? Nous avons perdu le grand secret, la formule magique, qui change tout en or.

J'ai découvert un nouveau monde. Nul que moi ne connaîtra mes joies et mes misères. Mais pourquoi en rougirais-je ? La nature, apparemment, n'a pas voulu qu'elles fussent coupables, puisque mon cœur en est, tout à la fois, meurtri et purifié.

5 SEPTEMBRE. — Aujourd'hui, ma résolution est bien prise. Je quitterai ce pays. Et je garderai de cette rencontre un parfum dont j'ai l'âme embaumée.

C'est décidé. Il faut m'éloigner d'elle. Je n'ai pas le droit de l'associer à ma destinée, de lui faire porter le poids de mes tristesses, et d'attrister sa jeunesse uniquement pour rajeunir ma caducité.

Je ne quitterai pas, pour cela, celle qui sera désormais ma très chère amie, ma sœur. Une pareille séparation serait impossible. D'ailleurs, je n'y pourrais consentir qu'en perdant les chances de salut où se reprend ma vie, naguère désemparée.

Elle sera loin de moi. La foule indifférente et banale, qui presque toujours ignore les aventures de cœur, et qui en rit lorsqu'elle les connaît, croira que nous sommes étrangers l'un à l'autre. Elle-même, sans doute, m'oubliera. Ou bien, si sa pensée revient quelquefois vers le passant jadis entrevu, elle ne retrouvera plus dans sa mémoire qu'une image pâlie, presque effacée par le temps.

Mais moi, je la verrai sans cesse, aussi belle, aussi douce, aussi lumineuse qu'au premier jour. Comme en ces heures bénies où nous montions ensemble le même chemin, sa grâce me conduira vers les sommets. Je tâcherai de façonner mon âme à l'image de la sienne. Elle sera, sans le savoir, mon guide, mon ange gardien, ma compagne éternelle.

Il me semble parfois que je sors d'un brouillard, et que je vois poindre une clarté. Je croyais connaître le monde et la vie. J'étais fier de mon art puéril, de ma science livresque, de mes malices de scribe. J'ignorais justement ce qu'il y a de

plus désirable : la pureté de l'âme virginale, où tout est clair, limpide, harmonieux ; le rêve qui dort dans la douceur des yeux ingénus ; la vaillance instinctive du cœur charmant, décidé, sans vaine fanfaronnade, à tout vaincre par le miracle de l'amour.

Jeune fille, vous serez mon immortelle fiancée, non pas selon la coutume des hommes, mais par un culte pur, en esprit et en vérité. Mes yeux vous verront toujours aussi jeune. Pourquoi vous ai-je trouvée si tard, à un tournant de ma route? Pourquoi un pressentiment ne m'a-t-il pas averti de vous attendre, et de vivre pour vous, même avant de vous avoir trouvée? Je ne mérite pas maintenant que votre regard, abaissé vers moi, me dise autre chose que le secret aveu de votre amicale pitié.

Mais soyez bénie entre toutes les femmes pour le bienfait que je vous dois. Voyez : vous m'avez transfiguré. Je ne suis plus le même. J'ai trouvé, grâce à vous, la véritable voie. L'amour, qui a sauvé le monde, rachètera mes fautes. Je vous aimerai sans espoir, avec une piété obstinée. Je n'aurai qu'à songer à vous, pour sentir aussitôt le désir et la puissance de faire le bien. Vous serez la conseillère de toutes mes pensées, de tous mes sentiments, de toutes mes actions. Je ne vous verrai plus et je vous chercherai toujours. J'implorerai tout bas votre approbation et votre aide. Qui sait? Le hasard voudra peut-être que, dans la réussite de mon ferme propos, vous reconnaissiez votre ouvrage. Puisqu'il m'est défendu de vous aimer, je voudrais, ensevelissant dans le silence le secret des bonheurs perdus, ordonner ma vie selon les pensées que je devine en vous, associer, de loin, mon rêve à votre rêve, et tâcher, par un effort de volonté, de réaliser votre idéal. Soyez secourable à ma peine, ô bon génie, et que votre âme charmante reste avec moi !

Je répéterai les syllabes de votre nom. Ce sera ma prière du matin et ma prière du soir. Quand je sentirai le péril ou le découragement, il me suffira d'évoquer l'appel de votre voix, la lumière de vos yeux. Aimée, implorée, toujours présente à mon désespoir et à ma fidélité, objet d'une tendresse dont votre candeur ne doit point redouter l'aveu, vous serez, partout où le sort doit me conduire, ma compagne de prédilec-

tion. D'avance, je vous dédie tout ce que je pourrai faire de noble et de généreux.

8 SEPTEMBRE. — Je me sens triste jusqu'à la mort, en acceptant cet exil, que le devoir m'impose. Et pourtant, quand je songe que vous êtes désormais ma sœur, que rien au monde ne pourra séparer de moi votre image, il se mêle à cette douleur de vous avoir trouvée si tard et si tôt quittée, un peu de la joie qui fait tressaillir les malheureux à l'approche du renouveau.

9 SEPTEMBRE. — Je ne puis quitter ce pays. Mes résolutions sont vaines. Le courage me manque...

Maintenant, tous les jeudis, je vais au château d'Hétrey. On y organise des réunions, des promenades, des goûters, des parties de tennis et de croquet. J'y vais, ne jouant pas, parlant le moins possible. J'y vais, *parce qu'elle est là*.

Mademoiselle Marcelle, en servant le thé, dans le jardin, disait, à propos de je ne sais quel projet imaginé par son père : « Nous ferons cela quand Suzanne sera mariée. »

Parole banale, insignifiante, toute naturelle, et qui m'a fait mal.

Elle jouait au tennis, en ce moment. La raquette haute, elle guettait la balle, avec un joli mouvement de vaillance et d'allégresse, qui la redressait en une souple attitude, et faisait rayonner au soleil son clair visage, sa robe couleur de ciel... J'ai pensé à cet autre, à cet inconnu qui me la prendra, indigne d'elle peut-être, incapable de comprendre une si haute félicité...

10 SEPTEMBRE. — Joie. Vision inoubliable. Divin sourire de l'aimée.

XIX

Il y a, dans la vie de presque tous les hommes, un moment propice à la naissance d'une passion exclusive et durable. Les plus légers et les plus blasés se vantent inutilement de pouvoir échapper à cette surprise du cœur, d'où l'on sort, selon

les cas, réconforté ou meurtri. Quant à ceux qui ne connaissent pas l'infinie profondeur de ces amours que l'on ne peut regarder sans vertige, ils ne comptent pas, et mieux vaut n'en point parler.

Heureux ceux qui, servis par le hasard, ou guidés par un sûr instinct, ont su réserver, pour le jour indéterminé de cet orage bienfaisant ou terrible, leur âme intacte, leur vie libre, leur cœur pur! Ceux-là pourront connaître le secret du bonheur.

Mais les autres, ceux qui, par mépris de l'amour ou par l'erreur d'une volonté distraite, ont négligé d'attendre ce moment décisif, ceux-là, venus trop tard, comme des convives maladroits, à une fête qui exclut également les gens trop pressés et les retardataires, se sont condamnés eux-mêmes aux poignantes rancœurs du regret. Ils pourront s'étourdir, se griser de fausses joies, atteindre la fortune ou la gloire. Vaines compensations qui ne suffisent pas à réchauffer l'âme veuve, glacée par la solitude. Rien au monde ne peut consoler pleinement ceux qui ont laissé passer, sans faire effort pour l'atteindre, l'amie qui leur était prédestinée: rien ne peut adoucir la peine de ceux qui ont trouvé trop tard leur idéal, et qui ne peuvent sans crime suivre la vision imprévue, si cruelle et si douce.

On coudoie tous les jours, dans la rue, dans les salons, dans le pêle-mêle où se rencontrent et se froissent nos plaisirs et nos chagrins, des hommes et des femmes qui sont dépareillés. On les reconnaît aisément, à travers le masque de gravité professionnelle ou de frivolité mondaine qui recouvre mal les ruines amoncelées dans l'abîme intérieur. Voyez, à certains moments de détente ou de détresse, la contrainte de leur sourire, le pli douloureux qui crispe leur front.

L'amour se venge. Principe de vie pour ceux qui respectent sa dignité souveraine, il est un germe de mort pour ceux qui veulent résister à sa maîtrise. Noël Davril croyait sincèrement que l'heure était passée, pour lui, de prétendre à l'amour consolateur et rédempteur. Il avait négligé, méprisé peut-être, en sa frivole adolescence, le baume qui donne le courage de vivre. D'avance, loyalement, mais non sans révolte, il s'abandonnait, en expiation de ses fautes, trop cruellement châtiées, à l'amour qui fait mourir. Ce jeune homme, initié trop tard

aux délices et aux amertumes du sentiment, aimait de toute son âme, et se reprochait d'aimer.

Il aimait. Et ce n'était point là une fièvre d'imagination, un caprice, le songe d'une nuit d'été. Non. Ce lettré, ce blasé, ce sceptique aimait naïvement, bonnement. Il subissait, à son tour, l'inévitable loi, plus égalitaire que toutes les lois humaines, qui réduit au même niveau les orgueilleux et les simples. Dès que l'invincible amour a paru, il n'y a plus de savants ni d'écrivains, de soldats ni d'artistes, d'hommes de guerre ni d'hommes d'État. Il n'y a que des enfants, qui sourient à la bienvenue de l'aimée, et qui pleurent de la voir partir. On sait comment elle se déclare, cette passion, par qui les âmes sont remuées et labourées jusqu'en leurs profondeurs. Voici un homme qui se croit libre et assez heureux. Son allure est dégagée, et son regard s'arrête volontiers sur le visage des femmes, afin de garder le souvenir des profils délicats et des yeux brillants qui passent à sa portée. Pour peu qu'il ait mis de la modération dans ses désirs, il croit régner en maître dans un empire de beauté. Il est sage, affranchi, envié. Il s'achemine doucement, d'étape en étape, vers la philosophie de l'égoïsme et les prudences du célibat... Un jour, toutes les femmes disparaissent à ses yeux, sauf une. Les visages les plus rayonnants, ceux qu'il a le plus passionnément admirés, se dépouillent et se fanent. Il ne les évite pas, il ne les fuit pas. *Il ne les voit plus.* Partout, dans la cohue des foules, dans les conversations du monde, dans tous les remous de la vie sociale, ses yeux, ses pas, son cœur suivront une seule et unique direction. Un vœu d'adoration perpétuelle, exclusive, occupera tous ses actes, toutes ses pensées. Désormais, il ne s'appartient plus. Il est tout entier à une personne, à une seule. Dans l'immensité de l'univers, parmi la multitude infinie des êtres et des mondes, son choix lui est imposé. Elle est venue, celle qui doit être à lui. Et l'énorme féerie de la nature vivante et oppressive, les feux sans nombre qui prolongent, dans la nuit, des perspectives où l'esprit chancelle et défaille, l'éblouissement des soleils et des étoiles, les fantasmagories, les mirages enflammés du ciel, ne sont rien auprès de ces deux mots triomphants : « Nous deux. » Il la voit toujours : il devine où elle est, et s'il perd sa

trace, il la cherche à tâtons, d'un geste éperdu, dans l'ombre.

La volonté de Noël Davril oscillait dans une cruelle alternative. Ce jeune homme était à la fois passionné et clairvoyant. Averti, presque effrayé par la nouveauté du sentiment qu'il éprouvait, il savait bien que nulle image désormais ne pourrait remplacer, dans son esprit et dans son cœur, l'image de Suzanne. Vivre avec elle ou vivre seul, point de milieu, pour lui, entre ces deux destinées. Irrésolu, hésitant, reculant devant la pensée d'offrir à cette vierge une âme désenchantée, une jeunesse presque défleurie, il aimait de toute son âme, ou plutôt il découvrait l'amour.

Il connut les profondes délices, les intimes tortures, les désespoirs soudains, les généreuses colères, les secrètes jalousies, dont se souviennent, avec un arrière-goût de douceur et d'amertume, tous ceux qui ont aimé. Il céda, lui qui s'était cru si fort, à tous les divins enfantillages de la passion. Ce qu'il y avait en lui de bon, de naïf, de chaste, affleurait enfin à la surface de son âme. Qu'importe la culture la plus raffinée? L'amour véritable nous rend quelque chose de la primitive ingénuité. Une fleur qu'elle avait cueillie, un livre qu'elle avait lu, un brin de soie échappé de sa broderie, lui étaient de précieuses reliques. Cette mélodie, qu'il avait entendue un soir au château d'Hétrey, cette phrase attendrie et suave, qui avait été le prélude d'un songe, revenait à lui comme du fond d'un passé déjà lointain. Ce qu'il avait vu avec elle devenait aussitôt inséparable de sa mémoire. Le reste lui était indifférent. Sa volonté chancelait, sans projet et sans but... Tout serait si beau avec elle! Loin d'elle, à quoi bon travailler?... La rencontre d'une maison isolée, dans la montagne, éveillait en lui des idées de retraite jalouse, de réclusion bienheureuse, où elle serait toute à lui. Chaque jour, à l'heure où l'*Angelus* pleure le jour qui s'achève, dans les ténèbres indécises et molles où tout tremble, ondule, frissonne, il errait sur les routes désertes. Il la voyait, il lui parlait tout haut. Souvent la fuite du jour emportait sa raison. Il lui semblait que sa vie croulait dans le déclin embrasé du soleil.

Un soir, le hasard d'une promenade en barque les avait placés tous les deux, côte à côte, sur un même banc. Ils ramaient

ensemble, elle avec son gracieux courage, lui avec une attention très tendre à lui éviter un effort trop pénible. La nuit commençante enveloppait de silence et d'ombre les montagnes indistinctes, les eaux inquiètes où tremblait déjà le feu des premières constellations. Le vent devint plus fort, la vague, plus dure. La brusque arrivée des nuages obscurcit la terre et les eaux. N'importe. La petite barque, sûrement menée, contre les courants adverses, par l'accord de deux volontés, filait droit vers son but. Les lames pouvaient barrer sa route ou battre son frêle bordage : rien ne faisait dévier la direction que lui imposaient deux âmes, unies dans cet harmonieux accord.

Noël et Suzanne ne disaient rien, comme si la même pensée eût occupé leur esprit. Il eût désiré, tout à la fois, que cela durât, et que cette minute fût bientôt écoulée. Ce voisinage lui était doux, et cependant cruel. Il la sentait si présente et si lointaine ! Parfois, un remous, un coup de vent le rapprochaient d'elle, bien qu'il fît tout son possible pour ne point gêner le mouvement cadencé de la rameuse. Involontairement, il l'effleurait, la frôlait du geste. Il sentait son contact et son aide. Il songeait à tout ce bonheur auquel il ne pouvait prétendre, au labeur joyeux, côte à côte avec cette femme dont il sentait, près de lui, l'allégresse, la droiture, la volonté. Oui, c'est avec cette compagne de bonne route, qu'il aurait dû faire la traversée de la vie. Quel rêve ! Garder, auprès de soi, si forte contre les obstacles, cette amie si douce ! Ah ! rien n'eût résisté, alors, à son désir de gloire, à sa vaillance conquérante et hardie. Il eût dirigé vers quelque noble entreprise la proue de son vaisseau. Il eût jeté l'ancre en des havres ignorés. L'espace infini eût tenté son humeur aventureuse... Rien de trop haut, rien de trop malaisé, à condition qu'elle fût là, pour recueillir les palmes, pour rayonner dans la gloire... En cet instant, au rythme des rames, une musique délicieuse sortait, pour lui seul, de la nature assombrie, déjà sommeillante aux premiers souffles de la nuit... Il lui semblait parfois que la barque glissait dans un songe, sur un lac fantastique... Une voix le tira de sa rêverie. C'était M. Daiffres qui criait : « Nous sommes arrivés... Laissez courir... Terre ! terre ! »

Un falot errait, dans l'ombre, sur les rochers de la côte. L'eau bruissait contre les pierres. Il fallut se séparer. Le jeune

homme se sentit enveloppé de nouveau par la noirceur sinistre de son destin.

Il demeura longtemps sur la berge, tandis que les nuées d'orage s'éloignaient vers l'horizon... Le vent s'était apaisé. La nuit était devenue calme, nuit berceuse et maternelle, par qui les flots endormis semblaient s'alanguir de fraîcheur et de volupté. Un faible bruit d'eaux molles mourait sur les cailloux, comme le soupir d'une âme lasse et qui renonce à vivre. Il songeait : « Le bonheur est peut-être dans le mouvement machinal ou dans l'immobilité inconsciente. Heureuses les eaux indolentes, heureux ce promontoire, tout noir sur le lac morne ! Hélas ! pourquoi faut-il que nous ayons en nous un infini de sentiments au prix duquel la nature visible est si petite, si limitée?... Nuit sans étoiles : le grillon chante tout de même... Amour sans espoir : pourquoi ne puis-je pas être joyeux ? »

Il devenait superstitieux, comme tous ceux qui aiment. Il prenait pour des indices de bon augure les rencontres fortuites qui le rapprochaient de celle où il avait trouvé, trop tard, la forme vivante de son idéal.

Quelques jours après, il trouva la famille Daiffres à Annecy, au débarcadère du bateau. L'ingénieur et sa femme étaient venus, avec leurs filles, pour visiter la vieille cité savoyarde. Il s'offrit, un peu étourdiment, à leur servir de guide, et fut tout aise d'être accepté.

Malgré les réclamations de M. Daiffres, qui voulait voir avant tout le jardin botanique et les animaux empaillés du musée départemental, il les conduisit d'abord au monastère de la Visitation. Une petite chapelle basse, où luisait un parquet ciré, où flottait une odeur de sacristie, où trois cierges clignotaient, près d'un reliquaire, sur un autel de chêne verni. C'est dans ce réduit que les premières pénitentes de saint François de Sales, madame de Chantal, mademoiselle Favre et mademoiselle de Bréchart renoncèrent au monde et se vouèrent à la vie spirituelle.

A l'hôtel de Talloires, Noël Davril, en son désœuvrement, avait feuilleté quelques ouvrages relatifs aux origines de cet Ordre, qui fut un refuge pour tant d'âmes élégantes et endolo-

ries. Il expliqua fort bien, avec une verve ingénieuse, qui était encouragée par l'attention de Suzanne, comment la vocation monastique n'est souvent, pour les femmes, qu'une forme raffinée de la déception. Il y a des personnes qui sont lasses de tout, et qui n'espèrent plus de joie qu'au paradis. Espoirs trompés, rancœurs mystérieuses, amours inachevées, voilà ce que recouvrent presque toujours la tragédie des prises de voile et le secret des clôtures. De sorte qu'un grand amour de la terre se cache ordinairement sous cet amour désordonné du ciel.

— Alors vous croyez, dit-elle, que toutes ces religieuses ont rêvé d'autre chose que d'une cellule dans un couvent?... Pour vous, le cloître fut l'asile des jeunes filles désabusées, la retraite de toutes celles qui n'ont pas trouvé le fiancé de leur choix, ou qui, l'ayant trouvé, n'ont pas su le retenir?

— Presque toujours, mademoiselle. Surtout cet ordre de la Visitation, si mondain, et qui fut à la mode comme une espèce de paradis très distingué... Il suffit de lire, pour s'en assurer, les biographies qui ont été rédigées, par les soins de l'Ordre, pour relater les vertus des religieuses mortes en odeur de sainteté. Cela s'appelle l'*Année sainte*. Douze volumes in-8°. C'est un peu long, mais si instructif! C'est un travail de patience, ce qu'on appelait jadis une « œuvre de nonnain ». Je crois que ces bonnes sœurs sans malice nous en disent plus long, dans cette confession féminine, que tous les psychologues modernes. On y voit des vocations bien singulières... Ah! si nous pouvions avoir des registres pareils pour tous les couvents, quel dossier sur les remèdes bizarres que les créatures humaines emploient pour oublier!

— Vous croyez que le couvent est le refuge de tous ceux qui n'ont pas trouvé leur idéal terrestre ou qui l'ont perdu?

— Je le crois.

— Et vous pensez qu'on peut trouver, dans un couvent ou ailleurs, le moyen d'oublier?

— Peut-être.

— Mais il y a des personnes, paraît-il, qui ne veulent pas oublier. Tenez... Quand je suivais, comme toutes les jeunes filles, des cours de littérature, un de nos professeurs nous conta une histoire fort curieuse. C'est, je crois, tout ce que j'ai retenu de ce fameux cycle de la Table Ronde, qui était

un des principaux épouvantails de notre programme. Le malheureux Tristan, exilé loin de celle qu'il aimait, reçut en présent un chien merveilleux. Ce chien avait au cou un grelot dont le son procurait l'oubli de toutes les peines. Tristan envoya le chien à Yseult, qui, entendant le grelot, s'aperçut qu'elle oubliait son chagrin : elle détacha le collier magique et le jeta : elle ne voulait pas oublier.

— La morale de cet apologue, reprit Noël Davril en s'efforçant de plaisanter, c'est que les femmes valent mieux que les hommes?

— Je n'ai pas dit cela, répliqua-t-elle d'un ton étrangement sérieux, mais il est évident que les hommes savent se distraire et oublier bien plus facilement que les femmes... Ce qui ne les empêche pas de se plaindre beaucoup plus... Voyons, croyez-vous sincèrement aux élégies de ceux qui vont par le monde en regrettant leur destinée manquée, leur idéal disparu, que sais-je encore?... Eh! nous ne sommes plus au temps où des préjugés ridicules se mettaient en travers de tout... On peut aujourd'hui, presque toujours, épouser qui l'on veut... Seulement, il faut le vouloir.

Il ne put s'empêcher de sourire à cette façon candide et si audacieuse, si téméraire, de résoudre les problèmes de la vie et de défier le sort.

XX

Une jolie intimité les rapprochait, les unissait chaque jour davantage. Ils allaient l'un vers l'autre avec trouble et délices. Leurs yeux se cherchaient et s'évitaient dès qu'ils s'étaient rencontrés. Il hésitait à fixer ce départ, vainement résolu, toujours retardé. Il cédait à de vagues espérances et sentait, de plus en plus, je ne sais quelle sécurité du cœur où fondaient ses scrupules.

L'amour appelle l'amour. Suzanne n'aurait pas été femme, si elle n'avait pris d'abord un plaisir inavoué aux attentions personnelles dont l'entourait involontairement Noël Davril. Son innocente coquetterie se plaisait à cette déférence que le jeune homme montrait pour elle en toute occasion, à la gravité attentive avec laquelle il avait coutume d'écouter ses

paroles et de recueillir ses avis. Elle était touchée de voir venir à elle, en toute rencontre, l'hommage de cet écrivain célèbre, dont tant de gens se disputaient l'entretien. Un jour, dans une promenade, deux vieilles dames et deux jeunes filles d'Annecy réussirent, par de savantes manœuvres, à s'emparer de lui. Elle fut flattée, en le voyant, presque muet, décontenancer par son air distrait ses interlocutrices, qui avaient compté sur sa réputation de brillant causeur.

Devenir la femme d'un homme de lettres est un rêve où s'arrêtent volontiers les jeunes filles instruites, vers l'âge heureux où l'on considère sans enthousiasme les riches notaires et les industriels cossus. Il y a, autour des écrivains en renom, un murmure d'applaudissement et de curiosité qui, depuis la dépréciation des hommes politiques, est la seule chose par où l'on puisse avoir, dans la société contemporaine, quelque idée de la gloire. Porter un nom qui, annoncé dans un salon, fait lever toutes les têtes et courir un léger bruissement de questions chuchoteuses, cela équivaut, malgré la fureur égalitaire de notre démocratie, à un titre de noblesse...

Et puis, pour bien des jeunes cervelles, un peu folles, le métier d'écrivain confère je ne sais quels droits régaliens : entrées dans les théâtres, billets de faveur pour les « premières », cartes pour tous les vernissages, privilège de circuler à l'aise dans ces foires « parisiennes » que la bourgeoisie payante regarde avec des yeux luisants de désir... Est-il nécessaire d'ajouter que ces calculs, ces chimères et ces sottises n'entraient point dans l'esprit de Suzanne? Elle apercevait, à travers l'inexpérience de son âge, les vrais caractères d'une profession qui peut être, selon l'usage qu'on en fait, la plus noble ou la plus vile de toutes. Elle ne savait guère de Noël Davril que ce qu'on en disait dans le monde. Bien que l'ignorance de ses parents lui laissât, dans le choix de ses lectures, une liberté presque entière, son instinct de vierge et aussi je ne sais quelle coquetterie secrète de femme qui se sent aimée, l'écartaient des œuvres frivoles, au moins en apparence, qui avaient fondé la réputation de ce romancier. Elle devinait confusément que celui qui avait écrit ces livres n'était pas le même homme dont elle sentait maintenant autour d'elle la dévote fidélité.

Elle se surprenait à parler de lui avec ces formules de préférence et de possession dont se sert volontiers l'amour, lors même qu'il s'ignore. C'était, dans cette âme d'enfant, la première aube d'un sentiment qui bientôt fut impérieux, exclusif. Suzanne avait coutume d'être franche avec elle-même, comme avec les autres. Elle pensait à Noël Davril sans fausse honte, et regardait l'avenir bien en face, en essayant de ne point se leurrer d'illusions ou de mensonges.

Devenir la femme de cet homme solitaire, qu'elle sentait souffrir de sa solitude? Cette idée lui plaisait. Toutes les jeunes filles, ou à peu près, ont une vocation inavouée pour le délicat métier d'infirmière. Les malades les attirent, pourvu que ces malades ne soient pas atteints de maux horribles et incurables. Bercer des insomnies, endormir des souffrances, panser des blessures, charmer la douleur humaine, faire patienter les convalescences par des paroles douces et puissantes, c'est, depuis que le monde existe, la tâche dévolue à cette âme féminine, vers qui nous allons, les bras tendus et les lèvres avides, comme vers une source de vie et de félicité.

Mais parfois, malgré les preuves évidentes que Noël lui donnait de son inclination, Suzanne craignait d'espérer trop. Elle connut, ainsi que lui, sans confier sa peine à personne, cette douleur poignante que l'on éprouve à voir une vision chère s'effacer, devenir lointaine, insaisissable.

« Je suis folle, pensait-elle. Il m'oubliera. Je ne suis qu'une petite fille. Il est presque un grand homme. L'isolement, le hasard des vacances l'ont engagé à venir vers moi. Cette rencontre l'amuse. C'est un relai dans sa vie agitée et oublieuse. Dès qu'il sera rentré à Paris, il trouvera d'autres divertissements. »

Et puis, elle redoutait ses parents, qu'elle aimait avec tendresse, mais dont elle ne pouvait se dissimuler la sagesse un peu vulgaire et timorée. Sans doute, ils avaient quelque projet. Souvent, à table, leur conversation s'arrêtait avec insistance sur de vagues silhouettes de jeunes gens, médecins, notaires ou clubmen, entrevus jadis et dont elle n'avait gardé qu'un souvenir confus. Elle savait comment la plupart des pères de famille conçoivent l'engagement irréparable du mariage : une présentation, deux ou trois entrevues, et c'est fait.

Autrefois, elle avait ri de cette méthode expéditive, qui

réglait l'union de deux âmes comme une simple échéance. Elle en sentait maintenant l'odieuse brutalité.

Un jour, que sa rêverie l'avait égarée seule dans la châtaigneraie voisine des tourelles de Duingt, elle laissa longtemps errer ses regards sur la molle ondulation des collines, sur la joie frissonnante du lac, sur la blancheur des maisons de Talloires. C'était un de ces moments radieux où la nature ne parle que d'amour heureux, de libre choix, de fiançailles merveilleuses... Songeant à celui qu'elle avait déjà élu dans le secret de son cœur, elle pleura silencieusement.

XXI

MONSIEUR NOËL DAVRIL,

Hôtel Beau-Site, Talloires.

« Cher monsieur,

» Voulez-vous, jeudi, être des nôtres? Nous avons organisé, avec quelques amis, une petite expédition dans la montagne. Il s'agit d'atteindre le Châtelard par la forêt de la Sambouy et par le col d'Orgeval. Retour par la Chapelle-Saint-Maurice. C'est l'affaire de deux jours. Rendez-vous jeudi, six heures, au ponton de Duingt.

» Cordialement à vous.

» ADOLPHE DAIFFRES. »

Le jeune homme hésita. Il craignait d'entrer trop avant dans l'intimité de cette famille, où ses vœux risquaient de n'être jamais ni compris ni agréés. Que signifiait cette invitation? Les amoureux, toujours repliés sur eux-mêmes, sont très disposés à des excès de psychologie, même quand ils ne sont pas psychologues de profession. Était-il possible que cet ingénieur n'eût rien soupçonné du secret qui liait déjà Noël à Suzanne? Après tout, peut-être... M. Daiffres était si occupé de mesurer les profondeurs du lac et l'altitude des monts! D'ailleurs, qui prouvait que Suzanne dût être de ce voyage?... Tout en faisant ces beaux raisonnements, le romancier prit sa plume et répondit à M. Daiffres. Il s'efforçait de croire que, s'il acceptait, c'était uniquement parce qu'il avait la certitude qu'elle ne viendrait pas.

Pauvre Noël ! Dès le moment où il mit le pied sur le bateau qui devait le conduire de Talloires au ponton de Duingt, il trembla de ne la point revoir. L'aube, incertaine, voilée de nuages légers et blancs comme des mousselines, éveillait de secrètes harmonies entre cette âme indécise, à peine sortie de la nuit, déjà éclairée de lueurs nouvelles, et les montagnes, les eaux, les bois, où flottait la lumière pâle d'un matin gris. La brume, déchirée aux pics de la Tournette, étendait une gaze d'argent sur le lac assoupi. Un nuage errait au penchant du Roc-de-Chère. Le soleil blême s'efforçait de vaincre le brouillard, et faisait frissonner des reflets éteints sur l'eau muette. Mais la lumière fut plus forte que l'ombre. Ce furent des clartés tendres, des illuminations furtives. Puis, l'astre rayonnant triompha tout à coup des vapeurs amoncelées par le froid et par la nuit. Un pan de forêt, un coin de montagne, le flanc d'un coteau sortirent des vapeurs bleues. Une lueur blanche ruissela au sillon des vagues. Le disque du soleil flamboya comme un immense ostensoir. Les rayons s'épanouirent en gerbes magnifiques dans l'immensité du ciel resplendissant. Une pluie d'or s'abattit, en torrents glorieux, sur le lac qui ressembla soudain à ces lacs de légendes, où l'on voit des formes désirées marcher en souriant sur les eaux comme sur un parvis de marbre clair.

Noël Davril, les yeux fixés au rivage, sentit dans son cœur un choc violent et délicieux. Là-bas, parmi des hommes et des femmes dont il ne vit même pas la figure, elle était debout, appuyée, avec une grâce ingénue et charmante, sur un de ces grands bâtons qui aident les voyageurs à gravir les âpres montées, et qui évoquent des visions anciennes d'inquiétude errante, de routes difficiles et salutaires, de courses périlleuses, de pèlerinages.

La compagnie était fort nombreuse. Il y avait là le gros M. Monastier, avec les deux jeunes filles d'Annecy, qui le suivaient partout, si maigres. Qui encore ? Un pasteur en villégiature à Talloires, un propriétaire de Duingt, un hobereau des environs, un officier de chasseurs alpins, qui flirtait avec Marcelle, bref une équipe d'alpinistes divers, que M. Daiffres, bon chef d'escouade, avait recrutée de toutes parts.

Noël Davril avait à peine regardé ses compagnons. Dès que

la formalité des présentations fut accomplie, il céda au désir de savourer silencieusement son bonheur. Deux jours avec elle! Deux jours entiers! La regarder, l'admirer à loisir, très loin des importuns, des bavards et des curieux, dans un décor de verdure et de ciel, disposé à souhait pour mettre de la lumière, du mouvement et de la joie autour de sa beauté! C'était une félicité qu'il n'avait point espérée. Il reprenait goût, maintenant, à l'action et à la vie, puisque l'indulgence du destin, encore une fois, la rapprochait de lui.

Noël et Suzanne se cherchaient l'un l'autre. D'abord, il leur fut assez malaisé de se parler aussi librement qu'ils l'auraient voulu.

Au débarcadère de l'*Allobroge*, tout le monde dut s'installer tant bien que mal, dans une espèce de *break* à deux étages, véritable diligence d'été, moitié rustique et moitié citadine, qui partit avec des claquements de fouet, et trotta sur la monotone route blanche, vers Faverges. Les chevaux étaient maigres, le conducteur était gras. Le vent faisait claquer les rideaux de toile bise, autour des poteaux vernis qui soutenaient l'impériale. On était un peu assoupi par l'allure résignée de l'attelage. Noël et Suzanne regardaient le pays autour d'eux. Ils l'eussent mieux admiré, si les vignes de la montagne d'Entrevernes, les forêts de Doussard et les pâturages où se traînent les Eaux-Mortes, n'avaient été masqués, pour leurs voisins et pour eux, par quatre paires de jambes, qui pendaient du siège élevé où trônait le cocher.

Une rue pavée, des maisons de pierre grise, dont les fenêtres s'ouvrent comme des yeux qui s'éveillent; un petit chef-lieu de canton, surpris au saut du lit, dans le moment où les coqs chantent, et où les merciers commencent à décrocher les volets de leurs devantures. Des facteurs, en blouse bleue et képi noir, le bâton à la main, sonnent à la porte de la poste. C'est Faverges, petite bourgade resserrée entre des montagnes très hautes.

Là, on descendit de voiture, et l'on se mit en marche.

Au début des promenades de ce genre, la troupe chemine ordinairement en colonne serrée. Puis, à mesure qu'on avance, les marcheurs s'égrènent, s'éparpillent, les uns s'arrêtant pour boire, d'autres s'asseyant pour respirer, ou traînant un peu la jambe, derrière.

Au sortir de Faverges, il faut, pour atteindre la forêt de la Sambouy, quitter la route, monter par un sentier de chèvres, qui rampe en zigzags, parmi les chênes verts, sur les pentes raides. C'est là que Noël put enfin rejoindre Suzanne et l'avoir, pendant quelques instants, à lui tout seul. Elle l'attendait.

Embarrassé, ne sachant que dire, il lui fit d'abord un compliment banal sur sa toilette ; il admira en phrases balbutiantes un bout de ruban, qu'elle avait noué autour de sa taille, et qui lui seyait. Elle jouissait délicieusement de ce trouble. Nul aveu ne pouvait lui être plus doux que cette timidité d'un homme qui, avec les autres, semblait si sûr de lui.

— Je crois, dit-elle en souriant, que la coquetterie n'est pas un aussi grave défaut qu'on le pense généralement. Il faut être un peu coquette, n'est-il pas vrai?... Quel dommage qu'il n'y ait pas un autre mot pour désigner le désir de plaire !...

— Oh ! mademoiselle, comme ceci est juste ! Vous avez tout à fait raison. C'est une charité que vous nous faites, vous autres femmes. Vous parez la vie, que notre vulgarité enlaidit et déshonore. Vous nous obligez doucement à sortir de nos soucis, de nos besognes moroses, à regarder de la grâce et de la beauté.

— C'est là, répliqua-t-elle, une délicate flatterie... Il est certain que nos occupations quotidiennes seraient à peine tenables, si nous n'avions la ressource de nous récréer de temps en temps par le spectacle de ce qui est beau... Mais nous voilà bien loin de notre sujet. Je dois vous paraître pédante, avec mes considérations philosophiques. Oh ! soyez tranquille ! Je ne vous récite pas les cours de mes professeurs. Si je vous le dis, c'est parce que je le pense.

Il l'écoutait, attentif. Elle reprit, se souvenant tout haut :

— Tenez ! Le jour où nous descendions de la ravine aux cyclamens, vous m'avez dit, en arrivant aux bois du château : « Voici nos amis les sapins. » J'avais le même sentiment que vous. Il me semble que ce pays, qui est si beau, nous aime. On dirait qu'il se pare pour nous faire plaisir. Voyez la chevelure pâle de ces bouleaux et ces peupliers qui frissonnent. Plus tard, n'est-il pas vrai, quand nous serons rentrés à Paris dans la cohue, dans la boue, dans le brouillard, nous n'aurons qu'à fermer les yeux pour voir tout cela...

D'un geste enthousiaste, elle montrait la grande forêt toute proche, la vaste multitude des arbres drus et généreux, les sapins au ferme cœur et aux racines tenaces, les frondaisons dont la verdeur ne se fane jamais, et, plus haut, les âpres et stériles sommets, que la lumière obligeait à sourire.

Le jeune homme admirait ce gentil esprit, si apte à refléter, comme un miroir fragile, les éclairs de beauté qui traversent l'univers. Comme lui, elle était attentive au dessin des choses, à la couleur changeante du sol, des eaux, de la verdure, du ciel; elle laissait errer ses yeux vers les perspectives fuyantes, vers les lignes fines des crêtes, vers les cimes incendiées où la lumière et la chaleur vibrent et palpitent. Il goûtait, avec une plénitude parfaite, cette joie vraiment pure que nous donne la rencontre soudaine d'une harmonie jusqu'alors insoupçonnée. Tout s'accordait pour enchanter sa vue, pour charmer sa pensée, pour enivrer son cœur. La nature et l'humanité lui offraient ce qu'elles avaient de plus rare. Ce décor merveilleux, cette femme dont il aimait la présence, étaient dignes l'un de l'autre. Et la voix qui chantait sous ce ciel immaculé, parmi la jeunesse des feuillages et des sources, ne parlait que d'amour et de beauté. Ce fut, pour cet homme si longtemps malheureux, un de ces repos que la vie réserve parfois même à ceux qu'elle blesse. Joies presque trop fortes, inquiétantes par leur intensité : exaltation des sens et vertige de l'âme, félicité si impérieuse, que ceux qui les ont éprouvées ne peuvent les décrire. Il y a des allégresses dont la saveur est trop pénétrante, dont l'essence est trop subtile, que la parole est impuissante à exprimer, et qui ressemblent à ces mélodies trop aiguës que ne peut atteindre l'effort de la voix humaine.

Ils goûtèrent la volupté d'entrer dans la grande fraîcheur des futaies, de fouler l'herbe frissonnante, encore étincelante de rosée matinale. Ils aimaient ces chemins alpestres, longuement déroulés sous bois. La forêt, accueillante et maternelle, offrait le mystère de ses ombres à la craintive confidence de leurs amours. Ils marchèrent quelque temps sans rien dire : un scrupule presque religieux arrêtait sur leurs lèvres l'aveu prêt à éclore. Sans doute, ils redoutaient de troubler le recueillement de cette heure enchantée. Le silence convenait mieux à leur rêve.

Dès qu'ils recommençaient à parler, chacun voyait clairement que son interlocuteur pensait à autre chose. De longs intervalles suivaient leurs propos hésitants.

Il dit, sans oser la regarder et laissant, lui aussi, errer sa vue sur la forêt subitement transfigurée en jardin de délices :

— Je crois aux contes de fées. Il me semble que nous marchons dans une forêt magique, et qu'une puissance inconnue et très bonne veille sur nous... Voilà bien longtemps que je n'avais pris tant de plaisir à regarder les arbres, le ciel, les eaux. Je vois renaître et s'épanouir un paradis que je croyais fané pour toujours. J'assiste à la floraison d'un nouveau printemps. A certains moments de la vie, regarder, c'est embellir : la nature est complaisante ; elle se transforme au gré de nos sentiments ; elle concorde avec nos pensées ; les fêtes de notre cœur rayonnent sur elle et illuminent ses profondeurs. Hier, je la voyais sombre, décolorée, hostile. Je répétais les blasphèmes des poètes qui ont maudit son indifférence et son ironique sérénité. Aujourd'hui, je la vois si belle, si tendre, si indulgente ! Elle me sourit, elle me pardonne, elle m'invite à renaître, à aimer ce qui doit être aimé. Elle est noble, délicate et forte, conseillère de vaillance et de bonté, très belle et très douce, comme vous.

Ces derniers mots furent prononcés avec un accent de sincérité, presque d'angoisse et d'imploration, qui fit pâlir d'émoi le visage de la jeune fille. Il s'aperçut de son trouble. Il reprit :

— Oui, comme vous... Oh ! laissez-moi vous dire tout ce que je vous dois, ne fût-ce que pour m'acquitter... Après, vous m'éloignerez de vous, si ma présence vous importune. Je partirai. Vous ne me reverrez plus... Mais moi, je vous verrai toujours. Que ferais-je, que deviendrais-je, si ma pensée se détachait d'une vision qui me guide, sans laquelle je serais aveugle, égaré?... Je vous suis redevable d'un tel bienfait, que nul sacrifice ne pourrait me libérer de ma dette. Je le répète, vous pouvez tout exiger. J'obéirai. J'en ai trop dit, maintenant, pour qu'il nous soit possible de nous rencontrer, comme par le passé, dans la foule indifférente. Ces indices involontaires, que la curiosité mondaine guette et signale, ne manqueraient pas de trahir un secret que j'ai osé vous révéler... Je me rappelle un vieux récit, que l'on raconte aux petits

enfants : c'est un chevalier qui revient de la guerre, découragé, meurtri... Sa blessure passait pour incurable : une touffe de fleurs odorantes, apportée par celle qu'il aimait, embaume sa plaie et la guérit... Pardonnez-moi, sans doute, je vous ennuie... C'est la première fois que je vous parle ainsi. Ce sera, si vous me l'ordonnez, la dernière...

Ils marchèrent quelques instants, lui tout tremblant de l'aveu enfin risqué, elle, surprise, charmée, indécise. Comme elle se taisait, ne sachant que dire, une vision traversa son esprit. Elle comprit l'imminence de l'instant solennel qui allait décider de sa vie. Elle aperçut, avec cette netteté que prennent, au moment décisif, nos sentiments et nos pensées, la vie telle que sa noblesse native la désirait : un progrès continu vers l'intelligence et vers la beauté, une œuvre bonne et durable à commencer, une âme très chère à guider ou à suivre vers les hauteurs où séjournent les sources éternelles, la conquête, enfin, de la lumière, de la vérité — et s'il se peut — du bonheur, par l'instinct et par la réflexion, par la vaillance et par l'amour...

Alors, elle fixa sur lui ses yeux de vierge, ses yeux innocents et limpides, que rien n'avait souillé, qui n'avaient jamais menti. Ses paupières battaient un peu et ses lèvres tremblaient. Il se sentit enveloppé d'une lueur douce, par la caresse de ce regard qui posa un rayon de printemps et un signe de rédemption sur son âme, soudain refleurie et sauvée.

Il ne disait rien. Elle, de sa voix claire dont le timbre de cristal fut un peu voilé d'émotion, prononça lentement, avec la sincérité courageuse dont elle était coutumière, ces simples mots, qui engagèrent sa foi et lièrent sa destinée :

— Donnez-moi votre main.

Et, après un silence :

— Oui, donnez-moi votre main... mon ami.

On eût dit l'acte solennel de leurs fiançailles. Ils cédaient à une puissance invisible dont ils n'avaient pas osé prononcer le nom. Ils étaient venus de loin. Qui peut connaître le mystère des affinités par qui s'accomplit notre délivrance? Des deux extrêmités opposées de la société, de la plèbe bourgeoise, attardée dans la vulgarité et la barbarie, de l'élite intellectuelle, qui souffre de son propre raffinement et meurt de ses artifices, ce jeune homme et cette jeune fille s'étaient dirigés l'un

vers l'autre. Ni les mœurs grossières ni l'intellectualisme aigu n'avaient pu flétrir dans leurs âmes la divine fleur des sentiments éternels. Ils étaient également las des misères où le hasard avait égaré leur jeunesse, portés par des causes différentes vers un égal désir de consolation et de réconfort.

Il s'affranchit peu à peu de la gêne où son aveu le réduisait d'abord. Elle se délivra de la surprise intimidée qui avait arrêté sa voix et troublé son regard. Ils se révélèrent ingénument l'un à l'autre, lui avec l'élan de sa volonté enfin retrouvée et ressaisie, elle avec le délicieux abandon d'une âme neuve qui s'éveille aux splendeurs d'un monde inconnu. Il lui dit ses projets, ses espérances :

— Mon cœur est né le jour où je vous ai connue... J'ai fait provision de courage; j'ai juré de vous mériter.

Autour d'eux, sous les grands arbres qu'agitait le souffle du matin, les fleurs d'arrière-saison, obstinées à s'épanouir, jetaient aux brises l'arôme de leurs calices, et célébraient, malgré les menaces de l'automne, dans la forêt vieille et chenue, la fête du renouveau. La force invincible de la nature immortelle poussait, hors des vieux arbres vermoulus, la vigueur des rameaux verdissants et des tiges fleuronnées.

Si le souverain bien consiste à se sentir d'accord avec les choses, ils furent, ce jour-là, pleinement heureux. Ils goûtèrent, avec un trouble enivré, la saveur des premières amours. De toutes les félicités, c'est la seule qui ne soit pas décevante. Joie d'aimer, don de soi-même, plaisir d'aliéner sa propre personne en échange d'une offrande pareille, voilà des milliers et des milliers d'années que ces sentiments bercent la misère humaine. Tout change, sauf l'immuable trésor de la tendresse. C'est là que le cœur fatigué de l'homme moderne trouve encore, après tant d'expériences et de déboires, la force de vivre et l'espérance de rajeunir.

Elle était toute lumineuse et comme surnaturelle, sous le jour atténué, filtré par les arbres. Parfois, un rayon traversait les branches et ensoleillait l'or pâle de ses cheveux. Les rameaux, en retombant, faisaient, au-dessus d'eux, des arceaux dont la fraîcheur versait une ombre enchantée... Ils arrivèrent à la lisière des bois. Un sentier se hasardait en spirale, à travers les prés, le long des précipices, autour de la montagne

hautaine. Un vaste silence planait sur les solitudes vierges, sur l'espace agrandi. Le ciel immaculé posait sa coupole d'azur sur la dentelure des crêtes. Le soleil, au-dessus des prairies inclinées, modelait le rude relief des rocs, découpait de grandes ombres sur le penchant des collines, incrustait des pierreries aux entailles des ravines, semait sur les balafres des moraines les nuances fines de la mauve, du jasmin, du lilas. En se retournant, ils virent le lac, déjà lointain, qui dormait dans le creux des montagnes, comme un grand saphir dans une vasque d'émeraude. Les chemins difficiles semblaient jonchés de roses. Les senteurs de la flore alpestre flottaient dans l'air salubre. Parmi l'herbe courte de l'« alpe » couraient des sources claires et, partout où passaient les eaux pures, on voyait des touffes de plantes drues et avides, comme si la nature entière puisait sa force dans le mouvement, dans l'action, dans la pureté.

Très loin, dominant de sa blancheur le tumulte des hommes et le flot des choses, une montagne de neige resplendissait, immense, compliquée, surchargée de tours, de clochetons et de flèches comme une gigantesque cathédrale, lumineuse et candide comme la corolle d'un lis...

Elle le dépassa un peu, afin de cueillir une touffe odorante. Il la voyait, en levant les yeux, entre le ciel et lui.

Tous deux, ils marchaient vers leur destin : ils montaient vers les cimes, du côté de l'aurore, et d'être ensemble, si près l'un de l'autre, ils se sentaient plus libres, plus joyeux, plus légers...

XXII

Si les événements qui règlent notre destinée se conformaient toujours à l'instinct de notre cœur, Suzanne Husseau fût devenue, après cette rencontre, la femme de Noël Davril. Presque toujours, les solutions les plus simples et les plus naturelles paraissent les plus aisées. Mais la vie se charge d'infliger un démenti à ce préjugé trop consolant. Le monde est plein d'âmes désemparées dont on s'explique difficilement la solitude.

Beaucoup d'obstacles, à ce moment du moins, séparaient ces deux jeunes gens. La sagesse des familles désapprouve habituellement ce qui est généreux et spontané. On traita de folies les raisons souveraines qui avaient dicté le choix de cette jeune fille. On fut sévère pour l'élan de confiance ingénue qui avait engagé irrévocablement sa foi. On lui conseilla d'oublier ce qui, évidemment, ne pouvait être qu'un caprice, une fantaisie. On lui montra la vie telle que ses ancêtres l'avaient conçue : prudente, plate, morne. On lui enjoignit de suivre la coutume héréditaire, sous peine de mériter le blâme des personnes raisonnables, et presque les malédictions de sa lignée. Son imprudence avait dérangé des plans médités d'avance et rompu d'ingénieuses symétries. L'autorité paternelle, aidée par la complicité de la loi, entendait disposer d'elle et la livrer, corps et âme, à l'inconnu que désigneraient certaines conditions de famille et de fortune, recommandées par l'approbation des gens sages.

Ce n'est pas que M. et madame Daiffres fussent beaucoup plus durs ou plus inintelligents que la plupart des pères et des mères. Ils aimaient sincèrement leur fille et croyaient agir au mieux de ses intérêts. La question du mariage est une de celles où les meilleurs parents perdent quelque chose de leur bonté, où les plus spirituels perdent une part de leur esprit. On dirait qu'ils ne se souviennent plus d'avoir été jeunes, ou que leur arrière-saison, un peu morose, veut faire expier à leurs enfants le regret qu'ils éprouvent en songeant aux fleurs fanées et aux printemps révolus.

Il est juste d'ajouter que le bonheur des hommes et des femmes unis légalement selon ces rites n'est pas toujours compromis par ces mœurs bizarres. Il y a tant de jeunes filles pour qui le premier venu se hausse d'emblée à un éminent degré de prestige, uniquement parce qu'il est le fiancé, qu'il sera demain l'époux, et qu'elles peuvent le présenter à leurs amies comme un objet leur appartenant en propre! La docilité passive accorde les premières concessions, la griserie des compliments endort les dernières velléités de résistance, la vanité fait le reste. Et voilà deux jeunes hypnotisés qui s'engagent, parmi les bouquets, les musiques, les cadeaux, les discours d'un maire, les sermons d'un prêtre, les félicitations et les

embrassades attendries, dans une voie commune où l'on rencontre parfois d'étranges impasses, mais dont les divertissements suffisent à distraire ceux qui ne sont pas très difficiles.

Suzanne était trop fière, trop fidèle, pour renier un passé dont les délices étaient toujours présentes à sa mémoire. Elle attendit, inquiète et courageuse, redoutant les incertitudes de l'avenir, pleurant sur son bonheur fragile et rêvant à sa douce aventure.

Noël Davril souffrit d'abord au plus profond de son cœur, en voyant les misérables difficultés qui arrêtaient l'essor de son rêve. Un découragement invincible, une lassitude pesante le jetèrent dans une inaction dont il crut ne pouvoir jamais sortir. Sans elle, le monde lui parut décoloré. Le travail lui sembla un lourd supplice.

Il voyagea, traînant partout sa mélancolie, suivi par une seule image, qu'il associait involontairement à toutes les beautés où éclatent les miracles de la nature et les triomphes de l'art. Nul ne sait les secrets qu'il a confiés à la splendeur du ciel oriental, aux magnificences fraîches des parcs anglais, aux Alpes de Savoie, revues et plus que jamais admirées dans le deuil somptueux de l'automne, et aux étoiles claires qui, bercées par les flots harmonieux de la mer Adriatique, brillaient comme des messagères de consolation et d'espoir.

Un jour, à Venise, il sortait de l'Académie, ayant pris plaisir à faire un long pèlerinage en cet incomparable musée où le Carpaccio et surtout Giovanni Bellini ont perpétué un des plus purs rêves de beauté qui aient jamais réjoui et apaisé l'imagination des hommes. Il avait admiré comment le christianisme a divinisé la femme, en lui mettant au front, ainsi qu'une double étoile, la candeur virginale et la dignité maternelle. La grâce de celle qu'il aimait lui avait souri dans les yeux divins des madones.

Il entra, par hasard, dans une petite église, que les touristes négligent parce qu'elle est pauvre et qui est placée sous l'invocation de Sainte-Ursule. Sa vue tomba sur des ex-votos dont les dédicaces brillaient, près du maître-autel, à la lueur des cierges. Il lut, sur une plaque de marbre blanc, cette inscription italienne, dont la traduction française ne peut pas rendre la mélodie : « *Io per lei ed ella per me*, — Moi pour

elle, elle pour moi. » Au-dessous, on avait gravé ce vers du Dante :

Vinca sua grazia i movimenti umani !
Que sa grâce soit victorieuse des agitations humaines !

Ces paroles musicales et tristes sonnaient dans cette chapelle obscure comme l'expression d'un regret qu'avait adouci malgré tout une confiance décidée à ne pas défaillir. Sans doute, quelque malheureux avait pleuré là, en évoquant le souvenir lointain d'une absente. Quelqu'un avait souffert, dans cet asile, et s'était senti, tout à coup, réconforté.

Io per lei ed ella per me... Pendant le jour, tandis que la ville en fête étincelait au soleil comme un tabernacle de pierres précieuses, le soir, lorsque le ciel constellé faisait briller dans l'ombre l'archange d'or qui éploie ses ailes au sommet du Campanile, Noël répétait ces mots comme une prière efficace et comme un symbole de salut. Peu à peu sa solitude lui paraissait moins abandonnée. Il entrevoyait le moyen, en attendant des jours moins amers, de vaincre la destinée et de connaître au moins une apparence de bonheur.

Il pensait que peut-être le sort n'avait pas été si injuste, en l'obligeant à mériter, par des œuvres, la félicité suprême qui était désormais l'unique terme de son ambition. Ne devait-il pas, en conscience, accepter avec résolution, presque avec une allégresse active, des épreuves qui, tôt ou tard, le rendraient peut-être digne de tout espérer ? Il la savait doucement obstinée dans son serment. Dès lors, pourquoi se décourager et se plaindre ? Vivre pour elle, loin d'elle, c'était une façon de ne point la quitter, de la sentir toujours présente, tutélaire, auxiliatrice...

Et si, par une de ces combinaisons dont la malice dépasse nos prévisions les plus chagrines, le sort contraire s'obstinait à les séparer, est-ce qu'après tout, le mariage avec ses cérémonies, ses habitudes, ses désillusions, était le seul lien qui pût réunir un homme et une femme engagés à jamais par une ardente sympathie ? Ne peut-on pas rêver des contrats aussi indissolubles, et peut-être plus purs ?

« Mon ami », avait-elle dit, en ce jour inoubliable où elle lui avait parlé pour la première fois à cœur ouvert. Et, se

rappelant de quelle façon elle avait dit ces deux mots, il en savourait l'arrière-goût délicieux. Oui, c'était bien décidé : quelque récompense ou quelque déception que l'avenir dût réserver à son espérance, elle resterait son amie, son unique amie; elle serait la conscience vivante dont la droiture régirait toutes ses actions. Animé par le souci de lui plaire, fortifié par le désir d'être aimé d'elle seule, distrait des vulgarités et des cohues par le rayonnement de cette vision, rien désormais ne pourrait lui sembler trop malaisé et trop périlleux dans la voie nouvelle où la rencontre bénie venait d'engager son intelligence et sa volonté,

. . . . . .

Depuis ce temps, on a remarqué un changement dans les actes, dans les paroles, dans le talent de Noël Davril. Il a quitté ses façons hautaines, railleuses, sceptiques, ou, du moins, il ne se sert de sa pénétrante ironie que pour tuer, par le rire, ce qui est malfaisant et grossier. Sa parole nette et précise, sa plume alerte et souple ont défendu efficacement de justes causes... Souvent, lorsqu'il évoque en lui-même, au milieu des indifférents, le souvenir qui est comme la source de sa joie et de sa peine, il est obligé de se contraindre pour que sa voix ne tremble pas d'émotion.

Peu de personnes connaissent le secret qui a fait la vie, la richesse et la puissance de son âme. Mais, sur la première page d'un livre qu'il vient d'achever, et qui ne ressemble pas à ses œuvres anciennes, il a inscrit cette dédicace :

A la femme uniquement aimée dont la grâce a fleuri mon chemin.

Au cœur pur, au sincère esprit à qui je dois de faire quelquefois le bien, d'éviter souvent le mal.

GASTON DESCHAMPS

FARDS

COSMÉTIQUES ET TEINTURES

HISTOIRE DE LA TOILETTE

Il y a dans la couleur un principe de beauté dont le charme attire et réjouit le regard. L'homme devait naturellement éprouver un vif désir de transporter sur sa personne ce moyen de plaire dont il se trouvait trop dépourvu. D'une part, en effet, la teinte propre de sa peau, d'une triste uniformité dans chaque race, ne varie, d'une race à l'autre, que du brun sombre ou du noir fuligineux des nègres, qui est une livrée de deuil, au jaune effacé des Mongols ou au roux terreux des indigènes du nouveau monde, pour aboutir au blanc sale des Indo-Européens, livrée de misère, dont la science croit retrouver le ton primitif dans les taches de rousseur qui réapparaissent par atavisme sur quelques épidermes délicats. D'autre part, les matériaux avec lesquels l'homme pouvait se faire des vêtements ont presque tous des nuances ternes, sans éclat, et peu capables d'égayer les yeux. Pour un être doué de goût, la couleur devait constituer le complément d'un habillement normal, car l'agrément de l'esprit est un élément de jouissance, une partie de l'utilité des choses et, le bien-être satisfait, l'idéal réclame à ton tour. L'homme s'est conséquemment appliqué, dès le début et durant tout le cours

de la civilisation, à rehausser, par l'attrait de la couleur, sa personne et son vêtement. Comme il était l'animal le plus fertile en ressources, il prétendait être le mieux paré de la création. Par une longue suite de recherches, il est parvenu à s'orner du plus riche coloris, qui peut rivaliser avec ce que les oiseaux, les insectes et les fleurs offrent de plus brillante décoration.

I

Avant d'avoir appris à se confectionner des vêtements, l'homme ne pouvait colorier que son corps. C'est par là qu'il a commencé. La plupart des peuples sauvages, qui d'ordinaire sont très peu vêtus, ont coutume de s'enluminer la peau de diverses sortes de badigeons, en vue de se rendre plus effroyables aux ennemis ou plus séduisants en amour, ou de se faire remarquer dans les assemblées. Cet usage paraît avoir été suivi dès un âge reculé de la préhistoire, car, dans plusieurs stations des époques solutréenne et magdalénienne, on a trouvé des fragments de limonite (sanguine, peroxyde de fer hydraté), qui est d'une belle couleur rouge, et du minerai de manganèse, qui donne une couleur noire. Cela autorise à supposer que les anciens aborigènes de l'Europe avaient l'habitude de se teindre le corps. Cette induction est confirmée par la rencontre, dans les mêmes stations, de petits godets de pierre qui servaient probablement à broyer les couleurs, et qui sont analogues à ceux qu'emploient encore les Osages des bords du Missouri. On appliquait ces poudres, mêlées à des graisses pour les faire adhérer. En Amérique et en Australie une foule de tribus se colorient, en temps de guerre ou les jours de fête, avec des ocres ou d'autres substances. Les Australiens, qui portent le deuil en blanc, se badigeonnent avec de la craie le front, les joues et le bout du nez. Les *Peaux-Rouges* des États-Unis doivent, comme les *Roucouyennes* de la Guyane, leur désignation ethnique à l'usage de se peindre le corps en rouge.

Des pratiques analogues ont été constatées, durant la phase historique, chez un grand nombre de peuples de l'ancien

monde. « Lorsque les Ethiopiens vont à la guerre, dit Hérodote, ils se frottent la moitié du corps avec du plâtre et l'autre avec du vermillon. » Ailleurs, il parle d'un peuple scythe, les Budins, qui se peignaient en bleu et en rouge. Au rapport de César « tous les Bretons se peignaient le corps avec du pastel, qui leur donnait une couleur bleue et les rendait effroyables dans les combats ». Suivant Pline « les femmes et les filles des Bretons se teignaient le corps avec le *glastum*, et, noires comme des Éthiopiennes, paraissaient nues dans certaines cérémonies religieuses ». Les habitants de l'Écosse avaient reçu des Romains le nom de Pictes (*Picti*), à cause de la couche de peinture dont ils se couvraient le corps, et la même étymologie explique le nom d'une tribu gauloise, les *Pictavi* (Poitevins), qui se teignaient en rouge pour se donner l'air plus terrible. Enfin, Tacite mentionne des coloriages pareils chez les Germains : « Les Ariens ajoutent par art à leur férocité naturelle. Ils teignent en noir leurs boucliers et leurs corps, de sorte que, par l'aspect formidable et la couleur lugubre de leurs armées, ils répandent l'épouvante dans les rangs ennemis. Nul ne peut soutenir un spectacle si étrange et pour ainsi dire infernal, car, dans les combats, les yeux sont toujours les premiers vaincus ». Dans l'Allemagne de nos jours, les *hussards de la mort* semblent perpétuer la tradition de cet antique usage. On pourrait également voir une survivance de ces coloriages guerriers dans le soin qu'ont tous les peuples modernes d'habiller les soldats de couleurs vives qui contrastent par leur éclat avec les costumes civils, et donnent un air de fierté à ceux qui les portent, aux dépens de leur sécurité dans les rencontres.

Des coloriages superficiels, obtenus à l'aide de matières pulvérulentes, délayées ou associées à quelque corps gras, étaient trop dépourvus d'adhérence et devaient être périodiquement renouvelés. On réussit à se décorer de marques indélébiles par une opération douloureuse, qui consiste à piquer la peau et à introduire dans la blessure une substance colorante désormais incorporée au pigment et ineffaçable. Cette pratique, où la coquetterie, bravant la souffrance, s'élève à une sorte d'héroïsme, a été extrêmement répandue, car on la

signale chez un très grand nombre de peuples, à tous les degrés de civilisation. « L'homme le plus brut, dit Théophile Gautier, sent d'une manière instinctive que l'ornement trace une ligne infranchissable de démarcation entre lui et l'animal, et, quand il ne peut broder ses habits, il brode sa peau[1] ».

Le tatouage a peut-être été usité dès la phase préhistorique; la représentation, gravée sur os, d'un homme de ce temps, laisse distinguer sur sa main et sur son bras un dessin quadrillé qui semble inhérent à la peau. Diverses méthodes de tatouage sont pratiquées en beaucoup de lieux parmi les populations dont la sauvagerie rappelle le mieux celle de la préhistoire. Les nègres d'Afrique et d'Australie, dont la peau se prête mal à recevoir des empreintes de couleurs, les remplacent par un tatouage cicatrisant, en se faisant sur certaines parties du corps des entailles plus ou moins profondes d'où résultent des traits en saillie analogues aux *chevrons* de nos costumes militaires. Les Polynésiens ont donné une importance particulière à l'art de tatouer, et les mots mêmes qui s'y rapportent dans nos langues dérivent de celui de *tatou*, emprunté à l'idiome de Taïti. A la Nouvelle-Zélande, des tatouages compliqués tenaient lieu d'écriture, d'armoiries, d'histoire, d'insignes honorifiques et de signalement ou de livret. Ces illustrations, auxquelles les Maoris donnaient le nom de *mokos*, rappelaient l'origine des chefs, le passé de leur race, et racontaient symboliquement leurs exploits.

Chez la plupart des peuples d'Asie et d'Europe, on trouve soit des mentions historiques, soit des vestiges persistants de tatouage, qui obligent d'admettre la grande extension et l'immémoriale antiquité de cette coutume. En Égypte, au tombeau des rois, à Biban-el-Molouk, monument antérieur au XVIe siècle avant notre ère, est figuré un homme de race blanche dont les bras et les cuisses sont tatoués. Dans le *Lévitique*, Jéhovah interdit aux Hébreux « de se faire des incisions en signe de deuil et de s'imprimer des caractères sur le corps ». Hérodote rapporte que, chez les Grecs du temps d'Homère, le tatouage était usité en signe de consécration. Les Thraces se faisaient, dit-il, des stigmates décoratifs, et

1. *Constantinople*, ch. VIII.

les femmes mêmes étaient tatouées en commémoration du meurtre d'Orphée. Pomponius Méla signale l'habitude du tatouage comme générale parmi les peuples établis sur les bords du Pont-Euxin. Les Bretons, non contents de se colorier passagèrement l'épiderme avec du pastel, se gravaient d'une façon plus durable, avec la même substance, des dessins de fleurs, d'animaux et d'autres figures, que Tertullien appelle « *Britannorum stigmata* ». Le nom de *Breiz*, par lequel les Bretons désignent encore la Bretagne, a le sens de *tacheté* ou *tatoué*. Enfin, les Germains n'ignoraient pas cet artifice. Sidoine Apollinaire décrit à la cour des rois visigoths de Toulouse « l'Hérule aux joues tatouées de bleu ».

La pratique du tatouage existait même chez les Gréco-Romains de la période classique, mais elle n'avait plus rien de décoratif ou d'honorifique, comme l'indique le sens défavorable du mot *stigmate*, qui nous vient d'eux. En Grèce, on imprimait, sur le front des esclaves fugitifs et des prisonniers, des dessins qui servaient de signalement afin qu'on pût les reconnaître et les ressaisir, et l'on peut rapprocher de cet usage la *marque* naguère encore imprimée au fer rouge sur l'épaule des forçats. Lorsque les malheureux, humiliés de présenter à tout venant ces stigmates, essayaient de les cacher en ramenant leurs cheveux, les maîtres impitoyables leur faisaient raser la tête. Sous l'Empire, la coutume s'établit à Rome de graver en points de tatouage, sur la main des soldats, des marques (*stigmata*) correspondant à leur numéro d'immatriculation. De même encore, on marquait au bras ou sur le dos de la main les ouvriers d'État (monnayeurs, armuriers...), pour les empêcher de s'enfuir.

Les tribus kabyles du nord de l'Afrique se reconnaissent au moyen de signes tatoués sur le front ou sur les tempes, et, comme la croix figure souvent parmi ces signes, on présume qu'elle s'est perpétuée par tradition, depuis le temps où dominait le christianisme. Buckle rapporte qu'en Irlande, à la fin du XVIIe siècle, il n'y avait pas de registres de l'état-civil; les parents faisaient inscrire les noms et l'âge des enfants sur leurs bras, avec de la poudre à canon[1]. Dans l'Europe de nos

1. *Histoire de la civilisation en Angleterre*, ch. VI.

jours, le tatouage sur diverses parties du corps, spécialement sur les bras ou sur la poitrine, n'est guère usité que parmi les ouvriers, les soldats ou les matelots. Des indiscrets racontent que Bernadotte, devenu roi de Suède, ne voulut jamais se résoudre à souffrir la saignée, de peur de laisser voir sur son bras une devise républicaine d'ancien soldat qui aurait été compromettante pour une Majesté. Enfin les criminels et les prostituées aiment, par atavisme, à s'illustrer de dessins, de figures et de symboles.

Les Japonais sont le seul peuple policé chez lequel le tatouage ait conservé jusqu'à notre temps sa primitive importance. Dans l'empire du Soleil levant, la plupart des gens adonnés à de basses occupations, porteurs, coureurs, portefaix, traîneurs de voitures, etc., dont le costume est communément des plus sommaires, se faisaient récemment encore couvrir le tronc, les bras et les jambes d'un tatouage ornemental et pittoresque, appelé « chemise de chair » (*niki no jiban*). Le motif, capricieusement choisi (animaux fantastiques, oiseaux, fleurs, scènes militaires, vêtements simulés, etc.), variait selon la profession, le goût du porteur ou la fantaisie de l'artiste. Celui-ci gravait en quelques heures les dessins les plus compliqués, en opérant plus de deux cent mille piqûres, coloriées ensuite avec de l'encre de Chine, qui paraît bleuir sous la peau, ou avec du vermillon. Ces illustrations fantasques ne contribuaient pas médiocrement à jeter une note d'exotisme et de gaieté dans cette population; mais la pratique du tatouage a, depuis peu, été interdite au Japon, comme un reste de barbarie, par un gouvernement trop pressé peut-être d'imiter en tout les usages de la civilisation européenne.

II

Le goût des bariolages de couleur appliqués sur la peau n'est pas, autant qu'on pourrait le croire, particulier aux peuples sauvages; on le retrouve, non moins prononcé, chez la plupart des civilisés qui en ont seulement perfectionné l'artifice. Ils ne se contentent plus de badigeons élémentaires, qui

ne peuvent produire qu'un effet d'étrangeté : ils emploient des fards plus savamment composés et visent à imiter avec art la nature. Ceux mêmes à qui une industrie avancée offrait le moyen de satisfaire, par un certain faste de vêtements teints, le penchant à se parer de vives couleurs n'ont pas laissé de peindre les parties du corps que le costume laissait à découvert.

La mode des fards est aussi ancienne que le désir des femmes de paraître belles et de réparer les irréparables outrages du temps. L'auteur du livre d'*Enoch* assure que, dès avant le déluge, l'ange Azaël avait appris l'art de se farder aux filles des hommes. En Égypte, l'emploi de substances colorantes dans la toilette était général. Les hommes se teignaient en noir les sourcils et le tour des yeux afin d'atténuer l'éclat d'une aveuglante lumière, cause fréquente d'ophtalmies, tandis que les femmes coloriaient de diverses façons leur visage, leurs mains, leurs ongles et leurs pieds. D'après la quantité des articles de toilette affectés à cet usage qu'on a découverts dans les tombes féminines des temps pharaoniques, on peut croire que les Égyptiens ont, plus qu'aucun autre peuple de l'antiquité, fait emploi de fards. La base de ces cosmétiques était une composition de sulfure d'antimoine, dont le musée de Ghisch exhibe de nombreux spécimens. On a également trouvé dans des tombes de femmes appartenant à la plus vieille civilisation chaldéenne (de 3 à 4000 ans avant notre ère) des pains de couleur noire qui servaient à peindre les sourcils.

Ce même fard d'antimoine, dont usaient les Égyptiens, était recherché des femmes juives. Job donne à une de ses filles le nom flatteur de « Vase d'antimoine » ou de « Pot à mettre le fard ». Isaïe, dénombrant les atours dont il reproche l'abus aux filles de Sion, n'a garde d'omettre les aiguilles qui leur servaient à se teindre en noir les paupières. Dans le livre des *Rois*, lorsque Jésabel apprend l'arrivée de Jéhu au camp de Samarie, elle « se plonge les yeux dans le fard » avant de se présenter à l'usurpateur. Enfin, Jérémie, reprenant les jeunes Juives, leur dit : « En vain vous vous peindrez le tour des yeux avec de l'antimoine ; vos amants vous mépriseront », sans qu'il paraisse avoir été bon prophète sur ce point, puisque la mode persista.

A l'exemple des femmes d'Asie, les Grecques cherchèrent à se donner, par l'emploi du fard d'antimoine, ces grands yeux qu'admirait l'antiquité. Homère appelle Minerve « Déesse aux yeux de bœuf ». Le *stibium*, qui en procurait de pareils, était qualifiée de πλατυόφθαλμον (propre à agrandir les yeux). Cette mode passa de la Grèce à Rome, ainsi qu'en témoignent Pline et Juvénal. Après les prophètes hébreux, et non moins inutilement, les Pères et les Docteurs de l'Église, déclarant la guerre aux artifices des païennes, s'appliquent à en détourner les chrétiennes. Ils s'élèvent avec force contre cet emploi de l'antimoine qui leur semble un produit de l'enfer. « Oignez vos yeux, s'écrie Saint-Cyprien, non avec ce fard du démon, mais avec le collyre du Christ. » Rien n'y fit, et l'usage diabolique continua d'être en honneur.

Les coquettes d'Europe n'en ont pas oublié la tradition. Elle s'est mieux encore perpétuée en Asie et dans l'Afrique du Nord. Les Arabes, les Turcs, les Persans et les Hindous font un emploi commun du sulfure d'antimoine, pour teindre en noir les paupières. Les poètes orientaux le célèbrent comme donnant aux femmes des « yeux de gazelle »: les médecins le préconisent à titre de préservatif contre les ophtalmies; enfin Mahomet en fait l'objet d'une prescription formelle, ainsi que de la teinture de *hennch* pour colorer en rouge orangé les mains et les pieds. En conséquence, les Mauresques passent pieusement une partie de leur temps à se noircir le tour des yeux, à se farder avec ferveur le visage, et à se teindre les mains. C'est là pour elles un exercice de dévotion, une manière agréable de faire son salut.

La civilisation occidentale, toujours ingénieuse à féconder les inventions de l'Orient, ne tarda pas à imaginer des modes de coloration susceptibles d'applications plus variées. Elle trouva et mit en vogue deux fards nouveaux, le rouge et le blanc.

Le premier paraît avoir été de bonne heure en usage chez les Grecs. Les femmes le recherchèrent sans doute pour corriger la pâleur de leur visage, due à la continuelle réclusion dans l'ombre du gynécée. Homère fait conseiller par Eurynomus à Pénélope de rendre l'éclat à ses joues décolorées par le moyen d'une essence parfumée. Les poètes montrent le difforme Polyphème s'enluminant le visage pour augmenter ses

chances de plaire, et Xénophon fait dire par Ischomaque à sa femme qui a paru fardée devant lui, ces sages paroles : « Crois bien, ma femme, que des couleurs empruntées me sont moins agréables que les tiennes ; et, comme les dieux ont voulu que la jument plût au cheval, la génisse au taureau, la brebis au bélier, ils ont voulu de même que le corps de la femme plût à l'homme dans sa pureté native. » Les Grecques composaient leur rouge avec du vermillon (μίλτος) et une couleur extraite de l'orcanète (ἄγχουσα.)

A Rome, l'emploi du rouge fut, dans le principe, tout religieux. A certains jours de fête, on peignait avec du minium les statues des dieux, et, du temps de Pline, les consuls étaient encore chargés de faire colorier en vermillon la face de Jupiter. Cet usage d'enluminer les idoles est resté une des formes demi-païennes de la piété dans les pays du midi. On sait les jolis vers de Gresset sur les occupations des nonnes :

> L'une découpe un *agnus* en losange,
> Ou met du rouge à quelque bienheureux ;
> L'autre bichonne une vierge aux yeux bleus,
> Ou passe au fer le toupet d'un archange[1].

Ce qui seyait aux dieux ne pouvant manquer de plaire aux hommes, la mode d'un fard purpurin se répandit en Italie. Pline dit que, d'après un usage étrusque adopté par les Romains, le triomphateur se peignait le visage avec du minium comme représentant le Jupiter capitolin. Le même fard était en usage chez les Mèdes du temps de Cyrus. « Ce prince, raconte Xénophon, voyant le viril Astyage bien paré, les yeux peints, le visage fardé, avec des cheveux postiches, toutes choses accoutumées chez les Mèdes, s'écria : « Il est beau, » mon grand-père ! » Plaute et Properce attestent que, comme les Grecques les Romaines mettaient du rouge.

Quand on fait son teint, il est naturel d'avoir le désir d'en changer. Un caprice de coquetterie porta les femmes à rechercher les fards blancs et à les combiner avec les rouges, de manière à mêler sur leur figure « les lis et les roses », suivant une métaphore dont les poètes ont abusé. Au lieu des

1. L'*Ouvroir*.

couleurs simples et criardes dont se badigeonnent les peuples sauvages, on put alors produire des teintes nuancées avec art. Les Romaines se servaient de terre d'un blanc de lait, qu'on tirait de Chio, ou d'oxyde de plomb, dont on connaissait la préparation. Sous Auguste, ces fards blancs étaient encore le privilège des patriciennes; mais il n'y a point de privilège qui puisse tenir contre l'envie de paraître belle, et l'emploi du cosmétique à la mode devint bientôt général. Martial raille la coquette Fabulla qui redoutait d'exposer aux risques d'une averse son visage enduit de craie, tandis que Sabella évitait de compromettre sa couche de céruse aux rayons trop ardents du soleil. Pétrone, parlant de la mésaventure d'un galant dont le fard avait coulé sous la sueur, compare sa figure dévastée à un crépissage défait par la pluie. Déjà Cicéron avait éloquemment flétri, comme étalant les marques de leur dépravation, les compagnons pommadés et parfumés de Catilina. Les femmes exagérèrent tous ces artifices sous les Césars. Elles usaient de fards blancs et rouges sur les joues, de noir pour teindre ou simuler les cils et sourcils, de bleu pour se dessiner sur les tempes un fin réseau de veines. Les satiriques latins ne tarissent pas en invectives ou en ironies sur les expédients de la coquetterie féminine pour cacher des défauts trop apparents et faire illusion par des agréments fallacieux. « Pendant que tu es chez toi, dit Martial à Galla, on frise tes cheveux chez un coiffeur de la rue Suburrane qui, chaque matin, t'apporte tes sourcils. Chaque soir, tu ôtes tes dents[1] comme ta robe. Tes attraits sont enfermés dans cent pots divers et ton visage ne couche pas avec toi. » « Les deux tiers de Messaline, dit-il encore, se trouvent enfermés dans des boîtes. Sa table de toilette est composée d'une centaine de mensonges, et, lorsqu'elle vit à Rome, ses cheveux rougissent sur les bords du Rhin. Un homme n'est pas en état de lui dire qu'il l'aime, car ce qu'il aime en elle ce n'est pas elle, et, ce qu'elle est, on ne peut l'aimer. » Lucilius dit, dans une épigramme de l'Anthologie : « Vous avez acheté des tours de cheveux bien frisés, du fard, de la pommade, de la cire, des dents... Un masque vous

1. Dès l'époque de la Loi des XII Tables, les Romains savaient poser des dents en ivoire attachées avec des fils d'or. Un article défendait d'ensevelir les défunts avec de l'or, sauf celui qui avait pu servir à fixer de fausses dents.

aurait coûté moins. » « Si quelqu'un, déclare crûment Lucien, pouvait voir ces dames au saut du lit, il se croirait en présence d'une guenon ou d'un babouin. »

Les moralistes chrétiens font écho par leurs réprimandes aux railleries des satiriques. « Il y a des femmes, écrit saint Jérôme, qui se peignent le visage de vermillon et les yeux de fard, dont les faces plâtrées, hideuses de blancheur, les font ressembler à des idoles, et qui se fourbissent sous leurs rides une tardive jeunesse. Mais qu'une larme mal surveillée vienne à tomber sur leurs joues, elle y creusera son sillon. » Saint Cyprien assure que Dieu enverra en enfer les femmes qui se fardent, faute de pouvoir les reconnaître sous leur masque de peinture ; mais peut-être fait-il ainsi l'éloge de l'habileté des femmes à se déguiser plus que de la sagacité divine à les découvrir. Saint Clément d'Alexandrie se plaît à reproduire un fragment du poète comique Alexis, pour reprocher aux femmes leurs artifices sans fin : « Elles mettent sous leurs chaussures d'épaisses semelles de liège afin de se rehausser si elles sont trop petites ; elles portent au contraire des semelles légères et minces si elles sont grandes, et vont la tête abaissée entre les épaules. Ont-elles les hanches plates et sans grâce, elles se font des tournures avec des pièces rapportées et renfoncent à l'aide de busces un ventre proéminent. Leur sein tombe-t-il comme celui des nourrices de théâtre, elles ont des machines pour les relever... Elles colorent leurs sourcils, ont soin de montrer les parties du corps où leur peau est fine et blanche ; rient sans cesse ou tiennent une branche de myrte aux dents, si elles les ont belles et bien rangées. »

Le poème composé par Ovide sur les cosmétiques, sous le titre heureusement choisi de *Medicamenta faciei*, détaillait une multitude de recettes pour adoucir la peau, conserver la fraîcheur du teint, blanchir les dents, rougir les lèvres, donner du brillant aux cheveux, changer à volonté leur nuance, etc. Ce précieux recueil s'est fort malencontreusement perdu et il n'en reste que des fragments. Mais le livre sur la *Cosmétique*, œuvre de Criton, médecin de l'impératrice Plotine, peut nous dédommager en partie. On y trouve énumérées vingt-cinq sortes de pommades et d'essences. Le nom général de cosmétique donné à l'ensemble de ces préparations, rattache à leur

emploi une idée d'ordre et de beauté (κόσμος). Sous Néron, la célèbre Poppée avait eu la gloire d'inventer un nouveau fard (*poppæana pinguia*), mélange de pâte de pain et de lait d'ânesse, tellement épais que Juvénal n'ose décider si les faces couvertes de ce cataplasme doivent s'appeler des visages ou des emplâtres. Lorsque la figure des femmes en était enduite, les lèvres de l'infortuné mari s'y prenaient comme à la glu.

Quelques-unes de ces préparations recherchées par la coquetterie élégante se composaient d'ingrédients qui semblent assez singulièrement choisis; mais l'envie de s'embellir ne recule devant rien. Pour se blanchir la peau, les femmes grecques employaient une pommade où entrait du suint de brebis, et se nettoyaient les dents avec de la poudre de pierre ponce délayée dans de l'urine d'enfant. Pline affirme que « la crasse de queue de mouton est un topique souverain pour les dents et pour les gencives ». Il recommande également « la bouse de veau ou de taureau » et Ovide, « les excréments de crocodile » pour effacer les traces de hâle et rendre aux joues leur fraîcheur. Strabon dit que « par un amour raffiné du bien-être », les Cantabres Ibères et les Celtes employaient pour se laver et se nettoyer les dents de l'urine qu'ils laissaient croupir dans des réservoirs. On conçoit qu'Ovide donne aux belles le prudent conseil de dérober avec soin à la vue de leurs amants les apprêts d'une toilette qui renfermait, dit-il, plus de mystères que les cérémonies de la bonne déesse.

III

Pendant le moyen âge, la mode des fards, sans être aussi générale qu'à l'époque romaine, ne tomba pourtant pas en désuétude. On en trouve la mention dans plusieurs ouvrages du XIIIe siècle, tels que *l'Art d'aimer*, de Guiart, et la pièce du *Mercier* où sont énumérées les marchandises les plus propres à tenter la convoitise des dames :

J'ai *queton* dont eus (elles) se rougissent,
J'ai *blanchet* dont eus se blanchissent,

A partir de la Renaissance, le goût des fards reprit avec une intensité nouvelle. L'Italie, restée fidèle aux traditions romaines, les remit alors en honneur. A Florence, leur vogue sévit avec fureur. Le frère Berthold fulminait en chaire contre cet abus et, reprenant l'argument de saint Cyprien, disait : « Puisque les femmes veulent cacher le visage que Dieu leur a donné, le bon Dieu, lui, se souviendra qu'on a eu honte de son œuvre, et rejettera dans l'enfer toutes les femmes au visage peint ». Mais les prédicateurs y perdirent leur éloquence et leurs foudres, car la coquetterie l'emporte même sur la crainte de l'enfer. En France, la cour adopta l'usage du rouge à l'exemple de Catherine de Médicis. Lorsque Jeanne d'Albret, calviniste austère, vint à Paris négocier le mariage de son fils Henri de Navarre avec Marguerite de Valois, elle écrivait que la jeune princesse gâtait sa beauté à force d'aide. « Mais en cette cour, ajoute-t-elle, le fard est aussi commun comme en Espagne[1] ». Les mignons d'Henri III et le roi lui-même se fardaient non moins que les femmes. D'Aubigné nous dépeint ce prince :

> Son visage de blanc et de rouge empâté,
> Son chef tout empoudré[2]...

La contagion gagna jusqu'aux nonnes. L'Estoile parle de religieuses qui, en 1593, se promenaient dans Paris « fardées, masquées et poudrées ». Sous Henri IV, l'engouement pour les fards devint excessif. « Ma tante, l'abbesse de Maubuisson, écrit la duchesse d'Orléans, m'a raconté que la reine Marie (de Médicis) avait auprès d'elle un homme que l'on appelait *le raccommodeur du visage de la reine :* la reine et toutes ses dames et demoiselles jusqu'aux plus vieilles étaient toutes fardées de rouge et de blanc[3] ».

La coutume de se farder ne se perdit point durant le long règne de Louis XIV. Dans les *Précieuses Ridicules*, le bonhomme Gorgibus reproche à Cathos et à Madelon d'avoir usé, en peu de temps, à « se graisser le museau », le lard d'une douzaine

1. *Lettre* à Henri de Navarre.

2. *Tragiques*, les Princes.

3. *Lettres de la duchesse d'Orléans*, 23 décembre 1718.

de cochons, pour le moins. « Elles emploient chaque jour une quantité de pieds de mouton suffisante pour faire vivre quatre valets ». Enfin, il ne voit partout que « blancs d'œuf, lait virginal et mille autres brimborions inconnus ». Boileau parle avec un réalisme énergique de la femme qui se farde.

> Et, dans quatre mouchoirs de sa beauté salis
> Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

Madame Cornuel, célèbre par ses bons mots, disait à une jeune femme fardée : « Quel joli masque vous avez là, ma mignonne ! On voit votre visage à travers ». Madame de Sévigné écrit : « Le rouge peut être regardé comme la loi et les prophètes ; c'est tout le christianisme ». Ce simple mot, jeté en riant, en dit long sur la dévotion du grand siècle. En Espagne, au rapport de madame d'Aulnoy, les dames se peignaient le visage d'un rouge tellement vif qu'elles ressemblaient « à de vraies écrevisses. » Brébeuf, traducteur de *la Pharsale*, n'a pas composé moins de cent cinquante-et-une épigrammes contre le goût des femmes pour le fard. Tant d'épigrammes, pour un seul travers, c'est beaucoup. Il fallait que le poète fût exaspéré. Un quatrain qui figure dans divers recueils du XVIIe siècle disait des femmes :

> Au dedans ce n'est que malice
> Et ce n'est que fard au dehors.
> Ostez-leur le fard et le vice,
> Vous leur ostez l'âme et le corps.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la mode du rouge persista. On en mettait même aux mortes pour leur donner encore une apparence de vie. On lit dans le *Journal de Barbier* que, lorsque le cadavre de madame Henriette, fille de Louis XV, fut transporté de Versailles à Saint-Denis, « elle était en manteau de lit, coiffée en négligé, avec du rouge ». Marie-Antoinette, dans la première fraîcheur de la jeunesse, mettait du rouge ainsi que toutes les dames de la cour. La Révolution, en changeant les conditions du costume, a fait tomber à peu près en désuétude l'emploi du rouge dans le monde, et il n'est plus guère usité qu'à la scène. Ce n'est pas à dire, toutefois, que les femmes aient fait à une honnête simplicité de mœurs le sacrifice du fard. Y renoncer est au-dessus de leurs forces.

Seulement elles préfèrent se peindre en blanc. Depuis que les romanciers ont poétisé une pâleur élégiaque et sentimentale, les apparences d'une banale santé sont devenues malséantes pour les femmes qui se respectent, et les petites-filles de celles qui s'enluminaient de vermillon s'enfarinent de poudre de riz, se badigeonnent de *cold-cream*, se *maquillent* ou *s'émaillent*, suivant des impressions nouvelles imaginées, pour rajeunir des artifices bien vieux.

Les Chinoises se fardent, comme les Européennes, mais avec moins d'art. Les fards dont elles se servent, de talc ou de terre, sont assez grossiers. Elles cherchent à dissimuler, sous une couche de blanc, leur teint naturellement jaunâtre, car les couleurs qu'on préfère sont toujours celles que la nature vous a refusées. Au Japon, les jeunes filles, pour capter les amoureux, se mettent avec un pinceau du rouge aux joues et du carmin aux lèvres. Quant aux femmes mariées, elles n'ont plus droit à ces privilèges, et se contentent, comme les Annamites, de se teindre les dents en noir. A Lhassa, la Rome thibétaine, toute femme qui sort dans la rue doit, pour ne pas induire les passants en tentation, se barbouiller la figure avec un vernis noir et gluant. Cet usage, imposé par l'ascétisme religieux, et qui transforme le fard en préservatif des bonnes mœurs, existait déjà du temps de Rubruquis, qui le mentionne en 1352. Il a été, récemment encore, constaté par le Père Huc; mais un pareil expédient n'était par pour mettre les fards en crédit, et l'on conçoit sans peine qu'il ne se soit pas répandu.

Quoique la coutume de porter un masque sur le visage semble faire double emploi avec celle de se farder, les deux modes ont régné simultanément, aux XVIe et XVIIe siècles. Les anciens n'avaient connu que des masques de théâtre, destinés, les uns à exprimer en traits exagérés à dessein le caractère tragique ou comique des personnages représentés par les acteurs, les autres à idéaliser la figure des danseurs. Vers la fin du XVIe siècle, la mode s'établit à Venise de porter de légers masques qui avaient le double avantage de préserver du hâle et de procurer, avec l'incognito, une plus grande liberté. Cet usage s'est perpétué dans certains rôles de la comédie italienne qui datent de ce temps. L'Italie donnant alors le ton, les autres pays s'empressèrent de suivre l'exemple. La coutume

devint générale dans le monde aristocratique en Espagne, en France, en Angleterre, en Hollande. Hommes et femmes de la bonne société ne sortaient guère que masqués. Les dames eurent alors, outre leur visage naturel, qu'elles ne montraient qu'à regret et par occasion, deux visages artificiels, l'un de peinture, l'autre de carton ou de velours. « Les femmes, dit Saint-Foix, parurent ne plus se soucier de leur visage et commencèrent à le cacher : elles prirent un loup et n'allèrent plus que masquées dans les rues, aux promenades, en visite et même à l'église[1] ». Dans *Roméo et Juliette* de Shakespeare, comme dans les comédies de Lope de Véga, il est souvent question de personnages masqués. Dans son *Histoire de mon temps*, l'évêque Burnet constate que Charles II d'Angleterre, avec la reine et toute la cour, « se promenaient masqués et allaient incognito dans les maisons ». Les femmes qui, pour sortir, mettaient un masque à demeure, tenaient souvent à la main, quand elles restaient au logis, un demi-masque (*loup*) en velours noir, qui servait à les cacher par circonstance. L'usage de porter un masque à la ville durait encore à la fin du règne de Louis XIV. La vieille femme qui, dans la satire de Boileau, personnifie l'avarice, ne peut même pas s'en passer. L'acrimonieux poète dépeint :

> Ses coiffes d'où pendait, au bout d'une ficelle,
> Un vieux masque pelé presque aussi hideux qu'elle.

Les masques, interdits maintenant par mesure de police, ne sont plus usités qu'à la scène, dans les bals masqués et dans les réjouissances populaires en temps de carnaval. Mais ceux qui paraissent alors dans les rues sont plus laids que nature et font de l'esthétique à rebours. Dans ces déformations de la physionomie humaine, les artistes du Japon savent déployer une fantaisie supérieure.

Le provoquant artifice des *mouches*, qu'on pourrait appeler des masques en miniatures, vise à reproduire les « grains de beauté », mais il a aussi quelquefois à cacher les grains de laideur. Il fut en vogue, au milieu du XVIIe siècle, afin de faire ressortir la blancheur de la peau par le contraste d'une

1. P. de Saint-Foix, *Essais sur Paris*. Œuvres, T. IV, p. 116.

tache noire. Dans leur inexpérience, les femmes n'en collaient d'abord que sur la figure. Massillon, les reprenant en chaire, leur demanda par dérision pourquoi elles ne s'en plaquaient pas aussi sur le cou, sur les épaules et jusque sous leurs fichus. Ce fut un trait de lumière, et les mouches ainsi placées furent dites « mouches à la Massillon ». Ce fut là tout ce qu'y gagna le prédicateur. Lors de la grande vogue des mouches, on en distinguait, sous des noms spéciaux, une vingtaine d'espèces, la sympathique, l'amoureuse, l'enchanteresse, la majestueuse, etc. Le maréchal de Tessé, qui fut ambassadeur à Rome sous Louis XIV, dresse, dans une de ses lettres, le catalogue des mouches dont s'était parée la marquise de Zenobio : « Elle avait autant de mouches qu'elle avait d'enlevures (petites ampoules sur la peau), et, comme le matin il s'en était trouvé seize sur son grand et long visage, son long et grand visage était porteur de seize mouches, dont celles de dessus le front représentaient des croissans, celles des environs des yeux, des cœurs, celles du menton et des environs de la bouche, des fleurs ; et entre l'oreille gauche et la tempe se trouvait une grande mouche, sans comparaison plus grande que les autres, qui représentait un arbre, sur lequel je remarquai deux petits oiseaux qui se becquettaient [1]. »

IV

Le goût des coloriages est si vif qu'on ne s'est pas borné à peindre la peau ; on a voulu aussi teindre les cheveux. Cet art est fort ancien et, quoique Jésus, dans le *Sermon sur la montagne*, regarde comme impossible de rendre un cheveu blanc ou noir, ce miracle s'est accompli trop souvent pour qu'on soit fondé à le mettre en doute. Dès le siècle de Périclès, les Grecs savaient l'opérer, car Aristophane reproche à Lysicrate de teindre en noir ses cheveux blancs. Toutefois, dans les premiers temps, une semblable supercherie choquait ceux qui n'aiment pas à être dupes. Suidas raconte que Philippe

1. *Lettres du maréchal de Tessé*, mai 1701.

de Macédoine ayant remarqué qu'Antipater avait ainsi changé subrepticement la nuance de ses cheveux, le destitua de ses emplois, alléguant que toutes les fourberies étaient sœurs, et qu'un homme convaincu d'avoir voulu tromper de la sorte ne pouvait inspirer confiance dans le maniement des affaires publiques, raisonnement logique bien que rigoureux. Le biographe d'Hadrien cite de lui un joli mot adressé à l'un de ces faussaires : « Un solliciteur, dont la tête commençait à blanchir et auquel l'empereur avait refusé une grâce, étant revenu à la charge, mais cette fois avec les cheveux teints, Hadrien le congédia de nouveau en lui disant : « J'ai déjà refusé votre père. »

A Rome, les femmes teignaient souvent leur chevelure quand elle n'était pas de la nuance à la mode, et les auteurs constatent que, dans ce pays de brunes, on voyait plus de blondes que la nature n'en produisait. Lucien mentionne les drogues en usage pour teindre les cheveux en noir ou en blond doré. Les Gaulois, nos ancêtres, obtenaient une nuance fauve, particulièrement prisée parmi ces dandies demi-nus, en décolorant leurs cheveux à l'aide d'une lessive de chaux et de savon. Ils n'avaient même, au rapport de Pline, inventé le savon que pour cela. Les Germains préparaient aussi, avec de la cendre de hêtre et du suif de chèvre, des boules de savon recherchées à Rome, comme un cosmétique propre à modifier la nuance des cheveux. La graisse d'ours, sans doute à raison du pelage fourré de la bête, était dès lors en réputation pour prévenir la calvitie. Pline en parle, et sa mention a suffi pour perpétuer le crédit de cette fallacieuse recette.

Les teintures en usage en Italie à la Renaissance pour procurer aux belles les *crini d'oro* célébrés par les poètes et admirés par les peintres, sont encore le recours des coquettes désireuses de donner à leur physionomie plus d'attrait ou un piquant nouveau, et des hommes que tourmente le désir de paraître jeunes en dépit de l'âge. Cela ne va pas toujours sans quelque honte secrète. Les plus sincères devraient invoquer l'excuse que se donne le poète persan Kisaï : « Cela te fâche que je me farde et que je me teigne les cheveux ? Je ne cherche point à me rajeunir ; seulement j'ai peur qu'on ne cherche en moi la sagesse et qu'on ne la trouve pas. » Le

librettiste Saint-Georges, ayant fait teindre en noir ses cheveux blancs, disait aussi très bien à ses amis qui s'en étonnaient : « Je n'étais pas digne des autres ».

L'étrange coutume de se poudrer la tête avec de l'amidon et de paraître blanchi avant l'âge est d'origine moderne. On relève bien, dans l'histoire, l'exemple de quelques princes qui, par étalage de fastueuse prodigalité, saupoudraient de limaille d'or leurs cheveux et leur barbe. Verus, Commode et Gallien donnèrent cette marque d'extravagante magnificence. Mais un pareil usage n'avait guère chance d'être beaucoup suivi. La farine, moins dispendieuse, pouvait seule devenir une mode. La première mention de son emploi comme artifice de toilette se lit dans un passage du *Journal de l'Estoile* relatif à trois religieuses qui, en 1593, se montraient « frisées et pouldrées » dans les rues de Paris. On voit dans les *Mémoires de Grammont* que, lorsque le jeune chevalier, d'abord destiné à l'église, fut présenté, en costume d'abbé de cour, au cardinal de Richelieu, il était « poudré et frisé ». Plus tard, il paraît encore avec une perruque poudrée au bal de la cour d'Angleterre, sous Charles II. Mademoiselle de Montpensier dit, dans ses *Mémoires*, que le prince de Condé étant un jour venu chez le roi « sans poudre », les dames en furent choquées et regardèrent cette négligence comme une affectation de mépris pour le bel usage. Néanmoins la poudre ne prévalut que vers la fin du règne de Louis XIV. Ce prince, qui n'avait pas pu la souffrir tant qu'il était jeune, l'adopta quand il prit de l'âge, parce qu'elle faisait paraître tout le monde aussi vieux que lui. L'usage de se poudrer devint bientôt général dans la bonne société, et les portraits du XVIIIe siècle lui doivent un air de physionomie tout à fait caractéristique. L'imitation française répandit cette mode chez tous les peuples d'Europe, hormis les seuls Turcs qui, ayant l'habitude de se raser la tête et de porter un turban, furent préservés de la contagion. Vers la fin du règne de Louis XVI, on n'évaluait pas au-dessous de vingt millions de francs par année la valeur des farines de choix ainsi gaspillées à poudrer des perruques, tandis que les populations étaient affamées. Il n'a pas fallu moins qu'une révolution sociale pour abolir une coutume contre laquelle protestaient également une saine économie, le bon goût et le

bon sens. Brissot osa le premier se montrer dans Paris sans poudre, avec l'intention de rappeler les *têtes rondes* de la révolution d'Angleterre, et son exemple, promptement imité par les novateurs, a fait loi pour la génération suivante. L'emploi de la poudre, jadis privilège des maîtres, ne s'est maintenu que pour quelques livrées. Les gens du bel air ne se parent plus de cet ornement saugrenu. Ils en ont reconnu le ridicule et les inconvénients pour eux-mêmes : ils le font porter à leurs cochers.

La préparation et le débit des diverses sortes de cosmétiques dont nous venons de parler ne sont pas sans importance économique. Un chiffre pourra fixer les idées sur ce point. D'après l'enquête de 1860, la parfumerie faisait à Paris en teintures, cosmétiques, fards, etc., pour vingt-trois millions de francs d'affaires. Combien d'artifices de coquetterie féminine se cachent sous ce total ? On frémit d'y penser. Mais il ne faut pas trop approfondir ces mystères. Ce sont secrets de déesses.

V

Aussi longtemps qu'a duré la mode des fards, les habitudes de propreté n'ont pas pu s'établir et se répandre, car il y a une sorte d'incompatibilité entre le soin de se peindre, c'est-à-dire de se salir avec art, et le goût tout contraire qui consiste à maintenir le corps en état de parfaite netteté. Il a fallu s'élever à un niveau supérieur de civilisation pour reconnaître que le plus beau lustre était de rester sincère, de ne pas altérer la couleur naturelle de la peau, et de s'appliquer seulement à éliminer d'elle toute trace de souillure.

La malpropreté des peuples les plus sauvages (Australiens, Boschimans, Esquimaux, etc.) est indescriptible. Beaucoup sont comme cuirassés d'une couche épaisse de crasse qui s'accumule de la naissance à la mort, sans être jamais lavée autrement que par des averses accidentellement subies. La saleté de nombre de peuples barbares n'est pas moins révol-

tante pour notre délicatesse. Les musulmans font un peu exception, grâce au soin qu'a pris Mahomet de leur imposer, à titre d'obligation religieuse, des ablutions quotidiennes, commandement qui atteste combien la prescription était nécessaire et quelle résistance opposaient des habitudes invétérées. Rien de plus exceptionnel et de plus rare, parmi les civilisés eux-mêmes, que le souci d'une grande propreté. Le haut prix que les dames riches ont si longtemps attaché aux parfums les plus violents témoigne chez elles d'une propreté des plus défectueuses, car on ne recherche les odeurs fortes que pour en dissimuler de mauvaises, alors que la distinction véritable consiste à n'avoir pas besoin de s'entourer d'odeurs suspectes, estimant, avec un personnage de Plaute, qu' « on sent toujours assez bon quand on ne sent pas mauvais ».

Le grand usage des bains, durant l'époque romaine, semble indiquer des mœurs plus soucieuses de la propreté corporelle ; mais la fréquentation des thermes n'était possible que dans les villes, et la masse de la population ne profitait guère de leurs avantages. L'empire une fois envahi par les Barbares et les thermes dévastés, les peuples de civilisation latine n'ont pas conservé le goût des bains. Au rebours des Romains d'autrefois, qui passaient dans les thermes une partie de leur temps, ceux de nos jours se plongent rarement dans l'eau. « D'après une statistique récente, les Italiens prennent en moyenne un bain tous les deux ans. A Rome, il y a très peu d'établissements de bains : les ruines des Thermes semblent leur suffire [1] ». En Espagne, aussitôt après l'expulsion des Maures, le clergé catholique fit fermer les maisons de bains comme contraires à l'esprit du christianisme, et les Espagnols, regardant les ablutions comme une pratique dangereuse pour la foi, et qui les aurait fait suspecter d'islamisme, en vinrent à croire qu'ils compromettraient leur salut s'ils se nettoyaient. Quoique la France ait eu des étuves au moyen âge, elles n'étaient fréquentées que par un public très restreint, et l'infection de la lèpre, si terrible à cette époque dans toute l'Europe, avait surtout pour cause la malpropreté générale. Aucun peuple de l'Occident n'aurait, au XIIIe siècle, pu rivaliser en matière

1. Maurice Albert, *les Médecins grecs à Rome*.

de propreté avec celui de l'Inde, dont Marco-Polo dit : « Tous, hommes et femmes, se lavent le corps dans l'eau deux fois par jour, une fois le matin et une fois le soir, et jamais ils ne boiraient ni ne mangeraient sans s'être lavés ; et ceux qui ne se lavent point ainsi, on les regarde comme chez nous les hérétiques [1] ». Au XVIIe siècle, en France, les bains étaient presque entièrement inusités. Le *Journal de la santé de Louis XIV*, par Vallot, d'Aquin et Fagon, constate que, pendant le cours de sa longue vie, ce prince ne se baigna qu'une fois (1665). La forme des baignoires anciennes était, il est vrai, peu commode. Jusqu'à la fin du règne de Louis XV, on ne se baignait que dans des cuves de bois ou de terre, comme font encore les Japonais. En 1768, un chaudronnier de Paris, nommer Levet, imagina les baignoires allongées, en cuivre ou en zinc, devenues si communes de nos jours.

Il ne faudrait pas remonter bien loin dans le passé pour trouver, parmi les gens de classe aristocratique, une complète insouciance des soins les plus élémentaires de la propreté du corps, insouciance qui s'est perpétuée jusqu'à nous dans un trop grand nombre de populations. Un auteur anglais dit des Écossais, à la date de 1650 : « Beaucoup de leurs femmes sont si sales qu'elles ne lavent leur linge qu'une fois par mois environ, et leurs mains et leur figure, à peu près une fois l'an [2] ». Marguerite de Valois, femme d'Henri IV, se mettant en scène sous le nom d'Uranie, vante la beauté de ses mains, « encore qu'elle ne les eût pas décrassées depuis huit jours [3]. » Madame de Motteville rapporte que la reine Christine de Suède, dînant à Compiègne, en grande cérémonie, avec Anne d'Autriche et les dames de la cour, avait « les mains si crasseuses qu'il était impossible d'y apercevoir quelque beauté ». Olivier de Serres, à propos de la tenue d'un gentilhomme qui habite la campagne, croit devoir, dans son *Traité d'agriculture*, faire quelques recommandations au sujet de ce qu'il appelle « la netteté du cuir » : « C'est, dit-il, une particularité très requise

1. *Relation* des voyages de Marco-Polo, *De la grande province de Maubar*.

2. Whitelock, *Memorials*, 1732, p. 468.

3. *La Ruelle mal assortie*.

à la conservation de la santé, que de tenir nettement la personne. Pour laquelle cause, le principal ne sera oublié, qui est la personne, se lavant souvent les mains, *quelquefois* la face. » Un ouvrage de savoir-vivre, intitulé : *les Lois de la galanterie françoise*, et publié en 1644, à l'usage du monde élégant, parle d'un « luxe de propreté » qui commence à se répandre et qui consiste à « se laver les mains tous les jours » et « le visage presque aussi souvent ». Il est à remarquer que la plupart mangeaient encore avec les doigts, sans faire usage de fourchettes, et que, selon la politesse du temps, hommes et femmes s'embrassaient à chaque présentation, ce qui était une manière de saluer. L'emploi du savon de toilette n'a pris d'extension que depuis un siècle, et est loin encore d'être aussi général qu'il le faudrait. Naguère, on a canonisé saint Labre, dont le plus grand mérite fut d'avoir donné l'exemple d'une saleté idéale. Malgré la boutade de Louis Veuillot, reprochant aux raffinés de nos jours d'aimer trop à « se vautrer dans la propreté » et assurant que « l'avenir est aux peuples sales » le goût de la netteté du corps et des vêtements est un des plus incontestables gains de la civilisation moderne. Il a pour base le sentiment de la dignité personnelle, et il convient de regarder, avec la sagesse britannique, la propreté comme une demi-vertu.

LOUIS BOURDEAU.

L'Administrateur-Gérant : EMILE NORBERG.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre 1895

LIVRAISON DU 1ER NOVEMBRE

		Pages.
PRINCE HENRI-PH. D'ORLÉANS.	Causerie sur le Tonkin	1
CH. GOUNOD	De l'Artiste dans la Société moderne	25
J. RICARD	Les Grains de blé du Sarcophage	54
PRINCE GEORGES STIRBEY	J. J. Weiss, chroniqueur de théâtre	72
COMTE D'ESPINCHAL	Les Débuts de l'Emigration	117
A. FOGAZZARO	Daniel Cortis (1re partie)	157
COLERIDGE	Anima poetæ	180
ERNEST LAVISSE	Brevets et Jeunes filles	192

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LE MYRE DE VILERS	Le Traité Heva	225
GASTON DESCHAMPS	Chemin fleuri (1re partie)	242
GREARD	Meissonier d'après ses entretiens. — II	263
EUGÈNE HOLLANDE	Novembre	322
MARQUIS DE SASSENAY	La Mort de Murat	324
A. FOGAZZARO	Daniel Cortis (fin)	361
VIOLLET-LE-DUC	Mérimée et les Monuments historiques	411
PROSPER MÉRIMÉE	Lettres à M. et Mme Lenormant	418

LIVRAISON DU 1ER DÉCEMBRE

		Pages.
XXX	En Orient	44
MIRABEAU	Amours de la marquise de M... et du comte de M...	46
LÉON SAY	Socialisme et Socialistes	51[illegible]
IVAN TOURGUENEFF	Andréi Kolosov	527
CHARLES MAURRAS	L'Esprit de M. Paul Bourget	560
***	Annexion ou Protectorat	589
ARTHUR LÉVY	Napoléon à Berlin	5[illegible]7
GASTON DESCHAMPS	Chemin fleuri (*2e partie*)	626
ÉMILE GEBHART	A propos du « Fils de l'Arétin »	667

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

PAUL BOURGET	Une Idylle tragique (*1re partie*)	6[illegible]7
RAYMOND POINCARE	Alexandre Dumas	739
DUC DE PERSIGNY	La Révocation du général Changarnier (1851)	749
GÉNÉRAL DRAGOMIROV	Mirages militaires	777
GRÉARD	Meissonier d'après ses Entretiens (*fin*)	791
COMTE PIERRE DE SÉGUR	Le Voyage de madame Geoffrin en Pologne	818
GASTON DESCHAMPS	Chemin fleuri (*fin*)	851
LOUIS BOURDEAU	Fards, Cosmétiques et Teintures	880

BINDING SECT. JUN 1 1967

AP
20
R47
1895
nov.-déc.

La Revue de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY